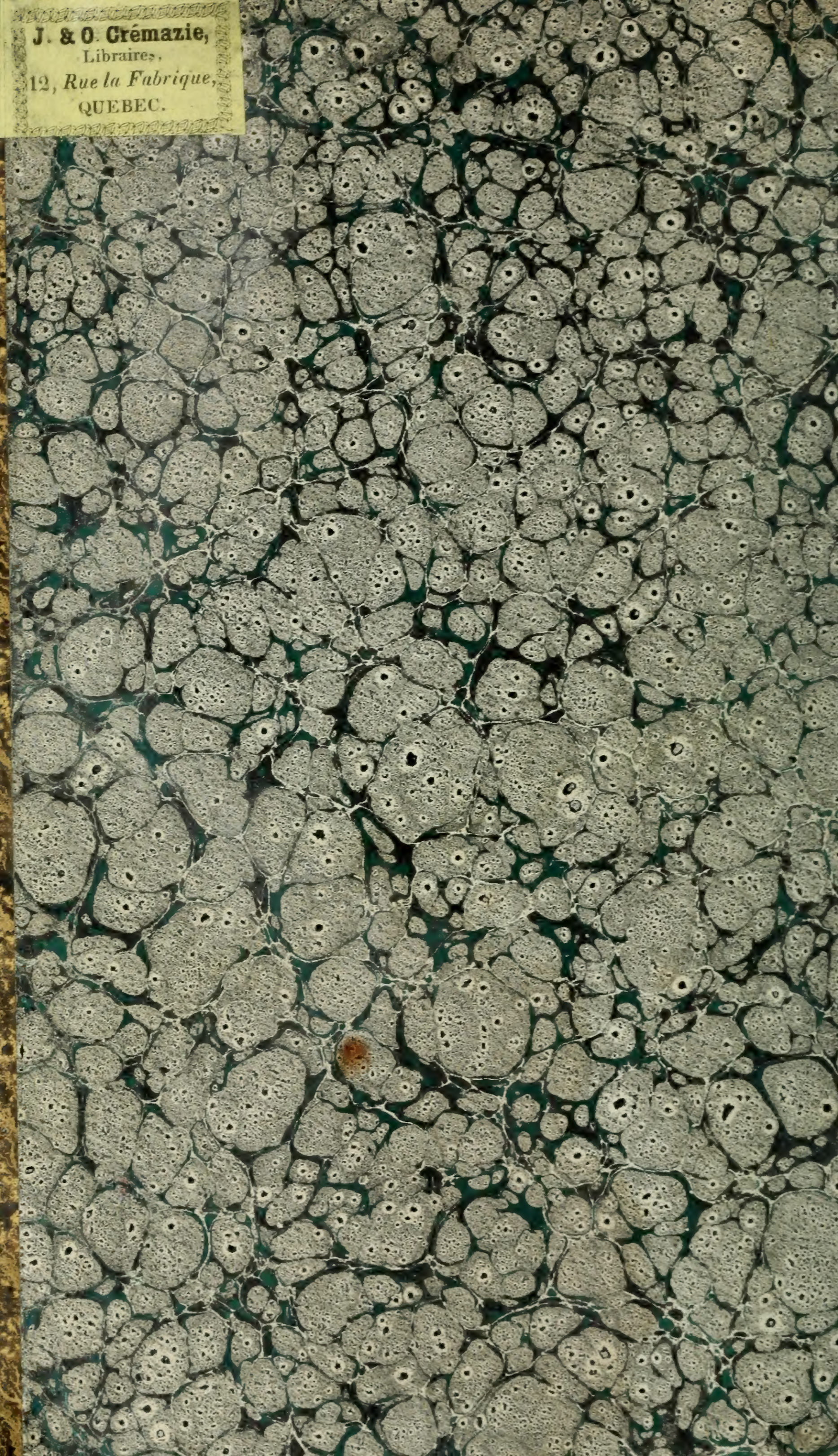
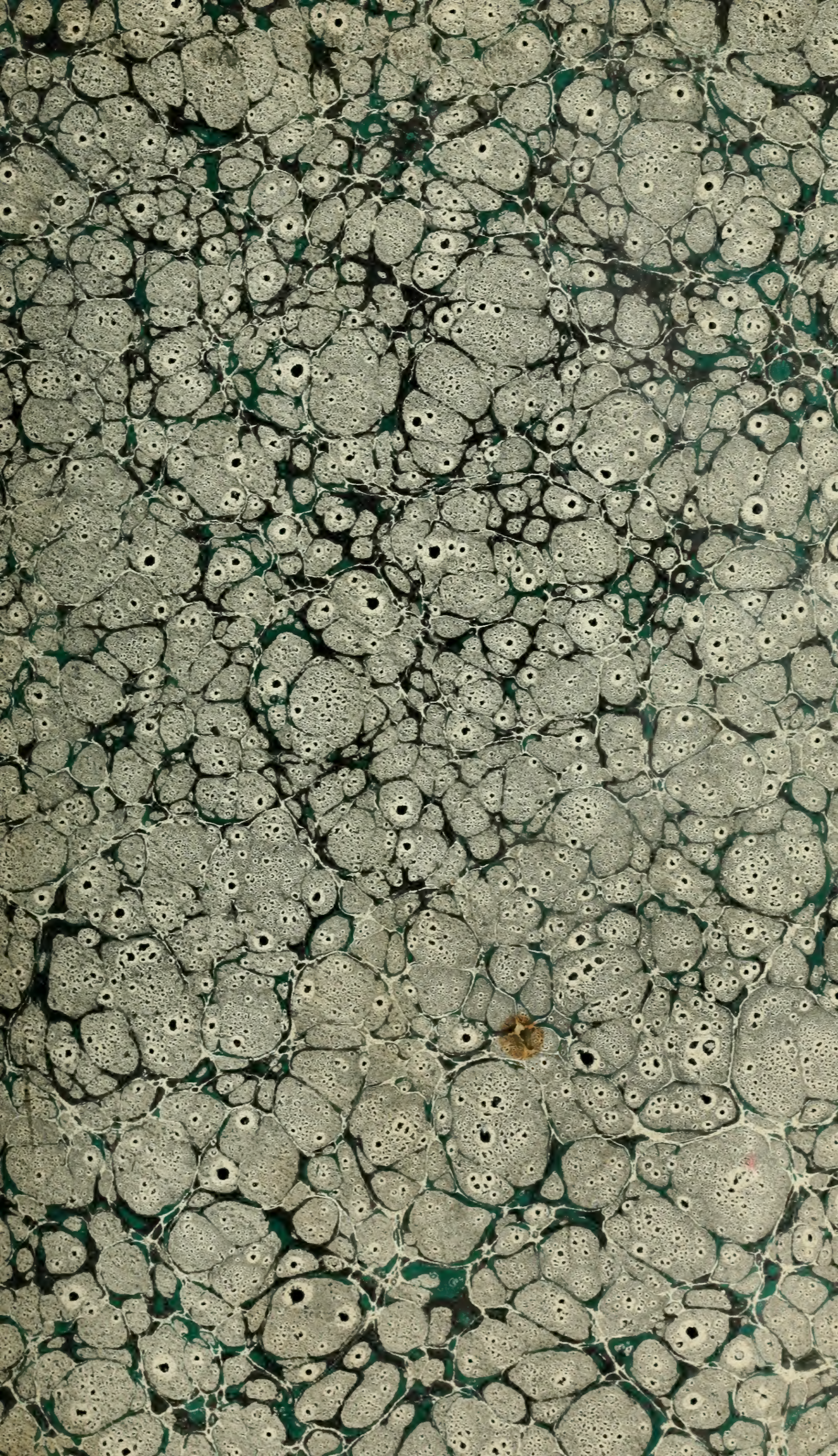



J. & O. Crémazie,
Libraires,
12, Rue la Fabrique,
QUEBEC.



REVUE

DES

DEUX MONDES.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET Cie.

REVUE

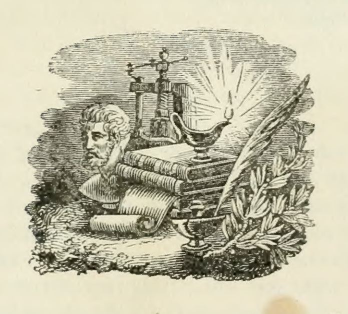
DES

DEUX MONDES,

AUGMENTÉE

D'ARTICLES CHOISIS DANS LES MEILLEURS REVUES ET RECUEILS PÉRIODIQUES.

TOME PREMIER. — 1841.



Bruxelles,

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,

RUE FOSSÉS-AUX-LOUPS, N° 74.

1841

VINETTI.

CONTE BLEU.

So regeln wir die Mond-und Sonnentage
Sitzen vor den Pyramiden
Zü der Volker Hochgericht,
Ueberschwemung, Krieg, und Frieden, —
Und Versiehen kein gesicht.
(GOETHE.)

I.

Par une des premières belles journées du printemps, nous avions visité à la campagne notre ami L..., et nous causions encore sous les touffes d'arbres du jardin, que la nuit était close déjà depuis longtemps. Nuit tiède et pure, douce nuit de juin ! Le ciel resplendissait de mille feux, les jasmins épanouis s'exhalaient dans la rosée, et les phalènes curieux venaient par intervalle battre d'une aile lourde le globe de notre lampe, qui, placée sur une table ronde, semblait, au milieu de toute cette verdure, une de ces étoiles tombantes que Goethe voit dans ses rêves fantastiques palpiter dans l'herbe en sifflant : *Sterne die am feucten Boden zischen.*

La conversation avait cessé, lorsque Frédéric dit à Melchior, après une pause générale de quelques instants :

—Voici l'heure et le lieu de nous produire les fameuses tablettes du Bohême.

— Ce peuple, reprit L..., est une sorte de conte oriental qui n'a ni plan ni suite, et cependant continue toujours ; les Bohêmes sont les Bédouins de l'histoire du monde.

— Encore s'ils avaient ce qui constitue la nationalité des Juifs, un Dieu parti-

culier, des lois, des mœurs quelconques : on pourrait admettre que cette race, dispersée de toute antiquité parmi les peuples, reste bohême comme l'autre est restée juive. Mais non, ils ne reconnaissent ni Dieu ni diable; point de culte chez eux, point de mœurs ; en place de tout cela, un vagabondage éternel, sans but!

— Ce qu'il y a de certain, c'est que les historiens ne voient pas plus clair que nous dans l'existence exceptionnelle de ce peuple. Il faut renoncer à se l'expliquer. Nous sommes tous de braves chiens à la chaîne, nous ne comprenons rien à l'indépendance effrénée du loup.

— Ces ennemis nés de toute police, continua L..., ces bâtards de l'histoire du monde avec leur double origine indienne et égyptienne, ces vagabonds privilégiés, étrangers partout et partout chez eux, me paraissent n'être sur la terre que pour reproduire éternellement en petit le bizarre chaos de la migration des peuples, cette fièvre chaude de la nature.

— On dirait, reprit Melchior, une âme poétique universelle qui se transforme et reparaît partout dans l'épopée de l'histoire du monde.

— Oui vraiment, poursuivit Frédéric ; et quant à moi, je ne serais nullement étonné de voir à présent même l'Orient, le vieil Orient fantastique, se dresser au milieu de nous sous la forme de quelque Isis voilée, et nous aborder le sourire sur les lèvres comme des amis d'enfance.

En ce moment nous aperçûmes la jeune et gracieuse femme de notre ami L... qui venait à nous par la petite allée, tenant entre ses mains un pot de terre où s'épanouissait une fleur bleue, tout étrange, toute singulière. Arrivée à l'endroit où nous étions assis, elle salua Melchior d'un air charmant, et lui présentant le vase : — Voyez, dit-elle, quelle jolie merveille a produite cet oignon d'Égypte dont vous m'avez fait cadeau.

A ces paroles, Melchior se troubla : — C'est impossible ! s'écria-t-il; c'est un badinage ! — La jeune femme le regardait avec étonnement ; lui cependant effleura du bout des doigts le calice de la fleur et se pencha dessus avec une émotion visible : — Vous dites vrai, un oignon égyptien, car il fut trouvé dans la main d'une momie.

— Quoi de plus simple ? reprit Frédéric. Notre jeune amie a par mégarde déposé dans la terre cette bulbe singulière, et le germe, après avoir dormi en Égypte des milliers d'années, se ravisant ici, est devenu une belle fleur. Qui pourra comprendre le mystère de la végétation, assigner à la nature l'heure et le lieu ? qui pourra dire au principe de vie enfermé dans le germe ou la bulbe d'une plante : tu te développeras ici, et non là ; aujourd'hui, et non demain ? Que d'expériences semblables n'a-t-on pas faites avec des grains de blé trouvés à Pompeï ! Non, il n'y a point entre nous et le passé tant de distance que l'on croit ; aujourd'hui encore l'antiquité nous enveloppe et nous enivre, nous respirons son souffle, nous cueillons ses fleurs ; l'action du passé est immédiate : que parlez-vous de siècles ? Il n'y a point de siècles, le passé tout entier se résume dans ce seul mot : Hier ! Hier donc la fleur mystérieuse s'est développée durant la nuit, et maintenant, splendide amaryllis d'azur, s'épanouit à nos yeux par prodige ! — Mais dis-nous, Melchior, comment la bulbe précieuse est tombée entre tes mains, car il me semble qu'alors seulement nous pourrons goûter à loisir tous les charmes de cette merveilleuse énigme.

— Volontiers ; mais c'est toute une longue histoire à dévider.

Notre belle jardinière s'était assise sur un coussin dans l'herbe, sa petite tête

blonde doucement appuyée sur l'épaule de son époux, ses pieds mignons perdus dans les touffes de clochettes et de marguerites ; on se tut, et l'attention de tous se porta sur l'histoire de cette fleur, sur ce conte bleu qui s'épanouissait devant nous.

II.

Plusieurs fois déjà, dit Melchior en commençant, je vous ai entretenus de mon séjour dans la basse Saxe et de mes fréquentes excursions sur les côtes de la mer allemande. Napoléon, de retour d'Égypte, venait de s'abattre sur l'Italie comme un jeune aigle ; la victoire s'attachait partout à ses drapeaux, et moi, pour échapper à tout ce grand bruit de la politique et de la guerre, j'entrepris de visiter les côtes solitaires de la mer. Cependant depuis deux jours j'avais perdu l'Océan de vue, lorsque, non loin des frontières de Hollande, au pied d'un misérable village de pêcheurs, je le retrouvai, je puis le dire, dans toute son impétueuse magnificence.

La tempête, qui depuis plusieurs nuits soulevait la mer dans ses profondeurs, commença vers le crépuscule du soir à se déchaîner de nouveau. Déjà les flots blanchissaient d'écume, déjà les vagues, se déroulant comme des serpents gigantesques, venaient échouer à la côte où je m'étais attaché dans la contemplation de ce spectacle puissant. Le mugissement des eaux, le tangage furieux des navires à l'horizon lointain, le sifflement des vents, étaient pour moi comme autant de charmes qui me clouaient irrésistiblement à cette place. J'assistais à la résurrection de toutes ces races fabuleuses de la tradition germanique, à la résurrection de ces temps où les esprits formidables des géants restés morts sur les champs de bataille se montraient au sein de la tempête, animant de leur voix la fureur des éléments en délire. J'entendais retentir dans l'air l'antique et sauvage refrain du *lied* danois : — « Vonved, prends garde à toi, Vonved ! » — Et plus grandissait la tempête, plus les vents éclataient avec transport, plus ces paroles de désespoir grondaient à mes oreilles. J'étais tout entier en proie à l'impression sauvage de cette scène de mort et d'épouvante, lorsque soudain un énorme chien de Terre-Neuve se dressa tout velu devant moi, et se mit à aboyer. Bientôt parut le maître de ce chien, un vieillard de haute stature, osseux et robuste. Il était enveloppé d'une ample redingote de drap noir, et portait pour coiffure un bonnet d'astrakan tiré sur ses deux oreilles.

— Qui donc êtes-vous ? me cria-t-il d'une voix de Stentor. Que cherchez-vous ici ? Voulez-vous donc que la marée vous emporte ?

Je m'étais levé en sursaut ; je le remerciai de son avertissement, et le priai de m'indiquer le lieu le plus voisin où je pourrais trouver un gîte pour la nuit.

— Vous êtes à deux milles du chemin de Emden, reprit-il, et il n'y a dans tous les environs que des villages de pêcheurs où vous ne rencontrerez pas une auberge.

Nous quittâmes la côte, et nous nous dirigeâmes vers une chaussée qui nous conduisit droit au village, où mon compagnon, ainsi que je l'appris depuis, remplissait les triples fonctions de pasteur, de sacristain et de maître d'école, et faisait à ses heures de loisir le commerce des harengs.

La nuit avait fini par devenir tout à fait sombre, et, contrariés par le vent qui soufflait avec violence, nous eûmes toutes les peines du monde à gagner le

logis du pasteur. Une fois arrivés à la porte, il ne voulut pas souffrir que je continuasse ma route, et j'avoue que j'acceptai volontiers la cordiale hospitalité qu'il m'offrit. Ce digne homme habitait là, tout seul, avec sa vieille ménagère Catherine, qui ne manqua pas d'accourir à notre rencontre et de nous faire l'accueil le plus empressé.

Je dus en partie les égards affectueux qu'on me témoigna tout d'abord au bonheur dont je jouissais alors d'étudier à l'université de Goettingue, où le pasteur marchand de harengs avait séjourné jadis quelques années.

Bientôt la ménagère rentra apportant le souper, c'est-à-dire un énorme plat de poissons qu'elle déposa sur la table, en nous promettant d'avance, en manière de compensation à la maigre chère que nous allions faire, un grog incomparable pour les délassements de la soirée. Elle tint parole, et quelques instants après, munis de bonnes pipes de Hollande, nous étions commodément assis devant la cheminée, les pieds étendus dans l'âtre tout rouge de charbon de terre, et devant nous, sur la corniche, un large pot rempli du rude nectar des marins.

Cependant la tempête mugissait de plus en plus au dehors, et le sentiment du bien-être dont nous jouissions dans cette chambre chaude et bien fermée doublait encore de prix par le contraste.

— Il faut que cette terre soit abandonnée du ciel, murmura le pasteur. Quel temps ! Encore des restes de vaisseaux, des restes d'hommes qui vont échouer sur le sable comme avant-hier, le jour où nous avons ramassé notre malheureux Seph et les autres cadavres. Pauvre Seph! soupira le vieillard, si jeune et si beau, et dire que demain on l'enterre!

— Quel est ce Seph?

— Pour vous conter toute l'histoire, c'était un enfant de Bohême que j'ai élevé; plus tard il m'échappa, et avant-hier on l'a trouvé mort sur le rivage. Un autre cadavre gisait auprès de lui, un cadavre basané et tout enveloppé de langes comme un enfant. Demain je les veux ensevelir tous deux en terre sainte, comme des chrétiens. Nous ne creuserons qu'une fosse, pour qu'ils dorment ensemble, côte à côte, jusqu'au jour de la résurrection.

— C'était, continua Catherine, un beau jeune homme brun, avec de longs cheveux noirs qui reluisaient comme la plume d'un corbeau, ainsi qu'on peut le voir encore maintenant, après sa mort. Ses yeux avaient l'éclat de deux charbons ardents; on eût dit un chat sauvage. Il forçait un lièvre à la course. Ah ! si vous l'aviez vu grimper sur les arbres comme un écureuil, escalader les murailles....

Ma curiosité était piquée au vif, comme on le pense, et le vieillard, pour satisfaire au désir que je lui exprimais avec chaleur, ne tarda pas à me confier ce qu'il savait sur le mystérieux jeune homme.

— Il y a vingt ans environ, reprit le pasteur, qu'un soir, comme je rentrais à la maison, je rencontrai au détour du petit sentier qui longe le cimetière, au pied du saule, un bohémien mourant et qui se tordait dans les dernières angoisses d'une effroyable convulsion ; près de lui, un enfant de quatre ans, à moitié nu, s'amusait à fouiller la terre. Lorsque je m'approchai, le moribond saisit ma main de sa main crispée, puis, montrant l'enfant, s'écria : *Krahli* (1)! Avec cette pa-

(1) *Krahli*, roi. Les rois de Servie, au XIIIe siècle. s'appelaient *Krahles*. Aujourd'hui encore, en Bohême, *Kraal* signifie roi.

role s'exhala le dernier souffle de sa misérable existence. Le cadavre de ce païen fut enseveli sous le saule ; quant à l'enfant, je le pris chez moi, et lui donnai le nom de Joseph, que les gens du village ne tardèrent pas à convertir en celui de Seph-le-Noir. Le petit se montra tout d'abord d'un caractère indisciplinable, et je me vis contraint de recourir aux verges, aux châtiments les plus rigoureux pour amener à des sentiments d'obéissance et d'humanité cette nature impatiente, rebelle et féroce. Lorsque les gens prenaient avec moi le ton de la raillerie, et me voulaient blâmer au sujet de l'hospitalité que j'accordais à cet enfant dans ma maison, je leur demandais s'ils auraient trouvé mauvais que j'élevasse un jeune chien : Eh bien! maintenant, leur disais-je, n'est-il pas plus noble et plus digne du ministère que j'exerce, de conduire ce pauvre enfant à la lumière, à la science de Dieu et des hommes ? — Et mes raisons ne manquaient jamais de clore la bouche à tout le monde.

Cependant cet enfant devait être pour nous la cause de chagrins inouïs ; nous ne l'avons connu que pour le regretter davantage et sentir plus vivement qu'il nous manque, et laisse dans notre maison un vide irréparable. Dès l'âge de douze ans, il savait le latin, et comprenait toute chose que c'était un prodige ! Des semaines entières il s'enfermait dans sa chambre, et là, enfoui au milieu de ses livres, il étudiait avec une méthode, un soin, qui dénotaient une incroyable faculté d'application. Puis, tout à coup, le naturel reparaissait, et sans qu'on pût le moins du monde se rendre compte d'un changement si radical, il redevenait sombre, sauvage, presque stupide; il courait comme un possédé autour du village ou sur les côtes de la mer, plongeait comme une mouette dans les flots en rumeur, ou grimpait sur les plus hautes cimes, à la conquête des nids de faucons. Vers le soir, il revenait d'ordinaire ; mais farouche, inquiet, ombrageux, il se glissait par la petite porte de la cour, et souvent, pour éviter mes remontrances, rampait dans les ténèbres jusqu'à la hutte du chien, avec lequel il passait la nuit. Ainsi grandissait cet enfant. Lorsqu'il eut quelques années de plus, il me devint un compagnon précieux, un auxiliaire presque indispensable ; le jour, il m'aidait à tenir mon école, et le soir, lorsque je m'asseyais à mon clavier, il prenait son violon et m'accompagnait des heures entières sur cet instrument dont il jouait à merveille sans avoir jamais eu d'autre maître que son instinct. Quelquefois il me faisait la lecture, soit dans un Diodore de Sicile, traduit en allemand, qui m'est venu par héritage de mon prédécesseur, soit dans les poëmes de Bürger, que j'avais rapportés de Goettingue ; et plus une ballade, plus une histoire contenait d'aventures étranges et romanesques, plus il y prenait goût et s'enflammait à sa tâche. Mais c'était surtout dans l'intelligence des textes sacrés, dans l'interprétation de l'ancien Testament, qu'on n'eût pas trouvé son pareil. Cette intelligence si hardie, si capable de mouvement et d'application, rachetait à mon sens bien des petits défauts de caractère. En dépit de l'inégalité de sa nature, je m'habituais de jour en jour à fonder sur lui toutes les espérances de ma vieillesse. Je pensais que le temps porterait conseil, et je ne pouvais renoncer à mes illusions, bien que son humeur démoniaque se réveillât de temps en temps et l'entraînât encore des jours entiers on ne sait où. Cet âpre caractère avait un fonds de dévouement et de générosité qui provoquait la sympathie et l'affection, et nul doute qu'à cette heure notre pauvre Seph ne fût assis avec nous à cette cheminée, sans cette malheureuse idée qui le prit de s'en aller avec son peuple.

Seph pouvait avoir dix-sept ans, lorsque le bruit se répandit qu'une troupe de

bohémiens et de mauvais gueux battait le pays à la ronde ; déjà on ne parlait en tout lieu que de vols, de rapts et de brigandages, et, comme vous pensez bien, là où la réalité manquait, l'imagination n'était pas en peine de se mettre en frais. Les uns voulaient à toute force avoir aperçu de loin des femmes cuivrées, qui, les cheveux épars, furieuses, à demi nues, menaient leurs ébats dans les bruyères ; les autres prétendaient avoir rencontré près du moulin un grand drôle de mauvaise mine, armé d'une escopette. On racontait généralement qu'une tribu de ces bohémiens qui vont de kermesse en kermesse, et font le métier de saltimbanques, était campée avec ses garçons et ses filles à une lieue d'ici, à Hohrendickicht, attendant de passer en Hollande. Je laissais dire ; comment ces bruits auraient-ils pu m'affecter ? n'avais-je pas la certitude que Seph ignorait son origine, dont personne, excepté Catherine et moi, ne savait le secret dans le village ? On le regardait partout comme l'enfant d'un mendiant mort de faim sur la grande route.

Le printemps, à son retour, avait ramené les cigognes, qui tous les ans viennent bâtir leurs nids au-dessus du toit, et Seph, après avoir obéi pendant les premières journées à la fougue indomptable de sa nature, à cette effervescence du renouveau, qui se faisait sentir chez lui plus vivement que chez tout autre, était revenu à des sentiments calmes, à des habitudes modérées. Il se montrait docile à mes conseils, laborieux, d'une humeur douce et persévérante, et travaillait du matin au soir à me copier des chorals de Sébastien Bach, mais avec tant de soin et de netteté, que je ne me lasse pas d'admirer sa besogne chaque fois qu'il m'arrive de jouer cette musique sur l'orgue.

Quelques semaines après la Pentecôte, nous étions assis tous les deux devant la maison, et causions de la révolution française et du général Bonaparte, dont la gloire commençait à retentir dans le monde. Près de moi, sur le banc de pierre, était une énorme miche de pain dont, en manière de passe-temps, je jetais par intervalle quelque morceau au chien et à la cigogne qui s'en disputaient les miettes avec un acharnement des plus curieux.

Nous étions donc là sans rien faire, tantôt causant, tantôt riant en désœuvrés des lazzis de nos deux grotesques, lorsqu'une femme en guenilles vint nous aborder. Il me semble que je la vois, cette femme. Maigre, hâve, jeune encore et déjà décrépite, elle portait un enfant sur son dos, en conduisait deux par la main, et trois autres la suivaient nu-pieds. On représente la Charité sous les traits d'une jeune femme environnée d'enfants ; qu'il faut peu de chose, hélas ! pour que l'allégorie prenne un sens tout contraire ; une ride de plus à cette femme, une dent de moins, laissez-lui tous ses enfants, et vous aurez, au lieu de la Charité, la Misère. Avant que la mendiante eût remué les lèvres, je coupai la moitié de mon pain, et, comme je lui tendais mon aumône, son attitude m'effraya. Elle était là immobile devant Seph ; on eût dit la statue de sel de la Bible sans ses grands yeux noirs qui semblaient interroger avec une curiosité sauvage l'expression des traits du jeune homme. Elle demeura un instant incertaine, puis tout à coup, éclatant en un transport de joie frénétique : C'est lui, s'écria-t-elle, c'est lui ! — A ces mots je ne pus réprimer un geste de menace, je me levai, mais elle s'échappa du côté de la porte du village et disparut avec sa couvée.

Cette aventure m'avait irrité ; je rentrai à la maison, où Seph me suivit ; là je donnai cours à toute ma mauvaise humeur, et laissai ma bile se répandre sur toute cette race de Bohêmes, de voleurs et de mendiants. Seph se déclara ouvertement contre moi, et prétendit me tenir tête, soutenant que cette vie aventureuse.

primitive, comme il l'appelait, avait aussi son bon côté, et me demanda si cette existence enfumée que nous menions dans une misérable cabane de pêcheurs était quelque chose de si beau, qu'on se donnât tant de peine à se la procurer. Ces paroles, le ton arrogant dont il les prononça, achevèrent de m'enflammer le sang; je perdis toute patience, et, dans un transport d'indignation, je lui jetai au visage ma bible, qui se trouvait par hasard sous ma main, en m'écriant : — Esaü, toi aussi, tu en es de cette race de Bohêmes et de mécréants vagabonds. — A ces mots, Seph tressaillit comme un jeune arbre qui, frappé d'un coup de hache à la racine, frémit jusque dans ses dernières feuilles. Pour moi, je pris ma canne et mon chapeau, et sortis, me dirigeant vers la côte où je vais tempêter à loisir durant mes heures de bourrasques, attendant là que le calme revienne, ce qui ne tarde guère d'habitude : rien ne vaut l'air de la mer pour balayer les impuretés qui souillent l'âme ou le sang.

Lorsque je rentrai à la nuit tombante, je trouvai Catherine seule à la maison. Seph n'était point là, je pensai à peine à m'informer de lui. Cependant Catherine, comme pour soulager son cœur, me raconta ce qui venait de se passer pendant mon absence. A l'en croire, Seph était resté jusque vers le soir sans dire une parole, immobile devant la fenêtre, et tambourinant des doigts sur les carreaux. Tout à coup elle l'avait vu se pencher, épiant comme si quelqu'un lui faisait signe du dehors, et bientôt après il avait quitté la chambre. Catherine s'était glissée derrière lui jusqu'à la petite porte de la cour, et, grimpant à la lucarne du toit, l'avait vu s'entretenir avec la vieille bohémienne. Cette femme avait parlé beaucoup, embrouillant ses discours de phrases étranges, inintelligibles, et répétant à tout propos que Seph était le fils d'un roi, qu'elle le reconnaissait à des signes certains qui ne l'avaient jamais trompée, à son nez aquilin, à ses sourcils de jais arqués jusqu'aux tempes, à ses deux dents de devant séparées l'une de l'autre. Seph descendait infailliblement de ce roi qui conduisit la migration des Bohêmes lorsqu'ils passèrent de l'Inde en Égypte ; en Égypte, où leur peuple avait possédé tant de chevaux et de bétail, et vécu si magnifiquement jusqu'à ce jour à jamais déplorable où leur roi enleva la fille de Pharaon qui les chassa du pays. Elle ajouta que le sang de cette auguste princesse, poignardée par leur roi Ickso et renvoyée morte à son père, le sang des Pharaons était retombé sur toute leur postérité, et que depuis ils erraient dans le monde sans patrie, étant partout chez eux, et nulle part.

Telles sont à peu près toutes les extravagances que Catherine me rapporta de cet entretien.

— Vous oubliez encore la fleur bleue, s'écria la vieille ménagère en l'interrompant, cette fleur bleue qui depuis trois mille ans...

— Assez ! assez ! à quoi bon tout ce radotage de Bohémiens? N'importe, Seph avait suivi la vieille, et tous les deux, bras dessus bras dessous, la commère bavardant toujours, lui tantôt éclatant d'un rire fou, tantôt pensif, tous les deux s'étaient enfoncés dans les ombres du crépuscule.

Il ne pouvait exister pour moi de doute en cette affaire ; notre couple s'était réfugié chez les Bohêmes, et Seph, à cette heure, fraternisait avec tous ces bandits. Je résolus d'aller troubler la fête. La nuit était noire, on n'y voyait goutte dehors ; j'allumai ma lanterne, et me dirigeai vers le petit bois de sapins où j'avais mes raisons pour croire que la bande s'était installée depuis quelques jours.

Déjà, de loin, j'aperçus une fumée ardente qui montait au-dessus des brous-

sailles ; je me dirigeai vers ce point, à travers la fange, à travers les graviers, le sable et les haies, et ne tardai pas d'arriver à la lisière du fourré. De sauvages éclats de rire retentissaient à mes oreilles, j'entendais une musique de cymbales et d'instruments de cuivre ; je me lançai dans le taillis, m'efforçant de gagner la clairière du bois, une large place verte au milieu de laquelle s'élevait, dans sa caducité, un vieux chêne centenaire dont une source murmurante baignait le pied.

A cette place flambait un grand feu autour duquel de jeunes et de vieilles femmes faisaient une cuisine opulente ; les broches tournaient, les marmites fermentaient en ébullition ; les enfants plumaient des poules et des oies dérobées sans nul doute dans le voisinage, et çà et là pendaient, à des pieux fixés dans le sol, les dépouilles de chiens et de chats écorchés. Non loin du brasier, des vieillards assis dans l'herbe accompagnaient, aux sons des cornemuses, au cliquetis des cymbales, une danse lascive, effrénée, une danse païenne que des jeunes gens des deux sexes, à moitié nus, menaient sans honte et sans pudeur. Je crus que j'étais tombé dans un repaire de bêtes fauves. Dans le premier mouvement où cette scène scandaleuse me jetait, j'allais apostropher tous ces mécréants d'un verset de la Bible, lorsque mes idées se troublèrent ; je venais d'apercevoir Seph assis dans le fond, sur une éminence de bruyères où l'on avait étendu des housses de chevaux. Il était là comme un roi sur son trône ; à ses côtés, une jeune fille brune, vêtue d'une robe chatoyante à paillettes d'or, lui souriait avec des dents plus blanches que l'ivoire ; un cistre frémissait entre les doigts de la bohémienne, qui, tout émue encore, le regard humide, son bras jeté autour du cou de mon élève, semblait attendre la récompense de sa musique voluptueuse. Comme des torches de résine flamboyaient à l'entour, je pus la contempler à souhait : c'était une fille basanée, mais svelte, élégante, gracieuse, à l'œil vif, au pied de biche, à la taille de couleuvre ; en somme, assez charmante pour tourner la tête à un pauvre jeune homme qui n'avait jusqu'alors admiré que des beautés de village.

Tandis que je m'oubliais ainsi dans mon étonnement, je me sentis tout à coup saisi par le bras, et, avant même que j'eusse pu me retourner, mes deux mains étaient garrottées derrière mon dos. Au cri que je poussai, Seph et la jeune fille s'étaient levés ; en un moment, je fus traîné au milieu de la bande, qui m'accueillit avec des hurlements de joie et de colère. Mais à peine Seph m'eut-il reconnu, qu'il me sauta au cou en s'écriant : Père ! mon père ! En moins d'une seconde, il m'eut débarrassé de mes liens, et nous nous trouvâmes en face l'un de l'autre.

— Seph, lui dis-je alors dans une véritable effusion paternelle, est-ce donc ici que je devais te retrouver ? Est-ce là le fruit que tu retires de mes leçons, le prix que tu réservais à mon amour, à cet amour charitable qui, non content de t'arracher à la dernière des misères, a voulu t'élever pour tout ce qu'il y a de bon et d'honnête sur la terre ? Mais sais-tu bien, malheureux, où tu es ici ? au milieu de vagabonds et de voleurs, au milieu d'un peuple de réprouvés ! Seph ! mon Seph ! n'as-tu donc plus une goutte de sang dans les veines, que tu puisses ainsi devenir, en quelques heures, pervers et débauché ?

Seph se tenait les yeux baissés, dans la confusion ; quelque chose d'honnête frémissait en lui. Je le pressai, la force de la situation m'inspirait ; je l'exhortai dans les termes les plus affectueux, les plus pénétrants, à continuer la vie qu'il avait menée jusque-là, à s'en retourner avec moi. Cependant, mon allocution fut

interrompue par les hurras de la bande, qui fondait sur moi à couteaux tirés; une balle vint même siffler à mes oreilles, mais je ne me déconcertai point : l'épouvante ne pouvait m'atteindre, j'étais dans ma vocation.

Seph eut conscience du danger qui me menaçait, et, les yeux enflammés de colère, hors de lui : Arrêtez! cria-t-il à ces bêtes féroces, arrêtez! le premier qui s'avance à dix pas, je l'étends raide mort avec ce pistolet! Retirez-vous, j'ai à m'entretenir avec mon père adoptif.

Puis, m'adressant la parole d'un ton calme : Au nom de Dieu dont vous êtes le serviteur, dites-moi, cet homme enterré sous le saule vert du petit sentier qui longe le cimetière, cet homme était-il Bohême?

La question ainsi posée, je devais répondre : Oui.

— Eh bien donc, reprit-il, je n'abandonnerai pas ce malheureux peuple auquel j'appartiens, et qui m'appartient; sa destinée et sa misère me sont communes; anathème ou gloire, je veux tout partager avec lui. Moïse a-t-il abandonné en Égypte son peuple humilié? et cependant Moïse avait été nourri dans la maison de Pharaon, instruit dans la sagesse des Égyptiens; ce que je dois faire est écrit dans ma conscience : manquer à cette loi serait d'un lâche.

— Mais n'as-tu donc pas de honte? un chrétien passer au camp des païens!

— Avant Moïse et le Christ, ce malheureux peuple existait! Un homme renie-t-il son père et sa mère? Je suis Bohême!

— Eh bien donc, fais ce qui te semble juste; pourtant j'eusse mieux aimé te voir mort que perdu peut-être à toute éternité. Ah! Seph, que n'es-tu resté avec moi! je t'aurais conduit à Goettingue; j'aurais voulu dépenser jusqu'à mon dernier pfennig pour ton instruction, et avec une tête comme la tienne tu serais infailliblement devenu quelque chose dans le monde; mais hélas!

La belle jeune fille, qui se tenait derrière lui pendant cet entretien, s'était avancée un peu.

— Quelle est cette fille? m'écriai-je. Vas-tu donc vivre avec elle comme un païen? Que de honte et de chagrin pour moi!

— Elle est ma fiancée, reprit Seph, et pour vous épargner tout scandale, mon père, mariez-nous. Vous êtes prêtre, donnez-nous votre bénédiction.

Je me recueillis un moment, l'esprit de Dieu descendit sur moi, m'invitant à les unir ensemble, là même, en plein vent, au milieu de la nuit, sous la voûte libre du ciel.

Tous les deux s'étaient agenouillés devant moi, la bande de Bohêmes formait autour de nous un cercle immense, et c'était un silence si profond, qu'on entendait frissonner un brin d'herbe. Je joignis les mains et priai à voix haute le Seigneur miséricordieux, l'appelant pour témoin à cette scène auguste. Puis, après avoir pris les mains des jeunes gens agenouillés, je les unis, disant : Soyez l'homme et la femme; aimez-vous mutuellement, n'ayez à vous deux qu'un esprit et qu'une âme pour les douleurs et les joies de ce monde. Ce que Dieu lie ici-bas, l'homme ne saurait le délier; qu'un bon ange vous garde de péchés et de vices, qu'il protége votre entrée et votre sortie, et que sa paix soit avec vous.

Je ne pus résister plus longtemps à mon émotion, les larmes étouffaient ma parole; le cœur saignant, je me détournai du nouveau couple et m'enfonçai dans le bois pour regagner le chemin du village. Comme j'allais sortir du fourré, je me sentis saisir par l'épaule, c'était Seph qui venait me faire ses derniers adieux; il resta un instant dans mes bras, me serrant avec effusion, puis, sans dire un seul mot,

il s'éloigna comme il était venu. Je rentrai à la maison, triste, le cœur aussi pénétré de douleur et d'affliction que si j'eusse vu mourir mon fils unique. Je connus alors pour la première fois combien j'avais aimé cet enfant.

Le lendemain matin, j'entendis dans le village un grand bruit de hurras et de fanfares ; je courus sur la porte, c'était la bande entière des Bohêmes qui défilait avec toute sorte de musiques et d'évolutions extravagantes. Ils dansaient, ils chantaient, ils bondissaient, agitant dans l'air des tambours basques, des chapeaux chinois, des cymbales, et tout un attirail d'instruments de cuivre, dont l'harmonie asiatique faisait hurler les chiens du voisinage. Race de saltimbanques et de jongleurs, la plupart d'entre eux étaient vêtus de haillons fastueux, et secouaient des branches vertes d'un air de triomphe. On eût dit une mascarade. En tête du cortége s'avançait Seph, un bonnet de laine rouge sur l'oreille, la poitrine serrée dans un justaucorps de velours bleu chamarré d'argent, les pieds dans des bottines de maroquin à longs éperons d'acier ; il montait un magnifique cheval blanc harnaché de clochettes sonnantes, couvert d'une large housse bariolée, et il avait fait asseoir devant lui sa jeune épouse, qu'un burnous bleu de ciel enveloppait.

Je ne donnai qu'un regard à ce spectacle. Cette misère joyeuse me návrait, et je n'osais lever les yeux sur les gens du village, qui se récriaient de toutes parts en reconnaissant mon fils adoptif dans le roi des Bohêmes.

Dans l'après-midi, j'appris qu'une compagnie de soldats du prince avait traversé le village, à la poursuite de cette troupe de bohémiens dont la plupart venaient d'être condamnés comme réfractaires.

A cette nouvelle, jugez quelle inquiétude affreuse dut s'emparer de moi, je ne savais plus où donner de la tête. Après minuit, comme je n'avais pu fermer l'œil, j'entendis dans l'éloignement une fusillade continue. Je tombai à genoux dans ma chambre, et priai longtemps et du fond du cœur pour le salut de mon fils en péril de mort.

Au jour naissant, les fantassins du prince repassèrent. Ils s'étaient rendus maîtres de la bande ; les morts et les blessés gisaient sur des charrettes de paysans ; les autres, les mains liées derrière le dos, marchaient entre deux haies de soldats, tandis que leurs femmes, échevelées, poussaient dans l'air des cris de désespoir et d'affreuses imprécations.

J'étais dans les angoisses de la mort ; j'envoyai Catherine aux informations, et la bonne vieille ménagère me rendit l'existence en m'apprenant que ni Seph, ni sa fiancée ne se trouvaient parmi les prisonniers. Une bohémienne lui avait soufflé à l'oreille, en passant, que tous les deux avaient pu s'échapper.

Seph n'était pas arrêté ! Mon enfant ne serait pas conduit devant un tribunal, sous la prévention de vol et de brigandage ! Que pouvais-je demander de plus à cette heure ?

Au bout d'un mois, je reçus une lettre de lui datée d'Amsterdam, une lettre qui, tout en me rassurant sur ses jours, me pénétra de tristesse et de chagrin, car elle était écrite sous l'influence d'un désespoir inexprimable, d'une calamité séculaire, comme il disait lui-même. J'appris ainsi qu'il avait perdu sa jeune femme, morte d'une horrible manière pendant la nuit sanglante de la fusillade. Quelque temps après, il m'écrivit de Toulon, où il devait s'embarquer pour l'Égypte, en qualité de soldat au service de France. Sa lettre était plus calme, il me donnait plusieurs détails sur cette nuit de désolation. Rarement un homme

doit avoir tant souffert en si peu de temps. Depuis, je n'en ai plus entendu parler jusqu'à la catastrophe d'avant-hier, après laquelle des pêcheurs l'ont relevé sur la côte, ainsi qu'un autre cadavre qu'il étreignait encore dans la mort. Il avait péri pendant la tempête, avec le bâtiment sur lequel il se trouvait. Aussitôt que j'eus connaissance de l'événement, je me rendis sur la côte, et fis transporter ici les deux cadavres, que je voulais ensevelir moi-même. En le déshabillant, j'ai trouvé sur son cœur ce portefeuille que je me propose de lire plus tard ; l'écriture ne paraît pas avoir beaucoup souffert ; peut-être ces tablettes jetteront-elles quelque clarté sur les mystères de sa destinée.

A ces mots, le digne vieillard termina son récit, et comme nous étions déjà fort avant dans la nuit, il se retira dans sa chambre, après m'avoir confié le portefeuille et les lettres. J'emportai ces papiers dans la petite chambre qu'on m'avait indiquée, et je trouvai bientôt un tel intérêt à ces annales, que je passai la nuit à les lire.

Le lendemain, j'obtins du pasteur la permission d'en prendre copie, et comme elles sont un complément indispensable à cette histoire, je me félicite de pouvoir vous les communiquer.

III.

JOURNAL DE SEPH.

A bord de *l'Orient*, 7 juin 1798.

L'Égypte ! en Égypte, l'antique patrie du mythe ! est-ce donc là ce que voulait ma destinée ? Lorsque les bohémiennes chantaient devant notre tente pendant ma nuit de noce : « Le roi Ickso et la fille des Pharaons, après avoir erré trois mille ans parmi les peuples, vont rentrer en Égypte dans leur beau palais de granit rose, » je tenais tout cela pour des contes extravagants ; maintenant je crois à cette histoire. — Ma pauvre, ma pauvre femme ! — Elle s'appelait *Vinetti-Sung*, dans la langue des Bohêmes, quelque chose comme Fleur Bleue. — Entendez-vous tonner la canonnade? Quel spectacle ! Notre flotte française passe devant les côtes de Sicile, avec trois cents bâtiments pavoisés, et au milieu, comme un despote impérial, *l'Orient* aux cent vingt bouches de feu. L'Etna pâlit d'épouvante. Une ville tout entière qui flotte sur les eaux ! France et Bonaparte ! Arrière, vous, pauvres songes d'Allemagne !

1er juillet, neuf heures et demie du matin.

L'Égypte ! Quel nom ! L'Égypte, c'est-à-dire tout un monde nouveau, toute l'histoire du mystérieux monde antique ! Là-bas, Alexandrie sort toute blanche du sein des vagues, Alexandrie avec ses mosquées et ses minarets. Nous portons César et sa fortune !

Bonaparte ! Est-ce un homme celui-là? Il se tenait immobile au pied de la colonne de Pompée, les bras croisés sur sa poitrine, désignant la ville d'un œil calme, tandis que notre division défilait avec des cris de fête. Il n'a pas besoin de parler, nous le comprenons, et lui nous comprend. Par quel charme inexpli-

cable cet homme fait-il ainsi de nous et du monde ce qu'il veut? La poésie de ce temps s'est concentrée tout entière dans son âme.

L'ordre de marche dit : Au Caire; la flotte part pour Aboukir.

Pendant la marche.

Soleil ardent! sable de feu! désert infini! Pas un nuage, pas un arbre, la soif. et point d'eau! Nous tenons des balles de plomb dans la bouche. Desaix, le jeune, le bouillant héros, se montre infatigable, affable envers tous.

Le soleil se lève, les régiments s'arrêtent; à ce cri qui remplit les airs : Les Pyramides! un frisson de joie ébranle tout mon être. Rêves des jours anciens, que me voulez-vous?

Du Caire.

La bataille des Pyramides! Mourad-Bey, avec six mille mameluks étincelants d'or et de pierreries, Mourad est battu. Des milliers d'hommes tués, massacrés, jetés au Nil! Quel riche butin! que d'or! que d'armes splendides! Sur le soir Dupuy, à la tête de quelques grenadiers, est entré au Caire tambour battant. L'effroi paralysait un demi-million d'habitants, qui se tenaient clos dans les demeures. Chacun de nous sent en soi quelque chose de l'esprit du général.

Tout cela m'apparaît comme un songe, un songe immense et fantastique?...

Combien de fois je me suis roulé à terre sur ce sable de feu qui, depuis tant de siècles, couvait le roman de ma destinée. Comme je reconnais ici toute chose! comme je me retrouve dans mon élément au milieu des merveilles de ce monde nouveau ! — Des plaines infinies, çà et là quelques rares palmiers, puis des plaines encore à perte de vue ; et de quelque côté qu'on se tourne, pour horizon le ciel, un ciel brûlant, ardent, sans un nuage; des rues étroites, des maisons basses à toits plats, de blanches mosquées avec leurs minarets aux sveltes colonnettes, des costumes bizarres, variés ; des visages barbus, hâlés par le soleil; des crânes chauves que d'épais turbans enveloppent ; des voix perçantes et gutturales; des dromadaires au long col, et sur les dromadaires des cavaliers chaussés de pantoufles; des femmes voilées dont on n'aperçoit que les deux yeux de flamme; et pour encadrement au tableau, le désert, immense, aride, incandescent, le désert avec les vautours et les chacals : voilà l'Orient!

Il faut s'être arrêté vers Gizeh, devant ce sphynx gigantesque noyé jusqu'au cou dans le sable; il faut avoir vu le monstre avec sa face immobile, son œil béant qui plonge dans le vide, ses lèvres de granit, ses lèvres épaisses de Maure qu'habite l'éternelle énigme de l'histoire du monde, pour savoir ce que c'est que l'Egypte. Ce sphynx, c'est l'âme pétrifiée de l'Orient. Qui déchiffrera son énigme? Devant lui ma douleur s'amoindrit et se tait, misérable douleur qui tiendra dans le court espace d'une existence humaine.

Le Caire.

La panthère de la steppe Mourad est encore là. L'héroïque dieu des champs de bataille, Desaix vole à sa rencontre à la tête des colonnes d'airain des soldats de la révolution. L'enthousiasme l'emporte sur ses ailes vers les hauts faits et l'immortalité.

Le choc des barbares est venu se briser contre les carrés français, contre ces

murailles vivantes hérissées de baïonnettes. Le combat meurtrier et la victoire de Sédiman ont décidé du sort de la basse Égypte : elle est conquise.

Fatal enchaînement des choses ! Depuis plus de trois mille ans mon peuple vagabond erre, chassé de son pays; aujourd'hui moi son roi, moi le roi antique et légitime des Bohêmes, j'y rentre, et c'est comme soldat d'une armée républicaine que je foule ces débris d'un monde qui n'est plus! Cela tient du délire! — O Vinetti, ma fleur bleue!

Octobre.

Le Caire est en pleine insurrection ; des torrents de peuple inondent chaque rue, entraînant nos frères à la mort! Sauterelles dans les blés mûrs, hyènes rugissantes, étrange symphonie que la voix de nos canons d'alarme accompagne! — Le peuple fanatique se retranche dans la grande mosquée d'El-hazar. A la nuit, Bonaparte revient de son excursion maritime ; des colonnes de grenadiers se dirigent sur la grande mosquée. Les batteries commencent leur jeu, les balles dansent autour de la coupole qu'elles fracassent. Le ciel se couvre, les roulements du tonnerre se mêlent aux détonations de la canonnade. Le peuple, dans un mouvement de désespoir et de fureur, se précipite en masse hors de la mosquée; nous le recevons la baïonnette en arrêt. Les cris de rage étouffés se changent en sanglots lamentables; on implore, on s'agenouille, on demande grâce, l'insurrection est apaisée ; vive Bonaparte!

La Porte nous a déclaré la guerre. Avec elle l'Angleterre et tout l'enfer se déchaînent contre nous. Bonaparte se précipite sur la Syrie, Davoust va porter du renfort au général Desaix dans la haute Egypte; la tragédie marche à sa catastrophe, chaque acteur est un héros.

Pendant la marche.

Parmi les guides de Davoust, en avant du régiment, je vole sur un dromadaire à travers les déserts de feu. Là-bas est la mer Rouge, plus loin Gidda et la Mecque. Quelle distance faudrait-il parcourir encore avant de trouver le Gange! De l'autre côté, pour atteindre à la prochaine oasis, on compte soixante heures, et ainsi de suite d'oasis en oasis; d'abord Sennaar en Nubie, puis Dar-fux, puis enfin, après cent jours de marche, Tombouctou ! Ainsi l'espace et le temps disparaissent devant l'infatigable course du chameau, ce navire des océans de sable. Les peuples ne sont pas faits pour s'enfermer chez eux, les peuples ne sont pas des ânes à l'étable, mais des aigles royaux qui se croisent dans l'air, sillonnent l'espace en tout sens, et portent toujours plus loin la gloire de leur nom. — Je suis Bohême !

Pas un bloc de granit sur la route, qui ne soit couvert d'hiéroglyphes ; on dirait que ces pierres veulent causer avec l'homme qui passe et ne comprend rien à leur langue muette. Savez-vous où fleurit Vinetti, ma fleur bleue? Silence, fantômes du passé ! silence, cœur sauvage, tatoué, toi aussi, d'hiéroglyphes !

En Thébaïde.

C'en est fait du terrible Mourad, nous l'avons mis en déroute près de la nécropole de Gournah et refoulé tout sanglant vers la steppe.

Nous voici au cœur du monde antique, devant Thèbes, l'immense ruine, Thèbes,

le prodige et l'énigme des temps antiques et nouveaux. Les savants français la tirent du sommeil de la mort ; ils éveillent les spectres de ses murs au grand jour de la littérature ?

Ici le Nil fait un coude vers l'Orient, et des deux côtés la chaîne des montagnes s'arrondit, et la plaine de Thèbes s'étend au milieu. Au delà commencent les déserts de Typhon. Dans la vallée du Nil, la vie et la fécondité ; tout à l'entour la mort et la sécheresse. La religion et l'histoire de l'Égypte n'ont pas d'autre berceau. L'Égypte, c'est le Nil avec ses rives limoneuses ; en dehors du Nil il n'y a que granit et que sable.

Vallée immense et riche ! partout, comme autant d'oasis, des villages et des caravansérails entourés de groupes de palmiers, de vastes plantations de cannes à sucre ; et, çà et là, des colonnes qui se dressent jusqu'au ciel, des ruines sublimes, des pans de rocs transfigurés en divinités colossales. Pays des rêves de mon enfance ! Est-ce donc là ma patrie ? Ma patrie ! pauvre et malheureux vagabond que je suis !

Là s'élevait la ville des Pharaons, la ville antique et sainte, avec ses temples gigantesques, ses fastueux palais de rois. De tant de luxe et de magnificence, que reste-t-il aujourd'hui ? Un chaos de ruines indestructibles, de débris qui semblent défier l'éternité ; une énigme de pierres, un feuillet arraché d'une histoire antique et bizarre, un feuillet que nul ne saurait classer ni déchiffrer.

Memnonium.

Là sont assis dans leur immobilité funéraire deux spectres gigantesques qui projettent au loin leur ombre. Ils gardent le cercueil de l'antique Égypte, entourés de statues croulantes, d'obélisques, de chapiteaux, membres épars de splendides colonnes, entourés de blocs de pierre parsemés d'hiéroglyphes ; colosses abolis, on ne les entend plus désormais saluer d'un tintement sonore le soleil qui se lève.

Ici est le sépulcre d'Osymandias. Un bloc de granit énorme gît sur le sol ; du plus loin qu'on l'aperçoit, on reconnaît une tête d'homme dans cette masse de pierres, la tête du conquérant du monde, Osymandias ou Bonaparte ?

Les dieux jaunes et verts sont morts, la tête de chien, l'ibis et le grand singe ! les Pharaons ont disparu, et leur momie, pulvérisée dans le mortier d'un apothicaire, sert de vomitif aux manants. L'Égypte tout entière sommeille dans les vastes salles de ses sépulcres de granit, et cependant un peuple errant et dispersé par le monde, plus vieux que la vieille Égypte elle-même, un peuple misérable existe encore, et le dernier rejeton de Icksо le Bohême foule sous ses pieds la poussière des rois et des dieux. Qui m'a dit que Fleur d'Azur était la fille des Pharaons ? Vinetti, où donc es-tu ? Qui t'entraînait devant moi sur ces flots, dans cette nuit d'horreur ? Je veux prendre mon désespoir corps à corps et lutter avec lui comme avec un mameluk dans l'étroit défilé de Dongolah.

Cafrekarnack.

De même qu'un homme tombé dans la mélancolie et la démence se pose incessamment la question fatale qui l'a rendu fou, ainsi l'Égypte reproduit ses sphynx sans se lasser jamais. Elle range à la file ses colosses, elle fait avec eux des allées immenses

qui conduisent aux temples de ses dieux, aux palais des Pharaons, à Karnack.

La destinée est grande! moi, Bohême, moi, l'enfant d'un peuple misérable et chassé de partout, je viens m'asseoir ici et rêver sur l'histoire du monde devant la maison des Pharaons. Quel spectacle pourtant! que d'imposante grandeur dans ces massifs de pierre! Devant ces immenses piliers se tiennent assises ou debout les caryatides colossales avec leur visage immobile empreint de la stupidité du fanatisme; au dedans s'accroupissent ou se dressent dans la cour d'autres monstres semblables rangés en cercle; légion monotone de trabans granitiques. esclaves éternels du royal édifice, qui, aujourd'hui encore, après des milliers d'années, soutiennent, sans froncer le sourcil, le roc sur leur nuque ployée. Derrière, quels vestibules s'ouvrent! quels portiques immenses, quelles profondes galeries conduisent à la salle du festin dont une forêt de colonnes supporte le toit, et dont les murailles fourmillent de divinités singulières, de bizarres ustensiles propres aux sacrifices, de mystérieux ornements! — N'est-ce point là un conte vrai, un conte de pierre, un poëme que vous touchez avec la main? Douterez-vous encore de la réalité de la poésie?

Je m'attarde ici des heures entières, en contemplation devant une partie de ce livre de fables qui contient tant de choses vraies, devant cette muraille faite de granit et si curieusement enluminée du bas jusques en haut. Des images de toute espèce y serpentent, et çà et là montent et descendent, courent et tourbillonnent les hiéroglyphes qui voudraient bien parler, mais ne peuvent se faire entendre, semblables à ces sourds-muets qui gesticulent et se démènent en vain. Ces lignes serpentines sont comme ces petits lutins que l'archet éveille et qui dansent sur les cordes du violon. Que veulent-elles dire? Parmi tant de signes confus, un perroquet bleu et vert fixe sur moi sa grotesque petite face d'homme, et me regarde d'un air piteux; il parlerait si volontiers, ce digne antiquaire, et cependant il ne le peut. Un svelte lézard vert rôde çà et là sur la muraille, on dirait qu'il s'applique à déchiffrer les hiéroglyphes. Depuis trois jours, il appartient à l'Institut français, et notre savant Denon l'affectionne. Cher petit, ne prends pas tant de peine : je vais, moi, t'expliquer cette énigme. Un peuple antique de pasteurs proscrit par les brahmes indiens était venu à travers les solitudes s'établir en Égypte, avant même qu'Osiris eût ici son temple; et c'est ce peuple que les prêtres et leurs rois ont chassé de sa seconde patrie, ce peuple qui survit aux Pharaons, à Thèbes, à Memphis, à tous les rois, à toutes les cités, à tous les dieux du monde antique, et qui, des siècles s'étant écoulés, disait au rival de Mahomet, au kalife Omar, ces paroles superbes : « Nous descendons de Zig et nous aimons les chevaux; nous n'avons ni villes ni maisons, et ne portons sur notre face aucun signe qui nous distingue; nous sommes Bohêmes! » Et voilà qu'aussi, après des siècles, un homme de cette race met le pied sur cette terre et s'écrie encore : « Je suis Bohême! pourquoi tressaillir, beau lézard vert? Et toi, ma fleur bleue, noble fille des Pharaons, où séjournes-tu désormais? »

S'il vous arrive de plonger d'en haut sur ces plaines infinies, sur ces vastes enchaînements de montagnes, tout se confond à vos yeux; vous prenez des rocs de granit pour d'antiques monuments égyptiens, et les monuments pour des rocs de granit. On dirait que ces temples, ces palais, se dégagent d'eux-mêmes des contours de ces montagnes. L'art est ici comme un épanouissement de la nature. Un degré de plus à cette nature puissante, et vous avez l'art égyptien.

Je retrouve ici tous ces hommes représentés sur les monuments du monde antique. Mêmes visages, même air, mêmes costumes! Ceux d'aujourd'hui trafiquent pour vivre des momies de leurs ancêtres!

Si j'avais une patrie quelque part sur la terre, je voudrais m'y rendre pieds nus, en mendiant, en me traînant sur les genoux à travers les steppes embrasées, en m'abreuvant des larmes d'un ravissement ineffable. Je n'ai point de patrie! Irai-je vers ces rives luxuriantes où le Gange verse à flots les trésors de ses ondes fortunées? Mais que dis-je? là ma race est proscrite des dieux et des prêtres, et nos frères sont des parias. Irai-je plus avant dans les sables et les solitudes? Hélas? ni l'Océan ni le désert ne donnent une patrie à l'homme.

Pourquoi me plaindre? là-bas où mon père est enseveli, dans le petit champ qui touche au cimetière; là-bas en Allemagne, près de la mer du Nord, sous le saule vert, est ma vraie patrie. L'Inde et l'Égypte disparaissent, et la mer d'Allemagne m'apporte les vents qui soufflent sur la tombe de mon père; je les entends me crier : Seph, Seph, mon fils! où es-tu?

Pendant les fraîches nuits d'Orient, tandis que nous veillons à l'avant-poste autour des feux de garde, mes camarades et moi, nous aimons à suivre de la pensée la marche victorieuse de nos frères, que le César des temps nouveaux entraîne sur ses pas en Syrie. Le sac au dos, l'arme au bras, ils ont traversé le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie, et les échos du Sinaï roulent encore les refrains de *la Marseillaise*. Ils ont réduit les places fortes de Gaza, de Jaffa, de Kaïffa, et saluent à coups de fusil les Anglais et les Turcs à Saint-Jean-d'Acre. Nous nous inscrivons au livre de l'histoire!

Ce n'était point assez des hommes pour nous vaincre; les destins ennemis soulèvent contre nous la peste, le fanatisme, la ruse et la trahison. Bonaparte est de retour au Caire avec les nôtres.

Les Anglais et les Turcs s'étaient dit : Le lion est épuisé, puisqu'il se retire. Les uns et les autres viennent de payer cher leur illusion. Les Turcs avaient abordé près d'Aboukir; c'était une multitude innombrable; vingt mameluks fanatiques pour un Français. N'importe! à coups de sabre et de baïonnette, le général Lannes et Murat, l'héroïque général de cavalerie, ont mis en pièces la formidable armée des mameluks.

Voilà le niveau rétabli dans la balance. Desaix s'est écrié en recevant la nouvelle de cette journée : « Nous avons vaincu à mort. » Je crains bien que Desaix n'ait dit vrai.

Pendant la marche dans le désert.

Desaix nous envoie, sous les ordres du général Friant, à la poursuite de Mourad-Bey. Je sens en moi comme un pressentiment de mort.

S'il arrive qu'un Européen trouve ces tablettes, qu'il sache que je suis mort sans secours au milieu du désert, mort de la fièvre égyptienne. L'escadron de mes frères disparaît dans l'éloignement. Je succombe... le crayon s'échappe de mes doigts!

Dans une caverne.

Ils m'avaient laissé pour mort dans le désert. Des pâtres égyptiens m'ont recueilli; je dois l'existence à leurs soins généreux. Depuis quelques jours j'ai re-

pris mes sens. Qui me dira combien de temps s'est écoulé durant ma maladie? Quelle saison règne? Où notre armée est-elle? Que s'est-il passé?

Horreur! D'abord Bonaparte est retourné en France, puis Kléber a été assassiné au Caire, puis enfin l'armée française a capitulé et abandonné l'Egypte. Voilà donc à quels résultats devaient aboutir tant de peine et de sueur, tant de sang versé à flots, tant de cadavres glorieux étendus sur les sables? Et moi, seul sur cette terre étrangère et barbare, seul avec les effroyables souvenirs du passé! Le drame est joué, le bohémien reste pour l'épilogue.

Le digne fellah qui m'a soigné pendant ma maladie, versait hier des larmes d'attendrissement au souvenir de Desaix. « Il était si bon et si juste; il était notre père, » s'écriait-il toujours. Je me sens tout à fait rétabli, mais mon âme souffre. Une indicible aspiration m'attire vers l'Europe. Je veux revoir la tombe de mon père sous le saule vert; il le faut. J'habite au fond d'un caveau funéraire, dans la nécropole de Gournah en Thébaïde. De sépulcre en sépulcre je parcours avec mon fellah ces immenses catacombes que peuplent çà et là des tribus de pâtres et de pêcheurs. Quel sentiment étrange et mystérieux s'empare de moi à l'aspect de ces Egyptiens antiques, de ces maîtres de Thèbes étendus à la file dans les cellules et les rues de cette ville souterraine. Depuis plus de trois mille ans, ils attendent ici le retour de leurs âmes en travail de migration dans l'univers. Ils simulent aux yeux de qui les contemple le repos du sommeil et la quiétude sereine de l'espérance, tandis que le vent du sud, qui s'engouffre à travers les trous du granit comme dans les tuyaux d'une flûte de Pan, leur siffle en se jouant un air rustique. Sur les murailles du sépulcre, leur vie entière est représentée en images curieuses: les uns taillent le marbre, les autres jouent de la harpe; on les voit se marier, se reproduire, amasser des trésors, mourir; leur vie entière est là comme d'hier, comme d'aujourd'hui! Là s'accroupissent dans un coin, grotesques et noués, leurs dieux familiers avec leurs petits visages juvéniles, leur expression vieillotte et fantastique; ils tiennent à la main des tiges d'arbre que des têtes de lièvres surmontent; plus loin d'affreux serpents s'entrelacent; ici un nègre, se tordant en de hideuses convulsions, vomit son âme, qui s'échappe de sa bouche sous la forme d'un scarabée aux ailes de feu. Ainsi les antiques Egyptiens, ainsi ce peuple funèbre et souterrain s'entoure au sein de la mort des images impérissables de la vie, espérant au jour du réveil rentrer par là dans le souvenir immédiat de son existence première. Leurs cercueils mêmes sont bariolés partout de l'histoire de leur vie; j'en ai vu qui gardent leurs titres de propriété inscrits sur des feuilles de papyrus roulées sous leur menton. Pauvres dupes! le pas lourd du fellah de Thèbes s'appesantit sur vous et vous met en poussière! Il n'y a plus de Thèbes! il n'y a plus de Pharaons! Vos dieux sont morts, vos palais sont des ruines, vos champs du sable, votre croyance à l'immortalité illusion, mensonge! Rentrez dans vos tombeaux, pauvres spectres, voici le jour!

Il me semble que je deviens fou dans cette ville ténébreuse, au milieu de ce peuple de momies. Mon existence entière m'apparaît comme un lamentable conte fantastique.

Aujourd'hui le fellah me proposait de visiter le sépulcre de la Fleur Bleue. Oui, je resterai maître de ma raison, et cela quand la démence viendrait assaillir mon cerveau avec toutes ses baïonnettes.

Après avoir traversé une file innombrable de momies, à la lueur d'une torche, et tandis que les chauves-souris tourbillonnaient autour de nous par essaim; après

avoir erré dans toute sorte de labyrinthes inextricables où régnait une chaleur étouffante, nous atteignîmes un escalier tournant pratiqué dans l'intérieur du granit, et là nous descendîmes jusqu'à ce qu'à la fin nous nous trouvâmes dans une vaste salle souterraine. Mon guide m'entraîna derrière une colonne, dans une chambre plus étroite; puis, le fellah ayant allumé un autre flambeau, l'appartement tout entier fut éclairé. Des milliers de figures peintes des couleurs les plus vives couraient sur les murailles, et tout au milieu, dans un ovale pur, se tenait debout la fille des Pharaons, une fleur bleue dans la main. Vainement je commandais à ma raison de dissiper l'illusion chimérique de mes sens, vainement je m'efforçais de démontrer le mensonge à mes yeux; non, je ne pouvais m'empêcher de la reconnaître. C'était elle, c'était l'image ineffaçable de mon infortunée Vinetti que j'avais devant moi. Et comment aurais-je pu m'abuser? A ces grands yeux noirs, à ces nobles tempes, à cette bouche superbe, à ces lèvres dédaigneuses, comment ne point la reconnaître, celle que j'avais pressée sur mon cœur? Cependant je demeurais toujours debout et me raidissais à dessein contre l'impression étrange que produisait sur moi cette image, car je sentais déjà se troubler mes idées. J'étais là depuis longtemps, immobile et plongé dans ma contemplation, lorsque le fellah me saisit par le bras et me fit remarquer le cercueil d'albâtre sculpté au-dessous de cette image. Il leva le couvercle. Je poussai un cri et tombai sans connaissance. C'était le cadavre d'une fille de Pharaon, de ma Fleur Bleue!

Je ne veux plus la voir. Les esprits malins éblouissent souvent le cœur de l'homme pour le perdre. Ils veulent m'enlever ma raison. Suis-je donc insensé, pour confondre ainsi les temps antiques avec les jours présents? Le fellah s'est aperçu de l'indicible impression que la vue de cette momie a faite sur moi; et comme il me demandait toujours ce qui m'avait si vivement frappé en elle, j'ai dû lui répondre que c'était une ressemblance inexplicable avec la jeune fille que j'aimais et qui est morte. Le vieillard a souri d'un air de mystère, et depuis il se tait. — Je ne veux plus la voir, je veux chasser de mon esprit ces images fantastiques qui l'égarent. Demain, je pars pour Alexandrie, j'ai retrouvé les trois cents pièces d'or que je portais cousues dans ma ceinture; elles pourvoiront aux frais de ma traversée. Je veux faire un pèlerinage au tombeau de mon père.

Alexandrie.

Je suis arrivé ici sous le costume d'un négociant européen; un navire marchand de Hambourg est au port; après-demain je m'embarque dessus. Comme tout est changé! Pareil au nuage chargé d'éclairs et de tempêtes, Bonaparte a passé. Aujourd'hui tout est calme et silencieux comme autrefois. Le Turc indolent, assis les jambes croisées devant la porte du café, pousse dans l'air bleu des bouffées de tabac, les regarde s'évanouir, puis recommence. Les chameaux vont et viennent; les maisons ont toujours leurs toits plats et leurs galeries, les mosquées leurs minarets et leurs sveltes colonnettes, et toujours le désert immense s'étend au dehors avec ses éperviers qui croassent et ses chacals qui hurlent. Nous avons passé comme la foudre. Je suis un lâche compagnon, car je pleure à l'égal d'une femme.

Les esprits du monde fantastique sont encore venus m'assaillir; ils ne me laissent pas de trêve, car je suis leur plus vieil ami, celui auquel ils s'attachent de

préférence. Les voilà tous encore, avec leurs faces bizarres, sérieuses et pourtant risibles. — Hier, l'honnête fellah entra tout à coup dans ma chambre, il venait du fond de la Thébaïde, et ses deux fils qui le suivaient m'apportaient cette belle momie qui faillit à Gournah me faire perdre la raison. Ce mendiant me donne pour souvenir une fille de Pharaon. Elle est enveloppée de fines bandelettes couvertes de signes hiéroglyphiques. Ma destinée serait-elle écrite là d'avance? Elle veut passer en Europe avec moi. Le destin me domine de toute sa puissance, je me soumets.

Egypte, vain fantôme des nuits, rentre dans ton sépulcre de trois mille ans! Le roulement des tambours français, l'explosion des canonnades ne t'éveille plus en sursaut. Poursuis tes songes mystérieux; rêve de Sésostris, d'Alexandre et de Bonaparte, jusqu'à ce que le sable ait englouti tes sphynx et tes gigantesques ruines, jusqu'à ce que le simoun règne seul dans le vide.

IV.

— Là se termine le journal du Bohême, dit Melchior en s'interrompant.

— Mais la belle Vinetti, cette fiancée mystérieuse dont il ne parle qu'avec délire, qu'est-elle devenue? demanda Ottilie.

— Cette lettre que Seph, au moment de s'embarquer pour l'Egypte, écrivait de Toulon à son père adoptif, va nous l'apprendre.

Toulon.

« Père, tu m'as aimé, toi, bien que tu ne m'aies pas épargné les rudes traitements. Si j'ai, malheureux vagabond que je suis, le vague sentiment d'une patrie, c'est à toi que je le dois, à toi qui déposas ce germe dans mon cœur lorsque je commençais à vivre. Dans ta maison j'étais heureux, j'aurais continué de l'être si je n'avais dû apprendre tôt ou tard la fatalité de mon origine. Te souviens-tu du jour où la horde bohême traversa le village, de ce cortége où nous étions, la douce jeune fille et moi? L'amour ne devait fleurir pour moi que le temps d'enivrer mon âme de son éclat et de ses divines senteurs : noble lys, à peine je l'avais respiré sur sa tige épanouie, qu'un affreux coup de vent vint le briser à mes yeux! — Pendant la nuit qui suivit, nous fûmes traqués comme des bêtes fauves par les fusiliers du prince; mes camarades et moi, nous nous défendîmes en désespérés, de buisson en buisson. Quels cris! quels gémissements! quelle épouvantable confusion de combattants et de mourants, de femmes et d'enfants enveloppés dans la mêlée! Nos adversaires finirent par nous débusquer du petit bois, et nous refouler vers la mer. Vinetti, ma bien-aimée Vinetti, sauta dans une barque de pêcheur attachée au rivage, et, la mettant à flot, s'écria : Seph! Seph, viens ici. Cependant les soldats du prince fondaient sur nous à la baïonnette; je me jetai à la mer, et, comme je m'efforçais de saisir la rame que Vinetti me tendait, au même instant de nouveaux coups partirent, et Vinetti tomba dans la nacelle. Je poussai un cri d'horreur, et me sentis couler à fond. Cependant je ne tardai pas à revenir à la surface; la barque flottait à dix pas de moi, sans rame et chassée seulement par la vague et le vent. Je me hâtais de toutes mes forces pour l'atteindre, mais elle reculait toujours. Cette lutte avec les flots durait depuis longtemps, et le rivage était déjà bien loin derrière moi.

Lorsque par instants je cessais de battre la mer, j'entendais une voix gémissante qui s'élevait du bateau. Mille fois j'appelai : Vinetti ! Vinetti ! avec d'affreux sanglots ! — Les gémissements continuaient toujours dans la barque, et je n'apercevais point son visage au-dessus du bord. Il n'y a donc point de Dieu au ciel, m'écriai-je ; puis encore : Vinetti ! Vinetti ! — Je tendais de toute la puissance de mon être vers cette barque où gisait ma fiancée, la merveilleuse jeune fille, et la barque, en dépit de tant d'efforts, s'éloignait toujours comme pour railler mon désespoir et ma misère. Cependant je commençais à m'épuiser, ma poitrine se déchirait par les efforts inouïs que je faisais pour nager. Alors je fus saisi d'un désespoir inexprimable. En un transport suprême dont l'idée seule me pénètre encore aujourd'hui jusqu'à la moelle des os, je ramassai mes dernières forces. les forces du délire ; déjà je touchais des doigts les planches glissantes de la nacelle, déjà d'une main j'en atteignais le bord ; j'y portai l'autre, et me laissai flotter sur l'eau, car toutes mes forces s'étaient évanouies. Vinetti, m'écriai-je, Vinetti, je suis là, vis-tu encore ? — Point de réponse. — J'épiais de tous mes sens : plus de gémissement, plus de souffle ! Je me laissai remorquer ainsi pendant près d'une heure sans pouvoir soulever ma tête ou ma poitrine jusqu'au-dessus du bord de la nacelle. Toutes mes forces s'en allaient en sanglots, et ma voix s'écriait dans le vide et les ténèbres : « Vinetti ! Vinetti ! ma bien-aimée ! » Nul ne comprendra jamais ce qu'un homme peut souffrir dans une nuit pareille, nuit d'angoisse et de désespoir ! Un vent frais poussait vers la haute mer la barque qui m'entraînait après elle. La lune s'était enfin couchée ; je sentais mes membres s'engourdir à l'air glacé du matin ; cependant je ne désemparai pas. Enfin le jour parut ; je tentai sur mes forces une dernière épreuve ; l'effort me réussit, et je parvins à poser mon menton sur le bord de la barque. Horreur ! jamais ce spectacle ne s'effacera de mon âme. Vinetti gisait là, pâle, immobile, morte ! ma Vinetti, froide et belle comme une blanche statue de marbre sur un coussin de pourpre ; ma Vinetti morte et noyée dans des flots de sang vermeil ! Une douleur sans nom fondit sur moi comme la foudre, je perdis tout sentiment de l'être et retombai dans la mer. Pourquoi n'ai-je pu me noyer alors ? pourquoi dois-je vivre, ou plutôt revivre ? car j'étais bien mort à cette heure, plus que mort, j'étais anéanti ! — Quand je revins à moi, je me trouvai sur un navire appartenant à la république batave. Les hommes de l'équipage qui m'avaient retiré de l'abîme, quand je leur parlai de la barque et du cadavre qu'elle emportait, me dirent n'avoir rien aperçu de tout cela sur la mer. C'était donc un rêve, mon Dieu !

» On a fait de moi un soldat de la république française. Que veulent-ils donc, ces Français ? qu'entendent-ils par ce mot de liberté qu'ils ont sans cesse à la bouche ? Savent-ils bien ce que c'est que la liberté, eux qui vivent dans des rues étroites et tortueuses, dans des villes ceintes de remparts ? Qu'ils s'en informent auprès de nous Bohêmes, nous leur dirons ses joies et ses douleurs. On nous a dirigés sur Toulon ; fussé-je mille fois mort ! Une balle charitable aura pitié de moi !

» Personne ne sait encore sur quel point sera dirigée cette expédition pour laquelle on fait ici d'immenses préparatifs. On parle de l'Egypte, mais tout bas ; à ce nom, mon âme tressaille, et l'énigme de mon existence s'éveille en moi. En reviendrai-je donc jamais ? Oui sans doute, il le faut : un désir infini me possède, le désir de revoir la tombe de mon père le Bohême, de mon père qui m'a fait avec son corps une patrie de six pieds de long, là-bas, sous le saule vert, sur

les côtes de la mer d'Allemagne ! Si l'esprit de ma destinée a quelque bon sens, il me ramènera dans ma patrie, au tombeau de mon père. — Je t'embrasse mille fois.

SEPH. »

— Son pressentiment ne le trompait pas, continua Melchior en refermant ses tablettes ; la destinée l'a ramené au rivage de la mer allemande, au tombeau de son père ; la destinée est intelligente et veille sur les hommes !

V.

L'histoire aventureuse et singulière du pauvre Seph m'avait touché ; je résolus de voir cette nuit même son cadavre, et, quittant ma petite chambre, je descendis sous le hangar, où les hommes de la côte l'avaient déposé. Une femme, récitant la prière des morts, veillait auprès. Quel bizarre contraste ! à côté d'une momie séculaire gisait un jeune soldat englouti par la tempête quelques jours auparavant ; deux cadavres qu'un humble prêtre luthérien allait ensevelir le lendemain, selon le rite évangélique, sur le rivage de la mer du Nord, dans le cimetière d'un pauvre village de pêcheurs. Je décrochai la lampe, pour contempler de plus près la face de la momie ; elle était parfaitement conservée, et des traces d'une grande beauté s'y laissaient vraiment encore surprendre. Des figures bizarres et des hiéroglyphes serpentaient par myriades tout autour de l'enveloppe. Je remarquai que la boîte avait un peu souffert du côté droit, sans doute par les roues du chariot sur lequel on avait transporté les deux cadavres. Une main de la momie était presque nue ; je la pris, et comme je la soulevais doucement, une bulbe de fleur s'en échappa ; c'est cette bulbe même qui s'épanouit aujourd'hui à nos yeux sous la forme d'une belle amaryllis d'azur.

Ainsi finit l'histoire du pauvre Bohême et de son infortunée Vinetti.

Ottilie avait enlacé de ses bras le vase où fleurissait l'amaryllis, et, les yeux mouillés de larmes : — Douce fleur du prodige, dit-elle, énigme gracieuse, noble fille des Pharaons, je veux t'aimer comme une sœur dans ton manteau d'azur ; et si je dois te perdre, je me souviendrai toujours de toi pendant mes heures de bonheur, de toi, le plus charmant mystère que j'aie rencontré dans ma vie.

— Ce que la parole humaine ne peut rendre, même dans le transport de l'enthousiasme, reprit Frédéric, ces idées intimes et profondes, ces souvenirs immédiats du passé, une fleur les exprime dans son langage de couleurs et de parfums. C'est l'histoire du monde qui s'épanouit devant nous, dans cette fleur si délicate et si frêle.

— Oui, poursuivit L...., semblable à ce lotus mystique d'où le Brahma indien s'élance dans la création, cette fleur renferme en son calice l'Egypte avec ses siècles, ses dieux et ses croyances. Cette fleur est l'âme du monde antique.

Et Melchior, penché sur l'amaryllis bleue comme sur un œil vivant dont le charme le fascinait : — Tes racines, dit-il, plongent dans les profondeurs des âges mythiques, douce fleur du sentiment et de l'amour, et tu lèves ta tête à travers les siècles, dont nous respirons l'esprit en ton haleine. Salut donc, ô fleur sainte ! salut, nous adorons ton mystère. Ainsi ce qu'il y a de plus fragile au monde est éternel. Prophétesse, nous comprenons ta langue symbolique, qui nous annonce l'évangile des temps nouveaux et nous parle d'un dieu dans l'histoire du monde, d'un dieu qui rattache par d'invisibles liens le passé antique au jour d'hier, le

jour d'hier au jour d'aujourd'hui et de demain, et dont la présence éternelle porte partout l'ordre et l'harmonie dans la succession des temps.

Cependant la lune s'était levée, les nuages qui menaçaient pendant le jour avaient disparu, emportant avec eux les éclairs et les sourds roulements du tonnerre; de tout cet appareil d'orage il ne restait dans l'atmosphère que quelques vapeurs transparentes. Déjà, depuis longtemps, la barque qui devait nous ramener à la ville nous attendait sur le fleuve.

L.... et sa jeune femme nous reconduisirent jusqu'à la rive, à travers le jardin tout étoilé de vers luisants, tout embaumé de centifolias et de lys qui s'exhalaient à chaudes bouffées.

— Adieu, — à revoir. — Et déjà nous ramions sur les eaux, dont le courant nous entraînait au-devant d'un riche arc-en-ciel d'opale, qui, par cette belle nuit d'été, semblait un pont merveilleux jeté par les Elfes et les Esprits des rosées entre le firmament et la terre.

HENRI BLAZE.

UN HIVER

AU

MIDI DE L'EUROPE.

I.

Deux touristes anglais découvrirent, il y a, je crois, une cinquantaine d'années, la vallée de Chamounix, ainsi que l'atteste une inscription taillée sur un quartier de roche, à l'entrée de la Mer de Glace. La prétention est un peu forte, si l'on considère la position géographique de ce vallon, mais légitime jusqu'à un certain point, si ces touristes, dont je n'ai pas retenu les noms, indiquèrent les premiers aux poëtes et aux peintres ces sites romantiques où Byron rêva son admirable drame de *Manfred*. On peut dire en général, et en se plaçant au point de vue de la mode, que la Suisse n'a été découverte par le beau monde et par les artistes que depuis le siècle dernier. Jean-Jacques Rousseau est le véritable Christophe Colomb de la poésie alpestre, et, comme l'a très-bien observé M. de Châteaubriand, il est le père du romantisme dans notre langue.

N'ayant pas précisément les mêmes titres que Jean-Jacques à l'immortalité, et en cherchant bien ceux que je pourrais avoir, j'ai trouvé que j'aurais peut-être pu m'illustrer de la même manière que les deux Anglais de la vallée de Chamounix, et réclamer l'honneur d'avoir découvert l'île de Majorque. Mais le monde est devenu si exigeant, qu'il ne m'eût pas suffi aujourd'hui de faire inciser mon nom sur quelque roche baléare. On eût exigé de moi une description assez exacte, ou tout au moins une relation assez poétique de mon voyage, pour donner envie aux touristes de l'entreprendre sur ma parole ; et, comme je ne me sentis point dans une disposition d'esprit extatique en ce pays-là, je renonçai à la gloire de ma découverte, et ne la constatai ni sur le granit ni sur le papier.

Si j'avais écrit sous l'influence des chagrins et des contrariétés que j'éprouvais alors, il ne m'eût pas été possible de me vanter de cette découverte ; car

chacun, après m'avoir lu, m'eût répondu qu'il n'y avait pas de quoi. Et cependant il y avait de quoi, j'ose le dire aujourd'hui, car Majorque est pour les peintres un des plus beaux pays de la terre, et un des plus ignorés. Mais là où il n'y a que la beauté pittoresque à décrire, notre plume littéraire est si pauvre et si insuffisante, que je ne songeai même pas à m'en charger. Il faut le crayon et le burin du dessinateur pour révéler les grandeurs et les grâces de la nature aux amateurs de voyages. Donc, si je secoue aujourd'hui la léthargie de mes souvenirs, c'est parce que j'ai trouvé un de ces derniers matins sur ma table un joli volume intitulé : *Souvenirs d'un Voyage d'art à l'île de Majorque*, par J.-B. Laurens (1). Ce fut pour moi une véritable joie que de retrouver Majorque avec ses palmiers, ses aloès, ses monuments arabes et ses costumes grecs. Je reconnaissais tous les sites avec leur couleur poétique, et je retrouvais toutes mes impressions effacées déjà, du moins à ce que je croyais. Il n'y avait pas une masure, pas une broussaille, qui ne réveillât en moi un monde de souvenirs, comme on dit aujourd'hui; et alors je me suis senti, sinon la force de raconter mon voyage, du moins celle de rendre compte de celui de M. Laurens, artiste intelligent, laborieux, plein de rapidité et de conscience dans l'exécution, et auquel il faut certainement restituer tout l'honneur d'avoir découvert l'île de Majorque.

Ce voyage de M. Laurens au fond de la Méditerranée, sur des rives où la mer est parfois aussi peu hospitalière que les habitants, est beaucoup plus méritoire que la promenade de nos deux Anglais au Montanvert. Néanmoins, si la civilisation européenne était arrivée à ce point de supprimer les douaniers et les gendarmes, ces manifestations visibles des méfiances et des antipathies nationales, si la navigation à la vapeur était organisée directement de chez nous vers ces parages, Majorque ferait bientôt grand tort à la Suisse; car on pourrait s'y rendre en aussi peu de jours, et on y trouverait certainement des beautés aussi suaves et des grandeurs étranges et sublimes qui fourniraient à la peinture de nouveaux aliments. Pour aujourd'hui, je ne puis en conscience recommander ce voyage qu'aux artistes robustes de corps et passionnés d'esprit. Un temps viendra sans doute où les amateurs délicats, et jusqu'aux jolies femmes, pourront aller à Palma sans plus de fatigue et de déplaisir qu'à Genève.

Longtemps associé aux travaux artistiques de M. Taylor sur les vieux monuments de la France, M. Laurens, livré maintenant à ses propres forces, a imaginé, l'an dernier, de visiter les Baléares, sur lesquelles il avait eu si peu de renseignements, qu'il confesse avoir éprouvé un grand battement de cœur en touchant ces rives où tant de déceptions l'attendaient peut-être en réponse à ses songes dorés. Mais ce qu'il allait chercher là, il devait le trouver, et toutes ses espérances furent réalisées ; car, je le répète, Majorque est l'Eldorado de la peinture. Tout y est pittoresque, depuis la cabane du paysan, qui a conservé dans ses moindres constructions la tradition du style arabe, jusqu'à l'enfant drapé dans ses guenilles, et triomphant dans sa malpropreté grandiose, comme dit Henri Heine à propos des femmes du marché aux herbes de Vérone. Le caractère du paysage, plus riche en végétation que celui de l'Afrique ne l'est en géné-

(1) Chez Arthus Bertrand, libraire-éditeur, rue Hautefeuille, 23, et chez Gihaut frères, boulevard des Italiens ; 1 vol. grand in-8°, avec 55 planches lithographiées. Prix : 24 fr.

ral, a tout autant de largeur, de calme et de simplicité. C'est la verte Helvétie sous le ciel de la Calabre, avec la solennité et le silence de l'Orient. En Suisse, le torrent qui roule partout, et le nuage qui passe sans cesse, donnent aux aspects une mobilité de couleur et pour ainsi dire une continuité de mouvement, que la peinture n'est pas toujours heureuse à reproduire. La nature semble s'y jouer de l'artiste. A Majorque, elle semble l'attendre et l'inviter. Là, la végétation affecte des formes altières et bizarres; mais elle ne déploie pas ce luxe désordonné sous lequel les lignes du paysage suisse disparaissent trop souvent. La cime du rocher dessine ses contours bien arrêtés sur un ciel étincelant, le palmier se penche de lui-même sur les précipices sans que la brise capricieuse dérange la majesté de sa chevelure, et jusqu'au moindre cactus rabougri au bord du chemin, tout semble poser avec une sorte de vanité pour le plaisir des yeux.

Avant de suivre M. Laurens dans son *Voyage d'art,* nous donnerons une description très-succincte de la grande Baléare, dans la forme vulgaire d'un article de dictionnaire géographique. Cela n'est point si facile que cela semble, surtout quand on cherche à s'instruire dans le pays même. La prudence de l'Espagnol et la méfiance de l'insulaire y sont poussées si loin, qu'un étranger ne doit adresser à qui que ce soit la question la plus oiseuse du monde, sous peine de passer pour un agent politique. Ce bon M. Laurens, pour s'être permis de *croquer* un castillo en ruines dont l'aspect lui plaisait, a été fait prisonnier par l'ombrageux gouverneur, qui l'accusait de lever le plan de sa forteresse (1). Aussi notre voyageur, résolu à compléter son album ailleurs que dans les prisons d'Etat de Majorque, s'est-il bien gardé de s'enquérir d'autre chose que des sentiers de la montagne, et d'interroger d'autres documents que les pierres des ruines. Après avoir passé quatre mois à Majorque, je ne serais pas plus avancé que lui, si je n'eusse consulté le peu de détails qui nous ont été transmis sur ces contrées. Mais là ont recommencé mes incertitudes, car ces ouvrages, déjà anciens, se contredisent tellement entre eux, et, selon la coutume des voyageurs, se démentent et se dénigrent si superbement les uns les autres, qu'il faut se résoudre à redresser quelques inexactitudes, sauf à en commettre beaucoup

(1) « La seule chose qui captiva mon attention sur ce rivage, fut une masure couleur d'ocre foncé et entourée d'une haie de cactus. C'était le castillo de Soller. A peine avais-je arrêté les lignes de mon dessin, que je vis fondre sur moi quatre individus montrant une mine à faire peur, ou plutôt à faire rire. J'étais coupable de lever, contrairement aux lois du royaume, le plan d'une forteresse. Elle devint à l'instant une prison pour moi. J'étais trop loin d'avoir de l'éloquence dans la langue espagnole pour démontrer à ces gens l'absurdité de leur procédé. Il fallut recourir à la protection du consul français de Soller, et, quel que fût son empressement, je n'en restai pas moins captif pendant trois mortelles heures, gardé par le segnor *Sei-Dedos*, gouverneur du fort, véritable dragon des Hespérides. La tentation me prenait quelquefois de jeter à la mer, du haut de son bastion, ce dragon risible et son accoutrement militaire; mais sa mine désarmait toujours ma colère. Si j'avais eu le talent de Charlet, j'aurais passé mon temps à étudier mon gouverneur, excellent modèle de caricature. Au reste, je lui pardonnais son dévouement trop aveugle au salut de l'Etat. Il était bien naturel que ce pauvre homme, n'ayant d'autre distraction que celle de fumer son cigare en regardant la mer, profitât de l'occasion que je lui offrais de varier ses occupations. Je revins donc à Soller, riant de bon cœur d'avoir été pris pour un ennemi de la patrie et de la constitution. » (*Souvenirs d'un Voyage d'art à l'île de Majorque,* par J.-B. Laurens.)

d'autres. Voici toutefois mon article de dictionnaire géographique ; et, pour ne pas me départir de mon rôle de voyageur, je commence par déclarer qu'il est incontestablement supérieur à tous ceux qui le précèdent.

Majorque, que M. Laurens appelle *Balearis Major* comme les Romains, que le roi des historiens majorquins, le docteur Juan Dameto dit avoir été plus anciennement appelée *Clumba* ou *Columba*, se nomme réellement aujourd'hui par corruption Mallorca, et la capitale ne s'est jamais appelée Majorque, comme il a plu à plusieurs de nos géographes de l'établir, mais Palma. Cette île est la plus grande et la plus fertile de l'archipel Baléare, vestige d'un continent dont la Méditerranée doit avoir envahi le bassin, et qui, ayant uni sans doute l'Espagne à l'Afrique, participe du climat et des productions de l'une et de l'autre. Elle est située à 25 lieues sud-est de Barcelone, à 45 du point le plus voisin de la côte africaine, et je crois à 95 ou 100 de la rade de Toulon. Sa surface est de 1,234 milles carrés (1), son circuit de 143, sa plus grande extension de 54, et la moindre de 28. Sa population, qui, en l'année 1787, était de 136,000 individus, est aujourd'hui d'environ 160,000. La ville de Palma en contient 36,000, au lieu de 32,000 qu'elle comptait à cette époque. La température varie assez notablement suivant les diverses expositions. L'été est brûlant dans toute la plaine ; mais la chaîne de montagnes qui s'étend du nord-est au sud-ouest (indiquant par cette direction son identité avec les territoires de l'Afrique et de l'Espagne, dont les points les plus rapprochés affectent cette inclinaison et correspondent à ses angles les plus saillants) influe beaucoup sur la température de l'hiver. Ainsi, Miguel de Vargas rapporte qu'en rade de Palma, durant le terrible hiver de 1784, le thermomètre de Réaumur se trouva une seule fois à 6 degrés au-dessus de glace dans un jour de janvier ; que d'autres jours il monta à 16, et que le plus souvent il se maintint à 11. — Or, cette température fut à peu près celle que nous eûmes dans un hiver ordinaire sur la montagne de Valdemosa, qui est réputée, il est vrai, une des plus froides régions de l'île. Dans les nuits les plus rigoureuses, et lorsque nous avions deux pouces de neige, le thermomètre n'était que de 6 à 7 degrés. A huit heures du matin, il était remonté à 9 ou 10, et à midi il s'élevait à 12 ou 14. Ordinairement, vers trois heures, c'est-à-dire après que le soleil était couché pour nous derrière les pics de montagnes qui nous entouraient, le thermomètre redescendait subitement à 9 et même à 8 degrés.

Les vents de nord y soufflent souvent avec fureur, et, dans certaines années, les pluies d'hiver tombent avec une abondance et une continuité dont nous n'avons en France aucune idée. En général, le climat est sain et généreux dans toute la partie méridionale qui s'abaisse vers l'Afrique, et que préservent de ces furieuses bourrasques du nord la Cordilière médiane et l'escarpement considérable des côtes septentrionales. Ainsi, le plan général de l'île est une surface inclinée du nord-ouest au sud-est, et la navigation, à peu près impossible au nord à cause des déchirures et des précipices de la côte, *escarpada y horrorosa*, *sin abrigo ni resguardo* (2), est facile et sûre au midi.

Malgré ses ouragans et ses aspérités, Majorque, à bon droit nommée par les

(1) « Medida por el ayre. Cada milla de mil pasos geometricos y un paso de 5 pies geometricos. » (Miguel de Vargas, *Descripciones de las islas Pitiusas y Baleares*. Madrid, 1787.)

(2) Miguel de Vargas.

anciens l'Ile dorée, est extrêmement fertile, et ses produits sont d'une qualité exquise. Le froment y est si pur et si beau, que les habitants l'exportent, et qu'on s'en sert exclusivement à Barcelone pour faire la pâtisserie blanche et légère, appelée *pan de Mallorca.* Les Majorquins font venir de Galice et de Biscaye un blé plus grossier et à plus bas prix, dont ils se nourrissent; ce qui fait que, dans le pays le plus riche en blé excellent, on mange du pain détestable. J'ignore si cette spéculation leur est fort avantageuse. Dans nos provinces du centre, où l'agriculture est le plus arriérée, l'usage du cultivateur ne prouve rien autre chose que son obstination et son ignorance. A plus forte raison en est-il ainsi à Majorque, où l'agriculture, bien que fort minutieusement soignée, est à l'état d'enfance. Nulle part je n'ai vu travailler la terre si patiemment et si mollement. Les machines les plus simples sont inconnues; les bras de l'homme, bras fort maigres et fort débiles comparativement aux nôtres, suffisent à tout, mais avec une lenteur inouïe. Il faut une demi-journée pour bêcher moins de terre qu'on n'en expédierait chez nous en deux heures, et il faut cinq ou six hommes des plus robustes pour remuer un fardeau que le moindre de nos portefaix enlèverait gaiement sur ses épaules.

Malgré cette nonchalance, tout est cultivé, et en apparence bien cultivé à Majorque. Ces insulaires ne connaissent point, dit-on, la misère; mais au milieu de tous les trésors de la nature, et sous le plus beau ciel, leur vie est plus rude et plus tristement sobre que celle de nos paysans. Les voyageurs ont coutume de faire des phrases sur le bonheur de ces peuples méridionaux, dont les figures et les costumes pittoresques leur apparaissent le dimanche aux rayons du soleil, et dont ils prennent l'absence d'idées et le manque de prévoyance pour l'idéale sérénité de la vie champêtre. C'est une erreur que j'ai souvent commise moi-même, mais dont je suis bien revenu, surtout depuis que j'ai vu Majorque. Il n'y a rien de si triste et de si pauvre au monde que ce paysan qui ne sait que prier, chanter, travailler, et qui ne pense jamais. Sa prière est une formule stupide qui ne présente aucun sens à son esprit, son travail est une opération des muscles qu'aucun effort de son intelligence ne lui enseigne à simplifier, et son chant est l'expression de cette morne mélancolie qui l'accable à son insu, et dont la poésie nous frappe sans se révéler à lui. N'était la vanité qui l'éveille de temps en temps de sa torpeur pour le pousser à la danse, ses jours de fête seraient consacrés au sommeil.

Mais je m'échappe déjà hors du cadre que je me suis tracé. J'oublie que, dans la rigueur de l'usage, l'article géographique doit mentionner avant tout l'économie productive et commerciale, et ne s'occuper qu'en dernier ressort, après les céréales et le bétail, de l'espèce homme. Dans toutes les géographies descriptives que j'ai consultées, j'ai trouvé, à l'article *Baléares*, cette courte indication que je confirme ici, sauf à revenir plus tard sur les considérations qui en atténuent la vérité : « Ces insulaires sont *fort affables* (on sait que, dans toutes les îles, la race humaine se classe en deux catégories : ceux qui sont anthropophages et ceux qui sont fort affables). Ils sont doux, hospitaliers; il est rare qu'ils commettent des crimes, et le vol est presque inconnu chez eux. » En vérité, je reviendrai sur ce texte. Mais, avant tout, parlons des produits; car je crois qu'il a été prononcé dernièrement à la chambre quelques paroles (au moins imprudentes) sur l'occupation réalisable de Majorque par les Français, et je présume que, si cet écrit tombe entre les mains de quelqu'un de nos députés, il s'intéressera beaucoup plus à la partie des denrées qu'à mes réflexions philosophiques sur la situation intellectuelle des Majorquins.

Je dis donc que le sol de Majorque est d'une fertilité admirable, et qu'une culture plus active et plus savante en décuplerait les produits. Le principal commerce consiste en amandes, en oranges et en cochons. O belles plantes hespérides gardées par ces dragons immondes, ce n'est pas ma faute si je suis forcé d'accoler votre souvenir à celui de ces ignobles pourceaux dont le Majorquin est plus jaloux et plus fier que de vos fleurs embaumées et de vos pommes d'or ! Mais ce Majorquin qui vous cultive n'est pas plus poétique que le député qui me lit. Je reviens donc à mes cochons. Ces animaux, cher lecteur, sont les plus beaux de la terre, et le docte Miguel Vargas fait, avec la plus naïve admiration, le portrait d'un jeune porc qui, à l'âge candide d'un an et demi, pesait vingt-quatre arrobes, c'est-à-dire six cents livres. En ce temps-là, l'exploitation du cochon ne jouissait pas, à Majorque, de cette splendeur qu'elle a acquise de nos jours. Le commerce des bestiaux était entravé par la rapacité des *assentistes* ou fournisseurs, auxquels le gouvernement espagnol confiait, c'est-à-dire vendait l'entreprise des approvisionnements. En vertu de leur pouvoir discrétionnaire, ces spéculateurs s'opposaient à toute exportation de bétail, et se réservaient la faculté d'une importation illimitée. Cette pratique usuraire eut le résultat de dégoûter les cultivateurs du soin de leurs troupeaux. La viande se vendant à vil prix et le commerce extérieur étant prohibé, ils n'eurent plus qu'à se ruiner ou à abandonner complétement l'éducation du bétail. L'extinction en fut rapide. L'historien que je cite déplore pour Majorque le temps où les Maures la possédaient, et où la seule montagne d'Arta comptait plus de têtes de vaches fécondes et de nobles taureaux, qu'on n'en pourrait rassembler aujourd'hui, dit-il, dans toute la plaine de Majorque.

Cette dilapidation ne fut pas la seule qui priva le pays de ses richesses naturelles. Le même écrivain rapporte que les montagnes, et particulièrement celles de Torrella et de Galatzo, possédaient de son temps les plus beaux arbres du monde. Certain olivier avait quarante-deux pieds de tour et quatorze de diamètre ; mais ces bois magnifiques furent dévastés par les charpentiers de marine qui, lors de l'expédition espagnole contre Alger, en tirèrent toute une flottille de chaloupes canonnières. Les vexations auxquelles les propriétaires de ces bois furent soumis alors, et la mesquinerie des dédommagements qui leur furent donnés, engagèrent les Majorquins à détruire leurs bois, au lieu de les augmenter. Aujourd'hui la végétation est encore si abondante et si belle, que le voyageur ne songe point à regretter le passé ; mais aujourd'hui comme alors, et à Majorque comme dans toute l'Espagne, *l'abus* est encore le premier de tous les pouvoirs. Cependant le voyageur n'entend jamais une plainte, parce qu'au commencement d'un régime injuste le faible se tait par crainte, et, quand le mal est fait, il se tait encore par habitude.

Quoique la tyrannie des *assentistes* ait disparu, le bétail ne s'est point relevé de sa ruine, et il ne s'en relèvera pas, tant que le droit d'exportation sera limité au commerce des pourceaux. On voit fort peu de bœufs et de vaches dans la plaine, aucunement dans la montagne. La viande est maigre et coriace. Les brebis sont de belle race, mais mal nourries et mal soignées ; les chèvres, qui sont de race africaine, ne donnent pas la dixième partie du lait que donnent les nôtres. L'engrais manque aux terres, et, malgré tous les éloges que les Majorquins donnent à leur manière de les cultiver, je crois que l'algue qu'ils emploient est un très-maigre fumier, et que ces terres sont loin de rapporter ce qu'elles de-

vraient produire sous un ciel aussi généreux. J'ai regardé attentivement ce blé si précieux que les habitants ne se croient pas dignes de le manger ; c'est absolument le même que nous cultivons dans nos provinces centrales, et que les paysans appellent blé blanc ou blé d'Espagne ; il est chez nous tout aussi beau, malgré la différence du climat. Celui de Majorque devrait avoir pourtant une supériorité marquée sur celui que nous disputons à nos hivers si rudes et à nos printemps si variables. Et pourtant notre agriculture est fort barbare aussi, et sous ce rapport nous avons tout à apprendre ; mais le cultivateur français a une persévérance et une énergie que le Majorquin mépriserait comme une agitation désordonnée.

La figue, l'olive, l'amande et l'orange viennent en abondance à Majorque ; cependant, faute de chemins dans l'intérieur de l'île, ce commerce est loin d'avoir l'extension et l'activité nécessaires. Cinq cents oranges se vendent sur place environ 3 fr. ; mais, pour faire transporter à dos de mulet cette charge volumineuse du centre à la côte où on les embarque, il faut dépenser presque autant que la valeur première. Cette considération fait négliger la culture de l'oranger dans l'intérieur du pays. Ce n'est que dans la vallée de Soller et dans le voisinage des criques, où nos petits bâtiments viennent charger, que ces arbres croissent en abondance. Pourtant ils réussiraient partout, et dans notre montagne de Valdemosa, une des plus froides régions de l'île, nous avions des citrons et des oranges magnifiques, quoique plus tardives que celles de Soller. A la Granja, dans une autre région montagneuse, nous avons cueilli des limons gros comme la tête. Il me semble qu'à elle seule, l'île de Majorque pourrait entretenir de ces fruits exquis toute la France, au même prix que les détestables oranges que nous tirons d'Hyères et de la côte de Gênes. Ce commerce, tant vanté à Majorque, est donc, comme le reste, entravé par une négligence superbe. On peut en dire autant du produit immense des oliviers, qui sont certainement les plus beaux qu'il y ait au monde, et que les Majorquins, grâce aux traditions arabes, savent cultiver parfaitement. Malheureusement ils ne savent en tirer qu'une huile rance et nauséeuse qui nous ferait horreur, et qu'ils ne pourront jamais exporter en abondance qu'en Espagne, où le goût de cette huile infecte règne également. Mais l'Espagne elle-même est très-riche en oliviers, et, si Majorque lui fournit de l'huile, ce doit être à fort bas prix. Nous faisons une immense consommation d'huile d'olive en France, et nous l'avons fort mauvaise à un prix exorbitant. Si notre fabrication était connue à Majorque, et si Majorque avait des chemins, enfin si la navigation commerciale était réellement organisée dans cette direction, nous aurions l'huile d'olive beaucoup au-dessous de ce que nous la payons, et nous l'aurions pure et abondante, quelle que fût la rigueur de l'hiver. Je sais bien que les industriels qui cultivent l'olivier de paix en France préfèrent de beaucoup vendre au poids de l'or quelques tonnes de ce précieux liquide que nos épiciers noient dans des foudres d'huile d'œillet et de colza, pour nous l'offrir au *prix coûtant;* mais il serait étrange qu'on s'obstinât à disputer cette denrée à la rigueur du climat, si à vingt-quatre heures de chemin nous pouvions nous la procurer meilleure à bon marché. Que nos *assentistes* français ne s'effraient pourtant pas trop : nous promettrions au Majorquin, et je crois à l'Espagnol en général, de nous approvisionner chez eux et de décupler leur richesse, qu'ils ne changeraient rien à leur coutume. Ils méprisent si profondément l'amélioration qui vient de l'étranger, et surtout de la France, que je ne sais si pour de l'argent (cet argent

que cependant ils ne méprisent pas en général) ils se résoudraient à changer quelque chose au procédé qu'ils tiennent de leurs pères (1).

Ne sachant ni engraisser les bœufs, ni utiliser la laine, ni traire les vaches (le Majorquin déteste le lait et le beurre autant qu'il méprise l'industrie), ne sachant pas faire pousser assez de froment pour oser en manger, ne daignant guère cultiver le mûrier et recueillir la soie, ayant perdu l'art de la menuiserie autrefois très-florissant chez lui et aujourd'hui complétement oublié, n'ayant pas de chevaux (l'Espagne s'empare maternellement de tous les poulains de Majorque pour ses armées, d'où il résulte que le pacifique Majorquin n'est pas si sot que de travailler pour alimenter la cavalerie du royaume), ne jugeant pas nécessaire d'avoir une seule route, un seul sentier praticable dans toute son île, puisque le droit d'exportation est livré au caprice d'un gouvernement qui n'a pas le temps de s'occuper de si peu de chose, le Majorquin végétait et n'avait plus rien à faire qu'à dire son chapelet et rapiécer ses chausses, plus malades que celles de don Quichotte, son patron en misère et en fierté, lorsque le cochon est venu tout sauver. L'exportation de ce quadrupède a été permise, et l'ère nouvelle, l'ère du salut, a commencé. Les Majorquins nommeront ce siècle, dans les siècles futurs, l'âge du cochon, comme les musulmans comptent dans leur histoire l'âge de l'éléphant.

Maintenant l'olive et la caroube ne jonchent plus le sol; la figue du cactus ne sert plus de jouet aux enfants, et les mères de famille apprennent à économiser la fève et la patate. Le cochon ne permet plus de rien gaspiller, car le cochon ne laisse rien perdre, et il est le plus bel exemple de voracité généreuse, jointe à la simplicité des goûts et des mœurs, qu'on puisse offrir aux nations. Aussi jouit-il, à Majorque, des droits et des prérogatives qu'on n'avait point songé jusque-là à offrir aux hommes. Les habitations ont été élargies, aérées; les fruits, qui pourrissaient sur la terre, ont été ramassés, triés et conservés, et la navigation à la vapeur, qu'on avait jugée superflue et déraisonnable, a été établie de l'île au continent. C'est donc grâce au cochon que j'ai visité l'île de Majorque; car si j'avais eu la pensée d'y aller, il y a trois ans, le voyage, long et périlleux sur les caboteurs, m'y eût fait renoncer. Mais, à dater de l'exportation du cochon, la civilisation a commencé à pénétrer. On a acheté en Angleterre un joli petit *steamer*, qui n'est point de taille à lutter contre les vents du nord, si terribles dans ces parages, mais qui, lorsque le temps est serein, transporte une fois par semaine deux cents cochons et quelques passagers par-dessus le marché, à Barcelone. Il est beau de voir avec quels égards et quelle tendresse ces messieurs (je ne parle point des passagers) sont traités à bord, et avec quel amour on les dépose à terre. Le capitaine du steamer est un fort aimable homme, qui, à force de vivre et de

(1) Cette huile est si infecte, qu'on peut dire que dans l'île de Majorque, maisons, habitants, voitures, et jusqu'à l'air des champs, tout est imprégné de sa puanteur. Comme elle entre dans la composition de tous les mets, chaque maison la voit fumer deux ou trois fois par jour, et les murailles en sont imbibées. En pleine campagne, si vous êtes égaré, vous n'avez qu'à ouvrir les narines; et si une odeur d'huile rance arrive sur les ailes de la brise, vous pouvez être sûr que derrière le rocher, ou sous le massif de cactus, vous allez trouver une habitation. Si dans le lieu le plus sauvage et le plus désert cette odeur vous poursuit, levez la tête; vous verrez à cent pas de vous un petit Majorquin sur son âne descendre de la colline et se diriger vers vous. Ceci n'est ni une plaisanterie ni une hyberbole; c'est l'exacte vérité.

causer avec ces nobles bêtes, a pris tout à fait leur cri et même un peu de leur désinvolture. Si un passager se plaint du bruit qu'ils font, le capitaine répond que c'est le son de l'or monnayé roulant sur le comptoir. Si quelque femme est assez bégueule pour remarquer l'infection répandue dans le navire, son mari est là pour lui répondre que l'argent ne sent point mauvais, et que, sans le cochon, il n'y aurait pour elle ni robe de soie, ni chapeau de France, ni mantille de Barcelone. Si quelqu'un a le mal de mer, qu'il n'essaie pas de réclamer le moindre soin des gens de l'équipage ; car les cochons aussi ont le mal de mer, et cette indisposition est, chez eux, accompagnée d'une langueur spleenétique et d'un dégoût de la vie qu'il faut combattre à tout prix. Alors, abjurant toute compassion et toute sympathie pour conserver l'existence à ses chers clients, le capitaine en personne, armé d'un fouet, se précipite au milieu d'eux, et derrière lui les matelots et les mousses, chacun saisissant ce qui lui tombe sous la main, qui une barre de fer, qui un bout de corde, en un instant toute la bande muette et couchée sur le flanc est fustigée d'une façon paternelle, obligée de se lever, de s'agiter, et de combattre par cette émotion violente l'influence funeste du roulis. Lorsque nous revînmes de Majorque à Barcelone, au mois de mars, il faisait une chaleur étouffante ; cependant il ne nous fut point possible de mettre le pied sur le pont. Quand même nous eussions bravé le danger d'avoir les jambes avalées par quelque pourceau de mauvaise humeur, le capitaine ne nous eût point permis, sans doute, de les contrarier par notre présence. Ils se tinrent fort tranquilles pendant les premières heures ; mais, au milieu de la nuit, le pilote remarqua qu'ils avaient un sommeil bien morne, et qu'ils semblaient en proie à une noire mélancolie. Alors on leur administra le fouet, et régulièrement, à chaque quart d'heure, nous fûmes réveillés par des cris et des clameurs si épouvantables, d'une part la douleur et la rage des cochons fustigés, de l'autre les encouragements du capitaine à ses gens et les jurements que l'émulation inspirait à ceux-ci, que plusieurs fois nous crûmes que le troupeau dévorait l'équipage. Quand nous eûmes jeté l'ancre, nous aspirions certainement à nous séparer d'une société aussi étrange, et j'avoue que celle des insulaires commençait à me peser presque autant que l'autre ; mais il ne nous fut permis de prendre l'air qu'après le débarquement des cochons. Nous eussions pu mourir dans nos chambres que personne ne s'en fût soucié, tant qu'il y avait un cochon à mettre à terre et à délivrer du roulis. Je ne crains point la mer ; mais quelqu'un de ma famille était dangereusement malade. La traversée, la mauvaise odeur et l'absence de sommeil n'avaient pas contribué à diminuer ses souffrances. Le capitaine n'avait eu d'autre attention pour nous que de nous prier de ne pas faire coucher notre malade dans le meilleur lit de la cabine, parce que, selon le préjugé espagnol, toute maladie est contagieuse ; et comme notre homme pensait déjà à faire brûler la couchette où reposait le malade, il désirait que ce fût la plus mauvaise. Nous le renvoyâmes à ses cochons, et quinze jours après, lorsque nous revenions en France sur *le Phénicien,* un magnifique bateau à vapeur de notre nation, nous comparions le dévouement du Français à l'hospitalité de l'Espagnol. Le capitaine d'*el Mallorquin* avait disputé un lit à un mourant ; le capitaine marseillais, ne trouvant pas notre malade assez bien couché, avait ôté les matelas de son propre lit pour les lui donner.... Quand je voulus solder notre passage, le Français me fit observer que je lui donnais trop ; le Majorquin m'avait fait payer double. — D'où je ne conclus pas que l'homme soit exclusivement bon sur un coin de ce *globe terraqué,* ni exclu-

sivement mauvais sur un autre coin. Le mal moral n'est, dans l'humanité, que le résultat du mal matériel. La souffrance engendre la peur, la méfiance, la fraude, la lutte dans tous les sens. l'Espagnol est ignorant et superstitieux ; par conséquent il croit à la contagion, il craint la maladie et la mort, il manque de foi et de charité. — Il est misérable et pressuré par l'impôt ; par conséquent il est avide, égoïste, fourbe avec l'étranger. Dans l'histoire, nous voyons que là où il a pu être grand, il a montré que la grandeur était en lui ; mais il est homme, et dans la vie privée, là où l'homme doit succomber, il succombe. J'ai besoin de poser ceci en principe avant de parler des hommes tels qu'ils me sont apparus à Majorque, car aussi bien j'espère qu'on me tient quitte de parler davantage des olives, des vaches et des pourceaux. La longueur même de ce dernier article n'est pas de trop bon goût. J'en demande pardon à ceux qui pourraient s'en trouver personnellement blessés, et je prends maintenant mon récit au sérieux ; car je croyais n'avoir rien à faire ici, qu'à suivre M. Laurens pas à pas dans son *Voyage d'art*, et je vois que beaucoup de réflexions viendront m'assaillir malgré moi en repassant par la mémoire dans les âpres sentiers de Majorque.

II.

Mais, puisque vous n'entendez rien à la peinture, me dira-t-on, *que diable allez-vous faire sur cette maudite galère*? — Je voudrais bien entretenir le lecteur le moins possible de moi et des miens ; cependant je serai forcé de dire souvent, en parlant de ce que j'ai vu à Majorque, *moi* et *nous;* moi et nous, c'est la *subjectivité* accidentelle, sans laquelle l'*objectivité* majorquine ne se fût point révélée sous de certains aspects, sérieusement utiles peut-être à révéler maintetenant au lecteur. Je prie donc ce dernier de regarder ici ma personnalité comme une chose toute passive, comme une lunette d'approche à travers laquelle il pourra regarder ce qui se passe en ces pays lointains desquels on dit volontiers avec le proverbe : J'aime mieux croire que d'y aller voir. Je le supplie en outre d'être bien persuadé que je n'ai pas la prétention de l'intéresser aux accidents qui me concernent. J'ai un but quelque peu philosophique en les retraçant ici, et, quand j'aurai formulé ma pensée à cet égard, on me rendra la justice de reconnaître qu'il n'y entre pas la moindre préoccupation de moi-même.

Je dirai donc sans façon à mon lecteur pourquoi j'allai dans cette galère, et le voici en deux mots : c'est que j'avais envie de voyager. — Et, à mon tour, je ferai une question à mon lecteur : Lorsque vous voyagez, cher lecteur, pourquoi voyagez-vous ? — Je vous entends d'ici me répondre ce que je répondrais à votre place : Je voyage pour voyager. — Je sais bien que le voyage est un plaisir par lui-même ; mais enfin, qui vous pousse à ce plaisir dispendieux, fatigant, périlleux parfois, et toujours semé de déceptions sans nombre ? — Le besoin de voyager. — Eh bien ! dites-moi donc ce que c'est que ce besoin-là, pourquoi nous en sommes tous plus ou moins obsédés, et pourquoi nous y cédons tous, même après avoir reconnu mainte et mainte fois que lui-même monte en croupe derrière nous pour ne nous point lâcher, et ne se contenter de rien?

Si vous ne voulez pas me répondre, moi j'aurai la franchise de le faire à votre place. C'est que nous ne sommes réellement bien nulle part en ce temps-ci, et que de toutes les faces que prend l'idéal (ou, si mon mot favori vous ennuie, le

sentiment du *mieux*), le voyage est une des plus souriantes et des plus trompeuses. Tout va mal dans le monde officiel : ceux qui le nient le sentent aussi profondément et plus amèrement que ceux qui l'affirment. Cependant la divine espérance va toujours son train, poursuivant son œuvre dans nos pauvres cœurs, et nous soufflant toujours ce sentiment du mieux, cette recherche de l'idéal. L'ordre social, n'ayant pas même les sympathies de ceux qui le défendent, ne satisfait aucun de nous, et chacun va de son côté où il lui plaît. Celui-ci se jette dans l'art, cet autre dans la science, le plus grand nombre s'étourdit comme il peut. Tous, quand nous avons un peu de loisir et d'argent, nous voyageons, ou plutôt nous fuyons, car il ne s'agit pas tant de voyager que de partir, entendez-vous? Quel est celui de nous qui n'a pas quelque douleur à distraire ou quelque joug à secouer? Aucun. Quiconque n'est pas absorbé par le travail, ou engourdi par la paresse, est incapable, je le soutiens, de rester longtemps à la même place sans souffrir et sans désirer le changement. Si quelqu'un est heureux (il faut être très-grand ou très-lâche pour cela aujourd'hui), il s'imagine ajouter quelque chose à son bonheur en voyageant; les amants, les nouveaux époux partent pour la Suisse et l'Italie tout comme les oisifs et les hypocondriaques. En un mot, quiconque se sent vivre ou dépérir est possédé de la fièvre du juif errant, et s'en va chercher bien vite au loin quelque nid pour aimer ou quelque gîte pour mourir.

A Dieu ne plaise que je déclame contre le mouvement des populations, et que je me représente dans l'avenir les hommes attachés au pays, à la terre, à la maison, comme les polypes à l'éponge ! mais si l'intelligence et la moralité doivent progresser simultanément avec l'industrie, il me semble que les chemins de fer ne sont pas destinés à promener d'un point du globe à l'autre des populations attaquées de spleen, ou dévorées d'une activité maladive. Je veux me figurer l'espèce humaine plus heureuse, par conséquent plus calme et plus éclairée, ayant deux vies : l'une, sédentaire, pour le bonheur domestique, les devoirs de la cité, les méditations studieuses, le recueillement philosophique ; l'autre, active, pour l'échange loyal qui remplacerait le honteux trafic que nous appelons le commerce, pour les inspirations de l'art, les recherches scientifiques et surtout la propagation des idées. Il me semble, en un mot, que le but normal des voyages est le besoin de contact, de relation et d'échange sympathique avec les hommes, et qu'il ne devrait pas y avoir plaisir là où il n'y aurait pas devoir. Et il me semble qu'au contraire, la plupart d'entre nous, aujourd'hui, voyagent en vue du mystère, de l'isolement, et par une sorte d'ombrage que la société de nos semblables porte à nos impressions personnelles, soit douces, soit pénibles.

Quant à moi, je me mis en route pour satisfaire un besoin de repos que j'éprouvais à cette époque-là particulièrement. Comme le temps manque pour toutes choses dans ce monde que nous nous sommes fait, je m'imaginai qu'en cherchant bien, je trouverais quelque retraite silencieuse, isolée, où je n'aurais ni billets à écrire, ni journaux à parcourir, ni visites à recevoir, où je pourrais ne jamais quitter ma robe de chambre, où les jours auraient douze heures, où je pourrais m'affranchir de tous les devoirs du savoir-vivre, me détacher du mouvement d'esprit qui nous travaille tous en France, et consacrer un ou deux ans à étudier un peu l'histoire et à apprendre ma langue *par principes* avec mes enfants.

Quel est celui de nous qui n'a pas fait ce rêve égoïste de planter là un beau matin ses affaires, ses habitudes, ses connaissances et jusqu'à ses amis, pour aller

dans quelque île enchantée vivre sans soucis, sans tracasseries, sans obligations et surtout sans journaux ? L'on peut dire sérieusement que le journalisme, cette première et cette dernière des choses, comme eût dit Esope, a créé aux hommes une vie toute nouvelle, pleine de progrès, d'avantages et de soucis. Cette voix de l'humanité qui vient chaque matin à notre réveil nous raconter comment l'humanité a vécu la veille, proclamant tantôt de grandes vérités, tantôt d'effroyables mensonges, mais toujours marquant chacun des pas de l'être humain, et sonnant toutes les heures de la vie collective, n'est-ce pas quelque chose de bien grand, malgré toutes les taches et les misères qui s'y trouvent? Mais, en même temps que cela est nécessaire à l'ensemble de nos pensées et de nos actions, n'est-ce pas bien affreux et bien repoussant à voir dans le détail, lorsque la lutte est partout, et que des semaines, des mois s'écoulent dans l'injure et la menace, sans avoir éclairé une seule question, sans avoir marqué un progrès sensible ? Et dans cette attente qui paraît d'autant plus longue qu'on nous en signale toutes les phases minutieusement, ne nous prend-il pas souvent envie, à nous autres artistes qui n'avons point d'action au gouvernail, de nous endormir dans les flancs du navire, et de ne nous éveiller qu'au bout de quelques années pour saluer alors la terre nouvelle en vue de laquelle nous nous trouverons portés ? Oui, en vérité, si cela pouvait être, si nous pouvions nous abstenir de la vie collective, et nous isoler de tout contact avec la politique pendant quelque temps, nous serions frappés, en y rentrant, du progrès accompli hors de nos regards. Mais cela ne nous est pas donné, et, quand nous fuyons le foyer d'action pour chercher l'oubli et le repos chez quelque peuple à la marche plus lente et à l'esprit moins ardent que nous, nous souffrons là des maux que nous n'avions pu prévoir, et nous nous repentons d'avoir quitté le présent pour le passé, les vivants pour les morts.

Voilà tout simplement quel sera le texte de mon récit, et pourquoi je prends la peine de l'écrire, bien qu'il ne me soit point agréable de le faire, et que je me fusse promis, en commençant, de me garder le plus possible des impressions personnelles ; mais il me semble à présent que cette paresse serait une lâcheté, et je me rétracte.

Nous arrivâmes à Palma au mois de novembre 1838, par une chaleur comparable à celle de notre mois de juin. Nous avions quitté Paris quinze jours auparavant par un temps extrêmement froid ; ce nous fut un grand plaisir, après avoir senti les premières atteintes de l'hiver, de laisser l'ennemi derrière nous. A ce plaisir se joignit celui de parcourir une ville très-caractérisée, et qui possède plusieurs monuments de premier ordre comme beauté ou comme rareté. Mais la difficulté de nous établir vint nous préoccuper bientôt, et nous vîmes que les Espagnols qui nous avaient recommandé Majorque comme le pays le plus hospitalier et le plus fécond en ressources, s'étaient fait grandement illusion, ainsi que nous. Dans une contrée aussi voisine des grandes civilisations de l'Europe, nous ne nous attendions guère à ne pas trouver une seule auberge. Cette absence de pied-à-terre pour les voyageurs eût dû nous apprendre, en un seul fait, ce qu'était Majorque par rapport au reste du monde, et nous engager à retourner sur-le-champ à Barcelone, où du moins il y a une méchante auberge appelée emphatiquement l'*Hôtel des quatre nations*. A Palma, il faut être recommandé et annoncé à vingt personnes des plus marquantes, et attendu depuis plusieurs mois, pour espérer de ne pas coucher en plein champ. Tout ce qu'il fut possible de faire pour nous, ce fut de nous assurer deux petites chambres garnies, ou

plutôt dégarnies, dans une espèce de mauvais lieu, où les étrangers sont bien heureux de trouver chacun un lit de sangle avec un matelas douillet et rebondi comme une ardoise, une chaise de paille, et, en fait d'aliments, du poivre et de l'ail à discrétion. En moins d'une heure, nous pûmes nous convaincre que, si nous n'étions pas enchantés de cette réception, nous serions vus de mauvais œil comme des impertinents et des brouillons, ou tout au moins regardés en pitié comme des fous. Malheur à qui n'est pas content de tout en Espagne! La plus légère grimace que vous feriez en trouvant de la vermine dans les lits et des scorpions dans la soupe, vous attirerait le mépris le plus profond et soulèverait l'indignation universelle contre vous. Nous nous gardâmes donc bien de nous plaindre, et peu à peu nous comprîmes à quoi tenaient ce manque de ressources et ce manque apparent d'hospitalité. Outre le peu d'activité et d'énergie des Majorquins, la guerre civile, qui bouleversait l'Espagne depuis si longtemps, avait intercepté, à cette époque, tout mouvement entre la population de l'île et celle du continent. Majorque était devenue le refuge d'autant d'Espagnols qu'il y en pouvait tenir, et les indigènes, retranchés dans leurs foyers, se gardaient bien d'en sortir pour aller chercher des aventures et des coups dans la mère-patrie.

A ces causes il faut joindre l'absence totale d'industrie et les douanes, qui frappent tous les objets nécessaires au bien-être d'un impôt démesuré (1). Palma est arrangée pour un certain nombre d'habitants; à mesure que la population augmente, on se serre un peu plus, et on ne bâtit guère. Dans ces habitations, rien ne se renouvelle. Excepté peut-être chez deux ou trois familles, le mobilier n'a guère changé depuis deux cents ans. On ne connaît ni l'empire de la mode, ni le besoin du luxe, ni celui des aises de la vie. Il y a apathie d'une part, difficulté de l'autre; on reste ainsi. On a le strict nécessaire, mais on n'a rien de trop. Aussi toute l'hospitalité se passe en paroles. Il y a une phrase consacrée à Majorque, comme dans toute l'Espagne, pour se dispenser de rien prêter; elle consiste à tout offrir : *La maison et tout ce qu'elle contient est à votre disposition.* Vous ne pouvez pas regarder un tableau, toucher une étoffe, soulever une chaise, sans qu'on vous dise avec une grâce parfaite : *Es a la disposicion de usted.* Mais gardez-vous bien d'accepter, fût-ce une épingle, car ce serait une indiscrétion grossière. Je commis une impertinence de ce genre dès mon arrivée à Palma, et je crois bien que je ne m'en relèverai jamais dans l'esprit du marquis de***. J'avais été très-recommandé à ce jeune *lion* palmesan, et je crus pouvoir accepter sa voiture pour faire une promenade. Elle m'était offerte d'une manière si aimable! Mais, le lendemain, un billet de lui me fit bien sentir que j'avais manqué à toutes les convenances, et je me hâtai de renvoyer l'équipage sans m'en être servi.

(1) Pour un piano que nous fîmes venir de France, on exigeait de nous 700 fr. de droits d'entrée; c'était presque la valeur de l'instrument. Nous voulûmes le renvoyer, cela n'est point permis; le laisser dans le port jusqu'à nouvel ordre, cela est défendu; le faire passer hors de la ville (nous étions à la campagne), afin d'éviter au moins les droits de la porte, qui sont distincts des droits de douane, cela était contraire aux lois; le laisser dans la ville, afin d'éviter les droits de sortie, qui sont autres que les droits d'entrée, cela ne se pouvait pas; le jeter à la mer, c'est tout au plus si nous en avions le droit. Après quinze jours de négociations, nous obtînmes qu'au lieu de sortir de la ville par une certaine porte, il sortirait par une autre, et nous en fûmes quittes pour 400 fr. environ.

J'ai pourtant trouvé des exceptions à cette règle, mais c'est de la part de personnes qui avaient voyagé, et qui, sachant bien le monde, étaient véritablement de tous les pays. Si d'autres étaient portées à l'obligeance et à la franchise par la bonté de leur cœur, aucune (il est bien nécessaire de le dire pour constater la gêne que la douane et le manque d'industrie ont apportée dans ce pays si riche), aucune n'eût pu nous céder un coin de sa maison sans s'imposer de tels embarras et de telles privations, que nous eussions été véritablement indiscrets de l'accepter.

Ces impossibilités de leur part, nous fûmes bien à même de les reconnaître lorsque nous cherchâmes à nous installer. Il était impossible de trouver dans toute la ville un seul appartement qui fût habitable. Un appartement à Palma se compose des quatre murs absolument nus, sans portes ni fenêtres. Dans la plupart des maisons bourgeoises, on ne se sert pas de vitres, et lorsqu'on veut se procurer cette douceur, bien nécessaire en hiver, il faut faire faire les châssis. Chaque locataire, en se déplaçant (et l'on ne se déplace guère), emporte donc les fenêtres, les serrures et jusqu'aux gonds des portes. Son successeur est obligé de commencer par les remplacer, à moins qu'il n'ait le goût de vivre en plein vent, et c'est un goût fort répandu à Palma. Or, il faut au moins six mois pour faire faire non-seulement les portes et fenêtres, mais les lits, les tables, les chaises, tout enfin, si simple et si primitif que soit l'ameublement. Il y a fort peu d'ouvriers; ils ne vont pas vite, ils manquent d'outils et de matériaux. Il y a toujours quelque raison pour que le Majorquin ne se presse pas. La vie est si longue! Il faut être Français, c'est-à-dire extravagant et forcené, pour vouloir qu'une chose soit faite tout de suite. Et si vous avez attendu déjà six mois, pourquoi n'attendriez-vous pas six mois de plus? Et si vous n'êtes pas content du pays, pourquoi y restez-vous? Avait-on besoin de vous ici? On s'en passait fort bien. Vous croyez donc que vous allez mettre tout sens-dessus-dessous? Oh! que non pas! Nous autres, voyez-vous, nous laissons dire, et nous faisons à notre guise.

— Mais, n'y a-t-il donc rien à louer? — Louer? qu'est-ce que cela? louer des meubles? Est-ce qu'il y en a de trop pour qu'on en loue? — Mais il n'y en a donc pas à vendre? — Vendre? il faudrait qu'il y en eût de tout faits. Est-ce qu'on a du temps de reste pour faire des meubles d'avance? Si vous en voulez, faites-en venir de France, puisqu'il y a de tout dans ce pays-là.

— Mais pour faire venir de France, il faut attendre six mois tout au moins, et payer les droits. Or donc, quand on fait la sottise de venir ici, la seule manière de la réparer, c'est de s'en aller? — C'est ce que je vous conseille, ou bien prenez patience, beaucoup de patience; *mucha calma*, c'est la sagesse majorquine.

Nous allions mettre ce conseil à profit, lorsqu'on nous rendit, à bonne intention certainement, le mauvais service de nous trouver une maison de campagne à louer. C'était la villa d'un riche bourgeois qui pour un prix très-modéré, selon nous, mais assez élevé pour le pays (environ 100 fr. par mois), nous abandonna toute son habitation. Elle était meublée comme toutes les maisons de plaisance du pays. Toujours les lits de sangle ou de bois peint en vert, quelques-uns composés de deux tréteaux sur lesquels on pose deux planches et un mince matelas, les chaises de paille, les tables de bois brut, les murailles nues bien blanchies à la chaux, et, par surcroît de luxe, des fenêtres vitrées dans presque toutes les chambres; enfin en guise de tableaux, dans la pièce qu'on appelait le salon, quatre

horribles devants de cheminée, comme ceux qu'on voit dans nos plus misérables auberges de village, et que le segnor Gomez, notre propriétaire, avait eu la naïveté de faire encadrer avec soin comme des estampes précieuses, pour en décorer les lambris de son manoir. Du reste, la maison était vaste, aérée, trop aérée, bien distribuée et dans une très-riante situation, au pied de montagnes aux flancs arrondis et fertiles, au fond d'une vallée plantureuse que terminaient les murailles jaunes de Palma, la masse énorme de sa cathédrale, et la mer étincelante à l'horizon.

Les premiers jours que nous passâmes dans cette retraite furent assez bien remplis par la promenade et la douce *flânerie* à laquelle nous conviait un climat délicieux, une nature charmante et tout à fait neuve pour nous. Je n'ai jamais été bien loin de mon pays, quoique j'aie passé une grande partie de ma vie sur les chemins. C'était donc la première fois que je voyais une végétation et des aspects de terrain essentiellement différents de ceux que présentent nos latitudes tempérées. Lorsque je vis l'Italie, je débarquai sur les plages de la Toscane, et l'idée grandiose que je m'étais faite de ces contrées m'empêcha d'en goûter la beauté pastorale et la grâce riante. Aux bords de l'Arno, je me croyais sur les rives de l'Indre, et j'allai jusqu'à Venise sans m'étonner ni m'émouvoir de rien. Mais, à Majorque, il n'y avait pour moi aucune comparaison à faire avec des sites connus. Les hommes, les maisons, les plantes, et jusqu'aux moindres cailloux du chemin, avaient un caractère à part. Mes enfants en étaient si frappés, qu'ils faisaient collection de tout, et prétendaient remplir nos malles de ces beaux pavés de quartz et de marbres veinés de toutes couleurs, dont les talus à *pierres sèches* bordent tous les enclos. Aussi les paysans, en nous voyant ramasser jusqu'aux branches mortes, nous prenaient, les uns pour des apothicaires, les autres nous regardaient comme de francs idiots.

L'île doit la grande variété de ses aspects au mouvement perpétuel que présente un sol labouré et tourmenté par des cataclysmes postérieurs à ceux du monde primitif. La partie que nous habitions alors, nommée *Establiments,* renfermait, dans un horizon de quelques lieues, des sites fort divers. Autour de nous, toute la culture, inclinée sur des tertres fertiles, était disposée en larges gradins irrégulièrement jetés autour de ces monticules. Cette culture en terrasse, adoptée dans toutes les parties de l'île que les pluies et les crues subites des ruisseaux menacent continuellement, est très-favorable aux arbres et donne à la campagne l'aspect d'un verger admirablement soigné. A notre droite, les collines s'élevaient progressivement depuis le pâturage en pente douce jusqu'à la montagne couverte de sapins. Au pied de ces montagnes coule, en hiver et dans les orages de l'été, un torrent qui ne présentait encore à notre arrivée qu'un lit de cailloux en désordre. Mais les belles mousses qui couvraient ces pierres, les petits ponts verdis par l'humidité, fendus par la violence des courants, et à demi cachés dans les branches pendantes des saules et des peupliers, l'entrelacement de ces beaux arbres sveltes et touffus qui se penchaient pour faire un berceau de verdure d'une rive à l'autre, un mince filet d'eau qui courait sans bruit parmi les joncs et les myrtes, et toujours quelque groupe d'enfants, de femmes et de chèvres accroupis dans les encaissements mystérieux, faisaient de ce site quelque chose d'admirable pour la peinture. Je regrette bien que M. Laurens ne l'ait pas vu ; il aurait ajouté plusieurs dessins à sa charmante collection. Nous allions tous les jours nous promener dans le lit du torrent, et nous appelions ce coin de paysage

le Poussin, parce que cette nature libre, élégante et fière dans sa mélancolie, nous rappelait les sites que ce grand maître semble avoir chéris particulièrement.

A quelques centaines de pas de notre ermitage, le torrent se divisait en plusieurs ramifications, et son cours semblait se perdre dans la plaine. Les oliviers et les caroubiers pressaient leurs rameaux au-dessus de la terre labourée, et donnaient à cette région cultivée l'aspect d'une forêt. Sur les nombreux mamelons qui bordaient cette partie boisée s'élevaient des chaumières d'un grand style, quoique d'une dimension réellement lilliputienne. On ne se figure pas combien de granges, de hangars, d'étables, de cours et de jardins, un *pagès* (paysan propriétaire) accumule dans un arpent de terrain, et quel goût inné préside à son insu à cette disposition capricieuse. La maisonnette est ordinairement composée de deux étages avec un toit plat dont le rebord avancé ombrage une galerie percée à jour, comme une rangée de créneaux que surmonterait un toit florentin. Ce couronnement symétrique donne une apparence de splendeur et de force aux constructions les plus frêles et les plus pauvres, et les énormes grappes de maïs qui sèchent à l'air, suspendues entre chaque ouverture de la galerie, forment un lourd feston alterné de rouge et de jaune d'ambre, dont l'effet est incroyablement riche et coquet. Autour de cette maisonnette s'élève ordinairement une forte haie de cactus ou nopals, dont les raquettes bizarres s'entrelacent en muraille et protégent contre les vents du nord les frêles abris d'algue et de roseaux qui servent à serrer les brebis. Comme ces paysans ne se volent jamais entre eux, ils n'ont pour fermer leurs propriétés qu'une barrière de ce genre. Des massifs d'amandiers et d'orangers entourent le jardin où l'on ne cultive guère d'autre légume que le piment et la pomme d'amour ; mais tout cela est d'une couleur magnifique, et souvent, pour couronner le joli tableau que forme cette habitation, un seul palmier déploie au milieu son gracieux parasol, ou se penche sur le côté avec grâce, comme une belle aigrette.

Cette région est une des plus florissantes de l'île, et les motifs qu'en donne M. Grasset de Saint-Sauveur dans son voyage aux îles Baléares, confirment ce que j'ai dit précédemment de l'insuffisance de la culture en général à Majorque. Les remarques que ce fonctionnaire impérial faisait, en 1807, sur l'apathie et l'ignorance des *pagès* majorquins, le conduisirent à en rechercher les causes. Il en trouva deux principales.

La première, c'est la grande quantité de couvents, qui absorbait une partie de la population, déjà si restreinte. Cet inconvénient a disparu, grâce au décret énergique de M. Mendizabal, que les dévots de Majorque ne lui pardonneront jamais.

La seconde est l'esprit de domesticité qui règne chez eux, et qui les parque par douzaines au service des riches et des nobles. Cet abus subsiste encore dans toute sa vigueur. Tout aristocrate majorquin a une suite nombreuse que tout son revenu suffit à peine à entretenir, quoiqu'elle ne lui procure aucun bien-être ; il est impossible d'être plus mal servi qu'on ne l'est par cette espèce de serviteurs honoraires.

Quand on se demande à quoi un riche Majorquin peut dépenser son revenu dans un pays où il n'y a ni luxe ni tentations d'aucun genre, on ne se l'explique qu'en voyant sa maison pleine de sales fainéants des deux sexes, qui occupent une portion des bâtiments réservés à cet usage, et qui, dès qu'ils ont passé une année au service du maître, ont droit pour toute leur vie au logement, à l'habil-

lement et à la nourriture. Ceux qui veulent se dispenser du service le peuvent en renonçant à quelques bénéfices; mais l'usage les autorise encore à venir chaque matin manger le chocolat avec leurs anciens confrères, et à prendre part, comme Sancho chez Gamache, à toutes les bombances de la maison. Au premier abord, ces mœurs semblent patriarcales, et on est tenté d'admirer le sentiment républicain qui préside à ces rapports de maître à valet; mais on s'aperçoit bientôt que c'est un républicanisme à la manière de l'ancienne Rome, et que ces valets sont des clients enchaînés par la paresse ou la misère à la vanité de leurs patrons. C'est un luxe à Majorque d'avoir quinze domestiques pour un état de maison qui en comporterait deux tout au plus. Et quand on voit de vastes terrains en friche, l'industrie perdue, et toute idée de progrès proscrite par l'ineptie et la nonchalance, on ne sait lequel mépriser le plus, du maître qui encourage et perpétue ainsi l'abaissement moral de ses semblables, ou de l'esclave qui préfère une oisiveté dégradante au travail qui lui ferait recouvrer une indépendance conforme à la dignité humaine.

Il est arrivé cependant qu'à force de voir augmenter le budget de leurs dépenses et diminuer celui de leurs revenus, de riches propriétaires majorquins se sont décidés à remédier à l'incurie de leurs tenanciers et à la disette des travailleurs. Ils ont vendu une partie de leurs terres en viager à des paysans, et M. Grasset de Saint-Sauveur s'est assuré que, dans toutes les grandes propriétés où l'on avait essayé de ce moyen, la terre, frappée en apparence de stérilité, avait produit en telle abondance entre les mains d'hommes intéressés à son amélioration, qu'en peu d'années les parties contractantes s'étaient trouvées soulagées de part et d'autre. Les prédictions de M. Grasset à cet égard se sont réalisées tout à fait, et aujourd'hui la région d'Establiments, entre autres, est devenue un vaste jardin; la population y a augmenté, de nombreuses habitations se sont élevées sur les tertres, et les paysans y ont acquis une certaine aisance qui ne les a pas beaucoup éclairés encore, mais qui leur a donné plus d'aptitude au travail. Il faudra bien du temps encore pour que le Majorquin soit actif et laborieux, et s'il faut que, comme nous, il traverse la douloureuse phase de l'âpreté au gain individuel, pour arriver à comprendre que ce n'est pas encore là le but de l'humanité, nous pouvons bien lui laisser sa guitare et son rosaire pour tuer le temps. Mais sans doute de meilleures destinées que les nôtres sont réservées à ces peuples enfants que nous initierons quelque jour à une civilisation véritable, sans leur reprocher tout ce que nous aurons fait pour eux. Ils ne sont pas assez grands pour braver les orages révolutionnaires que le sentiment de notre perfectibilité a soulevés sur nos têtes. Seuls, désavoués, persécutés et combattus par le reste de la terre, nous avons fait des pas immenses, et le bruit de nos luttes gigantesques n'a pas éveillé de leur profond sommeil ces petites peuplades qui dorment à la portée de notre canon au sein de la Méditerranée. Un jour viendra où nous leur conférerons le baptême de la vraie liberté, et ils s'assoieront au banquet comme les ouvriers de la douzième heure. Trouvons le mot de notre destinée sociale, réalisons nos rêves sublimes, et, tandis que les nations environnantes entreront peu à peu dans notre Eglise révolutionnaire, ces malheureux insulaires, que leur faiblesse livre sans cesse comme une proie aux nations marâtres qui se les disputent, accourront à notre communion. En attendant ce jour où, les premiers en Europe, nous proclamerons la loi de l'égalité pour tous les hommes et de l'indépendance pour tous les peuples, la loi du plus fort à la guerre, ou du plus rusé

au jeu de la diplomatie, gouverne le monde, le droit des gens n'est qu'un mot. et le sort de toutes les populations isolées et restreintes,

Comme le Transylvain, le Turc ou le Hongrois (1),

est d'être dévorées par le vainqueur. S'il en devait être toujours ainsi, je ne souhaiterais à Majorque ni l'Espagne, ni l'Angleterre, ni même la France pour tutrice, et je m'intéresserais aussi peu à l'issue fortuite de son existence qu'à la civilisation étrange que nous portons en Afrique.

Nous étions depuis trois semaines à Establiments, lorsque les pluies commencèrent. Jusque-là nous avions eu un temps adorable, les citronniers et les myrtes étaient encore en fleurs, et, dans les premiers jours de décembre, je restai en plein air sur une terrasse, jusqu'à cinq heures du matin, livré au bien-être d'une température délicieuse. On peut s'en rapporter à moi, car je ne connais personne au monde qui soit plus frileux, et l'enthousiasme de la belle nature n'est pas capable de me rendre insensible au moindre froid. D'ailleurs, malgré le charme du paysage éclairé par la lune, et le parfum des fleurs qui montait jusqu'à moi, ma veillée n'était pas fort émouvante. J'étais là, non comme eût fait un poëte cherchant l'inspiration, mais comme un oisif qui contemple et qui écoute. J'étais fort occupé, je m'en souviens, à recueillir les bruits de la nuit et à m'en rendre compte. Il est bien certain, et chacun le sait, que chaque pays a ses harmonies, ses plaintes, ses cris, ses chuchotements mystérieux, et cette langue matérielle des choses n'est pas un des moindres signes caractéristiques dont le voyageur est frappé. Le clapotement mystérieux de l'eau sur les froides parois des marbres, le pas pesant et mesuré des sbires sur le quai, le cri aigu et presque enfantin des mulots qui se poursuivent et se querellent sur ces dalles limoneuses, enfin tous les bruits furtifs et singuliers qui troublent faiblement le morne silence des nuits de Venise, ne ressemblent en rien au bruit monotone de la mer, au *qui vive ?* des sentinelles et au chant mélancolique des *serenos* de Barcelone. Le lac Majeur a des harmonies différentes de celles du lac de Genève. Le perpétuel craquement des pommes de pin dans les forêts ne ressemble en rien non plus aux craquements qui se font entendre sur les glaciers. A Majorque, le silence est plus profond que partout ailleurs. Les ânesses et les mules qui passent la nuit au pâturage l'interrompent parfois en secouant leurs clochettes, dont le son est moins grave et plus mélodique que celles des vaches suisses. Le bolero y résonne dans les lieux les plus déserts et dans les plus sombres nuits. Il n'est pas un paysan qui n'ait sa guitare et qui ne marche avec elle à toute heure. De ma terrasse, j'entendais aussi la mer, mais si lointaine et si faible, que la poésie étrangement fantastique et saisissante des Djins me revenait en mémoire.

J'écoute,
Tout fuit.
On doute,
La nuit.
Tout passe.
L'espace
Efface
Le bruit.

(1) La Fontaine, fable des *Voleurs et l'Ane.*

Dans la ferme voisine, j'entendais le vagissement d'un petit enfant, et j'entendais aussi la mère, qui, pour l'endormir, lui chantait un joli air du pays, bien monotone, bien triste, bien arabe. Mais d'autres voix moins poétiques vinrent me rappeler la partie grotesque de Majorque. Les cochons s'éveillèrent et se plaignirent sur un mode que je ne saurais point définir. Alors le *pagès*, père de famille, s'éveilla à la voix de ses porcs chéris, comme la mère s'était éveillée aux pleurs de son nourrisson. Je l'entendis mettre la tête à la fenêtre et gourmander les hôtes de l'étable voisine d'une voix magistrale. Les cochons l'entendirent fort bien, car ils se turent. Puis, le pagès, pour se rendormir apparemment, se mit à réciter son rosaire d'une voix lugubre, qui, à mesure que le sommeil venait et se dissipait, s'éteignait ou se ranimait comme le murmure lointain des vagues. De temps en temps encore les cochons laissaient échapper un cri sauvage ; le pagès élevait alors la voix sans interrompre sa prière, et les dociles animaux, calmés par un *Ora prò nobis* ou un *Ave Maria* prononcé d'une certaine façon, se taisaient aussitôt. Quant à l'enfant, il écoutait sans doute, les yeux ouverts, livré à l'espèce de stupeur où les bruits incompris plongent cette pensée naissante de l'homme au berceau, qui fait un si mystérieux travail sur elle-même avant de se manifester.

Mais tout à coup, après des nuits si sereines, le déluge commença. Un matin, après que le vent nous eut bercés toute la nuit de ses longs gémissements, tandis que la pluie battait nos vitres, nous entendîmes, à notre réveil, le bruit du torrent qui commençait à se frayer une route parmi les pierres de son lit. Le lendemain, il parlait plus haut ; le surlendemain, il roulait les roches qui gênaient sa course. Toutes les fleurs des arbres étaient tombées, et la pluie ruisselait dans nos chambres mal closes.

On ne comprend pas le peu de précautions que prennent les Majorquins contre ces fléaux du vent et de la pluie. Leur illusion ou leur fanfaronnade est si grande à cet égard, qu'ils nient absolument ces inclémences accidentelles, mais sérieuses, de leur climat. Jusqu'à la fin des deux mois de déluge que nous eûmes à essuyer, ils nous soutinrent qu'il ne pleuvait jamais à Majorque. Si nous avions mieux observé la position des pics de montagnes et la direction habituelle des vents, nous nous serions convaincus d'avance des souffrances inévitables qui nous attendaient.

Mais une autre déception plus sérieuse nous était réservée : c'est celle que j'ai indiquée dans mon premier paragraphe, lorsque j'ai commencé à raconter mon voyage par la fin. Un d'entre nous tomba malade. D'une complexion fort délicate, étant sujet à une forte irritation du larynx, il ressentit bientôt les atteintes de l'humidité. La Maison du Vent (*Son-Vent* en patois), c'est le nom de la villa que le segnor Gomez nous avait louée, devint inhabitable. Les murs en étaient si minces, que la chaux dont nos chambres étaient crépies se gonflait comme une éponge. Jamais, pour mon compte, je n'ai tant souffert du froid, quoiqu'il ne fît pas très-froid en réalité ; mais pour nous, qui sommes habitués à nous chauffer en hiver, cette maison sans cheminée était sur nos épaules comme un manteau de glace, et je me sentais paralysé. Nous ne pouvions nous habituer à l'odeur asphyxiante des braseros, et notre malade commença à souffrir et à tousser.

De ce moment nous devînmes un objet d'horreur et d'épouvante pour la population. Nous fûmes atteints et convaincus de phthisie pulmonaire, ce qui équivaut à la peste dans les préjugés contagionistes de la médecine espagnole. Un riche médecin, qui, pour la modique rétribution de 45 francs, daigna venir nous

faire une visite, déclara pourtant que ce n'était rien, et n'ordonna rien. Nous l'avions surnommé *Malvavisco*, à cause de sa prescription unique.

Un autre médecin vint obligeamment à notre secours; mais la pharmacie de Palma était dans un tel dénûment, que nous ne pûmes nous procurer que des drogues détestables. D'ailleurs, la maladie devait être aggravée par des causes qu'aucune science et aucun dévouement ne pouvaient combattre efficacement.

Un matin, que nous étions livrés à des craintes sérieuses sur la durée de ces pluies et de ces souffrances qui étaient liées les unes aux autres, nous reçûmes une lettre du farouche Gomez, qui nous déclarait, dans le style espagnol, que nous *tenions* une personne, laquelle *tenait* une maladie qui portait la contagion dans ses foyers et menaçait par anticipation les jours de sa famille; en vertu de quoi il nous priait de déguerpir de son palais dans le plus bref délai possible. Ce n'était pas un grand regret pour nous, car nous ne pouvions plus rester là sans crainte d'être noyés dans nos chambres; mais notre malade n'était pas en état d'être transporté sans danger, surtout avec les moyens de transport qu'on a à Majorque, et le temps qu'il faisait. Et puis la difficulté était de savoir où nous irions, car le bruit de notre phthisie s'était répandu instantanément, et nous ne devions plus espérer de trouver un gîte nulle part, fût-ce à prix d'or, fût-ce pour une nuit. Nous savions bien que les personnes obligeantes qui nous en feraient l'offre n'étaient pas elles-mêmes à l'abri du préjugé, et que d'ailleurs nous attirerions sur elles, en les approchant, la réprobation qui pesait sur nous. Sans l'hospitalité du consul de France, qui fit des miracles pour nous recueillir tous sous son toit, nous étions menacés de camper dans quelque caverne comme des bohémiens véritables.

Un autre miracle se fit, et nous trouvâmes un asile pour l'hiver. Il y avait à la chartreuse de Valdemosa un Espagnol réfugié qui s'était caché là pour je ne sais quel motif politique. En allant visiter la chartreuse, nous avions été frappés de la distinction de ses manières, de la beauté mélancolique de sa femme, et de l'ameublement rustique et pourtant confortable de leur cellule. La poésie de cette chartreuse m'avait tourné la tête. Il se trouva que le couple mystérieux voulut quitter précipitamment le pays, et qu'il fut aussi charmé de nous céder son mobilier et sa cellule, que nous l'étions d'en faire l'acquisition. Pour la modique somme de mille francs, nous eûmes donc un ménage complet, mais tel que nous eussions pu nous le procurer en France pour cent écus, tant les objets de première nécessité sont rares, coûteux, et difficiles à rassembler à Majorque.

Comme nous passâmes alors quatre jours à Palma, quoique j'y aie peu quitté cette fois la cheminée que le consul avait le bonheur de posséder (le déluge continuant toujours), je ferai ici une lacune à mon récit pour décrire un peu la capitale de Majorque. M. Laurens, qui vint l'explorer et en dessiner les plus beaux aspects l'année suivante, sera le cicerone que je présenterai maintenant au lecteur, comme plus compétent que moi sur l'archéologie.

George Sand.

(La suite à un prochain numéro.)

POÈTES

ET

ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

XLII.

M. LEBRUN.

(MARIE STUART.)

Quelque dégagé qu'on veuille paraître des considérations traditionnelles et des doctrines dites classiques, on ne peut nier que le plus clair et le plus solide de la richesse poétique de la France ne soit dans le genre dramatique et sous la forme de tragédie. Les grandes sources sentimentales et lyriques que notre époque a comme trouvées en elle et fait jaillir plus abondamment que tous les anciens jets d'eau de Chantilly ou de Versailles, ne sauraient dissimuler et masquer ce noble fond régulier, harmonieux, de l'édifice, ce portique d'un beau temple qu'on ne referait plus. On a beaucoup parlé, depuis tantôt deux années, de la réaction clas-

sique ; elle est assez réelle, très-légitime ; il n'y faudrait pourtant pas voir plus qu'il n'y a véritablement. Une jeune actrice, un soir où l'on n'attendait rien, s'est trouvée dire à merveille des vers que depuis longtemps on ne récitait plus à la scène d'une façon tolérable. Le plaisir était neuf, grande fut la surprise.—Quoi ! cela est encore beau, se dit-on.—Et là-dessus on s'est mis à désirer de réentendre ces pièces immortelles, éclipsées un long moment, et dans lesquelles tant de personnes de la société recommençaient aussi à aimer les souvenirs de leur propre jeunesse. Le dégoût qu'inspiraient certains excès dramatiques récents fut pour beaucoup dans la joie et la vivacité de cette reprise. On s'étonna, on s'empara, comme de beautés nouvelles, de ces situations plus ou moins simples ou convenues, mais que revêtait habituellement la noblesse, l'élégance du langage. On se plut même et on applaudit aux singularités les plus passées de ce langage héroïque ou amoureux, comme à de belles modes du temps de Mmes de Longueville ou de la Vallière ; on aima jusqu'au *parfait amant*, et jusqu'à l'*adorable furie*, tout comme on aime des meubles de Boule. Il y eut, dans cette espèce de renaissance qui en est à son troisième hiver, des succès qui, par leur fraîcheur, leur ensemble et leur plénitude, semblèrent dater d'aujourd'hui. *Polyeucte*, par exemple, n'eut jamais autant de faveur à aucune époque, je le pense, ni jamais même à son début, que dans cette mémorable soirée où Pauline, néophyte, fut vue si simple et si sublime, où l'acteur aussi, près d'elle, parut si chrétiennement passionné, où le rôle de Félix lui-même fut compris.

Il était naturel qu'après ces veines heureuses la Comédie-Française songeât, à l'aide du jeune talent qu'elle possède, à toucher comme d'un aimant les œuvres d'un répertoire plus moderne, déjà négligé, et qu'un succès solennel avait consacrées une fois. A ce titre la *Marie Stuart* de M. Lebrun venait en première ligne ; c'était, en effet, de nos jours, sous la restauration, en renom comme en date, la première transition de l'ancienne forme tragique à une forme, à un sujet et à un langage plus récents.

Qui dit transition dit quelque chose de relatif à ce qui précède et à ce qui suit. Il était à craindre sans doute que ce qui avait paru à une certaine date très-neuf et à la limite la plus avancée de la hardiesse permise, ne fût jugé, vingt ans après, trop timide, et en arrière, ou des progrès, ou des licences dramatiques désormais autorisées. Il était à craindre que le public ou les critiques d'une génération renouvelée ne se montrassent volontiers ingrats, légers (c'est si facile), en raison même de l'écho fameux, contre l'œuvre déjà ancienne d'un auteur très-vivant et arrivé par les voies les plus honorables aux dignités littéraires et sociales.

Et puis, ce qu'on appelait réaction classique, qui roulait, après tout, sur les rôles d'une seule actrice, et, à cette occasion, se reprenait à vénérer les styles de Corneille et de Racine, n'allait pas jusqu'au fond, j'ai regret de le dire, ni jusqu'à restaurer le moins du monde la forme de la *tragédie* à proprement parler, laquelle restait encore avec tous ses inconvénients inévitables de lenteur, de raideur et de convenu. L'honneur de M. Lebrun, dans *Marie Stuart*, était bien d'avoir, le premier sous la restauration, détendu les vieux ressorts tragiques, mais dans une mesure qui dut être surtout sensible alors. Sa pièce de 1820 n'était autre, après tout, qu'une tragédie.

Voilà ce qu'on se pouvait dire, ce que le poëte aurait pu opposer aux idées de reprise, s'il avait mieux aimé sa tranquille possession de renommée que l'art même, si longtemps glorieux, qu'il a, pour sa part, cultivé d'un noble effort, et

qu'il parut, à un certain jour, avoir agrandi. — « J'irai voir ce soir vos *Templiers*, disait quelqu'un à M. Raynouard vers 1836. » — « Vous n'irez pas, » répondit-il. — « Et pourquoi ? » — « Je vais de ce pas moi-même défendre à la Comédie de les jouer. Je ne veux pas reparaître comme Sully sous Louis XIII. » Ainsi répliqua brusquement le vieux et excellent philosophe-philologue de son ton le plus grondeur.

Mais c'eût été ici par trop grondeur, et rien n'eût absous la bonne grâce du poëte d'aller riposter de la sorte à des désirs de reprise qui lui venaient au nom du jeune talent même que le public avait si vivement adopté. La reprise de *Marie Stuart* n'était pas seulement pour la Comédie-Française une démarche naturelle et tout à fait indiquée ; elle était pour Mlle Rachel un rêve d'imagination ; disons mieux, une délicatesse de reconnaissance et comme un vœu. De nobles patronages, de hautes amitiés, qui ne sont pas étrangères à ce grand nom des Stuarts, agirent-elles en effet sur elle pour la fixer dans ce choix ? Mais il y avait plus, et l'idée du choix date d'auparavant. Toute petite fille, et à ses jours de pire misère, la digne enfant avait joué au théâtre Molière ce rôle de Marie Stuart ; un vieil amateur en sortant se récriait : « Quelle est donc cette petite fille qui vient de jouer si bien ? Qu'elle a d'intelligence ! Que je la voudrais connaître ! » — « C'est moi, monsieur, répliqua-t-elle en se retournant brusquement dans le couloir, son petit cabat à la main, c'est moi-même ; mais donnez-moi donc deux sous, pour m'acheter de la galette, s'il vous plaît. » Et voilà pourquoi, entre autres motifs à l'appui, elle eut toute raison, l'autre soir, de reparaître dans le personnage de l'illustre infortunée à qui elle avait dû une joie d'enfance ; voilà pourquoi elle eut raison de vouloir dire, aux applaudissements de tous, ce mot de fierté qu'elle relève si bien :

> Si le ciel était juste, indigne souveraine,
> Vous seriez à mes pieds, et je suis votre reine.

Son succès devant cette salle d'élite a été réel ; à quelques endroits on a pu regretter que le peu de force de son organe ne lui permît pas l'expansion. Elle a triomphé pleinement dans la dignité. Quant à l'œuvre dramatique, pour tous ceux qui veulent tenir compte de ce qu'était et de ce que devait être une tragédie avant que les moules fussent brisés, même une tragédie en voie de renouvellement, elle a fait tête à la reprise. Le mérite de l'innovation première n'y pouvait plus être manifeste ; on s'est trouvé plutôt sensible à ce qui y reste nécessairement de l'appareil traditionnel. Eh bien ! à ce point de vue, on doit le rappeler aux plus sévères, l'intérêt, un intérêt élevé n'y a pas fait faute aux grands moments voulus et désignés par l'art dans l'architecture graduée de cette forme classique. Les applaudissements en tragédie, comme le tonnerre sur les temples, doivent tomber là où il faut. Ici, dans *Marie Stuart*, il y a eu la grande scène du troisième acte, et le pathétique de tout le cinquième.

Mais, pour rester bon juge de la valeur de cette œuvre distinguée, pour ne rien méconnaître des mérites sérieux qu'on y salua si vivement à sa naissance, pour garder tout respect enfin à une pure impression de notre jeunesse, il y a à revenir aux circonstances mêmes où la pièce s'est produite, voilà plus de vingt ans, et au point de départ qui avait précédé. Et quelle est l'œuvre tragique, de celles qu'on appelle simplement distinguées, qui, à l'occasion et à l'aide d'une

seule actrice, se pourrait reprendre au théâtre, après vingt années, sans causer une hésitation d'un moment, et sans réclamer du spectateur par endroits quelque juste complaisance ? Je n'excepte qu'à peine ce petit nombre de chefs-d'œuvre qui furent comme doués du souffle immortel, revêtus de l'enchantement du style et marqués au front des signes de l'impérissable beauté :

. . . . Lumenque juventæ
Purpureum et lætos oculis adflarat honores.

Et encore ces œuvres-là, si la vénération ne s'en mêlait et n'achevait souvent, ne réparait çà et là, sembleraient-elles donc en tout et à jamais divines ?

La première représentation de *Marie Stuart* remonte au 6 mars 1820 ; les tout premiers débuts littéraires de M. Lebrun sont de près de quinze ans antérieurs. Né à Paris en 1785, arrivant à l'adolescence avec le Consulat, il mûrit sa jeunesse sous l'Empire. Ses plus profondes impressions, lui-même s'en fait gloire, datent d'alors et donnent le sens vrai de son talent. Tous ceux qui ont vu l'Empire en ont été fortement marqués dans leur imagination ; et j'appelle avoir vu l'Empire, non pas être né à telle date qui permît de le voir, mais, même très-jeune, avoir été placé dans une position et comme à une fenêtre d'où on le vit réellement se déployer. On sait la large empreinte qu'en reçut le poëte qui a dit : *Ce siècle avait deux ans*... Un autre qui naissait quand ce siècle avait quatre ans déjà, pour rendre ce même effet indélébile, a pu dire :

Nous tous, enfants émus d'un âge de merveilles,
Bercés sous l'étendard aux salves des canons,
Des combats d'Outre-Rhin balbutiant les noms,
Nous avons souvenir de plus d'une journée
Où l'Empire leva sa tête couronnée ;
Quelque magnificence, une armée, un convoi,
Un *Te Deum* ardent, la naissance d'un Roi ;
Et l'Empereur lui-même, au moment des campagnes,
Il passait dénombrant les aigles, ses compagnes ;
Du geste il saluait tout un peuple au départ,
Et, moi qui parle ici, mon front eut son regard !

M. Lebrun eut plus qu'un regard du maître d'alors. Par des essais poétiques très-précoces et déjà imprimés, il avait, vers la fin du Directoire, attiré l'attention de François de Neufchâteau, ministre de l'intérieur, lequel, ayant été lui-même un de ces talents précoces, se complaisait à les discerner. Le jeune enfant *n'était pas même encore écolier* (1) ; le ministre le nomma élève du Prytanée français (*Louis-le-Grand*), seul collége tout récemment rouvert. L'élève Pierre Lebrun s'y distingua ; nous avons sous les yeux, dans les fastes annuels du Prytanée, des couplets qu'il faisait à l'âge de treize ans pour la plantation de l'arbre de la liberté à Vanvres, maison de campagne de l'établissement, et une autre pièce assez remarquable, intitulée *les Souvenirs*, et qui est de 1802. A cette époque de renaissance pour la société et pour les lettres, l'ordre des études et des âges n'était pas très-bien observé ; il y avait dans tous les genres une

(1) Expression de M. Lebrun dans son discours de réception à l'Académie française, lorsqu'il y succéda en 1828 à François de Neufchâteau lui-même.

émancipation rapide, une confusion assez aimable et non sans profit pour les essors généreux. C'est ainsi que, lorsque le Prytanée français eut envoyé une petite colonie pour fonder le Prytanée de Saint-Cyr, l'élève Lebrun, qui en était, se trouva monter un jour dans la chaire de belles-lettres et y remplacer son professeur De Guerle, malade pour le moment. L'Empereur ou le Consul, qui soignait déjà sa pépinière de Saint-Cyr et y allait mesurer des hommes, entre à l'improviste dans la classe et n'est pas peu étonné d'y voir un élève en chaire; on lui explique comment. Il s'assied à côté de lui, et là, durant plus d'un quart d'heure, il interroge les élèves sur les tropes, non sans quelque croc-en-jambe, je le crois bien, aux définitions de Dumarsais. Un ou deux ans après, on était au lendemain d'Austerlitz, l'Empereur au château de Schœnbrunn, après le dîner, avec M. Daru et M. de Talleyrand, reçoit le *Moniteur*, et y voit une ode *à la Grande Armée* signée Lebrun : « Lisez-la, » dit-il à Daru.

Suspends ici ton vol; d'où viens-tu, Renommée ?
Qu'annoncent tes cent voix à l'Europe alarmée?...

Et pendant la lecture, il interrompt, il loue, il critique même, et conclut en ordonnant d'écrire à Lebrun que l'Empereur lui accorde une pension de 6,000 fr. : il n'avait pensé qu'à Lebrun-Pindare. Quand on vint à découvrir le malentendu et que l'ode était de l'élève de Saint-Cyr, les 6,000 fr. se convertirent pour le jeune homme en une pension de 1,200 fr. Lebrun-Pindare en eut beaucoup de mauvaise humeur : rien n'est démontant comme les homonymes dans les lettres. Lequel des deux? ce mot-là est une chiquenaude à la gloire. Le vieux Mercier, si peu glorieux qu'il fût, ne pouvait point pardonner à Lemercier Népomucène.

En France, parmi les journalistes même les mieux placés, la méprise avait eu lieu ; les critiques, dès le premier moment, n'avaient pas manqué de retrouver dans l'ode en question les qualités, les défauts surtout du grand lyrique d'alors : il fallut décompter. Boufflers s'en raille agréablement dans quelques lignes spirituelles (1). Ginguené, qui n'avait pas été dupe, et malgré son culte pour l'autre Lebrun, accorda au jeune auteur des encouragements sérieux (2).

Quand Lebrun-Pindare mourut en 1807, le nôtre ne se vengea de lui qu'en déplorant cette perte dans une ode élevée qui justifiait le *uno avulso non deficit alter...*, et qui rappelle celle de Le Franc de Pompignan sur la mort de Jean-Baptiste Rousseau, la plus belle pièce encore qu'on doive à celui-ci, a dit dans le temps un méchant. Une strophe de l'ode de M. Lebrun, où il rendait un hommage à Delille, lui valut une visite du vieux poëte, ce qui était alors une gloire.

Les huit années, de 1805 à 1814, furent remplies pour lui de beaucoup d'études et de plusieurs essais. Une première tragédie, ou plutôt une *pastorale dramatique*, intitulée *Pallas*, fils d'Evandre (1806), et inspirée des derniers livres de l'*Énéide*, se fait déjà remarquer par du pathétique et plus de naturel que ne s'en permettaient volontiers les muses de l'Empire. Cette pièce, non représentée, n'eut pas même la publicité de l'impression à sa naissance (3). J'imagine que les plaintes du vieil Evandre s'arrachant des bras de son fils unique, qui vole aux

(1) *Courrier des Spectacles*. Son article est intitulé : *Peine, critique, érudition perdues*.

(2) *Revue philosophique, littéraire et politique*, an XIV.

(3) Elle fut imprimée chez Didot en 1822, à très-peu d'exemplaires.

combats et à la mort, n'auraient pas convenu pour l'attendrissement au maître sourcilleux :

N'as-tu pas des enfants ? Un jour, Ilionée,
Si le ciel en son cours ne rompt ta destinée,
Tu connaîtras combien les moments sont cruels
Qui ravissent un fils loin des bras paternels.
Tu verras comme moi s'alarmer ta tendresse,
Surtout si c'est l'enfant sorti de ta vieillesse,
S'il a survécu seul à ses frères nombreux,
S'il est l'unique bien que t'aient laissé les Dieux,
S'il est l'appui dernier d'une maison qui tombe,
Et si tous ses aïeux le suivent dans la tombe.

Le jeune poëte servait mieux la pensée impériale par deux odes sur les campagnes de 1806 et de 1807, par une autre *au Vaisseau de l'Angleterre*, qui a de l'énergie dans la menace :

Il n'a pas lu dans les étoiles
Les malheurs qui vont advenir ;
Il n'aperçoit pas que ses voiles
Ne savent plus quels airs tenir;
Que le ciel est devenu sombre....

Un jour, en 1808, à Fontainebleau, l'Empereur, qui se souvenait de la méprise de Schœnbrunn et de la visite de Saint-Cyr, et pour qui l'auteur était devenu très-distinct, dit à une dame du palais, qui s'intéressait à M. Lebrun : « Que fait-il ? J'ai lu dans le temps son ode à l'armée, j'y ai trouvé plus de verve qu'on n'en trouve dans les ouvrages d'à-présent ; mais on dit qu'il s'endort. » Ce mot, cet aiguillon rapporté au poëte, tira de lui, en *réponse*, des stances émues, pleines de grâce. Napoléon régnant semble avoir tellement guindé et glacé ses chantres officiels, qu'une pièce quelque peu vive est une bonne fortune dans la poésie d'alors. Je veux citer celle-ci presque tout entière (1) :

« On dit qu'il s'endort. » — Caroline.
Est-il vrai qu'à Fontainebleau
Ce puissant maître de château,
Devant qui l'Europe s'incline,

Que lui-même, que l'Empereur,
Parmi tous les soins de l'empire,
Sache même que je respire,
Et me flattez-vous d'une erreur ?

(1) Il faut savoir, pour tout entendre, que la personne qui avait rapporté ce mot, Mme Caroline de B...., dame d'honneur de l'impératrice-mère, avait été la première passion de Bonaparte jeune, quand il était en garnison à Valence. Elle s'appelait alors Mlle Du Colombier ; il en parle dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* : « On n'eût pas pu être plus innocents que nous, dit-il ; nous nous ménagions de petits rendez-vous. Je me souviens encore d'un, au milieu de l'été, au point du jour. On le croira avec peine, tout notre bonheur se réduisit à manger des cerises ensemble. »

Quoi! de ma jeune destinée
Le cours n'en est point inconnu!
Quoi! l'Empereur s'est souvenu
Des promesses du Prytanée!

J'occupe donc, si je vous crois,
Un coin de sa vaste pensée,
Où la terre entière est pressée,
Où se meut le destin des rois.

Qu'il se souvienne de nos gloires,
Des pays de tous ses combats,
Du nom de toutes ses victoires,
Et du sort de tous ses soldats;

. . . .

De tous les rois dont son pouvoir
A fait ou défait la couronne :
Certes, mon esprit s'en étonne,
Pourtant je le puis concevoir.

Mais de moi! Mais qu'il se souvienne
Qu'autour du char qui l'a porté,
Parmi les voix qui l'ont chanté
Il n'a plus entendu la mienne!

« On dit qu'il s'endort! » — Votre esprit
N'a-t-il pas trompé votre oreille?
Napoléon, eh! qui t'a dit
Si je m'endors ou si je veille?

Grand homme, qui pourrait dormir
Au bruit dont tu remplis la terre?
Est-il séjour si solitaire
Qui ne l'entende au loin frémir?

Mais quoi! voilerai-je un mensonge
De mots si pleins de vérité?
Oui, je dormais, oui, d'un doux songe
Mon cœur se berçait enchanté.

D'une autre idole que la Gloire
Je faisais mon cher entretien :
Un nom qui n'était pas le tien
T'avait distrait de ma mémoire.

Les jours, les nuits à mes travaux
N'étaient plus que de longues trêves;
Je ne voyais plus dans mes rêves
Flotter ton aigle et tes drapeaux.

N'as-tu jamais, à pareil âge,
Toi-même, si plein d'avenir,
Pour quelque brune ou blonde image
Perdu tout autre souvenir?

Que Caroline me réponde :
Dites, vous la première amour
De ce cœur qui devait un jour
Battre pour l'empire du monde.

Dites, n'a-t-il jamais dormi
Sous les cerisiers de Valence,
Aux temps d'ivresse et d'innocence
Où vous l'appeliez votre ami,

Quand le héros à son aurore,
Si loin du zénith radieux,
Brillait seulement à vos yeux
D'une épaulette neuve encore?

Mais il parle : adieu, songe vain !
Dites-lui que dans ma retraite
Sa voix parvenue a soudain
Réveillé son jeune poète.

Me voici!. . . . .
. . . .

Suivez, suivez Napoléon,
Mes chants, de rivage en rivage,
Et que puisse ainsi d'âge en âge
Mon nom accompagner son nom !

Que puisse ma muse fidèle
A sa gloire à jamais s'unir !
Aigle, je m'attache à ton aile :
Emporte-moi dans l'avenir.

Ces vers n'ont jamais été imprimés. D'autres vers que M. Lebrun avait composés sur la mort d'un fils de la reine Hortense, de cet enfant si cher à Napoléon qui le pleura, sont également restés en portefeuille avec une quantité de petites pièces. Sous l'Empire, il y avait cela de particulier : on pouvait faire des vers élégiaques, plus ou moins intimes, mais on les gardait, et en public, si on visait à la gloire, on ne donnait que des rimes grandioses sur des événements héroïques, sur des sujets qu'on s'appliquait à traiter. La poésie se piquait d'être encore plus cérémonielle que sous Louis XIV. Les inconvénients de ce trop de respect nous ont sauté d'abord aux yeux ; ils devraient être jugés moins sévèrement aujourd'hui que nous avons l'excès contraire et que nous sommes tombés dans le déshabillé.

Alors du moins on croyait à la grandeur ; des types élevés, bien qu'un peu stériles, dominaient sincèrement les âmes. Il y avait des buts marqués, des couronnes ; il y avait carrière. Toucher à la palme tragique une ou deux fois dans sa vie, c'était le rêve immortel. La voie sacrée, la route au Capitole sous le soleil, semblait ouverte, mais difficile, et l'honnête louange enflammait. Cela fait rire aujourd'hui qu'on jouit encore plus qu'on ne s'afflige de toute la variété de vices d'une littérature sans frein et prodiguement inventive. Le style en général était assez pauvre sous l'Empire et servait mal l'aspiration de la pensée. César montait

droit à l'Olympe ; la pensée à sa suite y visait de son mieux, mais le style n'allait pas du tout. Il s'était amaigri et comme desséché en passant durant des années par tant d'usages peu littéraires ; il s'était altéré au souffle des révolutions, et, comme on ne s'en rendait pas compte, comme on se croyait toujours classique, on ne le retrempait pas. Quand je parle ainsi de l'Empire et de sa grande route régulière, il va sans dire que M. de Châteaubriand et Mme de Staël sont toujours en dehors. Pourtant, avec la prétention, le goût aussi de l'antique reprenait; l'étude ramenait à des sources. M. Lebrun fut un de ceux qui, dès le début, accusent en eux avec le plus d'intelligence le culte et le sentiment des anciens : c'est le mérite de son *Ulysse*.

Lemercier avait rouvert le premier, avec bien de l'honneur, cette scène grecque-française, et renoué avec *Andromaque* par *Agamemnon*. Marie-Joseph Chénier, conseillé par Daunou, revenait, bien qu'un peu tard, aux anciens, et s'initiait aux douleurs d'Electre. Un sourire du maître, plus que le talent de Luce, faisait la fortune d'*Hector*. *Ulysse* est de cette famille ; mais, suivant la très-juste remarque de Charles Nodier, un moment continuateur de Geoffroy au feuilleton des *Débats* (1), Ulysse, personnage épique, ou tout au plus personnage dramatique du second ordre, ne pouvait être le héros d'une bonne tragédie ; il a trop de finesse pour cela. Sophocle dans *Philoctète* l'a pu faire servir à nouer l'intrigue ; mais il ne l'a pas mis au premier plan. C'est un caractère d'âge mûr, beau à la réflexion, mais qui en a besoin pour se justifier, et qui n'offre rien de ces dehors émouvants où se prend la foule au premier abord. A Télémaque lui-même qui s'étonne de tant de prudence, Ulysse a besoin de dire :

> Peut-être tu sauras, par l'exemple d'un père,
> Que parfois au héros la feinte est nécessaire ;
> Qu'elle est vertu souvent, et qu'avec le danger
> La forme du courage est sujette à changer (2).

La pièce jouée pour la première fois le 28 avril 1814, cinq jours avant la rentrée de Louis XVIII dans sa capitale, n'eut qu'un petit nombre de représentations, ce qu'on appelait un succès d'estime. On y crut voir pourtant un intérêt de circonstance, le retour de l'exilé, du monarque légitime dans la patrie. On aurait pu y voir aussi la malédiction patriotique contre l'intrusion étrangère :

> Mon héritage est las de se voir votre proie,

s'écriait Télémaque à la face des prétendants (3). Le fait est que les allusions ne venaient que de pur hasard et de coïncidence, la pièce se trouvant achevée depuis plus de trois ans et l'auteur n'y ayant rien changé. A la lecture, il y transpire quelque chose des douces et graves beautés d'Homère. Dans la première scène, Pénélope dit à Télémaque qui voudrait encore espérer :

> Le séjour qui d'Ulysse a retenu les pas,
> O mon fils, est un lieu d'où l'on ne revient pas,

(1) 30 avril 1814.
(2) Acte III, scène II.
(3) Mlle Duchesnois faisait Télémaque.

Dont nul homme jamais n'apporta de nouvelle;
Formidable séjour de la nuit éternelle,
Et dont les habitants, pâles et désolés,
Sont de leur doux pays à jamais exilés.
S'il respirait encor, dis-moi, la Renommée,
Cette immortelle voix par la terre semée,
Eût-elle été muette? et quel pays lointain
Aurait pu si longtemps nous taire son destin?
Je sais trop bien entendre un semblable silence.

Au commencement du troisième acte, Ulysse inconnu, et qui se donne pour un simple compagnon du héros, y parle ainsi indirectement de lui-même à son fils :

Il se peignait souvent ces rivages chéris,
Où l'attendaient en vain Pénélope et son fils.
Quelques maux dont il vît sa tête menacée,
Ithaque était toujours sa première pensée;
Quelque bien que le ciel lui permît de choisir,
Ithaque était encor son unique désir.
En vain le soin des dieux et l'amour des déesses
Environna son cœur des plus douces promesses ;
A l'offre du ciel même et des divins honneurs,
Il fixait sur la mer un œil mouillé de pleurs.
Si de loin sa pensée entrevoyait une île
Abondante en troupeaux, en oliviers fertile,
Il n'apercevait plus d'autre lieu, d'autre bien,
Et l'immortalité ne lui semblait plus rien.

Ce sont là des vers charmants, mélodieux, de l'école de Racine; je n'y regrette que cette fumée d'Ithaque que l'Ulysse d'Homère aurait voulu voir seulement de loin, et puis mourir.

La pudeur de Pénélope, lorsque accordée par son père Icare à Ulysse, elle se voila et ne répondit au désir de l'époux que par l'aveu du silence, y est rappelée en des vers non moins touchants. La ruse du tissu y est ingénieusement exprimée, bien qu'avec une élégance singulièrement moderne, par la bouche du bouvier Eumée.

Mais, dès qu'Ulysse a vu l'arc, cet arc voulu par l'oracle et que seul il peut armer, le sentiment de vengeance éclate en lui avec toute l'antique beauté. L'horreur sacrée des foudres de Dodone a tous ses échos dans les vers suivants :

Ce jour doit être sourd, aveugle, inexorable,
Et ne sera content que du dernier coupable.
. . . .
. . . . Eumée, ah ! quelle joie
De tenir dans mes mains et leur vie et ma proie,
De les voir, reculant à l'aspect de leur roi,
Fuir sans trouver d'asile où se sauver de moi,
Et, pâles de leur crainte et de la mort future,
Implorer vainement, même la sépulture !

Les souvenirs d'Homère se combinent, se croisent, vers cette fin, avec ceux de Virgile, et sans s'y affaiblir : on sait le *pallida morte futura* de Didon. Comme étude d'imitation et de style, *Ulysse* garde son prix.

La chute de l'Empire remplit l'âme de M. Lebrun d'amertume et de patriotique douleur. Les mêmes malédictions durent lui échapper, que tout à l'heure il prêtait à Ulysse vengeur. Deux odes de 1814 en font foi ; ce sont des messéniennes écrites sous le coup. L'une a pour titre *Jeanne d'Arc;* l'autre est une paraphrase très-sentie du psaume *Super flumina.* En même temps, le changement de régime avait pour effet de rendre sans réserve le poëte à la vie littéraire ; il n'y appartenait plus tout entier depuis quelques années. Selon l'usage de l'Empire, où les lettres se coordonnaient volontiers aux affaires, il occupait dans l'administration bienveillante de Français de Nantes une place assez considérable au Havre, une de ces places, il est vrai, données tout exprès pour très-peu assujettir ; il passait une bonne partie de sa vie à Rouen ou à Paris. Revenu pourtant à sa pleine liberté et obéissant à l'aiguillon d'une émulation généreuse, il put, durant les quinze années qui suivirent, attacher avec honneur son nom à des ouvrages étendus et médités : *Marie Stuart*, *le Cid d'Andalousie* et le *Poëme de la Grèce*. Sa seconde manière, la seule sous laquelle il soit connu, va se produire.

Un prix d'académie commença de le mettre en lumière, car *Ulysse* s'était comme perdu dans le bruit des circonstances politiques. Son épître *sur le Bonheur de l'étude* partagea avec la pièce de M. Saintine la couronne décernée par l'Académie française en 1817. Dans ce même concours où Charles Loyson obtint l'accessit, on distinguait le nom surgissant de Victor Hugo ; la jeune milice de la restauration s'essayait. M. Lebrun était déjà d'une génération assez antérieure : son premier concours eût été naturellement de 1805 ; mais il recommençait en quelque sorte.

Le genre académique heureusement ne le retint pas. Ce qui distingue les tentatives de M. Lebrun au théâtre ou dans le poëme, c'est un certain degré d'innovation. Si l'Empire avait subsisté, cette innovation se serait-elle produite dans son sein ; en serait-elle graduellement sortie ? je le crois. Déjà, sous la fin du Directoire, on avait vu la littérature d'alors, celle qui datait de l'an III, en train de se modifier par Lemercier, par Benjamin Constant, par Mme de Staël, qui y appartenaient à cette époque. Le Consulat vint et brisa le développement, la transformation dès lors très-sensible. Rien d'analogue ne s'était encore produit au sein de la littérature impériale proprement dite ; mais, quelques années encore, et immanquablement on aurait eu quelque chose qui s'y serait essayé, même à travers les entraves. Les grandes émotions de l'Empire devaient avoir leur contre-coup et leur après-coup en littérature. — « Pour moi, je l'avoue, disait un jeune colonel au spirituel M. de Stendhal, il me semble, depuis la campagne de Russie, qu'*Iphigénie en Aulide* n'est plus une aussi belle tragédie. » — La seconde génération de l'Empire, un peu plus tôt, un peu plus tard, devait en venir là. La restauration, en brisant, hâta et mit en demeure de faire. M. Lebrun, l'un des premiers, ressentit en poésie ce besoin de nouveau, surtout de naturel, et travailla de son point de vue à le servir. Pour bien définir son rôle, je dirai de lui qu'il est le plus jeune des poëtes de l'Empire, de même qu'on pourrait dire de M. Delavigne ou de M. de Lamartine qu'ils sont les aînés des poëtes de la restauration. Eh bien ! lui, ayant déjà assez avant l'empreinte de l'époque antérieure, il ne s'y est pas immobilisé ; mais, prenant la dose dramatique au point juste où elle était, il l'a poussée du premier jour à l'innovation dans une mesure habile, heureuse, applaudie. Sa *Marie Stuart*, qui parut d'abord un commencement, était à certains égards une fin ; c'était la fin et le romantisme modéré le plus

avancé, le plus extrême, de cette honorable reprise dramatique qui s'ouvre par *Agamemnon*, qui se continue par *les Templiers*, dans laquelle Ducis, venu un peu plus tard, eût trouvé sa place. *Marie Stuart*, dans les mêmes formes encore, prolonge et couronne. L'art dramatique postérieur, qui fait peut-être fi de tout cela maintenant, aura-t-il donc de loin des témoignages si imposants à offrir dans cet inventaire final qui réduit tant d'œuvres?

Qu'on me laisse dire encore : ces points de vue sont si éloignés déjà, si fugitifs; ceux même qui les devraient le mieux savoir semblent si peu s'en ressouvenir en jugeant aujourd'hui, que j'ai besoin de tourner en tous sens pour les marquer. *Marie Stuart* était une transition, mais j'ose ajouter, une transition à ce qui n'est pas venu, à ce que l'auteur n'a pas achevé de réaliser lui-même. La tentative du moins était bonne, et elle demeure en vue comme une tête de pont qui n'aurait pas été continué. *Le Cid d'Andalousie*, qui devait faire l'arche suivante, a manqué, est resté en suspens et comme non avenu. Lors de *Hernani*, plus tard, le pont a été hardiment repris, mais à un autre endroit et de l'autre côté de la rive. Il en résulte qu'entre l'ancien art dramatique et le nouveau il n'y a pas eu de pont et qu'on n'a point passé.

Représentons-nous bien l'état littéraire de la France aux abords de l'année 1820. La jeune école de Mme de Staël commençait à percer dans le monde; la jeune école normale, M. Cousin en tête, étonnait dans son premier feu. Le plus léger des houzards romantiques, M. de Stendhal, poussait des pointes en divers sens; des esprits studieux et libres, comme M. Fauriel, avaient de l'action dans de petites groupes distingués. Le séjour et les relations de Manzoni en France l'avaient fait d'abord connaître; Charles Loyson, dans une ode sur *l'Enthousiasme poétique*, qu'il adressait à l'illustre Lombard, lui disait :

Toi, le talent est ton excuse ;
L'art te condamne, mais ta muse
S'absout, à force de beautés (1).

Plusieurs des romans de Walter Scott venaient de passer le détroit. Byron était moins accessible; on rôdait, en quelque sorte, autour de son œuvre de mystère, sans bien savoir; des articles de M. Lebrun lui-même, dans *la Renommée*, contribuèrent aux premières notions qu'on en eut. En 1820, Schiller n'était pas traduit (2) : Mme de Staël, dans son *Allemagne*, l'avait magnifiquement analysé; mais, si je ne me trompe, la première connaissance plus détaillée qui en vint à M. Lebrun, fut du côté de M. de Barante, qui, à son tour, devait cette initiation à l'heureux hasard de Coppet. Et puisque ici ces deux noms amis se rencontrent, notons, en passant, que sous la restauration M. Lebrun a eu assez

(1) *Lycée français,* tome IV, page 241. Dans ce même tome du *Lycée*, page 61, se trouvait une critique de *Carmagnola* par M. Chauvet, laquelle provoquait Manzoni à sa lettre en français *sur les Unités*. Mais ceci empiète et touche à la fin de 1820.

(2) Du moins tant soit peu complétement et convenablement. Le *Théâtre* traduit par La Martellière (1799) ne contenait que trois pièces, et *Marie Stuart*, qui se faisait seulement alors, n'y était pas. Quérard indique une traduction de cette dernière pièce par M. Hess (Genève, 1816). Celle du baron de Riedern, publiée par M. de Latouche, ne parut que dans le courant de l'année 1820. M. de Barante publia les *OEuvres dramatiques* de Schiller l'année suivante.

exactement en poésie un rôle qui ferait pendant à celui de M. de Barante dans le genre critique et historique, quelque chose d'assez analogue dans le degré d'innovation et de réussite.

Je n'aborde pas la Marie Stuart réelle, celle de l'histoire approfondie; ç'a été l'autre jour, dans cette *Revue* même, la docte tâche et très-éloquente de M. Philarète Chasles. Je me tiens à l'héroïne de la tradition et de l'illusion; je me borne au point de vue français et de 1820 encore; je me reporte à la première représentation, à l'une des cinquante premières. On raconte que, lorsque le bourreau décoiffa, pour la faire tomber, cette tête charmante, on découvrit que ses beaux cheveux avaient légèrement blanchi. Je ne sais si, dramatiquement parlant, quelques mèches grises aussi ne se sont pas glissées, depuis vingt ans, sur cette tête si applaudie. Le fait est que, lorsqu'elle se produisit d'abord, il n'y eut qu'une voix sur l'accueil soudain, sur l'intérêt excité et sur les larmes. J'ai sous les yeux la plupart des journaux du temps; le *Journal des Débats*, le seul qui, dès ce temps-là, voulût être sévère, constate lui-même l'entier triomphe : « La joie est dans le camp des romantiques, s'écrie Etienne Becquet en commençant (1); le succès de M. Lebrun est un succès de parti, une victoire des lumières sur les préjugés. Un courrier extraordinaire, envoyé par M. Schlegel, est allé en porter la nouvelle à la diète assemblée... » Ceci, pour commencer, n'était pas tout à fait juste; le succès de M. Lebrun, malgré l'origine de l'imitation, ne pouvait être dit un succès allemand, mais bien français. En même temps que l'auteur, par sa manière plus naturelle et par la source où il puisait, réjouissait l'espérance des esprits libres, il satisfaisait pleinement les spectateurs simples. Sa nouveauté, sans avoir besoin de théorie, était aussitôt comprise, assortie par le sujet au génie français, au pathétique populaire. La Marie Stuart de Brantôme, celle qui mourut sur l'échafaud et qui fit ses adieux à la France, était restée dans toutes les imaginations, victime intéressante, figure embellie :

> Coupable seulement des erreurs d'une femme,
> Vos fautes dans le ciel ne suivront pas votre âme!

légende presque aussi présente que celle d'Héloïse, ou de La Vallière, ou encore de cette bonne impératrice Joséphine (2). Quand on relit aujourd'hui Schiller, et que l'on compare avec la tragédie de M. Lebrun, on peut trouver, très à son aise, qu'il a trop sobrement glané à travers cette végétation de poésie si féconde

(1) 15 mars 1820.

(2) On peut s'étonner qu'il n'y ait pas eu plus tôt en français de tragédie, du moins notable, sur Marie Stuart. C'était un sujet à tenter l'auteur d'*Adélaïde du Guesclin* et de *Tancrède*. Boursault, sur la fin du XVIIe siècle, en avait fait une pièce ridicule. Celle d'un certain Regnault en 1639, et une autre d'un anonyme en 1734, furent en naissant oubliées. Une des moins mauvaises était encore *l'Ecossoise* du vieux poëte Montchrétien, de l'école de Garnier. Marie Stuart, énumérant tous les malheurs qui l'ont assaillie dès le berceau, y dit ces deux vers touchants :

> Comme si dès ce temps la fortune inhumaine
> Eût voulu m'allaiter de tristesse et de peine.

Alfieri a fait une *Marie Stuart*, mais qui n'est pas de l'époque de l'échafaud.

et si luxuriante. Alors, par une impression tout inverse, il eût été blâmé plutôt d'en avoir trop gardé. Becquet le loue d'avoir *séparé assez habilement l'or pur du plomb vil*, d'avoir su *éviter adroitement les fautes nombreuses qui déshonorent l'ouvrage de Schiller.* « Il en est une pourtant, dit-il, dont il ne s'est pas garanti, la contagion germanique l'a gagné... » Qu'est-ce? on attend l'énormité. C'est que M. Lebrun n'a pas observé l'unité de lieu. Mais, répondait-on. toute la pièce se passe dans l'intérieur du château de Fotheringay; on ne sort pas de l'enceinte. Peu importe, ajoutait le critique; *dès qu'on baisse la toile. ne fût-ce que pour passer de l'antichambre dans le salon, l'unité de lieu est totalement violée* (1). C'est devant des juges de cette force, alors nombreux, gens d'esprit avec cela, qu'il fallait innover.

Dès la première scène de Schiller, le chevalier Paulet, gardien de Marie, est dans la chambre de la captive avec une espèce de serrurier; il fait forcer les armoires pour enlever bijoux, lettres; le miroir même et le luth ont été saisis. Dans la pièce française, on ne voit pas ces objets, et ils ne sont pas nommés; la nourrice Anna redemande un peu vaguement à Paulet

Ces lettres, ces écrits, ces secrets caractères,
De ses longs déplaisirs tristes dépositaires.

On a récemment blâmé la périphrase; on n'oublie qu'une chose : en 1820, à la scène, dans une tragédie, le mot propre pour les objets familiers était tout simplement une impossibilité; il ne devint une difficulté que quelques années plus tard. Cinq ans après, dans *le Cid d'Andalousie*, le mot *chambre* excitait des murmures à la première représentation. *Le Globe* (2) était obligé de remémorer aux *ultrà*-classiques le vers d'Athalie :

De princes égorgés la chambre était remplie.

Depuis, il faut en convenir, on a terriblement enfoncé la porte de cette chambre; on a été d'un bond jusqu'à l'alcôve. Mais, avant 1830, chaque mot simple en tragédie voulait un combat et coûtait à gagner presque autant, je vous assure, qu'un député libéral à la chambre durant le temps de la majorité Villèle. M. de Chauvelin nommé, ou un mot propre à travers toute une scène, c'étaient d'insignes triomphes.

M. Lebrun, dans *Marie Stuart*, satisfaisait les novateurs judicieux par des qualités de langage qu'à cette époque le style élégant de M. Delavigne, ni celui d'aucun autre tragique du moment, n'offraient dans la même nuance. En redescendant du cothurne de l'Empire, on goûtait fort chez lui quelque chose de senti, de naturel et de vrai dans la diction, d'assez voisin de la prose, avec du feu poétique pourtant et des veines de chaleur. La première scène du troisième acte, quand Marie, échappée dans le jardin, se ressaisit du jour et de la libre lumière, fut admirée de tous pour l'expression. Ces vers purs, charmants en effet, et d'une

(1) Dans son second feuilleton du 20 mars.
(2) 5 mars 1825, article de M. Trognon.

douceur presque racinienne, se retrouvent dans nos mémoires, à nous qui les entendîmes alors, et font partie de nos classiques réminiscences :

. . . . Ah ! laisse-moi jouir
D'un bonheur que je crains de voir s'évanouir.
Laisse mes libres pas errer à l'aventure.
Je voudrais m'emparer de toute la nature.
. . . .
. . . . Ah ! laisse-moi du moins,
Soulevant un moment ma chaîne douloureuse,
Rêver que je suis libre et que je suis heureuse.
Ne respiré-je pas sous la voûte des cieux ?
Un espace sans borne est ouvert à mes yeux.
Vois-tu cet horizon qui se prolonge immense ?
C'est là qu'est mon pays ; là l'Écosse commence.
Ces nuages errants qui traversent le ciel
Peut-être hier ont vu mon palais paternel.
Ils descendent du Nord, ils volent vers la France.
Oh ! saluez le lieu de mon heureuse enfance ;
Saluez ces doux bords qui me furent si chers !
Hélas ! en liberté vous traversez les airs.

Béranger, qu'il sied si bien de nommer à côté d'un poëte qui fut son ami de jeunesse et de tous les temps, a dit, par un sentiment assez semblable, dans le refrain touchant d'un captif :

Hirondelles de la patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas ?

Alceste mourante, dans Euripide, s'écriait : « O soleil, ô lumière du jour, ô nuages qui roulez sur nos têtes !... O terre, ô palais, ô lit nuptial d'Iolcos, ma patrie !... » Ce sont les deux mêmes sentiments que dans *Marie Stuart*, le regret de la patrie et le regard au ciel, si ce n'est que Schiller et M. Lebrun les ont réunis. De tout temps, les exilés, les mourants, les amants, se sont ainsi adressés volontiers à tout ce qui vole et passe, comme à des messagers de leurs regrets, aux échos, aux nuages, aux fumées qui montent à l'horizon, aux hirondelles de la patrie, aux flots qui peut-être ont baisé l'autre rivage (1).

Les anciens pourtant, remarquons-le, n'apostrophent que discrètement, hors

(1) C'est le cas de rappeler les belles stances de Byron *à l'Eridan*, quand il charge les flots, qu'en naviguant il contemple, d'aller vers Ravenne couler aux pieds de la dame de son amour : « Le flot qui emporte mes larmes ne reviendra plus ; reviendra-t-elle celle que ce flot va rejoindre ? » On me cite encore la funèbre apostrophe que voici, tirée de la première scène de *Rubena* par le poëte portugais Gil Vicente, de la fin du XVe siècle ; c'est l'héroïne qui, dans les transes étouffées d'un enfantement mortel, s'écrie : « Sombres et tristes nuées, qui passez si rapides, oh ! délivrez-moi de ces angoisses, et emportez-moi jusque vers les profonds abîmes de l'Océan où vous allez ; que mon malheur vous touche, et puissiez-vous me conduire en toute hâte à cette vallée de tristesse où les maudites du sort, où les infortunées sont ensevelies ! » — Par contraste, dans *le Mariage de Figaro*, Chérubin dit bien gaiement *je vous aime* aux arbres, au vent, aux nuages.

de la forme mythologique, ces choses naturelles extérieures. Philoctète, Ulysse, regardent les flots et ne leur parlent pas. Aristophane le fait pour les nuées, mais en pur grotesque. Cette mélancolique communication de l'âme avec les objets extérieurs, et particulièrement avec les nuages, est un trait plutôt moderne et du Nord. De ce ciel-là, Ossian est l'Homère, l'Ecosse en est l'Olympe. Le nuage par Schiller nous en arriva. Tel qu'il vogue léger et se colore dans le coin de ciel découpé par M. Lebrun, il n'eût pas été repoussé de Racine.

Le personnage de Leicester, même avec les adoucissements que l'auteur français y apportait, eut peine d'abord à se faire accepter. Talma s'en aperçut aux premières scènes : le parterre, à certains moments, hésitait et ne savait trop comment le prendre; le grand acteur n'hésita point ; il arracha cela, selon l'expression vive d'un excellent spectateur, *comme on arrache une dent*. Nous n'avons plus apparemment cette dent-là, et de plus odieux que Leicester passent dorénavant, sans dire gare, au théâtre. Talma se montrait particulièrement admirable par son jeu muet dans la grande scène du troisième acte entre les deux reines. A la dernière scène de la pièce, au dernier vers, au moment du coup fatal, le *Ah!* classique (*Ah! je meurs*) devenait dans sa bouche un *Han!* qui sentait le bourreau. Ce terrible *Han!* interjection inouïe en tragédie, contrariait fort Becquet et les puristes. — Mlle Duchesnois, en énergie, en pathétique, prêtait la main à Talma et ne laissait rien à désirer.

Marie Stuart allait aux nues et soulevait des transports. M. Lebrun s'y arrache. Il part pour la Grèce le surlendemain de la première représentation, comme pour ne pas s'énerver dans le triomphe; il ne veut point de Capoue. A ce printemps de 1820, la Grèce n'était pas insurgée ; mais on parlait alors de Parga, de ce peuple chrétien, livré, vendu au pacha d'Epire par l'Angleterre, et qui avait fui en emportant ce qu'il avait pu des tombeaux paternels. Il y avait là un sujet vivant, le poëte y court. Ou je me trompe, ou je vois dans ce départ empressé quelque chose de généreux, un trait tout à fait digne d'un lendemain de haute tragédie. Pour son *Ulysse*, M. Lebrun s'était reporté jusqu'à Homère ; il avait emprunté à l'Allemagne dans *Marie Stuart;* tout à l'heure il s'adressera à l'Espagne pour *le Cid d'Andalousie*, et maintenant le voilà en quête de poésie vers la Grèce. Par ces excursions, par ces alliances combinées en divers sens, il cherchait évidemment à remonter, à ravitailler le genre classique, à qui de lui-même l'invention manquait un peu. On ne saurait méconnaître dans cet ensemble d'efforts élévation et courage.

Il s'embarque à Marseille sur *le Thémistocle*, le plus beau des vaisseaux d'Hydra, commandé par Tombasis, qui, un an après, devenait le navarque glorieux des îles en délivrance ; déjà on chantait à bord le chant de Rhigas. Il visita ces sites vénérés que la beauté décore, qu'a nommés la Muse, et parmi lesquels Ithaque, la *pierreuse* Ithaque, l'attirait plus tendrement par le souvenir d'Ulysse, et comme eût fait une patrie. Une ode de 1821 consacre cette impression bien sentie. C'est un des plus doux bonheurs du poëte de pouvoir reconnaître un jour par lui-même les lieux désirés dont les noms erraient sur ses lèvres avec harmonie dans les rêves de sa jeunesse.

De retour en France en 1821, il publia, vers septembre, un *poëme lyrique* sur la mort de Napoléon, morceau étendu, plein d'harmonie, de souffle et d'émotion. Le poëte, rassemblant toutes ses ardeurs et ses enthousiasmes du premier âge, ne craignait pas de s'y montrer plus napoléonien qu'on ne se le permettait

généralement alors dans cette fraction du parti libéral qui confinait aux opinions doctrinaires. C'était payer la dette du Prytanée. Il la paya complète : la pension de 1,200 francs qu'il devait à l'Empereur pour son ode *à la Grande Armée* lui fut ôtée par le ministère Villèle pour cet hommage de reconnaissance rendu au bienfaiteur mort.

Ce poëme lyrique sur Napoléon, qui clot la série des odes de M. Lebrun, est certainement ce qu'on a écrit en vers de plus développé et à la fois de plus soutenu sur le grand homme avant que M. Victor Hugo en vînt à le célébrer. Le style lyrique de M. Hugo, par la magnificence de détail qu'il prodigue, fait tort nécessairement à celui de tous ses devanciers, et les deux Lebrun peuvent en souffrir. Béranger n'échappe aux confrontations qu'à force de traits aussi et par la perfection serrée de sa forme. Mais il semble que ce n'est plus assez maintenant, dans l'ode, que la roue aille vite, d'un noble et nombreux essor, et parcoure toute l'arène ; il faut que chaque clou y soit d'or :

> L'or reluisait partout aux axes de ses chars.

Et quelquefois même il arrive que le char va tout lentement et presque au pas, comme pour mieux montrer chaque diamant. — Gloire pourtant et merveille ! le char s'emporte et vole, tout s'allume, tout n'est qu'éclair !

Le naturel et la grâce en poésie résistent mieux aux modes, aux révolutions du style, que le grandiose ; ils sont comme le roseau qui *plie et ne rompt pas*. Le sacre de Charles X inspira ou imposa bien des poëmes ; le seul qu'on puisse relire, ce sont *les Oiseaux* de Mme Tastu. M. Lebrun, alors retiré à la campagne dans les douces prémices de la saison et dans l'indépendance du poëte, a fait à la cérémonie officielle une contre-partie souriante et toute de fraîcheur, avec un certain accent de Chaulieu à Fontenay ou de Fontanes à Courbevoie, avec un accent d'Horace. Pendant que Charles X prend la couronne à Reims, lui, à Champrosay (pour dire le fait en prose), il pend la crémaillère. La pièce est inédite ; on saura deux fois gré à l'auteur de nous avoir permis de la citer.

La Vallée de Champrosay

LE JOUR DU SACRE DE CHARLES X. (29 mai 1825.)

O Champrosay, champêtre scène
De repos, de calme et d'oubli,
Entends-tu venir, sur la Seine,
Du canon qui tonne à Vincenne
Le son, par l'espace affaibli ?

Reims couronne Charle à cette heure ;
Il marche au sacre en cet instant,
Où moi, par fortune meilleure,
J'inaugure ici ma demeure,
Plus roi que Charle et plus content.

Je crois ouïr l'église immense
Élever son bruit jusqu'aux cieux.
De loin vers ces bois il s'élance,
Et vient accroître le silence
De leurs dômes religieux.

Des transports, selon l'habitude,
Là, chargent l'air de mille vœux !
Ici, loin de la multitude,
De la fidèle solitude,
Le silence parle bien mieux.

Peut-être, à l'usage fidèles,
Maintenant mille passereaux,
Lâchés sous les nefs solennelles,
Aux cierges saints brûlent leurs ailes,
Et du bec battent les vitraux.

Liberté !... c'est donc le symbole
De celle que nous font les rois ?
Plus semblables à mon idole,
Vous me montrez celle qui vole,
Oiseaux qui chantez dans les bois.

C'est ici que j'aurais dû naître,
Champrosay ! nom plein de douceur !
O ma maison, reçois ton maître !
Forêt, fleuve, coteau champêtre,
Recevez votre possesseur.

Heureux qui de son espérance
N'étend pas l'horizon trop loin,
Et, satisfait de peu d'aisance,
De ce beau royaume de France
Possède à l'ombre un petit coin !

Un cerisier, près de mon Louvre,
Le cache et l'indique au regard ;
Devant, la Seine se découvre,
Et derrière une porte s'ouvre
Sous les ombrages de Senart.

Le domaine ne s'étend guère,
Mais il est selon mon trésor.
Si liberté n'est pas chimère,
Pour vivre libre et lire Homère,
Bien portant, que faut-il encor ?

Pour m'agrandir m'irai-je battre ?
Trois arpents sont assez pour moi :
Dans trois arpents on peut s'ébattre.
Alcinoüs en avait quatre,
Mais Alcinoüs était roi.

Oh ! bien fou qui jamais n'arrête
Ses vœux d'heure en heure plus grands,
De biens nouveaux toujours en quête !
On blâme l'esprit de conquête,
On imite les conquérants.

Si les hommes pouvaient s'entendre !
Mais non. Tant qu'il trouve un voisin,
Tout homme a le cœur d'Alexandre.

Et, prince ou bourgeois, veut étendre
Ou son royaume ou son jardin.

Quant à moi, devenu plus sage
Et dans mes désirs satisfait,
Peu redoutable au voisinage,
Je ne demande à ce village
De lot que celui qu'il m'a fait,

Content si, m'assurant la vue.
De la rivière et du coteau,
J'y puis seulement, sur la rue,
Joindre la place étroite et nue
Que borne, en fleurs, le vieux sureau.

C'est tout... Et puis encor peut-être
Ce petit bois plein de gazon,
Qui se berce sous ma fenêtre
Et semble m'attendre pour maître,
Caché derrière ma maison.

Rien de plus... Et si, murmurante,
Dans ce bois, devenu le mien,
Venait à luire une eau courante,
Alors,... si ce n'est quelque rente,...
Il ne me manquerait plus rien.

Le Cid d'Andalousie, représenté pour la première fois le 1er mars 1825, avait été retardé longtemps par les tracasseries de la censure ; c'est à M. de Châteaubriand, ministre, que la pièce avait dû de sortir de dessous la griffe, non pas sans trace de mutilation. M. Lebrun s'était adressé à l'illustre écrivain comme au patron naturel de tous les hommes de lettres honorables. M. de Châteaubriand lui donna audience aussitôt : — « On dit qu'un roi joue un vilain rôle dans votre pièce ; cependant, monsieur, il serait bien temps, ce me semble, de laisser les rois tranquilles. » — M. Lebrun n'eut pas de peine à se faire entendre, lorsque, protestant contre toute allusion misérable, il se retrancha dans la vérité de l'histoire et des mœurs qu'il voulait peindre. La fortune de la pièce à la représentation fut contrariée ; ce fut un de ces combats vaillants, mais indécis, desquels il ne ressort ni défaite ni victoire. L'impatience du parterre commença à se faire sentir à une scène de l'acte second, laquelle, au contraire, paraissait alors à de très-bons juges d'un charme sans exemple sur notre scène, et comparable seulement à l'entrevue de Juliette et de Roméo ; la fameuse scène de dona Sol, depuis, rentra dans cette situation. Mais laissons parler là-dessus un témoin bien grave et hautement autorisé en toute matière, M. le duc de Broglie, qui, dans la *Revue Française* de janvier 1830, venant constater, à propos de l'*Othello* de M. de Vigny, la révolution sensible qui s'opérait dans le goût du public, écrivait : « Chacun peut se rappeler les murmures qui interrompirent, lors de la première représentation du *Cid d'Andalousie*, cette scène charmante où le héros de la pièce, tranquillement assis aux pieds de sa bien-aimée, sans desseins, sans inquiétude, uniquement possédé de l'idée de son prochain bonheur, dans un profond oubli et du monde et des hommes, et de toutes choses, l'entretenait doucement des progrès de leur amour mutuel, et lui rappelait, en vers pleins de délicatesse et de grâce, les premiers traits furtifs de leur muette intelligence. Ni le talent de

Talma, ni celui de M[lle] Mars, ne purent obtenir grâce, en cette occasion, devant le rigorisme du parterre. Le parterre trouva qu'une telle scène était un hors-d'œuvre, qu'elle entravait la rapidité de l'action, en un mot, qu'elle violait ouvertement la règle : *Semper ad eventum festina;* il fut inexorable. » Je viens moi-même de lire dans le manuscrit la *scène du banc*, ainsi on l'appelait par rapprochement avec la scène shakspearienne du *balcon :* comme douceur, naturel, harmonie de diction, je trouve qu'elle justifie tous les anciens éloges.

Les murmures qui l'avaient troublée à la première représentation se réveillèrent durant tout le cinquième acte ; le nom de l'auteur put être proclamé, mais cette première soirée restait grandement douteuse. La seconde parut tout réparer. Je trouve dans d'excellents articles du *Globe* (1), dus à la plume de M. Auguste Trognon, le bulletin fidèle de ces vicissitudes. La pièce avec quelques coupures était remise à flot ; elle semblait lancée, lorsque après la quatrième représentation une indisposition subite de Desmousseaux vint, comme à point, interrompre. Quand Desmousseaux fut remis, Talma partait en congé. Au retour de Talma, Michelot, qui trouvait son rôle odieux, refusa de le reprendre. Puis Talma mourut. D'attente en attente, l'auteur garda sa pièce, qui ne fut même pas imprimée, de sorte que *le Cid d'Andalousie*, dans la chronique littéraire et dramatique de notre temps, n'est plus qu'une vague rumeur et un nom. — L'année même du *Cid*, comme par un retour de pensée vers Marie Stuart, l'auteur allait en Ecosse et y passait trois jours à Abbotsford, visitant avec Walter Scott tous les environs à l'avance connus. Par ce voyage il accomplissait, en quelque sorte, le cycle régulier de ses excursions romantiques.

Le poëme de *la Grèce* parut en 1828. Depuis le voyage de 1820, la Grèce était devenue à la mode, et le troupeau des rimeurs y avait passé. Tout l'Eurotas, chaque semaine, était bu ; on ne voyait qu'abatis de lauriers-roses. M. Lebrun, dans ses vers, rendit aux rivages célèbres quelque chose de leur naturelle et sauvage verdeur ; on sentit l'homme qui avait visité ce pays de renaissante mémoire, avant de le chanter. M. Thiers journaliste écrivait que cette composition, pour ainsi dire errante, était pleine de charme (2). M. Ampère, dans *le Globe* (3), y relevait ces vers simples, mélodieux, touchants, par lesquels le poëte, revoyant son vaisseau *le Thémistocle* à la tête de la flotte qui va combattre, se rappelle les impressions toutes pacifiques du premier départ :

Et nos plaisirs rêveurs ! les vagues et leur bruit,
Les étoiles, le chant prolongé dans la nuit ;
    Souvenir qui me trouble encore !
Et nous lisions Homère ; et dès la blonde aurore,
Je sentais, vers la mer l'œil fixé tout le jour,
Pour l'eau bleue et profonde un indicible amour,
    Et j'écoutais le vent sonore.
    Oh ! c'était un charme puissant
D'entendre sa présence à la poupe fidèle,
Et de voir le vaisseau, sur l'onde alors glissant,
Fuir et pencher sa voile, ainsi qu'une hirondelle,
Quand rasant l'eau, joyeuse, elle y trempe son aile.

(1) 3, 5 et 8 mars 1825; on y revint trois fois à la charge, comme dans un combat.
(2) *Constitutionnel*, 25 août 1828.
(3) 26 mars 1828.

Il fallait, remarquait-on justement, avoir vécu sur mer, avoir aimé la mer, pour la chanter ainsi. En somme, à travers des portions quelque peu incultes et rudes comme le pays même, on sentait partout un fonds de récitatif qui n'était pas écrit d'après les impressions d'autrui. La façon du vers libre dans sa forme, et souvent hardi sans système, ne rompait pas absolument avec l'ancien genre (1), mais jurait encore moins avec le goût nouveau, avec le rhythme émancipé de 1828 ; et nous alors, poëtes de nouvelle volée, en le lisant, en notant ses coupes, en insistant sur ses mots familiers et simples, sur les gaietés de Klefte lâchées à l'écho :

Du pistolet joyeux il fait siffler la balle,

nous disions, nous avions droit de dire : *Il est des nôtres.*

M. Lebrun allait être de l'Académie. Depuis son succès de 1820, sa place y semblait marquée avec certitude ; seulement son poëme *sur la Mort de Napoléon* l'avait fort retardé. Sous le ministère Villèle, l'Académie française avait pris, comme toutes choses, une couleur politique ; de très-légitimes choix y purent se faire sans doute sous la faveur royaliste, mais il y avait exclusion d'autres choix non moins légitimes, plus populaires, et c'était fâcheux pour l'Académie, ajoutons aussi pour la constitution sociale des lettres. M. Royer-Collard, le premier, força la porte, et les *libéraux* purent entrer. M. Lebrun fut reçu tout aussitôt après M. Royer-Collard. On jouait ce jour-là *la Princesse Aurélie* à la Comédie-Française. La princesse, en entrant, aperçoit quelque homme de lettres de sa cour et lui dit :

Ah ; votre Académie a fait un fort bon choix ;
Le public avec vous a nommé cette fois.

Et le parterre d'applaudir très-vivement. C'était alors l'âge d'or des publiques sympathies. Nous aimons à en rappeler ce détail aujourd'hui que M. Lebrun, à son tour, vient de contribuer autant que personne, par son vote actif et persistant, à faire cesser au sein de l'Académie l'absence trop marquée d'un illustre novateur.

La révolution de 1830, en ouvrant à M. Lebrun la carrière de la haute administration et des affaires, a tenu, en quelque sorte, pour lui les promesses et payé l'arriéré de l'Empire. Depuis ce temps, le poëte, l'homme de lettres en lui a dû se moins manifester, et on ne le retrouverait guère directement que dans les solennités de l'Académie, y portant la parole en toute convenance. Ce serait sortir de notre sujet, et presque de notre droit, que de toucher dans l'homme l'esprit disert, sociable, fidèle à ses amitiés, assorti aux choses, et faisant honneur à son passé en se montrant à l'aise en chaque emploi. Ce que nous avons voulu ici, ç'a été, à propos d'une reprise qui rappelait les titres acquis, de bien marquer la trace qu'a faite à son jour M. Lebrun dans l'art de son temps, et de rattacher à son nom l'idée qu'il y faut mettre : poëte, presque formé déjà sous l'Empire, et qui sut être le semi-romantique le mieux autorisé sous la Restauration.

SAINTE-BEUVE.

(1) Il y avait encore par-ci par-là quelques périphrases,

Le tube qu'on allonge ou resserre à son choix,

pour *lorgnette*. (Article de M. Patin, *Revue encyclopédique*, mars 1828.)

DE

MADEMOISELLE SÉDAINE

ET

DE LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE.

Lettre à Messieurs les Députés.

I.

POSITION DE LA FILLE D'UN ÉCRIVAIN CÉLÈBRE.

Ceci n'est point un roman, c'est une histoire d'hier, d'aujourd'hui et assurément de demain. C'est de cela qu'il faut gémir, et c'est pour que ce ne soit pas celle de demain et de l'avenir que je la raconte ici. Je désire qu'elle tombe entre les mains des députés, et, parmi eux, de ces hommes qui sentent l'importance de la question vers laquelle ce récit doit nous conduire.

La presse est une tribune qui convient à ceux qui aiment la solitude. Elle suffit au peu de choses que je dis, et, quelque droit que j'en puisse avoir, de longtemps je n'en chercherai une autre, car je ne suis qu'un étudiant perpétuel. — Je veux donc vous écrire, messieurs, ce que j'aurais aimé peut-être à vous dire. Il sied mieux d'ailleurs que ces idées ne paraissent pas autrement qu'elles ne vont être présentées ici. Chacun de vous a le temps aujourd'hui de se recueillir un moment

pour y penser. A présent les grandes questions qui nous passionnent ont été agitées, sinon résolues, et les parlements se taisent sur elles. Est-ce le silence qui suit un orage ou celui qui en précède un autre ? Je ne sais, mais enfin on se tait. Vous avez cru le vaisseau politique emporté par les courants sur les écueils, et vous avez viré de bord ; à présent, il faut relever le pavillon. On s'en occupe, dit-on, et après tout la toge de la France n'a encore secoué ni la paix ni la guerre. On dit qu'enfin on pourra terminer aux chambres cette loi depuis assez longtemps projetée sur l'héritage de la propriété littéraire. Cette grave question, il faut l'avouer, n'a jamais été qu'ébauchée et traitée avec une sorte de légèreté, parce qu'elle est réputée facile, parce que ceux qui la connaissaient le mieux n'en ont pas dit assez jusqu'ici, et il est à craindre encore qu'au lieu de résoudre le problème de la propriété et de l'héritage, on ne se contente de prolonger de quelques années une mauvaise coutume.

Je me serais reproché d'envelopper dans les détours d'une invention cette histoire qui condamne si bien l'une des imperfections de nos lois. Aucun argument n'a la force d'un fait pareil à celui que j'ai à dire, et il faut dépouiller l'art quelquefois quand le vrai douloureux, le vrai tout éploré, se présente à nous comme un reproche vivant. C'est alors qu'il faut le montrer seul et nu aux indifférents pour les émouvoir. Montrons-le surtout dans ces moments décisifs où l'on va poser la pierre d'une loi incomplète, et quand il y a danger public, danger d'erreur.

Voici donc ce que j'avais à raconter :

— Un matin, il y a peu de temps, est entrée chez moi une personne âgée et inconnue qui voulait me parler et m'entendre, m'entrevoir, si elle le pouvait encore un peu tenter. J'allai vite au-devant d'elle, effrayé de lui voir chercher à tâtons le fauteuil que je lui offrais et dans lequel je l'aidai à s'asseoir. Je considérai longtemps avec attendrissement une femme d'un aspect distingué, de nobles manières, et dont la physionomie vive, spirituelle, et le langage poli, avaient la gaieté pénible des aveugles, ce sourire forcé que n'accompagne plus le regard. C'était Mlle Sédaine, la fille du poëte, de celui dont on joue sans cesse et dont nous écoutons avec délices les drames toujours nouveaux. On venait de lui lire un livre où je parlais de son père, et elle avait pensé que celui qui était si touché de ce souvenir le serait de sa présence. Elle ne s'était pas trompée ; l'impression en fut profonde, comme mon étonnement de son récit. Elle a maintenant soixante-quatorze ans. Sédaine n'avait laissé à sa mère et à elle qu'un seul héritage, dit-elle, celui de ses *droits d'auteur*. Ces droits, *selon la loi*, expirèrent dix ans après lui. L'Empereur sut cette situation, en fut touché, et douze cents francs de pension vinrent remplacer un revenu qui devait être au moins de douze mille francs annuels, à voir combien de fois alors on représentait les nombreux ouvrages de l'auteur du *Philosophe sans le savoir*. Mais enfin *c'était du pain*. Le vin y fut ajouté par le roi Louis XVIII, qui donna cinq cents francs d'augmentation. La mère et la fille s'en trouvaient heureuses. Elles pouvaient quelquefois venir considérer les représentations de leurs pièces chéries (nées près de leur foyer) dans un coin de ces salles dont le luxe, trop stérile pour elles, était alimenté par les œuvres de Sédaine. Mais bientôt la veuve suivit son mari et laissa seule Mlle Sédaine, qui jamais n'avait voulu quitter ce nom sacré pour elle, et qui vit un ministre rayer, par fantaisie, en jouant avec sa plume, les douze cents francs qu'on lui avait conservés, et les réduire à neuf cents... Il y a de cela plus

de onze années. Depuis ce temps, elle n'a cessé de demander la restitution de cette précieuse rente, donnée par le conquérant absolu, mais on n'écoute pas sa voix tremblante. Rien ne lui est venu que les années, que les douleurs, que la cécité. Une première opération de la cataracte ne lui a pas rendu la vue, mais l'a presque entièrement ruinée ; la seconde serait trop dispendieuse pour elle. Un de ses yeux est perdu, un nuage s'épaissit sur l'autre ; elle le sent et le laisse se former, parce qu'une opération serait douteuse peut-être et à coup sûr la laisserait plus pauvre encore pour plusieurs années. Voilà tout. Vous le voyez, je l'ai promis, l'histoire est courte, et, que l'on attende encore, le dénoûment viendra, le plus sombre qu'on le puisse faire.

Or, à présent, à qui s'en prendre? Je vais le dire. Mais je veux commencer par examiner les labeurs de l'homme. Je devine que vous pesez en vous-mêmes les mérites du père pour mesurer les droits de la fille. Eh bien ! je vous suivrai. Aussi bien faisais-je comme vous ; et tandis qu'elle me racontait en peu de mots ses longues douleurs, je repassais dans ma mémoire cette liste si grande de travaux et de succès toujours brillants et toujours inutiles, et je me demandais comment, après tout cet éclat, on laissait en cet état sa famille en mourant.

II.

DES TRAVAUX ET DE LA VIE DE SÉDAINE.

Le théâtre est un livre dont chaque phrase prend une voix humaine, un tableau dont chaque figure s'anime et sort de la toile. Comme écrivain et comme peintre, l'auteur jouit plus pleinement de sa pensée et de sa forme ; il entend l'une, il voit l'autre, il les juge et les perfectionne par les sens, et peut étudier désormais avec moins de fatigue son invention réalisée. Ajoutez à ces jouissances complètes de l'art quelque chose des émotions de la guerre ; car le théâtre met l'auteur en face de l'ennemi, le lui fait voir, compter et combattre. Les livres ne disent point comment ils l'ont rencontré ; leurs luttes ont été des duels secrets et silencieux, dont les triomphes se devinent d'années en années, et leur inventeur n'a pu mesurer que rarement et imparfaitement les effets des émotions qu'il a voulu donner ; le théâtre les fait sortir à la clarté de mille flambeaux, par des cris de joie ou par des larmes ; le peuple s'avoue vaincu et applaudit à sa défaite et à la victoire d'une idée heureuse. Ne soyez donc pas étonnés que ce travail charmant soit devenu, dans beaucoup de cœurs, une passion.

Nous allons voir par quel hasard cette passion entra dans l'âme honnête de Sédaine, et jeter un coup d'œil sur sa vie avant de revenir à celle de sa fille.

Le 4 juillet 1719 était né à Paris Michel-Jean Sédaine, fils de l'un des architectes les plus honorés de la ville. Sa famille, heureuse et estimée, lui faisait faire de sérieuses études. Il avait à peine treize ans lorsque son père fut tout à coup ruiné, et s'étant réfugié au fond du Berri, où il avait emmené ses enfants, y mourut en peu de temps, dévoré par une tristesse profonde. Le pauvre petit Sédaine, resté seul avec son plus jeune frère, le prend par la main et se met en route pour Paris. Sa mère y était retirée dans une abbaye. Il veut l'aller rejoindre. Il avait alors pour tout bien dix-huit francs ; il les emploie à payer la place de son frère dans la lourde diligence de ce temps, lui donne sa veste parce qu'il fait froid, et suit la voiture à pied. Quelquefois les voyageurs font monter sur le

siége du conducteur ce petit père de famille de treize ans, et il arrive ainsi à Paris. C'est là, c'est alors qu'il reprend par la base le métier de son père et se met vaillamment à tailler la pierre, aidant ainsi à la subsistance de sa mère et à l'éducation de ses jeunes frères. Tandis qu'il travaillait gaiement, les larmes venaient aux yeux des maçons qui avaient connu son père l'architecte et servi sous lui comme des soldats; aussi quelquefois, quand la chaleur était trop ardente ou la pluie trop forte, il trouvait sa pierre placée par eux à l'abri et transportée la nuit sous quelque hangar. Cependant ·Sédaine étudiait toujours; à côté de sa longue scie, le tailleur de pierre posait Horace et Virgile, Molière, Montaigne, qui furent les adorations de toute sa vie; et quand ses compagnons les maçons dormaient couchés sur la poitrine dans le gazon, il prenait ses chers livres et pensait à l'écart.

Voilà donc les deux sources de ses idées : la famille et l'atelier des maçons. Les premières voix qu'il entend sont douces, dans les premières années heureuses : le vieux père, la mère, l'oncle, les anciens domestiques en cheveux blancs, pareils à cet Antoine du *Philosophe*, ayant comme lui peut-être une fille qui n'est placée ni si haut que la maîtresse de la maison ni si bas que la femme de chambre, ainsi que *Victorine;* un salon, des parents sages et bons, quelques-uns magistrats : *la bonne robe est sage comme la loi*, il le dit avec le proverbe; des tantes un peu entichées de la noblesse qu'elles avoisinent, des amis financiers. toute la bonne maison de bonne bourgeoisie de Paris chez l'architecte de la cité, *domus*. Porté, bercé d'abord par tous ces bras, endormi sur ces genoux, passé d'une épaule à l'autre, baisant ces grands fronts vénérables, poudrés et parfumés, assis sur les robes de damas à grandes fleurs, jouant avec les longues boucles de cheveux enrubanés, cet enfant n'entend alors que bons propos, que paroles d'attendrissement pour lui, de sagesse, de bonne grâce envers tous. Il conçoit donc, de prime-abord, ce monde élégant, poli et posé, dans lequel plus tard il aimera à faire vivre les familles de son invention, ces familles honnêtes et charmantes où les imprudences sont enveloppées de tant de formes respectueuses, et où les caprices et les passions même se tiennent toujours à demi inclinées devant les devoirs. Les secondes paroles qui frappent cette jeune oreille sont celles de la poésie populaire et du peuple même. Les artisans, les ouvriers l'entourent, Colas et Nicolas travaillent à ses côtés pendant qu'il lit les dialogues des *Jacqueline*, des *Pierrot* et des *Martine* de Molière. Là, c'est la pauvreté joyeuse, le travail au sommeil tranquille, la vigoureuse santé, les chansons en plein air et à pleine voix, les soldats dont le mal du pays fait des déserteurs, des enfants déjà fiancés au berceau, dont les parents ne peuvent qu'à grand'peine retarder la noce. Le jeune apprenti regarde et lit tour à tour; ses oreilles vont du son à l'écho, ses yeux de la nature au miroir; il ne comprend pas encore cette double face des choses, mais il la devine; il en est tout charmé, et sent vaguement que le Vrai a besoin de revêtir le Beau comme un rayonnant visage, selon l'expression de Platon.

Mais je m'arrête dans cette recherche, car bientôt et tout à coup il s'affranchit des impressions premières, il se dégage entièrement de lui-même. il s'élève, il invente, et nous ne devons par chercher trop avant dans le cœur, quand la tête est si libre. Lorsqu'il s'agit d'examiner les œuvres d'un homme dont le génie est dramatique. d'un poëte épique ou d'un romancier, de celui enfin qui crée et fait mouvoir des personnages, il ne faut pas chercher trop minutieusement. dans ses œuvres.

l'histoire détaillée des souffrances de son cœur, ni la chronique des accidents et des rencontres de sa vie, mais seulement les mille rêves de son imagination et leur mérite aux yeux de ceux qui savent tous les secrets de l'art difficile de la scène. Quels rapports ingénieux ne trouverait-on pas entre les ouvrages d'un homme célèbre et les impressions qu'il reçut du dehors, entre sa vie idéale et sa vie réelle, si l'on voulait trop s'étudier à leur faire suivre deux lignes parallèles! Mais que de fois il faudrait tordre la ligne de la vérité des faits pour lui faire rejoindre celle des créations imaginaires, et qu'elle serait souvent rompue à la peine!

Le premier devoir du poëte dramatique est le détachement de lui-même. Avant de mettre le pied dans l'enceinte de son théâtre idéal, il faut que son imagination boive une coupe de l'eau du Léthé, qu'elle oublie son séjour dans une tête humaine, son rôle dans la comédie de la vie, et qu'elle souffle ensuite, qu'elle agrandisse et diminue, qu'elle colore des mille nuances du prisme, les bulles de savon qu'elle va librement jeter dans l'espace illimité. Si le poëte trop préoccupé de lui-même se laissait entraîner à se peindre dans chacun de ses ouvrages, il tomberait dans une monotonie de traits et de couleurs que Beaumarchais compare avec sa justesse d'esprit accoutumée à des *camaïeux;* — on appelait ainsi certains petits tableaux imitant le camée et l'onyx, où tout était blanc et ombré de bleu; — certes l'azur est une belle couleur, mais tout dans la nature et dans la vie n'est pas azuré, il s'en faut de beaucoup. C'est une prétention moderne et tout à fait de notre temps, outrée quelquefois au delà de toute mesure, que celle de jeter son portrait partout, posé dans la plus belle attitude possible. Je ne sais si l'on y pensait autant avant J.-J. Rousseau, son Saint-Preux et ses Confessions. Une fois ces ressemblances de l'auteur glissées dans ses œuvres, aisément dépistées et faiblement niées, le public et la critique ont pris fort naturellement l'habitude de fureter dans tous les coins d'un drame et d'un roman, de lever tous les voiles et tous les chapeaux pour reconnaître l'écrivain en dessous. Dangereuse coutume de bal masqué, en vérité très-désastreuse pour l'art si elle prenait racine parmi nous, car on n'oserait plus peindre un scélérat ni la moindre scélératesse, de crainte d'être pris pour un pénitent qui parle au confessionnal. Ce grand amour des portraits et des secrets surpris fait que nous les cherchons trop souvent où ils ne sont pas. Il est bien vrai qu'il y a dans tous les théâtres certaines belles œuvres, mais très-rares, plus particulièrement empreintes que les autres d'une souffrance profonde, et que le poëte semble avoir écrites avec son sang versé goutte à goutte. Les tortures de la jalousie peuvent avoir fait sortir Othello et Alceste tout armés du poignard et de l'épée, des fronts divins de Shakspeare et de Molière; mais les arguments vigoureux des personnages graves qui combattent les plus emportés, sont prononcés par une voix toute puissante, celle de la raison du penseur; elle est debout à côté de la passion et lutte corps à corps avec elle; dès que je l'entends parler, je sens que sa présence m'ôte le droit de rechercher les douleurs personnelles d'un grand homme qui sait si bien les dompter et qui en connaît si parfaitement le dictame et les antidotes, je replace le voile sur son buste et je ne veux voir et écouter que les personnages qu'il s'est plu à faire mouvoir sous mes yeux. L'examen a sa mesure, et l'analyse a ses bornes. Gardons-nous bien de porter trop loin ce caprice moderne qu'on pourrait nommer *la recherche de la personnalité*. La scène a toujours été assez pure en France de l'affectation de se peindre, et je ne vois pas que ni les moin-

dres, ni les plus excellents de nos poëtes dramatiques se soient étudié à s'y représenter. J'estime que si parfois leurs sentiments secrets se sont fait jour dans le dialogue de leur théâtre, ce fut malgré eux, par des soupirs involontaires, et l'homme croyait son caractère et sa vie bien en sûreté sous le masque. Les plus déterminés aventuriers n'ont pas même eu l'idée, au temps de Louis XIV, qu'il fût permis de se décrire ainsi soi-même; et Regnard, ce hardi voyageur, riche, élégant, joyeux, passionné, épris en Italie d'une belle Provençale, prisonnier avec elle à Alger, esclave à Constantinople, rachetant sa maîtresse et non le mari, courant en vain la Pologne et la Laponie pour l'oublier, n'a pas écrit un vers ni une ligne dans toutes ses comédies qui pût rappeler ses aventures et une vie toute *byronienne*, comme nous dirions aujourd'hui. Ce serait donc une sorte de profanation que de chercher à savoir plus que le poëte n'a dit de lui-même, et les commentaires minutieux, les inductions hasardées, les interprétations détournées, fausseraient à la longue l'esprit du spectateur, qui, au lieu de contempler les larges traits d'un tableau de la nature composé de manière à servir de preuve à quelque haute idée morale, n'y voudrait plus voir que l'étroit scandale de quelque petit roman intime où l'auteur paraîtrait comme acteur, et viendrait révéler sa vie privée, tout en dénonçant celle des autres. Ces fausses données ont d'ailleurs un grand malheur, c'est qu'il suffit d'une page de mémoires, moins que cela, d'une lettre pour les démentir et les rendre nulles.

C'est lorsque l'on veut apprécier le génie élégiatique qu'il convient de prendre l'auteur même pour but de son examen, puisqu'il est lui-même le sujet de ses œuvres. Ici la beauté s'accroît de la ressemblance du portrait. Le caractère et la vie du poëte impriment leur grandeur et leur sentiment sur son image. et plus on retrouve l'homme dans l'œuvre, plus sont profondes les émotions qu'elle donne. Comme Narcisse, le poëte élégiatique a dû se poser en tout temps sur le bord d'un ruisseau, s'y mirer et y dessiner avec soin son image; il ne doit oublier ni un cheveu arraché, ni une larme, ni une goutte de sang, et c'est pour cela qu'on l'aime (quand on l'aime), et qu'il faut s'intéresser à lui forcément, puisque son personnage souffrant ou rêveur est le seul qu'il mette en scène, puisque partout et toujours il se regarde et se peint, et jusques en enfer, quand il ira, il se regardera encore dans l'eau en passant la barque d'Homère ou celle de Dante :

> Tum quoque se, postquàm est infernâ sede receptus
> In Stygiâ spectabat aquâ.

Nous allons voir, en suivant la vie de Sédaine, combien son imagination fut indépendante des phases diverses de sa destinée, et qu'il ne prit soin que de perfectionner cette rare qualité qu'il eut et dont la difficulté est rarement comprise, parce que, plus on l'atteint, plus elle se voile sous le naturel, je veux dire la Composition.

Il ne s'était jamais avisé de rien écrire pour le théâtre, lorsqu'un jour de l'année 1754, il le raconte lui-même dans une lettre fort étendue, lettre inédite que j'ai entre les mains, et qui, jointe à sa correspondance et à ses œuvres posthumes, serait une bonne fortune pour les éditeurs; lorsqu'un jour, dis-je, un certain Monnet, directeur de l'Opéra-Comique, vint frapper à sa porte et lui offrir ses entrées à son théâtre, pour avoir le bonheur, dit-il, de voir un *grand homme* qui a fait *la Tentation de Saint-Antoine*, la *Chanson de Blaize*, l'*E-*

pître à mon Habit. etc., etc. On sait quelles étaient ces petites chansonnettes à la mode alors, et dont la première est assez dans le ton de celles de Vadé, de Collé et de Piron, et sent quelque peu les caveaux de Momus et de Comus. Il n'avait fait alors que cela et d'autres vers d'un ton plus élevé, des pièces fugitives qui étaient encore toute sa gloire et faisaient le bonheur du salon de Mme de Soucy, sous-gouvernante des enfants de France, où la baronne de Makau et Mme Diane de Polignac, bien jeune alors, se trouvaient. Il y cherchait, dans une douce habitude de tous les soirs, ce langage de bon goût qu'il avait en lui, ce bon ton qu'il a répandu dans ses œuvres, et elles rendaient plus exquises encore cette noblesse parfaite, cette délicatesse de sentiments que lui ont connues tous ses amis. Mme de Soucy le nommait son berger, tant il l'avait nommée Philis ! Enfin ces chansons avaient enchanté M. Monnet, aussi bien que les femmes de la cour; mais Sédaine le refusa d'abord.

— Je me garderai bien d'accepter vos entrées, lui dit-il ; on n'offre rien pour rien, et vous espéreriez de moi quelque opéra-comique, ce que vous pouvez être sûr que je ne ferai pas. Je fais des maisons, et puis voilà tout : *Je suis maçon pour vivre et poëte pour rire.*

Cependant peu de temps après le même visiteur revint. Il était triste, désolé. — Monsieur, je suis au désespoir, et si vous ne me tirez pas de la situation où je me trouve, je suis un homme perdu. Vadé me quitte, ne veut plus rien faire pour moi; ainsi, je suis forcé de vendre mon fonds. (Or, c'était l'*Opéra-Comique;* n'est-on pas tenté de dire à ce mot de *fonds :*

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraud!

mais alors c'était le terme.) Et, ajoute Monnet, comme je n'ai aucun ouvrage pour en soutenir le crédit, je le vendrai moitié moins. Si vous vouliez me faire un opéra-comique, je vendrais ma salle et mon privilége comme il faut. — Mais je n'ai pas le temps, dit Sédaine. — Mais, monsieur, ce soir en rentrant envoyez-moi vos brouillons, je les ferai copier.

Ainsi fut fait, et voilà comme on devient auteur malgré soi.

Pour sauver le directeur de l'Opéra-Comique, Sédaine fait tout à coup *le Diable à quatre*. Il réussit, ne se fit pas nommer, et ne pensait plus au théâtre, quand, cinq ans après, un autre directeur le vint tenter encore. Philidor interrompit une partie d'échecs pour faire la musique d'un nouvel opéra, et voilà Sédaine parti ; la passion du théâtre le saisit ; chaque année voit paraître et réussir deux pièces nouvelles, trois quelquefois, d'allure franche, naïve, décidée, d'imagination neuve chacune :

Comme une jeune fille au teint frais et vermeil,
. . . .
L'eau pure a ranimé son front, ses yeux brillants,
D'une étroite ceinture elle a pressé ses flancs,
Et des fleurs sur son sein, et des fleurs sur sa tête,
Et sa flûte à la main. . . . . .

Cette flûte qui chantait tantôt avec Grétry, tantôt avec Monsigny. Trente-quatre ouvrages se succèdent à peu de distance, et les moindres sont joués par toute l'Europe, dans les cours d'Autriche et de Russie ; c'était une mode, une vogue,

une fureur ; c'était plus aussi, un mérite réel et durable les soutenait. J'ai hâte d'arriver à ses deux chefs-d'œuvre.

Je trouve avec satisfaction, dans une notice sur sa vie, écrite par la princesse de Salm, qu'il répétait souvent *qu'il fallait passer au moins un an à faire le plan d'une grande pièce, mais qu'on pouvait n'être qu'un mois à l'écrire.* Ce mot atteste un homme qui sentait la difficulté de ce talent de composer pour lequel il faut tant d'invention et de méditations sérieuses combinées, et tant de science de ces proportions dans lesquelles l'art de la scène doit enserrer, résumer, concentrer et faire mouvoir sans effort toutes les observations recueillies dans la mémoire du poëte sur la vie, les mœurs et les caractères. Faute de comprendre cette partie de l'art, on l'a quelquefois traitée légèrement, comme on fait tout ce qu'on ignore ou ce qu'on ne peut atteindre. Cela s'est appelé, pour quelques personnes, *charpenter,* et ce travail leur a semblé chose grossière et facile. Mais l'architecte Sédaine pensait différemment, sans doute à cause de sa première profession, et savait que sans charpente il n'y a pas de maison, et que tout palais croulerait s'il n'en avait une largement jetée, appuyée sur des bases solides et habilement façonnée ; que Sophocle, Euripide, Plaute, Shakspeare, Corneille et Molière furent les plus habiles charpentiers du monde, et celui surtout qui disait, après avoir lentement dessiné la charpente de sa pièce et tourné autour de son plan, comparé ses mille ébauches et avoir arrêté ses lignes : *Tout est fait, je n'ai plus qu'à écrire les vers.* C'est que ces hommes-là connaissaient la scène et l'avaient bien arpentée, c'est qu'ils savaient ses secrets ignorés de beaucoup de ceux qui jugent ses mérites, c'est qu'ils jetaient leur coup d'œil de maître sur les magiques perspectives du théâtre, du point de vue au point de distance, à la manière de Michel-Ange, autre constructeur de monuments. Ils posaient d'abord leur idée-mère, leur pensée souveraine, et la scellaient comme un roi pose la première pierre d'un temple ; de ses larges fondations s'élevaient les charpentes fortes et élégantes avec leurs courbures célestes, leurs larges entrées et leurs passages dérobés, leurs vastes ailes et leurs flèches légères, et tout était ensuite recouvert d'une robe d'or ou de plomb, de marbre ou de pierre, sculptée et égayée d'arabesques, de figurines, de chapiteaux, ou simple, grave, sombre, pesante et sans parure. Qu'importe ? La forme extérieure n'est rien qu'un vêtement convenable qui se ploie, se courbe ou s'élève au gré de l'idée fondamentale ; et toute la construction de l'édifice avec l'habileté de ses lignes ne fait que servir de parure à cette idée, consacrer sa durée et demeurer son plus parfait symbole.

L'épreuve la plus sévère pour le rare génie de la composition, c'est le théâtre. C'est le feu où se brisent les faibles vases, où les forts durcissent leur forme et reçoivent l'immortalité des couleurs. C'est du lecteur de nos livres que l'on peut dire qu'il est patient parce qu'il est tout-puissant. Il surveille lui-même ses impressions et les abrége ou les prolonge à son gré, traverse et foule aux pieds les pages qui l'empêchent dans sa marche ; il va en avant malgré les landes, il a des échasses ; ou tout à coup il s'arrête, revient sur ses pas pour revoir quelque point du pays mal examiné, pour entendre deux fois une explication mal comprise ; il y supplée au besoin avec son crayon, et ajoute à ses informations de voyageur, sur la marge ; il est à son aise enfin, et, s'il est las, laisse le voyage et le livre pour longtemps ou pour toujours. Mais le cercle des trois heures presse le spectateur, et malheur si les divisions n'y sont pas exactement mesurées, si toute idée, tout sentiment n'occupe pas sa place précise ; malheur si l'aiguille, en avançant,

surprend un personnage en retard, ou s'il manque au dernier quart d'heure dans lequel se dénoue chaque lien et s'accomplit chaque destinée. Ce sont deux parts toutes différentes de l'art : le poëme historique, le roman épique, sont pareils à des bas-reliefs dont les tableaux successifs s'enchaînent à peine par le pied des personnages ; mais tout drame est un groupe aussi pressé que celui de Laocoon, un groupe dont les personnages doivent être liés fortement dans les nœuds du serpent divin de l'art.

Ce talent de dessin, de prévision constante et habile, appartint à Sédaine assurément, et de façon à surprendre lorsqu'on examine la perfection et l'ordre de ses moindres productions. Malheureusement il donna au plus grand nombre de ses compositions la forme la moins littéraire, celle qui seconde et soutient le maestro, celle du libretto. Cette bienfaisance insouciante qu'il montre, dans la lettre que j'ai citée, lui fit faire ce qu'il fallait pour empêcher l'Opéra-Comique de mourir, et comme ce théâtre était toujours mourant et renaissant, ainsi que nous le voyons encore, le bon Sédaine ne cessait de le soutenir et de lui faire des béquilles et des lisières.

Deux fois cependant il s'avisa de penser à lui-même sérieusement, et, pour sa réputation, donna deux ouvrages à la Comédie-Française, qui n'a cessé de s'en parer et de les porter avec orgueil comme deux pendants d'oreille de diamants : *La Gageure imprévue* et *le Philosophe sans le savoir.*

Je m'arrête ici à dessein, et je sens le besoin de vous faire mesurer pièce à pièce la valeur de cet écrin et de prendre en main l'un après l'autre chacun de ces deux bijoux. — Cette *Gageure imprévue*, qui de vous, qui de nous, ne l'a écoutée avec ce sourire paisible que l'on sent venir sur son visage malgré soi en présence de ce monde choisi où les vertus ne *sont point diablesses*, comme dit Molière, où elles ont un langage fin, piquant, animé, passionné même parfois ; où il se livre une petite guerre de paroles élégantes dont les menaces ne sont pas graves en apparence, mais cependant touchent vivement et sondent profondément le cœur ; où les plus nobles sentiments ne font point parade de leurs bonnes actions et glissent avec grâce sur toute circonstance qui les pourrait faire valoir ; où la coquetterie et la jalousie sont passagères et n'ont que de si courts accès, qu'ils servent seulement à faire ressortir le fonds d'honnêteté qui règne dans ces âmes sereines ; dans ce monde enfin qui par ses qualités naturelles et coutumières, bien plus que par ses formes élégantes, méritait et mérite encore partout où il se rencontre le nom de beau monde ?

Quelle grâce, quelle finesse, quel naturel dans cette courte comédie ! Quelle plus ingénieuse broderie orna jamais un fond plus léger ? La composition si simple en apparence et savante dans tous ses détails, c'est un ruban de femme, un ruban rose et moiré, qui, tout chatoyant et flexible qu'il est, forme cependant un nœud et un nœud serré, difficile, habilement tordu par une main de maître qui sait ce qu'elle prépare. Voyez d'abord ce désœuvrement de château, que pourra-t-il éclore de là ? rien en apparence, et personne ne pense qu'il y ait chance pour nul événement. Mme de Clainville s'ennuie à la campagne, c'est tout simple ; il y arrive si peu de chose et l'on a tant d'heures à employer ! Madame va de long en large sur le balcon, madame a épuisé en une heure toutes ses ressources de divertissement, cette liste de plaisirs innocents que Voltaire nommait, et elle le répète involontairement tout bas, *les premiers des plaisirs insipides.* Elle a visité la volière qui lui a sali les doigts et les cheveux, la basse-cour qui

lui a sali les pieds ; elle a passé un moment à la porte de l'écurie à regarder la croupe luisante des chevaux, elle a dit bonjour aux palefreniers et bonsoir aux bouviers, en longeant l'étable et en regardant les vaches défiler la sonnette au col ; elle a passé la main sous le menton d'une petite jardinière, elle a voulu parler jardinage à la mère et n'a su que lui dire, faute de savoir les mots en usage, pendant que la jardinière n'a su que répondre de peur de les prononcer : dialogue muet et embarrassé ; elle a regardé le grand parc et la garenne avec tous ses lapins, elle a même parlé au garde-chasse édenté qui revenait avec tous ses chiens et un perdreau dont il écrasait la tête avec son pouce ; elle a dissimulé son mal de cœur le mieux qu'elle a pu, elle est revenue avec de l'eau, de la boue et de la paille sur ses bas blancs et dans ses petits souliers à talon haut ; quelque peu enrhumée, mais la conscience en repos sur son devoir de châtelaine qui se croirait fermière volontiers et utile au pays. Elle n'a plus rien à faire ; comme Titus, elle a rempli sa journée, et il n'est encore que dix heures du matin. De désespoir, et après avoir séché ses plumes et ses ailes, rentrée dans sa chambre à coucher, elle prend un livre (affreuse extrémité pour une femme du monde), et le mettant dans sa main droite, ouvert au hasard avec un doigt qu'elle y laisse, elle croise les bras de manière à couvrir ou couver plutôt l'heureux livre sous son épaule gauche, et s'appuyant sur son balcon, elle regarde pendant quatre heures la pluie qui tombe sur les passants.

Une longue plaine, une plaine de Beauce, j'en suis sûr, avec un bel horizon de blés et de blés coupés ; une grande route avec des rouliers en blouse et en bonnet de coton, un gros chien dormant sous la voiture, une grosse voiture de toiles mouillées, toujours des charrettes lourdes, lentes, des hommes en sabots, et pas même un coche ridicule qui la ferait rire avec ses nourrices ; mais de gros tonneaux traînés par de gros chevaux qui ont de gros colliers de bois et de laine bleue. Quelle vue pour de beaux yeux !

Elle rentre dans sa chambre. Que trouver dans une chambre, sinon une femme de chambre ? Aussi la prend-elle en horreur tout d'un coup. La pauvre Gotte (car je lui donne son vrai nom, moi), la malheureuse ne peut pas dire un mot ce matin qui ne soit une sottise, une insolence, un crime ! — Madame veut son clavecin. Vite ! il faut ouvrir son clavecin ; est-il accordé ? elle est folle de musique, ce matin. Elle veut jouer Grétry ou J.-J. Rousseau ; si le clavecin n'est pas accordé, elle sera au désespoir, elle en pleurera. — Il l'est, madame, dit la pauvre femme en tremblant, le facteur est venu ce matin. — Madame est prise, il faut jouer du clavecin, plus de motif de colère. — Elle prend son parti tout à coup, tourne le dos au clavecin, et dit en soupirant : J'en jouerai ce soir ; puis elle retourne à sa chère fenêtre.

Ah ! chose précieuse qu'une fenêtre à la campagne, quelque monotone que soit le paysage ; s'il peut arriver un bonheur, c'est par là. — Il arrive au galop ; c'est un jeune homme, c'est un officier : il a un chapeau bordé d'argent ! Enfin, voilà un homme et non des animaux. — Allez vite à la porte du parc, je l'invite à dîner ; elle a juré qu'elle ne dînerait pas seule. On dira ce qu'on voudra, il arrivera ce qu'il pourra, malheur à ceux qui se scandalisent ! En ce moment, elle donnerait sa part de paradis pour une conversation de Paris ; la voilà, elle ne se perdra pas, elle l'appelle par la fenêtre ; la conversation parisienne ne se fait point prier, elle ôte son manteau, elle passe la porte secrète, elle monte, elle est vive, elle est fine, elle a tous ses atours, elle est charmante.

Et cette petite faute de désœuvrement et de curiosité sera toute la pièce, c'est sur ce crime d'enfant que tout cet édifice est bâti, cet édifice aux lambris élégants et dorés. Que de ruses en effet ! que de finesses viennent au secours de M[me] de Clainville, pour l'aider à déguiser sa curiosité puérile ! Il faut changer de nom, faire inviter le bel officier de la part de M[me] de Wordacle, une vieille *comtesse, si laide et si bossue*, dit-elle avec douleur, tant pour une heure ce nom lui fait peine à porter ; il faut chercher à donner du sérieux à ce rendez-vous et du respect à cet inconnu, et trouver une seconde ruse à jeter par-dessus la première. Mais voici bien autre chose ; au moment d'inquiéter son mari dans ses possessions, elle est menacée dans les siennes. Une jeune personne est logée chez son mari, avec sa gouvernante ; elle le découvre par ses gens, fait venir cette jeune et rougissante beauté, qui a été hier tirée du couvent par son mari, on ne sait pourquoi ; elle ne le demande pas, et, avec une dignité douce et parfaite, la fait reconduire à son appartement. Déjà donc, un peu troublée, elle reçoit le chevalier Détieulette, et enfin *ne dîne pas seule*, comme elle l'avait juré. Que d'esprit il y eut à ce dîner, à en juger par la fin de cette conversation, où le chevalier, dans un continuel persiflage, lui fait des femmes un tableau malin, qu'il attribue à M. de Clainville, son mari, qu'elle est forcée de renier et de ne pas connaître. La punition commence pour la gracieuse étourdie ; elle devient bientôt plus grave, car M. de Clainville revient ; il faut cacher un inconnu chez elle, dans un cabinet secret, c'est déjà assez leste, mais c'est peu encore, elle s'enfonce dans le crime. Il lui est resté sur le cœur un mot de son mari contre les femmes, le diable lui souffle qu'elle se doit venger et prouver la supériorité de son sexe ; la ruse est ourdie à l'instant, et le plan de sa gageure imprévue, improvisée plus tôt. Elle torture son mari, ce grand chasseur, par le pari qu'il ne pourra tout décrire dans une serrure ; elle lui dit qu'il a oublié la clef, et lui avoue qu'un officier, un inconnu, est caché derrière cette serrure, parvient à le troubler enfin dans son sang-froid, puis offre cette clef quand il est en colère, le promène ainsi longtemps entre deux sentiments, le fait tomber à genoux, et jouir bien pleinement, par-devant ses domestiques, de la supériorité de son sexe ; puis, par pure grandeur d'âme, va ouvrir à l'inconnu quand son mari vaincu est sorti. Elle triomphe : — Eh bien ! monsieur, êtes-vous convaincu de l'avantage que toute femme peut avoir sur son mari ? — Il salue, il est plein de respect, mais on ne sait pourquoi il est peu convaincu. C'est que la trompeuse est trompée, c'est que cet inconnu était l'ami de son mari, et venait chez elle tout simplement pour épouser cette jeune personne mystérieuse. — Comment, monsieur, j'étais donc votre dupe ? — Non, madame, mais je n'étais pas la vôtre. — Et la duplicité est ainsi gracieusement châtiée, et rien que de bien n'a été entendu et vu, et un spectacle charmant a été donné.

Vous connaissez ces bustes de marbre qui forment une double haie si solennelle et si mélancolique dans le foyer public de la Comédie-Française ? Un soir, non pendant un entr'acte, il y a trop de monde, mais pendant une scène de confidents, au milieu de quelque honnête tragédie par trop régulièrement parfaite, allez un peu rêver devant ces marbres vénérés, arrêtez-vous au pied de celui de Molière (1), qui a les yeux si beaux, le sourire si fin et le col si gracieusement tourné sur l'épaule ; jetez aussi un regard sur celui de Dufrény, et sachez que

(1) Par Houdon.

c'est à ce bon Sédaine que vous les devez tous deux ; oui, à Sédaine et à *la Gageure Imprévue,* car il abandonna tout ce qu'elle rapporterait pour faire, « dit- » il, dans son enthousiasme, le buste en marbre du premier auteur comique de » l'univers, et peut-être du seul philosophe du siècle de Louis XIV. » Je dois ajouter, en toute conscience, que Dufrény (1) fut sculpté *par-dessus le marché,* parce qu'il se trouvait plus d'argent qu'il n'en fallait pour le buste seul de Molière. Cette jolie *Gageure,* si généreuse, eut un triomphe charmant parmi tous les autres, et qui fut plus sensible encore à Sédaine que les visites qu'il reçut du roi de Danemark, accompagné de Struensée, du roi Gustave de Suède, de l'empereur Joseph II et du jeune fils de l'impératrice Catherine II, depuis Paul Ier ; ce triomphe, qui le ravit, fut le plaisir que prit la reine de France à jouer le rôle de Mme de Clainville. Sédaine présidait aux répétitions de Versailles, et, en échange de ce qu'il enseignait, il apprit quelques grâces nouvelles de sa *gracieuse majesté* Marie-Antoinette, comme on dirait en Angleterre ; il remarque que, dans la scène d'impatience, elle jetait ses plumes sur le bureau avec un abandon si bien placé et une intention si fine, qu'il donna ce mouvement pour modèle à toutes les actrices qui représentèrent depuis ce joli rôle. Vous voyez qu'il reste à notre Théâtre-Français des jeux muets et des traditions qui viennent d'assez bon lieu.

Aussi délicieux et bien plus grave fut le drame du *Philosophe sans le savoir.* Ecoutez cette fois Sédaine lui-même vous dire comme il y pensa :

« —En 1760, m'étant trouvé, dit-il, à la première représentation des *Philoso-* » *phes* (mauvais et méchant ouvrage en trois actes), je fus indigné de la manière » dont étaient traités d'honnêtes hommes de lettres que je ne connaissais que par » leurs écrits. Pour réconcilier le public avec l'idée du mot : philosophe, que » cette satire pouvait dégrader, je composai *le Philosophe sans le savoir.* Dans » ce même temps un grand seigneur se battit en duel sur le chemin de Sèvres ; » son père attendait dans son hôtel la nouvelle de l'issue du combat, et avait » ordonné qu'on se contentât de frapper à la porte cochère trois coups si son fils » était mort. C'est ce qui m'a donné l'idée de ceux que j'ai employés dans cette » pièce. » Telle était sa manière de travailler. L'idée conçue, il attendait que quelque chose de vrai et de beau se trouvât sous ses pas, et toujours sur son chemin la nature jetait de ces fleurs que le vulgaire ne sait pas trouver, et que sent de loin et respire dans l'air l'homme d'un odorat exquis, *homo emunctæ naris.* Voltaire savait cela. Voltaire le rencontre un jour au sortir de l'Académie et lui dit : Ah ! monsieur Sédaine, *c'est vous qui ne prenez rien à personne.* — *Aussi, je ne suis pas riche,* répondit vivement cet homme d'un esprit fin et d'un cœur modeste, qui ne me paraît pas s'être jamais donné grand'peine pour se faire valoir. Si j'en crois le récit de la princesse de Salm, il se trouva près de lui, dans sa maison, une jeune fille qui s'intéressait à lui sans s'en douter elle-même, et fut le modèle de Victorine. C'était encore là une de ces fleurs rencontrées sur le chemin, et ce fut la plus pure, la plus belle, la plus parfumée.

Je ne crois pas que jamais pièce de théâtre ait été plus souvent et mieux jouée que celle-ci par toute cette famille d'excellents acteurs, qui se passait les traditions des maîtres et perpétuait devant nos yeux la représentation des manières élégantes du monde d'autrefois et ses grâces décentes. Il n'est pas un de vous

(1) De Pajou.

qui n'ait vécu dans la maison de ce philosophe charmant, et n'ait suivi ce jour de noce, qu'une querelle de jeune homme a failli ensanglanter ; pas un qui n'ait compris de quelles études sur la nature humaine et sur l'art une si belle œuvre est le résultat. La rareté des *drames sérieux*, comme les nomment Beaumarchais et Diderot, prouve leur extrême difficulté. « Il est de l'essence de ce genre, » dit le premier de ces grands écrivains, d'offrir un intérêt plus pressant, une » moralité plus discrète que la tragédie héroïque et plus profonde que la comédie » plaisante, toutes choses égales d'ailleurs. Il n'a point les sentences et les » plumes du tragique, les pointes et les cocardes du comique lui sont absolument » interdites, il est aussi vrai que la nature même ; il doit tirer toute sa beauté » du fonds, de la texture, de l'intérêt et de la marche du sujet. — C'est dans le » salon de Vanderk que j'ai tout à fait perdu de vue Préville et Brizard, pour » ne voir que le bon Antoine et son excellent maître et m'attendrir véritable- » ment avec eux. » Tous les grands esprits de ce temps n'ont cessé de citer et d'admirer ce drame, qu'ils regardaient comme le chef-d'œuvre de ce *genre dramatique sérieux*, qu'ils estimaient, non sans raison, le plus difficile à bien traiter au théâtre ; vous auriez plaisir à lire quelques lettres de Grimm, inédites encore et que j'ai là sous les yeux, et à voir quelle sincère chaleur d'enthousiasme se mêle à une raison excellente dans les conseils. Voyez comment on étudiait alors avec gravité une œuvre d'une haute portée, et comme on en sondait les profondeurs avec conscience.

La première représentation ayant été troublée par des causes que je dirai plus bas, Grimm écrivit le lendemain à Sédaine :

« Je ne puis vous dire que je sois touché, enchanté, ivre, car j'ai éprouvé un » sentiment d'une nouvelle espèce. Je me félicitais hier toute la soirée comme si » j'étais l'auteur de la pièce, j'avais aussi l'âme serrée, et je l'ai encore. Si cette » pièce n'a pas le plus grand succès sous quinze jours, si l'on n'y court pas » comme des fous, si l'on n'en sort pas plein de joie d'avoir fait connaissance » avec une si honnête et digne famille, il faut que cette nation soit maudite et » que le don de juger et de sentir lui ait été retiré ; mais il n'en sera pas ainsi. »

Il n'en fut pas ainsi en effet, la nation n'était pas incapable de juger et de sentir, mais son jugement était faussé d'avance par les envieux, race impérissable.

« Une nation, continue Grimm, dont le recueil de comédies serait composé de » telles pièces, en deviendrait plus respectable et dans le fait meilleure. — A » propos de cet éloge du commerce (que fait Vanderk), je voudrais que le poëte » dît un mot, à votre manière, sur l'indépendance de cet état qui ne met jamais » dans le cas de rechercher avec souplesse des grâces, des faveurs, qui laisse par » conséquent à l'âme toute sa fierté, toute son élévation. M. Vanderk finirait par » un trait que je trouve beau, et *qui est vrai*... Mon fils, en 17... (il faut savoir » l'année de disette ou de récolte manquée), en 17..., je perdis cent mille écus » dans les blés, mais cette province fut préservée de la famine. Il y a dix, onze, » douze ans de cela, et vous êtes le seul et le premier confident de cette perte. » Le gouvernement n'en sait rien, je n'en attends ni récompense, ni éloge. Voyez » si ce sont là les principes d'un autre état que celui de négociant... »

Ainsi l'on se passionnait, ainsi l'on étudiait ce grand ouvrage comme un traité grave et profond, on appréciait ainsi tout ce qui touchait aux questions sociales. Diderot fut tout effrayé et tout indigné de la première représentation ; il va, à pied, par une grande gelée, au fond du faubourg Saint-Antoine, chez Sédaine,

l'aperçoit à la fenêtre, et lui crie : « Sois tranquille, ils en auront le démenti ; la pièce est bonne, elle réussira. » Ne soyez donc pas trompés sur l'importance de cette œuvre par la simplicité du langage, la noblesse gracieuse des scènes, qui se suivent avec tant d'aisance et de naturel ; rien de plus difficile à atteindre, et si j'ai cité les opinions des hommes célèbres de l'époque, c'est pour assembler tout ce qui atteste comment fut fondée et reconnue la puissance de ce genre de drame, puissance qui ira toujours en s'accroissant, à mesure qu'il traitera des questions plus graves et plus étendues. Le temps a consacré ce succès que Diderot avait prédit, et, depuis soixante-quinze ans, ce drame n'a cessé d'être, de saison en saison, un sujet d'attendrissement et d'étude. Trésors charmants de raison et de bonté, de quel cœur vous êtes sortis ! Créations heureuses que le temps ne peut flétrir, et que chaque printemps rajeunit ! Quel plus noble caractère que celui de Vanderk, et comme il était bien digne d'être complété par le beau trait que Grimm voulait ajouter à sa généreuse figure ! Il est gentilhomme, et le cache à son fils ; il a craint que l'orgueil d'un grand nom ne devînt le germe des vertus de son enfant ; il a voulu qu'il ne les tînt que de lui-même. La ruine de sa famille, une affaire d'honneur, l'ont exilé de la France. Il a changé de nom, il s'est livré au commerce, y a porté de grandes vues, et avec, j'ai presque dit *malgré* une austère probité, il a acquis une grande fortune et racheté tous les biens que ses ancêtres avaient vendus, l'un après l'autre, pour servir plus longtemps et plus généreusement la patrie, comme faisait cette vieille noblesse tant persécutée. Il avait suspendu son épée dans la salle des états de sa province, et l'est venue reprendre ; il pourrait aussi reprendre son nom et son rang, mais il ne le daigne pas. Il laisse à sa sœur les revenus et l'éclat des grandes terres qu'il a rachetées pour son fils ; il la laisse faire bien du bruit, bien des impertinences, et jouer de l'éventail dans des carrosses au milieu de ses livrées, courir de ses châteaux à Paris et tuer les postillons, préparer même un mariage avec son fils, où lui Vanderk, lui le grave et laborieux père de famille, laissera la tante et le neveu, et se soustraira, et *ne paraîtra pas*. Il sourit doucement avec un regard mélancolique et grave ; il sourit de pitié, mais il l'excuse. *C'est de l'honneur*, mal entendu, dit-il à son fils ; mais *c'est toujours de l'honneur*. Aujourd'hui, il est heureux, un peu heureux, car un esprit philosophique ne l'est jamais tout à fait et s'étourdit peu sur l'avenir ; mais enfin il a l'âme sereine : sa fille se marie, elle épouse un jeune et sage magistrat. La noce est prête, on s'occupe de costumes, de belles robes ; sa fille n'est pas reconnaissable, tant elle est parée. Il joue avec tout cela ; mais tout est troublé. Son fils, son jeune fils, cet élégant officier, a un nuage sur le front : on a insulté devant lui les négociants. Il va se battre. Cet orage va gronder au-dessus de tout ce beau jour. Victorine, cette douce et vive enfant, Victorine est la seule d'abord qui en ait aperçu le premier éclair ; elle a entendu parler d'une querelle dans un café. Si le jeune officier arrive, elle l'annonce en courant toute haletante, toute charmée ; s'il part, elle le suit des yeux ; elle a pour lui un sentiment secret indéfinissable, délicieux, qui le protége, qui l'enveloppe, qui le suit comme le nuage doré dont Vénus inondait ses favoris ; et pourtant, Sédaine l'a fait remarquer lui-même, le mot d'amour n'est pas une fois prononcé, mais tous les personnages de la famille le sentent, le devinent, le ménagent, le respectent. La sœur appelle Victorine en témoignage des heures où rentre son frère ; la mère ne la gronde que les larmes aux yeux de ce qu'elle s'inquiète tant de son fils ; le père, lorsqu'elle s'écrie : *Mort ! — Qui ? — Monsieur votre fils !* le père lui dé-

fend de pleurer, mais il la prend dans ses bras, et reçoit toutes ses larmes sur sa poitrine, et sait bien que c'est là le seul cœur où puisse être cachée une douleur égale à sa douleur. Tout perd la tête dans la maison, excepté le maître de cette grande maison, le meilleur, le plus sensible des hommes et le plus juste. Le vieux Antoine, le vieux marin, jette des cris de douleur et d'effroi, il sanglotte comme un enfant ; c'est le père qui le console et le raffermit. Je ne sais s'il y a beaucoup de scènes plus belles que celle-là sur aucun théâtre, et où le cœur soit plus ému et en même temps l'esprit plus dompté par la contemplation d'un caractère fort et d'une raison supérieure.

J'ai voulu parcourir ainsi et d'une manière légère et bien imparfaite les chefs-d'œuvre de Sédaine, afin que nous eussions bien d'abord sous les yeux ses premiers titres : ses travaux et la nature de son talent. Pour ses succès, ils furent immenses, et rien n'y manqua, même le combat perpétuel des lettres, la lutte contre la calomnie et ses basses menées. — Quel homme n'en est atteint ? quel temps n'en est empoisonné ? La méthode est connue : « Susciter une méchante » affaire, et, pendant la fermentation, calomnier à dire d'experts. D'abord un » bruit léger, rasant le sol comme une hirondelle avant l'orage... » Vous savez qui je cite aussi bien que moi, messieurs.

Dans cette lettre inédite de Sédaine, que l'on pourrait considérer comme une note sur des états de service et que j'ai citée plus haut, il dit que jamais ouvrage n'avait eu autant de peine à paraître sur la scène. « Je fus un an entier à en ob» tenir la permission. On disait que le titre de la pièce était le duel, et qu'elle en » était L'APOLOGIE ! » On le poursuivit sous ce prétexte ; il fallut amener le lieutenant de police et le procureur du roi à une répétition, pour les convaincre que l'on allait entendre au contraire le plus beau plaidoyer contre le duel, et pour écouter ces passages, qui laissent peu de doute sur l'opinion que l'ouvrage défend :

« Vous allez commettre un assassinat. — La confiance que l'agresseur a dans » ses propres forces fait presque toujours sa témérité. — Préjugé funeste ! abus » cruel du point d'honneur ! tu ne pouvais exister qu'au milieu d'une nation vaine » et pleine d'elle-même, qu'au milieu d'un peuple dont chaque particulier compte » sa personne pour tout, et sa patrie et sa famille pour rien. »

Le croirait-on ? malgré ces paroles, le sens entier de la pièce, le soupir qui la termine, la leçon sévère à la jeunesse trop ardente et trop brave, et enfin ce tableau vivant des douleurs que peut causer une bravade, la première représentation fut troublée par cette opinion que l'on jeta dans le public. Les bouffons et les diffamateurs du jour, des auteurs manqués réfugiés dans le pamphlet, que les amis de Sédaine désignent dans leur correspondance et dont les noms sont depuis longtemps perdus, je ne sais quels gens incapables et importuns dont parlent Grimm et Collé, qui avaient pour habitude de refaire en un tour de main les pièces de Voltaire, de Diderot et de Beaumarchais, furent les premiers à répandre que Sédaine avait écrit *l'apologie du duel*. Il faut peu de chose, vous le savez, pour accréditer ces interprétations perfides ; il suffit de quelques sots blessés par des *portraits noirs de leur ressemblance*, selon l'expression d'André Chénier, et offusqués de la vue d'un succès, pour se cramponner au premier argument qui leur est fourni ; le reste du troupeau de Panurge suit très-volontiers et sans hésiter : *Tous criants et bellants*, dit Rabelais, *en pareille intonation, la foule était à qui premier saulteroyt après leur compaignon*. Chacun répétait : *C'est l'apologie du duel*, et s'étonnait cependant de sortir tout en larmes du désordre que

l'ombre d'un duel avait jeté dans une belle famille. Pendant trois jours, il fut convenu que l'auteur avait fait une œuvre admirable, il fallait bien le confesser, mais qu'il avait commis une mauvaise action. « Vous voyez la calomnie se dresser, » siffler, s'enfler.... Qui diable y résisterait? »

Qui? Le beau et le vrai. Ils résistent, ils règnent, et en peu de jours, vous le savez vous-même, Beaumarchais. Les bruits injurieux s'éteignent, l'œuvre continue son cours et jette sa lueur avec une sérénité de soirs en soirs plus parfaite. Il y a soixante et quinze ans que nos pères et nous jouissons de cette douce lumière, nos neveux la verront après nous, et, je le répète, le nom de ceux qui persiflaient le poëte et croyaient le perdre et l'abîmer, selon leur expression, est dans l'abîme depuis soixante et quinze ans. Il en sera toujours ainsi. J'aurais honte de vous rappeler qu'il y a peu de temps vous entendîtes aussi crier à l'*apologie du suicide,* si vous n'aviez fait justice vous-même de ces cris lorsqu'ils pénétrèrent dans l'enceinte de la chambre, chez vous, en plein sénat.

Tout cependant n'est pas inutile dans les œuvres d'art. Conduit par ce drame à réfléchir sur les pareils de Chatterton, M. de Maillé (1) en a conçu l'idée de fonder par testament un prix de chaque année, pour le début le plus brillant en poésie; mais il n'a pu faire que l'œuvre d'un généreux citoyen à son lit de mort par cette dotation qui ne s'accorde qu'une fois. C'est à la nation d'achever en donnant ce que j'avais demandé par cette pièce, qui fut une pétition et un plaidoyer en faveur de ces travaux mal appréciés. C'est à vous qu'il appartient de faire ce que je vous demande encore par la voix des acteurs. Dites un mot de plus parmi tous ceux qui se disent inutilement, et croyez bien que la France ne vous en voudra pas d'ajouter cette loi aux autres par un seul article que je me figure conçu à peu près en ces termes; car, que puis-je donner autre chose qu'une imparfaite ébauche?

— « Tout poëte qui aura produit une œuvre d'un mérite supérieur, dont la publication aura excité l'enthousiasme parmi les esprits d'élite, recevra de la nation une pension annuelle de quinze cents francs pendant trois ans. Si, après ce laps de temps, il produit un second ouvrage égal au premier, sinon en succès, du moins en mérite, la pension sera viagère. S'il n'a rien produit, elle sera supprimée. »

Il faudrait aussi déterminer quel jury distribuerait cette juste faveur, et je suis le premier à reconnaître que sa formation est d'une extrême difficulté. Mais enfin, par cette ombre de projet de loi que je vous supplie de pardonner au plus obscur des électeurs et à celui qui fait le moins d'usage de ses pouvoirs, je crois qu'on étoufferait entièrement toute plainte. Jusque-là, avouez-le, elles seront justes, car si je réduis les faits à leur plus simple expression, je trouve que la poésie est reconnue la plus mauvaise des industries et le plus beau des arts. Sur trente-quatre millions que nous sommes, trois mille *dilettanti* à peine l'aiment et l'achètent. Il a fallu la mort, et une mort tragique, et bien des efforts, pour faire connaître, après quarante ans de silence, André Chénier, qui n'est pas encore populaire. Ces perles si lentement formées et si peu achetées, ne sauraient donc faire vivre l'ouvrier qui les couve dans son sein, au fond de ses solitudes sacrées. Ne pouvant que par des siècles épurer le goût d'un peuple, avisons à faire vivre ceux qui lui donnent des œuvres pures.

(1) M. le vicomte de Maillé, frère de M. le duc de Maillé.

J'ai dû, vous le voyez, être ramené à cette question que j'avais traitée deux fois, dans un livre et sur la scène, parce qu'elle est la même exactement que celle où m'a conduit aujourd'hui le spectacle du contraste des travaux de Sédaine et de l'infortune non méritée de sa fille. Seulement ici c'est le supplice après la mort, ici l'homme de lettres est poursuivi dans son sang.

Sédaine, après avoir vécu en honnête homme, dans l'amitié intime de ce qu'il y avait de plus considéré dans les lettres et dans le grand monde, visité par les rois, chéri et vénéré par Voltaire, Ducis (le vertueux Ducis), d'Alembert, Diderot, Duclos, La Harpe, Lemierre, tous les grands artistes de son temps, tels que Houdon et ce David qu'il forma pour la peinture, qu'il créa presque pour l'avenir, qu'il aima et qu'il éleva comme un second fils ; Sédaine enfin, après tous ses travaux, après une longue vie de probité et de sagesse, après avoir écrit et fait représenter avec d'éclatants succès les deux pièces de la Comédie-Française que je viens de vous remettre sous les yeux, et *trente-deux* opéras-comiques, en avoir écrit *vingt* autres restés en portefeuille, dut croire, en fermant les yeux, qu'il laissait, avec un renom considérable, un fonds solide, une valeur réelle à sa fille. Dix ans après sa mort, tout fut perdu pour elle, *selon la loi.*

C'est donc à cette loi encore en vigueur qu'il faut s'en prendre ; trop heureux de n'avoir point cette fois à faire de reproches à la société, et de n'avoir à examiner qu'une question de droit.

III.

DE LA DIGNITÉ DES HOMMES DE LETTRES DE NOTRE TEMPS, ET DU SENTIMENT QUI A DICTÉ LA LOI.

La loi du 13 janvier 1791 posa les limites de cinq ans à la propriété littéraire des héritiers ou cessionnaires ; la loi du 19 juillet 1793 les a reculées jusqu'à dix années après la mort de l'auteur. Un sentiment universel d'équité a remué les cœurs au spectacle d'un grand nombre de familles envers lesquelles l'application de la loi actuelle a semblé une spoliation, tant elle est rude et tant elle anéantit brusquement les existences. De là la séance de la chambre des pairs du 28 mai 1839. J'ai espéré inutilement que les travaux de la chambre des députés lui permettraient de donner suite à un vote généreux, quoique bien incomplet. Voilà où nous en sommes aujourd'hui. — La loi de la Convention règne encore, et rien depuis n'a été fait, sinon un décret supplémentaire de l'Empire sur les ouvrages dramatiques posthumes prenant aussi les dix années pour terme.

Avant de porter vos regards en arrière sur ce qui fut proposé par des esprits graves et désintéressés à la chambre des pairs, ne pensez-vous pas qu'il soit utile de sonder la nature même de ce sentiment de justice qui appelle l'attention sur ce point et contraint les assemblées législatives d'accorder de temps à autre un sursis à ces familles condamnées ? Je n'hésite pas à le dire, ce sentiment ne prend pas sa source uniquement dans la pitié, mais aussi dans un fait incontestable, la dignité toujours croissante de l'homme de la pensée.

Au-dessus de toutes les ruines faites par nos révolutions, et de tous les abaissements faits par nos démocraties, s'élèvent de plus en plus les têtes pensantes qui parlent aux nations. Poëtes, grands écrivains, hommes de lettres (et ce dernier nom est resté, tout mal fait qu'il est, le nom général de la nation de l'esprit),

tous ont droit, de par les travaux et les peines de leurs devanciers autant qu'au nom des leurs, à une meilleure et plus digne existence. Ceux-là sont aussi des serfs affranchis, et, à ce propos, je ne puis comprendre les erreurs et les idées fausses qui se répètent à nos oreilles de temps en temps, à époque fixe.

Il est nécessaire que je le dise ici, une étrange et secrète tendance se devine dans des écrits dont l'influence est incontestable, mais fatale. On dirait que certains hommes ont pris à tâche de porter atteinte à la considération des lettres, ce noble pouvoir! comme si les résistances et les infortunes n'y suffisaient pas. Ils travaillent sans relâche à décourager les plus jeunes et les plus enthousiastes écrivains; ils reviennent sans cesse à la charge, et jettent leur glace sur toute source chaude qui perce dans l'ombre; on dirait qu'un silence universel, qu'une mort complète de l'art peuvent seuls les calmer. La légèreté, l'insignifiance accoutumée de leurs écrits, font qu'on ne les réfute jamais, et cette impunité les enhardissant, ils redoublent, et leurs idées fausses gagnent et sont répétées par les indifférents en grand nombre qui engourdissent le monde. On ne pourrait croire tout ce que fait dire l'ardeur étourdie de la critique et quels exemples on va chercher dans les chroniques d'un autre temps : — Pourquoi se plaindre? dit-on, Tasse et Camoëns ne se plaignirent pas; Sixte-Quint garda les pourceaux, et J.-J. Rousseau fut laquais; vous pouvez bien vous résigner à servir vous qui ne les valez pas.

D'où donc peuvent venir de telles intentions, et comment cette prétendue humilité se rencontre-t-elle chez ces hommes qui ne cessent de rechercher dans l'histoire les avilissements d'autrefois, pour que l'on prenne gaiement son parti des souffrances de ce jour? Eh quoi! la civilisation n'a-t-elle pas marché pour tout le monde? La classe moyenne, en élargissant son cercle, dont la France s'est assez enorgueillie, n'a-t-elle pas compris, dans une large circonférence, les maîtres de la pensée et de la parole! Le bourgeois a bien cessé d'être vassal, l'écrivain a dû cesser d'être bateleur, parasite, laquais et mendiant comme ceux des siècles passés qu'on ne craint pas de donner en exemple à notre siècle. L'intention apparente de modérer les prétentions de la jeunesse n'excuse point les conseils insultants qu'on lui donne. Il est trop facile d'ailleurs d'en comprendre l'intention, et de répondre que le gardeur de porcs et le laquais de Mme de Vercellis n'étaient ni Sixte-Quint ni Rousseau. Le vigneron Félix Peretti, en 1529, pouvait bien garder des troupeaux; mais sitôt qu'il sut lire, se nomma Montalte et eut fait son premier sermon de théologie à Sienne, il sentit ce qu'il pouvait être, et nul n'eût osé le renvoyer à l'étable. Le petit garçon qui arrivait de l'hospice des catéchumènes de Turin, en portant son habit au bout d'un bâton, pouvait être laquais parfaitement et sans déroger à sa gloire; mais lorsqu'il eut écrit sa première page, et senti qu'il était Jean-Jacques en la relisant, quel prince, quel roi eût réussi à en faire autre chose que le plus indépendant et le plus fier des citoyens et des penseurs? Cet homme si sensible et si susceptible qui permettait à peine aux grands seigneurs de lui offrir à dîner après vingt ans d'intimité et en sortant de leur table copiait sa musique, tout infirme qu'il était, pour ne vivre que de son travail, ne nous a *confessé* son état de valet que lorsqu'il s'est vu si haut qu'il ne risquait rien de l'avouer, et il a mis du faste à étaler cette plaie de l'enfance après avoir écrit le *Contrat social* et l'*Emile*. En vérité, prendre l'auteur de l'*Inégalité des conditions* pour modèle de résignation au dédain, c'est par trop maladroit. C'est celui-là, justement, qui a le mieux com-

pris et enseigné la dignité de l'écrivain dans nos temps, et mis en pratique ce respect qu'il doit avoir pour lui-même, afin que l'on prenne au sérieux ses enseignements. Pour affirmer que Camoëns et Tasse ne se sont pas plaints de l'injustice des temps, il faudrait avoir écouté les cris de l'un à l'hôpital, et avoir lu ce que l'autre écrivait sur le mur de son cachot; ces exemples innombrables des injustices de la société *qui ne veut jamais avoir tort* ne sauraient se justifier par aucun paradoxe. C'est une bien cruelle plaisanterie que de dire à quatre siècles de distance que ces illustres infortunés ne se plaignirent pas, parce que nous n'avons pas entendu leurs plaintes à travers les temps; c'est une curieuse manière d'argumenter que celle-ci : — Courbez-vous sous tous les bâtons, rentrez dans la souillure et la honte après avoir produit des œuvres distinguées, jeunes gens instruits et bien élevés de notre époque, puisqu'au XVIe siècle un enfant de huit ans, fils d'un paysan et ne sachant par lire, garda les pourceaux avant de devenir un grand pape, et parce qu'au dix-huitième un autre enfant ignorant fut laquais à seize ans, vingt ans avant d'être un grand écrivain. Ces jeunes gens, doux et graves, que nous voyons chaque jour autour de nous, sauront bien répondre à ces étranges conseillers : « Pourquoi donc nos deux révolutions, si l'on écrit encore de telles choses? Vous voulez nous corrompre le cœur et nous amener au mépris de nous-mêmes en confondant tout et en troublant notre esprit. Sans doute ils étaient courbés bien bas ceux à qui nous dressons des statues, mais ils pouvaient encore se consoler en voyant que tout était désordre et injustes humiliations autour d'eux et dans leurs siècles encore barbares. Quand l'homme de guerre vivait de pillages et vendait son sang au plus offrant, quand tous les habitants d'une capitale, rangés à coups de bâton et tenant une torche de chaque main, servaient de candélabres aux danses lascives d'un roi à demi fou, quand il n'y avait que des valets et des maîtres et rarement un citoyen, l'homme de lettres, qui n'était bon qu'à divertir et n'instruisait qu'à la dérobée et sans avoir l'air d'y prétendre, pouvait bien être aux gages d'un financier et lui écrire : *J'ai l'honneur de vous appartenir*. Mais aujourd'hui, s'il est vrai que tout travailleur soit traité selon le but de ses œuvres, et que ses droits à une vie indépendante et respectée soient consacrés par des institutions achetées assez cher, du plus pur de notre sang, gardez-vous de nous conseiller de prendre notre parti du dédain, sous prétexte de nous donner de l'énergie. Si nos œuvres, faites avec tant de travaux douloureux, sont mauvaises, ou si, étant bonnes, elles tardent à être appréciées, nous saurons nous taire et en faire d'autres. Si nous ne pouvons vivre ainsi, nous vivrons à notre manière, et, sans abaissement honteux, nous serons soldats volontaires à Alger ou ouvriers à Paris, quoique tout énervés par les effrayants labeurs du cerveau. Quand nous serons malades, on nous portera à l'hôpital comme Hégésippe Moreau, et nous y mourrons en silence près des sœurs de charité, mais nous aurons protesté et déclaré nos droits à une vie *décente* et *honorée*, ce premier besoin de tout homme de notre temps dont l'esprit est éclairé par une éducation libérale et un travail assidu : *Labor improbus.* »

Si des paroles d'un simple bon sens ne répondaient aussi quelquefois à des paradoxes injurieux, répétés à dessein, ceux d'entre vous, messieurs, qui sont le plus en garde contre certaines feuilles, pourraient croire que les hommes de lettres en sont venus à faire trop bon marché des lettres et d'eux-mêmes, et à se laisser classer trop bas; jamais on n'aurait une idée vraie de ce que mérite d'estime cette grande république des lettres. Autorisés par leur propre exemple, vous

vous fortifieriez dans l'habitude déjà trop reçue parmi vous de traiter légèrement toute question d'art; vous oublieriez entièrement ce que méritent d'égards ces hommes qui possèdent *le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre*. et de qui Platon, vous vous en souvenez, a dit : « Le poëte est un être » ailé et sacré. Il est incapable de chanter avant que le délire de l'enthousiasme » arrive. Il a une force divine qui le transporte, semblable à celle de la pierre » magnétique. Une longue chaîne d'anneaux de fer suspendus les uns aux autres » empruntent leur vertu de cette pierre. Le poëte emprunte la sienne à la muse » et la communique à l'acteur. » — Et si vous entrez attentivement dans l'examen des disproportions qui existent aujourd'hui entre cette condition et les autres; convaincus qu'elle est demeurée seule en arrière dans le progrès général du bien-être, vous ne permettrez plus qu'on pousse trop loin, en votre nom, ces recherches inquisitoriales qui, pour dépister quelques intrigants, forcent de savants et nobles vieillards à expliquer publiquement comment et pourquoi ils reçoivent de notre riche nation le plus misérable secours, le plus pauvre et frêle bâton de vieillesse, auquel ils ont droit aussi bien que le magistrat, l'homme de guerre et l'administrateur. Vous voudrez donner suite, avant peu, à ce projet que la chambre des pairs a déjà discuté, et dont j'ai voulu parler ici après vous avoir donné, par l'histoire de Mlle Sédaine, le plus triste exemple de l'insuffisance de nos lois sur l'héritage littéraire. Le sentiment qui a dominé dans la chambre haute, lors de cette discussion, fut sans doute le désir de donner à la vie privée des auteurs, et à celle de leur famille après eux, une attitude décente, indépendante, et en accord avec le degré d'éclat que répand leur renommée sur leur nom, et enfin d'ôter à l'existence de l'homme de lettres, dans ses rapports avec les conditions stables, ce je ne sais quoi d'aventureux et de bohémien si indigne de lui. Il est donc important de se rappeler ce qui fut dit dans cette journée. Cela pourra se réduire à peu de mots.

IV.

LA LOI.

Le 23 mai 1839, par un généreux mouvement, M. Portalis proposa d'étendre à cinquante années après la mort de l'auteur le droit de propriété de ses œuvres, reculant ainsi de la moitié d'un siècle le moment où le domaine public s'empare de cette propriété, aussi sacrée que toute autre, tandis qu'on n'en voit aucune subir le même sort. Cette proposition fut combattue, et, par l'article 2 du projet, la propriété des héritiers réduite à trente ans. La pensée des adversaires de la proposition pouvait sembler juste dans les idées actuellement reçues et selon la loi encore en vigueur; ils disaient que la gloire même « des écrivains célèbres pour- » rait souffrir d'être un demi-siècle séquestrée entre les mains d'une famille ja- » louse, et dont les divisions pouvaient priver la France de l'œuvre disputée; que » les éditions ne pourraient ainsi se multiplier assez au gré des besoins et des » caprices du pays, et que, le public n'ayant pas d'avocat dans cette grande cause, » il était juste de lui donner aussi des défenseurs. »

La cause est grande en effet pour le pays, puisqu'il s'agit à la fois de son intelligence et de sa gloire. Aussi les partisans du projet le soutinrent, quoique assez faiblement, en mettant en avant la généreuse insouciance des hommes de

lettres, « qui les rend trop dédaigneux, dirent-ils, de leurs intérêts matériels, et » incapables de pourvoir, par de sages mesures, à l'avenir de leurs héritiers; » et n'osant pas pousser trop loin la frontière de la propriété héréditaire, de peur d'entamer les terres du domaine public, laissèrent prévaloir les trente années. Un orateur sortit de la question pour exalter les œuvres des sciences mécaniques et le génie porté dans les perfectionnements utiles des machines à vapeur, oubliant qu'une fois la machine créée, les hommes vulgaires s'enrichissent par son application sans le moindre mérite, qu'il ne faut qu'une invention pour cent mille industries, tandis qu'il faut une invention par œuvre dans les lettres; la chambre enfin s'arrêta encore dans le vague et le provisoire, car il n'y a aucun esprit attentif qui ne doive se demander pourquoi la troisième génération des descendants de tel écrivain célèbre serait expropriée plutôt que la première et la seconde. Aussi, dans un pressentiment de cette injustice, un orateur de la haute chambre éleva la voix pour donner en garde les familles dépossédées ainsi par la loi à la générosité du gouvernement.

Certes, messieurs, le sort actuel de Mlle Sédaine peut vous faire voir que dans les reproches que vous faites quelquefois au gouvernement, les folles dépenses sur ce point ne sauraient être comprises, et vous verrez bientôt, par une dernière note, combien au contraire ils méritent d'éloges de votre part pour leur économie exemplaire. Mais aussi, plus elle est grande, moins il serait sûr, vous en conviendrez, de leur léguer trop de veuves et d'orphelins sur parole.

Une chose a pu vous frapper dans cette discussion de la chambre des pairs, c'est qu'elle fut inattentive et n'atteignit pas toute la profondeur du sujet. Tout le monde y parut vouloir rester à côté de la question, et personne ne pensa à remettre la chambre dans la voie de l'idée vraie, non assurément que les grands talents et les nobles cœurs aient manqué parmi les orateurs, mais le temps sans doute pour étudier la matière, et aussi, on l'entrevoit, le courage d'avouer que l'on prenait, en face de la nation, une part entière, personnelle, vigoureuse, à une question d'art et de littérature. Vous verrez encore, je le crains, la même pudeur, un peu gênée, d'ailleurs, dans votre enceinte; car, le moment venu, on craint d'insister, les plus lettrés se montrent les plus timides, je ne sais pourquoi; un scrupule les prend, à leur insu, de ne plus se faire voir peut-être assez hommes d'Etat, de toucher à leur propre cause et de tenir trop aux œuvres d'imagination, non qu'ils ne sachent bien que ce sont là les premières et les plus sérieuses sous une forme passionnée, mais ils désespèrent de le persuader, n'en osent prendre la défense, et la loi va son train et règne sans obstacle, étouffant des noms et des familles, décourageant et détournant des vocations précieuses.

La question n'était point, je pense, de retarder de trente, de cinquante, ou même de cent ans, le moment où l'œuvre littéraire tomberait fatalement dans le gouffre du domaine public, et de dérober ainsi, au profit de la famille, ces lambeaux de propriété conquis à grand'peine sur la propriété universelle; il ne s'agissait point de prendre parti, comme on l'a fait, pour la Nation contre la Famille, ou pour la Famille contre la Nation, mais il fallait trouver un moyen d'accorder le droit des héritiers avec le droit de la société. Or, dans cette discussion, messieurs les pairs n'ont fait autre chose que pousser tour à tour un peu en avant ou un peu en arrière la borne qui sépare les biens de la Famille de ceux de la Nation. Dans ce ballottage, les avocats des deux parties eurent évidemment raison, à mon sens.

Il serait juste, en effet, de dire que l'idée et sa forme appartiennent à celui qui les a conçues, et que si la propriété en a été reconnue appartenir à ses héritiers, on ne sait pas pourquoi la quatrième génération serait expropriée plutôt que la première. Mais il serait tout aussi juste d'ajouter que l'auteur, n'ayant conçu ses œuvres que pour en faire don aux hommes qui les acceptent et donnent en échange leur admiration et leurs deniers, il est bon que la propriété soit partagée entre la famille et la nation, et ce partage est facile à faire. Le pays doit déclarer que : « l'auteur ayant cessé de vivre, *la propriété littéraire est abolie*. Qu'à dater de » ce jour, tous les théâtres pourront représenter les œuvres dramatiques aussi » souvent qu'il leur conviendra, sans que les héritiers ou cessionnaires puissent » retirer l'œuvre, en suspendre les représentations ou en empêcher l'impression ; » mais qu'ils percevront un droit égal à celui que recevrait l'auteur vivant. Que » les éditeurs auront tous le droit, aussi à dater de la mort de l'auteur, de pu- » blier autant d'éditions d'un livre qu'il leur conviendra d'en imprimer, moyen- » nant un droit par exemplaire, proportionné au prix du format et à ses frais » d'impression. »

Tout ainsi ne serait-il pas prévu ? La justice ne serait-elle pas satisfaite ainsi ? Le pays a souvent eu à se plaindre des longues interruptions que des difficultés de famille causaient dans certaines publications. On cite des mémoires célèbres et volumineux (1) qui n'ont pu être réimprimés pendant sept ans, des livres d'utilité pratique et d'instruction élémentaire qui ne peuvent (2) l'être encore pour cette raison. Le tort est réel, la nation a droit de se plaindre. Il est arrivé aussi que les héritiers d'un écrivain célèbre ont vendu à telle famille, blessée par des mémoires, l'anéantissement du livre. Ici encore la postérité est offensée, et nous devons prévenir ces corruptions. Cette esquisse imparfaite d'un projet de loi aurait encore l'avantage, aux yeux de l'équité la plus scrupuleuse, que le revenu des héritiers serait géométriquement proportionné au succès du livre et du drame. Il y a des soirs où un héritier de Molière recevrait mille francs ; il y a telle année où un neveu de Pascal, de Fénélon, de Montaigne, recevrait vingt mille francs, tandis que ceux de Campistron et de Laclos seraient forcés, à notre louange, pour vivre de leur héritage, d'attendre le retour du mauvais goût et des mauvaises mœurs. Tout serait donc conclu de part et d'autre avec une exacte probité ; on n'aurait rien à se reprocher de poëte à nation, ni de parents à peuple ; la bourse de l'esprit aurait ses hausses et ses baisses ; les degrés des droits seraient mesurés à ceux de l'estime générale et au baromètre du goût public ; d'un côté, on aurait du pain, et de l'autre de nobles plaisirs. Les Chatterton et les Gilbert ne se tueraient plus, et les enfants de Corneille et de Sédaine vivraient dans l'aisance.

V.

DU MOT CARRIÈRE DES LETTRES.

Lorsque l'on considère combien il est difficile de faire reconnaître et consacrer par des lois ces droits que tout notre code accorde aux autres propriétés hérédi-

(1) Les *Mémoires* de Saint-Simon.
(2) La *Tenue des Livres*, par Desgranges.

taires ou acquises, dans sa lassitude et son étonnement, on est forcé de regarder comme un coupable et un corrupteur le premier qui a prononcé le mot de : Carrière des lettres.

Sur ce mot vide de sens se sont embarqués, pour faire naufrage dans la mer perfide de la publicité, des milliers de jeunes gens dont le cœur généreux était déçu par un espoir chimérique et les yeux fascinés par je ne sais quel phare toujours errant. Comparant cette carrière aux autres, il leur semblait y voir aussi une élévation successive, de grade en grade, jusqu'à un rang pareil à une sorte de pairie. Mais ils n'ont pas assez aperçu les différences profondes des autres professions à celle-ci. Partout le temps de service est un titre, et on ne demande à l'officier dans son régiment ou sur son vaisseau, au diplomate dans les chancelleries, à l'employé dans son administration, que sa présence assidue et des travaux monotones et constants, d'où il ne peut sortir que par de rares rencontres une action d'éclat ou une négociation habile; travaux qui, dans leur régularité, amènent presque à jour fixe un avancement immanquable. Mais la vie de l'homme de lettres tient malheureusement par l'inégalité de ses chances à celles du joueur et de l'ouvrier.

Les lettres et les arts ont cela de fatal que la position n'y est jamais conquise définitivement, et c'est ce qui doit nous rendre modestes après nos combats les plus heureux. Le nom de chaque auteur est remis en loterie à chaque nouvel écrit et secoué, tiré pêle-mêle avec les plus indignes. L'art du théâtre est le plus insulté de tous. On pourrait contester au public le droit d'être si léger, mais enfin il le prend, et tous les jours on cherche à le rendre plus dédaigneux des œuvres d'imagination au lieu de lui en faire comprendre les immenses difficultés. Chaque production est un début pour les poëtes et les écrivains les plus célèbres. L'ingratitude du public est inexorable et féroce. A peine a-t-il applaudi une œuvre qu'il s'enquiert de celle qui va suivre, la regarde d'avance et la toise. Si elle ne réussit pas, le passé est rayé, l'homme brisé comme un enfant et foulé aux pieds, eût-il précédemment entassé vingt couronnes sur son front; ainsi est tombé devant nous Gros, le grand peintre, malgré son Iliade immortelle. C'est que, disposé par ceux qui le dirigent à une défiance insultante contre toute imagination inventive, l'affamé public marche derrière nous, comme ces bêtes fauves du désert qui baissent la tête devant l'homme debout, et qui, s'il bronche et tombe, s'élancent sur lui pour le dévorer.

Ce n'est qu'après la mort que tout est remis à sa place et que l'on pardonne des *Scythes*, des *Guèbres*, des *Agésilas* et des *Paradis reconquis*. Mais la *carrière* n'existe pas. *L'ouvrier en livres*, comme je l'ai nommé, tout glorieux qu'il doit être après la vie, ne marche que d'escalade en escalade, et son repos est perdu quand il a tenté le passage d'une barrière qu'il n'a pu franchir. Il est donc aussi faux de dire : *Carrière des lettres*, qu'il le serait de dire : *Carrière de l'imagination*; il n'y a que des fantaisies immortelles inspirées à de rares intervalles.

Il ne dépend point assurément des corps législatifs de changer rien à cette loterie, qui tient à notre nature même, à cet *ostracisme perpétuel* dont j'ai parlé ailleurs, à la manière dont se fait trop souvent la critique, à la versatilité de nos goûts et de nos opinions; mais il dépend d'eux de donner aux travailleurs de la pensée la consolation de voir constituer du moins la propriété des œuvres enfantées par d'honorables labeurs. On le voit par l'exemple que j'ai pris ici pour texte

de mes inutiles discours, si Sédaine fût resté *maçon pour vivre et poëte pour rire*, ainsi qu'il le disait au directeur de l'Opéra-Comique, comme il avait eu aussi de grands succès dans ce premier métier, meilleur que l'autre, il eût facilement laissé plusieurs maisons et quelque grand hôtel à sa fille ; elle y pourrait faire jouer des comédies où ceux qu'elle a dû solliciter désireraient aujourd'hui une invitation, et ni les larmes ni les fatigues d'une pareille vie ne lui auraient ôté la vue du ciel. Mais, Sédaine ayant été *poëte pour vivre et maçon pour rire*, il était nécessaire que ses enfants vécussent pour souffrir ; je dis ses enfants, car Mlle Sédaine a un frère plus malheureux qu'elle encore et aussi courageux.

Une circonstance curieuse achèvera le tableau de cette pénible vieillesse. Mlle Sédaine a présenté un mémoire, il y a huit ans, pour demander le rétablissement de sa pension de douze cents francs (sa seule ambition), et ce mémoire fut apostillé de MM. de Lamartine, Salverte, Dupin, Pagès, Etienne, Bignon, Viennet, Clément, de Vendeuil, Royer-Collard, de Salvandy, Duchâtel, Guizot et Thiers. Plusieurs de ces messieurs, depuis cette époque, ont été de temps en temps ministres, et n'ont pas eu, ce me semble, les égards que tout le monde en France aurait pour leurs noms propres, car enfin, chacun d'eux a retrouvé, sans en faire grand cas, la pétition qu'il s'était présentée à lui-même, a lu sa signature de protecteur sur sa table de ministre, et l'a dédaignée. — Ah ! messieurs, quand on devient roi de France, il est beau certainement de répondre : Je ne me souviens plus des injures faites au duc d'Orléans ; mais il serait encore mieux de dire : Je me souviens des demandes du duc d'Orléans.

Cte ALFRED DE VIGNY.

DE L'ALLIANCE

ANGLO-FRANÇAISE

ET

DE L'OUVERTURE DU PARLEMENT.

La question égyptienne paraît provisoirement résolue, et pour quelque temps peut-être, Méhémet-Ali et son fils Ibrahim vont tomber dans l'oubli. Mais, dans son court passage, cette question a profondément modifié l'état de l'Europe, et créé pour toutes les puissances, pour la France et pour l'Angleterre principalement, une situation toute nouvelle. C'est cette situation que je me propose d'examiner, du moins en ce qui concerne ces deux derniers pays. Quelles ont été, depuis 1830 jusqu'au 15 juillet, les diverses phases de l'alliance anglo-française? Comment les partis, en Angleterre, ont-ils compris et accueilli le traité qui brisait cette alliance? Quelles sont les causes véritables de ce traité, et quel est son but réel? Quelle valeur et quelle portée enfin faut-il attribuer aux politesses que, dans la discussion de l'adresse, on a faites à la France? Ces divers points, quelque épuisé que soit le débat, ont, ce me semble, quelque importance et méritent d'être éclaircis. Vient ensuite la question capitale, celle de savoir si la France peut et doit ne tenir aucun compte de ce qui s'est passé, et rentrer purement et simplement dans l'alliance. Sur tout cela, je dirai ce que je sais et ce que je pense aussi froidement qu'il me sera possible. Ce ne sont point ici, en effet, des questions de parti, et, défenseurs ou adversaires de la politique du 1er mars, nous avons tous un égal intérêt à savoir pourquoi l'Angleterre s'est séparée de la France, et quelles doivent être dans l'avenir les conséquences de cette séparation?

Je vais d'abord, pour bien fixer la nature et le caractère véritable de l'alliance avant le traité, raconter brièvement certains faits dont plusieurs ne sont pas exactement connus, ou convenablement appréciés.

On sait que pendant les dernières années de la restauration, il existait entre la France et l'Angleterre quelque refroidissement. Par la guerre d'Espagne, la France, en 1824, avait uni sa politique à celle des puissances continentales, et s'était placée à l'avant-garde de la sainte-alliance. Par l'expédition de Portugal, l'Angleterre, en 1826, avait pris sa revanche, et déployé le drapeau constitutionnel en face du drapeau absolutiste. De plus, certaines négociations s'étaient engagées dont le résultat pouvait être de lier étroitement la Russie à la France, et de constituer ainsi une alliance qui eût tenu l'Angleterre en échec. Quand éclata la révolution de juillet, le duc de Wellington, alors premier ministre, vit donc ce grand événement sans beaucoup de chagrin, et n'hésita pas, malgré ses répugnances politiques, à reconnaître le nouveau gouvernement. Mais si, dans cette conduite de l'aristocratie anglaise, il y avait plus d'intérêt bien entendu que d'entraînement vers la France, il en fut autrement au sein des classes moyennes et inférieures. Là se manifesta en faveur de notre glorieuse révolution le mouvement le plus passionné et le plus vif enthousiasme. Pendant quelque temps, l'admiration pour la France fut à l'ordre du jour dans toutes les réunions publiques, à huis clos ou à portes ouvertes, à couvert ou en plein air. Dans quelques processions, on alla jusqu'à porter les couleurs de la France nouvelle à côté de celles de la vieille Angleterre, rapprochant ainsi, par une image visible, deux peuples si longtemps séparés. On eût dit qu'en un jour venaient de s'effacer les souvenirs et les haines, et qu'à la rivalité jalouse de tant de siècles succédaient définitivement la bienveillance la plus sincère et la plus confiante amitié.

Ce fut dans de telles circonstances que le parti whig s'empara du pouvoir, et que lord Grey remplaça le duc de Wellington ; or, par ses antécédents, par ses principes, le parti whig était l'ami naturel de la France libérale, et pour nouer une alliance solide, il suffisait que lord Grey ne démentît pas les hommes d'Etat illustres dont il s'honorait, à juste titre, d'avoir été le confident et le collègue. Lord Grey d'abord fut fidèle à son origine, et, lors de la première expédition française en Belgique, fit tête avec beaucoup de fermeté aux clameurs qui, partant de plusieurs points du royaume, et surtout de la Cité, accusaient le ministère anglais de livrer Bruxelles et Anvers à l'ambition de la France. Quand, quinze mois plus tard, le ministère du 11 octobre résolut le siége d'Anvers, lord Grey montra un peu plus d'incertitude, et ce ne fut pas sans quelques efforts qu'on obtint son adhésion. Elle vint pourtant, mais après que l'ordre d'entrer en campagne avait été déjà donné par le cabinet. Parmi les actes de la politique française depuis 1830, c'est assurément un de ceux qui font le plus d'honneur au gouvernement, et qui tranchent le plus vivement avec ce que nous avons vu depuis.

Bien qu'un peu tardive, l'accession de l'Angleterre au siége d'Anvers était un fait important et qui marque, à vrai dire, le point culminant de l'alliance anglo-française. Dans cette occasion en effet, la France et l'Angleterre, liées par une convention séparée, agissaient ensemble contre le vœu bien connu des autres puissances, et soutenaient en commun la cause libérale et révolutionnaire contre la cause absolutiste. C'était un premier pas qui fut bientôt suivi d'un second, mais non sans quelque peine. Le roi d'Espagne était mort laissant un royaume

partagé et une succession disputée ; or, des cinq puissances européennes, la France et l'Angleterre seules avaient, dès le début, reconnu la jeune reine. Là donc se trouvait encore une occasion naturelle de resserrer l'alliance et de la rendre efficace et sérieuse. On croit généralement que l'Angleterre s'y prêta tout d'abord, et que les difficultés, s'il y en eut, vinrent surtout de la France. C'est une grave erreur, et voici au contraire ce qui se passa. Au commencement de 1834, on s'en souvient, don Carlos et don Miguel réunis menaçaient à la fois les deux trônes constitutionnels d'Espagne et de Portugal. Pour mettre fin à cette situation qui, en Portugal surtout, compromettait gravement ses intérêts, l'Angleterre entama, par l'intermédiaire de M. de Miraflores, une négociation secrète avec l'Espagne et le Portugal, négociation qui devait unir les trois pays, sans qu'il fût question de la France. En conséquence, un traité fut signé et communiqué à M. de Talleyrand, non pour que la France en devînt partie, mais pour qu'elle y donnât son adhésion. Une pareille proposition, on le pense bien, ne pouvait convenir ni à M. de Talleyrand ni au cabinet français, qui, avec beaucoup de peine et après quelques tentatives infructueuses, obtinrent que la convention fût refaite, et qu'elle reçût la forme qu'on connaît. C'est ainsi que prit naissance le traité dit de la quadruple alliance, traité qui, bien que spécial et limité, semblait opposer l'union des quatre Etats constitutionnels de l'Occident à l'union des trois puissances absolutistes du Nord. L'alliance anglaise était alors dans toute sa force et brillait de tout son éclat.

Malheureusement il survint bientôt des questions qui l'altérèrent sensiblement, et qui en marquèrent le déclin. Mais avant d'en venir à ces questions, il est certains détails personnels qu'il est bon de connaître, parce qu'ils exercèrent une influence notable sur les événements qui suivirent. Je veux parler de la fameuse querelle de lord Palmerston avec M. de Talleyrand.

Il y a une école historique qui, systématiquement, s'efforce d'attribuer à de petites causes tous les grands effets. Il y en a une autre qui, non moins systématiquement, ne veut reconnaître que les causes générales, et qui subordonne à une loi fatale et nécessaire tous les événements de ce monde. De ces deux écoles, aucune n'a absolument raison, et la vérité est au milieu. Ainsi, il est possible que, dans tous les cas, l'alliance anglaise fût destinée à périr ; mais il est certain que la brouille survenue entre M. de Talleyrand et lord Palmerston prépara la ruine de cette alliance et la précipita. Le cabinet de la réforme, on le comprend, jouissait de peu de faveur auprès des trois grandes cours du Nord et de leurs représentants ; mais, dans ce cabinet, l'objet particulier de leur antipathie était lord Palmerston. Soit que dans lord Palmerston, ancien tory, les ambassadeurs du Nord vissent un renégat, plus odieux à ce titre que ses collègues, soit que, comme ministre des affaires étrangères, ils eussent avec lui plus de points de contact et de sujets de querelle, il était de notoriété publique que contre lui principalement se dirigeaient toutes leurs attaques et toutes leurs menées. A les entendre, lord Palmerston était un brouillon, un révolutionnaire qui, dans un pur intérêt de vanité, eût volontiers mis le feu à l'Europe et jeté les peuples dans l'anarchie et la guerre. Il importait de délivrer promptement l'Angleterre et le monde d'un homme si dangereux. La diplomatie du Nord, on le voit, ne s'est pas mise en frais d'imagination dans la guerre qu'elle a faite dernièrement à un autre ministre des affaires étrangères ; il lui a suffi de répéter, contre M. Thiers, tout ce qu'elle disait en 1833 contre lord Palmerston. Quoi qu'il en soit, quand les puis-

sances absolutistes, si peu bienveillantes pour la France de 1830, attaquaient avec cette violence et par de tels motifs le ministre whig, il semble que ce ministre dût au moins trouver chez l'ambassadeur de France bonne volonté et appui. Il n'en fut rien. Presque dès son arrivée, M. Talleyrand avait jugé convenable de manifester à la fois, pour le gouvernement qui l'accréditait et pour le ministère auprès duquel il était accrédité, beaucoup d'indifférence et même de dédain. Vivant au milieu des tories, il parlait leur langage, flattait leurs passions, encourageait leurs intrigues. Selon lui, les whigs, par tous pays, étaient un parti bâtard, sans principes, sans consistance et sans avenir. Quand à lord Palmerston personnellement, il le traitait avec une légèreté et une hauteur qui devaient le blesser au cœur. La conséquence, c'est qu'un jour lord Palmerston irrité se vengea de M. de Talleyrand en le faisant attendre deux heures dans son antichambre. A dater de ce moment, M. de Talleyrand jura la perte de lord Palmerston, et s'unit fort étroitement, pour y parvenir, aux ambassadeurs d'Autriche, de Prusse et de Russie. Ceux-ci, ravis d'un tel renfort, trouvèrent fort piquant de prendre fait et cause pour M. de Talleyrand, et de s'abriter, pour diriger leurs batteries contre le ministre révolutionnaire, derrière l'ambassadeur de la révolution.

Les choses en étaient là quand, en 1834, après la retraite de lord Grey, le parti ultrà tory, secondé par la reine, poussa le faible roi Guillaume à congédier brusquement lord Melbourne et à appeler sir Robert Peel. On sait la part que prit le corps diplomatique à cette tentative malheureuse; mais on ne sait pas assez que, dans une si grave circonstance, les whigs n'eurent point d'adversaire plus prononcé que l'ambassadeur de France. Quand il vit que les whigs allaient revenir au pouvoir de vive force, et que lord Palmerston, malgré l'Europe entière, malgré le roi, malgré la chambre des pairs, ne pouvait manquer de reprendre le portefeuille des affaires étrangères, M. de Talleyrand sentit que sa situation à Londres n'était plus tenable, et donna sa démission. Il ne fallut rien moins ensuite que l'habileté bien connue de son successeur, le général, aujourd'hui maréchal Sébastiani, pour réparer un peu la brèche et pour rétablir des rapports convenables avec lord Palmerston et le cabinet whig.

Encore une fois je ne veux pas attribuer à la querelle de M. de Talleyrand et de lord Palmerston une importance démesurée. J'ai pourtant lieu de croire qu'elle contribua à rendre les sentiments moins bienveillants, les relations plus difficiles. J'ajoute que la lettre par laquelle M. de Talleyrand, en se retirant, semble faire remonter jusqu'à la couronne elle-même la responsabilité de sa conduite, fut loin d'apaiser les ressentiments que cette conduite avait excités, et de rétablir la bonne harmonie entre la France et le ministère whig.

Je viens maintenant aux questions dont j'ai parlé, et sur lesquelles la France et l'Angleterre ne purent parvenir à s'entendre. La première est la question grecque, dont jamais on n'a beaucoup parlé, mais qui donna lieu à une dissidence profonde entre les deux cabinets.

Depuis la fondation de l'Etat grec, cet Etat, on le sait, était de fait sous le protectorat collectif de la France, de l'Angleterre et de la Russie, qui plus tard, en 1832, convinrent par un traité de venir efficacement à son aide, et de garantir l'emprunt qu'il désirait contracter. Cette garantie impliquait naturellement pour chacune des trois puissances le droit de se mêler jusqu'à un certain point des affaires de la Grèce et de veiller à ce que ses ressources ne fussent point gas-

pillées. Or, sur ce terrain, il fut constamment impossible à la France et à l'Angleterre de se mettre d'accord. La France, fidèle à son principe de constituer dans la Méditerranée de véritables nations, demandait que le roi Othon consacrât sa nationalité nouvelle en renvoyant les Bavarois qui l'entouraient, et en donnant au peuple qu'il était appelé à gouverner, non certes une constitution comme la nôtre, mais des institutions raisonnables et assorties aux mœurs et aux habitudes du pays. L'Angleterre, fidèle à son habitude de domination exclusive, contrariait ouvertement les desseins de la France, et soutenait de toute son influence M. d'Armansperg, dont elle avait su faire un instrument. La querelle alla si loin, qu'au commencement de 1835, je crois, lord Palmerston trouva bon de dénoncer à la cour de Vienne M. le duc de Broglie, alors ministre des affaires étrangères en France, comme un révolutionnaire, et presque comme un jacobin. Selon lui, donner à la Grèce des institutions même mitigées était un acte de folie, si ce n'est quelque chose de pis. Ce qu'il fallait à ce pays, c'était le despotisme pur et simple.

Grâce à l'appui de la Russie et de l'Autriche, lord Palmerston l'emporta ; mais quelque temps après, M. d'Armansperg tomba et avec lui l'influence prépondérante de l'Angleterre. Sait-on alors ce que fit le cabinet whig ? Changeant subitement de principe et de langage, il devint l'allié non du parti constitutionnel modéré, mais du parti révolutionnaire. Dès lors des institutions mesurées, raisonnables, graduelles, ne suffirent plus, et la Grèce fut excitée à se donner sur-le-champ une constitution radicale et telle que le pays ne pouvait la supporter. L'influence qu'elle avait demandée au despotisme, l'Angleterre en un mot la demanda à l'anarchie, et trouva fort mauvais que la France ne la suivît pas sur ce nouveau terrain.

On comprend facilement que, d'une divergence si complète et si prolongée, il naquit à Athènes, entre les ministres de France et d'Angleterre, à Paris et à Londres, entre les deux gouvernements, de vives et quelquefois d'amères discussions. Comment s'accorder d'ailleurs quand le point de départ et le but sont si fort éloignés l'un de l'autre ? Ce que voulait la France, comme elle l'a voulu depuis en Egypte, c'est créer une puissance indépendante, vivant de sa propre vie, capable de choisir ses alliances et de compter dans le monde. Ce que voulait l'Angleterre, comme elle le veut aujourd'hui en Egypte, c'est abaisser toute puissance qui s'élève, affaiblir tout Etat qui se fortifie, et tenir, à tout prix et par tous les moyens, les gouvernements et les peuples sous sa main.

Pendant que l'affaire de Grèce aigrissait ainsi les esprits et préparait obscurément la rupture de l'alliance, une autre affaire, celle de l'Espagne, vint porter un coup bien plus rude aux bonnes relations des deux pays. Pour apprécier sainement la conduite de l'Angleterre en cette occasion, il convient de remonter assez haut.

J'ai dit qu'au début l'Angleterre n'avait vu qu'avec répugnance et jalousie la France entrer dans le quadruple traité, et devenir, au même titre qu'elle, protectrice des gouvernements de Portugal et d'Espagne. En Portugal, il est vrai, l'influence de la France était presque nulle à côté de la sienne ; mais en Espagne, le parti modéré qui gouvernait en 1834 et au commencement de 1835, paraissait s'appuyer sur la France plus que sur l'Angleterre. Quand donc, en 1835, MM. Martinez de la Rosa et de Toreno demandèrent l'intervention, l'Angleterre, consultée par le ministère du 11 octobre, s'y refusa tout net. Ce n'est pas tout.

Quelque temps après, le ministère du 11 octobre, préoccupé de l'état de l'Espagne et convaincu, comme l'expérience l'a prouvé depuis, que les provinces basques se battaient pour leurs *fueros* plutôt que pour don Carlos, revint à la charge et proposa à l'Angleterre, non plus une intervention, mais une médiation armée entre les parties belligérantes. Or, cette médiation, à laquelle l'Espagne avait donné son assentiment, fut encore refusée. Ainsi, qu'on le remarque bien, deux refus successifs de la part de l'Angleterre, deux refus pendant que le parti modéré gouvernait l'Espagne et que la France y avait quelque influence.

Plus tard, à la vérité, en 1836, l'Angleterre se ravisa, et ce fut elle-même qui insista pour l'intervention. Mais les circonstances étaient changées. De 1834 à 1836, les puissances du Nord, que l'alliance anglo-française gênait et inquiétait, avaient fait à Paris de grands efforts pour démontrer que cette alliance était funeste, et que la France, si elle voulait y moins tenir, trouverait ailleurs de larges compensations. Placé entre les flatteries intéressées des cabinets du Nord et les exigences un peu capricieuses du cabinet anglais, le cabinet des Tuileries se trouva donc dans la nécessité de faire un choix, et de se prononcer pour l'action avec lord Palmerston, ou pour la temporisation avec M. de Metternich. Ce fut, on le sait, M. de Metternich qui l'emporta, et lord Palmerston resta seul contre tous. Il est inutile de dire que son irritation contre le cabinet des Tuileries s'en accrut considérablement.

De ce jour à l'avénement du 12 mai, c'est-à-dire pendant toute la durée du 6 septembre et du 15 avril, il n'y eut entre la France et l'Angleterre que froideur et aigreur. L'alliance, sans doute, n'était pas officiellement rompue, et chaque année les discours du trône y faisaient allusion; mais c'était une alliance dénuée de toute bienveillance et de toute cordialité. Sans parler des incidents secondaires qui sur plusieurs points du globe firent éclater entre les deux peuples de vives jalousies et des rivalités acharnées, on eut, dans l'affaire belge, où l'Angleterre n'hésita pas une minute à se séparer de la France, une preuve éclatante de cette disposition. Dès cette époque d'ailleurs, les cours du Nord, satisfaites d'avoir à demi brouillé la France et l'Angleterre, commençaient à s'adoucir singulièrement pour le cabinet whig et même pour son ministre des affaires étrangères. M. de Metternich, deux ans auparavant, l'antagoniste le plus décidé de ce ministre, reconnaissait qu'après tout lord Palmerston avait du bon, et qu'il gagnait à être connu. Il travaillait donc activement et fructueusement à renouer les vieilles relations politiques et commerciales de l'Angleterre et de l'Autriche. Ainsi, tandis que le cabinet des Tuileries se croyait recherché par tout le monde et maître de choisir ses alliés à son gré, le cercle allait chaque jour se rétrécissant, et l'isolement se préparait. On ne comprendrait pas ce qui s'est passé dernièrement, si l'on n'avait sans cesse sous les yeux ce double travail des cours du Nord, d'une part pour séparer le cabinet des Tuileries du cabinet whig, de l'autre pour se rapprocher elles-mêmes de ce dernier cabinet.

Cependant il y a lieu de penser qu'après la victoire de la coalition et quand le 12 mai arriva aux affaires, il existait une belle chance d'effacer entre la France et l'Angleterre tous les ressentiments des dernières années, et de renouer solidement l'alliance. Le cabinet anglais était alors fort préoccupé de la question d'Orient, et la Russie l'inquiétait. Dans un pays libre, d'ailleurs, l'opinion publique pèse toujours plus ou moins sur le gouvernement. Or, l'opinion publique, qui se souciait peu des irritations personnelles de lord Palmerston, n'avait pas aperçu,

du moins dans toute son étendue, la brèche faite à l'alliance, et restait aussi favorable à la France que contraire à la Russie. C'est sous l'impression de ces sentiments et de ces inquiétudes que le cabinet anglais manifesta le désir d'un accord intime entre la France et l'Angleterre dans la question d'Orient, et d'une action commune. Mais le cabinet du 12 mai préféra poursuivre le concert européen, et les ouvertures de l'Angleterre n'eurent aucune suite. Il y a lieu de croire que ce fut là le dernier coup porté à l'alliance, et que lord Palmerston, dont les rancunes n'étaient point éteintes, tira grand parti de cet incident. « L'alliance de la France, ne cessa-t-il de répéter dès lors, est sans doute fort précieuse ; mais qu'est-ce qu'une alliance qui n'agit jamais? La France, si elle le veut, est maîtresse de temporiser toujours et de regarder faire tout le monde, plutôt que de risquer une rupture avec personne; mais une telle politique ne saurait convenir à l'Angleterre. De tout temps, l'Angleterre a eu l'habitude de mettre la main partout et de se mêler de tout ce qui se passe. Elle ne renoncera pas à cette habitude pour plaire à son alliée. » Quand, profitant habilement de cette disposition, la Russie offrit à lord Palmerston d'oublier les anciennes querelles et de s'entendre, la Russie trouva donc lord Palmerston tout prêt à l'accueillir.

Je n'ai pas besoin de rappeler jusqu'où les choses avaient été poussées lorsque M. Thiers devint premier ministre. Déjà toutes les bases de l'arrangement étaient posées, et il ne manquait plus, pour compléter l'œuvre, que l'accomplissement de quelques formalités. Personne pourtant, s'il eût été temps encore, n'était mieux placé que M. Thiers pour renouer l'alliance. En 1836, M. Thiers avait soutenu, dans le cabinet français, la même politique que lord Palmerston, et il s'était retiré plutôt que de renoncer à cette politique. En 1838 et 1839, il avait placé au nombre de ses principaux griefs contre le 15 avril le relâchement des bons rapports entre la France et l'Angleterre. En 1840, enfin, il venait de prononcer un discours qui lui avait attiré le reproche de vouloir sacrifier à l'alliance anglaise les grands intérêts nationaux. Aussi l'avénement de M. Thiers fut-il accueilli à Londres avec beaucoup de satisfaction ; mais, soit que les choses parussent trop avancées, soit qu'on eût pris son parti d'agir, pour cette fois, sans la France, on n'offrit à M. Thiers rien de plus qu'à ses prédécesseurs. Il se trouva donc dans l'alternative ou de laisser périr une alliance qui lui était chère, ou de sacrifier à cette alliance la politique constante et les intérêts indubitables du pays. On sait quel fut son choix. Pour moi, malgré tout ce qui s'est passé, je l'en loue hautement, et j'ajoute que ceux qui le lui reprochent demanderaient aujourd'hui, s'il en eût fait un contraire, sa mise en accusation.

Dans ce court résumé, j'ai tâché d'être juste et de ne pas grossir les torts de nos adversaires en dissimulant les nôtres. En y regardant de près, il est pourtant aisé d'apercevoir que si, pendant que l'alliance a duré, la France s'est plus d'une fois montrée inerte, irrésolue, malhabile, l'Angleterre est loin d'avoir mis dans sa politique toute la netteté, toute la droiture qu'on devait attendre d'elle. Il est aisé d'apercevoir aussi que les ressentiments personnels de lord Palmerston ont beaucoup influé sur sa conduite publique, et que, depuis plusieurs années, il était l'ennemi de la France ou du moins de son gouvernement. De l'hostilité cachée à l'hostilité ouverte et d'une brouille à une rupture il y a pourtant loin, et l'on ne peut douter qu'avant de faire le dernier pas, le cabinet anglais n'ait longtemps hésité. Pour lord Palmerston, ancien tory et ministre de cinq ou six cabinets divers, c'était peu de chose que de rompre l'alliance française et que de revenir à

l'alliance des puissances absolutistes du continent. C'était beaucoup pour lord Melbourne, pour lord Clarendon, pour lord Landsdowne, pour lord Holland surtout, neveu de Fox et ami constant de la France. Aussi lord Palmerston rencontra-t-il de la part des hommes d'Etat que je viens de nommer une vive opposition; mais, à force de répéter qu'il connaissait par expérience le gouvernement français, et que tout se bornerait de sa part à quelques vaines protestations, il eut l'art de gagner à sa cause lord John Russell, l'homme principal du cabinet. Au moment décisif, enfin, il employa le dernier des arguments, celui de sa démission. Or, la démission de lord Palmerston entraînait avec elle celle de lord John Russell et la chute du cabinet.

Voyons maintenant, une fois le traité signé, quel effet il produisit sur les divers partis, et quelle fut, depuis ce moment jusqu'à l'époque actuelle, la marche de l'esprit public. C'est une étude curieuse et qui porte avec elle d'utiles enseignements.

Ainsi que je l'ai dit, l'alliance française avait acquis en Angleterre, depuis dix ans, une espèce de popularité. Les radicaux, par sympathie politique et par amour de la paix, s'y montraient sincèrement et fortement attachés; les whigs en faisaient un article essentiel de leur programme. Les tories modérés l'acceptaient comme un moyen d'affermir l'équilibre européen. Les ultrà tories seuls, ceux dont lord Londonderry est le représentant dans la chambre des lords, et sir Robert Inglis dans la chambre des communes, conservaient contre la France toutes leurs vieilles haines et tous leurs vieux préjugés. Les progrès et les empiétements de la puissance russe, voilà d'ailleurs ce qui troublait, ce qui agitait le pays, et l'on sentait parfaitement combien, dans le cas d'une lutte avec cette puissance, l'amitié de la France avait du prix. Quand un matin, par une indiscrétion du *Morning-Herald*, on apprit la conclusion du quadruple traité, il y eut donc, même avant de savoir ce qu'on dirait à Paris, étonnement général et stupeur universelle. Cette impression devint bien plus vive encore au moment où les lettres et les journaux de France firent connaître la juste irritation qui se manifestait dans toutes les opinions, dans tous les partis, dans toutes les situations. Aussi deux jours avant la clôture de la session, le 6 août, lord Palmerston se crut-il obligé de rassurer l'opinion, et de promettre tout haut, comme il l'avait fait tout bas, la résignation, si ce n'est l'adhésion de la France. Il accompagna cette déclaration d'un récit des faits inexact et de quelques politesses destinées à faire passer tout le reste. Mais la France n'en était pas encore venue au point d'accepter avec joie et presque avec reconnaissance de vaines protestations et de doucereuses paroles. Le mouvement continua donc, et l'Angleterre put croire que lord Palmerston s'était trompé, et qu'il s'agissait de toute autre chose en France que d'un dépit bruyant et passager.

A partir de ce moment, il faut, en Angleterre comme en France, distinguer deux périodes fort différentes, avant et après la prise de Beyrouth. Voici quelle fut avant la prise de Beyrouth l'attitude des partis.

Pour les tories, il faut l'avouer, la situation ne laissait pas d'être embarrassante. Bien que les plus modérés d'entre eux, le duc de Wellington et sir Robert Peel en tête, se fussent rattachés à l'alliance française, cette alliance n'était pourtant pas celle vers laquelle les portaient naturellement leurs principes et leurs antécédents. Les tories ardents, en félicitant bruyamment lord Palmerston sur son retour à la vieille et bonne politique, gênaient d'ailleurs le parti tout entier, et lui

imposaient une certaine retenue. Dans cette situation, les chefs des tories modérés résolurent de laisser marcher les événements, se réservant, selon qu'ils tourneraient bien ou mal, d'approuver ou de blâmer. Abandonnés à eux-mêmes et privés de toute direction. les journaux tories de toute nuance donnèrent alors le spectacle de la plus étrange confusion. De ces journaux, il y en eut deux qui restèrent, l'un, le *Morning-Herald*, systématiquement contraire, l'autre, le *Standard*, systématiquement favorable à la politique de lord Palmerston. Quant au *Morning-Post*, au *Courrier*, au *Times* surtout, le plus important d'entre eux, ils ne cessèrent de voyager avec une incroyable rapidité d'un point de vue au point de vue tout opposé. Un jour lord Palmerston avait parfaitement raison, et le traité, en droit comme en fait, était inattaquable. Le lendemain lord Palmerston compromettait la paix du monde pour un intérêt chimérique. et méritait presque d'être mis en accusation. Les vives réclamations de la France passaient aussi tantôt pour justes et raisonnables, tantôt pour insensées et absurdes. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que l'intermittence n'étant pas la même pour tous les journaux tories, l'un démentait d'ordinaire ce que l'autre disait, l'un trouvait bon ce que l'autre trouvait mauvais. A cette époque, je le répète, ballotté entre sa haine pour lord Palmerston et sa malveillance pour la France, le parti tory n'avait point de parti pris et tournait à tous les vents.

Au fond du cœur, les whigs ne devaient pas être moins perplexes que les tories. Le traité du 15 juillet, en effet, leur faisait renier tout leur passé et abjurer tous leurs principes. Ils s'étaient toujours opposés à ce que l'Angleterre intervînt, par la force des armes. dans les affaires intérieures des autres pays, sans un intérêt évident, sans une pressante nécessité, et on les conduisait au feu contre un prétendu sujet rebelle en faveur d'un prétendu souverain légitime qui n'avait pas su lui-même maintenir sa puissance et son autorité. Ils se vantaient, un mois auparavant, d'être les champions les plus déterminés, les gardiens les plus fidèles des alliances constitutionnelles, et on leur faisait tout d'un coup embrasser les alliances absolutistes, et déserter les alliances constitutionnelles. Depuis cinquante ans, enfin, ils s'étaient donnés comme les amis de la France, qui leur en savait gré, et on les priait d'approuver et de sanctionner un tort grave fait à la France, un tort qui devait nécessairement mettre fin pour longtemps à toute amitié entre les deux peuples. Tout cela coûtait aux whigs ; mais dans ce pays de mœurs parlementaires bien établies et de forte discipline, on suit ses chefs, tout en les blâmant. Les whigs suivaient donc, et une fois engagés, ils s'irritaient d'autant plus qu'au fond de l'âme ils sentaient mieux leur faute. Pour mettre leur conscience en repos, il fallait absolument que la prédiction de lord Palmerston s'accomplît, et que la France restât spectatrice inerte et soumise de l'exécution du pacha. Chaque mot qui se disait en France et chaque mesure qui s'y prenait soulevaient donc au sein du parti whig de violentes colères. On a souvent parlé du ton de bravade des journaux français pendant la crise. Je voudrais que ceux qui répètent ce reproche voulussent bien parcourir avec quelque attention la collection du *Morning-Chronicle*, du *Globe* et du *Sun* depuis la signature du traité. Je ne sache pas, pour ma part, de langage plus froidement insultant, plus outrageusement ironique. Et cependant, qu'on le remarque bien, il était plus facile à l'Angleterre qu'à la France de garder dans cette circonstance son sang-froid et sa modération. La France se sentait abandonnée et se croyait injuriée. L'Angleterre avait fait l'injure, et s'appuyait, pour en répondre, sur trois alliés puissants.

Il n'y a rien à dire des Irlandais, qui, cette fois comme toujours, subordonnèrent la question générale à leurs intérêts locaux. O'Connell fit bien quelques discours pour insulter de nouveau l'empereur Nicolas, et pour reprocher à lord Palmerston d'avoir donné la main à celui qu'il appelle « un monstre couronné ; » mais la conclusion de ses discours fut toujours qu'il fallait profiter de la circonstance, et n'aider l'Angleterre, en cas de guerre, que si l'Angleterre achetait, par de nouvelles concessions, le secours de l'Irlande. L'Irlande n'était donc point, pour la politique française, un point d'appui actuel. Mais si la situation se compliquait, on ne pouvait douter que ce pays ne dût donner au gouvernement anglais, quel qu'il fût, de sérieux embarras. C'était pour tous les hommes sensés en Angleterre, et particulièrement pour les tories, un grave motif de ne s'engager dans aucune guerre continentale qu'à la dernière extrémité.

Il faut le reconnaître, le seul parti qui, du commencement à la fin, se montra franchement, décidément hostile au traité du 15 juillet et favorable à la France, ce fut le parti radical, non dans celle de ses fractions qui touche aux whigs, et se confond presque avec eux, mais dans tout ce qu'il a d'énergique et d'ardent. Au parlement, cette portion du parti radical s'était nettement prononcée, dans la chambre des lords, par la bouche de lord Brougham, dans la chambre des communes par celles de MM. Hume et Leader. Elle eut dans la presse, pour organes, le *Spectator*, l'*Examiner* (ce dernier avec une certaine réserve) et une foule de feuilles quotidiennes ou hebdomadaires, dans les grandes villes manufacturières. Mais c'est surtout dans des *meetings* publics qu'elle manifesta ses sentiments. Ceux qui ignorent combien peu l'opinion radicale, lorsqu'elle est isolée, exerce d'influence sur les déterminations et la conduite du gouvernement anglais, attachèrent, je le sais, à ces démonstrations beaucoup trop d'importance. Elles n'en restent pas moins comme un signe très-curieux des progrès que l'alliance française avait faits avant le traité du 15 juillet, au sein des masses populaires. Pour qui se rappelle l'état de l'Angleterre, il y a vingt ans, c'est assurément un étrange spectacle que de voir à Carlisle une assemblée nombreuse « désavouer hautement toute participation à l'insulte faite à la nation française au moment où la France a pour premier ministre un partisan avoué de l'alliance anglaise ; » à Newcastle un orateur déclarer, aux acclamations réitérées de la foule, que « s'il y a à choisir entre M. Thiers et une armée française d'une part, lord Palmerston et une armée russe de l'autre, il faut se joindre à la France et à M. Thiers. »

« Voilà, messieurs, ma détermination, s'écrie en terminant l'orateur, quelle » est la vôtre? Lesquels préférez-vous, les Russes ou les Français? — (Les » Français !) — Dans un tel cas, lèveriez-vous la main contre la France? — » (Non! non!) — Etes-vous unanimes? — (Oui! oui! faites voter.) — Si vous » êtes unanimes, levez la main. » — Une forêt de mains se lève aussitôt au milieu des acclamations répétées : « Les Français ! les Français ! »

Je le répète, on se trompait quand on attribuait à cette scène et à plusieurs autres du même genre une portée qu'elles n'avaient pas. Il y a pourtant là quelque chose qui, soit en Angleterre, soit en France, mérite de fixer l'attention.

Ainsi les tories divisés et incertains entre l'éloge et le blâme, les whigs soutenant lord Palmerston, mais par point d'honneur plus que par conviction ; les radicaux modérés plus froids encore que les whigs et plus embarrassés ; les Irlandais se préparant, si la question devenait plus grave, à s'en faire une arme

nouvelle et à n'offrir leur concours que conditionnellement; les radicaux extrêmes enfin, unanimement soulevés contre lord Palmerston et pour l'alliance française : tel était l'état des partis en Angleterre pendant les deux mois qui suivirent le traité. c'est-à-dire au moment où l'opinion en France paraissait unanime. Il faut ajouter à cela, dans tous les partis, beaucoup d'opinions individuelles, qui, par un sentiment ici religieux, là commercial et industriel, repoussent systématiquement la guerre quand elle n'a pas pour objet la défense directe et incontestable du territoire et de l'honneur national.

Je le dis avec une entière sincérité, plus j'examine l'état des esprits à cette époque, plus je me persuade que la politique de lord Palmerston n'avait point l'assentiment national, et que s'il eût cru à la ferme détermination de la France, le pays eût pesé sur son gouvernement pour lui imposer une honorable transaction. C'est ce que lord Brougham exprimait il y a peu de jours à la chambre des lords, dans des termes qu'il est bon de reproduire : « Tout le monde sait, disait lord Brougham le 26 janvier dernier, que si la portion libérale du pays avait appris tout à coup que la guerre était imminente entre l'Angleterre et la France, elle se serait levée comme un seul homme pour enjoindre au gouvernement de maintenir la paix, quoi qu'il pût arriver. » A la chambre des communes, un des membres les plus éclairés du parti tory, M. Milnes, a dit à peu près la même chose. Lord Palmerston, au reste, connaissait et craignait cette disposition ; c'est pourquoi, tout en expédiant en Orient l'ordre de se hâter et d'en finir promptement à tout prix, il cherchait à contenir à la fois la France et l'Angleterre, en laissant espérer une révision amiable du traité et un honorable arrangement.

La comédie, pourtant, tirait vers sa fin, et l'Angleterre, mise en demeure par les concessions de Méhémet-Ali, allait être forcée de dire son dernier mot, quand arriva la nouvelle de la prise de Beyrouth. On sait quel effet produisit en France cet événement, qui glaça soudainement tant d'ardeurs, abattit tant de courages. retourna tant d'opinions. En Angleterre, l'impression fut naturellement toute contraire, et l'amour-propre national satisfait commença à venir en aide à la politique de lord Palmerston. Dans le premier moment, néanmoins, la satisfaction n'était pas sans mélange, et l'on attendait avec inquiétude les nouvelles de France. Mais quand on vit que la France, au lieu de s'irriter, se calmait ; quand on apprit ce qui se passait dans le cabinet et hors du cabinet ; quand en outre l'insurrection de Syrie et l'inaction d'Ibrahim vinrent donner l'espoir fondé que la résistance serait courte et que tout se terminerait avant l'hiver, il n'y eut plus, à vrai dire, en Angleterre qu'une opinion et qu'une voix. Lord Palmerston avait prédit deux choses, que le pacha d'Egypte serait facilement vaincu, et que la France céderait. Or, la double prédiction se réalisait, et lord Palmerston était triomphant sur tous les points. Les whigs et les radicaux modérés, délivrés d'une pénible anxiété, battirent donc des mains. et proclamèrent lord Palmerston le plus grand des ministres. Les tories prirent leur parti et se rangèrent du côté de la victoire. Les radicaux extrêmes se turent et réservèrent pour un temps meilleur leur opposition. Depuis ce moment d'ailleurs, la politique anglaise marcha de succès en succès. Ce fut d'abord la chute du ministère du 1er mars. puis la prise de Saint-Jean-d'Acre, puis le vote de l'adresse, et chacun de ces événements consolida l'alliance qui venait de s'établir, aux dépens de la France, entre tous les partis.

En Angleterre comme en France, il y a donc eu, qu'on ne l'oublie pas, deux périodes fort distinctes et que sépare la prise de Beyrouth, l'une de fermeté et de presque unanimité, l'autre de division et d'incertitude ; mais ces deux périodes ne correspondent pas l'une à l'autre dans les deux pays, ou plutôt correspondent en sens inverse. Pendant la première, quand on craignait encore que la France ne fît la guerre, il existait en Angleterre beaucoup d'hésitation et de doute. Pendant la seconde, quand on fut assuré que la France resterait tranquille, le doute et l'hésitation disparurent. Et qu'on ne croie pas qu'à mesure que la France se montrait plus accommodante, les exigences à son égard devinssent moins impérieuses, l'opinion moins injuste, le langage moins amer. C'est précisément tout le contraire. Sous le ministère du 1er mars, on avait bien voulu reconnaître que la France avait droit à certains égards, à certaines concessions, et qu'il ne fallait pas blesser sa juste susceptibilité. Sous le ministère du 29 octobre, il fut établi que la France avait tort « du commencement à la fin, en droit et en fait, selon l'esprit et selon la lettre, dans l'esprit et dans la forme, » et qu'elle devait se tenir pour contente, si, oubliant ses folles menaces, on consentait à la faire rentrer dans l'association européenne. On ne tarda pas à découvrir aussi que la paix armée et les cinq cent mille hommes de M. Guizot n'étaient guère moins dangereux que les neuf cent mille hommes et la guerre possible de M. Thiers. A la fameuse lettre de lord Melbourne contre les neuf cent mille hommes et la guerre possible succéda donc une lettre du duc de Wellington contre les cinq cent mille hommes et la paix armée, lettre colportée dans quelques salons, mais qui, grâce au vote formel de la chambre, n'a pas encore produit le même effet. Aujourd'hui, whigs et tories se réunissent pour signifier à la France que son attitude inquiète l'Angleterre, et qu'elle doit en changer.

Du récit que je viens de faire, il y a, ce me semble, deux conclusions à tirer : l'une que, si la politique de lord Palmerston est aujourd'hui populaire en Angleterre, elle ne l'était pas d'abord, et ne l'est devenue que le jour où toute chance d'une collision avec la France a complétement disparu ; l'autre, qui est la conséquence de la première, qu'avec un peu plus de persévérance la France eût obtenu, non peut-être tout ce qu'elle désirait, mais une concession suffisante pour sauver ses intérêts et mettre à couvert son honneur ; et cette concession, qu'on le remarque bien, l'Angleterre, si ce n'est lord Palmerston, pouvait la faire sûrement et honorablement. Quand on est quatre contre un, on a le droit incontestable de se montrer prudent et modéré.

Tous ces faits bien établis, il reste encore, avant d'arriver à l'ouverture du parlement, une question à examiner. Quelle a été, en signant le traité, la vraie pensée de l'Angleterre, ou, si l'on veut, du cabinet whig et de lord Palmerston ?

Il est d'abord deux explications officielles que lord Palmerston me permettra de ne pas prendre au sérieux : celle qui présente le traité du 15 juillet comme un moyen de prévenir la guerre, et celle qui prétend y découvrir l'anéantissement de la prépondérance russe à Constantinople. En Angleterre même, la risée publique a fait bonne et prompte justice de cet étrange système qui consiste à faire la guerre pour la prévenir, et à allumer soi-même l'incendie de peur qu'il n'éclate. Quant à la Russie, il est vraiment par trop naïf de supposer qu'elle ait poursuivi avec tant de persévérance et d'ardeur l'accomplissement du traité qui devait lui porter un coup si rude. En France, si ce n'est en Angleterre, on rend plus de justice à la politique russe, et on comprend parfaitement les motifs qui

l'ont déterminée à sacrifier l'ombre au corps et l'apparence à la réalité. Après comme avant le traité, les flottes et les armées russes sont aux portes de Constantinople, et, tout rétabli qu'il est dans son indépendance et son intégrité, l'empire ottoman n'est certes pas aujourd'hui plus qu'il y a six mois en mesure de les en éloigner. L'unique différence, c'est que l'alliance anglo-française est rompue, et que le plus grand obstacle aux desseins de la Russie se trouve ainsi détruit ou écarté.

Mais outre les deux buts que je viens de signaler, le traité, selon les publicistes dévoués à lord Palmerston, en a un autre encore bien respectable assurément et bien sacré. Qu'est-ce après tout que Méhémet-Ali? un sujet rebelle. Qu'est-ce que le sultan? le souverain légitime de l'empire ottoman. Le droit est donc du côté du sultan, précisément comme il serait du côté de la reine d'Angleterre si le vice-roi d'Irlande prenait les armes contre elle. Et n'est-il pas admirable dès lors de voir l'Angleterre et ses alliés venir généreusement au secours du droit opprimé par le fait, et prêter une main protectrice au souverain légitime contre le sujet rebelle? Qu'en France, où les idées sont perverties, on ne rende pas justice à tant de magnanimité, cela se conçoit; mais il est permis à la vieille Angleterre, toujours si scrupuleuse et si droite, d'avoir une autre politique et de la pratiquer!

Qu'on ne croie pas que j'invente ou que j'exagère. Ce que je viens d'écrire, je l'ai lu vingt fois depuis six mois, et je le lis encore tous les jours. A la vérité, tandis qu'en Syrie l'Angleterre se préparait à soutenir le droit contre le fait, les pouvoirs établis contre l'insurrection, dans un autre pays, en Espagne, la même Angleterre prenait parti pour le fait contre le droit, pour l'insurrection contre les pouvoirs établis. C'est dans les premiers jours de juillet, peu de jours avant le traité, qu'Espartero, encouragé, excité par l'Angleterre, leva l'étendard de la révolte à Barcelone et dépouilla violemment la reine régente de ses attributions constitutionnelles; c'est le 11 août, peu de jours après le même traité, que l'Angleterre encore adressa à Espartero une lettre officielle pour lui annoncer que la reine venait de lui conférer la grande croix de l'ordre du Bain, « comme une marque de haute estime pour sa personne et comme une récompense de sa loyale conduite envers sa souveraine. » Mais que signifient ces apparentes contradictions? Tout simplement qu'il n'y a rien d'absolu dans ce monde et que le droit a plusieurs faces.

Je ne voudrais pas être trop sévère pour la politique anglaise. J'avoue pourtant que, lorsque je vois les écrivains whigs et tories de ce pays se réunir pour reprocher à la politique française de « manquer de moralité » et « de n'avoir pas un principe fixe d'action, » je ne puis me défendre du sentiment le plus amer. La politique anglaise, je le reconnais volontiers, a toujours eu « un principe fixe d'action, » l'intérêt; mais je ne sache pas qu'un tel principe ait jamais passé pour très-moral. Il y a quelques années, en parcourant la correspondance officiellement publiée de l'ambassadeur d'Angleterre à Lisbonne, au moment de l'usurpation de don Miguel, j'y trouvai le passage suivant qui me parut caractéristique : « J'ignore, disait l'ambassadeur, quel parti prendra le gouvernement britannique au sujet de l'usurpation de don Miguel; mais, en attendant, je cherche à rendre cette usurpation aussi irrégulière que possible. Elle en sera d'autant plus facile à renverser, si vous le voulez, et vous en aurez, si vous préférez la reconnaître, d'autant plus de mérite. » Il y a dans ce peu de paroles toute la politique anglaise en abrégé.

Avec la meilleure volonté du monde, il est impossible d'admettre qu'en signant le traité du 15 juillet, l'Angleterre ait été mue par un amour platonique et désintéressé pour les droits du sultan et pour sa légitimité. Est-il plus vrai qu'elle ait voulu, comme elle le prétend encore, mettre fin à la tyrannie de Méhémet-Ali et affranchir d'un joug insupportable les populations chrétiennes de la Syrie? Chose singulière! il y a douze ans, l'Angleterre faisait la guerre pour soustraire les populations chrétiennes de la Grèce aux horreurs de la domination turque; elle fait la guerre aujourd'hui pour rendre aux populations chrétiennes de la Syrie les bienfaits de la même domination. Disons toute la vérité. Si la tyrannie égyptienne était déplorable, l'anarchie turque ne l'est pas moins. Mais l'Angleterre n'exploitait pas la tyrannie égyptienne, et elle espère exploiter l'anarchie turque. De là sa préférence pour celle-ci, et l'intérêt tout nouveau qu'elle semble prendre au bien-être et à la liberté des populations.

Ce n'est donc, quoi qu'on en puisse dire, ni pour consolider la paix, ni pour diminuer l'influence russe, ni pour protéger la légitimité du sultan, ni pour venir en aide aux populations opprimées, que l'Angleterre s'est séparée de la France et a tiré le canon. Ce sont là de vains prétextes qui s'évanouissent au plus léger examen, et la vraie raison reste toujours à trouver. Cette vraie raison, voyons pourtant si nous ne pourrions pas la découvrir, non par le raisonnement, mais par l'examen attentif de certains documents irrécusables et clairs. Et d'abord, quand on cherche en Angleterre la pensée des partis, ce ne sont ni les journaux quotidiens ni les discours parlementaires qu'il convient d'interroger. Les journaux quotidiens, rédigés à la hâte, ont en général le caractère d'une spéculation plutôt que d'une opinion. Au parlement, on se pose, on se drape, on parle par la fenêtre; mais chaque parti a une *Revue* où d'ordinaire il dépose toute sa pensée et où se trahissent quelquefois ses plus secrètes intentions. Telle est pour les radicaux la *Revue de Westminster*, pour les tories la *Revue trimestrielle*, pour les whigs la *Revue d'Édimbourg*. Or, ces *Revues* ont toutes les trois, dans leur dernier numéro, examiné dans son ensemble et dans ses détails la question d'Orient. Voici, si j'ai bien lu, ce qui résulte de cet examen.

Je dirai peu de mots de l'article de la *Revue de Westminster*, écrit, dit-on, par M. Bowring. Cet article, très-favorable à la France, est d'un bout à l'autre la critique la plus amère de toute la politique de lord Palmerston. Après avoir fait ressortir ce que ces mots, « indépendance et intégrité de l'empire ottoman, » ont de ridicule dans la bouche de puissances qui, depuis bon nombre d'années, pillent à l'envi les provinces de cet empire, et qui aujourd'hui même dictent au sultan toutes leurs volontés, l'organe du parti radical rappelle l'assentiment éclatant donné par l'Angleterre à l'arrangement de Kutayah, et déclare la politique actuelle du cabinet whig aussi déloyale qu'inconséquente. Puis, au moyen d'une analyse approfondie de l'état moral et religieux des populations orientales, il arrive à cette double démonstration, qu'il est impossible de rétablir en Syrie la domination turque, et que, quand bien même on y parviendrait, ni la Syrie ni la Turquie ne s'en trouveraient mieux. La conclusion, c'est que lord Palmerston, pour un but chimérique et mauvais, a brisé l'alliance française et troublé la paix du monde. Il est inutile d'ajouter que de la *Revue de Westminster* il ne sort, sur les intentions et les vues du ministère, aucune révélation.

Avec la *Revue trimestrielle*, dont l'article est écrit par M. Croker, la lumière commence à poindre. Pour la forme, on adresse bien à lord Palmerston quelques

reproches rétrospectifs; mais en ce qui touche sa conduite depuis six mois, on lui donne raison sur tous les points. Le seul tort de lord Palmerston, c'est d'avoir montré trop de déférence pour la France et de lui avoir fait trop de concessions. Ainsi le traité aurait pu et dû être plus longtemps caché au cabinet français. Ainsi encore, c'est une faiblesse insigne que de revenir sur la déchéance prononcée contre Méhémet-Ali. Mais, à ces légères fautes près, lord Palmerston a rendu un grand service à son pays. Sait-on pourquoi? *La France tendait à prendre en Egypte et en Syrie une influence qu'il importait de lui enlever.* La *Revue* tory ne regrette nullement d'ailleurs la rupture de l'alliance française, surtout quand cette rupture peut conduire à un rapprochement avec les cours du Nord. Pour tout dire en un mot, le traité fait rentrer la politique anglaise dans la voie d'où jamais elle n'aurait dû sortir. A ce titre, il mérite l'approbation de tous ceux qui tiennent aux vieilles traditions nationales.

Ce langage, on le voit, est déjà fort clair; mais celui de la *Revue d'Edimbourg*, organe avoué du ministère, l'est bien plus. Pour comprendre toute l'importance de l'article dont il s'agit, il faut savoir qu'il a été écrit par M. Macaulay, membre du cabinet, et retouché d'une part par lord Palmerston lui-même, de l'autre par lord Clarendon, de tous les ministres le plus favorable à la France depuis la mort de lord Holland. L'article peut donc être regardé comme l'expression fidèle de l'opinion moyenne du cabinet. Or, cet article, que dit-il? Très-nettement et je le crois très-sincèrement, que le traité a eu pour but d'empêcher que l'influence en Orient se partageât entre la Russie et la France. Pendant que la Russie dominait à Constantinople, la France, patrone des chrétiens syriens et protectrice de Méhémet-Ali, prenait dans la Méditerranée une situation fâcheuse et humiliante pour l'Angleterre. Cette situation, l'Angleterre, dans l'intérêt de sa puissance aussi bien que de son commerce, ne pouvait la tolérer plus longtemps. A la vérité, quelques personnes pensent qu'on s'y est mal pris, et qu'au lieu de détruire Méhémet-Ali, il eût mieux valu prendre sa cause en main et l'enlever à la France. Mais la France avait pris les devants, et, sur ce terrain, elle eût été victorieuse. Le ministère whig a donc choisi une autre route, et l'événement prouve qu'il ne s'est pas trompé.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'après de tels aveux l'organe du ministère whig se croit encore obligé de signaler à l'indignation publique ce qu'il appelle la politique tortueuse du 12 mai et du 1er mars. Le 12 mai et le 1er mars ne sont-ils pas bien coupables en effet de n'avoir pas apprécié tout ce qu'il y avait de bienveillant et d'amical pour la France dans la politique qu'explique si clairement la revue? Ne sont-ils pas bien ingrats de s'être tenus en garde et mis à l'écart plutôt que de reconnaître par une prompte et franche adhésion de si excellents procédés? M. Macaulay, lord Palmerston et lord Clarendon, qui ne disent pas un mot des tentatives insurrectionnelles encouragées et soldées par l'Angleterre, avant le traité et au mépris de la note collective du 27 juillet, reviennent d'ailleurs, avec une vertueuse colère, sur le fameux arrangement direct, et montrent combien il était odieux de chercher à mettre d'accord le pacha et le sultan, au lieu de les brouiller. Après une action si noire, la France n'avait plus rien à attendre, et lord Palmerston pouvait sans scrupule cacher le traité bien plus longtemps qu'il ne l'a fait à M. Guizot et à M. Thiers. Quant à la réponse de lord Palmerston à la note du 8 octobre, réponse qui, on le sait, ne fut rédigée qu'après la formation du nouveau cabinet, elle était absolument nécessaire; sans

cette note, la France eût pu croire qu'on lui reconnaissait le droit de prendre l'établissement égyptien sous sa protection, et de protester contre la déchéance de Méhémet-Ali. Que cette déchéance fût ou non raisonnable, il appartenait au sultan seul, *conseillé* par ses augustes alliés, de la maintenir ou de la révoquer. La France n'était pas plus autorisée à s'en mêler que de la nomination ou de la destitution du gouverneur du Canada ou du lord lieutenant d'Irlande !

L'article collectif des trois ministres se termine d'ailleurs par quelques mots de regret sur le mécontentement de la France. Ce sont ces dernières phrases que certains journaux français ont pris soin de détacher du reste et d'offrir comme une preuve des excellents sentiments de l'Angleterre à notre profonde gratitude.

Il n'est pas besoin maintenant, je pense, de chercher quelle a été dans la question d'Orient la vraie pensée de l'Angleterre. Ce qu'elle a voulu abattre en Égypte et en Syrie dans la personne de Méhémet-Ali, comme en Espagne dans la personne de la reine régente, c'est l'influence française ; ce qu'elle a voulu fonder, c'est sa puissance sur les débris de la nôtre. Maintenant le but est atteint, et déjà l'on se dit qu'après s'être servi de la Russie pour abaisser la France, il serait doux de se servir de la France pour affaiblir la Russie. De là les politesses qu'on nous fait et la peine qu'on veut bien se donner pour nous prouver qu'après tout les derniers événements nous sont très-avantageux, et que nous n'y avons perdu que des embarras et des illusions.

Si tel est vraiment l'état des choses, on comprendra facilement que les premières séances du parlement ne m'aient pas, comme certaines personnes, transporté d'aise et rempli d'admiration. Whigs, tories et radicaux, tout le monde, il est vrai, a cru devoir parler poliment de la France ; mais tout le monde, en même temps, à deux ou trois orateurs près, a donné à la politique dont la France se plaint justement une complète adhésion. Voilà le résultat dont on a osé se vanter comme d'une réparation éclatante et presque comme d'un triomphe ! Ainsi l'Angleterre aura, depuis six mois, fait, malgré la France, contre la France, tout ce qu'elle voulait, et comme elle le voulait ! Par sa diplomatie et par ses armes, notre puissance sera abaissée, notre influence détruite, notre honneur compromis ! Puis, après cela, il suffira de cinq ou six phrases bienveillantes pour que tout soit fini, pour que nous nous tenions pour contents, pour que nous nous sentions pénétrés d'orgueil et de reconnaissance ! Pour ma part, je comprends tout autrement la situation qu'on nous a faite et les sentiments qu'elle doit nous inspirer. Je ne suis point de ceux qui se sont plaints que le nom de la France fût omis dans le discours de la couronne ; je suis encore moins de ceux qui se glorifient parce que dans la discussion de l'adresse quelques orateurs ont jeté à mon pays quelques compliments concertés. Ces compliments, d'ailleurs, je sais quel en a été le prix, et je ne puis trouver qu'ils vaillent ce qu'ils coûtent.

Maintenant je vais plus loin, et je me demande s'il est vrai que la discussion de l'adresse ait en définitive témoigné d'une si grande bienveillance à notre égard ? Le langage du parti tory, il faut le reconnaître, a été parfaitement convenable, et, tout en approuvant le traité, le duc de Wellington et sir Robert Peel n'ont pas hésité à déclarer « qu'il n'y a point de sécurité possible dans le monde quand la France est en dehors des conseils européens. » Sir Robert Peel a même fait plus, et blâmé le *mauvais procédé* de lord Palmerston au moment de la signature du traité. Mais il s'en faut que les ministres et leurs amis aient mis dans leurs discours la même courtoisie envers la France et les mêmes ménagements. C'est

lord John Russell, qui se plaint amèrement que le gouvernement français ait été assez étourdi (*reckless*) pour trouver mauvais que les puissances coalisées se soient passées de la France. C'est lord Palmerston qui se justifie d'avoir tenu la France dans l'ignorance du traité par cette simple considération, que la France, avertie, eût probablement demandé à présenter ses observations, et que beaucoup de temps ainsi aurait pu être perdu. C'est lord Melbourne enfin, qui, lorsque lord Brougham parle de ménager la susceptibilité connue de la France, répond qu'on ne peut admettre qu'une nation trouve dans son tempérament irritable une raison de dicter la loi aux autres. « Ce serait, ajoute-t-il, faire comme dans la vie privée, où trop souvent le plus mauvais caractère de la famille parvient à gouverner les autres membres à force de répéter qu'il est très-irritable, très-susceptible, et qu'il ne faut pas le mettre en colère. » Tel est le langage conciliant des ministres whigs ; voici maintenant celui de leurs amis. En Angleterre, on le sait, le membre qui propose l'adresse et celui qui l'appuie sont expressément désignés par le ministère et s'entendent avec lui. Or, que dit lord Brabason, en présentant l'adresse ? « Qu'il se réjouit, en bon Anglais, que le traité se soit exécuté malgré la France et même *en dépit* (*in spite*) de son opposition. Il espère, d'ailleurs, que la France reconnaîtra *son erreur*. » Que dit M. Grantley Berkeley en appuyant la même adresse ? « Que la politique de son noble ami (lord Palmerston) a fait de l'Angleterre l'arbitre du monde, en dépit (*in spite*) des attaques et des clameurs françaises. » Vient ensuite M. James, autre ami du ministère, qui, comme la *Revue d'Edimbourg*, déclare nettement que « le traité a eu pour but d'empêcher que la France n'eût dans le Levant plus de puissance et d'influence que l'Angleterre. L'Angleterre tout entière doit se féliciter que ce but soit glorieusement atteint. »

Qu'on ne croie pas que par ces citations je veuille ajouter à une irritation déjà bien forte ; mais il est nécessaire que la vérité soit connue : or, la vérité, je le répète, c'est que, pour tous les partis en Angleterre, l'abaissement de Méhémet-Ali et la destruction de l'influence française dans le Levant sont le sujet d'une vive satisfaction ; c'est de plus qu'une fois l'œuvre accomplie, tous les partis commencent à songer à l'avenir, et à se dire que, dans le cas possible d'une lutte entre la Russie et l'Angleterre, il serait fâcheux d'avoir entièrement perdu l'amitié de la France. Il faut donc à la fois prouver à l'Angleterre qu'on a remporté une grande victoire, et à la France que cette victoire n'est rien. Il faut, pour expliquer la rupture de l'alliance, grandir le traité outre mesure, et, pour obtenir que l'alliance se renoue, réduire le même traité aux plus minces proportions. Il faut, en un mot, démontrer qu'on a eu raison de tenir peu de compte de la France, et donner à entendre que néanmoins on est plein d'estime pour elle. Or, cela est plus embarrassant pour ceux qui ont fait le traité que pour ceux qui l'ont accepté, pour les whigs que pour les tories, pour lord Melbourne et lord Palmerston que pour le duc de Wellington et sir Robert Peel.

Je viens maintenant à la question la plus grave de toutes. En supposant que l'Angleterre fasse des avances sérieuses à la France, convient-il de les accepter ? En d'autres termes, l'alliance rompue par le traité du 15 juillet doit-elle être renouée ?

Il est d'abord un point qui me paraît hors de doute : c'est qu'aujourd'hui, et tant que le ministère whig sera à la tête des affaires, la reprise de l'alliance serait un déshonneur et une impossibilité. L'alliance anglaise, il faut le dire, n'a jamais

été très-populaire en France, et ce n'est pas sans peine que les efforts réunis du gouvernement et de la presse étaient parvenus à la faire accepter. Les raisons en sont simples. La première, tout le monde la sent ou la comprend, c'est le souvenir de la grande lutte qui, en 1814 et 1815, se termina si malheureusement pour nous. Que l'Angleterre ne conserve de cette lutte aucun ressentiment, cela est naturel, puisqu'elle en est sortie victorieuse ; mais nous ne sommes pas dans la même situation, et tout patriotisme serait éteint en France si de tels événements n'avaient laissé dans tous les cœurs de bien amers souvenirs. Il y a d'ailleurs quelque chose de plus. S'il existe une idée populaire, une idée nationale, c'est que les traités de 1815, en privant la France de toutes ses conquêtes, de celles même qui, à d'autres époques, avaient été reconnues et consacrées par l'Europe, l'ont laissée, par rapport aux autres puissances, dans un état de faiblesse et d'infériorité qui ne saurait durer toujours ; c'est par conséquent que, le jour où l'équilibre européen actuel sera troublé, la France, rajeunie par une longue paix, aura droit à quelques compensations. Or cet espoir, prochain ou lointain selon le cours des événements, tout le monde sentait que l'alliance anglaise le détruisait d'avance. L'alliance anglaise, quelque bonne qu'elle pût être dans le présent, avait donc aux yeux des masses le double tort de froisser des souvenirs respectables et de détruire de chères espérances. Ajoutez qu'un vieil instinct avertissait le pays que l'Angleterre n'est pas une alliée fort sûre, et qu'il faut toujours se tenir en garde contre elle. Ajoutons encore que l'antagonisme mal entendu selon moi, mais incontestable, des intérêts commerciaux, inspirait à des classes nombreuses de la population des inquiétudes d'une toute autre nature.

Par ces raisons et par d'autres encore, les avantages de l'alliance anglaise, appréciés dans le monde politique, ne l'étaient pas ailleurs. Qui donc, après qu'elle a été si brusquement, si perfidement rompue, oserait aujourd'hui proposer de la renouer? Qui pourrait conseiller à la France d'oublier l'humiliation qu'elle a subie, le dommage qu'elle a éprouvé, et de tendre la main, comme si rien ne fût arrivé, à ceux qu'elle accuse à bon droit de ce dommage et de cette humiliation? Il est, je le sais, des philosophes dont l'intelligence est trop vaste pour se laisser emprisonner dans les limites d'une étroite nationalité, et qui n'ont pu encore découvrir ni l'intérêt que nous avions à défendre l'établissement égyptien, ni les torts de l'Angleterre à notre égard. Mais le bon sens public n'en juge pas ainsi, et comme il arrive souvent, le bon sens public a raison contre les philosophes. Aujourd'hui donc, je le répète, l'alliance anglaise est hors de cause. Quiconque tenterait de la renouer serait désavoué à l'instant même par le pays tout entier.

Mais les ministres passent, les impressions s'effacent, les circonstances changent. N'est-il donc pas possible que, dans un délai plus ou moins éloigné, la tentative des dernières années soit reprise, et que l'union des deux grands peuples constitutionnels de l'Europe, de ceux qui marchent à la tête de la civilisation, s'accomplisse enfin et se consolide? N'est-il pas possible que cette union si grande et si féconde produise de tels résultats et porte de tels fruits, que toutes les rancunes et toutes les préventions s'évanouissent pour toujours?

Je suis, je l'ai dit ailleurs, de ceux qui ont toujours le plus vivement désiré le maintien et l'affermissement de l'alliance anglaise. Sans m'abuser sur les torts d'une politique toujours la même, quel que soit le parti qui gouverne, j'aime et j'estime l'esprit à la fois hardi et prudent, entreprenant et patient, qui a conduit

ce peuple à de si hautes destinées. J'aime et j'estime jusqu'à cet orgueil patriotique qui, lorsque le nom anglais est sérieusement engagé, fait taire pour un moment toutes les dissidences, suspend toutes les querelles, efface toutes les nuances, et rallie autour du drapeau national toutes les opinions. C'est en Angleterre, d'ailleurs, qu'est né et que s'est développé dans sa grandeur et dans sa puissance le gouvernement auquel je suis sincèrement attaché, ce gouvernement parlementaire dont en France nous poursuivons la réalité avec tant de peine et si peu de succès. J'ajoute que, de tous les grands Etats européens. l'Angleterre est le seul qui n'ait aucune malveillance pour notre révolution, et qui, lorsque ses intérêts ne sont pas contraires aux nôtres, nous veuille un peu de bien. De plus, et ceci est le point capital, l'alliance anglo-française, quand elle est réelle, garantit la paix du monde, et favorise au plus haut degré les progrès de la civilisation. Malgré cela, je ne crois pas, je ne crois plus, à l'union intime de la France et de l'Angleterre. Je vais dire pourquoi.

Mettons pour un moment de côté les raisons que j'ai déjà indiquées. raisons graves pourtant, qui rendent l'alliance anglaise difficile à justifier dans le pays. Supposons que le temps ait triomphé des antipathies nationales, vaincu les préjugés populaires, rapproché les intérêts commerciaux; supposons même que toute idée d'agrandissement ait disparu, et que la France ne tourne plus un œil de regret vers son ancienne frontière; encore faut-il, pour que l'union intime des deux pays s'établisse, que ce soit à des conditions égales et de manière qu'une des parties ne reste pas à la discrétion de l'autre. Or, n'est-il pas presque impossible qu'il en soit ainsi? L'Angleterre, Etat insulaire et la première des puissances maritimes, n'a rien à craindre, on le sait et elle le sait, pour son indépendance et pour sa nationalité. Pour elle, toute la question est d'augmenter ses possessions d'outre-mer, d'accroître son commerce, d'étendre son influence. C'est donc à la fois sur tous les points du globe qu'on la rencontre, c'est de toutes les puissances qu'elle a besoin à la fois, c'est à toutes les puissances qu'elle a simultanément affaire.

D'une telle situation plus encore peut-être que du caractère national, est née cette politique égoïste, qui, depuis si longtemps, a signalé tous les cabinets anglais. Parce qu'elle est en sûreté, l'Angleterre veut se passer toutes ses fantaisies; parce qu'elle a des intérêts divers dans toutes les parties du monde, il lui faut des appuis et des langages divers. Ne vous étonnez donc pas que l'Angleterre soit monarchique dans tel pays et républicaine dans tel autre, ici votre alliée, là votre ennemie, aujourd'hui pleine d'égards et de bienveillance, demain dédaigneuse et hautaine. Ne vous étonnez pas qu'elle emprunte successivement ou à la fois tous les principes et tous les tons. C'est là la condition de sa grandeur, de sa puissance et presque de son existence. On parle beaucoup depuis quelque temps de politique d'isolement; la politique d'isolement par excellence est celle de l'Angleterre. Il entre seulement dans les calculs de cette politique de ne pas s'avouer elle-même et de prendre un autre nom.

Je ne discute pas la politique que je signale en ce moment; je me borne à constater que cette politique existe et qu'elle paraît plus florissante que jamais. Or, la France, je le demande, y sera-t-elle prise une seconde fois ? Dans le résumé qui commence cet article, on a pu voir comment, dans les plus beaux temps de l'alliance, l'Angleterre s'est comportée à notre égard en Grèce, en Espagne, en Belgique, partout. On a vu un peu plus loin quels sont les véritables motifs. les

motifs avoués du traité du 15 juillet. La France s'exposera-t-elle de nouveau à de semblables déceptions ? Voilà la vraie question, celle que je pose, et qui malheureusement ne me paraît pas susceptible de deux solutions. Ainsi, qu'on le remarque bien, il ne s'agit pas de savoir si l'alliance anglo-française, sincère et réelle, serait bonne pour la France et pour le monde. Sur ce point, je reste, pour ma part, fidèle à ma vieille conviction ; mais il s'agit de savoir si, de la part de l'Angleterre au moins, l'alliance anglo-française peut être sincère et réelle ; il s'agit de savoir en outre si la France doit s'accommoder d'être, selon les convenances et les caprices du moment, prise, quittée et reprise. Je ne le pense pas, et je crois être certain que la France est de cet avis tout entière. Il y avait en France, il y a un an, des hommes politiques qui combattaient l'alliance anglaise et d'autres qui la soutenaient. Les premiers aujourd'hui se targuent de prévoyance ; les derniers s'affligent et s'irritent d'avoir été trompés ; tous se promettent de garder au fond du cœur le long souvenir d'une conduite que rien ne peut justifier.

Maintenant faut-il, passant d'un extrême à l'autre, que la France se précipite en aveugle dans de nouvelles alliances, et se pose systématiquement comme ennemie de l'Angleterre ? Quelques personnes le voudraient ; mais il n'y aurait, ce me semble, dans une telle politique ni dignité ni sûreté. De tout ce qui constitue une alliance réelle, la bienveillance réciproque, les rapports intimes et confiants, les bons offices mutuels, il ne peut plus être question ; rien n'empêche d'ailleurs que les deux pays, quand ils seront d'accord, n'agissent encore en commun. Nous sommes aujourd'hui, par rapport à l'Angleterre, ce que nous avons été depuis dix ans par rapport aux autres puissances européennes, désireux de vivre en paix, mais libres de tout engagement comme de toute préférence, et prêts, si quelque collision éclate, à profiter, soit d'un côté soit de l'autre, de toutes les chances qui peuvent s'offrir à nous. Si cette situation a ses inconvénients, elle a aussi ses avantages, et, puisqu'on nous l'a faite, nous devons l'accepter résolument, sans hésiter et sans nous en départir.

Cette politique d'isolement et d'expectative est tout simplement, au reste, celle que la chambre a conseillée dans son adresse et que le gouvernement a acceptée. On sait quel est mon avis sur ce qui s'est passé il y a trois mois, et sur la mission que le ministère est venu remplir. Selon moi, il y avait dans la question d'Orient une autre attitude à prendre, un autre rôle à jouer, et je persiste à croire que, même au mois d'octobre, une résolution plus énergique eût tout sauvé. Mais quand les faits ont été accomplis et le ministère changé, il est clair que l'attitude d'isolement était la seule possible. J'ajoute, pour être juste, que, cette attitude une fois prise, il me paraît qu'elle a été jusqu'ici bien gardée. Je n'en veux d'autre preuve que l'inquiétude qui se manifeste en Angleterre, et l'amertume avec laquelle la presse ministérielle commence à parler des ministres qu'elle exaltait naguère, entre autres de M. Guizot. J'espère que le gouvernement persévérera, et que ni injures ni caresses ne le feront dévier de son terrain. Encore une fois, nous ne sommes pas les ennemis de l'Angleterre ; nous ne sommes plus ses alliés. Il faut que cela soit bien entendu et bien compris de tout le monde.

Il est une dernière réflexion qui me frappe. Supposez qu'au mois de juillet dernier un ministère tory ait gouverné l'Angleterre et que les signataires du traité s'appellent le duc de Wellington et lord Aberdeen, au lieu de lord Melbourne et de lord Palmerston ; supposez que le parti, jusqu'à ce jour peu favorable à la France, ait ainsi brisé l'alliance française et rétabli, au profit du souve-

rain légitime de la Turquie, une sorte de sainte-alliance ; supposez que dans les détails de la négociation comme dans l'exécution de la convention il y ait eu si peu de franchise, de courtoisie, de ménagements pour la France ; puis supposez que le parlement s'ouvre dans de telles circonstances et ait à rendre compte de sa conduite, de quel blâme énergique, de quelles éloquentes malédictions les whigs et les radicaux ne poursuivraient-ils pas une politique si déloyale et si imprévoyante ! « Vous triomphez, diraient-ils, parce que nos matelots se sont bien battus, et le succès actuel vous enivre ; mais ce succès, il faut que le pays en connaisse les déplorables conséquences. L'Angleterre avait un ennemi qui depuis dix ans ne cesse de marcher à sa rencontre, et qui, tôt ou tard, doit lui livrer un combat à mort. Elle avait un allié sur lequel, au moment décisif, elle pouvait compter. Eh bien ! pour un intérêt douteux, insignifiant, passager, vous avez voulu que l'Angleterre se joignît à son ennemi pour affaiblir, pour humilier son allié. Vous avez ainsi perdu cet allié, et préparé peut-être, pour un avenir prochain, la plus redoutable des coalitions. Vous avez de plus, en vous jetant dans les bras des Etats absolutistes, brisé à jamais l'union des Etats constitutionnels, cette union qui promettait de si nobles, de si pacifiques conquêtes à la liberté, à la civilisation. C'est là sacrifier le principal à l'accessoire, l'avenir au présent, la grande politique à la petite. La paix du monde compromise, les progrès de la civilisation arrêtés, l'alliance française perdue, la puissance russe doublée, voilà en définitive les résultats de votre funeste conduite. Retirez-vous donc, et cédez la place à des hommes qui pourront travailler à réparer les maux que vous avez faits. »

Si la question s'était ainsi posée et qu'un tel langage eût été tenu, la France du moins eût pu croire que le pays ne s'associait point à la conduite de son gouvernement. Au lieu de s'en prendre au pays, peut-être alors s'en serait-elle prise uniquement à ceux que, depuis cinquante ans, elle considère comme ses éternels ennemis. Mais ce sont les whigs qui ont signé le traité, et dès lors toute illusion comme toute réparation est devenue impossible. Les tories ont approuvé le traité, parce qu'il est conforme à leur politique ; les whigs et les radicaux modérés, parce qu'ils soutiennent le cabinet. Les radicaux extrêmes sont seuls restés fidèles à l'alliance, et ce n'est pas assez. On peut donc dire qu'en trois mois les whigs ont fait plus que les tories en vingt ans pour séparer définitivement la France de l'Angleterre. J'ignore si cette déplorable politique leur a assuré pour quelques jours le pouvoir qui leur échappait à la fin de la dernière session ; mais ce que je sais, c'est qu'ils ne tomberont plus aujourd'hui comme ils seraient tombés il y a un an. Il y a un an, ils eussent emporté leurs principes, leur caractère, et les vives sympathies de tout ce qui aime la liberté et la civilisation. Ils rentreront aujourd'hui dans la retraite, infidèles à eux-mêmes et maudits en Europe par ceux qui furent leurs véritables amis. Quant aux tories modérés, je n'hésite pas à dire qu'ils doivent beaucoup au traité du 15 juillet, et que leur situation s'est élevée autant que celle des whigs a descendu. La France, qui, l'an dernier, eût vu leur avénement avec chagrin, le verrait aujourd'hui avec joie, et les puissances absolutistes les préféreront toujours aux whigs, malgré ce que ceux-ci ont fait pour elles. Pour moi, je n'hésite pas à le dire, entre lord Melbourne et sir Robert Peel, celui-ci a la supériorité incontestable de la conséquence dans la conduite et de la mesure dans le langage. Quand sir Robert Peel sera premier ministre, je ne crois pas que l'alliance doive se renouer ; mais elle sera certainement moins impossible qu'aujourd'hui.

P. Duvergier de Hauranne.

SOUVENIR.

J'espérais bien pleurer, mais je croyais souffrir,
En osant te revoir, place à jamais sacrée,
O la plus chère tombe et la plus ignorée
Où dorme un souvenir !

Que redoutiez-vous donc de cette solitude,
Et pourquoi, mes amis, me preniez-vous la main,
Alors qu'une si douce et si vieille habitude
Me montrait ce chemin ?

Les voilà, ces coteaux, ces bruyères fleuries,
Et ces pas argentins sur le sable muet,
Ces sentiers amoureux remplis de causeries,
Où son bras m'enlaçait.

Les voilà, ces sapins à la sombre verdure,
Cette gorge profonde aux nonchalants détours,
Ces sauvages amis dont l'antique murmure
A bercé mes beaux jours.

Les voilà, ces buissons où toute ma jeunesse,
Comme un essaim d'oiseaux, chante au bruit de mes pas !
Lieux charmants, beau désert qu'aimait tant ma maîtresse,
Ne m'attendiez-vous pas ?

Ah ! laissez-les couler, elles me sont bien chères,
Ces larmes que soulève un cœur encor blessé !
Ne les essuyez pas, laissez sur mes paupières
Ce voile du passé !

Je ne viens point jeter un regret inutile
Dans l'écho de ces bois témoins de mon bonheur.
Fière est cette forêt dans sa beauté tranquille,
Et fier aussi mon cœur.

Que celui-là se livre à des plaintes amères,
Qui s'agenouille et prie au tombeau d'un ami.
Tout respire en ces lieux; les fleurs des cimetières
Ne poussent point ici.

Voyez ! la lune monte à travers ces ombrages.
Ton regard tremble encor, belle reine des nuits ;
Mais du sombre horizon déjà tu te dégages,
Et tu t'épanouis.

Ainsi de cette terre, humide encor de pluie,
Sortent, sous tes rayons, tous les parfums du jour ;
Aussi calme, aussi pur, de mon âme attendrie
Sort mon ancien amour.

Que sont-ils devenus, les chagrins de ma vie ?
Tout ce qui m'a fait vieux est bien loin maintenant.
Et rien qu'en regardant cette vallée amie,
Je redeviens enfant.

O puissance du temps ! ô légères années !
Vous emportez nos pleurs, nos cris et nos regrets ;
Mais la pitié vous prend, et sur nos fleurs fanées
Vous ne marchez jamais.

Tout mon cœur te bénit, bonté consolatrice !
Je n'aurais jamais cru que l'on pût tant souffrir
D'une telle blessure, et que sa cicatrice
Fût si douce à sentir.

Loin de moi les vains mots, les frivoles pensées,
Des vulgaires douleurs linceul accoutumé,
Que viennent étaler sur leurs amours passées
Ceux qui n'ont point aimé !

Dante, pourquoi dis-tu qu'il n'est pire misère
Qu'un souvenir heureux dans les jours de douleur ?
Quel chagrin t'a dicté cette parole amère,
Cette offense au malheur ?

En est-il donc moins vrai que la lumière existe,
Et faut-il l'oublier, du moment qu'il fait nuit ?
Est-ce bien toi, grande âme immortellement triste,
Est-ce toi qui l'as dit ?

Non, par ce pur flambeau dont la splendeur m'éclaire,
Ce blasphème vanté ne vient pas de ton cœur.
Un souvenir heureux est peut-être sur terre
Plus vrai que le bonheur.

Eh quoi ! l'infortuné qui trouve une étincelle
Dans la cendre brûlante où dorment ses ennuis,
Qui saisit cette flamme, et qui fixe sur elle
Ses regards éblouis ;

Dans ce passé perdu quand son âme se noie,
Sur ce miroir brisé lorsqu'il rêve en pleurant,
Tu lui dis qu'il se trompe, et que sa faible joie
N'est qu'un affreux tourment !

Et c'est à ta Françoise, à ton ange de gloire,
Que tu pouvais donner ces mots à prononcer,
Elle qui s'interrompt, pour conter son histoire,
D'un éternel baiser !

Qu'est-ce donc, juste Dieu, que la pensée humaine,
Et qui pourra jamais aimer la vérité,
S'il n'est joie ou douleur si juste et si certaine,
Dont quelqu'un n'ait douté ?

Comment vivez-vous donc, étranges créatures !
Vous riez, vous chantez, vous marchez à grands pas ;
Le ciel et sa beauté, le monde et ses souillures
Ne vous dérangent pas.

Mais lorsque, par hasard, le destin vous ramène
Vers quelque monument d'un amour oublié,
Ce caillou vous arrête, et cela vous fait peine
Qu'il vous heurte le pié.

Et vous criez alors que la vie est un songe,
Vous vous tordez les bras comme en vous réveillant,
Et vous trouvez fâcheux qu'un si joyeux mensonge
Ne dure qu'un instant.

Malheureux ! cet instant où votre âme engourdie
A secoué les fers qu'elle traîne ici-bas,
Ce fugitif instant fut toute votre vie ;
Ne le regrettez pas !

Regrettez la torpeur qui vous cloue à la terre,
Vos agitations dans la fange et le sang,
Vos nuits sans espérance et vos jours sans lumière,
C'est-là qu'est le néant !

Mais que nous revient-il de vos froides doctrines?
Que demandent au ciel ces regrets inconstants
Que vous allez semant sur vos propres ruines
A chaque pas du Temps?

Oui, sans doute, tout meurt; ce monde est un grand rêve,
Et le peu de bonheur qui nous vient en chemin,
Nous n'avons pas plus tôt ce roseau dans la main
Que le vent nous l'enlève.

Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments
Que deux êtres mortels échangèrent sur terre,
Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents
Sur un roc en poussière.

Ils prirent à témoin de leur joie éphémère
Un ciel toujours voilé qui change à tout moment,
Et des astres sans nom que leur propre lumière
Dévore incessamment.

Tout mourait autour d'eux, l'oiseau dans le feuillage,
La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs piés,
La source desséchée où vacillait l'image
De leurs traits oubliés;

Et sur tous ces débris joignant leurs mains d'argile,
Etourdis des éclairs d'un instant de plaisir,
Ils croyaient échapper à cet Etre immobile
Qui regarde mourir!

— Insensés! dit le sage.— Heureux! dit le poète.
Et quels tristes amours as-tu donc dans le cœur,
Si le bruit du torrent te trouble et t'inquiète,
Si le vent te fait peur?

J'ai vu sous le soleil tomber bien d'autres choses
Que les feuilles des bois et l'écume des eaux,
Bien d'autres s'en aller que le parfum des roses
Et le chant des oiseaux.

Mes yeux ont contemplé des objets plus funèbres
Que Juliette morte au fond de son tombeau,
Plus amers que le toast à l'ange des ténèbres
Porté par Roméo.

J'ai vu ma seule amie, à jamais la plus chère,
Devenue elle-même un sépulcre blanchi,
Une tombe vivante, où flottait la poussière
De notre mort chéri.

De notre pauvre amour, que dans la nuit profonde
Nous avions sur nos cœurs si doucement bercé !
C'était plus qu'une vie, hélas ! c'était un monde
Qui s'était effacé !

Oui, jeune et belle encor, plus belle, osait-on dire,
Je l'ai vue, et ses yeux brillaient comme autrefois.
Ses lèvres s'entr'ouvraient, et c'était un sourire,
Et c'était une voix ;

Mais non plus cette voix, non plus ce doux langage,
Ces regards adorés dans les miens confondus ;
Mon cœur encor plein d'elle errait sur son visage,
Et ne la trouvait plus.

Et pourtant j'aurais pu marcher alors vers elle,
Entourer de mes bras ce sein vide et glacé,
Et j'aurais pu crier : Qu'as-tu fait, infidèle,
Qu'as-tu fait du passé ?

Mais non ; il me semblait qu'une femme inconnue
Avait pris par hasard cette voix et ces yeux ;
Et je laissai passer cette froide statue,
En regardant les cieux.

Eh bien ! ce fut sans doute une horrible misère
Que ce riant adieu d'un être inanimé.
Eh bien ! qu'importe encor ? O nature ! ô ma mère !
En ai-je moins aimé ?

La foudre maintenant peut tomber sur ma tête,
Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché.
Comme le matelot brisé par la tempête,
Je m'y tiens attaché.

Je ne veux rien savoir, ni si les champs fleurissent,
Ni ce qu'il adviendra du simulacre humain,
Ni si ces vastes cieux éclaireront demain
Ce qu'ils ensevelissent.

Je me dis seulement : à cette heure, en ce lieu,
Un jour, je fus aimé, j'aimais, elle était belle.
J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle,
Et je l'emporte à Dieu !

ALFRED DE MUSSET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 février 1841.

M. le président du conseil vient de présenter à la chambre des pairs le projet de loi sur les fortifications de Paris, tel qu'il a été voté par la chambre des députés. En demandant à la pairie l'approbation du projet, le maréchal Soult a formellement déclaré qu'il adoptait le système tout entier, sans réserve ; que le cabinet prenait le projet amendé par la chambre élective sous sa responsabilité et se l'appropriait. D'ailleurs maintenant, le maréchal dit tout haut, à qui veut l'entendre, que c'est là le projet qu'il importe d'adopter et qu'il n'acceptera aucun amendement. Ainsi, plus de prétexte pour ceux des adversaires de la loi qui, hommes monarchiques et amis du pouvoir, n'envisagent pas cette grande question uniquement comme un levier pour faire sauter le cabinet. Il serait triste de voir choisir ce terrain, le terrain de la défense nationale, pour y établir une lutte de partis et d'intérêts personnels. C'est alors que la gauche et le centre gauche, qui ont fait taire toutes leurs rivalités politiques devant la grandeur imposante de cette question, auraient quelque droit de faire entendre au parti gouvernemental de sévères paroles. Il serait en effet trop déplorable de voir en ce moment éclater une crise ministérielle dont nul ne pourrait prévoir l'issue ; elle éclaterait cependant si le projet n'était pas accepté ; elle éclaterait au milieu d'une lutte entre les deux chambres ; elle éclaterait, et en même temps l'opinion publique se trouverait vivement excitée par le rejet d'une mesure que le président du conseil a eu raison d'appeler *toute nationale*. Ce serait une triste célébrité que celle qui s'attacherait à une semblable crise et aux hommes qui en auraient été les auteurs. Et qui oserait ensuite étendre la main vers le pouvoir et en saisir les rênes ? Il le faudrait cependant, car, encore une fois, le ministère du 29 octobre ne pourrait pas les garder, et il est juste d'ajouter qu'il ne le voudrait pas, en eût-il le pouvoir. Il se formerait alors une coalition nouvelle, non cette coalition imaginée *à priori*, faite à la main, et sur laquelle la *Revue* garde ses premières et anciennes convictions, mais une coalition qui naîtrait de la situation, de la force des choses, une coalition qui se placerait non en face, mais autour du trône, afin de soutenir le gouvernement de notre choix dans ses nobles projets pour la défense et la

dignité du pays. Cette coalition écrirait sur son drapeau, elle en aurait le droit : Révolution de juillet, monarchie de juillet, dynastie nationale, défense du pays, dignité de la France; qu'écriraient les adversaires sur le leur?

Qu'ils lisent les journaux de l'étranger, les journaux humbles et dociles de l'Allemagne censurée. D'où viennent ce langage superbe, ces menaces ridicules, ces colères si mal déguisées, ces inquiétudes affectées à propos de nos fortifications et de nos armements? Ils avaient pris depuis vingt-cinq ans la douce habitude de voir la France démantelée, à moitié désarmée, ses arsenaux mal approvisionnés, ses ports dégarnis, et ils voudraient nous imposer cette faiblesse et cette misère comme notre état ordinaire, régulier, permanent. Il leur est alors si facile, si commode, sous les inspirations vivantes encore, quoi qu'on en dise, de la sainte-alliance et des fameux congrès de Vérone, de Leybach et autres, de renouer leurs vieilles amitiés, et de se mettre tous ensemble, en laissant la France de côté. Voyez plutôt le traité du 15 juillet, et ne perdons jamais de vue que la Prusse et l'Autriche y ont souscrit contre leurs vrais intérêts, uniquement pour aider la Russie à briser l'alliance anglo-française, au risque des luttes qui pourraient s'ensuivre. Que dis-je? ces puissances savaient bien que la France était loin d'être préparée pour ces luttes; elles savaient bien que leurs projets seraient accomplis avant que la France pût faire une démonstration sérieuse. S'ils avaient su le contraire, si notre armée, notre marine, nos forteresses, nos arsenaux, nos magasins se fussent trouvés dans une juste proportion avec le rang que la France doit occuper dans le monde, et avec les avantages et les inconvénients qui sont l'effet inévitable de sa condition politique, le traité du 15 juillet n'aurait pas été signé; l'Autriche et la Prusse n'auraient pas fait si bon marché de leurs propres intérêts aux séductions moscovites et aux caprices despotiques du cabinet anglais. Mais rassurées par notre faiblesse, elles n'avaient qu'à opter entre leurs vieilles et intimes amitiés et leurs relations polies, mais froides, avec nous : elles n'ont pas hésité.

Ainsi que les amis de la paix quelle qu'elle soit, que ceux qui auraient le malheur de préférer quelque tentative industrielle de plus à la dignité de la France, ne viennent pas nous dire que, si le pays eût été armé, il n'aurait pu prévenir notre déchéance en Orient que par la guerre. Non; même ce triste et honteux prétexte leur manque; ce déplorable raisonnement n'est pas fondé. Il n'est pas d'homme sensé qui ne soit convaincu que le traité n'aurait pas été signé en présence de la France *in procinctu*, toute préparée au combat. Il ne l'aurait pas été, quand même nos ministres auraient osé crier à tue-tête qu'ils voulaient la paix à tout prix, et que rien au monde ne les aurait déterminés à brûler une amorce. Nous avons assez montré à l'étranger que les ministres ne sont pas immortels chez nous, et que nous pouvons d'un instant à l'autre changer d'hommes et de système. Ce n'est pas à nos déclarations, c'est à notre impuissance que les étrangers se fiaient. Ils se rassuraient, ils osaient, parce que notre épée était brisée. Qu'importe le bras, lorsque l'épée manque? Mais si elle existe, et fortement trempée, l'étranger a-t-il besoin d'apprendre que le bras pour la manier ne manquerait jamais à la France?

La paix aurait donc été maintenue, cette paix dont nous ne méconnaissons certes pas les bienfaits, cette paix qu'avec tous les hommes sensés, raisonnables, nous désirons vivement conserver au pays. Mais dans l'état actuel des choses et du monde politique, la paix de la France désarmée serait une paix honteuse, la

paix de la France armée et faisant chez elle ce que bon lui semble est seule une paix digne et honorable.

L'option n'est donc pas entre la paix et la guerre, mais entre l'abaissement et la paix, entre une paix imprévoyante, impuissante, résignée à tout souffrir, et une paix pleine de force et de prudence, connaissant les droits du pays, et décidée à les maintenir envers et contre tous, comme il convient à une grande puissance qui veut tout aussi peu chercher de méchantes querelles à ses voisins qu'être le jouet de leurs caprices ou la victime de leur égoïsme.

C'est de ce point de vue, c'est à la lumière de ces vérités, que nous envisageons la grande question des fortifications de Paris. Nous sommes heureux de nous trouver aujourd'hui parfaitement d'accord avec l'homme de guerre qui, dans sa longue carrière, a donné tant de preuves de dévouement à la France, et a si vaillamment combattu pour la gloire et la dignité du pays le jour même où il n'était plus possible de combattre pour ses intérêts.

C'est avec le vainqueur de Toulouse que nous aimons à répéter que, « plus on ajoutera de garanties à la défense du pays, plus on donnera de gages au maintien de la paix ; car la paix se fonde sur la force, et on ne peut la dicter et l'accepter honorablement qu'à ce prix. »

C'est avec lui que nous rappelons que, « en fait de dignité nationale, il y a des entreprises qu'on peut débattre longuement avant de les décider, surtout avant de les proclamer, mais sur lesquelles il n'est plus possible d'hésiter, une fois qu'elles ont été résolues et annoncées. »

C'est encore en empruntant ses paroles que nous disons : « C'est quand on n'a pas sujet de le craindre, qu'on peut supposer le danger et qu'on doit le prévenir. Faudrait-il attendre ici des coalitions renaissantes, pour y opposer l'enthousiasme indiscipliné du patriotisme qui cherche quelquefois le salut public dans des moyens extrêmes de résistance, et qui supplée par la violence à la force ? N'est-il pas plus sage de préparer une défense régulière et organisée ? »

C'est là un langage d'homme sérieux, d'homme d'Etat ; il est à regretter seulement qu'on ne l'ait pas tenu dès le principe. Quoi qu'il en soit, quand le maréchal Soult ne craint pas de rappeler que dans ce siècle la guerre remue des masses d'hommes, envahit brusquement les Etats et vise droit aux capitales, quand il ne craint pas de rappeler qu'on a vu, à deux reprises, la conquête décider, en vingt-quatre heures, à Paris, les destinées de la France et frapper de stérilité l'admirable campagne de 1814, parce qu'il manquait aux opérations de l'armée un point d'appui dans des fortifications qui, en couvrant la capitale, auraient déconcerté la marche des ennemis et rendu leur liberté d'action aux corps d'armée français, qui pourrait se croire le droit de repousser ces tristes souvenirs et ces leçons salutaires ? Qui viendra nous dire : Nous ne redoutons rien de tout ce que redoute la vieille expérience d'un capitaine éprouvé, du lieutenant de l'empereur ? N'aurait-on pas alors quelque droit de leur répondre : Vous avez donc un parti pris, vous voulez donc assurer non la défense, mais la reddition ; vous aimez mieux nous livrer à l'étranger que de le combattre ?

Sans doute, ce serait là méconnaître les intentions vraies des adversaires du projet. Le ciel nous préserve d'attribuer à qui que ce soit la pensée de livrer le sol de la patrie, la capitale de la France à l'ennemi. Nous voulions seulement faire sentir à des hommes honorables, dont nous ne partageons pas l'opinion, mais dont nous ne suspectons pas la bonne foi et le patriotisme, quelle conséquence extrême

une logique rigoureuse pourrait essayer de tirer de leurs prémisses. Lorsque les fortifications de Paris sont hautement demandées par les hommes les plus compétents, lorsque les autorités les plus imposantes corroborent cette demande, lorsque la couronne les propose sous la responsabilité de deux cabinets de politique diverse, unanimes sur ce point, lorsque la demande se fonde et sur les faits historiques les plus irrécusables, les plus décisifs, et sur les principes de la grande guerre telle que les hommes de l'art la conçoivent et la font aujourd'hui, et sur les données les plus certaines de la politique, données dont, hier encore, on a vu quels sont les résultats et la portée, peut-on s'étonner si les hommes qui résistent à ces impulsions, qui ferment les yeux à cette lumière, sont accusés, dans nos temps de luttes et de partis, de méconnaître la dignité, la grandeur du pays, les intérêts de la défense nationale ?

Au surplus, nous croyons, et c'est notre ferme conviction, que cette grande mesure nationale trouvera à la chambre des pairs l'accueil qu'elle a trouvé à la chambre des députés. Ce n'est pas au Luxembourg, où siégent tant d'hommes de guerre et tant d'hommes d'Etat, où les lumières d'une haute raison se fortifient de tout ce que l'histoire vivante de la patrie et l'expérience personnelle peuvent leur fournir d'appui, qu'on peut craindre de voir la loi rejetée ou altérée, ce qui, dans le cas particulier, ne serait qu'un rejet mal déguisé. La chambre des pairs ne voudrait certes pas choisir pareil terrain pour faire acte de toute-puissance et amener pour son compte une crise ministérielle.

Sans doute le projet trouvera des opposants. Toute mesure importante en trouve, et il est bon qu'il en soit ainsi dans une assemblée politique ; le débat élève, fortifie, nationalise les lois.

Sans doute quelque divergence politique, quelque reflet de l'esprit de parti pénètre même dans l'enceinte calme et grave du Luxembourg, assez pour animer la discussion, non pour en déterminer les résultats.

Sans doute encore l'origine première du projet paraît lui être défavorable au Luxembourg. Le cabinet du 1er mars n'y est pas, dit-on, en bonne odeur. Cependant, dans la session dernière, le cabinet du 1er mars étant aux affaires, la chambre a montré dans plus d'une occasion que, quelles que fussent les dispositions personnelles de ses membres envers ce cabinet, elle savait apprécier les mesures proposées en elles-mêmes, sans préjugé ni parti pris. Le rejet de la loi sur le remboursement de la rente ne touchait en rien à la politique du 1er mars.

Au surplus, si nous sommes bien informés, les hommes de guerre les plus éminents sont tous d'accord sur la question ; tous reconnaissent que, dans l'état actuel des choses, le projet de loi doit être adopté, ainsi que M. le maréchal Soult l'a demandé dans l'exposé des motifs, sans modification aucune.

On dit que les fortifications de Paris n'éveillent pas seules la sollicitude de nos voisins. On assure qu'après les observations de l'Autriche et de la Prusse sur nos armements de terre sont arrivées celles du cabinet anglais sur nos armements maritimes, sur la force de notre marine dans la Méditerranée. Singulière inquiétude de la part d'une puissance qui couvre toutes les mers de ses vaisseaux, qui fait sans scrupule flotter son pavillon sur des territoires qui ne lui appartiennent pas, et qui marche effrontément de conquêtes en conquêtes, comme s'il n'existait dans ce monde d'autres Etats que l'Angleterre et les pays qu'elle dévore ! La réponse a été, dit-on, la même que celle qui a été faite aux gouvernements d'outre-Rhin. La France arme parce qu'il lui convient d'armer et qu'elle est maîtresse

chez elle. Armez à votre tour, si cela vous convient : nous ne vous demanderons aucune explication, nous n'avons aucune crainte. De même pour l'Angleterre : qu'elle double, si bon lui semble, ses forces dans la Méditerranée. La France n'a pas d'observation à lui faire ; elle n'en admet pas pour elle-même.

Méhémet-Ali s'est conformé aux injonctions du sultan. La flotte turque a quitté Alexandrie, et l'armée égyptienne doit, à l'heure qu'il est, avoir complétement évacué la Syrie. L'Egypte est abaissée ; la Syrie est loin d'être rentrée sous la domination paisible de la Porte. L'esprit d'indépendance et de nationalité paraît vouloir s'éveiller dans cette partie de l'Orient, esprit que le sultan n'aurait pas les moyens d'étouffer. D'ailleurs l'élément chrétien s'agite de son côté et sert activement en Europe la cause des habitants de la Palestine et de la ville de Jérusalem. Il est difficile de dire ce qui peut sortir de ces mouvements : tout est encore à l'état d'embryon ; mais le germe existe et les circonstances en favorisent le développement.

Les Anglais ne paraissent pas retirer tous les avantages qu'ils se promettaient de leur coup de main sur la Chine. Le coup de main était facile ; le difficile est d'en tirer parti. L'inertie chinoise est plus redoutable qu'une armée aguerrie. Les Chinois ne se défendent guère, mais ils ne cèdent jamais qu'à moitié ; ils traitent et ne concluent pas. En attendant, les Anglais se meurent misérablement, tués qu'ils sont par les fatigues, l'insalubrité du climat et la difficulté de suffire, dans ces lointains parages, à toutes les nécessités du soldat, et du soldat anglais, qui supporte mal la disette et les privations. Si elle n'obtient pas la libre importation de l'*opium*, l'Angleterre aura manqué le but de ses efforts ; et quand même elle arracherait cette concession, quelle garantie aura-t-elle de l'exécution d'un traité qui aurait pour résultat l'empoisonnement d'un empire, l'abrutissement et la mort de nombreuses générations ? Qu'on vienne ensuite nous parler de l'influence que les principes du christianisme exercent sur la politique de l'Angleterre !

Une affaire très-grave agite maintenant les esprits en Angleterre et aux Etats-Unis. Nous voulons parler du procès criminel que l'Etat de New-York a cru pouvoir intenter contre M. Mac-Leod, comme coupable d'avoir, le 20 décembre 1837, pris une part active à l'incendie du brick américain *la Caroline*, stationné à Navy-Island et appartenant à l'Etat de New-York. Le navire incendié fut livré au courant qui l'entraîna dans la grande chute du Niagara, ce qui fut une cause de mort pour plusieurs Américains.

Nous ne voulons pas examiner ici la question de savoir si les autorités anglaises excédaient ou non le droit de la guerre par cette expédition, si cette violation du territoire de l'Union et de la propriété américaine était une représaille suffisamment justifiée ou du moins excusable. C'est là une question internationale à débattre entre les deux gouvernements, le gouvernement anglais et la confédération. Mais quelque sévères et difficiles que nous ayons aujourd'hui le droit d'être à l'endroit du gouvernement anglais, notre impartialité ne nous permet pas de méconnaître tout ce qu'il y a d'insolite, disons-le, d'injuste, dans les poursuites intentées contre M. Mac-Leod. Il est constant, nul ne l'a mis en doute, que M. Mac-Leod n'était qu'un agent du gouvernement anglais, qu'il ne faisait que mettre à exécution les ordres de ses supérieurs hiérarchiques, qu'il faisait la guerre comme on lui avait ordonné de la faire, que le gouvernement anglais ne l'a point désavoué. Dès lors qui a pu imaginer de changer la question et de faire

une affaire personnelle d'une affaire internationale? Qui peut rendre M. Mac-Leod responsable des faits de son gouvernement? Autant vaudrait soutenir que, si Turenne se fût rendu aux eaux de Bade, on aurait pu l'incarcérer et le poursuivre pour l'incendie du Palatinat.

Cette question intéresse également tous les gouvernements. Si les agents peuvent être personnellement responsables des faits de guerre, il n'y a plus d'obéissance militaire possible; chacun a le droit de discuter, avant d'agir; il ne faut plus songer ni à l'unité d'action, ni au secret des résolutions, ni à la promptitude du service. Il est inutile de rechercher ici quelles peuvent être en théorie les limites de l'obéissance passive des agents subalternes. Ces limites ne seraient pas applicables au cas particulier. Il n'appartenait pas aux soldats canadiens de savoir si l'Angleterre voulait ou non faire un acte d'hostilité ou de représaille envers un Etat de l'Union. Le gouvernement anglais n'a pas désavoué ses agents. Cela suffit. C'est une querelle de nation à nation, rien de plus, rien de moins.

Une affaire d'une certaine gravité vient aussi d'éclater en Suisse. A l'occasion de la révision de la constitution cantonale, une insurrection de catholiques a porté le trouble dans le canton d'Argovie, canton mixte où les catholiques sont aux protestants dans le rapport numérique de 6 sur 13. A tort ou à raison on a accusé les ordres monastiques de l'Argovie d'avoir excité ou du moins fomenté l'insurrection : aussi dès que l'insurrection a été réprimée, le gouvernement cantonal, procédant *ab irato*, a supprimé d'un trait de plume tous les couvents.

Or, par une bizarrerie qu'expliquent facilement les circonstances qui ont donné naissance au pacte fédéral de 1815, à ce pacte que la Suisse ne peut aujourd'hui ni exécuter ni réformer, la garantie des couvents se trouve littéralement écrite dans ce pacte. Dans le système suisse, c'est là, il faut en convenir, un étrange empiétement sur la souveraineté cantonale. Qu'importe à une confédération *mixte* qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de couvents dans certains cantons? Qu'importent les capucins de Zug, les bénédictins de Schwitz ou du Valais, les cordeliers ou les jésuites de Fribourg aux cantons de Berne, de Zurich, de Vaux, de Neuchatel, de Genève? Evidemment c'était là une affaire essentiellement cantonale, et si les auteurs du pacte de 1815 avaient eu plus à cœur les vrais intérêts de la confédération suisse que les intérêts contre-révolutionnaires, ils n'auraient pas mêlé la confédération à l'affaire des couvents, et auraient en revanche ôté aux cantons, pour le donner à la confédération, quelque droit bien autrement essentiel pour le salut de la Suisse que la protection des ordres monastiques.

Quoi qu'il en soit, toujours est-il qu'en se plaçant au point de vue de la légalité, il est impossible de ne pas reconnaître que le canton d'Argovie a violé une disposition formelle du pacte fédéral. Sévère, mais tardive leçon pour ces radicaux, dépourvus de tout sens politique et de toute vue saine d'avenir, qui en 1833 se réunissaient gaiement aux moines et aux ultrà-conservateurs, à ces hommes fatalement condamnés à perdre tous les pays qu'ils gouvernent, pour faire repousser par des populations abusées la réforme du pacte fédéral! Aujourd'hui on accuse les radicaux, on les dénonce à l'Europe pour avoir enfreint les dispositions de ce même pacte qu'ils n'ont pas voulu réformer, parce qu'on ne leur donnait pas à la place je ne sais quelle vaine utopie. L'accusation, encore une fois, est fondée dans la légalité. Le gouvernement d'Argovie devait s'adresser à la diète, s'il avait de justes motifs de supprimer les couvents.

Mais là s'arrête le droit. La question est d'ailleurs toute suisse et n'est que

suisse. Nul n'a qualité pour s'immiscer dans cette querelle. Il n'y a rien là qui intéresse les rapports de la Suisse avec les puissances étrangères. Les journaux ont parlé de notes de la cour de Rome et de l'Autriche. Sans doute le pape peut interposer ses bons offices, et nous sommes convaincus que la confédération accueillera avec tous les égards qui lui sont dus la démarche toute paternelle du chef du catholicisme. Ce n'est pas comme prince que le pontife agit ; dès lors il n'y a rien là qui puisse blesser la susceptibilité nationale. Une démarche de l'Autriche pourrait avoir une toute autre portée. Les puissances ont garanti la neutralité de la Suisse, elles n'ont point garanti les clauses du pacte fédéral. La Suisse est libre de les changer, sauf à chaque Etat le droit d'examiner quels rapports il lui conviendrait de conserver avec la confédération organisée sur des bases nouvelles. Aussi, lorsqu'en 1832 la Suisse parut travailler sérieusement à la réforme de ses institutions fédérales, nul ne prétendit avoir le droit de s'y opposer. Ç'aurait été nier l'indépendance, l'*autonomie*, l'existence même de la Suisse. On put lui donner des conseils divers, mais son droit était incontesté et incontestable. Par la même raison, nul n'a le droit aujourd'hui d'intervenir dans la question des couvents. Au surplus, rien ne prouve qu'on y songe ; en tout cas, nous sommes certains que notre gouvernement n'y songe pas ; il se rappelle qu'en 1832 et 1833 il ne trouvait aucune objection au nouveau pacte fédéral proposé par la diète, et dans lequel la garantie des couvents n'avait pas été maintenue.

Les explications que M. le ministre des affaires étrangères a données à la chambre des pairs sur le traité conclu à Buénos-Ayres, ont dissipé tous les doutes. On pourra sans doute revenir sur des faits antérieurs, chicaner sur des détails, accuser celui-ci, justifier celui-là ; le gros de l'affaire est irrévocablement jugé.

Le traité est-il conforme aux instructions ? Nul doute. Qu'on lise d'un côté les instructions adressées soit au consul, soit à l'amiral, et de l'autre les clauses du traité, et il sera impossible de ne pas convenir que M. de Mackau a fait ce que ses instructions l'autorisaient à faire, même quelque chose de mieux.

M. Guizot aurait pu s'arrêter là. Il a été loyalement plus loin, et il a bien fait. Après avoir démontré que le traité était irréprochable pour le négociateur, il a prouvé qu'il l'était aussi pour le gouvernement, que les instructions avaient été ce qu'elles devaient être, qu'il n'y avait, dans les circonstances données, rien de mieux à faire. C'est en effet une étrange prétention que de vouloir engager la France dans les atroces querelles des partis qui désolent l'Amérique du Sud, pour lui faire dépenser, à deux mille lieues de chez elle, le sang de ses soldats et l'or de ses contribuables. Certes, la France doit partout faire respecter les Français, partout protéger leurs biens et leurs légitimes intérêts ; mais les Français, de leur côté, ne doivent pas oublier qu'il ne leur appartient pas de se constituer juges, à Montevideo ou à Buénos-Ayres, des rapports de ces pays avec la mère-patrie, et d'épouser en pays étranger des querelles politiques qui ne les concernent pas, sans savoir s'il convient ou non à la France qu'ils s'immiscent dans ces troubles civils. Que serait-il arrivé si la guerre eût éclaté en Europe ? Une partie de nos forces navales se serait trouvée aventurée dans les mers du Sud, et six mille de nos marins, au lieu de se battre dans la Méditerranée, auraient été guerroyer misérablement dans la Plata, pour savoir si Buénos-Ayres serait mal gouvernée par Rosas, par Lavalle, ou par tel autre chef peut-être sans consistance et sans avenir. L'Amérique du Sud ne sera, pendant longtemps, qu'un pays d'agita-

tions, de troubles, de révolutions éphémères. Encore une fois, notre gouvernement doit y protéger les Français, et, s'il le faut, par des actes de vigueur et de sévérité; mais les Français, à leur tour, et le gouvernement le premier, doivent s'abstenir de prendre part aux odieuses et misérables querelles qui divisent ce pays.

Les millions que nous avons dépensés dans la Plata et dans la Bande Orientale, nous pouvions les dépenser avec profit dans plus d'un département français ; et si nous voulions à tout prix les jeter au loin, mieux valait les employer dans nos colonies, aux Antilles, même dans l'Algérie.

Dans nos colonies, on aurait pu préparer ou commencer l'affranchissement des esclaves. L'intérieur des îles manque de routes; les écoles, les hôpitaux, les prisons, tout est dans un état déplorable: rien n'est proportionné aux besoins qui se manifesteront le jour où la population libre viendra tout à coup à s'accroître par l'émancipation des noirs.

Dans l'Algérie, que faisons-nous? Une guerre très-coûteuse et sans issue, des incursions qui ressemblent plus encore au pillage qu'à la guerre. L'admirable bravoure de nos soldats, le talent de nos généraux, ne peuvent pas amener une crise, un résultat définitif.

L'Algérie ne sera pour nous qu'une possession coûteuse et précaire, un gouffre où nous jetterons inutilement nos soldats et notre argent, tant qu'une large ceinture de colonisations européennes ne sera pas solidement établie sur le littoral africain. Que nous importent les cabaretiers, les limonadiers, les pourvoyeurs de toute nature qui se transportent en Afrique, qui en peuplent les villes pour pourvoir aux consommations de l'armée et des employés du gouvernement? Ce ne sont pas là de vrais colons, ce n'est pas là une population attachée au sol africain et devenue en quelque sorte indigène par des intérêts permanents et fonciers. Ce qu'il nous faut, c'est une population agricole, des familles d'actifs et robustes paysans, pouvant à la fois fournir à la terre des laboureurs, à la milice locale de bons soldats. C'est ainsi qu'on parviendrait un jour à pouvoir garder l'Algérie avec une dépense tolérable et de faibles garnisons. Ces colonisations, malgré les difficultés du climat, ne sont pas impossibles. Ce qu'elles exigent avant tout, c'est un plan bien arrêté, un système suivi et quelques avances. Mieux vaut donner quelques millions à des colons qui offriraient des garanties, que de faire chaque année d'énormes dépenses au hasard, comme si l'Algérie était un sol sur lequel nous fussions condamnés à toujours semer sans jamais moissonner.

La discussion de la loi des douanes continue assez péniblement et sans attirer sur les bancs de la chambre un nombre de députés proportionné à l'importance du sujet. Les arguments des producteurs nous ont rappelé la dernière *enquête commerciale;* nous y avons retrouvé cette même logique si naïve et si ingénieuse, qui a des armes au service de tous les intérêts et ne recule devant aucune contradiction. Peu importe la route ; l'essentiel est d'arriver au même résultat, d'atteindre le même but, la *protection*, et une protection qui se rapproche le plus possible de la prohibition. Aussi ceux qui ne recherchent dans les débats parlementaires que le plaisir, ont-ils dû s'amuser en entendant tous ces intérêts alarmés s'écrier sur tous les tons : Protégez-nous?

Nous sommes une industrie naissante, faible encore, qui tâtonne; pendant quelques années nous ferons payer cher aux consommateurs nos essais et notre inexpérience ; mais ensuite, lorsque nous aurons gagné quelques millions aux

dépens de nos chers concitoyens, nous livrerons des trésors à la France : protégez-nous !

Nous sommes une vieille industrie, aussi vieille que l'art de coudre ; y a-t-il rien de plus respectable, de plus digne de soutien que la vieillesse? protégez-nous!

Nous sommes très-habiles aujourd'hui : nos produits ne redoutent aucune comparaison ; demandez plutôt à nos savants. En conséquence (oh! puissance de la logique industrielle) protégez-nous plus que vous ne l'avez fait jusqu'ici !

Nous employons beaucoup de matières premières, beaucoup de produits agricoles : protégez-nous !

Puis, nous employons beaucoup de travail et très-peu de matières premières : c'est bien nous qui avons droit à la protection.

Nous ne pouvons rien vous promettre. Nous ne pourrons jamais réaliser certains produits étrangers, les châles de l'Inde par exemple. Les nôtres seront toujours d'un travail comparativement imparfait. Il est donc essentiel de nous protéger. — Une fois qu'on se place au point de vue des intérêts particuliers, ce dernier raisonnement est évidemment le plus concluant de tous.

L'intérêt général, les consommateurs, le public, nul n'en parle. L'ouvrier ne peut consommer de viande, tant elle est chère. Qu'importe? L'essentiel est que les propriétaires d'herbages retirent une bonne *rente* de leurs domaines.

C'est là, pour ceux qui connaissent ces matières, tout ce qui se cache sous ces mots imposants et pompeux : l'intérêt de l'agriculture. C'est la question de savoir si on retirera un pour cent de plus ou de moins des sommes qu'on a placées en fonds de terre.

Au surplus, nous ne sommes pas de ceux qui ouvriraient dès demain, s'ils le pouvaient, les portes du royaume à tous les produits étrangers. Nous n'oublions pas que la liberté commerciale est un principe qui admet d'importantes restrictions, et nous n'ignorons pas que, même sur les points où la restriction paraît désormais inutile, il n'est pas de la sagesse du gouvernement de procéder d'une manière soudaine. Nous savons tout ce que ces transitions offrent de difficultés, non-seulement au point de vue économique, mais au point de vue politique, et quels sont les ménagements que commande le déplacement du capital et du travail.

Aussi, tout en appréciant ce qu'ils valent les arguments dont ne craint pas de se servir plus d'un producteur, nous ne regrettons pas jusqu'ici les propositions du gouvernement et les résolutions de la chambre. Le gouvernement, c'est une justice que nous rendons volontiers à MM. les ministres du commerce et de l'intérieur, a résisté avec talent et fermeté à des exigences par trop exagérées, et la chambre, en repoussant ces mêmes exigences, a bien mérité du pays. Après tout, la loi sera utile, surtout si la chambre osait une fois modifier notre absurde législation sur les bestiaux, législation qui est en petit pour nous ce qu'est pour l'Angleterre la législation des céréales.

Sur cette importante question, le gouvernement paraît vouloir agir par voie de négociations. Il y a longtemps que ce moyen nous semble le plus propre à concilier tous les intérêts. Il est ainsi des parties de la France qui ne seraient pas privées de leur marché habituel, et d'autres parties où pourraient enfin arriver les bestiaux qui leur sont indispensables. Il y a longtemps aussi que le gouvernement a laissé entendre qu'il songeait à ces négociations. Hélas! les années se passent, les cabinets se succèdent ; il n'y a qu'une chose qui continue, ce sont les souffrances des consommateurs.

Il est d'autres négociations que nous attendons avec une juste impatience. Des faits viennent nous prouver que les contrefaçons à l'étranger de nos productions littéraires se multiplient de plus en plus avec une rare impudence. Elles parviennent à s'introduire en France même, à ce qu'il paraît, à l'aide de la poste aux lettres. Il nous est impossible de croire que des gouvernements qui se respectent puissent refuser de traiter avec nous pour réprimer des spoliations qui ont tous les caractères de la rapine, moins le courage. Espérons que notre traité avec la Hollande ne tardera pas à être mis à exécution, et que l'exemple honorable donné par le gouvernement néerlandais sera suivi par tous les gouvernements qui ont à cœur le maintien de la morale publique.

La loi des fonds secrets ne paraît pas devoir soulever dans la chambre de vifs débats. L'éloquence parlementaire s'est épuisée dans la discussion des fortifications de Paris. Il y a eu sur cette affaire un pêle-mêle d'hommes de tous les partis qui rend difficile une bataille rangée sur les fonds secrets. Les partis n'ont pas eu le temps de se réorganiser et de rappeler sous le drapeau tous les soldats éparpillés. Sauf le grand débat qui se prépare à la chambre des pairs, la session politique paraît terminée. Il est vrai que nous vivons dans un temps où les accidents parlementaires sont nombreux et surprennent quelquefois les plus habiles.

UN HIVER

AU

MIDI DE L'EUROPE.

DEUXIÈME PARTIE. [1]

Quoique Majorque ait été occupée pendant quatre cents ans par les Maure , elle a gardé peu de traces réelles de leur séjour. Il ne reste d'eux à Palma qu'une petite salle de bains. Des Romains, il ne reste rien, et des Carthaginois, quelques débris seulement vers l'ancienne capitale Alcudia, et la tradition de la naissance d'Annibal, que M. Grasset de Saint-Sauveur attribue à l'outrecuidance majorquine, quoique ce fait ne soit pas dénué de vraisemblance (2). Mais le goût arabe s'est perpétué dans les moindres constructions, et il était nécessaire que M. Laurens redressât toutes les erreurs archéologiques de ses devanciers, pour que les voyageurs ignorants comme moi ne crussent pas retrouver à chaque pas d'authentiques vestiges de l'architecture mauresque.

« Je n'ai point vu dans Palma, dit M. Laurens, de maisons dont la date parût fort ancienne. Les plus intéressantes par leur architecture et leur antiquité appartenaient toutes au commencement du XVIe siècle ; mais l'art gracieux et bril-

(1) Voyez la livraison du 15 janvier.

(2) « Les Majorquins prétendent qu'Hamilcar, passant d'Afrique en Catalogne avec sa femme, alors enceinte, s'arrêta sur une pointe de l'île où était bâti un temple dédié à Lucine, et qu'Annibal naquit en cet endroit. On trouve ce même conte dans l'*Histoire de Majorque*, par Dameto. » (Grasset de Saint-Sauveur.)

lant de cette époque ne s'y montre pas sous la même forme qu'en France. Ces maisons n'ont, au-dessus du rez-de-chaussée, qu'un étage et un grenier très-bas (1). L'entrée, dans la rue, consiste en une porte à plein cintre, sans aucun ornement ; mais la dimension et le grand nombre de pierres disposées en longs rayons lui donnent une grande physionomie. Le jour pénètre dans les grandes salles du premier étage à travers de hautes fenêtres divisées par des colonnes excessivement effilées, qui leur donnent une apparence entièrement arabe. Ce caractère est si prononcé, qu'il m'a fallu examiner plus de vingt maisons construites d'une manière identique, et les étudier dans toutes les parties de leur construction, pour arriver à la certitude que ces fenêtres n'avaient pas été enlevées à quelques murs de ces palais mauresques, vraiment féeriques, dont l'Alhambra de Grenade nous reste comme échantillon. Je n'ai rencontré qu'à Majorque des colonnes qui, avec une hauteur de six pieds, n'ont qu'un diamètre de trois pouces. La finesse des marbres dont elles sont faites, le goût du chapiteau qui les surmonte, tout cela m'avait fait supposer une origine arabe. Quoi qu'il en soit, l'aspect de ces fenêtres est aussi joli qu'original. Le grenier qui constitue l'étage supérieur est une galerie, ou plutôt une suite de fenêtres rapprochées et copiées exactement sur celles qui forment le couronnement de la *Lonja*. Enfin, un toit fort avancé, soutenu pas des poutres artistement ciselées, préserve cet étage de la pluie ou du soleil, et produit des effets piquants de lumière par les longues ombres qu'il projette sur la maison et par l'opposition de la masse brune de la charpente avec les tons brillants du ciel. L'escalier, travaillé avec un grand goût, est placé dans une cour, au centre de la maison, et séparé de l'entrée sur la rue par un vestibule où l'on remarque des pilastres dont le chapiteau est orné de feuillages sculptés, ou de quelque blason supporté par des anges. Pendant plus d'un siècle encore après la renaissance, les Majorquins ont mis un grand luxe dans la construction de leurs habitations particulières. Tout en suivant la même distribution, ils ont apporté dans les vestibules et dans les escaliers les changements de goût que l'architecture devait amener. Ainsi l'on trouve partout la colonne toscane ou dorienne ; des rampes, des balustrades, donnent toujours une apparence somptueuse aux demeures de l'aristocratie. Cette prédilection pour l'ornement de l'escalier et ce souvenir du goût arabe se retrouvent aussi dans les plus humbles habitations, même lorsqu'une seule échelle conduit directement de la rue au premier étage. Alors, chaque marche est recouverte de carreaux en faïence peinte de fleurs brillantes, bleues, jaunes, ou rouges. »

Cette description est fort exacte, et les dessins de M. Laurens rendent bien l'élégance de ces intérieurs dont le péristyle fournirait à nos théâtres de beaux décors d'une extrême simplicité. Ces petites cours pavées en dalles, et parfois entourées de colonnes comme le *cortile* des palais de Venise, ont aussi pour la plupart un puits d'un goût très-pur au milieu. Elles n'ont ni le même aspect, ni le même usage que nos cours malpropres et nues. On n'y place jamais l'entrée des écuries et des remises. Ce sont de véritables préaux, peut-être un souvenir de l'atrium des Romains. On y retrouve en quelque sorte le prothyrum et le cavœdium ; le puits du milieu y tient évidemment la place de l'impluvium. Lorsque ces péristyles sont ornés de pots de fleurs et de tendines de jonc, ils ont un aspect à la

(1) Ce ne sont pas précisément des greniers, mais bien des étendoirs, appelés dans le pays *porchos*.

fois élégant et sévère dont les seigneurs majorquins ne comprennent nullement la poésie ; car ils ne manquent guère de s'excuser sur la vétusté de leurs demeures, et si vous en admirez le style. ils sourient, croyant que vous les raillez, ou méprisant peut-être en eux-mêmes ce ridicule excès de courtoisie française.

Au reste, tout n'est pas également poétique dans la demeure des nobles majorquins. Il est certains détails de malpropreté dont je serais fort embarrassé de donner l'idée à mes lecteurs, à moins, comme écrivait Jacquemont en parlant des mœurs indiennes, d'achever ma lettre en latin. Ne sachant pas le latin, je renvoie les curieux au passage que M. Grasset de Saint-Sauveur, écrivain moins sérieux que M. Laurens, mais fort véridique sur ce point, consacre à la situation des garde-manger à Majorque et dans beaucoup d'anciennes maisons d'Espagne et d'Italie. Ce passage est curieux à cause d'une prescription de la médecine espagnole qui règne encore dans toute sa vigueur à Majorque, et qui est des plus étranges (1).

L'intérieur de ces palais ne répond nullement à l'extérieur. Rien de plus significatif, chez les nations comme chez les individus, que la disposition et l'ameublement des habitations. A Paris, où les caprices de la mode et l'abondance des produits industriels font varier si étrangement l'aspect des appartements, il suffit bien, n'est-ce pas? d'entrer chez une personne aisée, pour se faire, en un clin d'œil, une idée de son caractère, pour se dire si elle a du goût ou de l'ordre, de l'avarice ou de la négligence, un esprit méthodique ou romanesque, de l'hospitalité ou de l'ostentation. J'ai mes systèmes là-dessus, comme chacun a les siens, ce qui ne m'empêche pas de me tromper fort souvent dans mes inductions, ainsi qu'il arrive à bien d'autres. J'ai particulièrement horreur d'une pièce peu meublée et très-bien rangée. A moins qu'une grande intelligence et un grand cœur, tout à fait emportés hors de la sphère des petites observations matérielles, n'habitent là comme sous une tente, je m'imagine que l'hôte de cette demeure est une tête vide et un cœur froid. Je ne comprends pas que lorsqu'on habite réellement entre quatre murailles, on n'éprouve pas le besoin de les remplir, ne fût-ce que de bûches et de paniers, et d'y voir vivre quelque chose autour de soi, ne fût-ce qu'une pauvre giroflée ou un pauvre moineau. Le vide et l'immobile me glacent d'effroi, la symétrie et l'ordre rigoureux me navrent de tristesse ; et si mon imagination pouvait se représenter la damnation éternelle, mon enfer serait certainement de vivre à jamais dans certaines maisons de province où règne l'ordre le plus parfait, où rien ne change jamais de place, où l'on ne voit rien traîner, où rien ne s'use ni se brise, et où pas un animal ne pénètre, sous prétexte que les choses animées gâtent les choses inanimées. Eh ! périssent tous les tapis du monde, si je ne dois en jouir qu'à la condition de n'y jamais voir gambader un enfant, un chien ou un chat ! Cette propreté rigide ne prend pas sa source dans l'amour véritable de la propreté, mais dans une excessive paresse, ou dans une économie sordide. Avec un peu plus de soin et d'activité, la *ménagère* sympathique à mes goûts peut maintenir dans notre intérieur cette propreté dont je ne puis pas me passer non plus. Mais que dire et que penser des mœurs et des idées d'une famille dont le *home* est vide et immobile, sans avoir l'excuse ou le prétexte de la propreté? S'il arrive qu'on se trompe aisément, comme je le disais tout à l'heure,

(1) Voyez Grasset de Saint-Sauveur, p. 119.

dans les inductions particulières, il est difficile de se tromper dans les inductions générales. Le caractère d'un peuple se révèle dans son costume et dans son ameublement, aussi bien que dans ses traits et dans son langage. Ayant parcouru Palma pour y chercher des appartements, je suis entré dans un assez grand nombre de maisons; tout s'y ressemblait si exactement, que je pouvais conclure de là à un caractère général chez leurs occupants. Je n'ai pénétré dans aucun de ces intérieurs sans avoir le cœur serré de déplaisir et d'ennui, rien qu'à voir les murailles nues, les dalles tachées et poudreuses, les meubles rares et malpropres. Tout y portait témoignage de l'indifférence et de l'inaction ; jamais un livre, jamais un ouvrage de femme. Les hommes ne lisent pas, les femmes ne cousent même pas. Le seul indice d'une occupation domestique, c'est l'odeur de l'ail qui trahit le travail culinaire ; et les seules traces d'un amusement intime, ce sont les bouts de cigare semés sur le pavé. Cette absence de vie intellectuelle fait de l'habitation quelque chose de mort et de creux qui n'a pas d'analogue chez nous, et qui donne au Majorquin plus de ressemblance avec l'Africain qu'avec l'Européen. Ainsi, toutes ces maisons où les générations se succèdent sans rien transformer autour d'elles, et sans marquer aucune empreinte individuelle sur les choses qui ordinairement participent en quelque sorte à notre vie humaine, font plutôt l'effet de caravansérails que de maisons véritables ; et tandis que les nôtres donnent l'idée d'un nid pour la famille, celles-là semblent des gîtes où les groupes d'une population errante se retireraient indifféremment pour passer la nuit. Des personnes qui connaissaient bien l'Espagne m'ont dit qu'il en était généralement ainsi dans toute la Péninsule.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, le péristyle ou *l'atrium* des palais de *chevaliers* (c'est ainsi que s'intitulent encore les patriciens de Majorque) ont un grand caractère d'hospitalité et même de bien-être. Mais, dès que vous avez franchi l'élégant escalier et pénétré dans l'intérieur des chambres, vous croyez entrer dans un lieu disposé uniquement pour la sieste. De vastes salles, ordinairement dans la forme d'un carré long, très-élevées, très-froides, très-sombres, toutes nues, blanchies à la chaux sans aucun ornement, avec de grands vieux portraits de famille tout noirs et placés sur une seule ligne, si haut qu'on n'y distingue rien, quatre ou cinq chaises d'un cuir gras et mangé aux vers, bordées de gros clous dorés qu'on n'a pas nettoyés depuis deux cents ans, quelques nattes valenciennes, ou seulement quelques peaux de mouton à longs poils jetées çà et là sur le pavé, des croisées placées très-haut et recouvertes de pagnes épaisses, de larges portes de bois de chêne noir ainsi que le plafond à solives, et parfois une antique portière de drap d'or portant l'écusson de la famille richement brodé, mais terni et rongé par le temps, tels sont les palais majorquins à l'intérieur. On n'y voit guère d'autres tables que celles où l'on mange; les glaces sont fort rares, et tiennent si peu de place dans ces panneaux immenses, qu'elles n'y jettent aucune clarté. On trouve le maître de la maison debout et fumant dans un profond silence, la maîtresse assise sur une grande chaise, et jouant de l'éventail sans penser à rien. On ne voit jamais les enfants : ils vivent avec les domestiques, à la cuisine ou au grenier, je ne sais ; les parents ne s'en occupent pas. Un chapelain va et vient dans la maison sans rien faire. Les quinze ou trente valets font la sieste, pendant qu'une vieille servante hérissée ouvre la porte au quinzième coup de sonnette du visiteur. Cette vie ne manque certainement pas de *caractère*, comme nous dirions dans l'acception illimitée que nous donnons aujourd'hui à ce mot ; mais, si l'on

condamnait à vivre ainsi le plus calme de nos bourgeois, il y deviendrait certainement fou de désespoir, ou démagogue par réaction d'esprit.

Les trois principaux édifices de Palma sont la cathédrale, la Lonja (bourse) et le Palacio-Real.

La cathédrale, attribuée par les Majorquins à don *Jaïme el Conquistador*, leur premier roi chrétien et en quelque sorte leur Charlemagne, fut en effet entreprise sous ce règne, en 1390; mais elle ne fut terminée qu'en 1601. Elle est d'une immense nudité; la pierre calcaïre dont elle est entièrement bâtie est d'un grain très-fin et d'une belle couleur d'ambre. Cette masse imposante, qui s'élève au bord de la mer, est d'un grand effet lorsqu'on entre dans le port; mais elle n'a de vraiment estimable, comme goût, que le portail méridional signalé par M. Laurens comme le plus beau specimen de l'art gothique qu'il ait jamais eu occasion de dessiner. L'intérieur est des plus sévères et des plus sombres. Les vents maritimes pénétrant avec fureur par les larges ouvertures du portail principal, et renversant les tableaux et les vases sacrés au milieu des offices, on a muré les portes et les rosaces de ce côté. Ce vaisseau n'a pas moins de cinq cent quarante palmes (1) de longueur sur trois cent soixante-quinze de largeur. Au milieu du chœur, on remarque un sarcophage de marbre fort simple, qu'on ouvre aux étrangers pour leur montrer la momie de don Jaime II, fils du Conquistador, prince dévot, aussi faible et aussi doux que son père fut entreprenant et belliqueux. Les Majorquins prétendent que leur cathédrale est très-supérieure à *la de Barcelone*, de même que leur Lonja est infiniment, selon eux, plus belle que *la de Valence*. Je n'ai pas vérifié le dernier point; quant au premier, il est insoutenable. Dans l'une et dans l'autre cathédrale, on remarque le singulier trophée qui orne la plupart des métropoles de l'Espagne : c'est la hideuse tête de Maure en bois peint, coiffée d'un turban, qui termine le pendentif de l'orgue. Cette représentation d'une tête coupée est souvent ornée d'une longue barbe blanche, et peinte en rouge en dessous pour figurer le sang impur du vaincu. On voit, sur les clefs de voûte des nefs, de nombreux écussons armoriés. Apposer ainsi son blason dans la maison de Dieu était un privilége que les chevaliers majorquins payaient fort cher; et c'est grâce à cet impôt prélevé sur la vanité, que la cathédrale a pu être achevée dans un siècle où la dévotion était refroidie. Il faudrait être bien injuste pour attribuer aux seuls Majorquins une faiblesse qui leur a été commune avec les nobles dévots du monde entier à cette époque.

La Lonja est le monument qui m'a le plus frappé par ses proportions élégantes et un caractère d'originalité que n'excluent ni une régularité parfaite ni une simplicité pleine de goût. Cette bourse, qui fut commencée et terminée dans la première moitié du xve siècle, que l'illustre Jovellanos a décrite avec soin, et que le *Magasin Pittoresque* a popularisée par un dessin fort intéressant, publié il y a déjà plusieurs années, M. Laurens l'a retracée également, et je renvoie le lecteur à son article descriptif. L'intérieur est une seule vaste salle soutenue par six piliers cannelés en spirale, d'une ténuité élégante. Destinée jadis aux réunions des marchands et des nombreux navigateurs qui affluaient à Palma, la Lonja témoigne de la splendeur passée du commerce majorquin; aujourd'hui, elle ne sert plus qu'aux fêtes publiques. Ce devait être une chose intéressante de voir les Majorquins, revêtus des riches costumes de leurs pères, s'ébattre gravement dans

(1) Le *palmo* espagnol est le *pan* de nos provinces méridionales.

cette antique salle de bal; mais la pluie nous tenait alors captifs dans la montagne, et il ne nous fut pas possible de voir ce carnaval, moins renommé et moins triste peut-être que celui de Venise. Quant à la Lonja, quelque belle qu'elle m'ait paru, elle n'a pas fait tort dans mes souvenirs à cet adorable bijou qu'on appelle la Cadoro, ou l'ancien hôtel des monnaies, sur le Grand-Canal.

Le Palacio-Real de Palma, que M. Grasset de Saint-Sauveur n'hésite point à croire romain et mauresque (ce qui lui a inspiré des émotions tout à fait dans le goût de l'empire), a été bâti, dit-on, en 1309. M. Laurens se déclare troublé dans sa conscience, à l'endroit des petites fenêtres géminées et des colonnettes énigmatiques qu'il a étudiées dans ce monument. Serait-il donc trop audacieux d'attribuer les anomalies de goût qu'on remarque dans tant de constructions majorquines à l'intercallation d'anciens fragments dans des constructions subséquentes? De même qu'en France et en Italie le goût de la renaissance introduisit des médaillons et des bas-reliefs vraiment grecs et romains dans les ornements de sculpture, n'est-il pas probable que les chrétiens de Majorque, après avoir renversé tous les ouvrages arabes, en utilisèrent les riches débris et les incrustèrent de plus en plus dans leurs constructions postérieures? Quoi qu'il en soit, le Palacio-Real de Palma est d'un aspect fort pittoresque. Rien de plus irrégulier, de plus incommode et de plus sauvagement moyen âge que cette habitation seigneuriale; mais aussi rien de plus fier, de plus caractérisé, de plus hidalgo que ce manoir composé de galeries, de tours, de terrasses et d'arcades grimpant les unes sur les autres à une hauteur considérable, et terminées par un ange gothique, qui, du sein des nues, regarde l'Espagne par-dessus la mer (1).

Un quatrième monument fort remarquable est le palais de l'ayuntamiento, ouvrage du XVI[e] siècle, dont M. Laurens compare avec raison le style à celui des palais de Florence. Le toit est surtout remarquable par l'avancement de ses bords, comme ceux des palais florentins et des chalets suisses; mais il a cela de particu-

(1) Ce palais, qui renferme les archives, est la résidence du capitaine-général, le personnage le plus éminent de l'île. Voici comment M. Grasset de Saint-Sauveur décrit l'intérieur de cette résidence : « La première pièce est une espèce de vestibule servant de corps-de-garde. On passe à droite dans deux grandes salles, où à peine rencontre-t-on un siége. La troisième est la salle d'audience; elle est décorée d'un trône en velours cramoisi enrichi de crépines en or, porté sur une estrade de trois marches couvertes d'un tapis. Aux deux côtés sont deux lions en bois doré. Le dais qui couvre le trône est également de velours cramoisi surmonté de panaches en plumes d'autruche. Au-dessus du trône sont suspendus les portraits du roi et de la reine. C'est dans cette salle que le général reçoit, les jours d'étiquette ou de *gala*, les différents corps de l'administration civile, les officiers de la garnison, et les étrangers de considération. » Le capitaine-général, faisant les fonctions de gouverneur, pour qui nous avions des lettres, nous fit en effet l'honneur de recevoir dans cette salle celui de nous qui se chargea d'aller les lui présenter. Notre compagnon trouva ce haut fonctionnaire près de son trône, le même à coup sûr que décrivait Grasset de Saint-Sauveur en 1807; car il était usé, fané, rapé, et quelque peu taché d'huile et de bougie. Les deux lions n'étaient plus guère dorés, mais ils faisaient toujours une grimace très-féroce. Il n'y avait de changé que l'effigie royale; cette fois, c'était l'innocente Isabelle, monstrueuse enseigne de cabaret, qui occupait le vieux cadre doré où ses augustes ancêtres s'étaient succédé comme les modèles dans le *passe-partout* d'un élève en peinture. Le gouverneur, pour être logé comme le duc d'Irénéus d'Hoffman, n'en était pas moins un homme fort estimé et un prince fort affable.

lier, qu'il est soutenu par des caissons à rosaces fort richement sculptées sur bois, alternées avec de longues cariatides couchées sous cet auvent, qu'elles semblent porter en gémissant, car la plupart d'entre elles ont la face cachée dans leurs mains. Je n'ai pas vu l'intérieur de cet édifice dans lequel se trouve la collection des portraits des grands hommes de Majorque. Au nombre de ces illustres personnages, M. Laurens a vu le fameux don Jaime, sous les traits d'un *roi de carreau*. Il y a vu aussi un très-ancien tableau représentant les funérailles de Raymon Lulle. Majorquin, lequel offre une série très-intéressante et très-variée des anciens costumes revêtus par l'innombrable cortége du docteur illuminé. Enfin M. Laurens a vu dans ce palais consistorial un magnifique *Saint Sébastien* de Van-Dyck, dont personne, à Majorque, ne m'a daigné signaler l'existence. « Palma possède une école de dessin, ajoute M. Laurens, qui a déjà formé, dans notre XIX[e] siècle seulement, trente-six peintres, huit sculpteurs, onze architectes et six graveurs, tous professeurs célèbres, s'il faut en croire le dictionnaire des artistes célèbres de Majorque, que vient de publier le savant Antonio Furio. J'avoue ingénument que pendant mon séjour à Palma je ne me suis pas cru entouré de tant de grands hommes, et que je n'ai rien vu qui me fît deviner leur existence..... Quelques riches familles conservent plusieurs tableaux de l'école espagnole..... Mais si vous parcourez les magasins, si vous entrez dans la maison du simple citoyen, vous n'y trouverez que ces images coloriées étalées par des colporteurs sur nos places publiques, et qui ne trouvent accès en France que sous l'humble toit du pauvre paysan. »

Le palais dont Palma se glorifie le plus est celui du comte de Montenegro, vieillard octogénaire, autrefois capitaine-général, un des personnages de Majorque les plus illustres par la naissance et les plus importants par la richesse. Ce seigneur possède une bibliothèque que nous fûmes admis à visiter, mais dont je n'ouvris pas un seul volume, et dont je ne saurais absolument rien dire (tant mon respect pour les livres est voisin de l'épouvante), si un savant compatriote ne m'eût appris l'importance des trésors devant lesquels j'étais passé indifférent, comme le coq de la fable au milieu des perles. Ce compatriote (1), qui est resté près de deux ans en Catalogne et à Majorque pour y faire des études sur la langue romane, m'a communiqué obligeamment ses notes, et m'a autorisé avec une générosité, bien rare chez les érudits, à y puiser à discrétion. Je ne le ferai pas sans prévenir mon lecteur que ce voyageur a été aussi enthousiasmé de toutes choses à Majorque que j'y ai été désappointé. Je pourrais dire, pour expliquer cette divergence d'impressions, que, lors de mon séjour, la population majorquine s'était gênée et resserrée pour faire place à vingt mille Espagnols que la guerre avait refoulés, et que j'ai pu, sans erreur et sans prévention, trouver Palma moins habitable, et les Majorquins moins disposés à accueillir un nouveau surcroît d'étrangers qu'ils ne l'étaient sans doute deux ans auparavant. Mais j'aime mieux encourir le blâme d'un bienveillant redresseur que d'écrire sous une autre impression que la mienne propre. Je serai bien heureux, d'ailleurs, d'être contredit et réprimandé publiquement, comme je l'ai été en particulier; car le public y gagnera un livre bien plus exact et bien plus intéressant sur Majorque que cette relation décousue, et peut-être injuste à mon insu, que je suis forcé de lui donner. Que M. Tastu publie donc son voyage; je lirai avec grand contentement de cœur,

(1) M. Tastu, un de nos linguistes les plus érudits, et l'époux d'une de nos muses au talent le plus pur et au caractère le plus noble.

je le jure, tout ce qui pourra me faire changer d'opinion sur les Majorquins : j'en ai connu quelques-uns que je voudrais pouvoir considérer comme les représentants du type général, et qui, je l'espère, ne douteront pas de mes sentiments à leur égard, si cet écrit tombe jamais entre leurs mains.

Je trouve donc dans les notes de M. Tastu, à l'endroit des richesses intellectuelles que possède encore Majorque, cette bibliothèque du comte de Montenegro, que j'ai parcourue peu révérencieusement à la suite du chapelain de la maison, occupé que j'étais d'examiner cet intérieur d'un vieux chevalier majorquin célibataire, intérieur triste et grave s'il en fut, régi silencieusement par un prêtre.

« Cette bibliothèque, dit M. Tastu, a été composée par l'oncle du comte de Montenegro, le cardinal Antonio Despuig, l'ami intime de Pie VI. Le savant cardinal avait réuni tout ce que l'Espagne, l'Italie et la France avaient de remarquable en bibliographie. La partie qui traite de la numismatique et des arts de l'antiquité y est surtout au grand complet.

» Parmi le petit nombre de manuscrits qu'on y trouve, il en est un fort curieux pour les amateurs de calligraphie : c'est un livre d'heures. Les miniatures en sont précieuses ; il est des meilleurs temps de l'art. L'amateur de blason y trouvera encore un armorial où sont dessinés avec leurs couleurs les écus d'armes de la noblesse espagnole, y compris ceux des familles aragonaises, mallorquines, roussillonnaises et languedociennes. Le manuscrit, qui paraît être du XVI[e] siècle, a appartenu à la famille Dameto, alliée aux Despuig et aux Montenegro. En le feuilletant, nous y avons trouvé l'écu de la famille des *Bonapart*, d'où descendait notre grand Napoléon, et dont nous avons tiré le *fac-simile* qu'on verra ci-après........

» On trouve encore dans cette bibliothèque la belle carte nautique du Mallorquin Valsequa, manuscrit de 1439, chef-d'œuvre de calligraphie et de dessin topographique, sur lequel le miniaturiste a exercé son précieux travail. Cette carte avait appartenu à Améric Vespuce, qui l'avait achetée fort cher, comme l'atteste une légende en écriture du temps, placée sur le dos de ladite carte : *Questa ampla pelle di geografia fû pagata da Amerigo Vespucci CXXX ducati di oro di marco*. Ce précieux monument de la géographie du moyen âge sera incessamment publié pour faire suite à l'atlas catalan-mallorquin de 1375, inséré dans le XIV[e] vol., 2[e] partie, des Notices de manuscrits de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. »

En transcrivant cette note, les cheveux me dressent à la tête, car une scène affreuse se retrace à ma pensée. Nous étions dans cette même bibliothèque de Montenegro, et le chapelain déroulait devant nous cette même carte nautique, ce monument si précieux et si rare, acheté par Améric Vespuce 130 ducats d'or, et Dieu sait combien par l'amateur d'antiquités le cardinal Despuig !... lorsqu'un des quarante ou cinquante domestiques de la maison imagina de poser un encrier de liége sur un des coins du parchemin, pour le tenir ouvert sur la table. Le parchemin, habitué à être roulé, et poussé peut-être en cet instant par quelque malin esprit, fit un effort, un craquement, un saut, et revint sur lui-même entraînant l'encrier, qui disparut dans le rouleau bondissant et vainqueur de toute contrainte. Ce fut un cri général ; le chapelain devint plus pâle que le parchemin. On déroula lentement la carte, se flattant encore d'une vaine espérance ! L'encrier était plein, mais plein jusqu'aux bords ! La carte était inondée, et les jolis petits souverains peints en miniature voguaient littéralement sur une mer

plus noire que le Pont-Euxin. Alors chacun perdit la tête. Je crois que le chapelain s'évanouit. Les valets accoururent avec des seaux d'eau, comme s'il se fût agi d'un incendie, et, à grands coups d'éponge et de balai, se mirent à nettoyer la carte, emportant pêle-mêle rois, mers, îles et continents. Avant que nous eussions pu nous opposer à ce zèle fatal, la carte fut en partie gâtée, mais non pas sans ressource; M. Tastu en avait pris le calque exact, et on pourra, grâce à lui, réparer tant bien que mal le dommage. Mais quelle dut être la consternation de l'aumônier lorsque son seigneur s'en aperçut! Nous étions tous à six pas de la table au moment de la catastrophe; mais je suis bien certain que nous n'en portâmes pas moins tout le poids de la faute, et que ce fait, imputé à des Français, n'aura pas contribué à les remettre en bonne odeur à Majorque. Cet événement tragique nous empêcha d'admirer et même d'apercevoir aucune des merveilles que renferme le palais de Montenegro, ni le cabinet de médailles, ni les bronzes antiques, ni les tableaux. Il nous tardait de fuir avant que le patron rentrât, et, certains d'être accusés auprès de lui, nous n'osâmes y retourner. La note de M. Tastu suppléera donc encore ici à mon ignorance.

« Attenant à la bibliothèque du cardinal se trouve un cabinet de médailles celtibériennes, mauresques, grecques, romaines et du moyen âge, inappréciable collection, aujourd'hui dans un désordre affligeant, et qui attend un érudit pour être rangée et classée. Les appartements du comte de Montenegro sont décorés d'objets d'art en marbre ou en bronze antique, provenant des fouilles d'Ariccia, ou achetés à Rome par le cardinal. On y voit aussi beaucoup de tableaux des écoles espagnole et italienne, dont plusieurs pourraient figurer avec éclat dans les plus belles galeries de l'Europe. »

Il faut que je parle du château de Belver ou Bellver, l'ancienne résidence des rois de Majorque, quoique je ne l'aie vu que de loin, sur la colline d'où il domine la mer avec beaucoup de majesté. C'est une forteresse d'une grande antiquité, et une des plus dures prisons d'Etat de l'Espagne. « Les murailles qui existent aujourd'hui, dit M. Laurens, ont été élevées à la fin du XIII[e] siècle, et elles montrent dans un bel état de conservation un des plus curieux monuments de l'architecture militaire au moyen âge. » Lorsque notre voyageur le visita, il y trouva une cinquantaine de prisonniers carlistes, couverts de haillons et presque nus, quelques-uns encore enfants, qui mangeaient à la gamelle avec une gaieté bruyante un chaudron de macaroni grossier cuit à l'eau. Ils étaient gardés par des soldats qui tricotaient des bas, le cigare à la bouche. C'était au château de Belver qu'on transférait effectivement à cette époque le trop plein des prisons de Barcelone. Mais des captifs plus illustres ont vu se fermer sur eux ces portes redoutables. Don Gaspar de Jovellanos, un des orateurs les plus éloquents et des écrivains les plus énergiques de l'Espagne, y expia son célèbre pamphlet *Pan y toros*, dans la *torre de homenage*, *cuya cuva*, dit Vargas, *es la mas cruda prision*. Il y occupa ses tristes loisirs à décrire scientifiquement sa prison, et à retracer l'histoire des événements tragiques dont elle avait été le théâtre au temps des guerres du moyen âge. Les Majorquins doivent aussi à son séjour dans leur île une excellente description de leur cathédrale et de leur Lonja. En un mot, ses lettres sur Majorque sont les meilleurs documents qu'on puisse consulter. Le même cachot qu'avait occupé Jovellanos, sous le règne parasite du prince de la Paix, reçut bientôt après une autre illustration scientifique et politique. Cette anecdote peu connue de la vie d'un homme aussi justement célèbre en France

que Jovellanos l'est en Espagne, intéressera d'autant plus, qu'elle est un des chapitres romanesques d'une vie que l'amour de la science jeta dans mille aventures périlleuses et touchantes.

Chargé par Napoléon de la mesure du méridien, M, Arago était en 1808 à Majorque, sur la montagne appelée *le Clot de Galatzo*, lorsqu'il reçut la nouvelle des événements de Madrid et de l'enlèvement de Ferdinand. L'exaspération des habitants de Majorque fut telle alors qu'ils s'en prirent au savant français et se dirigèrent en foule vers le Clot de Galatzo pour le tuer. Cette montagne est située au-dessus de la côte où descendit Jaime Ier lorsqu'il conquit Majorque sur les Maures, et comme M. Arago y faisait souvent allumer des feux pour son usage, les Majorquins s'imaginèrent qu'il faisait des signaux à une escadre française portant une armée de débarquement. Un de ces insulaires nommé Damian, maître de timonerie sur le brick affecté par le gouvernement espagnol aux opérations de la mesure du méridien, résolut d'avertir M. Arago du danger qu'il courait. Il devança ses compatriotes, et lui porta en toute hâte des habits de marin pour le déguiser. M. Arago quitta aussitôt sa montagne et se rendit à Palma. Il rencontra en chemin ceux-là même qui allaient pour le mettre en pièces, et qui lui demandèrent des renseignements sur le maudit *gabacho* dont ils voulaient se défaire. Parlant très-bien la langue du pays, M. Arago répondit à toutes leurs questions, et ne fut pas reconnu.

En arrivant à Palma, il se rendit à son brick ; mais le capitaine don Manoel de Vacaro, qui jusque-là avait toujours déféré à ses ordres, refusa formellement de le conduire à Barcelone, et ne lui offrit à son bord pour tout refuge qu'une caisse dans laquelle, vérification faite, M. Arago ne pouvait tenir. Le lendemain, un attroupement menaçant s'étant formé sur le rivage, le capitaine Vacaro avertit M. Arago qu'il ne pouvait plus désormais répondre de sa vie, ajoutant, sur l'avis du capitaine-général, qu'il n'y avait pour lui d'autre moyen de salut que d'aller se constituer prisonnier dans le fort de Belver. On lui fournit à cet effet une chaloupe sur laquelle il traversa la rade. Le peuple s'en aperçut, et, s'élançant à sa poursuite, allait l'atteindre au moment où les portes de la forteresse se fermèrent sur lui. M. Arago resta deux mois dans cette prison, et le capitaine-général lui fit dire enfin qu'il fermerait les yeux sur son évasion. Il s'échappa donc par les soins de M. Rodriguez, son associé espagnol dans la mesure du méridien. Le même Majorquin Damian, qui lui avait sauvé la vie au Clot de Galatzo, le conduisit à Alger sur une barque de pêcheur, ne voulant à aucun prix débarquer en France ou en Espagne. Durant sa captivité, M. Arago avait appris des soldats suisses qui le gardaient que des moines de l'île leur avaient promis de l'argent s'ils voulaient l'empoisonner.

En Afrique, notre savant eut bien d'autres revers, auxquels il échappa d'une façon encore plus miraculeuse ; mais ceci sortirait de notre sujet, et nous espépérons qu'un jour il écrira lui-même cette intéressante relation.

Au premier abord, la capitale majorquine ne révèle pas tout le caractère qui est en elle. C'est en la parcourant dans l'intérieur, en pénétrant le soir dans ses rues profondes et mystérieuses, qu'on est frappé du style élégant et de la disposition originale de ses moindres constructions. Mais c'est surtout du côté du nord, lorsqu'on y arrive de l'intérieur des terres, qu'elle se présente avec toute sa physionomie africaine. M. Laurens a senti cette beauté pittoresque qui n'eût point frappé un simple archéologue, et il a retracé un des aspects qui m'avait le plus

pénétré par sa grandeur et sa mélancolie ; c'est la partie du rempart sur laquelle s'élève, non loin de l'église de Saint-Augustin, un énorme massif carré sans autre ouverture qu'une petite porte cintrée. Un groupe de beaux palmiers couronne cette fabrique, dernier vestige d'une forteresse des templiers, premier plan admirable de tristesse et de nudité au tableau magnifique qui se déroule au bas du rempart, la plaine riante et fertile terminée au loin par les montagnes bleues de Valdemosa. Vers le soir, la couleur de ce paysage varie d'heure en heure en s'harmonisant toujours de plus en plus ; nous l'avons vu au coucher du soleil d'un rose étincelant, puis d'un violet splendide, et puis d'un lilas argenté, et enfin d'un bleu pur et transparent à l'entrée de la nuit.

M. Laurens a dessiné plusieurs autres vues prises des remparts de Palma. « Tous les soirs, dit-il, à l'heure où le soleil colore vivement les objets, j'allais lentement par le rempart, m'arrêtant à chaque pas pour contempler les heureux accidents qui résultaient de l'arrangement des lignes des montagnes ou de la mer avec les sommités des édifices de la ville. Ici, le talus intérieur du rempart était garni d'une effrayante haie d'aloès d'où sortaient par centaines ces hautes tiges dont l'inflorescence rappelle si bien un candélabre monumental. Au delà, des groupes de palmiers s'élevaient dans les jardins au milieu des figuiers, des cactus, des orangers et des ricins arborescents ; plus loin apparaissaient des belvédères et des terrasses ombragées de vignes ; enfin, les aiguilles de la cathédrale, les clochers et les dômes des nombreuses églises se détachaient en silhouette sur le fond pur et lumineux du ciel. »

Une autre promenade dans laquelle les sympathies de M. Laurens ont rencontré les miennes, c'est celle des ruines du couvent de Saint-Dominique. Au bout d'un berceau de vigne soutenu par des piliers de marbre se trouvent quatre grands palmiers que l'élévation de ce jardin en terrasse fait paraître gigantesques, et qui font vraiment partie, à cette hauteur, des monuments de la ville avec lesquels leur cime se trouve de niveau. A travers leurs rameaux on aperçoit le sommet de la façade de Saint-Etienne, la tour massive de la célèbre horloge baléarique (1), et la tour de l'Ange du Palacio-Real.

(1) Cette horloge, que les deux principaux historiens de Majorque, Dameto et Mut, ont longuement décrite, fonctionnait encore il y a trente ans, et voici ce qu'en dit M. Grasset de Saint-Sauveur : « Cette machine, très-ancienne, est appelée l'*horloge du soleil.* Elle marque les heures depuis le lever jusqu'au coucher de cet astre, suivant l'étendue plus ou moins grande de l'arc diurne et nocturne, de manière que le 10 juin elle frappe la première heure du jour à cinq heures et demie, et la quatorzième à sept et demie, la première de la nuit à huit et demie, la neuvième à quatre et demie de la matinée suivante. C'est l'inverse à commencer du 10 décembre. Pendant tout le cours de l'année, les heures sont exactement réglées, suivant les variations du lever et du coucher du soleil. Cette horloge n'est pas d'une grande utilité pour les gens du pays, qui se règlent d'après les horloges modernes ; mais elle sert aux jardiniers pour déterminer les heures de l'arrosage. On ignore d'où et à quelle époque cette machine a été apportée à Palma ; on ne suppose pas que ce soit d'Espagne, de France, d'Allemagne ou d'Italie, où les Romains avaient introduit l'usage de diviser le jour en douze heures, à commencer au lever du soleil. Cependant un ecclésiastique, recteur de l'université de Palma, assure, dans la troisième partie d'un ouvrage sur la religion séraphique, que des Juifs fugitifs, du temps de Vespasien, retirèrent cette fameuse horloge des ruines de Jérusalem et la transportèrent à Majorque, où ils s'étaient réfugiés. Voilà une origine merveilleuse, conséquente avec le

Ce couvent de l'inquisition, qui n'offre plus qu'un monceau de débris, où quelques arbrisseaux et quelques plantes aromatiques percent çà et là les décombres, n'est pas tombé sous la main du temps. Une main plus prompte et plus inexorable, celle des révolutions, a renversé et presque mis en poudre, il y a peu d'années, ce monument, que l'on dit avoir été un chef-d'œuvre, et dont les vestiges, les fragments de riche mosaïque, quelques arcs légers encore debout et se dressant dans le vide comme des squelettes, attestent du moins la magnificence. C'est un grand sujet d'indignation pour l'aristocratie palmesane, et une source de regrets bien légitimes pour les artistes, que la destruction de ces sanctuaires de l'art catholique dans toute l'Espagne. Il y a dix ans, peut-être eussé-je été, moi aussi, plus frappé du vandalisme de cette destruction que de la page historique dont elle est la vignette. Mais quoiqu'on puisse avec raison, comme le fait M. Marliani dans son *Histoire politique de l'Espagne moderne*, déplorer le côté faible et violent à la fois des mesures que ce décret devait entraîner, j'avoue qu'au milieu de ces ruines je sentais une émotion qui n'était pas la tristesse que les ruines inspirent ordinairement. La foudre était tombée là, et la foudre est un instrument aveugle, une force brutale comme la colère de l'homme ; mais la loi providentielle qui gouverne les éléments et préside à leurs apparents désordres sait bien que les principes d'une vie nouvelle sont cachés dans la cendre des débris. Il y eut dans l'atmosphère politique de l'Espagne, le jour où les couvents tombèrent, quelque chose d'analogue à ce besoin de renouvellement qu'éprouve la nature dans ses convulsions fécondes. Je ne crois pas ce qu'on m'a dit à Palma, que quelques mécontents avides de vengeances ou de dépouilles avaient consommé cet acte de violence à la face de la population consternée. Il faut beaucoup de mécontents pour réduire ainsi en poussière une énorme masse de bâtiments, et il faut qu'il y ait bien peu de sympathies dans une population, pour qu'elle voie ainsi accomplir un décret contre lequel elle protesterait dans son cœur. Je crois bien plutôt que la première pierre arrachée du sommet de ces dômes fit tomber de l'âme du peuple un sentiment de crainte et de respect qui n'y tenait pas plus que le clocher monacal sur sa base, et que chacun, sentant remuer ses entrailles par une impulsion mystérieuse et soudaine, s'élança sur le cadavre avec un mélange de courage et d'effroi, de fureur et de remords. Le monachisme protégeait bien des abus et caressait bien des égoïsmes ; la dévotion est bien puissante en Espagne, et sans doute plus d'un démolisseur se repentit et se confessa le lendemain au religieux qu'il venait de chasser de son asile. Mais il y a dans le cœur de l'homme le plus ignorant et le plus aveugle quelque chose qui le fait tressaillir d'enthousiasme quand le destin lui confère une mission souveraine. Le peuple espagnol avait bâti de ses deniers et de ses sueurs ces insolents palais du clergé régulier, à la porte desquels il venait recevoir depuis des siècles l'obole de la mendicité fainéante et le pain de l'esclavage intellectuel. Il avait participé à ses crimes, il avait trempé dans ses lâchetés. Il avait élevé les bûchers de l'inquisition. Il avait été complice et délateur dans les persécutions atroces dirigées contre des races entières qu'on voulait extirper de son sein. Et quand il eut consommé a

penchant caractéristique de nos insulaires pour tout ce qui tient du prodige. L'historien Dameto et Mut, son continuateur, ne font remonter qu'à l'année 1585 l'antiquité de l'horloge baléarique. Elle fut achetée des pères dominicains et placée dans la tour où elle existe. » (*Voyage aux îles Baléares et Pithiases*. 1807.)

ruine de ces Juifs qui l'avaient enrichi, quand il eut banni ces Maures auxquels il devait sa civilisation et sa grandeur, il eut pour châtiment céleste la misère et l'ignorance. Il eut la persévérance et la piété de ne pas s'en prendre à ce clergé, son ouvrage, son corrupteur et son fléau. Il souffrit longtemps, courbé sous ce joug façonné de ses propres mains. Et puis, un jour, des voix étranges, audacieuses, firent entendre à ses oreilles et à sa conscience des paroles d'affranchissement et de délivrance. Il comprit l'erreur de ses ancêtres, rougit de son abaissement, s'indigna de sa misère, et malgré l'idolâtrie qu'il conservait encore pour les images et les reliques, il brisa ces simulacres, et crut plus énergiquement à son droit qu'à son culte. Quelle est donc cette puissance secrète qui transporta tout d'un coup le dévot prosterné, au point de tourner son fanatisme d'un jour contre les objets de l'adoration de toute sa vie? Ce n'est, à coup sûr, ni le mécontentement des hommes, ni l'ennui des choses. C'est le mécontentement de soi-même, c'est l'ennui de sa propre timidité. Et le peuple espagnol fut plus grand qu'on ne pense ce jour-là. Il accomplit un fait décisif, et s'ôta à lui-même les moyens de revenir sur sa détermination, comme un enfant qui veut devenir homme, et qui brise ses jouets, afin de ne plus céder à la tentation de les reprendre.

Quant à don Juan Mendizabal (son nom vaut bien la peine d'être prononcé à propos de tels événements), si ce que j'ai appris de son existence politique m'a été fidèlement rapporté, ce serait plutôt un homme de principes qu'un homme de faits, et, selon moi, c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de lui. De ce que cet homme d'Etat aurait trop présumé de la situation intellectuelle de l'Espagne en de certains jours, et trop douté en de certains autres, de ce qu'il aurait pris parfois des mesures intempestives ou incomplètes, et semé son idée sur des champs stériles où la semence devait être étouffée ou dévorée, c'est peut-être une raison suffisante pour qu'on lui dénie l'habileté d'exécution et la persistance de caractère nécessaires au succès immédiat de ses entreprises; mais ce n'en est pas une pour que l'histoire, prise d'un point de vue plus philosophique qu'on ne le fait ordinairement, ne le signale un jour comme un des esprits les plus généreux et les plus ardemment progressifs de l'Espagne (1). Ces réflexions me vinrent sou-

(1) Cette pensée droite, ce sentiment élevé de l'histoire a inspiré M. Marliani lorsqu'il a tracé l'éloge de M. Mendizabal en tête de la critique de son ministère : «... Ce qu'on ne pourra jamais lui refuser, ce sont des qualités d'autant plus admirables, qu'elles se sont rarement trouvées dans les hommes qui l'ont précédé au pouvoir : c'est une foi vive dans l'avenir du pays, c'est un dévouement sans bornes à la cause de la liberté, c'est un sentiment passionné de nationalité, un élan sincère vers les idées progressives et même révolutionnaires, pour opérer les réformes que réclame l'état de l'Espagne; c'est une grande tolérance, une grande générosité envers ses ennemis; c'est enfin un désintéressement personnel qui lui a fait, en tout temps et en toute occasion, sacrifier ses intérêts à ceux de sa patrie, et qu'il a porté assez loin pour être sorti de ses différents ministères sans un ruban à sa boutonnière...... Il est le premier ministre qui ait pris au sérieux la régénération de son pays. Son passage aux affaires a marqué un progrès réel. Le ministre parlait cette fois le langage du patriote. Il n'eut pas la force d'abolir la censure, mais il eut la générosité de délivrer la presse de toute entrave en faveur de ses ennemis contre lui-même. Il soumit ses actes administratifs au libre examen de l'opinion publique; et quand une opposition violente s'éleva contre lui du sein des cortès, soulevée par ses anciens amis, il eut assez de grandeur d'âme pour respecter la liberté du député dans le fonctionnaire public. Il déclara à la tribune qu'il se couperait la main plutôt que de signer la destitution

vent parmi les ruines des couvents de Majorque, lorsque j'entendais maudire son nom, et qu'il n'était peut-être pas sans inconvénient pour nous de le prononcer avec éloge et sympathie. Je me disais alors qu'en dehors des questions politiques du moment, pour lesquelles il m'est bien permis de n'avoir ni goût ni intelligence, il y avait un jugement synthétique que je pouvais porter sur les hommes et même sur les faits, sans crainte de m'abuser. Il n'est pas si nécessaire qu'on le croit et qu'on le dit de connaître directement une nation, d'en avoir étudié à fond les mœurs et la vie matérielle, pour se faire une idée droite, et concevoir un sentiment vrai de son histoire, de son avenir, de sa vie morale en un mot. Il me semble qu'il y a dans l'histoire générale de la vie humaine une grande ligne à suivre qui est la même pour tous les peuples et à laquelle se rattachent tous les fils de leur histoire particulière. Cette ligne, c'est le sentiment et l'action perpétuelle de l'idéal, ou, si l'on veut, de la perfectibilité, que les hommes ont porté en eux-mêmes, soit à l'état d'instinct aveugle, soit à l'état de théorie lumineuse. Les hommes vraiment éminents l'ont tous ressenti et pratiqué plus ou moins à leur manière, et les plus hardis, ceux qui en ont eu la plus lucide révélation, et qui ont frappé les plus grands coups dans le présent pour hâter le développement de l'avenir, sont ceux que les contemporains ont presque toujours le plus mal jugés. On les a flétris et condamnés sans les connaître, et ce n'est qu'en recueillant le fruit de leur travail qu'on les a replacés sur le piédestal d'où quelques déceptions passagères, quelques revers incompris les avaient fait descendre. Combien de noms fameux dans notre révolution ont été tardivement et timidement réhabilités! et combien leur mission et leur œuvre sont encore mal comprises et mal développées! En Espagne, M. Mendizabal a été un des ministres les plus sévèrement jugés, parce qu'il a été le plus courageux, le seul courageux peut-être; et l'acte qui marque sa courte puissance d'un souvenir ineffaçable, la destruction radicale des couvents, lui a été si durement reproché, que j'éprouve le besoin de protester ici en faveur de cette audacieuse résolution et de l'enivrement avec lequel le peuple espagnol l'adopta et la mit en pratique. Du moins c'est le sentiment dont mon âme fut remplie soudainement à la vue de ces ruines que le temps n'a pas encore noircies, et qui, elles aussi, semblent protester contre le passé et proclamer le réveil de la vérité chez le peuple. Je ne crois pas avoir perdu le goût et le respect des arts, je ne sens pas en moi des instincts de vengeance et de barbarie, enfin je ne suis pas de ceux qui disent que le culte du beau est inutile, et qu'il faut dégrader les monuments pour en faire des usines; mais un couvent de l'inquisition rasé par le bras populaire est une page de l'histoire tout aussi grande, tout aussi instructive, tout aussi émouvante qu'un aqueduc romain ou un amphithéâtre. Une administration gouvernementale qui ordonnerait de sang-froid la destruction d'un temple, pour quelque raison d'utilité mesquine ou d'économie ridicule, ferait un acte grossier et coupable; mais un chef politique qui, dans un jour décisif et périlleux, sacrifie l'art et la science à des biens plus précieux, la raison, la justice, la liberté religieuse, et un peuple qui, malgré ses instincts pieux, son amour pour

d'un député qui avait été comblé de ses bienfaits, et qui était devenu son plus ardent ennemi politique. Noble exemple donné par M. Mendizabal avec d'autant plus de mérite qu'il n'avait en ce genre aucun modèle à suivre! Depuis, il ne s'est pas trouvé de disciples de cette vertueuse tolérance. » (*Histoire politique de l'Espagne moderne*, par M. Marliani.)

la pompe catholique et son respect pour ses moines, trouve assez de cœur et de bras pour exécuter ce décret en un clin d'œil, font comme l'équipage battu de la tempête, qui se sauve en jetant ses richesses à la mer. Pleure donc qui voudra sur les ruines! Presque tous ces monuments dont nous déplorons la chute sont des cachots où a langui durant des siècles, soit l'âme, soit le corps de l'humanité. Et viennent donc des poëtes qui, au lieu de déplorer la fuite des jours de l'enfance du monde, célèbrent dans leurs vers, sur ces débris de hochets dorés et de férules ensanglantées, l'âge viril qui a su s'en affranchir. Il a été cité, dans cette *Revue*, de bien beaux vers de Chamisso sur le château de ses ancêtres rasé par la révolution française. Cette pièce se termine par une pensée très-noble et très-neuve en poésie, comme en politique :

« Béni sois-tu, vieux manoir, sur qui passe maintenant le soc de la charrue, et béni soit celui qui fait passer la charrue sur toi ! »

Après avoir évoqué le souvenir de cette belle poésie, oserai-je transcrire quelques faibles pages que m'inspira le couvent des dominicains? Pourquoi non? puisque aussi bien le lecteur doit s'armer d'indulgence, là où il s'agit pour lui de juger une pensée que l'auteur lui soumet en immolant son amour-propre et ses anciennes tendances. Puisse ce fragment, quel qu'il soit, jeter un peu de variété sur la sèche nomenclature d'édifices que je viens de faire !

LE COUVENT DE L'INQUISITION.

Parmi les décombres d'un couvent ruiné, deux hommes se rencontrèrent à la clarté sereine de la lune. L'un semblait à la fleur de l'âge, l'autre courbé sous le poids des années, et pourtant celui-ci était le plus jeune des deux.

Tous deux tressaillirent en se trouvant face à face, car la nuit était avancée, la rue déserte, et l'heure sonnait lugubre et lente au clocher de la cathédrale.

Celui qui paraissait vieux prit le premier la parole : Qui que tu sois, dit-il, homme, ne crains rien de moi ; je suis faible et brisé : n'attends rien de moi non plus, car je suis pauvre et nu sur la terre.

— Ami, répondit le jeune homme, je ne suis hostile qu'à ceux qui m'attaquent, et, comme toi, je suis trop pauvre pour craindre les voleurs.

— Frère, reprit l'homme aux traits flétris, pourquoi donc as-tu tressailli tout à l'heure à mon approche?

— Parce que je suis un peu superstitieux, comme tous les artistes, et que je t'ai pris pour le spectre d'un de ces moines qui ne sont plus, et dont nous foulons les tombes brisées. Et toi, l'ami, pourquoi as-tu également frémi à mon approche

— Parce que je suis très-superstitieux, comme tous les moines, et que je t'ai pris pour le spectre d'un de ces moines qui m'ont renfermé vivant dans les tombes que tu foules.

— Que dis-tu? Es-tu donc un de ces hommes que j'ai avidement et vainement cherché sur le sol de l'Espagne?

— Tu ne nous trouveras plus nulle part à la clarté du soleil ; mais, dans les ombres de la nuit, tu pourras nous rencontrer encore. Maintenant, ton attente est remplie ; que veux-tu faire d'un moine?

— Le regarder, l'interroger, mon père ; graver ses traits dans ma mémoire afin de les retracer par la peinture ; recueillir ses paroles afin de les redire à mes compatriotes ; le connaître enfin, pour me pénétrer de ce qu'il y a de mystérieux, de poétique et de grand, dans la personne du moine et dans la vie du cloître.

— D'où te vient, ô voyageur, l'étrange idée que tu te fais de ces choses ! N'es-tu pas d'un pays où la domination des papes est abattue, les moines proscrits, les cloîtres supprimés ?

— Il est encore, parmi nous, des âmes religieuses envers le passé, et des imaginations ardentes frappées de la poésie du moyen âge. Tout ce qui peut nous en apporter un faible parfum, nous le cherchons, nous le vénérons, nous l'adorons presque. Ah ! ne crois pas, mon père, que nous soyons tous des profanateurs aveugles. Nous autres artistes, nous haïssons ce peuple brutal qui souille et brise tout ce qu'il touche. Bien loin de ratifier ses arrêts de meurtre et de destruction, nous nous efforçons dans nos tableaux, dans nos poésies, sur nos théâtres, dans toutes nos œuvres enfin, de rendre la vie aux vieilles traditions, et de ranimer l'esprit de mysticisme qui engendra l'art chrétien, cet enfant sublime !

— Que dis-tu là, mon fils ? Est-il possible que les artistes de ton pays libre et florissant s'inspirent ailleurs que dans le présent ? Ils ont tant de choses nouvelles à chanter, à peindre, à illustrer, et ils vivraient, comme tu le dis, courbés sur la terre où dorment leurs aïeux ? Ils chercheraient dans la poussière des tombeaux une inspiration riante et féconde, lorsque Dieu, dans sa bonté, leur a fait une vie si douce et si belle ?

— J'ignore, bon religieux, en quoi notre vie peut être telle que tu te la représentes. Nous autres artistes, nous ne nous occupons point des faits politiques, et les questions sociales nous intéressent encore moins. Nous chercherions en vain la poésie dans ce qui se passe autour de nous. Les arts languissent, l'inspiration est étouffée, le mauvais goût triomphe, la vie matérielle absorbe les hommes ; et si nous n'avions pas le culte du passé et les monuments des siècles de foi pour nous retremper, nous perdrions entièrement le feu sacré que nous gardons à grand'peine.

— On m'avait dit pourtant que jamais le génie humain n'avait porté aussi loin que dans vos contrées la science du bonheur, les merveilles de l'industrie, les bienfaits de la liberté. On m'avait donc trompé ?

— Si on t'a dit, mon père, qu'en aucun temps on n'avait puisé dans les richesses matérielles un si grand luxe, un tel bien-être, et, dans la ruine de l'ancienne société, une si effrayante diversité de goûts, d'opinions et de croyances, on t'a dit la vérité. Mais si on ne t'a pas dit que toutes ces choses, au lieu de nous rendre heureux, nous ont avilis et dégradés, on ne t'a pas dit toute la vérité.

— D'où peut donc venir un résultat si étrange ? Toutes les sources du bonheur se sont empoisonnées sur vos lèvres, et ce qui fait l'homme grand, juste et bon, le bien-être et la liberté, vous a fait petits et misérables ? Explique-moi ce prodige !

— Mon père, est-ce à moi de te rappeler que l'homme ne vit pas seulement de pain ? Si nous avons perdu la foi, tout ce que nous avons acquis d'ailleurs n'a pu profiter à nos âmes.

— Explique-moi encore, mon fils, comment vous avez perdu la foi, alors que, les persécutions religieuses cessant chez vous, vous avez pu élargir vos âmes, et lever vos yeux vers la lumière divine ? C'était le moment de croire, puisque c'était

le moment de savoir. Et à ce moment-là, vous avez douté? Quel nuage a donc passé sur vos têtes?

— Le nuage de la faiblesse et de la misère humaines. L'examen n'est-il pas incompatible avec la foi, mon père?

— C'est comme si tu demandais, ô jeune homme, si la foi est compatible avec la vérité. Tu ne crois donc à rien, mon fils? ou bien, tu crois au mensonge?

— Hélas! moi, je ne crois qu'à l'art. Mais n'est-ce pas assez pour donner à l'âme une force, une confiance et des joies sublimes?

— Je l'ignorais, mon fils, et je ne le comprends pas. Il y a donc encore chez vous quelques hommes heureux? Et toi-même, tu t'es donc préservé de l'abattement et de la douleur?

— Non, mon père, les artistes sont les plus malheureux, les plus indignés, les plus tourmentés des hommes, car ils voient chaque jour tomber plus bas l'objet de leur culte, et leurs efforts sont impuissants pour le relever.

— D'où vient que des hommes aussi pénétrés laissent périr les arts au lieu de les faire revivre?

— C'est qu'ils n'ont plus de foi, et que sans la foi il n'y a plus d'art possible.

— Ne viens-tu pas de me dire que l'art était pour toi une religion? Tu te contredis, mon fils, ou bien je ne sais pas te comprendre.

— Et comment ne serions-nous pas en contradiction avec nous-mêmes, ô mon père! nous autres à qui Dieu a confié une mission que le monde nous dénie, nous à qui le présent ferme les portes de la gloire, de l'inspiration, de la vie, nous qui sommes forcés de vivre dans le passé, et d'interroger les morts sur les secrets de l'éternelle beauté dont les hommes d'aujourd'hui ont perdu le culte et renversé les autels? Devant les œuvres des grands maîtres, et lorsque l'espérance de les égaler nous sourit, nous sommes remplis de force et d'enthousiasme; mais lorsqu'il faut réaliser nos rêves ambitieux, et qu'un monde incrédule et borné souffle sur nous le froid du dédain et de la raillerie, nous ne pouvons rien produire qui soit conforme à notre idéal, et la pensée meurt dans notre sein avant que d'éclore à la lumière.

Le jeune artiste parlait avec amertume, la lune éclairait son visage triste et fier, et le moine immobile le contemplait avec une surprise naïve et bienveillante.

— Asseyons-nous ici, dit ce dernier après un moment de silence, en s'arrêtant près de la balustrade massive d'une terrasse qui dominait la ville, la campagne et la mer. C'était à l'angle de ce jardin des dominicains, naguère riche de fleurs, de fontaines et de marbres précieux, aujourd'hui jonché de décombres et envahi par toutes les longues herbes qui poussent avec tant de vigueur et de rapidité sur les ruines. Le voyageur, dans son agitation, en froissa une dans sa main, et la jeta loin de lui avec un cri de douleur. Le moine sourit : Cette piqûre est vive, dit-il, mais elle n'est point dangereuse. Mon fils, cette ronce que tu touches sans ménagement et qui te blesse, c'est l'emblème de ces hommes grossiers dont tu te plaignais tout à l'heure. Ils envahissent les palais et les couvents. Ils montent sur les autels, et s'installent sur les débris des antiques splendeurs de ce monde. Vois avec quelle séve et quelle puissance ces herbes folles ont rempli les parterres où nous cultivions avec soin des plantes délicates et précieuses dont pas une n'a résisté à l'abandon! De même les hommes simples et à demi sauvages qu'on jetait

dehors comme des herbes inutiles, ont repris leurs droits, et ont étouffé cette plante vénéneuse qui croissait dans l'ombre et qu'on appelait l'inquisition.

— Ne pouvaient-ils donc l'étouffer sans détruire avec elle les sanctuaires de l'art chrétien et les œuvres du génie?

— Il fallait arracher la plante maudite, car elle était vivace et rampante. Il a fallu détruire jusque dans leurs fondements ces cloîtres où sa racine était cachée.

— Eh bien ! mon père, ces herbes épineuses qui croissent à la place, en quoi sont-elles belles et à quoi sont-elles bonnes?

Le moine rêva un instant, et répondit : — Comme vous me dites que vous êtes peintre, sans doute vous ferez un dessin d'après ces ruines ?

— Certainement. Où voulez-vous en venir ?

— Eviterez-vous de dessiner ces grandes ronces qui retombent en festons sur les décombres, et qui se balancent au vent, ou bien en ferez-vous un accessoire heureux de votre composition, comme je l'ai vu dans un tableau de Salvator Rosa ?

— Elles sont les inséparables compagnes des ruines, et aucun peintre ne manque d'en tirer parti.

— Elles ont donc leur beauté, leur signification, et par conséquent leur utilité.

— Votre parabole n'en est pas plus juste, mon père ; asseyez des mendiants et des bohémiens sur ces ruines, elles n'en seront que plus sinistres et plus désolées. L'aspect du tableau y gagnera ; mais l'humanité, qu'y gagne-t-elle ?

— Un beau tableau peut-être, et à coup sûr une grande leçon. Mais vous autres artistes, qui donnez cette leçon-là, vous ne comprenez pas ce que vous faites, et vous ne voyez ici que des pierres qui tombent et de l'herbe qui pousse.

— Vous êtes sévère : vous qui parlez ainsi, on pourrait vous répondre que vous ne voyez dans cette grande catastrophe que votre prison détruite et votre liberté recouvrée, car je soupçonne, mon père, que le couvent n'était pas de votre goût.

— Et vous, mon fils, auriez-vous poussé l'amour de l'art et de la poésie jusqu'à vivre ici sans regret?

— Je m'imagine que c'eût été pour moi la plus belle vie du monde. Oh ! que ce couvent devait être vaste et d'un noble style ! Que ces vestiges annoncent de splendeur et d'élégance ! Qu'il devait être doux de venir ici, le soir, respirer une douce brise, et rêver au bruit de la mer, lorsque ces légères galeries étaient pavées de riches mosaïques, que des eaux cristallines murmuraient dans des bassins de marbre, et qu'une lampe d'argent s'allumait comme une pâle étoile au fond du sanctuaire ! De quelle paix profonde, de quel majestueux silence vous deviez jouir, lorsque le respect et la confiance des hommes vous entouraient d'une invincible enceinte, et qu'on se signait en baissant la voix chaque fois qu'on passait devant vos mystérieux portiques ! Eh ! qui ne voudrait pouvoir abjurer tous les soucis, toutes les fatigues et toutes les ambitions de la vie sociale, pour venir s'enterrer ici, dans le calme et l'oubli du monde entier, à la condition d'y rester artiste et d'y pouvoir consacrer dix ans, vingt ans peut-être, à un seul tableau qu'on polirait lentement comme un diamant précieux, et qu'on verrait placer sur un autel, non pour y être jugé et critiqué par le premier ignorant venu, mais salué et invoqué comme une digne représentation de la Divinité même !

— Etranger, dit le moine d'un ton sévère, tes paroles sont pleines d'orgueil, et tes rêves ne sont que vanité. Dans cet art dont tu parles avec tant d'emphase et que tu fais si grand, tu ne vois que toi-même, et l'isolement que tu souhaiterais

ne serait à tes yeux qu'un moyen de te grandir et de te déifier. Je comprends maintenant comment tu peux croire à cet art égoïste sans croire à aucune religion ni à aucune société. Mais peut-être n'as-tu pas mûri ces choses dans ton esprit avant de les dire ; peut-être ignores-tu ce qui se passait dans ces antres de corruption et de terreur. Viens avec moi, et peut-être ce que je vais t'en apprendre changera tes sentiments et tes pensées.

A travers des montagnes de décombres et des précipices incertains et croulants, le moine conduisit, non sans danger, le jeune voyageur au centre du monastère détruit, et là, à la place où avaient été les prisons, il le fit descendre avec précaution le long des parois d'un massif d'architecture épais de quinze pieds, que la bêche et la pioche avaient fendu dans toute sa profondeur. Au sein de cette affreuse croûte de pierre et de ciment s'ouvraient comme des gueules béantes du sein de la terre, des loges sans air et sans jour, séparées les unes des autres par des massifs aussi épais que ceux qui pesaient sur leurs voûtes lugubres. — Jeune homme, dit le moine, ces fosses que tu vois, ce ne sont pas des puits, ce ne sont pas même des tombes ; ce sont les cachots de l'inquisition. C'est là que, durant plusieurs siècles, ont péri lentement tous les hommes, qui, soit coupables, soit innocents devant Dieu, soit dégradés par le vice, soit égarés par la fureur, soit inspirés par le génie et la vertu, ont osé avoir une pensée différente de celle de l'inquisition. Ces pères dominicains étaient des savants, des lettrés, des artistes même. Ils avaient de vastes bibliothèques où les subtilités de la théologie, reliées dans l'or et la moire, étalaient sur des rayons d'ébène leurs marges reluisantes de perles et de rubis, et cependant l'homme, ce livre vivant, où, de sa propre main, Dieu a écrit sa pensée, ils le descendaient vivant et le tenaient caché dans les entrailles de la terre. Ils avaient des vases d'argent ciselés, des calices étincelants de pierreries, des tableaux magnifiques et des madones d'or et d'ivoire, et cependant l'homme, ce vase d'élection, ce calice rempli de la grâce céleste, cette vivante image de Dieu, ils le livraient vivant au froid de la mort et aux vers du sépulcre. Tel d'entre eux cultivait des roses et des jonquilles avec autant de soin et d'amour qu'on en met à élever un enfant, qui voyait sans pitié son semblable, son frère, blanchir et pourrir dans l'humidité de la tombe. Voilà ce que c'est que le moine, mon fils, voilà ce que c'est que le cloître. Férocité brutale d'un côté, de l'autre lâche terreur ; intelligence égoïste, ou dévotion sans entrailles, voilà ce que c'est que l'inquisition. Et de ce qu'en ouvrant ces caves infectes à la lumière des cieux, la main des libérateurs a rencontré quelques colonnes et quelques dorures qu'elle a ébranlées ou ternies, faut-il replacer la dalle du sépulcre sur les victimes expirantes, et verser des larmes sur le sort de leurs bourreaux, parce qu'ils vont manquer d'or et d'esclaves ?

L'artiste était descendu dans une des caves pour en examiner curieusement les parois. Un instant, il essaya de se représenter la lutte que la volonté humaine, ensevelie vivante, pouvait soutenir contre l'horrible désespoir d'une telle captivité. Mais à peine ce tableau se fut-il peint à son imagination vive et impressionnable, qu'elle en fut remplie d'angoisse et de terreur. Il crut sentir ces voûtes glacées peser sur son âme. ses membres frémirent, l'air manqua à sa poitrine, il se sentit défaillir en voulant s'élancer hors de cet abîme, et il s'écria, en étendant les bras vers le moine qui était resté à l'entrée : « Aidez-moi, mon père, au nom du ciel, aidez-moi à sortir d'ici ! »

— Eh bien, mon fils, dit le moine en lui tendant la main, ce que tu éprouves

en regardant maintenant les étoiles briller sur ta tête, imagine comment je l'éprouvai lorsque je revis le soleil, après dix ans d'un pareil supplice!

— Vous, malheureux moine! s'écria le voyageur en se hâtant de marcher vers le jardin, vous avez pu supporter dix ans de cette mort anticipée sans perdre la raison ou la vie? Il me semble que, si j'étais resté là un instant de plus, je serais devenu idiot ou furieux. Non, je ne croyais pas que la vue d'un cachot pût produire d'aussi subites, d'aussi profondes terreurs, et je ne comprends pas que la pensée s'y habitue et s'y soumette. J'ai vu les instruments de torture à Venise; j'ai vu aussi les cachots du palais ducal avec l'impasse ténébreux où l'on tombait frappé par une main invisible, et la dalle percée de trous par où le sang allait rejoindre les eaux du canal sans laisser de traces. Je n'ai eu là que l'idée d'une mort plus ou moins rapide. Mais dans ce cachot où je viens de descendre, c'est l'épouvantable idée de la vie qui se présente à l'esprit. O mon Dieu, être là et ne pouvoir mourir!

— Regarde-moi, mon fils, dit le moine en découvrant sa tête chauve et flétrie; je ne compte pas plus d'années que n'en révèlent ton visage mâle et ton front serein, et pourtant tu m'as pris sans doute pour un vieillard. Comment je méritai et comment je supportai ma lente agonie, il n'importe. Je ne demande pas ta pitié; je n'en ai plus besoin, heureux et jeune que je me sens aujourd'hui en regardant ces murs détruits et ces cachots vides. Je ne veux pas non plus t'inspirer l'horreur des moines; ils sont libres, je le suis aussi; Dieu est bon pour tous. Mais puisque tu es artiste, il te sera salutaire d'avoir connu une de ces émotions sans lesquelles l'artiste ne comprendrait pas son œuvre. Et si maintenant tu veux peindre ces ruines sur lesquelles tu venais tout à l'heure pleurer le passé, et parmi lesquelles je reviens chaque nuit me prosterner pour remercier Dieu du présent, ta main et ton génie seront animés peut-être d'une pensée plus haute que celle d'un lâche regret ou d'une stérile admiration. Bien des monuments qui sont pour les antiquaires des objets d'un prix infini, n'ont d'autre mérite que de rappeler les faits que l'humanité consacra par leur érection, et souvent ce furent des faits iniques ou puérils. Puisque tu as voyagé, tu as vu à Gênes un pont jeté sur un abîme, des quais gigantesques, une riche et pesante église coûteusement élevée dans un quartier désert par la vanité d'un patricien qui ne voulait point passer l'eau ni s'agenouiller dans un temple avec les dévots de sa paroisse. Tu as vu peut-être aussi ces pyramides d'Egypte qui sont l'effrayant témoignage de l'esclavage des nations, ou ces dolments sur lesquels le sang humain coulait par torrents pour satisfaire la soif inextinguible des divinités barbares. Mais vous autres artistes, vous ne considérez pour la plupart, dans les œuvres de l'homme, que la beauté ou la singularité de l'exécution, sans vous pénétrer de l'idée dont cette œuvre est la forme. Ainsi, votre intelligence adore souvent l'expression d'un sentiment que votre cœur repousserait, s'il en avait conscience. Voilà pourquoi vos propres œuvres manquent souvent de la vraie couleur de la vie, surtout lorsqu'au lieu d'exprimer celle qui circule dans les veines de l'humanité agissante, vous vous efforcez froidement d'interpréter celle des morts que vous ne voulez pas comprendre.

— Mon père, répondit le jeune homme, je comprends tes leçons et je ne les rejette pas absolument; mais crois-tu donc que l'art puisse s'inspirer d'une telle philosophie? Tu expliques, avec la raison de notre âge, ce qui fut conçu dans un poétique délire par l'ingénieuse superstition de nos pères. Si, au lieu des

riantes divinités de la Grèce, nous mettions à nu les banales allégories cachées sous leurs formes voluptueuses; si, au lieu de la divine madone des Florentins, nous peignions, comme les Hollandais, une robuste servante d'estaminet; enfin, si nous faisions de Jésus, fils de Dieu, un philosophe naïf de l'école de Platon, au lieu de divinités, nous n'aurions plus que des hommes, de même qu'ici, au lieu d'un temple chrétien, nous n'avons plus sous les yeux qu'un monceau de pierres.

— Mon fils, reprit le moine, si les Florentins ont donné des traits divins à la Vierge, c'est parce qu'ils y croyaient encore; et si les Hollandais lui ont donné des traits vulgaires, c'est parce qu'ils n'y croyaient déjà plus. Et vous vous flattez aujourd'hui de peindre des sujets sacrés, vous qui ne croyez qu'à l'art, c'est-à-dire à vous-mêmes! vous ne réussirez jamais. N'essayez donc de retracer que ce qui est palpable et vivant pour vous. Si j'avais été peintre, moi, j'aurais fait un beau tableau consacré à retracer le jour de ma délivrance; j'aurais représenté des hommes hardis et robustes, le marteau dans une main et le flambeau dans l'autre, pénétrant dans ces limbes de l'inquisition que je viens de te montrer, et relevant de la dalle fétide des spectres à l'œil terne, au sourire effaré. On aurait vu, en guise d'auréole, au-dessus de toutes ces têtes, la lumière des cieux tombant sur elles par la fente des voûtes brisées, et c'eût été un sujet aussi beau, aussi approprié à mon temps que le jugement dernier de Michel-Ange le fut au sien; car ces hommes du peuple, qui te semblent si grossiers et si méprisables dans l'œuvre de la destruction, m'apparurent plus beaux et plus nobles que tous les anges du ciel; de même que cette ruine, qui est pour toi un objet de tristesse et de consternation, est pour moi un monument plus religieux qu'il ne le fut jamais avant sa chute. Si j'étais chargé d'ériger un autel destiné à transmettre aux âges futurs un témoignage de la grandeur et de la puissance du nôtre, je n'en voudrais pas d'autre que cette montagne de débris, au faîte de laquelle j'écrirais ceci sur la pierre consacrée :

« Au temps de l'ignorance et de la cruauté, les hommes adorèrent sur cet autel le dieu des vengeances et des supplices. Au jour de la justice, et au nom de l'humanité, les hommes ont renversé ces autels sanguinaires, abominables au Dieu de miséricorde. »

Ce n'est pas à Palma, mais à Barcelone, dans les ruines de la maison de l'inquisition, que j'ai vu ces cachots creusés dans des massifs de quatorze pieds d'épaisseur. Il est fort possible qu'il n'y eût point de prisonniers dans ceux de Palma lorsque le peuple y pénétra. Il est bon de demander grâce à la susceptibilité majorquine pour la *licence poétique* que j'ai prise dans le fragment qu'on vient de lire. Cependant je dois dire que, comme on n'invente rien qui n'ait un certain fonds de vérité, j'ai vu, à Majorque, un prêtre, aujourd'hui curé d'une paroisse de Palma, qui m'a dit avoir passé sept ans de sa vie, *el flor de su joventud*, dans les prisons de l'inquisition, et n'en être sorti que par la protection d'une dame qui lui portait un vif intérêt. C'était un homme dans la force de l'âge, avec des yeux fort vifs et des manières enjouées. Il ne paraissait pas regretter beaucoup le régime du saint-office. A propos de ce couvent des dominicains, je citerai un passage de Grasset de Saint-Sauveur, qu'on ne peut accuser de partialité, car il

fait, au préalable, un pompeux éloge des inquisiteurs avec lesquels il a été en relation à Majorque :

« On voit cependant encore, dans le cloître de Saint-Dominique, des peintures qui rappellent la barbarie exercée autrefois sur les Juifs. Chacun des malheureux qui ont été brûlés est représenté dans un tableau au bas duquel sont écrits son nom, son âge, et l'époque où il fut victimé. On m'a assuré qu'il y a peu d'années les descendants de ces infortunés, formant aujourd'hui une classe particulière parmi les habitants de Palma, sous la ridicule dénomination de *chouettes*, avaient en vain offert des sommes assez fortes pour obtenir qu'on effaçât ces monuments affligeants. Je me suis refusé à croire ce fait.... Je n'oublierai cependant jamais qu'un jour, me promenant dans le cloître des dominicains, je considérais avec douleur ces tristes peintures : un moine s'approcha de moi, et me fit remarquer parmi ces tableaux plusieurs marqués d'ossements en croix. Ce sont, me dit-il, les portraits de ceux dont les cendres ont été exhumées et jetées au vent. Mon sang se glaça ; je sortis brusquement, le cœur navré et l'esprit frappé de cette scène.

» Le hasard fit tomber entre mes mains une relation imprimée en 1755 de l'ordre de l'inquisition, contenant les noms, surnoms, qualités et délits des malheureux sentenciés à Majorque depuis l'année 1645 jusqu'en 1691. Je lus en frémissant cet écrit : j'y trouvai quatre Majorquins, dont une femme, brûlés vifs pour cause de judaïsme ; trente-deux autres morts, pour le même délit, dans les cachots de l'inquisition, et dont les corps avaient été brûlés ; trois dont les cendres ont été exhumées et jetées au vent ; un Hollandais accusé de luthéranisme, un Majorquin de mahométisme, six Portugais dont une femme, et sept Majorquins prévenus de judaïsme, brûlés en effigie, ayant eu le bonheur de s'échapper. Je comptai deux cent seize autres victimes, Majorquins et étrangers, accusés de judaïsme, d'hérésie ou de mahométisme, sortis des prisons, après s'être rétractés publiquement et remis dans le sein de l'Eglise. Cet affreux catalogue était clôturé par un arrêté de l'inquisition non moins horrible. »

M. Grasset donne ici le texte espagnol dont voici la traduction exacte :

« Tous les coupables mentionnés dans cette relation ont été publiquement condamnés par le saint-office, comme hérétiques formels ; tous leurs biens confisqués et appliqués au fisc royal ; déclarés inhabiles et incapables d'occuper ni d'obtenir ni dignité ni bénéfices, tant ecclésiastiques que séculiers, ni autres offices publics, ni honorifiques ; ne pouvant porter sur leurs personnes, ni faire porter à celles qui en dépendent, ni or, ni argent, perles, pierres précieuses, corail, soie, camelot, ni drap fin ; ni monter à cheval, ni porter des armes, ni exercer et user des autres choses qui, par droit commun, lois et pragmatiques de ce royaume, instructions et style du saint-office, sont prohibées à des individus ainsi dégradés ; la même prohibition s'étendant, pour les femmes condamnées au feu, à leurs fils et filles, et pour les hommes, jusqu'à leurs petits-fils en ligne masculine ; condamnant en même temps la mémoire de ceux exécutés en effigie, ordonnant que leurs ossements (pouvant les distinguer de ceux des fidèles chrétiens) soient exhumés, remis à la justice et au bras séculier, pour être brûlés et réduits en cendres ; que l'on effacera ou râclera toutes inscriptions qui se trouveraient sur les sépultures, ou armes, soit apposées, soit peintes en quelque lieu que ce soit, de manière *qu'il ne reste d'eux, sur la face de la terre, que la mémoire de leur sentence et de son exécution.* »

Quand on lit de semblables documents, si voisins de notre époque, et quand

on voit l'invincible haine qui, après douze ou quinze générations de juifs convertis au christianisme, poursuit encore aujourd'hui cette race infortunée à Majorque, on ne saurait croire que l'esprit de l'inquisition y fût éteint aussi parfaitement qu'on le dit à l'époque du décret de Mendizabal.

Je ne terminerai pas cet article, et je ne sortirai pas du couvent de l'inquisition, sans faire part à mes lecteurs d'une découverte assez curieuse, dont tout l'honneur revient à M. Tastu, et qui eût fait, il y a trente ans, la fortune de cet érudit, à moins qu'il ne l'eût, d'un cœur joyeux, portée au maître du monde, sans songer à en tirer parti pour lui-même, supposition qui est bien plus conforme que l'autre à son caractère d'artiste insouciant et désintéressé. Cette note est trop intéressante pour que j'essaie de la tronquer. La voici telle qu'elle a été remise entre mes mains, avec l'autorisation de la publier.

COUVENT DE SAINT-DOMINIQUE,

A PALMA DE MALLORCA.

Un compagnon de saint Dominique, Michel de Fabra, fut le fondateur de l'ordre des frères prêcheurs à Mallorca. Il était originaire de la Vieille-Castille, et accompagnait Jacques Ier à la conquête de la grande Baléare, en 1229. Son instruction était grande et variée, sa dévotion remarquable; ce qui lui donnait auprès du *Conquistador*, de ses nobles compagnons, et des soldats même, une puissante autorité. Il haranguait les troupes, célébrait le service divin, donnait la communion aux assistants et combattait les infidèles, comme le faisaient à cette époque les ecclésiastiques. Les Arabes disaient que la sainte Vierge et le père Michel seuls les avaient conquis. Les soldats aragonais-catalans priaient, dit-on, après Dieu et la sainte Vierge, le père Michel Fabra.

L'illustre dominicain avait reçu l'habit de son ordre à Toulouse des mains de son ami Dominique ; il fut envoyé par lui à Paris avec deux autres compagnons pour y remplir une mission importante. Ce fut lui qui établit à Palma le premier couvent des dominicains, au moyen d'une donation que lui fit le procureur du premier évêque de Mallorca, D. J. R. de Torrella; ceci se passait en l'an 1231.

Une mosquée et quelques toises de terrain qui en dépendaient servirent à la première fondation. Les frères prêcheurs agrandirent plus tard la communauté, au moyen d'un commerce lucratif de toute espèce de marchandises, et des donations assez fréquentes qui leur étaient faites par les fidèles. Cependant le premier fondateur, frère Michel de Fabra, était allé mourir à Valence, qu'il avait aidé à conquérir.

Jaime Fabra fut l'architecte du couvent des dominicains. On ne dit pas que celui-ci fût de la famille du père Michel, son homonyme ; on sait seulement qu'il donna ses plans vers 1296, comme il traça plus tard ceux de la cathédrale de Barcelone (1317), et bien d'autres sur les terres des rois d'Aragon.

Le couvent et son église ont dû éprouver bien des changements avec le temps, si l'on compare un instant, comme nous l'avons fait, les diverses parties des monuments ruinés par la mine. Ici reste à peine debout un riche portail, dont le style tient du XIVe siècle; mais plus loin, faisant partie du monument, ces arches brisées, ces lourdes clefs de voûte gisantes sur les décombres, vous annoncent

que des architectes autres que Jaime Fabra, mais bien inférieurs à lui, ont passé par là.

Sur ces vastes ruines où il n'est resté debout que quelques palmiers séculaires, conservés à notre instante prière, nous avons pu déplorer, comme nous l'avons fait sur celles des couvents de Sainte-Catherine et de Saint-François de Barcelone, que la froide politique eût seule présidé à ces démolitions faites sans discernement.

En effet, l'art et l'histoire n'ont rien perdu à voir tomber les couvents de Saint-Jérôme à Palma, ou le couvent de Saint-François qui bordait en la gênant la *muralla de Mar* à Barcelone; mais au nom de l'histoire, au nom de l'art, pourquoi ne pas conserver, comme monuments, les couvents de Sainte-Catherine de Barcelone et celui de Saint-Dominique de Palma, dont les nefs abritaient les tombes des gens de bien, *las sepulturas de personas debe*, comme le dit un petit cahier que nous avons eu entre les mains, et qui faisait partie des archives du couvent? On y lisait après les noms de N. Cotoner, grand-maître de Malte, ceux des Dameto, des Muntaner, des Villalonga, des La Romana, des *Bonapart!* Ce livre, ainsi que tout ce qui était le couvent, appartient aujourd'hui à l'entrepreneur des démolitions.

Cet homme, vrai type mallorquin, dont le premier abord vous saisit, mais ensuite vous captive et vous rassure, voyant l'intérêt que nous prenions à ces ruines, à ces souvenirs historiques, et d'ailleurs, comme tout homme du peuple, partisan du grand Napoléon, s'empressa de nous indiquer la tombe armoriée des *Bonapart*, ses aïeux, car telle est la tradition mallorquine. Elle nous a paru assez curieuse pour faire quelques recherches à ce sujet; mais, occupé d'autres travaux, nous n'avons pu y donner le temps et l'attention nécessaires pour les compléter.

Nous avons cependant retrouvé les armoiries des *Bonapart*, qui sont :

Parti d'azur, chargé de six étoiles d'or, à six pointes, deux, deux et deux; et de gueule, au lion d'or léopardé; au chef d'or, chargé d'un aigle naissant de sable;

1° Dans un nobiliaire, ou livre de blason, qui fait partie des richesses renfermées dans la bibliothèque de M. le comte de Monténegro, nous avons pris un *fac simile* de ces armoiries;

2° A Barcelone, dans un autre nobiliaire espagnol, moins beau d'exécution, appartenant au savant archiviste de la couronne d'Aragon, et dans lequel on trouve, à la date du 15 juin 1549, les preuves de noblesse de la famille des Fortuny, au nombre desquelles figure, parmi les quatre quartiers, celui de l'aïeule maternelle, qui était de la maison de *Bonapart*.

Dans le registre : *Indice : Pedro III*, tome II des archives de la couronne d'Aragon, se trouvent mentionnés deux actes à la date de 1276, relatifs à des membres de la famille *Bonpar*. Ce nom, d'origine provençale ou languedocienne, en subissant, comme tant d'autres de la même époque, l'altération mallorquine, serait devenu *Bonapart*.

En 1411, *Hugo Bonapart*, natif de Mallorca, passa dans l'île de Corse en qualité de *régent* ou gouverneur, pour le roi Martin d'Aragon, et c'est à lui qu'on ferait remonter l'origine des *Bonaparte*, ou, comme on a dit plus tard, *Buonaparte;* ainsi *Bonapart* est le nom roman, *Bonaparte* l'italien ancien, et *Buonaparte* l'italien moderne. On sait que les membres de la famille de Napoléon signaient indifféremment *Bonaparte* ou *Buonaparte*.

Qui sait l'importance que ces légers indices, découverts quelques années plus tôt, auraient pu acquérir, s'ils avaient servi à démontrer à Napoléon, qui tenait tant à être Français, que sa famille était originaire de France ? »

Pour n'avoir plus la même valeur politique aujourd'hui, la découverte de M. Tastu n'en est pas moins intéressante, et si j'avais quelque voix au chapitre des fonds destinés aux lettres par le gouvernement français, je procurerais à ce bibliographe les moyens de la compléter. Il importe assez peu aujourd'hui, j'en conviens, de s'assurer de l'origine française de Napoléon. Ce grand capitaine, qui, dans mes idées (j'en demande bien pardon à la mode), n'est pas un si grand prince, mais qui, de sa nature personnelle, était certes un grand homme, a bien su se faire adopter par la France, et la postérité ne lui demandera pas si ses ancêtres furent Florentins, Corses, Majorquins, ou Languedociens ; mais l'histoire sera toujours intéressée à lever le voile qui couvre cette race prédestinée, où Napoléon n'est certes pas un accident fortuit, un fait isolé. Je suis sûr qu'en cherchant bien, on trouverait dans les générations antérieures de cette famille des hommes ou des femmes dignes d'une telle descendance ; et ici les blasons, ces insignes dont la loi d'égalité a fait justice, mais dont l'historien doit toujours tenir compte, comme de monuments très-significatifs, pourraient bien jeter quelque lumière sur la destinée guerrière ou ambitieuse des anciens Bonaparte. En effet, jamais écu fut-il plus fier et plus symbolique que celui de ces chevaliers majorquins ? Ce lion dans l'attitude du combat, ce ciel parsemé d'étoiles d'où cherche à se dégager l'aigle prophétique, n'est-ce pas comme l'hiéroglyphe mystérieux d'une destinée peu commune ? Napoléon, qui aimait la poésie des étoiles avec une sorte de superstition, et qui donnait l'aigle pour blason à la France, avait-il donc connaissance de son écu majorquin, et, n'ayant pu remonter jusqu'à la source présumée des Bonpar provençaux, gardait-il le silence sur ses aïeux espagnols ? C'est le sort des grands hommes, après leur mort, de voir les nations se disputer leurs berceaux ou leurs tombes.

George Sand.

ESQUISSE

D'UNE PHILOSOPHIE

PAR M. F. LAMENNAIS.

C'est une périlleuse entreprise aujourd'hui plus que jamais, que de construire un système complet de philosophie. Dans une époque de grande civilisation, comme la nôtre, il y a tant d'idées en circulation, tant de questions à résoudre, qu'on ne peut guère se proposer de répondre à tout, et de tout renfermer dans un système. La curiosité de chaque siècle laisse à la postérité moins d'anciens problèmes résolus que de problèmes nouveaux à discuter. Il faut donc subir la loi de notre faiblesse ; il faut choisir, ou de tracer un plan général et d'en asseoir fortement les bases, ou de s'isoler dans de patientes recherches sur un objet spécial, pour apporter ensuite cette obole à l'œuvre commune.

Au commencement d'une civilisation, quand la curiosité humaine n'est éveillée que d'hier, c'est l'âge d'or des systèmes. C'est ainsi que l'on voit, dans les premiers temps de la philosophie grecque, toute une famille de penseurs qui viennent, chacun à son tour, avec une confiance admirable, proposer sur la nature des choses une explication universelle, toujours différente il est vrai, mais toujours définitive. Plus tard, et lorsque l'esprit grec se fut doublement éprouvé à l'école de Socrate et à celle de l'expérience et du temps, sa hardiesse ne parut pas affaiblie ; et pour ne citer qu'un nom, Aristote put sans témérité, de cette même main qui élevait à la logique et à l'histoire naturelle des monuments immortels, écrire sa Rhétorique, sa Poétique, sa Morale, sa Physique générale, son Economique, pour terminer enfin dans la philosophie première le cercle entier de la science universelle. Il y a deux mille ans que se faisaient ces grandes choses ; l'esprit humain, jeune encore, avec moins d'étendue et de sagesse, avait, à cause de cela même, plus d'audace, plus d'ardeur, une plus vigoureuse puissance d'initiative. Aristote recommencerait-il aujourd'hui, s'il avait derrière lui cette centaine de philosophies

qui ont succédé à la sienne, et qui, moins heureuses pour la plupart, n'ont pas survécu à leurs auteurs ?

Le moyen âge fut aussi une époque de vastes conceptions systématiques. Ces sortes d'épopées se conçoivent également quand tout est nouveau, et que l'esprit humain a tout à faire par ses propres forces, et quand, soutenu par la foi dans une autorité, il se persuade que son effort doit tendre uniquement à coordonner ses croyances. Il suffit de rappeler la *Somme* de saint Thomas, prodigieuse encyclopédie, où toute la science, toute la foi, toute l'érudition de ce temps se développe et s'ordonne sous l'exacte discipline du syllogisme; lumineuse et imposante synthèse qui n'aspire à rien moins qu'à reproduire l'ordre absolu des choses, Dieu d'abord dans les profondeurs de l'unité, puis la Trinité, les personnes divines, la création, les lois générales du monde, l'homme enfin. C'est là précisément le plan de l'*Esquisse d'une philosophie*, et c'est, comme on voit, une très-ancienne et très-glorieuse origine.

Peut-être qu'en un temps qui n'est pas loin de nous, l'auteur de l'*Esquisse* n'avait pas de plus haute ambition que de rassembler, à l'exemple du *docteur angélique*, dans l'unité du dogme chrétien, tous les éléments scientifiques accumulés par le progrès des âges. Mais il ne s'agit plus aujourd'hui de refaire la *Somme* de saint Thomas : c'est une philosophie que M. Lamennais nous donne; il est entré sans retour dans cette famille de libres penseurs dont Descartes est le père, et qui doit être fière de le recueillir dans son sein, après une séparation qui n'a pas été sans orages.

Cette participation éclatante et fougueuse aux luttes religieuses et politiques n'aura donc été qu'un épisode dans la vie de M. Lamennais, et cette vie était vouée tout entière à l'établissement d'un système philosophique. Il y a même là, avant toute appréciation de son livre, un sujet de défiance légitime : une telle entreprise dans une seule vie; l'homme, Dieu, la nature, toutes les sciences et tous les arts, embrassés à la fois dans une vue générale et ramenés à leurs principes! Est-il donné à un seul homme de nous dérouler ainsi les secrets de toutes choses ? Bacon n'a-t-il pas épuisé son génie à tracer la méthode nouvelle? Descartes, qui n'était pas un esprit timide, demande déjà, à la fin de son *Discours de la Méthode*, plusieurs vies pour achever l'œuvre. Malebranche et presque tous les maîtres s'exercent dans des traités particuliers, avant de composer cette synthèse définitive que la mort interrompt presque toujours, guidés toutefois dans leurs travaux par un plan général et immense dont l'unité ne devait ressortir pour nous et peut-être pour eux-mêmes que quand l'édifice serait complet. Qui ne sait que Leibnitz, le plus actif génie et le plus fécond qui fut jamais, après soixante années de travaux et de veilles, n'a laissé que des fragments?

Mais si l'entreprise de M. Lamennais a ses dangers, elle a ses avantages réels, qu'il ne faut pas méconnaître. Quelque résultat qu'elle amène, elle servira du moins à rappeler le caractère essentiel de la philosophie et le véritable objet de la science. A force de diviser, à force de spécialiser, le sentiment de l'ensemble, la vue générale finit quelquefois par disparaître; et dans ces temps où il n'y a plus, pour ainsi dire, d'école, où chaque disciple n'aspire qu'à renier son maître et à proclamer en toute hâte une indépendance souvent stérile, ne nous donne-t-on pas tous les jours une doctrine isolée, ou un fragment de doctrine, pour un système complet? Et ne voyons-nous pas prendre un point de la philosophie pour

la philosophie entière? Une vue systématique, si audacieuse qu'elle soit, a donc son utilité et son importance propre ; et quand le système ne contiendrait aucune partie qui fût neuve ou vraie, il est bon qu'il se produise des systèmes. M. Lamennais d'ailleurs, et cela doit nous rassurer, n'a pas la prétention d'innover, si ce n'est pour la construction de l'ensemble. Sa Trinité est la Trinité chrétienne, sauf l'incarnation et la foi ; ses opinions sur la substance et la création sont conformes dans sa pensée, ou je me trompe fort, aux doctrines du concile de Latran ; elles s'écartent fort peu des théories alexandrines ; il explique la matière de la même façon et presque dans les mêmes termes que Plotin ; la réalité des idées divines, l'uniformité et l'analogie des lois qui gouvernent le monde, la loi de l'affinité et de la cohésion dans le monde corporel considérée comme une manifestation obscure de l'amour, c'est la pure doctrine platonicienne. Pour ce qui regarde l'homme et sa nature psychologique, sauf la liberté de la foi, qu'il emprunte au christianisme, et l'extase, qu'il place au-dessus même de la raison, comme tous les mystiques d'Alexandrie, il est de la grande école psychologique française. C'est à la louange de M. Lamennais, pour montrer que son entreprise était humainement possible, et que ses théories ont leurs racines dans l'histoire, que nous faisons ces rapprochements. Une seule de ses doctrines n'a point de passé et ne date que de lui, c'est la doctrine de *la raison commune*. On peut lui trouver des analogues depuis Héraclite jusqu'à Oswald et Reid, mais pas d'antécédents véritables. Avant M. Lamennais, ceux même qui demandaient à la raison individuelle le sacrifice absolu de son indépendance reconnaissaient au moins un pouvoir dont ils ne craignaient que l'usage ; mais ce n'est rien de prétendre que la raison humaine est trop sujette à faillir pour qu'on puisse s'en contenter : le scepticisme de M. Lamennais est plus radical, et ce n'est qu'après nous avoir ôté toute chance d'arriver par nous-mêmes à la certitude, qu'il nous propose sa théorie dogmatique de la raison universelle.

Cette grande et éternelle question de la certitude est sans contredit le premier de tous les problèmes philosophiques, c'est-à-dire le premier de tous les problèmes. Lorsque parut, il y a bien des années, l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, tel fut sur le public français, aussi indifférent de sa nature à la philosophie qu'à la religion, l'effet de cette verve inépuisable et passionnée, qu'elle intéressa tout le monde à la question du *criterium* de la connaissance, et rendit en quelque sorte populaire une discussion de pure logique. Les critiques et les réfutations arrivèrent de toutes parts ; elles trouvèrent M. Lamennais tout préparé à leur répondre, et aujourd'hui qu'après un long silence il revient à ses études philosophiques, le premier mot qu'il prononce est pour reprendre son ancien système. Il a entendu les objections, il les a pesées, il les a jugées, et il persiste ; *tenacem propositi*. Dans sa marche rapide, il ne consacre à sa théorie logique qu'un petit nombre de pages ; mais la raison individuelle y est proscrite avec ce même dédain d'autrefois et systématiquement soumise au joug de la raison générale.

Sans renouveler tout cette dispute, où chaque parti n'aurait eu qu'à répéter d'anciens arguments, on aurait pu donner quelques éclaircissements sur deux ou trois points contestés. La théorie de M. Lamennais, faute de ces développements nécessaires, pourra paraître obscure à quelques esprits, et peut-être même contradictoire. Rien de plus simple que la partie critique et négative de cette théorie : elle n'a rien de bien nouveau, et l'intelligence humaine a été plus d'une fois battue en brèche par les mêmes raisons, et si j'ose le dire, par des raisons plus fortes

encore ; mais l'opinion dogmatique de M. Lamennais sur le principe de la certitude a suscité des objections qui conservent toute leur force, ou plutôt elles en acquièrent une nouvelle, grâce à certains passages de l'*Esquisse.* Qu'on nous permette de le montrer en très-peu de mots, et seulement pour ce nouvel ouvrage de M. Lamennais; car la question, en ce qui touche à la philosophie, nous paraît depuis longtemps résolue.

S'il est une fois bien constaté, disait-on, que la raison individuelle ne peut donner que des probabilités, et qu'elle doit toujours se défier d'elle-même, pourquoi se regardera-t-elle comme infaillible, quand elle affirme l'autorité de la raison commune? Le scepticisme qui attaque les facultés humaines, attaque la connaissance humaine dans sa seule et unique source ; c'est un scepticisme radical et sans remède. Que M. Lamennais nous dise si un homme isolé du reste des hommes peut arriver par ses facultés propres à connaître la vérité : s'il répond que oui, il renonce à son système; s'il dit que non, il renonce à tout système et à toute connaissance ; voilà ce que l'on disait. Que sera-ce, si aujourd'hui il répond à la fois oui et non? Or, le oui et le non se trouvent dans l'*Esquisse,* et, sauf explication, ils semblent également catégoriques. M. Lamennais dit à la page 12 : » Quelle que soit la force avec laquelle une perception interne entraîne l'acquiescement d'un individu isolé, il ne doit pas regarder cet acquiescement, *même invincible,* comme le caractère définitif du vrai. » Il dit à la page 52 : « La raison ne relève que de ses propres lois, on peut l'atténuer, la détruire plus ou moins en soi ; mais tandis qu'elle subsiste et au degré où elle subsiste, sa dépendance est purement fictive, car c'est elle encore qui détermine, en vertu d'un libre jugement, sa soumission apparente. » Ce n'est pas ici de la raison générale qu'il s'agit, mais d'une opération de logique évidemment individuelle. On ne pouvait pas mieux exprimer une vérité plus incontestable, et Descartes n'aurait pas dit autrement.

Mais enfin si l'on consent à soumettre à la raison commune sa raison individuelle, à croire, quand la raison commune le voudra, le contraire de ce que l'on voit, de ce que l'on touche, de ce que l'on sent, nous donnerez-vous au moins, en échange de notre liberté, la sécurité dans la foi? Après l'*Esquisse*, on se demande encore : qu'est-ce que la raison commune? Si par là vous entendez ce que les rationalistes ont coutume d'appeler la raison pure, vous réduisez la certitude à quelques axiomes de métaphysique, et l'humanité ne gagnera rien à passer de Hume à vous ; car il nous ôtait le principe, et vous supprimez l'usage. Mais ce n'est pas là votre pensée : la raison commune est quelque chose d'extérieur ; vous allez même jusqu'à l'appeler *la tradition.* Pourquoi donc lui donner aussi, dans ce livre, le nom de *raison universelle?* C'est la raison générale qu'il fallait dire. Il n'y a d'universel dans la croyance des hommes que ces axiomes nécessaires de la raison pure, et nous les savons universels par cette unique raison que nous les savons nécessaires.

C'est donc ici une question de majorité et non pas d'universalité. Et alors, quelle sera la majorité? La logique veut que ce soit la majorité de l'espèce humaine ; le passé compte, prenez-y garde, l'avenir aussi ; et comme dans vos principes le monde et l'humanité ne doivent point finir, calculez votre majorité sur cette base ! Mais Dieu seul a cette connaissance, inutile pour Dieu seul. Si vous fixez une limite, elle ne peut être qu'arbitraire. Ne s'agit-il que d'une majorité éventuelle, sans limite déterminée, par exemple, la majorité parmi les personnes consultées, quel qu'en soit le nombre? On n'oserait vous imputer un pareil système,

et pourtant quand vous prenez un exemple pour montrer comment se doit appliquer votre théorie, vous dites : « Qu'on se place par la pensée au milieu d'*un nombre quelconque* d'autres hommes. » Il est très-vrai que l'opinion des personnes présentes, quel qu'en soit le nombre, exerce sur la nôtre une grande influence, c'est un fait constaté en psychologie ; mais cette influence n'est-elle pas pernicieuse ? n'est-ce pas là l'origine et la cause psychologique du *servum pecus ?*

Au moins, nous laisserez-vous tenir compte de l'intelligence et de la capacité de ceux qui forment l'opinion générale ? Importe-t-il, oui ou non, que ces hommes en nombre quelconque soient compétents ou ne le soient pas ? Ici encore, l'*Esquisse* nous laisse dans les ténèbres, et on ne sait trop comment se décider ; car, d'un côté, si l'on tient compte de la compétence, qui en sera juge ? Le véritable arbitre est celui qui nomme les arbitres. Galilée, devant le tribunal, aurait bien pu se déclarer seul compétent. Du temps de Galilée (c'était aussi le temps de Bacon et de Descartes), la raison générale était pour l'immobilité de la terre, et la raison de l'inquisition aussi, comme il n'y parut que trop.

Si, au contraire, on coupe court à cette difficulté en ne considérant pas la compétence des juges, songez que ce n'est pas à une raison plus éclairée que vous sacrifiez ma raison ; vous sacrifiez la supériorité intellectuelle à la supériorité numérique. Cela est-il bien conforme *à la sagesse des nations*, dont vous devez particulièrement tenir compte, et qui proclame que les gens d'esprit sont partout en minorité ? Vous-même, vous pensez avec raison que le peuple est dans une perpétuelle enfance : « Le peuple, sous bien des rapports, dites-vous, le peuple au moins tel qu'on l'a fait, ne sort guère de l'enfance, et c'est une des raisons pourquoi la police humaine, en tout ce qui tend à le maintenir dans l'ordre, agit sur lui par la sensation. » Si vous constituez le peuple juge souverain de la vérité (le peuple forme la majorité sans contredit), qui l'éclairera désormais, qui le guérira de ses préjugés ? Ces préjugés, apparemment, ne sont pas ce qui constitue la raison commune, ce à quoi nous devons nous soumettre en dépit d'une *répugnance invincible ?* Il est vrai qu'il s'agit, dans le passage cité, du peuple *tel qu'on l'a fait ;* mais si la minorité intelligente façonne ainsi la majorité, que deviennent donc et cette majorité, et la vérité qu'elle garde comme en dépôt et qui dépend de ses appréciations ? Dût M. Lamennais ne pas nous le pardonner, en matière de métaphysique, son opinion prévaudra toujours à nos yeux sur celle de mille ignorants.

Loin de diminuer les difficultés, cette nouvelle exposition de la théorie de M. Lamennais les a donc compliquées. La raison individuelle sacrifiée d'abord sans restriction à la raison commune, et l'indépendance radicale de cette même raison individuelle défendue ensuite avec une fierté digne de Descartes ; la raison commune présentée d'abord sous le nom d'universelle et réduite à n'être plus que la raison générale ; l'autorité de la majorité proclamée sans que l'on puisse savoir s'il s'agit de la majorité de l'espèce humaine, ou d'un nombre d'hommes déterminé, ou d'un nombre quelconque, ou des personnes seules dont nous sommes entourés, ou de celles que leurs études spéciales et la force de leur esprit élèvent au-dessus des autres, n'y a-t-il pas dans tout cela quelque contradiction ou au moins quelque obscurité ? Il est bien loin de notre pensée de chercher dans M. Lamennais des contradictions. Cet esprit exact et lumineux embrasse sans doute aisément toutes les parties du système qu'il a enfanté ; mais pour le lecteur moins accoutumé à cette théorie, une plus grande précision dans les termes et

une exposition plus complète auraient pu prévenir bien des embarras et peut-être bien des erreurs.

Malgré tout notre désir de ne pas renouveler une discussion très-grave il est vrai, mais que l'auteur n'a voulu qu'effleurer, il nous est impossible de ne pas exprimer l'embarras dont on est saisi quand on lit, dès la septième page du premier volume : « Placez-vous *mentalement* au milieu d'un nombre quelconque d'autres hommes, et faites-leur d'abord cette question : croyez-vous que j'existe et que vous existiez ? » Ne semble-t-il pas que M. Lamennais abandonne tout à coup son système ? Placez-vous *mentalement ;* ces hommes que je vais consulter n'existent donc pas ; c'est moi que je consulterai sous leur nom, et le moyen que ces hommes me répondent autre chose que les opinions que je leur prêterai ? Comment ? si je feins que ces hommes me répondent des choses absurdes, absurdes à mes propres yeux, je vais désormais croire cette absurdité sur la foi de cette majorité de mon invention ? J'entends bien que je dois leur faire dire ce qu'il me semble que des hommes véritables diraient en leur place, mais des hommes de bon sens à coup sûr, et non des fous et des idiots ; et si je juge qu'ils sont de bon sens, c'est donc que je leur attribue des pensées qui me semblent raisonnables, c'est moi qui suis le seul juge, et votre tribunal n'est qu'un théâtre de marionnettes où ma raison seule a la parole. « Croyez-vous que j'existe ? » Que ce soit par la pensée ou autrement, qui fera jamais une telle question ? Je ne croirai que j'existe, dites-vous, que quand j'aurai trouvé pour cette opinion une majorité respectable ? Je croirai donc à ceux que je consulte avant de croire à moi-même ? Je croirai à leur voix que j'entends, et cela sans l'autorité de personne, lorsque je ne veux pas croire sans garants à ma propre existence et à l'existence de ceux qui me parlent ? Et si ces hommes à qui je demande : croyez-vous que j'existe et que vous existez ? me répondaient qu'ils n'en savent rien, aurais-je le droit de m'en étonner, moi qui, consulté par eux, leur ferais à n'en pas douter la même réponse ? M. Lamennais va jusqu'à supposer une négation formelle. « S'ils disent que non, ajoute-t-il, *évidemment* ils mentent, puisqu'ils répondent. » Il y a donc une *évidence* contre le témoignage unanime, une évidence supérieure à lui ? Vous ne connaissez leur réponse que par vos sens ; vous n'en concluez qu'ils existent que par votre raison ; leur témoignage que vous invoquiez est contre vous. Que pourrait-on dire de plus pour vous réfuter ?

M. Lamennais semble n'avoir pas assez remarqué que faire de la philosophie, discuter les bases de la connaissance humaine, c'est s'attribuer par cela même le droit de prendre un parti dans la discussion ; qu'on ne peut abdiquer ce droit qu'au profit du scepticisme ; qu'y renoncer pour reconnaître une autorité étrangère, c'est faire un paralogisme évident, puisqu'en prononçant sa propre faillibilité, la raison infirme jusqu'au jugement par lequel elle se soumet. La raison de chacun reste donc juge en dernier ressort ; et quelque détour que l'on prenne, elle est la source première de toute certitude et de toute philosophie.

M. Lamennais méprise beaucoup les psychologues ; et telle est à cet égard la force de ses convictions, qu'il oublie, quand il parle de la psychologie et de ceux qui la cultivent, cette réserve et cette gravité qui donne partout ailleurs un si beau caractère au style de l'*Esquisse*, et qui sied si bien à un esprit sage et élevé. S'il avait un peu moins dédaigné cette science, que d'autres grands esprits ont mieux appréciée, depuis Socrate, Platon et Aristote, jusqu'à Descartes, Locke et Kant (je ne veux pas citer de contemporains), M. Lamennais

aurait mieux connu peut-être les conditions de la connaissance humaine ; il n'aurait pas tenté l'impossible, et au lieu d'effleurer la psychologie pour étayer son scepticisme, il l'aurait étudiée pour l'approfondir.

Lorsqu'il sort de la théorie de la méthode, pour en commencer l'application, M. Lamennais relègue l'étude de l'homme après celle de Dieu, et s'applaudit d'éviter ainsi l'erreur des psychologues qui étudient la conséquence avant de connaître le principe. Dieu est le principe de l'homme, qui en doute ? mais les facultés de l'homme sont pour nous le principe de toute connaissance, de la connaissance de Dieu comme de celle de tout le reste. M. Lamennais croit qu'il faut étudier Dieu d'abord pour connaître ensuite ses œuvres, comme si Dieu était plus à notre portée que le monde et que nous-mêmes. La connaissance du monde sans celle de Dieu est incomplète et stérile, voilà la vérité ; mais si on ne veut réaliser la fable d'Esope, des enfants qui bâtissent en l'air un palais, il faut se résigner à l'humble condition de notre nature, et fonder la science entière sur l'observation lente et circonspecte des faits. « Me voici sur le haut de la montagne, dit un illustre défenseur de la méthode psychologique, à qui on nous permettra d'emprunter une vive et heureuse image ; mais je viens du fond d'une vallée obscure, et je puis encore apercevoir et montrer aux autres le sentier qui m'a conduit jusqu'où je suis parvenu, pour les aider et les encourager à s'y élever comme moi, au lieu de leur laisser croire et de me persuader à moi-même que je suis tombé là du haut des cieux. »

M. Lamennais se trompe singulièrement sur la psychologie : « C'est une sorte de dissection du moi, dit-il, une science aussi peu solide dans ses bases que stérile dans ses résultats ; triste effort de l'esprit pour se saisir lui-même en se séparant de tout ce qui le fait ce qu'il est. » La psychologie en effet analyse l'homme, le décompose, le dissèque, si l'on veut ; c'est une nécessité que M. Lamennais reconnaît lui-même un peu plus loin, et qu'il subit ; mais tout le monde entend dans le même sens que lui cette prétendue dissection, et il ne rencontrera point de contradicteurs lorsqu'il dit : « Quoique, pour étudier l'homme, on soit contraint de le décomposer, on doit néanmoins se souvenir toujours que sa nature, dont on recherche les lois, se compose, comme celle de Dieu même, de propriétés essentielles, rigoureusement inséparables ; et que des phénomènes qu'il présente, il n'en est pas un seul de concevable, pas un seul de possible, si les trois énergies qu'implique l'idée générale de l'être ne concourent à sa production. » Il n'est pas plus exact de dire, que la méthode psychologique suppose l'homme isolé de tout ce qui n'est pas lui, complétement séparé de tous les autres êtres ; car c'est précisément pendant que nos facultés s'exercent, pendant qu'elles s'appliquent au monde extérieur pour le connaître ou agir sur lui, c'est alors que la psychologie les étudie. Isoler hypothétiquement l'homme de Dieu et de l'univers pour l'observer en soi, dans sa nature intime, c'est, dites-vous, l'absurdité la plus énorme qui jamais ait pu monter dans aucun esprit. Mais en vérité, est-ce donc isoler l'homme de Dieu et de l'univers que de rechercher par quel moyen l'homme arrive à connaître Dieu et l'univers ? La psychologie est si éloignée de faire des hypothèses, qu'elle se met en présence des faits et les interroge sincèrement, sans autre parti pris que celui d'arriver à la vérité par la voie qui lui semble la plus sûre, quoique la plus lente. C'est bien plutôt vous qui faites des hypothèses, vous qui supposez la légitimité d'une idée que notre intelligence nous fournit, avant d'avoir reconnu la nature de notre intelligence et de nos idées ;

vous qui nous décrivez la nature de Dieu, ses propriétés, ses lois, ses actions, et qui déclarez en même temps que l'étude attentive et modeste de la nature de l'homme est un rêve absurde, une tentative impossible et stérile. Enfin, quand vous accusez la psychologie du parti pris de trouver dans les phénomènes la raison de toutes choses, il est clair que vous la calomniez, à votre insu sans doute ; car, loin de chercher la raison de tout dans les phénomènes, elle constate au contraire que les phénomènes ne suffisent à rien expliquer, ni à s'expliquer, eux-mêmes ; elle constate, comme vous, la présence d'une lumière intérieure, qui illumine nos âmes, tout en restant distincte et souveraine ; comme vous, elle prend pour guide cette lumière, et s'élève par son moyen, et grâce aux idées qu'elle lui fournit, jusqu'à la raison des phénomènes, à la cause éternelle, nécessaire, absolue de toutes les existences. La différence est qu'elle opère ce passage les yeux ouverts, et vous les yeux fermés volontairement. Que si vous déclarez ce passage impossible, cela ne regarde en rien la psychologie ; c'est alors l'affaire de toute raison humaine, et la condamnation de toute science du monde extérieur. La psychologie n'est donc pas réduite « à une sorte de panthéisme humain qui oblige à concevoir dans un même sujet les contradictoires. » Parlez en général, car c'est au genre humain que vous faites le procès, et non pas aux seuls psychologues.

On lit dans la préface de l'*Esquisse :* « Pour ce qui est des derniers, des psychologues, comme ils se nomment, on ne saurait rien imaginer de plus insensé que leur doctrine. » Mais puisqu'il s'agit des philosophes qui concentrent systématiquement la science dans l'étude des facultés intellectuelles de l'homme, ce nom n'est pas celui que les philosophes dont on parle se donnaient : ils s'appelaient *les idéologues.*

M. Lamennais ayant ajourné la psychologie, il faut bien, après avoir indiqué les motifs de notre dissentiment, le suivre dans la voie qu'il a préférée, et considérer d'abord avec lui la nature et les attributs de Dieu.

Rien de plus simple et de plus beau, dans un certain sens, que le système du monde ainsi que l'a conçu M. Lamennais. L'esprit humain, voulant remonter du même coup à la source de l'être et à la source de toute connaissance, découvre dans les profondeurs de la pensée une conception nécessaire, puisque toute autre conception l'implique, et nécessairement vraie, s'il existe quelque vérité en nous ou hors de nous, puisqu'il n'est pas d'affirmation où celle-là ne soit contenue. C'est l'idée de l'être, de l'être infini, nécessaire et éternel, de Dieu par conséquent, dont nous avons l'idée par cela seul que nous avons quelque idée, auquel nous croyons tous et d'une foi inébranlable, par cela seul que nous croyons à quelque chose. Cause première de tout, Dieu n'a point eu de cause, et existe par sa propre puissance ; et comme tout découle de lui en vertu d'un acte libre de son intelligence souveraine, toute substance a sa racine dans la substance de Dieu, toute essence dans son essence. Sa pensée conçoit éternellement tous les possibles, et les réalise éternellement hors de lui, par la seule efficace de sa volonté. Le monde, nécessairement divers, parce qu'il n'est pas égal à Dieu, c'est-à-dire parce qu'il n'est pas infini, parce qu'il est fini ou limité, et que la diversité et la multiplicité sont la condition, le caractère, l'essence même du fini, le monde est un par l'unité du type de chaque espèce, par la simplicité, l'analogie ou plutôt l'unité de ses lois, et cette unité lui vient de l'unité de la pensée et de la volonté divine. Dieu est puissance, intelligence, amour ; et le monde image de Dieu, réalisa-

tion extérieure de la pensée interne de Dieu, est aussi puissance, intelligence et amour. Le monde, à mesure qu'il s'éloigne de Dieu, et qu'il se rapproche de la matière, devient une manifestation moins claire des trois attributs essentiels de l'être ; mais ce n'en sont pas moins ces trois attributs sous une autre forme, les mêmes quant à leur essence positive, différents seulement par la prépondérance en eux de la négation et de la limite. Dieu n'a pas fait une seule espèce, différente en degrés, mais des espèces diverses, soumises à une même loi, et imitées d'un même modèle. Dans sa vie qui ne doit point finir, le monde se développe en s'améliorant, parce qu'il reproduit, dans un ordre d'ascension continuelle, toute la série des possibles que Dieu conçoit. Uni par sa substance à la substance même du Verbe divin, l'homme voit en Dieu les idées éternelles, universelles, nécessaires, sans lesquelles l'initiative de son intelligence n'existerait pas. Il se conduit dans ce monde par cette lumière, et se ramène par elle à son principe et à sa fin, qui est Dieu. Proscription de la philosophie dualiste, unité parfaite de Dieu, unité incomplète, mais nécessairement incomplète du monde, uniformité des lois qui président à la génération et à la détermination de tous les degrés de l'être ; en Dieu, dans le monde, partout de la puissance, de l'intelligence et de l'amour ; n'est-ce pas là, dans ses traits généraux, une doctrine capable de séduire l'esprit et de satisfaire le cœur, une philosophie conforme aux principes de la grande famille platonicienne. l'amour, l'esprit, l'unité ? Mais la philosophie n'est pas comme la poésie, qui suffit à tout quand elle est noble et brillante ; quelque vœu que l'on fasse pour une hypothèse philosophique, il faut la discuter, la détruire même, si sa base est fragile, et la reléguer parmi les fictions et les espérances. L'uniformité des lois du monde est un grand et fécond principe, reconnu depuis Platon par toute philosophie d'un ordre élevé ; mais la nature de ces lois uniformes, cette triplicité constante dans chaque unité spécifique, que M. Lamennais prétend déduire de la Trinité des personnes dans l'unité de la substance divine, cette Trinité divine qu'il considère comme le principe et le modèle de toute forme et de toute essence, c'est là un dogme emprunté au christianisme sans doute, mais nouveau par les applications, nouveau surtout par la démonstration qu'on en donne, et qui transforme un mystère en vérité philosophique. M. Lamennais explique le monde par la Trinité, et discuter la Trinité, c'est discuter sa philosophie tout entière.

Que Dieu soit une puissance, puisque tout et lui-même existe par lui ; qu'il soit une intelligence, puisqu'il est la première, et, en un certain sens très-véritable, la seule puissance ; qu'il s'aime d'un amour sans bornes, puisqu'il se connaît et qu'il est la perfection même, ce sont là des doctrines que nous nous empresserons d'admettre, et qui n'avaient rien de nouveau, même en philosophie, lorsque Campanella écrivait en tête de la *Foi Naturelle :*

> Io credo in Dio, possanza, senno, amore.

Que la puissance, l'intelligence et l'amour soient en Dieu des propriétés plus accomplies, chacune selon son espèce, que les mêmes propriétés dans l'homme ; que son amour soit parfait comme amour, et son intelligence comme intelligence, et sa puissance comme puissance, qui pourrait le nier ou le contester sans folie, puisque lui-même est parfait comme Dieu puissant, intelligent et aimant ? Mais

que cette plus grande perfection entraîne une distinction plus réelle, et qu'il résulte, de ce que l'amour de Dieu est plus parfait, plus complet, plus réel que le nôtre, que cet amour ne soit pas seulement une propriété de Dieu, un de ses attributs inséparables et éternels, mais une hypostase distincte, ou, comme dit M. Lamennais, une personne, c'est ce qui ne peut être admis sans démonstration plus satisfaisante. S'il est nécessaire que Dieu soit puissance, intelligence, amour, la puissance, l'intelligence et l'amour que Dieu est, ne peuvent être unis entre eux et à sa substance par un lien plus intime, plus fort, plus indissoluble que par ce lien nécessaire. La plénitude de ces propriétés rend chacune d'elles infiniment supérieure aux propriétés analogues en nous, et Dieu, qui les possède, infiniment supérieur à nous ; elle ne rend pas plus complète la distinction des idées entre elles, distinction qui est déjà en nous aussi complète que possible. Vouloir que la séparation des attributs augmente avec leur plénitude, c'est diminuer d'autant l'unité de la substance. Je puis concevoir les attributs comme trois êtres séparés ; je puis les concevoir comme les trois caractères indissolublement unis d'un seul être ; chercher un intermédiaire entre ces deux conceptions, c'est sortir des faits, de la psychologie ; c'est tenter l'impossible, c'est construire une conception qui ne peut être conçue, comme dans la méthode on a affirmé une source de certitude, quoique aucun esprit individuel ne puisse rien affirmer avec certitude. C'est, de plus, faire ce qui est inutile, et même ce qui est contraire au but que l'on poursuit ; car plus les attributs de Dieu seront indissolublement unis, plus chacun d'eux sera éloigné d'avoir une vie, une existence propre, distincte de celle des deux autres, et plus l'idée que nous nous faisons de Dieu approchera de la perfection.

Lorsque Dieu pense à lui et parle de lui, il dit moi, sans contredit ; et ce moi, c'est moi, puissance infinie, intelligence infinie, amour infini. La puissance de Dieu n'a pas une conscience distincte de Dieu, et distincte de la conscience de l'intelligence. Si vous dites que ce sont trois consciences distinctes, trois *moi* distincts, d'abord c'est une hypothèse ; ensuite, cette hypothèse est une erreur. S'il y a trois moi en Dieu, il y a trois dieux, au moins pour la raison, et trois dieux imparfaits : un dieu-amour, qui n'est pas intelligence, un dieu-intelligence, qui n'est pas amour, un dieu-puissance, qui n'est ni intelligence ni amour. Pendant que vous épuisez ainsi un esprit très-pénétrant à faire une vérité philosophique de ce qui est et doit rester un mystère, vous ressemblez aux mystiques qui racontent l'ineffable, et cherchent à imposer à la raison humaine des idées dont elle ne comprend ni la vérité ni la possibilité.

Vous reconnaissez vous-même l'infirmité de notre esprit et de notre langage, et c'est en gémissant sur votre impuissance que vous substituez ce mot de *personne* à celui d'attribut. Mais attribut au moins se conçoit, tandis qu'aucun esprit ne comprendra jamais trois personnes dans un seul être. Vous rejetez avec raison le mot d'hypostase, employé par les méléciens et par les philosophes de l'école d'Alexandrie ; mais si l'Eglise d'Occident a préféré le mot de personne, vous le savez, ce n'est pas tant pour dire quelque chose que pour ne pas se taire. Quand on admet la révélation, on est forcé d'admettre le dogme de la trinité comme mystère ; qu'il y ait des mystères dans une religion, quoi de plus simple et de plus nécessaire ? Mais des mystères en philosophie, cela peut-il se supposer, ou même se concevoir ? Et trois personnes, qui ne font qu'un seul être, qu'est-ce autre chose qu'un mystère ?

La substance, dites-vous, se manifeste tantôt en Dieu. comme infinie, tantôt dans le monde, comme finie. Sont-ce là deux substances? n'en est-ce qu'une seule? C'est une seule et même substance, comme vous en faites la démonstration. Le monde et Dieu ne diffèrent donc que par leurs essences; ils sont donc consubstantiels. Or, qu'y a-t-il de commun que la consubstantialité entre vos trois personnes divines? C'est, dites-vous, qu'il y a pour les personnes divines communion de la substance infinie. Mais, finie ou infinie, elle n'en est pas moins la même sous une modalité différente. et, la substance demeurant radicalement une, la consubstantialité universelle subsiste. Vous vous ôtez ainsi la division numérique par substances, et la division, la séparation d'êtres la plus complète qui vous reste, est précisément celle que nous exprimons par le mot de personne ; c'est comme personne et uniquement comme personne que je me distingue de ce qui n'est pas moi. Cette distinction est-elle claire et complète? ai-je l'idée d'une distinction plus profonde? d'une séparation plus entière? Non, de toute évidence. Vos trois personnes sont donc aussi séparées qu'on puisse l'être, avec l'unité de la substance ; elles sont trois dieux ou elles ne sont rien.

Et pourquoi vous en tenir à une trinité? « Il y a, dites-vous, dans l'intelligence divine ou dans le verbe divin, premièrement une pensée unique, qui est lui-même ; secondement, des idées distinctes représentatives de tous les êtres particuliers ; troisièmement, quelque chose qui détermine la distinction actuelle de ces idées particulières. » C'est une trinité nouvelle dans une des personnes de la trinité; vous aviez là les éléments d'une trinité de trinités, presque tous les termes d'une *ennéade ;* et cette entreprise même n'aurait pas été plus nouvelle. puisque Théodore d'Asiné, l'*admirable* Théodore, comme l'appelle Proclus, l'a tentée autrefois, suivi en cela par bien des imitateurs. Mais vous êtes loin de l'école d'Alexandrie, et je n'hésite pas à le dire, quoique ce soit une grande école, vous êtes bien au-dessus d'elle. Les théories alexandrines, ces trois hypostases dont chacune en contient trois autres, ne seraient plus possibles au XIXe siècle ; et pourtant que de grands esprits elles ont abusés dans des siècles éclairés, et malgré l'érudition philosophique la plus grande qui fut jamais !

On aurait révolté l'école d'Alexandrie tout entière en plaçant, comme le fait M. Lamennais, la puissance avant l'intelligence et l'amour. Cependant M. Lamennais démontre par des raisons sans réplique cet ordre d'antériorité logique entre ces trois attributs, ou, comme il les appelle, ces trois personnes coéternelles. Pourquoi, dans son désir d'importer dans la philosophie le mystère chrétien tout entier, veut-il consacrer les mots de génération et de procession, comme celui de personnes? La puissance *engendre* l'intelligence ; mais l'amour *procède* des deux autres personnes, et il serait faux de dire qu'elles l'engendrent. Engendrer, qu'est-ce donc? Après tout, ce ne peut être qu'une métaphore ; et si tout cela a un autre sens qu'un sens mystique, la génération du fils par le père est impossible, à moins d'un troisième terme. Saint Anselme, qui, avant M. Lamennais, avait tenté d'expliquer les mystères de la trinité (c'est un précédent glorieux), saint Anselme a traité ce point dans le *Monologium*. Il y explique pourquoi il y a le père et le fils. et non pas la mère et la fille, C. XLII. Mais si ce n'étaient de si excellents esprits, saint Anselme, M. Lamennais, on se demanderait ce que devient au milieu de tout cela la philosophie. Certes, toutes ces contradictions dans le dogme philosophique de la Trinité ne font rien au dogme religieux. Que les mystères restent des mystères, et que l'esprit humain consente à n'admettre

en philosophie que ce qu'il peut comprendre et prouver. Nous savons que Dieu est, et qu'il est le souverain bien. N'est-ce pas assez pour l'adorer? Quand nous voulons fixer le nombre de ses propriétés, en caractériser la distinction et les rapports, ne sortons-nous pas visiblement des conditions de la science? Le langage devient impuissant, dites-vous? Et cela ne doit-il pas vous avertir de l'impuissance de l'esprit humain?

S'il importe au système de M. Lamennais que les divers attributs de Dieu soient des personnes, il ne lui importe pas moins que ces personnes soient au nombre de trois, ni plus ni moins; car ce ternaire va tout à l'heure s'étendre à la nature universelle, et comme l'unité de Dieu, selon ses expressions, s'épanouit sous la forme ternaire, toute unité dans le monde enfermera une trinité, et la création reproduira sans fin cette loi suprême de l'être. Pourquoi donc y a-t-il en Dieu trois personnes, et n'y en a-t-il que trois? C'est ce qui ne nous paraît pas démontré; car il résulte de la raison qu'on apporte que nous ne pouvons pas affirmer légitimement l'existence d'autres personnes divines, mais il n'en résulte en aucune façon que nous puissions affirmer légitimement qu'outre ces trois personnes il n'en existe aucune autre. L'idée de l'Être infini, nous dit-on, implique nécessairement la puissance, l'intelligence et l'amour. On l'accorde. Il en résulte que l'Être infini possède nécessairement les trois attributs de puissance, d'intelligence et d'amour. On en convient encore; il est tout cela, et il est tout cela nécessairement. N'est-il rien de plus? voilà la question. Nous ne pouvons affirmer que ce que nous pouvons déduire par une conclusion nécessaire; mais au delà de ce que nous pouvons affirmer, au delà de ce que nous pouvons connaître, qui nous garantit qu'il n'y a rien? Que nous puissions connaître avec certitude qu'il se rencontre en Dieu certains attributs dont le nom et la nature nous sont connus, n'est-ce pas assez? La science humaine peut-elle aller jusqu'à répondre qu'il n'y a en Dieu aucune puissance, aucune vertu que nous ne puissions découvrir en lui, et dont l'idée même nous manque? Lorsqu'on discutait dans les écoles la question de l'immatérialité de l'âme par des raisonnements directs, sans remonter aux principes, l'argumentation de Locke, qui n'était pas matérialiste, mais qui n'était pas spiritualiste non plus, consistait à soutenir qu'à la vérité nous ne savons pas que la matière pense, mais que nous ne savons pas davantage qu'elle soit incapable de penser, ou qu'il soit impossible à Dieu de la rendre intelligente. Cet argument, fort indifférent du reste maintenant que la question est jugée de plus haut, n'était peut-être pas alors sans réplique; mais n'acquiert-il pas aussitôt tous les caractères de l'évidence, si de l'esprit que nous sommes et de la matière au sein de laquelle nous vivons, si de ce monde fini qui nous est analogue, nous le transportons à la nature de l'infini? Vous portez le défi à toute intelligence humaine de concevoir en Dieu quelque attribut qui ne se puisse ramener à l'une de ces trois personnes; portez donc à Dieu le défi de n'avoir pas en soi un attribut qui ne puisse être compris par une intelligence humaine!

Il est vrai que ce nombre trois fait une assez belle figure dans l'histoire de la philosophie; mais au fond ce n'est qu'une gloire usurpée et dont il serait bon de faire justice. Que le nombre trois ait été le nombre divin dans quelques théogonies antérieures au christianisme, c'est un honneur qu'il partage avec le nombre deux d'abord, et surtout avec le nombre quatre, cette fameuse *tetractys* par laquelle juraient les pythagoriciens. Quant au nombre sept, au nombre neuf, et au nombre dix, leur éloge remplit, hélas! plus de cent gros volumes, et M. Lamennais,

dans une note fort judicieuse, apprécie à sa juste valeur tout ce bagage numérique dont les anciens philosophes s'étaient malheureusement embarrassés. A la différence des pythagoriciens, des alexandrins et de tant d'autres, ceux qui reprennent aujourd'hui le dogme de la Trinité comptent trois attributs en Dieu, parce qu'ils en découvrent trois, et non pas pour qu'il y en ait trois. On peut s'étonner qu'opposés d'ailleurs de principes et de méthodes, ils diffèrent sur la qualité des personnes divines, et s'accordent sur le nombre. Mais d'abord il se peut faire qu'il y ait en Dieu trois attributs principaux, accessibles à notre intelligence; puis il y a la secrète influence du dogme chrétien ; il y a la raison psychologique du triple aspect de l'âme humaine, qui peut conduire, à leur insu, les ennemis les plus déclarés de la psychologie, car on sait que, si Dieu a fait l'homme à son image, l'homme à son tour le lui a bien rendu. Il y a enfin cette éternelle opposition du fini et de l'infini, avec leur rapport conçu comme un troisième terme nécessaire. Véritablement, on a quelque peine à concevoir ce troisième terme comme une entité distincte ; le rapport de deux êtres, ou, d'après le système de M. Lamennais, l'amour qui les unit, semble moins un troisième être que la disposition particulière de chaque terme intelligent vis-à-vis de l'autre, de sorte qu'il n'y aurait pas trois personnes, mais deux personnes seulement, et que la Trinité aurait usurpé injustement le caractère sacré qui appartient à la seule dyade.

Mais il est temps de suivre M. Lamennais dans l'application de son système trinitaire. Voici d'abord comment il l'exprime : « L'existence actuelle de tous les êtres implique l'union, actuelle aussi, de trois énergies diverses qui se supposent mutuellement ; et rien n'est ni ne peut être que par la triplicité dans l'unité. » Sur ce principe, on ne voit plus dans le monde que des « unités s'épanouissant sous la forme ternaire. » Quelquefois ces trinités se rencontrent en effet dans la nature des choses, et alors, pendant que l'auteur croit tirer une conclusion de son système, c'est peut-être, à son insu, cette prétendue conclusion qui fortifie dans son esprit la croyance à son hypothèse. Quelquefois cette trinité est purement fictive, ou fondée sur une équivoque ; mais l'auteur, emporté par ses vues systématiques, prend une probabilité pour une certitude, une analogie pour une identité ; c'est au moins ce qui doit sembler à ceux qui regardent la donnée première comme une hypothèse. Toute conjecture sur ces grands problèmes paraîtra toujours bizarre à quiconque ne l'adoptera pas explicitement, et ne convaincra jamais personne aussi fermement que son auteur.

« Les êtres que le monde renferme peuvent se diviser en trois classes, dit M. Lamennais, car ils sont libres, organiques ou inorganiques. » Ce n'est pas là, comme on voit, la division ordinaire des trois règnes, où l'on fait des végétaux une classe à part ; mais M. Lamennais aime mieux se fonder sur la liberté, qui est assurément un bon caractère spécifique. Il faut dans chacune de ces trois espèces (ou de ces quatre espèces, si l'on revient à la distinction des végétaux), considérer trois énergies constitutives, sans le concours desquelles aucun être ne peut exister : la puissance, l'intelligence et l'amour. Ces trois énergies constitutives se trouvent à des degrés différents dans tous les ordres de la création ; elles changent seulement de nom, suivant les conditions dans lesquelles elles nous apparaissent. Considérées comme éléments constitutifs de tout être limité, elles sont la substance, la figure et la cohésion. Qu'est-ce, en effet, que la substance, sinon une force qui se développe ? ou la figure, sinon la forme déterminée sous la-

quelle l'intelligence conçoit le développement d'une force ? Et la cohésion n'est-elle pas identique à l'amour, puisqu'elle fait que les diverses molécules qui composent le tout d'une figure se joignent et s'unissent l'une à l'autre, au lieu de rester éparses et isolées? « Considérées comme causes générales, manifestées à nos sens, » la force, l'intelligence et l'amour subissent une autre transformation apparente, car « elles doivent alors être conçues sous la notion de fluides essentiellement distincts, le calorique identique à l'amour, la lumière identique à l'intelligence ; et comme il ne peut plus y avoir qu'un fluide primitif élémentaire correspondant à la force, il faudrait conclure que les fluides magnétique, électrique et galvanique ne sont radicalement qu'un même fluide envisagé dans ses effets divers. » Cette dernière conjecture paraît avoir des partisans parmi les physiciens, qui doivent y être arrivés par une route un peu différente ; M. Lamennais est plus heureux en ceci que les pythagoriciens, qui, ayant d'abord préconisé la *décade* et le système décadaire, et ne découvrant que neuf planètes, en affirmèrent résolument une dixième, en dépit du témoignage des astronomes de leur temps.

Si des éléments constitutifs des êtres M. Lamennais passe à des considérations d'un autre ordre, il faut, dit-il, embrasser trois choses dans l'étude des êtres intelligents, leur mode d'existence, leur mode d'action et leur fin. Il y a aussi trois qualités distinctives de l'homme, la force libre, la parole et la sociabilité. Jusqu'ici on avait accordé à l'homme cinq sens, à l'exception de Maupertuis, qui n'en voulait confesser qu'un seul; M. Lamennais en reconnaît trois; l'ouïe et la vue, que le vulgaire distingue, ne sont en réalité qu'un sens unique relatif à la forme, c'est-à-dire à l'intelligence ; l'odorat et le goût, un sens unique relatif à l'amour; le tact est relatif à la force. Les systèmes organiques destinés à la conservation de l'individu sont également au nombre de trois : le système nerveux, relatif à la force ; l'appareil de la nutrition, relatif à la forme, parce que notre forme s'altérerait visiblement, selon la raison qu'en donne l'auteur, si nous n'avions soin d'alimenter notre corps ; et l'appareil de la respiration, relatif à l'amour, ou à la vie, ou à la chaleur, ce qui est tout un, et ne vaut pas la peine d'être distingué. Autre trinité pour la génération, si on la considère dans les espèces les plus élevées; or c'est la même nature, moins développée, dans les autres espèces : d'abord la mère qui apporte le germe (la mère apporte-t-elle le germe?) ; le germe, c'est la forme. Le germe serait stérile, s'il n'était fécondé par le mâle. Le mâle apporte la force. Il paraît en effet, d'après les expériences de M. Lallemand, que la production du système nerveux (relatif à la force) dépend de l'action du mâle, et cela peut servir à confirmer l'hypothèse de M. Lamennais. Enfin, pour accomplir l'acte de la génération, l'amour mutuel, le concours du principe de vie est physiologiquement nécessaire. M. Lamennais profite ainsi , avec une érudition très-variée, et une grande subtilité d'esprit, des découvertes et même des conjectures de la science. Haüy a reconnu que les formes élémentaires des cristaux se peuvent réduire à trois; éclatante confirmation de la trinité. M. Lamennais réduit également à trois tous les sons primitifs, sans nous dire à qui appartient cette découverte. Il triomphe sur les couleurs : « Les sept couleurs du prisme se réduisent à trois, le jaune, le rouge et le bleu : unies, elles donnent le blanc.... Les trois couleurs primitives correspondent donc aux trois principes générateurs des êtres ; et comme ces trois principes sont ramenés à l'unité dans la substance, les trois couleurs qui les manifestent sont ramenées à l'unité dans le blanc. » Où M. Lamennais ne cherche-t-il pas des analogies ? En voici une qui

ne semblera pas digne des autres : « Les idées qu'expriment respectivement les mots *je*, *vous*, *il*, inhérentes à l'idée qu'exprime le mot *être*, en sont tellement inséparables, qu'à l'instant même où l'on essaie de les en séparer effectivement, l'idée d'être s'évanouit dans une nuit éternelle. De plus, les relations qui subsistent entre les personnes nécessaires du verbe, sont identiquement les mêmes que celles qui existent entre les personnes de l'Être infini. *Vous* implique *je* comme son principe. sans quoi, qui jamais eût pu dire *vous? Vous* et *je* disent également *il*. Cette troisième personne a une relation semblable avec les deux premières et les suppose, car on ne saurait dire *il* qu'en parlant à un autre : elle *procède* de tous deux. » M. Lamennais dit à plusieurs reprises de grandes subtilités, et bien inutiles, sur le langage. Que ne laisse-t-il cela aux partisans des *Abraxas* et des talismans? Les mots ne sont rien que les signes arbitraires de nos idées; et le fameux *Sésame, ouvre-toi*, est désormais un conte, et ne peut plus passer pour une histoire.

Il serait curieux de rapprocher de ce système les autres théories trinitaires de notre époque; l'Allemagne en fournit un grand nombre. Le principe de la philosophie d'Oken est celui-ci : l'essence de toutes choses consiste dans la trinité qui est unité, et dans l'unité qui est trinité. Ces principes réussissent mieux en Allemagne qu'en France, où nous voulons toujours que l'on prouve. Il y a des doctrines qui s'affirment et ne se prouvent pas. Il est remarquable que les trinitaires s'accordent à admettre des trinités, mais que les termes de ces trinités diffèrent pour chacun d'eux. C'est même, à ce qu'il semble, une loi générale; car elle s'appliquait parfaitement, il y a dix-huit siècles, aux néoplatoniciens. Plutarque de Chéronée faisait deux hypostases distinctes de la prescience de Dieu et de son intelligence ; cette distinction n'a pas été reprise après lui ; il est vrai qu'il se fondait sur une raison toute verbale, qui n'est plus même intelligible depuis que les philosophes n'écrivent plus en grec. Numénius distinguait trois hypostases ou personnes divines, le père du monde, l'auteur du monde, et le monde. Ce système, qui nous est imparfaitement connu, semble avoir les plus grands rapports avec celui de M. Lamennais ; car si l'on en croit Amélius, le père n'est autre chose que la puissance première d'où découle toute substance ; l'auteur, ou le créateur, donne à cette substance des formes déterminées; et quant au monde enfin, considéré dans ce qu'il a de réel, ce n'est autre chose que les idées mêmes de Dieu ramenées à l'unité dans l'intelligence divine. Les alexandrins s'accordent à peu près à concevoir les hypostases divines dans cet ordre : l'unité, l'intelligence et l'âme. Mais de ces trois hypostases, quelle est celle qui produit le monde? Chacun d'eux a son opinion sur ce point. Plotin, il faut en convenir, hésite entre l'esprit et l'âme; Porphyre établit au contraire, par raisons démonstratives, que l'âme seule a le pouvoir de créer; Jamblique inclinerait plutôt à admettre le concours de toutes les personnes célestes. On disputait aussi pour savoir si c'est l'âme ou l'intelligence qui conçoit les idées éternelles, modèle intelligible du monde. Plusieurs en ont fait une hypostase distincte, et alors, pour ne pas sortir du ternaire, ils ont fait, comme Théodore, un plus grand effort d'imagination, et ont proclamé une trinité de trinités, une ennéade. Le nombre trois est apparemment tout aussi sacré à la seconde puissance qu'à la première. On ne sait trop dans tout cela qui a raison ou qui a tort ; leurs raisons se valent à peu près, et elles sont assez ingénieuses. Quoiqu'il coûte un peu de le dire, à cause de la bizarrerie des conséquences, chacun peut se convaincre, en lisant

Plotin, Porphyre ou Proclus, que les raisons de M. Lamennais sont de la même famille que les leurs, et qu'il n'y a que le degré de subtilité qui diffère. Il y a moins de ressemblance entre les trinités que l'on veut aussi trouver dans le monde physique. M. Lamennais distingue le feu de la lumière; Oken fait du feu une trinité, composée de la pesanteur, de la lumière et de la chaleur; Hermann Fichte, au contraire, oppose la lumière à la pesanteur dans la nature, comme la liberté est opposée à la nécessité dans la conscience. Qu'en pense M. Arago ?

Quand on expose ainsi une doctrine dans toute sa nudité, en la dépouillant du style dont l'auteur l'a revêtue, on commet souvent une injustice, mais une injustice nécessaire. Réduire un système à sa plus simple expression, pour le juger en lui-même, abstraction faite d'ornements étrangers ou de parties accessoires qui l'embellissent sans changer sa nature, cela n'est que juste et indispensable, qui ne le voit? Mais l'auteur, en même temps, croit avoir le droit de se plaindre; car ce squelette qu'on lui présente, ce n'est pas là ce qui l'avait séduit et entraîné. Il a conçu sa doctrine sous le même aspect brillant qu'il a su lui donner dans son livre. Tous ces riches ornements, qui nous cachent la vérité, la lui ont cachée à lui-même; et dans ce qui reste pour le jugement, quand on a banni l'imagination, il ne se reconnaît plus.

Le système de M. Lamennais ne repose pas seulement sur le dogme de la trinité, mais sur celui de la création. La trinité est le principe, et l'acte de la création l'intermédiaire. Ce n'est pas que M. Lamennais se flatte d'exprimer en langage humain cet acte évidemment inintelligible à l'homme que nous nous efforçons d'indiquer par le mot *créer*. Sa philosophie, sous ce rapport, est pleine d'une sage réserve à laquelle on ne peut qu'applaudir. Mais si l'acte simple nous échappe dans son essence même, si le comment de la création nous est à jamais inconnu, nous pouvons, selon lui, en connaître le mode, les conditions et les résultats immédiats et nécessaires. M. Lamennais est condamné, pour ainsi dire, à être très-dogmatique sur ce point, puisqu'il doit conclure de ce qu'il y a en Dieu unité et triplicité, qu'il y a aussi et nécessairement unité et triplicité en toutes choses. Pour qu'il y ait partout unité et triplicité, il faut d'abord qu'il en soit de même en Dieu, et ensuite que Dieu, lorsqu'il crée, ne puisse créer qu'à sa propre image; que tous les êtres qu'il produit participent à tous ses attributs essentiels. C'est sur cette affirmation, relative à un acte simple dont M. Lamennais déclare que nous ne pouvons rien connaître, c'est sur cette affirmation qu'il se fonde pour soutenir que dans le dernier atome de la matière il y a, sous une certaine forme et à un certain degré, de la puissance, de l'intelligence et de l'amour. La conséquence est assez importante, elle s'éloigne assez des idées reçues, de l'opinion générale et des apparences sensibles, pour que l'on se montre difficile sur la démonstration des prémisses. Nous avons vu que la trinité demandait de nouvelles preuves plus convaincantes; la théorie de la création demanderait aussi à être prouvée, et pourtant elle nous est donnée comme une chose si simple, si naturelle, si évidente, qu'on croirait nous faire injure en la démontrant. Ainsi, il y aura partout de la puissance, de l'intelligence et de l'amour, si ces trois attributs sont en Dieu, et si Dieu est le créateur de toutes choses. Nous connaissions un axiome qui dit : Nul ne donne ce qu'il n'a pas; faudra-t-il qu'on y ajoute cet autre principe : Nul ne donne pas tout ce qu'il a? Pour parler le langage consacré, toute qualité formelle dans l'effet suppose la même qualité, ou formelle, ou éminente, dans la cause; faudra-t-il aussi que toute qualité émi-

nente dans la cause se retrouve au moins en tant que formelle dans l'effet ? A toutes ces questions, le simple bon sens répond : non ; si vous dites oui, il faut au moins fournir une preuve.

Cette doctrine de la création est, du reste, un des points qui embarrassent le plus M. Lamennais, et on le conçoit sans peine. Tant qu'il ne s'agit que de juger et de rejeter loin de lui diverses doctrines erronées sur la création, il déploie une netteté, une précision de style, une pénétration, une fermeté de jugement qui n'ont pas lieu de nous surprendre. C'est ainsi qu'il écarte les théories dualistes et manichéennes, qui admettent la co-existence de deux principes éternels, dont l'un est le principe du bien, et l'autre celui du mal ; les doctrines essentiellement païennes qui, sans animer la matière, lui donnent une existence propre, nécessaire, éternelle, réduisent le créateur à la condition d'un artiste qui façonne une substance étrangère, et l'obligent à de pénibles efforts pour triompher de la résistance inerte que cette matière lui oppose ; le système de l'émanation, qui fait sortir le monde de Dieu par une sorte de superfétation naturelle et fatale de la nature divine, et celui qui, tout en conservant la création, altère ou plutôt détruit la nature de Dieu, parce qu'il substitue à l'acte libre d'une intelligence une sorte d'action nécessaire et aveugle, qui n'est qu'un *hasard subjectif*, c'est-à-dire un pur néant. Mais, quand il s'agit de produire lui-même une doctrine, son embarras se trahit par la multitude des métaphores qu'il emploie. L'abus des métaphores a ici un inconvénient particulier ; car, depuis le temps que l'esprit humain s'épuise en vains efforts pour expliquer la création, tant de métaphores ont été employées, qu'il est difficile d'en trouver une qui ne caractérise une école et un système. M. Lamennais, qui s'empresse tant de rejeter l'émanation, emploie souvent le mot d'*écoulement :* « toute force est un écoulement du père. » ou le mot de *participation*. Celui de *génération*, qu'il emploie aussi, ne semble pas plus heureux : « Nous comprenons, dit-il, que la substance infinie peut se communiquer sans éprouver aucun changement ; car l'homme aussi, dans l'acte de la génération, communique sa propre substance, sans que celle-ci soit altérée, diminuée, changée. » Il n'est pas nécessaire d'entendre à fond la métaphysique pour comprendre que le mot substance est pris ici dans deux acceptions différentes, c'est d'ailleurs expliquer un mystère par un autre, et M. Lamennais sans doute ne tient pas à cette comparaison. Participation, écoulement, génération, tout cela ne diffère guère de l'émanation ; on ne comprend pas pourquoi M. Lamennais les préfère, ni comment l'émanation implique à ses yeux le panthéisme, tandis que l'écoulement ne l'implique pas. Il est vrai que M. Lamennais ajoute que cet écoulement a lieu par un acte libre de la volonté divine, et que Dieu, par cet acte, réalise hors de lui ses propres idées. Mais ceux qui ont employé le mot d'émanation ont-ils donc enseigné que le monde émane de Dieu, tout formé, ainsi que nous le voyons ? Dans l'école d'Alexandrie, ou du moins chez un grand nombre de philosophes de cette école, l'émanation n'est autre chose qu'une émanation de substance ; et Dieu donne une forme à cette substance, parce qu'il le veut, et parce qu'il le juge raisonnable. C'est pour cela qu'on distingue le père du monde et l'auteur du monde, et qu'on appelle Dieu un artiste et un architecte. C'est donc le propre système de l'*Esquisse*. M. Lamennais se rapproche d'autant plus des alexandrins que les écoulements de son Dieu, comme les émanations du leur, ressemblent au principe dont ils sortent, et ne font qu'en reproduire l'image de plus en plus affaiblie. La conséquence extrême de cette théorie

conséquence proclamée par M. Lamennais, qu'il y a de la pensée jusque dans les êtres inorganiques, est aussi reconnue par Plotin ; et il y a de plus cet autre rapport que, pour les alexandrins comme pour M. Lamennais, la matière n'est rien par elle-même ; elle est la négation de l'être, la limite, inintelligible en soi, et qui pourtant sert à la connaissance. Quand M. Lamennais emploie ces mêmes expressions, il sait bien qu'elles ne lui appartiennent pas, car il est aussi érudit qu'habile, et le rapprochement que nous indiquons ici entre sa doctrine et celle des alexandrins est sans nul doute le résultat d'une filiation avouée et reconnue.

Ce que M. Lamennais ajoute, que Dieu, dans la création, réalise ses idées hors de lui, présente encore quelques difficultés. Si l'acte de la création consiste à réaliser les idées, les idées avant la création n'avaient donc en Dieu que cette réalité que l'on appelle en métaphysique réalité subjective ? elles n'étaient que de simples possibles ? leur image extérieure, produit et résultat de la création, a plus de réalité qu'elles ? Cela est évidemment contraire aux principes de M. Lamennais, qui, sur ce point comme sur tant d'autres, se range à l'avis de Platon, et considère les idées divines comme les archétypes de tout ce que le monde renferme, comme des existences réelles, plus réelles que leurs images, qui occupent nos sens. La création est donc si loin de réaliser les idées de Dieu, qu'elle fait précisément une opération toute contraire. D'ailleurs, comment les idées de Dieu seraient-elles réalisées hors de lui, s'il est vrai, comme M. Lamennais le démontre ailleurs, que Dieu est *le lieu universel*, que rien n'est ni ne peut être hors de lui, que nous sommes en lui, que nous vivons, que nous nous mouvons en lui ; que c'est une conclusion nécessaire de l'omniprésence, et qu'enfin c'est dire une absurdité manifeste, que de placer quelque chose hors de Dieu.

Cela ne prouve pas (à Dieu ne plaise !) que M. Lamennais soit panthéiste, même à son insu, ni qu'il ait résolu moins philosophiquement que ses devanciers le problème insoluble de la création. Que l'on appelle la création une imitation comme Pythagore, ou une participation comme Platon, ou une émanation, un écoulement, une irradiation comme l'école d'Alexandrie, ou une fulguration comme Leibnitz ; ou une chute, comme Schelling, ou un développement comme Hegel, ou bien que l'on emprunte aux Indiens cette analogie de l'araignée et de la toile, ce sont là, comme l'a dit Aristote, des métaphores poétiques, une pure affaire de style ; et il ne faut pas croire que, pour avoir changé un mot, on a modifié un système. Il suffit qu'on admette, comme M. Lamennais, qu'il n'y a qu'un seul principe, que le monde en est distinct et qu'il est produit par un acte libre. Tout ce qu'on pourra ajouter sur la nécessité où est le créateur de faire participer la créature à tous ses attributs essentiels, sur la valeur plus ou moins grande d'une métaphore et d'une analogie, sur le monde en Dieu ou hors de Dieu, (à moins que hors de Dieu ne signifie distinct de Dieu, et alors ce n'est là que poser la difficulté et non la résoudre) ; toutes ces tentatives n'aboutiront qu'à des hypothèses, et ne pourront servir qu'à encourager ceux qui, pour trancher le différend, nient la distinction radicale de l'effet et de son principe.

Triste sort de la science métaphysique ! Sous chacun de ses pas s'ouvre un abîme. Si le monde est nécessairement produit par la substance divine, Dieu n'est pas libre ; il est donc imparfait, et la notion même de Dieu périt. Si, au contraire, cette production (quelque nom qu'on lui donne) a pour cause un acte libre de la volonté du créateur, aussitôt les difficultés s'amoncellent et nous menacent de toutes parts ; car de cette liberté de Dieu, unie à sa toute-puissance et à sa

bonté infinie, il semble que l'on doive conclure sans hésiter que ce monde est aussi parfait qu'il pouvait l'être. Et pourtant, si le monde est nécessairement parfait à cause de la bonté de Dieu, Dieu est donc nécessairement déterminé au plus parfait; c'est partir de la liberté de Dieu pour arriver à la négation même de cette liberté. Il y a donc contradiction à admettre l'optimisme, et il semble qu'il y ait aussi contradiction à ne pas l'admettre. Qui ne voit d'ailleurs la longue série des objections qu'appelle l'optimisme? Ce monde si parfait n'a qu'une perfection bornée ; sur quel fondement contester à Dieu, ou la faculté de concevoir quelque chose de plus rapproché de lui, ou la puissance de le réaliser ? M. Lamennais. qui expose cette difficulté, croit avoir trouvé le moyen de la résoudre, mais sa solution ne paraît pas plus heureuse que celle de Leibnitz, qu'il rejette. « La création, dit-il, est la manifestation progressive de tout ce qui est en Dieu, et dans le même ordre qu'il existe en Dieu ; et il est évident, dès lors, que, tout ce qui peut être devant être, il n'y a pas même lieu à imaginer un choix. Dieu est libre en créant... » On demande à M. Lamennais ce que c'est que la liberté, là où il n'y a pas même lieu à imaginer un choix. La liberté sous cette condition n'est-elle pas plutôt la possibilité de la liberté, que l'exercice de la liberté même? Mais à supposer qu'il y ait exercice de la liberté là où il n'y a pas de choix, M. Lamennais n'est pas parvenu à son but, et Dieu aura toujours un choix à faire ; car dans les autres hypothèses il choisissait entre créer ce monde, ou un autre, et dans celle de M. Lamennais, il choisit entre créer ou ne pas créer. Soutenez-vous que ce choix même n'existe pas, et que la création est nécessaire à Dieu, comme Dieu est nécessaire à la création? Mais alors où donc se cachent la liberté et l'action de Dieu ? Il n'est pas question d'ailleurs d'admettre en Dieu de la liberté pour une action et de la nécessité pour une autre. Toutes ses actions sont libres, s'il est parfait. Dieu ne peut pas être seulement parfait par quelque endroit ; un défaut en lui, une seule action nécessaire, et il n'est plus la perfection par essence ; il n'est que le moins imparfait de tous les êtres : or, il y a l'infini entre ces deux termes. Admettez-vous la liberté de créer ou de ne pas créer ? Vous l'admettez ; car, si le monde a commencé, comme vous le dites, Dieu ne l'a pas créé nécessairement. Mais avec la liberté revient la possibilité de choisir, condition de la liberté même, et de plus, la création, selon vous, est une déchéance. Quel est donc cet acte libre d'une intelligence parfaite qui a le moindre être pour but et pour résultat ? N'est-ce pas comme si Leibnitz renonçait à son optimisme? S'il est malaisé de rendre compte de la perfection plus ou moins grande du monde créé, le simple fait d'une création, dès que la création est une déchéance, n'est-il pas encore plus inconciliable avec la perfection infinie de Dieu ? C'est un abîme si difficile à combler, que l'école d'Alexandrie aimait mieux avouer que c'est une imperfection en Dieu d'avoir créé le monde. Et puis, si le monde a commencé, il y a donc eu un moment où Dieu a voulu qu'il commençât ? Est-ce impuissance de le créer auparavant? est-ce caprice ? Il est absurde, dites-vous, d'agiter de telles questions, parce qu'entre ce qui est éternel et ce qui ne l'est pas, il n'y a aucun terme commun. Mais que devient alors le pauvre esprit humain avec ses notions nécessaires sur la cause ? car, enfin, faut-il croire que la cause a toujours produit et que l'effet n'a pas toujours existé?

Reste la redoutable question du mal, source féconde de sophismes et d'erreurs, qui a produit le manichéisme et suscité dans tous les temps à la vraie philosophie ses adversaires les plus dangereux. On connaît l'argumentation d'Épicure :

« Ou Dieu veut détruire le mal et ne le peut, et alors il est impuissant; ou il le peut et ne le veut pas, et il est méchant; ou il ne le veut ni ne le peut, et il est méchant et impuissant tout à la fois; ou bien il le veut et il le peut; mais alors comment y a-t-il du mal? » M. Lamennais répond résolument : Il n'y en a pas; et, ce qui est mieux, il le prouve. Il n'y a pas de mal, puisque Dieu ne saurait être le principe du mal, et qu'on ne peut supposer l'existence du mal comme principe nécessaire opposé à Dieu et coéternel à lui, sans admettre l'existence simultanée de choses qui s'excluent, et sans renverser la philosophie tout entière, la science humaine, toute connaissance et toute pensée. Il n'y a pas de mal, parce que, le bien étant identique à l'être et le moindre bien étant un moindre être, l'absence radicale du bien est l'absence même de l'être; et le mal absolu est égal à zéro. Le mal absolu n'existe donc pas dans la nature des choses.

Quant au mal relatif, qui n'est que l'absence d'une perfection, demander pourquoi il existe dans le monde, c'est demander pourquoi le monde est fini, et pourquoi Dieu, en créant, ne s'est pas reproduit lui-même. Le mal n'est que la limite, le plus grand mal n'est que la plus grande limite. Cette solution est aussi celle de Leibnitz, et c'est la solution véritable : elle s'étend à tout, au mal métaphysique; au mal physique, la douleur; au mal moral, le péché. Il y a plus, le péché est la condition nécessaire de la liberté; Dieu nous a rendus capables du mal pour que nous puissions faire le bien par choix. Il vaut mieux être placés plus haut dans l'échelle des êtres, avec le pouvoir de descendre par une dégradation volontaire, que si Dieu nous avait relégués aux derniers rangs en nous privant de la liberté. Cette doctrine nous rappelle que, dans *la République* et dans le *Gorgias*, Platon voit un bien dans la douleur même, quand elle est offerte par l'homme et acceptée par la Divinité en expiation des fautes commises. La seule objection qui demeure se tire du degré de l'imperfection; car enfin, s'il fallait nécessairement qu'il y eût du mal, tant de mal était-il nécessaire? C'est à cela que Leibnitz répond que ce monde est le meilleur des mondes possibles, sauvant ainsi la bonté de Dieu, dit M. Lamennais, aux dépens de sa liberté. M. Lamennais aime mieux dire que le monde va toujours en s'améliorant, et que, s'il ne peut, à cause de sa nature même, arriver à la perfection, il s'en rapproche sans cesse par un progrès continu qui ne s'arrêtera jamais. Nous avons vu que ce système n'est pas plus favorable que celui de Leibnitz à la liberté de Dieu; mais il échappe du moins au roman de *Candide* et à d'autres objections non moins fortes. *Candide* est d'autant plus redoutable pour les optimistes qu'il les attaque sur les faits particuliers, et qu'ils ne peuvent guère se défendre que par des raisons générales; car, pour eux, descendre dans les détails, c'est presque toujours compromettre leur théorie, et fournir des éléments à la science de Pangloss. Un des plus illustres optimistes de notre temps, que son savant traducteur, M. Joly, n'hésite pas à appeler le Cuvier de l'Angleterre, le révérend William Buckland, a poussé si loin le zèle de l'optimisme, qu'il regarde les carnassiers comme les bienfaiteurs des herbivores dont ils se nourrissent, et qu'il ne voit pas pour ceux-ci de plus grand bonheur que celui d'être mangés en temps opportun. « Les espèces carnivores, dit-il, sont extrêmement bienfaisantes, même pour les animaux herbivores soumis à leur domination. Outre le bienfait si désirable d'une prompte mort aux approches de la vieillesse ou de la débilité, les carnivores rendent un autre service aux animaux dont ils font leur proie : par eux, les espèces sont maintenues dans une juste proportion numérique les unes par rapport aux autres;

les êtres faibles, mutilés, âgés ou surnuméraires, sont dévoués à une mort soudaine, et chaque individu souffrant, délivré promptement de ses douleurs, fait servir son corps affaibli à l'entretien de *son bienfaiteur carnivore.* »

M. Lamennais, tout en discutant ces hautes questions, rencontre les hypothèses que l'on a inventées pour expliquer le mal. Il ne s'arrête pas au manichéisme, dont sa philosophie tout entière est une réfutation victorieuse; mais il combat avec force le principe de la chute de l'homme, qui implique la négation de la loi du progrès, dit-il, et qui renverse de fond en comble toutes nos idées sur le mal moral et la justice de Dieu. Cette argumentation est solide. Le dogme du péché originel, admis dans l'Eglise chrétienne sur l'autorité des saintes écritures, est encore un de ces mystères qui surpassent la raison humaine, et dont elle ne peut connaître l'existence que par la révélation. On a cherché dans tous les temps à rendre compte des mystères, comme si une telle entreprise n'était pas contradictoire, et le dogme de la transmission héréditaire d'une faute est un de ceux qui ont le plus exercé l'imagination des hommes. Malebranche pensait qu'en souillant son âme par le péché, la première femme avait contracté dans son corps une certaine disposition de la matière cérébrale, et une habitude des esprits animaux, qu'elle dut transmettre à ses enfants, et ceux-ci à leur postérité, de sorte que nous naissons pécheurs, et que nous ne pouvons être sauvés que par la grâce. D'autres ont supposé que de l'âme d'Adam étaient sorties par émanation toutes les autres âmes, et qu'Adam n'avait pu pécher sans entraîner dans sa chute toutes les âmes qui devaient sortir de lui. Ou bien encore, on admet que, dès le premier jour de la création, le monde contenait en germe tous ses développements successifs; que tous les hommes étaient déjà réellement dans leur premier père, à l'état d'animalcules invisibles.... Il ne faut pas trop mépriser une hypothèse à laquelle se rattache le nom de Leibnitz. La théorie des musulmans a cet avantage sur toutes les autres, de récréer l'imagination; ils soutiennent que celui qui nous fera revivre un jour pour le jugement nous a donné par anticipation quelques instants de vie à l'origine des siècles, et que tous les hommes futurs, réunis dans une vallée, sous la forme de fourmis intelligentes, ont promis solennellement adoration et obéissance au Dieu qui venait de les créer. M. Lamennais n'a pas même voulu se rappeler toutes ces hypothèses, ni la métempsychose si chère aux disciples anciens et modernes de Pythagore, ni cette vie antérieure et bienheureuse, imaginée par Platon, reçue avec empressement par les poëtes, et qui a servi de base à l'hérésie des *carpocratiens.* Qu'est-ce en effet que toutes ces théories qui veulent expliquer la transmission de la faute par une prétendue identité métaphysique, tandis qu'il ne peut y avoir d'imputation morale sans l'identité *personnelle*, qui implique la conscience et la mémoire? Ces vaines fictions ne servent qu'à montrer que le commentaire humain d'une croyance religieuse est le plus souvent une tentative insensée, où viennent échouer les intelligences les plus hautes.

A la suite de cette discussion sur le péché originel. M. Lamennais prend soin d'insinuer que cette théorie catholique n'est pas une tradition universelle; qu'il n'y a d'universelle que la croyance à la chute de l'homme, et que cette croyance peut être interprétée dans un sens favorable à ses opinions. L'insistance qu'il met à faire cette remarque n'a rien qui doive nous étonner, puisqu'en effet il semble résulter de ses principes que, si la tradition du péché originel était universelle, il se verrait forcé d'admettre lui-même ce dogme « sombre, lugubre et

désespérant. » On a bien plutôt lieu d'être surpris de ne pas rencontrer plus souvent, dans cet ouvrage, des appels à la tradition, à la raison commune. D'un bout à l'autre de l'*Esquisse*, M. Lamennais parle en son propre nom, expose ses théories comme si l'autorité de sa parole suffisait pour les faire admettre, ou les démontre au moyen de l'expérience et de la raison individuelle. Il semble qu'il oublie entièrement son propre criterium de la certitude, exposé en tête de l'ouvrage. On dirait qu'en renouvelant cette déclaration de l'impuissance radicale de notre raison, au moment même où il allait user si largement de son droit d'initiative, il n'a voulu que protester de sa fidélité à ses principes.

Une seule fois, dans ces trois volumes, l'auteur paraît prêt à subir le joug qu'il prétend s'être imposé. C'est à propos de la tradition sur les anges : il n'en est pas, dit-il, de plus ancienne ni de plus générale. Nous allons croire sur ce fondement qu'il n'y a pas à ses yeux de vérité plus incontestable ; mais quoi ? cela n'est pas, ajoute-t-il, du ressort de la pure raison, et ne peut être admis que comme vraisemblable. Cependant la Trinité, qui est la base ontologique de tout le système, n'a pas pour elle assurément des traditions aussi anciennes et aussi nombreuses ; loin de là, elle a contre elle l'opinion générale et l'opinion même des catholiques, car ils regardent la Trinité comme un mystère, et déclarent assez haut qu'elle n'est pas « du ressort de la pure raison. »

On ne peut s'empêcher de remarquer ici que, si le plan de l'*Esquisse* avait été conçu dans un point de vue catholique, presque toutes les difficultés auraient disparu. La tradition catholique eût été acceptée par l'auteur comme tradition universelle ; la Trinité, par conséquent, eût été un fait et non une hypothèse, un mystère et non un philosophème ; il y aurait eu harmonie parfaite entre la base logique et la base ontologique de la doctrine ; tout se serait trouvé d'accord, et la philosophie de M. Lamennais aurait perdu ce nom et se serait appelée une hérésie.

Depuis la notion nécessaire de l'être jusqu'à la nature du mal, M. Lamennais nous a fait parcourir tous les problèmes de la philosophie. Après la métaphysique pure, il envisage encore comme appartenant à la science les lois générales qui président au développement de l'activité humaine. Le vrai, le beau et l'utile, la science, l'art et l'industrie, tout exercice de la puissance humaine est circonscrit dans ces limites. M. Lamennais ne consacre que quelques pages aux lois générales de l'industrie, et ce qui nous frappe surtout, c'est d'y voir le langage considéré comme un des fruits de l'industrie humaine. M. Lamennais se sépare en cela de l'école catholique, comme il se sépare de l'Eglise catholique dans ses doctrines sur la Trinité, sur la création, sur le péché originel. La question de l'art, et cela devait être, est traitée plus longuement ; M. Lamennais a déployé dans cette partie de son ouvrage tous les trésors de son imagination et de son style. On est bien loin de s'en plaindre ; on regrette bien plutôt qu'il se soit imposé une règle si sévère en traitant de la métaphysique pure où son extrême concision nuit souvent à la clarté. M. Lamennais, dans ce que sa théorie du beau a de fondamental, est tout à fait platonicien. Le beau n'est à ses yeux que la forme du vrai, et Dieu seul est la beauté éternelle, absolue, parfaite. L'homme, pour exprimer hors de lui le sentiment du beau, est réduit à des images qui livrent sa pensée tout imparfaite et mutilée ; la gloire des beaux-arts est de partir de si haut et de faire oublier l'image à force de la rapprocher du modèle. L'image, la matière, ce qui ne parle qu'aux yeux ou à l'oreille, ce n'est rien. Tournés vers un unique

but, appuyés sur les mêmes principes et gouvernés par les mêmes lois, les arts n'ont aussi qu'une histoire qui leur est commune. Ils vivent par l'idée, par la foi. Y a-t-il de l'enthousiasme sans la foi ? Y a-t-il de l'art sans enthousiasme ? Quand les croyances s'en vont, les arts périssent avec elles. A peine en reste-t-il quelque forme vaine, jeux puérils qui amusent l'esprit et ne l'éclairent pas, qui nous amollissent le cœur au lieu de l'enflammer pour tout ce qui est grand, noble et saint. L'artiste, oubliant Dieu, ne sait plus que reproduire et adorer ses propres passions, et il ravale à cette idolâtrie de soi-même l'art et la poésie, ces divines ailes que Dieu nous avait données pour remonter jusqu'à lui.

Pour qui se rappelle l'*Essai sur l'indifférence*, il est aisé de prévoir la conclusion de cette poétique. Ce siècle impie, qui renie toutes les religions et les méprise au point de ne plus même les attaquer, privé de toute croyance, est aussi, il le faut bien, sans art et sans poésie. C'est un de ces moments solennels, pleins d'angoisses et de terreurs, où les ressources de l'esprit humain semblent épuisées ; mais l'humanité, qui marche sans cesse au progrès, est alors sourdement travaillée par l'enfantement de l'avenir. Faudra-t-il subir cet arrêt, et condamner à ce néant ces poëtes, ces artistes, que nous tous, hélas ! nous avons appris à révérer, et à qui, dans notre confiance, nous aurions prédit tant de gloire ? Est-il vrai que le nom de Châteaubriand survivra seul à ce désastre, et que sa poésie, suivant les paroles de M. Lamennais, « prêtresse d'une religion qu'on ne saurait nommer, s'avance à travers les ruines, portant en ses mains les symboles voilés d'un Dieu inconnu. » Peut-être n'est-ce pas ainsi que l'auteur du *Génie du Christianisme* aimerait à être loué ; mais à coup sûr il ne partage pas ce mépris pour le siècle qui l'a compris, qui l'a admiré. Il connaît plus d'un nom de poëte, d'écrivain, de philosophe digne d'être cité à côté du sien, et il en est un surtout que M. Lamennais a seul le droit d'oublier.

On voit que nos objections (car nous n'avons voulu dans tout ce qui précède que proposer des objections à un maître) portent sans restrictions sur toutes les parties du système de M. Lamennais. Ce système pèche par la base, puisque le criterium de certitude qu'il propose est contradictoire et impossible ; il pèche par sa méthode, puisqu'il part de la connaissance de Dieu pour en déduire la nature de l'homme et celle de l'univers, tandis que nous ne parvenons à connaître ou plutôt à soupçonner quelque chose de la nature de Dieu qu'en nous aidant d'études antérieures sur le monde et sur nous-mêmes. Enfin, l'idée qu'on nous donne de Dieu dans ce système, cette Trinité à l'image de laquelle on construit toute réalité, n'est qu'un mystère religieux qui ne peut être ni compris ni démontré par la raison humaine. Un Dieu qui est un seul Dieu, et qui pourtant est trois personnes distinctes, un créateur qui, du moment qu'il crée, ne peut que reproduire sans fin sa propre image ; toute réalité impliquant, comme la réalité divine, type et source de toutes les autres, de la puissance, de l'intelligence et de l'amour ; de l'intelligence dans un grain de sable, de l'amour dans le dernier atome de la matière ! la liberté de Dieu fondée précisément sur ce qui semble fait pour la détruire, puisque Dieu réalise tout ce qu'il pense, et dans l'ordre où il le pense, et qu'il n'y a pas même lieu à imaginer un choix ; le monde distingué des idées divines par cela seul que les idées divines sont en Dieu, et que le monde, fait à leur image, est hors de lui, tandis qu'on déclare ailleurs que rien n'est ni ne peut être hors de Dieu, qu'il est le lieu universel, que tout ce qui est est en lui ; c'est un système repoussé d'abord par la raison commune,

si l'on entend par là les opinions généralement reçues, et ensuite par la raison individuelle, qui n'admet que des démonstrations et non des hypothèses, des vérités philosophiques et non des mystères. Que resterait-il à ce compte du livre de M. Lamennais? L'effort d'un grand esprit pour réunir en un système complet et régulier des doctrines dont aucun prestige de style ne saurait déguiser la radicale insuffisance. Voilà ce qui resterait pour la philosophie, et pour la renommée littéraire de M. Lamennais, un glorieux titre de plus.

Jules Simon.

HUIT MOIS AU MINISTÈRE

DE

L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Le ministère du 1er mars s'est retiré sur la question d'Orient. La conduite qu'il voulait suivre en cette circonstance difficile peut être diversement jugée; mais si nous ne sommes pas arrivés aux plus mauvais jours du bas-empire, qui pourra le blâmer d'avoir relevé la marine et l'armée, d'avoir porté l'une et l'autre au grand pied de paix qui convient à un pays placé dans notre situation géographique et politique, et, à défaut du rempart de l'Océan, d'avoir mis du moins sur le cœur de la France la cuirasse impénétrable des fortifications de Paris?

Oui, j'ai concouru, et de grand cœur, à ces mesures, et, quoi qu'il arrive, je m'honorerai toujours d'y voir mon nom attaché pour sa faible part. Mais dans le cabinet du 1er mars j'avais encore un rôle spécial où ma responsabilité personnelle est surtout engagée; ce sont surtout mes actes comme ministre de l'instruction publique et grand-maître de l'Université, qui m'appartiennent. Dans la retraite, où pour longtemps je suis renfermé, et dans les loisirs qu'elle me fait, j'ai voulu recueillir ces actes et les présenter dans leur ensemble au jugement de tous ceux qui, en France et en Europe, s'intéressent à la grande affaire de l'éducation publique.

Je suis arrivé au ministère après une longue étude des matières d'éducation, avec des desseins bien connus et exposés dans mes deux ouvrages sur l'instruction publique en Allemagne et en Hollande. Voici ce que je disais dans l'avant-propos de la troisième édition (1) de mon rapport sur l'instruction publique en Allemagne, édition qui paraissait en même temps que j'entrais dans les conseils

(1) *De l'Instruction publique dans quelques pays de l'Allemagne et particulièrement en Prusse*, troisième édition, 2 vol. in-8°, chez Pitois-Levrault, 1840.

de la couronne : « Puisqu'en ce moment la confiance du roi m'appelle à la tête du ministère de l'instruction publique, je n'ai point à imaginer des théories nouvelles, je n'ai qu'à pratiquer celles que j'ai moi-même proposées et dans cet écrit et dans mon ouvrage sur la Hollande (1), qui sert de complément à celui-ci. L'Université de France, telle qu'elle est sortie de l'esprit de son fondateur, forme un système simple et puissant qu'il faut défendre contre les attaques de la passion et de l'ignorance, en le développant sans le déformer, en l'enrichissant d'un certain nombre d'institutions empruntées à l'expérience générale et que nous pouvons perfectionner encore en les transportant parmi nous. Ce que j'ai dit, je le ferai; ce que j'ai conseillé, je l'exécuterai moi-même; et j'espère que je n'oublierai jamais que je ne suis pas arrivé au poste où le roi m'a appelé pour ma satisfaction personnelle, mais pour le progrès de la plus grande cause du XIX[e] siècle, celle de l'instruction publique. »

Ai-je rempli ces engagements publiquement contractés? Ne suis-je pas resté trop au-dessous de la confiance du roi et de celle de mes collègues? Le recueil de mes actes répondra pour moi.

J'avouerai d'abord que, comme ministre, j'ai très-peu fait pour l'instruction primaire.

L'éducation du peuple était le premier devoir de la révolution de juillet. Dans les premières années de cette révolution, tous mes efforts comme conseiller de l'Université, comme écrivain, comme pair de France, ont été tournés de ce côté. C'est pour préparer une bonne loi sur cette matière que j'allai étudier l'organisation et l'état de l'instruction primaire en Allemagne et particulièrement en Prusse, où cette partie de l'instruction publique est si florissante. Je crois pouvoir dire que mes travaux n'ont pas été inutiles à la loi de 1833; j'ai été le rapporteur de cette loi à la chambre des pairs, et je n'ai cessé de concourir activement à son exécution et à son développement. La loi de 1833 peut avoir quelques défauts de détail; mais elle a le mérite de former un système un et complet, dont toutes les parties se soutiennent les unes les autres; elle a de plus un caractère essentiellement pratique. Aussi a-t-elle fait un bien immense; ce bien continue chaque jour : il faut le laisser se répandre et s'accroître sans le troubler par des innovations prématurées. Remuer sans cesse une législation quand elle est bonne généralement, c'est en diminuer l'autorité, c'est lui enlever le respect dont elle a besoin, car le respect ne s'attache qu'aux choses qui durent. En Hollande, la loi de 1806 est encore intacte; en Prusse, la loi de 1819 n'a pas même été perfectionnée; laissons donc notre loi de 1833 s'enraciner dans le sol et porter tous les fruits dont elle contient le germe.

Cette loi a établi des commissions d'examen en possession exclusive de conférer les brevets de capacité pour les écoles publiques et privées : fortifions sans cesse ces commissions, entretenons leur zèle, inspirons-leur une juste sévérité; car, si elles se relâchent, si, par une indulgence mal entendue, elles deviennent trop faciles et accordent légèrement le brevet de maître d'école, c'en est fait de toute l'instruction primaire qui repose en dernière analyse sur l'excellence des instituteurs.

Pour assurer au pays de bons instituteurs et des candidats qui puissent se

(1) *De l'Instruction publique en Hollande*. 1 vol. in-8°, chez Pitois-Levrault; Paris. 1837.

présenter honorablement à de sérieux examens, la loi de 1833 a fondé les écoles normales primaires, institutions à la fois bienfaisantes et périlleuses, qui peuvent faire ou beaucoup de bien ou beaucoup de mal, dignes des bénédictions de tous les vrais amis du peuple, si elles forment des maîtres d'école d'une instruction bornée, mais solide; modestes, patients, attachés à leur humble et sainte profession. Ayons les yeux toujours ouverts sur les écoles normales primaires. C'est là qu'est particulièrement nécessaire une administration ferme et vigilante.

Le ressort le plus puissant peut-être de l'instruction primaire est l'inspection, celle surtout qui se fait au nom de l'Etat, par les inspecteurs primaires. Moins ces fonctionnaires seront chargés de soins étrangers à leur mission, plus on pourra exiger d'eux qu'ils la remplissent exactement. J'ai tout fait pour les délivrer du travail ingrat de tant et tant d'écritures sous lesquelles ils succombent, et qui les transforment en hommes de bureaux au lieu d'être des hommes d'intelligence et d'action. J'ai plusieurs fois écrit à M. le ministre des finances pour qu'il voulût bien transporter à ses agents le soin des écritures relatives à la participation des instituteurs aux caisses d'épargne. Je souhaite vivement que la négociation entreprise à ce sujet réussisse. Je me suis surtout opposé, à la chambre des pairs et devant une commission de la chambre des députés, à ce qu'on employât nos inspecteurs primaires à la surveillance de la loi faite ou à faire sur le travail des enfants dans les manufactures. Il faut arriver à avoir un inspecteur primaire par arrondissement, et que dans cet arrondissement l'inspecteur soit l'âme de l'éducation du peuple à tous ses degrés, qu'il connaisse personnellement tous les instituteurs, au moins tous les instituteurs publics, qu'il soit leur conseiller assidu, en quelque sorte leur directeur spirituel et aussi leur intermédiaire bienveillant auprès des autorités locales et du recteur de l'Académie, et pour cela il faut, comme en Prusse et en Hollande, que ce soit un homme ayant déjà par lui-même, soit par sa fortune, soit par des fonctions antérieures honorablement remplies, de la considération et une certaine autorité; surtout il faut qu'il soit libre de tout autre soin et qu'il puisse se donner corps et âme à l'éducation du peuple.

Les instituteurs réclament contre la modicité de leur traitement fixe et la presque nullité de leur traitement éventuel. Ai-je besoin de répéter ici ce que j'ai dit si souvent, que l'instituteur doit être content de sa profession pour la bien exercer; que cette profession ne peut attirer à elle, comme dans les deux pays si souvent cités, des hommes honorables qu'autant qu'elle pourvoira aux nécessités de la vie. Il faut donc améliorer la condition des instituteurs, mais comment et dans quelle mesure? Je n'hésite point à dire qu'il ne faut pas songer d'ici à longtemps à élever le traitement fixe. Ce serait accabler les communes déjà chargées de tant de dépenses obligatoires. Selon moi, il suffit d'abord de rendre le traitement éventuel, la rétribution scolaire réelle et effective. La loi donne ici aux conseils municipaux un double pouvoir : 1° déterminer chaque année le taux de la rétribution scolaire; 2° établir une liste d'enfants dont les familles, à titre d'indigence, sont exemptées de cette rétribution. Sur quoi il arrive qu'un très-grand nombre de conseils municipaux abaissent beaucoup trop la rétribution et prodiguent les exemptions, ce qui annule à peu près le traitement éventuel et ruine le maître d'école. Le moment est venu de porter remède à ce mal. Tous les instituteurs demandent, et je demande avec eux, que les arrêtés des conseils municipaux sur les deux points mentionnés soient soumis à l'approbation des

sous-préfets et des préfets qui puissent prendre en main les intérêts des maîtres d'école. Une modification à l'article XIV de la loi de 1833 pourrait donc être présentée aux chambres ; elle suffirait aux seuls besoins pressants que l'expérience indique, et rendrait la condition des instituteurs publics au moins supportable ; car enfin il n'y aurait pas une commune rurale en France, où le maître d'école n'eût, au nom de la loi, un logement convenable dans la maison même de l'école, ordinairement avec un petit jardin, un traitement fixe de deux cents francs par an, un petit traitement éventuel sur lequel il pourrait compter, indépendamment de ce qu'il peut gagner encore à l'aide des divers services qu'il rend à la commune. Ce n'est pas là, dans un village, une très-mauvaise condition ; et dans les villes, on sait que la rétribution scolaire est fructueuse, et que presque toujours le conseil municipal accorde à l'instituteur public un traitement supplémentaire, double ou triple du traitement fixe.

J'avoue donc que je n'avais en vue aucune autre modification législative en fait d'instruction primaire. Quand on possède une bonne loi, d'excellentes ordonnances, d'excellents règlements généraux, que reste-t-il à faire, sinon de les exécuter et d'administrer? L'impulsion a été une fois donnée et bien donnée, il ne s'agit plus que de la continuer.

Le seul point dans l'instruction primaire où j'aie voulu mettre particulièrement la main, où j'aurais ardemment désiré réussir, mais où le succès n'est promis qu'à une action persévérante et infatigable poursuivie pendant plusieurs années, ce sont les écoles primaires supérieures.

Les écoles primaires supérieures forment la partie la plus nouvelle de la loi de 1833. Je n'avais pas été le dernier à réclamer une instruction intermédiaire entre les écoles élémentaires, telles qu'elles étaient sous la restauration, et nos colléges.

« En France, disais-je en 1831, au ministre de l'instruction publique, dans mon rapport sur la Prusse (1) ; en France, l'instruction primaire est bien peu de chose : et entre cette instruction et celle de nos colléges, il n'y a rien ; d'où il suit que tout père de famille, même dans la partie inférieure de la bourgeoisie, qui a l'honorable désir de donner à ses enfants une éducation convenable, ne peut le faire qu'en les envoyant au collége. Il en résulte deux graves inconvénients. En général, ces jeunes gens, qui ne se sentent point destinés à une carrière élevée, font assez négligemment leurs études ; et quand, après des succès médiocres, ils rentrent vers dix-huit ans dans la profession et les habitudes de leur famille, comme rien dans leur vie ordinaire ne leur rappelle et n'entretient leurs études passées, quelques années ont bientôt effacé le peu de savoir classique qu'ils avaient acquis. Souvent aussi, ces jeunes gens contractent au collége des relations et des goûts qui leur rendent difficile ou presque impossible de rentrer dans l'humble carrière de leurs pères : de là une race d'hommes inquiets, mécontents de leur position, des autres et d'eux-mêmes, ennemis d'un ordre social où ils ne se sentent point à leur place, et prêts à se jeter avec quelques connaissances, avec un talent plus ou moins réel et une ambition effrénée, dans toutes les voies ou de la servilité ou de la révolte..... Assurément nos colléges doivent rester ouverts à quiconque peut en acquitter les charges ; mais il ne faut pas y appeler indiscrètement les classes inférieures, et c'est le faire que de ne point élever des

(1) Tome I, page 306.

établissements intermédiaires entre les écoles primaires et nos colléges. L'Allemagne et la Prusse en particulier sont riches en établissements de ce genre. J'en ai signalé et décrit plusieurs en détail à Francfort, à Weimar, à Leipzig, et la loi prussienne de 1819 les consacre. Vous voyez que je veux parler des écoles bourgeoises (*Bürgerschulen*), nom qu'il est peut-être impossible de transporter en France, mais qui est en lui-même exact et vrai par opposition aux écoles savantes (*Gelehrteschulen*), appelées en Allemagne gymnases et parmi nous colléges..... L'école élémentaire doit être une, car elle représente et elle est destinée à nourrir et à fortifier l'unité nationale, et, en général, il n'est pas bon que la limite fixée par la loi pour l'enseignement de l'école élémentaire soit dépassée ; mais il n'en est point ainsi pour une école bourgeoise, car celle-ci est destinée à une classe toute différente ; il est donc naturel qu'elle puisse s'élever en proportion de l'importance des villes pour lesquelles elle est faite. Aussi l'école bourgeoise a-t-elle en Prusse des degrés bien différents, depuis le minimum fixé par la loi, jusqu'au degré où elle se lie au gymnase proprement dit..... Les écoles bourgeoises allemandes, un peu inférieures à nos colléges communaux pour les études classiques et scientifiques, sont incomparablement supérieures à la plupart pour l'enseignement de la religion, de la géographie, de l'histoire, des langues modernes, de la musique, du dessin et de la littérature nationale. Selon moi, il est de la plus haute importance de créer en France, sous un nom ou sous un autre, des écoles bourgeoises dont le développement soit très-varié, et de réformer dans ce sens un certain nombre de nos colléges communaux. Je regarde ceci, monsieur le ministre, comme une affaire d'État..... En Prusse, les noms d'école élémentaire et d'école bourgeoise, comme représentant le plus faible et le plus haut degré de l'instruction primaire, sont populaires ; celui d'école intermédiaire (*mittelschule*) est aussi employé dans quelques parties de l'Allemagne. Voyez, monsieur le ministre, si ce nom ne pourrait pas être adopté parmi nous... »

On voit quelle importance j'attachais dès 1831 à la fondation d'une instruction intermédiaire entre les écoles populaires proprement dites et nos colléges, et j'insistai vivement pour que cette instruction intermédiaire fût établie dans la loi sous le nom même qui lui appartient, qui l'explique à tous les esprits, et pouvait plaire à la vanité des familles en substituant à nos colléges des établissements d'un ordre distingué, et qu'il était impossible de confondre avec les écoles élémentaires. Mais tout le monde ne fut pas de cet avis, et je dois remercier publiquement M. Guizot d'avoir eu le courage de déposer au moins dans la loi un germe que le temps et des soins habiles peuvent développer. Ce fut là la tâche que je me donnai à moi-même relativement à l'instruction primaire. Pour faire apprécier le bienfait de la nouvelle institution, je me proposai de former un certain nombre d'établissements modèles de ce genre dans les dix villes du royaume qui paraissaient s'y prêter le mieux : Paris, Lyon, Bordeaux, Rouen, Marseille, Strasbourg, Nantes, Caen, Orléans et Lille. Je m'efforçai d'imprimer à cette partie du service une impulsion sérieuse qui, je n'en doute pas, aurait surmonté tous les obstacles, si sur ces entrefaites n'était arrivé le renouvellement des administrations municipales, qui me força d'ajourner mes instances auprès des villes, et dans cet intervalle notre ministère avait cessé d'être. Du moins ma correspondance contient-elle des directions qui pourraient être suivies avec succès : 1° point de gratuité, sauf un certain nombre de bourses données par les villes, conformément à la loi, à des enfants de familles pauvres, qui dans l'école

élémentaire auraient montré une capacité particulière ; une rétribution scolaire modérée, mais fort au-dessus de celle de l'école élémentaire ; par conséquent, distinction bien tranchée de l'école intermédiaire d'avec l'école élémentaire, et en même temps moins de sacrifices imposés aux villes ; 2° autoriser les écoles renfermées sous ce titre général d'instruction primaire supérieure à prendre le nom d'école intermédiaires, comme les établissements compris sous le titre général d'instruction secondaire sont appelés colléges ; accorder un assez libre développement à ces écoles selon les besoins et les ressources des localités, comme le dit la loi elle-même, afin qu'elles s'élèvent au-dessus des écoles élémentaires et prennent le rang spécial qui leur appartient, tout en leur maintenant le caractère d'instruction générale propre à tous les citoyens, quelle que soit plus tard leur vocation ; admettre déjà dans ces écoles quelques annexes professionnels, industriels, commerciaux, ce qui les sépare plus fortement encore et de l'école élémentaire et du collége ; 3° en général, fixer à trois ans l'étendue du cours, et s'appliquer à bien graduer l'enseignement de ces trois années ; n'admettre dans la première année que d'après un examen constatant que l'élève possède à peu près l'instruction primaire élémentaire ; établir des examens et des prix entre le passage d'une année à l'autre ; donner quelque solennité à ces distributions de prix ; enfin employer le plus possible pour l'enseignement les professeurs ou régents des colléges royaux ou communaux, avec une indemnité convenable pour traitement, ce qui est à la fois un moyen d'économie pour la ville et un élément de dignité pour l'école.

Je visitai moi-même l'école primaire supérieure de Paris, rue Neuve-Saint-Laurent, dans le 6e arrondissement, et un examen attentif me convainquit qu'elle pouvait servir de modèle à tous les établissements de cette sorte ; j'en envoyai le prospectus, modifié dans un sens un peu plus universitaire, à toutes les académies du royaume ; je réclamai avec force auprès de la ville de Paris une école semblable pour chaque arrondissement, et j'obtins l'assurance que bientôt on essaierait d'en établir une dans le 11e arrondissement. Avec l'école de Paris, celle de Caen, autant que j'en puis juger par le rapport du digne recteur de cette académie, peut être proposée en exemple à toutes les villes du royaume.

Telle était l'œuvre à laquelle je m'étais attaché dans l'instruction primaire. Puisse un autre l'accomplir, et la France un jour posséder réellement une institution qui a fait tant de bien en Allemagne et en Hollande !

Mais je me hâte d'arriver à l'objet principal de mes efforts, le perfectionnement de l'instruction secondaire et de l'instruction supérieure. Il ne s'agit plus ici de projets commencés et inachevés, mais de travaux conduits à leur fin.

Dans l'instruction secondaire, un but a sans cesse été devant mes yeux, la loi promise par la charte, et si ardemment réclamée, sur la liberté de l'enseignement.

Je l'avais annoncée pour la prochaine session à la chambre des pairs et à la chambre des députés. J'ai tenu ma parole en ce qui dépendait de moi. Je laisse une loi toute faite ; on la trouvera dans ce recueil, avec l'indication des différences qui la séparent du projet présenté en 1837 par M. Guizot.

Le caractère commun de ces deux projets est le respect et le maintien du système entier de nos établissements publics d'instruction secondaire. Sans doute on peut, on doit, sur plus d'un point, modifier et perfectionner ce système ; mais tout cela peut se faire par voie d'ordonnance royale ou d'arrêté du conseil ou du ministre. Une loi n'est réclamée, n'est indispensable qu'en ce qui concerne les

établissements privés. Là, en effet, il s'agit d'un changement radical à apporter dans la législation existante des deux grands décrets de 1818 et de 1811, et ce changement ne peut avoir lieu que par une loi.

Voici quelle est aujourd'hui la condition légale des établissements particuliers d'instruction secondaire :

1° Indépendamment des garanties morales et littéraires, exigées de quiconque veut établir une école secondaire privée, une autorisation spéciale du ministre accordée en conseil royal est nécessaire; cette autorisation doit être renouvelée quand le chef de l'établissement veut le transporter d'un lieu à un autre, et elle peut être retirée après une enquête administrative et par une décision du conseil et du ministre, sans aucune intervention de la justice ordinaire du pays. Il est reconnu qu'un tel état de choses ne peut subsister, que l'autorisation préalable doit être supprimée, qu'un jugement de la justice ordinaire du pays est nécessaire pour fermer un établissement existant, et que l'Etat, tuteur né de l'éducation de la jeunesse, doit être satisfait des garanties littéraires et morales préalablement exigées, du droit permanent d'inspection, et de celui de déférer aux tribunaux tout chef d'établissement suspect. Telles sont les dispositions de la loi de 1833 sur les écoles primaires privées; elles ont paru s'appliquer convenablement aux établissements particuliers d'instruction secondaire.

2° D'après les deux décrets précités, tout établissement particulier doit conduire ses élèves au collége royal ou communal auprès duquel il se trouve ; et à cette condition seule, ces élèves peuvent se présenter au baccalauréat ès-lettres, qui est l'entrée de toutes les carrières libérales. Tous les jeunes gens sont donc obligés de fréquenter les écoles de l'Etat; il n'y a d'exception qu'en faveur des droits de la puissance paternelle : un certificat d'études domestiques faites dans la maison même du père de famille est seul admis en remplacement du certificat d'études faites au collége. Il est encore reconnu aujourd'hui que les droits de la puissance paternelle sont plus étendus, et qu'un père de famille doit pouvoir faire étudier ses enfants dans tout établissement privé, légalement autorisé, qui jouit de sa confiance, sans que ces enfants soient tenus de suivre le collége, et que par conséquent toutes les écoles privées sont aptes à préparer à l'examen du baccalauréat ès-lettres.

Cet examen, avec les garanties morales et littéraires, le droit d'inspection, et celui de déférer aux tribunaux, est la dernière ressource de la société, son dernier rempart, mais aussi un rempart invincible contre les établissements privés qui ne répondraient pas à leur mission. Ils sont perdus, si les élèves qui en sortent, se présentant à l'examen du baccalauréat ès-lettres, n'y réussissent pas.

Là-dessus tout le monde est à peu près d'accord. Mais voici où commencent les difficultés. Les écoles secondaires privées sont de deux sortes, suivant la législation impériale, à savoir, les écoles laïques et les écoles ecclésiastiques. D'après la législation impériale, ces deux sortes d'écoles étaient sous le même régime; mais en 1814 une ordonnance royale, en opposition aux décrets de 1809 et de 1811, fit des écoles secondaires ecclésiastiques, auxquelles jusqu'alors s'appliquait le régime commun des écoles privées, des établissements spéciaux qui successivement obtinrent des priviléges, et furent soumis à des conditions extraordinaires. Aux termes de la dernière ordonnance sur cette matière, la célèbre ordonnance de 1828, les écoles secondaires ecclésiastiques ou petits séminaires conservent le privilége inouï de n'être assujettis ni aux garanties littéraires et morales exigées

de tout chef d'établissement secondaire privé, ni même à l'inspection de l'Etat, et en même temps ils ne peuvent recevoir d'externes, ni préparer directement au baccalauréat ès-lettres, sur cette hypothèse que ces établissements sont principalement chargés de préparer des sujets pour les grands séminaires par une éducation appropriée. Ajoutez que les petits séminaires sont aussi exemptés de l'impôt appelé taxe universitaire. Cependant les petits séminaires se plaignent des entraves qui leur sont imposées; les autres établissements privés se plaignent des priviléges accordés aux petits séminaires, priviléges qui rompent l'égalité et empêchent toute concurrence. Personne n'est content, tout le monde réclame. J'ai pensé que le seul remède était ici le retour à l'ancienne législation impériale, le rétablissement du régime commun pour toutes les écoles secondaires privées. Dans l'instruction primaire, la loi ne distingue pas les écoles tenues par des laïques et celles qui sont dirigées par des ecclésiastiques, par exemple, les Frères de la doctrine chrétienne; pourquoi n'en serait-il pas de même dans l'instruction secondaire? Mêmes charges et mêmes garanties : telle est la législation que je voulais établir, avec les tempéraments convenables. Ainsi, pour les ecclésiastiques, les certificats de moralité pourraient être conférés par les supérieurs dans l'ordre ecclésiastique; et en supposant que l'on conservât l'impôt universitaire, des remises de cet impôt auraient pu être accordées et réparties par le ministre de l'instruction publique sur la proposition des évêques, d'après le nombre moyen des jeunes gens qui entrent chaque année dans les séminaires, afin que les écoles secondaires ecclésiastiques pussent continuer de servir au recrutement du clergé.

C'était ainsi que j'aurais voulu fonder dans l'instruction secondaire, comme nous l'avions fait en 1833 dans l'instruction primaire, la liberté commune de l'enseignement avec de communes garanties. J'étais parvenu à gagner à ce projet les membres les plus influents de l'une et de l'autre chambre. M. le comte de Tascher, dans plusieurs rapports sur des pétitions relatives à la liberté d'enseignement, avait présenté, d'accord avec moi, les mêmes vues qui avaient obtenu les suffrages à peu près unanimes de la chambre des pairs. J'avais consulté plusieurs ecclésiastiques éminents qui ont adhéré à ce projet, et monseigneur l'archevêque actuel de Paris en avait approuvé l'esprit et même les principales dispositions, dans une conversation que j'eus l'honneur d'avoir avec lui sur ce grave sujet. Je ne crois pas céder à une illusion flatteuse envers moi-même en me nourrissant de l'espoir que ces pensées conciliatrices qui étendaient les droits de l'Etat en augmentant la liberté de tous, eussent obtenu l'assentiment général et résolu d'une manière satisfaisante le problème compliqué de la légitime liberté de l'enseignement.

Mais il ne faut pas se le dissimuler, l'établissement de la liberté d'enseignement est une innovation grave pour l'Université et pour la société tout entière. J'ose dire que pendant les huit mois de mon ministère, je n'ai pas passé un seul jour, une seule heure, sans préparer l'Université à cette crise redoutable et sans prendre toutes les mesures qui pouvaient mettre les écoles publiques en état de soutenir la concurrence avec les écoles privées.

Deux sortes de mesures sont ici nécessaires : 1° augmentation du nombre des colléges royaux; 2° perfectionnement de leur système d'études.

Quant au premier point, en 1837, la chambre des députés avait voté le principe d'un collége royal par département; j'avais moi-même rappelé ce principe à la chambre; j'avais déclaré à la commission du budget, avec son approbation

unanime, que, l'année prochaine, d'une main je présenterais la loi sur la liberté de l'enseignement, et de l'autre, j'apporterais la demande de cinq nouveaux colléges royaux. Un collége royal avait été voté par la chambre en 1838 pour la ville de Saint-Etienne. J'ai repris les négociations entamées à ce sujet, et à l'heure qu'il est ce collége est en pleine activité, et sa prospérité naissante répond à mes efforts et à mes espérances. La chambre m'ayant accordé à moi-même un autre collége royal, dès le lendemain de la publication de la loi des dépenses, je m'adressai à la ville d'Alençon, et cette ville ayant éprouvé des difficultés pour satisfaire aux engagements qu'elle aurait dû contracter, je me suis adressé immédiatement à une autre ville, à Angoulême, et, grâce à l'activité éclairée de M. le recteur de l'Académie de Bordeaux que j'envoyai sur les lieux, je suis parvenu à réaliser en quelques mois le collége royal voté par la chambre, de telle sorte que j'eusse pu lui présenter les résultats déjà obtenus à l'appui des nouveaux sacrifices que je lui aurais demandés.

Voici maintenant dans leur ordre d'importance et dans leur enchaînement logique les diverses mesures que j'avais cru devoir prendre dans l'intérêt de l'enseignement national.

La première de toutes, la plus indispensable, était la réforme du baccalauréat ès-lettres. Au moment où vous émancipez toutes les institutions privées et leur donnez le droit de préparer à l'examen du baccalauréat, votre premier devoir est d'élever et de constituer sérieusement cet examen. Il est le terme des études, il les résume, il les juge. Il est le passage du collége à l'instruction supérieure et à la société. Il faut que nul ne puisse franchir ce passage sans justifier d'une capacité suffisante. D'abord l'épreuve du baccalauréat doit être uniforme d'un bout de la France à l'autre. Jusqu'ici, excepté pour la philosophie, les matières étaient différentes dans toutes les Académies. J'ai rendu l'examen absolument le même partout, et je l'ai à la fois simplifié et fortifié; je l'ai fortifié en y introduisant une composition, une version latine où chaque candidat doit montrer qu'il sait le latin et surtout le français, qu'il sait au moins l'écrire correctement; je l'ai simplifié en retranchant une foule de détails littéraires, historiques et géographiques, où triomphait la mémoire, où périssait l'intelligence. Or, c'est l'intelligence qu'il s'agit de former; l'instruction elle-même n'est qu'un moyen, l'éducation de l'intelligence est le but. Une épreuve nouvelle a été introduite, l'explication grammaticale et littéraire des classiques français. Enfin, pour qu'on ne pût accuser de partialité les jugements des commissions d'examen, il a été prescrit que dans toutes les académies où il n'y aurait pas de facultés des lettres, l'examen eût lieu non plus dans l'enceinte du collége, mais en public, dans le bâtiment même de l'Académie, et encore que les censeurs et les proviseurs ne fissent plus partie de ces commissions. Ainsi constituée, l'épreuve du baccalauréat acquiert une autorité incontestée, et elle protége efficacement la société contre les vices ou les négligences de l'éducation privée.

Mais la réforme du baccalauréat ès-lettres eût été un contre-sens, si elle ne se fût appuyée sur la sérieuse entreprise d'améliorer l'intérieur de nos colléges, et d'en faire de plus en plus des établissements modèles placés au-dessus de toute rivalité par la force des maîtres, la sévérité de la discipline et l'excellence du système d'études.

La division de l'agrégation des sciences, jusqu'ici unique, en deux agrégations distinctes, l'une pour les sciences mathématiques, l'autre pour les sciences physi-

ques et naturelles, est un perfectionnement considérable apporté à l'enseignement scientifique. Quand je n'aurais pas fait autre chose pour les sciences, je croirais encore les avoir bien servies. La nécessité, pour se présenter à chacune de ces agrégations, de justifier du double brevet de licencié ès-sciences mathématiques et ès-sciences physiques, maintient cette généralité de connaissances indispensable à tout véritable savant ; et en même temps la division de deux ordres d'agrégation suscite des vocations spéciales, crée des professeurs plus profondément instruits et capables de donner un enseignement plus solide. Par là encore, les sciences naturelles, qui jusqu'ici n'avaient obtenu aucune place dans l'agrégation, y sont convenablement représentées, et leur enseignement si négligé acquiert une juste importance de la qualité même de ceux qui désormais en seront chargés, et qui devront avoir passé aussi comme tous les autres professeurs des colléges par un concours d'agrégation. Cela m'a permis d'introduire enfin à l'école normale le sérieux enseignement des sciences naturelles et d'établir dans la section des sciences deux divisions correspondantes aux deux nouveaux ordres d'agrégation. Ce perfectionnement est, je crois, le dernier que pût recevoir encore cette grande école (1), dont je m'honore d'être sorti, à laquelle j'ai si longtemps consacré mes soins, et qui désormais n'a plus besoin que d'un bâtiment digne d'elle, parfaitement approprié à son usage ; ce bâtiment, j'en avais moi-même arrêté le plan à l'aide d'un habile architecte, et je regrette de n'avoir pu le présenter à la chambre et donner à l'école normale ce dernier gage du profond intérêt que je ne cesserai de lui porter (2).

En même temps que je préparais de bons professeurs à l'enseignement des sciences naturelles, je constituais cet enseignement jusque-là si divers, si arbitraire, tantôt trop faible, tantôt trop fort ; ici, à Paris, annexé à la sixième, là à des classes très-différentes. L'ancien programme avait soulevé d'unanimes réclamations. Grâce aux conseils que m'ont donnés deux honorables membres de l'Académie des sciences, M. Beudant, inspecteur général des études, et M. Milne Edwards, professeur-suppléant d'histoire naturelle à la faculté des sciences de Paris, j'ai pu rédiger un programme qui détermine le véritable but de l'enseignement des sciences naturelles dans les colléges, lui donne son vrai caractère et en fixe le plan. Mais une fois cet enseignement bien constitué avec le caractère général et philosophique qui lui appartient, il était impossible de le placer en sixième ; j'ai dû le mettre à sa véritable place, dans la première année de philosophie, entre le cours de physique et de philosophie qu'il soutient et qui le complète.

Ceci me conduit naturellement au service le plus effectif que je crois avoir rendu à la fois à l'enseignement scientifique et à l'enseignement littéraire ; je veux parler du nouveau règlement des études.

Ce nouveau règlement n'est pas autre chose que le retour, avec quelques perfectionnements, au plan d'étude des lycées de l'empire, qui lui-même était la pratique perfectionnée des anciens colléges de l'Université de Paris. Depuis il avait été introduit diverses innovations, perpétuellement changeantes et chaque année modifiées, sans avoir encore pu satisfaire personne, dans le but d'entremêler l'enseignement des sciences et celui des lettres, depuis le commencement jusqu'à la

(1) Voyez l'ouvrage intitulé *Ecole normale,* un vol. in-8° ; Paris, 1837.

(2) C'est le plan récemment présenté à la chambre.

fin des études. Le dernier essai joint l'histoire naturelle à la sixième, l'arithmétique et la géométrie à la cinquième, à la quatrième et à la troisième, la chimie à la seconde, la cosmographie à la rhétorique, etc., en donnant à cet enseignement additionnel le moins de temps possible. Il ne produisait donc aucun fruit et n'excitait qu'un très-médiocre intérêt de la part des maîtres et de la part des élèves, et ce peu de temps accordé aux sciences, et qui ne leur servait à rien, était un dommage considérable pour l'enseignement des lettres auquel il avait été retranché. Je ne prétends pas que ce mélange n'eût quelques avantages accessoires; mais en tout ce n'est pas l'accessoire, c'est le principal qu'il faut considérer, et le principal ici, c'est l'immense inconvénient de tout mêler dans la tête des jeunes gens et d'énerver leurs forces en les disséminant sur un trop grand nombre d'objets disparates. Quel est le but du collége? Ce n'est pas de donner une certaine dose d'instruction, non ; le but du collége est tout autrement général et élevé ; ce n'est pas moins, je l'ai déjà dit, que l'éducation de l'intelligence à l'aide d'enseignements divers convenablement répartis selon les forces et les besoins de chaque âge. De là cette grande maxime qui sort et de la connaissance de l'esprit humain et de l'expérience universelle, que les lettres doivent venir avant les sciences dans l'intérêt des unes et des autres, et dans l'intérêt commun de la bonne et solide culture de l'intelligence. Quand les lettres, par l'enseignement des langues et de l'histoire, ont cultivé à la fois et l'esprit et le cœur et l'imagination, quand elles ont formé l'homme, c'est aux sciences de l'achever en donnant la main à la philosophie; je parle des sciences prises au sérieux, car tout enseignement qui n'est pas sérieux n'est pas seulement inutile, mais dangereux; il amollit et efféminé l'esprit; il est un mauvais apprentissage de la vie, il donne ce préjugé, qu'avec peu de peine on peut apprendre quelque chose, ce qui est radicalement faux. Voilà pourquoi j'ai supprimé, depuis la sixième jusqu'à la rhétorique, tous ces petits et légers enseignements d'histoire naturelle, de chimie et de géométrie. et je les ai réunis et placés après la rhétorique dans l'année de philosophie, selon la pratique universelle en France jusqu'en 1789, et selon le plan d'études de l'empire tel qu'il était suivi de mon temps. Cependant j'ai laissé la faculté d'établir des conférences libres de mathématiques depuis la sixième jusqu'à la rhétorique pour le petit nombre de nos élèves qui n'ont pas en vue le baccalauréat ès-lettres, c'est-à-dire l'éducation complète et régulière du collége, mais les écoles spéciales, militaires et autres, et qui par conséquent ne font d'ordinaire ni rhétorique ni philosophie et ont besoin d'une culture scientifique particulière avant d'arriver à l'enseignement approfondi des sciences qui commence à la fin de la rhétorique. Suit qui veut ces conférences préparatoires ; elles ne sont imposées à personne et ne déforment pas le plan général des études, fondé sur la nature même des choses, sur l'expérience à la fois et sur une haute philosophie.

Par ce nouveau règlement d'études, je crois avoir donné une nouvelle preuve de ma haute estime pour l'enseignement des sciences et en particulier des sciences mathématiques. Sans doute mes propres réflexions et le profond sentiment de la dignité des sciences m'avaient depuis longtemps conduit à ce résultat ; mais je m'y suis d'autant plus attaché, que j'ai vu mes principes confirmés par l'imposante autorité de celui des membres du conseil royal qui est chargé de la direction des études mathématiques, M. Poinsot, ancien inspecteur général des études. membre de l'Académie des sciences, et que la voix publique proclame comme l'un des mathématiciens les plus habiles de la France et de l'Europe.

En même temps que je m'efforçais de fortifier ainsi l'enseignement des lettres et des sciences, j'ai voulu fonder d'une manière sérieuse celui des langues vivantes. Je leur ai donné trois années consécutives, à partir de l'âge où l'esprit, déjà formé par une certaine connaissance des langues anciennes, est apte à avancer rapidement dans l'étude plus facile des langues modernes. Je leur ai donné trois années, il est vrai, avec une seule leçon par semaine, mais avec une leçon de deux heures, qu'il serait mieux peut-être de diviser en deux leçons d'une heure chacune. J'ai moi-même tracé dans une circulaire le plan que doit suivre pendant ces trois années le maître chargé de cet enseignement.

Mais que pourraient produire ces améliorations, si les élèves auxquels elles s'adressent en définitive peuvent manquer impunément d'attention et de zèle, et ceux-là surtout qui tiennent de la munificence nationale le bienfait de l'instruction, et qui à ce titre devraient toujours être les modèles de leurs camarades ? J'ai donc prescrit qu'aucune promotion de bourse ne pût être accordée que sur des preuves de travail et de capacité, aux élèves qui seraient portés, d'après l'ensemble de leurs notes, sur la liste d'avancement ; car, si les demi-bourses doivent être données au mérite de la famille, toute promotion doit être le prix du mérite personnel de l'élève. J'ai voulu aussi que nul ne pût passer dans une classe supérieure sans avoir prouvé qu'il est en état de la suivre avec fruit, mesure décisive qui, bien exécutée, avec un juste tempérament de sévérité et d'indulgence, doit, après quelques années d'épreuves, délivrer nos colléges de cette foule de mauvais élèves, retardataires incorrigibles qui assistent aux leçons du professeur sans les comprendre, trompent leur famille en se traînant ainsi de classe en classe jusqu'à la fin de leurs études, et vont encombrer les carrières distinguées de candidats entièrement incapables.

J'ose dire que cet ensemble de mesures, toutes empruntées à l'expérience et d'un succès infaillible, si on veut y tenir la main, devait assurer à nos colléges une prépondérance incontestable, dans la vaste concurrence qu'allait ouvrir l'émancipation de l'instruction secondaire. C'est après avoir ainsi armé l'Université que j'aurais sans crainte présenté la loi sur la liberté de l'enseignement.

D'ailleurs, je m'empresse de le reconnaître : toutes les réformes organiques sont vaines sans une administration vigilante, conduisant habilement ou expédiant avec rapidité les affaires, et surtout attentive au choix des hommes ; car, on ne saurait trop le redire, dans l'Université les hommes sont tout. C'est au choix des hommes que je me suis particulièrement appliqué. J'ai fait des conseillers, des inspecteurs généraux, des proviseurs, des censeurs, des professeurs de tout ordre, et on a bien voulu remarquer que, dans aucune circonstance, je n'ai fait plier l'intérêt universitaire devant des considérations politiques ; que sourd à toutes les sollicitations, de quelque côté qu'elles partissent, j'ai toujours été chercher l'homme le plus capable, d'abord par justice, pour honorer le mérite et dans l'intérêt du service, ensuite parce que, dans un corps où tous les membres se connaissent, les choix sont un enseignement pour le corps entier ; et, grâce à cet enseignement, le plus clair de tous, quinze jours après mon entrée aux affaires, je n'ai plus reçu que des demandes suffisamment autorisées.

Mais, dans l'instruction supérieure, la meilleure administration ne pourrait suppléer aux vices de l'organisation ; et, il faut le dire, autant l'instruction secondaire est admirablement constituée en France, autant l'instruction supérieure laisse encore à désirer, j'entends pour l'organisation. Les facultés confèrent des

grades, c'est là leur principale mission, et elles la remplissent d'une manière satisfaisante, avec zèle et avec équité. Mais le nombre des facultés dans les différents ordres est arbitraire, et leur répartition sur les divers points du territoire n'est réglée par aucun principe. Le mode de nomination des professeurs est divers dans les différentes facultés, et il est très-justement attaqué. Il n'y a aucune émulation parmi les étudiants ; en un mot, sans renouveler ni multiplier des critiques qui ont été cent fois faites, je rappellerai que moi-même, dans mes ouvrages sur l'instruction publique en Allemagne et en Hollande, j'avais signalé le mal et indiqué le remède. Après cela, étais-je donc reçu à ne rien faire, et à ne point exécuter moi-même, comme ministre, ce que j'avais tant recommandé comme conseiller et comme écrivain ? Voilà ma réponse aux personnes, même bienveillantes, qui, un peu étrangères à ces matières, se sont étonnées du grand nombre d'ordonnances et de règlements que j'ai publiés en si peu de temps sur l'instruction supérieure. Si j'ai été si vite, c'est, encore une fois, qu'en arrivant aux affaires, j'avais un but, un plan, des desseins tout arrêtés ; c'est que je savais aussi que le temps m'était mesuré, que les ministères durent peu, et que si je ne mettais moi-même courageusement et promptement la main à l'œuvre, des pensées utiles, longtemps mûries dans mon esprit, couraient le risque d'y mourir. Je ne prendrai qu'un seul exemple, celui des écoles de droit. Depuis longtemps, il n'y a qu'un cri sur les vices de l'enseignement du droit parmi nous, et pourtant qui a commencé la moindre réforme ? Du moins, ai-je fait le premier pas. Mais j'ai donné M. Rossi au conseil royal ; c'est à lui de poursuivre et d'achever la réforme que j'avais entreprise et que j'ai à peine commencée en ce qui regarde les écoles de droit.

Et puis, on n'a pas remarqué que ce grand nombre d'ordonnances, de règlements et d'arrêtés, ne sont que les diverses faces de deux ou trois idées. Les ordonnances royales posaient les principes, les règlements entraient dans toutes les dispositions particulières de la matière, et les arrêtés ministériels exécutaient. Je n'ai pas posé dans une ordonnance un seul principe qui ne soit aujourd'hui en pleine exécution.

Voici les principales idées générales auxquelles on peut rapporter tous mes actes relatifs à l'instruction supérieure.

1° Conformément à tout ce que j'avais dit et répété dans mes ouvrages, je me proposais de substituer peu à peu aux facultes isolées, éparpillées et languissantes sur une multitude de points, un système de grands centres scientifiques où toutes les facultés fussent réunies, selon la pratique du monde entier. Oui, je ne le cache pas, si j'admire profondément l'unité de la France, je ne crois pas que cette précieuse unité fût en péril, parce qu'il y aurait de la vie ailleurs qu'à Paris. Pour me borner à l'instruction publique, je suis convaincu qu'il est possible d'établir, dans un certain nombre de villes, des foyers de lumières qui, en projetant leurs rayons autour d'eux, éclaireraient et vivifieraient de grandes provinces au profit de la civilisation de la France entière. Par exemple, j'ai voulu faire une sorte d'université bretonne à Rennes. Il y avait déjà à Rennes une faculté de droit et une faculté des lettres ; j'ai demandé à la chambre des députés les fonds nécessaires pour y établir encore une faculté des sciences et une faculté de médecine pour tous les départements de l'ouest. La chambre a voté sans difficulté la faculté des sciences, et je n'ai pas perdu de temps pour l'établir et la constituer fortement avec un personnel d'élite. Le projet d'une faculté de médecine n'a pu être discuté, et je l'aurais reproduit à cette session. Je me serais présenté à la

chambre des députés, appuyé d'une part sur l'ordonnance qui constitue solidement les écoles secondaires de médecine qu'on n'aurait pu m'accuser de vouloir détruire; de l'autre, sur les vœux hautement exprimés de la Bretagne tout entière, excepté la ville de Nantes. La chambre des pairs, par l'organe de M. de Gérando, s'était prononcée nettement à cet égard; elle réclamait le plus tôt possible une faculté de médecine à Rennes, et nous aurions vu si, à la chambre des députés, de petits intérêts de localité l'eussent emporté sur des vues nationales, sur l'expérience universelle, sur l'opinion de la chambre des pairs et sur les besoins de toute la Bretagne. En tout cas, la chambre aurait dû se charger elle-même de la responsabilité du rejet de cette loi, car je n'aurais pas hésité à la lui présenter. J'espère qu'au moins l'école secondaire de médecine de Rennes se ranimera dans l'atmosphère scientifique que va lui créer la faculté des sciences, et qu'ainsi il y aura, dans cette capitale intellectuelle de la Bretagne, avec un des meilleurs colléges du royaume et une grande école normale primaire, quatre belles écoles de droit, de lettres, de sciences et de médecine, où viendront se former tout ce qu'il y a en Bretagne de jeunes et nobles esprits aspirant à se distinguer. Il ne faut pas craindre les foules, c'est des foules que sortent les hommes supérieurs, parce que dans les foules seules il y a de l'ardeur, de l'émulation, de la vie. Quatre départements de la Bretagne sur cinq ont voté des sacrifices pour la future école de médecine qu'un projet de loi, une fois présenté, leur a promise. La ville de Rennes a contracté l'engagement de consacrer un grand bâtiment académique aux facultés réunies. Avant de quitter le ministère, j'ai fait un envoi considérable de livres précieux pour la bibliothèque de ces facultés, et en particulier pour la nouvelle faculté des sciences. A ma prière, mon honorable ami, M. de Rémusat, ministre de l'intérieur, avait commandé un buste de Descartes, le plus illustre enfant de la Bretagne, pour la faculté des sciences de Rennes, et j'avais promis aux députés de la Bretagne, je m'étais promis à moi-même d'aller à Rennes inaugurer l'établissement d'une université bretonne; du moins, les fondements de cette université sont posés; le temps, j'espère, fera le reste.

Ce que j'ai presque accompli à Rennes pour la Bretagne, je l'avais tenté à Caen pour la Normandie. Caen est évidemment la capitale intellectuelle de la Normandie. Il y a eu là autrefois une université qui a compté des hommes de beaucoup de mérite. Il serait facile d'y rétablir un certain mouvement scientifique et surtout littéraire. Il y a une faculté de droit, une faculté des lettres, une faculté des sciences, une école secondaire de médecine, que l'ordonnance du 13 octobre 1840 va développer encore; mon dessein était d'y transporter la faculté de théologie de Rouen. L'ordonnance de translation existe, signée par le roi. Une faculté de théologie à Rouen est un germe stérile. Elle est isolée; elle ne s'appuie point sur une faculté des lettres. Rouen est une admirable ville de commerce, mais nullement une ville d'études, encore bien moins d'études ecclésiastiques. Aussi cette faculté n'a-t-elle jamais produit aucun résultat; elle est entièrement ignorée, et c'est presque en voulant la déplacer que j'ai appris aux habitants de Rouen son existence. Les cours ne se font pas; l'archevêque y est contraire; le doyen m'avait spontanément envoyé sa démission. A la lettre je l'ai trouvée morte; j'ai voulu la recréer en la transportant ailleurs. J'ai offert à Rouen, au lieu de cette faculté insignifiante, une grande école intermédiaire que la loi impose à la ville, et qui lui serait d'une utilité incontestable. Au contraire, Caen est une ville où une faculté de théologie serait parfaitement bien

placée, par les dispositions générales et l'esprit du pays, où la piété est en très-grand honneur, à cause aussi du voisinage des trois autres facultés, qui fourniraient un magnifique auditoire à des prédicateurs de religion éloquents et instruits, comme déjà je les avais trouvés. Le recteur de l'Académie, M. l'abbé Daniel, avait pris à cœur cette affaire, et personne n'était plus propre que lui à la négocier habilement. Je fais des vœux pour qu'elle réussisse ; ce serait un grand avantage pour la Normandie tout entière, qui aurait aussi son université.

Successivement, j'aurais ainsi essayé d'établir dans le cœur de chacune des grandes régions de la France plusieurs facultés, liées entre elles, se soutenant et s'animant l'une l'autre, mettant en commun leur bibliothèque, leurs élèves, leurs lumières.

2° Mais la base d'un tel système est l'institution des agrégés de facultés, en possession exclusive de suppléer les professeurs empêchés, et ayant le droit de faire des cours libres dans l'auditoire même de la faculté, avec l'assentiment du doyen et du ministre. Les agrégés, voilà l'élément de vie pour une faculté. J'ai emprunté cette grande institution d'abord à nos facultés de médecine, ensuite à la pratique de l'Allemagne, où elle donne les plus admirables résultats. Elle existait même jusqu'à un certain point dans les facultés de droit, car les suppléants sont de vrais agrégés ; il n'y avait plus qu'à leur conférer le droit de faire des cours complémentaires. J'ai l'honneur de l'avoir introduite pour la première fois dans les facultés des lettres et dans les facultés des sciences. Je ne me suis pas contenté de mettre cette institution dans une ordonnance ; j'ai réalisé l'ordonnance par des règlements, et ces règlements je les ai exécutés immédiatement. De grands concours se sont ouverts à Paris, à la Sorbonne, pour les sciences mathématiques, pour les sciences physiques, pour les sciences naturelles, pour les lettres, pour la philosophie, pour l'histoire. De tous les points de la France s'y sont présentés de nombreux candidats, l'élite des agrégés de collége, la fleur de l'Université. Ces concours ont été présidés par les hommes les plus éminents, tous membres de l'Institut et hauts fonctionnaires de l'instruction publique. L'éclat de ces concours a converti les plus incrédules, et la nouvelle institution a été fondée à son début par ses succès mêmes. Douze agrégés pour les facultés des lettres et des sciences ont été nommés cette année : ils sont aujourd'hui en exercice à Paris et en Province. De leur côté, les agrégés des facultés de droit ont demandé et obtenu la permission de faire des cours complémentaires sur des points importants et négligés de la science juridique. Si donc on sait se servir de cette institution, elle rendra en France les mêmes services qu'en Allemagne : elle vivifiera continuellement l'enseignement supérieur ; car il ne faut pas s'y tromper : pour l'enseignement comme pour la guerre, ne comptez que sur la jeunesse. Au bout de quinze ou vingt ans d'enseignement, j'entends d'un enseignement assidu et un peu éclatant, un homme est usé. Il peut avoir son mérite et son utilité encore, mais il n'a plus le feu sacré. Il faut donc toujours auprès d'une faculté un certain nombre de jeunes gens pleins d'ardeur et même d'ambition, qui représentent le mouvement comme les vieux professeurs représentent la stabilité. Ces deux éléments sont également nécessaires dans une faculté comme ailleurs. Les agrégés ne sont pas faits, il est vrai, pour l'agrément des vieux professeurs, qui redoutent de jeunes rivaux ; mais ces jeunes rivaux mûriront avec l'âge, et feront à leur tour des titulaires pleins d'autorité. Ils donnent d'abord à la jeunesse une vive impulsion, en attendant qu'ils aient acquis le droit de la retenir.

Un des résultats futurs de l'institution des agrégés de facultés nommés d'après un concours public sera la suppression du concours pour les professeurs titulaires dans les deux facultés de droit et de médecine. Cette suppression que j'ai moi-même demandée (1), qui a été réclamée par tous les esprits impartiaux. était arrêtée dans ma pensée ; mais je ne pouvais guère la réaliser que par une loi, et cette loi, je ne pouvais la présenter aux chambres qu'après que l'agrégation aurait acquis toute la popularité qu'elle mérite : alors il eût été évident que le ministre qui avait établi spontanément les concours de l'agrégation, ne voulait pas supprimer ceux du titulariat en haine des concours en général. Les concours sont admirables pour la jeunesse ; ils ne conviennent point pour l'âge mûr, et il faut qu'un titulaire ait déjà un certain âge et une belle renommée. Les renommées fuient les concours qui leur paraissent au-dessous d'elles : elles ne sont pas tentées de comparaître, un peu en suppliantes, devant un tribunal composé de juges où elles n'aperçoivent pas toujours des égaux, encore moins des supérieurs. Il ne faut pas non plus qu'une faculté se recrute elle-même sans aucun contrôle ; car supposez une majorité composée une fois ou de gens de parti ou de gens médiocres, on ne sait jusqu'où les choix pourront s'abaisser ou s'égarer, tandis qu'une présentation de la faculté, balancée par une autre présentation, celle d'une académie de l'Institut, par exemple, en laissant au choix du ministre une certaine latitude, nécessaire fondement de sa responsabilité, est infiniment plus favorable aux grandes candidatures.

3° Si l'institution des agrégés anime l'enseignement, celle des prix de facultés anime les études. Ici encore j'ai été guidé par l'exemple des écoles de médecine et par la pratique de l'Allemagne confirmée par celle de la Hollande (2). Déjà même deux facultés de droit, celles d'Aix et de Poitiers, avaient fondé quelques prix dont la libéralité des conseils de départements faisait les frais. De ces précédents isolés, j'ai tiré une institution générale pour toutes les facultés de droit du royaume, et cette institution, mise immédiatement à exécution, a produit d'abord les meilleurs fruits. La distribution de ces prix s'est faite partout avec une solennité utile (3). Grâce à la pieuse munificence d'une mère admirable (4), les prix de la Faculté de Paris sont dignes de faire naître de sérieux travaux. Si, dès la première année, nous avons eu de si beaux résultats, que ne faut-il pas attendre de l'avenir ! Les jeunes gens qui remporteront les prix à la licence, seront attirés aux examens du doctorat, puisque cet examen et les inscriptions qui y donnent accès ne leur coûteront rien. Une fois docteurs, ils songeront naturellement à se présenter au concours pour les prix du doctorat. Voilà donc plusieurs années de solide travail ménagées à la jeunesse. Ajoutez que pour autoriser davantage cette utile innovation, M. le ministre de la justice et M. le ministre des finances ont établi de sages priviléges en faveur des lauréats des écoles de droit, de sorte que cette institution, qui est d'hier, semble aujourd'hui presque consacrée.

(1) *De l'Instruction publique dans quelques pays de l'Allemagne*, tome Ier, pag. 119, 173, sqq. — *De l'Instruction publique en Hollande*, pag. 93, sqq.

(2) *De l'Instruction publique en Allemagne*, tom. Ier, p. 113, 119.—*De l'Instruction publique en Hollande*, pag. 219.

(3) Lisez dans le *Journal de l'Instruction publique* les rapports sur les concours des étudiants dans les diverses facultés de droit.

(4) Mme de Beaumont.

Les prix, dans les facultés des lettres et des sciences, sont des remises de frais assez considérables d'examens et d'inscriptions pour les candidats qui se distinguent dans les concours de licence et dans les épreuves du doctorat.

Je n'insisterai pas sur quelques autres mesures qui se lient à celles-là. Ainsi, puisque la licence et le doctorat ès-lettres tirent une nouvelle importance des récompenses qui y sont affectées, il fallait d'autant plus volontiers constituer convenablement ces deux épreuves et en surveiller les résultats. De là le devoir imposé à toutes les facultés des sciences et des lettres d'adresser au ministre un rapport sur les épreuves du doctorat et de la licence, et l'examen de ces rapports en conseil royal, ce qui souvent donne lieu à des observations du conseil qui, adressées aux facultés, servent à exciter leur zèle et leur juste sévérité. La même règle a été appliquée au doctorat en droit. Pour tous ces examens, l'usage de la langue latine a été aboli, même pour les exercices relatifs au droit romain. Enfin, un cours d'introduction générale à l'histoire du droit a été établi dans toutes les écoles pour les élèves de première année, à Paris, par une chaire spéciale, ailleurs, soit par des cours complémentaires faits par des agrégés, soit par un certain nombre de leçons préparatoires placées au début du cours de droit civil.

Pour la médecine, je crois l'avoir servie en assurant, par des priviléges modérés, l'avenir des écoles secondaires de médecine qui forment le premier degré de l'enseignement médical, en faisant entrer les écoles de pharmacie dans le cadre universitaire, et en donnant à ces écoles une organisation commune qui répond à l'importance de leur objet. Ces deux ordonnances ont prouvé au corps médical ce que j'aurais osé faire si une plus longue durée m'eût été donnée.

Il me reste à dire un mot de cette partie du ministère de l'instruction publique qui comprend les établissements littéraires et scientifiques placés en dehors de l'Université proprement dite, et l'emploi des fonds consacrés à l'encouragement des sciences et des lettres.

Il n'y a qu'un seul moyen d'être utile à l'Institut de France, c'est de lui fournir l'occasion de s'honorer par de nouveaux services. La révolution de juillet avait rétabli l'académie des Sciences Morales et Politiques, supprimée en 1803 ; pour achever ce grand acte de réparation, auquel je suis fier d'avoir concouru, j'ai voulu mettre la nouvelle académie au niveau de toutes les autres, en la chargeant d'écrire l'histoire des sciences qui forment son domaine depuis 1789, comme chacune des académies de l'Institut l'avait fait pour les sciences diverses qui leur sont confiées. L'académie a noblement répondu à cet appel ; déjà les travaux des différentes sections sont commencés, et je me flatte que l'ordonnance du 20 mars 1840 fera naître un ouvrage digne d'être placé à côté des beaux rapports de Dacier, de Delambre et de Cuvier, une grande page de l'histoire de l'esprit humain dans une de ses époques les plus agitées et les plus fécondes.

Quand je suis venu demander à la chambre des députés un modeste crédit de 5,000 francs pour la création d'une chaire nouvelle au Collége de France, consacrée à l'enseignement de la langue et de la littérature slave, je rencontrai des objections de plus d'un genre. Où sont-elles aujourd'hui devant le savant et brillant enseignement de M. Mickiewitz ? En donnant à la France une chaire de slave et M. Mickiewitz, je crois avoir rendu à la France et aux lettres un double service. Mon dessein, je ne le dissimule pas, et M. de Gérando, à la chambre des pairs, m'a déjà un peu trahi, mon dessein était de demander à la session prochaine un nouveau crédit de 5,000 francs pour établir à ce même collége de

France une nouvelle chaire de langue et de littérature germanique, et je n'étais pas sans espérance de séduire M. Grimm, comme j'avais fait M. Mickiewitz.

Pour les souscriptions, ma règle a été bien simple : n'en accorder sous aucun prétexte qu'à des ouvrages sérieux, honorables au pays, onéreux à leurs auteurs. On peut voir dans ce recueil la liste des ouvrages auxquels j'ai appliqué les souscriptions du gouvernement.

Les encouragements aux savants et aux gens de lettres se divisent en deux classes : les simples secours une fois donnés et les indemnités qui autrefois s'appelaient indemnités annuelles, et qu'on appelle aujourd'hui indemnités éventuelles, de peur de leur donner le caractère de pension, quoiqu'elles se renouvellent ordinairement, sauf des cas très-rares. J'ai suivi la vraie maxime en cette matière, celle qu'avait rappelée l'honorable rapporteur du budget à la chambre des pairs, M. d'Audiffret : moins de secours, et plus d'indemnités sérieuses pour des titres sérieux. J'ai repoussé l'idée de détruire arbitrairement ce qu'avaient fait mes prédécesseurs et de porter le deuil ou l'effroi dans l'âme de tant de personnes estimables en les frappant subitement, parce qu'elles n'avaient peut-être pas toute l'illustration ou toute la misère requise ; j'aurais reçu cet ordre que je ne l'aurais pas exécuté, je le déclare ici hautement. J'ai donc respecté le passé, qui n'était pas mon ouvrage ; mais j'ai voulu que l'avenir pût braver tous les regards, et, depuis le 1er mars jusqu'au 29 octobre 1840, je n'ai accordé ni une indemnité ni même un simple secours qu'au grand jour et en publiant moi-même ce que je faisais dans *le Moniteur*. On y trouvera les noms des personnes qui ont reçu de pareils encouragements. On y verra que je me suis surtout proposé, dans l'intérêt de la dignité des lettres, d'accorder très-peu d'indemnités à titre gratuit et de les attacher à des missions ou à des travaux, en sorte que ces encouragements soient à la fois une dette envers ceux qui les reçoivent et un service envers le public par les ouvrages qu'ils favorisent et dont ils sont la récompense anticipée.

A l'égard de la Légion d'honneur, cette grande et nationale institution affaiblie par tant de prodigalités, et qu'il importe de relever, soit par une mesure législative, soit du moins par un sobre et sévère usage de la prérogative royale, si la loi sortie des débats provoqués par la noble proposition de M. Mounier n'a point été sanctionnée, je me suis fait un point d'honneur de la pratiquer en ce qui concernait mon département. Le *Journal de l'Instruction publique* a publié toutes les nominations qui ont été faites le 1er mai 1840, et les motifs sur lesquels reposent ces nominations. Nulle nomination isolée n'a eu lieu, et toutes ont été fondées sur cette maxime que j'ai tant de fois répétée, ou de très-longs services ou des services très-éclatants.

Mais il est temps de terminer ce compte déjà trop long d'une administration qui a si peu duré. J'ai cru le devoir à mon pays, à l'Université, à moi-même. J'ai voulu placer les réformes que j'ai entreprises sous la protection de l'opinion des juges compétents en France et en Europe. Pourquoi ne le dirais-je pas ? Je suis, je l'espère, au-dessus de tout soupçon de regretter le pouvoir ; mais, en achevant ce récit, en posant ici la plume, il me semble que je quitte de nouveau, et avec un sentiment que je n'essaie pas de dissimuler, ce corps illustre qui est pour moi une seconde patrie dans la grande patrie, où je suis entré comme simple élève de l'école normale dans les premiers jours de 1810, où j'avais conquis lentement un avancement légitime, auquel depuis dix années, comme membre du conseil royal et directeur de l'école normale, je rapportais presque toutes mes pensées,

que j'ai un moment dirigé avec ce sérieux dévouement qui sert et ne flatte pas, et que j'aimerai et continuerai de servir pendant toute ma vie, dans toutes les fortunes que me fera la divine Providence.

A la Sorbonne, 20 janvier 1841.

V. Cousin.

EXPÉDITION

DE

L'ASTROLABE.

Parmi les navigateurs contemporains qui peuvent prétendre à la succession des Cook et des Lapérouse, il n'en est point dont les titres soient plus sérieux que ceux de M. Dumont-d'Urville. L'Angleterre, très-compétente sur ce point, a elle-même reconnu l'autorité de ses travaux, et cet aveu a dû coûter beaucoup à une marine rivale. On sait tout ce que la science géographique doit au premier voyage de *l'Astrolabe*. Des relèvements laborieux qui embrassent quatre cents lieues de côtes sur la Nouvelle-Zélande et trois cent cinquante lieues au nord de la Nouvelle-Guinée, l'hydrographie de l'archipel Viti, des îles Loyalty, de Vanikoro, d'Hogoleu et de Pelew ; la découverte d'une soixantaine d'îles, îlots ou écueils signalés à la navigation, tel est l'ensemble des résultats obtenus dans une campagne de trois années. Les sciences accessoires n'ont pas été moins bien partagées : les dialectes des tribus océaniennes, fixés et comparés, sont désormais acquis à la philologie ; l'histoire naturelle de ces régions, fondée par les deux Forster, Péron et Solander, a reçu de nouveaux développements et donné lieu à des observations plus approfondies, tandis que l'étude des races s'est simplifiée par un classement lumineux, emprunté à la différence des mœurs et au contraste des types.

Sans doute d'autres travaux estimables, quoique moins étendus, ont été exécutés de nos jours dans cette partie du monde. Sans remonter plus haut que le début du siècle, nous trouvons l'amiral russe Krusenstern, dont la relation répandit un grand jour sur la configuration de l'Australie, des côtes du Japon et des îles de la mer de Chine. Son élève Kotzebue, commandant *le Rurick*, armé aux frais du comte de Romanzoff, lui succéda dans ces parages, et opéra sur les Carolines des reconnaissances pleines d'intérêt. Il eut en outre le bonheur d'avoir pour inter-

prête le savant Chamisso, esprit délicat et orné, qui jeta quelque charme dans le récit de ce voyage. En même temps, l'Américain Porter éclairait la géographie des îles Marquises, comme son compatriote Paulding le fit plus tard pour les îles Mulgrave. Parmi les Anglais, nous ne voyons guère que le capitaine Beechey qui mérite une mention : cet intrépide navigateur dirigea son vaisseau, en 1826, vers le nord-ouest de l'Amérique, et pénétra, en longeant la limite extrême des glaces, sur des points que personne n'avait visités avant lui. La France a fait aussi quelques efforts. En 1823, M. Freycinet sillonna les mers du Sud sur la frégate *l'Uranie*, et nous lui devons une scrupuleuse monographie des îles Mariannes. M. Duperrey y parut à son tour, en 1823, sur la corvette *la Coquille*, et il est à regretter que la relation de ce curieux voyage se fasse encore attendre. Plus récemment, MM. Laplace et Dupetit-Thouars, envoyés en mission spéciale et pour un but déterminé, ont su donner une valeur scientifique à des campagnes plus particulièrement militaires. Enfin, King et Lütke, hydrographes si consciencieux, Billinghausen et Morrell, recommandables à d'autres titres, ont chacun laissé dans le monde savant quelques traces de leur passage. Certes, nous ne voulons pas dire que le nom de M. d'Urville doive être placé au-dessus de tous ces noms ; mais il nous semble que les travaux de la première expédition de *l'Astrolabe* dominent ces travaux par des vues plus complètes et des observations plus concluantes.

La seconde exploration que cette corvette vient d'achever en compagnie de *la Zélée* promet à la science une moisson non moins abondante. L'idée principale de M. d'Urville, en reprenant la mer, était de s'assurer du crédit que méritaient les renseignements de Weddell. Ce capitaine ayant trouvé les régions australes entièrement dégagées de glaces par le 70[e] parallèle, il était naturel de croire que les abords du pôle offraient moins de difficultés dans cet hémisphère que dans le nôtre. Recherchant la théorie de ce fait, M. d'Urville avait pu l'entrevoir dans l'absence de grands continents du côté du sud et dans l'action plus efficace des vents sur des mers plus vastes. Quoi qu'il en soit, la solution de ce problème était assez intéressante pour aborder l'entreprise, même en courant le risque d'un échec. Les tentatives de Parry et de Ross, dans la zone boréale, ne sont pas restées sans éclat, quoique infructueuses. Ici d'ailleurs le champ était plus nouveau, moins circonscrit, moins embarrassé. Tout le monde le crut à bord des corvettes, et les équipages quittèrent Toulon le 7 septembre 1837, pleins d'ardeur et d'espérance. Le capitaine d'Urville montait *l'Astrolabe*, le capitaine Jacquinot commandait *la Zélée*.

Les premiers mois du voyage n'offrirent qu'un très-médiocre intérêt. On traversait alors des mers trop connues. La curiosité ne se réveilla que dans le détroit de Magellan et au mouillage du Port-Famine. Des paysages vigoureux, une nature vierge encore, fixèrent sur-le-champ l'attention. On retrouva quelques traces du séjour du capitaine King et de deux baleiniers américains. Ces circonstances rendirent les équipages au sentiment de leur mission aventureuse. On commença les travaux soit à terre, soit à bord, et la carte du détroit fut rectifiée en plusieurs points à l'aide de relèvements précis. Cependant les tribus voisines s'étaient familiarisées avec nos marins ; on avait aperçu des Patagons et des Pecherais. Ces premiers n'ont rien des mœurs farouches que les anciens géographes leur ont attribuées. De haute taille sans être gigantesques, ils montrent un caractère doux et sociable, des mœurs simples et indolentes. Les Pecherais, bien

plus dégradés au physique, ont également des habitudes paisibles. Toute la différence entre les deux races, sorties sans doute d'une souche commune, provient de leur manière de vivre. Le Patagon est chasseur ; le Pecherai est pêcheur ; celui-ci ne quitte pas sa pirogue, celui-là son cheval. Les uns et les autres sont d'une bienveillance extrême envers les étrangers, et deux matelots américains, abandonnés sur cette plage, avaient trouvé pendant plus d'un an, chez les Patagons, une hospitalité fraternelle. M. d'Urville recueillit ces malheureux, qui, après la croisière antarctique, furent débarqués au Chili.

On se trouvait alors à la fin de décembre, et il était temps de se diriger vers le pôle. De tous les navigateurs qui avaient pris cette route, Weddell était le seul dont on pût suivre les traces. Cook, en 1775, avait sur ce point rencontré les glaces par le 60e degré ; Powell, en 1721, n'avait pas pu aller au delà de 62° 30 ; Biscoë s'était élevé avec beaucoup de peine à 63° ; mais Weddell assurait qu'il avait trouvé la mer libre jusqu'au 71° parallèle. Les corvettes naviguèrent donc dans cette direction et sur des eaux parfaitement unies ; mais, le 18 janvier, un bloc de glace, de quatre-vingts pieds de haut, se montra devant *l'Astrolabe*. Le lendemain, ces masses flottantes allèrent en augmentant, et, le 22, par 65° environ, une immense barrière se déroula sur toute la ligne de l'horizon. On se ferait difficilement, une idée de la magnificence sinistre d'un tel spectacle. Abusé par un effet d'optique, l'œil découvre dans ces blocs inégaux des merveilles monumentales. Tantôt ce sont des clochers de cathédrales gothiques bizarrement sculptés, tantôt des forêts d'obélisques lumineux ou bien des temples gigantesques comme ceux d'Ellora, ou d'immenses carrières de marbre étincelant, ou enfin une vaste capitale hérissée d'édifices et dans la forme vaporeuse et confuse que lui donne le brouillard du matin.

Sans les dangers qu'elle recelait, cette scène aurait pu longtemps captiver le regard ; mais il fallait songer à des soins plus sérieux, on avait l'ennemi en face. Pendant quelques jours, on côtoya cette éternelle muraille, en cherchant si elle n'offrirait pas dans son étendue quelque solution de continuité. Partout on la retrouva, toujours plus compacte et plus menaçante. A diverses reprises, les deux corvettes se trouvèrent resserrées entre d'énormes glaçons, et le 3 février, une barrière de deux cents toises de large les sépara de la haute mer. Qu'on juge des craintes qui vinrent assaillir les équipages ! Il fallait s'ouvrir violemment un passage, tantôt à l'aide du vent, tantôt au moyen de pioches, de leviers et de pinces. A force de bras et de cordes, on tirait les bâtiments de manière à leur faire tracer un sillon au milieu des glaces. Pendant cinq jours, les équipages furent occupés à cette rude manœuvre. Le 9 au matin, les vents ayant passé au sud, les corvettes déployèrent toutes leurs voiles pour livrer à l'obstacle un dernier combat. Contenues par les glaces, mais chassées par la brise, *l'Astrolabe* et *la Zélée* se roulaient et s'agitaient en bondissant sur ce lit inégal. Ces secousses faisaient gagner un peu de chemin ; mais tout s'arrêtait quand la barrière devenait trop haute. Alors il fallait employer les machines et les bras, coucher les vaisseaux sur le flanc pour les faire glisser avec plus de facilité et les traîner ainsi au risque de les voir se briser en mille éclats. Enfin cette angoisse eut un terme : après avoir creusé leur route pendant une lieue, *la Zélée* et *l'Astrolabe* touchèrent de nouveau à la pleine mer. Elles étaient sauvées, non sans blessures ; elles sortaient de cet étau qui les avait tenues comprimées pendant une semaine.

A la suite de cette épreuve si concluante, il n'y avait plus à se lancer dans de

nouveaux périls, sur la foi de Weddell. Cependant il répugnait à M. d'Urville de n'emporter de ces parages qu'un désappointement. Il prolongea encore la barrière polaire pendant trois cents milles sans pouvoir trouver d'issue, et ne s'arrêta que lorsque la direction des glaces l'eut éclairé sur l'inutilité de ses efforts. Alors il se rabattit sur les îles Orkney, dont il compléta la géographie, puis sur la partie orientale du Shetland, qu'il rectifia et rétablit. Sur ce point, il y avait à s'assurer de l'existence de pitons neigeux qu'avaient aperçus des pêcheurs de phoques, et qu'ils avaient désignés sous les noms de *Terres de Palmer* et de *Trinité*. Foster, Biscoë et Morrell en avaient eu vaguement connaissance et leur avaient imposé divers noms. Le commandant de l'expédition française voulut fixer l'état réel de ces terres mystérieuses. Il les attaqua dans une partie qu'aucun navigateur n'avait encore aperçue, et en traça la configuration sur une étendue de cent vingt milles à peu près, entre le parallèle de 63° et 64°, et les méridiens de 58° et 62°, à l'ouest de Paris. Ces terres, couronnées de pics nombreux, sont couvertes d'une couche de glaces éternelles. La principale fut appelée *Terre de Louis-Philippe;* les autres reçurent divers noms. Cependant, au milieu de ces pénibles travaux la saison avançait, et les équipages commençaient à souffrir du scorbut. Il fallut quitter ces tristes contrées en toute hâte, et regagner l'un des ports du Chili. A l'arrivée devant la Conception, quarante hommes à bord de *la Zélée* étaient hors de service. *L'Astrolabe* ne comptait que quinze malades; mais déjà le mal faisait des progrès, et l'état-major lui-même commençait à en éprouver les cruels symptômes. Des soins attentifs, un régime salubre et l'air du rivage eurent bientôt combattu les atteintes du fléau, et ramené la santé sur les visages. Quand on mouilla dans la baie de Valparaiso, il ne restait plus que trois scorbutiques à bord.

Ici allait commencer pour l'expédition une autre série d'études. L'Océanie l'attendait; les corvettes, réparées, mirent leur proue sur ses archipels. A part don Juan Fernandez, célèbre par les aventures du matelot Selkirk qui inspirèrent le *Robinson Crusoé,* on n'aperçut aucune terre avant les îles Gambier, foyer intéressant d'une mission catholique. Il y a cinq ans de cela, ce petit groupe, qui forme l'extrémité orientale de l'archipel de la Société, était en proie aux misères et aux déréglements de l'état sauvage. La polygamie, le fétichisme, l'anthropophagie, y régnaient sans partage, et la condition des naturels approchait beaucoup de celle de la brute. Quelques prêtres des missions de Paris ont changé tout cela. Déposés sur ces îles, ils se virent, pendant six mois, chaque jour à la veille d'être tués ou dévorés. La foi les soutint; ils attendirent. Quelques procédés industriels enseignés à propos, quelques médicaments distribués avec intelligence, leurs soins pour les malades, leur bonté envers les vieillards, leur tendre affection pour les enfants, adoucirent ces cœurs farouches et domptèrent ces natures rebelles. Un petit nombre d'indigènes se laissa d'abord baptiser, puis d'autres suivirent, enfin les chefs eux-mêmes abjurèrent leurs croyances, et mirent de leurs mains le feu aux idoles. Ce fut le signal d'une conversion générale. Aujourd'hui la population des îles Gambier est entièrement catholique.

Quand *l'Astrolabe* et *la Zélée* se trouvèrent en vue de ces terres, une embarcation se détacha du rivage et se dirigea vers les corvettes; trois Français et plusieurs insulaires la montaient. On les admit sur le pont; les Français étaient des matelots attachés au service de la mission. Quant aux indigènes, ils n'avaient rien de cette curiosité enfantine, de cette cupidité instinctive, qui caractérisent

ces tribus ; on voyait qu'une discipline religieuse s'était emparée de leurs esprits et commandait à leurs penchants. Ils ne touchaient à rien sans en demander la permission, et répondaient avec intelligence aux questions qu'on leur adressait. Un officier voulut mouler la figure de l'un d'eux, qui se prêta fort patiemment à cette opération délicate, et se montra enchanté des bagatelles qu'on lui donna en retour. Le teint de ces hommes était fortement cuivré ; leurs traits, sans être réguliers, n'avaient rien de repoussant ; leurs membres, bien conformés, accusaient de la vigueur. Ce groupe de Gambier, le plus important théâtre de la propagande catholique dans l'Océanie, se compose de cinq ou six îles peu distantes les unes des autres, et dont la plus considérable, Mangareva, est couronnée par un pic, le mont Duff, qui s'élève à une hauteur de douze cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Le meilleur mouillage est à Kamaran, entre Mangareva et Karavaï, et ce fut là que les deux corvettes jetèrent l'ancre, le 4 août 1838.

Le principal chef des îles Gambier était alors Mapou-Taona ; mais son influence paraissait subordonnée à celle de son oncle Matoua, ancien grand-prêtre des idoles, aujourd'hui catholique fervent. L'un et l'autre obéissaient d'ailleurs aux quatre membres de la mission, MM. Caret, Laval, Guillemard et l'évêque de Nilopolis. Deux mille âmes environ peuplent ce petit Etat insulaire, et relèvent de ce double pouvoir temporel et spirituel. C'est un noyau d'église qui, sans les jalousies de la société biblique de Londres, se serait bientôt étendu dans toute la Polynésie. Le commmandant d'Urville avait quelques instructions au sujet de cet établissement. Il expédia d'abord à l'évêque les ballots qui lui étaient destinés, et alla ensuite lui rendre visite dans l'île d'Aokena, lieu de sa résidence. Le lendemain, l'évêque vint à bord en grand costume, et le roi des Gambier crut à son tour devoir honorer les corvettes de sa présence. Chacun de ces dignitaires se vit saluer de neufs coups de canon, et le pavillon de l'archipel fut hissé aux mâts des navires. Cet échange de bons procédés continua des deux côtés. Le roi envoya aux corvettes ce qu'il avait de meilleur, des fruits à pain, des poules, des cocos, des bananes ; le commandant se fit un plaisir de lui offrir des objets qui le comblèrent de joie : un fusil à deux coups, de la poudre, des étoffes et un habillement complet.

Un jour avait été fixé pour une messe solennelle qui devait se célébrer en plein air sur le rivage. Elle eut lieu le 12 août. Dès le matin, les corvettes avaient été pavoisées ; vers les neuf heures, l'état-major en grande tenue et les équipages en armes descendirent sur la plage de Mangareva. L'évêque officia, et tous les personnages des iles Gambier parurent à la cérémonie. Au premier rang figurait l'ancien grand-prêtre Matoua, géant de six pieds ; puis venaient la reine et sa tante, coiffées toutes les deux d'un chapeau de paille et vêtues d'une robe d'indienne. Le roi, assis sur une sorte d'estrade, avait endossé une redingote en drap bleu et portait pour la première fois des souliers et des bas qui semblaient l'inquiéter beaucoup, et dont il se débarrassa après le service. Les princesses n'avaient pas poussé si loin l'étiquette ; elles étaient demeurées pieds nus. La population s'échelonnait à quelque distance, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, tous accroupis sur leurs talons. Aux chants du prêtre, ils répondaient en chœur avec beaucoup d'ensemble et avec un accent guttural des plus prononcés. Quand l'office fut terminé, l'évêque adressa un petit sermon en français aux équipages, et un autre en langue indigène aux insulaires de Mangareva, qui l'écoutèrent dans le plus profond recueillement. Ce spectacle était plein d'émotion et

d'intérêt; il rappelait les premières scènes de la conquête du Nouveau-Monde, quand des milliers d'Indiens s'inclinaient devant le crucifix d'un moine et signalaient leur soumission par de grandes abjurations publiques. Le triomphe du catholicisme a même été sur ces plages plus pur et plus glorieux : l'Evangile n'y a point eu le bûcher pour auxiliaire.

Les missionnaires de Gambier racontèrent aux officiers des corvettes par quels prodiges de patience ils étaient venus à bout d'établir leur empire sur les naturels. Chez ces tribus, ce n'est pas le fanatisme qui domine, mais l'indifférence. Elles ne tiennent pas à leur culte, mais elles ne se passionnent pour aucun. Avec une pareille disposition des esprits la ferveur arrive lentement, et, sans la ferveur, point de néophytes. Ce n'est pas tout : il fallait rendre intelligibles à ces races abruties des mystères religieux que la plus haute raison ne saurait pénétrer. Les apôtres y épuisèrent toutes les ressources de leur piété, tous les trésors de leur persévérance. Ils fabriquaient de petites croix en osier et venaient les planter devant la case des chefs, afin de les familiariser avec la vue de cet emblème. Pour expliquer le dogme de la trinité, ils avaient adopté la feuille du trèfle, qui semblait résumer ce symbole des trois personnes en une seule. Chaque jour c'étaient de nouveaux efforts inspirés par la dévotion la plus ingénieuse. Rien ne réussissait pourtant. Alors les missionnaires appelèrent à leur aide des moyens plus profanes. Ils avaient apporté quelques outils et une petite pharmacie : ils mirent tout cela au service des naturels, ne se réservant rien pour eux-mêmes. De leurs mains ils creusèrent des puits, bâtirent des cases et entreprirent de construire une chapelle en bambous. Pendant ce temps, leur chétif bagage s'épuisait sans se renouveler; leurs vêtements s'usaient, et ils étaient obligés d'en surveiller attentivement la conservation. Qu'on juge de leur embarras! Eux qui blâmaient la nudité chez les indigènes, ils étaient à la veille de n'avoir plus rien pour se couvrir, et d'énormes solutions de continuité dans leur costume les mettaient en infraction journalière avec les préceptes qu'ils enseignaient. Enfin tant d'héroïsme, tant de patience, furent couronnés de quelque résultat. Des secours arrivèrent d'Europe, et l'abjuration d'un grand chef décida du sort de l'archipel.

Depuis ce temps, les îles de Gambier ont changé d'aspect. A la promiscuité on a vu succéder les unions régulières; des mœurs réservées ont remplacé la licence d'autrefois. Quelques Français, fixés sur les lieux, se sont empressés de donner l'exemple en choisissant des femmes parmi les naturels et en élevant leurs familles à l'européenne. Une sorte de civilisation matérielle s'est introduite avec le culte nouveau et l'a rendu cher par des bienfaits aisément appréciables. Avant l'arrivée des missionnaires, ces peuples se faisaient la guerre pour avoir des cadavres et se livrer à d'horribles festins. Il ne reste plus de traces de cette dépravation, et la concorde règne entre les chefs des îles. La mission a ouvert des écoles où les enfants viennent s'instruire : le beau-frère du roi commence à écrire passablement, et un grand nombre d'insulaires lisent très-couramment leur catéchisme. Déjà les cases, plus solidement construites, prennent un air de propreté et d'aisance; les cultures sont mieux entendues, la canne à sucre a été naturalisée, et l'on va jusqu'à tisser le coton. La race elle-même semble s'améliorer. Le type plat et écrasé de ces tribus fait peu à peu place, chez les enfants, à des lignes plus gracieuses et plus pures. Au lieu de vivre seulement de pêche, les naturels élèvent maintenant des poules et des cochons, et sur leur terrain volcanique

toutes les céréales réussissent à souhait. Avec des moyens plus puissants, cette civilisation microscopique serait certainement plus avancée ; mais telle qu'elle est et si près de son berceau, elle surprend et charme à la fois. Rien n'est plus curieux que ces chrétiens qui marchent à demi nus, s'embarquent sur des pirogues à balancier, et brandissent leurs lances armées d'os de poissons. Sous cet aspect, en apparence farouche, ils cachent une docilité parfaite, et jamais on ne les vit rebelles à la voix de leurs pasteurs.

Ce n'est pas sans intention que nous parlons ici avec quelque développement de ce coin de terre. L'avenir de la propagande catholique dans les archipels de l'Océanie tient plus qu'on ne le suppose au succès de cette Eglise naissante. Les missions anglaises et américaines, les presbytériens et les wesleyens, se partagent des îles importantes et les défendent contre le catholicisme avec une inquiétude ombrageuse. Vainement nos missions de Paris ont-elles engagé la lutte en envoyant de courageux apôtres à Taïti, aux Sandwich et dans la Nouvelle-Zélande. Les sectes luthériennes, investies de toute la puissance locale et agitant à leur gré les indigènes, ont suscité aux évangélistes français des difficultés sans nombre, et, ne pouvant les intimider, ont eu recours, sur plusieurs points, à des déportations violentes. Pour mettre un terme à cette oppression, notre gouvernement a fait quelques efforts : il a envoyé deux frégates (1) chargées de venger les outrages dont nos prêtres avaient à se plaindre. Mais le fanatisme religieux ne capitule pas facilement, et la leçon, si sévère qu'elle ait pu être, sera bien vite effacée. La propagande luthérienne, s'appuyant d'un côté sur l'union américaine, de l'autre sur l'Angleterre, n'acceptera jamais, sur les lieux où elle règne, une lutte franche et sincère avec la propagande catholique. Sûre de ses avantages, elle préférera anéantir toute concurrence au moyen des armes temporelles. C'est beaucoup si elle souffre le voisinage de quelques établissements précaires, tels que ceux des Gambier et de l'archipel d'Hamoa. Comme foyer et comme point de départ, ces Eglises au berceau ont donc une valeur réelle ; elles peuvent devenir une pépinière d'apôtres et un lieu de refuge où ils viendront s'abriter contre la persécution.

Après quinze jours de station sur cet archipel, *l'Astrolabe* et *la Zélée* remirent à la voile, et le 24 elles étaient en vue des îles Marquises (Nouka-Hiva). En aucun lieu de l'Océanie, le paysage n'est plus beau, plus riche, plus varié. Les vallons sont couverts d'une magnifique robe de verdure, que traversent de loin en loin, comme autant de sillons d'argent, de larges et éblouissantes cascades. Le cocotier, le bananier, l'arbre à pain, dominent le long des plages ; les pandanus et les hibiscus règnent à mi-côte ; les sommets sont nus et stériles. Parmi les groupes qui se rattachent à la Polynésie, celui-ci est l'un des plus arriérés. Les naturels y vont presque nus, et quand les corvettes mouillèrent dans la baie d'Anna-Maria, plusieurs femmes, venues du rivage à la nage, montèrent sur le pont sans aucune espèce de vêtement. Le tatouage est l'ornement obligé de ces peuples : l'importance d'un individu se mesure au nombre et à la nature des lignes qui le sillonnent. Chez les femmes, cet ornement ne se compose que de dessins légers et superficiels ; les jeunes filles n'y sont point assujetties.

Le séjour des deux corvettes devant les îles Marquises ne dura qu'une se-

(1) Voyez dans la *Revue* du 31 août 1840, *l'Artémise à Taïti.*

maine, et pendant ce temps les rapports se maintinrent avec les habitants sur le pied le plus amical. Les naturels de la baie d'Anna-Maria appartiennent à la tribu des Toupias, constamment en guerre avec les Hoppas et les Toapais, qui occupent le reste de ces îles. Ils obéissent à une reine que dirige un conseil de chefs. Cette princesse honora de sa visite *l'Astrolabe* et *la Zélée*, et parut flattée de quelques cadeaux qui lui furent offerts. L'exercice à feu l'étonna sans l'intimider, et elle fit même entendre qu'elle serait bien aise d'avoir de semblables instruments de guerre pour s'en servir contre ses ennemis. Le lendemain de cette entrevue, les corvettes quittaient le mouillage. Après avoir reconnu une suite de petites îles, elles parurent devant Taïti le 9 septembre et relâchèrent dans la rade de Matavaï. Dans le même moment, la frégate *la Vénus* se trouvait à Pape-Iti, baie voisine, afin d'y poursuivre la réparation de quelques griefs. Les deux corvettes concoururent à la négociation qui intervint et qui fut terminée par *l'Artémise* quelques mois plus tard. Cet incident, plus politique que scientifique, était une sorte de hors-d'œuvre pour l'expédition : aussi le séjour à Taïti fut-il abrégé et suivi d'une reconnaissance hydrographique de tout le groupe. Il s'agissait de rectifier les cartes de Cook, dont les indications fautives faillirent causer la perte de l'une des corvettes sur les récifs de Mopélia.

De l'archipel de Taïti, on se dirigea sur celui d'Hamoa que Bougainville avait nommé *îles des Navigateurs*. Ces parages ont une triste célébrité dans l'histoire des voyages : ils furent témoins de la catastrophe du capitaine Delangle, compagnon de Lapérouse. Lapérouse venait de mouiller sur l'île de Maona en décembre 1787, et deux jours de relations bienveillantes l'avaient rassuré sur les dispositions des naturels. Les pirogues affluaient le long des bâtiments et s'y livraient à des échanges paisibles. Une petite rixe entre un sauvage et un matelot avait seule troublé la bonne harmonie; mais le commandant avait cru assez faire pour la sûreté des équipages en montrant aux indigènes, dans un tir aux pigeons, la puissance des armes à feu. Confiant dans sa force, Lapérouse se hasarda même à parcourir les hameaux de la plage, et l'accueil qu'il y reçut ne fit qu'accroître sa sécurité. Cependant une catastrophe se préparait.

Le troisième jour, le capitaine Delangle se rendit à l'aiguade avec deux chaloupes et deux canots montés par soixante-une personnes armées. La marée étant basse, on échoua les chaloupes ; les canots seuls restèrent à flot. Dans les premières heures, l'opération se fit tranquillement ; seulement peu à peu le nombre des naturels augmentait, et il s'éleva bientôt à plus de mille. D'abord curieux et importuns, ils finirent par devenir turbulents. Delangle voulut les apaiser avec quelques cadeaux, mais il plaça mal ses faveurs, et ne fit qu'aggraver la situation. Sous peine d'un désastre, il fallait opérer la retraite : Delangle l'ordonna trop tard. Le premier grapin venait d'être levé, quand une grêle de pierres annonça les hostilités. Le capitaine, désireux d'éviter une affaire sanglante, n'y fit répondre que par un coup de fusil déchargé en l'air. Ce fut assez pour provoquer une attaque générale. Mille sauvages se précipitèrent dans la mer, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Les mousquets ne les arrêtèrent pas ; ils allèrent droit aux embarcations. Delangle tomba le premier, renversé par un coup de casse-tête. A ses côtés périrent les officiers qui cherchaient à le défendre. Doués d'une vigueur athlétique, les naturels engagèrent une lutte corps à corps dans laquelle tout l'avantage leur resta. Les pierriers des chaloupes portaient à faux ; les mousquets, avec leurs amorces mouillées, faisaient mal leur service. Ce fut une horrible bou-

cherie. Heureusement, par un mouvement spontané, les équipages compromis se décidèrent à abandonner les chaloupes pour se réfugier dans les canots. Cette diversion sauva une partie de nos marins. Ramenés par cette retraite à l'instinct du pillage, les sauvages se précipitèrent à l'envi sur les embarcations qu'on leur abandonnait, les mirent en lambeaux, les dépecèrent et s'en disputèrent les débris. Dans cet intervalle, les canots, un instant arrêtés dans leur marche, purent s'éloigner et regagner les frégates; mais vingt-cinq hommes étaient restés sur cette plage fatale, et longtemps on crut que leurs cadavres avaient été dévorés.

Le passage des corvettes à Opoulou, sur le groupe d'Hamoa, contribua à éclaircir ce qu'il y avait de mystérieux dans cette affaire. D'après les renseignements qui furent donnés, ce désastre fut le résultat d'un malentendu, et non d'un complot formel. Les naturels d'Hamoa sont d'origine polynésienne, et rien chez eux ne révèle des habitudes de cannibalisme. Les corps des victimes furent donc inhumés, et quelques blessés, qui survécurent à la catastrophe, purent finir tranquillement leurs jours dans ces îles. La conduite des insulaires à l'égard de *l'Astrolabe* et de *la Zélée* ne démentit pas d'ailleurs ce qu'une explication semblable peut avoir de favorable pour eux. Durant le cours de la relâche, ils se montrèrent fort pacifiques. Un jour seulement il arriva qu'un élève, qui s'était aventuré dans l'intérieur, fut dépouillé par son guide. A l'instant, le commandant voulut donner au pays une leçon sévère. Cinquante hommes armés débarquèrent sur la grève, et une réparation fut demandée. Le chef du village l'accorda sans délai. Il fit restituer les objets volés, et y ajouta douze petits cochons, sous forme d'amende.

On recueillit, dans cette relâche, quelques détails sur les îles du groupe d'Hamoa. Le christianisme les a déjà visitées. Des missions luthériennes et catholiques y ont successivement paru. Le littoral semble à peu près converti ; l'intérieur seul est idolâtre. Le type y est beau, les femmes surtout ont des formes remarquables. Au premier coup d'œil, il est facile de distinguer un chrétien d'un idolâtre. Le chrétien se coupe les cheveux ; l'idolâtre les laisse croître, et comme la chevelure est fort crépue, on le dirait chargé d'une énorme perruque. Le pays offre un aspect de richesse et d'abondance. Les cases, propres et symétriques, ressemblent à des ruches à miel ; les pirogues, merveilleusement ajustées, ont jusqu'à cinquante pieds de long et sont manœuvrées avec une adresse infinie. Habiles et industrieux, les habitants excellent dans la fabrication des nattes, dont ils fournissent les archipels voisins. C'est en somme un peuple avancé, intelligent, prêt pour la civilisation.

Vavao, dans l'archipel de Tonga-Tabou, où se rendirent ensuite *l'Astrolabe* et *la Zélée*, est une station encore plus intéressante. Les missions luthériennes, si promptes à s'emparer de toutes les positions, n'ont pas négligé ce groupe, qui s'étend du 18e au 22e parallèle, et comprend deux grandes îles et une infinité de petits îlots. L'archipel de Tonga-Tabou marche presque de pair, pour l'importance, avec ceux de la Nouvelle-Zélande, de Taïti et des Sandwich. Il appartient, comme eux, à la race polynésienne et aux tribus les plus intelligentes de cette race. Il a ses traditions religieuses, son histoire militaire, ses grands hommes, sa généalogie de souverains. A Tonga-Tabou, l'autorité des anciens jours se perpétue ; mais aux îles Hapaï et à Vavao l'influence des missionnaires semble avoir prévalu sur les pouvoirs idolâtres. De là une guerre intestine qui ne

cessera qu'avec la conversion totale de ce groupe. Vavao est entièrement chrétien : les missionnaires Thomas et Brooks y tiennent les rênes du gouvernement, en même temps qu'ils dirigent les âmes. Tonga-Tabou est plus rebelle : à diverses époques, les wesleyens ont tenté de s'y établir, et la persécution les en a chassés. La résidence du roi et de la reine est à Vavao, devenu ainsi le vrai chef-lieu de l'archipel, et tôt ou tard cette circonstance ramènera les îles dissidentes à l'obéissance et à l'union.

A peine les deux corvettes étaient-elles mouillées sur cette baie que le couple royal se rendit à bord en compagnie des chefs de la mission. L'entrevue fut des plus amicales. M. d'Urville et le missionnaire Thomas n'eurent qu'à renouveler connaissance. Ils s'étaient déjà vus en 1827. Une rencontre plus inattendue fut celle d'un matelot, nommé Simonet, qui avait déserté de *l'Astrolabe* dans le cours de sa première campagne. Poussée par une tempête violente, la corvette, onze ans auparavant, s'était débattue pendant quatre jours contre les écueils, et, sauvée de ce péril, elle avait eu ensuite à se défendre d'un complot tramé par deux marins dont le résultat fut l'enlèvement d'un canot avec les hommes qui le montaient. Il fallut alors avoir recours au canon pour obtenir satisfaction de cette injure, et encore la satisfaction demeura-t-elle incomplète, puisque le principal coupable ne fut pas rendu à ses supérieurs et livré à la justice navale.

Ce coupable était le même Simonet que l'on retrouvait à Vavao. Depuis le jour de sa désertion, il avait essuyé des fortunes diverses. Proscrit par les chefs indigènes, il avait quitté Tonga-Tabou, et s'était promené d'île en île sans pouvoir se fixer nulle part. Turbulent et débauché, la mission l'avait mis à l'index : on l'accusait d'être catholique et de vendre de l'eau-de-vie aux naturels. A quelque temps de là, ce fut bien pis encore. Un missionnaire français ayant paru sur ces rivages, Simonet crut devoir se constituer son défenseur, son interprète. La partie était trop inégale : le missionnaire catholique fut forcé de se rembarquer précipitamment ; mais avant de partir, ce prêtre laissa entre les mains du matelot une lettre adressée au premier capitaine de la marine française qui relâcherait sur ces côtes. Naturellement cette pièce pouvait amener des représailles. Les missionnaires luthériens voulurent l'anéantir : Simonet la leur refusa. Alors on résolut sa perte. Enlevé et déporté dans une île inhabitée, il ne fut arraché à cet exil qu'après avoir payé une rançon de vingt piastres d'Espagne, et quand parurent *l'Astrolabe* et *la Zélée*, on l'envoya garrotté à bord des corvettes comme un malfaiteur. Là, Simonet chercha à atténuer ses torts, à expliquer sa conduite ; mais le commandant le fit mettre aux fers et ne le relâcha qu'à la Nouvelle-Zélande, où il fut débarqué.

Pendant que l'expédition se reposait à Vavao, nos voyageurs mirent leur temps à profit pour étudier l'archipel de Tonga et ses races, fort curieuses. Déjà, dans un séjour antérieur, M. d'Urville avait recueilli sur cette contrée des notions étendues ; il les compléta dans sa relâche nouvelle, et on nous saura gré de résumer ici rapidement le travail du navigateur le plus exact peut-être que l'Océanie ait inspiré.

Le type est beau dans ces îles. Les hommes y sont de haute stature ; ils ont le nez aquilin, les lèvres minces, les cheveux lisses, le teint d'un jaune animé. Les femmes sont gracieuses, et dans le nombre il s'en rencontre de vraiment belles. Le buste chez les deux sexes est ordinairement nu : des étoffes de *tapa* (*broussonetia*) leur couvrent le reste du corps jusqu'à mi-jambe. Le caractère de ces

peuples a été l'objet des jugements les plus opposés, ce qui prouverait chez eux ou une grande mobilité d'humeur, ou une dissimulation raffinée. Leur état social est fort avancé. La famille y obéit à des coutumes régulières, et les femmes y sont l'objet de plus d'égards que dans les autres groupes. On peut même dire que ces naturels possèdent des qualités d'un ordre supérieur, et entre autres une puissance sur eux-mêmes qui suppose une raison élevée et réfléchie.

Il est assez remarquable de retrouver sur ces écueils lointains quelque chose qui rappelle la société romaine. Les chefs tongas ont des clients, de vrais clients, qui, au moyen de ce patronage, tiennent un rang intermédiaire entre les patriciens et le peuple. Chacune de ces trois classes obéit à des lois qui lui sont propres et qu'on enfreint rarement. Le plus grand droit de la noblesse est ce même *tabou*, que l'on retrouve dans toutes les contrées polynésiennes. Un chef frappe de tabou, c'est-à-dire interdit à tous l'usage de denrées dont il craint l'épuisement; il suspend, à l'aide de ce mot sacramentel, la pêche dans certaines baies, dans certaines criques, afin que le poisson puisse s'y renouveler; il empêche de traverser les champs avant que la récolte soit faite, de toucher aux arbres avant que le fruit soit mûr. A ce point de vue, ce *veto* s'exerce tantôt pour l'utilité particulière, tantôt pour l'utilité commune. D'autres fois, il ne s'agit plus que de devoirs d'étiquette. Ainsi il est défendu de manger devant un chef, de toucher aux vivres qu'il a entamés. Ces interdictions puériles se multiplient à l'infini et ne semblent faites que pour maintenir la sévère distinction des rangs. Les classes peuvent se mêler par le mariage; mais l'homme qui épouse une femme d'un rang supérieur vit toujours avec elle dans des conditions d'infériorité. Les enfants prennent la position du conjoint le plus noble. Les mariages se contractent avec une grande liberté; les enfants des chefs seuls sont fiancés d'avance et astreints à une fidélité rigoureuse. Dans un cas d'adultère, la loi livre les deux coupables à l'époux outragé, qui peut se faire justice lui-même. Ordinairement il se borne à répudier sa femme. Peu de formalités accompagnent la cérémonie du mariage; l'époux va chercher sa future dans la maison de ses parents et donne ensuite un repas aux amis des deux familles. Il n'y a pas d'autre consécration.

Les maisons des Tongas, d'un ovale allongé, se composent d'un toit soutenu sur un assemblage de poteaux et de solives proprement ajustés et réunis par des liens. Le plancher, en terre battue, est recouvert d'une couche d'herbe sèche, au-dessus de laquelle sont étendues des nattes en feuilles de cocotier. L'intérieur peut se diviser en plusieurs pièces au moyen de compartiments. D'autres nattes, roulées sur le talus du toit, s'abaissent au besoin pour garantir l'habitation de la pluie, ou se relèvent, dans les ardeurs de l'été, pour donner accès aux brises fraîches de la mer. Dans ce logis, les maîtres seuls occupent une pièce distincte; le reste de la famille couche dans la grande salle, et les serviteurs ont de petites cellules séparées. Les nattes servent de lits, et les vêtements de couvertures. Quant aux meubles, ils ne sont pas nombreux : ce sont des bols pour le *kava*, boisson favorite des naturels, des gourdes pour contenir l'eau, des vases de coco remplis d'huile pour la toilette, des escabeaux et des coussinets en bois. Entourées d'un verger, ces habitations forment de petits villages bien découpés, bien tenus, palissadés dans un but de défense et ombragés par d'impénétrables berceaux de verdure.

Les principales occupations qui animent l'intérieur de ces cases consistent, pour les hommes, dans la fabrication des armes, des filets et des pirogues; pour

les femmes, dans celle des étoffes. Les procédés employés pour ce dernier travail sont fort ingénieux : les ouvrières vont d'abord cueillir les plus jeunes baguettes du *broussonetia*, dont elles enlèvent adroitement l'écorce, qui, nettoyée et plongée dans l'eau, s'y macère dans un sens opposé à sa courbure naturelle. A la suite de cette préparation, on étend l'écorce sur un tronc d'arbre qui sert d'établi, et on la bat avec un maillet prismatique à quatre faces, tantôt uni, tantôt garni de rainures. De temps à autre, la matière est repliée sur elle-même pour être battue et étendue de nouveau ; puis, quand elle est arrivée au degré de finesse et de fermeté convenable, on la fait sécher. Les pièces obtenues par ce procédé ont une longueur qui varie de sept à huit pieds, sur une largeur moitié moindre. Ainsi préparée, l'étoffe est blanche ; quand on veut la teindre, on la place sur une large planche garnie de substances fibreuses très-serrées, et, à l'aide d'un bain de teinture de l'écorce du *koka*, on répand sur la pièce une couleur brune et lustrée. Un autre travail essentiel du ménage, c'est la cuisine, très-raffinée dans l'archipel de Tonga. La préparation d'un porc entier dans un four de pierres incandescentes est une recette dont nos marins ont pu apprécier le mérite. Le porc est la base de tous les repas. Autour de ce mets de résistance figurent des fruits de toute sorte, des ignames bouillies et écrasées dans une émulsion de noix de cocos, des gelées faites avec des plantes saccharines, des racines de taro accommodées de diverses manières. Au moment du repas, ces divers objets sont étalés sur des feuilles de bananier, et le chef de la famille découpe les parts ; des serviteurs, debout derrière les convives, leur présentent de temps à autre des courges remplies d'eau de coco.

Les soins de la toilette sont un objet essentiel pour les Tongas, et les cheveux sont surtout chez eux l'objet d'un entretien de tous les instants. Autant de têtes, autant de coiffures. Quelques élégants laissent croître leur chevelure dans toute sa longueur, d'autres la portent absolument rase ; il en est qui, à l'aide de mordants, la teignent en blanc, en rouge ou en blond, et la frisent ensuite avec une patience exemplaire. Quand ce chef-d'œuvre de l'art est achevé, ils ne bougent plus, de peur d'en déranger l'économie. Les femmes ne font pas autant d'apprêts, mais elles se couronnent de fruits de pandanus ou de fleurs odorantes. Dans les lobes de leurs oreilles, percés de larges trous, elles introduisent des cylindres de trois pouces de long, et des articulations de roseaux remplies de poudre jaune. Des colliers de coquilles, d'ossements d'oiseaux, de dents de requins, d'arêtes de baleine complètent ces ornements. L'usage des bains joint à des frictions constantes d'huile de coco, donne à leur peau une douceur et un lustre remarquables.

L'usage le plus caractéristique de ces pays est celui du *kava*, boisson particulière aux peuplades polynésiennes et produit de la fermentation des racines du *piper methysticum*. La préparation du kava est ordinairement un plaisir de famille ; mais celle d'un kava solennel s'élève à la hauteur d'une cérémonie publique. Dans cette occasion, tous les chefs se placent en rond sur une vaste pelouse, les supérieurs tenant le haut côté du cercle, les inférieurs se rangeant auprès d'eux dans l'ordre de la hiérarchie. Le peuple n'est pas acteur dans ces scènes, il n'y assiste qu'en témoin, et a seulement le droit de circuler autour de l'enceinte. Quand tout le monde est assis, les serviteurs entrent et apportent les racines du kava ; le président les passe à un préparateur, qui les nettoie et les livre ensuite à ceux qui offrent de les mâcher. Cette opération est nécessaire pour que l'eau puisse plus facilement absorber les parties épicées de la substance fibreuse. Ainsi triturées, les racines sont réunies dans un vase où l'on verse

d'abord de l'eau, puis le préparateur les agite, les presse, les pétrit, afin d'en exprimer tout le suc ; après quoi, jetant le tout dans un filet à larges mailles, il le tord de nouveau avec une grande force, de manière à ce que la partie énergique de la racine en découle entièrement. Un kava bien confectionné fait le plus grand honneur au préparateur : le kava a ses artistes. Quand la boisson est prête, le chef en règle la distribution avec un grand cérémonial. Chaque convive a préparé une coupe naturelle, à l'aide de feuilles de cocotier : cette coupe ne peut servir qu'une fois ; après y avoir bu, on la jette pour en fabriquer une autre. L'étiquette la plus sévère préside à l'appel des noms, et ce serait insulter gravement un Tonga que de le faire déchoir de son numéro d'ordre dans une distribution solennelle.

Il est peu de tribus qui aient autant de fêtes publiques, de bals, de tournois, que les Tongas. Les voyageurs ne tarissent pas sur ce sujet ; Cook ne se lasse point d'admirer les danses gracieuses de ces insulaires, Maurelle en parle avec enchantement, d'Entrecasteaux leur consacre de longs récits, et Waldegrave renchérit encore sur ces peintures voluptueuses. Aujourd'hui ce n'est guère qu'à Tonga-Tabou, où les mœurs anciennes survivent, que l'on peut retrouver quelques vestiges de ces traditions. L'une des plus grandes fêtes du pays a un caractère belliqueux ; on y voit deux partis de guerriers qui, arrivés dans une sorte de champ clos, y exécutent quelques manœuvres, et, après avoir échangé un défi bruyant, détachent de part et d'autre un champion déterminé. Ainsi de couple à couple l'action s'engage, et la bataille est un long duel. A chaque triomphe, quelques vieillards, juges du camp, proclament le nom du vainqueur, toujours accueilli par un cri d'enthousiasme. Des bouffons animent la scène et remplissent les intermèdes. Les femmes ne sont pas repoussées de ces tournois, et souvent, les mains garnies d'un ceste, elles se livrent à un pugilat qui n'est ni sans danger, ni sans gloire.

Ordinairement le combat fait place à une danse. Les musiciens qui l'exécutent sont armés de bambous dont le son est plus ou moins grave, suivant la longueur des tubes, ou bien de tambours composés d'un bloc de bois à demi évidé par une fente centrale. On se ferait difficilement une idée de l'harmonie qui résulte d'un pareil orchestre ; mais les oreilles indigènes sont habituées à ce diapason. Au premier appel du tambour, quatre groupes d'hommes s'élancent, tenant à la main une pagaïe d'un bois mince et léger qu'ils font voltiger autour d'eux d'une manière prestigieuse, la portant tantôt à gauche, tantôt à droite, ou la faisant passer rapidement d'une main à l'autre. Rien de plus vif que ces évolutions combinées avec des mouvements de danse et des poses d'ensemble. Parfois ce ballet se complète par le chant, et l'un des acteurs vient réciter un prologue auquel ses compagnons répondent comme dans les chœurs du théâtre antique ; puis l'orchestre et les comédiens alternent, l'un avec un redoublement de tambours, les autres avec des chansons mélancoliques, tandis que l'auditoire s'associe à tous ces efforts et joue lui-même un rôle en criant : Bien ! bien ! encore ! encore !

La danse aux flambeaux a un autre caractère ; les femmes seules y figurent, et c'est le soir seulement qu'elle a lieu. Le coup d'œil en est charmant. Tous les palmiers de la place publique sont garnis de torches de résine, qui répandent sur cette scène des clartés joyeuses. Les éclats de rire des jeunes filles préludent à la fête et ne cessent que quand les tambours ont donné le signal. Alors vingt danseuses, demi-nues, les cheveux garnis de roses de la Chine et le corps enveloppé

de guirlandes, se répandent au milieu de l'enceinte et y décrivent des ondulations gracieuses. Les mouvements de ces femmes sont d'abord lents et mesurés : elles pivotent sur elles-mêmes, ou s'inclinent toutes dans le même sens avec une précision merveilleuse. D'autres fois elles élèvent ensemble leurs mains au-dessus de leurs têtes de manière à se former une auréole, puis elles les ramènent avec une sorte de pudeur sur leurs poitrines nues. Par moments elles bondissent sur un pied et se replient ensuite en imitant le balancement de la vague. Cette danse calme laisse ressortir tout le luxe de la toilette, les bandes de tapa drapées avec goût, les fleurs, les colliers et la verroterie; aussi la coquetterie la prolonge-t-elle volontiers. Mais peu à peu le mouvement devient plus vif, et les poses s'animent avec la musique. Dans l'orchestre comme parmi les figurantes, la symétrie fait alors place au désordre, et cette danse peu édifiante ne finit pas même quand les flambeaux se sont éteints.

Les traditions religieuses des Tongas se réduisent à quelques croyances vagues. Ces insulaires adorent les esprits sous le nom d'*Hotouas*, et çà et là, dans l'intérieur des terres, on trouve des chapelles qui leur sont dédiées et qu'entourent des casuarinas, arbres sacrés du pays. Ainsi l'idolâtrie de ces insulaires est plus emblématique que réelle, et l'on n'a pas retrouvé chez eux les fétiches qui ornaient les temples de la Polynésie orientale. Peut-être faudrait-il plutôt regarder ce culte comme un naturalisme analogue à la doctrine des esprits, si répandue sur le continent asiatique. Une circonstance fort singulière, c'est qu'une légende locale rappelle l'histoire biblique de Caïn et d'Abel dans des termes auxquels il est impossible de se méprendre. Voici ce curieux morceau :

« Le dieu Tangaloa et ses deux fils allèrent habiter Bolotou. Il y avait demeuré longtemps quand il parla ainsi à ses deux fils : — Allez avec vos femmes et habitez dans le monde à Tonga. Divisez la terre en deux et peuplez-la séparément. — Ils s'en allèrent. Le plus jeune des deux fils était fort habile. Le premier, il fit des haches, des colliers de verre, des étoffes et des miroirs. L'aîné était tout autre : c'était un fainéant. Il ne faisait que se promener, dormir et convoiter les ouvrages de son frère. Ennuyé de les demander, il pensa à le tuer et se cacha pour cette mauvaise action. Il rencontra un jour son frère qui se promenait, et il l'assomma. Alors leur père arriva de Bolotou, enflammé de colère, et l'interrogea : — Pourquoi as-tu tué ton frère ? fuis, malheureux, fuis ! — Ensuite Tongaloa adressa la parole à la famille de la victime. — Lancez vos pirogues, dit-il, faites route à l'est vers la grande terre. Votre peau sera blanche comme votre âme, car votre âme est belle. Vous serez habiles, vous ferez des haches, toutes sortes de bonnes choses et de grandes pirogues. — Puis Tangaloa dit au frère aîné : — Vous serez noir, car votre âme est mauvaise, et vous serez dépourvu de tout. Vous n'aurez point de bonnes choses, et vous n'irez pas à la terre de votre frère. Comment pourriez-vous y aller avec vos mauvaises pirogues ? Mais votre frère viendra quelquefois à Tonga pour commercer avec vous. »

Cet échantillon des légendes de l'archipel de Tonga, s'il est vraiment authentique, comme l'assure Mariner, serait des plus précieux, car il renfermerait à la fois une analogie frappante avec les livres sacrés et une prophétie singulière touchant les voyages de découvertes des Européens.

Pour leur culte, tout idéal, les Tongas n'ont point de prêtres proprement dits. Le sacerdoce est un fait accidentel, qui se manifeste pour un homme à un jour, à une heure donnée. Le dieu l'inspire, aussitôt il est prêtre ; il sort de la condition

humaine, il passe à l'état de pure essence. Tant que l'extase dure, ce caractère persiste; il cesse quand le souffle divin n'anime plus l'homme. Aussi les prêtres appartiennent-ils, dans ces îles, à la classe inférieure. Aucun crédit ne s'attache à leurs fonctions, qui exigent une grande habileté de mise en scène, et rappellent les phénomènes extérieurs par lesquels se révélaient les anciennes phythonisses. Un prêtre tonga doit d'abord s'abandonner à une profonde mélancolie; il lutte avec le dieu et cherche à le vaincre : vaincu à son tour, il laisse échapper des révélations confuses et tombe dans une crise nerveuse dont il ne se relève que pour faire un excellent repas. Voilà le rôle; il n'est pas fait pour exciter l'envie. Les prêtres sont également consultés au sujet des malades que l'on promène de chapelle en chapelle. Ils paraissent encore, quoique d'une manière secondaire, dans les fêtes publiques et dans les funérailles, qui sont les plus belles de ces fêtes. C'est là qu'on voit accourir des populations entières chargées d'offrandes et prolongeant leur deuil pendant des mois entiers.

Quatre jours s'étaient à peine écoulés depuis l'arrivée de *l'Astrolabe* et de *la Zélée* à Vavao, et déjà les deux corvettes tournaient leurs proues vers d'autres rivages. Les missionnaires anglicans, MM. Brooks et Thomas, avaient obtenu du commandant leur passage jusqu'aux îles Hapaï, où on les déposa deux jours après. Le nom des îles Hapaï rappelle involontairement celui de Finau, le premier homme de guerre qu'ait produit l'archipel de Tonga. Finau joignait à un courage indomptable une sagacité surprenante. Il devinait notre civilisation européenne et en faisait la critique avec beaucoup de justesse. Deux chefs de Tonga-Tabou, qui avaient passé quinze mois dans la colonie anglaise de Sydney, lui racontaient un jour qu'on pouvait y mourir de faim en face de magasins regorgeant de vivres. — Est-il possible ! disait ce grand chef. — Sans doute, reprenait son interlocuteur, pour se nourrir, il faut de l'argent. — L'argent, s'écriait alors Finau, de quoi est-ce fait? Est-ce du fer? Peut-on en fabriquer des armes ou des instruments utiles? Si l'on peut en fabriquer, pourquoi chacun ne s'occupe-t-il pas à faire de l'argent pour l'échanger contre les objets qu'il désire? » Et son indignation s'exhalait en termes très-vifs. Le chef tonga cherchait à le calmer et à l'éclairer. — Voici ce que c'est, disait-il : l'argent est moins embarrassant que les biens; il est très-commode de changer ses biens pour de l'argent, puisqu'en retour on peut changer son argent contre des biens toutes les fois qu'on le désire. Les biens peuvent se gâter, surtout les provisions, mais l'argent ne peut s'altérer. — Malgré cette explication, Finau persistait et répliquait : — Non, cela ne doit pas être ainsi; il est absurde d'accorder à un métal une valeur qu'il n'a pas. Si l'on employait à cela du fer, ce serait bien : on pourrait en faire des couteaux, des ciseaux, des haches; mais de l'argent, à quoi bon? Si vous avez des ignames de trop, vous les troquez contre des étoffes. L'argent sans doute est plus commode; il ne peut se gâter ou s'user, mais alors on l'enterre, au lieu de le partager avec ses voisins, comme il convient à un noble chef. On devient avare et égoïste. On ne peut le devenir avec des provisions; il faut les échanger ou les donner. »

Voyez-vous ce roi polynésien parlant la langue de nos économistes, et défendant les valeurs en nature contre les valeurs monétaires! Ce n'est plus là un sauvage, mais un théoricien, un professeur, un philosophe.

Cette famille des Finau fut féconde en hommes remarquables de plus d'un genre. Le père avait porté la guerre dans les moindres îlots de l'archipel : sans

redouter les représailles, il avait surpris plusieurs navires européens, enlevé les équipages, brûlé les coques des bâtiments, massacré des hommes. Guerrier redoutable, il devait sa fortune à sa passion pour les armes. Monté sur le trône, son fils ne se laissa point égarer par l'exemple de son père. Il vit le pays dévasté, les populations affaiblies, les campagnes en friche. Son plan de conduite fut bien vite arrêté ; il rassembla les chefs et leur tint le discours suivant : « Chefs et guerriers, mon âme a été attristée par les guerres continuelles de celui dont le corps repose actuellement dans la tombe. Nous avons beaucoup fait ; mais quel est le résultat ? La terre est envahie par la mauvaise herbe, il n'y a personne pour la défricher. La vie n'est-elle pas déjà trop courte ? C'est une folie que de vouloir abréger ce qui est trop court. Qui parmi vous peut dire : Je désire la mort ; je suis fatigué de la vie ! Voyez ; n'avez-vous pas agi comme des insensés ? Appliquons-nous donc à la culture de notre sol, puisque c'est là le seul moyen de sauver et de faire prospérer notre pays. Pourquoi serions-nous jaloux d'un accroissement de territoire ? Le nôtre n'est-il pas assez grand pour nous procurer notre subsistance ? Nous ne pouvons jamais consommer tout ce qu'il produit. Mais je ne vous parle peut-être pas avec sagesse..... Les vieux chefs sont assis auprès de moi ; je les prie de me dire si j'ai tort. »

Cependant les deux corvettes, poussées par une brise favorable, s'éloignaient du groupe de Hapaï, siége du pouvoir des Finau. A la hauteur des îles Hoïa et Oleva, elles quittaient la Polynésie et entraient dans la zone mélanésienne. Un contraste bien tranché sépare ces deux races si voisines sur la carte. D'un côté se trouvaient ces tribus que nous venons de décrire, tribus dont le teint est jaune, et qui reconnaissent la loi du *tabou ;* en un mot, la tête de la civilisation océanienne. De l'autre côté allaient paraître des peuplades à peine distinctes de la brute et caractérisées par une couleur fuligineuse, des yeux mous et faux, des membres grêles et difformes, des cheveux laineux et crépus. Parmi elles, rien de fixe, rien de suivi ; point de gouvernement, point de lois, mais seulement une haine profonde et générale pour l'étranger. Ici la femme ne tient plus le même rang que dans les îles orientales : elle vit dans l'abjection et la dégradation la plus complète. L'homme, de son côté, est farouche, impitoyable. La loi du plus fort est son code ; ses besoins sont toute sa science.

En pénétrant dans ces parages, *l'Astrolabe* et *la Zélée* avaient à remplir une mission périlleuse et délicate. Un navire de commerce, appartenant à l'un de nos ports de l'ouest, *la Joséphine*, capitaine Buneau, avait été surpris par l'un des chefs de l'île de Piva, et massacré avec son équipage. De pareils événements ne sont pas rares sur ces côtes, au milieu de ces tribus farouches, et la baie de *Sandal-Wood* (1), dans les îles Viti, a déjà vu bien des aventures de ce genre. Celles de *la Favorite* et du *Hunter* sont les plus dramatiques. En 1809, *la Favorite*, capitaine Campbell, était venue couper du bois sur ces îles, dans un moment où une guerre d'extermination en agitait les tribus. Dès les premiers jours de son arrivée, deux officiers de ce navire tombèrent, avec quelques matelots, entre les mains d'un chef vitien, nommé Boullandam, la terreur de l'archipel.

(1) On appelle ainsi une baie où les bâtiments de commerce viennent couper du bois de sandal pour le transporter en Chine, où l'on en fait des cercueils. La spéculation consiste à obtenir des blocs énormes qui puissent servir à confectionner un cercueil d'une seule pièce. Dans ces conditions, les Chinois opulents attachent au bois de sandal un prix excessif, et achètent leur caisse mortuaire de leur vivant.

Pour sauver leur vie, ils furent obligés de l'accompagner dans une expédition décisive, et il est à croire qu'ils n'échappèrent à la mort qu'à cause du concours qu'ils lui donnèrent. Ce fut une campagne horrible dont ils ont raconté plus tard les détails. Après une bataille acharnée, un grand village fut pris d'assaut, pillé et livré aux flammes. Les femmes, les vieillards, les enfants, s'étaient réfugiés non loin de là dans un enclos qu'entourait une haie de palétuviers. Boullandam les y surprend ; il pénètre dans l'enceinte et abat de sa main la première victime. Ses soldats achèvent l'œuvre, égorgent tout, jusqu'aux nourrissons, et transportent ces cadavres, chauds encore, dans leurs pirogues de guerre. Sur la plate-forme qui couronnait celle du chef vainqueur, on en entassa quarante-deux. Boullandam se montra flatté de cet hommage, et ayant remarqué, parmi ces corps inanimés, celui d'une jeune fille, il la désigna sur-le-champ pour défrayer sa table particulière. Cependant le festin ne devait pas avoir lieu sur la terre ennemie. C'était une fête que les vainqueurs voulaient célébrer dans leurs foyers. La flotte appareilla et regagna la grande île. Des cris de joie accueillirent son retour. On se précipita sur les pirogues, on s'arracha les cadavres pour les dépecer, et ces débris humains demeurèrent pendant deux jours suspendus aux arbres du rivage. Enfin on les apprêta, et deux cents convives prirent part à ce banquet. Comme témoignage de bienveillance à l'égard des Anglais captifs, Boullandam crut devoir leur envoyer quelques morceaux de sa table, qui furent repoussés avec horreur. Le chef vitien ne s'expliquait pas cette répugnance, et il dut prendre une opinion peu favorable du goût des Européens. Néanmoins, voulant se montrer généreux jusqu'au bout, il relâcha les prisonniers, qui purent rejoindre leur navire après neuf jours de privations et d'angoisses.

L'aventure du *Hunter*, non moins lugubre, a été connue par le récit de Dillon, officier sur ce bâtiment. Le *Hunter*, en station dans la baie de Waïlea, sur l'une des îles Viti, entretenait des rapports avec un chef qu'il seconda dans ses expéditions. Grâce aux Européens, ce Vitien écrasa son ennemi ; mais, se refusant à tenir ses promesses, il ne voulut plus, après la victoire, donner au navire le bois de sandal dont on avait besoin. Une lutte s'ensuivit. Les équipages débarquèrent en armes et marchèrent droit aux Vitiens. Malheureusement, surpris par des masses de naturels, ils purent à peine se servir de leurs armes à feu, et furent en un instant entourés, coupés, anéantis. Un seul détachement restait sous les ordres de M. Dillon, qui put gagner un rocher à pic, où, avec quelques hommes, il tint tête à l'armée des sauvages. Quoique sa troupe fût réduite à trois combattants, il persévéra néanmoins dans sa résistance. D'ailleurs, en jetant un regard sur la plaine, il pouvait se convaincre que ces cannibales ne faisaient de quartier à personne. Les cadavres de ses compagnons étaient dévorés sous ses yeux, et deux de ses marins, ayant voulu capituler, avaient été massacrés sans pitié. Il était difficile de prévoir comment on pourrait se tirer de cette position désespérée. Dillon, qui connaissait les mœurs de ces peuples, eut recours à un stratagème : il s'empara d'un prêtre, personnage sacré pour les Vitiens, et le soir, quand le camp ennemi fut plongé dans le repos, il le traversa, précédé de son prisonnier, qu'il faisait marcher en lui tenant le pistolet sur la poitrine. Ainsi il put parvenir jusqu'à la chaloupe et regagner le *Hunter*.

Tel est le peuple auquel *l'Astrolabe* et *la Zélée* allaient demander une réparation. Les circonstances de la catastrophe du capitaine Buneau étaient encore peu connues. On savait seulement que cet officier était venu mouiller devant l'île de

Piva avec son bâtiment marchand, *la Joséphine*, et que des relations s'étaient établies entre lui et l'un des chefs les plus farouches et les plus redoutés du pays, Missi-Maloa, surnommé Nakalassé. Quoique le pouvoir de ce sauvage fût subordonné à celui de l'*Abouni-Valou*, ou empereur résidant sur la grande île de Viti-Lebou, sa férocité lui avait valu une sorte d'indépendance. Comblé de faveurs et de présents par le capitaine Buneau, il n'en résolut pas moins sa perte, et, au moyen d'une surprise, il fit tomber sous ses coups le capitaine et les matelots. Ce massacre appelait une expiation, et elle était d'autant plus nécessaire, que, depuis cet attentat, Nakalassé portait des défis continuels à notre pavillon, en répétant avec arrogance qu'il attendait un navire de guerre français afin de se mesurer avec lui. Le pillage de *la Joséphine* lui avait procuré des fusils, de la poudre et des canons, et les peuplades voisines tremblaient devant ses menaces. La chute de ce barbare importait donc à l'honneur de notre marine et à la sécurité de nos relations dans ces parages.

Ces détails furent donnés au commandant d'Urville par un chef nommé Latsiska, qu'en passant devant l'île de Laguemba on avait pris en qualité d'interprète. Cet homme, qui appartenait à l'une des premières familles de Tonga-Tabou, jouissait d'une grande influence dans les îles Viti. Son concours était précieux à ce titre. L'expédition contre Nakalassé offrait plusieurs difficultés. La première était d'aborder les rivages de Piva, qui sont environnés d'écueils à une distance assez considérable. Avec beaucoup de peine, et après avoir plus d'une fois labouré les pointes aiguës des coraux, les corvettes se trouvèrent enfin mouillées devant le village de Piva et à deux milles environ de sa forteresse. On pouvait de là distinguer cet ouvrage, qui ne manquait pas d'un certain art et qui tenait de sa position une grande force naturelle. Sur-le-champ M. d'Urville expédia son interprète Latsiska avec un des officiers de *l'Astrolabe* vers le chef suprême, le roi, dont la résidence était à Pao. Ce personnage se nommait Tanoa ; c'était un vieillard de soixante-dix ans, remarquable par sa longue barbe. Il reçut les envoyés du commandant avec toute sorte de prévenances, et protesta de son dévouement sincère pour les Français. Quand il fut question de Nakalassé : « Ne me parlez pas de cet homme, s'écria-t-il, il me fait horreur ; je désavoue ses crimes, et je fais des vœux pour qu'il en soit puni. Mais que voulez-vous ? il est jeune, il est fort, et moi je ne suis plus qu'un vieillard. Il a des fusils, il a des canons, et je n'ai que des zagaies. Je suis son maître, son souverain, et pourtant il m'a vaincu, il m'a forcé souvent à chercher un asile dans les îles voisines. » Comme les envoyés insistaient pour que le vieux chef fît cause commune avec les Français, Tanoa ajouta avec une tristesse qui semblait sincère : « Je ne le puis ; Nakalassé a un parti dans ma capitale ; je suis entouré, surveillé par ses amis. Mais, continua le vieillard en s'animant, marchez contre lui, chassez-le de ses Etats, je dirai : C'est bien ; et s'il cherche un asile sur mon territoire, il n'y aura pas de grâce pour lui. Quoiqu'il ait épousé ma nièce, je le tuerai de mes mains et le mangerai. » Après ces paroles, il n'y avait plus à insister. Les deux envoyés se retirèrent et retournèrent vers les corvettes. On tint conseil à bord, et l'attaque du village de Piva fut résolue pour le lendemain, 17 octobre.

A cinq heures du matin, les embarcations débarquaient sur les récifs cinquante marins armés sous les ordres d'un lieutenant de vaisseau. Presque tous les officiers des deux navires avaient demandé à faire partie de l'expédition, en qualité de volontaires. On s'attendait à une vive résistance de la part de Nakalassé. La

veille encore il avait déclaré que sa forteresse ne capitulerait pas devant les Français, et qu'il se ferait enterrer sous ses ruines plutôt que de se rendre. Cependant, quand le détachement marcha vers le village, aucun préparatif n'indiqua qu'on s'opposerait à ses efforts. C'est qu'au moment décisif, Nakalassé avait vu sa férocité naturelle se changer en un profond découragement. Son audace l'abandonna, et fuyant le péril, il ne songea plus à disputer la victoire. Nos marins trouvèrent la plage déserte. Pour laisser dans ces contrées un exemple éclatant, ils incendièrent le village de Piva et le palais de Nakalassé, orgueil de son maître. Deux heures après, il ne restait plus sur cet emplacement qu'un monceau de cendres et de décombres. Bien qu'il se fût soustrait à la vengeance des Français, le chef ennemi n'en était pas moins un homme perdu. Un préjugé religieux lui interdisait de rebâtir son village sur le même point, et partout ailleurs il se trouvait à la merci de rivaux implacables. Ainsi son châtiment aura été complet.

Le vieux chef de Pao parut s'associer de bonne foi au succès de cette affaire : la ruine de Nakalassé le débarrassait d'un voisin turbulent, que les conseils de déserteurs anglais auraient tôt ou tard poussé vers la conquête de toutes ces îles. En retour de ce service, il voulut que les Français vinssent le voir dans sa capitale et au milieu de tout l'appareil de sa grandeur. M. d'Urville se prêta à ce désir. Dans l'après-midi, l'état-major presque tout entier et un nombreux détachement des équipages se rendirent à Pao en grande tenue. Le vieux chef attendait ses hôtes sur la grande place du lieu, entouré des anciens de la tribu, rangés sur deux files et accroupis comme lui. A une distance plus grande se tenait la foule des insulaires, également assis sur leurs talons. Le silence le plus profond régnait dans cette assemblée. On eût dit une des scènes si bien décrites par Cook. Le détachement défila devant le roi, qui était nu comme ses sujets, et ne se distinguait que par un bonnet de laine, de fabrique anglaise, qui lui tenait lieu de couronne. Quand tout le monde fut en place, le commandant prit la parole; il dit au roi que ses navires ne faisaient pas la guerre aux peuples de l'Océanie, mais que, sur leur route, ils avaient dû châtier un barbare, un meurtrier de sujets français; que le crime de Nakalassé était d'autant plus odieux, qu'il n'avait été amené par aucune provocation de la part du malheureux Buneau. « Voilà pourquoi, reprit le capitaine, j'ai ruiné Piva de fond en comble, et le même sort est réservé à tout chef vitien qui insulterait sans motif un navire de ma nation. La punition pourra être lente à cause des distances, mais elle atteindra toujours et tôt ou tard les coupables. » En terminant, M. d'Urville ajouta que la France n'avait qu'un ennemi sur ces îles, Nakalassé, et qu'elle désirait être l'amie, l'alliée du roi Tanoa et du peuple de Pao.

Cette allocution, courte et précise, avait pu durer de six à huit minutes; Simonet la traduisit en dialecte tonga à Latsiska, qui se chargea de la développer en langue vitienne. Jaloux de montrer ses talents, cet interprète en fit une véritable harangue, qui dura près de trois quarts d'heure. Toutes les finesses du geste et de la voix, toutes les ressources de la parole, furent mises en jeu par l'orateur, qui se recueillait de temps à autre, soit pour préparer ses arguments, soit pour observer les impressions de l'auditoire. Le morceau produisit un effet profond, et dans tous les yeux l'éloquent Latsiska pouvait lire la preuve de son succès. Par intervalles, les chefs interrompaient le discours pour s'écrier : *Saga!* (c'est juste), ou *binaka!* (c'est bien). Quelques hommes seulement semblaient, au milieu de

l'assentiment général, conserver un air triste et contraint. C'étaient les partisans de Nakalassé, consternés de sa défaite. Mais ils formaient une minorité imperceptible ; tous les autres se déclaraient franchement pour les Français. Ce qui avait surtout frappé ces peuples, c'était la rapidité du châtiment ; on s'était figuré que Nakalassé opposerait une grande résistance, et Tanoa lui-même n'en pouvait croire ses yeux, lorsqu'il vit, au point du jour, le fort de ce chef conquis et livré aux flammes.

Quand les discours furent terminés, on donna aux indigènes le spectacle d'un exercice à feu. Les matelots tirèrent à la cible, et à chaque coup heureux les sauvages témoignaient leur admiration par des cris. L'échange de quelques cadeaux suivit ce divertissement militaire ; puis on servit un grand kava. Les chefs se rangèrent en cercle ; on prépara la liqueur dans un immense plat en bois et de la manière que nous avons décrite. La première tasse fut offerte à un vieillard confondu dans la foule, et comme M. d'Urville s'étonnait de cette préférence : — C'est notre grand-prêtre, notre dieu, — lui dit le roi. La seconde tasse fut pour Tanoa, qui la fit passer au commandant. Celui-ci feignit d'y porter les lèvres et la renvoya à Simonet, qui la vida d'un trait. Les chefs indigènes burent ensuite; le reste fut distribué aux matelots, qui s'accommodèrent sans peine de cette liqueur épicée. Après le kava, on apporta des fruits, du poisson, des ignames, et ce repas termina la fête.

De la place publique, le roi se rendit à son palais, dont il fit les honneurs à M. d'Urville et aux officiers. Ce palais est une case vaste et belle de plus de quarante pieds de haut. Les habitants de trente villages y ont travaillé sans relâche pendant un mois. Elle a deux portes, dont l'une est exclusivement destinée au roi et à la reine ; la franchir est un crime que la mort seule peut expier. En général les habitations de Pao sont assez bien construites, et leurs toitures en bambous recouvertes de nattes ne manquent pas d'une certaine élégance. Il est vrai que l'archipel de Viti renferme le peuple le plus intelligent de toute la Mélanésie, et Pao l'une des tribus les plus civilisées de l'archipel de Viti. Le voisinage des races polynésiennes et les relations qu'il entraîne ont contribué sans doute à ce résultat. Les naturels de Pao ont le teint fuligineux ; ils sont grands, robustes, bien musclés. marchent presque nus, disposent leurs cheveux sur leur tête en forme de turban, ne se tatouent pas, mais se pratiquent sur la peau des incisions profondes. Les femmes et les filles, tenues dans une condition inférieure, s'occupent surtout des travaux du ménage. Guerriers et anthropophages, les naturels ont pour armes le casse-tête, la lance, l'arc, les flèches, et les manient avec une adresse remarquable. Habiles dans l'art de la navigation, ils exécutent des voyages de trois cents lieues sur de frêles pirogues ; en fait d'industrie, ils connaissent la fabrication des paniers et des nattes, et celle de poteries grossières.

Comme chez tous les cannibales, la guerre parmi ces tribus ne se fait que dans un seul dessein, celui de faire des prisonniers. A diverses époques de l'année, on célèbre des réjouissances publiques qui exigent un certain nombre de victimes. Malheur alors aux naturels qui n'ont point d'asile, comme, par exemple, les habitants de Piva, errants depuis le matin, et leur chef Nakalassé. On fait la chasse aux vagabonds comme à une sorte de gibier, et on ajoute ce supplément au produit de la guerre. Enfin, quand tous ces moyens sont insuffisants, on sacrifie quelques femmes de la tribu, qui sont ainsi dévorées par leurs proches. Dans une occasion semblable, le vieux Tanoa avait fait récemment assommer trente femmes,

pour défrayer un repas public. Les familles ne s'en plaignaient pas, et en prirent leur part : c'était la coutume. La population mâle assiste seule à ces festins.

Après la visite au palais du roi, le commandant donna le signal de la retraite. Le vieux Tanoa voulut accompagner les Français jusqu'à bord des corvettes, et ne les quitta que fort tard. M. d'Urville lui fit encore quelques présents ainsi qu'à l'interprète Latsiska, dont le concours dans cette affaire avait été si utile et si intelligent. On se sépara fort satisfaits les uns des autres, et le lendemain *l'Astrolabe* et *la Zélée* quittaient cette plage, après y avoir assuré, par une leçon prompte et sévère, le respect du pavillon français.

Le reste de cette navigation à travers les îles Viti et les Nouvelles-Hébrides fut employé à des travaux hydrographiques. On reconnut le 20 octobre l'île de Lavouka, où les naturels ont presque tous les petits doigts coupés à la première ou seconde phalange. Par suite de la mort d'un grand chef, cette île se trouvait alors placée sous la loi d'une continence rigoureuse, ce qui dérangeait les relations ordinaires des femmes avec les équipages étrangers. *L'Astrolabe* et *la Zélée* n'en aperçurent aucune. Plus loin, les corvettes relevèrent successivement l'île Aurore, qui tient à l'archipel des Hébrides, Vanikoro, tombeau de Lapérouse et l'un des titres de *l'Astrolabe*, l'archipel de Santa Cruz, puis Saint-George et Isabella, dans les îles Salomon. La nature étale beaucoup de puissance sur ces terres, et la richesse y est grande dans tous les règnes. On y trouva des insectes très-variés, des cacatois, des perroquets de mille couleurs, des tourterelles et un très-beau coq sauvage. Les naturels étaient fort empressés à visiter les corvettes. Leurs mouvements rappellent ceux des singes : petits, noirs et crépus, ils ont pourtant le caractère jovial ; ils mâchent du bétel et se barbouillent le visage avec une teinture blanche.

Le 12 novembre, les corvettes changèrent d'hémisphère en coupant l'équateur pour la seconde fois. Quelques jours après, on était devant Hogoleu, centre de l'archipel des Carolines, et pendant plusieurs jours on assura les positions de ce groupe. La race qui peuple ces terres est des plus abruties, et on pourrait la classer au-dessous des tribus mélanésiennes. Seulement, ici, le cannibalisme cesse ; ces sauvages ne vivent que de fruits et de pêche. Quelques caractères du type chinois et malais, par exemple les yeux bridés, le nez épaté, la bouche grande, se retrouvent chez eux, mais à l'état de dégénération. Ils marchent vêtus d'une sorte de *puncho* en fibres de coco, et portent les cheveux très-longs. Leurs figures sont barbouillées de rouge et de jaune, et leur malpropreté est extrême. Jaloux de leurs femmes, ils les cachent aux yeux de l'étranger, et cette circonstance les distingue encore des autres peuplades océaniennes, si accommodantes sur ce chapitre.

Les deux corvettes venaient de parcourir les archipels les plus mal famés sans avoir eu à repousser aucune voie de fait, aucune violence : Hogoleu leur réservait cette épreuve. Depuis un ou deux jours, on envoyait les canots sur divers points pour faire des relèvements. L'un d'eux, engagé dans les bancs de coraux, se vit assailli à l'improviste par une vingtaine de pirogues, qui lancèrent d'abord une grêle d'oranges et finirent par envoyer des zagaïes. Surpris par cette attaque, le canot ne se trouvait pas dans une situation assez libre pour se défendre avec tous ses avantages ; il quitta l'écueil et navigua vers le large. A ce mouvement, qui ressemblait à une fuite, les sauvages poussèrent des cris de joie ; ils poursuivirent l'embarcation et célébrèrent leur triomphe par des gestes insultants. Le canot continua sa manœuvre ; mais, une fois au large, il vira de bord

et tira un coup d'espingole à mitraille, tandis que les matelots commençaient la fusillade. Plusieurs insulaires furent atteints, les autres se sauvèrent à la nage ; quatre pirogues, qui voulaient persister dans leur agression, furent presque anéanties. Le lendemain, les mêmes hostilités se reproduisirent sur le rivage. Nos marins ayant été assaillis à coups de pierre, il fallut encore avoir recours aux mousquets.

L'année 1839 trouva *l'Astrolabe* et *la Zélée* à Guam, sur les Mariannes, où elles venaient d'arriver. Pour l'expédition, ce fut là un millésime fatal. Le fléau des tropiques, la dyssenterie, s'était emparée des deux corvettes, où elle laissa des traces cruelles de son passage. De longues relâches dans des ports salubres, les soins les plus minutieux, tant pour le choix des vivres que pour le maintien de la propreté, ne purent arrêter ses ravages. Le mal frappa indistinctement l'équipage et l'état-major ; le commandant de l'expédition subit lui-même la loi commune. Tant que les navires logèrent dans leurs flancs cet hôte fâcheux, il fut difficile d'apporter la même ardeur aux entreprises scientifiques et de s'exposer à des reconnaissances dangereuses qui demandent le concours de toutes les intelligences et de tous les bras. Un nouvel ordre de travaux commença alors, travaux non moins utiles, bien qu'exécutés dans des conditions moins périlleuses. Outre le groupe de Pelew, qui semble former la limite extrême de la zone océanienne, l'expédition étudia le vaste ensemble des archipels asiatiques, les Moluques, les Philippines, les îles de la Sonde. Quoique très-fréquentées, ces mers offrent encore bien des points sur lesquels la science hésite, et qui sont plutôt fixés dans la pratique que dans la théorie. Ces divers groupes exigeraient, dans leurs nombreux détails, une étude de plusieurs années, car, pour être plus voisins des grands continents, ils n'en sont guère mieux connus.

L'Astrolabe et *la Zélée* promenèrent d'Amboine à Batavia leurs marins décimés, en visitant sur cette route une foule de points intermédiaires. Durant les six derniers mois de 1839, l'état sanitaire des équipages ne fit qu'empirer. Une relâche à Batavia en octobre n'améliora pas la situation, et à l'arrivée à Hobart-Town, en Tasmanie (1), *l'Astrolabe* et *la Zélée* ressemblaient à des hôpitaux flottants. Le séjour dans ce port austral put seul amener une amélioration notable et arrêter les progrès du fléau. Les malades furent débarqués, et des secours bien entendus en sauvèrent le plus grand nombre. Dans cette longue et douloureuse campagne, le dévouement du chef de l'expédition et de ses officiers ne se démentit pas un instant. Toujours à leur poste, même quand leurs forces semblaient les trahir, ils luttèrent entre eux de courage et de zèle, et soutinrent le moral de ces hommes vaincus par la douleur. Le service médical se surpassa : il chercha à suppléer au nombre par l'activité ; plusieurs traits d'un héroïsme simple et modeste marquèrent ces jours d'épreuve.

Cependant, à mesure que la vie renaissait parmi les équipages, le sentiment de leur mission se réveillait aussi parmi les chefs. L'air d'Hobart-Town avait opéré des prodiges : il ne restait plus dans l'hospice de la ville que sept ou huit malades, et la vigueur était revenue à bord avec la santé. Le commandant tenait surtout à signaler son expédition par un succès du côté du pôle antarctique, et il avait résolu de tenter un dernier effort dans cette direction. Le 1er avril 1840, *l'Astrolabe* et *la Zélée* tournèrent de nouveau leurs proues vers ces zones gla-

(1) Terre de Van-Diemen.

ciales, où depuis deux siècles viennent se briser les efforts humains. Le désir d'atteindre à l'impossible est si vif dans nos cœurs, que les échecs ne nous détournent pas de cette poursuite. Le problème des pôles est, comme le problème de l'existence, impénétrable peut-être, et c'est pour cela que l'on s'obstine dans sa recherche. L'homme n'est curieux que de ce qu'il ignore. L'expédition australe obéissait à cet instinct.

Jusqu'au 60° de latitude, la navigation, pénible et lente, n'offrit pas un grand intérêt; mais à partir de ce point jusqu'au 65° parallèle, les glaces parurent; des blocs énormes passaient à côté des corvettes, et on navigua un instant entre deux murs de soixante pieds de haut. Cependant divers indices annonçaient depuis quelques jours le voisinage d'une côte. Des pingoins volaient autour des mâts, on apercevait des phoques, des baleines; l'eau se décolorait, et une ligne brumeuse se montrait à l'horizon. Enfin, le 19 au soir, la terre fut signalée. Plusieurs officiers doutaient encore et n'y voyaient qu'une masse compacte de glaces; mais le surlendemain, les hésitations cessèrent. A dix milles de distance, et par 66° 30′ sud et 158° 21′ de longitude ouest, on aperçut très-distinctement une longue côte se développant à perte de vue du sud-sud-ouest à l'est-sud-ouest. C'était une falaise presque taillée à pic, de deux à trois cents toises d'élévation et recouverte d'un manteau de glaces. Le commandant lui donna le nom de terre d'*Adélie*. Pour ne point laisser de prétexte à l'incrédulité, un canot débarqua sur le rivage un petit nombre d'officiers et des naturalistes. On recueillit quelques algues et des échantillons de roches, on tua quelques pingoins. Cette position était d'autant plus précieuse à constater, qu'elle semble très-voisine du pôle magnétique. Les observations de l'aiguille aimantée ne laissèrent pas de doute à ce sujet. A la suite de cette reconnaissance, *l'Astrolabe* et *la Zélée* reprirent leur route vers l'ouest; mais les glaces opposèrent bientôt de tels obstacles, qu'il fallut gagner une mer plus libre. Cependant le 30 janvier on retrouva, par 64° 30′ sud et 129° 34′ de longitude orientale, une terre qui fut nommée *Côte Clarie* et reconnue sur une étendue de vingt lieues. Ce double succès suffisait pour une campagne. Aussi, quand la barrière de glaces se présenta de nouveau, les corvettes renoncèrent à la lutte et cinglèrent vers la Tasmanie.

Par un rapprochement assez singulier, dans le même moment, trois navires envoyés par le gouvernement américain croisaient dans ces parages, et tout un jour les deux expéditions se trouvèrent en vue. La corvette *le Vincennes*, qui, séparée de ses conserves, exécuta seule, sous les ordres du lieutenant Wilkes, des opérations importantes, reconnut la terre à diverses reprises entre les 65e et 67e degrés de latitude et du 95e au 152e degré de longitude orientale, ce qui conduit à supposer que ce sont là des rameaux distincts d'un même continent qui occuperait soixante degrés environ. Telle est du moins l'opinion du lieutenant Wilkes. Les rapports du capitaine Kemp, qui existent à Londres dans les archives de l'amirauté, confirmeraient cette hypothèse en reculant les limites de cette terre jusqu'au 70e méridien, et les découvertes du capitaine Balleny, poussées jusqu'au 164e méridien, donneraient, dans un autre sens, un appui et une extension nouvelle à ces conjectures. De tout cela, on pourrait induire que le pôle antarctique, à la hauteur du 66e parallèle, est occupé par un continent considérable qui embrasse d'un côté les terres de Balleny, de l'autre celles de Kemp et de Wilkes, et dont les terres Adélie et Clarie de M. d'Urville seraient les saillies centrales. Ce continent comprendrait dix-sept cents milles de longitude, et avec un peu de

goût pour les explications imaginaires on pourrait le prolonger de neuf cents milles encore jusqu'aux terres Enderby. Les explorations prochaines éclairciront ces questions confuses. Peut-être le capitaine James Clarck Ross, qui navigue maintenant dans les eaux antarctiques, a-t-il obtenu la solution de ce problème. Il est donc sage d'attendre et de se garder de toute hypothèse chimérique.

Vers la fin de février, après avoir touché à Hobart-Town, *l'Astrolabe* et *la Zélée* remirent à la voile, et, dans une patiente navigation autour de la Nouvelle-Zélande, en complétèrent l'hydrographie. Ces travaux durèrent jusqu'au 28 avril, jour où les corvettes parurent dans la Baie des Iles. Sur l'un des côtés de cet immense hâvre, est située Karora-Reka, qui est maintenant une ville européenne. Beaucoup de navires en rade, une ligne de maisons bien construites et régulièrement alignées, des quais, un débarcadère, des magasins, voilà l'aspect de cet entrepôt du commerce zélandais. Grâce à l'activité anglaise, ce pays se métamorphose à vue d'œil. Chaque jour le nombre des naturels diminue, et celui des colons s'accroît. On prévoit quel sera le résultat de cette double tendance. Pour en finir plus vite, on excite l'instinct guerrier des tribus qui s'entre-déchirent. Nous avons eu l'occasion naguère de parler avec étendue de ce pays ; M. d'Urville y trouva les choses à peu près au même point où notre récit les laissait (1). La prise de possession au nom de l'Angleterre venait de s'accomplir; la Nouvelle-Zélande avait une garnison anglaise et un gouverneur. M. d'Urville y vit quelques membres de la mission catholique, et entre autres le curé Petit, qui officia dans une messe solennelle à laquelle assistait une portion des équipages des deux corvettes. Trente Zélandais, hommes ou femmes, composent la clientèle indigène de cette église, et quelques Irlandais s'y sont joints. Nos prêtres se plaignent plus que jamais de l'intolérance des missionnaires anglicans, dont la fortune scandaleuse grandit chaque jour. Il n'y a point d'autres banquiers à Karora-Reka que les capitalistes de la société biblique de Londres, et l'agiotage sur les terres ne compte pas de spéculateurs plus acharnés.

L'itinéraire que s'était tracé M. d'Urville se trouvait à peu près épuisé ; l'expédition touchait à sa fin. Avant de rentrer en France, le commandant voulut couronner sa navigation par un travail depuis longtemps attendu, et ajouter quelques délinéations précises à la carte du globe. Le tracé de la Louisiade, depuis d'Entrecasteaux, était demeuré incertain. En quittant la Nouvelle-Zélande, les corvettes allèrent reconnaître ces terres, et il fut constaté que la Louisiade adhère à la Nouvelle-Guinée, et n'en est séparée par aucun bras de mer. Une grande partie de la côte fut relevée; puis, cette tâche accomplie, on entra dans le détroit de Torrès, la terreur des navigateurs. Il ne semble pas que, depuis Cook, cette syrte hérissée de récifs ait été l'objet d'aucune reconnaissance digne de ce nom. *L'Astrolabe* et *la Zélée* ne tinrent pas compte du danger à courir ; elles ne virent que le service à rendre. Ce dévouement faillit leur coûter cher.

La première station dans le détroit eut lieu devant l'île d'Aroub-Dornely. Une embarcation se rendit au rivage, où l'on trouva des naturels, qui tiennent le milieu entre les Papous et les Australiens, doux, mais défiants, nus, misérables et vivant de coquillages. Le jour suivant, on remit à la voile pour atteindre un espace libre qui, suivant les cartes, doit former canal entre les brisants de l'île

(1) Voyez, dans la *Revue* du 31 janvier 1840, *Colonisation de la Nouvelle-Zélande.*

Tonda et ceux de l'île Tehegne. On croyait être dans la bonne voie quand tout à coup la sonde à bord de *l'Astrolabe* annonça trois brasses d'eau. Il n'y avait pas un moment à perdre, on était sur l'écueil. L'ancre fut jetée, mais elle touchait à peine le fond que le navire talonna. *La Zélée* venait d'échouer aussi; elle signala qu'elle était en danger de se perdre. Ainsi, les deux corvettes étaient compromises à la fois de la manière la plus grave. La marée qui baissait empira encore la situation : laissés presque à sec, les navires se couchèrent sur le flanc. On pouvait craindre à chaque minute de les voir s'entr'ouvrir ou chavirer. *La Zélée*, plus voisine des brisants, était plus exposée ; sa mâture, violemment secouée, menaçait de se rompre. Roulant sur les coraux qui déchirèrent ses bordages, *l'Astrolabe* avait gagné un demi-mille, et, assis sur la limite même du récif, le bâtiment comptait, à la mer basse, quatre pieds d'eau d'un côté et quatorze de l'autre. Quand le reflux fut arrivé à son dernier point, il s'inclina jusqu'à 38°.

Le commandant vit d'un coup d'œil tout le péril de la situation. Ses mesures furent promptement prises. Les embarcations stationnèrent le long du bord : les unes étaient destinées à recevoir les équipages et les papiers les plus précieux de l'expédition ; les autres devaient aller sonder les passes et reconnaître la ligne du canal navigable. Ces divers ordres s'exécutèrent. On élongea des cables, et, au moyen de cabestans, on chercha à tirer les malheureux navires du milieu des madrépores. Pendant deux jours, tous les efforts furent vains; ces masses restaient immobiles et semblaient adhérer au roc. Que le vent fraîchit, que le ressac augmentât, c'en était fait de *l'Astrolabe* et de *la Zélée*. Enfin, le 3 au soir, le mouvement du flux sembla agir sur les corvettes; *la Zélée* se dégagea la première, et se remit à flot. *L'Astrolabe* fut plus lente, et le concours des deux équipages suffit à peine pour la traîner sur les tranchants des coraux, où elle laissa une grande partie de son cuivre. Rendus à des eaux plus profondes, les deux bâtiments franchirent le détroit de Torrès et gagnèrent l'océan Indien.

Cet incident dramatique fut le dernier épisode du voyage. Le reste de la traversée n'offrit plus rien de curieux. L'expédition relâcha à Toupong sur l'île de Timor, passa à Bourbon vers la fin de juillet, et visita Sainte-Hélène un mois avant l'exhumation des cendres de l'empereur. Le 9 novembre, *l'Astrolabe* et *la Zélée*, compagnes inséparables, ramenaient dans le port de Toulon, après trente-huit mois d'absence, leur colonie flottante de marins, de dessinateurs et de naturalistes.

Pour apprécier les travaux d'une campagne si variée, une simple énumération suffit. Deux croisières au pôle, l'une sur les traces de Weddell, l'autre dans une direction plus nouvelle et plus féconde; une exploration presque simultanée de quatre grands archipels polynésiens, Nouka-Hiva, Tonga-Tabou, Taïti, la Nouvelle-Zélande; une étude hydrographique poursuivie, au milieu de dangers infinis, sur tous les points douteux de l'Océanie occidentale, aux îles Viti, aux Nouvelles-Hébrides, aux îles Salomon, Hogoleu et Pelew, le long de la Nouvelle-Guinée et de la Louisiade comme dans les labyrinthes du détroit de Torrès; une vérification attentive des positions les plus essentielles de l'archipel asiatique ; trois découvertes importantes; une expédition heureuse contre un chef sauvage coupable du massacre d'un équipage français ; une riche collection d'objets d'histoire naturelle et des observations précieuses à l'appui, voilà une récapitulation incomplète des fruits de ce long voyage et des travaux de ceux qui ont figuré activement dans ce long itinéraire.

De semblables entreprises n'honorent pas seulement les hommes qui y concourent, elles deviennent aussi des titres précieux pour les nations, elles propagent l'éclat de leur nom, elles importent à leur grandeur. Même au seul point de vue scientifique, il est digne, il est généreux, de se dévouer ainsi pour ajouter quelque chose au faisceau des connaissances humaines. Ce sont là des tâches qui échoient aux peuples marqués du sceau de l'initiative. Il y a mieux : dans le sens de l'intérêt le plus étroit, ces croisières lointaines se justifient. Pour assurer son ascendant, un pavillon a besoin de se déployer dans toutes les mers sous des conditions d'autorité et de force. On fonde ainsi sans violence des habitudes de respect, on donne des gages à la sécurité des relations commerciales. Personne ne veut croire aux puissances absentes et à une influence qui ne se fait jamais voir. L'Angleterre et l'Union américaine ont compris cela, et leurs corvettes de guerre fatiguent toutes les plages. Aussi, ces États n'ont-ils pas, comme nous, des insultes à venger, ni des blocus onéreux à poursuivre. Menacer plutôt que sévir, prévenir plutôt que réprimer, telle est leur politique. C'est la moins coûteuse et la plus sûre.

Les expéditions scientifiques ont donc cet intérêt réel de porter le pavillon là où il est peu connu et d'en manifester au besoin la puissance, comme l'a fait le capitaine d'Urville avec tant d'à propos et de succès. On peut donc les multiplier utilement en leur donnant des instructions plus étendues et des destinations moins rigoureuses. Tout y gagnerait, l'art nautique que perfectionne cette vie d'aventures, la politique qui désormais aurait moins de griefs à venger, le commerce heureux d'obtenir une protection plus suivie et plus efficace; enfin la science déjà si fière des efforts de nos marins, et redevable de tant de matériaux au commandant de *l'Astrolabe* et de *la Zélée*.

Louis Reybaud.

REVUE

LITTÉRAIRE.

Les doléances sur l'épuisement des auteurs et sur la satiété du public sont passées en habitude. Il ne faut pas dissimuler le mal ; il ne faut pas non plus l'exagérer. La presse, dont la fonction est d'alimenter l'esprit public, répond à un besoin trop naturel, trop irrésistible, pour que la société puisse jamais s'y soustraire. Mais le goût des lecteurs change souvent, et chaque révolution littéraire fait des victimes. Lorsque la vogue a pris possession d'un des coins du vaste domaine des arts, la troupe servile des imitateurs s'y porte en foule : la spéculation s'y évertue jusqu'à ce qu'elle ait atteint le ridicule. Alors le public, longtemps ébloui, se laisse aller au désenchantement, et en traverse rapidement toutes les phases, depuis la fatigue jusqu'à la répulsion. A un engouement puéril succède une sévérité souvent excessive. Un cri de révolte est poussé, et aussitôt la vogue se transporte ailleurs, entraînant à sa suite la multitude indolente. Ceux qui sont froissés dans ce mouvement, auteurs ou libraires, se plaignent avec amertume et prédisent une ruine générale ; il n'y a pourtant pas autre chose qu'une crise de transformation. L'ardeur intellectuelle et commerciale, éteinte sur un point, va se ranimer d'un autre côté ; le centre d'activité s'est déplacé sans que le principe vital se soit affaibli de façon à causer des inquiétudes sérieuses.

La littérature romanesque, ou, pour mieux dire, la spéculation sur les romans, subit présentement une de ces crises ; elle est beaucoup moins favorisée que par le passé. Il y a cinq à six ans, on fabriquait en ce genre plus d'un volume par jour ; pendant l'année qui vient de finir, il a fallu un peu plus de deux jours pour l'enfantement d'un in-octavo. Le nombre des volumes publiés ne s'élève pas au delà de cent soixante-quinze. Il est vrai que ce chiffre indique seulement la production de la librairie ; pour plus d'exactitude, il faudrait encore évaluer les innombrables romans émiettés en feuilletons. Est-il nécessaire de dire que les neuf dixièmes de ces compositions s'adressent à cette clientèle affamée des cabinets de lecture, qui absorbe sans déguster tout ce qui est papier imprimé ? Peu nous importe que la pâture accommodée pour les esprits grossiers soit plus ou moins abondante. Nous

remarquerons seulement, et avec un regret sincère, que le roman destiné aux lecteurs qui conservent le respect d'eux-mêmes a été plus rare que jamais. Y a-t-il fatigue chez les hommes d'imagination, ou dédain capricieux, satiété momentanée de la part des gens du monde? Il nous en coûte moins de nous en tenir à la seconde explication.

Nous ne croyons pas nous faire illusion en disant que la réussite la plus franche a été pour une œuvre que la *Revue des Deux Mondes* se félicite d'avoir obtenue de la plume trop discrète de M. Mérimée. Après *Colomba*, l'année dernière n'a pas eu, à notre connaissance, un succès éclatant à enregistrer. Elle a vécu sur une dizaine d'ouvrages, recommandables à des titres divers, et assez honnêtement accueillis. Nous serions entraînés trop loin si nous cédions au désir de les rappeler, en signalant les nuances variées de leurs mérites, et d'ailleurs nous craindrions que les oublis involontaires ne nous fussent reprochés comme des exclusions injustes. Il y a pourtant un grand fait à noter. M. de Balzac est détrôné; il n'a plus le droit de s'intituler le plus fécond de nos romanciers. Son bagage de l'année dernière est des plus minces : six volumes seulement, en y comprenant même ce qu'il a repris dans l'inépuisable succession de M. de Saint-Aubin! C'est une véritable abdication. Et pendant ce temps se dressait un rival, qui, en douze mois, lançait au moins vingt-deux volumes! Vous plaignez le téméraire qui ose risquer ainsi un volume par quinzaine, et vous tremblez de savoir son nom. Rassurez-vous. C'est un homme si merveilleusement organisé pour le drame, qu'il répand l'intérêt sur ses plus rapides ébauches : il est en frais de coloris pour rajeunir éternellement les *Impressions* effacées, et sa causerie est si entraînante, qu'on l'écoute encore lorsqu'il ne s'écoute plus lui-même. Pardonnez-lui donc les vingt-deux volumes de 1840. Il avait fait une gageure sans doute, et cette gageure, il l'a vertement gagnée. Mais il a un trop bon sentiment littéraire pour risquer à un pareil jeu une réputation des plus légitimes, et ce qui le prouve, c'est qu'il s'est ménagé le temps d'écrire une vive et attachante comédie, pendant de *Mademoiselle de Belle-Isle*, et qui, à ce titre, ne peut manquer d'être bien reçue par ce public d'élite qu'on ne trouve plus qu'au Théâtre-Français.

On entend dire assez souvent : Les poëtes s'en vont en même temps que les rois! C'est là encore un lieu commun dans lequel il y a du vrai, mais qu'il ne faudrait pourtant pas prendre à la lettre. On ferait une très-respectable cohorte en rassemblant tous les poëtes qui ont bravé, en 1840, le prosaïsme de notre public. Nous avons eu des *Fleurs des Champs*, des *Fleurs des Savanes*, des *Fleurs de l'Ame*, des *Premières Fleurs*, des *Fleurs du Matin*, des *Fleurs du Soir*, des *Bluets*, des *Eglantines*, etc. A voir la physionomie sombre et rechignée de notre époque, se douterait-on qu'elle possède tant d'imaginations fleuries? Il est fort rare que des syllabes comptées, soudées par des rimes et disposées d'une certaine façon, daignent s'appeler, comme anciennement, odes, sonnets, strophes, ou simplement poésies. Cela s'appelle aujourd'hui *Grains de sable* ou *Gouttes de rosée;* le nom n'y fait rien, pourvu qu'on soit prévenu. La carrière poétique est devenue un terrain neutre, où tous les âges et tous les rangs se rencontrent; la versification du collége se marie à la voix tremblottante de la vieillesse : à côté des auteurs qui font sonner leurs titres de comtes ou de marquis, vous en voyez d'autres qui affichent leur qualification de menuisiers ou de tisserands. Hélas! combien de veilles stériles, d'ambitions déçues, de sacrifices sans récompense dans ce travail poétique d'une seule année! Ne dirait-on pas que

quelques poëtes ont eu la franchise d'en convenir en intitulant leurs recueils : *Heures d'insomnie*, *Nuits rêveuses*, *Inania*, etc.? Il est pénible de penser qu'il y a sans doute dans ce pêle-mêle du talent enfoui, de l'ardeur étouffée ; il y a peut-être quelque germe précieux auquel il ne manque, pour éclore et fleurir, que le rayon d'un regard sympathique, que le souffle échauffant d'une parole bienveillante. C'est là un malheur, mais qu'y faire? Qui voudrait se condamner à lire, dans une seule année, cinquante volumes de poésie, car 1840 n'en a pas produit moins, sans compter les innombrables pièces détachées? Et d'ailleurs, ces volumes où sont-ils? Qui les a vus? Qui soupçonnerait leur existence, s'ils n'étaient pas officiellement inscrits dans le *Journal de la Librairie?* La critique, même la plus dévouée, ne peut pas aller au-devant de tous ceux qui entrent dans la lice : elle réserve naturellement son attention pour les lutteurs déjà applaudis ou pour ceux qui se présentent sous les plus favorables auspices. *Les Rayons et les Ombres*, le *Retour de l'Empereur*, ont fait grand bruit, comme tout ce que donne M. Victor Hugo. On a remarqué *Provence*, par M. Adolphe Dumas, *Béatrice*, poëme par M. Saint-Rémi Taillandier, et sans doute on ne tardera pas à s'occuper du poëme mystique que M. Alexandre Soumet vient de publier sous le titre de la *Divine Epopée*.

La peinture du monde, la traduction des sentiments humains, exigent un mérite achevé. Le poëte incomplet, le romancier médiocre, n'est dans la société qu'une excroissance incommode. Au contraire, avec une dose raisonnable d'intelligence, avec une honnête instruction et une certaine aptitude au travail, on peut, sinon briller, au moins se rendre utile et faire assez bonne figure dans une spécialité scientifique. Il ne faut peut-être pas chercher ailleurs que dans cette observation la cause du remarquable déplacement qui s'opère dans la littérature au profit des études positives, de la philosophie, de la science administrative, de l'érudition historique. En ces genres divers, il y a eu, en 1840, quelques-uns de ces ouvrages qui font date; par exemple, en philosophie, trois expositions dogmatiques qui, de quelque point de vue qu'on les examine, annoncent chez leurs auteurs une grande force de pensée : le traité de M. Buchez, qui se déclare sincèrement catholique, celui de M. de Lamennais, qui croit l'être encore, et, à un rang inférieur, celui de M. Pierre Leroux, qui se pose en révélateur. La philosophie orthodoxe, ou, pour lui conserver son nom scholastique, la théologie, paraît enfin devoir rentrer dans les voies larges et lumineuses qu'elle avait trop longtemps négligées. Il y a peu d'années encore, le zèle mal entendu des âmes pieuses inondait les villes et surtout les campagnes de ces petits livres qui ne servent qu'à développer un bigotisme étroit et tracassier, ou un mysticisme ridicule quand il n'est pas dangereux. Aujourd'hui, les publications des librairies religieuses semblent annoncer la reprise des grands travaux qui ont honoré le clergé français pendant la fin du dix-septième siècle et la première moitié du siècle suivant. La rareté des écrits originaux en ce genre s'explique par la réserve commandée à un corps qui ne doit pas manier étourdiment l'arme de la publicité. En fait d'écrits intelligents, émanés du clergé, nous ne saurions donc citer que les *Institutions liturgiques* de dom Guéranger, qui a entrepris de relever à Solesme une congrégation de bénédictins ; la *Vie de saint Dominique*, hommage rendu par l'abbé Lacordaire au patron de l'ordre qu'il prétend restaurer ; enfin, l'ouvrage de l'abbé Maret, qui a essayé de combattre les tendances philosophiques de l'époque dans un *Essai sur le panthéisme dans les sociétés modernes*. L'œuvre à laquelle se

complaisent présentement les défenseurs du catholicisme est la restauration des grands monuments du passé, derrière lesquels ils se retranchent solidement, dans la prévision d'une lutte prochaine. Ainsi, l'année 1840 a conduit jusqu'au 130e volume la *Collection choisie des Pères de l'Église* (1). Malgré cette collection générale, d'autres éditeurs n'ont pas reculé devant la réimpression séparée des œuvres complètes de saint Augustin, de saint Bernard, de la *Somme théologique* de saint Thomas, etc. Nous signalerons encore l'achèvement de la collection des œuvres de saint Jean Chrysostôme, en grec et en latin, travail immense dans lequel M. Fix s'est montré savant helléniste et critique habile, en rectifiant et en complétant l'ancien texte des bénédictins. Le grand commentaire sur la Bible du jésuite Corneille de Lapierre, qui, dans l'ancienne édition, formait une douzaine de volumes in-folio, a été également remis sous presse. On a conduit à terme, et avec grand succès, dit-on, un Cours d'érudition publique et un Cours complet de théologie (2), qui reproduisent et coordonnent les traités les plus estimés sur les divers points de la science sacrée ; collections parallèles dont l'ensemble ne fournit pas moins de cinquante volumes, de très-grand format, à deux colonnes et en caractères compacts. Ces entreprises, qui paraissent colossales quand on les compare aux minces publications dont on fait tant de bruit dans la librairie exclusivement littéraire, s'achèvent sans échos dans la presse périodique, sans aucune des combinaisons du charlatanisme, et par le seul concours de cette population catholique, qui est la base ébranlée, mais non détruite, de la société française.

La politique abstraite enfante peu de livres : la polémique assourdissante des journaux est trop nuisible à la discussion calme et réfléchie. L'année dernière, M. Alexis de Tocqueville s'est maintenu au premier rang en complétant ses belles études sur les institutions démocratiques. L'économie publique, les branches diverses de la science administrative, sont étudiées avec intelligence et donnent lieu à des livres utiles. La *Revue* en a signalé plusieurs à leur apparition ; elle consacrera bientôt une étude analytique à deux publications récentes : la continuation du grand ouvrage que M. Macarel poursuit sous le titre de *la Fortune publique en France*, et le *Système financier de la France*, par M. le marquis d'Audiffret.

C'est dans la carrière illimitée de l'histoire que se rencontrent aujourd'hui les intelligences actives. Nous n'exagérons pas en avançant que la moitié des écrits datés de l'année dernière pourraient se rapporter à quelqu'une des subdivisions de la science historique : il y a même, dans ce concert subit du public et des auteurs, quelque chose qui ressemble à de la vogue, et qui fait craindre pour la continuité du mouvement. Qu'on ne nous demande pas quels sont les tableaux de maître d'une composition assez savante, d'un assez riche coloris pour exercer une séduction sur la foule. L'Académie française a répondu pour nous en décernant une éclatante récompense à M. Augustin Thierry pour ses *Récits des temps Mérovingiens*. Quant aux compilations de documents, aux analyses de pièces, aux expositions de systèmes, aux recherches inédites, il y a eu surabondance, et les ouvrages estimables ont été si nombreux, qu'il faut renoncer à men-

(1) Éditeur, Parent-Desbarres, rue de Bussi, 12.

(2) *Theologiæ Cursus completus*, 25 vol. — *Scripturæ sacræ Cursus completus*, 25 vol. très-grand in-8°.

tionner tous ceux qui mériteraient un souvenir. M. de Golbéry a couronné son intelligente traduction de l'*Histoire Romaine* de Niebuhr par un septième volume qui analyse et résume les derniers travaux de l'école allemande sur ce sujet inépuisable. De son côté, l'érudition française a maintenu son rang en ajoutant deux volumes aux mémoires de l'Académie des Inscriptions. Deux collections monumentales, les *Ordonnances des rois de France* et le recueil des *Historiens de France*, commencé par le bénédictin dom Boucquet, ont atteint chacune le vingtième volume. Il était digne de MM. Firmin Didot de relever la librairie française aux yeux de l'Europe savante en donnant une réimpression du *Glossaire* de Ducange (1) (*Glossarium mediæ et infinæ latinitatis*), dans laquelle le nouvel éditeur, M. Henschel, a intercalé les suppléments de Carpentier, avec ses propres additions et rectifications ; c'est là une entreprise glorieuse qui peut devenir une spéculation très-lucrative tant elle arrive à propos. La nouvelle *Collection des documents relatifs à l'histoire de France*, dont l'impression est à la charge de l'Etat, a été augmentée, nous n'oserions pas dire enrichie, de plusieurs volumes. Les collecteurs qui nous paraissent avoir été le mieux inspirés dans le choix de leur labeur, sont M. le comte Beugnot et M. Bellaguet. Le premier a entrepris la publication des *Olim du parlement de Paris*, c'est-à-dire des registres des arrêts rendus par la cour du roi sous les règnes de saint Louis, de Philippe-le-Hardi, de Philippe-le-Bel, de Louis-le-Hutin et de Philippe-le-Long. On n'avait de la piquante chronique de Charles VI, écrite en latin par un contemporain, moine à Saint-Denis, qu'une paraphrase fautive donnée par Lelaboureur ; on en devra à M. Bellaguet un texte complet et une traduction exacte. Malgré l'intérêt de quelques-unes des parties de cette *Collection de documents inédits*, nous nous réservons d'examiner dans un article spécial si l'entreprise, fort dispendieuse dans son ensemble et trop souvent exécutée de manière à effaroucher les plus intrépides lecteurs, présente une utilité proportionnée aux sacrifices qu'elle impose aux contribuables.

Nous regardons comme très-heureux pour notre pays tout ce qui tend à développer l'ardeur intellectuelle à distance du foyer central ; et sans nous prononcer sur le mérite des œuvres que produit la province, il y a dans l'émulation générale qu'on y remarque un bon exemple auquel on ne saurait trop applaudir. Presque toutes nos grandes villes ont des sociétés savantes et littéraires qui publient périodiquement leurs actes académiques. Parmi les recueils de ce genre, qui malheureusement ne nous sont connus que par les indications du Journal de la librairie, nous remarquons, pour l'année 1840, les Mémoires des académies de Lyon, Toulouse, Avignon, Dijon, Metz, Lille, Douai, des antiquaires de l'Ouest, etc. Les ouvrages qui depuis quelques années se sont adressés au patriotisme local, sont vraiment innombrables. Dans chaque pays, il se trouve aujourd'hui des esprits curieux, des âmes tendres et rêveuses qui se laissent prendre à la poésie du passé. Les archives publiques, les mémoires privés, les œuvres d'art, les curiosités naturelles, les traditions, les usages, sont interrogés avec un zèle pieux, et avant peu il n'y aura pas en France une province, une ville, une ruine antique, un château ou une abbaye du moyen âge, qui n'ait trouvé son historien. L'année dernière a été très-féconde en travaux de ce genre. Plaçons au premier

(1) L'ancienne édition formait 10 vol. in-folio, dont le prix était devenu excessif. La réimpression est de format in-4°, et offerte à un prix très-modéré.

rang la grande *Histoire du Languedoc*, par dom de Vic et dom Vaissette, annotée et continuée jusqu'à nos jours par M. Du Mége (1). Cet ouvrage, l'un des plus respectables monuments de la patience bénédictine, présente moins les annales d'une seule province que les éléments d'une histoire complète de la Gaule méridionale, et il reçoit un nouveau prix du travail de M. Du Mége, qui a recueilli et employé, non pas sans un contrôle sévère, les acquisitions récentes de la science archéologique. Nous citerons encore la volumineuse *Histoire du Comté de Nantes* (2), laissée en manuscrit par l'abbé Travers, et qui trouve de nos jours l'éditeur qui lui a manqué jadis. Dans une *Histoire du Parlement de Normandie*, qui ne fournira pas moins de six volumes, M. A. Floquet a su tirer une narration lucide et animée de l'effrayant amas de registres et de dossiers dont se composent les archives de l'ancien Échiquier de Rouen. Il est à croire que les auteurs et éditeurs des livres destinés à l'illustration de nos départements sont encouragés par le succès, puisque leur nombre augmente sans cesse. N'est-ce pas un phénomène littéraire vraiment digne d'attention que cet éveil des provinces, tandis qu'une sorte d'engourdissement se manifeste à Paris?

Pour parler convenablement des livres consacrés à l'histoire étrangère, il faudrait faire une station dans chaque pays, car il est peu de contrées européennes qui n'aient donné lieu à de remarquables publications. Une section vraiment riche par le nombre et par l'importance des ouvrages est celle qui est consacrée à l'histoire de la littérature et des arts. Rappelons en courant le *Port-Royal* de M. Sainte-Beuve, dont les tableaux littéraires ont un charme particulier, parce qu'il sait faire aimer tous les personnages qu'il fait revivre; une piquante *Vie d'Horace*, par M. Walckenaër; le livre de M. Ampère, sur les origines de la littérature française, beau travail doublement couronné par les suffrages de l'Institut et par ceux des lecteurs éclairés. Les grands livres à figures, dont l'exécution exige le concours de plusieurs artistes, ne peuvent être produits que par des hommes assez bien placés dans la société pour faire le sacrifice de leur temps et d'une partie de leur fortune. Il se trouve encore des esprits sains et généreux qui préfèrent aux jouissances égoïstes des riches la passion des arts, passion ruineuse comme beaucoup d'autres, mais qui du moins n'est pas sans noblesse. Remercions M. Du Sommerard, dont le bel ouvrage sur les *Arts au moyen âge* est une révélation d'autant plus précieuse pour nous qu'elle fait remonter au premier rang beaucoup d'artistes français oubliés depuis longtemps. M. le comte de Bastard poursuit de son côté un ouvrage qui présentera une histoire de l'art par les manuscrits. C'est une reproduction exacte et splendide des pages les plus célèbres des manuscrits anciens, avec leur luxe de coloris, leur dorure étincelante, avec toutes les coquetteries particulières à chaque époque. Chaque feuille de cet ouvrage fait tableau : le livre entier sera une riche galerie. Pour donner une idée de sa magnificence, il suffit de dire qu'il aura au moins douze livraisons d'un très-petit nombre de feuilles, et que chaque livraison a dû être portée à un prix qui excède celui des ouvrages les plus volumineux et les plus splendides publiés jusqu'à ce jour.

Le plus grand, le plus utile travail bibliographique que la France ait produit

(1) L'ancienne édition avait 5 vol. in-folio. La nouvelle formera 10 vol. grand in-8° à deux colonnes. Les trois premiers, imprimés à Toulouse, sont en vente à Paris, chez Treuttel et Wurtz, rue de Lille.

(2) Elle formera 3 vol. in-4°. Les deux premiers sont publiés.

après la *Bibliothèque historique* de Lelong et Fontette, la *France littéraire* de M. Quérard, va enfin être complété après dix ans de persévérance. Une pareille entreprise ne pouvait être conduite à bonne fin que par un accord de qualités assez rares dans les régions littéraires ; chez l'auteur, ce zèle imperturbable qui touche au fanatisme ; chez l'éditeur, le désir d'attacher son nom à une œuvre vraiment utile ; chez l'un et chez l'autre, un désintéressement qui n'est plus de notre temps. M. Quérard n'a pas attendu que son immense répertoire bibliographique fût terminé pour en produire le complément indispensable. La *France littéraire* s'arrête aux dernières années de la restauration. Une continuation qui paraît sous le titre de la *Littérature française contemporaine* est une classification par noms d'auteurs de tous les écrits publiés depuis 1827 jusqu'aux derniers jours (1). Il n'y a plus à en douter, M. Quérard a pour la bibliographie, tout ingrate qu'elle est, un fonds de passion inépuisable. Après le laborieux enfantement de dix énormes volumes, il trouve pour un nouvel ouvrage une patience plus ingénieuse, des soins plus caressants encore que par le passé. Peut-être même que dans son désir de ne rien omettre, il a mentionné des écrits par trop insignifiants : en multipliant les notices et les jugements, il a oublié, selon nous, que sa tâche est, non pas de faire une histoire littéraire, mais d'en préparer simplement les matériaux. Au reste, le reproche d'être trop complet est un de ceux que les bibliographes acceptent facilement, et il ne nuira pas au succès de la *Littérature contemporaine*, qui deviendra le manuel de la librairie, de même que la *France littéraire* est devenue le guide des hommes studieux.

Vita di Caterina de' Medici. Saggio storico di Eugenio Alberi (2).— Cette nouvelle biographie de Catherine de Médicis doit son principal intérêt à la communication faite à M. Alberi, des pièces diplomatiques et des correspondances confidentielles conservées dans les archives de Florence. La mémoire de Catherine gagne beaucoup à cette révélation tardive. La plupart des historiens nous ont montré jusqu'ici, dans la mère de Charles IX, une femme impérieuse, perfide, prompte au crime, dominée par une idée fixe, l'extermination de l'hérésie, et complotant le massacre des huguenots, sept ans à l'avance, dans une conférence qu'elle eut à Bayonne avec le farouche duc d'Albe. L'impression laissée par le livre de M. Alberi est bien différente. Suivant lui, Catherine, dédaignée par Henri II, qui était follement épris de la belle Diane de Poitiers, conserva, même après la mort de son mari, la contrainte et la défiance naturelles aux personnes qui ont longtemps souffert. Elle était naturellement ennemie des résolutions violentes, et si, pour le malheur de sa vie, elle fut obligée d'accepter la complicité du grand crime qui fait tache dans notre histoire, elle n'a pas encouru le reproche odieux de préméditation.

La cour de France, dit l'auteur italien, fort indifférente sur les principes religieux, eût accepté assez volontiers les conséquences politiques de la réforme. Elle sympathisait avec ces huguenots qu'elle était obligée de combattre. Au lieu de conspirer avec le duc d'Albe le massacre des hérétiques, la reine-mère, désespérée de ne pouvoir les appuyer ostensiblement, faisait jouer en leur faveur les

(1) Elle doit former 3 ou 4 gros vol. in-8°. Chez Daguin frères, quai Malaquais, 7.
(2) 1 vol. grand in-8° avec 18 portraits : à Florence et à Paris, chez Benjamin Duprat, rue du Cloître-Saint-Benoît, 7.

ressorts secrets de sa diplomatie. Elle s'épuisait en promesses pour déterminer le duc de Florence, Cosme Ier de Médicis, à seconder les révoltés des Pays-Bas ; elle lui offrait de l'aider à conquérir la Corse sur les Génois, et lui faisait espérer le titre de grand-duc de Toscane, qu'il ambitionnait ardemment. Le rusé Florentin ne prêtait l'oreille aux insinuations de sa parente que pour les déférer secrètement à la cour de Madrid, et s'y faire un mérite de sa trahison. Bien loin de porter secours aux révoltés, Cosme fait passer au roi d'Espagne cent mille sequins pour soudoyer l'armée du duc d'Albe. Catherine ne tarde pas à être instruite de ces faits, et, dans le premier emportement de la colère, elle accable son frère de reproches ; mais elle sait que dans les évolutions politiques, les plus fiers tacticiens peuvent être conduits à miner la position où ils se retranchaient précédemment. Elle ne désespère donc pas de ramener le duc Cosme à ses desseins. Les sollicitations deviennent plus pressantes que jamais ; la négociation est conduite par un certain Galéas Frégoso, un des subtils Italiens disséminés alors dans les cours de l'Europe, où ils étaient les agents brevetés de toutes les intrigues. Nous allons transcrire ce qu'on lit à ce sujet, dans un message du 16 avril 1571, adressé par le duc de Florence, à son représentant à la cour d'Espagne : c'est un renseignement précieux dont il faut savoir gré à M. Alberi. « Notre envoyé en France fut entrepris par Jean Galéas Frégoso, qui voulut l'induire à donner aide au duc de Nassau dans la guerre de Flandres ; il a été de plus sondé par le comte de Nassau en personne, par l'amiral de Coligny, par Théligny, son gendre *au nom du roi*, et enfin *par le roi lui-même*, qui a donné une lettre écrite de sa main à Galéas. » Le duc Cosme recommande à son ambassadeur de faire valoir à Madrid l'importance de cette révélation, et de solliciter le titre de grand-duc, qu'il pourrait obtenir par l'influence française, mais qu'il veut devoir uniquement au roi d'Espagne.

Les historiens, en général défavorables à Catherine, ont remarqué qu'en ordonnant la Saint-Barthélemy, elle avait agi contre ses intérêts personnels, et que sans doute elle avait cédé au transport d'un fanatisme aveugle. « On a peine à concevoir, a dit Voltaire dans son *Essai sur les Mœurs*, comment la reine, à qui le parti huguenot était celui qui lui faisait le moins d'ombrage, put prendre une résolution si barbare. » La vérité des faits, judicieusement rétablie par M. Alberi, est que le massacre des huguenots, loin d'avoir été le résultat d'un complot tramé de longue main dans le conseil royal, ne fut qu'un audacieux guet-apens, qu'un violent coup de tête de la part des Guises, qui en recueillirent tous les avantages ; qu'au contraire, par une fatalité étrange, Charles IX fut obligé d'assumer aux yeux de l'Europe l'odieux d'un crime qu'il détestait, et qui venait d'annuler en un instant les résultats de la politique suivie par sa mère depuis douze années.

Le véritable ennemi des huguenots, dit avec raison M. Alberi, était le peuple de Paris, dont la dévotion naïve, aigrie à dessein par les manœuvres des princes lorrains et des agents espagnols, était dégénérée en une sorte de frénésie religieuse. Il avait déjà été conduit au dernier point d'exaspération, lorsque eut lieu la tentative d'assassinat faite sur l'amiral de Coligny, à l'instigation des Guises. Les protestants furieux se rassemblent autour de leur chef blessé dangereusement ; de leur côté, les Parisiens ne peuvent voir de sang-froid l'attitude hostile des réprouvés qu'ils ont en horreur. Une collision est inévitable : quel parti prendra la cour ? La neutralité absolue serait une abdication : incliner vers

la minorité protestante, ce serait blesser le sentiment national et faire trop beau jeu aux princes lorrains, chefs avoués du catholicisme. Pendant que les conseillers de la couronne sont dans une perplexité cruelle, le duc de Guise ne néglige rien pour émouvoir la population parisienne. Il met sur pied la milice bourgeoise, qui ne compte pas moins de soixante mille hommes bien armés et échauffés par le fanatisme. Cette milice est la force la plus vive du royaume : on ne peut sans danger la laisser dans la main d'un ambitieux ; pour la lui arracher, l'unique moyen est de le supplanter aux yeux de la foule, et d'accepter le plan infernal sur lequel il espère élever sa popularité. Le duc de Guise est donc mandé au dernier conseil, tenu pendant la nuit du 23 au 24 août 1572 ; des ordres lui sont donnés pour l'accomplissement du hardi coup de main qu'il a déjà préparé; il avait cru dominer le mouvement ; par ces ordres qu'il reçoit, il descend au rôle d'exécuteur subalterne. La fatale consigne n'est que trop fidèlement exécutée. Dans la première ivresse du sang, le peuple parisien entonne un chant de triomphe ; les instigateurs du massacre sont portés aux nues, comme les vengeurs du ciel et les libérateurs de la France. Le roi a la faiblesse de vouloir ravir à son rival tout le mérite de ce triste succès ; il assemble solennellement le parlement, et réclame la responsabilité du coup d'Etat, en déclarant qu'il a cru devoir punir par un châtiment exemplaire une conspiration contre sa personne.

Cette démarche éclatante produisit l'effet que les conseillers de Charles en attendaient ; on crut aisément que la sanglante tragédie avait été concertée entre le roi et sa mère. L'ambassadeur florentin résidant à Paris se laissa d'abord prendre aux apparences. Le message qu'il expédia à son maître, sous l'impression des faits, a été retrouvé dans les archives de Florence par M. Alberi ; l'exaltation qui y règne en fait une pièce caractéristique. « Pouvait-on mieux attendre, dit-il, de ce vrai Charlemagne (*di questo Carlo veramente magno*), et de sa très-glorieuse mère, et des deux Césars ses frères ? Que dire des princes de la maison de Guise et de ces autres seigneurs qui ont exécuté, avec autant de valeur que de prudence, les très-saints ordres de leur bon roi, et qui n'applaudirait à ce peuple parisien qui s'est levé avec tant de joie, etc. ?... Soit loué le Dieu tout-puissant, qui me donne occasion de vous annoncer ces merveilleuses nouvelles, et soit béni le triomphant saint Barthélemy, qui, dans le jour de sa fête, a daigné prêter aux fidèles son tranchant couteau (1), pour l'accomplissement du sacrifice salutaire ! »

Cependant, continue l'auteur, à la suite de la crise fatale qui détruisait les résultats de sa courageuse persévérance, la reine-mère tomba dans une consternation profonde. Mais, chez les natures fortes, le découragement n'est jamais de longue durée ; le grand ressort, un instant relâché, reprend subitement une énergie nouvelle. Catherine se remit donc bientôt à l'œuvre, et renoua les trames politiques qui avaient pour but de fortifier la faction des huguenots, comme contrepoids au parti catholique. Les dépêches d'un nouvel ambassadeur florentin, beaucoup plus clairvoyant que son prédécesseur, témoignent fréquemment de ces dispositions. Il résulte de ces pièces que, deux mois après la Saint-Barthélemy, la cour prend des mesures pour prévenir un nouveau massacre, et fait punir ceux qui le méditaient. Le cardinal Orsini, envoyé en France pour présenter les félici-

(1) On sait que saint Barthélemy, qui fut écorché vif, est ordinairement représenté avec un couteau à la main.

tations du saint-siége, n'est pas admis en présence du roi. Il reçoit à la cour un accueil si froid, qu'il demande aussitôt son rappel : on le laisse partir et on donne ordre aux gouverneurs provinciaux d'éviter les démonstrations sur son passage. La conduite du siége de La Rochelle est confiée au maréchal de Biron, qu'on croit huguenot, ou tout au moins ennemi des Guises. D'autres agents étrangers, attachés au parti catholique, se plaignent également des machinations de la reine-mère pour rétablir la cause de la réforme.

La peine que M. Alberi a prise, pour laver la mémoire de son héroïne des soupçons qui pèsent sur elle, donne trop souvent à sa narration le ton du panégyrique. On sent que, dans le choix et dans le développement de sa thèse, il a été préoccupé du désir de justifier le génie italien, dont Catherine de Médicis est, dans l'opinion des peuples septentrionaux, un des types le plus rembrunis. Il n'a rien négligé d'ailleurs pour que son plaidoyer se présentât avec tous les genres de séductions. Les grands personnages qui ont balancé avec Catherine les destinées de la France, revivent autour d'elle, dans une collection de dix-huit portraits, dessinés d'après les originaux les plus célèbres, avec un remarquable sentiment de la réalité historique. Le livre que M. Alberi a modestement présenté comme un essai, prendra donc rang parmi ceux qu'il est nécessaire de consulter pour connaître le XVIe siècle, et il en sortira un utile enseignement. En pensant que les Guises, ennemis acharnés des huguenots, ont été traités avec ménagement, et qu'au contraire Catherine et son fils Charles, secrètement favorables à la réforme, ont été voués à l'exécration par les protestants et par les historiens du dernier siècle qui ont sucé le lait du protestantisme, on comprendra qu'en politique rien n'est plus dangereux que les tergiversations et les demi-mesures ; on remarquera qu'un adversaire franchement déclaré obtient du moins le respect, tandis que ceux qui, par faiblesse de caractère ou par fatalité de position, veulent user de ménagements et se maintenir entre les extrêmes, s'exposent au mépris et à la haine de tous les partis.

A. COCHUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 mars 1841.

La querelle entre l'Angleterre et les Etats-Unis paraît s'envenimer. Il est probable aujourd'hui qu'un différend territorial sans importance réelle fera éclater une lutte sanglante. L'Angleterre se sent blessée des chicanes et des violences des Américains ; l'Amérique s'irrite du langage quelque peu sec et impérieux de l'Angleterre. L'orgueil national des deux peuples s'exalte, et on ne peut attendre la mesure et la prudence nécessaires ni de la Grande-Bretagne, toujours disposée à traiter ses anciennes colonies avec les souvenirs et la hauteur d'une mère-patrie, ni des Etats-Unis, livrés qu'ils sont à la violence des partis et aux emportements d'une démocratie indisciplinée. Si M. Mac-Leod est condamné, le ministre anglais demandera immédiatement ses passe-ports. Une rupture deviendra inévitable. S'il a été acquitté, les négociations pourront être reprises sur la question territoriale. Une transaction sera alors possible ; c'est le seul moyen raisonnable de mettre fin à des prétentions qui paraissent d'un côté et de l'autre fort exagérées. Il est sûr du moins que ni l'une ni l'autre puissance ne peut alléguer des preuves irrécusables du droit qu'elle réclame.

Nous ne sommes pas de ceux que réjouirait une lutte sanglante entre les Etats-Unis et l'Angleterre. Sans doute, la France n'a pas eu dernièrement à se louer du gouvernement américain ; on a souvent accusé les républiques d'ingratitude ; les Etats-Unis, dans leurs rapports avec le gouvernement français, n'ont pas toujours fait mentir le vieil adage. Sans doute encore, nous aurions le droit de ne pas nous affliger des pertes et des embarras de l'Angleterre. Nous ne voulons pas céder aux inspirations d'un patriotisme étroit et vindicatif. Quoi qu'il en soit des erreurs de leurs gouvernements, les Etats-Unis et l'Angleterre sont, parmi les grandes puissances, les seules qui, dans la carrière sociale, suivent une ligne parallèle à la nôtre, les seules qui proclament les principes que nous proclamons, et les libertés que la France a deux fois conquises. Ce serait un triste spectacle que cette lutte de deux peuples civilisés, cette lutte née d'une cause futile et ne pouvant aboutir à un résultat sérieux, sans compter d'ailleurs les pertes qui en résulteraient pour l'industrie et pour le commerce, les difficultés et les querelles auxquelles pourrait donner lieu la navigation des neutres.

L'Angleterre n'a pas été heureuse dans son expédition contre la Chine. La maladie dévore ses troupes, tandis que les Chinois prolongent par leurs ruses diplomatiques l'inaction des Anglais. Bientôt le commandant anglais aura besoin de renforts, et tout sera à recommencer. En attendant, le commerce des Indes a vu diminuer de plus de 80 millions par an le montant de ses transactions avec le céleste empire. Le gouvernement anglais, en voulant soutenir par la force une cause d'ailleurs fort injuste, n'a pas suffisamment considéré la nature du pays, le caractère du peuple auquel il avait affaire, et les difficultés de tout genre qu'il devait nécessairement rencontrer. C'est souvent un embarras que d'avoir maille à partir avec des lâches. Lorsqu'il faut aller chercher son adversaire à une distance énorme et dans des parages difficiles, on doit désirer qu'il ose en venir tout de suite à une action décisive. Les Chinois, qui ne brillent pas par la bravoure, mais qui ne manquent pas d'une certaine habileté, de l'habileté des gens faibles et rusés, ne veulent ni se battre, ni céder. L'empereur de la Chine a pour lui le climat, les distances, l'immense étendue de son empire, et la stupide résignation de ses peuples. Quand les Anglais auront dévasté et conquis un coin de l'empire, quel profit en retirera la Grande-Bretagne? Après avoir perdu ses soldats, elle perdra les fruits de l'expédition ; et si elle voulait conserver ses conquêtes et fonder une sorte de colonie chinoise, elle y rencontrerait, par la nature des choses, des obstacles bien autrement graves que ceux qu'elle a dû vaincre dans l'Inde. La Russie a sans doute l'œil ouvert sur les affaires de la Chine, et un œil clairvoyant et jaloux.

En attendant, le représentant russe à Londres, M. de Brunow, s'est donné le facile plaisir de jeter, dans un banquet aux gobe-mouches de la Cité, un de ces discours qui font sourire si finement les augures de la diplomatie lorsqu'ils se rencontrent dans leurs sanctuaires. Il est vrai que M. de Brunow a surpassé tout ce qu'on avait fait de plus hardi et de plus amusant en ce genre. Il a sans doute attendri les honnêtes marchands qui l'écoutaient, lorsqu'il a parlé avec tant d'onction de la bonté grande et de l'humilité évangélique de l'empereur Nicolas, qui, dans l'affaire d'Orient (comprenez-vous, dans l'affaire d'Orient!), a bien voulu, avec une modestie rare, servir de second, que dis-je? pas même de témoin, mais de conseil à lord Palmerston. Et voilà, qu'on le sache bien, comment le gouvernement russe est décidé à en agir toujours avec son nouvel allié : tout pour les intérêts de l'Angleterre, pour la paix du monde, pour la plus grande gloire du sultan! Pour la Russie, le contentement d'une bonne conscience, les joies si pures et si intimes du désintéressement et de l'abnégation suffisent à l'ambition de l'héritier de Catherine. Que Dieu lui donne satisfaction !

En attendant, le divan, sous les inspirations toujours tracassières et *brouillonnes* de lord Ponsonby, ne tient aucun compte du traité du 15 juillet, ni des conseils de ses puissants alliés. Maintenant qu'il a retiré des mains de Méhémet-Ali la Syrie et la flotte turque, il veut lui imposer les conditions les plus iniques et les plus humiliantes. Il veut déshonorer les cheveux blancs du pacha et réduire le vainqueur de Nézib au rôle d'un fonctionnaire de la sublime Porte. Disons notre pensée tout entière : nous n'en sommes pas blessés à l'endroit de Méhémet-Ali; nous serions plutôt charmés de le voir acculé entre l'infamie et l'énergie, curieux de savoir une fois s'il était réellement un homme de quelque valeur. Certes, s'il se résigne aux conditions qu'a dictées la haine de lord Ponsonby, s'il ne se rappelle pas qu'il possède encore un Etat et une armée, et que même dans

l'intérêt de sa famille une résistance désespérée vaudrait mieux, qu'elle lui donnerait plus de chances de succès qu'une lâche soumission, il sera démontré pour nous que le Napoléon au petit pied de l'Orient n'était qu'une création fantastique de la presse, qu'une hallucination de quelques voyageurs. Toute idée d'héroïsme et de dignité à part, le pacha ne comprendrait pas la situation des choses en Europe, s'il craignait, par sa résistance à une pareille iniquité, de ramener sur les côtes de l'Egypte les flottes combinées des puissances, s'il croyait qu'on ira bombarder Alexandrie et conquérir l'Egypte pour soutenir les hardiesses posthumes du divan et les nouvelles extravagances de lord Ponsonby. L'Europe n'en veut pas davantage : elle ne recommencera pas une expédition en Orient ; elle ne veut pas que des oreilles, qui pourraient enfin s'en blesser, y entendent de nouveau le bruit du canon anglais ; il a été suffisamment entendu à Sébastopol et à Toulon. Ce sont des émotions qu'il ne faudrait pas renouveler. Derrière la diplomatie il y a partout, même en Russie, le gouvernement de l'intérieur, et derrière le gouvernement, le pays. Nous sommes convaincus que la diplomatie désapprouve sérieusement les prétentions de la Porte.

Il est probable qu'on la déterminera à biffer les clauses injurieuses qu'elle vient d'ajouter à l'investiture du pacha. Dans tous les cas, si le pacha résiste, les puissances n'épouseront pas la cause du sultan. Elles regarderont le différend comme une querelle d'intérieur, étrangère à la politique européenne, et ne pouvant, quelle qu'en soit l'issue, toucher à la question de l'intégrité de l'empire ottoman. Les puissances veulent en finir avec le traité du 15 juillet ; elles désirent ardemment pouvoir le regarder comme un fait accompli, et en conséquence comme un document purement historique et sans autre influence sur la marche ultérieure des affaires européennes. C'est une convention boiteuse dont on voudrait faire oublier l'existence. On comprend les causes de ce désir. Nous ne reviendrons pas aujourd'hui sur une question que nous avons souvent examinée. Nous croyons que nos dernières conjectures étaient fondées ; encore une fois, il serait aussi injuste que téméraire de vouloir aujourd'hui apprécier des résultats qui ne sont pas encore réalisés, qui peuvent ne pas l'être. La réserve est d'autant plus nécessaire, que des faits nouveaux en Orient et en Occident pourraient donner aux affaires générales une direction imprévue, et modifier profondément l'état actuel des relations internationales.

L'Orient et l'Amérique, l'Amérique surtout, ont fait perdre de vue les autres points de l'extérieur. La régence espagnole va se trouver en présence des cortès. Nous ne partageons pas l'opinion de ceux qui redoutent cette épreuve pour la tranquillité de l'Espagne et pour le trône de la reine Isabelle. Les exaltés ne semblent pas se trouver en majorité dans la nouvelle assemblée espagnole : encore moins sont-ils en majorité dans le pays. En Espagne comme ailleurs, et là plus qu'ailleurs, les exaltés ne sont qu'une minorité à la fois imperceptible et bruyante ; ils ne doivent leur importance qu'à l'apathie de la majorité, à cette apathie, qui, en Espagne surtout, peut, avant de s'émouvoir, supporter les désordres les plus fâcheux, endurer des outrages sanglants. Il y a cependant en Espagne plus qu'ailleurs des souvenirs, des traditions, des sentiments qui, malgré l'indolence du parti modéré, opposent une barrière infranchissable aux exaltés. Le principe monarchique n'est pas seulement dans la tête, mais dans le cœur des Espagnols. Ils ne regardent pas seulement la monarchie comme une institution politique, bonne en soi, utile, nécessaire à un grand Etat

européen ; ils l'aiment, ils la révèrent, ils y sont attachés comme à une institution nationale, comme à une partie essentielle de l'Espagne ; l'Espagne et la monarchie, la monarchie espagnole, ne sont donc pour eux qu'une seule et même chose. Ils ne les ont jamais connues ni aperçues l'une sans l'autre. Les séparer, c'est une de ces abstractions de la pensée qu'un peuple comme le peuple espagnol traite de folie. En parlant de l'Espagne, on oublie trop souvent son histoire ; ce n'est cependant que par son histoire qu'on peut expliquer la politique d'un peuple, ses erreurs, ses efforts, ses tendances. L'Espagne se traînera longtemps encore dans une ornière raboteuse et difficile. Menacée tous les jours d'un bouleversement qui, heureusement pour elle, ne peut s'accomplir, s'efforçant tous les jours d'établir dans le gouvernement de l'Etat un ordre, une règle dont elle sera longtemps encore incapable, l'Espagne, à travers ces difficultés et ces périls, profitera cependant de l'esprit du temps, s'éclairera peu à peu de la lumière générale et entrera un jour effectivement dans le giron politique où la nature et la géographie l'ont placée. Séparée invinciblement des Etats absolutistes et stationnaires, rattachée à la France par le voisinage, à l'Angleterre par les communications maritimes, secondée dans ses nobles efforts par les deux grands Etats constitutionnels, repoussée, tourmentée, méconnue dans son droit par les cours du Nord, l'Espagne, sans s'assimiler servilement ni à l'Angleterre, ni à la France, sans perdre son caractère national, sans cesser d'être elle-même, sera un jour un pays d'ordre, de progrès et de liberté. Certes, ce n'est pas aujourd'hui, ce n'est pas demain que ces prévisions pourront se réaliser. De mauvais jours sont encore réservés à l'Espagne, les jours de l'expiation ne sont pas encore révolus. Il n'est pas moins vrai qu'elle a franchi sans sombrer les passages les plus redoutables de sa difficile carrière, et qu'elle avance désormais, péniblement sans doute, mais nécessairement, vers un meilleur avenir. Le jour viendra où le parti modéré, qui ne manque pas de lumières, aura honte de son inaction et du mal qu'elle fait au pays ; le jour viendra où le parti des campagnes, le parti carliste, absolutiste, monacal, pénétré, modifié à son insu par les idées du temps, sentira ses aveugles rancunes s'apaiser, verra ses préjugés se dissiper, et rougira de voir les amis de l'ordre partagés en deux camps ennemis, pour être témoins impassibles et quelque peu ridicules des emportements d'une poignée d'énergumènes, disciples serviles d'une école étrangère, utopistes insensés dont les idées et les projets n'ont rien d'espagnol.

En Suisse, la diète extraordinaire doit se réunir demain à Berne pour s'occuper de la question argovienne. D'après les délibérations cantonales, il est hors de doute aujourd'hui que le parti modéré peut seul former en diète une majorité. Si les cantons de l'extrême gauche et de l'extrême droite, ou, comme on dit, les *radicaux* et les *sarniens*, ne lui apportaient pas, soit les uns, soit les autres, un nombre de voix suffisant, qu'en résulterait-il ? L'inaction, l'impuissance de la diète. Cela ne peut convenir ni aux sarniens, puisque le *statu quo* serait cause gagnée pour l'Argovie, ni aux radicaux, car, il est juste de le reconnaître, ils aiment trop leur pays, ils sont trop bons citoyens pour vouloir donner à l'Europe le triste spectacle de l'impuissance de l'autorité fédérale. On peut sans doute désirer, appeler de tous ses vœux la réforme de cette autorité ; on peut la désirer plus forte, plus appropriée aux circonstances nouvelles où se trouve placée la Suisse. Toujours est-il que la diète est aujourd'hui l'ancre de salut pour la confédération ; c'est dans la diète qu'est tout entière l'importance politique, la force

morale du pays, à l'intérieur et à l'extérieur. Le jour où la diète se trouverait frappée d'impuissance, le jour où il serait démontré qu'elle n'a plus d'action sur le pays, que les individualités cantonales, récalcitrantes, égoïstes, ne peuvent plus former un faisceau, et présenter à la Suisse, à l'Europe, une majorité respectée et respectable, la confédération suisse ne serait plus qu'un vain mot, un mot que personne ne voudrait prendre au sérieux. Il en est des Etats comme des particuliers. Un grand seigneur pouvait se livrer à ses caprices, faire des folies ; moralement il n'en était que plus coupable ; en fait, son rang, ses richesses, sa parenté, sa clientèle, sa puissance, le mettaient à couvert des conséquences de ses excès. Un bourgeois, au contraire, pour faire son chemin dans le monde, a besoin d'une conduite régulière, d'une vie honnête, de l'estime de ses voisins, de cette faveur que le public n'accorde réellement qu'aux hommes sans reproche.

La diète suisse, dans ces dix dernières années, dans ces années si pleines pour elle de périls et de difficultés, a fait preuve en mainte circonstance de force et de modération. Par sa sagesse et son énergie, elle a prévenu de grands malheurs. Nous sommes convaincus qu'elle ne manquera pas à la Suisse dans la circonstance actuelle. Elle trouvera moyen de concilier avec la dignité du pays et avec les égards qui sont dus à un gouvernement cantonal les droits froissés de la population catholique. La question se présente sous deux faces, le maintien des couvents et la destination des biens qui appartenaient à ces corporations. Sans doute il serait exorbitant de vouloir contraindre un gouvernement à garder chez lui des corporations qu'il croirait nuisibles à la chose publique. La question de savoir si elles le sont réellement est une question d'appréciation politique, appréciation que nul n'a le droit de faire que le gouvernement lui-même, que nul du moins n'a le droit de lui imposer. La question financière est autre. Ce qu'on peut dire de plus raisonnable, c'est que l'art. 12 du pacte de 1815 n'a pas entendu perpétuer ce qui est hors des prévisions humaines, je veux dire l'existence matérielle des couvents. En effet, ne pouvait-il pas arriver qu'on ne trouvât plus en Suisse de religieuses ni de moines ? Le gouvernement argovien pourrait-il être contraint et forcé d'admettre dans ces couvents une population d'étrangers, d'hommes ennemis peut-être de la Suisse, de son gouvernement, de ses institutions ? Nul n'osera le dire. C'eût été une atteinte trop profonde à la souveraineté, c'eût été priver le gouvernement de tous les cantons où se trouvent des couvents, d'une attribution précieuse, d'un pouvoir nécessaire. L'Autriche voudrait-elle renoncer au droit de ne pas recevoir ou d'expulser les étrangers dont la présence lui déplaît ou l'inquiète ? Ce qu'on a pu garantir, ce n'est pas l'existence des corporations religieuses, mais la propriété de leurs biens au profit de la population catholique. On a pu prévoir le cas d'un gouvernement composé en majorité de protestants, et qui, en supprimant les couvents, s'emparerait des biens qu'ils possèdent : on a voulu donner aux populations l'assurance que ces pieuses fondations ne sortiront pas du patrimoine catholique. C'est là une garantie à la fois équitable et possible. Elle n'implique point avec la souveraineté cantonale. Elle indique à la diète le moyen de mettre fin à la contestation, moyen analogue à ce qui se pratique dans d'autres cantons, à Saint-Gal, par exemple.

Au surplus, la diète et les cantons apporteront d'autant plus de mesures et d'équité dans ces délibérations, que nul n'a essayé d'intervenir politiquement dans la question, que nul n'a essayé de faire violence à la Suisse. Quoi qu'on en dise, il n'y a pas eu d'intervention diplomatique, il n'a pas été passé de note au direc-

toire. La réclamation du pape n'est pas une réclamation politique. Le chef du catholicisme s'adresse à l'autorité fédérale ; qui pourrait s'en plaindre? Il fait ce que pourrait faire un chapitre, un évêque. L'Autriche a fait des observations relatives à la fondation première de ces couvents par la famille de Hapsbourg. A coup sûr, ces observations sont sans valeur : c'est là de l'histoire plus qu'ancienne et sans aucune portée légale aujourd'hui ; mais ces observations ne sont pas non plus un fait d'intervention politique. L'Autriche avait-elle l'intention d'aller plus loin ? de passer de la réclamation légale à l'intervention diplomatique, de joindre aux remontrances politiques la menace? La question est oiseuse. En politique, il faut s'en tenir au fait sans trop s'arrêter aux intentions. En fait, la note, si elle a existé (nous ne l'affirmons pas), n'a pas été présentée. Pourquoi? Peu importe. La dignité et l'indépendance de la Suisse ont été ménagées; c'est l'essentiel. C'est à la Suisse maintenant de nous montrer, par des mesures pleines à la fois de fermeté et de modération, qu'elle est en effet digne des égards et de la déférence que les puissances voisines ont eu à cœur de lui témoigner.

M. le général Bugeaud a pris possession du gouvernement de l'Algérie. Il en a commencé l'inspection; il visite, il observe, il encourage, il dirige ; tout annonce un gouverneur actif, éclairé, plein de ressources ; administrateur habile, homme de guerre redoutable aux Arabes, il paraît vouloir consolider notre conquête par les armes et par l'établissement colonial. M. Bugeaud entrera ainsi dans la bonne voie ; le canon et la charrue nous sont également nécessaires en Afrique. Nous l'avions dit, nous le répétons aujourd'hui avec M. le gouverneur général : des agriculteurs, vigoureusement protégés par une vaillante armée, peuvent seuls fonder en Afrique une puissance qui dédommage un jour le pays de ses avances et de ses sacrifices. M. Bugeaud est un agriculteur habile, pratique, un soldat actif et prudent; il peut mieux que personne résoudre ce double problème, vaincre et fonder, repousser les Arabes et appeler des colons qui remuent enfin ce sol africain et en fassent sortir de riches moissons et une végétation qui neutralise les principes délétères du climat. Nous n'étions pas admirateurs passionnés de M. Bugeaud, homme politique et orateur parlementaire ; nous sommes, au contraire, pleins de confiance dans l'avenir de la vaste colonie qu'il gouverne. M. Bugeaud est aujourd'hui tout entier à la chose à laquelle il est éminemment propre. Il rendra d'importants services au pays. Un des fils du roi, M. le duc d'Aumale, est allé rejoindre l'armée d'Afrique. C'est dire qu'une nouvelle campagne va s'ouvrir, qu'il y a en Afrique des périls à affronter, des ennemis de la France à combattre. Le pays applaudit à cette noble ardeur, et il est fier de voir que c'est avant tout sur le champ de bataille, en face de l'ennemi, que nos princes veulent être les premiers.

M. Villemain vient de présenter à la chambre des députés un travail important et qui préoccupe fortement les esprits. Nous voulons parler du projet de loi sur l'instruction secondaire, de ce projet qui doit réaliser une liberté promise par la charte et résoudre une question grave, délicate, dont les difficultés et les périls tiennent la solution en suspens depuis plusieurs années.

Cette grande question a occupé tous les hommes éminents de l'Université qui ont successivement dirigé le département de l'instruction publique. M. Guizot, après avoir doté le pays d'un vaste et beau système d'instruction primaire, avait présenté à la chambre un projet de loi pour régler la liberté de l'enseignement dans l'instruction secondaire.

M. Villemain, pendant le ministère du 12 mai, avait repris la matière en sous-œuvre, en profitant à la fois des idées de son prédécesseur et des travaux non moins importants de la commission de la chambre des députés. Le projet de M. Villemain ne put être présenté à la chambre : le cabinet du 12 mai céda la place au cabinet du 1er mars ; l'Université donna à l'instruction publique un chef également éminent et expérimenté dans la personne de M. Cousin.

Dans les huit mois de son ministère. M. Cousin a appliqué la rare activité de son esprit à toutes les branches de l'enseignement ; il a lui-même fait connaître au public les principaux actes de son ministère en en publiant un recueil dont l'introduction a paru dans la *Revue*, et a pu, dans sa brièveté lucide et substantielle, faire comprendre l'étendue et l'importance des réformes que M. Cousin essayait ou méditait. M. Cousin, profitant à son tour des travaux de ses prédécesseurs ainsi que de ses propres études, rédigeait aussi un projet de loi sur l'instruction secondaire, projet qu'il vient de publier, mais qu'il n'a pu soumettre aux chambres.

Enfin M. Villemain a pu, en rentrant aux affaires, se vouer de nouveau à ce travail difficile. Le projet de loi est présenté, et un exposé des motifs aussi remarquable par la sévère simplicité de la forme que par les hautes questions qu'il résume, appelle fortement l'attention de la législature sur les points les plus scabreux de l'administration et de la politique.

Nous ne pouvons pas aujourd'hui entrer fort avant dans cette matière importante. Elle demande une étude approfondie, une discussion sérieuse ; il est peu de matières plus délicates, plus compliquées que l'affranchissement de l'instruction secondaire au milieu d'une société renouvelée, plus appliquée à détruire qu'à conserver, plus éprise d'un avenir vivement espéré et mal connu, que des traditions du passé ou des avantages et des réalités du présent.

Nous reviendrons plus d'une fois sur une matière qui intéresse si vivement, si profondément l'Etat et la famille, le présent et l'avenir. Nous comparerons les divers projets, et, passant rapidement sur ce qu'ils ont de commun, nous examinerons plus particulièrement les points sur lesquels des hommes si dignes de la confiance du pays ont été d'un avis différent.

En attendant, nous remercions M. Villemain d'avoir franchement et nettement caractérisé cette liberté d'enseignement qne nous désirons, comme lui, voir s'établir parmi nous, mais qu'il ne faudrait pas cependant confondra avec ces libertés tout individuelles dont les rares abus ne sont pas une cause de perturbation dans l'Etat. L'enseignement, c'est la vie morale du pays ; un enseignement pervers ou inefficace tue les intelligences, exactement comme la disette ou la peste moissonne les générations physiques. La libre concurrence sans garanties suffisantes, c'est du délire.

Il faut que la liberté élève, au lieu de le rabaisser, l'enseignement secondaire. Une instruction forte peut seule préserver de l'abaissement une société démocratique. Redisons-le avec M. Villemain, on ne pourrait mieux dire : « Là où on essaie d'instruire un peu tout le monde, et d'élever le niveau commun des esprits, le degré supérieur d'instruction a besoin d'être plus complet et mieux ordonné, car la tâche de la vie sera plus laborieuse. Là où les distinctions sociales sont moins puissantes et plus contestées, celle qui vient de l'éducation, et qui tient à la fois à l'élévation des principes et au développement des connaissances, ne saurait être trop soutenue et trop encouragée par les hommes zélés pour la gloire et la stabilité du pays. »

M. Villemain s'est ensuite appliqué à réfuter un préjugé assez général. « On a dit que le système actuel d'éducation classique était trop répandu, qu'il formait trop de demi-savants, et qu'il surchargeait de vocations manquées et d'ambitions déçues notre société déjà trop inquiète. On s'est plaint de la foule qui encombrait toutes les carrières, et on a supposé une disproportion excessive entre le nombre des fonctions sociales et celui des aspirants que leur éducation dispose à les remplir. Les faits démentent cette idée.

» Qu'on prenne le tableau de toutes les professions, de toutes les occupations publiques qui exigent ou qui supposent un fonds choisi de connaissances, une véritable culture intellectuelle, et on se convaincra que de nos écoles publiques, des écoles particulières, et de l'éducation domestique, enfin, il sort à peine chaque année un nombre suffisant de candidats pour assurer le recrutement méthodique et régulier de la société dans toutes les fonctions électives ou déléguées, dans toutes les professions libérales, dans toutes les hautes industries qui forment pour ainsi dire l'état-major civil du pays.

» L'instruction classique, en effet, se résume et se constate par le baccalauréat ès-lettres. Or, le nombre exact des bacheliers reçus depuis douze ans offre pour moyenne 3,248 réceptions par année, et, d'autre part, toutes les positions sociales à occuper et à desservir dans la magistrature, l'administration supérieure, le barreau et diverses professions savantes, excèdent 60,000. Ces nombres rapprochés indiquent assez que, comparativement à la durée probable de la vie, les résultats actuels de l'instruction secondaire sont loin d'être imprudemment exagérés, et qu'ils ne sont pas même encore dans une proportion égale aux demandes régulières et successives de la société. »

Ces faits sont décisifs. Il importait de dissiper des préjugés et des craintes qui auraient pu pousser des hommes honorables à des résolutions directement contraires à l'esprit et aux exigences de notre état social.

C'est ainsi que M. Villemain est allé franchement au-devant de toutes les questions que soulève l'examen de cette importante matière. Nous y reviendrons bientôt, et, en rendant au beau travail de M. Villemain toute la justice qui lui est due, nous ne dissimulerons pas les doutes qu'ont fait naître dans notre esprit quelques-unes des dispositions du projet.

DE

L'INFLUENCE FRANÇAISE

EN ITALIE.

Après la chute de l'empire romain, les différentes provinces occupées par les barbares furent soumises à des lois dont la base commune était le droit de conquête, et auxquelles ce droit donnait partout un air de ressemblance. Devenant tour à tour la proie de nouveaux envahisseurs qui se les disputaient, bouleversées par des révolutions toujours renaissantes, auxquelles les anciens habitants assistaient en esclaves, ces provinces furent divisées en plusieurs Etats, quelquefois indépendants les uns des autres, souvent rattachés par le principe féodal. Partout où ce principe était en vigueur, le suzerain dut toujours finir par soumettre ses vassaux : là où il n'y avait que des pairs, il devait se rencontrer tôt ou tard un chef plus habile ou plus hardi que les autres, capable de triompher de ses rivaux. Ce travail de dissolution et de recomposition s'est opéré plus ou moins lentement dans toute l'Europe. C'est ainsi qu'après les invasions des Saxons et des Jutes, l'Angleterre fut divisée en sept royaumes qu'Egbert ne put réunir qu'au bout de trois cents ans, et que l'Espagne, envahie tour à tour par les Alains, les Vandales, les Huns, les Visigoths et les Maures, fut partagée en un si grand nombre d'Etats. Il fallut onze siècles pour que toutes ces couronnes des Asturies, d'Aragon, de Castille, de Majorque, de Cordoue, de Grenade, pussent se réunir sur la tête des descendants d'Isabelle et de Ferdinand-le-Catholique ; et il ne fallut pas moins de temps pour que la France, déchirée d'abord par tous ces rois de Metz, d'Orléans, de Paris, de Soissons, divisée plus tard en une multitude de duchés et de comtés dont les chefs savaient se rendre redoutables au roi, finît, après l'extinction des ducs de Bretagne et de Bourgogne et des comtes de Provence, par ne former qu'un seul Etat.

Cette force d'agglomération, qui tendait à réunir en un seul corps les débris des grandes provinces romaines et à rapprocher des éléments en apparence si

hétérogènes, résultait de plusieurs causes diverses. D'anciens rapports de race et de langue, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, mais dont l'influence incontestable se manifeste encore, la force et la persistance de l'organisation romaine que les barbares n'ont jamais pu parvenir à abolir entièrement, et qu'ils cherchèrent à imiter dès qu'ils sentirent le besoin de reconstituer quelque chose ; enfin, les circonstances géographiques, les chaînes de montagnes, les mers, les grandes rivières qui formaient des barrières naturelles entre ces diverses contrées, durent contribuer dans des proportions différentes à préparer les éléments de cet esprit d'unité qui est aujourd'hui le plus sûr garant de l'indépendance des nations.

Placée dans des circonstances analogues, envahie par les mêmes barbares, si l'Italie n'eût été soumise à des influences particulières, elle aurait traversé les mêmes révolutions et aurait fini, comme ces contrées, par ne former qu'un Etat. Si cette réunion ne s'accomplit pas, c'est que l'Italie ne put jamais être entièrement conquise, et ce qui s'y opposa, ce furent les papes. Plus capables d'appeler des auxiliaires que de se défendre par leurs propres forces, ne pouvant établir leur puissance temporelle qu'à la condition qu'ils ne seraient pas entourés de chefs trop puissants, n'ayant ni armée, ni patrie, soumis à un mode d'élection qui ne leur permettait pas d'aspirer à soumettre l'Italie, ils s'appliquèrent à perpétuer le désordre dans l'espoir de régner par les divisions. C'est le plus grand reproche qu'on puisse faire aux chefs de l'Eglise, que cet appel continuel des étrangers. Sous Théodoric et ses successeurs, les pontifes flottent entre les Grecs et les Goths ; après l'invasion des Lombards, ils appellent successivement Pépin et Charlemagne pour empêcher ces peuples de réunir l'Italie entière sous leur domination. Profitant de donations vraies ou supposées et de la faiblesse des successeurs de Charlemagne, les papes s'élevèrent peu à peu à un degré de puissance qui leur permit d'entreprendre avec les empereurs d'Allemagne la grande querelle des investitures. A l'aide des Normands qui venaient d'arriver en Italie, Grégoire VII empêcha Henri IV de s'établir à Rome. Dans ces luttes qui furent si longues et si acharnées, le principe municipal, qui avait survécu à la chute de l'empire romain, se releva avec une vigueur extraordinaire ; la ligue lombarde suffit d'abord pour contenir les Allemands. Mais, lorsque plus tard les empereurs héritèrent du royaume des Deux-Siciles, les papes, pressés de tous côtés par ces voisins dangereux, appelèrent les Français ; et, après beaucoup de sollicitations, Charles d'Anjou se chargea de mettre un terme à la crainte qu'avait la cour de Rome de voir l'Italie se réunir sous le sceptre des Hohenstaufen. Les conventions qui eurent lieu à cette époque entre le pape et le nouveau roi de Naples, prouvent que ce que le pape craignait par-dessus tout, c'était la réunion de l'Italie. Les dépêches originales et secrètes (*lettres closes*) de cette curieuse correspondance existent encore à Paris aux Archives du royaume et mériteraient d'être publiées. Dans le traité par lequel le pape appelait en Italie de nouveaux étrangers, il est dit et répété à chaque phrase que le chef de la nouvelle dynastie ne pourra devenir empereur, ni seigneur de Lombardie ou de Toscane, ni d'une partie quelconque de la Lombardie ni de la Toscane ; en un mot, qu'il ne pourra jamais tenter de réunir l'Italie. Au reste, malgré ces précautions, on sait que peu d'années après, le pape, redoutant probablement la trop grande puissance des Angevins, aida les Siciliens à la révolte et encouragea les Vêpres Siciliennes.

Il est à peine nécessaire de rappeler comment plus tard des pontifes, qui voulaient assurer à leurs parents l'héritage des républiques italiennes, se réconci-

liaient avec leurs plus cruels ennemis, les empereurs, et appelaient à leur secours ces bandes d'hérétiques qui venaient de saccager Rome plus brutalement que ne l'avaient fait les Goths d'Alaric. La réunion de l'Italie, que les papes avaient rendue impossible sous un prince, n'était guère plus aisée sous ces républiques, qui pendant trois siècles jetèrent une si vive lumière sur l'Occident, et donnèrent l'exemple, qui nous étonne tant aujourd'hui, du plus grand développement possible de la démocratie et de l'industrie avec le sentiment poétique excité au plus haut degré. Capables quelquefois de balancer la fortune des empereurs, elles étaient, par leur constitution, impuissantes à faire des conquêtes, et d'ailleurs la ligue de Cambrai prouva au monde qu'au besoin on savait aussi tourner contre ces républiques les armes étrangères. Tant que le reste de l'Europe fut, comme l'Italie, morcelé, les républiques italiennes, animées par un principe plus énergique, purent facilement repousser les attaques des princes étrangers ; mais, dès qu'il se forma partout de grands Etats, elles furent inhabiles à résister aux nations compactes et armées qui les entouraient. C'est en voyant l'impuissance où la démocratie était réduite que Machiavel, qu'on a si peu lu et si souvent cité, désespérant des républiques, voulut former un *prince* capable d'asservir et de défendre l'Italie. Il sentait que pour l'Italie il ne s'agissait plus alors de liberté, mais d'indépendance, et il espérait qu'à une époque où les princes seuls étaient forts, un prince pourrait chasser les étrangers d'une contrée qui n'avait besoin que d'être réunie. Personne ne répondit à cet appel fait par le secrétaire de la république de Florence, et les Farnèse, les d'Est, les Médicis, trouvèrent plus commode de régner sous le bon plaisir de l'étranger que de combattre son influence.

Bien que Charlemagne ait bouleversé la face de l'Italie, cependant, sous les rois de la seconde race, les Français n'exercèrent guère d'influence dans cette contrée. Ce fut plutôt l'Italie qui réagit sur la France, et ceux à qui le nouvel empereur d'Occident confia le soin de policer son peuple furent principalement des Italiens ou des hommes qui étaient allés s'instruire en Italie. Lorsque l'empire passa des Carlovingiens aux Saxons, les relations de la France et de l'Italie devinrent de moins en moins fréquentes, et ce ne fut que plus tard que les poésies des troubadours et les romans de chevalerie renouèrent les relations de ces deux pays. La littérature française s'était tellement répandue en Italie au XIIIe siècle, que, sans parler des poëtes italiens qui écrivaient en langue romane, on connaît plusieurs ouvrages écrits en français par des Italiens, tels que la chronique de Canale, le *Trésor* de Brunetto Latini, le livre de physique d'Aldobrandin de Sienne ; peut-être aussi la relation du voyage de Marco Polo fut-elle écrite d'abord en français. La bataille de Monteaperti, qui força tant de familles guelfes à chercher un asile en France, resserra les liens que l'activité des marchands lombards avait établis entre les deux pays, et enfin la conquête du royaume de Naples par Charles d'Anjou acheva de consolider ces liens.

Partageant avec le pape le soin de diriger la grande ligue guelfe, si souvent en guerre avec les Gibelins, dont l'empereur était le chef, le roi de France, au XIVe siècle, se trouvait investi d'un pouvoir moral immense en Italie, où il avait en outre pour alliés le pape, le roi de Naples et les comtes de Savoie. Pendant le séjour que firent les papes à Avignon, les relations entre les deux pays devinrent encore plus intimes, et l'on sait combien de familles italiennes vinrent à cette époque s'établir dans le midi de la France, où la plupart occupent encore un rang élevé. Ce fut alors que le roi de France forma le projet de fonder en

Italie un second royaume, qui aurait été donné à la branche d'Orléans, en obtenant du pape une cession générale de toutes les terres de l'Eglise pour lesquelles il aurait reçu l'équivalent en France. Les pièces relatives à cette négociation peu connue existent aux Archives du royaume à côté de la correspondance déjà citée relative à Charles d'Anjou : elles montrent combien la France tenait à assurer sa suprématie en Italie. On doit bien regretter que cette négociation, qui dura plusieurs années et qui fut au moment de réussir, ait échoué ; car, une fois le pape sorti d'Italie, les princes français établis à Naples et dans le nouveau royaume qu'on voulait fonder, aidés par les républiques guelfes, auraient fini par vaincre les Gibelins et par rejeter pour toujours les Allemands au-delà des Alpes. Alors, par la force des choses, se serait peu à peu accomplie cette réunion de l'Italie que Dante et les Gibelins avaient voulu voir s'exécuter sous les auspices de l'empereur, chargé par eux d'abattre le pape.

Plus tard, il est vrai, la France, déchirée par les factions et envahie par les Anglais, dut renoncer à exercer son influence au dehors, se résigner à assister à la ruine de la maison d'Anjou à Naples, et à laisser préparer la chute des républiques sans pouvoir s'y opposer ni en profiter. Cependant, dès qu'elle fut délivrée du soin de repousser les étrangers, elle porta de nouveau son attention sur l'Italie : Naples et Milan furent envahies successivement par Charles VIII, Louis XII et François Ier. Mais les Espagnols, alliés d'un jour qui se changèrent bientôt en redoutables adversaires, surent d'abord seuls, et ensuite réunis aux Allemands, empêcher les Français de s'établir dans la péninsule. Après la bataille de Pavie, François Ier parut oublier le rôle qu'il avait voulu jouer, et, négligeant les intérêts de la France au delà des Alpes, sembla satisfait de tirer des artistes de cette Italie pour laquelle il avait prodigué tant de sang et de trésors. C'est alors que la cour de Rome abandonna la France et se jeta dans les bras de l'empereur, et que l'on vit un pape florentin appeler des hordes barbares pour asservir sa patrie au profit de ses parents. On ne saurait s'empêcher d'éprouver encore un sentiment d'anxiété et d'admiration en voyant cette mère des arts, cette Florence qui s'était tant illustrée par les grands hommes qu'elle avait donnés au monde, abandonnée de tous ses alliés, n'ayant plus rien à espérer des puissances de la terre, se tourner vers le ciel, et, après avoir choisi Jésus-Christ pour roi, attendre seule avec confiance le choc de Charles V et du pape. Rien ne manqua au prestige de cette lutte admirable, ni l'espoir fondé d'une victoire qui aurait été miraculeuse, ni l'audace d'un Ferruccio, nouvel Annibal, sorti d'un comptoir, qui, pour délivrer sa patrie, forma le projet d'aller surprendre Rome, ni même le génie de Michel-Ange, qui voulut aider de ses propres mains à la défense du dernier rempart de l'indépendance italienne. Enfin Florence tomba : livrée par la trahison de ceux qui étaient chargés de la défendre, abandonnée par le roi de France qui oubliait ses promesses au sein des plaisirs, elle vit ouvrir ses portes à l'ennemi au moment où, après dix mois de siége, elle s'apprêtait à renouveler l'exemple de Sagonte (1). Cet abandon coûta cher à la France, qui perdit pour

(1) L'ambassadeur vénitien, Charles Capello, qui résidait à Florence pendant le siége, écrivait au doge de Venise, le 14 juillet 1530, que les Florentins étaient décidés à faire une sortie générale dès que Ferruccio, qui devait arriver de Pise au secours de la ville avec cinq mille hommes, serait en vue de Florence, et qu'ils voulaient tous vaincre ou mourir. Et il ajoutait : « Ils ont résolu que, si par malheur ils étaient

longtemps son influence en Italie et la confiance qu'on avait en ses promesses. Aussi, depuis lors, la France ne dut plus compter sur l'appui moral des Italiens, qui, livrés successivement à l'empire et à l'Espagne, ne purent voir, dans les irruptions des Français, qu'un moyen de changer de maître sans aucun espoir d'amélioration. Après l'abdication de Charles V, les Espagnols possédèrent Milan, Naples, la Sicile et la Sardaigne : ils rançonnaient tous ces petits princes italiens qui payaient volontiers des sommes énormes pour que leurs ambassadeurs pussent avancer d'un pas dans la chapelle de la cour à Madrid, et ils conspiraient sans cesse contre la république de Venise, qui, bien que déchue de son ancienne splendeur, luttait encore avec courage contre les Ottomans. La seule maison de Savoie, qui avait la clef des Alpes, put se ménager une espèce d'indépendance ; et, tirant habilement parti de sa position, elle sut, par des alliances instables et souvent renouvelées, étendre lentement ses possessions. Depuis trois siècles, le Piémont est le seul Etat en Italie qui ait su s'agrandir, et cet agrandissement continuel est d'un bon augure dans un pays où tous les éléments de vie et de vigueur politique semblent manquer.

Bien que les Français n'allassent plus aussi souvent se montrer en armes aux Italiens, cependant les relations entre les deux peuples se renouèrent d'une autre manière, et la France, qui essayait, par des mariages multipliés, de soustraire les princes italiens à l'influence exclusive de l'Espagne, vit arriver à la suite de Catherine et de Marie de Médicis une foule de courtisans et de favoris dont la conduite ne dut pourtant pas toujours cimenter l'alliance entre les deux nations. Plus tard, les efforts immenses que fit Louis XIV pour asseoir son petit-fils sur le trône des Espagnes, donnèrent une grande idée de la puissance du cabinet de Versailles ; mais, à la paix, la France, qui sembla renoncer à ses anciens projets, permit à l'Autriche de s'emparer du Milanais, qu'elle avait toujours convoité. On ajouta à cette faute celle non moins grave de donner la Toscane au duc de Lorraine, qui devait bientôt la rendre une dépendance de l'Autriche. La France aurait mieux fait de se réunir à la Hollande pour obtenir le rétablissement de la république de Florence ; car le grand-duc, pressé par un de ses ministres, le marquis Rinuccini, ne se refusait pas, dit-on, à rendre la liberté aux Toscans.

Les souvenirs du règne de Louis XIV s'évanouirent sous la régence et sous Louis XV, et la France, déchue, par la faute de son gouvernement, du rang qu'elle doit occuper en Europe, semblait menacée de ne plus exercer aucune influence au dehors, lorsquelle se releva plus forte et plus puissante que jamais par l'action de ses écrivains. C'est un fait bien remarquable que la lenteur avec laquelle se sont répandus en Europe les ouvrages des grands écrivains français

» battus, ceux qui seraient restés à la garde des portes et des remparts seraient obli-
» gés de tuer de leurs mains les femmes et les enfants, et d'incendier la ville, et qu'en-
» suite ils devraient sortir pour se réunir aux autres combattants, afin que, la ville
» étant détruite, il n'en restât que la mémoire de la grandeur d'âme des citoyens,
» pour servir d'exemple à ceux qui sont nés libres et qui veulent vivre en liberté. »
Ferruccio fut surpris, au moment où il approchait de Florence, par le prince d'Orange, général en chef des assiégeants, et auquel Malatesta, qui commandait à Florence et qui trahissait, avait promis de ne pas laisser faire de sorties. Le prince d'Orange et Ferruccio se battirent avec acharnement et périrent tous deux. Malatesta ouvrit bientôt les portes de la ville aux ennemis, après avoir poignardé un des commissaires envoyés par la république pour lui ôter le commandement.

du XVIIe siècle, tandis que leurs successeurs ont pénétré partout avec une merveilleuse rapidité. En Italie comme ailleurs, les écrits de Montesquieu, de Voltaire, de Rousseau, ont été lus universellement avant que les tragédies de Racine ou les sermons de Bossuet fussent connus. Cela tient en général à ce que les écrivains du XVIIIe siècle, qui ont porté si loin l'influence de la langue et des idées françaises, disaient avec hardiesse des choses nouvelles capables d'exciter les passions, d'ébranler les croyances et de frapper l'imagination, tandis que leurs admirables devanciers ne faisaient que reproduire sous des formes belles, mais anciennes, des principes déjà connus. En Italie, d'autres causes contribuèrent aussi à cette invasion de la littérature française. On croit généralement, et l'on répète sans cesse, en-deçà des Alpes, que le XVIIe siècle a été, pour la littérature italienne, une époque de décadence, et l'on semble oublier que, si Achillini et le chevalier Marino prodiguaient alors des *concetti* que l'Europe entière admirait et qui valaient à leurs auteurs de riches pensions, ce siècle, qui fut celui de Galilée, de Torricelli, de Redi et de l'académie *del Cimento*, vit la réforme de la philosophie en Italie, et que ces grands penseurs furent aussi d'éminents écrivains. La littérature, la langue, les arts ne déclinèrent en Italie qu'au XVIIIe siècle, et l'on sait combien, aux époques de décadence, on est disposé à accueillir les littératures étrangères. D'ailleurs, c'était alors le siècle des princes réformateurs ; et, comme souvent ils rencontraient des obstacles dans les pays qu'ils gouvernaient, ils s'aidaient des idées françaises pour faire réussir leurs projets. C'est ainsi, par exemple, que le grand-duc Léopold de Toscane qui, lorsqu'il devint empereur, signa la fameuse convention de Pilnitz, était d'abord en correspondance avec Condorcet, et lui soumettait ses plans de réforme et ses projets de code. Avant la révolution, les idées françaises avaient envahi toute l'Italie. La guerre d'Amérique, où l'on vit la France monarchique soutenir les droits des républicains, contribua aussi à augmenter l'influence de ces idées. Si, en 1789, la France avait dû franchir les Alpes, elle aurait été accueillie partout avec un enthousiasme universel.

Mais l'invasion ne se fit que huit ans plus tard, après tous les déchirements de la révolution, après tant de scènes lugubres racontées par des émigrés qui ne devaient pas ménager le gouvernement révolutionnaire, et après que le clergé, quittant presque en masse la France, avait excité contre la révolution française la haine de tout le clergé italien. Aussi, malgré les prodiges des premières campagnes d'Italie, malgré l'héroïsme de ces soldats de 1797, les Français ne furent bien accueillis que par quelques hommes doués d'un amour assez robuste de la liberté pour excuser les plus sanglants excès de la licence. Dans ses dépêches au directoire, Bonaparte se plaignait de l'isolement dans lequel, malgré le prestige de la victoire, se trouvaient les Français en Italie. Il fut, il est vrai, facile aux vainqueurs d'établir partout des républiques démocratiques ; mais ces républiques, qui avaient toutes pour loi fondamentale qu'aucun décret des autorités italiennes ne serait exécutoire qu'avec le *visa* d'un général français, donnèrent matière à de sérieuses réflexions aux plus chauds partisans de la liberté. Malgré les cris d'indépendance que l'on fit entendre, l'Italie fut traitée durement et en pays conquis ; les chefs-d'œuvre de l'art, les monuments les plus précieux de la science et de la littérature, furent enlevés aux musées et aux bibliothèques, et durent passer les Alpes. C'était là, si on le veut, le droit du vainqueur ; mais, en traitant avec cette rigueur les Italiens, on les blessait dans leurs sentiments les plus vifs. Le

gouvernement français abandonnait ainsi l'espoir de se créer des auxiliaires, il renonçait à l'influence qu'il aurait dû vouloir exercer sur l'Italie, et s'imposait l'obligation de vaincre toujours. Le mécontentement du peuple italien, fomenté par le pape et par l'Autriche, fut contenu et réprimé tant que Bonaparte resta en Italie ; mais, lorsqu'on le sut sur le rivage des Pharaons, et que l'on vit la fortune se déclarer contre les Français, les insurrections éclatèrent de toutes parts, et les nouvelles républiques furent bientôt renversées.

Ce fut un grand malheur, à notre avis, pour l'Italie que cette scission sur une question aussi capitale entre les gens éclairés qui désiraient la liberté, et le peuple qui voulait repousser les Français, et qui fit sur plusieurs points, à Naples surtout, une résistance désespérée. Sans doute, les partisans des Français, les *jacobins*, comme on les appelait en Italie, avaient d'excellentes intentions. Ils comptaient réformer une foule d'abus qui ruinaient l'Italie, ils voulaient la liberté, et ils surent l'honorer par leur courage sans la souiller par aucun excès. Malheureusement ils ne comprirent pas qu'avant la liberté il y avait l'indépendance, sans laquelle rien ne peut s'établir en Italie, et que, pour fonder l'indépendance, il fallait attirer le peuple, partager ses sentiments, faire cause commune avec lui et adopter ses croyances. Lorsque Napoléon entra en Espagne, certainement les Français amenaient avec eux une foule d'améliorations utiles et de réformes indispensables, et les *afrancesados* semblaient être les hommes du progrès. Cependant les véritables libéraux en Espagne furent ceux qui se joignirent au peuple pour repousser l'invasion. En effet, quoiqu'ils parussent combattre pour les abus, dès que l'élan fut donné, cette même nation, si dévouée aux moines, suivit partout où ils voulurent la guider les chefs en qui elle avait appris à avoir confiance sur le champ de bataille, et décréta bientôt l'abolition de l'inquisition. La constitution des cortès, qui est la plus libérale de toutes celles qu'on a forgées dans ce siècle, a été rédigée par des hommes qui semblaient les ennemis des réformes. Si à la fin du XVIIIe siècle le peuple italien avait vu les libéraux dans ses rangs, il les aurait investis de sa confiance, et, une fois réveillé, aguerri et bien commandé, il les aurait suivis partout où les intérêts de l'Italie l'auraient appelé. Ce fut là une faute d'autant plus grave que ces symptômes d'énergie dans un peuple si longtemps opprimé étaient plus extraordinaires. Aussi, depuis cinquante ans, l'action du libéralisme italien n'a produit que l'affaiblissement de ce principe d'énergie populaire sans pouvoir le remplacer par rien ; les hommes qui aiment l'Italie doivent bien déplorer ce résultat. Au reste, il ne faut pas qu'on se méprenne sur la nature de nos regrets : nous regrettons ce résultat pour la France aussi bien que pour l'Italie. La plus formidable insurrection italienne aurait été un mal bien passager pour une nation qui, comme la France, sait soutenir avec honneur des luttes contre toute l'Europe. Mais si, par les suites d'une telle insurrection, l'Italie avait pu se rendre indépendante et secouer le joug de l'Autriche, la France, rassurée pour toujours du côté des Alpes et n'ayant plus cette frontière à garder, aurait acquis ainsi un degré de sécurité et un accroissement de puissance qu'elle ne devrait pas hésiter à se procurer par les plus grands sacrifices.

Ce qui était peut-être possible d'abord cessa de l'être après les réactions sanglantes qui suivirent partout la retraite des Français. Les auto-da-fé de Sienne, les exécutions barbares de Naples, cimentèrent dans le sang les inimitiés des partis. A Naples, on vit Nelson, aveuglé par une femme de mauvaise vie, prêter son vaisseau amiral aux bourreaux de la reine Caroline, et, ce qui est encore

plus odieux, accepter un duché pour salaire de ce crime. Aussi dit-on qu'à Londres une main italienne a gravé le titre de *duc de Bronte* sur le tombeau du héros de Trafalgar.

Après la bataille de Marengo, Napoléon pouvait assurer l'indépendance italienne, et, en se faisant le protecteur du nouvel Etat, se créer un allié d'autant plus fidèle que les Italiens auraient su que leur sort était attaché à celui de la France, et que les défaites des Français devaient amener leur ruine ; mais il préféra des sujets mécontents à des amis dévoués. Et on dut le croire préoccupé de la crainte que l'Italie ne devînt trop puissante, lorsqu'on le vit réunir Rome, la Toscane et le Piémont à la France, faire un *royaume d'Italie* qui était à peine le quart de l'Italie, donner Naples à son frère et former même un petit Etat pour sa sœur. Comme la Sicile et la Sardaigne servaient d'asile aux rois de Naples et de Piémont, l'Italie, qui à présent est morcelée en huit Etats, se trouvait alors divisée en six. La différence, comme on le voit, n'est pas grande. Cet arrangement pouvait être utile pour la France en temps de paix et de prospérité ; mais, à chaque guerre avec l'Autriche, l'Italie devenait une charge, et il fallait dépenser beaucoup d'argent et sacrifier beaucoup d'hommes pour la contenir ; car les Italiens faisaient alors ce qu'ils ne cesseront de faire tant qu'on les traitera comme un peuple conquis : ils appelleront de tous leurs vœux les Français pour chasser les Autrichiens, et peu de temps après l'arrivée des Français, pour leur échapper, ils tendront les bras aux Autrichiens. Aussi, à l'approche de la chute de l'empereur, il y eut partout des émeutes et des soulèvements en Italie, et l'on sait qu'il y en eut même qui furent l'ouvrage des libéraux.

Cependant, en quittant l'Italie, les Français y laissèrent des souvenirs ineffaçables. Ils avaient fait beaucoup : le nouveau code, l'égalité devant la loi, la division des propriétés, l'abolition des mains-mortes et des substitutions, la suppression des ordres monastiques, étaient des améliorations dues aux Français, et qu'à la restauration les anciens gouvernements ne purent pas entièrement abolir ; ils avaient fait mieux : ils avaient armé et aguerri le peuple, ils avaient donné un exemple admirable de la puissance de la discipline à des hommes plus capables en général de montrer de la bravoure individuelle que de soutenir avec calme, réunis en bataillons, le choc de l'ennemi. Aussi, après leur départ, malgré les proclamations les plus énergiques, dans lesquelles on avait cherché, à l'aide des promesses de liberté et d'ancienne gloire militaire, à soulever les Italiens, on se garda bien de conserver en Italie une armée italienne, et l'on eut toujours soin d'éparpiller dans les cantonnements les plus reculés de l'empire les soldats qu'on tirait duroyaume lombardo-vénitien.

Les idées à l'aide desquelles en Allemagne comme en Italie on avait excité les peuples contre Napoléon ne pouvaient pas rester stériles ; et, lorsque la révolution d'Espagne fit croire aux Italiens que le temps était venu de secouer leurs chaînes, la révolution de Naples éclata, puis celle du Piémont, et une grande fermentation se manifesta dans la Lombardie et dans la Romagne. Si la France, à laquelle tout le monde tendait les bras depuis qu'on avait éprouvé de nouveau le joug de l'Autriche, se fût réunie à l'Angleterre et eût protesté contre les intentions de la sainte alliance, elle aurait raffermi son ascendant en Italie, et probablement l'invasion de Naples n'aurait pas eu lieu ; mais, inspirée par de mauvais conseils, elle donna son assentiment à la croisade qui se préparait contre la liberté italienne. On sait comment les choses se passèrent. La résistance ne fut pas longue,

et la réaction fut terrible. Tous les échafauds furent couverts de sang. L'Autriche seule n'en fit pas verser. Elle espérait peut-être se faire une réputation de clémence en envoyant pourrir au Spielberg des hommes chez lesquels, en 1814, elle s'était appliquée à exciter les sentiments qu'elle punissait avec tant de rigueur en 1821.

Ces excès ne pouvaient pas changer les sentiments des Italiens, et comme, après la guerre d'Espagne, on se persuada que le gouvernement français redoutait toutes les tentatives d'insurrection, et qu'il aiderait à les réprimer partout, on fit des vœux pour qu'il fût renversé, et l'on assista avec passion à ce combat admirable que l'opposition en minorité dans les chambres, mais en majorité dans le pays, livrait aux Bourbons. Ce fut à cette époque que l'influence française parvint à son plus haut degré en Italie. Malgré les rigueurs des gouvernements et l'habileté des douaniers, les discours de Foy, de Benjamin Constant, de Manuel, les pamphlets de Paul-Louis Courier, qui étaient lus et commentés d'un bout à l'autre de l'Italie, excitaient partout l'enthousiasme et entretenaient la confiance.

On peut concevoir par là avec quels transports l'Italie reçut la nouvelle de la révolution de juillet. Ce grand acte de la justice nationale frappa autant par le courage que les vainqueurs avaient montré dans le combat que par leur modération après la victoire; et toutes les espérances durent renaître lorsqu'on vit la Belgique, la Pologne, la Saxe, suivre l'exemple donné par la France, et le ministère tory renversé en Angleterre. Vers la fin de 1830, on pensa généralement que, pour étouffer les germes de ces révolutions, l'Europe monarchique ferait la guerre à la France, et que, pour se défendre, celle-ci serait forcée de proclamer l'émancipation de tous les peuples. Dans le cas où la guerre n'éclaterait pas, on crut que l'Europe se verrait forcée de reconnaître l'indépendance de tous les peuples qui se seraient insurgés.

Bientôt fut proclamé en France le principe de non-intervention. Dans cette circonstance, les Italiens auraient cru manquer à leur fortune, s'ils n'avaient prouvé qu'ils étaient capables de renverser des gouvernements qui ne vivaient que par l'appui de l'Autriche. Jusqu'à quel point furent-ils poussés à ces insurrections par la France? Jusqu'à quel point des hommes qui, immédiatement après la révolution de juillet, se trouvèrent portés au pouvoir plutôt par la part qu'ils avaient prise à ce grand événement que comme les représentants de la politique du pays, encouragèrent-ils les tentatives et les espérances des Italiens? C'est ce qu'il est bien difficile de déterminer. Il est probable que les uns en dirent plus qu'ils n'auraient dû dire, et que les autres comprirent plus qu'ils n'auraient dû comprendre. Toujours est-il qu'en entendant proclamer le principe de non-intervention, les Italiens crurent le moment opportun. On n'ignore pas comment se termina cette levée de boucliers. Les Autrichiens passèrent le Pô avec des troupes considérables, et sans même déclarer la guerre. Un changement de ministère s'ensuivit en France, et les Italiens, écrasés avant d'avoir songé à se défendre, furent encore plus sensibles aux sarcasmes dont on les accabla qu'à l'abandon qui avait amené leur chute.

Ce changement si subit porta un coup fatal à l'influence française en Italie. Non-seulement la défiance et le découragement firent place aux sentiments qui portaient généralement les Italiens vers la France, mais l'immense émigration qui fut la suite du triomphe des Autrichiens, éloigna du sol italien des milliers d'hommes imbus des idées françaises, et qui avaient de l'ascendant dans le pays.

Or, en Italie, où il n'y a ni tribune, ni liberté de la presse, ni armée nationale, les réputations se créent lentement et sont très-difficiles à remplacer.

L'influence qui échappait à la France aurait pu passer aux mains de l'Autriche, si celle-ci avait su s'arrêter à temps et prendre l'initiative du progrès. Heureusement pour l'Italie, les Autrichiens n'ont jamais deviné ce qu'il fallait faire pour s'emparer de l'esprit des Italiens ; on ne comprit même pas le cri de : *Viva i Tedeschi!* qui s'éleva dans quelques parties des légations à l'arrivée des troupes autrichiennes, et qui signifiait seulement qu'on les préférait encore au gouvernement pontifical. N'ayant plus d'espoir dans la France, les Italiens recommencèrent à faire ce qu'ils avaient déjà fait sous la restauration : ils se rattachèrent au parti qui leur promettait un appui, et cet appui, ils l'attendirent des radicaux français, qui se déclaraient les amis et les protecteurs des peuples opprimés, et qui repoussaient les actes de leur gouvernement. Pendant les dernières années qui suivirent l'invasion de la Romagne, tout ce qu'il y avait de patriotes ardents en Italie se rallia au parti radical. Ce mouvement, dirigé par des chefs qui n'étaient pas en Italie, finit par inquiéter sérieusement les gouvernements italiens, et l'on poursuivit ces apôtres de la liberté avec une sévérité qui prit dans certains Etats le caractère d'une véritable barbarie. Les persécutions et les tourments étouffent rarement les sectes, et, si ce mouvement se ralentit peu à peu, ce fut d'un côté parce que, en prêchant la république pour arriver à l'indépendance, on renversait la question, qui en Italie est tout à fait indépendante de la forme du gouvernement, et d'autre part, parce qu'on commença généralement à craindre que la république ne pût s'établir en Italie qu'imposée par une minorité énergique, qui, comprimant l'opinion générale, aurait besoin pour réussir d'abolir la liberté. Or, même chez les Italiens qui aiment les républiques par le souvenir des grandes choses qu'elles ont faites au moyen âge, il n'y en a pas beaucoup qui pensent devoir sacrifier la liberté à une forme de gouvernement. D'ailleurs, les radicaux italiens n'ont pu s'entendre longtemps avec les radicaux français, qui, malgré les leçons de l'expérience, ont semblé souvent trop disposés à renouveler la propagande armée et oppressive du dernier siècle, plutôt qu'à laisser chaque peuple développer à sa guise et suivant ses propres besoins les améliorations et les progrès qui lui sont nécessaires.

Depuis quelques années, les esprits se sont calmés sensiblement en Italie ; excepté la Romagne et la Sicile, pays malheureux et horriblement gouvernés, et qui tous les jours espèrent changer, parce qu'ils ne sauraient rester comme ils sont, on a cessé de croire à un changement prochain. On prononce toujours le mot *Italie* avec espoir, on désire vivement l'indépendance italienne, mais on ne sait pas d'où elle peut arriver, et l'on cherche à instruire le peuple et à réaliser des améliorations qui ne peuvent produire leur effet qu'au bout d'un temps très-considérable. On songe moins à la France, et l'on affecte même de s'en éloigner. L'occupation d'Ancône, qui produisit d'abord quelque effet, cessa d'exciter l'attention lorsqu'on dut renoncer à voir des ennemis du pape dans les soldats français. Les affaires de l'année dernière ont été vite et judicieusement jugées. On n'a pas cru que la France, malgré ses démonstrations, ferait la guerre à l'Europe pour soutenir le pacha d'Egypte, et l'on ne croit pas non plus que l'Europe ose, par une croisade inutile et dangereuse, forcer la France à sortir de son inaction.

En constatant cet affaiblissement de l'influence française, que pour notre part

nous déplorons vivement, nous ne devons pas passer sous silence une autre cause qui a contribué notablement, avec les circonstances politiques, à amener ce résultat. Nous voulons parler de la manière souvent inexacte et quelquefois même malveillante dont l'Italie a été appréciée par la plupart des écrivains français.

De toutes les littératures étrangères, la littérature française est la seule qui soit véritablement répandue en Italie. Les ouvrages allemands y sont peu lus; les livres anglais le sont davantage, mais ils n'ont toujours qu'un nombre restreint de lecteurs, tandis qu'il n'y a pas une production remarquable publiée en France qui, malgré les défenses les plus rigoureuses, ne soit bientôt répandue en Italie où le français est fort cultivé par des gens qui parfois négligent même un peu leur propre langue. Les journaux, les *revues*, les voyages, les drames, y pénètrent à l'instant, et, comme on n'a pas grand'chose à faire en Italie, on y lit beaucoup, et l'on s'intéresse naturellement à ce qu'on dit des Italiens dans les autres pays. Dans une contrée où les travaux littéraires ne rapportent presque rien, on s'imagine que tout ce qu'écrit un auteur est l'expression de sa conscience, et l'on prend tout au sérieux, sans songer que souvent, dans les pays où la plume d'un écrivain est une source de gain, la production littéraire ne devient trop souvent qu'une spéculation industrielle, et que l'on fait parfois imprimer non pas ce que l'on croit vrai et utile, mais ce que l'on pense devoir obtenir un prompt débit. Or, ces voyages, ces articles de journaux, où l'Italie est jugée presque toujours d'après des impressions d'auberge ou des souvenirs de spectacle, et où les sarcasmes ne sont pas épargnés, produisent au delà des Alpes un effet déplorable. En France, on se ferait difficilement une idée exacte du mal que font ces perpétuelles histoires de brigands, de vetturini et de cavaliers servants qui se répètent sans cesse et qui servent de canevas à presque tout ce qu'on écrit sur l'Italie.

En causant dernièrement en Italie avec un homme très-considéré dans son pays, nous lui disions combien cette susceptibilité nous semblait excessive à l'égard de productions auxquelles en général on attache en France si peu d'importance. — « Vous avez raison, me répondit-il, et nous savons fort bien qu'à Paris, où l'on renonce rarement au plaisir de dire un bon mot, on imprime beaucoup de choses qui n'ont pas toute la portée qu'elles sembleraient avoir ; la vivacité de leur caractère conduit quelquefois les Français à avancer un jour des propositions qu'ils rétractent d'une manière très-aimable le lendemain, et nous n'avons pas oublié qu'en 1814 des écrivains fort connus crurent nous dire une injure en rappelant que ce Napoléon, dont on prépare en ce moment l'apothéose, *était Italien*. Mais comment voulez-vous que nous restions indifférents à toutes ces calomnies qui se débitent continuellement sur le compte de l'Italie? Nous les ressentons d'autant plus vivement, que nous sommes plus malheureux, et il nous semble que l'Europe devrait être plus indulgente envers un pays à l'égard duquel elle a beaucoup de reproches à se faire. Toutes les nations ont eu leurs jours de gloire et d'abaissement : si nous étions libres et puissants, nous nous contenterions de sourire en lisant les injures que l'on vomit sans cesse contre l'Italie à propos de ces Borgia, qui étaient tous Espagnols; en l'état où nous sommes, nous ne savons pas pardonner la malveillance de l'intention en faveur de l'ignorance de l'auteur. Un peuple qui se laisserait insulter sans ressentir l'injure aurait perdu jusqu'au souvenir du sentiment national. Voyez, ajoutait-il, comme tous les journaux français se sont émus au bruit d'une farce plate et ignoble, intitulée *le Coq gau-*

lois, qu'on joue dans ce moment-ci à Londres, et où il y a une chanson dont chaque couplet se termine par ces mots : *Le coq chante et ne se bat pas !* On devrait songer en France que tout cela profite à l'Autriche, qui est bien aise de voir les Italiens s'éloigner pour des misères de la seule nation intéressée à leur délivrance. »

Ces observations étaient justes, et j'en ai pu récemment constater l'opportunité en voyant combien, depuis quelques années, on était devenu ombrageux en Italie à l'égard de la France, et combien on cherchait, par toute sorte de moyens, à user de représailles. Pour répondre à ces articles de journaux où l'on annonce avec une certaine affectation chaque assassinat commis par un Italien, il y a des gens en Italie qui lisent avec une attention scrupuleuse la *Gazette des Tribunaux*, et qui forment une statistique exacte de tous les crimes qui se commettent en France. Dans la société italienne, on raconte avec délices les histoires vraies ou fausses des *lionnes* parisiennes et des membres du Jockey-Club, et l'on est enchanté lorsqu'on peut citer tel savant voyageur qui a donné, comme preuve de la douceur du climat de Milan, un palmier sur lequel il a vu des dattes (l'arbre et les fruits sont en bronze), ou tel autre (crime irrémissible aux yeux des Italiens) qui a attribué à Rembrandt un tableau de Raphaël. Tout s'envenime, et comme les gouvernements italiens cherchent, par tous les moyens, à affaiblir l'influence française en Italie, ils jouissent de ces dissensions et les fomentent. Ces dispositions sont sans doute déplorables ; mais comment les changer ? Il faudrait qu'en France les écrivains et la presse tout entière se rappelassent toujours qu'à raison de la grande action qu'ils exercent sur l'Europe, ils ne peuvent rien dire qui ne soit lu et commenté avec soin, et que, quand on est investi d'un tel ascendant, il faut ne rien avancer à la légère et sans y avoir réfléchi.

Telles sont les causes qui, nous le répétons avec un profond regret, ont affaibli dans ces dernières années l'action de la France en Italie. Elles se résument en deux mots : méfiance envers le gouvernement, irritation contre la presse française. Et pourtant l'alliance la plus intime ne serait-elle pas également utile aux deux pays ? N'est-il pas dans l'intérêt de la France de chercher à exercer en Italie une influence pour laquelle on a répandu tant de sang, et dont résultera toujours une diminution relative de la puissance des ennemis qu'on pourrait avoir à combattre un jour ? Abandonnant ses anciens projets de conquête, la France relèverait infailliblement son ascendant en Italie, si elle se bornait à y exercer un patronage éclairé, et à s'y montrer prête, dans la paix comme dans la guerre, à soutenir le progrès. En temps de paix, elle doit rassurer les gouvernements italiens sur ses intentions, se montrer favorable à toutes les améliorations, sans essayer d'imposer sa volonté. Que les peuples et les princes sachent que la France est disposée à donner au moins un appui moral à leur indépendance sans jamais vouloir y porter atteinte, qu'elle ne veut que contrebalancer la prépondérance exclusive de l'Autriche, et elle deviendra l'arbitre des destinées italiennes, car les conseils calmes et persévérants d'une grande nation finissent toujours par être écoutés. Mais il faut, avant tout, qu'elle se trace une ligne constante de conduite, sans jamais s'en départir. Au lieu de s'avancer quelquefois un peu à la légère, de manière à faire concevoir des espérances exagérées aux libéraux, pour reculer ensuite, il vaut mieux qu'elle reste en repos. Car, par sa constitution, par sa position, par sa littérature, par la gloire de ses armes, elle exercera toujours en Italie une action qui ne pourrait qu'être affaiblie par des tentatives avortées.

Elle doit chercher à y répandre les produits de son industrie ; elle doit surtout prouver aux princes qui voudraient préparer des réformes, et il y en a peut-être dans la péninsule, que dans les lois, dans l'administration, dans l'instruction publique, on ne peut rien réformer sans adopter ses principes.

Voilà quel rôle, en temps de paix, doit jouer la France en Italie. Pour le cas de guerre, il faut que, renonçant, nous le répétons, à toute idée de conquête, elle se borne à vouloir éloigner les Autrichiens d'Italie, en déclarant qu'elle laissera aux Italiens réunis et rendus à l'indépendance le soin de se constituer comme ils le jugeront à propos. Si l'Italie se persuade qu'elle sera traitée par la France comme une sœur cadette, à l'éducation de laquelle il faut pourvoir, elle s'attachera irrévocablement à la fortune de son aînée, pour qui elle deviendra une alliée sûre et utile, et fera bonne garde du côté de l'Allemagne. Autrement, on ne saurait assez le dire, si on la traite en pays conquis, l'Italie désirera toujours les Français tant qu'elle sera opprimée par les Autrichiens, et regrettera les Autrichiens quand elle aura les Français. Pendant la paix, la possession de l'Italie est sans doute chose fort agréable ; mais, au moindre bruit de guerre, c'est un très-grand embarras de garder un pays prêt toujours à s'insurger en faveur des ennemis de ceux qui l'occupent. Pour que les Italiens soient parfaitement rassurés, il faudrait que les partis en France s'entendissent à cet égard, car l'Italie a besoin de pouvoir compter sur les intentions de tous ceux qui tôt ou tard seraient appelés à diriger la politique française.

Si la France a intérêt, suivant nous, à raffermir son influence en Italie, nous croyons que l'Italie est encore plus intéressée à pouvoir compter sur l'appui de la France. Il serait sans doute fort beau pour les Italiens de se passer de tout secours étranger pour opérer leur régénération ; mais cet espoir, que quelques personnes nourrissent encore, est-il fondé sur l'expérience, est-il justifié par l'étude des faits et des circonstances, par la connaissance des obstacles que l'on doit nécessairement surmonter pour parvenir à ce grand résultat ? Malheureusement non. Même en temps de paix, et seulement pour opérer les réformes les plus sages, les plus nécessaires, on rencontre une opposition de la part de l'Autriche, qui ne favorise pas dans les autres Etats les améliorations qu'elle adopte chez elle. Ainsi, par exemple, visant à une popularité qu'elle n'atteindra jamais, nous en sommes convaincu, il paraît qu'elle désire se réserver le monopole des amnisties. Sans une cause puissante, sans cette opposition directe ou détournée de l'Autriche, comment expliquer ce fait singulier et passablement étrange du silence que gardent tous les princes italiens après l'amnistie que le nouvel empereur d'Autriche a accordée, il y a déjà assez longtemps, aux émigrés et aux condamnés politiques lombards, amnistie que personne n'a osé imiter ? Peut-on supposer que sans un obstacle caché, et cet obstacle ne peut venir que de l'Autriche, d'autres princes italiens, dont quelques-uns ont été les amis, les complices même (qu'on nous permette ce mot qui ne saurait être pris ici en mauvaise part) des principaux émigrés, auraient pu ne pas rappeler d'anciens camarades? Peut-on croire que, sans la volonté de l'Autriche, le chef d'une religion de pardon et de charité aurait consenti à se montrer plus rancunier que le fils de l'empereur François ? Non ; les intentions des Autrichiens sont manifestes ; ils veulent paraître plus cléments que tous les autres gouvernements de l'Italie, qui ont bien tort de pousser jusque-là leur déférence.

Tout ce qui éloigne les Italiens de la France les ramène nécessairement vers

l'Autriche, qui profite de cet éloignement. Où trouveront-ils un autre appui? L'Angleterre est trop égoïste, et elle est l'alliée naturelle de l'Autriche; d'ailleurs, elle convoite peut-être la Sicile, et n'est probablement pas empressée de contribuer à la régénération d'un pays qui, comme Napoléon l'a remarqué, pourrait, par sa position, par l'étendue de ses côtes et par les dispositions naturelles des habitants, se rendre maître du commerce de la Méditerranée. L'Espagne, absorbée dans ses querelles intérieures et dépourvue de marine, ne saurait coopérer directement à l'affranchissement de l'Italie. La Russie, si éloignée, n'aime guère les peuples qui désirent l'indépendance, et nous ne sommes plus au temps où, comme on l'assure, elle cherchait à exciter secrètement des princes italiens contre l'Autriche. Reste donc la France, la France qui seule peut préparer la délivrance de l'Italie si elle adopte la politique de patronage et renonce aux conquêtes. Mais, pour que l'attention de la France soit attirée sérieusement de ce côté, il ne faut pas seulement qu'elle y trouve son intérêt, il faut aussi qu'elle voie dans les Italiens des hommes dignes de conquérir leur indépendance et capables de la conserver; il faut qu'elle leur reconnaisse les qualités des peuples qui méritent la liberté, qu'elle leur voie supporter le joug non-seulement avec impatience, mais aussi avec tristesse. Quand les étrangers reprochent aux Italiens des défauts qui sont inséparables de la nature humaine, ils ont tort; mais comment ne s'étonneraient-ils pas de cette soif de plaisirs, de cette inoccupation générale qu'ils remarquent si souvent en Italie? Ce qu'on demanderait surtout aux Italiens, c'est la gravité, la sévérité de mœurs qui sied si bien à tout le monde, et qui va à merveille aux hommes qui ont besoin de se préparer aux grandes luttes de l'âme et du corps. Les personnes qui connaissent le mieux l'Italie s'accordent à dire, il est vrai, que depuis quelques années, sous ce rapport, il y a amélioration au moins dans certaines provinces. Si le fait est vrai, on ne saurait assez s'en réjouir. Pour que l'Italie reprenne son rang parmi les nations, il faudra ou qu'un sentiment très-vif s'empare des masses, ce qui n'est guère probable aujourd'hui, ou bien que l'homme y devienne un instrument de production et de travail, au lieu d'être, comme il l'est à présent, un instrument de sentiments et de passions. C'est un fait qui ne peut plus échapper à personne : les peuples qui produisent peu n'ont ni les richesses ni l'activité nécessaire pour résister aux peuples productifs et travailleurs. Sans doute, sous le rapport esthétique, l'homme productif est moins intéressant que l'homme artiste; mais les artistes sont maintenant partout dominés par les travailleurs. La production active et multipliée, les affaires, la soif des richesses, sont aujourd'hui un stimulant funeste peut-être, mais nécessaire, pour les peuples, qui, à défaut d'autres principes, tomberaient dans l'anarchie ou dans l'affaissement. Il faut organiser les masses en Italie, il faut leur donner des besoins, des intérêts nouveaux; il faut les faire participer à la prospérité du pays. Le sentiment religieux n'est plus assez vif pour agiter fortement le peuple, et d'ailleurs il se passera longtemps avant que ce principe soit une force entre les mains des amis de l'indépendance italienne. Tous ceux qui s'occupent de la morale, du bien-être et de l'instruction des masses, travaillent pour le sort futur de l'Italie et méritent la reconnaissance du pays; mais il faudrait s'efforcer d'éviter ce qui est arrivé en d'autres contrées, où, à mesure que les masses s'élèvent, les sommités semblent s'affaisser. Il y a des gens qui ont cru remarquer que même en Italie, depuis que l'on s'y occupe beaucoup des connaissances et de l'instruction élémentaires, il surgit moins d'esprits supérieurs, et que les hommes qui honorent

le plus ce pays sont presque tous d'un âge mûr. Ce ne peut être là qu'un fait accidentel, et sans doute la nouvelle génération, si dévouée à l'instruction du peuple, entreprendra avec succès dans la suite des travaux plus brillants, et n'oubliera jamais que, si le concours des masses est indispensable pour exécuter les grandes entreprises, les hommes éminents qui font la gloire des nations sont également nécessaires pour diriger ces entreprises et pour en assurer le succès.

G. Libri.

LES

RÉVOLUTIONNAIRES

D'ANGLETERRE ET DE FRANCE.

I.

PYM ET DANTON.

En 1638, il y avait à Whitehall, autour de la table du conseil que présidait Charles I[er], six hommes remarquables et prédestinés : le magnifique Buckingham, le brilland Holland, le triste et doux Falkland, le loyal Hamilton, le savant et obstiné Laud, le célèbre Strafford, et Charles Stuart, leur roi. Tous périrent d'une mort violente, Falkland sur le champ de bataille, Buckingham sous le poignard d'un assassin, Laud, Hamilton, Holland, Strafford et Charles I[er] sur l'échafaud.

Ils ne savaient guère, ces hommes, lorsqu'ils décidaient autour de leur table du sort de l'Angleterre, que leur sentence était portée. Tous condamnés ! celui-ci revêtu de sa pompe archiépiscopale ; ces autres sous la soie, le velours et l'or, tels que nous les offre le pinceau charmant de Van-Dyck ; ceux-là dont le front rayonne encore, longtemps après le moyen âge, du dernier reflet de l'héroïsme chevaleresque. Tous condamnés ! Rien de plus intéressant, rien de plus triste, rien de plus tragique que cette réunion. La plupart sont des âmes honnêtes ; mais les idées qu'ils personnifient ne sont plus que des fantômes.

La suprématie ecclésiastique a pour symbole Laud, le gouvernement monarchique Strafford, la prérogative royale Charles Ier, le dévouement chevaleresque Falkland. Sur toutes ces figures, vous pouvez lire comme un pâle pressentiment de la cause perdue. Ils sont embarqués sur le vaisseau fatal et tendent vers l'abîme, non sans le savoir ; cependant leur tête reste haute, leur front serein, leur voix ferme, et le gouvernail ne leur échappe pas. Ils ne peuvent point réussir, puisqu'ils sont les hommes du passé, les défenseurs par devoir d'une forme de société qui se déchire, et de toutes les choses qui s'en vont. Aussi voyez sous quels traits délicatement douloureux les artistes contemporains ont reproduit leurs physionomies : tristesse infinie, non pas sombre, mais résignée ; douleur calme et pressentiment du destin. Le trône chancelant de Louis XVI ne put réunir sur ses marches et autour de son dernier éclat ni de tels caractères, ni de tels esprits. C'est que le temps, en 1789, avait fait son œuvre, et que l'établissement monarchique, attaqué en 1640 par les communes d'Angleterre, possédait encore, dans le XVIIe siècle, une force vitale très-réelle et très-active qu'il était bien loin de posséder en 1789.

Quittez le palais et jetez un coup d'œil sur les communes. Voici Elliott, Hampden, Olivier Cromwell, Henry Marten, John Pym, les chefs du mouvement populaire. Il y a de la grossièreté et de la force sur les traits irréguliers et la tête carrée de Cromwell ; une sévère douceur se fait lire dans la physionomie singulière d'Elliott ; un mélange charmant de grâce et de courage marque le front de Hampden, qui mourut si jeune. Ils ne se ressemblent que par un trait commun : l'espérance et l'audace ; on voit qu'ils ont foi dans l'avenir ; ce sont en effet les hommes des temps nouveaux.

L'histoire les a toujours groupés, se contentant de les faire marcher en bataillon et renverser le trône. Elle a vu plutôt dans leur union la masse révolutionnaire et l'armée d'attaque, qu'elle n'a déterminé l'influence de chacun d'eux sur ses compagnons d'armes et la conduite individuelle des chefs. Ainsi, se confondant au sein du combat terrible dans lequel ils étaient engagés, ils ont perdu leur valeur personnelle et comme la responsabilité de leurs vertus et de leurs fautes. Je me propose de les détacher de cette mêlée et d'examiner de quelle façon chacun d'eux a concouru à l'œuvre commune. Pour abattre les victimes que j'ai montrées plus haut, pour accomplir le sacrifice inévitable que le passé fait toujours à l'avenir, pour annuler la valeur militaire de Charles Stuart et frapper d'impuissance Laud et Strafford, il n'a fallu rien moins que les efforts réunis des combattants populaires que j'ai cités et de plusieurs autres que je nommerai ensuite ; ce sont les Danton, les Camille Desmoulins, les Mirabeau, les Barnave de ce temps. Demi-dieux ou démons pour le vulgaire, adorés ou maudits plutôt que jugés, adorés alors même qu'ils sont de fange, maudits même dans les vertus qui les rachètent ou les relèvent, ils offrent aux époques postérieures et indifférentes, telle qu'est la nôtre, un beau sujet de curiosité analytique. Nous pouvons aujourd'hui les blâmer sans les maudire et les comprendre sans les adorer. Rien ne nous force plus à transformer leurs cruautés ou leurs faiblesses en héroïsme. Vainqueurs et vaincus, on peut les apprécier avec une impartiale hauteur, les plaindre alors même qu'ils sont coupables, les admirer alors même qu'ils succombent. Il est vrai qu'il faut apporter à ce travail un désintéressement parfait et l'oubli de toutes les idées de parti ; l'impartialité souveraine est le vrai génie de l'histoire.

Jean Pym, l'un des plus oubliés et des plus marquants parmi les fondateurs de

la république d'Angleterre, fils d'un écuyer de Somersetshire, naquit à Brymore, dans le domaine paternel, en 1584. Elevé à Oxford, parmi les jeunes gentilshommes du pays, il dut à la protection du duc de Bedford, alors chef de l'opposition, une place de comptable dans les bureaux de l'Echiquier, c'est-à-dire au trésor, et conserva cette situation jusqu'en 1614, époque où le bourg de Calne l'envoya siéger au parlement. Il avait trente ans. Vers le même temps, il épousa miss Hooker, fille d'un gentilhomme de son comté; pendant les six années que dura son mariage, l'obscurité la plus profonde couvre sa vie. Mais, en 1620, il perd tout à coup sa femme et sa mère; et, revenant s'asseoir au parlement, à côté de Wentworth, du même âge que lui, comme lui ennemi de la cour, il commence avec une espèce de fureur cette guerre contre le trône dont nous verrons les résultats. Dès ce moment, il n'a plus de vie privée; on ne le rencontre plus, on ne l'aperçoit plus que sur le champ de bataille du parlement.

Tous les grands coups qui ruinèrent la monarchie absolue, depuis l'accession de Charles Ier jusqu'à la mort de Pym, partirent de sa main. Ce ne fut pas sans raison que le peuple, avec son instinct divinateur des hommes, le nommait *king Pym* (le roi Pym). Il était roi, parce qu'il devinait le moment de l'action, frappait sans crainte, décidait le mouvement et entraînait tout.

Je le rapproche de Danton : une de ces figures éclairera l'autre; mais je ne prétends ni écrire la vie complète de Danton ni l'assimiler à Pym, qui ne fut point placé à la même époque et au même rang dans le mouvement révolutionnaire. Les analogies qui se trouvent entre ces deux hommes naissent de leurs caractères et de leur capacité, non des événements extérieurs et matériels sur lesquels ils agirent. Danton organisa la révolte dans les masses, Pym organisa la résistance dans le parlement. L'un se servait d'un instrument nouveau et remuait un peuple ignorant de liberté ; l'autre employait une matière toute préparée, mais délicate et habituée depuis longtemps aux guerres parlementaires. Pym usa des formalités reçues pour tuer la vieille forme du gouvernement. Danton brisa violemment toutes les formes pour achever l'œuvre de Mirabeau et frapper la monarchie au cœur. Pym et Danton, qui n'avaient dans l'âme aucun fiel, ont commis des actes moralement exécrables; l'un marcha sur le cadavre de Strafford son ami, l'autre laissa massacrer les victimes de septembre.

Pym, à la fin de sa carrière, commençait, ainsi que Danton, à perdre son ascendant; il était usé; le peuple le huait. Si Pym avait vécu plus longtemps, il lui aurait fallu lutter contre Olivier Cromwell, qui l'eût écrasé comme Robespierre écrasa Danton.

L'extérieur de Pym répondait à son génie politique et à ses actions. Il était corpulent et athlétique; il avait la figure écrasée, le menton large, les traits sans délicatesse, mais étincelants d'intelligence et d'énergie, un sourire de bonne humeur, non sans finesse, errant sur ses lèvres épaisses, et l'œil à la fois vif et attentif (1). Ce front, plus élevé que vaste, semblait trahir une résolution inflexible. Une moustache épaisse et soignée, un bouquet de barbe qui terminait le menton, des cheveux longs encadrant une figure expressive et fleurie, un costume plus riche et plus élégant que celui de ses collègues, attestaient les goûts voluptueux et les habitudes galantes de ce chef du peuple. Dans le portrait original que nous avons vu et qui date de cette époque, un gland de soie bleue rattache son justau-

(1) Voyez les portraits de Vertue, Lodge, et surtout celui de R. Edwards.

corps de velours noir, et retombe sur sa poitrine, se mêlant avec grâce au col de mousseline sans ornement qui se rabat sur des épaules carrées et massives. Dans l'ensemble de sa physionomie règne une finesse joviale jointe à une certaine expression de douceur, de fermeté et d'ironie cachée. Il y a là ce qu'il faut pour attirer les sympathies bourgeoises ; on découvre même sur ces lèvres l'amour du vin, des plaisirs et de la gaieté. Ce fut cet homme qui groupa et arma contre Charles Ier la force civile de l'Angleterre, avant que Cromwell groupât contre le trône la force militaire du pays.

Lorsque Pym se montra sur la scène politique, en 1620, tout semblait soumis à l'autorité royale ; la grande Elisabeth avait imprimé à l'industrie, au commerce et à la gloire britanniques un formidable mouvement. Mais ce développement même devait soulever le trône et le briser. Vers la fin du règne de Jacques, comme à la fin du règne de Louis XV, les premiers symptômes de l'expansion populaire se firent sentir et effrayèrent le roi. Ce pédant, qui ne manquait pas de finesse, eut recours à un expédient assez curieux; faisant contre fortune bon cœur, il affecta de remercier les communes de leur dévouement prétendu pour sa personne. Cependant les événements acquéraient de la gravité; tout devenait menaçant, lorsqu'il mourut, après avoir jeté sur le trône, par les faiblesses de sa conduite et le ridicule de son caractère, un discrédit singulier. Charles Ier, beaucoup plus pur, beaucoup plus digne d'estime et d'amour que Jacques, fut frappé à sa place. Nous ne rappelons pas ici les événements généraux d'une histoire que tout le monde sait ; nous ne voulons pas faire ressortir les mouvements parallèles et les analogies apparentes de notre histoire récente et des anciennes annales de l'Angleterre. Nous ne choisissons qu'un homme dans chacune d'elles : nous nous renfermons dans l'examen de ses moyens, de sa route, de ses ressorts, de ses fautes, de son éloquence. C'est bien assez de cette étude, qui n'est pas même une biographie, mais une analyse du jeu politique dans son action exercée sur l'homme, et de l'homme quant à son action sur la politique.

Comment Pym s'emparera-t-il de cette autorité populaire si facile à conquérir aujourd'hui, si difficile à saisir dans un temps où la royauté avait encore son culte réel, où rien n'était dissous, où l'autorité du monarque n'avait pas reçu ces coups terribles qui en ont abattu d'abord la théorie, puis la pratique?

Membre d'une bonne famille de province, il vient, en 1620, représenter dans les communes la classe autrefois si importante des gentilshommes provinciaux. Il voit autour de lui des mécontentements vagues, des colères indéterminées, des courages indécis, un respect traditionnel de l'autorité royale et un extrême mépris pour le roi lui-même. « Jugez, dit l'ambassadeur français Harlay de Beaumont, quels sont l'état et la condition d'un prince, que les prédicateurs attaquent en chaire, que les comédiens parodient sur le théâtre, dont la femme se rend à ces représentations tout exprès pour avoir le plaisir de se moquer de son mari, que son parlement brave et dédaigne, et qui est universellement haï de tout son peuple?... Un langage audacieux, des caricatures injurieuses, des pamphlets calomnieux, tout ce qui annonce la guerre civile est commun ici; symptômes doublement puissants et qui indiquent assurément l'amertume profonde des esprits dans un pays tel que l'Angleterre, où la justice est plus respectée et le devoir plus sacré que partout ailleurs. » C'était en 1620 que l'ambassadeur de France écrivait ces révélations. En 1621, l'année suivante, Pym leva l'étendard des communes contre la race des Stuarts; on sait à quoi cette tentative aboutit. Jacques lui

même parut deviner l'échafaud de Charles Ier. Quand il vit Pym et ses onze confrères lui apporter la réponse altière du parlement à sa lettre ridiculement despotique, il s'écria : *Place! et des fauteuils! voici les douze rois!* Il avait raison. Je ne crois pas que le caractère de Jacques ait été suffisamment apprécié. C'était un homme vicieux, ridicule et pédantesque ; mais il ne manquait pas d'esprit, et comme il y joignait de la bassesse, il échappait aux embarras beaucoup mieux que Charles I[er]. Quand il ne pouvait plus faire peur, il faisait pitié. Ce n'est ni le talent ni la noblesse des actes qui réussissent dans les affaires de ce monde, c'est l'à-propos ; peu importe qu'il se joigne à l'avilissement et au ridicule : les hommes n'y regardent pas de si près.

Le premier soin de Pym, qui avait passé six années dans sa retraite domestique et ne connaissait point l'état des partis, fut de s'affilier au groupe le plus honorable et le plus distingué de l'opposition, à celui qui réunissait tous les talents de la chambre. Les philosophes commencent les révolutions, les audacieux les font éclore, et les ambitieux les achèvent. C'est un fait curieux que jamais les réformes ne viennent d'en bas ; c'est de l'intelligence, c'est de la sphère isolée du penseur et du savant qu'elles descendent. Plus elles s'éloignent de cette école première, plus elles deviennent brutales et violentes ; alors elles oublient étourdiment leurs premiers moteurs. En 1620, comme en 1780, des coteries de philosophes et de savants préparaient en secret la pâte formidable des révolutions futures. Un antiquaire célèbre, sir Robert Cotton, réunissait alors dans sa bibliothèque, à Westminster, les métaphysiciens et les légistes de l'époque, Selden, Camden, Coke, Noy, Stowe, Spelman, Philips, Mallory, Digges, Usher, Holland, Carew, Fleetwood, Hakewell. C'étaient les chefs de cette opposition d'abord légale, puis violente, qui changea, quoi qu'on ait pu dire, toute la constitution de l'Angleterre, et qui fit fleurir les germes populaires en étouffant le développement futur des principes monarchiques. Pym se joignit modestement à ces grands noms, les uns, comme Spelman, Coke et Noy, célèbres par la connaissance approfondie des lois nationales, les autres, comme Selden, Camden et Cotton, par une vaste et spirituelle érudition.

Pym, sous leur direction, marcha au combat. Les gens de cour, profitant de la faiblesse et de l'avarice du roi, lui extorquaient des patentes de monopoles, c'est-à-dire le droit de rançonner les citoyens en leur vendant de mauvais produits le plus cher possible. Buckingham et toute sa famille étaient engagés dans ces effroyables brigandages. Il n'y avait qu'un cri dans tout le peuple contre les auteurs de ces extorsions que personne n'osait attaquer ; Pym s'en chargea. C'était frapper juste et attaquer l'iniquité évidente, reconnue, généralement sentie, celle qui pesait sur tous, et dont tous se plaignaient. Cependant, très-jeune encore et homme de plaisir, il marchait plutôt avec ses collègues qu'il ne cherchait à les diriger. Nul métier n'exige plus impérieusement un apprentissage que le métier d'homme politique. Déjà on le distinguait, dit le chroniqueur Wood, comme « un personnage très-disert, d'une langue facile et d'une grande érudition lé» gale (1). » Mais les Selden et les Camden étaient auprès de lui, et il avait le bon sens de ne pas précipiter son ambition. On le voyait paraître dans les occasions qui mettaient en jeu la passion populaire, favoriser le protestantisme, manifester une vive exaltation, appuyer tous les votes pour les protestants, toutes

(1) Ath., Ox. III. 73.

les accusations et toutes les iniquités contre les catholiques ; attirer la haine sur les grands prélats qui étaient odieux au public, et consolider par là son crédit. Grand art, de ne point sembler prétendre à la direction des affaires, et de la conquérir cependant en s'associant aux haines dominantes !

Il commence ainsi doucement, de 1621 à 1625, déjà remarqué par la sagacité craintive de Jacques, qui l'appelait un « homme de fort mauvais caractère ; » victorieux dans la question des monopoles, qui furent supprimés et marqués d'ignominie, il se trouve le principal promoteur de ces comités d'enquêtes qui n'étaient qu'un prélude, mais qui inquiétaient le roi, satisfaisaient les esprits, éveillaient le soupçon, dévoilaient les fautes de la cour, et enhardissaient l'opposition. Assidu aux comités, comme il arrive à tous les hommes politiques, qui, dignes de ce nom, veulent fonder leur crédit d'une manière solide, il avait été emprisonné deux fois ; les bourgeois et les puritains le regardaient comme un de leurs bons défenseurs, et il se plaçait presque au niveau de Selden et d'Elliott, lorsque le nouveau règne commença.

Charles aurait dû voir que l'Angleterre brisait son enveloppe, et que les anciennes coutumes n'étaient plus assez vigoureuses pour contenir le déploiement de la nation. Dès qu'un peuple devient trop fort pour les vieilles lois qui l'enserrent, il brise son cadre, et cela s'appelle une révolution. La révolution française opérée en juillet n'en est pas une ; c'est une transaction. La prétendue révolution anglaise de 1688 n'en était pas une ; c'était un arrangement. Mais les vraies révolutions sont plus terribles. Elles ne remuent pas des âmes épuisées et n'aboutissent pas à des compromis plus ou moins convenables. Les vraies révolutions sont des combats dans lesquels luttent tous ceux qui se savent rois, qui voudraient l'être ou qui croient l'être. Par le mot roi, il ne faut pas entendre seulement un chef légal ou héréditaire, mais tout homme que l'on suppose ou que l'on sait doué de la force qui doit régir. Quand la royauté est morte comme idée, elle renaît comme fait ; quand on ne croit plus à l'abstraction de la royauté, elle cherche à s'incarner dans les individus, quels qu'ils soient. Ceux qui possèdent la force, qui pensent la posséder, qui espèrent l'atteindre, se livrent une guerre de titans. Toutes les chances se réunissent alors contre le vrai roi, le roi ancien et héréditaire, parce qu'il veut, au nom du passé, au nom de ses droits, arrêter le combat duquel dépend le développement social. Pourquoi calomnier une aussi déplorable victime ? Charles Ier lui-même avait des antécédents sans nombre pour justifier ses actes monarchiques. La taxe des vaisseaux, qui souleva l'Angleterre, était, quoi qu'aient pu dire les whigs, écrite en toutes lettres dans les anciens privilèges de la royauté. Charles fut renversé par la société qui voulait grandir ; sa faute et sa folie furent de prétendre y mettre obstacle. Il rencontra devant lui Pym et Hampden, comme Louis XVI rencontra Mirabeau et Danton.

Ces deux rois sans couronne, Danton en France et Jean Pym en Angleterre, nous les plaçons en regard, sans prétendre les comparer ; il n'y a guère dans les affaires de ce monde que des différences fondamentales, couvertes par des analogies de surface. Je n'assimile pas davantage les deux révolutions, dont l'une est l'aïeule de l'autre : ce serait fausser l'histoire. Laissons à chacun de ces combats les traits particuliers qui les signalent ; étudions sans les confondre ces deux meneurs d'hommes, Pym et Danton, qui, placés dans des circonstances différentes, avaient, par le fond de l'âme et de l'esprit, par la conduite et la nature de leurs actes, des ressemblances véritables. Ils étaient surtout faits pour diriger

les assemblées bourgeoises et les mouvements populaires, pour imposer une sorte de règle à ce qui n'a pas de règle, pour grouper l'anarchie, pour ordonner le désordre : — des législateurs de la tempête.

La tempête s'annonce en 1625. Jacques, enlevé par une mort mystérieuse et soudaine, a laissé la couronne à un successeur bien plus digne de la porter et bien plus capable de la perdre. On a passé vingt années à se disputer quelques droits de peu d'importance ; mais les communes se sont habituées à résister. On a pénétré le mystère de la faiblesse du trône, on s'est entendu, on a compris cet accroissement intérieur et secret des forces publiques, qui est le vrai mobile des révolutions. Le roi, jeune, mélancolique, plein de grâce, de fierté et de bravoure, mais aussi d'obstination, vient ouvrir, le 18 juin 1625, la session du parlement. On remarque qu'il a sa couronne en tête, ce qui est contre toutes les coutumes et ce qui semble bizarre ; mais ce qui le paraît davantage, c'est la solennelle politesse de son geste, lorsque, au commencement et à la fin de son discours, il abaisse devant les députés ce signe de commandement qu'ils feront tomber avec sa tête.

En vain Hallam et tous les écrivains whigs essaient-ils de prouver que Charles Ier dépassa Néron en tyrannie ; ses torts furent ceux de la maladresse ; en politique, ce sont des torts inexcusables. Au lieu de marcher de conserve et d'accord avec l'opinion générale de son peuple, qui haïssait le papisme et penchait vers les opinions puritaines, Charles, craignant pour son pouvoir les suites du principe d'examen, sembla, dès le premier moment de son règne, favoriser le catholicisme, et il effraya tous ses sujets. L'émancipation intellectuelle, qui réclamait son entier essor, fut épouvantée des influences catholiques. Tout se remua sourdement, les dévots pour leur liberté religieuse, les hommes politiques pour leurs droits civils, et le trône s'ébranla.

Ce fut là ce que Pym saisit admirablement. Il vit toute la situation. Dans son âme et sa conscience, il s'embarrassait peu de mysticisme ou de théocratie (1) ; mais il sentit que, hors des idées religieuses, il n'y avait rien à faire pour lui. Se constituant le dénonciateur des catholiques, le défenseur des puritains, attaquant et accusant tous ceux que le peuple abhorrait ou redoutait, il se trouva, dès 1627, porté à la tête du parti dont il n'était d'abord qu'un des premiers soldats : tactique devenue vulgaire, mais qui n'avait pas encore pris place dans les lieux communs de la vie politique. Montagu, partisan du pouvoir arbitraire ecclésiastique, est dénoncé par Pym. Buckingham, représentant du favoritisme usurpateur, est attaqué par Pym et Elliott. Dans cette dernière circonstance, il a le bon esprit de marcher le second et de ne pas briguer le premier rang. Voici pourquoi. La sévérité d'Elliott, la grave et imperturbable rigueur de ses mœurs et de sa conduite, frappaient avec bien plus de force un homme auquel le peuple reprochait surtout l'insolence du luxe et la dépravation des habitudes. Pym qui ne pouvait pas prétendre à un ascétisme rigoureux, se contenta donc de faire ressortir avec une simplicité concluante, ou plutôt accablante, tous les griefs de péculat et de rapine dont le brillant homme de cour s'était rendu coupable ; désignant à la jalousie populaire l'immense fortune de Buckingham et à la vengeance des tribunaux ses vices ; d'autant plus éloquent, qu'il se maintenait avec une réserve apparente dans la plus simple exposition des faits. « Le duc, vous le voyez, possède une fortune colossale, que diverses circonstances rendent plus surpre-

(1) Clarendon, *Hist.*, tom. II.

nante. C'est la première fois qu'une somme semblable est sortie de la bourse publique pour entrer dans une bourse privée ; jamais le roi n'eut autant besoin de fonds pour ses affaires étrangères et intérieures ; jamais ses sujets n'ont fourni d'aussi gros subsides, et qui cependant ne peuvent jamais suffire. D'après sa propre confession, le duc ne doit-il pas plus de 100,000 livres sterling? Si la chose est vraie, pouvons-nous espérer satisfaire son immense prodigalité? Si elle est fausse, comment assouvirons-nous son avidité immense? Je ne m'étonne pas que les communes aient hâte de se délivrer de ce fardeau, et je me contenterai d'ajouter qu'un homme capable de s'attacher ainsi aux domaines du roi pour les épuiser, doit avoir plus d'un vice. Que votre sagesse y réfléchisse; je conclus en manifestant l'espoir que ce grand duc, dont les fautes ont dépassé toutes les fautes de ses prédécesseurs, trouvera dans votre justice une punition qui dépassera les punitions ordinaires (1). » Comme cela est froid, désintéressé, naïf et perfide! Pym avait l'éloquence qui tue; les révolutions, qui sont des destructions, estiment peu celle qui sauve.

Ainsi allaient se déconsidérant, au souffle des hommes redoutables qui préparaient l'avenir constitutionnel de l'Angleterre, Charles Ier, Buckingham, le trône, le palais; bientôt après leurs soutiens ecclésiastiques, Laud et Montagu. Pym, que nous venons de voir prendre position, se charge surtout de la haine ; c'est lui qui l'allume et l'excite avec une persévérance que rien ne fatigue. Sa théorie politique, à ce sujet, était fort curieuse, et il avait coutume de dire que l'on conduisait bien plus facilement une assemblée par la colère et la haine que par l'amour et la sympathie. « De toutes les formes de l'amour, ajoutait-il avec une profondeur originale, la haine est celle qui entraîne les hommes avec le plus de force et de certitude. On hait un objet qui fait obstacle à l'amour; on déteste ce qui empêche l'accomplissement de ses désirs. Il y a donc de l'amour dans la haine ; il n'y a pas de haine dans l'amour. Servez les animosités ; vous êtes maître d'une force double; deux puissances sont à votre disposition : sympathie et antipathie. »

Il continua de mettre en œuvre cette redoutable énergie de la haine, la plus envenimée et la plus funeste des armes politiques ; provoquant la sympathie générale par ses services rendus aux antipathies du peuple, attaquant ce qui le blessait davantage. Charles ne trouva pas de meilleur moyen de sauver Buckingham que de dissoudre le parlement et d'emprisonner Pym. Mais élu de nouveau par le bourg de Tavitstock, celui-ci revint prendre sa place aux communes, plus déterminé que jamais à ne laisser à la cour aucun relâche. C'était au commencement de 1628. La chambre n'avait encore obtenu que faiblement l'appui du peuple et des bourgeois, plus occupés de leur commerce et de leur conscience, des dogmes de Calvin et des impôts à payer, que de leur indépendance politique. Pym, qui, nous l'avons dit, était homme d'assez peu de foi, songea dès lors exclusivement à donner aux débats des communes la teinte religieuse qui pouvait seule assurer leur influence. Ce fut lui qui proclama l'autorité suprême du parlement en matière de dogmes, et qui provoqua la déclaration de foi religieuse de ce même parlement.

Passons en revue ses actes. Il avait commencé à ébranler la doctrine de l'autorité souveraine quand Charles Ier monta sur le trône; sa première tâche est ensuite d'attaquer le favori et le chapelain du roi. Certain dès lors de sa puissance.

(1) *Old Parliam. Hist.*, 123, 139.

son autorité secrète commence à se faire sentir dans les comités de la chambre, et l'on voit en lui un de ces hommes que l'on appelle *les meneurs* et qui se trouvent dans toutes les assemblées. Pas une des irrégularités du pouvoir n'échappe au coup d'œil de Pym ; après avoir décrédité le roi et la cour par mille diverses attaques, il s'aperçoit de la prépondérance que le parti religieux acquérait tous les jours, et accomplit la grande union entre ce parti et les hommes politiques. Coup vraiment fatal : les communes s'appuyaient ainsi sur le peuple, et ce dernier se détachait du roi.

L'amalgame de ces deux groupes, du groupe révolutionnaire et du groupe puritain, produisit un effet terrible et décida le cours des événements. Au moyen des idées puritaines, on avait prise sur la masse, qui ne comprenait point les subtilités du droit civil, et qui eût fait assez bon marché de sa liberté, mais qui, au nom de la Bible, de Dieu et du protestantisme, était capable de tous les crimes et de tous les efforts. « Pourquoi, disait un membre de la chambre à Pym, cherchez-vous à nous effrayer à propos des affaires religieuses ? Elles ne sont point aussi désespérées que vous le prétendez. » — « N'en dites rien. Si vous suspendez ou que vous laissiez se refroidir votre ardeur religieuse, répondit Pym, vous perdrez votre influence civile. »

Pendant que les communes, sous la direction de cet homme, grandissaient en pouvoir et en popularité, la cour, irritée et violente, s'affaissait en s'agitant. Elle n'était plus protégée par la lâcheté pédantesque de Jacques ; Charles I[er], altier, sensible, susceptible, trop faible envers sa femme qu'il aimait, trop fier en face d'un parlement plus fort que lui, se compromettait par ses menaces et par ses tentatives. Il exerçait de petites vengeances stériles ; il essayait de contredire et de taquiner les communes : dès qu'elles avaient censuré les doctrines d'un ecclésiastique, le roi le choisissait précisément et faisait de lui l'objet d'une faveur spéciale. Ce fut alors que l'on vit un personnage de grossière apparence se lever en plein parlement et s'écrier : « On dit que le docteur Beard vient de prêcher, à la Croix de Saint-Paul, un sermon totalement papiste. Je sais aussi que l'évêque de Winchester vient de faire obtenir une riche prébende à Mainwaring, que vous venez de censurer. Si, pour devenir prébendaire, il faut désobéir aux lois et aux communes, à quoi ne devons-nous pas nous attendre ! » — L'homme qui parlait ainsi était Cromwell. Comme il réunissait en lui l'audace militaire et l'audace civile, et qu'il partageait les idées des hommes politiques et les passions des hommes religieux, tout le pouvoir devait finir par se concentrer un jour en lui seul.

La cour traquée cherchait partout des appuis. Il était évident que, si les choses continuaient, étant pauvre, obérée, en butte à un parlement riche, obstiné, que le peuple adoptait, il ne lui serait pas possible de soutenir le combat. Elle avait pour chef militaire le roi lui-même, pour directeur ecclésiastique Laud, homme inflexible ; il lui manquait un chef civil. Elle fit des propositions à un membre de l'opposition, aussi remarquable par son talent que par ses alliances, ses amitiés, son caractère et son orgueil, le célèbre Wentworth, qui devint comte de Strafford. Il n'avait jamais manqué d'ambition ; mais, jusqu'à cette époque, cette ambition était restée engagée dans les voies populaires. Aux premières propositions que lui fit la cour, il changea de parti, et l'on ne doit point s'en étonner. Le dépit l'avait mêlé aux révolutionnaires ; sa nature même l'appelait ailleurs ; c'était un homme fait pour le pouvoir. Sévère, aimant la force, mais aussi la

justice, attaché à la loi comme à la royauté, depuis la fin du règne de Jacques Ier, il s'était mis dans l'opposition par haine du désordre et de la faiblesse qui régnaient dans les conseils du prince ; quand il vit Charles régner et la balance pencher du côté de la démocratie, il fut saisi de frayeur et s'arrêta. La cour, heureuse de ce mouvement, lui offre ses faveurs. Il se livre à elle, et met aussitôt la main à l'œuvre de reconstitution monarchique qui lui coûtera la vie. Résolu à briser avec ses anciens collègues de l'opposition, il demande à Pym un rendez-vous et un entretien secret ; les deux amis se rencontrent à Greenwich.

Ce fut une dramatique entrevue. La liaison de Pym et de Wentworth avait été intime. Ces deux caractères, l'un voué aux plaisirs et aux trames politiques, l'autre aux études et aux affaires ; l'un populaire et facile, mais rusé et inexorable, l'autre altier et ambitieux, mais ayant surtout l'ambition des grandes choses, formaient par leurs dissonances mêmes une de ces harmonies qui constituent ou préparent les véritables amitiés. Ajoutons que Pym et Wentworth furent tous deux admirateurs de la comtesse de Carlisle ; tous deux, à des époques différentes, réussirent auprès d'elle. Leur rivalité d'amour se mêla-t-elle à leur animosité politique ? Nul ne peut le dire.

A peine Wentworth eut-il commencé ses explications, que son ancien ami l'interrompit. « — Vous n'avez pas besoin de tant de préambules pour m'apprendre que vous nous quittez ; mais souvenez-vous bien de ce que je vous dis : vous vous perdez ! Souvenez-vous aussi que, si vous nous abandonnez aujourd'hui, je ne vous abandonnerai jamais, moi, que votre tête ne soit par terre. »

Pym tint sa parole.

Il a manqué à la révolution française un des personnages les plus curieux et les plus originaux de la révolution d'Angleterre, c'est cette même comtesse de Carlisle que j'ai nommée et dont il faut bien que je parle. Une femme étrangère aux opinions des partis, ne partageant point leurs passions, n'espérant rien d'eux, ne leur demandant rien, belle, orgueilleuse, riche, puissante, amoureuse de la gloire, surtout du succès, s'offre pour récompense au vainqueur, quel qu'il puisse être. Elle ratifie la sentence de la fortune ; sa faveur est le sceau et la dernière couronne du triomphe. Elle traverse, qui le croirait? toutes les phases d'une révolution qui multiplie les défaites et les victoires, toujours belle, toujours adorée, et souriant toujours au triomphateur. Nous n'osons pas, en vérité, lui opposer notre Théroigne de Méricourt, qui n'avait pour elle que la beauté, la jeunesse et la violence, et qui, après un éclat passager, vit sa réputation équivoque et sa faible raison brisées par le premier choc révolutionnaire.

Lucy, comtesse de Carlisle, était la plus jeune fille du duc de Northumberland, Henri, huitième du nom; née en 1617, mariée à un courtisan faible et prodigue, elle jeta les yeux autour d'elle et chercha quel était le premier homme de son temps. C'était, de 1630 à 1640, Wentworth, comte de Strafford, qui essayait, au péril de sa tête, d'arrêter le torrent des opinions populaires et de soutenir le trône de Charles Ier. Il était magnifique, élégant, audacieux, aimé du roi, craint des communes. La liaison de lady Carlisle avec Strafford ne fut bientôt un secret pour personne. Lorsque ce ministre eut payé de sa vie l'audace et surtout l'habileté de sa tentative, lady Carlisle, que Warburton appelle l'*Érynnis* de son temps, chercha encore un roi à couronner. Elle se donna au grand homme du jour, à Pym, qui venait de tuer Strafford. Ce qu'elle aimait avant tout, ce n'était pas l'amour, mais la supériorité politique, la puissance actuelle, la royauté du

moment. Elle était d'une beauté accomplie. Les poëtes Suckling, Voiture et Davenant ne tarissent pas en éloges sur la perfection de ses traits et de sa taille, sur l'expression voluptueuse et fière de sa figure, sur ses longs cheveux noirs, sur la symétrie de ses formes et l'éclat de son teint. Elle ne fit pas plus mystère de sa nouvelle préférence que de la première. Elle avait soutenu Strafford dans ses plans royalistes et dans ses manœuvres pour détruire le parti populaire. Elle fit passer sur la tête de Pym tout cet intérêt et toute cette faveur, trahit la cour pour faire réussir les projets de son nouvel amant, et plusieurs fois elle lui sauva la vie. « Cette femme, dit un de ses contemporains (1), n'aime jamais sérieusement ; elle a un cœur trop orgueilleux pour ressentir un vif penchant pour les autres : son âme est altière, sa parole brève, elle préfère la conversation des hommes à celle des femmes. Ce qui lui plaît, c'est le succès, elle en est folle. Elle se donnerait à un bandit, pourvu qu'il fût célèbre... » Après la restauration, elle avait soixante ans ; ne pouvant plus offrir aux concurrents de la renommée le prix de sa beauté, elle continua cependant de jouer à peu près le même rôle, et sa maison fut de nouveau le centre des intrigues royalistes.

Revenons à 1630 et à Pym, qui ne prétendait pas encore à cette noble conquête, mais qui travaillait à la mériter. Son rival heureux, Strafford, se rendit bientôt maître d'une grande fortune et d'un crédit sans bornes. Les deux amis suivirent leurs diverses routes : Pym devint maître des communes, Wentworth arbitre de la cour.

Entre 1630 et 1640, les deux partis et leurs chefs creusent profondément leur sillon. Les puritains, épouvantés des rigueurs de Laud, fuient en Amérique ; le roi, à son tour, effrayé de cette désertion contagieuse, redouble de colère et d'efforts. Son peuple le hait, son parlement le brave ; il ne lui reste que la couronne et cette vaine prérogative qui est de toutes parts attaquée, et qui le rend plus odieux. Son trésor est vide ; pour se procurer de l'argent, il a recours aux iniquités des temps passés, qui, sanctionnées par les exemples de ses prédécesseurs, sont devenues impossibles et exécrables. On ne peut être surpris, si, dans une telle situation, il accumula les illégalités et les violences. Appuyé sur deux hommes absolus et obstinés, sur Laud, chargé d'établir la tyrannie ecclésiastique, et sur Strafford, qui dirigeait tout vers l'arbitraire civil, ne calculant ni ses forces ni celles de ses adversaires, il s'obstina à soutenir l'établissement monarchique pur qui avait succédé à la féodalité : forme transitoire qui ne pouvait durer longtemps. Le peuple était devenu fort ; chacune de ces taxes inventées ou renouvelées pour remplir les coffres du roi rencontrait une résistance obstinée. Sous Henri VIII ou Elisabeth, on les eût payées sans murmurer. Sous un roi dont le coffre était vide et l'autorité déjà attaquée, les chefs de l'opposition avaient beau jeu ; le géant des communes se soulevait avec d'autant plus de danger pour le monarque, qu'il marchait gravement, avec une énergie tranquille et résolue. Déjà en 1638, Pym, du consentement de tous, s'était placé à la tête des haines et s'était constitué le dénonciateur général des iniquités du pouvoir. Hampden se charge de la résistance héroïque ; Pym, de l'accusation acharnée. L'organisation de ce terrible système, le système des pétitions, n'a pas d'autre créateur que Pym. Chacun des griefs de la nation anglaise se représente tour à tour dans ces remontrances, respectueuses pour la forme, meurtrières pour le fond. Charles s'irrite et s'aveugle

(1) Sir Toby Matthews. Voir *Ellis' Letters*, tom. II.

chaque jour davantage, et, comptant sur le prestige de sa couronne et sur la fermeté de Strafford, il laisse ses agents multiplier les supplices. Ces supplices ne font qu'exalter le peuple. Quand le malheureux Burton, coupable d'avoir écrit un livre de controverse, eut les oreilles coupées, il s'éleva dans la foule un long murmure et des hurlements de vengeance. Quand le pauvre Bastwyck subit la même indignité, sa femme, montant sur un tabouret, l'embrassa devant tout le peuple, et emporta ses deux oreilles sanglantes dans un mouchoir blanc, aux acclamations universelles (1). La fureur s'accrut lorsque le bourreau vint brûler les livres de Prynne, sous le nez de ce malheureux, qui fut presque suffoqué par la fumée, et dont une oreille fut abattue devant le palais, une autre à Cheapside (2). « Que pouvons nous espérer, demandait Laud à Strafford? Prynne et ses camarades ont été escortés par des milliers de leurs acolytes à travers les rues de Londres. On les a écoutés et interrompus souvent par des applaudissements et des acclamations. On a pris note de leurs discours dont on a répandu des copies dans la Cité. » Ces politiques aveugles auraient dû comprendre que le moment était venu de céder; mais se souvenant trop que Henri VIII, Elisabeth et Marie avaient trouvé une nation docile sous des outrages bien plus violents, ils ne reconnaissaient pas les changements survenus dans la situation : prospérité croissante de la bourgeoisie, indépendance de la noblesse, décadence de la féodalité, pénurie du trône. Dans le palais de Charles Ier, un seul homme, bossu, contrefait et méprisé, voyait plus juste que les conseillers du roi : c'était Archie, le bouffon de Charles. Un jour qu'il s'était enivré dans une taverne de Westminster, il dit que tout était fini, et que le trône allait tomber, il se plaignit hautement de Laud, qui, disait-il, perdait le royaume, et qui était un « misérable, un traître et un moine (3). » Le malencontreux observateur fut condamné au bannissement, que l'on exécuta sans cérémonie, en le conduisant à la grande grille, l'habit retourné, et en le chassant à coups de fouet.

Pym ne resta pas oisif; en 1640, Hampden et lui se liguèrent intimement avec les chefs de la révolte religieuse d'Ecosse, parcoururent ensemble les provinces anglaises, dirigèrent les choix électoraux, qu'ils firent tomber sur les partisans de la liberté religieuse et civile, et recueillirent des signatures nombreuses pour ces pétitions embarrassantes que la cour voyait pleuvoir de tous côtés. Cette tactique politique, qui n'est pas des plus honnêtes, mais dont l'effet est certain et à laquelle les pays constitutionnels sont accoutumés, eut pour inventeur Pym, infiniment moins scrupuleux que son collègue. Tout était prêt, et les matériaux inflammables se trouvaient accumulés, lorsque, le 3 avril 1640, un nouveau parlement s'assembla, plus nombreux, dès la première séance, que dans les sessions précédentes. Le roi, altier dans ses assertions despotiques, faible et suppliant dans ses demandes, désirait que la chambre s'occupât d'abord de la guerre avec l'Ecosse et ensuite des subsides. Si la discussion commençait par s'engager sur la guerre d'Ecosse, la cour ranimait ainsi les animosités nationales, réveillait les rivalités, effrayait l'Angleterre sur son péril, et préparait la chambre des communes à céder, à s'associer au roi et à faire pour lui ce qu'il voulait. Le succès dans les débats parlementaires dépend de peu de chose. Pym avait prévu le coup et le redoutait.

(1) Lettre de Garrard à Wentworth.
(2) Lettre de Laud à Wentworth.
(3) *Strafford's Papers*, II, 140.

Il ne voulut pas laisser la première chaleur se dissiper et le premier moment se perdre. Trois ou quatre pétitions, dont Pym était le moteur, succédèrent immédiatement au discours du roi, et, détournant l'attention générale, la forcèrent de se porter, non pas sur l'Ecosse ennemie, mais sur les torts de la cour, sur les souffrances populaires, sur l'illégalité des impôts. Ces pétitions produisirent une sensation très-vive. Pym vit que le moment était venu, que les royalistes eux-mêmes étaient ébranlés, que son parti frémissait d'ardeur et d'espoir, que cette occasion ne se représenterait pas ; et, prenant la parole, « rompant la glace, comme s'exprime Clarendon, au moment où tous les membres se regardaient sans oser parler, » il déroula, dans un discours de six heures. sans ornements et tout entier d'accusation, le long catalogue des griefs publics, réclamant en faveur de l'Angleterre les premiers travaux, les premiers moments de la chambre. Il s'assit enfin au milieu d'un long murmure, après avoir parlé avec une clarté, une adresse et une vigueur victorieuses. Il est impossible de ne pas admirer l'à-propos, la rapidité, le succès de ce mouvement. Je ne vois point dans l'histoire moderne un seul homme qui ait mieux connu que Pym les assemblées politiques et leurs passions. S'il eût prononcé ce discours plus tôt ou plus tard, s'il eût négligé ce moment unique, s'il n'eût pas jeté en avant ces fatales pétitions, il ne gagnait point la victoire.

C'est ainsi que l'on mène à son gré ces réunions d'hommes, qui semblent instituées pour éclaircir les questions, et qui les ont souvent embrouillées ; perpétuel mystère. Que pensent-elles? que veulent-elles? vers quel but tendent-elles? *Elles ne le savent pas*. Quiconque le devine est leur maître, ou plutôt semble leur maître. Il y a en elles des volontés vagues, des instincts indéterminés, des nuages d'idées et de désirs incomplets, qu'il s'agit de comprendre, de fixer et de saisir. Parvenu à cette divination, vous les poussez, et elles marchent. Mais il faut frapper à l'heure, il ne faut pas se tromper sur le moment, sur le désir. sur son intensité, sur sa vivacité, sur sa profondeur ; il faut calculer le degré de lâcheté, le degré de faiblesse, le degré de courage de chacun et de tous. Pym et Danton possédaient ce talent à un degré supérieur. Grands artistes politiques, habiles à jouer de cet instrument rempli de passions et de violences, ils lui arrachèrent tous les accords qu'il leur plut d'en tirer. Après un discours qui occupa toute une journée, Pym reprit sa place, et, regardant autour de lui, il vit que ses paroles avaient inspiré à toute la chambre une détermination profonde et invincible. Sa cause était gagnée, mais ce n'était pas tout. Il fallait encore affaiblir ou détruire l'autorité de la chambre des pairs, afin de transporter dans les communes toute la force parlementaire. Un vote des pairs venait de décider que l'on s'occuperait des subsides avant de s'occuper des griefs. Pym se rend lui-même à la chambre des pairs, et lit à leur barre une adresse de la chambre des communes, accusant la chambre haute de violation de privilége, et lui refusant son concours si elle persiste. « Milords, dit Pym, vos seigneuries se sont mêlées de fixer l'époque et la place des débats relatifs aux subsides, avant que les communes vous eussent demandé votre avis à cet égard. Il faut réparer ce grief, et les communes ont l'honneur de vous prier de chercher dans votre propre sagesse quelque espèce de réparation et un moyen de prévenir le retour d'un acte pareil. Les communes me chargent de représenter à vos seigneuries, que dorénavant vos seigneuries ne doivent point prendre connaissance des débats des communes avant que les communes vous en aient officiellement informées. » Cette réclamation et le ton de Pym n'ont pas besoin de

commentaire. A son retour, les communes lui votent des remerciements solennels, et bientôt après le parlement est dissous.

On ne résiste, on ne proteste pas contre cette dissolution; les choses étaient trop avancées. « D'où vous vient cette tristesse, à vous, ordinairement si gai ? » demandait Saint-Jean, membre de l'opposition, au royaliste Clarendon. — « Et vous, ordinairement si triste, d'où vous vient cette gaieté ? » — « De la même cause, mylord. Les affaires vont admirablement mal. »

En effet, Charles I[er] était vaincu partout. Pym ne se repose pas; habitant la Cité de Londres, il rassemble chez lui tous les seigneurs mécontents, tous les bourgeois de son parti, et les anime à continuer le combat; ce qui n'avait été qu'un complot parlementaire devient une conspiration véritable. Les conjurés se réunissent au château de Broughton, chez lord Say, dans l'Oxfordshire; ils entrent sans être vus, par un passage secret, et pénètrent dans une chambre d'où on éloigne les domestiques, étonnés du bruit et des discussions violentes dont ces personnages mystérieux font retentir le château (1). Quand ils craignent que leur point de réunion soit découvert, ils se transportent chez sir Richard Knightley, dans le manoir de Fawsley, où l'on conserve encore la table de bois qui servait aux conjurés (2). Le résultat de ces trames, à la tête desquelles est Pym, et qui sont à peu près aussi extra-parlementaires que l'a été le 10 août en France, c'est une pétition rédigée par lui et signée par dix mille citoyens pour demander la convocation d'un nouveau parlement.

Ce parlement n'était autre que le long parlement. Le 3 novembre 1640, cette célèbre assemblée se réunit, et sa première œuvre, c'est l'accusation de Strafford, dénoncé aux communes et livré au bourreau par Pym, qui tient sa promesse. Le roi savait bien que sa dernière espérance reposait sur Strafford; Pym ne l'ignorait pas.

Pour donner à ce grand procès politique toute sa valeur et tout son intérêt, il faut bien comprendre les relations antérieures des deux antagonistes, et la réalité des intérêts qu'ils représentent. Strafford revient de l'Irlande, où il a exercé avec sévérité et avec éclat le pouvoir souverain; il est le Richelieu futur du roi d'Angleterre. Pym a employé son temps et son énergie à remuer et à soulever toute la Cité; il est le symbole du pouvoir populaire. Rivaux d'amour, rivaux de gloire, rivaux d'autorité, fanatiques de leur opinion, tous deux chefs non-seulement d'une armée, mais d'une idée, ils apportent dans l'arène la double destinée ou monarchique ou démocratique de l'Angleterre. Mais Strafford est vaincu d'avance. Son ennemi le force de venir plaider sa cause devant ceux mêmes qui l'accusent. En vain Charles essaie-t-il de sauver son puissant ministre par des concessions faites aux chefs de l'opposition. C'est une lutte à mort. Lorsque Pym vit que le procès traînait en longueur, que la sévérité mélancolique, la haute éloquence, la dignité imperturbable de Strafford, commençaient à exciter l'intérêt public, il produisit des notes secrètes que son ami Vane lui avait communiquées, et demanda l'*attainder*, ou bill de proscription définitive, contre Strafford. Le roi, présent à cette mémorable séance et caché par un treillage en bois qui le séparait de l'assemblée, brisa de sa main irritée le treillage qui le protégeait; Pym ne se troubla pas, et continua son accusation plus terrible qu'oratoire, tout animée de haine.

(1) Voyez Echard, *Histoire d'Angleterre*.
(2) *King's Pamphlets*, 113, part. 13.

toute vivante par les preuves, sans déclamation et sans ornement, nue et brillante comme le tranchant d'une hache, qui frappait de mort le conseiller et l'espoir du trône. Ce fut alors que Strafford malade, relevant sa belle tête attristée, fixa sur son ancien ami un si long et si douloureux regard, que les papiers de Pym s'échappèrent de sa main, et qu'il fut incapable de continuer son discours (1).

Strafford périt sur l'échafaud, et les historiens le donnèrent, ceux-ci pour un martyr, ceux-là pour un bourreau. Les nations longtemps divisées n'ont pas d'histoire. Chacune des opinions rédige la sienne, qui n'est qu'un plaidoyer plus ou moins habile. Hallam lui-même, esprit juste et consciencieux écrivain, est un whig et pardonne tout aux whigs. Hume, malgré sa froideur d'âme et de style, cherche avec soin et présente avec adresse les excuses qui peuvent sauver l'honneur des Stuarts. Lisez Brodie, ce sont des infâmes. Lisez d'Israëli, ce sont d'excellents et pacifiques monarques. Ces historiens ne s'entendent pas davantage sur les principes et les bases de la constitution anglaise; elle est monarchie pour ceux-ci, république pour ceux-là; elle n'est ni l'un ni l'autre. Que Strafford ait payé ses efforts monarchiques de sa vie, on ne peut s'en étonner; l'Angleterre ne voulait plus de couronne arbitraire. Que le symbole royal, l'homme placé à la tête de l'ancienne machine royale, ait péri en France comme en Angleterre, cela ne peut étonner : il était le prisonnier de guerre de ses ennemis, auxquels il faisait peur. Charles Ier et Louis XVI moururent comme symbole.

Ces effroyables et inévitables cruautés devraient bien nous apprendre qu'en fait de politique, il n'est point question d'équité, mais de combat; que le guerrier le plus fin, le plus rusé, le mieux armé, le plus vigoureux, le plus adroit l'emporte, et qu'il faut, en outre, que les circonstances le favorisent. Pym, qui ne s'arrête devant rien et qui vient de tuer de sa main, dans un discours qui dura six heures, le compagnon de sa jeunesse, est assurément un des plus inexorables parmi ces guerriers. Arrêtons-nous à ce moment de sa vie et de son triomphe. La maîtresse de Strafford se donne à Pym; le peuple entier le salue comme un vengeur et un héros. Il est maître des communes.

Cette domination, il est vrai, n'embrasse qu'un petit nombre d'années; les triomphes sont courts en temps de révolution. La révolution d'Angleterre se divise en trois grandes phases : celle de préparation ou de réforme parlementaire, pendant laquelle on s'occupe à détruire un à un tous les priviléges de la royauté; la seconde, de fanatisme religieux et guerrier, qui se termine par le meurtre de Charles Ier, c'est l'époque de l'exaltation et des combats; la troisième, d'organisation intérieure et de puissance à l'extérieur, c'est le protectorat. Cette dernière époque est dominée par Cromwell; la seconde appartient aux saints et aux exaltés; la première, à Pym. Elle a moins d'éclat que les autres, et l'on a peu parlé de lui; mais il en était l'instigateur et le chef, comme je l'ai prouvé.

C'est ce qui le rapproche de Danton, dont il me reste à parler, et qui occupe la première place dans la seconde phase de la révolution française. Il suit Mirabeau et précède Robespierre. Il semble avoir commis ou permis des actions plus violentes que celles de Pym, mais ce n'est qu'une apparence. L'accusation contre Strafford vaut toutes les cruautés. Leur analogie principale, c'est que, dans les grandes affaires auxquelles ils prirent part, ils osèrent tout et frappèrent juste. Danton repoussa l'étranger; Pym détruisit l'arbitraire. L'un garda le silence

(1) Voyez *Lettres de Baillie*.

pendant les boucheries de septembre ; l'autre fit tomber la tête de son malheureux et noble ami Wentworth, comte de Strafford. L'un et l'autre mêlèrent le plaisir, la ruse, les complots, dans une vie ardente, voluptueuse et occupée. L'un arracha son pays à l'étranger, l'autre à l'arbitraire : que Dieu prononce.

Dans la vie de Danton, qui a été récemment analysée avec trop de soin pour que nous la retracions tout entière et en détail, nous trouvons beaucoup plus de turbulence et de férocité apparentes. Cette différence n'appartient pas aux hommes, mais aux temps et aux pays. La fantasmagorie scénique, que la France aime et qui convient à son tempérament, ne se montre point dans la révolution d'Angleterre. Alors même qu'elle est plus atroce, elle est plus grave, plus formaliste et plus solennelle. Cet odieux et terrible procès de Strafford s'accomplit avec une silencieuse simplicité. Pym, qui frappe d'aussi grands coups que Danton, n'a rien des éclats de ce titan révolutionnaire. Il soulève paisiblement sa massue, sans jamais se tromper ni d'heure ni de jour, et ne manquant point de la faire tomber juste. Quand la chose est accomplie, il ne sourit même pas. On ne reconnaît en lui et autour de lui ni la ferveur gauloise, ni le drame impétueux, ni les talents improvisés, ni les flammes sombres qui sortent du cratère de 1793. L'Angleterre puritaine est souvent hypocrite et burlesque ; en revanche, elle procède avec une gravité légale, un respect des antécédents, une constante énergie, un sincère amour du bien. Comme elle n'a pas l'Europe à repousser, et que ses frontières ne sont pas assaillies par l'ennemi, le bourreau a peu de chose à faire ; on n'abat que les plus hautes têtes ; le sang coule surtout dans la guerre civile, sur les champs de bataille, avec une sorte de loyauté, de probité et de politesse permanentes.

Ainsi, au moment même où commençait la guerre, où les uniformes verts de Hampden, les habits rouges de Hollis, les bataillons pourpres de lord Brooke, et les escadrons bleus de lord Say, couvraient les campagnes anglaises, prêts à en venir aux mains, les ennemis se mesuraient des yeux, mais ne s'insultaient pas. On allait se battre, mais noblement. C'est une chose magnifique à observer, dans cette première lutte du trône contre le peuple, que ce respect universel de l'humanité et cette magnanimité chevaleresque que l'on remarque chez tous les combattants. « Mon affection pour vous, écrit à sir Ralph Hopton, royaliste déterminé, sir William Waller, général des troupes parlementaires, est tellement invariable, que notre hostilité actuelle ne peut altérer mon attachement à votre personne ; mais je dois être fidèle à la cause que je sers. Je m'arrête devant l'autel. Le grand Dieu qui lit dans mon cœur sait avec quelle répugnance je commence cette entreprise, et quelle parfaite aversion m'inspire une guerre dans laquelle je ne trouve pas d'ennemis. Il faut cependant faire son devoir ; toutes mes inclinations se taisent. Puisse le Dieu de paix nous envoyer bientôt le calme et nous rendre propres à en jouir ! Nous sommes tous les deux placés sur un théâtre, mon ami. Il faut que nous jouions les rôles qui nous sont assignés dans cette tragédie ; faisons-le en gens d'honneur et sans animosité personnelle. »

Les grandes actions de la révolution française n'ont pas ce caractère pour ainsi dire réglé. La présence de nos ennemis, la pénurie du trésor, l'ignorance de la liberté, leur donnent un caractère désespéré et sanglant, qui fait reculer d'effroi le lecteur, mais qui ne doit pas épouvanter le philosophe, et dont il doit à la fois tenir compte et apprécier les motifs.

Toute la première partie de la vie de Danton est rejetée sur le second plan par

un homme plus bruyant, plus énergique et plus lettré que lui. L'ombre de Mirabeau tombe sur Danton et le cache. Jusqu'au moment où le premier symbole de la révolution disparaît, Danton n'est que le soufflet patient et énergique de la forge révolutionnaire. Il sait, comme Pym, se soumettre quand il le faut, et discipliner son ambition ou sa colère. Il n'est rien, au commencement de la révolution, que besoigneux et ardent. Il lui faut un piédestal ; il le crée en inventant le club des cordeliers, force qu'il s'attribue, et dont il dispose contre la convention d'une part et contre les girondins de l'autre.

Une fois maître de sa position, il fait le 10 août, et devient ministre de la justice. Les ennemis s'avancent ; Brunswick est aux portes de Paris : de la peur même il fait une arme. Il est certain que cette terrible machine a sauvé le territoire ; il est également certain que Danton l'a mise en mouvement sans colère, sans fureur, sans goût pour le sang, comme Pym tua son ami et prépara l'échafaud de Charles I[er]. Roi de la commune improvisée, c'est alors que Danton devine la France, la France désarmée, déshabituée des armes et environnée d'ennemis. Il lui donne du courage, ne fût-ce que celui de la peur. Moment curieux que celui où, les sourcils froncés sur ses yeux sombres, et apparaissant comme un colosse à la tribune de l'assemblée, il s'écria d'une voix tonnante : « Législateurs ! ce que vous entendez, ce n'est pas le canon d'alarme, c'est le pas de charge contre l'ennemi. De l'audace ! de l'audace ! et toujours de l'audace ! » Il connaît bien la race gauloise et sait en user, non pour lui-même, non pour ses plaisirs ou ses vengeances, mais pour cette cause nouvelle qu'il a adoptée et embrassée, et qui seule est présente à son esprit, pendant que le canon gronde, que les Tuileries sont en flammes, et que les sabres de septembre font leur œuvre abominable. Il règne cependant, et son dessein est accompli.

Après septembre, Danton s'élève, et plane comme fondateur de la république ; de même Pym, après la mort de Strafford, est le fondateur et le chef de la nouvelle Angleterre. On sait quelles péripéties précipitèrent sous la main jalouse et vengeresse de Robespierre la suprématie de Danton et le livrèrent à l'échafaud, lorsque, dans son dernier accès de franchise en face de la mort, il s'écria : « Danton ! pas de faiblesse ! »

Pym fut plus heureux, parce qu'il était venu plus tôt. La mort devait le surprendre, comme un accident, non comme une vengeance. Après avoir frappé le ministre Strafford, il continua son œuvre, fit jeter en prison tous les ecclésiastiques favorables à la suprématie épiscopale, réclama et obtint l'abolition de la chambre étoilée, et devint tellement redoutable à la cour, que trois fois pendant l'année 1641 on essaya de l'assassiner.

On peut aussi, sans blesser son honneur, croire qu'il n'a pas négligé ces moyens de captation populaire, ces suppositions d'assassinats qui émeuvent si profondément les imaginations, et dont notre révolution a fourni plus d'un exemple. Le récit suivant, rapporté par Nalson, nous paraît réunir tous les caractères de la fraude politique, et de cette invraisemblance palpable qui n'est qu'un attrait de plus pour les vulgaires crédulités. La peste venait de quitter Londres. Un jour Pym entra dans la chambre des communes, une lettre ouverte à la main, et dit au *speaker* (1) : « Un commissionnaire vient de me remettre, à la porte de cette chambre, la lettre que voici ; quand je l'ai ouverte, il en est tombé un

(1) Président.

linge qui avait recouvert la plaie d'un pestiféré. » — On envoya chercher le commissionnaire qui répondit qu'un gentilhomme à cheval et vêtu d'un surtout gris lui avait remis ce message et 12 pence, en lui recommandant bien de le remettre promptement à M. Pym. Clarendon a raison, selon nous, de ne pas ajouter une foi implicite à cet incident hasardé du mélodrame révolutionnaire.

Cependant Charles, dont les intrigues en Ecosse n'avaient pas été plus heureuses que ses armes, se trouva, quand il revint de ce voyage, entièrement à la merci de ses sujets ; on profita de cette situation pour l'accabler. Ce fut Pym qui, en octobre 1641, marchant à la tête des communes, se rendit à la chambre des lords pour dénoncer les conseillers royaux, et qui, bientôt après (en novembre), fit retentir la grande remontrance sur l'état de la nation, et passer le bill sur la levée des troupes, bill qui enlevait au roi la force militaire, après lui avoir ôté la force civile. Les évêques protestèrent ; les communes, sur l'instigation et à la requête de Pym, les enfermèrent à la Tour. Le 30 décembre 1641, on vit douze prélats, dont deux étaient octogénaires, paraître à la barre de la chambre haute, conduits par l'huissier de la verge noire, et s'y agenouiller pour entendre leur sentence. Ainsi se termina la mémorable année 1641, point culminant de l'influence que Pym avait conquise.

L'année 1642 s'annonça par des émeutes populaires et par la faute nouvelle que commit Charles Ier, lorsqu'il accusa d'abord devant les communes et voulut ensuite arrêter lui-même cinq chefs de l'opposition. Trop docile aux conseils violents et absurdes de sa femme, il crut se sauver par la force, et vint lui-même à la chambre des communes pour s'emparer de Pym et de quatre autres membres. Le parlement s'empressa de les soustraire à la vengeance royale ; cinq jours après, ils revinrent en triomphe s'asseoir sur leurs anciens bancs.

Poussé ainsi jusque dans ses derniers retranchements par l'énergie infatigable de son ennemi, Charles finit par planter à Nottingham l'étendard royal. Pym reste à Londres, et pendant que tous ses amis courent aux armes, chargé seul du pouvoir exécutif et des affaires du parlement, il soutient le poids des affaires. Cependant, en 1643, il commençait à s'user et à subir la destinée des instruments révolutionnaires. Déjà on lui préférait des chefs plus ardents encore et des fanatiques plus déterminés. Comme un glaive qui a émoussé son tranchant, il n'avait plus sur les masses son ancienne et incisive influence ; et je ne sais quelle eût été sa destinée, quand la maladie l'enleva, au milieu des cris du peuple, qui, assemblé sous ses fenêtres, demandait son corps pour le mettre en lambeaux. Il mourut le 8 décembre 1643, épuisé par le travail sans relâche que lui avait imposé l'organisation révolutionnaire de cette époque. Les royalistes d'Oxford firent des feux de joie et se crurent sauvés ; mais il laissait, comme Mirabeau, la monarchie détruite, et en grande partie de sa propre main. Moins confus, moins brillamment éloquent, moins grandiose et moins théâtral que Mirabeau, rusé, tenace, indomptable, n'ayant de cruauté que dans la poursuite de ses desseins politiques, il méritait une analyse particulière et approfondie, comme l'un des hommes qui se sont montrés les plus habiles à conduire les assemblées, à disposer des intentions de leurs semblables, à profiter des circonstances, et à changer les empires. Personnages curieux à étudier : comment chacun de ces individus puissants dans un orage passager, et dont le nom seul reste comme un bruit qui effraie, a-t-il conquis cette puissance ? par quels ressorts, misérables ou criminels, excusables ou hardis, a-t-il agi sur les hommes ses semblables ? Dans ce retour

à la nature sauvage qu'on appelle une révolution, intermède singulier qui fait tomber tous les costumes et donne à chacun sa valeur naturelle, sous quelle forme ont apparu ces meneurs de l'humanité? ont-ils eu de l'esprit vrai et du vrai courage, ou seulement de la témérité et du bonheur? Rien de moins compris que ces phénomènes monstrueux qui naissent au milieu d'une éruption, n'apparaissant que tout environnés de flammes et de cendres; le mouvement qui les emporte nous aveugle. Si nous revenons à les étudier quand l'élan est passé, l'éruption terminée et la cendre froide, nous ne pouvons plus les juger. Mais les juger pendant l'éruption est également difficile. Alors on voit en eux des idoles, et non pas des hommes. Il y eut une époque en France où toute la France était Voltaire, une autre où toute la France était Mirabeau, une autre où Napoléon s'élevait comme unique symbole. L'Angleterre, entre 1630 et 1660, dans ce grand et périlleux renouvellement de sa constitution, a eu aussi ses géants symboliques, points de ralliement lumineux qui marquaient la route révolutionnaire. Le premier a été Pym, le second Hampden, le troisième Cromwell.

Assurément tous les instruments de révolution ne peuvent et ne doivent pas être confondus. Il y en a d'aveugles; il y en a qui sont ou purs, ou intelligents, ou seulement féroces et déshonnêtes. Les grands-prêtres, les initiateurs de tout un mouvement, de toute une phase, sont Mirabeau, Napoléon, Cromwell. Après eux viennent les hommes de second ordre, mais puissants encore, qui s'emparent de toute la passion, de toute l'énergie populaires pendant un temps, et les dirigent vers leur but; tels furent Danton et Pym. Les premiers du second rang, ils furent l'un et l'autre les ouvriers bourgeois, mais non vulgaires, de cette œuvre terrible qui déchira la vieille loi et en chercha une nouvelle. Pym et Danton avaient la même audace, le même instinct de l'à-propos, la même sympathie avec les masses, la même facilité à guider et à grouper les hommes, le même coup d'œil, apercevant le but et ne se laissant pas décevoir par une apparence; le même mépris des honnêtes scrupules, les même ardeurs de tempérament, le même effroyable dédain des petites vertus. Du reste, ils furent jetés très-diversement à travers les deux drames dont on les vit s'emparer quelque temps. Pym parut dans le sien dès les premières scènes; il n'eut pas à lutter contre Ireton et Cromwell. Il mourut à temps, et avant la fin du second acte. Danton ne fit son entrée que très-tard, quand l'initiation révolutionnaire avait été accomplie par Mirabeau. Il périt au fort de la crise et de la mêlée, au sein de la péripétie, en plein troisième acte, sur l'échafaud, avec infiniment plus d'effet et de véhémence théâtrale.

Habiles à diriger et à faire mouvoir les masses humaines, à deviner et à supputer, à déterminer et à dominer les incalculables influences dont se compose toute réunion d'hommes, ils sacrifièrent tout à ce plaisir. Ces activités tumultueuses et sourdes, ces forces contradictoires et sympathiques, où iront-elles? que deviendront-elles? comment se distribueront-elles? Le problème change et se renouvelle à chaque instant. Il y va du salut d'un empire, de la tête d'un roi, de la vie, de la mort, de la honte. C'est un grand jeu; il n'en est pas de plus irritant, de plus enivrant, de plus hardi, de plus dangereux; il n'en est pas qui conseille plus aisément le crime. Les hommes qui ont joué à ce tapis vert et passé par cette épreuve se reconnaissent dans le monde. Leur front est brûlé et sillonné par la fournaise, leur cerveau n'a plus qu'une pensée, et leur mémoire n'a plus qu'un souvenir. On les a souvent nommés les criminels des révolutions : ils en sont les victimes encore plus que les instruments.

Je ne les justifierai ni ne les accuserai. Il ne nous appartient pas de juger ici, quant à la morale universelle, ces foudres providentielles et redoutables, qui se montrent aux époques de chaos. Dieu les envoie, comme il envoie les orages. Si les hommes étaient purs et les constitutions politiques immortelles, on ne verrait point apparaître ces singuliers prodiges; mais les sociétés renferment toujours le mal et le vice, et la vie des peuples a ses crises. Il serait niais et oiseux d'apporter une excuse de sophiste ou un anathème banal pour ou contre les moteurs ou les acteurs principaux de ces grands événements qu'on nomme révolutions. Peut-être est-il permis de les préférer, ainsi que leurs époques, à ces hommes et à ces époques qui ne sont que la parodie du courage, la contre-épreuve de la force, la fausse monnaie de la grandeur.

Quant à Pym et à Danton, le mépris de la chimère, la haine de l'apparence, le dédain de la phrase qui séduit le populaire et emporte les sots, distinguaient ces deux hommes. Si vous voulez peser la valeur d'un esprit, voyez s'il tend à la vérité, s'il y croit et s'il la cherche; examinez s'il va droit au fait, s'il veut un résultat, s'il soulève les voiles; demandez-vous s'il se contente de formules, s'il se paie de mots, s'il est heureux dans la déclamation. Le César et le Napoléon, pas plus que le Tacite et le Shakspeare, n'ont aimé le vide et les masques. Il y a des temps cependant où le vide et les masques plaisent à tous : les sociétés très-pleines de mépris pour elle-mêmes se gardent de les rejeter. C'est qu'alors le mensonge devient nécessaire. Mais toute nation qui vit dans le faux est une nation perdue; toute littérature équivoque est un amas de papier stérile; tout grand homme charlatan est destiné à perdre son habit de théâtre tôt ou tard, même en France, où l'habit de théâtre a tant de succès. Si vous lisiez l'histoire comme elle mérite d'être lue, vous reconnaîtriez qu'il n'y a de grands hommes que ceux qui déchirent résolument les enveloppes des apparences, de grands génies dans les lettres que ceux qui aiment la vérité, de grands peuples que ceux qui osent se la dire à eux-mêmes.

Si, dans sa lutte contre la monarchie et Strafford, Pym a été sans pitié, sans scrupule, sans remords, toujours violent, toujours rusé, toujours inexorable, ce n'est pas là ce qui l'isole, sans le justifier, parmi ses compagnons de guerre; c'est la haine profonde du mensonge, c'est la franchise de l'attaque; c'est l'amour de la vérité, même dans le crime. Comme Danton, il s'attacha au but positif, au succès, et laissa d'autres esprits adorer la chimère de l'époque.

Ces deux révolutions, qui ont déplacé le pouvoir en Angleterre comme en France, avaient l'une et l'autre un but idéal et un but réel. L'idéal, pour les révolutionnaires d'Angleterre, c'était l'institution hébraïque, la liberté sous le règne de Dieu, l'impossible; — pour les révolutionnaires de France, c'était l'impossible aussi, la démocratie grecque. Pym et Danton se distinguent sous ce rapport, qu'ils n'embrassèrent pas la chimère, et ne s'en servirent que pour atteindre le résultat réel, le but possible. Ils firent descendre en effet, par des efforts extraordinaires, mêlés de grands crimes, le pouvoir, l'un dans le parlement, l'autre dans les masses, et se reposèrent, celui-ci dans le lit de mort, cet autre sur l'échafaud.

PHILARÈTE CHASLES.

L'HOMME

AU MASQUE DE FER.

I.

Tout calcul fait, il y a neuf systèmes sur l'homme au masque de fer. Nous laissons au lecteur le soin de choisir celui qui lui paraîtra le plus vraisemblable ou qui lui sera le plus sympathique.

PREMIER SYSTEME.

L'auteur du premier système est anonyme. Le système est venu tout fait de la Hollande, sans doute sous le patronage du roi Guillaume : tel qu'il est, le voici : Le cardinal de Richelieu, tout fier de voir sa nièce Parisiatis aimée de Gaston, duc d'Orléans, frère du roi, proposa à ce prince de devenir sérieusement son neveu. Mais le fils de Henri IV, qui voulait bien de Mlle Parisiatis pour maîtresse, trouva si impertinent que le premier ministre osât la lui proposer pour femme, qu'il répondit à cette proposition par un soufflet. Le cardinal était rancunier, mais comme il n'y avait pas moyen de traiter le frère du roi en Douteville ou en Montmorency, il s'entendit avec sa nièce et le père Joseph pour tirer de Gaston une autre vengeance : ne pouvant lui faire tomber la tête de dessus les épaules, il résolut de lui faire choir la couronne de dessus la tête.

La perte de cette couronne devait être d'autant plus sensible à Gaston que Gaston croyait déjà la tenir ; il y avait quelque vingt-deux ou vingt-trois ans que son frère aîné était marié, et la France attendait encore un dauphin.

Voici ce qu'imagina Richelieu, toujours dans le système de l'anonyme hollandais :

Un jeune homme, le C. D. R., était amoureux depuis plusieurs années de la femme de son roi. Cet amour, auquel la reine n'avait point paru insensible, n'avait point échappé aux regards jaloux de Richelieu, qui, amoureux lui-même

d'Anne d'Autriche, s'en était inquiété jusqu'au moment où il jugea à propos d'en tirer parti.

Un soir le C. D. R. reçut un billet d'une main inconnue, dans lequel on lui disait que s'il voulait se rendre à un endroit indiqué et se laisser bander les yeux, on le conduirait dans un lieu où il désirait être présenté depuis longtemps. Le jeune homme était aventureux et brave, il se trouva au rendez-vous, se laissa bander les yeux, et lorsque le bandeau lui tomba du front, il était dans l'appartement d'Anne d'Autriche, qui l'aimait. Le lendemain elle alla trouver le cardinal et lui dit : — Vous avez enfin gagné votre méchante cause ; mais prenez-y garde, monsieur le prélat, et faites en sorte que je trouve cette miséricorde et cette bonté céleste dont vous m'avez flattée par vos pieux sophismes : ayez soin de mon âme !

L'auteur anonyme attribue à cette aventure la naissance de Louis XIV, fils de Louis XIII, par voie de transsubstantiation. La brochure, qui se terminait là, annonçait une suite qui n'a point été publiée ; mais comme l'anonyme hollandais ajoutait que cette suite serait « *la fatale catastrophe du C. D. R.*, » on prétendit que la catastrophe fut la découverte que fit Louis XIII des amours de la reine, et que le prix dont le C. D. R. les paya fut une prison perpétuelle avec application d'un masque de fer.

Le C. D. R. était ou le comte de Rivière ou le comte de Rochefort.

Ce système, à notre avis, sent trop le pamphlet pour avoir besoin d'être réfuté.

DEUXIÈME SYSTÈME.

Celui-ci est de Sainte-Foix, et s'il n'a pas le mérite de la vraisemblance, il a au moins celui de l'originalité. Sainte-Foix, comme on le sait, était un homme de beaucoup d'imagination, qui n'aimait pas les *bavaroises* et qui trouvait mauvais que les autres les aimassent. Il en résultait qu'il déjeunait ordinairement avec des côtelettes et du vin de Champagne, et qu'il avait le tort d'écrire l'histoire après avoir déjeuné.

Un jour Sainte-Foix lut dans l'histoire de Hume que le duc de Montmouth n'avait point été exécuté, comme on l'avait dit, mais qu'un de ses partisans, qui lui ressemblait fort, ce qui cependant n'était pas facile à rencontrer, avait consenti à mourir à sa place, tandis que le fils naturel de Charles II, chez lequel on avait respecté le sang royal, tout illégitime qu'il fût, avait été transféré secrètement en France pour y subir une prison perpétuelle.

Selon Sainte-Foix, l'homme au masque de fer ne serait donc autre que le duc de Montmouth, sauvé de l'échafaud par Jacques II, à qui Louis XIV aurait prêté presque en même temps les îles Sainte-Marguerite pour son frère, et Saint-Germain pour lui.

TROISIÈME SYSTÈME.

Le système de Sainte-Foix avait été établi pour battre en brèche le système de Lagrange-Chancel, qui prétendait, sur le dire de M. de Lamothe-Guérin, gouverneur des îles Sainte-Marguerite en 1718, c'est-à-dire à l'époque où lui-même y était détenu, que l'homme au masque de fer était le fameux duc de Beaufort, disparu en 1669 au siége de Candie. Voici la version de Lagrange-Chancel.

Dès l'année 1664 M. de Beaufort était déjà, par son insubordination et sa légèreté, tombé dans la disgrâce sinon apparente du moins réelle de Louis XIV, qui pardonnait avec une égale difficulté le bonheur qu'on avait eu de lui plaire ou le malheur qu'on avait eu de lui déplaire. Or, M. de Beaufort ne lui avait jamais plu, le grand roi ne voulant pas de rivaux, fût-ce aux halles.

Vers le commencement de 1669, M. de Beaufort reçut de Colbert l'ordre de soutenir Candie assiégée par les Turcs : sept jours après son arrivée, c'est-à-dire après le 26 juin, le duc de Beaufort fit une sortie ; mais emporté par son courage ou par son cheval, il ne reparut pas. A cette occasion, Navaille, son collègue dans le commandement de l'escadre française, se contente de dire, page 243, livre IV de ses Mémoires : « Le duc de Beaufort rencontra sur son chemin un gros de Turcs qui poursuivait quelques-unes de nos troupes : il se mit à leur tête, et combattit avec beaucoup de valeur, mais il fut abandonné et l'on n'a jamais pu savoir depuis ce qu'il était devenu. »

Selon Lagrange-Chancel, le duc de Beaufort aurait été enlevé, non par les soldats du sublime empereur, mais par les agents du roi très-chrétien, et au lieu d'avoir la tête coupée, il l'aurait eu, ce qui ne valait guère mieux, enfermée à perpétuité dans un masque de fer.

QUATRIÈME SYSTÈME.

Ce quatrième système, qui n'était pas loin non plus d'être celui de Voltaire, avait été répandu avec un prodigieux succès par l'auteur anonyme des *Mémoires pour servir à l'histoire de Perse*. Comme l'*Histoire amoureuse des Gaules*, *les Mémoires pour servir à l'histoire de Perse* racontent des anecdotes de la cour de France ; le roi y est appelé *Sha Abbas*, le dauphin *Sephi-Mirza*, le comte de Vermandois *Giafer*, et le duc d'Orléans *Ali-Homajou*. Quant à la Bastille, elle était désignée sous le nom de la *forteresse d'Ispahan*, et les îles Sainte-Marguerite sous le nom de la citadelle d'*Ormus*.

Voici maintenant l'anecdote réduite à ses vrais noms :

Louis de Bourbon, comte de Vermandois, était, comme on le sait, fils naturel de Louis XIV et de Mlle de Lavalière. Comme à tous ses bâtards, Louis XIV lui portait une grande amitié, si bien que cette amitié ayant changé l'orgueil qui était propre à ce jeune prince en insolence, il s'oublia dans une discussion avec le dauphin jusqu'à lui donner un soufflet. C'était là un de ces outrages à la majesté royale que Louis XIV ne pouvait pardonner, même à un de ses bâtards. Aussi, toujours selon les *Mémoires pour servir à l'histoire de Perse*, Giafer, ou le comte de Vermandois, fut-il envoyé en Flandre, où pour lors on faisait la guerre. Or, à peine fut-il au camp, où il arriva si bien prêché par sa mère qu'on croyait, dit Mlle de Montpensier, qu'il se fût fait un honnête homme, que le 12 du mois de novembre au soir, il se trouva mal et mourut le 19. Ce malheur, dit Mlle de Montpensier, arriva à la suite d'une orgie où il avait trop bu d'eau-de-vie. Les autres Mémoires parlèrent de fièvre maligne ou de peste. Mais l'auteur du *quatrième système* prétendit que ces bruits n'avaient été répandus que pour éloigner les curieux de la tente du jeune prince, qui était, non pas mort, mais seulement endormi à l'aide d'un narcotique et qui ne se réveilla qu'un masque de fer sur le visage.

Selon le même auteur. Ali-Homajou, c'est-à-dire Philippe II, régent de France,

était allé faire une visite au comte de Vermandois, à la Bastille, vers le commencement de 1723. Il était résulté de cette visite la résolution de rendre la liberté au prisonnier, lorsque la même année le régent mourut d'une apoplexie foudroyante. Il en résulta que le pauvre Giafer resta dans la forteresse d'Ispahan, dont ce n'était guère d'ailleurs la peine de sortir, attendu qu'à cette époque il devait avoir à peu près soixante-cinq ans.

CINQUIÈME SYSTÈME.

Celui-ci appartient au baron d'Heiss, ancien capitaine au régiment d'Alsace. Il était développé dans une lettre écrite de Phalsbourg et datée du 28 juin 1770. Cette lettre fut publiée dans l'*Histoire abrégée de l'Europe*. Voici l'analyse de cette lettre :

Selon le baron d'Heiss, le duc de Mantoue avait dessein de vendre sa capitale au roi de France, lorsqu'il en fut détourné par son secrétaire Matthioli, lequel lui persuada au contraire de s'unir à la ligue qui dans ce moment se formait contre Louis XIV. Le roi, qui croyait déjà tenir Mantoue, vit donc cette ville importante lui échapper, et ayant su par quel conseil, il résolut de se venger du conseiller. En conséquence, sur l'ordre du roi, le malheureux Matthioli aurait été invité par le marquis d'Arey, ambassadeur de France, à une grande chasse à deux ou trois lieues de Turin, et là, tandis qu'il suivait l'ambassadeur dans un sentier perdu, douze cavaliers l'auraient enlevé, *masqué*, et conduit à Pignerol. Mais comme cette forteresse était trop voisine de l'Italie, il serait passé de là successivement à Exiles, aux îles Sainte-Marguerite et enfin à la Bastille, où il serait mort.

Ce système, qui n'était pas plus déraisonnable que les autres, n'obtint cependant jamais grande faveur, cette idée que l'homme au masque de fer était un étranger et un subalterne n'ayant pas suffi pour éveiller une grande curiosité.

SIXIÈME SYSTÈME.

Celui-ci n'a point de parrain, c'est un de ces bruits vagues comme il en court par le monde sans qu'on sache d'où ils viennent ni où ils vont ; aussi ne le citons-nous que pour mémoire.

Selon ce système, l'homme au masque de fer ne serait autre que le second fils du protecteur, c'est-à-dire Henry Cromwell, qui disparut de la scène du monde sans que jamais personne sût par quelle coulisse ni par quelle trappe. Mais pourquoi eût-on masqué et emprisonné Henry, lorsque Richard, son frère aîné, vivait publiquement et tranquillement en France ?

SEPTIÈME SYSTÈME.

Le septième système est tiré d'un ouvrage in-8°, publié en 1789 par M. Dufey (de l'Yonne), et intitulé : *La Bastille* ou *Mémoires pour servir à l'Histoire du gouvernement français, depuis le quatorzième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième*. Tout l'échafaudage de ce système, qui, du reste, a tout l'intérêt du romanesque et de la poésie, s'appuie sur ce passage des Mémoires de Mme de Motteville : « La reine dans cet instant, surprise de se voir seule et apparemment im-

portunée par quelque sentiment trop passionné du duc de Buckingham, s'écria et appela son écuyer et le blâma de l'avoir quittée. »

Selon M. Dufey, ce cri d'appel poussé par Anne d'Autriche fut le dernier. Le duc de Buckingham, de plus en plus amoureux, fut de plus en plus apprécié, comme le prouve l'histoire des ferrets de diamants ; si bien que Louis XIII eut un fils qu'il ne connut jamais, mais que Louis XIV découvrit, et auquel, pour l'honneur de sa mère, il donna un masque.

D'après M. Dufey (de l'Yonne), la mort sanglante de Buckingham aurait bien pu être une expiation de son bonheur, et il n'est pas loin de croire que le couteau de Felton était, non-seulement de manufacture française, mais encore de manufacture royale.

HUITIÈME SYSTÈME.

Celui-ci, mis sous le patronage du maréchal de Richelieu, appartient très-probablement en toute propriété à Soulavie, son secrétaire. Il serait, dit ce dernier, emprunté à un manuscrit retrouvé dans les cartons du duc après sa mort, et intitulé : « Relation de la naissance et de l'éducation du prince infortuné soustrait par les cardinaux Richelieu et Mazarin à la société, et renfermé par ordre de Louis XIV, composée par le gouverneur de ce prince à son lit de mort.

Ce gouverneur anonyme racontait que ce prince, qu'il avait élevé et gardé jusqu'à la fin de ses jours, était un frère jumeau de Louis XIV, né le 5 septembre 1638, à huit heures et demie du soir, pendant le souper du roi, et au moment où on était loin de s'attendre après la naissance de Louis XIV, qui avait eu lieu à midi, à un second accouchement. Cependant ce second accouchement avait été prédit par des pâtres qui avaient dit par la ville que si la reine accouchait de deux dauphins, ce serait un grand signe de calamité pour la France. Ces bruits, de si bas qu'ils fussent partis, n'en étaient pas moins venus aux oreilles du superstitieux Louis XIII, qui alors avait fait venir Richelieu et l'avait consulté sur cette prophétie, à laquelle, sans y croire cependant, Richelieu avait répondu que, le cas échéant, il fallait soigneusement cacher le second venu des deux enfants, parce qu'il pourrait vouloir être roi. Louis XIII avait à peu près oublié cette prédiction, lorsque la sage-femme vint lui annoncer à sept heures du soir que, selon toutes les probabilités, la reine allait mettre au jour un second enfant. Louis XIII, qui avait senti la justesse du conseil du cardinal, réunit aussitôt l'évêque de Meaux, le chancelier, le sieur Honorat et la sage-femme, et leur dit avec cet accent qui annonce qu'on est disposé à tenir ce que l'on promet, que le premier qui révèlerait le mystère de ce second accouchement paierait la révélation de sa tête. Les assistants jurèrent tout ce que le roi voulut ; et, à peine le serment était-il fait, que la reine, accomplissant la prophétie des bergers, accoucha d'un second dauphin, lequel fut remis à la sage-femme et élevé en secret, destiné qu'il était à remplacer le dauphin si le dauphin venait à mourir, tandis qu'au contraire il était condamné d'avance à l'obscurité si le dauphin continuait de vivre.

La sage-femme éleva le second dauphin comme son fils, le faisant passer aux yeux de ses voisins pour le bâtard d'un grand seigneur, dont on lui payait grassement la pension ; mais à l'époque où l'enfant eut atteint sa sixième année, un

gouverneur arriva chez dame Peyronnette, c'était le nom de la sage-femme, et la somma de lui remettre l'enfant, qu'il devait continuer d'élever en secret *comme un fils de roi.* L'enfant et le gouverneur partirent pour la Bourgogne.

Là l'enfant grandit inconnu, mais cependant portant sur son visage une telle ressemblance avec Louis XIV qu'à chaque instant le gouverneur tremblait qu'il ne fût reconnu. Le jeune homme atteignit ainsi l'âge de dix-neuf ans, effrayant son vieux Mentor par les idées étranges qui lui passaient parfois à travers la tête comme des éclairs, lorsqu'un beau jour, au fond d'une cassette mal fermée et qu'on avait eu l'imprudence de laisser à sa portée, il trouva une lettre de la reine Anne d'Autriche qui lui révélait sa véritable naissance. Quoique possesseur de cette lettre, le jeune homme résolut de se procurer une nouvelle preuve. Sa mère parlait de cette ressemblance miraculeuse avec Louis XIV qui effrayait tant ce pauvre gouverneur. Le jeune homme résolut de se procurer un portrait du roi son frère, afin de juger lui-même de cette ressemblance. Une servante d'auberge se chargea d'en acheter un à la ville voisine ; ce portrait confirma tout ce qu'avait dit la lettre. Le prince se reconnut, ne fit qu'un bond de sa chambre à celle du gouverneur, et lui montrant le portrait de Louis XIV : « Voilà mon frère, » lui dit-il ; ramenant les yeux sur lui-même : « Et voilà qui je suis ! »

Le gouverneur ne perdit pas de temps et écrivit à Louis XIV, qui, de son côté, fit bonne diligence, et courrier par courrier, l'ordre arriva d'enfermer dans la même prison le gouverneur et l'élève. Puis comme, même à travers les grilles d'une prison, on pouvait reconnaître la contre-épreuve du grand roi, le grand roi ordonna que le visage de son frère fût, à compter de cette heure, couvert d'un masque de fer assez habilement travaillé pour que, sans le quitter jamais, il pût voir, respirer et manger. Cette recommandation toute fraternelle aurait, d'après Soulavie, été exécutée de point en point.

C'est cette donnée qu'ont adoptée, pour faire leur beau drame du *Masque de Fer*, MM. Fournier et Arnoult, ce qui n'a pas peu contribué, avec le talent de Lokroy, à lui donner de nos jours une parfaite popularité.

NEUVIÈME SYSTÈME.

Celui-ci est notre contemporain et date de 1837, il a été émis par notre confrère le bibliophile P. L. Jacob. L'homme au masque de fer ne serait autre que le malheureux Fouquet, qui, profitant des adoucissements donnés à sa prison pour exécuter une tentative d'évasion, aurait été puni de cette tentative par la nouvelle de sa mort officiellement répandue, et par l'application de cette ingénieuse machine dont l'invention, dans ce cas encore, appartiendrait au grand roi.

Comme le livre dans lequel notre ami a développé ce nouveau système est dans les mains de tout le monde, nous y renvoyons pour plus amples détails.

Il y a encore deux autres petits *systèmes :* l'un ferait du Masque de Fer le patriarche Arwedicks, enlevé, selon le manuscrit de M. de Bonac, pendant l'ambassade de M. Féréol à Constantinople ; l'autre en ferait un malheureux écolier puni par les jésuites d'un distique latin fait contre leur ordre, et à qui, sur la recommandation de ces bons pères, Louis XIV aurait bien voulu servir de geôlier et de bourreau.

Ajoutons pour dernier *système* celui qui consiste à ne croire à rien et à dire que le Masque de Fer n'a jamais existé.

Maintenant, après les conjectures, voici les certitudes.

Ce fut dans l'intervalle du 25 mars 1680 au 1er septembre 1681 que l'homme au masque de fer parut à Pignerol, d'où il fut transporté à Exelles, lorsque M. de Saint-Mars passa de cette première forteresse à la seconde. Il y resta six ans, et M. de Saint-Mars ayant eu en 1687 le gouvernement des îles Sainte-Marguerite, s'y fit suivre par son prisonnier, dont il était condamné lui-même à rester l'ombre. En arrivant dans ces îles, Saint-Mars écrivit à M. de Louvois le 20 janvier 1687 :

« Je donnerai si bien mes ordres pour la garde de mon prisonnier que je puis vous en répondre pour son entière sûreté. »

En effet, ce bon M. Saint-Mars avait fait exécuter tout exprès pour lui, une prison modèle ; cette prison, selon Piganiol de Laforce, n'était éclairée que par une seule fenêtre regardant la mer, et ouverte à quinze pieds au-dessus du chemin de ronde. Cette fenêtre, outre les premiers barreaux, était défendue par trois grilles de fer placées entre les soldats de garde et le prisonnier.

Aux îles Sainte-Marguerite, M. de Saint-Mars entrait rarement dans la chambre de son prisonnier de peur que quelque indiscret écoutât leur conversation. En conséquence il se tenait ordinairement sur la porte ouverte, et de cette façon pouvait, tout en causant, voir des deux côtés du corridor si personne ne venait. Un jour qu'il causait ainsi, le fils d'un de ses amis qui était venu passer quelques jours dans l'île, cherchant M. de Saint-Mars pour lui demander l'autorisation de prendre un bateau qui le conduisît à terre, l'aperçut de loin sur le seuil d'une chambre. Sans doute en ce moment la conversation entre le prisonnier et M. de Saint-Mars était des plus animées, car ce dernier n'entendit les pas du jeune homme que lorsqu'il fut près de lui. Il se rejeta en arrière, referma la porte vivement et demanda, tout pâlissant, au jeune homme s'il n'avait rien vu ni entendu. Le jeune homme, pour toute réponse, lui démontra que de la place où il était la chose était presque impossible. Alors seulement M. de Saint-Mars se remit ; mais il n'en fit pas moins le même jour partir le jeune homme en écrivant à son père pour lui raconter la cause du renvoi, et en ajoutant : « Peu s'en est » fallu que cette aventure n'ait coûté cher à votre fils ; et je vous le renvoie de » peur de quelque nouvelle imprudence. »

Un autre jour, il arriva que le masque de fer, qui était servi en argenterie, écrivit quelques lignes sur un plat au moyen d'un clou qu'il s'était procuré, et jeta ce plat à travers sa fenêtre et les triples grilles. Un pêcheur trouva ce plat au bord de la mer, et pensant qu'il ne pouvait provenir que de l'argenterie du château, le rapporta au gouverneur.

— Avez-vous lu ce qui est écrit sur ce plat? demanda M. de Saint-Mars.

— Je ne sais pas lire, répondit le pêcheur.

— Quelqu'un l'a-t-il vu entre vos mains ?

— Je l'ai trouvé à l'instant même, et je l'ai apporté à votre excellence en le cachant sous ma veste de peur qu'on ne me prît pour un voleur.

M. de Saint-Mars réfléchit un instant, puis faisant signe au pêcheur de se retirer :

— Allez, lui dit-il, vous êtes bien heureux de ne pas savoir lire !

L'année suivante un garçon de chirurgie qui fit une trouvaille à peu près semblable fut moins heureux que le pêcheur. Il vit flotter sur l'eau quelque chose de blanc et le ramassa ; c'était une chemise très-fine, sur laquelle, à défaut de pa-

pier, et à l'aide d'un mélange de suie et d'eau et d'un os de poulet taillé en manière de plume, le prisonnier avait écrit toute son histoire. M. de Saint-Mars lui fit alors la même question qu'au pêcheur ; le garçon de chirurgie répondit qu'il savait lire, il est vrai, mais que, pensant que les lignes tracées sur cette chemise pouvaient renfermer quelque secret d'Etat, il s'était bien gardé de les lire. M. de Saint-Mars alors le renvoya d'un air pensif, et le lendemain on trouva le pauvre garçon mort dans son lit.

Vers le même temps, le domestique qui servait l'homme au masque de fer étant trépassé, une pauvre femme se présenta pour le remplacer ; mais M. de Saint-Mars lui ayant dit qu'il fallait qu'elle partageât éternellement la prison du maître au service de qui elle allait entrer, et qu'à compter de ce jour, elle cessât de voir son mari et ses enfants, elle refusa de souscrire à de pareilles conditions, et se retira.

En 1698, l'ordre arriva à M. de Saint-Mars de transférer son prisonnier à la Bastille. On comprend que pour un voyage aussi long les précautions redoublèrent. L'homme au masque de fer fut placé dans une litière qui précédait la voiture de M. de Saint-Mars. Cette litière était entourée de plusieurs hommes à cheval qui avaient l'ordre de tirer sur le prisonnier à la moindre tentative qu'il ferait, ou pour parler ou pour fuir. En passant à sa terre de Palteau, M. de Saint-Mars s'y arrêta un jour et une nuit. Le dîner eut lieu dans une salle basse dont les fenêtres donnaient sur la cour. A travers ces fenêtres on pouvait voir le geôlier et le captif prendre leur repas. L'homme au masque de fer tournait le dos aux fenêtres ; il était de grande taille, vêtu de brun et mangeait avec son masque, duquel s'échappait par derrière quelques mèches de cheveux blancs. M. de Saint-Mars était assis en face de lui et avait un pistolet de chaque côté de son assiette ; un seul valet les servait et fermait la porte à double tour chaque fois qu'il entrait ou qu'il sortait.

Le soir, M. de Saint-Mars se fit dresser un lit de camp et coucha en travers de la porte, dans la même chambre que son prisonnier.

Le lendemain on repartit, et les mêmes précautions furent prises. Les voyageurs arrivèrent à la Bastille le jeudi 18 septembre 1698 à trois heures de l'après-midi. L'homme au masque de fer fut mis dans la tour de la Barinière en attendant la nuit ; puis, la nuit venue, M. Dujonca le conduisit lui-même dans la troisième chambre de la tour de la Bertaudière, laquelle chambre, dit le journal de M. Dujonca, avait été meublée de toutes choses. Le sieur Rosarges, qui venait des îles Sainte-Marguerite à la suite de M. de Saint-Mars, était, ajoute le même journal, chargé de servir et de soigner ledit prisonnier, qui était nourri par le gouverneur.

Néanmoins, en souvenir de la chemise trouvée au bord de la mer, c'était le gouverneur qui le servait à table et qui, après le repas, lui enlevait son linge. En outre il avait reçu la défense la plus expresse de parler à personne ni de montrer sa figure à qui que ce fût dans les courts instants de répit que lui donnait le gouverneur, en ouvrant lui-même le ressort ou la serrure qui fermait son masque. Dans le cas où il eût osé contrevenir à l'une ou à l'autre de ses défenses, les sentinelles avaient ordre de tirer sur lui.

Ce fut ainsi que le malheureux prisonnier resta à la Bastille depuis le 18 septembre 1689 jusqu'au 19 novembre 1703. A la date de ce jour, on trouve cette note dans le même journal : « Le prisonnier inconnu, *toujours masqué d'un*

masque de velours noir (1) s'étant trouvé hier un peu plus mal en sortant de la messe, est mort aujourd'hui sur les dix heures du soir, sans avoir eu une grande maladie. M. Giraut, notre aumônier, le confessa hier. Surpris par la mort, il n'a pu recevoir les sacrements, et notre aumônier l'a exhorté un moment avant que de mourir. Il a été enterré le mardi 20 novembre à 4 heures du soir dans le cimetière Saint-Paul. Son enterrement a coûté quarante livres. »

Maintenant, voici ce que l'on a retrouvé sur les registres de sépulture de l'église Saint-Paul.

« L'an 1703, le 19 novembre, Marchialy, âgé de quarante-cinq ans ou environ, est décédé dans la Bastille, duquel le corps a été inhumé dans le cimetière de Saint-Paul sa paroisse, le 20 dudit mois, en présence de M. Rosarges, major de la Bastille, et de M. Reih, chirurgien de la Bastille, qui ont signé. »

Mais ce que ne dit ni le registre de la prison ni le registre de la Bastille, c'est que les précautions prises pendant sa vie poursuivirent ce malheureux après sa mort. Son visage fut défiguré avec du vitriol, afin qu'en cas d'exhumation on ne pût le reconnaître ; puis on brûla tous ses meubles, on dépava sa chambre, on effondra les plafonds, on fouilla tous les coins et recoins, on regratta et reblanchit les murailles ; enfin, on leva les uns après les autres tous les carreaux, de peur qu'il n'eût caché quelque billet ou quelque marque qui pût faire connaître son nom.

Du 19 novembre 1703 au 14 juillet 1789, tout continua de rester dans l'obscurité, tant les murs de la Bastille étaient épais, tant ses portes de fer étaient bien fermées ; puis, un jour, il arriva que les murs furent renversés à coups de canon, les portes enfoncées à coups de hache, et que les cris de liberté retentirent jusqu'au plus profond de ces cachots où tout semblait mort, jusqu'à l'écho qui dut hésiter à les répéter.

Les premiers soins du peuple vainqueur furent pour les vivants : huit prisonniers seulement furent retrouvés dans la sombre et sinistre forteresse. Le bruit courut alors que, quelques jours auparavant, plus de soixante autres avaient été transportés dans les bastilles de l'Etat.

Puis, après la préoccupation envers les vivants, vint la curiosité pour les morts ; parmi les grandes ombres qui apparaissaient au milieu des ruines de la Bastille, se dressait plus gigantesque et plus sombre que les autres, le fantôme voilé du masque de fer. Aussi courut-on à la tour de la Bertaudière qu'on savait avoir été habitée cinq ans par le malheureux ; mais on eut beau chercher sur les murailles, sur les vitres, sous les carreaux, on eut beau déchiffrer tout ce que l'oisiveté, la résignation ou le désespoir avait pu tracer de sentences, de prières ou de malédictions sur ces mystérieuses archives que les condamnés se léguaient en mourant les uns aux autres : toute recherche fut inutile, et le secret du masque de fer continua de demeurer entre lui et ses bourreaux.

Tout à coup cependant de grands cris retentirent dans la cour. L'un des vainqueurs avait découvert le grand registre de la Bastille, sur lequel était mentionnée la date de l'entrée et de la sortie des prisonniers, et qui avait été inventé et établi par le major Chevalier. Le registre fut porté à l'Hôtel-de-Ville, où l'as-

(1) La couleur et l'amour du terrible auront sans doute fait prendre ce masque pour un masque de fer.

semblée municipale voulut chercher elle-même le secret de la royauté si longtemps caché. On l'ouvrit à l'année 1698. Le folio 120, correspondant au jeudi 18 septembre avait été déchiré. Le feuillet de l'entrée manquant, on se reporta à la date de la sortie. Le feuillet correspondant au 19 novembre 1709, manquait comme celui du 18 septembre, et cette double lacération bien constatée, tout espoir fut à jamais perdu de découvrir le secret de l'Homme au masque de fer.

Alexandre Dumas.

Mlle DE LESPINASSE.

I.

Il est rare que l'on ouvre un livre portant le titre de *mémoires* sans y découvrir que personne n'a véritablement connu le cœur de l'écrivain, et cependant ces mémoires secrets ne sont pas toujours des protestations contre l'opinion des hommes. Ceux qui font eux-mêmes l'histoire de leurs sentiments sont des êtres supérieurs difficiles à apprécier. Le public, étant composé d'esprits bornés et d'âmes vulgaires, mesure tout légèrement, avec un compas étroit, sans avoir ni l'intelligence, ni le goût nécessaires pour approfondir les caractères et reconnaître les motifs des actions.

Jamais je ne fus si frappé de l'énorme différence qui peut exister entre la vie apparente d'une personne et sa vie véritable qu'en cherchant à connaître Mlle de Lespinasse. Enfant adultérin d'une grande dame, objet d'effroi et d'aversion pour une famille puissante qui la repousse, abandonnée à elle-même dès l'âge de seize ans, Mlle de Lespinasse passe les années de sa jeunesse dans un état voisin de la domesticité. Elle montre toutes les vertus des âmes froides : la patience, la résignation, la douceur ; elle supporte sans murmurer les mauvais traitements et le célibat. Les grâces de son esprit la tirent de son oubli. Elle s'attache à d'Alembert, ce grand géomètre que M. de Laharpe a dépeint très-faussement comme un cœur insensible. Tous les talents, toutes les illustrations du XVIIIe siècle, des princes, des ministres, viennent la chercher dans son modeste réduit et admirer comment on peut être heureux, agréable aux autres, plein de noblesse et d'élévation dans la pauvreté. Les occasions s'offrent souvent de changer de condition et d'acquérir de la fortune : elle les méprise, et demeure avec d'Alembert jusqu'à sa mort. N'est-ce pas là un caractère de philosophe et la vie d'une personne sur qui les passions n'ont pas un grand empire ? On lui sait bien une inclination pour M. de Mora ; mais sans doute ce sentiment n'est qu'une amitié tendre et délicate fondée sur des rapports de l'esprit et de la conversation, puisque Mlle de Lespinasse n'abandonne point le grand géomètre, et que celui-ci aime et recherche M. de Mora. Telle est Mlle de Lespinasse aux yeux de ceux qui l'entourent, qui la visitent assidûment, qui écrivent son portrait et laissent sur elle des documents auxquels on doit apparemment s'en rapporter. Cependant, trente-trois ans après

sa mort, on publie quelques lettres d'elle, et voilà une femme toute différente de ce qu'on a vu. Ce n'est plus un caractère de philosophe, ce n'est plus l'amie et la conseillère des poëtes ; c'est l'âme la plus ardente et la plus passionnée, *qui aime pour vivre*, comme elle le dit elle-même, *et qui n'a vécu que pour aimer.* Elle meurt dans le sein de l'*Encyclopédie*, écoutant encore à son chevet les *Mois* du poëte Roucher, les vers de l'abbé Delille, et il se trouve que c'est une passion qui la tue! Elle s'éteint après trois ans de souffrances morales qui brisent sa faible constitution, et dont personne n'a le soupçon, excepté d'Alembert et l'homme pour qui elle meurt! Et ces lettres où Mlle de Lespinasse paraît telle qu'elle est, où l'amour s'élève, par son excès même, jusqu'au terrible et au sublime, ne nous donnent que l'histoire de ses trois dernières années! Et pendant les dix années précédentes elle avait aimé avec la même ardeur et écrit d'autres lettres évidemment aussi brûlantes et qui n'existent plus! Elle avait alors quarante ans! Que doit-on présumer de sa jeunesse? C'est peut-être un monde de passions qui est perdu. Le romancier qui voudrait y suppléer entreprendrait une tâche folle et impossible. La réalité seule peut offrir ces grandes péripéties de sentiments qui ressortent de positions simples et d'événements sans importance. Il y aurait des disparates trop grossières entre l'invention et le vrai. Nous nous bornerons donc au récit simple et exact de faits recueillis dans les divers mémoires du temps.

Julie Eléonore de Lespinasse naquit à Lyon en novembre 1732. Son entrée en ce monde fut accompagnée de circonstances mystérieuses, d'un triste augure pour son avenir. Sa mère, la comtesse d'Albon, d'une maison riche et noble, ayant eu un commerce criminel avec un gentilhomme de province, dissimula sa grossesse et accoucha en secret chez un marchand. L'enfant fut porté sur les registres de Saint-Paul de Lyon, comme fille légitime de Claude Lespinasse et de dame Julie Navarre. Cet événement n'était un secret pour personne dans la ville, et n'en demeura un que pour le comte d'Albon. Comme les femmes peuvent rarement disposer de leurs biens, la comtesse n'assura que trois cents livres de rente à sa fille par un fidéi-commis. Le marchand garda l'enfant chez lui et l'éleva jusqu'à la mort du mari. A cette époque, la petite Julie, dont la gentillesse et le malheur intéressaient déjà quelques bonnes âmes, rentra dans la maison de sa mère ; mais elle y resta dans une position inférieure à celle des autres enfants. Ceux-ci, jaloux de l'affection de la comtesse pour une étrangère, la traitèrent mal, et lui déclarèrent d'avance leur intention de la chasser quand ils seraient maîtres chez eux. Tantôt caressée par sa mère, et tantôt rudoyée par ses frères, la sensibilité de Julie s'exalta de bonne heure ; mais elle apprit à dissimuler ses souffrances, et à répondre aux mauvais traitements par une patience pleine de fierté.

Un soir, il y eut un mouvement étrange et sinistre dans l'appartement de Mme d'Albon. Depuis plusieurs jours, Julie n'y avait pas pénétré. Une femme de chambre vint la chercher et la conduisit auprès du lit de sa mère. La comtesse n'avait plus qu'un instant à vivre. Elle révéla en peu de mots à la jeune fille le secret de sa naissance ; elle lui remit une boîte contenant des papiers importants et la donation d'une rente, avec la clef d'un secrétaire où était une somme d'argent considérable, en l'autorisant à garder cette somme pour elle.

— Les autres, disait la comtesse, seront assez riches.

Mme d'Albon embrassa Julie en pleurant, se reprocha de s'être laissé surprendre par la mort sans avoir pourvu à l'établissement de sa fille, puis elle la renvoya en

lui commandant d'avoir du courage, et de résister énergiquement aux oppresseurs. On ouvrit ensuite les portes à la famille et aux prêtres, qui s'emparèrent de la moribonde et ne la quittèrent plus. Elle rendit l'âme dans la nuit. Le lendemain, le premier soin de Julie fut de porter au fils aîné de la comtesse la clef qu'elle avait reçue.

— Je sais, lui dit-elle, que le secrétaire renferme une somme que madame la comtesse m'a autorisée verbalement à garder pour moi ; mais comme je n'ai pas d'écrit de sa main, je n'ai pas voulu m'emparer de cet argent, qui ne m'appartient pas aux termes de la loi.

— Vous avez bien fait, répondit brusquement M. d'Albon, car on vous eût obligée plus tard à nous le rendre.

Julie passa encore cette journée dans la maison de sa mère, et ce fut une grande faute à elle de ne pas s'éloigner sur-le-champ de ses ennemis, car pendant la nuit suivante on lui déroba la cassette remise par la comtesse. Elle n'a pas même su ce qui était renfermé dans cette boîte. A peine venait-elle de faire la triste découverte du vol qui la dépouillait de tout, lorsqu'un billet du comte d'Albon lui fut apporté par un laquais. On lui enjoignait de quitter la maison sur l'heure et de se retirer où elle voudrait, pourvu, disait-on, qu'on ne la *revît jamais*. Julie était trop fière pour répondre à de pareils procédés autrement que par le silence. Elle sortit en effet, et se retira chez le marchand Lespinasse. Cependant son silence même donna des inquiétudes aux d'Albon. Ils crurent qu'elle songeait à se venger ; des avocats les effrayèrent plus encore, en disant qu'elle avait les moyens de le faire. Elle était née du vivant du feu comte d'Albon, et comme la loi respecte et défend les droits de la naissance et du mariage, Mlle de Lespinasse pouvait aisément contraindre la famille à la reconnaître et à l'admettre au partage de la succession. Elle aurait eu l'appui de tous ceux qui avaient vu l'horrible conduite de ses parents ; mais on l'estima plus encore quand on sut qu'elle ne pensait pas à intenter un procès. Les d'Albon, craignant que la misère et le désespoir ne changeassent ses déterminations, se résolurent à lui assurer de quoi vivre, en la mettant sous la dépendance de quelqu'un de la famille. On lui offrit la place de gouvernante des enfants de Mme de Vichy, qui était une demoiselle d'Albon. Elle accepta, et on l'emmena aussitôt en Bourgogne, au château de Chamrond, où toutes ses démarches furent surveillées. Mlle de Lespinasse avait alors dix-sept ans ; elle demeura pendant trois années à Chamrond, menant la vie la plus insupportable au milieu de gens qui eussent donné beaucoup pour qu'elle fût morte, qui la craignaient au fond et lui portaient sans doute une haine d'autant plus grande qu'ils étaient coupables envers elle.

Le premier regard intelligent qui se fixa sur Julie fut celui de la célèbre marquise du Deffand, qui était sœur du comte de Vichy. Cette dame vint à Chamrond dans l'été de 1752. Elle y passa plusieurs mois dans la compagnie de Mlle de Lespinasse et se prit d'amitié pour cette fille malheureuse. C'était une chose nouvelle et un plaisir bien grand pour une personne si longtemps maltraitée que de recevoir des témoignages de sympathie. Elle y fut sensible et répondit aux bontés de Mme du Deffand avec âme et vivacité. Quand le retour de l'hiver amena une séparation, Julie pleura si chaudement, que Mme du Deffand partit avec le projet de se l'attacher comme demoiselle de compagnie.

Après le départ de son amie, Julie, ne pouvant plus supporter le séjour de Chamrond, abandonna les Vichy et se retira dans un couvent à Lyon, d'où elle

se mit en correspondance avec Mme du Deffand. Les négociations durèrent fort longtemps. On voit, par les lettres de cette dame, qu'avant de se décider à faire venir Mlle de Lespinasse, elle demanda conseil à Voltaire, à la duchesse de Luynes et au cardinal de Tencin, alors archevêque de Lyon. La véritable cause de son hésitation est surtout la crainte que Julie n'ait pas encore renoncé au nom et à l'héritage des d'Albon, dont Mme du Deffand est belle-sœur. Lorsqu'il est enfin convenu que la jeune fille viendra retrouver sa protectrice à Paris, celle-ci lui écrit encore :

« Mais, avant de partir, je vous demande en grâce de vous bien examiner, et d'abandonner le projet de venir auprès de moi si vous n'avez pas *parfaitement oublié qui vous êtes*, et si vous n'êtes pas dans la résolution inébranlable de ne jamais penser à changer d'état. Je vous demande pardon de vous parler de choses si peu agréables ; c'est pour n'y plus revenir jamais. »

Elle y revient pourtant encore dans sa dernière lettre, et au milieu des protestations d'amitié on retrouve cette phrase presque menaçante :

« J'espère, ma reine, que je n'aurai jamais à me repentir de ce que je fais pour vous, et que vous ne prendriez point le parti de venir auprès de moi si vous ne vous étiez bien consultée vous-même, et si vous n'étiez pas bien décidée à ne faire jamais *aucune tentative*. Vous ne savez que trop combien elles seraient inutiles ; mais aujourd'hui, étant auprès de moi, elles deviendraient bien plus funestes pour vous (1). »

La noblesse d'âme et la délicatesse de Mlle de Lespinasse brillent dans sa conduite en cette circonstance. Elle ne dit rien dans ses réponses des craintes injurieuses de sa bienfaitrice, et monte en voiture pour Paris. La seule vengeance qu'elle ait tirée de la cruauté des d'Albon consiste à les avoir laissés dans l'inquiétude, ayant au fond le dessein de n'user jamais de ses droits contre eux.

A son arrivée, Julie fut reçue avec des transports de joie. Elle prit d'abord une chambre à Saint-Joseph, d'où elle allait tous les jours chez Mme du Deffand ; mais elle ne tarda pas à s'installer dans la maison même de son amie. On ne se quittait plus un seul instant ; on parlait de vivre ensemble éternellement. Mme du Deffand répétait souvent qu'elle aimait quatre personnes, savoir : d'Alembert, M. de Formont, Mlle de Lespinasse et Devreux, sa femme de chambre. Elle n'avait pas encore ce petit chien que ses héritiers traitèrent avec tant d'égards après sa mort, car elle l'eût sans doute admis à la cinquième place. Quoi qu'il en soit, le début de cette liaison fut un grand adoucissement au mauvais destin de la jeune Julie, et on demeura longtemps encore sans deviner par où se montrerait le revers de la médaille.

II.

La marquise du Deffand était victime, comme on le sait, d'un fléau cruel. L'ennui ne lui donnait pas de trêve, elle en convenait de bonne foi et en parle si souvent dans ses lettres, que, malgré tout son esprit, elle communique ce mal contagieux à ses lecteurs. Une autre infirmité vint se joindre à la première : sa vue s'affaiblissait de jour en jour ; elle fut bientôt tout à fait aveugle ; elle ne pouvait être seule sous peine d'avoir des attaques de nerfs, et, comme il n'y avait

(1) Correspondance de Mme du Deffand.

plus pour elle de changement du jour à la nuit, elle ne se mettait au lit que le matin, et passait le temps à écouter des lectures de Mlle de Lespinasse. Julie s'était vouée entièrement à l'amitié ; elle ne quittait pas la marquise, se couchait aussi au point du jour, et ne voyait que les habitués de la maison. Il semble difficile de croire qu'à son âge et telle qu'elle s'est dépeinte elle-même, nulle passion n'ait eu d'accès dans son cœur ; mais il n'en existe aucun indice, et peut-être les feux qui éclatèrent si fort dans la suite n'eurent-ils cette violence incroyable que pour avoir été longtemps étouffés. Vraisemblablement, l'amour qu'elle eut pour d'Alembert a été son premier penchant.

Le grand géomètre était plus aimable et mieux fait pour la compagnie des femmes que bien des gens ne pourraient l'imaginer. Occupé tout le jour à la recherche de quelque problème, il quittait la science avec la gaieté d'un écolier qui sort de sa classe. Plus l'occupation du matin était abstraite et sérieuse, plus il montrait le soir de bonne humeur, de folie et de goût pour les enfantillages. Du reste il ignorait les petits usages de ce qu'on appelle le monde, n'allait volontiers que chez des amis intimes où sa franchise imperturbable et ses inattentions ne choquaient personne. Marmontel dit dans ses mémoires que, de toute la société de Mme Geoffrin, d'Alembert était l'homme le plus gai et le plus animé ; qu'il y avait un attrait particulier à voir cet esprit si solide et si profond faire oublier en lui, par son enjouement, le philosophe et le savant. Quant aux belles qualités de son caractère et à la sensibilité de son cœur, on aura le loisir de les apprécier tout à l'heure.

D'Alembert venait régulièrement chez Mme du Deffand. Il avait alors trente-huit ans. Le président Hénault et M. de Formont étaient, avec lui, le fond de cette société qui devint bientôt plus nombreuse. La franchise du géomètre fit naître le premier nuage qui troubla l'affection de la marquise pour sa demoiselle de compagnie, dont le philosophe vantait les charmes et l'esprit.

Mme du Deffand était jalouse ; elle ne passait déjà qu'avec peine à d'Alembert son amitié pour Mme Geoffrin. Plus d'une fois elle lui reprocha, en plaisantant, de venir autant pour Julie que pour elle, et le géomètre, qui n'y voyait pas malice, disait en riant que c'était la vérité. Au lieu d'employer à son profit la jeunesse et les grâces de son amie, la vieille marquise cherchait à écarter Mlle de Lespinasse à l'heure des visites, et ne la montrait que le moins qu'elle pouvait. Lorsque les amis réclamaient contre cette exclusion, c'était toujours d'Alembert qui attachait le grelot.

Un matin le bruit se répandit que d'Alembert était appelé par le roi de Prusse à la direction de l'Académie de Berlin. Ce fut M. Turgot qui l'apprit à Mme du Deffand. Frédéric prenait le meilleur moyen pour éviter un refus ; il offrait des appointements considérables, sa table et l'appartement dans le palais de Potsdam. La nouvelle produisit des effets bien différents sur la marquise et sur Mlle de Lespinasse. La première songea plus au tort que d'Alembert avait eu de lui cacher ce coup de fortune qu'au chagrin de perdre son ami ; l'autre, au contraire, se mit à fondre en larmes, tout en répétant que c'était fort heureux et qu'elle se réjouissait de ce grand événement. On envoya aussitôt un laquais avec une lettre chez le philosophe. D'Alembert habitait, dans la rue Michel-le-Comte, un petit logis fort sombre, chez la vitrière qui l'avait nourri. On le trouva, le crayon blanc à la main, dessinant des courbes sur un tableau, et absorbé comme Archimède.

— Mon ami, dit-il au domestique, répondez à ces dames que je ne suis point encore parti, qu'elles me verront ce soir comme d'habitude et les jours suivants de même, tant qu'il plaira au ciel de me laisser mes jambes.

On attendit le soir avec bien de l'impatience ; d'Alembert arriva enfin, avec son air d'écolier en vacances.

— Eh bien ! s'écrièrent tous ses amis à la fois, vous n'irez donc pas en Prusse ?

— Non, assurément, répondit-il.

— Mais cette fortune qu'on vous propose? ces honneurs, cette libéralité magnifique?

— J'en suis fort touché ; cependant je préfère mes travaux, ma vieille vitrière et mes amis.

— Et quelle raison donner au grand Frédéric?

— La raison que je me donne à moi-même : que j'aime mieux être pauvre dans mon pays que riche à la cour de Berlin ; que j'ai promis à Diderot de l'aider à faire l'*Encyclopédie*, et que je tiens à ma parole.

Le géomètre tira de sa poche la lettre du roi ; elle était pressante, et dictée par une estime et une amitié comme peu de souverains en ont pour les philosophes. Il montra ensuite la copie de sa réponse, qui était pleine de simplicité, de sens et de véritable grandeur. Nous en donnerons ici quelques phrases, où l'on reconnaîtra une élévation de sentiments qui honore l'humanité :

« Ma fortune, disait-il, est au-dessous du médiocre. 1,700 livres de rente font tout mon revenu ; oublié du gouvernement, comme tant d'autres le sont de la Providence..., je n'ai aucune part aux récompenses qui pleuvent sur les gens de lettres avec plus de profusion que de lumières. Malgré tout cela, supérieur à la mauvaise fortune, les épreuves m'ont endurci à l'indigence, et ne m'ont laissé de sensibilité que pour ceux qui me ressemblent. Je me suis accoutumé sans efforts à me contenter du plus étroit nécessaire, et je serais même en état de partager encore mon peu de fortune avec d'honnêtes gens plus pauvres que moi. La vie retirée et obscure que je mène est conforme à mon caractère... Le régime et la retraite m'ont procuré la santé la plus parfaite, c'est-à-dire le premier bien du philosophe. Enfin, j'ai le bonheur de jouir d'un petit nombre d'amis dont le commerce et la confiance font la consolation et le charme de ma vie, et à qui mon départ percerait le cœur... (1). »

Quand il eut achevé sa lecture, d'Alembert s'aperçut avec étonnement que ses amis étaient émus, que le plaisir et l'admiration leur ôtaient la voix et qu'ils demeuraient en silence. La marquise lui tendit la main. Le président Hénault le pressa dans ses bras.

— Et vous, mademoiselle, dit le philosophe à Julie, est-ce que vous ne m'embrasserez pas aussi pendant que nous voilà en train?

Mlle de Lespinasse lui sauta au cou, et l'embrassa de tout son cœur.

— A présent, s'écria d'Alembert, n'y pensons plus et amusons-nous.

En retournant le soir chez sa vitrière, le grand géomètre s'avouait tout bas qu'un nouveau motif plus puissant que les autres le fixait à Paris, et que le baiser de Mlle de Lespinasse avait troublé cette sagesse si inébranlable. De son côté, Julie sentit l'amour s'emparer d'elle avec une impétuosité qu'elle eût en vain essayé de combattre.

(1) Correspondance de d'Alembert avec le roi de Prusse.

Le désintéressement de d'Alembert eut bientôt une occasion plus belle encore de se montrer. L'impératrice Catherine lui fit l'offre énorme de *cent mille livres de rente*, s'il voulait se charger de l'éducation du grand-duc de Russie. Le refus du philosophe fut aussi respectueux et aussi net cette fois que la première; d'Alembert resta dans son *Encyclopédie* et son modeste logis de la rue Michel-le-Comte. Cette affaire eut un grand retentissement à Paris. La générosité des souverains du Nord fit tort à l'animosité puérile du ministère français, qui se laissa prier pendant trois mois par l'Académie des Sciences pour accorder à d'Alembert la pension de 1,200 livres à laquelle il avait droit en succédant au mathématicien Clairault. On en parla plus en public que chez Mme du Deffand, car les éloges embarrassaient d'Alembert, et ses amis les épargnaient à sa modestie comme un supplice; mais les yeux de Julie disaient assez quelle récompense et quelle couronne elle lui décernait au fond de son cœur.

La marquise du Deffand, après avoir passé la nuit à écouter des lectures, dormait habituellement jusqu'à six heures du soir. Mlle de Lespinasse se levait à cinq heures. Un jour que d'Alembert et le président Hénault arrivèrent avant que la marquise fût habillée, on les conduisit à la chambre de Julie. Ils donnèrent le mot aux autres amis, et bientôt tout le monde vint à cinq heures, afin de causer librement avec Mlle de Lespinasse. Ces conversations à la dérobée avaient l'attrait piquant du fruit défendu; aussi le secret en était-il bien gardé. Cependant, comme il est de rigueur qu'une demoiselle de compagnie ait pour ennemis les domestiques, Devreux, la femme de chambre, dénonça Julie à la marquise. Celle-ci jeta feux et flammes et cria partout à la trahison. Depuis ce jour, les relations de Julie et de Mme du Deffand ne furent plus qu'une succession de reproches et d'aigreurs. Le géomètre, qui était témoin ordinaire des boutades de la marquise, dit un soir à l'oreille de Mlle de Lespinasse que, si elle voulait rompre cet esclavage, il lui offrirait tous les secours en sa puissance.

— Je vois trop bien, ajouta d'Alembert, que les bienfaiteurs deviennent les plus cruels des tyrans; aussi je ne veux pas me donner ce titre pompeux. J'ai chez moi dans un tiroir 2,000 livres dont je ne sais que faire et qu'un de ces matins quelque écrivain sans talent m'empruntera. Souffrez que je vous les prête pour sortir d'ici honorablement.

— Ah ! monsieur d'Alembert, répondit Julie en rougissant, ce n'est pas avec un homme comme vous qu'il faut avoir de la fausse honte. Vous avez assez prouvé combien vous méprisez l'argent. Je le hais aussi, et la pauvreté n'est pas un grand mal pour moi; cependant je n'ose accepter de vous un service dont la fortune ne me permettra peut-être jamais de m'acquitter.

— Par ma foi ! dit le philosophe, je mettrais bien mon amour à vos pieds avec l'offre de mon appui; mais je comprends que vous songez au mariage...

— Au mariage ! s'écria Julie; jamais, monsieur ! L'idée d'une chaîne éternelle, fût-elle d'or, révolte mon âme. Ne voyez-vous pas que j'en suis réduite aujourd'hui à briser celle de la reconnaissance?

— Hélas ! reprit d'Alembert, je suis donc au désespoir que vous ne m'aimiez pas, car moi je vous aime, et nos idées et nos goûts seraient bien d'accord.

Julie, arrêtée par la naïveté du philosophe, attendit une occasion où il eût plus de sagacité. Sur ces entrefaites, d'Alembert tomba malade d'une fièvre maligne qui faillit l'emporter. Le médecin Bouvart déclara que le logement chez la vitrière était la cause du mal. M. Watelet offrit un appartement plus sain dans son

hôtel de la rue du Temple. On y transporta d'Alembert. De là il écrivit à Mlle de Lespinasse une lettre où il disait qu'il se mourait de l'ennui de ne pas la voir encore plus que de la fièvre. Julie n'y résista pas. Elle quitta brusquement la marquise et courut s'établir au chevet du malade. D'Alembert revint à la vie grâces aux soins qu'elle lui donna, et depuis ce moment ils ne se quittèrent plus.

Les lois du monde sont variables et capricieuses. On accable les uns et on passe tout aux autres. D'Alembert et Mlle de Lespinasse furent privilégiés. Il se fit à leur égard une espèce de justice que nous trouvons belle et louable. Le philosophe avait déployé de si grandes vertus, qu'on lui pardonna d'accorder une faible part aux passions et à la nature. On poussa l'indulgence jusqu'à dire et écrire que la liaison de ces amants était fondée sur le sentiment de l'amitié, quoiqu'on sût très-bien qu'ils vivaient comme mari et femme. Les persécutions de Mme du Deffand ne changèrent l'opinion de personne et tournèrent à sa honte. Les idées et les sentiments de Mlle de Lespinasse avaient pris leur vol dans une sphère élevée où ces tracasseries ne pouvaient plus l'atteindre, et son calme imposa au public.

— Laissez dire, répondait-elle aux avertissements de ses amis; tout s'oubliera, tout ira bien. La haine n'est pas éternelle, puisqu'on assure que l'amour ne l'est pas.

Julie sut prouver qu'elle disait vrai et que son cœur pouvait changer; cependant on la crut fixée pour la vie, et on trouvait cette union parfaitement assortie. Son esprit la rendit bien vite célèbre. On se donnait rendez-vous chez elle de tous les coins de l'Europe, et il lui venait quelquefois jusqu'à cent visites dans une journée. Sa conversation était pleine d'imprévu et d'originalité, d'aperçus qui s'élevaient parfois jusqu'au génie. Son jugement était exquis à l'ordinaire; mais elle s'engouait aisément, comme toutes les femmes, et voyait des talents, des vertus et des beautés où il n'y avait que des qualités médiocres; travers inévitable dans les imaginations exaltées. Sans être jolie, Mlle de Lespinasse charmait tout ce qui l'approchait par un naturel devant lequel la coquetterie paraissait un ridicule. Les femmes la craignaient à cause de l'écrasante supériorité de son intelligence; aussi n'eut-elle pour amie que Mme Geoffrin, qui n'était pas jalouse. Julie fut la seule femme admise aux fameux soupers littéraires de cette généreuse dame, qui dépensa cent mille écus pour le succès de l'*Encyclopédie*. On parla tant de Mlle de Lespinasse à la cour même, que le roi se fit conter son histoire, et lui donna une pension de 1,500 livres. Avec une fortune aussi modique, elle n'avait pas un grand état de maison; ceux qui la recherchaient n'étaient donc attirés ni par la bonne chère ni par le luxe.

D'Alembert répandait de la gaieté dans le salon de son amie. Son bonheur dura près de dix ans sans interruption; mais, une fois qu'il fut troublé, ce fut d'une manière funeste pour tous deux. Des orages terribles succédèrent, et le calme ne revint jamais. Mlle de Lespinasse vécut toujours de même en apparence; pourtant il y a tel être qui ne bouge du coin de son feu et dont l'existence est plus tourmentée que celle d'un personnage de tragédie. Ce ne sont pas les destinées qui sont vulgaires, ce sont les hommes. Chacun porte en soi sa fatalité, et si vous retranchez de la vie d'une personne la part qu'y ont eue son jugement, ses vertus et ses défauts, ce qui restera au hasard ne sera pas considérable. C'est à son esprit que Mlle de Lespinasse a dû son rang dans le monde; on verra bientôt qu'elle dut aux passions ses plaisirs, ses souffrances et les secousses violentes qui l'ont tuée encore jeune.

III.

Un jour, en revenant de l'Académie, où il avait eu du succès en lisant un de ces *éloges* qui étaient alors en vogue, d'Alembert amena chez sa maîtresse le marquis de Mora, fils de M. de Fuentes, ambassadeur d'Espagne. Tout ce qu'on sait sur M. de Mora, c'est qu'il était très-beau, qu'il avait l'air noble et beaucoup de sensibilité. Sa fortune était immense, et il la dépensait avec magnificence et générosité ; quelques galanteries l'avaient mis à la mode sans augmenter sa vanité. M. de Mora passa une heure auprès de Mlle de Lespinasse, à causer de littérature et de musique, et dès cette première entrevue il plut tellement, qu'il remarqua l'effet qu'il venait de produire ; il se sentit lui-même blessé au cœur. Le lendemain, les aveux furent échangés. Le troisième jour, Mlle de Lespinasse fut infidèle à d'Alembert. Ce brusque événement ne causa ni effroi ni surprise dans l'âme de Julie, tant la passion était ardente et l'entraînement irrésistible. Elle entra un matin dans le cabinet de travail de d'Alembert, et lui conta sans détours ce qui arrivait.

— Vous avez le droit, ajouta Julie, de m'adresser des reproches, je les écouterai avec patience ; mais l'amour ne me laisse pas le loisir de m'accuser moi-même. Je n'ai plus qu'un sentiment, qu'une pensée : être à M. de Mora. Tout ce que mon cœur peut faire encore, c'est de conserver pour vous une amitié à laquelle je ne pourrai pas donner beaucoup, à moins que je ne continue à demeurer ici. Réfléchissez et décidez. Voulez-vous que je reste auprès de vous, ou bien faut-il que je vous quitte ?

L'infortuné d'Alembert faillit s'évanouir à ce coup de foudre ; mais il appela aussitôt à son aide sa force d'âme et les secours de la philosophie ; les larmes s'arrêtèrent au bord de ses paupières.

— Puisque l'amour est plus fort que vous, dit-il, je me résigne sans hésiter ; soyez à M. de Mora. Je vous supplie pourtant de rester auprès de moi ; faites que votre amitié me soit douce et me console du mal que me causent vos passions. Votre compagnie m'est devenue si nécessaire, que je mourrais bientôt de tristesse et d'ennui si vous m'abandonniez. Vivons ensemble amicalement, et donnez-moi de votre cœur la part que vous pourrez.

Les relations de d'Alembert et de Mlle de Lespinasse furent changées sans qu'il y parût aux yeux du public, qu'il était inutile de mettre dans la confidence.

— La géométrie est ma femme, écrivait d'Alembert, et je n'ai plus qu'à me remettre dans ce triste ménage.

Les amours avec le jeune marquis allèrent si grand train, que le monde les devina. Les visiteurs n'en continuèrent pas moins à venir, car on est indulgent pour les personnes qui plaisent et amusent. Si l'ennui eût habité le salon de Julie, on lui eût jeté la pierre, et sa conduite eût fourni matière à cent calomnies, tandis qu'on ne parla guère de sa nouvelle liaison.

M. de Mora était amoureux à en perdre la tête ; il ne quittait pas sa maîtresse, ou, lorsqu'il s'éloignait, des messagers allaient et venaient sans cesse de l'hôtel d'Espagne à la maison de Mlle de Lespinasse, portant des billets et rapportant des réponses. Dans un voyage que le marquis fit à Fontainebleau en 1771, il envoya vingt-deux lettres pendant une absence de dix jours, les unes par la poste et les autres par des courriers.

Cependant le duc de Fuentes s'effraya des progrès que l'amour faisait dans le cœur de son fils. Ce n'était pas une de ces intrigues galantes qui ne tirent point à conséquence et n'arrêtent pas l'ambition ni l'avenir d'un jeune homme. Pour M. de Mora, il n'existait d'autre univers que sa maîtresse. Il avait à peine vingt-cinq ans, elle en avait plus de trente-cinq, et pourtant on craignait qu'il ne voulût l'épouser. L'ambassadeur fit part au roi son maître de ses inquiétudes. Un ordre de rappel arriva de Madrid. Il n'y eut jamais de désespoir pareil à celui de nos amants à cette nouvelle ; mais il fallut bien se séparer. M. de Mora partit avec le dessein d'obtenir du roi la permission de revenir bientôt à Paris. On s'écrivit tous les jours pendant dix-huit mois de suite. Julie tomba dans une mélancolie profonde, et le chagrin menaçait de l'emporter, car elle était de ces femmes qui ne cherchent pas à résister à la ruine de leur corps, lorsque c'est l'âme qui les tue. Son humeur se ressentit un peu de son chagrin. Elle était encore aimable pour les visiteurs qui lui apportaient des distractions ; mais d'Alembert eut souvent à souffrir de ses accès d'amertume et d'impatience. « Le malheureux ! dit Marmontel dans ses mémoires, tels étaient pour Mlle de Lespinasse son dévouement et son obéissance, qu'en l'absence de M. de Mora c'était lui qui, dès le matin, allait quérir ses lettres à la poste, afin qu'elle les eût à son réveil ! »

Sans doute les lettres que Julie écrivait à son amant versaient dans le cœur du jeune Mora des poisons aussi violents que ceux dont elle s'abreuvait, car le marquis ne tarda pas à tomber malade de langueur ; sa poitrine fut attaquée. Le célèbre Lorry, qui lui avait donné des soins pendant son séjour en France, fut consulté par M. de Fuentes. Lorry était l'ami intime de d'Alembert, et ce fut encore à la prière du pauvre philosophe que ce médecin ordonna au malade le séjour de Paris. On apprit enfin que M. de Mora reviendrait bientôt, et comme l'humeur de Julie reprit sa douceur accoutumée, d'Alembert s'en rejouissait avec elle ; mais de nouveaux obstacles vinrent retarder le bonheur de nos amants. Le jeune marquis fit une maladie aiguë qui rendit le voyage impossible. Tant de secousses diverses brisèrent l'âme de Julie au point qu'on craignit aussi pour elle. D'Alembert mettait tout en œuvre pour l'amuser et la distraire. C'est dans ce but qu'il lui proposa un jour de la mener à un dîner littéraire qui se faisait au *Moulin-Joli*, près des barrières de Paris ; elle s'y laisse conduire, et cette partie de campagne est un des plus étranges et des plus remarquables incidents à consigner dans les annales de l'infidélité.

On était alors au mois de septembre de l'année 1772. Parmi les convives figurait le comte de Guibert, jeune homme vain, ambitieux, avide de toute espèce de célébrité ; il venait d'occuper le public par son *Essai sur la tactique militaire*, dont le gouvernement avait ordonné la suppression. Guibert était colonel du régiment de Corse, et comme il ne visait à rien moins qu'à être à la fois un César et un Corneille, il avait fait une tragédie du *Connétable de Bourbon*, où l'on trouvait quelques scènes hardies en vers très-incorrects. Mlle de Lespinasse connaissait cet ouvrage et s'en était déjà engouée. La conversation et la personne de l'auteur lui plurent à la première vue. Elle fit du jeune officier un homme de génie, un héros persécuté. Guibert était à la veille de fuir en Allemagne, dans la crainte d'une lettre de cachet. Ses discours tendaient encore à exagérer les dangers de sa position ; c'était un prestige dont il sentait les avantages aux yeux des femmes. Il montra une gaieté que l'attente d'un emprisonnement rendait plus originale. En un mot, il tourna la cervelle à Mlle de Lespinasse en quelques

heures. Il est à remarquer que, selon toute apparence, Julie n'eût pas cédé au charme sans résistance, si elle n'eût eu l'imagination déjà montée par un autre objet. C'est une chose horrible et honteuse, mais incontestable, que quand nos passions atteignent un certain degré de puissance, il faut à tout prix qu'elles trouvent à s'assouvir. Alors malheur aux absents ! Celui qui demeure loin d'une maîtresse aussi exaltée que l'était Mlle de Lespinasse doit s'attendre à la retrouver infidèle. Peut-être Guibert lui-même n'eut-il l'envie de faire cette conquête qu'en sentant dans cette âme les flammes qui débordaient et répandaient l'incendie à l'entour d'elle. Il se persuada qu'il était amoureux, Julie se figura que c'était lui et non l'autre qu'elle aimait avec tant d'ardeur. Ce changement dans ses sentiments fut l'affaire d'une seconde, sa défaite fut l'affaire d'une soirée ; mais le lendemain devait être cruel.

Mlle de Lespinasse comprit toute l'horreur de sa conduite ; la confusion qui existait dans son cœur entre ces deux amours lui inspira une haine d'elle-même et des remords amers. Elle ne voulait plus revoir Guibert, et lui ferma sa porte pendant quelques jours ; mais, poussée au point où elle était, sa passion ressemblait prodigieusement à de la folie. Mora ne revenait pas, tandis que Guibert était présent, qu'il se plaignait, qu'il se disait malheureux et injustement repoussé. Il finit par obtenir de revoir Julie. Elle faiblit de nouveau devant lui, et cette rechute porta le désordre, dans ce cœur déjà si troublé, jusqu'à un état qui participait de l'ivresse et du désespoir. L'ancien amour était pourtant plus fort que le nouveau, puisque chaque lettre qui arrivait d'Espagne le réveillait au point de faire souhaiter une rupture avec Guibert. Celui-ci reprenait bientôt le dessus, et ce fut au milieu d'angoisses terribles, de combats et d'efforts impuissants, que Mlle de Lespinasse s'accoutuma insensiblement à nourrir deux passions à la fois, ou plutôt à donner deux objets différents en pâture au besoin de passion qui la dévorait. Sa conduite et son langage dans cette circonstance affreuse furent aussi pleins de loyauté qu'il était possible, du moins à l'égard de Guibert. Elle lui avoua dès le premier jour qu'elle aimait éperdûment M. de Mora. Elle lui déclara son intention de revenir au seul amour qu'elle voulût conserver, et de livrer à l'autre une guerre obstinée. Si elle n'eut pas la même loyauté envers M. de Mora, c'est qu'elle espérait réparer ses torts en lui consacrant le reste de sa vie. D'ailleurs ce n'est jamais avec celui qu'on trahit qu'on tâche d'agir noblement ; celui-là ignore, et cela suffit ; c'est aux yeux de celui qui vous aide à trahir qu'on voudrait se relever.

— Quel homme êtes-vous donc, écrivait Julie à M. de Guibert, pour m'avoir *un instant* détournée de la plus charmante et de la plus parfaite de toutes les créatures ? Si vous le connaissiez, et vous le connaîtrez un jour, vous auriez peine à comprendre mon crime.

Guibert partit enfin pour l'Allemagne. C'était une occasion favorable pour triompher d'un amour que Julie abhorrait ; mais le pli était pris, et plus elle s'efforçait de rompre ses filets, plus elle s'y embarrassait. Dans ses premières lettres à Guibert, elle lui dit qu'il ne doit plus songer qu'à une amitié tendre et qu'elle retourne à M. de Mora, et puis elle n'a pas plus tôt écrit cela qu'elle se rétracte.

Là-dessus M. de Mora, s'étant rétabli, parle de son prochain retour. Mlle de Lespinasse s'en réjouit ; elle compte sur lui pour la tirer de l'abîme où elle est plongée. Elle veut tout dire, obtenir son pardon ou mourir. Elle craint seule-

ment que cette nouvelle n'achève de détruire la santé chancelante du jeune marquis. Elle songe aux ménagements à employer et se flatte de réussir. Les malheureux, dit-elle, ont la main légère ; ils craignent de blesser et sont avertis sans cesse par leur propre douleur. Elle ne cesse pas néanmoins d'écrire à Guibert, et s'inquiète lorsque le courrier de Berlin n'apporte pas de lettres. Au milieu de ces agitations, Mlle de Lespinasse reconnaît que l'amour de Guibert n'est que passager, qu'il se fait illusion s'il ne la trompe pas elle-même. Tout l'invite donc à une rupture, et elle n'en a pas la force !.Mora va bientôt arriver, il est en chemin, il a passé déjà les Pyrénées ; il écrit de chaque ville où il s'arrête, et Julie, de son côté, écrit lettre sur lettre à M. de Guibert. Elle l'entretient, il est vrai, du retour de son amant, mais il lui échappe encore mille protestations de tendresse. Il n'y aura peut-être jamais d'autre exemple d'un pareil délire.

Il est rare, quand il se trouve dans la vie de ces situations compliquées, qu'elles n'attirent pas la colère du ciel. La punition de Julie devait être aussi complète et aussi accablante que possible. M. de Mora fut arrêté à Bordeaux par une hémorragie des poumons qui le mit à la mort. Il conservait encore de l'espoir, comme il arrive dans les maladies de la poitrine, et il écrivait, au moment de rendre l'âme, ces mots, qui sont tout ce qu'on a retrouvé de lui : « Je vous ai donné bien des peines, mais j'ai encore en moi de quoi vous payer de tout le mal que je vous ai fait. »

Julie transcrivit cette phrase dans une de ses lettres à Guibert, où elle lui parle avec éloquence et enthousiasme des vertus de M. de Mora. Deux jours après elle n'a plus à lui annoncer que la mort de l'homme qu'elle a trahi. Elle le fait en des termes déchirants, où on entend à la fois les cris de la douleur, les reproches et le remords.

Depuis ce moment, le repos de Mlle de Lespinasse fut détruit pour toujours. Le plus grand de tous les châtiments lui fut infligé, l'amour malheureux. Aussi verra-t-on bientôt sa passion prendre ces caractères effrayants qui ressemblent à l'agonie d'une âme blessée mortellement.

IV.

Mlle de Lespinasse parlait trop souvent et avec trop d'admiration des vertus de M. de Mora pour que ce sujet fût agréable à M. de Guibert, qui n'était rien moins que vertueux. De la part de ce jeune homme, cette liaison n'avait été qu'un caprice d'imagination, et l'accroissement prodigieux que prenait l'amour de Julie commençait à le fatiguer. Il essaya d'amener doucement une rupture à l'amiable : on ne voulut pas le comprendre. Lorsqu'il revint de son voyage, Guibert ne fut pas aussi assidu qu'on l'espérait. On lui reprocha sa froideur. Il déclara qu'il était amoureux d'une autre femme. Rien ne put arrêter la malheureuse Julie ; elle ne chercha pas même à résister à la pente qui l'entraînait, et se jeta les yeux fermés dans l'abîme. Sa vie se passait en vains efforts pour provoquer des retours passagers qui devenaient chaque jour plus impossibles. Lorsque Guibert demeurait trop longtemps sans venir chez elle, l'art infini et la tendresse extrême qu'elle employait pour le toucher finissaient par lui arracher la promesse d'une visite. Guibert répondait qu'il irait un moment *en passant*, et ce mot la révoltait.

— Ne venez pas, s'écriait-elle ; épargnez-moi votre commisération. Elle flétrit et abat jusqu'à la mort ceux qui en sont l'objet.

Mais le lendemain l'amour est plus fort que l'orgueil. Julie se rattache à la pitié, la réclame à grands cris, et si M. de Guibert laisse échapper quelques paroles qui ressemblent à de l'intérêt et à de l'amitié, on lui demande autre chose, on espère déjà le mener plus loin, et que la tendresse va se réveiller. C'est ainsi que Mlle de Lespinasse devenait, à force de soins, de génie et de passion, la plus à plaindre, mais aussi la plus insupportable des femmes.

Il faut dire cependant que Guibert avait des torts graves à se reprocher. Les lettres de Julie étaient si belles, si près du sublime, si variées, quoique le sujet en fût toujours le même, qu'elles étaient devenues pour lui un besoin. S'il eût eu le courage, ou pour mieux dire, la bonté de les renvoyer sans les ouvrir, c'eût été bien vite fini ; mais ces lettres provoquaient des émotions agréables et flatteuses pour son amour-propre. Il répondait à celles qui contenaient des louanges ou des encouragements, et pour ce faible plaisir, il assassinait à petits coups l'âme la plus sensible qui fût sous le ciel. Par moments aussi Guibert était jaloux de l'admiration que Mlle de Lespinasse témoignait pour les gens de mérite. Il eût désiré qu'elle n'aimât et n'appréciât que son médiocre talent, afin de se persuader à lui-même qu'il était au-dessus des autres hommes. On l'accablait de flatteries, et il en demandait encore par des détours ingénieux qui prenaient l'accent de l'amour. Il dénigrait tout ce qu'elle osait louer afin de lui faire entendre que l'enthousiasme lui appartenait exclusivement ; mais il ne pouvait mener où il voulait cette imagination impressionnable. L'*Orphée* de Gluck, les vers de Roucher l'enlevaient durant quelques heures à son engouement pour Guibert, et celui-ci ne pardonnait pas ces écarts. Le souvenir de M. de Mora, qui revenait éternellement avec les épithètes les plus belles et les plus tendres, était importun par-dessus tout.

Un jour que M. Roucher vint lire chez Mlle de Lespinasse un chant du poëme des *Mois*, Julie pleura plusieurs fois en l'écoutant, et le soir à minuit elle écrivit à M. de Guibert :

« Mon Dieu ! il faut chérir et adorer le talent qui semble vous donner une existence nouvelle. Oh ! non, je ne suis pas assez grande, assez forte, pour louer ce don du ciel ; mais il me reste assez de sensibilité et de passion pour en jouir avec transport..... Mon ami, M. Roucher a aimé, et c'est l'amour qui l'a rendu sublime. Mais mon cœur se brise lorsque je viens à penser que cet homme rare connaît la misère, qu'il en souffre pour lui et dans ce qu'il aime... Je ne sais si c'est faiblesse, mais je viens de fondre en larmes en sentant l'impuissance où je suis de venir au secours de cet homme. Ah ! si mon sang pouvait se changer en or ! sa femme et lui connaîtraient le bonheur ce soir... Si M. de Mora vivait ! avec quel plaisir, avec quel transport il aurait satisfait mon cœur ! Oui, c'est avec des larmes de sang qu'il faut pleurer un tel ami... (1).

On comprendra combien ces expressions durent choquer M. de Guibert, qui était trop dissipé, trop ambitieux, pour donner son bien aux poëtes, et qui portait envie à toute espèce de mérite et de talent.

Bientôt Guibert cessa tout à fait de voir Mlle de Lespinasse, sans vouloir renoncer aux lettres, qui l'amusaient et caressaient sa vanité. Il en recevait encore

(1) Correspondance de Mlle de Lespinasse.

la veille et le jour même de son mariage, car il se maria le 1er de mai 1775. Julie parut supporter cet échec avec courage et grandeur d'âme. Elle parlait avec éloges de Mme de Guibert; mais elle faisait comme ces martyrs qui gardaient un front impassible en recevant le coup mortel.

Mlle de Lespinasse, ne pouvant plus se faire d'illusion, se donna encore le plaisir d'accabler Guibert de services dont il savait bien le prix. M. Turgot, devenu ministre depuis peu, était attaché à Julie. Guibert obtint de lui cent faveurs par l'entremise de son ancienne amie. C'était la seule vengeance qu'elle se permît, et elle la goûtait avec une ivresse douloureuse. Chaque fois qu'elle recevait quelque réponse dure ou froide à l'une de ses lettres, elle répliquait par la nouvelle du succès de ses démarches.

Au milieu de ces agitations intérieures, Julie était plus à la mode, plus citée, plus recherchée que jamais. On encombrait son salon, dont elle faisait les honneurs avec une grâce qui semblait annoncer une grande liberté d'esprit. On lui remarquait bien quelquefois de la tristesse, mais on supposait qu'elle pleurait encore M. de Mora. Elle donnait son avis sur tous les ouvrages nouveaux, et son autorité était souveraine dans un cercle très-étendu. Lorsqu'il fut un moment question de mettre Grétry dès son début au-dessus de Gluck, Mlle de Lespinasse s'y opposa et déclara que cette musique, en comparaison de celle de Gluck, avait les *pâles couleurs*. Ce mot est de ceux qu'on répéta souvent.

Cependant sa poitrine s'attaquait, une toux opiniâtre lui enlevait le sommeil, et l'opium dont elle abusait comme remède achevait de ruiner sa constitution. Lorsque Guibert envoyait savoir de ses nouvelles, on répondait : « Cela va pis que jamais, et cependant trop bien encore. » Le désir qu'elle avait d'en finir avec la vie ne se démentit pas un seul instant.

Lorsque Guibert eut la certitude qu'il allait la perdre, il se montra moins cruel. Ce qu'on aime le moins gagne du prix une fois qu'on sait que bientôt on ne l'aura plus. D'Alembert, qui n'avait pas été instruit de la dernière passion de Julie, n'entendait rien à son envie de mourir, et lui reprochait avec une bonté qui ne la touchait guère la peine qu'elle voulait faire à ses amis. C'était une chose horrible pour le pauvre philosophe que le spectacle des accès de la maladie mêlés à ceux d'un désespoir opiniâtre. Un jour il parla si tendrement et avec tant de douceur, que la malheureuse Julie se mit à pleurer; cependant, au lieu de confier ses chagrins et de chercher les consolations que d'Alembert brûlait de lui donner, elle s'irrita de son intérêt, et lui répondit dans un transport de dépit et de fureur :

— Retirez-vous, je veux mourir !

D'Alembert lui-même pleura de tout son cœur.

— Que je suis malheureux, disait-il naïvement, que M. de Guibert ne soit pas ici ! lui seul a de l'empire sur vous et pourrait vous calmer.

Ces mots produisirent un effet magique, et le nom tout-puissant de Guibert suffit pour conjurer l'orage. Mlle de Lespinasse sentit qu'il fallait rendre le repos au bon d'Alembert; elle fit trêve à ses cris, mais elle s'enferma dans sa chambre et n'eut pas l'idée de conter ses souffrances au seul être qui l'aimât véritablement. La cause de cette scène déchirante, qui rendit d'Alembert malade pendant plusieurs jours, est expliquée dans la correspondance de Julie. Mlle de Lespinasse attendait le facteur ! Ajoutons que le facteur arriva, qu'il remit une lettre assez affectueuse, et que la malade en eut vingt-quatre heures de répit.

Ayant ainsi un pied dans la tombe, Mlle de Lespinasse s'épuisait encore en efforts pour servir l'ambition et la vanité de M. de Guibert. Il voulait qu'on représentât sur le théâtre de Versailles sa pièce du *Connétable*. La protection de M. Turgot lui procura cette faveur. La tragédie fut jouée trois fois et obtint quelque succès; mais elle eut moins de bonheur devant le public de Paris que devant la cour. Guibert en fut outré, et sa colère fit beaucoup de mal à son amie, qui sentait ses contrariétés plus vivement que lui-même. Il eut encore à supporter un échec moins éclatant que celui de sa tragédie, mais plus humiliant pour un homme qui voulait absolument avoir du génie. L'Académie proposa au concours l'éloge du maréchal de Catinat. Guibert, étant versé dans l'art de la guerre, se croyait certain d'avoir le prix. Ce fut M. de La Harpe qui l'obtint, et, quoi qu'en dise Mlle de Lespinasse dans ses lettres, le morceau de M. de La Harpe était bien supérieur à celui de son amant. Pour comble d'*infamie*, comme le disait Guibert lui-même, on remarqua son écrit, et on lui donna un brevet de médiocrité en lui accordant une mention honorable, ainsi qu'à un autre jeune homme inconnu. Il eût peut-être accepté l'oubli complet, mais l'affront de l'*accessit* était une blessure sanglante.

Nous ne parlerions pas de ces intérêts d'amour-propre, si l'infortunée Julie n'eût porté dans ces petites choses une passion telle que ses derniers jours en étaient empoisonnés. Elle rassemblait le reste de ses forces pour prodiguer à celui qui la faisait mourir des consolations si tendres et si exaltées, qu'un homme amoureux les eût préférées mille fois à tous les triomphes du monde. Guibert les recevait froidement comme une dette dont on ne tient pas à être payé. Il poussa même la barbarie jusqu'à rejeter sur une femme qui l'adorait, et dont la sensibilité réclamait des ménagements extrêmes, le dépit et la mauvaise humeur qu'il n'osait manifester en public.

Un soir Mlle de Lespinasse avait chez elle beaucoup de monde, Turgot, l'archevêque de Toulouse, M. de Malesherbes, Piccini, l'abbé Delille, Suard et bien d'autres célébrités. On écoutait un chant de la traduction de l'Enéide. Delille, plus confiant dans le jugement de Julie que dans celui de personne, suivait, à chaque pose, la physionomie de la maîtresse du logis, et remarquait à des signes certains les passages qui frappaient et ceux qui ne produisaient point d'effet. Mlle de Lespinasse, mourante, étendue sur un canapé, était tout entière à la lecture; son imagination, encore jeune et active, dominait le cœur et le forçait à rester muet, car cette organisation puissante et délicate à la fois était parfaite sous toutes ses faces. Les vers de l'abbé Delille coulaient facilement comme un ruisseau murmurant. Quelques éclairs du génie de Virgile brillaient faiblement à travers le voile toujours épais de la traduction. Mlle de Lespinasse, oubliant sa maladie, ses peines de cœur et sa mort, plus prochaine encore qu'elle ne le croyait, jouissait de la poésie comme elle l'eût fait à vingt ans. Les vers heureux faisaient naître dans ses yeux des flammes qui charmaient le lecteur et l'assemblée. On admirait encore, sur cette figure ravagée par la tristesse, cette beauté qui résiste au temps, la physionomie. Un laquais entra sur la pointe des pieds et remit une lettre. Mlle de Lespinasse reconnaît l'écriture de Guibert. Une lettre de lui! c'était une grande rareté. Le cachet vole en éclats, l'enveloppe est arrachée précipitamment. Elle lit avec avidité. Tout à coup elle pâlit, se contracte comme une sensitive et tombe évanouie. Guibert, marié à une autre, amant de plusieurs femmes, n'écoutant que son amour-propre chagriné, osait lui reprocher d'être à

trop de monde à la fois, et de ne pas partager ses ennuis! Il osait lui écrire qu'elle ne l'aimait pas, à elle que son indifférence assassinait à petits coups depuis deux ans! Cette dernière atteinte était trop profonde. Mlle de Lespinasse venait d'être blessée au fond de l'âme. Il fallait mourir, et prouver à cet ingrat qu'elle savait du moins sentir son abominable cruauté.

La compagnie effrayée se dispersa et répandit dans Paris le bruit de la fin prochaine de Mlle de Lespinasse. Guibert l'apprit à l'Opéra et rentra chez lui paisiblement après le spectacle! Quelques minutes avant l'instant suprême, Julie reprit connaissance et demanda où était M. de Guibert.

— Il n'y a ici que moi et le médecin, répondit d'Alembert en lui pressant la main.

— Ah! s'écria Julie, vous me restez encore. Si je me fusse attachée davantage à vous, l'heure terrible ne sonnerait pas à présent. Pardonnez-moi les chagrins que je vous ai donnés. J'ai été injuste pour vous. Je m'en suis accusée mille fois; mais je n'ai pas pu vous ouvrir mon âme et vous montrer les plaies profondes qu'elle renfermait.

— Mon amie, répondit d'Alembert, si vous avez eu quelques torts envers moi, vous m'avez sans doute privé d'un grand plaisir en m'ôtant la douceur de vous pardonner, car j'ai plus d'une fois fermé les plaies de votre âme; tout ce que je regretterai, c'est vous, ce sont nos dix-sept ans d'amitié, je vous regretterai sans cesse injuste et cruelle comme vous étiez dans les derniers temps.

Un accès de toux mêlé de convulsions emporta Mlle de Lespinasse vers deux heures du matin. En rendant le dernier soupir, elle pressa d'Alembert entre ses bras, les yeux inondés de pleurs, et lui dit avec une tendresse qui approchait de la passion :

— Vous êtes le meilleur et le plus généreux des hommes.

Nous n'hésitons pas à déclarer que le lecteur n'aura encore qu'une idée imparfaite de Mlle de Lespinasse s'il ne prend pas connaissance de ses lettres. Le passage suivant nous paraît être celui où elle se peint le mieux elle-même. Il est tiré de la lettre XCIX, qui est admirable d'un bout à l'autre, et prouve assez si nous étions fondés à dire que le cœur de cette femme extraordinaire n'a pas été connu de son entourage :

« Mon ami, je ne suis point raisonnable, et c'est peut-être à force d'être passionnée que j'ai mis toute ma vie tant de raison à tout ce qui est soumis au jugement et à l'opinion des indifférents. Combien j'ai usurpé d'éloges sur ma modération, sur ma noblesse d'âme, sur mon désintéressement, sur les sacrifices prétendus que je faisais à une mémoire respectable et chère, et à la maison d'Albon! Voilà comme le monde juge, comme il voit! Eh! bon Dieu! sots que vous êtes, je ne mérite pas vos louanges : mon âme n'était pas faite pour les petits intérêts qui vous occupent; tout entière au bonheur d'aimer et d'être aimée, il ne m'a fallu ni force ni honnêteté pour supporter la pauvreté, et pour dédaigner les avantages de la vanité. J'ai tant joui, j'ai si bien senti le prix de la vie, que, s'il fallait recommencer, je voudrais que ce fût aux mêmes conditions. Aimer et souffrir, le ciel et l'enfer, voilà à quoi je me dévouerais, voilà le climat que je voudrais habiter, et non cet état tempéré dans lequel vivent les sots et les automates dont nous sommes environnés. »

Quoique l'histoire de Mlle de Lespinasse soit terminée, on nous pardonnera de

dire encore quelques mots sur d'Alembert que M. de La Harpe a calomnié avec autant de pédantisme que d'effronterie. Au bout de six mois, la pauvre Julie était presque oubliée. Le grand géomètre seul la pleurait.

« Jamais, dit Marmontel, je n'aurais cru qu'un génie si fort, si beau par sa raison et sa sagesse, pût habiter le même corps avec un cœur aussi tendre, aussi aimant et aussi constant. Si on eût demandé qui avait l'âme assez stoïque pour supporter un malheur, tout le monde eût pensé que ce devait être d'Alembert. Qu'on juge de mon étonnement lorsque je le vis tout à fait inconsolable. »

On lui avait donné un logement au Louvre. Il vint s'y ensevelir ; mais il n'y reprit pas ses travaux et ne s'entretenait avec ses amis que de la solitude où il était tombé.

Pour diminuer son chagrin, Marmontel lui rappelait un jour combien son amie était changée à son égard depuis plus d'un an.

— Oui, répondit d'Alembert, elle était changée ; mais moi, je ne l'étais pas. Elle ne vivait pas pour moi ; mais je vivais toujours pour elle. Ah ! que n'ai-je encore à souffrir de cette amertume qu'elle savait si bien faire oublier ! Souvenez-vous des heureuses soirées que nous passions ensemble. A présent, que me reste-t-il? Au lieu d'elle, je vais, en rentrant chez moi, retrouver son ombre, qui m'a suivi jusque dans ce logement du Louvre où je n'entre qu'avec effroi comme dans un tombeau.

Le roi de Prusse, qui avait pour d'Alembert une amitié vive, et qui lui écrivait souvent, lui envoya deux lettres de consolation sur la mort de Mlle de Lespinasse. Ces lettes sont belles et dictées par un sentiment très-sincère. On y reconnaît l'ami et nullement le souverain. Nous terminerons cette notice par l'extrait suivant de la réponse du philosophe :

« Sire,

» Mon âme et ma plume n'ont pas d'expressions pour témoigner à Votre Majesté la tendre et profonde reconnaissance dont m'a pénétré la lettre qu'elle a daigné m'écrire... Votre Majesté n'a pas besoin de dire qu'*elle n'a que trop éprouvé pour son malheur ce qu'on souffre en perdant ce qu'on aimait.* On voit bien, Sire, que vous avez éprouvé ce cruel malheur à la manière sensible et vraie dont vous savez parler à un cœur affligé, et lui dire ce qui convient le mieux à sa déplorable situation... J'écrivais, il y a quelque temps, à Votre Majesté que je ne désirais plus rien qu'une pierre sur ma tombe avec ces mots : Le grand Frédéric l'honora de ses bontés et de ses bienfaits. — Cette pierre et ces mots sont aujourd'hui, bien plus qu'alors, le seul désir qui me reste. La vie, la gloire, l'étude elle-même, tout est devenu insipide pour moi ; je ne sens que la solitude de mon âme et le vide irréparable que mon malheur y a laissé. Ma tête épuisée par quarante ans de méditations est privée de cette ressource qui a si souvent adouci mes peines. Elle me laisse tout entier à ma mélancolie, et la nature, anéantie en moi, ne m'offre plus ni un objet d'attachement, ni même un objet d'occupation. Mais, Sire, pourquoi vous entretenir si longtemps de mes maux lorsque vous avez à soulager ceux de tant d'autres ? Pourquoi vous faire ce détail douloureux ?.... Pourquoi vous parler de moi au milieu des grands intérêts qui vous occupent ? Puisse le ciel, Sire, qui vous a fait le plus grand des rois, vous rendre encore le plus heureux des hommes ! Puisse-t-il ajouter à vos jours ce que je voudrais qu'il retranchât aux miens ! Puissé-je enfin, en me trainant bientôt

aux genoux de Votre Majesté, répandre dans son sein mes dernières larmes, et mourir entre ses bras, plein de reconnaissance et de désespoir... etc. (1). »

Pourrait-on craindre de se tromper dans le jugement qu'on porte sur un homme, lorsque ses actions sont assez belles pour élever votre pensée, lorsque ses sentiments vous donnent cette émotion plus douce que la joie et qui provoque les larmes ? Gens qui ignorez ou qui doutez, lisez les lettres de d'Alembert, et dites si vous croyez que cet excellent homme ait eu un cœur insensible !

Jean Le Rond d'Alembert mourut en 1783, c'est-à-dire sept ans après Mlle de Lespinasse.

PAUL DE MUSSET.

(1) Correspondance de d'Alembert, tom. XVIII, année 1776.

DE LA FORCE

DU

GOUVERNEMENT ACTUEL.

On a souvent défini les opinions qui nous divisent ; on a tenté de bien caractériser les partis qui, soit dans le parlement, soit dans la nation, se disputent l'influence et le pouvoir. Une classification ne serait ni la moins juste, ni la moins utile, qui distinguerait parmi les hommes politiques ceux qui croient à la force du gouvernement actuel et ceux qui n'y croient pas.

Si l'on veut y réfléchir, on verra que cette dissidence sur un point fondamental joue un grand rôle, le plus grand peut-être, dans la discussion et la conduite de nos affaires. Elle explique, elle motive, et par là même elle excuse bien d'autres dissentiments, que dans nos luttes passionnées nous nous imputons mutuellement à crime. Que d'opinions seraient en effet près d'être justifiées, si l'on en découvrait, si l'on en reconnaissait le principe ! Ce principe est souvent ou la crainte ou la confiance.

Ecartons d'abord toute imputation blessante. On ne doit ni reprocher le défaut de courage à ceux qui craignent trop pour la chose publique, ni décerner un brevet de bravoure à ceux qui espèrent beaucoup en elle. Nous avons vu plus d'une fois une politique timide soutenue avec un grand courage ; une politique hardie peut souvent être pratiquée avec timidité. Nous ne disons donc pas qu'il y a deux partis, celui des timides et celui des courageux ; mais que le gouvernement actuel est diversement jugé, que pour les uns il est fort, que pour les autres il est faible.

Pour nous, il est fort. On doit nous comprendre ; le gouvernement, ce n'est ni tel ou tel cabinet, ni tel ou tel des grands pouvoirs de l'Etat ; c'est l'ensemble des institutions qui forme chez nous la chose publique ; c'est notre ordre politique construit sur notre ordre social ; c'est tout, charte et royauté, dynastie et chambres, pouvoirs et libertés, comme le temps et les événements les ont faits en 1830 ; c'est, pour parler un langage entendu de tous, le gouvernement de juillet.

Nous nous proposons de rechercher quelle est sa force, d'en montrer l'origine, les preuves, les limites, d'examiner en quoi il est faible et pourquoi il le paraît, comme aussi de tirer de cette étude quelques idées sur la politique suivie et sur la politique à suivre.

On se demande d'abord comment il se fait que la force du gouvernement actuel puisse être mise en question, à ce point que parler de sa force soit aux yeux de quelques-uns hasarder une nouveauté, risquer un paradoxe ?

Dix ans accomplis sont cependant une épreuve pour un gouvernement nouveau. Le nôtre a franchi cette épreuve, dont aucun autre n'avait, depuis 1789, atteint le terme sans changer ou de forme ou de chef. La même monarchie sous le même roi, entourée des mêmes institutions, a traversé ces dix années non sans orages ; mais ses luttes contre les difficultés et les périls devraient avoir à la fois prouvé son énergie et garanti sa durée. Quelles prédictions sinistres, quelles hostiles espérances n'a-t-elle pas déjouées et confondues ! Combien de fois n'a-t-elle pas fait mentir ses ennemis ! Et pourtant elle n'a pas encore rassuré tous ses amis.

De tous les côtés, on a trop oublié, on oublie trop une chose fort simple : le gouvernement actuel est national. Reportons-nous à quinze ans en arrière. Si l'on nous eût dit alors : Il y aura dans peu une monarchie dont le principe aura été tout à la fois respecté et fondé par la volonté libre d'une nation victorieuse ; le trône sera occupé par une famille qui devra aux siècles l'éclat de son nom, au peuple sa couronne ; la charte agrandie, mais non dénaturée, aura cessé d'être un octroi précaire pour devenir un pacte inviolable ; toutes les libertés réclamées quinze ans seront décrétées, sans que le pouvoir central ait perdu aucune prérogative essentielle ; l'égalité sera tout naturellement la loi de la société française ; aucune arrière-pensée ne pourra raisonnablement suggérer à aucune classe, à aucun pouvoir, l'espoir de ressaisir l'ombre d'un seul privilége ; la loi commune sera celle de toutes les classes et de tous les partis ; en un mot, les idées, les vœux, les souvenirs, les couleurs, les résultats de la révolution française, seront consacrés par les institutions et mis au rang de ces choses qu'on ne discute plus : aurait-on douté un moment qu'un gouvernement pareil, armé de tout l'héritage légitime de la révolution, n'en dût aussi rallier toutes les forces ? Qui ne se fût dit : Si telle chose doit advenir, la France est sauvée. La monarchie de 1830 était alors le *hoc erat in votis* de tout homme raisonnable.

Pourquoi donc ce que nous pensions alors aurait-il cessé d'être vrai ? pourquoi la France se serait-elle trompée en aspirant pendant tant d'années à voir se réaliser ce que trois jours imprévus ont une fois accompli ? On a trop de penchant à douter de ce qu'on a pensé longtemps. On aime trop à se prétendre éclairé par l'expérience, à revenir de ses erreurs. La mobilité, la faiblesse, la prétention, la mode, nous entraînent trop aisément à faire les désabusés, et à reléguer parmi les lieux-communs chimériques les croyances chères à notre passé. On se plaint que la société est sans foi, sans traditions, et l'on ne sait point persévérer dans les idées auxquelles on a fait plus d'un sacrifice. Ainsi l'on risque d'étouffer dans son germe la foi nationale. Ne sait-on pas que les nations comme les individus se doivent à elles-mêmes fidélité ? Il faut qu'il y ait pour elles *une bonne vieille cause*, comme disaient les patriotes anglais. Croyez en vous et en votre passé, si vous voulez durer et vivre, et ne prenez pas le doute pour la sagesse ; ne cherchez pas à conserver à l'aide de ce qui détruit.

Osons donc le répéter, le gouvernement de juillet est conforme à la vieille foi

de la France nouvelle, à la tradition fondamentale de la révolution française. C'est déjà là une grande force, et sur laquelle on ne saurait trop compter. Elle est telle que la raison ne voit distinctement rien de bon ni même de possible en dehors de ce gouvernement. Quelle rivalité redoutable, quelle concurrence dangereuse lui a suscitée la théorie ou l'expérience? Aucune.

On spécule beaucoup sur l'histoire et sur l'avenir de la société. L'esprit se donne carrière, et l'humanité est remise tous les jours sur l'enclume de la théorie, pour être reforgée à la fantaisie des réformateurs. Mais tout cela n'a encore produit qu'un bruit au loin retentissant. Au risque de manquer de respect aux sectes novatrices de toute origine et de toute tendance, nous remarquerons qu'elles n'ont pas fondé dans les esprits une seule opinion tant soit peu générale. On ignore profondément comment elles s'y prendraient pour organiser leur gouvernement. Quelques soupirs pour une régénération vague, quelques retours mystérieux vers des institutions oubliées, ne sont pas un plan de constitution sérieux, ne sont pas même une utopie. Des destinées du genre humain, des vicissitudes sociales, on s'en est fort occupé ; d'une réforme positive et praticable, pas un mot. Le pouvoir absolu d'une famille ou d'un seul a perdu ses publicistes ; les idées radicales ne sont que des prétextes pour détruire. Hors des principes constitutionnels, on n'a rien fondé même dans la science ; on s'épuise à critiquer les monarchies selon la Charte, on répète que leur temps s'en va ; mais on ne propose rien à mettre en leur place, et l'on en dit du mal sans trouver mieux. Certes, le raisonnement est bien à l'aise ; il ne s'interdit rien, il ne s'abstient pas de l'absurde, et pourtant il est stérile en vues séduisantes, et il ne donne que des programmes *à faire peur aux gens*. Depuis dix ans, on a pu semer quelques doutes sur les principes constitutionnels, on l'a tenté du moins ; mais on les a plus insultés qu'ébranlés ; et diffamés dans la théorie, ils n'ont rien perdu à devenir de simples vérités de sens commun.

Mais la spéculation est impuissante. Peu importerait qu'elle n'eût produit rien de plausible, si les opinions réelles, si les passions ou les préjugés croyaient avoir trouvé quelque chose au-dessus du gouvernement actuel ; c'est ce qui n'est pas. Les partis qui n'ont rien inventé de neuf, n'osent plus nous offrir du vieux. Les républicains n'ont pas de république, les légitimistes pas de monarchie, les bonapartistes pas d'empire à nous promettre. Quel est le gouvernement qu'ils projettent? Ils ne le savent, ou, s'ils le savent, ils ne le peuvent dire. Embarrassés eux-mêmes et dégoûtés de leur cause, la haine seule les soutient. Pas une faction, pas un prétendant qui offre sur les ruines de la monarchie quelque chose de désirable, de spécieux même et de déterminé. Aucun parti ne saurait vous apprendre comment il résoudrait le problème politique, comment il constituerait un seul pouvoir, et lequel des abus ou des défauts tant signalés du gouvernement actuel il connaît le moyen de réparer. Sous la révolution, l'absolutisme avait ses adeptes, et l'on indiquait le retour à l'ancien régime comme un retour au port. Sous l'empire, on pouvait concevoir et désirer une monarchie tempérée et pacifique. Sous la restauration, on se représentait fort aisément la possibilité d'un gouvernement plus national et plus libéral à la fois. A toutes ces époques, l'opinion anticipait ainsi dans l'avenir la réalisation d'un régime meilleur, qui n'était rien moins que chimérique. Autour d'une telle espérance se groupaient en s'échauffant des passions et des intérêts ; les partis pouvaient se rendre compte de leur avenir. L'ordre existant pouvait n'être pas pris pour un dernier mot. Mais, après l'ordre

actuel, que reste-t-il? Nul ne le sait. Au fond, dans l'opinion publique, ce gouvernement-ci est sans rival : le bon sens ne lui oppose rien.

C'est encore là une grande force, car c'est celle qui résulte de la nécessité; non-seulement pour les intérêts existants, mais pour le bon sens, ce gouvernement est nécessaire.

National, nécessaire, unique, comment pourrait-il donc être mis en péril? Comme tous les gouvernements du monde, par ses fautes. Voyons si même par là il court de grands risques, et s'il est exposé à des fautes mortelles.

On l'a dit souvent, la faute la plus dangereuse et la plus naturelle d'un gouvernement, c'est l'abus de son propre principe. Un gouvernement se passionne aisément pour lui-même; exagérant sa nature, il tombe dans un excès; il devient le despotisme égoïste et mou de l'ancien régime ou la tyrannie démagogique de 1793; il fait la campagne de Russie ou les ordonnances de juillet. Quel est l'excès qui menace le gouvernement de 1830? Il ne représente aucun principe absolu; il est une transaction entre l'ordre et la liberté, entre la monarchie et la révolution, ou plutôt il réunit et confond dans une heureuse alliance tous les principes légitimes de la politique, ceux de notre temps et ceux de tous les temps. La modération lui est donc imposée, elle est dans son essence, elle sort de son origine, et, s'il se jetait dans un excès caractérisé, il abjurerait sa nature. Sans doute il a ses oscillations; un gouvernement sans cesse discuté est nécessairement mobile, et il se maintient en se balançant d'un système à l'autre. Mais les ennemis seuls du nôtre ont pu l'accuser de tomber dans l'anarchie ou l'absolutisme; lors même qu'il semble pencher vers un excès, il renferme en lui un principe puissant de conservation et de redressement, qui bientôt rétablit l'équilibre. A tous ceux qui l'ont précédé, il manquait des contre-poids; à l'un le principe de l'ordre, à l'autre celui de la liberté; à celui-ci la nationalité, à celui-là les moyens de perfectionnement et de réforme; aucun ne représentait complétement et sans exclusion et le temps et le pays. C'est pourquoi le nôtre ne doit pas se briser aux écueils où se sont brisés la république, l'empire, la restauration. Il a pu courir de grands périls, il en rencontrera encore, mais il a triomphé, et tout annonce qu'il triomphera : car en lui, c'est la société qui se défend. Il a fait des fautes, et sans doute il en fera encore, mais ses fautes ne seront jamais décisives et irréparables, car il est essentiellement un régime de raison modérée et de bon sens pratique. Il n'aura pas de ces témérités désastreuses qui ne laissent point de retour. Ses fautes le diminueront, elles ne le perdront pas; elles ne feront que constater tout à la fois qu'il est imparfait comme toute chose humaine, et vivace comme toute chose nationale. Pour durer, il n'a besoin que d'une médiocre sagesse.

Nous écartons-nous, en parlant ainsi, de l'optimisme officiel des défenseurs du pouvoir? Peut-être. Ils célèbrent volontiers sa force en thèse générale, et le trouvent énergique et grand lorsqu'ils plaident sa cause. Mais lorsqu'ils le conseillent, ils semblent bien souvent le trouver petit et faible. Ceux qui aiment ou servent le gouvernement ne paraissent pas toujours lui porter autant de confiance que d'affection. Ils l'exaltent en public et le plaignent en particulier. Ils veulent qu'on l'honore, qu'on le redoute même, et confessent aisément les inquiétudes, je dirai le mot, la pitié qu'il leur inspire. Interrogez-les à part, amenez-les à vous ouvrir leur cœur, ou seulement étudiez leur conduite, leurs opinions, leurs votes, et vous constaterez qu'une défiance profonde, qu'une incurable anxiété les tourmente, et que la stabilité qu'ils désirent, ils n'osent l'espérer. Tout leur semble

fragile et précaire autour d'eux ; ils se demandent encore si notre gouvernement peut vivre. Ont-ils raison ? On sait que nous ne le pensons pas. Mais leurs craintes même prouvent une chose, c'est que notre gouvernement, tout fort qu'il est, n'a pas l'air de l'être ; c'est en effet là sa plus grande faiblesse.

Il lui arrive ce qui est arrivé à tous les Etats libres. Il faut du temps, il faut une longue expérience de leur allure pour croire à leur énergie et à leur vitalité. Quiconque entre, sans y être préparé, dans une société livrée à la liberté politique, y entend dès l'abord tant de bruit, qu'il ne peut s'imaginer que ce bruit ne soit pas du désordre. Tous les pouvoirs s'y querellent incessamment ; toutes les institutions y luttent les unes contre les autres. La machine semble si compliquée, elle a des frottements si pénibles, qu'on n'imagine pas qu'elle puisse y tenir : elle semble s'user tout entière dans le moindre effort. En tout pays libre, d'ailleurs, vivent des partis, souvent des partis hostiles et subversifs, qui font semblant de n'être qu'une opposition, toujours une opposition qui blâme très-haut le gouvernement. A l'entendre, la liberté est toujours menacée, le vœu national toujours faussé ou comprimé, le despotisme est aux portes de la cité. Du côté du pouvoir, on ne manque pas de lui répondre qu'elle veut tout bouleverser, que ses utopies sont des chimères ou des piéges, que c'est l'ordre seul qui est en danger, que le pouvoir se meurt de faiblesse, et que, s'il ne retrouvait de l'énergie dans le sentiment de ses devoirs, l'anarchie serait imminente. Toujours, même en temps régulier, la tribune et la presse crient ainsi à l'anarchie et au despotisme, et font entrevoir une révolution également prochaine et sûre, pour les uns, si le pouvoir persiste, pour les autres, si l'opposition triomphe : double exagération à laquelle on devrait être accoutumé, et dont cependant il est très-difficile de n'être pas dupe. Napoléon lui-même s'y est trompé. Pendant tout le cours de son règne, il n'a jamais pu croire que le gouvernement anglais ne fût pas compromis. Les luttes parlementaires lui faisaient illusion, et comme l'opposition tonnait contre le ministère, il ne pouvait se défendre d'espérer par moments la chute de l'oligarchie qui faisait le malheur de la perfide Albion. Et non-seulement le gouvernement anglais, mais le système du cabinet qui a triomphé de Napoléon, a survécu encore quinze ans à sa chute.

Nous aussi, nous sommes de nouveaux venus en pays de liberté. L'indépendance de la tribune et de la presse n'existe parmi nous dans sa plénitude que depuis dix ans. Elle nous paraît encore, surtout celle de la presse, quelque chose d'exorbitant et d'inouï, à ce point que beaucoup de gens se figurent que la presse est plus violente en France qu'en Angleterre ou en Amérique. On croit que les bornes qu'elle franchit effrontément chez nous, elle les respecte ailleurs, et que nous lisons ce qu'on n'a jamais lu. C'est une grande erreur ; mais quoique plus d'un organe des factions subversives s'évertue à la rendre plausible, vingt-quatre heures de séjour à Londres ou à New-York suffiraient pour la dissiper. Elle existe toutefois, elle est répandue ; et tandis que la société se familiarise et s'aguerrit peu à peu aux démonstrations bruyantes des partis, il faut reconnaître que tout ce tapage constitutionnel trompe à la fois et ceux qu'il intimide et ceux qu'il anime, et de part et d'autre excite encore des espérances et des craintes que l'événement ne justifiera pas.

Les factions devraient être dans le secret de leur faiblesse ; mais elles sont passionnées, la haine est crédule, elles vivent dans leur monde et s'isolent d'autant plus du reste de la société, qu'elles ont plus d'animosité contre elle. Elles se dis-

simulent leur propre impuissance en niant la force de leurs adversaires. Elles croient volontiers leur faire tout le mal qu'elles leur souhaitent, et jugent de l'opinion publique par ce qu'elles pensent. Ce qui entretient et déprave les factions, c'est l'espérance. Or, elles espèrent tant qu'elles parlent, et dans un pays libre elles parlent toujours.

Les étrangers n'ont pas autant d'esprit que Napoléon. Ils peuvent bien se tromper comme lui, et juger de la France comme il jugeait de l'Angleterre. Pour eux, naturellement, la liberté est monstrueuse ; on ne saurait exiger qu'ils la supposent compatible avec l'ordre, la puissance, la durée. D'ailleurs, s'ils ne se flattaient pas que la France s'affaiblit par ses lois mêmes, ils la craindraient trop. Ils aiment mieux penser que, menaçante par ses idées, elle est rassurante par ses institutions. Le préjugé leur persuade qu'un Etat si agité ne peut être fort ; cela convient à leur vanité comme à leur sécurité. C'est leur vengeance secrète que de voir dans ce qui ennoblit les peuples ce qui les énerve. De là, mille efforts pour accréditer en Europe le bruit que la France est annulée par sa politique intérieure. Cette opinion, que favorisent parfois les événements, se propage et nous revient par les mille voix de la publicité. Il reste toujours dans les cabinets européens quelque chose de cette pensée que Burke exprimait au commencement de notre révolution, que la France est un vide sur la carte de l'Europe ; et comme avec grande raison nous n'y voulons pas faire la réponse de Mirabeau : « Ce vide est un volcan, » nous laissons s'établir peu à peu dans le monde l'illusion que la France peut être dédaignée sans devenir redoutable. Grande illusion sans doute, et dont ne reviendraient pas sans un mécompte terrible et la France et l'Europe.

Mais négligeons les préjugés des factions, même des étrangers ; notre sort n'est pas dans leurs mains. Leurs erreurs seraient indifférentes, si elles ne gagnaient souvent ces hommes de bonne foi que nos institutions ont jetés dans la politique sans que leurs antécédents, leurs habitudes, ni peut-être leurs opinions, ni peut-être leurs intérêts, les aient préparés pour la politique. Nous sommes tous de ces hommes-là. Nous avons tous combattu avec plus ou moins d'ardeur contre le mauvais génie de la restauration, et quand il s'est montré à découvert, nous l'avons renversé. C'était pour nous, classe moyenne, prendre l'engagement de nous charger du gouvernement avec la liberté : engagement redoutable, et qui pouvait se trouver supérieur à nos forces. Et cependant nous avons réussi ; à tout prendre, il y a eu en France, depuis dix ans, du gouvernement et de la liberté. Mais combien le gouvernement nous a paru laborieux, la liberté inquiétante ! Pendant toute la durée de la restauration, on s'était imaginé que, le jour où la Charte serait prise au sérieux, tout irait de soi-même. Ce jour est venu, et l'espérance ne s'est pas réalisée. On a vu naître et toujours renaître mille difficultés dont on ne se doutait pas : la plus grande était la liberté même. Aussi est-elle devenue suspecte à quelques-uns. Ce qui ne leur avait paru, sous la restauration, que moyen d'opposition légitime et nécessaire, n'a plus été que complication dommageable sous un gouvernement de leur goût. Ils l'ont vu sans cesse contrarié, gêné, exposé, par les garanties même réclamées par eux contre d'autres pouvoirs. Ils ont alors reculé devant leur ouvrage. Ils s'irritent contre ce qu'ils ont créé et redoutent pour l'autorité les entraves qu'ils lui ont données. La publicité les force à entendre des choses dont leur probité rougit ou dont s'indigne leur raison ; ils prennent en haine la publicité. Parce qu'il y a des factions dissidentes, toutes les dissidences sont bien près de leur paraître factieuses ; parce

qu'on prêche des théories insensées. l'extravagance devient pour eux le cachet de toutes les théories ; parce qu'il se donne beaucoup de mauvais conseils, ils trouvent mauvais tous les conseils qui les troublent. Enfin, le pouvoir et la société, étant sans cesse menacés, leur semblent sans cesse en péril. Ils voudraient, mais ils n'osent croire à la stabilité d'aucune chose. Ainsi le zèle et le dévouement peuvent quelquefois s'entendre avec l'aveugle inimitié, et encourager l'audace des factions pour l'avoir trop redoutée.

Il y eut un temps où l'on ne pouvait trop s'inquiéter de l'avenir. A la naissance de ce gouvernement, une seule question se posait : Pouvait-il vivre ? C'est alors qu'il fallait tout sacrifier à la solution de cette question formidable, que tous les efforts ne devaient avoir qu'un but, la formation du parti gouvernemental. Ce n'était pas une œuvre simple ni facile ; ceux qui s'y montrent les plus ardents n'étaient pas ceux qui hésitaient le moins. Au milieu de l'inexpérience universelle, hésiter était permis, se méprendre était naturel. Nous venions tous de l'opposition ; nous ne savions que nous opposer. Le gouvernement sortait d'une révolution ; il pouvait rester la révolution perpétuelle. Son origine pouvait décider de sa destinée, et des esprits éclairés lui présageaient une vie aussi orageuse que sa naissance.

La révolution de juillet est un de ces événements rares qui réunissent le droit. la force, la passion. Le droit en fut le principe et le sceau ; la passion populaire mit au service du droit l'instrument de la force, et la fortune couronna cette œuvre de la force, de la passion, de la justice. Elle donna la victoire, et ne la vendit pas. Jamais triomphe si violent et si rapide ne resta si pur. La voix populaire dit vrai, quand elle appela glorieuses les trois journées qui valurent à tout un peuple la couronne civique.

Mais de tels événements sont les moments romanesques de l'histoire, et souvent, comme tout ce qui est romanesque, ils enivrent la raison et l'abusent sur le vrai, le juste et le possible. De ce que la justice a été servie par la force, on conclut que l'alliance est éternelle entre elles. Pour avoir vu les passions s'accorder avec le droit, on en vient aisément à croire les passions toujours légitimes. Une victoire prompte, facile, que rien n'a souillée, nous trompe sur les conditions communes des choses humaines, et les peuples se laissent aller à trop voir la politique en beau. Ainsi séduite, la raison publique le cède à l'imagination populaire.

La sagesse était donc difficile en 1830, et quiconque veilla dès les premiers jours aux intérêts de l'ordre et du pouvoir, remplit un devoir non pas seulement de bon citoyen, mais d'homme d'Etat. Un moment, on put craindre que tous les principes ne fussent à la fois remis en question, toutes les lois livrées ensemble à une révision illimitée, et que la nation ne fût exposée à recommencer sa constitution avec la guerre universelle. Les passions animées par la victoire, et se croyant toutes-puissantes, n'acceptaient plus ni les règles de l'ordre ni les maximes de gouvernement. Les garanties accoutumées du repos public, les principes de subordination et de stabilité, les idées d'organisation, enfin ces vérités simples et pratiques qui doivent diriger la politique d'action, et hors desquelles le pouvoir n'est ni régulier ni fort, étaient traités de préjugés rétrogrades ou de conventions surannées. Il fallait de hautes lumières pour être raisonnable, et une grande fermeté pour être modéré. La France dut son salut à ceux qui surent alors rester calmes au milieu de tant d'émotions. Et sans nommer celui qui au 13 mars donna l'exemple de la fondation d'un gouvernement, c'est alors que deux hommes d'Etat

conquirent à la tribune nationale des droits éternels à la reconnaissance du pays, M. Guizot en défendant les idées d'ordre, M. Thiers en défendant les idées de gouvernement.

La conservation devint ainsi le nom d'une doctrine et le mot d'ordre d'un parti. De grands efforts furent nécessaires pour constituer systématiquement les majorités, pour leur donner cet ensemble, cette suite, cette solidarité qui ne s'établit pas sans que l'impartialité y perde quelque chose; car on est rarement uni sans devenir exclusif. Mais il le fallait, car avant tout il fallait un gouvernement. Était-ce une chose possible ?

De fort habiles gens en doutaient. Il y a des temps où, pour un gouvernement, c'est déjà un grand mérite que d'être. Je ne conçois pas que pendant trois ou quatre ans on ait aspiré à beaucoup plus. C'est à cela, et uniquement à cela, que de 1831 à 1835 on dut penser, et que travaillèrent les cabinets et les chambres. C'est dans cet intervalle que le problème fondamental fut résolu : la révolution devint un gouvernement.

Cette œuvre était grande, et bien orgueilleux serait celui qui dédaignerait l'honneur d'y avoir contribué. Mais elle a paru plus grande encore à certains esprits qu'elle ne l'est réellement. Le succès en était assuré qu'ils la déclaraient encore douteuse, et aujourd'hui qu'il n'y a plus qu'à maintenir le gouvernement et à en user, ils le croient encore à naître. C'est depuis que le danger a diminué qu'ils ne songent qu'à sauver l'Etat. Qu'on ne s'y trompe pas, le vrai danger du gouvernement n'était pas dans l'existence, dans l'audace des factions ennemies; il était dans les dispositions de la société à leur égard. Or, la société est avertie maintenant sur leur compte, elle ne se laisse plus prendre à leurs mensonges, elle sait comment en avoir raison, elle sait ce qu'elle ignorait dans les premières années. Elle n'a donc plus uniquement besoin d'être éclairée, soutenue, armée, et son gouvernement a bien d'autres devoirs à remplir. Ce progrès n'est pas d'aujourd'hui. Déjà, vers la fin de 1834, quelques signes annoncèrent que la situation tendait à se modifier, que de nouvelles nécessités allaient surgir, que dans quelque temps le premier besoin du gouvernement ne serait plus d'exister, mais d'agir. Mais surtout depuis cinq ans, tout ce qui s'est fait, tout ce qui s'est tenté, tout ce qui a échoué, a prouvé que la tâche du pouvoir devenait moins simple, et qu'il y avait un nouveau programme à réaliser. Tout le monde ne s'en est pas aperçu à temps; l'impulsion était donnée, le pli était pris. Beaucoup se sont obstinés à croire que la situation n'avait pas changé, que la politique était la même, que le seul devoir du gouvernement était de se défendre; que, s'il durait, c'était assez pour son honneur; que le conserver tel quel et résister à ce qui l'ébranle ou seulement l'altère devait être toute l'ambition et tout l'art de la politique. Voilà l'idée exclusive et l'erreur fondamentale du parti conservateur. Tant qu'il y persistera, il pourra bien mériter ce nom de parti conservateur, du moins par ses intentions, mais il ne s'élèvera pas au rang d'un parti qui sait gouverner.

Si l'on veut voir les choses de haut et faire abstraction des rivalités de partis et de personnes, c'est à tirer de cette politique étroite la majorité des chambres que fut destinée la grande entreprise parlementaire qui a terminé brusquement au commencement de 1839 la carrière de la chambre de 1837. Sans revenir sur un événement diversement jugé et qui décidément n'a pas réussi, la coalition, dans ce qu'elle avait de vraiment politique, était la tentative de faire passer le gouvernement de la politique de conservation à la politique d'action.

Je répète qu'elle n'a pas encore réussi, et la politique de conservation pure et simple, celle qui met toute son énergie à combattre ce qui lui nuit, et qui n'en garde pas pour tenter ce qui l'honore, semble, après quelques oscillations, avoir encore une fois repris le terrain qu'elle avait perdu. C'est un succès d'amour-propre et un gage de sécurité pour tous ceux qui croient ce gouvernement si faible que son existence suffit à leur admiration.

Que ceux-là en jugent ainsi qui portent dans la politique la commune prudence qui suffit à la vie privée, rien n'est plus simple. Mais des esprits plus élevés et qui sont destinés à exercer toujours une grande influence, semblent juger de même les ressources et les destinées de notre gouvernement ; et c'est le vrai mal de la situation, car l'erreur des hommes supérieurs est toujours un malheur public.

Au premier rang de ceux-là se trouvent naturellement ceux qui ont constamment pris part aux affaires sous d'autres règnes, et que recommandent et l'éclat des services et l'autorité de l'expérience. La révolution de juillet aurait été bien imprévoyante et bien ingrate de ne se point rattacher de tels hommes, de ne point chercher à se parer de leurs talents, à s'éclairer de leurs conseils ; son devoir était de recueillir dans l'héritage des gouvernements précédents tout ce qui avait une valeur éprouvée, et le mérite avait des droits à sa justice et à sa confiance. Cependant, que ces hommes honorables nous permettent de le dire, ils ne comprennent pas pleinement le gouvernement de 1830, et ils ne le comprennent pas parce qu'ils ne l'aiment pas. Leur esprit ne l'aime pas, bien que de leurs personnes ils lui soient fidèlement attachés, mais uniquement comme anciens et bons serviteurs de l'Etat. Ce gouvernement, dans ce qu'il a de propre et de caractéristique, leur plaît médiocrement, il n'est pas leur œuvre, il est pour eux une ressource dernière, une extrémité, une nécessité ; mais il est en même temps une tentative aventureuse dont ils souhaitent plus qu'ils n'espèrent le succès, et parmi les gouvernements qu'ils ont honorablement servis, il n'en est aucun peut-être qu'ils n'aimassent mieux servir encore. Leurs premières affections, leurs convictions du moins, sont du côté de leurs souvenirs. Ils en ont fait loyalement le sacrifice ; mais ne leur demandez pas cette confiance intime et spontanée, cette communauté de sentiments et d'idées qui unissent à la monarchie de 1830 ceux qu'elle a appelés pour la première fois à la vie politique ; n'exigez pas qu'ils sachent bien quelles profondes racines l'attachent au sol, quels liens étroits l'enchaînent à la nation, ni qu'ils connaissent tout ce qu'elle peut supporter, tout ce qu'elle peut accomplir. Son existence les étonne et ne les rassure pas. Ne dédaignez donc point leur expérience ; mais sachez que souvent elle les abuse. Les exemples du passé ne sont qu'imparfaitement applicables à ce gouvernement, et il est bien plus nouveau qu'on ne le pense. Le secret de sa force n'est connu que de ceux qui ont fait leur cause de sa cause et qui voient dans sa puissance le triomphe des convictions de toute leur vie.

Toutes les fois que vous demanderez à notre gouvernement un effort, toutes les fois que vous lui conseillerez de courir une chance, ne comptez ni sur l'approbation ni sur le concours de ceux pour qui tout son mérite est d'être nécessaire. Ils s'exagéreront ou le travail, ou le danger ; ils ne rendront justice ni au pouvoir, ni au pays, ni au temps. Citons un exemple. C'est une grande chose que les fortifications de Paris. Depuis la prise de la citadelle d'Anvers, c'est la plus grande chose que nous ayons entreprise. Mais ce n'est pas une œuvre facile ; elle est coûteuse, elle a ses risques ; enfin elle est conçue en vue d'une extrémité peu pro-

bable, mais possible, celle d'une guerre malheureuse contre une coalition. Eh bien! vous pouviez le prévoir, ce n'est pas auprès des hommes dont l'expérience date de trois règnes qu'un tel projet devait trouver un accueil unanime. Dans leurs rangs, il a dû rencontrer incrédulité et répugnance. Ecoutez leurs objections. Ce que n'ont pas fait les gouvernements antérieurs, celui-ci ne saurait avoir besoin de le faire ; ce qu'ils n'auraient pu accomplir, comment lui l'accomplirait-il? De quel droit imaginer que Paris se défende, puisque deux fois il ne s'est pas défendu? Par quelle fatuité la monarchie populaire oserait-elle se croire de taille à surmonter ce que n'a pu vaincre la monarchie impériale? Contre l'étranger victorieux, elle n'aurait qu'une seule défense, ce serait d'abdiquer au profit de l'anarchie, et de confier le salut public à l'insurrection. C'est à cela que les fortifications serviraient. — Savez-vous ce que signifient ces objections? Que l'on confond ce gouvernement avec ceux qui l'ont précédé, et que l'on méconnaît à la fois son originalité, ses ressources et sa puissance. On assure que la loi des fortifications rencontrera une résistance sérieuse dans une partie de la chambre des pairs. Ce sera certainement parmi ceux qui aiment ou connaissent mieux le passé que le présent.

On pourrait leur répondre : La France de 1830, par son origine, par ses principes, par sa mission politique, ne peut de longtemps cesser d'être moralement isolée en Europe. La sagesse et l'équité lui interdisent un rôle agressif; une attitude défensive lui est commandée. Ce n'est pas un accident de 1840 ; c'est le fond de sa situation. Pour l'empire, il n'y eut longtemps au dehors que des vaincus ; pour la restauration, il n'y avait pas d'étrangers. Le gouvernement actuel n'est ni conquérant, ni cosmopolite. Il doit admettre la possibilité d'une lutte avec l'Europe, et la supposer pour la prévenir, en accréditant dans le monde l'opinion que pour l'Europe la tentative serait vaine. C'est pour cela qu'il a besoin de fortifier sa capitale, ce que pouvait oublier Napoléon, ce que la restauration devait négliger. Il le peut entreprendre et il y réussira, parce qu'il n'a pas à craindre, quand il s'y prend bien, d'être mal compris de l'opinion publique. Il y a entre lui et la nation, mutuelle intelligence et solidarité ; elle sait que, lorsqu'il fortifie Paris, c'est Paris même qu'il appelle à se défendre. Et cette défense, au jour de l'épreuve, serait nationale et non pas insurrectionnelle, parce que la population n'est plus divisée par ces défiances haineuses qui facilitèrent les violences de la terreur, parce qu'une centralisation vigoureuse ne laisse ni motif ni prétexte à cette organisation révolutionnaire qui supposait la tyrannie nécessaire à la défense du territoire. Paris ne s'abandonnerait pas lui-même en présence de l'étranger, parce que cette fois on ne pourrait lui persuader qu'on ne veut que détrôner un homme, et qu'il saurait bien que c'est la ville de juillet qu'on viendrait punir, et la classe qui gouverne qu'on viendrait déposséder de sa puissance. La garde nationale de Paris, en défendant Paris, défendrait non-seulement sa ville, mais sa cause. — Voilà ce qu'oublient ceux qui ne savent pas toute la valeur de ce mot : un gouvernement national.

La question des fortifications de Paris n'est qu'une occasion particulière où se manifeste la divergence que nous avons signalée entre ceux qui croient assez dans le gouvernement pour lui conseiller d'être actif et entreprenant, et ceux qui présument assez peu de lui pour ne lui demander que d'exister. En toute circonstance grave où il y aura un parti à prendre, la même divergence éclatera. Vous entendrez dire aux uns : Evitez les risques et abstenez-vous ; aux autres : Agissez

et jouez un rôle. Et puis entre la politique de conservation et la politique d'action, il y aura une politique critique et philosophique qui les jugera l'une et l'autre dans une inaction superbe, et qui dira avec une résignation dédaigneuse : « Que voulez-vous ? La démocratie n'a pas de milieu, elle est ou révolutionnaire ou subalterne. Il faut accepter le monde comme il est. » Cette politique ne prend du monde que le spectacle et non le gouvernement.

L'expérience, plus lassée qu'éclairée par les événements, conduit à une politique stationnaire ; la philosophie critique l'érige en système. L'esprit de conservation, devenu toute la raison d'Etat, aboutit au même point. C'est la politique à laquelle reviendra toujours par son propre poids l'ancienne majorité, quand le pouvoir ne saura pas introduire dans son sein des éléments nouveaux, et la modifier par des alliances qui l'animent et l'enhardissent. A côté des intérêts, des principes, des scrupules, qui dirigent légitimement un parti conservateur, les préjugés envieux, les ressentiments implacables se feront place, et sauront encore tout rapetisser, tout, même le pouvoir qui deviendra, non le guide, mais le serviteur de son parti. Le cœur humain porte partout ses tristes faiblesses. Les partis conservateurs ont leurs passions, ainsi que tous les partis ; mais, comme les sectes orthodoxes, ils ont le tort de s'en croire exempts.

Pour nous, nous voudrions avoir décrit exactement, dans ses causes et dans ses conséquences, un fait grave : c'est que la force du gouvernement actuel est méconnue, et que le sentiment de ses dangers et de sa faiblesse domine dans la politique exclusivement conservatrice. Les causes principales sont l'origine révolutionnaire de notre gouvernement, les souvenirs des excès d'une autre époque, les menaces odieuses et les attentats insensés des factions, la tendance naturelle aux esprits familiarisés avec la gestion des intérêts privés à préférer à tout la sécurité immédiate et la tranquillité matérielle, l'aspect inquiétant des agitations journalières d'un Etat libre, les ressentiments créés par nos luttes parlementaires, le faible du temps pour le scepticisme, la mobilité d'idées engendrée par celle des événements, le passé mal compris, l'expérience mal consultée : toutes ces causes ont imprimé à la politique conservatrice les caractères exclusifs d'une politique de résistance. La résistance n'est en théorie qu'une idée négative. Dans la pratique, elle n'est nécessaire qu'à l'ordre, et l'ordre qui en temps orageux peut être le but, n'est plus en temps régulier qu'un moyen de gouvernement.

La confiance dans la force du gouvernement actuel doit avoir naturellement d'autres conséquences que le sentiment exagéré de sa faiblesse et de ses dangers. Cette confiance doit conduire ceux qui la partagent à ne pas se préoccuper uniquement de sa sûreté, à lui souhaiter, à lui faire une destinée active, animée, influente s'il se peut, grande même, si Dieu le permet. Comme les hommes, les gouvernements qui ne songent qu'à vivre en perdent le droit.

D'ailleurs, conserver sans accroître, c'est perdre. Pour conserver un gouvernement, il faut accroître son influence, son crédit, sa renommée ; autrement, on s'habitue, au dedans comme au dehors, à le compter pour peu de chose, et s'il survient un jour de crise, il paie cher sa mauvaise réputation ; il ne peut plus reprendre son rang que par un effort désespéré. Le gouvernement anglais est assurément, même avec un cabinet whig, un gouvernement conservateur. Existe-t-il un gouvernement plus actif ? Sachons imiter cette prudente activité ; n'appliquons pas à la France les principes de conduite qui peuvent suffire à la Belgique ou à la Suisse. Ne croyons pas que notre mission dans le monde

se borne à obtenir la prospérité du canton de Vaud ou du pays de Bade. Un grand Etat ne peut se passer de grandes affaires, et depuis un temps on ne nous a enseigné que l'art de se retirer des grandes affaires. Un grand Etat ne peut se passer de grands desseins, et l'habileté qu'on exalte est de n'en pas concevoir et de ne se rien proposer. Un grand Etat ne peut se passer d'influence, et la maxime que l'on a presque réussi à consacrer, c'est qu'on ne doit jamais risquer la paix pour une question d'influence. Cette détermination une fois prise et surtout divulguée serait un blanc-seing donné à l'Europe.

Toutefois, en conseillant la politique d'action, nous parlons d'une manière générale. Le temps est passé où le conseil aurait pu être immédiatement suivi. Dans les circonstances présentes, le seul moyen de reprendre peu à peu un rôle, ce n'est pas de se beaucoup remuer ; c'est d'inquiéter et d'embarrasser le monde par la ferme résolution de ne pas tremper dans ce qu'il a fait. L'absence de la France au concert européen est plus digne et plus significative que son accession. La France immobile au dehors, mais se créant au dedans des ressources pour un avenir inconnu, peut encore arrêter indirectement l'Europe dans le cours de ses desseins en l'inquiétant sur leurs conséquences, et donner aux principes de division qui peuvent exister dans son sein quelque chance d'éclater. Cet espoir est faible, mais il n'est pas déraisonnable ; cette prétention est modeste, mais elle est sensée. Ce serait un grand succès dans notre situation que de parvenir à faire naître dans l'esprit des cabinets ce doute : est-ce qu'il serait possible qu'un jour la France s'opposât à quelque chose ?

D'ailleurs, pour revenir de la politique d'abnégation, il faudrait que la disposition intérieure des chambres se modifiât. Toute majorité composée sur le plan de celle qu'on essaie aujourd'hui manquera de ressort, et ne sera propre qu'à voter les mesures nécessaires à l'administration courante. Toutes les fois qu'on voudra sortir de cette routine et faire quelque chose d'énergique et de neuf, il faudra chercher appui hors de cette majorité ; la loi des fortifications l'a prouvé. Ce qu'il a fait là par occasion, le ministère sera peut-être forcé, dans cette cession même, de le faire encore ; mais il n'a ni les moyens, ni la volonté de le faire d'une manière continue et systématique. Le temps seul pourra permettre un jour ou même exiger qu'une autre marche soit suivie. C'est à l'avenir d'en décider. Le parti de la monarchie constitutionnelle se divise en deux partis, l'un de résistance, l'autre d'opposition, l'un conservateur, l'autre réformateur. Ni l'un ni l'autre ne nous paraît posséder à lui seul tout ce qu'il faut pour gouverner ; ils ne peuvent se compléter que par une transaction. L'un et l'autre sont divisés par des défiances, des ressentiments, des habitudes plus que par des principes fondamentaux. Ni la raison, ni la conscience ne les oblige à ne se jamais accorder. Or, entre la politique de conservation et la politique de réformation, on peut concevoir une politique qui serait la vraie, une politique de gouvernement. Celle-là devrait se faire une majorité de tout ce que dans le parti conservateur et dans le parti réformateur la passion n'aurait pas rendu inconciliable. Cette majorité serait plus nombreuse qu'on ne le croit. Dans la chambre, les passions font beaucoup de bruit et tiennent peu de place.

Mais la vraie politique de gouvernement, celle qui mettrait la France au régime de l'action, courrait par là même quelques risques qui lui sont propres. Elle devrait donc, avant tout, s'appliquer à calmer et les craintes raisonnables et même les craintes exagérées, et tenir compte non-seulement des périls réels,

cela est facile, mais des périls apparents dont les imaginations se préoccupent. Les esprits sont plus malades que la société. Que la politique d'action ne l'oublie pas ; il faut qu'elle rassure, précisément parce qu'elle veut entreprendre.

Pour une telle politique, il faut des circonstances. Or, les circonstances où nous sommes ne sont pas de celles qui peuvent relever les cœurs à son niveau. Elle ne sera possible que le jour où les mécomptes des autres systèmes l'auront rendue nécessaire. Ce jour n'est pas venu, mais les mécomptes qui peuvent l'amener ne manqueront pas.

***.

REVUE

DE

LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

Poëtes, Romanciers et Prédicateurs.— Réaction Catholique.

Si l'on ne discerne aujourd'hui que très-peu de mouvement dans la littérature anglaise, elle offre des symptômes qui méritent qu'on les observe. Les nuages qui passent au-dessus d'elle se reflètent dans son onde, et leur rapidité semble s'accroître par l'immobilité du miroir qui les reçoit. Elle dit peu de choses par elle-même ; c'est du calme et de la limpidité ; ce sont des sources connues et des vagues qui descendent à petit bruit des montagnes lointaines ; ce sont des ruisseaux qui tombent de l'imitation byronienne ou des théories de Wordsworth. Mais elle annonce ou du moins elle indique des faits dignes d'attention.

A la tête de ces faits, je place la réaction plutôt sentie qu'avouée des idées catholiques et de l'autorité contre les idées protestantes et l'examen. Cette tendance est d'une nouveauté si imprévue, que personne, assurément, et surtout nul protestant ne sera tenté de nous croire. Que l'on nous permette, au moins, de voir, de prévoir et d'annoncer.

Ce résultat ne nous étonne pas. La critique ayant poussé son travail, et sur les autres et sur elle-même, jusqu'aux dernières limites de l'analyse, que lui restait-il à faire, si ce n'est de s'abdiquer et de mourir ? — « Je vais vous dire ce qui me tue, écrivait le poëte Shelley à sa femme ; il me semble que je puis détailler

la moindre pointe d'herbe et le plus petit brin de gazon avec une finesse microscopique. » C'est la maladie de l'analyse, c'est l'infini de la subdivision, c'est la recherche des molécules dernières. Les chartistes ont réclamé la communauté de biens, au nom de l'analyse et de la subdivision exacte. Les ennemis de l'épiscopat ont demandé au même titre la destruction de la hiérarchie. Alors l'anglicanisme, prenant l'alarme, et voyant d'avance la chute de son institution et de ses droits, a sonné le tocsin contre les résultats définitifs du protestantisme. Un docteur Pusey a créé, dans Oxford, un centre de semi-catholicisme, dont tous les arguments et toutes les tendances sont identiques aux idées et aux formules romaines. Un récent ouvrage de M. Gladstone, membre du parlement (*The State in relation with the Church*), soutient la nécessité d'augmenter les garanties de la religion nationale, et de l'armer d'un pouvoir à peu près semblable au pouvoir de la papauté.

Récemment on parlait, dans le *Quarterly Review*, de renouveler les formules de l'excommunication papale contre les chartistes. Récemment encore, la *Revue d'Edimbourg*, adversaire du *Quarterly*, avouait franchement que le protestantisme s'affaiblissait, que le catholicisme acquérait du pouvoir, et que cette marche, ascendante d'une part, descendante de l'autre, n'avait pas cessé depuis un siècle. Déjà les institutions universitaires d'Oxford cessent d'inspirer une vénération superstitieuse. On ose porter la main sur ce système colossal et bizarre qui date du moyen âge, qui en porte l'empreinte profonde, et qui ne ressemble pas mal, par ses anomalies et la complication de ses ressorts, au code de lois qui régit l'Angleterre. On discute ouvertement la question d'une réforme à introduire dans les rapports des professeurs et des élèves. Les tories eux-mêmes prennent part à la discussion ; au lieu d'opposer une résistance aveugle, ils essaient d'éviter, par l'adresse et la bonne grâce, les atteintes qui pourraient être les plus fatales à l'établissement, base ancienne de leur existence et point de ralliement de leur parti. Ce sont des indices dont il faut tenir compte, et ce ne sont pas les seuls.

L'affaissement du préjugé protestant se fait sentir de toutes parts ; on travaille à réhabiliter Marie Tudor : quelques savants, et surtout Patrick Fraser Tytler, l'Ecossais, doué de cette patience et de cette aptitude au labeur que rien n'effraie et que rien n'étonne, ont déjà effacé plusieurs des taches de sang que la postérité et le protestantisme avaient imprimées sur la mémoire de la reine catholique. Tous les documents que M. Tytler a exhumés et réunis dans un récent ouvrage (*England under the reigns of Edward VI and Mary, with the contemporary history of Europe; illustrated in a series of original Letters never before printed, with historical introductions, etc.*), concourent à prouver le mensonge des opinions généralement admises à cet égard. Le caractère de Marie (comme l'avait affirmé le père Griffet dans un ouvrage trop peu connu) a été faussé par l'inimitié de l'histoire ; l'héritage de son souvenir, transmis à ceux qu'elle avait combattus, n'a rencontré qu'injustice et colère ; la vengeance et la haine l'ont mis en lambeaux. Une nation marchant tout entière dans les voies de la réforme ne pouvait agir autrement envers la fidèle alliée de la papauté. Les historiens reconnaîtront-ils enfin que les peuples ont des passions, comme les hommes ?

« Je suis persuadé, dit M. Tytler (M. Tytler est presbytérien), que Marie Tudor était fort digne d'estime. Avant son mariage avec Philippe (elle avait trente-neuf ans alors), on ne peut lui faire qu'un seul reproche, si c'est un reproche, celui d'être restée fidèle à la religion romaine. C'est pour ce seul motif que Fox, Carte,

Strype, tous les protestants zélés ont si mal parlé d'elle. Ses lettres inédites que je publie sont simples, pleines de bonté de cœur et de convenance. Elles contrastent singulièrement avec le pédantisme, l'affectation et l'obscurité du style d'Elisabeth. Nous appelons encore aujourd'hui cette dernière « la bonne Betty » (*queen Bess*), et sa sœur, « la Sanguinaire : » sobriquets fort mal appliqués. Après le mariage de Marie avec Philippe, il s'opère dans ce caractère aimable et confiant un changement graduel, dont on n'a pas observé les causes. Son cœur ardent et tendre est blessé par la froideur, la négligence et l'abandon qui récompensent mal son dévouement. Espérances flétries, affection payée d'ingratitude, il y a là de quoi changer les dispositions les plus heureuses. L'ombrage, le dégoût et la tristesse pénétrèrent dans une âme trompée. Elle laissa ses ministres, Pole, Gardiner et Bonner, opposer leurs efforts aux progrès de la réforme. Souvent, comme nous le prouverons, elle se montra indulgente et charitable quand ils se montraient inexorables et violents. » En effet, M. Tytler cite une lettre charmante de Marie en faveur de deux pauvres domestiques, et prouve qu'elle s'est conduite avec une clémence extrême envers Elisabeth, coupable d'avoir trempé dans la conjuration de Wyatt. Cette complicité d'Elisabeth n'est plus l'objet d'un doute ; elle avait voulu détrôner sa sœur. Le châtiment, selon la loi, c'était la mort. Elisabeth reçut son pardon, fut traitée avec les égards les plus grands, vécut paisible et monta ensuite sur le trône. Elle ne fut pas aussi indulgente envers Marie Stuart.

A Elisabeth, reine protestante, appartenaient la coquetterie, pour ne pas dire mieux, la fourberie et la cruauté. On l'a bénie et environnée d'une constellation de vertus ; Marie a été maudite. Elisabeth marchait avec sa nation, et Marie contre sa nation. Suivre le courant des destinées et se laisser emporter au fleuve des opinions, c'est s'assurer le bénéfice de l'indulgence et préparer pour sa mémoire une guirlande de bonne renommée. Remonter le courant d'un siècle, témérité ou folie, courage néanmoins, a coûté cher à ces âmes qui l'ont tenté. L'empereur Julien y gagna le sobriquet d'apostat et l'exécration de quatorze siècles. Marie Tudor fut surnommée *la Sanguinaire* (*bloody Mary*), bien qu'elle ne fût pas plus cruelle que Henri VIII ou Elisabeth. Il n'appartient qu'au philosophe de contredire les masses, de montrer aux nations leur route, quand elles sont ivres, de réveiller la conscience du genre humain, quand elle s'endort ; cela n'est point permis aux rois. Voilà pourquoi le philosophe s'élève si haut. La grandeur des prêtres de la vérité l'emporte sur toute grandeur ; Tacite domine Tibère ; Thucydide, Pisistrate ; Saint-Simon, Louis XIV. L'homme politique qui se croit maître et pilote, suit le courant, sous peine de s'abîmer. Il n'a point de libre arbitre, et il est enchaîné à son succès.

Marie Tudor, comme l'empereur Julien, n'a point réussi dans sa tentative, d'ailleurs mal calculée, pour arrêter l'essor des esprits et refouler le mouvement de son siècle. On ne réussit jamais à cela. Elle est morte sur le trône ; c'est tout ce qu'elle y a gagné. Aussitôt disparue, on s'est vengé cruellement. On a défiguré sa mémoire, effacé ses vertus, exagéré ses fautes et souillé son cadavre ; vengeance qui a duré trois cents ans. Le temps qui peut tout, ce *galant 'uomo* des Italiens, excellent et patient critique, a fini par dégager le souvenir de Marie de ses antiques flétrissures. Il a fallu pour cela que tout fût calme, que le protestantisme, essence vitale de la constitution anglaise, perdît après un développement splendide, sa vigueur avec sa passion.

Si l'on veut observer le premier jet de cette vigueur et de cette passion, avant la naissance même de Marie et à la première aube de la réforme, il faut consulter un vieux drame extrêmement curieux par sa date, pamphlet autant que drame, controverse autant que pamphlet, et qu'un membre de la société des antiquaires de Londres vient de publier. Payne Collier, dont les recherches ont éclairé les origines du théâtre anglais, et substitué des documents à cette légende qui passait encore, il y a vingt ans, pour l'histoire de Shakspeare, vient de découvrir dans de vieux papiers ce drame inédit, qui remonte au règne de Henri VIII d'Angleterre, et dont l'auteur est l'évêque protestant Bale. Il a pour titre : *le Roi Jean* (*King Johan, a play in two parts*). On y voit le pape Innocent, le cardinal Pandolfo, Etienne Langton, Simon de Swinstead, un moine nommé Raymond, jouer leurs rôles à côté de Noblesse, Clergé, Ordre civil, Trahison, Vérité et Emeute : cette dernière remplace le fou de la pièce. Quelque talent se mêle à beaucoup de violence, dans cet essai tenté au commencement du XVI[e] siècle, pour unir la forme des moralités allégoriques à la tragédie politique ; on y découvre obscurément le germe du drame appliqué à l'histoire, tel que Shakspeare l'a conçu. Le roi Jean résiste au pape, voit son royaume frappé d'interdit, se soumet aux foudres romaines, et est empoisonné par un moine : dernière catastrophe qui n'est pas prouvée, mais que l'écrivain protestant a soin de développer, en haine du catholicisme.

Ce drame-pamphlet est une date politique. Sous les yeux de Henri VIII, la réforme commence à évoquer l'examen. La critique est livrée au peuple ; jamais elle n'avait encore attaqué ouvertement les actes de ses maîtres. Elle l'ose enfin sous Henri VIII ; et le drame de Bale, composé tout exprès pour affermir l'œuvre du monarque, nous place au berceau même du pouvoir nouveau. Non-seulement les destinées politiques de l'Angleterre ont été modifiées par lui, mais il a donné sa couleur à toute la littérature du même pays. Le drame moral de Shakspeare, c'est la liberté souveraine portée dans l'examen de l'homme, de ses conditions, de ses humeurs et de ses passions. Le drame historique du même poëte, c'est la liberté portée dans l'examen des faits, sans exception de classes, de rangs et de fortunes. Mais, chez Bale, cette liberté ne se produit encore que sous la forme d'une attaque sans justice. Chez Shakspeare et Cervantes, deux intelligences pures, deux types de l'impartialité souveraine, elle comprend et embrasse l'équité, la sympathie, la miséricorde, le sentiment du beau, tout ce qui rend ces deux génies véritablement divins.

Bale fait venir une pauvre veuve éplorée dans le palais du roi Jean, Cette veuve est l'Angleterre, qui porte plainte contre le clergé.

La veuve Angleterre (1). — J'espère que votre grâce soutiendra la cause d'une pauvre veuve, traitée contre la loi de Dieu, comme vous le verrez dans mon bref plaidoyer.

Le roi Jean. — Oui, je le jure, si votre plainte est vraie et juste, j'y ferai droit.

La veuve Angleterre. — Comme c'est la vérité, permettez que je la fasse entendre.

Le roi Jean. — Eh bien ! douce veuve, dites-moi quel est le sujet de votre plainte !

(1) *Ynglond vidua.*

La veuve Angleterre. — Hélas ! votre clergé s'est bien mal conduit, et m'a traitée contre tout droit et toute justice. Il excite d'autres personnes à me faire du mal.

Le roi Jean. — Quels sont ceux qu'il excite à vous maltraiter ?

La veuve Angleterre. — Les hypocrites et les fourbes, ceux qui ressemblent à de mauvais arbres chargés d'épines, et donnant des fruits pires que leurs épines.

Le roi Jean. — Expliquez-vous !

La veuve Angleterre.— Ce sont ces gens inutiles (1) dont les têtes s'enferment sous des capuchons ; moines, nonnes, chanoines, de nuances et de formes diverses, blancs, noirs et tachetés ; que Dieu les empêche de s'accroître (2) !

Le roi Jean. — Que je sache votre nom, avant d'aller plus loin ?

La veuve Angleterre. — Angleterre, monseigneur, Angleterre ; c'est bien mon nom.

Le roi Jean. — Je suis étonné et affligé de vous voir si changée, etc.

Ainsi les moines, pour le peuple anglais, étaient des *lubbers*, un fardeau : la colère, l'aigreur, la vengeance, règnent dans ce libelle dramatique. Le clergé romain y apparaît sous la forme d'un cardinal ventru, dont la rotondité est, pour le roi Henri VIII, le texte de quelques mauvaises plaisanteries. — « Mon cher, lui dit-il, vous m'avez l'air d'avoir trop d'embonpoint ; on vous dégraissera. » — Dissimulation, placée tout à côté du clergé, et sa conseillère habituelle, lui dit alors : — « Taisez-vous. Je vais mettre mes lunettes et voir si l'on ne peut pas aller remuer le peuple :

« Peace, for with my spectacles vadam et videbo ! »

Depuis que *Vidua Englond*, comme disait l'évêque réformateur, adressait à Henri VIII ses suppliques, les réformes qu'elle demandait se sont opérées avec une liberté et une puissance que l'évêque ne prévoyait pas sans doute. En dépit des injonctions de ce roi, qui voulait que personne ne quittât le sentier tracé par lui, et qui faisait tomber la hache sur quiconque osait dévier à droite ou à gauche, fût-ce d'une ligne, l'examen royal a encouragé l'examen des sujets ; autour de l'église nationale, fondée par lui, mille églises se sont élevées. Le protestantisme a suivi son vaste cours ; ce n'est pas à nous d'en refaire l'histoire. Bossuet l'a tracée d'avance. Mais le grand écrivain catholique, pontife gallican du catholicisme, et debout comme gardien de la foi au pied du trône de Louis XIV, n'a ni dû prévoir, ni pu révéler les conquêtes futures du mouvement social auquel l'examen protestant présidait. Ce mouvement embrasse le nord de l'Europe tout entier, et comprend la révolution de 1688 en Angleterre, la fondation des Etats-Unis, toute la littérature anglaise et allemande depuis deux siècles, notre philosophie du XVIIIe siècle, et notre révolution de 1789. Cet ensemble de faits qu'on doit, pour être logique, ou condamner dans son ensemble, ou absoudre sans réserve, découle de la même pensée. La pensée est la source des faits, quoi qu'on en dise.

(1) *Lubbers.*

(2) Suche lubbers as hath disgysed heads in their hoodes
Whych in ydelness do lyve by other mennes goodes,
Monkes, Chanons, and Nones in dyverse colour and shappe,
Bothe wyght, blake and pyed, God send their increase yll happe !

Aujourd'hui, ce travail tout protestant, tout d'examen, est arrivé à son terme. La civilisation le réclamait autrefois ; devenu inutile, la civilisation l'abjure. Le protestantisme ou le génie de la critique perd du terrain dans toute l'Europe.

Un de ces écrivains qui spéculent sur la curiosité, et qui l'exploitent pour le bénéfice des libraires et pour le leur, après avoir publié les portraits et les caricatures des membres du parlement, vient de passer en revue les prédicateurs de la métropole britannique. Ses deux volumes (*The metropolitan Pulpit, or sketches of the most popular preachers in London*), ne se recommandent ni par la sagacité, ni par l'élégance, encore moins par la profondeur ; c'est une verbosité qui ne dit rien ; ce sont des détails dont la niaiserie étonne ; c'est la fidélité d'un rapporteur sans esprit. L'auteur nous apprend que M. Dale, le révérend Thomas Dale, touche 562 livres sterling par an ; que M. Harding improvise ses discours ; que le docteur Croly lève le bras perpendiculairement et l'agite transversalement ; que M. Melvil aime les allusions politiques ; que M. Judkins fait vendre ses poésies à la porte de sa chapelle. Tout cela, exprimé dans un style qui ne vaut pas mieux que le fonds de l'ouvrage, est peut-être d'une exactitude que nous devons admirer ; mais ce qui étonne davantage, c'est la stérilité, la maigreur et l'insignifiance des compositions que font imprimer ces prédicateurs passés en revue par M. Grant.

Il n'y a pas de pays où l'on prêche plus qu'en Angleterre. Un *million* de sermons par année, tombant régulièrement de toutes les chaires, trouvent des auditeurs toujours, quelquefois des imprimeurs, des lecteurs jamais. La fadeur, la subtilité, la nullité, le lieu commun de ceux de ces discours que nous nous sommes imposé la tâche de parcourir, justifient bien l'indifférence du public. Point d'émotion, nulle simplicité, nul enthousiasme, aucun style. Ainsi s'annonce la décadence de l'anglicanisme dans son propre domaine. Les devoirs, les dogmes, les douleurs, les calamités, les consolations de l'humanité ne tiennent point de place dans ces sermons. Ils traitent « d'esthétique, de causes finales, de volition et d'impénétrabilité, de nécessité morale et de puissance déterminante ; » grâce au balancement des périodes et à leur lenteur, ces investigations de la chaire sont du sommeil tout préparé. Le temps n'est plus où cette chaire servait de citadelle aux ennuis de la papauté alliée à Louis XIV. C'était un tambour, comme le dit Hudibras (1), au moyen duquel on appelait aux armes les bourgeois émus et furieux. Maintenant, personne ne craint plus les catholiques ; on laisse en paix Louis XIV, et les dissidents les plus déterminés renoncent à l'invective. Un examen philosophique a remplacé l'examen théologique, et plusieurs membres de l'Eglise établie publient des opinions que Gibbon ou Hume auraient avouées. M. Milman, dans sa récente *Histoire du Christianisme* (*the History of Christianity, from the birth of Christ to the abolition of paganism*... etc. By the rev. H. H. Milman, prebendary of Saint-Peter), s'éloigne complétement des voies de l'Eglise anglicane, à laquelle il appartient comme prébendaire de l'Eglise de Saint-Pierre. Il ne rejette pas tout à fait la révélation et l'Evangile ; il n'adopte pas les doctrines de Strauss et de Kuinoël ; mais il laisse deviner son penchant pour cette théorie du rationalisme allemand, qui cherche dans la vie du Christ le développement d'un mythe déposé au sein des populations souffrantes et fécondé par le cours des événements. Ainsi, pendant que le docteur Pusey, dans Oxford même, au centre de l'anglicanisme, relève la bannière de l'autorité contre l'examen, Mil-

(1) *Drum ecclesiastick.*

man, un autre ecclésiastique, pousse jusqu'à ses limites la hardiesse de l'examen, et porte atteinte à la réalité du Messie. Le protestantisme britannique est frappé de deux blessures à la fois.

Les romanciers anglais, si l'on excepte miss Martineau, M. James et Ainsworth, dorment d'un profond sommeil. M. Ainsworth s'est emparé de la terreur, du mouvement, des brigands et des escrocs. Le mélodrame de ses narrations plaît à un certain public, à ce public qui veut des sensations et ne s'embarrasse pas du reste. M. James est un imitateur pacifique et prosaïque de Walter Scott, un laborieux romancier de l'histoire. Miss Martineau, l'économiste politique, a dépensé quelque talent pour prouver au monde que la révolution de Saint-Domingue s'est faite très-vertueusement, et que Toussaint-Louverture valait un peu mieux que Socrate. Haïti doit une statue à miss Martineau.

Il y a plus de vigueur de style, plus de vivacité de coloris, plus de passion et même de poésie dans deux simples traités de chasse qui viennent de paraître à Londres et à Édimbourg, que dans les romans de M. Ainsworth et dans tous les poëmes dus à la fécondité des muses féminines : *La Ligne et le Fusil* (*the Rod and the Gun*), par M. Wilson, et le traité de M. Scrope sur la *Chasse au Cerf* (*Deer-Stalking*), ouvrage imprimé avec magnificence, réunissent le mérite d'exactitude que l'on demande aux traités didactiques, et la chaleur d'entraînement qui relève les œuvres d'imagination. Nous sommes fort peu chasseur, nous l'avouons humblement ; nous partageons l'avis du rêveur Jacques, ce bon personnage de Shakspeare qui estimait le cerf au bord de son torrent, au sein de sa forêt, plus digne d'intérêt que son persécuteur. Mais M. Scrope nous a fait connaître les émotions de la grande chasse. C'est merveille de le suivre dans ses immenses bois de l'Ecosse septentrionale, et d'écouter avec effroi ses naïves et plaisantes prédications sur le caractère, la moralité, le talent, l'adresse et le courage nécessaires au chasseur. « Ses muscles sont de marbre, ses nerfs sont d'acier ; sa course est celle de l'antilope, et la brise ne le devance pas. Il faut qu'il sache marcher ou plutôt courir courbé, le front à deux pouces de terre, le buste parallèle au niveau du sol, pendant une lieue. Il doit glisser comme une anguille, ventre à terre, au milieu des sables mouvants ; c'est son plaisir de mettre le pied sur les roches aiguës des torrents, sans se laisser entraîner par le flot qui se précipite. Renversé dans le courant, il tient son fusil suspendu au-dessus de sa tête, pour que le plus grand des accidents, sa poudre mouillée, ne détruise pas toute l'espérance de sa journée. Je lui recommande de pratiquer cet exercice dans le Tilt, pendant vingt-quatre heures, par une bonne bise gaillarde, qui le rafraîchira et qui le mettra parfaitement au fait de la chose. Ce vent est défavorable à la chasse du cerf, et il est bon de ne pas perdre une heure dans le cours d'une éducation si difficile. Apprendre à nager serait peu digne d'un bon chasseur ; subterfuge misérable ! Se laisser noyer ne serait pas pardonnable ; le chasseur que j'élève m'est cher : son honneur m'intéresse, et mourir c'est être battu. »

Ceci est l'*humour* de M. Scrope.

Mais les bonnes anecdotes, les chaudes narrations, les descriptions exactes et animées abondent dans son livre. On se retrouve au milieu des forêts si bien peintes par Walter Scott, dont la poésie a peu de force lorsqu'il veut atteindre la tragédie et l'épopée ; mais qui, dans le domaine de ses halliers et de ses bois, n'a point d'égal en fraîcheur et en délicatesse. On voit passer à chaque instant ces troupes de daims sauvages qu'il aimait tant : vous les suivez du regard ; —

« sortant de l'ombre des vieux sapins, troupe royale; le beau cerf au port auguste, et la biche svelte, l'œil aux aguets, le nez au vent, respirant l'air sauvage. Près d'eux bondit sans défiance le fils du printemps et de leurs amours; le petit daim délicat et joyeux, avec ses taches roses comme le ciel du matin, et folâtre même dans sa terreur (1). » Tous les bruits, tous les événements, toutes les tragédies de la forêt, se retrouvent dans le récit de M. Scrope, ouvrage plus littéraire par sa vérité et sa verve qu'une foule de romans prétentieux et philosophiques.

Parmi les nouveaux poëtes, je ne vois que M. Robert Monckton Milnes qui mérite une mention très-brillante. Les *Poëmes* de M. John Sterling justifient mal, à notre sens, les éloges que les *Revues* anglaises lui prodiguent. Coleridge et Wordsworth ont déteint sur cette poésie dont la pâleur manque de vie, dont l'abondance manque de force, et qui atteint presque constamment la région moyenne de ces deux genres, sans jamais s'élever plus haut. M. Sterling est essentiellement imitateur. Sans doute il faut que le flambeau d'un poëte s'allume aux foyers consacrés. Mais ensuite, que sa flamme lui devienne propre; qu'elle soit nourrie et animée des aliments qui lui appartiennent, qu'elle soit à lui seul, comme son étoile et sa splendeur. Les poésies de reflet ne sont pas des poésies, mais des études.

Les idées habituelles de M. Sterling, jeune ecclésiastique, lui ont inspiré toutefois une pièce de vers remarquable, et qui se détache singulièrement sur le fonds un peu commun de son recueil. Ce poëme est intitulé *The Sexton's daughter*. Le *sexton* d'une paroisse d'Angleterre est à la fois bedeau, fossoyeur et gardien de l'église, une espèce d'officier de la mort et de ministre placé sur les limites des deux mondes. Notre *sexton*, veuf de sa femme, a transporté toutes ses affections sur sa fille. Jeanne rit si gaiement, qu'elle arrache des sourires au vieillard. Le *sexton* qui ne voit dans l'univers qu'un tombeau, cet homme qui végète à l'abri du clocher de village, le cœur endurci comme une des pierres sur lesquelles il inscrit le nom de ses morts, comprend l'espoir et la joie, la passion et la souffrance, le bonheur et la vie, par cette émotion unique. Cependant Jeanne grandit, elle aime; celui dont elle a fait choix meurt, et elle-même le suit bientôt dans la tombe. Le *sexton* reste seul et pleure. C'est la première fois qu'il pleure. La mort, la jeunesse, l'amour paternel, réunis dans ce petit cadre à l'abri de la pensée de Dieu, composent une harmonie très-singulière dont la simplicité profonde fait le charme.

« Il avait une petite fille, cet homme taciturne; et quand la petite Jeanne riait aux éclats dans sa libre joie, la figure grave du vieillard s'épanouissait.

» C'est qu'elle s'était emparée de son cœur, et s'y était enlacée, lui-même n'aurait pu dire comment; mais souvent il lui arrivait de sentir son âme tout oppressée, parce que l'enfant pleurait.

» Le reste ne lui semblait rien : le monde et les hommes étaient matière à linceul. Il se trouvait là, pour jeter la terre sur les corps, indifférent et muet d'ailleurs.

» L'homme, la femme, les époux et les amours, il regardait toutes choses

(1) ....The spring-born offspring of their loves. —
The delicate and playful fawn
Dappled like the rosy dawn,
And sportive in its fear.

comme mortes. Mais sa petite Jeanne vivait si bien, que lui croyait qu'elle ne mourrait jamais.

» Elle pouvait à peine marcher que, tenant de sa petite main le doigt ridé du vieillard, et babillant sans cesse, elle lui faisait quitter son labeur pour écouter Jeanne.

» Souvent, quand le soleil dorait le bord de la fosse commencée, il relevait son front ridé, s'arrêtait, regardait Jeanne et se remettait à travailler pour la mort. »

. . . .

« Mais un jour, la beauté de l'enfant changea ;

» Le sourire de Jeanne devint plus grave ; on aperçut dans l'œil voilé de la vierge un rayon de l'âme de la femme.

» C'était une vie qui allait commencer pour elle, un nouveau destin qui s'annonçait ; c'était l'ombre sérieuse que projette devant soi la passion, quand elle va naître. »

Il y a du talent et de la sensibilité dans cette peinture ; mais le reste des œuvres de ce jeune ecclésiastique manquent d'originalité. M. Sterling a versifié des mythes sur Dédale, sur Aphrodite, sur Mirabeau et sur Jeanne d'Arc. Je n'aime point un mythe sur Mirabeau ; un mythe sur Dédale m'intéresse médiocrement. Le poëte a consacré une description païenne à l'entrée de Jeanne d'Arc aux champs élyséens. La lumière pure et suave de Virgile, les ombres molles des chênes verdoyants, les douces promenades des âmes heureuses sous les feuillages odorants, tout s'y trouve, et les voluptés du paganisme se réveillent autour de cette noble et chrétienne villageoise de la Lorraine. C'est pousser bien loin l'ardeur de l'imitation. Dans la plupart de ses poëmes, M Sterling est moins classique et beaucoup plus métaphysique, selon la coutume de ses compatriotes.

Les trois géants de la poésie anglaise, Milton, Shakspeare et Byron, ont lutté avec succès contre le penchant et le danger des muses septentrionales, contre la rêverie sans forme, l'analyse sans puissance, la subtilité sans fécondité, la maladie de la pensée, se dévorant elle-même dans ses cavernes. Milton, Shakspeare et Byron ont su trouver la forme, et l'ont consacrée sur l'autel du beau, en lui donnant le rhythme et l'image. Le Satan et l'Adam de Milton sont des formes vraies, ainsi que tous les personnages de Shakspeare. Wordsworth lui-même et William Cowper ont détaillé finement la simplicité des mœurs, l'humilité des conditions, les tristesses et les tendresses de la vie rustique ; cette réalité chez eux n'a jamais la prétention de la grandeur, elle possède la grâce du vrai. Mais Spencer, au XVIe siècle, Cowley au XVIIe, Shelley au XIXe, et de nos jours Alfred Tennyson, ont essayé la poésie métaphysique, la poésie sans forme : le nuage qui passe dans le ciel et se diperse sous le vent qui souffle, la mélodie sans mesure et sans terme qui parcourt les feuillages de la forêt, l'encens qui fuit et qui caresse au loin l'espace. On est entraîné par un certain charme vers cette jouissance qui semble réunir les priviléges de la pureté et de l'élévation ; mais l'absence de l'art, pouvoir solide qui concentre et qui règle, se fait bientôt regretter. Les œuvres de ces poëtes auxquels appartenait le don de poésie, mais non sa couronne, ne se gravent pas, elles flottent ; la mollesse des contours, la diffusion des couleurs, l'incertitude des images, la finesse des analyses, la ténuité des rapports, fatiguent (si l'on me passe l'audace de ce terme en faveur de sa justesse) l'œil et l'oreille de l'intelligence. Bien des routes conduisent à ce résultat ; les écrivain-

que j'ai nommés, et auxquels j'aurais dû joindre Akenside, représentant de la même école au XVIII[e] siècle, y sont parvenus, chacun selon le goût de son temps. Spencer procède par l'allégorie; Cowley adopte le *concetto* italien; Akenside suit les pas de Berkeley; Shelley rédige en vers le néo-platonisme, et Tennyson essaie de versifier les systèmes de Hegel. Personne n'a mieux décrit cette inspiration mystique que Shelley, qui l'a toujours éprouvée. « Ce souffle divin, dit-il quelque part, m'emporta au-dessus des vagues lumineuses, et je fus soutenu par cette moelleuse nacelle, dont le duvet éthéré ne s'abîme sous aucune tempête. Et je planais comme plane un ange, dans les régions où s'écoule éternellement, sous la sérénité sublime, un esprit d'émotion profonde (1). » On ne peut rien ajouter à la mélodie de ces vers dans l'original, à la richesse de leur expression, et même à la profondeur de leur sens; l'âme s'abandonne un moment à ce prestige, émue et comme enchantée, mais bientôt elle cherche un point solide, une forme précise, un contour arrêté; elle a peur de ce nuage qui l'environne, comme elle aurait peur de l'ivresse.

Nous préférons de beaucoup M. Milnes à M. Sterling. M. Milnes est parmi les jeunes poëtes anglais celui dont l'inspiration est la plus décidée et la plus énergique. Sans compter la variété d'une érudition qui se révèle souvent, mais qui est ici de peu de valeur, l'originalité de ses impressions le détache de presque tous les versificateurs qui ont tenté la fortune poétique dans ces derniers temps. Son dernier volume, *Poésie du Peuple* (*Poetry for the People*), l'emporte de beaucoup en simplicité et en concision sur l'œuvre de son début (*Poems of many years*). On y reconnaît un effort habile et souvent très-heureux pour ramener à une forme plus simple et plus populaire l'étude de l'émotion humaine, telle que Wordsworth l'a tentée et accomplie avec une profondeur philosophique. Il y a de la grâce dans la pièce suivante :

« A moi, disais-je, un toit domestique (2), abri certain et favorable pour les pas les plus fatigués. A moi les travaux de la journée, que l'espérance soutiendra, et qui amèneront des soirées de délices. Puis une vigne aux larges pampres environnera mon toit, et un ruisseau des montagnes murmurera le langage que je sais, le langage que j'aime.

» Tout cela, c'était un rêve.

» A moi cette retraite qui eût donné joie au plus sombre cœur, un temple pour l'amour pur, un lieu que les années respecteront, quelque chose de doux et de charmant comme la lueur de la nuit, lorsque tous les contours s'arrondissent, lorsque tout est grâce et harmonie dans le monde enchanté.

» C'était un rêve. »

Le sonnet suivant est bien plus remarquable par la grandeur de la pensée et l'excellence de l'exécution :

LA MADELEINE A PARIS.

Les années n'ont pas ménagé ce temple d'Athènes que Jupiter Olympien remplissait de sa majesté. Il s'écroule au milieu de ce paysage doux et calme de l'Hy-

(1) It bore me, like an Angel, o'er the waves
Of sunlight, whose swift pinnace of dewy air, etc.

(2) *I had a* HOME...

mette qui éteignait mollement tant de splendeur. Cependant, aujourd'hui, sur des rives alors barbares, aux bords de la Seine, le même type reparaît dans la perfection de sa beauté. Il est consacré, — à quel Dieu, je vous prie?... — à un pauvre être, un enfant de Syrie, créature misérable et fragile, qui traîna ses jours méprisés dans l'infamie et la douleur ; humble créature qui n'a eu pour histoire que ces mots : « Elle aima le Christ, et pleura près de sa tombe. Elle aima ; tout lui fut pardonné. »

La traduction ne reproduit jamais, on le sait, l'harmonie, la concision, le mètre, l'idiotisme, c'est-à-dire tout ce qui est le pouvoir actif et le magnétisme de la poésie. Cette tapisserie retournée fait grand tort aux poëtes. Voici un autre sonnet qui, dans l'original, est parfait de rapidité, d'expression, de brièveté et de mouvement :

« Sans crainte et sans honte ils avouèrent qu'ils s'aimaient, et ce mariage de l'âme, ils le jugeaient plus saint que le devoir du foyer domestique, et les hommes disaient entre eux que le châtiment viendrait les frapper.

« Cela fut vrai. La vie pour eux fut mauvaise. Lui savait bien qu'il avait brisé sa vie de jeune fille, et semé le trouble, le regret, la douleur et l'angoisse là où croissaient auparavant les tendresses et les plaisirs.

« Il souffrait, et la souffrance de la personne aimée lui rendait le supplice qu'il avait créé pour elle. La Douleur les suivait l'un et l'autre ; c'était leur page ; dans cette fête de l'Amour, la Douleur versait l'amer nectar et remplissait les deux coupes jusqu'aux bords (1).

« Ils demandèrent à leurs semblables un peu d'espoir. Non. La mort vint, qui leur donna l'espoir avec l'éternité. Puis on les pleura ; — le monde suivit sa route ; — et aujourd'hui comme jadis, ceux qui aiment aiment, et ceux-là se perdent. »

Les illuminations du Vatican, la bénédiction papale, les mystères et les légendes, compris dans le sens le plus entièrement catholique, ont inspiré à M. Milnes, membre du parlement, et tory ecclésiastique, des vers que l'énergie de l'expression, souvent la profondeur de l'idée, isolent et distinguent. C'est assurément une des intelligences les plus avancées et les plus actives de la jeune Angleterre; il se livre hardiment et résolument à cette impulsion. Depuis l'an 1450 jusqu'au milieu du XVIe siècle, nul voyageur philosophe ne visita Rome sans en rapporter le mécontentement, la colère, la tristesse, souvent la haine. La réforme commençait alors. Cette cataracte qui a couvert le Nord de ses eaux, bondissait de son premier élan. Rome, en 1500, faisait des protestants. En 1840, elle fait des catholiques. La phase est terminée, la période est accomplie.

Il ne s'agit pas ici du mérite des doctrines protestante ou catholique, de leur lutte ou de leur supériorité. Il ne s'agit point de maudire ou de bénir. Au lieu de

(1) Thus, at love's feast, did Misery minister
And fill their cups together to the brim.

They askt their kind for hope, but there was none,
Till death came by and gave them that and more;
Then men lamented — But the earth rolls on; —
And lovers love and perish as before.

considérer le protestantisme comme frappé d'anathème ou marqué du sceau divin. si l'on abandonne la stérilité et la petitesse de ce point de vue, si l'on gravit cette hauteur de l'histoire qui ennoblit l'impartialité sans l'amollir par indifférence, on reconnaîtra la double place et la double mission des deux systèmes. L'un a créé l'Europe par la foi, l'autre a détruit et balayé par le doute les souillures mêlées à ce que l'autre avait fondé. L'énergie du catholicisme s'est ravivée dans sa lutte avec la réforme. Aujourd'hui la réforme, en possession de son triomphe, est vaincue par sa victoire. Ce qui se passe en Angleterre et en Allemagne le prouve.

L'institution catholique a nourri de son lait énergique l'Europe moderne. Le palais, le temple et le trône de la puissance chrétienne ont surgi sous la main des papes. Mais le catholicisme avait pour instruments des hommes, c'est-à-dire des vices; et quand le pouvoir fut assuré, lorsque les colonnes et les degrés du temple étincelèrent aux yeux du monde ébloui, les maîtres s'endormirent dans leur autorité. Ce fut alors que la force antagoniste et secondaire, le doute, souffla comme l'orage et réveilla ce sommeil sous la pourpre, cette langueur sous la couronne. OEuvre qui touche à sa fin ; tout est détruit. Aussi voit-on le protestantisme effrayé reculer sur lui-même, comme s'il craignait sa puissance, comme s'il prévoyait sa propre destruction, comme si l'élément qui fait sa force commençait à exercer cette force pour le suicide.

On peut donc, sans blasphème et sans contradiction, réserver une part d'estime diverse à ces deux philosophies, à ces deux religions, à ces deux zones. Il n'est pas étonnant de voir reparaître même en Angleterre, et d'une manière que les publicistes n'avaient point prévue, le catholicisme, la loi qui embrasse et contient le protestantisme, fragment détaché, mais nécessaire, du vaste ensemble. Le principe qui affirme et le principe qui doute, l'autorité et l'examen, l'amour et l'ironie, la croyance et le soupçon, s'enchaînant dans le tissu et dans le mystère de l'existence et du monde, comme la vie est enchaînée à la mort, ne cesseront leur alliance et leur antagonisme qu'au moment où tout finira. Quand même la grande ère nouvelle, dont les ruines actuelles sont la lointaine prédiction, ne devrait commencer à se développer que dans des siècles avec une régularité féconde, la civilisation ne pourrait s'avancer que par la lutte soutenue des deux forces, tour à tour victorieuses et vaincues. Mais ces assertions paraîtront téméraires. Il semble en vérité que l'on ne puisse, dans la même piété d'âme et dans la même hauteur d'esprit, admirer les résultats providentiels des deux principes, ces nobles évêques qui civilisèrent la Gaule, et ces sublimes puritains qui fondèrent les Etats-Unis ; ces chrétiens des deux âges, les chrétiens de la foi sans mélange, fils de la première époque, et les chrétiens de l'examen, enfants de la réaction !

PHILARÈTE CHASLES.

LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU XVIE SIÈCLE.

Il est des siècles littéraires plus parfaits que le xvie; il n'en est pas de plus énergique et de plus puissant. Dans ce siècle mémorable, l'esprit humain marche en tous sens, il avance par toutes ses voies. Tous les contrastes sont en présence ; on adore l'antiquité, et un immense besoin de nouveauté ébranle les antiques croyances; on s'inspire des traditions un peu artificiellement ranimées de la chevalerie, et un épicuréisme hardi, effronté, envahit les âmes. Le fanatisme religieux arme bien des bras, les passions qui se rattachent aux querelles religieuses remuent bien des cœurs, et le scepticisme le plus audacieux bouleverse et dévaste les esprits. Temps prodigieux où toutes les puissances de la nature humaine coexistent pêle-mêle dans un chaos fécond ; temps de l'enthousiasme et de l'ironie, de la poésie et de la science, de l'art et de la politique, du fanatisme religieux et de l'élan philosophique ! Il suffit de prononcer les noms des personnages célèbres du xvie siècle, pour sentir vivement ces contrastes ; le xvie siècle est le siècle de Machiavel et de L'Hôpital, de Calvin et de sainte Thérèse, de Montaigne et d'Ignace de Loyola, de Rabelais et de d'Urfé.

Ce siècle se divise en deux parties distinctes. La période qui embrasse les règnes de François Ier et de Henri II est dominée par la grande lutte que la France soutient contre les prétentions de l'empire et de la monarchie espagnole ; la période qui commence sous Charles IX, se prolonge sous Henri III et se termine sous Henri IV, est remplie par les guerres de religion. Ces deux époques ont deux caractères entièrement différents. La première est plus brillante, ses vices sont cachés par un vernis d'élégance, elle se colore des derniers reflets de la chevalerie. La foi sérieuse du moyen âge n'existe plus, mais l'enthousiasme vit sous

une autre forme, et l'on peut dire de ce temps ce que François Ier disait après la bataille de Pavie : « tout est perdu fors l'honneur. » Quelques bûchers, quelques gibets s'élèvent, mais les lettres et les arts couvrent tout de leur éclat. La seconde moitié du siècle est plus sombre, plus tragique. La chevalerie est morte ; les luttes sont atroces. On s'empoisonne, on s'égorge, et l'on finit par la Saint-Barthélemy.

Bien qu'on doive tenir compte d'une division aussi importante, il est impossible de la prendre pour base de l'histoire littéraire ; on courrait le danger de séparer des ouvrages qui ne doivent pas l'être, et, pour éviter ce risque, il faut suivre une autre marche qui au fond n'est pas moins réellement historique. On doit, je pense, examiner d'abord tout ce qui se rapporte aux âges précédents, ce qui en est la continuation, le prolongement, puis ce qui appartient en propre à ce XVIe siècle ; son passé, d'abord, puis son présent littéraire et intellectuel ; enfin, ce qu'il y a d'avenir en lui, ce par quoi il annonce, prépare, produit ce qui viendra plus tard.

En suivant cette marche, on rencontre d'abord la littérature chevaleresque. La chevalerie, née au moyen âge de l'exaltation religieuse, amoureuse et guerrière, après avoir faibli pendant le prosaïque XVe siècle, reparaît au seizième à l'état d'imitation, de renaissance ; en même temps un fait analogue s'accomplit dans la littérature ; l'épopée chevaleresque du moyen âge devient le roman de chevalerie du XVIe siècle. La chevalerie passe de la poésie à la prose. Ce fait important et significatif s'était déjà produit partiellement dans le Lancelot et dans d'autres compositions romanesques ; il devient universel. Le roman s'efforce de reproduire l'idéal des sentiments chevaleresques, création du moyen âge. Il y atteint parfois, mais souvent il les raffine outre mesure ou les exagère, faute de les bien comprendre. A côté de ces sentiments souvent forcés viennent se placer des sentiments, des expressions, des peintures d'une nature moins relevée et plus terrestre. Une sensualité vive et parfois grossière forme le plus étrange contraste avec les délicatesses d'un sentimentalisme exalté. Ce contraste, c'est celui des mœurs et de l'imagination, des mœurs qui sont les mœurs du temps, de l'imagination qui est encore par souvenir, par un dernier retour vers le passé, l'imagination du moyen âge.

Enfin, dans la dernière partie du XVIe siècle, la chevalerie va se retirant toujours, de plus en plus, des mœurs et des sentiments qui, sous les influences de la corruption italienne et du fanatisme religieux, finissent par perdre presque toute trace d'honneur et de générosité. En ces temps funestes et sanglants, le besoin de l'idéal chevaleresque, l'habitude des sentiments qui s'y rattachent, subsistent encore dans les âmes comme un écho après un écho ; et alors, pour satisfaire à ce besoin qui survit, pour ainsi dire, à sa cause, pour satisfaire à cette habitude qu'on a prise et qu'on ne peut se résigner à perdre, on imagine de transporter l'idéal des sentiments romanesques après l'avoir encore raffiné, et lui avoir ôté tout ce qui pouvait lui rester d'une réalité quelconque, on imagine de le transporter dans un monde purement fictif, de le placer non plus parmi des chevaliers, car il n'y a plus de chevaliers, mais parmi des bergers imaginaires. C'est ainsi que la fin du siècle verra naître ce dédale de subtilités, de délicatesses amoureuses, si patiemment développées et nuancées si savamment dans l'interminable *Astrée*.

Au moyen âge, à côté de l'épopée chevaleresque, est le fabliau ; de même que l'épopée chevaleresque se fait prose au XVIe siècle dans les romans de chevalerie.

de même le fabliau du moyen âge devient *nouvelle;* le xve siècle a produit le recueil des *Cent nouvelles Nouvelles;* le xvie voit naître l'*Heptaméron* de la reine de Navarre, et les *Contes* de Bonaventure Desperiers. Dans cette continuation en prose, le fabliau du moyen âge a conservé toute sa gaieté, et, malheureusement, a conservé aussi toute sa licence.

Marot, le plus ancien de nos auteurs que Boileau ait adopté, Marot est sorti d'un groupe de poëtes qui eux-mêmes appartiennent à une famille née au xive et au xve siècle, après les trouvères. Mais, en même temps que Marot se rattache à eux par la nature et la forme de ses compositions morales, galantes, satiriques, il s'en détache parce qu'il a tout ce qui leur manque, la grâce, la finesse, l'enjouement. Marot a publié des éditions du *Roman de la Rose* et des poésies de Villon. Le *Roman de la Rose* est une longue allégorie, galante dans sa première partie, satirique et encyclopédique dans la seconde. Villon, c'est un poëte populaire ou plutôt un poëte peuple, plein de gaieté et d'amertume, de grossièreté et de mélancolie. Marot est le continuateur du *Roman de la Rose* et de Villon, avec plus de finesse, de grâce et d'esprit que le *Roman de la Rose*, avec plus d'urbanité, mais peut-être moins de verve que Villon. Boileau n'avait pas lu Villon, et l'a bien prouvé par ces deux vers :

> . . . . Villon, l'un des premiers,
> Débrouilla l'art confus de nos vieux romanciers.

Villon n'a pas plus de rapport avec les vieux romanciers français que Béranger avec Walter Scott. Mais Boileau connaissait Marot et l'a parfaitement caractérisé :

> Imitez de Marot l'élégant badinage.

La création, la gloire de Marot, c'est en effet le badinage élégant.

La renaissance de l'antiquité et de l'art s'est accomplie en Italie au xve siècle ; elle a passé en France au xvie ; sous ce rapport, nous retardons de cent ans sur l'Italie ; la renaissance est donc un élément à la fois antérieur et étranger à la France du xvie siècle, mais qui s'y continue et s'y naturalise. La renaissance a produit dans notre pays de grands érudits comme Budée, les Estienne, le latiniste Muret. Enfin, c'est à ce mouvement qui poussait les esprits vers l'antiquité, qu'il faut rapporter les traductions des auteurs anciens, essayées déjà bien des fois en France, comme le montre le catalogue de la bibliothèque de Charles V, mais qui jusqu'au xvie siècle n'avaient guère eu pour objet que des auteurs latins, et s'étendirent alors aux écrivains de la Grèce. La plus célèbre de ces traductions est la traduction de Plutarque, par Amyot, qui a prêté à l'original une réputation mensongère de naïveté, mais qui certainement a eu pour résultat de populariser l'antiquité, et de la rendre familière à un grand nombre de lecteurs. Amyot, trop vanté sous le rapport du style, car il écrivait au siècle de Montaigne et de Rabelais, mérite cependant de compter dans l'histoire des développements successifs de notre langue.

Le résultat le plus important et le plus littéraire de l'action de l'antiquité sur les esprits au xvie siècle, c'est la célèbre tentative poétique de Ronsard et de ses amis ; tentative dont tout le monde a lu l'histoire dans l'ingénieux et ardent récit de M. Sainte-Beuve. Cette tentative, qui a fondé chez nous l'école romantique, n'était autre chose que l'effort de quelques ultrà-classiques pour se faire de mo-

dernes anciens et de Français Grecs et Latins ; effort analogue à celui par lequel, dans différents pays de l'Europe à la fois, on essayait de substituer les vers mesurés des anciens aux vers rimés des modernes, ou même les vers latins aux français. Ronsard et ses amis voulaient que leurs vers français ressemblassent le plus possible à des vers antiques. Les odes de Ronsard étaient jetées dans le moule pindarique ; il introduisit dans le langage poétique, plus rarement il est vrai qu'on ne l'a dit, des mots composés à la manière des mots grecs ; dans son essai d'épopée, *la Franciade,* il calqua, avec un rare talent d'imitation, la marche de son récit sur l'Iliade. Ce qui est évident pour la forme n'est pas moins réel pour le fond : cette école de Ronsard, qui, dans le mètre, dans la coupe des strophes, dans toutes les parties extérieures de l'art, s'efforce, en faisant souvent violence au génie de la langue française, de reproduire le génie antique ; cette même école, par ses sentiments, par son tour d'imagination, non-seulement par la manière dont elle s'exprime, mais par les choses qu'elle dit, se rapproche encore de l'antiquité ; elle n'est pas moins païenne par le cœur que par le langage. L'amour que chantent Ronsard ou Dubellay, c'est l'amour antique, c'est celui d'Anacréon, de Properce, de Tibulle, et non l'amour chevaleresque, celui des trouvères, de Pétrarque ou de Dante. Ainsi, tout se tient dans cette révolution littéraire, et le fond et la forme sont également empruntés à l'antiquité.

Dans les genres littéraires jusqu'ici énumérés, les siècles antérieurs peuvent réclamer leur part ; mais ce qui appartient en propre au XVIe siècle, ce qui est pour lui la littérature, non du passé, mais du présent, c'est l'histoire ; c'est surtout cette quantité de mémoires qui fondent alors définitivement parmi nous un des genres dont nous aurons le plus exclusivement à nous enorgueillir, cette série de productions remarquables qui, traversant le XVIe, le XVIIe et le XVIIIe siècle, aboutira enfin à ces Mémoires que nous attendons tous et que je ne me lasserai pas de supplier publiquement l'auteur de mettre au jour, ces Mémoires, qui seront ceux de notre époque, signés de l'un des plus illustres noms de ce siècle, du nom de Châteaubriand.

Outre les mémoires, le XVIe siècle a son histoire dans la narration que de Thou, par un respect pour l'antiquité qui ne surprend point à cette époque, a écrite en latin, et à laquelle il a imprimé ce caractère de gravité, apanage de la famille parlementaire qu'il représente si bien, et qui soutint si haut, au milieu du bruit des armes et du tumulte des factions, la majesté des lois.

Je citerai au premier rang des mémoires la vie de Bayard, écrite par le *loyal serviteur*, dans laquelle les vertus du héros sont racontées avec une naïveté charmante qui rappelle Joinville célébrant les vertus de saint Louis, et les faits d'armes retracés avec une vivacité digne de Froissart ; dans laquelle enfin éclate cette noble nature, cette âme admirable de Bayard, gloire morale de la France au XVIe siècle, de Bayard qui prit au sérieux la chevalerie à laquelle personne ne croyait plus, et dont beaucoup s'amusaient encore ; qui en réalisa l'idéal dans sa vie guerrière. Bayard se montre tout entier, avec la candeur de ses vertus, dans la narration du Plutarque inconnu qui a écrit son histoire et qui était digne de l'écrire.

Mais ce qui fait le mieux connaître de quelle trempe étaient ces hommes du XVIe siècle, ce sont certains mémoires comme ceux de d'Aubigné, de Tavannes, de Montluc. D'Aubigné attache par l'énergie de son caractère, l'ardeur de ses passions et de ses préjugés, et un bizarre mélange du puritain et du gascon. Ta-

vannes interrompt sans cesse son récit par des digressions souvent fatigantes, mais dans lesquelles on rencontre çà et là des pensées, des vues, des boutades, pleines de vigueur et d'originalité. Tavannes, écrivant dans son château de Sully, comme il le dit, tandis que *les épées étaient de repos*, prédisait qu'une révolution pouvait venir et renverser la monarchie ; Tavannes, tout fier gentilhomme qu'il était, parlait éloquemment du besoin d'égalité en France, et avec une singulière pénétration avertissait son pays de ne pas se ruer vainement sur l'Italie et de se porter du côté du Rhin ; Tavannes enfin avait pensé à tout, même aux fortifications de Paris.

Blaise Montluc, à l'âge de soixante-quinze ans, tout couvert de cicatrices, après une vie d'aventures, de siéges, de batailles, écrit, *pour les capitaines ses compagnons,* son odyssée belliqueuse à travers laquelle il a déployé un caractère à la fois de Spartiate et de Romain ; Montluc se sert d'une plume qui semble taillée à coups de dague, et que le vieux guerrier tient d'une main aussi ferme que son épée.

La littérature politique est le cachet d'un siècle où a vécu Machiavel ; cette littérature date en France d'un peu plus haut, car elle remonte à Commines, mais il ne l'avait qu'entrevue et sous un jour particulier. Au XVI[e] siècle, la littérature politique embrasse un bien plus grand nombre d'objets, et les considère sous des points de vue bien plus variés : toutes les opinions qui aujourd'hui nous divisent sur l'origine, le but, la constitution du pouvoir et de la société, toutes ces opinions, sans en excepter les plus hardies, ont été professées énergiquement au XVI[e] siècle. Parmi les théoriciens, les uns étaient monarchiques, comme Bodin, mais monarchiques modérés à la manière de Montesquieu ; Bodin disait que le prince comme le peuple doit obéir à la *nature* de la loi, souveraine de tous deux, *lex utrinque domina* (1) ; Lanoue demandait les états-généraux ; d'autres étaient républicains comme La Boëtie. La Boëtie, dont Montaigne a raconté la mort antique, écrivit à dix-huit ans un petit livre qui ne ressemble pas aux *Sonnets* publiés par Montaigne, et que Montaigne n'osa pas publier. Dans cet ouvrage qui porte le titre expressif de *Contre un*, le principe monarchique est attaqué sans aucun ménagement. En même temps, Languet publiait le *Vindiciæ contrà tyrannos*, et son livre était traduit en français sous ce titre : *Du pouvoir du peuple sur le prince et du prince sur le peuple.*

Après les théoriciens politiques viennent les diplomates, car le XVI[e] siècle est le point de départ de la diplomatie en Europe ; cette science naît avec la grande question de l'équilibre européen : alors paraissent Jeannin, Dossat, Granvelle, qui créent la littérature diplomatique. Les pamphlets politiques sont aussi anciens en France que l'imprimerie. On peut distinguer les pamphlets personnels, comme ceux qui furent écrits contre Catherine de Médicis, et les pamphlets dans lesquels, à l'occasion d'un événement particulier, on traite une question générale, par exemple, celui qu'on trouve dans les *Mémoires de Charles IX* sous ce titre : *l'Autorité d'élire les princes, à qui appartient.* Puis viennent les sermons des ligueurs et le chef-d'œuvre des pamphlets politiques du XVI[e] siècle, celui qui le couronne et le termine, celui qui est en même temps une excellente satire, une excellente comédie, et un monument de bon sens et de bons sentiments, de bonne langue et de bonne éloquence, la *Satire Ménippée*.

(1) Lerminier, *Introduction générale à l'Histoire du droit*, pag 71.

La jurisprudence montre avec orgueil les noms de Cujas et de Dumoulin, et se glorifie de cette illustre magistrature française à la tête de laquelle il semble qu'on voit marcher l'Hôpital avec *son apparence de Caton*, comme parle un contemporain, *sa longue barbe, son visage pâle et sa face grave*.

L'art militaire éprouve aussi au XVIe siècle une révolution décisive, par l'établissement définitif des armées permanentes, des troupes soudoyées, et par les perfectionnements que l'art des fortifications et l'artillerie doivent surtout à l'école italienne. De là résulte toute une série d'ouvrages qui traitent des questions nouvelles, et l'on peut dire que la littérature militaire surgit en France au XVIe siècle.

Je n'ai pas encore parlé du plus grand événement intellectuel et moral de ce temps, de la réforme religieuse qu'il a vu naître. Cet immense événement se rattache immédiatement à l'histoire littéraire de la France, car Jean Calvin fut l'un des pères de notre prose ; mais, pour apprécier ce grand fait de la réforme, il faut l'étudier en lui-même dans ses causes et dans son esprit, il faut en rechercher les antécédents et en parcourir les phases principales. Pour caractériser Calvin, il faut le comparer avec Luther et Zwingle ; enfin, il faut examiner quelle a été l'action de la réforme sur la philosophie, sur la politique, sur les lettres et les arts. La réforme a été préparée par les âges antérieurs, et cependant elle est bien l'œuvre du XVIe siècle, elle est bien sa propriété. En même temps elle tient à ce qui a suivi, elle regarde vers l'avenir, on ne saurait le méconnaître ; elle a laissé sur l'Europe, dont elle a conquis une partie, une empreinte qui dure encore, d'abord dans les pays où elle règne, à Londres et à Berlin, et même dans les pays catholiques ; la réforme a agi jusque sur les écrivains qui lui sont le plus opposés. Enfin, et ce n'est pas là sa moindre influence, elle a provoqué une réaction admirable qui commence au XVIe siècle avec Ignace de Loyola et sainte Thérèse, et qui, dans le siècle suivant, par saint François de Sales, par le cardinal de Berulle, arrive jusqu'aux plus glorieux champions du catholicisme, Pascal et Bossuet.

Bien plus encore que la littérature née de la réforme, la littérature philosophique du XVIe siècle se rattache à ce qui a suivi. Cette littérature est représentée surtout par le nom de Montaigne, Montaigne le sceptique, qui ne veut rien renverser, mais qui touche, qui remue toutes les idées, et, par là, en ébranle beaucoup. Montaigne est le père de tous les libres penseurs qui viendront ensuite ; il a presque agi sur Pascal, qui a eu peur de lui, et ne s'est sauvé du scepticisme qu'en se précipitant, les yeux fermés, dans l'abîme de la foi. Lamotte-le-Vayer, Bayle, Fontenelle, et en partie Voltaire, relèvent de lui. Montaigne, c'est un esprit d'une indépendance absolue qui échappe à toute prise, d'autant plus puissant qu'il est plus naturel, et pour ainsi dire plus involontaire, qu'il se transporte, à son gré, d'un pôle de la pensée à l'autre et se retrouve toujours dans son assiette, allant ainsi au bout de toute chose sans sortir de chez soi. Son style, duquel il est plus vrai de dire que d'aucun autre, avec Buffon : « Le style, c'est l'homme même ; » son style qu'il n'a trouvé nulle part, dont il n'a communiqué le secret à personne, qu'il invente à chaque moment pour le besoin de sa pensée, son style est aussi rapide, aussi divers, aussi ondoyant que son esprit.

Il ne reste plus qu'un grand nom à prononcer pour terminer cette revue rapide, et ce n'est pas le moins célèbre de tous. Rabelais est le fou du siècle ; son rôle est de dire mille vérités à travers mille extravagances. Je ne vois pas en lui un philosophe ayant un système arrêté sur l'éducation, sur la politique, sur la

morale ; je ne chercherai pas la vérité dans la *dive bouteille*; je ne m'appesantirai pas sur chaque partie du *Gargantua* ou du *Pantagruel*, pour y trouver des allusions perpétuelles, des intentions profondes, pour faire, enfin, le métier de ce que Rabelais appellerait *un abstracteur de quintessence*; mais je crois qu'en se jouant, en se *gaussant*, Rabelais, par la pénétration naturelle de son esprit, a rencontré une foule d'idées ingénieuses, de vues originales. Ses opinions sont des saillies plutôt que des jugements et ressemblent aux propos heureux qui échappent dans l'ivresse. Ce que l'on doit admirer surtout chez Rabelais, malgré la déplorable grossièreté, les souillures immondes qui déshonorent son livre, c'est cette gaieté intarissable et qui n'a peut-être été donnée à nul mortel au même degré, cette verve qui ne se fatigue et ne se repose jamais, et. par-dessus tout, ce style prodigieux, si riche, si souple, si abondant, si précis, cette phrase apprise à l'école des attiques et dans laquelle brille, à un si haut degré, la vivacité, la netteté, l'harmonie, apanages naturels de la prose française.

Enfin le théâtre aussi prend un essor nouveau : on écrit encore des mystères et des moralités ; mais Jodelle fonde la tragédie imitée des anciens, et Hardi la tragédie romanesque ; il a composé, dit-on, huit cents pièces. Hardi est de la famille de Lope de Vega.

Cette énumération incomplète suffit pour montrer quel spectacle varié, attachant, animé, présente la littérature française au XVIe siècle ; mais l'histoire littéraire, aussi bien que l'histoire politique, ne doit pas être seulement un spectacle, elle doit encore être un enseignement. Parmi toutes les leçons qu'on peut tirer de l'étude du mouvement littéraire au XVIe siècle, il en est une qui m'a surtout frappé et dont je crois que notre temps pourrait profiter.

Ce siècle si rempli par les produits de l'intelligence et de l'imagination, ce siècle dans lequel toutes les facultés de l'esprit humain et de l'âme humaine ont été représentées par des hommes éminents, ont enfanté des œuvres remarquables, n'a pas été, il s'en faut, un siècle tranquille et pacifique, une époque de loisir commode aux penseurs et aux écrivains ; il a été, au contraire, un des âges les plus orageux, les plus remplis par l'action, les plus tourmentés par les révolutions qu'ait vus l'humanité, un siècle de guerres et d'agitations, de troubles, de déchirements. C'est au milieu de ces agitations, de ces tempêtes, que les hommes du XVIe siècle ont fait tout ce qu'ils ont fait ; les guerres étrangères, les désordres plus déplorables des guerres civiles, n'ont pas empêché ces hommes d'écrire, et d'écrire beaucoup d'in-folios, de se nourrir avec passion de l'antiquité, d'agiter les plus grands problèmes de la religion et de la philosophie. Ceci doit être une leçon pour tous les temps et particulièrement pour le nôtre. Si nous sommes destinés, comme il est possible, à voir des troubles et des guerres, il est bon de nous dire, par avance, que les plus grandes agitations publiques, les plus grands désordres sociaux même, ne doivent point distraire des intérêts intellectuels de l'humanité. Il en est ainsi à plus forte raison quand l'agitation est dans les esprits encore plus que dans les faits ; il serait inexcusable alors de se laisser tellement posséder par les préoccupations politiques, qu'on oubliât le culte de la pensée, l'étude, l'art, la science. Il ne s'agit nullement ici de la plus légère indifférence pour les intérêts publics : les hommes du XVIe siècle étaient très-loin de cette indifférence ; tous prirent une part active aux affaires et aux passions contemporaines, mais en ressentant ces préoccupations impérieuses, sacrées, ils

trouvaient du temps, ils trouvaient de la force pour penser, pour apprendre, pour produire. Imitons l'exemple de ces hommes, et en ressentant, comme c'est notre devoir et notre honneur, en ressentant profondément l'intérêt qui s'attache aux agitations publiques, recueillons dans nos cœurs assez d'énergie encore pour remplir notre tâche, pour faire notre travail ; qu'ainsi aucune force, aucune faculté, aucune activité ne soit perdue, et, quoi qu'il advienne, à travers tous les événements qui peuvent naître, que chacun de nous, dans sa vocation, selon sa destinée, s'efforce de donner à la France un grand siècle de plus.

J.-J. Ampère.

UN HIVER

AU

MIDI DE L'EUROPE.

DERNIÈRE PARTIE. [1]

Nous partîmes pour Valldemosa, vers la mi-décembre, par une matinée sereine, et nous allâmes prendre possession de notre chartreuse au milieu d'un de ces beaux rayons de soleil d'automne qui allaient devenir de plus en plus rares pour nous. Après avoir traversé les plaines fertiles d'Establiments, nous atteignîmes ces vagues terrains, tantôt boisés, tantôt secs et pierreux, tantôt humides et frais, et partout cahotés de mouvements abrupts, qui ne ressemblent à rien. Nulle part, si ce n'est en quelques vallées des Pyrénées, la nature ne s'était montrée à moi aussi libre dans ses allures que sur ces bruyères de Majorque, espaces assez vastes, et qui portaient, dans mon esprit, un certain démenti à cette culture si parfaite à laquelle les Majorquins se vantent d'avoir soumis tout leur territoire. Je ne songeais pourtant pas à leur en faire un reproche, car rien n'est plus beau que ces terrains négligés qui produisent tout ce qu'ils veulent, et qui ne se font faute de rien, arbres tortueux, penchés, échevelés ; ronces affreuses, fleurs magnifiques ; tapis de mousses et de joncs, capriers épineux, asphodèles délicates et charmantes ; et toutes choses prenant là les formes qu'il plaît à Dieu, ravin, colline, sentier pierreux tombant tout à coup dans une carrière, chemin verdoyant s'en-

(1) Voyez les livraisons des 15 et 31 janvier.

fonçant dans un ruisseau trompeur, prairie ouverte à tout venant et s'arrêtant bientôt devant une montagne à pic ; puis des taillis semés de gros rochers qu'on dirait tombés du ciel, des chemins creux au bord du torrent entre des buissons de myrte et de chèvrefeuille ; puis une ferme jetée comme une oasis au sein de ce désert, élevant son palmier comme une vigie pour guider le voyageur dans la solitude. La Suisse et le Tyrol n'ont pas eu pour moi cet aspect de création libre et primitive qui m'a tant charmé à Majorque. Il me semblait que, dans les sites les plus sauvages de ces montagnes, la nature, livrée à de trop rudes influences atmosphériques, n'échappait à la main de l'homme que pour recevoir du ciel de plus dures contraintes, et pour subir, comme une âme fougueuse livrée à elle-même, l'esclavage de ses propres déchirements. A Majorque, elle fleurit sous les baisers d'un ciel ardent, et sourit sous les coups des tièdes bourrasques qui la rasent en courant les mers. La fleur couchée se relève plus vivace, le tronc brisé enfante de plus nombreux rejetons après l'orage ; et quoiqu'il n'y ait point, à vrai dire, de lieux déserts dans cette île, l'absence de chemins frayés lui donne un air d'abandon ou de révolte qui doit la faire ressembler à ces belles savanes de la Louisiane, où, dans les rêves chéris de ma jeunesse, je suivais René en cherchant les traces d'Atala ou de Chactas.

Je suis bien sûr que cet éloge de Majorque ne plairait guère aux Majorquins, et qu'ils ont la prétention d'avoir des chemins très-agréables. Agréables à la vue, je ne le nie pas ; mais praticables aux voitures, vous allez en juger. La voiture *à volonté* du pays est la *tartane*, espèce de coucou-omnibus conduit par un cheval ou par un mulet, et sans aucune espèce de ressort ; ou le *birlocho*, sorte de cabriolet à quatre places, portant sur son brancard comme la tartane, comme elle doué de roues solides, de ferrures massives, et garni à l'intérieur d'un demi-pied de bourre de laine. Une telle doublure vous donne bien un peu à penser, quand vous vous installez pour la première fois dans ce véhicule aux abords doucereux ! Le cocher s'assied sur une planchette qui lui sert de siége, les pieds écartés sur les brancards, et la croupe du cheval entre les jambes, de sorte qu'il a l'avantage de sentir non-seulement tous les cahots de sa brouette, mais encore tous les mouvements de sa bête, et d'être ainsi en carrosse et à cheval en même temps. Il ne paraît point mécontent de cette façon d'aller, car il chante tout le temps, quelque effroyable secousse qu'il reçoive, et il ne s'interrompt que pour adresser à son cheval des jurements épouvantables, lorsque le pauvre animal hésite à se jeter dans quelque précipice, ou à grimper quelque muraille de rochers ; car c'est ainsi qu'on se promène : ravins, torrents, fondrières, haies vives, fossés, se présentent en vain ; on ne s'arrête pas pour si peu. Tout cela s'appelle, d'ailleurs, le chemin. Au départ, vous prenez cette course au clocher pour une gageure de mauvais goût, et vous demandez à votre guide quelle mouche le pique. — C'est le chemin, vous répond-il. — Mais cette rivière ? — C'est le chemin. — Et ce trou profond ? — Le chemin. — Et ce buisson aussi ? — Toujours le chemin. — A la bonne heure ! Alors vous n'avez rien de mieux à faire que de prendre votre parti, de bénir le matelas qui tapisse la caisse de la voiture et sans lequel vous auriez infailliblement les membres brisés, de remettre votre âme à Dieu, et de contempler le paysage en attendant la mort ou un miracle.

Et pourtant vous arrivez quelquefois sain et sauf, grâce au peu de balancement de la voiture, à la solidité des jambes du cheval, et peut-être à l'incurie du cocher qui le laisse faire, se croise les bras, et fume tranquillement son cigare,

tandis qu'une roue court sur la montagne, et une autre dans le ravin. On s'habitue très-vite à un danger dont on voit les autres ne tenir aucun compte : pourtant le danger est fort réel. On ne verse pas toujours ; mais, quand on verse, on ne se relève guère. M. Tastu avait éprouvé l'année précédente un accident de ce genre sur notre route d'Establiments, et il était resté pour mort sur la place. Il en a gardé d'horribles douleurs à la tête, qui ne refroidissent pourtant par son désir de retourner à Majorque.

Les personnes du pays ont presque toutes une sorte de voiture, et les nobles ont de ces carrosses du temps de Louis XIV, à boîte évasée, quelques-uns à huit glaces, et dont les roues énormes bravent tous les obstacles. Quatre ou six fortes mules traînent légèrement ces lourdes machines mal suspendues, pompeusement disgracieuses, mais spacieuses et solides, dans lesquelles on franchit au galop et avec une incroyable audace les plus effrayants défilés, non sans en rapporter quelques contusions, bosses à la tête, et tout au moins de fortes courbatures. Le grave Miguel de Vargas, auteur vraiment espagnol qui ne plaisante jamais, parle en ces termes de *los horrorosos caminos* de Mallorca : « En cuyo esencial ramo » de policia no se puede ponderar bastantemente el abandono de esta Balear. El » que llaman camino es una cadena de precipicios intratables, y el transito desde » Palma hasta los montes de Galatzo presenta al infeliz pasagero la muerte a » cada paso, etc. »

Aux environs des villes, les chemins sont un peu moins dangereux ; mais ils ont le grave inconvénient d'être resserrés entre deux murailles ou deux fossés qui ne permettent pas à deux voitures de se rencontrer. Le cas échéant, il faut dételer les bœufs de la charrette ou les chevaux de la voiture, et que l'un des deux équipages s'en aille à reculons, souvent pendant un long trajet. Ce sont alors d'interminables contestations pour savoir qui prendra ce parti ; et, pendant ce temps, le voyageur, retardé, n'a rien de mieux à faire qu'à répéter la devise majorquine : *mucha calma*, pour son édification particulière.

Avec le peu de frais où se mettent les Majorquins pour entretenir leurs routes, ils ont l'avantage d'avoir de ces routes-là à discrétion. On n'a que l'embarras du choix. J'ai fait trois fois seulement la route de la Chartreuse à Palma, et réciproquement ; six fois j'ai suivi une route différente, et six fois le *birlocho* s'est perdu et nous a fait errer par monts et par vaux, sous prétexte de chercher un septième chemin qu'il disait être le meilleur de tous, et qu'il n'a jamais trouvé.

De Palma à Valldemosa, on compte trois lieues, mais trois lieues majorquines qu'on ne fait pas, en trottant bien, en moins de trois heures. On monte insensiblement pendant les deux premières ; à la troisième on entre dans la montagne et on suit une rampe très-unie (ancien travail des chartreux vraisemblablement), mais très-étroite, horriblement rapide, et plus dangereuse que tout le reste du chemin. Là on commence à saisir le côté alpestre de Majorque ; mais c'est en vain que les montagnes se dressent de chaque côté de la gorge, c'est en vain que le torrent bondit de roche en roche ; c'est seulement dans le cœur de l'hiver que ces lieux prennent l'aspect sauvage que les Majorquins leur attribuent. Au mois de décembre, et malgré les pluies récentes, le torrent était encore un charmant ruisseau courant parmi des touffes d'herbes et de fleurs, la montagne était riante, et le vallon encaissé de Valldemosa s'ouvrit devant nous comme un jardin printanier.

Pour atteindre la Chartreuse, il faut mettre pied à terre ; car aucune charrette ne peut gravir le chemin pavé qui y mène, chemin admirable à l'œil par son

mouvement hardi, ses sinuosités parmi de beaux arbres, et les sites ravissants qui se déroulent à chaque pas, grandissant de beauté à mesure qu'on s'élève. Je n'ai rien vu de plus riant et de plus mélancolique en même temps que ces perspectives où le chêne vert, le caroubier, le pin, l'olivier, le peuplier et le cyprès marient leurs nuances variées en berceaux profonds, véritables abîmes de verdure, où le torrent précipite sa course sous des buissons d'une richesse somptueuse et d'une grâce inimitable. Je n'oublierai jamais un certain détour de la gorge où, en se retournant, on distingue, au sommet d'un mont, une de ces jolies maisonnettes arabes que j'ai décrites, à demi cachée dans les raquettes de ses nopals, et un grand palmier qui se penche sur l'abîme en dessinant sa silhouette dans les airs. Quand la vue des boues et des brouillards de Paris me jette dans le spleen, je ferme les yeux et je revois, comme dans un rêve, cette montagne verdoyante, ces roches fauves et ce palmier solitaire perdu dans un ciel rose.

La chaîne de Valldemosa s'élève de plateaux en plateaux resserrés jusqu'à une sorte d'entonnoir entouré de hautes montagnes et fermé au nord par le versant d'un dernier plateau à l'entrée duquel repose le monastère. Les chartreux ont adouci, par un travail immense, l'âpreté de ce lieu romantique. Ils ont fait du vallon qui termine la chaîne un vaste jardin ceint de murailles qui ne gênent point la vue, et auquel une bordure de cyprès à forme pyramidale, disposés deux à deux sur divers plans, donne l'aspect *arrangé* d'un cimetière d'opéra. Ce jardin, planté de palmiers et d'amandiers, occupe tout le fond incliné du vallon, et s'élève en vastes gradins sur les premiers plans de la montagne. Au clair de la lune, et lorsque l'irrégularité de ces gradins est dissimulée par les ombres, on dirait d'un amphithéâtre taillé pour des combats de géants. Au centre et sous un groupe de beaux palmiers, un réservoir en pierre reçoit les eaux de source de la montagne, et les déverse aux plateaux inférieurs par des canaux en dalles, tout semblables à ceux qui arrosent les alentours de Barcelone. Ces ouvrages sont trop considérables et trop ingénieux pour n'être pas, à Majorque comme en Catalogne, un travail des Arabes. Ils parcourent tout l'intérieur de l'île, et ceux qui partent du jardin des chartreux, côtoyant le lit du torrent, portent à Palma une eau vive en toute saison.

La Chartreuse, située au dernier plan de ce col de montagnes, s'ouvre au nord sur une vallée spacieuse qui s'élargit et s'élève en pente douce jusqu'à la côte escarpée dont la mer frappe et ronge la base. Un des bras de la chaîne s'en va vers l'Espagne, et l'autre vers l'orient. De cette Chartreuse pittoresque, on domine donc la mer des deux côtés. Tandis qu'on l'entend gronder au nord, on l'aperçoit comme une faible ligne brillante au delà des montagnes qui s'abaissent et de l'immense plaine qui se déroule au midi ; tableau sublime, encadré au premier plan par de noirs rochers couverts de sapins, au second par des montagnes au profil hardiment découpé et frangé d'arbres superbes, au troisième et au quatrième par des mamelons arrondis que le soleil couchant dore des nuances les plus chaudes, et sur la croupe desquels l'œil distingue encore, à une lieue de distance, la silhouette microscopique des arbres, fine comme l'antenne des papillons, noire et nette comme un trait de plume à l'encre de Chine sur un fond d'or étincelant. Ce fond lumineux, c'est la plaine ; et à cette distance, lorsque les vapeurs de la montagne commencent à s'exhaler et à jeter un voile transparent sur l'abîme, on croirait que c'est déjà la mer. Mais la mer est encore plus loin, et, au retour du soleil, quand la plaine est comme un lac bleu, la Méditerranée trace une bande

d'argent vif aux confins de cette perspective éblouissante. C'est une de ces vues qui accablent parce qu'elles ne laissent rien à désirer, rien à imaginer. Tout ce que le poëte et le peintre peuvent rêver, la nature l'a créé en cet endroit. Ensemble immense, détails infinis, variété inépuisable, formes confuses, contours accusés, vagues profondeurs, tout est là, et l'art n'y peut rien ajouter. L'esprit ne suffit pas toujours à goûter et à comprendre l'œuvre de Dieu, et, s'il fait un retour sur lui-même, c'est pour sentir son impuissance à créer une expression quelconque de cette immensité de vie qui le subjugue et l'enivre. Je conseillerais aux gens que la vanité de l'art dévore, de bien regarder de tels sites et de les regarder souvent. Il me semble qu'ils y prendraient pour cet art divin qui préside à l'éternelle création des choses un certain respect qui leur manque, à ce que je m'imagine d'après l'emphase de leur forme. Quant à moi, je n'ai jamais mieux senti le néant des mots que dans ces heures de contemplation passées à la Chartreuse. Il me venait bien des élans religieux ; mais il ne m'arrivait pas d'autre formule d'enthousiasme que celle-ci : Bon Dieu, béni sois-tu pour m'avoir donné de bons yeux !

Au reste, je crois que, si la jouissance accidentelle de ces spectacles sublimes est rafraîchissante et salutaire, leur continuelle possession est dangereuse. On s'habitue à vivre sous l'empire de la sensation, et la loi qui préside à tous les abus de la sensation, c'est l'énervement. C'est ainsi que l'on peut s'expliquer l'indifférence des moines en général pour la poésie de leurs monastères, et celle des paysans et des pâtres pour la beauté de leurs montagnes.

Nous n'eûmes pas le temps de nous lasser de tout cela, car le brouillard descendait presque tous les soirs au coucher du soleil, et hâtait la chute des journées déjà si courtes que nous avions dans cet entonnoir. Jusqu'à midi, nous étions enveloppés dans l'ombre de la grande montagne de gauche, et à trois heures nous retombions dans l'ombre de celle de droite. Mais quels beaux effets de lumière nous pouvions étudier, lorsque les rayons obliques pénétrant par les déchirures des rochers, ou glissant entre les croupes des montagnes, venaient tracer des crêtes d'or et de pourpre sur nos seconds plans! Quelquefois nos cyprès, noirs obélisques qui servaient de repoussoir au fond du tableau, trempaient leurs têtes dans ce fluide embrasé ; les régimes de dattes de nos palmiers semblaient des grappes de rubis, et une grande ligne d'ombre, coupant la vallée en biais, la partageait en deux zones, l'une inondée des clartés de l'été, l'autre bleuâtre et froide à la vue comme un paysage d'hiver.

La chartreuse de Valldemosa contenant tout juste, suivant la règle des chartreux, treize religieux y compris le supérieur, avait échappé au décret qui ordonna, en 1836, la démolition des monastères contenant moins de douze personnes en communauté ; mais, comme toutes les autres, celle-là avait été dispersée et le couvent supprimé, c'est-à-dire considéré comme domaine de l'Etat. L'Etat majorquin, ne sachant comment utiliser ces vastes bâtiments, avait pris le parti, en attendant qu'ils achevassent de s'écrouler, de louer les cellules aux personnes qui voudraient les habiter. Quoique le prix de ces loyers fût d'une modicité extrême, les villageois de Valldemosa n'en avaient pas voulu profiter, peut-être à cause de leur extrême dévotion et du regret qu'ils avaient de leurs moines, peut-être aussi par effroi superstitieux : ce qui ne les empêchait pas de venir y danser dans les nuits du carnaval, comme je le dirai ci-après, mais ce qui leur faisait regarder de très-mauvais œil notre présence irrévérencieuse dans ces murs vénérables. Cependant la Chartreuse était en grande partie habitée, durant les chaleurs de l'été, par les

petits bourgeois palmesans qui viennent chercher, sur ces hauteurs et sous ces voûtes épaisses, un air plus frais que dans la plaine ou dans la ville. Mais aux approches de l'hiver le froid les en chassait, et, lorsque nous y demeurâmes, la Chartreuse avait pour tous habitants, outre moi et ma famille, le pharmacien, le sacristain, et la Maria-Antonia.

La Maria-Antonia était une sorte de femme de confiance qui était venue d'Espagne pour échapper, je crois, à la misère, et qui avait loué une cellule pour exploiter les hôtes passagers de la Chartreuse. Sa cellule était située à côté de la nôtre et nous servait de cuisine, tandis que la dame était censée nous servir de ménagère. C'était une ex-jolie femme, fine, proprette en apparence, doucereuse, se disant bien née, ayant de charmantes manières, un son de voix harmonieux, des airs patelins, et exerçant une sorte d'hospitalité fort singulière. Elle avait coutume d'offrir ses services aux arrivants, et de refuser d'un air outragé, et presqu'en se voilant la face, toute espèce de rétribution pour ses soins. Elle agissait ainsi, disait-elle, pour l'amour de Dieu, *por l'assistencia*, et dans le seul but d'obtenir l'amitié de ses voisins. Elle possédait, en fait de mobilier, un lit de sangles, une chaufferette ou brasero, deux chaises de paille, un crucifix, et quelques plats de terre. Elle mettait tout cela à votre disposition avec beaucoup de générosité, et vous pouviez installer chez elle votre servante et votre marmite. Mais aussitôt elle entrait en possession de tout votre ménage, et prélevait pour elle le plus pur de vos nippes et de votre dîner. Je n'ai jamais vu de bouche dévote plus friande, ni de doigts plus agiles pour puiser sans se brûler au fond des casseroles bouillantes, ni de gosier plus élastique pour avaler le sucre et le café de ses hôtes chéris à la dérobée, tout en fredonnant un cantique ou un bolero. C'eût été une chose curieuse et divertissante, si on eût pu être tout à fait désintéressé dans la question, que de voir cette bonne Antonia, et la Catalina, grande sorcière valldemosane qui nous servait de valet de chambre, et la *ninna*, petit monstre ébouriffé qui nous servait de groom, aux prises toutes trois avec notre dîner. C'était l'heure de l'angelus, et ces trois chattes ne manquaient pas de le réciter, les deux vieilles en duo, faisant main basse sur tous les plats, et la petite répondant *amen*, tout en escamotant avec une dextérité sans égale quelque côtelette ou quelque fruit confit. C'était un tableau à faire et qui valait bien la peine qu'on feignît de ne rien voir ; mais, lorsque les pluies interceptèrent fréquemment les communications avec Palma, et que les aliments devinrent rares, *l'assistencia* de la Maria-Antonia et de sa clique devint moins plaisante, et nous fûmes forcés de nous succéder, mes enfants et moi, dans le rôle de planton pour surveiller les vivres. Je me souviens d'avoir couvé, presque sous mon chevet, certains paniers de biscottes bien nécessaires au déjeuner du lendemain, et d'avoir plané comme un vautour sur certains plats de poisson, pour écarter de nos fourneaux en plein vent ces petits oiseaux de rapine qui ne nous eussent laissé que les arêtes.

Le sacristain était un gros gars qui avait peut-être servi la messe aux chartreux dans son enfance, et qui désormais était dépositaire des clefs du couvent. Il y avait une histoire scandaleuse sur son compte ; il était atteint et convaincu d'avoir séduit et mis à mal une senorita qui avait passé quelques mois avec ses parents à la Chartreuse, et il disait pour s'excuser qu'il n'était chargé par l'Etat que de garder les vierges en peinture. Il n'était pas beau le moins du monde, mais il avait des prétentions au dandysme. Au lieu du beau costume demi-arabe que portent les gens de sa classe, il avait un pantalon européen et des bretelles

qui certainement donnaient dans l'œil des filles de l'endroit. Sa sœur était la plus belle Majorquine que j'aie vue. Ils n'habitaient pas le couvent, ils étaient riches et fiers, et avaient une maison dans le village ; mais ils faisaient leur ronde chaque jour et fréquentaient la Maria-Antonia, qui les invitait à manger notre dîner quand elle n'avait pas d'appétit.

Le pharmacien était un chartreux qui s'enfermait dans sa cellule pour reprendre sa robe jadis blanche et réciter tout seul ses offices en grande tenue. Quand on sonnait à sa porte pour lui demander de la guimauve ou du chiendent (les seuls spécifiques qu'il possédait), on le voyait jeter à la hâte son froc sous son lit, et apparaître en culotte noire, en bas et en petite veste, absolument dans le costume des opérateurs que Molière faisait donner en ballet dans ses intermèdes. C'était un vieillard très-méfiant, ne se plaignant de rien, et priant peut-être pour le triomphe de don Carlos et le retour de la sainte inquisition, sans vouloir de mal à personne. Il nous vendait son chiendent à prix d'or, et se consolait par ces petits profits d'avoir été relevé de son vœu de pauvreté. Sa cellule était située bien loin de la nôtre, à l'entrée du monastère, dans une sorte de bouge dont la porte se dissimulait derrière un buisson de ricins et d'autres plantes médicinales de la plus belle venue. Caché là comme un vieux lièvre qui craint de mettre les chiens sur sa piste, il ne se montrait guère ; et, si nous n'eussions été plusieurs fois le réclamer pour lui demander ses juleps, nous ne nous serions jamais douté qu'il y eût encore un chartreux à la Chartreuse.

Cette Chartreuse n'a rien de beau comme ornement d'architecture ; mais c'est un assemblage de bâtiments très-fortement et très-largement construits. Avec une pareille enceinte et une telle masse de pierres de taille, il y aurait de quoi loger un corps d'armée ; et pourtant cette vaste construction avait été élevée pour douze personnes. Rien que dans le nouveau cloître (car ce monastère se compose de trois chartreuses accolées l'une à l'autre à diverses époques), il y a douze cellules composées chacune de trois pièces spacieuses donnant sur un des côtés du cloître. Sur les deux faces latérales sont situées douze chapelles. Chaque religieux avait la sienne, dans laquelle il s'enfermait pour prier seul. Toutes ces chapelles sont diversement ornées, couvertes de dorures et de peintures du goût le plus grossier, avec des statues de saints en bois colorié, si horribles que je n'aurais pas trop aimé, je le confesse, à les rencontrer la nuit hors de leurs niches. Le pavé de ces oratoires est formé de faïences émaillées et disposées en divers dessins de mosaïque d'un très-bel effet. Le goût arabe règne encore en ceci, et c'est le seul bon goût dont la tradition ait traversé les siècles à Majorque. Enfin chacune de ces chapelles est munie d'une fontaine et d'une conque en beau marbre du pays, chaque chartreux étant tenu de laver tous les jours son oratoire. Il règne dans ces pièces voûtées, sombres et carrelées d'émail, une fraîcheur qui pouvait bien faire des longues heures de la prière une sorte de volupté dans les jours brûlants de la canicule.

La quatrième face du nouveau cloître, au centre duquel règne un petit préau planté symétriquement de buis qui n'ont pas encore tout à fait perdu les formes pyramidales imposées par le ciseau des moines, est parallèle à une jolie église dont la fraîcheur et la propreté contrastent avec l'abandon et la solitude du monastère. Nous espérions y trouver des orgues; nous avions oublié que la règle des chartreux supprimait toute espèce d'instruments de musique, comme un vain luxe et un plaisir des sens. L'église se compose d'une seule nef pavée en belles faïences

très-finement peintes, à bouquets de fleurs artistement disposées comme sur un tapis. Les lambris boisés, les confessionnaux et les portes sont d'une grande simplicité ; mais la perfection de leurs nervures et la netteté d'un travail sobrement et délicatement orné attestent une habileté dans la main-d'œuvre qu'on ne trouve plus en France dans les ouvrages de menuiserie. Malheureusement cette exécution consciencieuse est perdue aussi à Majorque. Il n'y a dans toute l'île, m'a dit M. Tastu, que deux ouvriers qui aient conservé cette profession à l'état d'art. Le menuisier que nous employâmes à la Chartreuse était certainement un artiste, mais seulement en musique et en peinture. Etant venu un jour dans notre cellule pour y poser quelques rayons de bois blanc, il regarda tout notre petit bagage d'artiste avec cette curiosité naïve et indiscrète que j'avais remarquée autrefois ches les Grecs esclavons. Les esquisses que mon fils avait faites d'après des dessins de Goya représentant des moines en goguette, et dont il avait orné les murs de notre chambre, le scandalisèrent un peu ; mais, ayant aperçu la *Descente de Croix* gravée d'après Rubens, il resta longtemps absorbé dans une contemplation étrange. Nous lui demandâmes ce qu'il en pensait. « Il n'y a rien dans toute l'île de Majorque, nous répondit-il dans son patois, d'aussi beau et d'aussi *naturel.* » Ce mot de *naturel* dans la bouche d'un paysan qui avait la chevelure et les manières d'un sauvage, nous frappa beaucoup. Le son du piano et le jeu de l'artiste le jetaient dans une sorte d'extase. Il abandonnait son travail et venait se placer derrière la chaise de l'exécutant, la bouche entr'ouverte et les yeux hors de la tête. Ces instincts élevés ne l'empêchaient pas d'être voleur comme tous les paysans majorquins le sont avec les étrangers, et cela sans aucune espèce de scrupule, quoiqu'ils soient d'une loyauté religieuse, dit-on, dans les rapports qu'ils ont entre eux. Il demandait de son travail un prix fabuleux, et il portait les mains avec convoitise sur tous les petits objets d'industrie française que nous avions apportés pour notre usage. J'eus bien de la peine à sauver de ses larges poches les pièces de mon nécessaire de toilette. Ce qui le tentait le plus, c'était un verre de cristal taillé, ou peut-être la brosse à dents qui s'y trouvait, et dont certainement il ne comprenait pas la destination. Cet homme avait les besoins d'art d'un Italien et les instincts de rapine d'un Malais ou d'un Caffre.

Cette digression ne me fera pas oublier de mentionner le seul objet d'art que nous trouvâmes à la Chartreuse. C'était une statue de saint Bruno en bois peint, placée dans l'église. Le dessin et la couleur en étaient remarquables ; les mains, admirablement étudiées, avaient un mouvement d'invocation pieuse et déchirante ; l'expression de la tête était vraiment sublime de foi et de douleur. Et pourtant c'était l'œuvre d'un ignorant, car la statue placée en regard, et exécutée par le même artiste, était pitoyable sous tous les rapports ; mais il avait eu, en créant saint Bruno, un éclair d'inspiration, un élan d'exaltation religieuse peut-être, qui l'avait élevé au-dessus de lui-même. Je doute que jamais le saint fanatique de Grenoble ait été compris et rendu avec un sentiment aussi profond et aussi ardent. C'était la personnification de l'ascétisme chrétien. Mais, à Majorque même, l'emblème de cette philosophie du passé est debout dans la solitude.

L'ancien cloître, qu'il faut traverser pour entrer dans le nouveau, communique à celui-ci par un détour fort simple que, grâce à mon peu de mémoire locale, je n'ai jamais pu retrouver sans me perdre préalablement dans le troisième cloître. Ce troisième bâtiment, que je devrais appeler le premier parce qu'il est le plus

ancien, est aussi le plus petit. Il présente un coup d'œil charmant. Le préau qu'il embrasse de ses murailles brisées, est l'ancien cimetière des moines. Aucune inscription ne distingue ces tombes que le chartreux creusait durant sa vie, et où rien ne devait disputer sa mémoire au néant de la mort. Les sépultures sont à peine indiquées par le renflement des touffes de gazon. M. Laurens a retracé la physionomie de ce cloître dans un joli dessin, où j'ai retrouvé, avec un plaisir incroyable, le petit puits à gable aigu, les fenêtres à croix de pierre où se suspendent en festons toutes les herbes vagabondes des ruines, et les grands cyprès verticaux qui s'élèvent la nuit comme des spectres noirs autour de la croix de bois blanc. Je suis fâché qu'il n'ait pas vu la lune se lever derrière la belle montagne de grès couleur d'ambre qui domine ce cloître, et qu'il n'ait pas mis au premier plan un vieux laurier au tronc énorme et à la tête desséchée qui n'existait peut-être déjà plus lorsqu'il visita la Chartreuse. Mais j'ai retrouvé dans son dessin et dans son texte une mention honorable pour le beau palmier nain (*chamœrops*) que j'ai défendu contre l'ardeur naturaliste de mes enfants, et qui est peut-être un des plus vigoureux de l'Europe dans son espèce.

Autour de ce petit cloître sont disposées les anciennes chapelles des chartreux du xve siècle. Elles sont hermétiquement fermées, et le sacristain ne les ouvre à personne, circonstance qui piquait beaucoup notre curiosité. A force de regarder au travers des fentes, dans nos promenades, nous avons cru apercevoir de beaux débris de meubles et de sculptures en bois très-anciennes. Il pourrait bien se trouver dans ces galetas mystérieux beaucoup de richesses enfouies dont personne à Majorque ne se souciera jamais de secouer la poussière.

Le second cloître a douze cellules et douze chapelles comme les autres. Ses arcades ont beaucoup de caractère dans leur délabrement. Elles ne tiennent plus à rien, et, quand nous les traversions le soir par un gros temps, nous recommandions notre âme à Dieu ; car il ne passait pas d'ouragan sur la Chartreuse qui ne fît tomber un pan de mur, ou un fragment de voûte. Jamais je n'ai entendu le vent promener des voix lamentables et pousser des hurlements désespérés, comme dans ces galeries creuses et sonores. Le bruit des torrents, la course précipitée des nuages, la grande clameur monotone de la mer interrompue par le sifflement de l'orage, et les plaintes des oiseaux de mer qui passaient tout effarés et tout déroutés dans les rafales ; puis, de grands brouillards qui tombaient tout à coup comme un linceul, et qui, pénétrant dans les cloîtres par les arcades brisées, nous rendaient invisibles et faisaient paraître la petite lampe que nous portions pour nous diriger, comme un esprit follet errant sous les galeries, et mille autres détails de cette vie cénobitique qui se pressent à la fois dans mon souvenir, tout cela faisait bien de cette Chartreuse le séjour le plus romantique de la terre. Je n'étais pas fâché de voir en plein et en réalité une bonne fois ce que je n'avais vu qu'en rêve, ou dans les ballades à la mode, et dans l'acte des nonnes de *Robert-le-Diable*, à l'Opéra. Les apparitions fantastiques ne nous manquèrent même pas, comme je le dirai tout à l'heure ; et, à propos de tout ce romantisme matérialisé qui posait devant moi, je n'étais pas sans faire quelques réflexions sur le romantisme en général.

A la masse de bâtiments que je viens d'indiquer, il faut joindre la partie réservée au supérieur, que nous ne pûmes visiter, non plus que bien d'autres recoins mystérieux ; les cellules des frères convers, une petite église appartenant à l'ancienne Chartreuse, et plusieurs autres constructions destinées aux personnes de

marque qui y venaient faire des retraites ou accomplir des dévotions pénitentiaires ; plusieurs petites cours entourées d'étables pour le bétail de la communauté, des logements pour la nombreuse suite des visiteurs ; enfin, tout un phalanstère, comme on dirait aujourd'hui, sous l'invocation de la Vierge et de saint Bruno. Quand le temps était trop mauvais pour nous empêcher de gravir la montagne, nous faisions notre promenade à couvert dans le couvent, et nous en avions pour plusieurs heures à explorer l'immense manoir. Je ne sais quel attrait de curiosité me poussait à surprendre dans ces murs abandonnés le secret intime de la vie monastique. Sa trace était si récente, que je croyais toujours entendre le bruit des sandales sur le pavé et le murmure de la prière sous les voûtes des chapelles. Dans nos cellules, des oraisons latines imprimées et collées sur les murs, jusque dans des réduits secrets où je n'aurais jamais imaginé qu'on allât dire des *oremus*, étaient encore lisibles. Un jour que nous allions à la découverte dans des galeries supérieures, nous trouvâmes devant nous une jolie tribune, d'où nos regards plongèrent dans une grande et belle chapelle, si meublée et si bien rangée, qu'on l'eût dite abandonnée de la veille. Le fauteuil du supérieur était encore à sa place, et l'ordre des exercices religieux de la semaine, affiché dans un cadre de bois noir, pendait de la voûte au milieu des stalles du chapitre. Chaque stalle avait une petite image de saint collée au dossier, probablement le patron de chaque religieux. L'odeur d'encens dont les murs avaient été si longtemps imprégnés n'était pas encore tout à fait dissipée. Les autels étaient parés de fleurs desséchées, et les cierges à demi consumés se dressaient encore dans leurs flambeaux. L'ordre et la conservation de ces objets contrastaient avec les ruines du dehors, la hauteur des ronces qui envahissaient les fenêtres, et les cris des polissons qui jouaient aux petits palets dans les cloîtres avec des fragments de mosaïque.

Quant à mes enfants, l'amour du merveilleux les portait bien plus vivement encore à ces explorations enjouées et passionnées. Certainement, ma fille s'attendait à trouver quelque palais de fée rempli de merveilles dans les greniers de la Chartreuse, et mon fils espérait découvrir la trace de quelque drame terrible et bizarre enfoui sous les décombres. J'étais souvent effrayé de les voir grimper comme des chats sur des planches déjetées et sur des terrasses tremblantes ; et quand, me devançant de quelques pas, ils disparaissaient dans un tournant d'escalier en spirale, je m'imaginais qu'ils étaient perdus pour moi, et je doublais le pas avec une sorte de terreur où la superstition entrait peut-être bien pour quelque chose.

Car, on s'en défendrait en vain, ces demeures sinistres, consacrées à un culte plus sinistre encore, agissent quelque peu sur l'imagination, et je défierais le cerveau le plus calme et le plus froid de s'y conserver longtemps dans un état de parfaite santé. Ces petites peurs fantastiques, si je puis les appeler ainsi, ne sont pas sans attrait ; elles sont pourtant assez réelles pour qu'il soit nécessaire de les combattre en soi-même. J'avoue que je n'ai guère traversé le cloître le soir sans une certaine émotion mêlée d'angoisse et de plaisir, que je n'aurais pas voulu laisser paraître devant mes enfants, dans la crainte de la leur faire partager. Ils n'y paraissaient cependant pas disposés, et ils couraient volontiers au clair de la lune sous ces arceaux rompus qui vraiment avaient l'air d'appeler les danses du sabbat. Je les ai conduits plusieurs fois, vers minuit, dans le cimetière. Cependant je ne les laissai plus sortir seuls, le soir, après que nous eûmes rencontré un grand vieillard qui se promenait parfois dans les ténèbres. C'était un ancien serviteur ou client de la communauté, à qui le vin et la dévotion faisaient souvent partir la

cervelle. Lorsqu'il était ivre, il venait errer dans les cloîtres, frapper aux portes des cellules désertes avec un grand bourdon de pèlerin, où était suspendu un long rosaire, appelant les moines dans ses déclamations avinées, et priant d'une voix lugubre devant les chapelles. Comme il voyait un peu de lumière s'échapper de notre cellule, c'était là surtout qu'il venait rôder avec des menaces et des jurements épouvantables. Il entrait chez la Maria-Antonia qui en avait grand'peur, et, lui faisant de longs sermons entrecoupés de jurons cyniques, il s'installait auprès de son brasero jusqu'à ce que le sacristain vînt l'en arracher à force de politesses et de ruses; car le sacristain n'était pas très-brave, et craignait de s'en faire un ennemi. Notre homme venait alors frapper à notre porte à des heures indues, et, quand il était fatigué d'appeler en vain le père Nicolas, qui était son idée fixe, il se laissait tomber aux pieds de la madone dont la niche était située à quelques pas de notre porte, et s'y endormait, son couteau ouvert dans une main, et son chapelet dans l'autre. Son tapage ne nous inquiétait guère, parce que ce n'était point un homme à se jeter sur les gens à l'improviste. Comme il s'annonçait de loin par ses exclamations entrecoupées et le bruit de son bâton sur le pavé, on avait le temps de battre en retraite devant cet animal sauvage, et la double porte en plein chêne de notre cellule eût pu soutenir un siége autrement formidable; mais cet assaut obstiné pendant que nous avions un malade accablé, auquel il disputait quelques heures de repos, n'était pas toujours comique. Il fallait le subir pourtant avec *mucha calma*, car nous n'eussions certes reçu aucune protection de la police de l'endroit; nous n'allions point à la messe, et notre ennemi était un saint homme qui n'en manquait aucune.

Un soir, nous eûmes une alerte et une apparition d'un autre genre, que je n'oublierai jamais. Ce fut d'abord un bruit inexplicable et que je ne pourrais comparer qu'à des milliers de sacs de noix roulant avec continuité sur un parquet. Nous nous hâtâmes de sortir dans le cloître, pour voir ce que ce pouvait être. Le cloître était désert et sombre comme à l'ordinaire; mais le bruit se rapprochait toujours sans interruption, et bientôt une faible clarté blanchit la vaste profondeur des voûtes. Peu à peu elles s'éclairèrent du feu de plusieurs torches, et nous vîmes apparaître, dans la vapeur rouge qu'elles répandaient, un bataillon d'êtres abominables à Dieu et aux hommes. Ce n'était rien moins que Lucifer en personne accompagné de toute sa cour, un maître diable tout noir, cornu, avec la face couleur de sang, et autour de lui un essaim de diablotins avec des têtes d'oiseau, des queues de cheval, des oripeaux de toutes couleurs, et des diablesses ou des bergères, en habits blancs et roses, qui avaient l'air d'être enlevées par ces vilains gnomes. Après les confessions que je viens de faire, je puis avouer que pendant une ou deux minutes, et même encore un peu de temps après avoir compris ce que c'était, il me fallut un certain effort de volonté pour tenir ma lampe élevée au niveau de cette laide mascarade, à laquelle l'heure, le lieu et la clarté des torches donnaient une apparence vraiment surnaturelle. C'étaient des gens du village, riches fermiers et petits bourgeois, qui fêtaient le mardi gras et venaient établir leur bal rustique dans la cellule de Maria-Antonia. Le bruit étrange qui accompagnait leur marche était celui des castagnettes, dont plusieurs gamins, couverts de masques sales et hideux, jouaient en même temps, et non sur un rhythme coupé et mesuré, comme en Espagne, mais avec un roulement continu semblable à celui du tambour battant aux champs. Ce bruit, dont ils accompagnent leurs danses, est si sec et si âpre, qu'il faut du courage pour le suppor-

ter un quart d'heure. Quand ils sont en marche de fête, ils l'interrompent tout d'un coup, pour chanter à l'unisson une *coplita* sur une phrase musicale qui recommence toujours et semble ne finir jamais ; puis les castagnettes reprennent leur roulement qui dure trois ou quatre minutes. Rien de plus sauvage que cette manière de se réjouir en se brisant le tympan avec le claquement du bois. La phrase musicale, qui n'est rien par elle-même, prend un grand caractère jetée ainsi à de longs intervalles, et par ces voix qui ont aussi un caractère très-particulier. Elles sont voilées dans leur plus grand éclat et traînantes dans leur plus grande animation. Je m'imagine que les Arabes chantaient ainsi, et M. Tastu, qui a fait des recherches à cet égard, s'est convaincu que les principaux rhythmes majorquins, leurs fioritures favorites, que leur manière en un mot, est de type et de tradition arabe (1).

Quand tous ces diables furent près de nous, ils nous entourèrent avec beaucoup de douceur et de politesse, car les Majorquins n'ont rien de farouche ni d'hostile, en général, dans leurs manières. Le roi Belzébuth daigna m'adresser la parole en espagnol, et me dit qu'il était avocat. Puis il essaya, pour me donner une plus haute idée encore de sa personne, de me parler en français ; et, voulant me demander si je me plaisais à la Chartreuse, il traduisit le mot espagnol *cartuxa* par le mot français *cartouche*, ce qui ne laissait pas de faire un léger contresens. Mais le diable majorquin n'est pas forcé de parler toutes les langues.

Leur danse n'est pas plus gaie que leur chant. Nous les suivîmes dans la cellule de Maria-Antonia, qui était décorée de petites lanternes de papiers suspendues, en travers de la salle, à des guirlandes de lierre ; l'orchestre, composé d'une grande et d'une petite guitare, d'une espèce de violon aigu et de trois ou quatre paires de castagnettes, commença à jouer les jotas et les fandangos indigènes, qui ressemblent à ceux de l'Espagne, mais dont le rhythme est plus original et le tour plus hardi encore. Cette fête était donnée en l'honneur de Rafaël Torres, un riche tenancier du pays, qui s'était marié peu de jours auparavant avec une assez belle fille. Le nouvel époux fut le seul homme condamné à danser presque toute la soirée, face à face avec une des femmes qu'il allait inviter tour à tour. Pendant ce duo, toute l'assemblée, grave et silencieuse, était assise par terre, accroupie à la manière des Orientaux et des Africains, l'alcade lui-même, avec sa cape de moine et son grand bâton noir à tête d'argent. Les boleros majorquins ont la gravité des ancêtres, et point de ces grâces profanes qu'on admire en Andalousie. Hommes et femmes se tiennent les bras étendus et immobiles, les doigts roulant avec pré-

(1) Lorsque nous allions de Barcelone à Palma, par une nuit tiède et sombre, éclairée seulement par une phosphorescence extraordinaire dans le sillage du navire, tout le monde dormait à bord, excepté le timonier, qui, pour résister au danger d'en faire autant, chanta toute la nuit, mais d'une voix si douce et si ménagée, qu'on eût dit qu'il craignait d'éveiller les hommes de quart, ou qu'il était à demi endormi lui-même. Nous ne nous lassâmes point de l'écouter, car son chant était des plus étranges. Il suivait un rhythme et des modulations en dehors de toutes nos habitudes, et semblait laisser aller sa voix au hasard, comme la fumée du bâtiment, emportée et balancée par la brise. C'était une rêverie plutôt qu'un chant, une sorte de divagation nonchalante de la voix, où la pensée avait peu de part, mais qui suivait le balancement du navire, le faible bruit du remous, et ressemblait à une improvisation vague, renfermée pourtant dans des formes douces et monotones. Cette voix de la contemplation avait un grand charme.

cipitation et continuité sur les castagnettes. Le beau Rafaël dansait pour l'acquit de sa conscience. Quand il eut fait sa corvée, il alla s'asseoir en chien comme les autres, et les malins de l'endroit vinrent briller à leur tour. Un jeune gars, mince comme une guêpe, fit l'admiration universelle par la raideur de ses mouvements et des sauts sur place qui ressemblaient à des bonds galvaniques, sans éclairer sa figure du moindre éclair de gaieté. Un gros laboureur, très-coquet et très-suffisant, voulut passer la jambe et arrondir les bras à la manière espagnole; il fut bafoué, et il le méritait bien, car c'était la plus risible caricature qu'on pût voir. Ce bal rustique nous eût longtemps captivés, n'était l'odeur d'huile rance et d'ail qu'exhalaient ces messieurs et ces dames, et qui prenait réellement à la gorge. Les déguisements de carnaval avaient moins d'intérêt pour nous que les costumes indigènes; ceux-là sont très-élégants et très-gracieux. Les femmes portent une sorte de guimpe blanche en dentelle ou en mousseline, appelée *rebozillo*, composée de deux pièces superposées, une qui est attachée sur la tête un peu en arrière, passant sous le menton comme une guimpe de religieuse, et qui se nomme *robozillo en amount*, et l'autre qui flotte en pèlerine sur les épaules, et se nomme *rebozillo en rolant*; les cheveux sont séparés en bandeaux lissés sur le front, et sont attachés derrière pour retomber en une grosse tresse qui sort du rebozillo, flotte sur le dos et se relève sur le côté, passée dans la ceinture. En négligé de la semaine, la chevelure non tressée reste flottante sur le dos *en estoffade*. Le corsage en mérinos ou en soie noire, décolleté, à manches courtes, est garni, au-dessus du coude et sur les coutures du dos, de boutons de métal et de chaînes d'argent passées dans les boutons avec beaucoup de goût et de richesse. Elles ont la taille fine et bien prise, le pied très-petit et chaussé avec recherche dans les jours de fête. Une simple villageoise a des bas à jour, des souliers de satin, une chaîne d'or au cou et plusieurs brasses de chaînes d'argent autour de la taille et pendantes à la ceinture. J'en ai vu beaucoup de fort bien faites, peu de jolies; leurs traits étaient réguliers comme ceux des Andalouses, mais leur physionomie plus candide et plus douce. Dans le canton de Soller, où je ne suis point allé, elles ont une grande réputation de beauté.

Les hommes que j'ai vus n'étaient pas beaux, mais ils le semblaient tous au premier abord, à cause du costume avantageux qu'ils portent. Il se compose, le dimanche, d'un gilet (*guarde-pits*) d'étoffe de soie bariolée, découpé en cœur et très-ouvert sur la poitrine ainsi que la veste noir (*sayo*) courte et collante à la taille, comme un corsage de femme. Une chemise d'un blanc magnifique, attachée au cou et aux manches par un poignet brodé, laisse le cou libre et la poitrine couverte de beau linge, ce qui donne toujours un grand lustre à la toilette. Ils ont la taille serrée dans une ceinture de couleur et de larges caleçons bouffants comme les Turcs, en étoffes rayées, coton et soie, fabriquées dans le pays. Avec cela, ils ont des bas de fil blanc, noir ou fauve, et des souliers de peau de veau sans apprêt et sans teint. Le chapeau à larges bords, en poil de chat sauvage (*moxine*), avec des cordons et des glands noirs en fil de soie et d'or, nuit au caractère oriental de cet ajustement. Dans les maisons, ils roulent autour de leur tête un foulard ou un mouchoir d'indienne en manière de turban, qui leur sied beaucoup mieux. L'hiver, ils ont souvent une calotte de laine noire qui couvre leur tonsure, car ils se rasent comme des prêtres le sommet de la tête, soit par mesure de propreté, et Dieu sait que cela ne sert pas à grand'chose! soit par dévotion. Leur vigoureuse crinière bouffante, rude et crépue, flotte donc (autant

que du crin peut flotter) autour de leur cou. Un trait de ciseau sur le front complète cette chevelure, taillée exactement à la mode du moyen âge, et qui donne de l'énergie à toutes les figures.

Dans les champs, leur costume, plus négligé, est plus pittoresque encore. Ils ont les jambes nues ou couvertes de guêtres de cuir jaune jusqu'aux genoux, suivant la saison. Quand il fait chaud, ils n'ont pour tout vêtement que la chemise et le pantalon bouffant. Dans l'hiver, ils se couvrent ou d'une cape grise qui a l'air d'un froc de moine, ou d'une grande peau de chèvre d'Afrique, avec le poil en dehors. Quand ils marchent par groupes avec ces peaux fauves traversées d'une raie noire sur le dos, et tombant de la tête aux pieds, on les prendrait volontiers pour un troupeau marchant sur les pieds de derrière. Presque toujours, en se rendant aux champs ou en revenant à la maison, l'un d'eux marche en tête jouant de la guitare ou de la flûte, et les autres suivent en silence, emboîtant le pas, et baissant le nez d'un air plein d'innocence et de stupidité. Ils ne manquent pourtant pas de finesse, et bien sot qui se fierait à leur mine. Ils sont généralement grands, et leur costume, en les rendant très-minces, les fait paraître plus grands encore. Leur cou, toujours exposé à l'air, est beau et vigoureux ; leur poitrine, libre de gilets étroits et de bretelles, est ouverte et bien développée. Mais ils ont presque tous les jambes arquées. Nous avons cru observer que les vieillards et les hommes mûrs étaient, sinon beaux dans leurs traits, du moins graves et d'un type noblement accentué. Ceux-là ressemblent tous à des moines. La jeune génération nous a semblé commune et d'un type grivois, qui rompt tout à coup la filiation. Les moines auraient-ils cessé d'intervenir dans l'intimité domestique, depuis une vingtaine d'années seulement ?

J'ai dit plus haut que je cherchais à surprendre le secret de la vie monastique dans ces lieux, où sa trace était encore si récente. Je n'entends point dire par là que je m'attendisse à découvrir des faits mystérieux, relatifs à la Chartreuse en particulier; mais je demandais à ces murs abandonnés de me révéler la pensée intime des reclus silencieux qu'ils avaient, durant des siècles, séparés de la vie humaine. J'aurais voulu suivre le fil amoindri ou rompu de la foi chrétienne dans ces âmes jetées là par chaque génération comme un holocauste à ce Dieu jaloux, auquel il avait fallu des victimes humaines aussi bien qu'aux dieux barbares. Enfin j'aurais voulu ranimer un chartreux du XV[e] siècle et un du XIX[e], pour comparer entre eux ces deux catholiques séparés dans leur foi, sans le savoir, par des abîmes, et demander à chacun ce qu'il pensait de l'autre. Il me semblait que la vie du premier était assez facile à reconstruire avec vraisemblance dans ma pensée. Je voyais ce chrétien du moyen âge tout d'une pièce, fervent, sincère, brisé au cœur par le spectacle des guerres, des discordes et des souffrances de ses contemporains, fuyant cet abîme de maux et cherchant dans la contemplation ascétique à s'abstraire et à se détacher autant que possible d'une vie où la notion de la perfectibilité des masses n'était point accessible aux individus. Mais le chartreux du XIX[e] siècle, fermant les yeux à la marche devenue sensible et claire de l'humanité, indifférent à la vie des autres hommes, ne comprenant plus ni la religion, ni le pape, ni l'Eglise, ni la société, ni lui-même, et ne voyant plus dans sa Chartreuse qu'une habitation spacieuse, agréable et sûre, dans sa vocation qu'une existence assurée, l'impunité accordée à ses instincts, et un moyen d'obtenir, sans mérite individuel, la déférence et la considération des dévots, des paysans et des femmes, celui-là je ne pouvais me le représenter aussi aisément. Je ne pou-

vais faire une appréciation exacte de ce qu'il devait avoir eu de remords, d'aveuglement, d'hypocrisie ou de sincérité. Il était impossible qu'il y eût une foi réelle à l'Eglise romaine dans cet homme, à moins qu'il ne fût absolument dépourvu d'intelligence. Il était impossible aussi qu'il y eût un athéisme prononcé, car sa vie entière eût été un odieux mensonge, et je ne saurais croire à un homme complétement stupide ou complétement vil. C'est l'image de ses combats intérieurs, de ses alternatives de révolte et de soumission, de doute philosophique et de terreur superstitieuse, que j'avais devant les yeux comme un enfer; et plus je m'identifiais avec ce dernier chartreux qui avait habité ma cellule avant moi, plus je sentais peser sur mon imagination frappée ces angoisses et ces agitations que je lui attribuais.

Il suffisait de jeter les yeux sur les anciens cloîtres et sur la Chartreuse moderne pour suivre la marche des besoins de bien-être, de salubrité et même d'élégance, qui s'étaient glissés dans la vie de ces anachorètes, mais aussi pour signaler le relâchement des mœurs cénobitiques, de l'esprit de mortification et de pénitence. Tandis que les anciennes cellules étaient sombres, étroites et mal closes, les nouvelles étaient aérées, claires et bien construites. Je ferai la description de celle que nous habitions pour donner une idée de l'austérité de la règle des chartreux, même éludée et adoucie autant que possible. Les trois pièces qui la composaient étaient spacieuses, voûtées avec élégance et aérées au fond par des rosaces à jour, toutes diverses et d'un très-joli dessin. Ces trois pièces étaient séparées du cloître par un retour sombre et fermé d'un fort battant de chêne. Le mur avait trois pieds d'épaisseur. La pièce du milieu était destinée à la lecture, à la prière et à la méditation; elle avait pour tout meuble un large siége à prie-dieu et à dossier, de six ou huit pieds de haut, enfoncé et fixé dans la muraille. La pièce à droite de celle-ci était la chambre à coucher du chartreux; au fond était située l'alcôve, très-basse et dallée en dessus comme un sépulcre. La pièce de gauche était l'atelier de travail, le réfectoire, le magasin du solitaire. Une armoire située au fond avait un compartiment de bois qui s'ouvrait en lucarne sur le cloître, et par où on lui faisait passer ses aliments. Sa cuisine consistait en deux petits fourneaux situés en dehors, mais non plus suivant la règle absolue, en plein air. Une voûte ouverte sur le jardin protégeait contre la pluie le travail culinaire du moine, et lui permettait de s'adonner à cette occupation un peu plus que le fondateur ne l'aurait voulu. D'ailleurs, une cheminée introduite dans cette troisième pièce annonçait bien d'autres relâchements, quoique la science de l'architecte n'eût pas été jusqu'à rendre cette cheminée praticable. Tout l'appartement avait en arrière, à la hauteur des rosaces, un boyau long, étroit et sombre, destiné à l'aération de la cellule, et au-dessus un grenier pour serrer le maïs, les oignons, les fèves et autres frugales provisions d'hiver. Au midi, les trois pièces s'ouvraient sur un parterre dont l'étendue répétait exactement celle de la totalité de la cellule, qui était séparé des jardins voisins par des murailles de dix pieds, et s'appuyait sur une terrasse fortement construite, au-dessus d'un petit bois d'orangers, qui occupait ce gradin de la montagne. Le gradin inférieur était rempli d'un beau berceau de vignes, le troisième d'amandiers et de palmiers, et ainsi de suite jusqu'au fond du vallon, qui, ainsi que je l'ai dit, était un immense jardin. Chaque parterre de cellule avait sur toute sa longueur à droite un réservoir en pierres de taille, de trois à quatre pieds de large sur autant de profondeur, recevant, par des canaux pratiqués dans la balustrade de la terrasse, les

eaux de la montagne, et les déversant dans le parterre par une croix de pierre qui le coupait en quatre carrés égaux. Je n'ai jamais compris une telle provision d'eau pour abreuver la soif d'un seul homme, ni un tel luxe d'irrigation pour arroser un parterre de vingt pieds de diamètre. Si on ne connaissait l'horreur particulière des moines pour le bain et la sobriété des mœurs majorquines à cet égard, on pourrait croire que ces bons chartreux passaient leur vie en ablutions comme des prêtres indiens. Quant à ce parterre planté de grenadiers, de citronniers et d'orangers, entouré d'allées exhaussées en briques et ombragées, ainsi que le réservoir, de berceaux embaumés, c'était comme un beau salon de fleurs et de verdure, où le moine pouvait se promener à pied sec les jours humides, et rafraîchir ses gazons d'une nappe d'eau courante dans les jours brûlants, respirer au bord d'une belle terrasse le parfum des orangers, dont la cime touffue apportait sous ses yeux un dôme éclatant de fleurs et de fruits, et contempler, dans un repos absolu, le paysage à la fois austère et gracieux, mélancolique et grandiose dont j'ai parlé déjà; enfin cultiver pour la volupté de ses regards des fleurs rares et précieuses, cueillir pour étancher sa soif les fruits les plus beaux et les plus savoureux, écouter les bruits sublimes de la mer, contempler la splendeur des nuits d'été sous le plus beau ciel, et adorer l'Eternel dans le plus beau temple que jamais il ait ouvert à l'homme dans le sein de la nature.

Telles me parurent au premier abord les ineffables jouissances du chartreux; telles je me les promis à moi-même, en m'installant dans une de ces cellules qui semblaient avoir été disposées pour satisfaire les magnifiques caprices d'imagination ou de rêverie d'une phalange choisie de poëtes et d'artistes. Mais, quand on se représente l'existence d'un homme sans intelligence et par conséquent sans rêverie et sans méditation, sans foi peut-être, c'est-à-dire sans enthousiasme et sans recueillement, enfouie dans cette cellule aux murs massifs, muets et sourds, soumise aux abrutissantes privations de la règle, et forcée d'en observer la lettre sans en comprendre l'esprit, condamnée à l'horreur de la solitude, réduite à n'apercevoir que de loin, du haut des montagnes, l'espèce humaine rampant au fond de la vallée, à rester éternellement étrangère à quelques autres âmes captives, vouées au même silence, enfermées dans la même tombe, toujours voisines et toujours séparées, même dans la prière; enfin quand on se sent soi-même, être libre et pensant, conduit par sympathie à de certaines terreurs et à de certaines défaillances, tout cela redevient triste et sombre comme une vie de néant, d'erreur et d'impuissance. Alors on comprend l'ennui incommensurable de ce moine pour qui la nature a épuisé ses plus beaux spectacles, et qui n'en jouit pas, parce qu'il n'a point un autre homme à qui faire partager sa jouissance; la tristesse brutale de ce pénitent qui ne souffre plus que du froid et du chaud, comme un animal, comme une plante, et le refroidissement mortel de ce chrétien chez qui rien ne ranime et ne vivifie l'esprit d'ascétisme. Condamné à manger seul, à travailler seul, à souffrir et à prier seul, il ne doit plus avoir qu'un besoin, celui d'échapper à cette épouvantable claustration, et l'on m'a dit que les derniers chartreux s'en faisaient si peu faute, que certains d'entre eux s'absentaient des semaines et des mois entiers sans qu'il fût possible au prieur de les faire rentrer dans l'ordre.

Je crains bien d'avoir fait une longue et minutieuse description de notre Chartreuse, sans avoir donné la moindre idée de ce qu'elle eut pour nous d'enchanteur au premier abord, et de ce qu'elle perdit de poésie à nos yeux quand nous l'eûmes

bien interrogée. J'ai cédé, comme je fais toujours, à l'ascendant de mes souvenirs, et, maintenant que j'ai tâché de communiquer mes impressions, je me demande pourquoi je n'ai pas pu dire en vingt lignes ce que j'ai dit en vingt pages, à savoir que le repos insouciant de l'esprit, et tout ce qui le provoque, paraissent délicieux à une âme fatiguée, mais qu'avec la réflexion ce charme s'évanouit. C'est qu'il n'appartient qu'au génie de tracer une vive et complète peinture en un seul trait de pinceau. Lorsque M. Lamennais visita les camaldules de Tivoli, il fut saisi du même sentiment, et il l'exprima en maître : « Nous arrivâmes chez eux, dit-il, à l'heure de la prière commune. Ils nous parurent tous d'un âge assez avancé, et d'une stature au-dessus de la moyenne. Rangés des deux côtés de la nef, ils demeurèrent après l'office à genoux, immobiles, dans une méditation profonde. On eût dit que déjà ils n'étaient plus de la terre ; leur tête chauve ployait sous d'autres pensées et d'autres soucis ; nul mouvement d'ailleurs, nul signe extérieur de vie ; enveloppés de leur long manteau blanc, ils ressemblaient à ces statues qui prient sur les vieux tombeaux. Nous concevons très-bien le genre d'attrait qu'a, pour certaines âmes fatiguées du monde et désabusées de ses illusions, cette existence solitaire. Qui n'a point aspiré à quelque chose de pareil? Qui n'a pas plus d'une fois tourné ses regards vers le désert et rêvé le repos en un coin de la forêt, ou dans la grotte de la montagne, près de la source ignorée où se désaltèrent les oiseaux du ciel? Cependant telle n'est pas la vraie destinée de l'homme : il est né pour l'action ; il a sa tâche qu'il doit accomplir. Qu'importe qu'elle soit rude? n'est-ce point à l'amour qu'elle est proposée (1) ? »

Cette courte page, si pleine d'images, d'aspirations, d'idées et de réflexions profondes, jetée comme par hasard au milieu du récit des explications de M. Lamennais avec le saint-siége, m'a toujours frappé, et je suis certain qu'un jour elle fournira à quelque grand peintre le sujet d'un tableau. D'un côté, les camaldules en prières, moines obscurs, paisibles, à jamais inutiles, à jamais impuissants, spectres affaissés, dernières manifestations d'un culte près de rentrer dans la nuit du passé, agenouillés sur la pierre du tombeau, froids et mornes comme elle ; de l'autre, l'homme de l'avenir, le dernier prêtre, animé de la dernière étincelle du génie de l'Eglise, méditant sur le sort de ces moines, les regardant en artiste, les jugeant en philosophe. Ici, les lévites de la mort immobiles sous leurs suaires ; là, l'apôtre de la vie, voyageur infatigable dans les champs infinis de la pensée, donnant déjà un dernier adieu sympathique à la poésie du cloître, et secouant de ses pieds la poussière de la ville des papes, pour s'élancer dans la voie sainte de la liberté morale.

Je n'ai point recueilli d'autres faits historiques sur ma Chartreuse que celui de la prédication de saint Vincent Ferrier à Valldemosa, et c'est encore à M. Tastu que j'en dois la relation exacte. Cette prédication fut l'événement important de Majorque en 1413, et il n'est pas sans intérêt d'apprendre avec quelle ardeur on désirait un missionnaire dans ce temps-là, et avec quelle solennité on le recevait.

« Dès l'année 1409, les Mallorquins, réunis en une grande assemblée, décidèrent qu'on écrirait à maître Vincent Ferrer, ou Ferrier, pour l'engager à venir prêcher à Mallorca. Ce fut don Louis de Prades, évêque de Mallorca, camerlingue du pape Benoît XIII (l'anti-pape Pierre de Luna), qui écrivit, en 1412, aux jurats de Valence une lettre pour implorer l'assistance apostolique de maître Vincent,

(1) *Affaires de Rome.*

et qui, l'année suivante, l'attendit à Barcelone et s'embarqua avec lui pour Palma. Dès le lendemain de son arrivée, le saint missionnaire commença ses prédications, et ordonna des processions de nuit. La plus grande sécheresse régnait dans l'île; mais, au troisième sermon de maître Vincent, la pluie tomba. Ces détails furent ainsi mandés au roi Ferdinand par son procureur royal don Pedro de Casaldaguila:

« Très-haut, très-excellent prince et victorieux seigneur, j'ai l'honneur de vous annoncer que maître Vincent est arrivé dans cette cité le premier jour de septembre, et qu'il y a été solennellement reçu. Le samedi au matin, il a commencé à prêcher devant une foule immense, qui l'écoute avec tant de dévotion, que toutes les nuits on fait des processions dans lesquelles on voit des hommes, des femmes et des enfants se flageller. Et, comme depuis longtemps il n'était tombé de l'eau, le Seigneur Dieu, touché des prières des enfants et du peuple, a voulu que ce royaume, qui périssait par la sécheresse, vît tomber, dès le troisième sermon, une pluie abondante sur toute l'île, ce qui a beaucoup réjoui les habitants. — Que Notre Seigneur Dieu vous aide longues années, très-victorieux seigneur, et exhausse votre royale couronne.—Mallorca, 11 septembre 1413. »

« La foule, qui voulait entendre le saint missionnaire, croissait de telle façon que, ne pouvant l'admettre dans la vaste église du couvent de Saint-Dominique, on fut obligé de lui livrer l'immense jardin du couvent, en dressant des échafauds et abattant des murailles.

» Jusqu'au 3 octobre, Vincent Ferrier prêcha à Palma, d'où il partit pour visiter l'île. Sa première station fut à Valldemosa, dans le monastère qui devait le recevoir et le loger, et qu'il avait choisi sans doute en considération de son frère Boniface, général de l'ordre des chartreux. Le prieur de Valldemosa était venu le prendre à Palma, et voyageait avec lui.

» A Valldemosa plus encore qu'à Palma, l'église se trouva trop petite pour contenir la foule avide. Voici ce que rapportent les chroniqueurs :

» La ville de Valldemosa garde la mémoire du temps où saint Vincent Ferrier y sema la divine parole. Sur le territoire de ladite ville, se trouve une propriété qu'on appelle *Son Gual* (1) ; là se rendit le missionnaire, suivi d'une multitude infinie. Le terrain était vaste et uni ; le tronc creusé d'un antique et immense olivier lui servit de chaire.

» Tandis que le saint prêchait du haut de l'olivier, la pluie vint à tomber en abondance. Le démon, promoteur des vents, des éclairs et du tonnerre, semblait vouloir forcer les auditeurs à quitter la place pour se mettre à l'abri, ce que faisaient déjà quelques-uns d'entre eux, lorsque Vincent leur commanda de ne pas bouger, se mit en prière, et à l'instant un nuage s'étendit comme un dais sur lui et sur ceux qui l'écoutaient, tandis que ceux qui étaient restés travaillant dans le champ voisin, furent obligés de quitter leur ouvrage.

» Le vieux tronc existait encore il n'y a pas un siècle, car nos ancêtres l'avaient religieusement conservé. Depuis, les héritiers de la propriété de *Son Gual* ayant négligé de s'occuper de cet objet sacré, le souvenir s'en effaça. Mais Dieu ne voulut pas que la chaire rustique de saint Vincent fût à jamais perdue. Des domestiques de la propriété, ayant voulu faire du bois, jetèrent leur vue sur l'olivier et se mirent en devoir de le dépecer ; mais les outils se brisaient à l'instant.

(1) *Son* signifie maison, propriété rurale, *villa*, en majorquin.

et, comme la nouvelle en vint aux oreilles des anciens, on cria au miracle, et l'olivier sacré resta intact.

» Il arriva plus tard que cet arbre se fendit en trente-quatre morceaux ; et, quoique à portée de la ville, personne n'osa y toucher, le respectant comme une relique.

» Cependant le saint prédicateur allait prêchant dans les moindres hameaux, guérissant et le corps et l'âme des malheureux. L'eau d'une fontaine qui coule dans les environs de Valldemosa était le seul remède ordonné par le saint. Cette fontaine ou source est connue encore sous le nom de *Sa bassa Ferrera*.

» Saint Vincent passa six mois dans l'île, d'où il fut rappelé par Ferdinand, roi d'Aragon, pour l'aider à éteindre le schisme qui désolait l'Occident. Le saint missionnaire prit congé des Mallorquins dans un sermon qu'il prêcha le 22 février 1414 à la cathédrale de Palma, et, après avoir béni son auditoire, il partit pour s'embarquer, accompagné des jurés, de la noblesse, et de la multitude du peuple, opérant bien des miracles, comme le racontent les chroniques, et comme la tradition s'en est perpétuée jusqu'à ce jour aux îles Baléares. »

Cette relation, qui ferait sourire Mlle Fanny Elssler, donne lieu à une remarque de M. Tastu, curieuse sous deux rapports : le premier, en ce qu'elle explique fort naturellement un des miracles de saint Vincent Ferrier ; le second, en ce qu'elle confirme un fait important dans l'histoire des langues. Voici cette note :

« Vincent Ferrier écrivait ses sermons en latin, et les prononçait en langue limosine. On a regardé comme un miracle cette puissance du saint prédicateur qui faisait qu'il était compris de ses auditeurs, quoique leur parlant un idiome étranger. Rien n'est pourtant plus naturel, si on se reporte au temps où florissait maître Vincent. A cette époque, la langue romane des trois grandes contrées du nord, du centre et du midi était à peu de chose près la même ; les peuples et les lettrés surtout s'entendaient très-bien. Maître Vincent eut des succès en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, à Paris, en Bretagne, en Italie, en Espagne, aux îles Baléares ; c'est que dans toutes ces contrées on comprenait, si on ne la parlait, une langue romane, sœur, parente ou alliée de la langue valencienne, la langue maternelle de Vincent Ferrier. D'ailleurs, le célèbre missionnaire n'était-il pas le contemporain du poëte Chaucer, de Jean Froissart, de Christine de Pisan, de Boccace, d'Ausias-March et de tant d'autres célébrités européennes (1) ? »

(1) Les peuples baléares parlent l'ancienne langue romane-limosine, cette langue que M. Raynouard, sans examen, sans distinction, a comprise dans la langue provençale.

De toutes les langues romanes, la mallorquine est celle qui a subi le moins de variations, concentrée qu'elle est dans ses îles, où elle est préservée de tout contact étranger.

Le languedocien, aujourd'hui même dans son état de décadence, le gracieux patois languedocien de Montpellier et de ses environs, est celui qui offre le plus d'analogie avec le mallorquin ancien et moderne. Cela s'explique par les fréquents séjours que les rois d'Aragon faisaient avec leur cour dans la ville de Montpellier. Pierre II, tué à Muret (1213) en combattant Simon de Montfort, avait épousé Marie, fille d'un comte de Montpellier, et eut de ce mariage Jacme Ier, dit *lo Conquistador*, qui naquit dans cette ville et y passa les premières années de son enfance.

Un des caractères qui distinguent l'idiome mallorquin des autres dialectes romans

Je ne puis continuer mon récit sans achever de compulser les annales dévotes de Valldemosa ; car, ayant à parler de la piété fanatique des villageois avec les-

de la langue d'hoc, ce sont les articles de sa grammaire populaire, et, chose à remarquer, ces articles se trouvent pour la plupart dans la langue vulgaire de quelques localités de l'île de Sardaigne.

Indépendamment de l'article *lo* masculin, le, et *la* féminin, la, le mallorquin a les articles suivants :

Masculin. — Singulier : *So*, le; *sos*, les, au pluriel.
Féminin. — Singulier : *Sa*, la ; *sas*, les, au pluriel.
Masculin et féminin. — Singulier : *Es*, le ; *ets*, les, au pluriel.
Masculin. — Singulier : *En*, le ; *na*, la, au fém. sing. ; *nas*, les, au fém. plur.

Nous devons déclarer en passant que ces articles, quoique d'un usage antique, n'ont jamais été employés dans les instruments qui datent de la conquête des Baléares par les Aragonais, c'est-à-dire que, dans ces îles comme dans les contrées italiques, deux langues régnaient simultanément, la rustique, *plebea*, à l'usage des peuples (celle-là change peu), et la langue académique littéraire, *aulica illustra*, que le temps, la civilisation ou le génie épurent ou perfectionnent.

Ainsi, aujourd'hui, le castillan est la langue littéraire des Espagnes ; cependant chaque province a conservé pour l'usage journalier son dialecte spécial. A Mallorca, le castillan n'est guère employé que dans les circonstances officielles ; mais dans la vie habituelle, chez le peuple comme chez les grands seigneurs, vous n'entendrez parler que le mallorquin. Si vous passez devant le balcon où une jeune fille, une Atlote (du mauresque *aila*, *lella*) arrose ses fleurs, c'est dans son doux idiome national que vous l'entendrez chanter :

Sas atlotes, tots *es* diumenges,
Quan no tenen res mes que fer,
Van à regar *es* claveller,
Dihent-li : Veu ! jà que no menjes !

« Les jeunes filles, tous les dimanches,
» Lorsqu'elles n'ont rien de mieux à faire,
» Vont arroser le pot d'œillets,
» Et lui disent : Bois, puisque tu ne manges pas ! »

La musique qui accompagne les paroles de la jeune fille est rhythmée à la mauresque, dans un ton tristement cadencé qui vous pénètre et vous fait rêver.

Cependant la mère prévoyante qui a entendu la jeune fille ne manque pas de lui répondre :

Atlotes, filau ! filau !
Que *sa* camya se riu ;
Y sino l'apadassau,
No v's arribar 'à *s'*estiu !

« Fillettes, filez ! filez !
» Car la chemise va s'usant ; (Littéralement, la chemise rit.)
» Et, si vous n'y mettez une pièce,
» Elle ne pourra vous durer jusqu'à l'été. »

Le mallorquin, surtout dans la bouche des femmes, a pour l'oreille des étrangers

quels nous fûmes en rapport, je dois mentionner la sainte dont ils s'enorgueillirent et dont ils nous ont montré la maison rustique.

« Valldemosa est aussi la patrie de Catalina Tomas, béatifiée en 1792 par le pape Pie VI. La vie de cette sainte fille a été écrite plusieurs fois, et, en dernier lieu, par le cardinal Antonio Despuig. Elle offre plusieurs traits d'une gracieuse naïveté. Dieu, dit la légende, ayant favorisé sa servante d'une raison précoce, on la

un charme particulier de suavité et de grâce. Lorsqu'une Mallorquine vous dit ces paroles d'adieu, si doucement mélodieuses :

« Bona nit tengua ! *es* meu cò no basta per dì li : Adios ! »

« Bonne nuit ! mon cœur ne suffit pas à vous dire : Adieu ! »

il semble qu'on pourrait noter la molle cantilène comme une phrase musicale.

Après ces échantillons de la langue vulgaire mallorquine, je me permettrai de citer un exemple de l'ancienne langue académique. C'est le *Mercader mallorqui* (le marchand mallorquin), troubadour du XIVe siècle, qui chante les rigueurs de sa dame et prend ainsi congé d'elle :

Cercats d'uy may, jà siats bella e pros,
'quels vostres pres, e laus, e ris plesents ;
Car vengut es *lo* temps que m'aurets mens.
No m' aucirà vostre 'sguard amoros,
    Ne la semblaça gaya ;
    Car trobat n'ay
    Altra qui m'play,
    Sol que lui playa !
Altra, sens vos, per que l'in volray be,
E tindr' en car s'amor, que 'xi s'conve.

« Cherchez désormais, quoique vous soyez belle et noble,
» Ces mérites, ces louanges, ces sourires charmants qui
    [n'étaient que pour vous.
» Or, le temps est venu où vous m'aurez moins près de vous.
» Votre regard d'amour ne pourra plus me tuer,
    » Ni votre feinte gaieté ;
    » Car j'en ai trouvé
    » Une autre qui me plaît,
    » Si je pouvais seulement lui plaire !
» Une autre, non plus vous, ce dont je lui saurai gré,
» De qui l'amour me sera cher : ainsi dois-je faire. »

Les Mallorquins, comme tous les peuples méridionaux, sont naturellement musiciens et poëtes, ou, comme disaient leurs ancêtres, troubadours, *trobadors*, ce que nous pourrions traduire par improvisateurs. L'île de Mallorca en compte encore plusieurs qui ont une réputation méritée, entre autres les deux qui habitent Soller.

C'est à ces *trobadors* que s'adressent ordinairement les amants heureux ou malheureux. Moyennant finance, et d'après les renseignements qu'on leur a donnés, les troubadours vont sous les balcons des jeunes filles, à une heure avancée de la nuit, chantant les *coblas* improvisées sur le ton de l'éloge ou de la plainte, quelquefois même de l'injure, que leur font adresser ceux qui paient le poëte-musicien. Les étrangers peuvent se donner ce plaisir, qui ne tire pas à conséquence dans l'île de Mallorca. (*Notes de M. Tastu.*)

vit observer rigoureusement les jours de jeûne, bien avant l'âge où l'Eglise les prescrit. Dès ses premiers ans elle s'abstint de faire plus d'un repas par jour. Sa dévotion à la passion du Rédempteur et aux douleurs de sa sainte mère était si fervente, que dans ses promenades elle récitait continuellement le rosaire, se servant, pour compter les *dizaines*, des feuilles des oliviers ou des lentisques. Son goût pour la retraite et les exercices religieux, son éloignement pour les bals et les divertissements profanes, l'avaient fait surnommer la *viejecita*, la petite vieille. Mais sa solitude et son abstinence étaient récompensées par les visites des anges et de toute la cour céleste : Jésus-Christ, sa mère et les saints se faisaient ses domestiques ; Marie la soignait dans ses maladies ; saint Bruno la relevait dans ses chutes ; saint Antoine l'accompagnait dans l'obscurité de la nuit, portant et remplissant sa cruche à la fontaine ; sainte Catherine sa patrone accommodait ses cheveux et la soignait en tout comme eût fait une mère attentive et vigilante ; saint Côme et saint Damien guérissaient les blessures qu'elle avait reçues dans ses luttes avec le démon, car sa victoire n'était pas sans combat ; enfin, saint Pierre et saint Paul se tenaient à ses côtés pour l'assister et la défendre dans les tentations.

» Elle embrassa la règle de saint Augustin dans le monastère de Sainte-Madeleine de Palma, et fut l'exemple des pénitentes, et, comme le chante l'Eglise en ses prières, obéissante, pauvre, chaste et humble.

» Ses historiens lui attribuent l'esprit de prophétie et le don des miracles. Ils rapportent que, pendant qu'on faisait à Mallorca des prières publiques pour la santé du pape Pie V, un jour Catalina les interrompit tout à coup en disant qu'elles n'étaient plus nécessaires, puisqu'à cette même heure le pontife venait de quitter ce monde, ce qui se trouva vrai.

» Elle mourut le 5 avril 1574, en prononçant ces paroles du Psalmiste : Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains. Sa mort fut regardée comme une calamité publique ; on lui rendit les plus grands honneurs. Une pieuse dame de Mallorca, dona Juana de Pochs, remplaça le sépulcre en bois dans lequel on avait déposé d'abord la sainte fille par un autre en albâtre magnifique qu'elle commanda à Gênes ; elle institua en outre, par son testament, une messe pour le jour de la translation de la bienheureuse, et une autre pour le jour de sainte Catherine sa patrone ; elle voulut qu'une lampe brûlât perpétuellement sur son tombeau.

» Le corps de cette sainte fille est conservé aujourd'hui dans le couvent des religieuses de la paroisse de Sainte-Eulalie, où le cardinal Despuig lui a consacré un autel et un service religieux (1). »

J'ai rapporté complaisamment toute cette petite légende, parce qu'il n'entre pas du tout dans mes idées de nier la sainteté, et je dis la sainteté véritable et de bon aloi, des âmes ferventes. Quoique l'enthousiasme et les visions de la petite montagnarde de Valldemosa n'aient plus le même sens religieux et la même valeur philosophique que les inspirations et les extases des saintes du beau temps chrétien, la *viejecita Tomasa* n'en est pas moins une cousine germaine de la poétique bergère sainte Geneviève et de la bergère sublime Jeanne d'Arc. En aucun temps l'Eglise romaine n'a refusé de marquer des places d'honneur dans le royaume des cieux aux plus humbles enfants du peuple ; mais les temps sont venus où elle condamne et rejette ceux de ses apôtres qui veulent agrandir la place

(1) Notes de M. Tastu.

du peuple dans le royaume de la terre. La *pagésa* (1) Catalina était *obéissante*, *pauvre*, *chaste et humble :* les pagès valldemosans ont si peu profité de ses exemples et si peu compris sa vie, qu'ils voulurent un jour lapider mes enfants parce que mon fils dessinait les ruines du couvent, ce qui leur parut une profanation. Ils faisaient comme l'Eglise, qui d'une main allumait les bûchers de l'auto-da-fé et de l'autre encensait l'effigie de ses saints et de ses bienheureux.

Ce village de Valldemosa, qui se targue du droit de s'appeler ville dès le temps des Arabes (2), est situé dans le giron de la montagne, de plain-pied avec la Chartreuse, dont il semble être une annexe. C'est un amas de nids d'hirondelles de mer ; il est dans un site presque inaccessible, et ses habitants sont pour la plupart des pêcheurs qui partent le matin pour ne rentrer qu'à la nuit. Pendant tout le jour, le village est rempli de femmes, les plus babillardes du monde, que l'on voit sur le pas des portes, occupées à rapetasser les filets ou les chausses de leurs maris, en chantant à tue-tête. Elles sont aussi dévotes que les hommes ; mais leur dévotion est moins intolérante, parce qu'elle est plus sincère. C'est une supériorité que, là comme partout, elles ont sur l'autre sexe. En général, l'attachement des femmes aux pratiques du culte est une affaire d'enthousiasme, d'habitude ou de conviction, tandis que chez les hommes c'est le plus souvent une affaire d'ambition ou d'intérêt. La France en a offert une assez forte preuve sous les règnes de Louis XVIII et de Charles X, alors que l'on achetait les grands et les petits emplois de l'administration et de l'armée avec un billet de confession ou une messe. L'attachement des Majorquins pour les moines est fondé sur des motifs de cupidité, et je ne saurais mieux le faire comprendre qu'en citant l'opinion de M. Marliani, opinion d'autant plus digne de confiance qu'en général l'historien de l'Espagne moderne se montre opposé à la mesure de 1836 relative à l'expulsion subite des moines. « Propriétaires bienveillants, dit-il, et peu soucieux de leur fortune, ils avaient créé des intérêts réels entre eux et les paysans ; les colons qui travaillaient les biens des couvents n'éprouvaient pas de grandes rigueurs, quant à la quotité comme à la régularité des fermages. Les moines, sans avenir, ne thésaurisaient pas, et, du moment où les biens qu'ils possédaient suffisaient aux exigences de l'existence matérielle de chacun d'eux, ils se montraient fort accommodants pour tout le reste. La brusque spoliation des moines blessait donc les calculs de fainéantise et d'égoïsme des paysans : ils comprirent fort bien que le gouvernement et le nouveau propriétaire seraient plus exigeants qu'une corporation de parasites sans intérêts de famille ni de société. Les mendiants qui pullulaient aux portes du réfectoire ne reçurent plus les restes d'oisifs repus. »

Le carlisme des paysans majorquins ne peut s'expliquer que par des raisons matérielles, car il est impossible, d'ailleurs, de voir une province moins liée à l'Espagne par un sentiment patriotique, ni une population moins portée à l'exaltation politique. Au milieu des vœux secrets qu'ils formaient pour la restaura-

(1) *Pagés*, *pagésa*, nom que portent les hommes et les femmes de la troisième caste à Majorque; la première, *ès cavallers*, est celle des chevaliers ou nobles; la deuxième, *ès pagésos*, les cultivateurs ; la troisième, *ès manastrals*, les artisans. *Pagés* se dit de tout habitant de la campagne cultivant les terres.

(2) Les Arabes l'appelaient Villa-Avente, nom roman qu'elle avait reçu, je pense, des Pisans ou des Génois.

tion des vieilles coutumes, ils étaient cependant effrayés de tout nouveau bouleversement, quel qu'il pût être, et l'alerte qui avait fait mettre l'île en état de siége, à l'époque de notre séjour, n'avait guère moins effrayé les partisans de don Carlos à Majorque que les défenseurs de la reine Isabelle. Cette alerte est un fait qui peint assez bien, je ne dirai pas la poltronnerie des Majorquins (je les crois très-capables de faire de bons soldats), mais les anxiétés produites par le souci de la propriété et l'égoïsme du repos. Un vieux prêtre rêva une nuit que sa maison était envahie par des brigands; il se lève tout effaré, sous l'impression de ce cauchemar, et réveille sa servante; celle-ci partage sa terreur, et, sans savoir de quoi il s'agit, réveille tout le voisinage par ses cris. L'épouvante se répand dans tout le hameau, et de là dans toute l'île. La nouvelle du débarquement de l'armée carliste s'empare de toutes les cervelles, et le capitaine-général reçoit la déposition du prêtre, qui, soit la honte de se dédire, soit le délire d'un esprit frappé, affirme qu'il a vu les carlistes. Sur-le-champ toutes les mesures furent prises pour faire face au danger : Palma fut déclaré en état de siége, et toutes les forces militaires de l'île furent mises sur pied. Cependant rien ne parut, aucun buisson ne bougea, aucune trace d'un pied étranger ne s'imprima, comme dans l'île de Robinson, sur le sable du rivage. L'autorité punit le pauvre prêtre de l'avoir rendue ridicule, et, au lieu de l'envoyer promener comme un visionnaire, l'envoya en prison comme un séditieux. Mais les mesures de précaution ne furent pas révoquées, et, lorsque nous quittâmes Majorque, à l'époque des exécutions de Maroto, l'état de siége durait encore.

Rien de plus étrange que l'espèce de mystère que les Majorquins semblaient vouloir se faire les uns aux autres des événements qui bouleversaient alors la face de l'Espagne. Personne n'en parlait, si ce n'est en famille et à voix basse. Dans un pays où il n'y a vraiment ni méchanceté, ni tyrannie, il est inconcevable de voir régner une méfiance aussi ombrageuse. Je n'ai rien vu de si plaisant que les articles du journal de Palma, et j'ai toujours regretté de n'en avoir pas emporté quelques numéros pour échantillons de la polémique majorquine. Mais voici, sans exagération, la forme dans laquelle, après avoir rendu compte des faits, on en commentait le sens et l'authenticité : « Quelque prouvés que puissent paraître ces événements aux yeux des personnes disposées à les accueillir, nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs d'en attendre la suite avant de les juger. Les réflexions qui se présentent à l'esprit en présence de pareils faits demandent à être mûries, dans l'attente d'une certitude que nous ne voulons pas révoquer en doute, mais que nous ne prendrons pas sur nous de hâter par d'imprudentes assertions. Les destinées de l'Espagne sont enveloppées d'un voile qui ne tardera pas à être soulevé, mais auquel nul ne doit porter avant le temps une main imprudente. Nous nous abstiendrons jusque-là d'émettre notre opinion, et nous conseillerons à tous les esprits sages de ne point se prononcer sur les actes des divers partis, avant d'avoir vu la situation se dessiner plus nettement, etc. »

La prudence et la réserve sont, de l'aveu même des Majorquins, la tendance dominante de leur caractère. Les paysans ne vous rencontrent jamais dans la campagne sans échanger avec vous un salut; mais, si vous leur adressez une parole de plus sans être connu d'eux, ils se gardent bien de vous répondre, quand même vous parleriez leur patois. Il suffit que vous ayez un air étranger pour qu'ils vous craignent et se détournent du chemin pour vous éviter.

Nous eussions pu vivre cependant en bonne intelligence avec ces braves gens,

si nous eussions fait acte de présence à leur église. Ils ne nous eussent pas moins rançonnés en toute occasion ; mais nous eussions pu nous promener au milieu de leurs champs sans risquer d'être atteints de quelque pierre à la tête, au détour d'un buisson. Malheureusement cet acte de prudence ne nous vint pas à l'esprit dans les commencements, et nous restâmes presque jusqu'à la fin sans savoir combien notre manière d'être les scandalisait. Ils nous appelaient païens, mahométans et juifs, ce qui est pis que tout, selon eux. L'alcade nous signalait à la désapprobation de ses administrés ; je ne sais pas si le curé ne nous prenait point pour texte de ses sermons (1). Le dimanche, le cornet à bouquin qui retentissait dans le village et sur les chemins pour avertir les retardataires de se rendre aux offices, nous poursuivait en vain dans la Chartreuse. Nous étions sourds, parce que nous ne comprenions pas, et, quand nous eûmes compris, nous le fûmes encore davantage. Ils eurent alors un moyen de venger la gloire de Dieu, qui n'était pas chrétien du tout. Ils se liguèrent entre eux pour ne nous vendre leur poisson, leurs œufs et leurs légumes qu'à des prix exorbitants. Il ne nous fut permis d'invoquer aucun tarif, aucun usage. A la moindre observation : *Vous n'en voulez pas ?* disait le pagès d'un air de grand d'Espagne, en remettant ses oignons ou ses pommes de terre dans sa besace, *vous n'en aurez pas ;* et il se retirait majestueusement, sans qu'il fût possible de le faire revenir pour entrer en composition. Il nous faisait jeûner pour nous punir d'avoir marchandé. Il fallait jeûner en effet. Point de concurrence ni de rabais entre les vendeurs. Celui qui venait le second demandait le double, et le troisième demandait le triple, si bien qu'il fallait être à leur merci et mener une vie d'anachorètes, plus dispendieuse que n'eût été à Paris une vie de prince. Nous avions la ressource de nous approvisionner à Palma par l'intermédiaire du cuisinier du consul, qui fut notre providence, et dont, si j'étais empereur romain, je voudrais mettre le bonnet de coton au rang des constellations. Mais, les jours de pluie, aucun messager ne voulait se risquer sur les chemins, à quelque prix que ce fût ; et, comme il plut pendant deux mois, nous eûmes souvent du pain comme du biscuit de mer et de véritables dîners de chartreux.

C'eût été une contrariété fort mince si nous eussions tous été bien portants. Je suis fort sobre et même stoïque par nature à l'endroit du repas. Le splendide appétit de mes enfants faisait flèche de tout bois et régal de tout citron vert. Mon fils, que j'avais emmené frêle et malade, reprenait à la vie comme par miracle, et guérissait une affection rhumatismale des plus graves, en courant dès le matin, comme un lièvre échappé, dans les grandes plantes de la montagne, mouillé jusqu'à la ceinture. La Providence permettait à la bonne nature de faire pour lui ces prodiges ; c'était bien assez d'un malade. Mais l'autre, loin de prospérer avec l'air humide et les privations, dépérissait d'une manière effrayante. Quoiqu'il fût condamné par toute la faculté de Palma, il n'avait aucune affection chronique ; mais l'absence de régime fortifiant l'avait jeté, à la suite d'un catarrhe, dans un état de langueur dont il ne pouvait se relever. Il se résignait, comme on sait se résigner pour soi-même ; nous, nous ne pouvions pas nous résigner pour lui, et je connus pour la première fois de grands chagrins pour de petites con-

(1) La blouse et le pantalon de ma fille les scandalisaient beaucoup aussi. Ils trouvaient fort mauvais qu'une *jeune personne* de neuf ans courût les montagnes *déguisée en homme*. Ce n'étaient pas seulement les paysans qui affectaient cette pruderie.

trariétés, la colère pour un bouillon manqué ou *chipé* par les servantes, l'anxiété pour un pain frais qui n'arrivait pas, ou qui s'était changé en éponge en traversant le torrent sur les flancs d'un mulet. Je ne me souviens certainement pas de ce que j'ai mangé à Pise ou à Trieste; mais je vivrais cent ans, que je n'oublierais pas l'arrivée du panier aux provisions à la Chartreuse. Que n'eussé-je pas donné pour avoir un consommé et un verre de Bordeaux à offrir tous les jours à notre malade! Les aliments majorquins et surtout la manière dont ils étaient apprêtés, quand nous n'y avions pas l'œil et la main, lui causaient un invincible dégoût. Dirai-je jusqu'à quel point ce dégoût était fondé? Un jour qu'on nous servait un maigre poulet, nous vîmes sautiller sur son dos fumant d'énormes *maîtres Floh*, dont Hoffmann eût fait autant de malins esprits, mais que certainement il n'eût pas mangés en sauce. Mes enfants furent pris d'un si bon rire d'enfants, qu'ils faillirent tomber sous la table.

Le fond de la cuisine majorquine est invariablement le cochon sous toutes les formes et sous tous les aspects. C'est là qu'eût été de saison le dicton du petit Savoyard faisant l'éloge de son cabaret, et disant avec admiration qu'on y mange cinq sortes de viandes, à savoir : du cochon, du porc, du lard, du jambon et du salé. A Majorque, on fabrique, j'en suis sûr, plus de deux mille sortes de mets avec le porc, et au moins deux cents espèces de boudin, assaisonnées d'une telle profusion d'ail, de poivre, de piment et d'épices corrosives de tout genre, qu'on y risque la vie à chaque morceau. Vous voyez paraître sur la table vingt plats qui ressemblent à toutes sortes de mets chrétiens : ne vous y fiez pas cependant; ce sont des drogues infernales cuites par le diable en personne. Enfin vient au dessert une tarte en pâtisserie de fort bonne mine, avec des tranches de fruit qui ressemblent à des oranges sucrées; c'est une tourte de cochon à l'ail, avec des tranches de *tomatigas*, de pommes d'amour et de piment, le tout saupoudré de sel blanc, que vous prendriez pour du sucre à son air d'innocence.

Il y a bien des poulets, mais ils n'ont que la peau et les os. A Valldemosa, chaque graine qu'on nous eût vendue pour les engraisser eût été taxée sans doute un réal. Le poisson qu'on nous apportait de la mer était aussi plat et aussi sec que les poulets. Un jour nous achetâmes un calmar de la grande espèce, pour avoir le plaisir de l'examiner. Je n'ai jamais vu d'animal plus horrible. Son corps était gros comme celui d'un dindon, ses yeux larges comme des oranges, et ses bras flasques et hideux, déroulés, avaient quatre à cinq pieds de long. Les pêcheurs nous assuraient que c'était un friand morceau. Nous ne fûmes point alléchés par sa mine, et nous en fîmes hommage à la Maria-Antonia, qui l'apprêta et le dégusta avec délices. Si notre admiration pour le calmar fit sourire ces bonnes gens, nous eûmes bien notre tour quelques jours après. En descendant la montagne, nous vîmes les pagès quitter leurs travaux et se précipiter vers des gens arrêtés sur le chemin, qui portaient dans un panier une paire d'oiseaux admirables, extraordinaires, merveilleux, incompréhensibles. Toute la population de la montagne fut mise en émoi par l'apparition de ces volatiles inconnus. — Qu'est-ce que cela mange? se disait-on en les regardant. Et quelques-uns répondaient : — Peut-être que cela ne mange pas! — Cela vit-il sur terre ou sur mer? — Probablement cela vit toujours dans l'air. — Enfin les deux oiseaux avaient failli être étouffés par l'admiration publique, lorsque nous vérifiâmes que ce n'étaient ni des condors, ni des phénix, ni des hippogriffes, mais bien deux belles oies de basse-cour qu'un riche seigneur envoyait en présent à un de ses amis.

A Majorque comme à Venise, les vins liquoreux sont abondants et exquis. Nous avions pour ordinaire du moscatel aussi bon et aussi peu cher que le chypre qu'on boit sur le littoral de l'Adriatique. Mais les vins rouges, dont la préparation est un art véritable, inconnu aux Majorquins, sont durs, noirs, brûlants, chargés d'alcool, et d'un prix plus élevé que notre plus simple ordinaire de France. Tous ces vins chauds et capiteux étaient fort contraires à notre malade, et même à nous, à telles enseignes que nous bûmes presque toujours de l'eau, qui était excellente. Je ne sais si c'est à la pureté de cette eau de source qu'il faut attribuer un fait dont nous fîmes bientôt la remarque : nos dents avaient acquis une blancheur que tout l'art des parfumeurs ne saurait donner aux Parisiens les plus recherchés. La cause en fut peut-être dans notre sobriété forcée. N'ayant pas de beurre, et ne pouvant supporter la graisse, l'huile nauséeuse et les procédés incendiaires de la cuisine indigène, nous vivions de viande fort maigre, de poisson et de légumes, le tout assaisonné, en fait de sauce, de l'eau du torrent à laquelle nous avions parfois le sybaritisme de mêler le jus d'une orange verte fraîchement cueillie dans notre parterre. En revanche, nous avions des desserts splendides : des patates de Malaga et des courges de Valence confites, et du raisin digne de la terre de Chanaan. Ce raisin, blanc ou rose, est oblong, et couvert d'une pellicule un peu épaisse, qui aide à sa conservation pendant toute l'année. Il est exquis, et on en peut manger tant qu'on veut sans éprouver le gonflement d'estomac que donne le nôtre. Le raisin de Fontainebleau est plus aqueux et plus frais, celui de Majorque plus sucré et plus charnu. Dans l'un il y a à manger, dans l'autre à boire. Ces grappes, dont quelques-unes pesaient de vingt à vingt-cinq livres, eussent fait l'admiration d'un peintre. C'était notre ressource dans les temps de disette. Les paysans croyaient nous le vendre fort cher en nous le faisant payer quatre fois sa valeur ; mais ils ne savaient pas que, comparativement au nôtre, ce n'était rien encore, et nous avions le plaisir de nous moquer les uns des autres. Quant aux figues de cactus, nous n'eûmes pas de discussion : c'est bien le plus détestable fruit que je sache.

Si les conditions de cette vie frugale n'eussent été, je le répète, contraires et même funestes à l'un de nous, les autres l'eussent trouvée fort acceptable en elle-même. Nous avions réussi même à Majorque, même dans une chartreuse abandonnée, même aux prises avec les paysans les plus rusés du monde, à nous créer une sorte de bien-être. Nous avions des vitres, des portes et un poêle, un poêle unique en son genre, que le premier forgeron de Palma avait mis un mois à forger et qui nous coûta cent francs ; c'était tout simplement un cylindre de fer avec un tuyau qui passait par la fenêtre. Il fallait bien une heure pour l'allumer, et à peine l'était-il, qu'il devenait rouge, et qu'après avoir ouvert longtemps les portes pour faire sortir la fumée, il fallait les rouvrir presque aussitôt pour faire sortir la chaleur. En outre, le soi-disant fumiste l'avait enduit à l'intérieur, en guise de mastic, d'une matière dont les Indiens enduisent leurs maisons et même leurs personnes par dévotion, la vache étant réputée chez eux, comme on sait, un animal sacré. Quelque purifiante pour l'âme que pût être cette odeur sainte, j'atteste qu'au feu elle est peu délectable pour les sens. Pendant un mois que ce mastic mit à sécher, nous pûmes croire que nous étions dans un des cercles de l'enfer où Dante prétend avoir vu les adulateurs. J'avais beau chercher dans ma mémoire par quelle faute de ce genre j'avais pu mériter un pareil supplice, quel pouvoir j'avais encensé, quel pape ou quel roi j'avais encouragé

dans son erreur par mes flatteries; je n'avais pas seulement un garçon de bureau ou un huissier de la chambre sur la conscience, pas même une révérence à un gendarme ou à un journaliste ! Heureusement le chartreux pharmacien nous vendit du benjoin exquis, reste de la provision de parfums dont on encensait naguère, dans l'église de son couvent, l'image de la Divinité, et cette émanation céleste combattit victorieusement, dans notre cellule, les exhalaisons du huitième fossé de l'enfer.

Nous avions un mobilier splendide, des lits de sangle irréprochables, des matelas peu mollets, plus chers qu'à Paris, mais neufs et propres ; de ces grands et excellents couvre-pieds en indienne ouatée et piquée, que les juifs vendent assez bon marché à Palma. Une dame française, établie dans le pays, avait eu la bonté de nous céder quelques livres de plume qu'elle avait fait venir pour elle de Marseille, et dont nous avions fait deux oreillers à notre malade. C'était certes un grand luxe dans une contrée où les oies passent pour des êtres fantastiques, et où les poulets ont des démangeaisons même en sortant de la broche. Nous possédions plusieurs tables, plusieurs chaises de paille comme celles qu'on voit dans nos chaumières de paysans, et un sofa voluptueux en bois blanc avec des coussins de toile à matelas rembourrés de laine. Le sol très-inégal et très-poudreux de la cellule était couvert de ces nattes valenciennes à longues pailles qui ressemblent à un gazon jauni par le soleil, et de ces belles peaux de mouton à longs poils, d'une finesse et d'une blancheur admirable, qu'on prépare fort bien dans le pays. Comme chez les Africains et les Orientaux, il n'y a point d'armoires dans les anciennes maisons de Majorque, et surtout dans les cellules de chartreux. On y serre ses effets dans de grands coffres de bois blanc. Nos malles de cuir jaune pouvaient passer là pour des meubles très-élégants. Un grand châle tartan bariolé, qui nous avait servi de tapis de pied en voyage, devint une portière somptueuse devant l'alcôve, et mon fils orna le poêle d'une de ces charmantes urnes d'argile de Felanitx (1), dont la forme et les ornements sont de pur goût arabe. Ce joli vase entouré d'une guirlande de lierre arrachée à la muraille était plus satisfaisant pour des yeux d'artiste que toutes les dorures de nos Sèvres modernes. Le pianino de Pleyel, arraché aux mains des douaniers après trois semaines de pourparlers et 400 francs de contribution, remplissait la voûte élevée et retentissante de la cellule d'un son magnifique. Enfin, le sacristain avait consenti à transporter chez nous une belle chaise gothique sculptée en chêne, que les rats et les vers rongeaient dans l'ancienne chapelle des Chartreux, et dont le coffre nous servait de

(1) Felanitx est un village de Majorque qui mériterait d'approvisionner l'Europe de ses jolis vases, si légers qu'on les croirait de liége, et d'un grain si fin, qu'on en prendrait l'argile pour une matière précieuse. On fait là de petites cruches d'une forme exquise dont on se sert comme de carafes, et qui conservent l'eau dans un état de fraîcheur admirable. Cette argile est si poreuse, que l'eau s'échappe à travers les flancs du vase, et qu'en moins d'une demi-journée il est vide. Je ne suis pas physicien le moins du monde, et peut-être la remarque que j'ai faite est plus que niaise; quant à moi, elle m'a semblé merveilleuse, et mon vase d'argile m'a souvent paru enchanté. Nous le laissions rempli d'eau sur le poêle dont la table en fer était presque toujours rouge, et quelquefois, quand l'eau s'était enfuie par les pores du vase, le vase, étant resté à sec sur cette plaque brûlante, ne cassa point. Tant qu'il contenait une goutte d'eau, cette eau était d'un froid glacial, quoique la chaleur du poêle fît noircir le bois qu'on posait dessus.

bibliothèque, en même temps que ses découpures légères et ses aiguilles effilées, projetant sur la muraille, au reflet de la lampe du soir, l'ombre de sa riche dentelle noire et de ses clochetons agrandis, rendait à la cellule tout son caractère antique et monacal.

Le seigneur Gomez, notre ex-propriétaire de *Son-Vent*, ce riche personnage qui nous avait loué sa maison en cachette, parce qu'il n'était pas convenable qu'un citoyen de Majorque eût l'air de spéculer sur sa propriété, nous avait fait un esclandre et menacés d'un procès, pour avoir brisé chez lui (*estropeado*) quelques assiettes de terre de pipe qu'il nous fit payer comme des porcelaines de Chine. En outre, il nous fit payer (toujours par menace) le *badigeonnage* et le *repicage* de toute sa maison, à cause de la contagion du rhume. A quelque chose malheur est bon, car il s'empressa de nous vendre le linge de maison qu'il nous avait loué, et, quoiqu'il fût pressé de se défaire de tout ce que nous avions touché, il n'oublia pas de batailler jusqu'à ce que nous eussions payé son vieux linge comme du neuf. Grâce à lui, nous ne fûmes donc pas forcés de semer du lin pour avoir un jour des draps et des nappes, comme ce seigneur italien qui accordait des chemises à ses pages. Il ne faut pas qu'on m'accuse de puérilité parce que je rapporte des vexations dont, à coup sûr, je n'ai pas conservé plus de ressentiment que ma bourse de regret ; mais personne ne contestera que ce qu'il y a de plus intéressant à observer en pays étranger, ce sont les hommes ; et quand je dirai que je n'ai pas eu une seule relation d'argent, si petite qu'elle fût, avec des Majorquins, où je n'aie rencontré de leur part une mauvaise foi impudente et une avidité grossière, et quand j'ajouterai qu'ils étalaient leur dévotion devant nous en affectant d'être indignés de notre peu de foi, on conviendra que la piété des âmes simples, si vantée par certains conservateurs de nos jours, n'est pas toujours la chose la plus édifiante et la plus morale du monde, et qu'il doit être permis de désirer une autre manière de comprendre et d'honorer Dieu.

Quant à moi, à qui l'on a tant rebattu les oreilles de ces lieux communs : que c'est un crime et un danger d'attaquer même une foi erronée et corrompue, parce que l'on n'a rien à mettre à la place ; que les peuples qui ne sont point infectés du poison de l'examen philosophique et de la frénésie révolutionnaire, sont seuls moraux, hospitaliers, sincères ; qu'ils ont encore de la poésie, de la grandeur, et des vertus antiques, etc., etc. !.... j'ai ri à Majorque, un peu plus qu'ailleurs, je l'avoue, de ces graves objections. Lorsque je voyais mes petits enfants, élevés dans l'abomination de la désolation de la philosophie, servir et assister avec joie un ami souffrant, eux tout seuls, au milieu de cent soixante mille Majorquins qui se seraient détournés avec la plus dure inhumanité, avec la plus lâche terreur, d'une maladie réputée contagieuse, je me disais que ces petits scélérats avaient plus de raison et de charité que toute cette population de saints et d'apôtres. Ces pieux serviteurs de Dieu ne manquaient pas de dire que je commettais un grand crime en exposant mes enfants à la contagion, et que, pour me punir de mon aveuglement, le ciel leur enverrait la même maladie. Je leur répondais que dans notre famille, si l'un de nous avait la peste, les autres ne s'écarteraient pas de son lit ; que ce n'était pas l'usage en France, pas plus depuis la révolution qu'auparavant, d'abandonner les malades ; que des prisonniers espagnols affectés des maladies les plus intenses et les plus pernicieuses avaient traversé nos campagnes du temps des guerres de Napoléon, et que nos paysans, après avoir partagé avec eux leur gamelle et leur linge, leur avaient cédé leur lit, et s'étaient tenus au-

près pour les soigner ; que plusieurs avaient été victimes de leur charité, et avaient succombé à la contagion, ce qui n'avait pas empêché les survivants de pratiquer l'hospitalité et la charité. Le Majorquin secouait la tête et souriait de pitié. La notion du dévouement envers un inconnu ne pouvait pas plus entrer dans sa cervelle que celle de la probité ou même de l'obligeance envers un étranger (1). Et pourtant ce paysan majorquin a de la douceur, de la bonté, des mœurs paisibles, une nature calme et patiente. Il n'aime point le mal, il ne connaît pas le bien. Il se confesse, il prie, il songe sans cesse à mériter le paradis, mais il ignore les vrais devoirs de l'humanité. Il n'est pas plus haïssable qu'un bœuf ou un mouton, car il n'est guère plus homme que les êtres endormis dans l'innocence de la

(1) Tous les voyageurs qui ont visité l'intérieur de l'île ont été émerveillés de l'hospitalité et du désintéressement du fermier majorquin. Ils ont écrit avec admiration que, s'il n'y avait pas d'auberge en ce pays, il n'en était pas moins facile et agréable de parcourir des campagnes où *une simple recommandation* suffit pour qu'on soit reçu, hébergé et fêté gratis. Cette simple recommandation est un fait assez important, ce me semble. Ces voyageurs ont oublié de dire que toutes les castes de Majorque, et partant tous les habitants, sont dans une solidarité d'intérêts qui établit entre eux de bons et faciles rapports, où la charité religieuse et la sympathie humaine n'entrent cependant pour rien. Quelques mots expliqueront cette situation financière. Les nobles sont riches quant au fonds, indigents quant au revenu, et ruinés grâce aux emprunts. Les juifs, qui sont nombreux et riches en argent comptant, ont toutes les terres des chevaliers en portefeuille, et l'on peut dire que de fait l'île leur appartient. Les chevaliers ne sont plus que de nobles représentants chargés de se faire les uns aux autres, ainsi qu'aux rares étrangers qui abordent dans l'île, les honneurs de leurs domaiues et de leurs palais. Pour remplir dignement ces fonctions élevées, ils ont recours chaque année à la bourse des juifs, et chaque année la boule de neige grossit. J'ai dit dans mon premier article combien le revenu des terres est paralysé à cause du manque de débouchés et d'industrie ; cependant il y a un point d'honneur pour les pauvres chevaliers à consommer lentement et paisiblement leur ruine sans déroger au luxe, je ferais mieux de dire à l'indigente prodigalité de leurs ancêtres. Les agioteurs sont donc dans un rapport continuel d'intérêts avec les cultivateurs, dont ils touchent en partie les fermages, en vertu des titres à eux concédés par les chevaliers. Ainsi le paysan, qui trouve peut-être son compte à cette division dans sa créance, paie à son seigneur le moins possible et au banquier le plus qu'il peut. Le seigneur est dépendant et résigné, le juif est inexorable, mais patient. Il fait des concessions, il affecte une grande tolérance, il donne du temps, car il poursuit son but avec un génie diabolique : dès qu'il a mis sa griffe sur une propriété, il faut que pièce à pièce elle vienne toute à lui, et son intérêt est de se rendre nécessaire jusqu'à ce que la dette ait atteint la valeur du capital. Dans vingt ans, il n'y aura plus de seigneurie à Majorque. Les juifs pourront s'y constituer à l'état de puissance, comme ils ont fait chez nous, et relever leur tête encore courbée et humiliée hypocritement sous les dédains mal dissimulés des nobles et l'horreur puérile et impuissante des prolétaires. En attendant, ils sont les vrais propriétaires du terrain, et le pagès tremble devant eux. Il se retourne vers son ancien maître avec douleur, et, tout en pleurant de tendresse, tire à soi les dernières bribes de sa fortune. Il est donc intéressé à satisfaire ces deux puissances, et même à leur complaire en toutes choses, afin de n'être pas écrasé entre les deux. Soyez donc recommandé à un pagès, soit par un noble, soit par un riche (et par quels autres le seriez-vous, puisqu'il n'y a point là de classe intermédiaire?), et à l'instant s'ouvrira devant vous la porte du pagès. Mais essayez de demander un verre d'eau sans cette recommandation, et vous verrez !

brute. Il récite des prières, il est superstitieux comme un sauvage ; mais il mangerait son semblable sans plus de remords, si c'était l'usage de son pays, et s'il n'avait pas du cochon à discrétion. Il trompe, rançonne, ment, insulte et pille, sans le moindre embarras de conscience. Un étranger n'est pas un homme pour lui. Jamais il ne dérobera une olive à son compatriote : au delà des mers l'humanité n'existe dans les desseins de Dieu que pour apporter de petits profits aux Majorquins. Nous avions surnommé Majorque l'*île des singes*, parce que, nous voyant environnés de ces bêtes sournoises, pillardes et pourtant innocentes, nous nous étions habitués à nous préserver d'elles sans plus de rancune et de dépit que n'en causent aux Indiens les jockos et les orangs espiègles et fuyards.

Cependant on ne s'habitue pas sans tristesse à voir des créatures revêtues de la forme humaine, et marquées du sceau divin, végéter ainsi dans une sphère qui n'est point celle de l'humanité présente. On sent bien que cet être imparfait est capable de comprendre, que sa race est perfectible, que son avenir est le même que celui des races plus avancées, et qu'il n'y a là qu'une question de temps, grande à nos yeux, inappréciable dans l'abîme de l'éternité. Mais plus on a le sentiment de cette perfectibilité, plus on souffre de la voir entravée par les chaînes du passé. Ce temps d'arrêt, qui n'inquiète guère la Providence, épouvante et contriste notre existence d'un jour. Nous sentons par le cœur, par l'esprit, par les entrailles, que la vie de tous les autres est liée à la nôtre, que nous ne pouvons point nous passer d'aimer ou d'être aimés, de comprendre ou d'être compris, d'assister et d'être assistés. Le sentiment d'une supériorité intellectuelle et morale sur d'autres hommes ne réjouit que le cœur des orgueilleux. Je m'imagine que tous les cœurs généreux voudraient, non s'abaisser pour se niveler, mais élever à eux, en un clin d'œil, tout ce qui est au-dessous d'eux, afin de vivre enfin de la vraie vie de sympathie, d'échange, d'égalité et de communauté, qui est l'idéal religieux de la conscience humaine. Je suis certain que ce besoin est au fond de tous les cœurs, et que ceux de nous qui le combattent et croient l'étouffer par des sophismes en ressentent une souffrance étrange, amère, à laquelle ils ne savent pas donner un nom. Les hommes d'en bas s'usent ou s'éteignent quand ils ne peuvent monter, ceux d'en haut s'indignent et s'affligent de leur tendre vainement la main, et ceux qui ne veulent aider personne sont dévorés de l'ennui et de l'effroi de la solitude, jusqu'à ce qu'ils retombent dans un abrutissement qui les fait descendre au-dessous des premiers.

Nous étions donc seuls à Majorque, aussi seuls que dans un désert ; et quand la subsistance de chaque jour était conquise, moyennant la guerre aux singes, nous nous asseyions en famille pour en rire autour du poêle. Mais, à mesure que l'hiver avançait, la tristesse paralysait dans mon sein les efforts de gaieté et de sérénité. L'état de notre malade empirait toujours, le vent pleurait dans le ravin, la pluie battait nos vitres, la voix du tonnerre perçait nos épaisses murailles et venait jeter sa note lugubre au milieu des rires et des jeux des enfants. Les aigles et les vautours, enhardis par le brouillard, venaient dévorer nos pauvres passereaux jusque sur le grenadier qui remplissait ma fenêtre. La mer furieuse retenait les embarcations dans les ports ; nous nous sentions prisonniers, loin de tout secours éclairé et de toute sympathie efficace. La mort semblait planer sur nos têtes pour s'emparer de l'un de nous, et nous étions seuls à lui disputer sa proie. Il n'y avait pas une seule créature humaine à notre portée qui n'eût voulu au contraire le pousser vers la tombe pour en finir plus vite avec le prétendu danger

de son voisinage. Cette pensée d'hostilité était affreusement triste. Nous nous sentions bien assez forts pour remplacer les uns pour les autres, à force de soins et de dévouement, l'assistance et la sympathie qui nous étaient déniées. Je crois même que dans de telles épreuves le cœur grandit et l'affection s'exalte, retrempée de toute la force qu'elle puise dans le sentiment de la solidarité humaine. Mais nous souffrions dans nos âmes de nous voir jetés au milieu d'êtres qui ne comprenaient pas ce sentiment, et pour lesquels, loin d'être plaints par eux, il nous fallait ressentir la plus douloureuse pitié.

J'éprouvais d'ailleurs de vives perplexités. Je n'ai aucune notion scientifique d'aucun genre, et il m'eût fallu être médecin et grand médecin pour soigner la maladie dont toute la responsabilité pesait sur mon cœur. Le médecin qui nous voyait, et dont je ne révoque en doute ni le zèle, ni le talent, se trompait, comme tout médecin, même des plus illustres, peut se tromper, et comme, de son propre aveu, tout savant sincère s'est trompé souvent. La bronchite avait fait place à une excitation nerveuse qui produisait plusieurs des phénomènes d'une phthisie laryngée. Le médecin qui avait vu ces phénomènes à de certains moments, et qui ne voyait pas les symptômes contraires, évidents pour moi à d'autres heures, avait prononcé pour le régime qui convient aux phthisiques, pour la saignée, pour la diète, pour le laitage. Toutes ces choses étaient absolument contraires, et la saignée eût été mortelle. Le malade en avait l'instinct, et moi, qui, sans rien savoir de la médecine, ait soigné beaucoup de malades, j'avais le même pressentiment. Je tremblais pourtant de m'en remettre à cet instinct qui pouvait me tromper, et de lutter contre les affirmations d'un homme de l'art ; et, quand je voyais la maladie empirer, j'étais véritablement livré à des angoisses que chacun doit comprendre. Une saignée le sauverait, me disait-on, et, si vous vous y refusez, il va mourir. Pourtant il y avait une voix qui me disait jusque dans mon sommeil : Une saignée le tuerait, et, si tu l'en préserves, il ne mourra pas. Je suis persuadé que cette voix était celle de la Providence, et aujourd'hui que notre ami, la terreur des Majorquins, est reconnu aussi peu phthisique que moi, je remercie le ciel de ne m'avoir pas ôté la confiance qui nous a sauvés.

Quant à la diète, elle était fort contraire. Quand nous en vîmes les mauvais effets, nous nous y conformâmes aussi peu que possible ; mais, malheureusement, il n'y eut guère à opter entre les épices brûlantes du pays et la table la plus frugale. Le laitage, dont nous reconnûmes par la suite l'effet contraire, fut par bonheur assez rare, à Majorque, pour n'en produire aucun. Nous pensions encore à cette époque que le lait ferait merveille, et nous nous tourmentions pour en avoir. Il n'y a pas de vaches dans ces montagnes, et le lait de chèvre qu'on nous vendait était toujours bu en chemin par les enfants qui nous l'apportaient, ce qui n'empêchait pas que le vase ne nous arrivât plus plein qu'au départ. C'était un miracle qui s'opérait tous les matins pour le pieux messager, lorsqu'il avait soin de faire sa prière dans la cour de la Chartreuse, auprès de la fontaine. Pour mettre fin à ces prodiges, nous nous procurâmes une chèvre. C'était bien la plus douce et la plus aimable personne du monde, une belle petite chèvre d'Afrique, au poil ras couleur de chamois, avec une tête sans cornes, le nez très-busqué et les oreilles pendantes. Ces animaux diffèrent beaucoup des nôtres. Ils ont la robe du chevreuil et le profil du mouton ; mais ils n'ont pas la physionomie espiègle et mutine de nos biquettes enjouées. Au contraire, ils semblent pleins de mélancolie. Ces chèvres diffèrent encore des nôtres en ce qu'elles ont les mamelles fort petites

et donnent fort peu de lait. Quand elles sont dans la force de l'âge, ce lait a une saveur âpre et sauvage dont les Majorquins font beaucoup de cas, mais qui nous parut repoussante. Notre amie de la Chartreuse en était à sa première maternité ; elle n'avait pas deux ans, et son lait était fort délicat, mais elle en était fort avare, surtout lorsque, séparée du troupeau avec lequel elle avait coutume, non de gambader (elle était trop sérieuse, trop Majorquine pour cela), mais de rêver au sommet des montagnes, elle tomba dans un spleen qui n'était pas sans analogie avec le nôtre. Il y avait pourtant de bien belles herbes dans le préau, et des plantes aromatiques, naguère cultivées par les chartreux, croissaient encore dans les rigoles de notre parterre : rien ne la consola de sa captivité. Elle errait éperdue et désolée dans les cloîtres, poussant des gémissements à fendre les pierres. Nous lui donnâmes pour compagne une grosse brebis dont la laine blanche et touffue avait six pouces de long, une de ces brebis comme on n'en voit chez nous que sur la devanture des marchands de joujoux ou sur les éventails de nos grand'mères. Cette excellente compagne lui rendit un peu de calme, et nous donna elle-même un lait assez crêmeux. Mais à elles deux, et quoique bien nourries, elles en fournissaient une si petite quantité, que nous nous méfiâmes des fréquentes visites que la *Maria-Antonia*, la *ninna* et la *Catalina* rendaient à notre bétail. Nous le mîmes sous clef dans une petite cour au pied du clocher, et nous eûmes le soin de traire nous-mêmes. Ce lait, des plus légers, mêlé à du lait d'amandes que nous pilions alternativement, mes enfants et moi, faisait une tisane assez saine et assez agréable. Nous n'en pouvions guère avoir d'autre. Toutes les drogues de Palma étaient d'une malpropreté intolérable. Le sucre mal raffiné qu'on y apporte d'Espagne est noir, huileux, et doué d'une vertu purgative pour ceux qui n'en ont pas l'habitude. Un jour, nous nous crûmes sauvés parce que nous aperçûmes des violettes dans le jardin d'un riche fermier. Il nous permit d'en cueillir de quoi faire une infusion, et, quand nous eûmes fait notre petit paquet, il nous le fit payer à raison d'un sou par violette, un sou majorquin, qui vaut trois sous de France.

A ces soins domestiques se joignait la nécessité de balayer nos chambres et de faire nos lits nous-mêmes, quand nous tenions à dormir la nuit ; car la servante majorquine ne pouvait y toucher sans nous communiquer aussitôt, avec une intolérable prodigalité, les mêmes propriétés que mes enfants s'étaient tant réjouis de pouvoir observer sur le dos d'un poulet rôti. Il nous restait à peine quelques heures pour travailler et pour nous promener ; mais ces heures étaient bien employées. Les enfants étaient attentifs à la leçon, et nous n'avions ensuite qu'à mettre le nez hors de notre tanière pour entrer dans les paysages les plus variés et les plus admirables. A chaque pas, au milieu du vaste cadre des montagnes, s'offrait un accident pittoresque, une petite chapelle sur un rocher escarpé, un bosquet de rosages jeté à pic sur une pente lézardée, un ermitage auprès d'une source pleine de grands roseaux, un massif d'arbres sur d'énormes fragments de roches mousseuses et brodées de lierres. Quand le soleil daignait se montrer un instant, toutes ces plantes, toutes ces pierres et tous ces terrains lavés par la pluie, prenaient une couleur éclatante et des reflets d'une incroyable fraîcheur. Nous fîmes surtout deux promenades remarquables.

Je ne me rappelle pas la première avec plaisir, quoiqu'elle fût magnifique d'aspects. Mais notre malade, alors bien portant (c'était au commencement de notre séjour à Majorque), voulut nous accompagner, et en ressentit une fatigue

qui détermina l'invasion de sa maladie. Notre but était un ermitage situé au bord de la mer, à trois milles de la Chartreuse. Nous suivîmes le bras droit de la chaîne. et montâmes de colline en colline, par un chemin pierreux qui nous hachait les pieds, jusqu'à la côte nord de l'île. A chaque détour du sentier, nous eûmes le spectacle grandiose de la mer, vue à des profondeurs considérables, au travers de la plus belle végétation. C'était la première fois que je voyais des rives fertiles, couvertes d'arbres et verdoyantes jusqu'à la première vague, sans falaises pâles, sans grèves désolées, et sans plage limoneuse. Dans tout ce que j'ai vu des côtes de France, même sur les hauteurs de Port-Vendres, où elle m'apparut enfin dans sa beauté, la mer m'a toujours semblé sale ou déplaisante à aborder. Le Lido tant vanté de Venise a des sables d'une affreuse nudité, peuplés d'énormes lézards qui sortent par milliers sous vos pieds, et semblent vous poursuivre de leur nombre toujours croissant comme dans un mauvais rêve. A Royant, à Marseille, presque partout, je crois, sur nos rivages, une ceinture de varechs gluants et une arène stérile nous gâtent les approches de la mer. A Majorque, je la vis enfin comme je l'avais rêvée, limpide et bleue comme le ciel, doucement ondulée comme une plaine de saphir régulièrement labourée en sillons dont la mobilité est inappréciable, vue d'une certaine hauteur, et encadrée de forêts d'un vert sombre. Chaque pas que nous faisions sur la montagne sinueuse nous présentait une nouvelle perspective toujours plus sublime que la dernière. Néanmoins, comme il nous fallut redescendre beaucoup pour atteindre l'ermitage, la rive en cet endroit, quoique très-belle, n'eut pas le caractère de grandeur que je lui trouvai en un autre endroit de la côte, quelques mois plus tard. Les ermites, qui sont établis là au nombre de quatre ou cinq, n'avaient aucune poésie. Leur habitation est aussi misérable et aussi sauvage que leur profession le comporte, et de leur jardin en terrasse, que nous les trouvâmes occupés à bêcher, la grande solitude de la mer s'étend sous leurs yeux ; mais ils nous parurent, personnellement, les plus stupides du monde. Ils ne portaient aucun costume religieux. Le supérieur quitta sa bêche et vint à nous en veste ronde et en pantalon de drap bêge ; ses cheveux courts et sa barbe sale n'avaient rien de pittoresque. Il nous parla des austérités de la vie qu'il menait, et surtout du froid intolérable qui régnait sur ce rivage ; mais, quand nous lui demandâmes s'il y gelait quelquefois, nous ne pûmes jamais lui faire comprendre ce que c'était que la gelée. Il ne connaissait ce mot dans aucune langue, et n'avait jamais entendu parler de pays plus froids que l'île de Majorque. Cependant il avait une idée de la France pour avoir vu passer la flotte qui marcha en 1830 à la conquête d'Alger ; ç'avait été le plus beau, le plus étonnant, on peut dire le seul spectacle de sa vie. Il nous demanda si les Français avaient réussi à prendre Alger, et, quand nous lui eûmes dit qu'ils venaient de prendre Constantine, il ouvrit de grands yeux et s'écria que les Français étaient un grand peuple.

Il nous fit monter à une petite cellule fort malpropre, où nous vîmes le doyen des ermites. Nous le prîmes pour un centenaire, et fûmes surpris d'apprendre qu'il n'avait que quatre-vingts ans. Il était dans un état parfait d'imbécillité, quoiqu'il travaillât encore machinalement à fabriquer des cuillers de bois avec des mains terreuses et tremblantes. Il ne fit aucune attention à nous, quoiqu'il ne fût pas sourd, et, le prieur l'ayant appelé, il souleva une énorme tête qu'on eût prise pour de la cire. et nous montra une face hideuse d'abrutissement. Il y avait toute une vie d'abaissement intellectuel sur cette pauvre figure décomposée, dont je

détournai les yeux avec empressement, comme de la chose la plus effrayante et la plus pénible qui soit au monde. Nous leur fîmes l'aumône, car ils appartiennent à un ordre mendiant, et sont encore en grande vénération parmi les paysans, qui ne les laissent manquer de rien.

En revenant à la Chartreuse, nous fûmes assaillis par un vent violent, qui nous renversa plusieurs fois, et qui rendit notre marche si fatigante, que notre malade en fut brisé.

La seconde promenade eut lieu quelques jours avant notre départ de Majorque, et celle-là m'a fait une impression que je n'oublierai de ma vie. Jamais le spectacle de la nature ne m'a saisi davantage, et je ne sache pas qu'il m'ait saisi à ce point plus de trois ou quatre fois dans ma vie. Les pluies avaient enfin cessé, et le printemps se faisait tout à coup. Nous étions au mois de février ; tous les amandiers étaient en fleurs, et les prés se remplissaient de jonquilles embaumées. C'était, sauf la couleur du ciel et la vivacité des tons du paysage, la seule différence que l'œil pût trouver entre les deux saisons ; car les arbres de cette région sont vivaces pour la plupart. Ceux qui poussent de bonne heure n'ont point à subir les coups de la gelée ; les gazons conservent toute leur fraîcheur, et les fleurs n'ont besoin que d'une matinée de soleil pour mettre le nez au vent. Lorsque notre jardin avait un demi-pied de neige, la bourrasque balançait, sur nos berceaux treillagés, de jolies petites roses grimpantes, qui, pour être un peu pâles, n'en paraissaient pas moins de fort bonne humeur.

Comme, du côté du nord, je regardais la mer de la porte du couvent, un jour que notre malade était assez bien pour rester seul deux ou trois heures, nous nous mîmes enfin en route, mes enfants et moi, pour voir la grève de ce côté-là. Jusqu'alors je n'en avais pas eu la moindre curiosité, quoique mes enfants, qui couraient comme des chamois, m'assurassent que c'était le plus bel endroit du monde. Soit que la visite à l'ermitage, première cause de nos douleurs, m'eût laissé une rancune assez fondée, soit que je ne m'attendisse pas à voir de la plaine un aussi beau déploiement de mer que je l'avais vu du haut de la montagne, je n'avais pas encore eu la tentation de sortir du vallon encaissé de Valldemosa. J'ai dit plus haut qu'au point où s'élève la Chartreuse la chaîne s'ouvre, et qu'une plaine légèrement inclinée monte entre ses deux bras élargis jusqu'à la mer. Or, en regardant tous les jours la mer monter à l'horizon bien au-dessus de cette plaine, ma vue et mon raisonnement commettaient une erreur singulière : au lieu de voir que la plaine montait et qu'elle cessait tout à coup à une distance très-rapprochée de moi, je m'imaginais qu'elle s'abaissait en pente douce jusqu'à la mer, et que le rivage était plus éloigné de cinq à six lieues. Comment m'expliquer, en effet, que cette mer, qui me paraissait de niveau avec la Chartreuse, fût plus bas de deux à trois mille pieds ? Je m'étonnais bien quelquefois qu'elle eût la voix si haute, étant aussi éloignée que je la supposais ; je ne me rendais pas compte de ce phénomène, et je ne sais pas pourquoi je me permets quelquefois de me moquer des bourgeois de Paris, car j'étais plus que simple dans mes conjectures. Je ne voyais pas que cet horizon maritime dont je repaissais mes regards était à quinze ou vingt lieues de la côte, tandis que la mer battait la base de l'île à une demi-heure de chemin de la Chartreuse. Aussi, quand mes enfants m'engageaient à venir voir la mer, prétendant qu'elle était à deux pas, je n'en trouvais jamais le temps, croyant qu'il s'agissait de deux pas d'enfants, c'est-à-dire, dans la réalité, de deux pas de géant ; car on sait que les enfants marchent par la tête,

sans jamais se souvenir qu'ils ont des pieds, et que les bottes de sept lieues du Petit-Poucet sont un mythe pour signifier que l'enfance ferait le tour du monde sans s'en apercevoir.

Enfin je me laissai entraîner par eux, certain que nous n'atteindrions jamais ce rivage fantastique qui me semblait si loin. Mon fils prétendait savoir le chemin ; mais, comme tout est chemin quand on a des bottes de sept lieues, et que depuis longtemps je ne marche plus dans la vie qu'avec des pantoufles, je lui objectai que je ne pouvais pas, comme lui et sa sœur, enjamber les fossés, les haies et les torrents. Depuis un quart d'heure je m'apercevais bien que nous ne descendions pas vers la mer, car le cours des ruisseaux venait rapidement à notre rencontre, et plus nous avancions, plus la mer semblait s'enfoncer et s'abîmer à l'horizon. Je crus enfin que nous lui tournions le dos, et je pris le parti de demander au premier paysan que je rencontrerais, si par hasard il ne nous serait pas possible de rencontrer aussi la mer.

Sous un massif de saules, dans un fossé bourbeux, trois pastourelles, peut-être trois fées travesties, remuaient la crotte avec des pelles pour y chercher je ne sais quel talisman ou quelle salade. La première n'avait qu'une dent, c'était probablement la fée Dentue, la même qui remue ses maléfices dans une casserole avec cette unique et affreuse dent. La seconde vieille était, selon toutes les apparences, Carabosse, la plus mortelle ennemie des établissements orthopédiques. Toutes deux nous firent une horrible grimace. La première avança sa terrible dent du côté de ma fille, dont la fraîcheur éveillait son appétit. La seconde hocha la tête et brandit sa béquille pour casser les reins à mon fils, dont la taille droite et svelte lui faisait horreur. Mais la trosième, qui était jeune et jolie, sauta légèrement sur la marge du fossé, et jetant sa cape sur son épaule, nous fit signe de la main et se mit à marcher devant nous. C'était certainement une bonne petite fée, mais sous son travestissement de montagnarde il lui plaisait de s'appeler Périca.

Périca est la plus gentille créature majorquine que j'aie vue. Elle et ma chèvre sont les seuls êtres vivants qui aient gardé un peu de mon cœur à Valldemosa. La petite fille était crottée comme la petite chèvre eût rougi de l'être ; mais, quand elle eut un peu marché dans le gazon humide, ses pieds nus redevinrent non pas blancs, mais mignons comme ceux d'une Andalouse, et son joli sourire, son babil confiant et curieux, son obligeance désintéressée, nous la firent trouver aussi pure qu'une perle fine. Elle avait seize ans et les traits les plus délicats avec une figure toute ronde et veloutée comme une pêche. C'était la régularité de lignes et la beauté de plans de la statuaire grecque. Sa taille était fine comme un jonc, et ses bras nus couleur de bistre. De dessous son rebozillo de grosse toile sortait sa chevelure flottante et mêlée comme la queue d'une jeune cavale. Elle nous conduisit à la lisière de son champ, puis nous fit traverser une prairie semée et bordée d'arbres et de gros blocs de rocher, et je ne vis plus du tout la mer, ce qui me fit croire que nous entrions dans la montagne, et que la malicieuse Périca se moquait de nous. Mais tout à coup elle ouvrit une petite barrière qui fermait le pré, et nous vîmes un sentier qui tournait autour d'une grosse roche en pain de sucre. Nous tournâmes avec le sentier, et, comme par enchantement, nous nous trouvâmes au-dessus de la mer, au-dessus de l'immensité, avec un autre rivage à une lieue de distance sous nos pieds.

Le premier effet de ce spectacle inattendu fut le vertige, et je commençai par m'asseoir. Peu à peu je me rassurai et m'enhardis jusqu'à descendre le sentier,

quoiqu'il ne fût pas tracé pour des pas humains, mais bien pour des pieds de chèvre. Ce que je voyais était si beau, que pour le coup j'avais, non pas des bottes de sept lieues, mais des ailes d'hirondelle dans le cerveau ; et je me mis à tourner autour des grandes aiguilles calcaires qui se dressaient comme des géants de cinquante et quatre-vingts pieds de haut le long des parois de la côte, cherchant toujours à voir le fond d'une anse qui s'enfonçait sur ma droite dans les terres, et où les barques de pêcheurs paraissaient grosses comme des mouches. Tout à coup je ne vis plus rien devant moi et au-dessous de moi que la mer toute bleue. Le sentier avait été se promener je ne sais où : la Périca criait au-dessus de ma tête, et mes enfants, qui me suivaient à quatre pattes, se mirent à crier plus fort. Je me retournai et je vis ma fille toute en pleurs. Je revins sur mes pas pour l'interroger, et, quand j'eus fait un peu de réflexion, je m'aperçus que la terreur et le désespoir de ces enfants n'étaient pas mal fondés. Un pas de plus, et je fusse descendu beaucoup plus vite qu'il ne fallait, à moins que je n'eusse réussi à marcher à la renverse comme une mouche sur un plafond, car les rochers où je m'aventurais surplomblaient le petit golfe, et la base de l'île était rongée profondément au-dessous.

Quand je vis le danger où j'avais entraîné mes enfants, j'eus une peur épouvantable, et je me dépêchai de remonter avec eux ; mais, quand je les eus mis en sûreté derrière un des pains de sucre, il me prit une nouvelle rage de revoir le fond de l'anse et le dessous de l'excavation. Je n'avais jamais rien vu de semblable à ce que je pressentais là, et mon imagination prenait le grand galop. Je descendis par un autre sentier, m'accrochant aux ronces et embrassant les aiguilles de pierre dont chacune marquait une nouvelle cascade du sentier. Enfin, je commençais à entrevoir la bouche immense de l'excavation où les vagues se précipitaient avec une harmonie étrange. Je ne sais quels accords magiques je croyais entendre, ni quel monde inconnu je me flattais de découvrir, lorsque mon fils, effrayé et un peu furieux, vint me tirer violemment en arrière. Force me fut de tomber de la façon la moins poétique du monde, non pas en avant, ce qui eût été la fin de l'aventure et la mienne, mais assis comme une personne raisonnable. L'enfant me fit de si belles remontrances, que je renonçai à mon entreprise, mais non pas sans un regret qui me poursuit encore ; car mes pantoufles deviennent tous les ans plus lourdes, et je ne pense pas que les ailes que j'eus ce jour-là repoussent jamais pour me porter sur de pareils rivages.

Il est certain cependant, et je le sais aussi bien qu'un autre, que ce qu'on voit ne vaut pas toujours ce qu'on rêve. Mais cela n'est absolument vrai qu'en fait d'art et d'œuvre humaine. Quant à moi, soit que j'aie l'imagination paresseuse à l'ordinaire, soit que Dieu ait plus de talent que moi (ce qui ne serait pas impossible), j'ai le plus souvent trouvé la nature infiniment plus belle que je ne l'avais prévu, et je ne me souviens pas de l'avoir trouvée maussade, si ce n'est à des heures où je l'étais moi-même. Je ne me consolerai donc jamais de n'avoir pas pu tourner le rocher. J'aurais peut-être vu là Amphitrite en personne sous une voûte de nacre et le front couronné d'algues murmurantes.

Au lieu de cela, je n'ai vu que des aiguilles de roches calcaires, les unes montant de ravin en ravin comme des colonnes, les autres pendantes comme des stalactites de caverne en caverne, et toutes affectant des formes bizarres et des attitudes fantastiques. Des arbres d'une vigueur prodigieuse, mais tout déjetés et à moitié déracinés par les vents, se penchaient sur l'abîme, et du fond de cet

abîme une autre montagne s'élevait à pic jusqu'au ciel, une montagne de cristal, de diamant et de saphir. La mer, vue d'une hauteur considérable, produit cette illusion, comme chacun sait, de paraître un plan vertical. L'explique qui voudra. Mes enfants se mirent à vouloir emporter des plantes. Les plus belles liliacées du monde croissent dans ces rochers. A nous trois, nous arrachâmes enfin un oignon d'amaryllis écarlate, que nous ne portâmes point jusqu'à la Chartreuse, tant il était lourd. Mon fils le coupa en morceaux pour montrer à notre malade un fragment, gros comme sa tête, de cette plante merveilleuse. Périca, chargée d'un grand fagot qu'elle avait ramassé en chemin, et dont, avec ses mouvements brusques et rapides, elle nous donnait à chaque instant par le nez, nous reconduisit jusqu'à l'entrée du village. Je la forçai de venir jusqu'à la Chartreuse, pour lui faire un petit présent, que j'eus beaucoup de peine à lui faire accepter. Pauvre petite Périca, tu n'as pas su et tu ne sauras jamais quel bien tu me fis en me montrant parmi les singes une créature humaine douce, charmante et serviable sans arrière-pensée! Le soir, nous étions tout réjouis de ne pas quitter Valldemosa sans avoir rencontré un être sympathique.

Entre ces deux promenades, la première et la dernière que nous fîmes à Majorque, nous en avions fait plusieurs autres que je ne raconterai pas, de peur de montrer à mon lecteur un enthousiasme monotone pour cette nature belle partout, et partout semée d'habitations pittoresques à qui mieux mieux, chaumières, palais, églises, monastères. Si jamais quelqu'un de nos grands paysagistes entreprend de visiter Majorque, je lui recommande la maison de campagne de La Granja de Fortuny, avec le vallon aux cédrats qui s'ouvre devant ses colonnades de marbre, et tout le chemin qui y conduit. Mais, sans aller jusque-là, il ne saurait faire dix pas dans cette île enchantée sans s'arrêter à chaque angle du chemin, tantôt devant une citerne arabe ombragée de palmiers, tantôt devant une croix de pierre, délicat ouvrage du quinzième siècle, et tantôt à la lisière d'un bois d'oliviers. Rien n'égale la force et la bizarrerie de formes de ces antiques pères nourriciers de Majorque. Les Majorquins en font remonter la plantation la plus récente au temps de l'occupation de leur île par les Romains. C'est ce que je ne contesterai pas, ne sachant aucun moyen de prouver le contraire, quand même j'en aurais envie, et j'avoue que je n'en ai pas le moindre désir. A voir l'aspect formidable, la grosseur démesurée et les attitudes furibondes de ces arbres mystérieux, mon imagination les a volontiers acceptés pour des contemporains d'Annibal. Quand on se promène le soir sous leur ombrage, il est nécessaire de bien se rappeler que ce sont là des arbres ; car, si on en croyait les yeux et l'imagination, on serait saisi d'épouvante au milieu de tous ces monstres fantastiques, les uns se courbant vers vous comme des dragons énormes, la gueule béante et les ailes déployées, les autres se roulant sur eux-mêmes comme des boas engourdis, d'autres s'embrassant avec fureur comme des lutteurs géants. Ici c'est un centaure au galop, emportant sur sa croupe je ne sais quelle hideuse guenon ; là un reptile sans nom qui dévore une biche pantelante ; plus loin un satyre qui danse avec un bouc moins laid que lui ; et souvent c'est un seul arbre, crevassé, noueux, tordu, bossu, que vous prendriez pour un groupe de dix arbres distincts, et qui représente tous ces monstres divers, pour se réunir en une seule tête, horrible comme celle des fétiches indiens, et couronnée d'une seule branche verte comme d'un cimier. Les curieux qui jetteront un coup d'œil sur les planches de M. Laurens, ne doivent pas craindre qu'il ait exagéré la physionomie des oliviers

qu'il a dessinés. Il aurait pu choisir des spécimens encore plus extraordinaires, et j'espère que le *Magasin pittoresque*, cet amusant et infatigable vulgarisateur des merveilles de l'art et de la nature, se mettra en route un beau matin pour nous en rapporter quelques échantillons de premier choix.

Mais pour rendre le grand style de ces arbres sacrés d'où l'on s'attend toujours à entendre sortir des voix prophétiques, et le ciel étincelant où leur âpre silhouette se dessine si vigoureusement, il ne faudrait rien moins que le pinceau hardi et grandiose de Rousseau. Les eaux limpides où se mirent les asphodèles et les myrtes, appelleraient Dupré. Des parties plus arrangées et où la nature, quoique libre, semble prendre, par excès de coquetterie, des airs classiques et fiers, tenterait le sévère Corot. Mais pour rendre les adorables *fouillis* où tout un monde de graminées, de fleurs sauvages, de vieux troncs et de guirlandes éplorées se penche sur la source mystérieuse où la cigogne vient tremper ses longues jambes, j'aurais voulu avoir, comme une baguette magique, à ma disposition, le burin de Huet dans ma poche.

Combien de fois, en voyant un vieux chevalier majorquin au seuil de son palais jauni et délabré, n'ai-je pas songé à Decamps, le grand maître de la caricature sérieuse et ennoblie jusqu'à la peinture historique, l'homme de génie qui sait donner de l'esprit, de la gaieté, de la poésie, de la vie en un mot, aux murailles même ! Les beaux enfants basanés qui jouaient dans notre cloître, en costume de moines, l'auraient diverti au suprême degré. Il aurait eu là des singes à discrétion, et des anges à côté des singes, des pourceaux à face humaine, puis des chérubins mêlés aux pourceaux et non moins malpropres ; Périca, belle comme Galathée, crottée comme un barbet, et riant au soleil comme tout ce qui est beau sur la terre.

Mais c'est vous, Eugène, mon vieux ami, mon cher artiste, que j'aurais voulu mener la nuit dans la montagne lorsque la lune éclairait l'inondation livide. Ce fut une belle campagne où je faillis être noyé avec mon pauvre enfant de quatorze ans, mais où le courage ne lui manqua pas, non plus qu'à moi la faculté de voir comme la nature s'était faite ce soir-là archi-romantique, archi-folle et archi-sublime.

Nous étions partis de Valldemosa, l'enfant et moi, au milieu des pluies de l'hiver, pour aller disputer le pianino de Pleyel aux féroces douaniers de Palma. La matinée avait été assez belle et les chemins praticables ; mais, pendant que nous courions par la ville, l'averse recommença de plus belle. Ici, nous nous plaignons de la pluie, et nous ne savons ce que c'est : nos plus longues pluies ne durent pas deux heures ; un nuage succède à un autre, et, entre les deux, il y a toujours un peu de répit. A Majorque, un nuage permanent enveloppe l'île, et s'y installe jusqu'à ce qu'il soit épuisé ; cela dure quarante, cinquante heures, voire quatre et cinq jours, sans interruption aucune et même sans diminution d'intensité. Nous remontâmes, vers le coucher du soleil, dans le birlocho, espérant arriver à la Chartreuse en trois heures. Nous en mîmes sept, et faillîmes coucher avec les grenouilles, au sein de quelque lac improvisé. Le birlocho était d'une humeur massacrante ; il avait fait mille difficultés pour se mettre en route : son cheval était déferré, son mulet boiteux, son essieu cassé, que sais-je ? Nous commencions à connaître assez le Majorquin pour ne pas nous laisser convaincre, et nous le forçâmes de monter sur son brancard, où il fit la plus triste mine du monde pendant les premières heures. Il ne chantait pas, il refusait nos cigares ; il ne

jurait même pas après son mulet, ce qui était bien mauvais signe ; il avait la mort dans l'âme. Espérant nous effrayer, il avait commencé par prendre le plus mauvais des sept chemins à lui connus. Ce chemin s'enfonçant de plus en plus, nous eûmes bientôt rencontré le torrent, et nous y entrâmes, mais nous n'en sortîmes pas. Le bon torrent, mal à l'aise dans son lit, avait fait une pointe sur le chemin, et il n'y avait plus de chemin, mais bien une rivière dont les eaux bouillonnantes nous arrivaient de face, à grand bruit et au pas de course. Quand le malicieux birlocho, qui avait compté sur notre pusillanimité, vit que notre parti était pris, il perdit son sang-froid et commença à pester et à jurer à faire crouler la voûte des cieux. Les rigoles de pierres taillées qui portent les eaux de source à la ville s'étaient si bien enflées, qu'elles avaient crevé comme la grenouille de la fable. Puis, ne sachant où se promener, elles s'étaient répandues en flaques, puis en mares, puis en lacs, puis en bras de mer sur toute la campagne. Bientôt le birlocho ne sut plus à quel saint se vouer ni à quel diable se damner. Il prit un bain de jambes qu'il avait assez bien mérité, et dont il nous trouva peu disposés à le plaindre. La brouette fermait très-bien, et nous étions encore à sec ; mais d'instant en instant, au dire de mon fils, *la marée montait* ; nous allions au hasard, recevant des secousses effroyables, et tombant dans des trous dont le dernier semblait toujours devoir nous donner la sépulture. Enfin, nous penchâmes si bien, que le mulet s'arrêta comme pour se recueillir avant de rendre l'âme : le birlocho se leva et se mit en devoir de grimper sur la berge du chemin qui se trouvait à la hauteur de sa tête ; mais il s'arrêta en reconnaissant, à la lueur du crépuscule, que cette berge n'était autre chose que le canal de Valldemosa, devenu fleuve, qui de distance en distance se déversait en cascade sur notre sentier, devenu fleuve aussi à un niveau inférieur. Il y eut là un moment tragi-comique. J'avais un peu peur pour mon compte, et grand'peur pour mon enfant. Je le regardai ; il riait de la figure du birlocho, qui, debout, les jambes écartées sur son brancard, mesurait l'abîme, et n'avait plus la moindre envie de s'amuser à nos dépens.

Quand je vis mon fils si tranquille et si gai, je repris confiance en Dieu. Je sentis qu'il portait en lui l'instinct de sa destinée, et je m'en remis à ce pressentiment que les enfants ne savent pas dire, mais qui se répand comme un nuage ou comme un rayon de soleil sur leur front. Le birlocho, voyant qu'il n'y avait pas moyen de nous abandonner à notre malheureux sort, se résigna à le partager, et devenant tout à coup héroïque : — N'ayez pas peur, mes enfants ! nous dit-il d'une voix paternelle ; — puis il fit un grand cri, et fouetta son mulet, qui trébucha, s'abattit, se releva, trébucha encore, et se releva enfin à demi noyé. La brouette s'enfonça de côté : Nous y voilà ! se rejeta de l'autre côté : Nous y voilà encore ! fit des craquements sinistres, des bonds fabuleux, et sortit enfin triomphante de l'épreuve, comme un navire qui a touché les écueils sans se briser.

Nous paraissions sauvés, nous étions à sec ; mais il fallut recommencer cet essai de voyage nautique en carriole une douzaine de fois avant de gagner la montagne. Enfin nous atteignîmes la rampe ; mais là le mulet, épuisé d'une part, et de l'autre effarouché par le bruit du torrent et du vent dans la montagne, se mit à reculer jusqu'au précipice. Nous descendîmes pour pousser chacun une roue, pendant que le birlocho tirait maître Aliboron par ses longues oreilles. Nous descendîmes ainsi je ne sais combien de fois, et, au bout de deux heures d'ascen-

sion, pendant lesquelles nous n'avions pas fait une demi-lieue, le mulet s'étant acculé sur le pont et tremblant de tous ses membres, nous prîmes le parti de laisser là l'homme, la voiture et la bête, et de gagner la Chartreuse à pied. Ce n'était pas une petite entreprise. Le sentier rapide était un torrent impétueux contre lequel il fallait lutter avec de bonnes jambes. D'autres menus torrents improvisés, descendant du haut des rochers à grand bruit, débusquaient tout d'un coup à notre droite, et il fallait souvent se hâter pour passer avant eux, ou les traverser à tout risque, dans la crainte qu'en un instant ils ne devinssent infranchissables. La pluie tombait à flots; de gros nuages plus noirs que l'encre voilaient à chaque instant la face de la lune; et alors, enveloppés dans des ténèbres grisâtres et impénétrables, courbés par un vent impétueux, sentant la cime des arbres se plier jusque sur nos têtes, entendant craquer les sapins et rouler les pierres autour de nous, nous étions forcés de nous arrêter pour attendre, comme disait un poëte narquois, que Jupiter eût mouché la chandelle. C'est dans ces intervalles d'ombre et de lumière que vous eussiez vu, Eugène, le ciel et la terre pâlir et s'illuminer tour à tour des reflets et des ombres les plus sinistres et les plus étranges. Quand la lune reprenait son éclat et semblait vouloir régner dans un coin d'azur rapidement balayé devant elle par le vent, les nuées sombres arrivaient comme des spectres avides pour l'envelopper dans les plis de leurs linceuls. Ils couraient sur elle et quelquefois se déchiraient pour nous la montrer plus belle et plus secourable. Alors la montagne ruisselante de cascades et les arbres déracinés par la tempête nous donnaient l'idée du chaos. Nous pensions à ce beau sabbat que vous avez vu dans je ne sais quel rêve et que vous avez esquissé avec je ne sais quel pinceau trempé dans les ondes rouges et bleues du Phlégéton et de l'Erèbe. Et à peine avions-nous contemplé ce tableau infernal qui posait en réalité devant nous, que la lune, dévorée par les monstres de l'air, disparaissait et nous laissait dans des limbes bleuâtres, où nous semblions flotter nous-mêmes comme des nuages, car nous ne pouvions même pas voir le sol où nous hasardions les pieds. Enfin nous atteignîmes le pavé de la dernière montagne, et nous fûmes hors de danger en quittant le cours des eaux. La fatigue nous accablait, et nous étions nu-pieds, ou peu s'en faut; nous avions mis trois heures à faire cette dernière lieue.

Mais les beaux jours revinrent, et le steamer majorquin put reprendre ses courses hebdomadaires à Barcelone. Notre malade ne semblait pas en état de soutenir la traversée, mais il semblait également incapable de supporter une semaine de plus à Majorque. La situation était effrayante; il y avait des jours où je perdais l'espoir et le courage. Pour nous consoler, la Maria-Antonia et ses habitués du village répétaient en chœur autour de nous les discours les plus édifiants sur la vie future. Ce phthisique, disaient-ils, va aller en enfer, d'abord parce qu'il est phthisique, ensuite parce qu'il ne se confesse pas. S'il en est ainsi, quand il sera mort, nous ne l'enterrerons pas en terre sainte, et comme personne ne voudra lui donner la sépulture, ses amis s'arrangeront comme ils pourront. Il faudra voir comment ils se tireront de là; pour moi, je ne m'en mêlerai pas, — ni moi, — ni moi, et amen!

Enfin nous partîmes, et j'ai dit quelle société et quelle hospitalité nous trouvâmes sur le navire majorquin. Quand nous entrâmes à Barcelone, nous étions si pressés d'en finir pour toute l'éternité avec cette race inhumaine, que je n'eus pas la patience d'attendre la fin du débarquement. J'écrivis un billet au commandant de la station, M. Belvès, et le lui envoyai par une barque. Quelques instants

après, il vint nous chercher dans son canot, et nous nous rendîmes à bord du *Méléagre*. En mettant le pied sur ce beau brick de guerre, tenu avec la propreté et l'élégance d'un salon, en nous voyant entourés de figures intelligentes et affables, en recevant les soins généreux et empressés du commandant, du médecin, des officiers et de tout l'équipage ; en serrant la main de l'excellent et spirituel consul de France, M. Gautier d'Arc, nous sautâmes de joie sur le pont en criant du fond de l'âme : Vive la France ! Il nous semblait avoir fait le tour du monde et quitter les sauvages de la Polynésie pour le monde civilisé.

Et la morale de cette narration, puérile peut-être, mais sincère, c'est que l'homme n'est pas fait pour vivre avec des arbres, avec des pierres, avec le ciel pur, avec la mer azurée, avec les fleurs et les montagnes, mais bien avec les hommes ses semblables. Dans les jours orageux de la jeunesse, on s'imagine que la solitude est le grand refuge contre les atteintes, le grand remède aux blessures du combat ; c'est une grave erreur, et l'expérience de la vie nous apprend que là où l'on ne peut vivre en paix avec ses semblables, il n'est point d'admiration poétique ni de jouissances d'art capables de combler l'abîme qui se creuse au fond de l'âme. J'avais toujours rêvé de vivre au désert, et tout rêveur bon enfant avouera qu'il a eu la même fantaisie. Mais croyez-moi, mes frères, nous avons le cœur trop aimant pour nous passer les uns des autres, et ce qui nous reste de mieux à faire, c'est de nous supporter mutuellement ; car nous sommes comme ces enfants d'un même sein qui se taquinent, se querellent, se battent même, et ne peuvent cependant pas se quitter.

George Sand.

LA HOLLANDE.

II.[1]

ANCIENNE LITTÉRATURE.

Diverses tribus ont passé sur le sol des Pays-Bas ; trois races principales l'ont peuplé : celle des Saxons, des Francs et des Frisons. Les Saxons, dit un historien allemand, forcés de quitter leur patrie, donnèrent à la province qu'ils envahirent le nom de Flandre, dérivation de l'épithète de flamands (fugitifs), qui exprimait leur situation. D'autres Saxons se répandirent dans les districts de Drenthe et de l'Overyssel, qui forment aujourd'hui deux provinces du royaume de Hollande. Les Francs se fixèrent d'abord dans le Brabant, et, au VIIIe et au IXe siècle, étendirent leur domination sur une partie du sol conquis par les Frisons, qui furent alors refoulés sur les côtes de la mer du Nord (2). La fusion des idiomes de ces trois peuples forma l'ancien néerlandais, et de ce dialecte primitif, grossier, dont on n'a pas de monument écrit, mais qui subsiste encore parmi le bas peuple de quelques provinces, surgit peu à peu la langue littéraire, la langue écrite, que l'on divise encore en deux dialectes, le hollandais et le flamand. Le hollandais est resté plus près de la source, le flamand a été altéré par l'influence de la France. Ces deux dialectes ne diffèrent cependant entre eux que par certaines locutions et par des terminaisons de mots ; leurs racines sont restées les mêmes, leur syntaxe est aussi la même, et qui comprend l'un comprend sans difficulté l'autre. Les

(1) Voyez la livraison du 31 décembre.
(2) Mone, *Niederlandsche Volkslitteratur.*

nuances légères qui les séparent sont du reste assez récentes ; au moyen âge, elles n'existaient pas encore. Les œuvres écrites à cette époque à Gand ou à Amsterdam sont rangées dans la même catégorie. Maerlandt, né en Flandre, et Melis Stoke, né en Hollande, sont inscrits l'un comme l'autre dans les rangs d'une littérature que nous ne connaissons que sous le nom de littérature hollandaise.

Cette littérature a beaucoup imité et peu inventé. Placée entre le génie de deux grands peuples qui devaient nécessairement la dominer, trop faible pour se développer et s'affermir d'elle-même, pour surmonter les circonstances qui pouvaient arrêter ses progrès, elle a été tour à tour sous l'influence de la France et de l'Allemagne, plus souvent cependant sous celle de la France, et par contrecoup sous celle de l'Espagne et de l'Italie, comme un habile écrivain l'a tout récemment démontré (1).

Dès ses premières tentatives, et pour ainsi dire à son point de départ même, la littérature hollandaise fut entravée par le morcellement des Pays-Bas, par leur division en comtés et en petites principautés, chacun de ces petits Etats s'isolant des autres et se formant un dialecte et une littérature à part. En 1383, les diverses provinces furent réunies sous une même domination ; mais cette domination était celle des ducs de Bourgogne. Ce fut pour la littérature de Hollande un malheur plus grand encore. L'élément germanique, l'esprit national de cette littérature, fut alors violemment comprimé par l'autorité française. La langue du souverain devint en peu de temps celle des principaux fonctionnaires et des classes élevées. C'était dans cette langue que le prince rendait ses arrêts et que toutes les affaires importantes du pays étaient traitées. Du domaine de la politique, elle passa peu à peu dans les habitudes de la vie privée, et la langue hollandaise, vaincue et refoulée par cette puissante rivale, ne trouva de refuge qu'au sein du peuple et des classes intermédiaires.

Quand Maximilien Ier devint maître des Pays-Bas par son mariage avec Marie de Bourgogne, il essaya vainement de rendre quelque autorité à la langue primitive de ces provinces. Pour la relever de l'espèce d'asservissement où l'avait jetée dans le cours d'un siècle la domination bourguignonne, il eût fallu lui prêter un appui énergique et soutenu. Charles-Quint, successeur de Maximilien, n'eut sans doute jamais l'idée d'entreprendre une pareille tâche. Dans sa jeunesse, il ne savait lui-même pas l'allemand, et Philippe II, qui devint après lui souverain des Pays-Bas, s'inquiétait fort peu du langage usité dans cette partie lointaine de ses Etats, pourvu que ce langage fût soumis et orthodoxe. Cependant, sous son règne rigoureux, une ère nouvelle se prépare ; la réformation, qui depuis plusieurs années gagnait sourdement et peu à peu l'esprit du peuple, éclate tout à coup, et les mesures de violence employées pour en comprimer les progrès ne font que lui donner plus de force. En 1579, les cinq provinces de Seelande, Utrecht, Gueldre, Frise et Hollande se déclarent, par le traité d'Utrecht (2), indépendantes de

(1) Declercq, *Verhandeling ter beantwoording der vraag welk en invloed*, etc., 2e édit., Amsterdam, 1826.

(2) L'original de ce traité, qui occupe une place si importante dans l'histoire des Pays-Bas, se trouve maintenant dans les archives de La Haye. C'est un long et large parchemin, où il y a seulement une clause de quelques lignes ; tout le reste est couvert de signatures. Le savant M. de Jonge est parvenu à déchiffrer toutes ces signatures, et en a publié un *fac-simile* très-curieux.

l'Espagne ; en 1580, la province d'Overyssel, et en 1594 celle de Groningue, s'associent au même traité. De cette époque date tout à la fois l'affranchissement religieux, politique et littéraire de la partie septentrionale des Pays-Bas ; de cette époque date aussi la formation de la république, à laquelle la province la plus étendue, la plus riche, la province de Hollande, donna son nom. Quant aux provinces méridionales, on sait qu'elles restèrent sous la domination de l'Espagne, et l'action continue du français enfanta dans quelques-uns de ces districts le dialecte bâtard qu'on appelle wallon.

Toute l'ancienne littérature de la Hollande se compose d'imitations ou de traductions. Tous les anciens romans de chevalerie se retrouvent là, en vers ou en prose : les romans du cycle d'Arthur et du cycle de Charlemagne, les épopées naïves où les héros antiques figurent sous un vêtement de baronnet, les contes facétieux de France et les mélancoliques légendes d'Allemagne, tout a été consciencieusement reproduit en hollandais. Et à voir ce pays mettre ainsi en tête de sa littérature le catalogue de tous ces poëmes et romans populaires du moyen âge, on pourrait le croire très-romantique. Tant s'en faut, hélas ! et je le dis à regret, la Hollande n'est nullement romantique.

Que ceux dont l'esprit se tourne de préférence vers les merveilleuses inventions de la poésie populaire ne s'attendent pas à trouver ici ces légions de fées, de sylphes, de génies terrestres et aériens qui peuplent les vastes contrées de l'Orient et les mélancoliques solitudes du Nord. Il est vrai que cette mythologie d'une race primitive et poétique a été introduite en Hollande. Il est vrai, comme l'a dit un écrivain, que sur les bords de l'Amstel, comme sur les bords de l'Elbe, on a cru aux elfes qui dansent le soir dans les prairies, aux nixes habitants des eaux, qui entraînent les jeunes filles dans leurs grottes de cristal. Mais ces créations fabuleuses ont disparu bien vite devant l'austère réalité. Le merveilleux enfanté par l'imagination de l'homme ne subsiste pas longtemps, s'il n'est soutenu par l'événement irrégulier que l'ignorance appelle un phénomène, ou par l'aspect d'une nature étrange et mystérieuse. Placez en face d'une telle nature l'homme simple et impressionnable qui ne connaît encore ni les lois de la physique ni celles de l'astronomie, et qui pourtant veut se rendre compte des choses singulières qu'il observe : soudain vous allez avoir les symboles fantastiques de l'antiquité et du moyen âge. Le volcan s'allume, la terre s'ébranle : ce sont les Titans enfermés dans le sein des montagnes qui se tournent sur le flanc et cherchent à respirer. Le tonnerre gronde : c'est le dieu Thor qui se promène sur son char d'airain attelé de deux boucs. Les Pyrénées étonnent, par leurs longues ondulations et leur cime imposante, le regard du voyageur : c'est Hercule qui a entassé l'une sur l'autre ces masses de terre pour faire le tombeau de sa bien-aimée Pyrène. En Allemagne, la petite crevasse noire qui s'ouvre dans l'intérieur des montagnes conduit à une route profonde où habitent les nains gardiens des trésors ; en Suède, les lacs cachent dans leur enceinte des villes englouties pour leurs péchés ; en Norvége, les longues et sombres forêts de sapins sont peuplées d'une foule de petits êtres dangereux à rencontrer. Ici un roc fourchu apparaît sur la crête d'une montagne, et le peuple raconte que Roland, dans sa colère, l'a fendu de son épée. Là on distingue sur une dalle une empreinte pareille à celle d'un pied de cheval : c'est le coursier de saint Olaf qui y a laissé cette trace de son passage. Le bruit du Rhin, au détour de Lurley, c'est le soupir d'amour d'une magicienne. Les blocs ératiques disséminés dans les plaines de la Scanie sont les pierres que les géants se jetaient

à la tête dans leurs jeux et dans leurs luttes, et les nuages flottants sur les collines de l'Écosse cachent dans leurs replis la grande ombre de Fingal.

Mais en Hollande il n'y a ni rochers, ni forêts, ni montagnes, rien qui étonne l'imagination, rien qui jette dans l'esprit cette mystérieuse terreur d'où naît le conte fantastique et la légende populaire. Là, l'homme a lui-même coupé, desséché et pour ainsi dire formé le sol qu'il occupe ; il en connaît la surface et le fond, et il sait bien qu'il n'y a là ni sylphes ni fées ; il sait comment il a été lui-même l'unique magicien de cette terre difficile à cultiver, comment il l'a épurée par des canaux et préservée de l'inondation par des digues. Chaque jour encore il est obligé d'y travailler, et ce travail matériel, continu, ne lui permet guère de rêver. Les romans féeriques, les poëmes chevaleresques traduits du français et de l'allemand, firent, il est vrai, pendant deux ou trois siècles, les délices de la noblesse hollandaise ; mais à côté de cette classe riche et galante qui aimait les récits de batailles et de tournois, les descriptions vraies ou fictives des cours étrangères et les aventures de voyage ou d'amour, il y en avait une autre plus nombreuse, et dont la fortune, l'influence, allaient toujours en augmentant : c'était la bourgeoisie. Dès le XIII[e] siècle, le commerce et l'industrie lui avaient donné un ascendant qu'elle était loin encore d'avoir dans les autres pays. Bruges était un vaste entrepôt de toutes sortes de denrées ; Gand avait le langage haut et fier, et quand on parlait de la province de Hollande, on l'appelait la Hollande la riche (1). Or, tous ces bons bourgeois, tous ces honnêtes merciers et tisserands dont la grande affaire était de fabriquer de bonnes marchandises et de les vendre au meilleur prix possible, comprenaient fort peu le bonheur de s'en aller sur les grandes routes chercher les aventures, les batailles, contre les dragons et les enchanteurs, les pérégrinations à travers le monde, pour retrouver une belle inconnue, et toutes les autres charmantes fictions des romans de chevalerie. Quand ils avaient fermé leur comptoir et tiré le verrou sur leur porte, si le soir, assis au milieu des leurs, la fantaisie leur venait de lire, il leur fallait des ouvrages plus positifs. De son côté, le clergé ne lisait guère, ou du moins ne devait décemment lire que des livres de piété, des légendes de saints, et quant au bas peuple, il était trop ignorant pour s'enquérir des manuscrits.

La littérature chevaleresque et galante, ou, pour nous exprimer plus nettement, la littérature romantique n'était donc acceptée que par la noblesse. Ce n'était pas assez pour lui donner une existence durable. De bonne heure il se forma une littérature anti-romantique dont Maerlant fut le chef. C'était un honnête greffier de la petite ville de Damme, qui vivait vers le milieu du XIII[e] siècle. Il se prit d'une vertueuse indignation contre les poëmes fabuleux que l'on traduisait alors en hollandais. A chaque instant il y revient, il les attaque, il les signale au mépris ou à l'animadversion de ses lecteurs. En même temps il s'efforce de ramener par ses ouvrages la littérature dans une autre voie. Il traduit sous le titre de *Riimbibel* (*Bible rimée*) la *Historia scolastica* de Pierre Commestor ; sous le titre de *Bes-*

(1) Dans l'épitaphe de Jean II de Valenciennes, qui mourut en 1306, il est dit :

CHY GIST LE GENTIL JEAN DE PARIS,
JADIS EUST DESSOUS LUI COMPRIS
QUATRE PAYS DE GRANDE NOBLESSE ;
C'EST HAYNAU, COME BIEN APRIS,
ZEELANDE ET FRISE, QUE MOULT PRIS,
ET HOLLANDE PLEIN DE RICHESSE.

tiaris, le *Liber rerum*, attribué à Albert-le-Grand, *la Vie de Saint François*, et le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais. Les ouvrages de Maerlant eurent une grande vogue parmi les graves familles marchandes des Pays-Bas, et on le surnomma le père de la poésie. A la même époque vivait, dans les Etats du comte Florens V, un clerc nommé Melis Stoke, qui écrivait une chronique rimée de Hollande. Dès ce jour, les œuvres romantiques des trouvères et des *minnesingers* furent moins lues encore que par le passé. La Hollande venait de trouver, dans les œuvres de Stoke et de Maerlant, les éléments de sa poésie future, poésie sèche, mesurée, didactique, qui s'appuie sur la Bible et sur les livres de morale, et se distrait de son enseignement dogmatique par quelque page d'histoire nationale, ou quelques innocentes descriptions de paysages.

Toute cette première époque de la littérature hollandaise n'est intéressante à étudier que sous le rapport philologique, car elle ne présente, comme nous venons de le voir, que des traductions ou des imitations. Cependant il y a là deux poëmes dont on n'a pas encore trouvé les originaux, et dont on peut, jusqu'à nouvelle information, faire honneur à la Hollande ; l'un a pour titre : *Elegast et Charlemagne* ; l'autre est un roman du *Renard* qui ne ressemble pas aux nôtres.

Le poëme d'*Elegast* est le récit d'une de ces mille aventures attribuées à Charlemagne par les chroniqueurs et les légendaires du moyen âge. L'archevêque Turpin a, comme on le sait, conté d'étranges choses sur l'illustre empereur ; les poëtes franco-normands l'ont fait voyager en Palestine (1) ; les poëtes allemands le font revivre dans l'une des grottes du Wunderberg, et Pétrarque, le doux et mélodieux Pétrarque, a employé deux pages de son élégant latin à écrire l'histoire de l'anneau merveilleux qui enchaînait Charlemagne près du cadavre d'une femme chérie. Mais jusqu'à présent, on ne nous avait pas dit que ce héros de tant de nobles épopées, ce chef des douze pairs, ce roi de chevalerie, se fût fait voleur, et qui plus est, voleur de grands chemins. Or, voilà précisément ce que nous raconte le poëte hollandais. Dès le premier vers, l'auteur dit que c'est une véritable histoire (2) ; ainsi, il ne s'agit pas de plaisanter.

C'est le soir : Charlemagne vient de s'endormir, quand tout à coup il est réveillé par la voix d'un ange, qui lui crie : Lève-toi, noble Charles, prends tes vêtements, tes armes, et va-t-en voler cette nuit ; c'est Dieu qui te l'ordonne par ma bouche, et si tu ne m'obéis pas, tu es mort.—Tiens, dit l'empereur, quel étrange rêve je viens de faire ! — Et là-dessus, il se tourne de l'autre côté et se rendort de nouveau ; mais voilà que l'ange l'appelle une seconde fois, plus haut encore que la première, et lui ordonne impérieusement de se lever et d'aller voler. — Moi, voler ! répond le bon Charlemagne, mais il n'y a pas sur la terre un roi ou un comte plus riche que moi ; depuis Cologne jusqu'à Rome, tout appartient à l'empereur ; je règne sur les rives sauvages du Danube, sur la Galice et sur l'Espagne. Qu'ai-donc fait, malheureux homme que je suis, pour que Dieu me commande de voler ?

Là-dessus, il essaie encore de fermer les yeux, mais l'ange qui veut remplir sa

(1) *Travels of Charlemagne*, publiés par M. F. Michel.

(2) Een vraie historie ende al waer
Mach ic u tellen.

Et plus loin :
Hoort hier wonder ende waerhede.

mission ne le quitte pas, et insiste si vivement, qu'à la fin Charles désespéré s'écrie : Eh bien ! soit ; je suivrai l'ordre de Dieu et je me ferai voleur, dussé-je être pendu par la gorge (1) ! Il se lève, s'habille, prend ses armes qui étaient toujours posées près de son lit, passe au milieu de ses gens qui dorment d'un profond sommeil, descend à l'écurie, selle son cheval et se dirige vers la forêt, la tête baissée, le cœur désolé de l'ordre fatal auquel il doit obéir. Chemin faisant, il se rappelle qu'il a banni de sa présence, pour une faute de peu d'importance, le chevalier Elegast, et s'apitoie sur son sort. Elegast attend les passants sur la grande route, et respecte le pèlerin, le marchand, mais il ne ménage ni les évêques, ni les chanoines, ni les abbés, ni le pape ; tout ce qu'il peut leur prendre, il le prend sans pitié.

Ainsi rêvant et soupirant, Charles s'avance dans la forêt, et tout à coup il aperçoit un chevalier couvert d'une armure noire, portant un casque noir et monté sur un cheval noir. Ce chevalier l'arrête et lui dit d'une voix impérieuse : Qui es-tu? Où vas-tu ? Comment se nomme ton père ?— A ces mots Charlemagne reprend sa fierté d'empereur : — Jamais personne, s'écrie-t-il, ne m'a contraint de faire ce qui ne me plaisait point ! Je ne te dirai pas qui je suis, mais nous combattrons l'un contre l'autre, et le vainqueur dictera ses conditions au vaincu. —Le défi est accepté ; les deux champions font reculer leurs chevaux, puis fondent l'un sur l'autre avec impétuosité. Après une lutte violente, le chevalier noir est vaincu ; il avoue alors son nom et sa profession de voleur, c'est Elegast ; puis il invite son adversaire à montrer la même franchise, et l'empereur répond naïvement : — Moi, j'ai coutume aussi de voler, je vole les églises et les cloîtres, les grands et les petits. Il n'est si pauvre homme au monde de qui je ne tire quelque chose, et dont je ne puisse prendre le bien plutôt que de lui donner le mien. Mais à présent, si vous m'en croyez, nous irons prendre le plus riche trésor qui existe. — Lequel ? demande Elegast. — Celui de l'empereur. — Non pas ! s'écrie le vertueux voleur ; quoique l'empereur m'ait enlevé ce que je possédais, quoiqu'il ait été injuste et cruel envers moi, je n'en suis pas moins son fidèle sujet, et j'aurais honte de lui nuire. Allons plutôt dans la demeure d'Eggerich, le beau-frère de Charles ; c'est un méchant homme qui a déjà commis de nombreuses trahisons et qui ne mérite pas de vivre ; nous pouvons sans scrupule lui enlever son trésor.

Charles accepte et suit son étrange compagnon, touché de sa fidélité de sujet et déplorant son sort de voleur. Ils arrivent au milieu de la nuit à la porte d'Eggerich ; Elegast place Charlemagne en sentinelle, et franchit l'enceinte de l'habitation. En passant, il arrache une plante qu'il porte à sa bouche, et c'est une de ces plantes merveilleuses qui font comprendre à l'homme le langage des animaux. Elegast entend les coqs qui crient, les chiens qui aboient et qui racontent, *dans leur latin* (dit le poëte), que Charlemagne est à la porte. Il accourt tout effaré annoncer cette nouvelle à Charlemagne lui-même qui le raille de sa vaine frayeur. Elegast rentre dans la demeure qu'il veut piller, il pénètre jusque dans la chambre d'Eggerich, et il entend le chevalier félon qui dit à sa femme le projet qu'il a formé de tuer l'empereur, et lui nomme les hommes choisis pour commettre ce régicide. Sa femme, à cet aveu, pousse un cri d'horreur, et Eggerich la frappe si rudement au visage, que le sang en jaillit jusque sur les mains d'Elegast.

(1) Al soud ic hanghen bi der kele.

Elegast sort, emportant la selle et l'épée du perfide Eggerich, puis il s'en va conter avec douleur à Charlemagne l'affreux secret qu'il vient d'entendre. — Allez trouver demain matin l'empereur, lui dit Charlemagne ; apprenez-lui ce que vous avez découvert ; il sera touché de votre fidélité, et, s'il en doutait encore, je serais là pour l'attester. — Elegast promet de suivre ce conseil, quoiqu'il redoute de braver la colère de son souverain et de reparaître devant lui. Charlemagne le quitte, rentre dans son palais, fait réveiller ses gens, ordonne qu'on range dans la grande salle une troupe de *Vransoys* et de *Bollonoys*. Vers le matin arrive Eggerich avec une suite nombreuse; on l'arrête, on fouille l'un après l'autre chacun de ceux qui l'accompagnent, et on trouve sous leurs vêtements des poignards et des hallebardes. Eggerich, accusé de trahison, cherche en vain à se disculper. Elegast paraît, le défie au combat, le terrasse, lui fend la tête. Les compagnons du traître sont mis à mort; Elegast rentre en grâce, et, pour prix de sa fidélité, épouse la veuve de celui dont il a découvert le complot.

Ainsi finit cette étrange histoire dont nulle traduction ne peut rendre le style naïf. La tradition populaire d'après laquelle le poëme a été composé, est, à ce qu'il semble, très-ancienne et a été répandue au loin, car on la retrouve en Danemark, et la bibliothèque d'Arras possède un manuscrit sur ce sujet. Quant à l'espèce d'épopée aventureuse que nous venons d'analyser, on ne la connaît que d'après deux exemplaires de deux éditions différentes dont l'un existe à la bibliothèque de La Haye, et l'autre à celle de Berlin. M. Hoffmann de Fallersleben l'a réimprimée récemment dans ses *Horæ belgicæ*.

Le second poëme, dont les Hollandais prétendent avoir eux-mêmes inventé la forme et les principaux détails, est une charmante variante du roman du *Renard*, l'une des traditions les plus populaires du moyen âge. Pas une contrée qui n'ait été occupée de cette tradition, pas une langue européenne dans laquelle elle n'ait été reproduite. Les trouvères de France et les scaldes du Nord l'ont racontée longuement (1) ; les savants en ont retrouvé les traces dans les fables de l'Orient (2) ; Goethe lui a prêté le charme de ses beaux vers, et dans plusieurs de nos provinces, dans les plaines de l'Alsace, et dans les châlets de la Franche-Comté, je me rappelle bien avoir entendu conter plus d'une fois, par les bonnes gens du peuple, les méchants tours du renard et la grosse niaiserie de l'ours et du loup vorace, ses ennemis. Pour que rien ne manquât à la gloire de cette histoire populaire, elle est entourée de nuages comme les plus grandes gloires de ce monde. On ne sait d'où elle vient, quand elle est née, comment elle a grandi ; quatre ou cinq pays se disputent son origine, comme les villes de la Grèce se sont disputé l'honneur d'avoir donné le jour à Homère, et les érudits en sont encore à demander si cette Iliade de l'Ulysse rusé des animaux a été enfantée par le génie d'un seul homme, si elle est venue au monde d'un seul jet, ou si elle a été peu à peu composée de divers épisodes par divers écrivains. Les uns, tels que M. Saint-Marc Girardin, qui a publié à ce sujet une éloquente dissertation, pensent que cette épopée cache sous son vêtement d'emprunt un fait historique ; d'autres la regardent tout simplement comme une spirituelle fiction. A Dieu ne

(1) Le roman du *Renard* a été réimprimé plusieurs fois en Suède et en Danemark; il a été aussi traduit en islandais.

(2) Dans un savant ouvrage sur le *Renard*, Grimm a démontré les rapports de cette tradition avec les fables orientales, grecques et latines.

plaise que nous osions, nous humble narrateur, tenter de résoudre une question qui n'a pas encore été résolue par des hommes comme MM. Jacob Grimm, Mone, Raynouard, Willems. Nous nous bornons à exposer les pièces de la plaidoirie. Les débats du procès sont assez amusants pour que le public ne soit pas pressé de le voir finir.

Dans le poëme hollandais que nous connaissons maintenant en entier, grâce à l'excellente édition qui en a été publiée par M. Willems (1), il y a bien çà et là quelques mots français qui pourraient faire douter de sa parfaite originalité. Le château du Renard s'appelle Malpertuis (Maupertuis, mauvais trou), le coq Canteclaer (Chante-Clair), le petit chien Courtois, l'ours Brun, le lièvre Cuwaert (Couard) ; et quand le Renard fait devant son oncle son hypocrite confession, il prononce le mot de plaisir, sur quoi l'oncle s'écrie : Pourquoi parler français ? parlez flamand, si vous voulez que je vous comprenne. Mais ce ne sont là que de légères couches d'un vernis étranger qui pouvaient bien provenir du contact perpétuel des Pays-Bas avec la France. Le fait est que ni les diverses branches du roman du *Renard* recueillies par Méon, ni le supplément publié par M. Chabaille, ni *Renard-le-Bétourné* de Ruteboeuf, ni *le Nouveau Renard* de Jacquemard Gielée, ni *le Couronnement du Renard* de Marie de France, ne peuvent être regardés comme les originaux du poëme hollandais. La première partie de ce poëme est antérieure au plus ancien ouvrage français que nous connaissions sur ce sujet : celui de Perrot de Saint-Cloud. M. Willems a cherché à démontrer, et, ce nous semble, par de très-bonnes raisons, qu'elle date de la seconde moitié du XIIe siècle. Tous les événements racontés par le poëte se passent en Flandre, et quelques-uns dans des lieux dont on connaît très-bien l'histoire. Le récit est beaucoup plus dramatique, plus serré, que celui de nos anciens poëtes, beaucoup moins licencieux, et l'ouvrage entier est empreint, comme l'a dit Jacob Grimm, d'une couleur toute flamande. La première partie est celle où il y a le plus de faits et de mouvement. La seconde, qui est beaucoup moins ancienne, tombe un peu dans le domaine de la poésie moralisante et didactique. Mais c'est chose curieuse de voir où en était déjà le langage de la morale aux jours lointains du moyen âge, et tout ce que l'on osait dire à une époque dont nous avons tant de peine à saisir le véritable caractère et que nous regardons tantôt avec enthousiasme comme l'âge d'or des vertus chevaleresques, tantôt avec horreur comme une ère de barbarie.

Comme ce poëme est encore peu connu, peut-être nous saura-t-on gré d'en donner ici une analyse. Le premier livre commence par un de ces petits tableaux champêtres que les poëtes du moyen âge, et surtout les minnesingers amoureux de la nature, aimaient à entremêler à leurs récits. C'était un jour de Pentecôte ; les forêts et les champs étaient couverts de feuillage et de verdure ; une foule d'oiseaux chantaient gaiement dans les haies et dans les bois ; les plantes et les fleurs embaumées s'épanouissaient çà et là ; le ciel était bleu et clair. Noble, roi des animaux, avait fait proclamer partout qu'il tiendrait ce jour-là cour plénière. Tous les animaux se hâtent de s'y rendre. Renard seul se tient prudemment renfermé chez lui ; il a sur la conscience certains méfaits qui lui ont valu auprès du roi plus d'une mauvaise note, et il n'a garde de comparaître. A peine la cour est-

(1) *Reinaert de Vos episch fabeldicht van der twaelfde en dertiende eeuw*, 1 vol. in-8°; Gand, 1836.

elle réunie que de toutes parts des clameurs violentes s'élèvent contre le perfide habitant de Malpertuis. C'est d'abord le loup Jsengrim, qui s'avance devant le trône du souverain et raconte comment Renard lui a fait tant de mal, que, si tout le drap que l'on fabrique à Gand était transformé en parchemin, il ne suffirait pas pour raconter les trahisons de la méchante bête et les souffrances du pauvre loup sa victime ; puis vient le petit chien Courtois, qui conte ses doléances en français (1) et accuse Renard de l'avoir volé ; puis le pauvre Couard le lièvre, à qui Renard faisait épeler le *Credo* pour lui tordre pieusement le col au beau milieu de son oraison. Le malfaiteur, condamné devant le tribunal du roi par tant de voix, n'est défendu que par Tibert le chat et Grimbert le blaireau, qui le représentent comme un saint homme de Dieu fuyant le monde et le péché et ne vivant que d'abstinences et de mortifications. Au moment où Grimbert termine son apothéose, on voit descendre du haut de la montagne Chante-Clair qui amène sur un brancard les restes de Coppe, sa poule chérie, que Renard a traîtreusement égorgée, ainsi que dix de ses enfants. Le roi ému ordonne de chanter les vigiles ; ensuite on porte Coppe en terre, on lui élève au milieu de l'herbe verte un tombeau de marbre, sur lequel on place cette inscription : *Ici est enterrée Coppe, qui savait si bien gratter la terre et que le cruel Renard a tuée avec sa race.*

La colère des ennemis de Renard puise dans cet incident une nouvelle énergie, et le roi, irrité enfin de tous ces méfaits, ordonne qu'on somme le coupable de paraître à sa cour. C'est Brun qui se charge de remplir cette mission, Brun l'ours, qui s'en va niaisement tomber dans le piége de son habile adversaire. Renard le reçoit avec empressement, lui fait toutes sortes de protestations affectueuses, et, sous prétexte de lui livrer de magnifiques rayons de miel, le conduit en un endroit où le malheureux ours se trouve tout à coup la tête prise dans un tronc d'arbre ; puis il va sonner l'alarme dans le village, et tous les habitants accourent avec des pelles, des fourches, des pieux, frappant sur l'ours et le rouant de coups, tant qu'à la fin l'infortuné, voyant qu'il y va de sa vie, fait un effort désespéré, s'arrache la peau de la tête et se sauve, saignant, boitant, dans une rivière où ses ennemis furieux ne peuvent l'atteindre. Pendant ce temps, compère Renard avait trouvé moyen d'attraper une poule et s'en revenait l'esprit joyeux, le corps dispos, songeant que son ennemi Brun était mort, quand tout à coup, au détour de la colline, il l'aperçoit, couché sur le bord de la rivière, les flancs meurtris, la tête et les pattes pelées et toutes rouges de sang. — Oh ! maudits villageois, s'écrie-t-il, qui avez laissé si sottement échapper la victime que je vous livrais ! Puis il s'approche de lui en riant et se dandinant, et lui dit : Seigneur prêtre, que Dieu vous soit en aide ? Connaissez-vous Renard le ribaud ? Si vous voulez le regarder, le voilà ce manant à la peau rouge, ce larron cruel. Mais dites-moi, digne prêtre, mon bel ami, quelle est la confrérie où vous servez ? dans quel ordre voulez-vous entrer, pour avoir ainsi ce chaperon rouge ? Etes-vous donc abbé ou prieur ? Il a été bien près de vos oreilles, celui qui vous a taillé cette couronne. Vous avez perdu votre toupet, vous avez ôté vos gants. Vous allez, je suppose, chanter les complies ou dire votre bréviaire.

Hors d'état de se venger des trahisons de Renard, et ne pouvant supporter cette froide raillerie, Brun se jeta de nouveau dans la rivière, regagna la terre à quelque distance, et s'en alla rejoindre la cour, tantôt en posant péniblement

(1) Ende clagede den coninc in fransois.

une patte devant l'autre, tantôt en glissant sur sa queue ou en roulant sur lui-même.

Toute cette scène est vraiment une charmante comédie.

L'arrivée de Brun à la cour, l'état piteux où on le voyait reparaître, lui qui était parti si sûr de lui-même, excita une nouvelle tempête contre Renard. Le roi jura par ses grands dieux que Renard serait puni, et chargea le chat Tibert d'aller le sommer de venir. Le chat, moins présomptueux que Brun, n'accepta qu'avec peine cette dangereuse mission. Il connaissait les ruses de son cousin Renard, et n'aimait guère à entrer en lutte avec lui. Mais le roi le voulait : Tibert partit, l'esprit tout préoccupé de sombres pressentiments. Le long du chemin, il rencontra une corneille, et lui dit de voler à sa droite. La corneille prit la gauche. Ce fut pour le craintif Tibert un triste présage de plus. Ses sombres pensées ne devaient que trop tôt se réaliser. Il se laissa conduire par Renard dans le piége le plus cruel, et faillit y perdre la vie. Ces deux funestes tentatives avaient profondément exaspéré le roi. Cependant il résolut d'en faire encore une nouvelle, et cette fois il chargea Grimbert le blaireau d'aller porter ses derniers ordres à Renard. Grimbert était son ami dévoué, son neveu ; il l'avait toujours fidèlement défendu à la cour. Aussi Renard ne cherche-t-il pas à lui jouer un méchant tour ; il l'accueille comme un bon parent, il le présente à sa femme et à ses enfants, puis se met en route avec lui pour s'en aller comparaître devant le roi. Chemin faisant, Renard se met à sonder sa conscience et se sent effrayé de tous les méfaits qu'il a déjà commis : — Cher neveu, dit-il, il faut que je me confesse à toi ; quand j'aurai avoué tous mes péchés, mon âme sera soulagée. — Et il se confesse avec toutes les formules du catholicisme ; dans cette scène et dans plusieurs autres, on dirait que l'auteur du poëme a pris à tâche de tourner en ridicule les pratiques et les enseignements les plus graves de l'Eglise.

La confession faite, l'absolution reçue, Renard continue sa route, fort repentant en paroles, très-peu en réalité, cherchant toujours de l'œil le poulailler, et s'arrêtant avec un appétit sanguinaire en face d'une basse-cour de nonnes, où il voit passer les plus belles oies du monde. Enfin il arrive devant le roi, un peu inquiet au fond de l'âme, mais comptant cependant sur son esprit et son habileté. Il arrive, il va se placer en face de son souverain, et lui adresse une magnifique protestation de respect et de dévouement. — C'est bon, c'est bon, s'écrie le roi ; nous connaissons la souplesse de votre langage, mon maître, et nous n'en serons plus dupe.

Les ennemis de Renard, déconcertés d'abord par sa présence et sa harangue, reprennent leur audace à ces paroles du roi, et crient, et se lamentent, et s'emportent plus fort que jamais. Le roi assemble ses hauts barons, en appelle à leur jugement, et tous, d'une voix unanime, condamnent le traître à être pendu. — Eh bien ! soit, s'écrie Renard en courbant la tête d'un air résigné ; j'ai péché, j'en conviens, et la mort n'est peut-être qu'une faible expiation pour tous mes crimes. Allez donc, vous qui voulez me voir périr, allez préparer la potence. Portez la corde et le poteau ; je suis prêt.

Là-dessus, ses ennemis s'éloignent, croyant l'arrêt sans appel et la mort du scélérat inévitable. Ils s'en vont faire les apprêts de son supplice ; lui les regarde avec un rire sardonique, puis à peine ont-ils disparu, qu'il commence une autre harangue. Il raconte au roi comment il était né bon et vertueux, aimant la vie simple et honnête, la douce et riante nature ; comment une première faute l'a entraîné

dans une autre faute; comment, en prenant ainsi peu à peu quelque goût au mal, il a fini par devenir un grand coupable, par s'habituer au crime et par s'y complaire; puis il laisse comme par hasard tomber dans son discours un mot sur ses trésors immenses. A ce mot, le roi et la reine l'arrêtent, l'interrogent avec bienveillance. Renard leur dit qu'il a découvert une conspiration tramée par son père, par le Loup et l'Ours, pour détrôner le roi; qu'il a trouvé le trésor d'Ermenric, dont son père s'était emparé, et qui devait être employé au succès de la conspiration; qu'en enlevant ce trésor, il a déjoué tous les complots.

Il n'en fallait pas tant pour éblouir l'âme cupide du roi et la vanité de la reine. Renard obtient sa grâce, à la condition de révéler l'endroit mystérieux où il a caché son trésor. Il indique une forêt sauvage, appelle en témoignage Couard le lièvre, qui fait en tremblant sa déclaration. Le roi n'a plus de doute; Renard triomphe, et quand ses ennemis viennent réclamer l'exécution de l'arrêt, ils sont garrottés et jetés dans un cachot, comme des traîtres et des imposteurs. Ainsi va le monde : le pouvoir est au plus habile, et l'intérêt se revêt du nom de justice.

Cependant le roi voudrait que Renard le conduisît lui-même auprès de son trésor. A cette demande, le rusé diplomate répond par une pieuse lamentation; il est excommunié par le pape, non pas pour tous les crimes qu'il a commis, mais pour avoir empêché le loup qui s'était fait moine de rester dans son couvent. Il faut qu'il aille à Rome, en pèlerinage, chercher l'absolution et gagner des indulgences. Le roi a l'esprit trop orthodoxe pour ne pas approuver une telle raison. Renard ira à Rome, et avant de partir il se fait donner, pour faire un sac de pèlerin, un large morceau de la peau de l'ours, et pour faire des souliers, la peau des pieds du loup et de la louve.

L'hypocrite regardait déchiqueter ses ennemis et disait à la louve : « Ma tante, ma chère tante, combien de désagréments vous avez éprouvés par ma faute! Je me repens de tous les autres, mais celui-ci me plaît, et je vous dirai pourquoi : vous êtes de mes parentes la plus chère, et Dieu sait que je porterai vos souliers pour votre bien. Vous aurez part aux grandes indulgences et à tous les pardons, chère tante, que j'irai chercher avec vos souliers au delà des mers. »

Ainsi réhabilité à la cour du roi, vengé de ses ennemis, Renard se fait donner en grande pompe la besace et le bourdon par le chapelain de la cour, puis il se hâte de partir, car il tremble à tout instant qu'on ne vienne à découvrir sa dernière supercherie. Il emmène avec lui, en leur adressant de belles paroles d'affection, le lièvre et le bélier. A peine arrivés dans son château, il égorge le premier, lui coupe la tête, la met dans la besace et confie le tout au bélier, en lui disant que c'est une dépêche de la plus grande importance qu'il faut porter au roi.

Ici se termine le premier poëme du *Renard*, qui se compose de trois mille et quelques cents vers. Environ un siècle plus tard, c'est-à-dire vers l'année 1250, si l'on s'en rapporte à l'opinion de M. Willems, un poëte voulut y ajouter une seconde partie et imita les principaux événements de la première. Dans ce nouveau roman comme dans celui que nous venons d'analyser, le roi tient sa cour plénière; les animaux accusent Renard de toutes sortes de crimes. Renard, sommé de comparaître devant le tribunal suprême, quitte encore sa retraite avec son neveu Grimbert, et se confesse encore à lui le long de la route. Il fait de nouveau un long et hypocrite plaidoyer; il trompe de nouveau le roi, en le leurrant par l'espoir de retrouver trois joyaux précieux qu'il prétend lui avoir envoyés. Con-

damné à se battre en champ clos contre le loup, il parvient, par un tour d'adresse, à le terrasser. Cette victoire est regardée comme le jugement de Dieu, et Renard devient le favori du roi. Le poëme se termine par cette vive et mordante satire, qui semble avoir été écrite au XIIIe siècle pour le XIXe :

« Ceux qui ont les ruses de Renard sont chéris partout, et partout on les croit sur parole. Dans l'état ecclésiastique et dans le monde, on s'en rapporte aux conseils de Renard. On suit les détours de Renard, on marche sur ses traces. La réputation qu'il s'acquit dans le temps lui est toujours restée. Il a laissé une race nombreuse dont la fortune et la puissance s'augmentent sans cesse. Celui qui ne pratique pas les ruses de Renard ne vaut rien pour ce monde et n'obtient de pouvoir dans aucun Etat; mais s'il peut tendre les mêmes filets, s'il a été un écolier, il saura bien se faire un gîte. Il sait user des circonstances, il monte, et on le pousse en avant. Il y a une race de renards qui maintenant s'agrandit toujours : on trouve plus de renardeaux (sans barbe rousse, il est vrai) qu'on n'en vit jamais. La justice a disparu ; la bonne foi et la vérité sont anéanties. A leur place, il nous est resté l'avarice, la méchanceté, la haine, l'envie. Tout est au pouvoir de ces vices. Avec leur seigneur, maître Orgueil, ils règnent sur la terre. A la cour du pape comme à celle de l'empereur, chacun cherche à enlever à son prochain l'honneur et la réputation, à se mettre en faveur par la ruse ou par la simonie. A la cour, on ne connaît que l'argent. L'argent est plus aimé que Dieu et a plus de pouvoir. Qui apporte de l'argent est le bien-venu, et ses désirs sont accomplis les premiers. Parmi les hommes et parmi les femmes, l'argent produit l'infidélité, enfante la honte et le faux témoignage. Le libertinage, la méchanceté, la luxure, ne sont qu'un jeu pour le clergé. Le pape et l'empereur de Rome sont entrés dans l'ordre de Renardie. En toute chose chacun ne pense qu'à soi. Je ne sais ce qui en arrivera. »

Ce second roman du *Renard* est en grande partie imité des poëmes français. Mais le premier est certainement une œuvre à part, une épopée complète, une comédie excellente, écrite avec verve, avec une profonde connaissance des vices du temps et des subtilités du cœur humain. Jacob Grimm dit que cette satire de la société est, après *la Divine Comédie*, le meilleur poëme du moyen âge, et nous pouvons ajouter qu'elle a été beaucoup plus populaire et plus répandue que l'œuvre immortelle du poëte florentin.

Le roman du *Renard* et le petit conte d'*Elegast et Charlemagne* sont, comme poëmes, les deux seules traces de compositions originales que nous connaissions dans l'ancienne littérature hollandaise. Mais si de l'épopée nous passons à la poésie lyrique, voici venir une riche moisson de chants naïfs et touchants, ceux-ci imités de l'Allemagne, ceux-là nés sur le sol même de la Hollande, tous curieux à étudier et tous populaires.

Ces poésies populaires datent déjà du XIIIe siècle; mais c'est au XVe surtout qu'on les trouve en abondance et avec un caractère marqué. Il en existe plusieurs recueils, et la bibliothèque de La Haye en possède encore un grand nombre manuscrits. Une portion considérable de ces recueils se compose de poésies religieuses très-intéressantes à consulter, car elles expriment l'esprit de l'époque et notamment le mysticisme du XIVe et du XVe siècle. On y trouve des idées étranges et un style singulier. C'est l'âme considérée comme jeune fille et qui aspire à Jésus-Christ, son fiancé; c'est Jésus-Christ qui s'en va le soir de par le monde séduire avec son doux regard les âmes vierges, et le poëte emploie un incroyable

mélange d'expressions et d'images profanes pour peindre l'amour divin. L'âme s'écrie : « Jésus, avec vos yeux noirs, vous me ravissez les sens. Je veux me plaindre à Marie de ce que vous me faites éprouver. » A quoi Jésus répond : « Oui, plaignez-vous à ma mère, et je m'en vengerai. Je vous ferai aimer, et votre cœur se brisera (1). » Alors l'âme soupire, elle languit comme la tourterelle qui a perdu son époux (2); puis elle dit adieu au monde qui l'a trompée, pour se plonger tout entière dans l'amour de Jésus, et elle s'écrie : « L'amour repose, l'amour marche, l'amour chante, l'amour saute, l'amour appelle l'amour, l'amour dort, l'amour veille, l'amour peut tout imaginer (3). »

Ce qui exprime encore très-bien le caractère de l'époque, c'est l'adoration de la Vierge, adoration ardente, passionnée, qui se manifesta surtout chez les peuples du Nord, et qui donna lieu à une multitude de chants religieux où toutes les expressions les plus éclatantes sont employées pour lui rendre hommage, ou quelquefois même le Christ est représenté comme dépouillant auprès d'elle sa grandeur, et accourant à ses ordres dès qu'elle a besoin de lui (4).

Enfin, il existe encore un grand nombre de poésies populaires sur la naissance du Christ, l'arrivée des mages, la fuite en Egypte, etc. Tous les détails de la vie commune y sont dépeints avec une incroyable naïveté. Dans l'une, c'est l'enfant Jésus à qui sa mère fait prendre un bain, et qui s'amuse à faire jaillir l'eau hors du bassin (5); dans l'autre, c'est saint Joseph qui lui prépare un plat de bouillie (6). Puis on nous montre Marie occupée à filer pour gagner sa vie, et saint Joseph faisant des ouvrages de menuiserie. Quelquefois aussi, dans ces poëmes dont il faut admirer la bonne foi et la simplicité, l'âne joue son rôle. Saint Joseph s'arrête pour cueillir des dattes et lui dit : Reste là, mon petit âne, ne bouge pas, il faut cueillir ces fruits pour nous rafraîchir, car nous sommes très-las (7). Ce sont des images à mettre à côté de ces anciens tableaux de l'école de Cologne, où l'on voit Jésus s'amusant avec les ducats qu'un des mages lui présente dans une coupe d'or.

L'un des chants religieux les plus célèbres du XVe siècle est celui qui a pour titre : *La Fille du Sultan*. On le retrouve aussi en Allemagne (8), en Suède et

(1) Jesus met uwen brunen oghen
Ghi steelt mi minne sinne.

(2) Ic mach der tortel duven wael leken
Die haren gaden verloren heeft.

(3) Die minne staet, die minne gaet,
Die minne singhet, die minne springhet.

Ces vers sont tirés d'un long poëme sur l'amour céleste, composé par une religieuse d'Utrecht, nommée Bertha. (*Horæ belgicæ*, par Hoffmann de Fallersleben, second volume, pag. 14.)

(4) On trouve quelquefois dans ces chansons des détails comme ceux-ci : « Jésus prend une corbeille et s'en va cueillir les fèves dont il a besoin, puis il prend une cruche, va chercher de l'eau, et vient aider sa mère à éplucher les légumes : Hi nam een corf in sijn hant, etc. »

(5) Die moeder die makenden den kinder een bat.

(6) La même idée se reproduit dans une chanson en allemand sur les rois mages : « Joseph nahm ein Pfannebier. »

(7) Och ! eselken, die moetste stille staen. (Voyez les *Horæ belgicæ* de M. de Fallersleben et les *Volkszangen* de M. Lejeune.)

(8) Der sultan hatte ein tochterlein. (Wunderhorn, ersten band.)

en Danemark, mais sous une forme plus concise. C'est un chant qui a toute l'allure naïve de la ballade, et qui, sous un voile symbolique, porte tout le mysticisme de cette époque. Quoiqu'il soit un peu long, nous ne craignons pas de le citer en entier ; car il nous apparaît comme un monument curieux et sous le rapport de l'art, et sous le rapport des idées religieuses :

« Écoutez, vous tous qui êtes pleins d'amour, mon esprit va chanter un chant d'amour et de concorde, un chant de grandes et belles choses. Une fille de sultan, élevée dans une terre païenne, s'en alla un jour au lever de l'aurore le long du parc et du jardin.

» Elle cueillit les fleurs de toutes sortes qui brillaient sous ses yeux, et elle se disait : Qui donc a pu faire ces fleurs, et découper avec tant de grâces leurs jolies petites feuilles ? Oh ! je voudrais bien le voir.

» Je l'aime déjà du fond du cœur ; si je savais où le trouver, je quitterais le royaume du ciel pour le suivre. — Et à minuit, voici Jésus qui arrive, et qui s'écrie : Jeune fille, ouvrez ! — Elle se lève sur son lit et accourt en toute hâte.

» Elle ouvre la fenêtre et aperçoit le bon Jésus resplendissant de beauté. Elle le regarde avec tendresse, puis s'inclinant devant lui : — D'où venez-vous donc, dit-elle, ô mon noble et majestueux jeune homme ?

» Quel est le cœur qui pour vous ne s'enflammerait pas ? car vous êtes si beau ! Jamais, dans le royaume de mon père, je n'ai trouvé votre pareil. — Et moi donc, jeune fille, je te connais, je connais ton amour, apprends donc qui je suis : C'est moi qui ai créé les fleurs.

» — Est-ce bien vous, mon puissant seigneur, mon amour, mon bien-aimé ? Combien de temps je vous ai cherché, et maintenant que vous voilà il n'y a plus ni bien, ni patrie qui m'arrête ; avec vous je m'en irai. Que votre belle main me conduise là où il vous plaira.

» — Jeune fille, si vous voulez me suivre, il faut tout abandonner, votre père, vos richesses et votre beau palais. Votre beauté m'est plus précieuse que tout cela. C'est vous que j'ai choisie, c'est vous que j'aime. Il n'y a rien sur la terre d'aussi bien que vous.

» — Laissez-moi donc vous suivre où vous voudrez. Mon cœur m'ordonne de vous obéir, et je veux être à vous. — Il prit la jeune fille par la main. Elle quitta cette contrée païenne, et ils s'en allèrent ensemble à travers les champs et les prairies.

» Le long du chemin, ils s'entretenaient avec gaieté l'un l'autre, et la jeune fille lui demanda son nom. — Mon nom, dit-il, est merveilleux. Par sa puissance, il guérit le cœur malade ; sur le trône élevé de mon père, tu pourras le lire.

» Donnez-moi tout votre amour, consacrez-moi vos sens et votre esprit. Mon nom est Jésus. Ceux qui m'aiment le connaissent bien. — Elle le regarda avec tendresse, et, se courbant à ses pieds, lui jura fidélité.

» — Comment, dit-elle, comment est votre père, ô mon beau fiancé ? Pardonnez-moi cette question. — Mon père est très-riche. La terre et le ciel lui obéissent, l'homme, le soleil, les étoiles lui rendent hommage.

» Un million de beaux anges s'inclinent devant lui les yeux baissés ! — Si votre père est si puissant et si élevé au-dessus de nous tous, mon bien-aimé, comment donc est votre mère ?

» — Jamais il n'y eut dans le monde une femme aussi pure. Elle devint mère d'une façon miraculeuse sans cesser d'être vierge. — Ah ! si votre mère est si belle et si pure, de quelle contrée venez-vous donc ?

» — Je viens du royaume de mon père où tout est joie, beauté, vertu. Là des milliers d'années se passent comme un jour ; d'autres milliers d'années leur succèdent pleines de repos et de félicité.

» — Seigneur, que de prodiges vous m'offrez ! Hâtons-nous donc, ô mon roi, d'ar-

river à la demeure de votre père. — Restez pure et sincère, je vous donnerai mon royaume, et vous y vivrez éternellement.

» Ils continuèrent leur route à travers les champs et les prés, et ils arrivèrent auprès d'un couvent où Jésus voulait entrer. — Hélas! voulez-vous donc me quitter? Si je n'entends plus votre douce voix, je languirai sans cesse.

» — Attendez-moi ici, dit-il avec grâce et bonté; il faut que j'entre dans cette maison. — Il entre, et elle reste à la porte pour l'attendre; mais, quand elle ne le voit plus, des larmes d'amour tombent sur ses joues.

» Le jour se passe, le soir arrive, elle attend encore; mais son fiancé ne vient pas. Alors elle s'avance vers le couvent, et frappe, et crie : Ouvrez-moi la porte, mon bien-aimé est ici.

» Le portier ouvre, et regarde cette jeune fille si belle et si imposante. — Que voulez-vous? dit-il. Pourquoi venez-vous ici toute seule? Pourquoi ces larmes? Dites-moi, quel chagrin avez-vous?

» — Hélas! celui que j'aime si tendrement m'a quittée. Il est entré dans cette maison, et je l'ai attendu longtemps. Pressez-le de sortir. Dites-lui de venir me trouver avant que mon cœur se brise, car il est mon fiancé.

» — Jeune fille, celui qui vous a quittée n'est pas venu ici; j'ignore qui est votre bien-aimé, je ne l'ai pas vu. — Mon père, pourquoi voulez-vous me le cacher? mon bien-aimé est ici. En me quittant, il m'a dit : J'entre dans cette maison.

» — Mais dites-moi comment il s'appelle, je vous dirai si je le connais. — Hélas! je ne puis le dire, j'ai oublié son nom. Mais c'est le fils d'un roi; son empire est large et profond. Son vêtement est bleu de ciel et parsemé d'étoiles d'or.

» Son visage est blanc et rose, ses cheveux sont blonds comme l'or, et toute sa nature est si merveilleuse et si douce, que rien au monde ne lui ressemble. Il venait du royaume de son père. Il voulait m'emmener avec lui; mais, hélas! il est parti.

» Son père tient le sceptre de la terre et du ciel; sa mère est une vierge très-belle et très-chaste. — Ah! s'écria le portier, c'est Jésus, notre Seigneur! — Oui, mon père; c'est lui que j'aime et que je cherche.

» — Bien, jeune fille; si c'est là votre fiancé, je veux vous le montrer. Venez, venez ; vous êtes au bout de votre voyage. Entrez sous notre toit, ô jeune fiancée! et dites-moi, d'où venez-vous? Sans doute d'une terre étrangère?

» — Je suis la fille d'un roi; j'ai été élevée dans les grandeurs, et j'ai tout quitté pour celui que j'aime. — Vous retrouverez plus que vous n'avez quitté près de celui d'où les biens proviennent, près de Jésus, votre amour.

» Entrez donc et suivez mon conseil. Je vous mènerai à Jésus ; mais renoncez à toutes les grandeurs païennes; renoncez à la tendresse de votre père, oubliez votre pays de paganisme, car désormais vous devez être chrétienne.

» — Oui, mon père, je me rends à vos avis. Mon amour est ce que j'ai de plus cher, et nul sacrifice ne peut m'effrayer. — Et alors le religieux lui enseigne la vraie foi et la loi de Dieu. Il lui dit la vie de Jésus depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

» La jeune fille dévoua son âme à Dieu ; elle avait un grand désir de voir Jésus son bien-aimé, et elle l'attendit longtemps. Mais quand elle fut près de mourir, Jésus lui apparut.

» Il la prit doucement par la main et l'emmena dans son beau royaume. Là elle est devenue reine, elle goûte toutes les jouissances que son cœur peut désirer, et des milliers d'années passent pour elle comme un jour. »

On pourrait faire remonter très-haut l'origine de ce chant religieux ; celui que nous venons de citer tel qu'il existe aujourd'hui dans divers recueils hollandais (1), n'est probablement qu'une amplification assez récente d'un chant très-simple et

(1) Lejeune, *Neederlandsche Volkszangen*. — *De Nieuwe Oost-indische Roozeboom* (*Horæ belgicæ*).

sans doute beaucoup plus court du xve siècle. Il en est de même d'un grand nombre d'autres pièces, dont il faut reporter au xve siècle, et quelquefois plus haut, l'invention et la composition première. L'original s'est perdu, et nous ne les connaissons que par des imitations disséminées de distance en distance au xvie ou xviie siècle; mais il nous a paru plus convenable de les ramener toutes à leur point de départ, pour les resserrer en un même faisceau.

Après la série des chants religieux vient celle des chants profanes, chants de guerre et d'amour, romances et ballades. La même naïveté poétique, la même effusion de cœur que l'on admire dans la première, se retrouvent dans celle-ci, mais quelquefois avec plus de chaleur. Les sujets de ces chants sont très-variés; c'est tantôt une tradition populaire qui présente toutes les péripéties du drame comme celle du *Comte Floris*, tantôt un chant national comme celui de *Guillaume de Nassau*, tantôt un conte de géant comme dans *le Chasseur de la Grèce*. Les scènes d'amour surtout reviennent à tout instant; l'amour occupe une grande place dans ces fraîches et chastes imaginations. Elles nous l'ont peint sous toutes les formes, avec la couronne de myrte sur la tête ou la branche de cyprès à la main, avec le sourire sur les lèvres ou les larmes dans les yeux, mais toujours tendre, religieux, dévoué. Ses chants de joie viennent du fond de l'âme, ses mots d'adieu font pleurer. Un chevalier revient d'une contrée lointaine; il aperçoit la tour de son château; il se hâte, car il est impatient de revoir sa jeune femme. Il rencontre en chemin un autre chevalier, qui lui dit : « Ta femme est infidèle; tiens, regarde cet anneau que je porte au doigt. Ne le reconnais-tu pas pour le sien? » — « Tu en as menti! » dit le voyageur, et il tire son épée et le tue. Cependant, quand il a observé l'anneau, il croit aux paroles du chevalier; il arrive plein de fureur et résolu de se venger. Cependant sa femme vient au-devant de lui, et le salue du regard et de sa voix angélique; à son doigt, elle porte l'anneau de fiançailles, l'anneau que son mari ne croyait plus revoir, et en la retrouvant avec ce gage de fidélité, il la presse dans ses bras, et se jette à genoux pour remercier le ciel.

Une jeune fille attend son amant qui demeure de l'autre côté du fleuve; elle allume le flambeau qui doit lui servir de guide. Le flambeau s'éteint. Le jeune homme se met à la nage et se noie. Son amante va le chercher avec un pêcheur, et, en retrouvant son corps, elle se jette sur lui, l'embrasse et meurt.

C'est quelquefois aussi une idée plutôt qu'un fait, une idée si simple, qu'il est en quelque sorte impossible de l'analyser, comme, par exemple, dans ce chant des *Trois jeunes filles* :

« Trois jeunes filles s'en allaient ensemble le long d'une forêt. Elles marchaient pieds nus sur la neige et la glace, et pourtant il faisait très-froid.

» L'une d'elles pleurait amèrement; les deux autres avaient l'humeur assez joyeuse, et elles lui demandèrent comment allait son amour.

» — Pourquoi me faites-vous cette question? dit-elle; trois hommes à cheval ont égorgé celui que j'aimais.

» — Si trois cavaliers ont égorgé celui que tu aimais, il faut choisir un autre amant, et vivre avec gaieté comme nous.

» — Comment pourrais-je choisir un autre amant, quand mon cœur est déchiré? Adieu, mon père et ma mère, vous ne me reverrez plus.

» Adieu, mon père et ma mère, et toi, ma douce petite sœur, je veux aller sous les verts tilleuls où repose mon bien-aimé. »

Je citerai encore cet autre chant qui paraît être fort ancien :

« Une jeune fille se levait le matin de bonne heure, et s'en allait sous les tilleuls pour attendre son amant, et son amant ne venait pas.

» Un jour, un cavalier s'approche d'elle et lui dit : Mon enfant, que faites-vous ici toute seule ? Venez-vous compter ces arbres verts ou cueillir ces fleurs ?

» — Non, je ne viens pas compter ces arbres verts ni cueillir ces fleurs ; j'ai perdu mon bien-aimé, et je ne peux en apprendre aucune nouvelle.

» — Si vous ne pouvez en apprendre aucune nouvelle, moi, je veux vous en dire. Il est dans la *Zélande*, et il aime plusieurs jolies femmes. »

» — Si ce que vous dites est vrai, que le ciel répande ses bénédictions sur lui et sur toutes les jolies femmes qui l'entourent.

» Qu'est-ce que le chevalier tire de dessous son manteau ? Une belle chaine en or. — Voyez, dit-il, je vous la donnerai si vous ne voulez plus penser à votre amour.

» — Quand cette chaine d'or serait assez grande pour pouvoir toucher à la fois la terre et le ciel, j'aimerais mieux ne jamais l'avoir que de songer à un autre amour.

» Le chevalier se sentit ému. — Ma douce enfant, dit-il, je veux vous épouser, et je n'aimerai pas une autre femme que vous. »

Le morceau allemand qui répond à celui-ci est peut-être moins simple, mais il est plus poétique, plus richement développé, et se termine d'une manière plus complète que le chant hollandais :

« — Je voulais seulement t'éprouver, dit le chevalier ; si tu avais fait entendre un reproche ou une malédiction, à l'instant même je t'aurais quittée. »

Un de nos amis de Hollande, M. Bogaers, l'auteur de deux charmants poëmes couronnés par l'institut des Pays-Bas, se propose de publier un nouveau recueil de traditions et de chants populaires hollandais. Nous avons vu quelques-unes des pièces qui doivent faire partie de ce recueil, entre autres une légende qui a pour titre : *les Pains de pierre*. C'est un récit des plus dramatiques et des plus touchants, la description terrible d'une famine à Leyde, la chronique pieuse d'une sainte femme qui se prive du nécessaire pour soulager les misères du pauvre, tandis qu'à côté d'elle sa sœur repousse impitoyablement ceux qui viennent implorer son secours. A la fin, Dieu récompense par des dons abondants la femme charitable, et punit sa sœur cruelle en changeant en pierre les pains qu'elle gardait sordidement chez elle. Ainsi, au XIVe, au XVe et XVIe siècle, le peuple hollandais racontait en vers grossiers encore, mais pleins d'une douce émotion, l'événement qui l'avait frappé ; et pour donner plus de force et de popularité à ses sympathies politiques ou à ses principes de morale, il encadrait ses idées dans le récit d'un fait dramatique. Mais bientôt le langage étudié et prétentieux des *Chambres de rhétorique* l'emporta sur ces naïves compositions, et les ballades d'amour et les pieuses légendes, œuvres de sentiment, d'originalité, de candeur, disparurent sous le manteau brodé de la littérature académique.

En continuant notre récit, nous verrons comment cette littérature se développa peu à peu au sein même de la bourgeoisie, comment elle subit l'influence des littératures étrangères, et à son tour influa sur l'Allemagne. Si dans le cours de ses différentes phases nous ne rencontrons pas ces grands noms que le monde entier apprend à admirer, nous trouverons du moins çà et là, et surtout dans les derniers temps, plus d'un écrivain distingué, plus d'un poëte tendre dont nous aimerons à caractériser le talent et à raconter les œuvres.

X. MARMIER.

LES LECAMUS.

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE.

« Le fanatisme et tous les sentiments sont
» des forces vives. »

LOUIS LAMBERT.

I.

UNE MAISON QUI N'EXISTE PLUS, AU COIN QUI N'EXISTE PLUS
DE LA RUE DE LA VIEILLE-PELLETERIE QUI N'EXISTE PLUS,
DANS UN PARIS QUI N'EXISTE PLUS.

Peu de personnes aujourd'hui savent combien étaient naïves les habitations des bourgeois de Paris au quatorzième siècle, et combien simple était leur vie : peut-être cette simplicité d'action et de pensée a-t-elle été la cause de leur grandeur ; car, certes, la vieille bourgeoisie parisienne fut grande, libre et noble, plus peut-être que la bourgeoisie d'aujourd'hui. Son histoire est à faire, elle demande et attend un homme de génie. Inspirée par l'incident peu connu qui forme le fond de cette étude et qui sera l'un des plus remarquables de l'histoire de la bourgeoisie, cette réflexion arrivera sans doute sur les lèvres de tout le monde après ce récit. Est-ce la première fois qu'en histoire la conclusion aura précédé les faits?

En 1560, les maisons de la rue de la Vieille-Pelleterie bordaient la rive gauche de la Seine, entre le pont Notre-Dame et le Pont-au-Change. La voie publique et les maisons occupaient l'espace pris par la seule chaussée du quai actuel. Chaque maison, assise sur la Seine même, permettait aux habitants d'y descendre par des escaliers en bois ou en pierre, que défendaient de fortes grilles en fer ou des

portes en bois cloûté. Ces maisons avaient, comme celles de Venise, une porte en terre ferme et une porte d'eau.

Au moment où cette histoire se publie, il n'existe plus qu'une seule maison de ce genre qui puisse rappeler le vieux Paris; encore disparaîtra-t-elle bientôt : elle est au coin du Petit-Pont, en face du corps-de-garde de l'Hôtel-Dieu. Autrefois le derrière de chaque maison présentait sur la rivière la physionomie bizarre que lui donnaient soit le métier du locataire et ses habitudes, soit l'originalité des constructions inventées par les propriétaires pour user ou abuser de la Seine. Les ponts étaient bâtis et presque tous encombrés de plus de moulins que les besoins de la navigation n'en pouvaient souffrir; la Seine comptait dans Paris autant de bassins clos que de ponts. Certains bassins de ce vieux Paris eussent offert à la peinture des tons précieux : quelle forêt ne présentaient pas les poutres entre-croisées qui soutenaient les moulins, leurs immenses vannes et leurs roues? Puis quels effets singuliers que ceux des étais employés pour faire anticiper les maisons sur le fleuve? Malheureusement la peinture de genre n'existait pas alors, et la gravure était dans l'enfance : nous avons perdu ce curieux spectacle, offert encore, mais en petit, par certaines villes de province où les rivières sont crenelées de maisons en bois, et où, comme à Vendôme, les bassins pleins de longues herbes sont divisés par d'immenses grilles pour isoler chaque propriété quand elle s'étend sur les deux rives.

Le nom de cette rue, maintenant effacé sur la carte, indique assez le genre de commerce qui s'y faisait. Dans ce temps, les marchands adonnés à une même partie, loin de se disséminer par la ville, se mettaient ensemble et se protégeaient ainsi mutuellement. Confédérés socialement par la corporation qui limitait leur nombre, ils étaient encore réunis en confrérie par l'église. Ainsi les prix se maintenaient, les maîtres n'étaient pas la proie de leurs ouvriers et n'obéissaient pas comme aujourd'hui à leurs caprices; ils avaient soin d'eux, ils en faisaient leurs enfants, ils les initiaient aux finesses du travail; car pour devenir maître un ouvrier devait produire un chef-d'œuvre, toujours offert au saint qui protégeait la confrérie. Oserez-vous dire que le défaut de concurrence ôtait le sentiment de la perfection, empêchait la beauté des produits, vous dont l'admiration pour les œuvres de l'antique industrie a créé la profession nouvelle de marchand de bric-à-brac?

Au quinzième et au seizième siècle, le commerce de la pelleterie formait une des plus florissantes industries. La difficulté de se procurer les fourrures, qui, tirées du Nord, exigeaient de longs, de périlleux voyages, donnait un prix excessif aux produits de la pelleterie; et, comme toujours, le prix excessif provoquait la consommation, car la vanité ne connaît pas d'obstacles. En France et dans les autres royaumes, non-seulement des ordonnances réservaient le port des fourrures à la noblesse, ce qu'atteste le rôle de l'hermine dans les vieux blasons, mais encore certaines fourrures rares, comme le *vair*, qui sans aucun doute était la zibeline impériale, ne pouvaient être portées que par les rois, par les ducs et par les seigneurs revêtus de certaines charges. On distinguait le grand et le menu vair. Ce mot, depuis cent ans, est si bien tombé en désuétude que, dans un nombre infini d'éditions des contes de Perrault, la célèbre pantoufle de Cendrillon, sans doute de *menu vair*, est présentée comme étant de *verre*. Dernièrement, Théophile Gautier, un de nos poëtes les plus distingués, dont la prose vaut la poésie et dont l'instruction doit être remarquée par un temps où la plupart des écrivains ne sa-

vent rien, était obligé de rétablir la véritable orthographe de ce mot pour l'instruction de ses confrères les feuilletonistes en rendant compte de la *Cenerentola*, où la pantoufle symbolique est remplacée par un anneau qui signifie peu de chose. Naturellement, les ordonnances sur le port de la fourrure étaient perpétuellement enfreintes, au grand plaisir des pelletiers. Le haut prix des étoffes et celui des pelleteries faisaient alors d'un vêtement une de ces choses durables, appropriées aux meubles, aux armures, aux détails de la forte vie du quinzième siècle. Une femme noble, un seigneur, tout homme riche, comme tout bourgeois, possédait au plus deux vêtements par saison, lesquels duraient leur vie et au delà ; les habits se léguaient aux enfants. Aussi la clause relative aux armes et aux vêtements dans les contrats de mariage, aujourd'hui presque inutile à cause du peu de valeur des garde-robes incessamment renouvelées, était-elle dans ce temps d'un immense intérêt. Le haut prix avait amené la solidité. La toilette d'une femme constituait un capital énorme, compté dans la maison, serré dans ces immenses bahuts qui menacent les plafonds de nos appartements modernes. La parure d'une femme de 1840 eût été le *déshabillé* d'une grande dame en 1540. Aujourd'hui, la découverte de l'Amérique, la facilité des transports, la ruine des distinctions sociales qui a préparé la ruine des distinctions apparentes, tout a réduit la pelleterie où elle en est, à presque rien. L'objet qu'un pelletier vend, aujourd'hui comme autrefois, vingt livres, a suivi l'abaissement de l'argent ; autrefois la livre valait plus de vingt francs d'aujourd'hui. Aujourd'hui, la petite bourgeoise, la courtisane, qui bordent de martre leurs pèlerines, ignorent qu'en 1440 un sergent de ville malveillant les eût incontinent arrêtées et menées pardevant le juge du Châtelet. Les Anglaises, si folles de l'hermine, ne savent pas que jadis les reines, les duchesses et les chanceliers de France pouvaient seuls porter cette royale fourrure. Il existe aujourd'hui plusieurs maisons anoblies dont le nom véritable est Pelletier ou Lepelletier, et dont évidemment l'origine est due à quelque riche comptoir de pelleteries, car la plupart des noms bourgeois ont commencé par être des surnoms.

Cette digression explique non-seulement les longues querelles sur la préséance que la confrérie des drapiers eut pendant deux siècles avec la confrérie des pelletiers, car chacune d'elles voulait marcher la première comme la plus considérable de Paris ; mais encore l'importance du sieur Lecamus, pelletier honoré de la pratique des deux reines, Catherine de Médicis et Marie Stuart, de la pratique du parlement, depuis vingt ans le syndic de sa corporation, et qui demeurait dans cette rue.

La maison de Lecamus était une des trois qui formaient les trois encoignures du carrefour sis au bas du Pont-au-Change et dont il ne reste plus aujourd'hui que la tour du Palais-de-Justice qui faisait la quatrième. A l'angle de cette maison, sise au bout du Pont-au-Change et du quai maintenant appelé le quai aux Fleurs, l'architecte avait ménagé un cul-de-lampe pour une madone, sans cesse éclairée par des cierges, ornée de vrais bouquets de fleurs dans la belle saison et de fleurs artificielles en hiver. Du côté de la rue du Pont comme du côté de la rue de la Vieille-Pelleterie, la maison était appuyée sur des piliers en bois. Toutes les maisons des quartiers marchands offraient sous ces piliers une galerie où les passants marchaient à couvert, sur un terrain durci par la boue qu'ils y apportaient et qui le rendait assez raboteux. Dans toutes les villes, ces galeries ont été nommées en France *les piliers*, mot générique auquel on ajoutait la qualification du

commerce, comme les piliers des Halles, les piliers de la Boucherie. Ces galeries, nécessitées par l'atmosphère parisienne, si changeante, si pluviale, et qui donnaient à la ville sa physionomie, ont entièrement disparu. De même qu'il n'existe plus qu'une seule maison assise sur la rivière, il existe à peine une longueur de cent pieds des anciens piliers des Halles, et dans quelques jours ce reste du sombre dédale de l'ancien Paris sera démoli. Certes, l'existence de ces débris du moyen âge est incompatible avec les grandeurs du Paris moderne ; aussi ces observations tendent-elles moins à regretter ces fragments de la vieille cité qu'à consacrer leur peinture par les dernières preuves vivantes, près de mourir, et à faire absoudre des descriptions précieuses pour un avenir qui talonne le siècle actuel.

Les murs de cette maison étaient bâtis en bois couvert d'ardoises. Les intervalles entre chaque pièce de bois avaient été, comme cela se voit encore dans quelques vieilles villes de province, remplis par des briques dont les épaisseurs contrariées formaient un dessin appelé point de Hongrie. Les appuis des croisées et leur linteau également en bois étaient richement sculptés, comme le pilier du coin qui s'élevait au-dessus de la madone, comme les piliers de la devanture du magasin. Chaque croisée, chaque maîtresse-poutre qui séparait les étages offrait des arabesques de personnages ou d'animaux fantastiques couchés dans des feuillages exotiques. Du côté de la rue comme sur la rivière, la maison avait pour coiffure un toit semblable à deux cartes mises l'une contre l'autre, et présentait ainsi pignon sur la rue et pignon sur l'eau. Le toit débordait comme le toit d'un châlet suisse, assez démesurément pour qu'il y eût au second étage uue galerie extérieure ornée de balustres sur laquelle la bourgeoise se promenait à couvert en voyant sur toute la rue ou sur le bassin compris entre les deux ponts et les deux rangées de maisons. Les maisons assises sur la rivière étaient alors d'une grande valeur. A cette époque le système des égoûts et des fontaines était à créer, il n'existait encore que l'égoût de ceinture achevé par Aubriot, le premier homme de génie et de puissant vouloir qui pensa, sous Charles V, à l'assainissement de Paris. Les maisons situées comme celle de Lecamus trouvaient dans la rivière à la fois l'eau nécessaire à la vie et l'écoulement naturel des eaux pluviales ou ménagères. Les immenses travaux que les *prévôts des marchands* ont fait en ce genre disparaissent encore. Aujourd'hui les quadragénaires seuls se souviennent d'avoir vu les gouffres où s'engloutissaient les eaux, rue Montmartre, rue du Temple, etc. Ces terribles gueules béantes furent, en ces vieux temps, d'immenses bienfaits, et leur place sera sans doute éternellement marquée par l'exhaussement subit de la chaussée à l'endroit où ils ouvraient la bouche, autre détail archéologique inexplicable dans deux siècles. Un jour, vers 1816, une petite fille qui portait à une actrice de l'Ambigu ses diamants pour un rôle de reine, fut surprise par une averse, et fut si fatalement entraînée dans l'égoût de la rue du Temple qu'elle allait y disparaître sans les secours d'un passant ému par ses cris ; mais elle avait lâché les diamants qui furent retrouvés dans un regard. Cet événement fit grand bruit, il donna du poids aux réclamations pour la suppression de ces avaloirs d'eau et de petites filles, hauts de cinq pieds, à grilles plus ou moins mobiles ou grillagées, et qui déterminaient l'inondation des rues et des caves, quand la rivière factice que produisait une forte pluie était arrêtée par la grille encombrée d'immondices et que les riverains oubliaient souvent de lever.

La devanture de la boutique du sieur Lecamus était à jour, mais ornée d'un vitrage en plomb qui rendait le local très-obscur. Les fourrures se portaient chez

les gens riches. Quant à ceux qui venaient acheter chez le pelletier, on leur montrait les marchandises au jour entre les piliers, embarrassés tous, disons-le, pendant la journée, de tables et de commis assis sur des tabourets, comme on pouvait encore en voir sous les piliers des halles il y a quinze ans. De ces postes avancés, les commis, les apprentis et les apprenties parlaient, s'interrogeaient, se répondaient, interpellaient les passants, mœurs dont a tiré parti le grand Walter Scott dans les *Aventures de Nigel*.

L'enseigne, qui représentait une hermine, pendait au dehors comme pendent encore celles de quelques hôtelleries de village, et sortait d'une riche potence en fer doré, travaillée à jour. Au-dessus de l'hermine était écrit, sur une face :

LECAMUS,

pelletier

de madame la royne et du roy nostre sire,

sur l'autre :

de madame la royne mère

et de messieurs du parlement.

Ces mots de *madame la reine-mère* avaient été ajoutés depuis peu. La dorure était neuve, et ce changement indiquait la révolution récente produite par la mort subite et violente de Henri II, qui renversa bien des fortunes à la cour et fit celle des Guise.

L'arrière-boutique donnait sur la rivière. Dans cette pièce se tenait le respectable bourgeois et sa femme, mademoiselle Lecamus. Dans ce temps la femme d'un homme qui n'était pas noble n'avait point droit au titre de dame; mais les femmes des bourgeois de Paris avaient droit au titre de demoiselle en raison des priviléges accordés et confirmés à leurs maris par plusieurs rois auxquels ils avaient rendu d'éminents services. Entre cette arrière-boutique et le magasin tournait une vis de bois, espèce d'escalier en colimaçon par où l'on pénétrait aux étages supérieurs, où étaient le grand magasin et l'habitation du vieux couple, et aux combles éclairés par des lucarnes, où demeuraient les enfants, la servante, les apprentis et les commis. La cuisine se trouvait au-dessous de l'arrière-boutique, sur la rivière. Elle avait une porte vitrée donnant sur une espèce de balcon en fer, d'où la cuisinière pouvait tirer de l'eau avec un seau et blanchir le linge de la maison.

L'arrière-boutique était donc à la fois la salle à manger, le cabinet et le salon du marchand. Dans cette pièce importante toujours garnie de riches boiseries, ornée de quelque objet d'art, d'un bahut, se passait la vie du marchand : là les joyeux soupers après le travail, là les conférences secrètes sur les intérêts politiques de la bourgeoisie et de la royauté, car les redoutables corporations de Paris pouvaient armer cent mille hommes. Dans ce temps-là, les résolutions des marchands étaient appuyées par leurs serviteurs, par leurs commis, par leurs apprentis et leurs ouvriers. Ils avaient dans le *prévôt des marchands* un chef qui les commandait, et à l'Hôtel-de-Ville un palais où ils se réunissaient. Dans ce fameux *parloir aux bourgeois* se prirent des délibérations solennelles. Sans les continuels sacrifices qui avaient rendu la guerre insupportable aux corporations lasses

de leurs pertes et de la famine, Henri IV, ce factieux devenu roi, ne serait peut-être jamais entré dans Paris.

Chacun maintenant se peindra facilement la physionomie de ce coin du vieux Paris où tourne maintenant le pont et le quai, où s'élancent les arbres du quai aux Fleurs, et où il ne reste plus de ce temps que la haute et célèbre tour du Palais, qui donna le signal de la Saint-Barthélemy. Chose étrange! une des maisons situées au pied de cette tour, alors entourée de boutiques en bois, allait voir naître un des faits qui devaient préparer cette nuit de massacres malheureusement plus favorable que fatale au calvinisme.

Au moment où commence cette histoire, l'audace des nouvelles doctrines religieuses mettait Paris en rumeur. Un Ecossais nommé Stuart venait d'assassiner le président Minard, celui des membres du parlement à qui l'opinion publique attribuait la plus grande part dans le supplice du conseiller Anne du Bourg, brûlé en place de Grève, après le *couturier* (le tailleur) du feu roi à qui Henri II avait fait donner la question en sa présence. Paris était surveillé ; les archers obligeaient les passants à prier devant les madones afin de découvrir les hérétiques. Les deux archers qui avaient occupé le coin de la maison de Lecamus venaient de partir, et Christophe, le fils du pelletier, véhémentement soupçonné de déserter le catholicisme, avait pu sortir sans avoir à craindre qu'ils le fissent prier l'image de la Vierge, un acte contre lequel se révoltaient les calvinistes iconoclastes aussi bien que les protestants. La plus grande partie des commerçants tenaient pour le catholicisme ; une petite portion de gens se disant éclairés, voyait la liberté civile dans la liberté religieuse ; mais presque tous les artisans et les jeunes gens épousaient la *Réformation*, mot aussi séduisant, mais aussi décevant que le fut plus tard celui de la liberté, et qui produisit autant de mal !

II.

LES REFORMÉS.

Il était sept heures du soir, le mois d'avril de 1560 finissait, la nuit venait ; les apprentis ne voyant plus que quelques personnes passant sous les piliers de droite et de gauche de la rue, rentraient les marchandises exposées comme échantillon, afin de fermer la boutique et la maison. Christophe Lecamus, ardent jeune homme de vingt-deux ans, était debout sur le seuil de la porte, en apparence occupé à regarder les apprentis.

— Monsieur. dit l'un d'eux à Christophe en lui montrant un homme qui allait et venait sous l'autre galerie d'un air indécis, voilà peut-être un voleur ou un espion ; mais en tout cas ce croquant ne peut être un honnête homme ; s'il avait à parler d'affaires avec nous, il nous aborderait franchement au lieu de tourner comme il le fait... Et quelle mine ! dit-il en le singeant ; comme il a le nez dans son manteau ! quel œil jaune ! quel teint d'affamé !

Quand l'inconnu décrit ainsi par l'apprenti vit Christophe seul sur le pas de sa boutique, il quitta rapidement la galerie opposée où il se promenait, traversa la rue, vint sous les piliers de la maison Lecamus, et quand il passa le long de la boutique, avant que les apprentis ne revinssent pour fermer les volets, il aborda le jeune homme.

— Je suis Chaudieu ! dit-il à voix basse.

En entendant le nom d'un des plus illustres ministres et des plus dévoués acteurs de ce drame appelé la Réformation, Christophe tressaillit comme aurait tressailli un paysan fidèle en reconnaissant son roi déguisé.

— Vous voulez peut-être voir des fourrures ? Quoiqu'il fasse presque nuit, je vais vous en montrer moi-même, dit Christophe, qui voulut donner le change aux apprentis qu'il entendait derrière lui.

Il invita par un geste le ministre à entrer ; mais celui-ci lui répondit qu'il aimait mieux l'entretenir au dehors. Christophe alla prendre son bonnet et suivit le hardi disciple de Calvin.

Quoique banni par un édit, Chaudieu, plénipotentiaire secret de Théodore de Bèze et de Calvin, qui, de Genève, dirigeait la Réformation française, allait et venait en bravant le cruel supplice auquel le Parlement, d'accord avec l'Eglise et la royauté pour faire un terrible exemple, avait condamné l'un de ses membres, le célèbre Anne du Bourg. Chaudieu fit descendre Christophe au bord de l'eau par un passage souterrain semblable à celui de l'arche Marion encore récemment comblée. Ce passage, situé entre la maison de Lecamus et la maison voisine, se trouvait sous la rue de la Vieille-Pelleterie, et se nommait le Pont-aux-Fourreurs ; il servait aux teinturiers de la Cité pour aller laver leurs fils, leurs soies et leurs étoffes.

Une barquette était là, gardée et menée par un seul marinier. Il s'y trouvait à la proue un inconnu de petite taille, vêtu fort simplement. En un moment la barque fut au milieu de la Seine, le marinier la dirigea sous une des arches en bois du Pont-au-Change, où il l'attacha lestement à un anneau de fer.

Personne n'avait encore rien dit.

— Nous pouvons parler ici sans crainte, il n'y a ni espions ni traîtres, dit Chaudieu en regardant les deux inconnus. Etes-vous plein de ce dévouement qui doit animer les martyrs, dit-il à Christophe ; êtes-vous prêt à tout endurer pour notre sainte cause ; avez-vous peur des supplices qu'ont soufferts le couturier du feu roi, le président Du Bourg, et qui attendent la plupart de nous ? demanda-t-il à Christophe en lui montrant un visage rayonnant.

— Je confesserai l'Evangile, répondit simplement Lecamus en regardant les fenêtres de l'arrière-boutique.

La lampe domestique posée sur la table où sans doute son père compulsait ses livres de commerce, lui rappela par sa lueur les joies de la famille et la vie paisible à laquelle il renonçait. Ce fut une vision rapide, mais complète, il embrassa ce quartier plein d'harmonies bourgeoises, où son heureuse enfance s'était écoulée, où vivait Barbette Lallier, sa promise, où tout lui promettait une existence douce et pleine ; il vit le passé, il vit son avenir et sacrifia tout, ou du moins il le joua. Tels étaient les hommes de ce temps.

— N'allons pas plus loin, dit l'impétueux marinier, nous le connaissons pour un de nos *saints !* Si l'Ecossais n'avait pas fait le coup, il aurait tué l'infâme président Minard.

— Oui, dit Lecamus. Ma vie appartient à l'Eglise et je la donne avec joie pour le triomphe de la Réformation ; j'y ai sérieusement réfléchi, je sais ce que nous faisons pour le bonheur des peuples. Le papisme pousse au célibat et le calvinisme pousse à la famille ; il est temps d'écheniller la France de ses moines, de rendre leurs biens à la Couronne, qui les rendra tôt ou tard à la bourgeoisie. Sa-

chons mourir pour nos enfants et pour faire un jour nos familles libres et heureuses.

La figure du jeune enthousiaste, celle de Chaudieu, celle du marinier, celle de l'inconnu assis sur le banc, éclairées par les dernières lueurs du crépuscule, formaient un tableau qui doit d'autant plus être décrit, que cette description contient toute l'histoire de ce temps, s'il est vrai qu'il est donné à certains hommes de résumer l'esprit de leur siècle.

La réforme religieuse tentée par Luther en Allemagne, par John Knox en Ecosse, par Calvin en France, s'empara particulièrement des classes inférieures que la pensée avait pénétrées. Les grands seigneurs n'appuyèrent ce mouvement que pour servir des intérêts étrangers à la cause religieuse. A ces différents partis se joignirent des aventuriers, des seigneurs ruinés, des cadets à qui tous les troubles allaient également bien. Mais chez les artisans et chez les gens de commerce la foi fut sincère et basée sur le calcul. Les peuples pauvres adhéraient aussitôt à une religion qui rendait à l'Etat les biens ecclésiastiques, qui supprimait les couvents, qui privait les dignitaires de l'Eglise de leurs immenses revenus. Le commerce entier supputa les bénéfices de cette opération religieuse, et s'y dévoua, corps, âme et bourse. Mais chez les jeunes gens de la bourgeoisie française, le Prêche rencontra cette disposition noble vers les sacrifices en tout genre qui anime la jeunesse à qui l'égoïsme est inconnu. Des hommes éminents, des esprits pénétrants, comme il s'en rencontre toujours au sein des masses, devinaient la République dans la Réforme, et voulaient établir dans toute l'Europe le gouvernement des Provinces-Unies, qui finirent par triompher dans leur lutte avec la plus grande puissance de cette époque, l'Espagne, gouvernée par Philippe II, et représentée dans les Pays-Bas par le duc d'Albe. Jean Holhoman méditait alors son fameux livre où ce projet existe, et qui répandit en France le levain de ces idées, ramenées à nouveau par la Ligue, comprimées par Richelieu, par Louis XIV, mais qui reparurent avec les Economistes et les Encyclopédistes sous Louis XV, éclatèrent sous Louis XVI, toujours protégées par les branches cadettes, protégées par la maison d'Orléans en 1790, comme par la maison de Bourbon en 1590. Qui dit examen dit révolte. Toute révolte est ou le manteau sous lequel se cache un prince, ou les langes d'une domination nouvelle. La maison de Boubon, les cadets des Valois s'agitaient au fond du calvinisme. La question, dans le moment où la barque flottait sous l'arche du Pont-au-Change, était étrangement compliquée par l'ambition des Guise, qui rivalisaient les Bourbons. Aussi la Couronne représentée par Catherine de Médicis put-elle soutenir le combat, en les opposant les uns aux autres, tandis que plus tard la Couronne au lieu d'être tiraillée par plusieurs mains se trouva devant le peuple sans aucune barrière : Richelieu, Louis XIV, avaient abattu celle de la noblesse, Louis XV avait abattu celle des parlements. Seul devant un peuple un roi succombera toujours.

Christophe Lecamus représentait bien la portion ardente et dévouée du peuple : sa figure pâle avait ce teint aigre et chaud qui distingue certains blonds ; ses cheveux tiraient sur le jaune du cuivre. Ses yeux d'un gris bleu scintillaient ; sa belle âme se montrait là seulement. Son visage mal dessiné ne couvrait point l'irrégularité de sa forme un peu triangulaire par cet air de noblesse que se donnent les gens élevés. Son front bas n'indiquait qu'une grande énergie ; la vie semblait ne prendre son principe que dans sa poitrine rentrée. Plus nerveux que sanguin, Christophe offrait au regard une carnation filandreuse, maigre, mais dure. Son nez pointu

trahissait une finesse populaire, comme sa physionomie annonçait une intelligence capable de se bien conduire sur un point de la circonférence, sans avoir la faculté d'en embrasser l'étendue. Ses yeux, dont l'arcade sourcillaire, à peine garnie d'un duvet blanc, saillait comme un auvent, étaient fortement cernés par une bande d'un bleu pâle et d'un blanc luisant à la naissance du nez : ce trait dénote presque toujours une excessive exaltation. Christophe était bien le peuple qui se dévoue, qui se bat et qui se laisse tromper ; assez spirituel pour comprendre et servir une idée, trop noble pour en tirer parti, trop généreux pour se vendre.

A côté du fils unique de Lecamus, Chaudieu, ce ministre ardent, aux cheveux bruns, maigre de veilles, au teint jaune, au front militant, à la bouche éloquente, aux yeux bruns et enflammés, au menton court et relevé, peignait bien cette foi chrétienne qui valut au protestantisme ces pasteurs fanatiques et sincères dont l'esprit et le courage enflammaient les populations. L'aide-de-camp de Calvin et de Théodore de Bèze contrastait admirablement avec le fils du pelletier : il représentait bien la cause vive dont Christophe était l'effet. Vous n'auriez pas imaginé autrement le foyer conducteur des machines populaires.

Le marinier, homme impétueux, bruni par le grand air, fait à la rosée des nuits et aux feux du jour, à la bouche close, au geste prompt, à l'œil orange affamé comme celui du vautour, aux cheveux noirs et crêpus, peignait bien l'aventurier qui risque tout dans une affaire, comme un joueur hasarde sa fortune sur une carte. Tout en lui révélait des passions terribles, une audace qui ne reculait devant rien. Ses muscles vivaces étaient faits à se taire aussi bien qu'à parler. Il avait l'air plus audacieux que noble. Son nez relevé quoique mince aspirait au combat. Il paraissait agile et adroit. Vous l'eussiez pris en tout temps pour un chef de parti. S'il n'y avait pas eu de calvinisme, il eût été Pizarre, Fernand Cortez ou Morgan l'exterminateur, une violente action quelconque.

L'inconnu assis sur un banc et enveloppé dans sa cape, appartenait évidemment à la classe la plus élevée de la société. La finesse de son linge, la coupe, l'étoffe et l'odeur de ses vêtements, la façon et la peau de ses gants indiquaient un homme de cour, de même que sa pose, sa fierté, son calme et son coup d'œil indiquaient l'homme de guerre. Son aspect inquiétait d'abord et disposait au respect. On respecte un homme qui se respecte lui-même. Petit et bossu, ses manières réparaient en un moment les désavantages de sa taille. Une fois la glace rompue, il avait la gaieté de la décision, il avait les yeux bleus, le nez courbé de la maison de Navarre, et la coupe espagnole de cette figure, qui devait être celle des rois Bourbons.

En trois mots, la scène prit un intérêt immense.

— Eh bien ! dit Chaudieu au moment où le jeune Lecamus acheva sa phrase, ce bachelier est la Renaudie.... et voici mon seigneur le prince de Condé, ajouta-t-il en montrant le petit bossu.

Ainsi ces quatre hommes représentaient la foi du peuple, l'intelligence de la parole, la vigueur du soldat et la royauté cachée dans l'ombre.

— Vous allez savoir ce que nous attendons de vous, reprit le ministre après une pause laissée à l'étonnement du jeune Lecamus. Afin que vous ne commettiez point d'erreur, nous sommes forcés de vous initier aux plus importants secrets du calvinisme.

Le prince et la Renaudie continuèrent la parole au ministre par un geste, après

qu'il se fût tu pour laisser le prince parler lui-même, s'il le voulait. Comme tous les grands engagés en des complots, et qui ont pour système de ne se montrer qu'aux moments décisifs, le prince garda le silence, non par couardise : dans ces conjectures, il fut l'âme de la conspiration, ne recula devant aucun danger et risqua sa tête ; mais par une sorte de dignité royale, il abandonna l'explication de cette entreprise au ministre, et se contenta d'étudier le nouvel instrument dont il fallait se servir.

— Mon enfant, dit Chaudieu dans le langage du calvinisme, nous allons livrer à la Prostituée romaine une première bataille. Dans quelques jours, nos milices mourront sur des échafauds, ou les Guise seront morts, le roi et les deux reines seront en notre pouvoir. Voici la première prise d'armes de notre Religion en France, et la France ne les déposera qu'après avoir tout conquis : il s'agit de la nation, voyez-vous, et non du royaume. La plupart des grands du royaume voient où veulent en venir le cardinal de Lorraine et le duc son frère. Sous le prétexte de défendre l'Eglise romaine, la maison de Lorraine veut réclamer la couronne de France comme son patrimoine. Appuyée sur l'Eglise, elle s'en est fait une alliée formidable ; elle a les moines pour soutiens, pour acolytes, pour espions. Elle se fait la tutrice du trône qu'elle veut usurper et la protectrice de la maison de Valois, qu'elle veut anéantir. Si nous nous décidons à nous lever en armes, c'est qu'il s'agit à la fois des libertés du peuple et des intérêts de la noblesse également menacés. Etouffons à son début une faction aussi odieuse que celle des Bourguignons, qui jadis ont mis Paris et la France à feu et à sang. Il a fallu un Louis XI pour finir la querelle des Bourguignons et de la Couronne, aujourd'hui un prince de Condé saura empêcher ceux-ci de commencer. Ce n'est pas une guerre civile, mais un duel entre les Guise et la Réformation, un duel à mort : nous ferons tomber leurs têtes ou ils feront tomber les nôtres.

— Bien dit ! s'écria le prince.

— Dans ces conjonctures, Christophe, reprit la Renaudie, nous ne voulons rien négliger pour grossir notre parti, car il y a un parti dans la Réformation, le parti des intérêts froissés, des nobles sacrifiés aux Lorrains, des vieux capitaines indignement joués à Fontainebleau, d'où le cardinal les a bannis en faisant planter des potences pour y accrocher ceux qui demandaient au roi l'argent de leurs montres et les paies arriérées.

— Voilà, mon enfant, reprit Chaudieu remarquant une sorte d'effroi chez Christophe, voilà ce qui nous oblige à triompher par les armes au lieu de triompher par la conviction et par le martyre. La reine mère est sur le point d'entrer dans nos vues, non qu'elle veuille abjurer, elle n'en est pas là, mais elle y sera peut-être forcée par notre triomphe. Quoi qu'il en soit, humiliée et désespérée de voir passer entre les mains des Guise la puissance qu'elle espérait exercer à la mort du roi, effrayée de l'empire que prend la jeune reine Marie, nièce des Lorrains et sœur auxiliaire, la reine Catherine doit être disposée à prêter son appui aux princes et aux seigneurs qui vont tenter un coup de main pour la délivrer. En ce moment, quoique dévouée aux Guise en apparence, elle les hait, elle souhaite leur perte et se servira de nous contre eux. Monseigneur se servira d'elle contre tous. La reine mère donne son consentement à nos plans ; nous aurons pour nous le Connétable, que monseigneur vient d'aller voir à Chantilly, mais qui ne veut bouger que sur un ordre de ses maîtres. Nous avons jeté les yeux sur vous pour communiquer à la reine Catherine notre traité d'alliance, les projets d'édits

et les bases du nouveau gouvernement. La cour est à Blois. Beaucoup des nôtres y sont; mais ceux-là sont nos futurs chefs. Et, comme monseigneur, dit-il en montrant le prince, ils ne doivent jamais être soupçonnés, et nous devons nous sacrifier tous à eux. La reine mère et nos amis sont l'objet d'une surveillance si minutieuse, qu'il est impossible d'employer pour intermédiaire une personne connue ou de quelque importance, elle serait incontinent soupçonnée et ne pourrait communiquer avec la reine mère. Dieu nous doit en ce moment le berger David et sa fronde pour attaquer Goliath de Guise. Votre père, malheureusement pour lui, bon catholique, est le pelletier des deux reines, il a toujours à leur fournir quelque ajustement, obtenez qu'il vous envoie à la cour; vous n'éveillerez pas les soupçons et ne compromettrez en rien la reine Catherine. Tous nos chefs peuvent payer de leur tête une imprudence qui laisserait croire à la connivence de la reine mère avec eux. Là où les grands une fois prêts, donnent l'éveil, un petit comme vous est sans conséquence. Voyez! les Guise ont tant d'espions que nous n'avons eu que la rivière pour pouvoir causer sans crainte. Vous voilà, mon fils, comme la sentinelle obligée de mourir à son poste. Sachez-le, si vous êtes surpris, nous vous abandonnons tous, nous jetterons sur vous, s'il le faut, l'opprobre et l'infamie. Nous dirions au besoin que vous êtes une créature des Guise à laquelle ils font jouer ce rôle pour nous perdre. Ainsi nous vous demandons un sacrifice entier.

—Si vous périssez, dit le prince de Condé, je vous engage ma foi de gentilhomme que votre famille sera sacrée pour la maison de Navarre; je la porterai dans mon cœur et la servirai en toute chose.

— Cette parole, mon prince, suffit déjà, reprit Christophe. Nous sommes dans un temps où chacun, prince ou bourgeois, doit faire son devoir.

—Voià un vrai huguenot! Si tous nos hommes étaient ainsi, dit la Renaudie, nous serions demain les maîtres.

— Jeune homme, reprit le prince, j'ai voulu vous montrer que si Chaudieu prêche, si le gentilhomme est armé, le prince se bat, la partie est chaude, tous les enjeux se valent.

— Ecoutez, dit la Renaudie, je vous remettrai les papiers à Beaugency, car il ne faut pas les compromettre pendant tout le voyage. Vous me trouverez sur le pont : ma figure, ma voix, mes vêtements seront si changés que vous ne pourrez me reconnaître; je vous dirai : *Vous êtes un guêpin?* et vous me répondrez : ***Prêt à servir***. Quant à l'exécution, voici les moyens : vous trouverez un cheval à la *Pinte-Fleurie*, proche Saint-Germain-l'Auxerrois, vous demanderez Jean-le-Breton, qui vous mènera à l'écurie, et vous donnera l'un de mes bidets, connu pour faire ses trente lieues en huit heures. Sortez par la porte de Bussy; Breton a une passe pour moi, prenez-la pour vous et filez en faisant le tour des villes. Vous pourrez arriver ainsi vers le petit jour à Orléans?

—Et le cheval? dit Lecamus.

— Il ne crèvera pas avant Orléans, reprit la Renaudie. Laissez-le avant l'entrée du faubourg Bannier, car les portes sont bien gardées, il ne faut pas éveiller de soupçons. A vous, l'ami, à bien jouer votre rôle. Vous inventerez la fable qui vous paraîtra la meilleure pour arriver à la troisième maison à gauche en entrant dans Orléans; elle appartient à un certain Tourillon, gantier. Vous frapperez trois coups à la porte en criant : — *Ami de messieurs de Guise!* L'homme est en apparence un guisard enragé, mais il n'y a que nous quatre qui le sachions

des nôtres ; il vous donnera un batelier dévoué, un autre guisard comme lui, bien entendu. Descendez incontinent au port où vous vous embarquerez sur un bateau peint en vert et bordé de blanc. Vous aborderez sans doute à Beaugency demain matin à midi. Là, je vous ferai trouver une barque sur laquelle vous descendrez à Blois sans courir de dangers, ils ne gardent pas la Loire, mais seulement les ports. Ainsi, vous pourrez voir la reine dans la journée ou le lendemain.

— Les paroles sont gravées là, dit Christophe en montrant son front.

Chaudieu embrassa son enfant avec une sincère effusion religieuse ; il en était fier.

— Dieu veille sur toi ! dit-il en montrant le couchant qui rougissait les vieux toits couverts en bardeau, et qui glissait ses lueurs à travers la forêt de poutres où bouillonnaient les eaux.

La Renaudie serra la main de Cristophe.

— Vous êtes de la race du vieux Jacques Bonhomme, dit-il.

— Nous vous reverrons, *monsieur*, lui dit le prince en faisant un geste, d'une grâce infinie où il y avait presque de l'amitié.

D'un coup de rame, la Renaudie mit le jeune conspirateur sur une marche de l'escalier qui conduisait dans la maison, et la barque disparut sous les arches du Pont-au-Change.

III.

LA BOURGEOISIE.

Christophe secoua la grille en fer qui fermait l'escalier sur la rivière et cria. Sa mère l'entendit, ouvrit une des croisées de l'arrière-boutique et lui demanda comment il se trouvait là. Christophe lui répondit qu'il gelait et qu'il fallait d'abord le faire entrer.

— Notre maître, dit la Bourguignonne, vous êtes sorti par la porte de la rue et vous revenez par celle de l'eau ? Votre père va joliment se fâcher.

Christophe, étourdi par une confidence qui venait de le mettre en rapport avec le prince de Condé, la Renaudie et Chaudieu, mais encore plus ému du spectacle anticipé d'une guerre civile imminente, ne répondit rien ; il monta précipitamment de la cuisine à l'arrière-boutique.

En le voyant, sa mère, vieille catholique enragée, lui cria :

— Je gage que les trois hommes avec lesquels tu causais là sont des réf...

— Tais-toi, ma femme, dit aussitôt le prudent vieillard en cheveux blancs qui feuilletait un gros livre. Grands fainéants, reprit-il en s'adressant à trois jeunes garçons qui depuis longtemps avaient fini leur souper, qu'attendez-vous pour aller dormir ? Il est huit heures, il faudra vous lever à cinq heures du matin. Vous avez d'ailleurs à porter chez le président de Thou son mortier et sa robe, allez-y tous trois en prenant vos bâtons et vos rapières : si vous rencontrez des vauriens comme vous, au moins vous serez en force.

— Faut-il aussi porter le surcot d'hermine que la jeune reine a demandé, et qui doit être remis à l'hôtel de Soissons où il y a un exprès pour Blois et la reine mère, demanda l'un des commis.

—Non, dit le syndic, le compte de la reine Catherine se monte à trois mille écus, il faudrait bien finir par les avoir, je compte aller à Blois.

— Mon père, je ne souffrirai pas qu'à votre âge et par le temps qui court, vous vous exposiez par les chemins. J'ai vingt-deux ans, vous pouvez m'employer à ceci, dit Christophe en lorgnant une boîte où devait être le surcot.

— Etes-vous soudés au banc? cria le vieillard aux apprentis qui soudain prirent leurs rapières, leurs manteaux et la fourrure de M. de Thou. Le lendemain, le parlement recevait au palais, comme président, cet homme illustre qui après avoir signé l'arrêt de mort du conseiller Du Bourg, devait, avant la fin de l'année, avoir à juger le prince de Condé.

— La Bourguignonne, dit le vieillard, allez demander à mon compère Lallier s'il veut venir souper avec nous en fournissant le vin ; nous donnerons la frippe. Dites-lui surtout d'amener sa fille.

Le syndic du corps des pelletiers était un beau vieillard de soixante ans, à cheveux blancs, à front large et découvert. Fourreur de la Cour depuis quarante ans, il y avait vu toutes les révolutions du règne de François Ier. Il s'était maintenu dans sa patente royale malgré les rivalités des femmes. Il avait été témoin de l'arrivée à la Cour de la jeune Catherine de Médicis à peine âgée de quinze ans ; il l'avait observée, pliant sous la duchesse d'Etampes, la maîtresse de son beau-père, pliant sous la duchesse de Valentinois maîtresse de son mari le feu roi ; le pelletier s'était bien tiré de ces phases étranges où les marchands de la cour avaient été si souvent enveloppés dans la disgrâce des maîtresses. Sa prudence égalait sa fortune. Il demeurait dans une excessive humilité. Jamais l'orgueil ne l'avait pris en ses piéges. Ce marchand se faisait si petit, si doux, si complaisant, si pauvre à la cour, devant les princesses, les reines et les favorites, que cette modestie et sa bonhomie avait conservé l'enseigne de sa maison. Une semblable politique annonçait nécessairement un homme fin et perspicace. Autant il paraissait humble au dehors, autant il devenait despote au logis : il était absolu chez lui. Très-honoré par ses confrères, il devait à la longue possession de la première place dans son commerce une immense considération ; il rendait d'ailleurs volontiers service, et parmi ceux qu'il avait rendus, un des plus éclatants était certes l'assistance qu'il prêta longtemps au plus fameux chirurgien du seizième siècle, Ambroise Paré, qui lui devait d'avoir pu se livrer à ses études. Dans toutes les difficultés qui survenaient entre marchands, Lecamus se montrait conciliant. Aussi l'estime générale consolidait-elle sa position parmi ses égaux comme son caractère d'emprunt le maintenait en faveur à la cour. Après avoir brigué par politique dans sa paroisse les honneurs de la Fabrique, il faisait le nécessaire pour se conserver en bonne odeur de sainteté près du curé de Saint-Pierre-aux-Bœufs.

Ce vieillard était un de ces sourds et profonds ambitieux qui se courbent pendant cinquante ans devant chacun en se glissant de poste en poste sans qu'on sache comment ils y sont arrivés, et qui se trouvent assis et au repos, là où jamais personne, même parmi les plus audacieux, n'aurait osé s'avouer un pareil but au commencement de la vie, tant était forte la distance, tant d'abîmes étaient à franchir où l'on devait rouler. Il avait une immense fortune cachée, il voulait ne courir aucun péril ; mais il réservait un brillant avenir à son fils, il se voyait premier président au parlement de Paris dans la personne de son petit-fils.

Christophe, filleul du fameux de Thou, l'historien, avait reçu la plus solide éducation ; mais elle l'avait conduit au doute et à l'examen qui gagnaient les étudiants et les Facultés de l'Université. Christophe faisait en ce moment des études

pour débuter au barreau, ce premier degré de la magistrature. Le vieux pelletier jouait l'hésitation ; il paraissait tantôt vouloir faire de Christophe son successeur, tantôt en faire un avocat ; sérieusement, il ambitionnait pour ce fils une charge de conseiller au Parlement ; il voulait voir la famille Lecamus devenir une de ces vieilles et célèbres familles de bourgeoisie parisienne d'où sortirent les Pasquier, les Molé, les Miron, les Séguier, Lamoignon, du Tillet, Lecoigneux, Lescalopier, les Goix, les Arnauld, les fameux échevins et les grands prévôts des marchands. Aussi, pour que Christophe pût soutenir un jour son rang, voulait-il le marier à la fille du plus riche orfévre de la Cité, son compère Lallier, dont le neveu devait donner à Henri IV les clefs de Paris. Le dessein le plus profondément enfoncé dans le cœur de ce bourgeois était d'employer la moitié de sa fortune et la moitié de celle de l'orfévre à l'acquisition d'une grande et belle terre seigneuriale, affaire longue et difficile en ce temps. Mais ce profond politique connaissait trop bien son temps pour ignorer les grands mouvements qui se préparaient : il voyait bien et voyait juste, il prévoyait la division du royaume en deux camps. Les supplices inutiles de la place de l'Estrapade, l'exécution du couturier de Henri II, celle plus récente du conseiller Anne du Bourg, la connivence actuelle des grands seigneurs, celle d'une favorite sous le règne de François Ier avec les Réformés étaient de terribles indices. Le pelletier avait résolu de rester, quoiqu'il arrivât, catholique, royaliste et parlementaire, mais il lui convenait, *in petto*, que son fils appartînt à la Réformation. Il se savait assez riche pour racheter Christophe s'il était par trop compromis ; puis si la France devenait calviniste, son fils pouvait sauver sa famille dans une de ces furieuses émeutes parisiennes dont le souvenir vivait dans la bourgeoisie, et qu'elle devait recommencer pendant quatre règnes. Mais ces pensées, de même que Louis XI, le vieux pelletier ne se les disait pas à lui-même : sa profondeur allait jusqu'à tromper sa femme et son fils.

Ce grave personnage, un des plus importants du quartier dont il était le chef depuis longtemps, sous ce titre de quartenier qui devait devenir si célèbre quinze ans plus tard, était vêtu de drap comme tous les bourgeois prudents qui obéissaient aux ordonnances somptuaires. Le sieur Lecamus, il tenait à ce titre accordé par Charles V aux bourgeois de Paris, et qui leur permettait d'acheter des seigneuries et d'appeler leurs femmes du beau nom de Demoiselle, Lecamus n'avait ni chaîne d'or, ni soie, mais un bon pourpoint à gros boutons d'argent presque noircis, des chausses drapées et des souliers de cuir agrafés. Sa chemise de fine toile sortait en gros bouillons, selon la mode du temps, par sa veste entr'ouverte et son haut-de-chausses. En ce moment, quoique la belle et large figure de ce vieillard reçût toute la clarté de la lampe, il était impossible à Christophe de deviner les pensées ensevelies sous la riche carnation hollandaise de son vieux père. Cependant, il comprit tout le parti que le vieillard voulait tirer de son affection pour la jolie Barbette Lallier ; mais il avait pris sa résolution et sourit presque amèrement en entendant inviter sa future.

Quand la Bourguignonne fut partie avec les apprentis, le vieux Lecamus regarda sa femme en laissant voir alors tout son caractère ferme et absolu.

— Tu ne seras pas contente que tu n'aies fait pendre cet enfant, avec ta damnée langue ? lui dit-il d'une voix sévère.

— Je l'aimerais mieux justicié mais sauvé, que vivant et huguenot, dit elle d'un air sombre. Penser qu'un enfant qui a logé neuf mois dans mes entrailles

n'est bas bon catholique et mange de la vache à Colas, qu'il ira en enfer pour l'éternité !

Elle se mit à pleurer.

— Vieille bête, lui dit le pelletier, au moins laisse-le vivre, quand ce ne serait que pour le convertir ! Tu as dit là un mot devant nos apprentis qui peut faire bouter le feu à notre maison et nous faire cuire tous comme des puces dans les paillassons.

La mère se signa, s'assit et resta muette.

— Or çà, toi, dit le bonhomme en jetant un regard de juge à son fils, explique-moi ce que tu faisais là sur l'eau avec.... Viens ici que je te parle, dit-il en empoignant son fils par le bras et l'attirant à lui.... avec le prince de Condé, souffla-t-il dans l'oreille de Christophe.

Christophe tressaillit.

— Crois-tu que le pelletier de la cour ne connaisse pas les figures qui s'y trouvent ? Et crois-tu que j'ignore ce qui se passe ? Monseigneur le grand-maître a donné l'ordre d'amener des troupes à Amboise. Retirer des troupes de Paris et les envoyer à Amboise quand la cour est à Blois, les faire aller par Chartres et Vendôme au lieu de prendre la route d'Orléans, est-ce clair ? il va y avoir des troubles. Si les reines veulent leurs surcots, elles les enverront chercher. Le prince de Condé a peut-être résolu de tuer messieurs de Guise qui, de leur côté, pensent peut-être à se défaire de lui. Le prince se servira des huguenots pour se défendre. A quoi servirait le fils d'un pelletier dans cette bagarre? Quand tu seras marié, quand tu seras avocat en parlement, tu verras mieux les choses. Pour être de la nouvelle religion, le fils d'un pelletier doit attendre que tout le monde en soit. Je ne condamne pas les réformateurs, ce n'est pas mon métier ; mais la cour est catholique, les deux reines sont catholiques, le parlement est catholique, nous les fournissons, nous devons être catholiques. Tu ne sortiras pas d'ici, Christophe, ou je te mets chez le président de Thou, ton parrain, qui te gardera près de lui nuit et jour et te fera noircir du papier au lieu de te laisser noircir l'âme, en la cuisine de ces damnés Genevois.

— Mon père, dit Christophe en s'appuyant sur le dos de la chaise où était le vieillard, envoyez-moi donc à Blois porter le surcot à la reine Marie et réclamer notre argent de la reine mère, sans cela, je suis perdu, et vous, venez à moi !

—Perdu ! Si tu restes ici, tu ne seras point perdu, je te retrouverai toujours.

— On m'y tuera.

— Comment ?

— Les plus ardents des huguenots ont jeté les yeux sur moi pour les servir en quelque chose, et si je manque à faire ce que je viens de promettre, ils me tueront en plein jour, dans la rue, ici, comme on a tué Minard. Mais si vous m'envoyez à la cour pour vos affaires, peut-être pourrai-je me justifier également bien des deux côtés. Ou je réussirai sans avoir couru de dangers, ou si le danger est trop grand, je ne ferai que vos affaires.

Le père se leva comme si son fauteuil eût été de fer rougi.

— Ma femme, dit-il, laisse-nous et veille à ce que nous soyons bien seuls, Christophe et moi.

Quand mademoiselle Lecamus fut sortie, le pelletier prit son fils par un bouton et l'emmena dans le coin de la salle qui faisait l'encoignure du pont.

— Christophe, lui dit-il dans le tuyau de l'oreille comme quand il venait de lui

parler du prince de Condé, sois calviniste, si tu as ce vice-là, mais sois-le avec prudence, au fond du cœur et non de manière à te faire montrer au doigt dans le quartier. Ce que tu viens de m'avouer me prouve combien les chefs ont confiance en toi. Que vas-tu donc faire à la cour?

— Je ne saurais vous le dire, répondit Christophe, je ne le sais pas encore bien moi-même.

— Hum ! hum ! fit le vieillard en regardant son fils. Le drôle veut trupher son père, il ira loin. Or çà, reprit-il à voix basse, tu ne vas pas à la cour pour porter des avances à messieurs de Guise ni au petit roi notre maître, ni à la petite reine Marie. Tous ces cœurs-là sont catholiques; mais je jurerais bien que l'Italienne a quelque chose contre l'Ecossaise et contre les Lorrains. Je la connais! elle avait une furieuse envie de mettre la main à la pâte! Le feu roi le craignait si bien qu'il a fait comme les orfévres, il a usé le diamant par le diamant, une femme par une autre. De là cette haine de la reine Catherine contre la pauvre duchesse de Valentinois, à qui elle a pris le beau château de Chanonceaux. Sans monsieur le connétable, la duchesse était pour le moins étranglée.... Arrière, mon fils, ne te mets pas entre les mains de cette Italienne qui n'a de passion que dans la tête; mauvaise espèce de femme. Oui, ce qu'on t'envoie faire à la cour te causera peut-être un grand mal de tête, s'écria le père en voyant Christophe prêt à parler. Mon enfant, j'ai des projets pour ton avenir, tu ne les dédaignerais pas en te rendant utile à la reine Catherine; mais, Jésus ! ne risque point ta tête ! les messieurs de Guise la couperaient comme la Bourguignonne coupe un navet. Les gens qui t'emploient te désavoueront entièrement.

— Je le sais, mon père, dit Christophe.

— Es-tu donc aussi fort que cela? le savoir et le risquer !

— Oui, mon père.

— Ventre de loup-cervier, s'écria le père qui serra son fils dans ses bras, nous pourrons nous entendre, tu es digne de ton père. Mon enfant, tu seras l'honneur de la famille, et je vois que ton vieux père peut s'expliquer avec toi. Mais ne sois pas plus huguenot que messieurs de Coligny? Ne tire pas l'épée, tu seras homme de plume et resteras dans ton futur rôle de robin. Allons, ne me dis rien qu'après la réussite. Si tu ne m'as rien fait savoir quatre jours après ton arrivée à Blois, tu seras en danger. Le vieillard ira sauver le jeune homme. Je n'ai pas vendu pendant trente-deux ans des fourrures sans connaître l'envers des robes de cour. J'aurai de quoi me faire ouvrir les portes.

— Christophe ouvrait de grands yeux en entendant son père parler ainsi, mais il craignit quelque piége paternel et garda le silence.

— Eh bien, faites le compte, écrivez une lettre à la reine, je veux partir à l'instant, demain les plus grands malheurs arriveraient.

— Partir, mais comment ?

— J'achèterai un cheval. Ecrivez, au nom de Dieu !

— Hé ! la mère, de l'argent à ton fils, cria le pelletier.

La mère rentra, courut à son bahut et donna une bourse à Christophe, qui, tout ému, l'embrassa.

— Le compte était tout prêt, dit son père, le voici, je vais écrire la lettre.

Christophe prit le compte et le mit dans sa poche.

— Mais tu souperas au moins avec nous, dit le bon homme, il faut échanger vos anneaux, la fille à Lallier et toi.

— Eh bien! je vais l'aller quérir, s'écria Christophe.

Le jeune homme, se défiant des incertitudes de son père dont le caractère ne lui était pas encore assez connu, monta soudain à sa chambre, s'habilla, prit une valise, descendit à pas de loup, la posa sur un comptoir de la boutique, ainsi que sa rapière et son manteau.

— Que diable fais-tu? lui dit son père en l'entendant.

Christophe vint baiser le vieillard sur les deux joues.

—Je ne veux pas qu'on voie mes apprêts de départ, j'ai tout mis sous un comptoir, lui répondit-il à l'oreille.

—Voici la lettre, dit le père.

Christophe prit le papier et sortit comme pour aller chercher la jeune voisine.

Quelques instants après le départ de Christophe, le compère Lallier et sa fille arrivèrent, précédés d'une servante apportant trois bouteilles de vins vieux.

— Eh bien! où est Christophe? dirent les deux vieilles gens.

— Christophe? s'écria Barbette, nous ne l'avons point vu.

— Mon fils est un fier drôle! il me trompe comme si je n'avais pas de barbe. Mon compère, que va-t-il arriver? Nous vivons dans un temps où les enfants ont plus d'esprit que les pères.

— Mais il y a longtemps que tout le quartier en fait un mangeur de vache à Colas, dit Lallier.

— Défendez-le! compère, dit le pelletier à l'orfévre, la jeunesse est folle, elle court après les choses neuves, mais Barbette le fera tenir tranquille. Elle est encore plus neuve que Calvin.

Barbette sourit, elle aimait Christophe et s'offensait de tout ce que l'on disait contre lui. C'était une de ces filles de la vieille bourgeoisie élevée sous les yeux de sa mère qui ne l'avait pas quittée : son maintien était doux, correct comme son visage; elle était vêtue en étoffes de laine de couleurs grises et harmonieuses, sa gorgerette simplement plissée tranchait par sa blancheur sur ses vêtements; elle avait un bonnet de velours brun qui ressemblait beaucoup à un béguin d'enfant; mais il était orné de ruches et de barbes en gaze tannée qui descendaient de chaque côté de sa figure. Elle était blonde, blanche comme une blonde, et paraissait rusée, fine, quoique toute sa malice fût cachée sous l'air d'une fille honnêtement éduquée. Tant que les deux filles allèrent et vinrent en mettant la nappe, les brocs, les grands verres, les plats d'étain et les couverts, l'orfévre et sa fille, le pelletier et sa femme, restèrent devant la haute cheminée à lambrequins de serge rouge bordée de franges noires, disant des riens et les visages éclairés par le feu. Barbette avait beau demander où pouvait être Christophe, la mère et le père du calviniste donnaient des réponses évasives; mais quand les deux familles furent attablées, et que les servantes furent à la cuisine, Lecamus dit à sa future belle-fille : — Christophe est parti pour la cour.

— A Blois! faire un pareil voyage sans m'avoir dit adieu, dit-elle.

— L'affaire était pressée, dit la vieille mère.

— Mon compère, dit le pelletier en reprenant la conversation abandonnée, nous allons avoir du grabuge en France; les réformés se remuent.

— S'ils triomphent, ce ne sera qu'après de grosses guerres pendant lesquelles le commerce ira mal, dit Lallier.

— Mon père, qui a vu la fin des guerres entre les Bourguignons et les Armagnacs, m'a dit que notre famille ne s'en serait pas sauvée si l'un de ses grands

pères, le père de sa mère, n'avait pas été un Goix, l'un de ces fameux bouchers de la halle qui tenaient pour les Bourguignons, tandis que l'autre un Lecamus était du parti des Armagnacs ; ils paraissaient vouloir s'arracher la peau devant le monde, et s'entendaient en famille. Ainsi, tâchons de sauver Christophe, peut-être dans l'occasion nous sauvera-t-il.

— Vous êtes un fin matois, compère, dit l'orfévre.

— Non ! répondit Lecamus, mais c'est à la bourgeoisie à penser à elle, le peuple lui en veut autant que la noblesse. La bourgeoisie parisienne donne des craintes à tout le monde, excepté au roi qui la sait son amie.

— Vous qui êtes un savant et qui avez tant vu de choses, demanda timidement Barbette, expliquez-moi donc ce que veulent les réformés ?

— Dites-nous ça, compère, s'écria l'orfévre. Je connaissais le couturier du feu roi et le tenais pour un homme de mœurs simples, sans grand génie, il était quasi comme vous, on lui eut baillé Dieu sans confession, et cependant il trempait au fond de cette religion nouvelle, lui ! un homme dont les deux oreilles valaient quelque cent mille écus. Il devait donc avoir des secrets à révéler pour que le roi et la duchesse de Valentinois aient assisté à sa torture.

— Et de terribles ! dit le pelletier. La Réformation, mes amis, reprit-il à voix basse, ferait rentrer dans la bourgeoisie les terres de l'Eglise. Après les priviléges ecclésiastiques supprimés, les réformés demanderaient que nobles et bourgeois fussent égaux pour les tailles, qu'il n'y eût que le roi au-dessus de tout le monde, si toutefois on laisse le roi.

— Le roi ! s'écria Lallier.

— Hé, compère, dit Lecamus, dans les Pays-Bas les bourgeois se gouvernent eux-mêmes par des échevins à eux, lesquels élisent eux-mêmes un chef temporaire.

— Vive-Dieu ! compère, on devrait faire ces belles choses et rester catholique ! s'écria l'orfévre.

— Nous sommes trop vieux pour voir le triomphe de la bourgeoisie de Paris, mais elle triomphera, compère ! Dans le temps comme dans le temps, il faudra bien que le roi s'appuie sur elle pour résister, et nous avons toujours bien vendu notre appui. Enfin la dernière fois, tous les bourgeois ont été anoblis, il leur a été permis d'acheter des terres seigneuriales et d'en porter les noms, sans qu'il soit besoin de lettres expresses du roi. Vous comme moi, petit-fils des Goix, ne valons-nous pas bien des seigneurs ?

Cette parole hardie effraya tant l'orfévre et les deux femmes, qu'on changea de conversation. Il y avait déjà du 93 chez Lecamus.

IV.

LA COUR.

Les rives de la Loire, depuis Blois jusqu'à Tours, ont été l'objet de la prédilection des deux dernières branches de la race royale qui occupèrent le trône avant la maison de Bourbon. N'est-il pas incompréhensible que la royauté n'ait point suivi l'avis indirectement donné par Louis XI de placer à Tours la capitale du royaume. Là, sans de grandes dépenses, la Loire pouvait être rendue accessible aux vaisseaux de commerce et aux bâtiments de guerre légers. Là, le siége du

gouvernement eut été à l'abri des coups de main d'une invasion. Les places du Nord n'eussent pas alors demandé tant d'argent pour des fortifications, aussi coûteuses que les somptuosités de Versailles ; et si Louis XIV avait suivi le conseil de Vauban, qui voulait lui faire bâtir sa résidence à Mont-Louis, entre la Loire et le Cher, peut-être la révolution n'aurait-elle pas eu lieu.

Ces belles rives portent, de place en place, les marques de la tendresse royale : les châteaux de Chambord, de Blois, d'Amboise, de Chenonceaux, de Plessis-les-Tours, tous ceux que les courtisans, les financiers et les seigneurs se bâtirent à Véretz, Azay-le-Rideau, Usse, Villandri, Valançay, Chanteloup, dont quelques-uns ont disparu, sont encore aujourd'hui d'admirables monuments où respirent les merveilles de cette époque si mal comprise par la secte littéraire des moyen-âgistes.

Placé sur l'éminence qui, depuis le Blaisois jusqu'à Nantes, côtoie constamment la rive droite de la Loire, le château de Blois, entouré dans ce temps de charmantes promenades, dominait la ville, la Loire et les campagnes d'alentour. Le jeune François II et la jeune reine Marie Stuart, amoureux l'un de l'autre comme des enfants de seize ans qu'ils étaient avaient été brusquement transportés là par un rude hiver du château de Saint-Germain que le duc de Guise trouva trop facile à surprendre.

Les Guise, oncles de la reine, avaient de fortes raisons pour ne pas habiter Paris et pour retenir la cour dans un château, dont l'enceinte pouvait être facilement surveillée. Il se passait autour du trône un combat entre la maison de Lorraine et la noblesse, qui ne fut terminé que dans ce même château, vingt-huit ans plus tard, en 1588, quand Henri III, sous les yeux même de sa mère, en ce moment profondément humiliée par les Lorrains, entendit tomber le plus hardi de tous les Guise, le second Balafré, fils du premier Balafré par lequel Catherine de Médicis était alors jouée, emprisonnée, espionnée et menacée.

Le château de Blois était pour elle la prison la plus étroite. A la mort de son mari, par lequel elle avait toujours été tenue en lisière, elle avait espéré régner ; mais elle se voyait au contraire esclave, esclave d'étrangers dont les manières polies avaient mille fois plus de brutalité que celles des geôliers. Aucune de ses démarches ne pouvait être secrète. Celles de ses femmes qui lui étaient dévouées avaient ou des amants dévoués aux Guise, ou des Argus autour d'elles. Quoique sans cesse en présence du cardinal de Lorraine, ou du duc François de Guise, qui se défiaient d'elle, son ennemie la plus intime était sa belle-fille, la reine Marie, petite blonde malicieuse comme une soubrette, fière comme une Stuart qui portait trois couronnes, instruite comme un vieux savant, espiègle comme une pensionnaire de couvent, amoureuse de son mari comme une courtisane l'est de son amant, dévouée à ses oncles qu'elle admirait, et heureuse de voir le roi François partageant, elle y aidant, la bonne opinion qu'elle avait d'eux. Une belle-mère est toujours un personnage qu'une belle-fille n'aime point, surtout alors qu'elle a porté la couronne et qu'elle veut la conserver, ce que l'imprudente Catherine avait trop laissé voir. Sa situation précédente quand Diane de Poitiers régnait sur le roi Henri II, était plus supportable et elle avait au moins les honneurs dus à une reine et les respects de la cour, tandis qu'en ce moment le duc et le cardinal n'avaient autour d'eux que leurs créatures. Catherine se trouvait embastillée par des courtisans.

Les trente-six ans de malheurs qui désolèrent la France ont peut-être commencé par la scène dans laquelle le fils du pelletier des deux reines avait obtenu le plus

périlleux des rôles, et qui en fait la principale figure de cette étude. Le danger dans lequel allait tomber ce zélé calviniste devint flagrant durant la matinée même où il quittait le port de Beaugency, muni des documents précieux qui compromettaient les plus hautes têtes de la noblesse, et embarqué pour Blois en compagnie d'un rusé partisan, par l'infatigable la Renaudie, venu sur le port avant lui.

Pendant que la toue, poussée par un petit vent d'est, descendait la Loire, le fameux cardinal Charles de Lorraine et le deuxième duc de Guise, un des plus grands hommes de guerre de ce temps, comme deux aigles du haut de leur rocher, contemplaient leur situation et regardaient prudemment autour d'eux avant de frapper le grand coup par lequel ils essayèrent une première fois de tuer en France le calvinisme, à Amboise, et qui fut recommencé à Paris douze années après, le 24 août 1572.

Dans la nuit, trois seigneurs qui jouèrent un grand rôle dans le drame des douze années qui suivirent ce double complot également tramé par les Guise et par les calvinistes, étaient arrivés chacun à bride abattue, laissant leurs chevaux quasi morts à chacune des entrées de Blois, que gardaient des chefs et des soldats entièrement dévoués au duc de Guise, l'idole des gens de guerre.

Un mot sur ce grand homme, mais un mot qui dise seulement sa fortune extérieure.

Sa mère était Antoinette de Bourbon, grand'tante d'Henri IV. A quoi servent les alliances? Il visait en ce moment le prince de Condé à la tête. Sa nièce était Marie Stuart. Sa femme était Anne, fille du duc de Ferrare. Le grand connétable Anne de Montmorency écrivait au duc de Guise : Monseigneur, comme à un roi, et finissait par : Votre très-humble serviteur.

Guise, grand-maître de la maison du roi, lui répondait : Monsieur le connétable, et signait comme il signait pour le parlement : *Votre bien bon ami.*

Ce peu de mots explique à quel point le cardinal, qu'on appelait le pape transalpin, et le duc en étaient arrivés.

Se disant héritiers des Carlovingiens dépossédés, ils agissaient très-insolemment à l'égard de Catherine de Médicis, belle-mère de leur nièce. La duchesse de Guise n'épargnait aucune mortification à Catherine : la duchesse était une d'Est, et Catherine était une Médicis, la fille de marchands florentins parvenus et qui n'étaient pas encore reconnus par les souverains. François I[er] avait considéré le mariage de son fils avec une Médicis comme une mésalliance ; aussi ne l'avait-il permis qu'en ne croyant pas que ce fils deviendrait jamais dauphin. De là sa fureur quand le dauphin mourut empoisonné, dit-on. Ce fait n'a jamais été suffisamment éclairci.

Les d'Est refusaient d'admettre les Médicis parmi les princes italiens. Le titre de grand-duc ne fut accordé que très-tard par Philippe II, roi d'Espagne, aux Médicis qui l'achetèrent en trahissant la France, leur bienfaitrice, et par un servile attachement à la cour d'Espagne, qui les contrecarrait sourdement en Italie. « Ne caressez que vos ennemis : » ce grand mot de Catherine semble avoir été la loi politique de cette famille.

Entièrement maître du roi François II, que sa femme dominait par un amour mutuel excessif dont ils savaient tirer parti, les Guise régnaient en France et n'avaient d'autre ennemi à la cour que Catherine de Médicis. Aussi jamais plus grands politiques ne jouèrent-ils un jeu plus serré.

La position mutuelle de l'ambitieuse veuve de Henri II et de l'ambitieuse maison

de Lorraine était pour ainsi dire expliquée par la place qu'ils occupaient sur la terrasse du château durant la matinée où Christophe devait arriver.

La reine mère, qui feignait un excessif attachement pour les Guise, avait demandé communication des nouvelles apportées par les trois seigneurs venus de différents endroits du royaume; mais elle avait eu la mortification d'être poliment congédiée par le cardinal, qui lui faisait positivement la cour. Elle se promenait à l'extrémité de la terrasse, du côté opposé occupé par les deux princes lorrains. Elle avait trompé les deux frères et les avait joués par un feint mécontentement. Elle était réellement très-heureuse de pouvoir parler à l'un des seigneurs arrivés en toute hâte, son confident secret, qui jouait hardiment un double jeu, mais qui certes en fut bien récompensé. Ce gentilhomme était Chiverni, en apparence l'âme damnée du cardinal, mais en réalité le serviteur de Catherine. Catherine comptait encore deux seigneurs dévoués dans les deux Gondi, ses créatures; mais ces deux Florentins étaient trop suspects aux Guise pour qu'elle pût les envoyer au dehors; elle les gardait à la cour, où chacune de leurs paroles et de leurs démarches était étudiée, mais où ils étudiaient également les Guise et conseillaient Catherine. Ces deux Italiens maintenaient dans le parti de la reine mère Birague, un adroit Piémontais qui paraissait, comme Chiverni, avoir abandonné la reine mère pour s'attacher aux Guise, et qui les encourageait dans leurs entreprises.

Chiverni venait d'Ecouen et de Paris. Le dernier arrivé était Saint-André, qui fut maréchal de France. Avant eux, monsieur de Vieilleville, qui, pour son dévouement aux Guise, fut aussi nommé maréchal, était secrètement débarqué, plus secrètement reparti. Saint-André se disposait à partir pour Amboise, après un conseil tenu entre le cardinal de Lorraine, le duc de Guise, Birague, Chiverni, Vieilleville et Saint-André.

Si les deux chefs de la maison de Lorraine employaient Birague, il est à croire qu'ils comptaient beaucoup sur leurs forces, ils le savaient ambitieux, peut-être le gardaient-ils auprès d'eux pour pénétrer les secrets desseins de Catherine. Les deux frères, comme de grands politiques, avaient été pendant ce conseil d'une impénétrable discrétion. La conversation de Catherine avec ses amis expliquera parfaitement l'objet du conseil tenu par les Guise en plein air, au point du jour, sur cette terrasse, comme si tous avaient craint de parler entre les murailles du château de Blois.

La reine mère, qui dès le matin se promenait avec les deux Gondi en regardant d'un œil inquiet et curieux le groupe ennemi, fut rejointe par Chiverni. Elle était à l'angle de la terrasse qui regarde la colline, et là ne craignait aucune indiscrétion. Le mur a trente pieds de hauteur, et personne n'était au bas.

Chiverni prit la main de la reine mère pour la baiser et lui remit en la baisant une petite lettre sans que les deux Italiens l'eussent vu. Catherine se retourna vivement, alla dans le coin de la balustrade et lut ce qui suit.

« Vous estes puissante assez pour garder la balance entre les grands et les faire débattre à qui mieux mieux vous servira, vous avez votre maison pleine de rois, et vous n'avez à craindre ni les Lorrains ni les Bourbons si vous les opposez les uns aux autres, car les uns et les autres veulent embler la couronne de vos enfants. Soyez maîtresse et non serve de vos conseillers, maintenez donc les uns par les autres, sans quoi le royaume ira de mal en pis, et de grosses guerres pourront s'en esmouvoir. » LHOSPITAL. »

La reine mit ce papier dans le creux de son corset et se promit de le brûler dès qu'elle serait seule.

— Quand l'avez-vous vu ? demanda-t-elle à Chiverni.

— Chez le connétable, à Melun, où il passait avec madame la duchesse de Berri, qu'il était très-impatient de remettre en Savoie afin de revenir ici pour éclairer le chancelir Olivier ; il épouse vos intérêts en apercevant le but où tendent MM. de Guise. Aussi va-t-il se hâter très-fort.

— Est-il sincère ? dit Catherine, car il doit tout aux Lorrains, qui l'ont fait entrer au conseil.

— C'est un Français de trop bonne roche pour ne pas être franc, dit Chiverni ; d'ailleurs son billet est un assez grand engagement.

— Quelle est la réponse du connétable à ces Lorrains ?

— Il s'est dit le serviteur du roi et attendra ses ordres ; aussi le cardinal, pour éviter toute résistance, va-t-il proposer de nommer son frère lieutenant-général du royaume.

— Déjà ! dit Catherine épouvantée ; mais que vous a dit monsieur le chancelier ?

— Il m'a dit que vous seule, madame, pouviez vous mettre entre la couronne et messieurs de Guise, et je lui donnai ma foi de vous reporter ses paroles sans le compromettre ; mais il me les bailla par écrit, en m'ajoutant qu'un vieillard comme lui n'avait plus rien à craindre des hommes, et qu'il ne verrait jamais, quoi qu'il arrive, que la couronne.

— Savait-il en quelle situation je suis ? demanda la reine.

— A peu près. Il trouve que vous avez fait un marché de dupe en acceptant à la mort du feu roi, pour votre part, les morceaux de la ruine de madame Diane. Messieurs de Guise se sont crus quittes envers la reine en satisfaisant la femme.

— Oui, dit la reine en regardant les deux Gondi, j'ai fait une grande faute.

— Une faute que font les dieux, répliqua Charles de Gondi.

— Messieurs, dit la reine, si je passe ouvertement aux réformés, je deviens l'esclave d'un parti.

— Madame, dit vivement Chiverni, il faut vous servir d'eux, mais non les servir. Votre appui, pour le moment, est là.

— Quelle voie périlleuse ! dit la reine. Une fausse démarche sera un prétexte promptement saisi par les Guise pour se défaire de moi. La nièce d'un pape, la mère de quatre Valois, une reine de France, la veuve du plus ardent persécuteur des huguenots, une catholique italienne, la tante de Léon X, peut-elle être pour la Réformation ?

— Mais, dit Albert de Gondi, seconder les Guise, n'est-ce pas donner les mains à une usurpation ? Vous avez affaire avec une maison qui entrevoit, dans la lutte entre le catholicisme et la Réforme, une couronne à prendre.

— Pensez, madame, que votre maison, qui devrait être toute dévouée au roi de France, est en ce moment la servante du roi d'Espagne. Elle serait demain pour la Réformation si la Réformation pouvait nommer roi le duc de Médicis.

— Je suis disposée à m'appuyer un moment sur les huguenots, dit Catherine, quand ce ne serait que pour me venger de ce soldat, de ce prêtre et de cette femme !

Elle montra tour à tour, par un regard d'Italienne, le duc, le cardinal et les fenêtres de la chambre de Marie Stuart.

— Ce trio m'a pris entre les mains les rênes de l'Etat que j'ai attendues bien longtemps et que cette vieille a tenus à ma place, reprit-elle.

Elle secoua la tête vers la ville d'Amboise, au delà de laquelle se trouve Chenonceaux, le château confisqué en sa faveur sur Diane de Poitiers.

— *Ma,* dit-elle en Italien, il paraît que ces messieurs les rabats de Genève n'ont pas l'esprit de s'adresser à moi ! Par ma conscience, je ne puis aller à eux. Pas un de vous ne pourrait se hasarder à leur porter des paroles ! Elle frappa du pied. — J'espérais que vous auriez pu rencontrer à Ecouen le bossu, il a de l'esprit, dit-elle à Chiverni.

— Il y était, madame, dit Chiverni ; mais il n'a pu déterminer le connétable à se joindre à lui. Monsieur de Montmorency veut bien renverser les Guise, qui l'ont fait disgrâcier, mais il ne veut pas aider l'hérésie.

— Qui brisera, messieurs, ces volontés particulières qui gênent la royauté ? Vrai Dieu ! il faut les détruire les uns par les autres, comme a fait Louis XI, le plus grand de vos rois. Il y a dans ce royaume quatre ou cinq partis, et le plus faible est celui de mes enfants.

— La Réformation est une idée ! dit Charles de Gondi, et les partis qu'a brisés Louis le onzième n'étaient que des intérêts.

— Faites du calvinisme une hache ! dit Albert de Gondi, vous n'aurez pas l'odieux des supplices.

— Eh ! s'écria la reine, j'ignore les forces et les plans de ces gens, je ne puis communiquer avec eux par aucun intermédiaire sûr. Si j'étais surprise à quelque machination de ce genre, soit par la reine, qui me couve comme un enfant au berceau, soit par ces deux geôliers qui ne laissent entrer personne au château, je serais bannie du royaume et reconduite à Florence avec une terrible escorte, commandée par un guisard forcené ! Merci, mes amis ! Oh! ma bru, je vous souhaite d'être quelque jour prisonnière chez vous !... vous saurez alors ce que vous me faites souffrir.

— Leurs plans ! s'écria Chiverni, le grand-maître et le cardinal les connaissent, mais ces deux grands politiques ne les disent pas. Sachez, madame, les leur faire dire.

— Que s'est-il donc décidé tout à l'heure ? demanda la reine.

— M. de Vieilleville et M. de Saint-André viennent de recevoir des ordres assez singuliers : le grand-maître concentre ses meilleures troupes dans le Vendômois, à Tours et à Blois, il ne s'occupe point de Paris. Sous peu de jours vous serez à Amboise. Le grand-maître est venu sur cette terrasse examiner la position et ne trouve pas que Blois soit une place assez forte.

— Abdiquez ou régnez, dit Albert à l'oreille de la reine, qui restait pensive.

Une terrible expression de rage intérieure passa sur le beau visage d'ivoire de la reine, qui n'avait pas encore quarante ans et qui vivait depuis vingt-six ans à la cour de France. Cette épouvantable phrase sortit de ses lèvres dans la langue florentine du Dante : — Rien tant que ce fils vivra ! Sa petite femme l'ensorcèle, ajouta-t-elle après une pause.

L'exclamation de Catherine était inspirée par l'étrange prédiction qui lui fut faite peu de jours auparavant au château de Chaumont, sur la rive opposée de la Loire, où elle fut conduite par Ruggieri, son astrologue, pour y consulter, sur la vie de ses quatre enfants, une célèbre devineresse secrètement amenée par Nostradamus, le chef des médecins qui, dans ce grand seizième siècle, tenaient, comme

les Ruggieri, comme Cradon et tant d'autres, pour les sciences occultes. Cette femme, dont la vie a échappé à l'histoire, avait fixé à un an le règne de François II.

—Votre avis sur tout ceci? dit-elle à Chiverni.

— Nous aurons une bataille, répondit le prudent gentilhomme. Le roi de Navarre...

— Oh! dites la reine! reprit Catherine.

— C'est vrai, la reine, dit Chiverni en souriant, a donné pour chef aux réformés le prince de Condé. Aussi monsieur le cardinal parlait-il de le mander ici.

— Qu'il vienne! s'écria la reine, et je suis sauvée.

Ainsi les chefs du grand mouvement de la Réformation en France avaient bien deviné dans Catherine une alliée.

— Il y a ceci de plaisant, s'écria la reine, que les Bourbons jouent les huguenots, et que les sieurs Calvin, de Bèze et autres jouent les Bourbons. Qui sera dupe?

— *Semprè il popolo*, dit Birague avec une amère ironie.

L'espérance d'avoir la couronne ne fut pas chez les deux chefs de la remuante famille des Guise le résultat d'un plan prémédité : rien n'autorisa ni le plan ni l'espérance. Les circonstances firent leur audace. Les deux cardinaux et les deux Balafré se trouvèrent être quatre ambitieux, supérieurs en talents à tous les politiques qui les environnèrent. Aussi cette famille ne fut-elle abattue que par Henri IV, factieux nourri à la grande école dont Catherine et les Guise étaient les maîtres et qui profita de toutes les leçons.

En ce moment, ces deux hommes se trouvaient être les deux arbitres de la plus grande tentative essayée en Europe depuis celle d'Henri VIII en Angleterre et qui fut la conséquence de la découverte de l'imprimerie; ils étaient les adversaires de la Réformation et tenaient le pouvoir entre leurs mains. Calvin était plus fort que Luther : il voyait alors le gouvernement là où Luther n'avait vu que le dogme; là où l'Allemand se battait avec le diable et lui jetait son encrier à la figure, le Français dirigeait des armées, armait des princes et livrait des batailles en semant les doctrines républicaines au cœur des bourgeoisies afin de compenser ses continuelles défaites sur les champs de bataille par des progrès moraux au sein des peuples.

Le cardinal de Lorraine et le duc de Guise, aussi bien que Philippe II et le duc d'Albe, savaient où la monarchie était visée, et quelle étroite alliance existait entre le catholicisme et la royauté. Les Guise eurent une pensée unique, celle d'abattre l'hérésie d'un seul coup. Ce coup, ils le tentaient alors pour la première fois à Amboise, et le firent tenter une seconde fois à la Saint-Barthélemy, cette fois d'accord avec Catherine de Médicis, éclairée par les flammes de douze années de guerres, éclairée surtout par le mot significatif de république prononcé plus tard, imprimé par les écrivains protestants. Les deux princes, au moment de frapper un coup meurtrier au cœur de la noblesse, afin de la séparer dès l'abord d'un parti religieux au triomphe duquel elle perdait tout, achevaient de se concerter sur la façon de tout découvrir au roi pendant que Catherine causait avec ses quatre conseillers.

— Jeanne d'Albret a bien su ce qu'elle faisait en se déclarant la protectrice des réformés! Elle a dans la Réformation un bélier duquel elle joue très-bien! dit le grand-maître en sondant la profondeur des desseins de la reine de Navarre, une des plus fortes têtes de ce temps.

— Théodore de Bèze a été de Genève à Nérac après avoir été se consulter avec Calvin.

— Quels hommes ces bourgeois savent trouver ! s'écria le grand-maître.

— Ah ! nous n'avons pas à nous un homme de la trempe de ce la Renaudie, s'écria le cardinal. Un vrai Catilina.

— Ces hommes agissent toujours pour leur propre compte, répondit le duc. Ne l'avais-je pas deviné ? Je l'ai comblé de faveurs, je l'ai fait évader lors de sa condamnation au parlement de Bourgogne, je l'ai fait rentrer dans le royaume en obtenant la révision de son procès, et je comptais tout faire pour lui pendant qu'il ourdissait contre nous une conspiration diabolique. Le drôle a rallié les protestants d'Allemagne à ceux de France, il a rallié les grands seigneurs mécontents au parti de la Réforme, sans leur faire ostensiblement abjurer le catholicisme. Il avait, dès l'an dernier, trente capitaines à lui ! il était partout à la fois, à Lyon, en Languedoc, à Nantes, et il a fait rédiger cette consultation colportée dans toute l'Allemagne où les théologiens déclarent que l'on peut recourir à la force pour soustraire le roi à notre domination. En le cherchant partout on ne le rencontre nulle part ! Cependant je ne lui ai fait que du bien! Il va falloir l'assommer comme un chien, ou essayer de lui faire un pont d'or pour qu'il entre dans notre maison.

— La Bretagne, le Languedoc, tout le royaume est travaillé pour nous donner un assaut mortel, dit le cardinal. Après la fête d'hier, j'ai passé le reste de la nuit à lire tous les renseignements que m'ont envoyés mes religieux ; mais il n'y a de compromis que des gentilshommes pauvres, des artisans, des gens qu'il est indifférent de pendre ou de laisser en vie : les Coligny, Condé ne paraissent pas, quoiqu'ils tiennent les fils de cette conspiration.

— Aussi, dit le duc, dès que cet avocat, cet Avenelles a vendu la mèche, ai-je dit à Braguelone de les laisser aller jusqu'au bout. Ils sont sans défiance, ils croient nous surprendre, et peut-être les chefs se montreront-ils. Mon avis serait de nous laisser vaincre pendant quarante-huit heures...

— Ce serait trop d'une demi-heure, dit le cardinal effrayé.

— Tu es brave, lui dit le Balafré...

Le cardinal lui répondit sans s'émouvoir : — Que le prince de Condé soit ou non compromis, si nous sommes sûrs qu'il soit le chef, abattons cette tête, nous serons tranquilles, nous n'avons pas tant besoin de soldats que de juges, et jamais on ne manquera de juges : la victoire est toujours plus sûre au Parlement que sur un champ de bataille.

— J'y consens volontiers, répondit le duc, mais crois-tu que le prince de Condé soit assez puissant pour donner tant d'audace à ceux qui vont venir nous livrer bataille ? n'y a-t-il pas...

— Le roi de Navarre, dit le cardinal.

— Un niais qui me parle chapeau pas ! répondit le duc. Mais les coquetteries de la Florentine t'obscurcissent donc la vue...

— Oh ! j'y ai songé, fit le prêtre, et si je désire me trouver en commerce galant avec elle, c'est pour lire au fond de son cœur.

— Elle n'a pas de cœur, dit vivement le duc, elle est plus ambitieuse que nous ne le sommes.

— Tu es un brave capitaine, dit le cardinal à son frère ; mais crois-moi, nos deux robes sont bien près l'une de l'autre, et je la faisais surveiller par Marie

avant que tu ne songeasses à la soupçonner. Elle a moins de religion que n'en a mon soulier. Si elle n'est pas l'âme du complot, ce n'est pas faute d'un désir ; mais nous allons la juger sur le terrain et voir comment elle nous appuiera. Jusqu'aujourd'hui j'ai la certitude qu'elle n'a pas communiqué avec nos ennemis.

— Il est temps de tout découvrir au roi et à la reine mère qui ne sait rien, dit le duc; voilà la seule preuve de son innocence ; mais peut-être attend-on le dernier moment pour l'éblouir par les probabilités d'un succès. La Renaudie va savoir par mes dispositions que nous sommes avertis : cette nuit, Nemours a dû suivre les détachements de réformés qui arrivaient par les chemins de traverse, et les conjurés seront forcés de venir nous attaquer à Amboise, où je les laisserai tous entrer...

— Je ne quitterai pas la Florentine, dit le cardinal.

— Nous avons fait une faute, reprit le duc en s'amusant à lancer en l'air son poignard et à le rattraper par la coquille, il fallait se conduire avec elle comme avec les calvinistes : lui donner la liberté de ses mouvements pour la prendre sur le fait.

Le cardinal regarda pendant un moment son frère en hochant la tête.

— Que nous veut Pardaillan ? dit le grand-maître en voyant venir sur la terrasse ce jeune gentilhomme devenu célèbre par sa rencontre avec la Renaudie et par leur mort actuelle.

— Monseigneur, le pelletier de la reine est à la porte, il dit avoir à lui remettre une parure d'hermine ; faut-il le laisser entrer ?

— Eh oui ! un surcot dont elle parlait hier, reprit le cardinal, laissez-le passer.

— Il vient de Paris ? dit le grand-maître.

— Je l'ignore, répondit Pardaillan.

— Je lui demanderai chez la reine ce qu'on dit à Paris, se dit le Balafré. Qu'il attende le lever dans la salle des gardes. Pardaillan, est-il jeune ?

— Oui, monseigneur, il se dit le fils de Lecamus.

— Lecamus est un bon catholique, fit le cardinal. Le curé de Saint-Pierre-aux-Bœufs compte sur lui, car il est quartenier du palais.

— Néanmoins, fais-le attendre dans la grande salle et que le capitaine de la garde écossaise cause avec lui, dit le grand-maître en appuyant sur ces derniers mots pour leur donner un sens facile à comprendre. Mais Ambroise est au château, je crois, il saura nous dire si c'est bien le fils de Lecamus qui l'a fort obligé jadis. Demandez Ambroise.

Ce fut en ce moment que la reine Catherine alla seule au-devant des deux frères : ils s'empressèrent de venir à elle en lui témoignant un respect qui la touchait fort peu.

— Messieurs, dit-elle, daignerez-vous me confier ce qui se prépare ? La veuve de votre ancien maître serait-elle dans votre estime au-dessous des sieurs de Vieilleville, Birague et Chiverni ?

— Madame, répondit le cardinal sur un ton galant, notre devoir d'hommes avant celui de politiques est de ne pas effrayer les femmes par de faux bruits. Mais ce matin il y a lieu de conférer sur les affaires de l'Etat. Vous excuserez mon frère d'avoir commencé par donner des ordres purement militaires et auxquels vous deviez être étrangère : les choses importantes sont à décider. Si vous le trouvez bien, nous irons au lever du roi et de la reine, l'heure en approche.

— Qu'y a-t-il, monsieur le grand-maître ? dit Catherine en jouant l'effroi.

— Le calvinisme, madame, n'est plus une hérésie, c'est un parti qui va venir en armes nous arracher le roi.

Catherine, le cardinal, le duc et les seigneurs se dirigèrent alors vers le château. Gondi, qui pendant que Catherine causait avec les deux princes lorrains les avait examinés, dit en bon toscan à l'oreille de la reine mère, ces deux mots qui devinrent proverbes et qui expliquent une des faces de ce grand caractère royal : — *Odiate e aspettate !*

V.

LE PETIT LEVER DE FRANÇOIS II.

Pardaillan était venu donner l'ordre à l'officier de garde à la conciergerie du château de laisser passer le commis du pelletier de la reine. Christophe Lecamus était béant dans la cour, occupé à regarder la façade. Cet étonnement de Parisien lui avait servi déjà de passe-port quand Pardaillan l'examina.

— La reine n'est pas levée, dit le jeune capitaine, viens l'attendre dans la salle des gardes.

Pardaillan accompagna Christophe à la salle des gardes et l'y laissa en disant aux gens de service de le mener chez la reine quand il serait temps, et de faire dire à ses femmes que son pelletier était venu.

Quand Pardaillan fut parti, Lecamus s'approcha de l'officier qui commandait dans la salle, il se mit à causer avec lui, finit par l'intéresser en lui contant dans quelle détresse il se trouvait, et parut si véritablement marchand que l'officier fit partager cette opinion au capitaine de la garde écossaise, qui vint de l'intérieur des appartements, et causa quelque temps avec Christophe en l'examinant à la dérobée.

Quelque prévenu que fût Christophe Lecamus, il ne pouvait comprendre la férocité froide des deux intérêts entre lesquels il se glissait. Pour un observateur qui, dans ce moment, eût été dans le secret de cette scène, comme l'est aujourd'hui l'historien, il y avait de quoi trembler à voir ce jeune homme, l'espoir de deux familles, hasardé entre ces deux puissantes machines d'airain, Catherine et les Guise. Il y a très-peu de courages qui connaissent l'étendue des dangers. Par la manière dont le port de Blois, la ville et le château étaient gardés, Christophe s'attendit à trouver des piéges et des espions partout ; il se résolut donc à cacher la gravité de sa mission et la tension de son esprit sous l'apparence niaise et commerciale avec laquelle il avait déjà reçu le jeune Pardaillan, l'officier de garde et le capitaine.

L'agitation qui dans un château royal accompagne l'heure du lever commençait à se manifester. Les seigneurs qui se trouvaient au château ou logés à Blois entraient dans la cour et traversaient la salle des gardes. Ils venaient savoir les nouvelles, examiner les visages, autant que faire leur cour au roi. L'amour excessif de François II pour Marie Stuart, auquel ni les Guise ni la reine mère ne s'opposaient, et la complaisance politique avec laquelle Marie Stuart s'y prêtait, ôtait au roi tout intérêt, il était sans pouvoir ; aussi faisait-on en réalité la cour à la reine Marie, à son oncle le cardinal de Lorraine et au grand-maître.

Ce mouvement eut lieu devant Christophe, qui suivit les seigneurs dans le grand

cet immense salon, plus tard si fatal au fils du grand-maître, au second Balafré. Le cabinet du roi se trouvait après et la chambre de parade y faisait suite. Ce fut en sortant de ce cabinet dans le salon que, plus tard, le duc de Guise fut tué dans un coin de cette vaste salle.

L'appartement de la reine mère était en retour. Les filles des deux reines étaient dans le grand salon et se tenaient autour de la cheminée. Toutes étaient en deuil. Les courtisans laissaient entre ces demoiselles, qui appartenaient aux premières familles du royaume, un espace de quelques pas qui n'était franchi que par les plus grands seigneurs. La dame d'honneur de Catherine, la comtesse de Fiesque, et celle de la reine, la duchesse de Guise, étaient, selon le devoir de leurs charges, assises au milieu d'elles, qui restaient debout.

L'un des premiers qui vint se mêler à ces deux escadrons si dangereux fut le duc d'Orléans, le frère du roi, accompagné de monsieur de Cypierre, son gouverneur. Ce jeune prince, qui, avant la fin de cette année, devait régner sous le nom de Charles IX, avait alors seize ans : il était d'une excessive timidité. Le duc d'Anjou et le duc d'Alençon, ses deux frères, ainsi que la princesse Marguerite, qui fut la femme d'Henri IV, étaient encore trop jeunes pour venir à la cour. Ces trois enfants restaient sous la conduite de leur mère, qui les avait avec elle dans ses appartements. Le duc d'Orléans se trouvait alors le seul sous l'autorité d'un gouverneur.

Ce jeune prince, richement vêtu, selon la mode du temps, d'un haut-de-chausses en soie, d'un justaucorps de drap d'or orné de fleurs noires, et d'un petit manteau de velours brodé, le tout noir, car il portait encore le deuil du roi son père, salua les deux dames d'honneur et resta près de la belle comtesse de Fiesque. Il avait déjà de l'antipathie pour les adhérents de la maison de Guise ; aussi répondit-il froidement aux paroles de la duchesse et il appuya son bras sur le dossier de la haute chaise de la comtesse de Fiesque.

Son gouverneur, un des plus beaux caractères de ce temps, monsieur de Cypierre, resta derrière lui comme une panoplie. Amyot, en simple soutane d'abbé, accompagnait aussi le prince, dont il était le précepteur.

Malgré la gravité des circonstances, la cour offrait l'aspect que toutes les cours offriront dans tous les pays, à toutes les époques et dans les plus grands dangers : des courtisans parlant toujours de choses indifférentes en pensant à des choses graves, plaisantant en étudiant les visages, et s'occupant d'amours et de mariages avec des héritières au milieu des catastrophes les plus sanglantes.

— Que dites-vous de la fête d'hier ? demanda Bourdeilles, seigneur de Brantôme, en s'approchant de mademoiselle des Piennes, une des filles de la reine mère.

— Messieurs du Beïf et du Bellay n'ont eu que de belles idées, dit-elle en montrant les deux ordonnateurs de la fête qui se trouvaient à quelques pas... Puis à voix basse : J'ai trouvé cela d'un goût exécrable.

— Vous n'y aviez pas de rôle ? dit mademoiselle de Lewiston de l'autre bord.

— Que lisez-vous là, madame ? dit Amyot à madame de Fiesque.

— *L'Amadis de Gaule, par le seigneur des Essarts, commissaire ordinaire de l'artillerie du Roi.*

— Un ouvrage charmant, dit la belle, qui fut depuis si célèbre sous le nom de Fosseuse quand elle devint dame d'honneur de la reine de Navarre Marguerite.

— Le style est de forme nouvelle, dit Amyot. Adoptez-vous ces barbaries ? ajouta-t-il en regardant Brantôme.

— Il plaît aux dames, que voulez-vous ! s'écria Brantôme en allant saluer madame de Guise, qui tenait les *Célèbres dames de Boccace.*

— Il doit s'y trouver des femmes de votre maison, madame, dit-il, et Boccace a eu tort de ne pas être de notre temps, il aurait trouvé certes à augmenter ses volumes...

— Comme ce monsieur de Brantôme est adroit, dit la belle mademoiselle de Limeuil à la comtesse de Fiesque, il est venu d'abord à nous, mais il restera dans le quartier des Guise.

— Chut ! dit madame de Fiesque en regardant la belle Limeuil. Mêlez-vous de ce qui vous intéresse...

La jeune fille tourna les yeux vers la porte ; elle attendait Sardini, un noble Italien avec lequel la reine mère la maria plus tard.

— Par saint Alipantin, dit monsieur de Robertet, un secrétaire d'Etat, en saluant le groupe de la reine mère, mademoiselle Davila me semble plus jolie chaque matin.

L'arrivée du secrétaire d'Etat, qui cependant était exactement ce qu'est un ministre aujourd'hui, ne fit aucune sensation. Un secrétaire d'Etat, dont la charge devait prendre tant d'importance quand les rois jugèrent à propos de faire des bourgeois à qui ces fonctions étaient presque toujours confiées leurs conseillers intimes, avait alors peu de lustre en présence des princes et des grands seigneurs, qui décidaient les graves questions de la politique.

— Si cela est, Monsieur, prêtez-moi donc le libelle fait contre messieurs de Guise. Je sais qu'on vous l'a prêté, dit mademoiselle Davila à Robertet.

— Je ne l'ai plus, dit le secrétaire en allant saluer madame de Guise.

— Je l'ai, dit le comte de Grammont à mademoiselle Davila, mais je ne vous le donne qu'à une condition.

— Sous condition ?.. fi ! dit madame de Fiesque.

— Vous ne savez pas ce que je veux, répondit Grammont.

— Oh ! cela se devine, dit la Limeuil, car la coutume italienne de nommer les dames, comme font les paysans de leurs femmes, *la une telle*, était alors de mode à la cour de France.

— Vous vous trompez, reprit vivement le comte, il s'agit de remettre à mademoiselle de Matha, l'une des filles de l'autre bord, une lettre de mon cousin de Jarnac.

— Ne compromettez pas mes filles, dit la comtesse de Fiesque. C'est moi qui la donnerai.

— Savez-vous des nouvelles de ce qui se passe en Flandre? Il paraît que monsieur d'Egmont donne dans les nouveautés.

— Lui et le prince d'Orange, reprit Cypierre.

— Le duc d'Albe et le cardinal Granvelle y vont, n'est-ce pas, monsieur ? dit Amyot au cardinal de Tournon, qui restait sombre et inquiet entre les deux groupes.

— Heureusement nous sommes tranquilles et nous n'avons à vaincre l'hérésie que sur le théâtre, dit le jeune duc d'Orléans en faisant allusion au rôle qu'il avait rempli la veille, celui d'un chevalir domptant une hydre qui avait sur le front le mot *Réformation.*

Le cardinal ne répondit rien et marcha de long en large dans le salon en causant à voix basse avec monsieur de Robertet.

— Croyez-vous que la Lewiston épouse monsieur du Lude ? demanda madame de Fiesque à monsieur de Grammont.

— La reine Marie ne s'en soucie pas, dit le comte; mais voyez un peu le groupe des mécontents, là-bas, dit-il en montrant messieurs de Coligny, le cardinal de Châtillon, le jeune Téligny, Danville, Thoré, Castelnau, Moret et plusieurs seigneurs, soupçonnés de calvinisme. Ne dirait-on pas qu'il va tomber des anges exterminateurs?

— Les huguenots se remuent, dit Cypierre, et nous savons que Théodore de Bèze est à Nérac pour obtenir de la reine de Navarre qu'elle se déclare pour les réformés.

En ce moment madame Dayelle, femme de chambre favorite de la reine Marie Stuart, parut à la porte du salon, entra dans le cabinet, et de là dans la chambre de la reine et du roi. Le passage de la femme de chambre causa du mouvement.

— Nous allons bientôt entrer, dit madame de Guise.

Madame Dayelle se glissa chez la reine après avoir gratté à la porte, façon respectueuse inventée par Catherine de Médicis, et qui fut adoptée à la cour de France.

— Quel temps fait-il? ma chère Dayelle, dit la reine Marie en montrant son blanc et frais visage hors du lit dont elle secoua les rideaux. Qu'as-tu, Dayelle ? on dirait que les archers sont à tes trousses.

— Oh! madame, le roi dort-il ?

— Oui.

— Nous allons quitter le château. Monsieur le cardinal m'a priée de vous le dire afin que vous y disposiez le roi.

— Sais-tu pourquoi ? ma bonne Dayelle.

— Les réformés veulent vous enlever...

— Ah ! cette nouvelle religion ne me laissera pas de repos ! J'ai rêvé cette nuit que j'étais en prison... moi qui ai réuni les couronnes des trois plus beaux royaumes du monde...

— Aussi, madame, est-ce un rêve !

— Enlevée ! ce serait assez gentil, mais pour fait de religion et par des hérétiques, c'est une horreur.

La reine sauta hors du lit et vint s'asseoir dans une grande chaise couverte de velours rouge, devant la cheminée, après que Dayelle lui eut donné une robe de chambre en velours noir, qu'elle serra légèrement à la taille par une corde en soie. Dayelle ralluma le feu, car les matinées du mois de mai sont assez fraîches aux bords de la Loire.

— Mes oncles ont donc appris ces nouvelles pendant la nuit? demanda la reine à Dayelle, avec laquelle elle agissait familièrement.

— Depuis ce matin, messieurs de Guise se sont promenés sur la terrasse pour n'être entendus de personne, et ont reçu des envoyés venus en toute hâte. Madame la reine mère y était avec ses Italiens, mais elle n'a pas été de ce petit conseil.

— Elle doit être furieuse !

— D'autant plus qu'il y avait un restant de colère d'hier, répondit Dayelle. On dit qu'en voyant paraître Votre Majesté hier, dans sa robe d'or torse et avec ce voile de crêpe tanné, elle n'a pas été gaie...

— Laissez-nous, ma bonne Dayelle, le roi s'éveille. Que personne, pas même les petites entrées, ne nous dérange.

— Eh bien! ma chère Marie, as-tu donc dejà quitté le lit? Est-il grand jour? dit le jeune roi.

— Mon cher mignon, pendant que nous dormons, les méchants veillent et vont nous forcer de quitter cette belle demeure.

— Que parles-tu de méchants, ma mie, n'avons-nous pas eu la plus jolie fête du monde hier au soir, sauf les mots latins que ces messieurs ont jeté dans notre français?

— Ah! dit Marie, ce langage est de fort bon goût, et Rabelais l'a déjà mis en lumière.

— Tu es une savante, et je suis bien fâché de ne pas pouvoir te célébrer en vers : si je n'étais pas roi, je reprendrais maître Amyot pour précepteur.

— N'enviez rien à votre frère, qui fait des poésies et me les montre en me demandant de lui montrer les miennes. Allez, vous êtes le meilleur des quatre et serez aussi bon roi que vous êtes amant gentil.

— Je n'ai pas grand mérite à aimer une si parfaite reine, dit le petit roi; je ne sais qui m'a retenu hier de t'embrasser devant toute la cour quand tu as dansé le branle au flambeau! J'ai clairement vu que toutes les femmes ont l'air d'être des servantes auprès de toi, ma belle Marie...

— Pour ne parler qu'en prose, vous parlez à ravir, mon mignon, mais aussi est-ce l'amour qui parle. Et vous, vous savez bien, mon aimé, que vous ne seriez qu'un pauvre petit page, encore vous aimerais-je autant que je vous aime, et il n'y a rien cependant de plus doux que de pouvoir se dire : Mon amant est roi.

— Oh! le joli bras! pourquoi faut-il nous habiller? J'aime tant à passer mes doigts dans tes cheveux si doux et à en mêler les anneaux blonds. Ah çà, ma mie, ne donne plus à baiser à tes femmes ce cou si blanc et ce joli dos. Ne le souffrez plus! c'est déjà trop que les brouillards de l'Ecosse y aient passé.

— Ne viendrez-vous pas voir mon cher pays? Les Ecossais vous aimeront, et il n'y aura pas de révolte comme ici...

— Qui se révolte dans notre royaume? dit François de Valois en croisant sa robe et prenant Marie-Stuart sur son genou.

— Oh! mais ceci est assurément fort joli, dit-elle en dérobant sa joue au roi; mais vous avez à régner, s'il vous plaît, mon doux sire. Nous avons une affaire importante.

— Oh! dit le roi, il y a longtemps que nous n'avons eu d'affaire. Est-elle amusante?

— Oui, dit Marie; il s'agit de déménager.

— Oh! il est clair que tu as vu l'un de tes oncles, qui s'arrangent si bien qu'à dix-sept ans je me comporte en roi fainéant. Je ne sais pas, en vérité, pourquoi j'ai assisté à un de leurs conseils; ils y pourraient faire tout aussi bien les choses en mettant une couronne sur mon fauteuil : je ne vois rien que par leurs yeux et décide à l'aveugle.

— Oh! monsieur, s'écria la reine en se levant de dessus le roi et prenant un petit air de fâcherie, il était dit que vous ne me feriez plus la moindre peine à ce sujet, et que mes oncles useraient du pouvoir pour le bonheur des Français...

— Oh! s'ils n'étaient vos oncles! s'écria le jeune roi. Ce cardinal me déplaît énormément, et quand il prend son air patelin et ses façons soumises pour me dire en s'inclinant : « Sire, il s'agit ici de l'honneur de la couronne et de la foi de vos pères; Votre Majesté ne saurait le souffrir... » et ceci, et cela.... Je suis sûr qu'il ne travaille que pour lui.

— Comme vous l'avez bien imité, dit la reine; mais que ne les employez-vous à vous instruire de ce qui se passe, afin de régner par vous-même dans quelque temps, à votre grande majorité.... Croyez-vous que votre mère ne me rende pas en mal ce que mes oncles font de bien pour la splendeur de votre trône? Hé! quelle différence! mes oncles sont de grands princes, neveux de Charlemagne, et pleins d'égards : ils sauraient mourir pour vous. Tandis que cette fille de médecin ou de marchand, reine de France par hasard, est grièche comme une Parisienne. Sa figure pâle et sérieuse de femme mécontente de ne pas tout brouiller ici se montre, et elle me dit de sa bouche pincée : « Ma fille, vous êtes la reine et je ne suis plus que la seconde femme du royaume. (Elle en enrage, entends-tu, mon mignon?) Mais si j'étais en votre place je ne porterais pas de velours incarnat pendant que la cour est en deuil, je ne paraîtrais pas en public avec mes cheveux unis et sans pierreries, parce que ce qui n'est point séant à une simple dame l'est encore moins chez une reine, et je ne danserais point de ma personne, je me contenterais de voir danser....

— Oh! mon Dieu, dit le roi, je crois l'entendre... Dieu! si elle savait...

— Oh! vous tremblez encore devant elle. Elle t'ennuie, dis-le, nous la renverrons; car, te tromper, passe encore, elle est de Florence; mais t'ennuyer...

— Au nom du Ciel, Marie, tais-toi, dit François, inquiet et content; je ne voudrais pas que tu perdisses son amitié.

— Ne voyez-vous pas, mon petit roi, qu'elle me caresse afin de me détacher de mes oncles; mais elle m'aime si peu qu'il a fallu que vous vous missiez en colère pour que nous n'eussions pas chacun notre appartement, ici et à Saint-Germain; elle prétendait que c'était l'usage des rois et reines de France. L'usage! c'était celui de votre père; il ne pouvait la souffrir, et cela s'explique. Quant à votre aïeul François, le compère avait établi cet usage pour la commodité de ses amours. Aussi, veillez-y bien, si nous nous en allons d'ici, que le grand-maître ne nous sépare point.

— Si nous nous en allons d'ici, Marie? Mais, moi, je ne veux point quitter ce joli château d'où nous voyons la Loire et le Blaisois, une ville à nos pieds et le plus joli ciel du monde au-dessus de nos têtes. Si je m'en vais, ce sera pour aller en Italie avec toi, voir les peintures de Raphaël et Saint-Pierre.

— Et les orangers? Oh! mon mignon roi, si tu savais quelle envie nourrit ta Marie de se promener sous des orangers en fleurs et en fruits! Hélas! peut-être n'en verrai-je jamais! Oh! entendre un chant italien sous ces arbres parfumés, au bord de la mer bleue sous un ciel bleu, et nous tenir ainsi!

— Partons, dit le roi.

— Partir! s'écria le grand-maître en entrant. Oui, sire, il s'agit de quitter Blois. Pardonnez-moi ma hardiesse, mais les circonstances sont plus fortes que l'étiquette, et je viens vous supplier de tenir conseil.

Marie et François s'étaient vivement séparés en se voyant surpris, et leurs visages offraient une même expression de majesté royale offensée.

— Vous êtes un grand-maître, monsieur de Guise, dit le jeune roi tout en colère, mais en la contenant.

— Au diable les amoureux! dit le cardinal en murmurant à l'oreille de Catherine.

— Mon fils, répondit la reine, qui se montra derrière le cardinal, il s'agit de la sûreté de votre personne et de votre royaume.

— L'hérésie veillait pendant que vous dormiez, sire, dit le cardinal.

— Retirez-vous dans le cabinet, fit le petit roi, nous y tiendrons conseil.

— Madame, dit le grand-maître, le fils de votre pelletier vous apporte vos fourrures, qui sont de saison pour le voyage, car il est probable que nous côtoierons la Loire. Mais, dit-il, en se tournant vers la reine mère, il veut aussi vous parler, madame. Le roi va s'habiller sans doute, ainsi que ma nièce ; expédiez-le sur-le-champ, afin que nous n'ayons point la tête rompue de cette bagatelle.

— Volontiers, dit Catherine en entrant dans la chambre de ses enfants, et se disant à elle-même : s'il compte se défaire de moi par de semblables ruses, il ne me connaît point.

Le cardinal et le duc se retirèrent dans le cabinet, en laissant les deux reines et le roi. Puis ayant entr'ouvert la porte du cabinet qui donnait dans le grand salon où était l'audience et qu'il venait de traverser, le grand-maître dit à l'huissier de faire venir le pelletier de la reine. Christophe entra tenant ses paquets, et fut arrêté soudain par les regards de ces deux princes.

— Tu viens de Paris, dit le cardinal, quelle route as-tu prise ?

— Je suis venu par eau, monseigneur, répondit Christophe.

— Comment es-tu donc entré dans Blois ?

— Par le port, monseigneur ?

— Personne ne t'a inquiété ? fit le duc qui ne cessait d'examiner le jeune homme.

— Non, monseigneur, j'ai dit que je venais pour le service des deux reines de qui mon père est le pelletier.

— Que faisait-on à Paris ? demanda le cardinal.

— On recherchait toujours l'auteur du meurtre commis sur le président Minard.

— Tu es le fils du plus grand ami de mon chirurgien, dit le duc, qui se leva et qui regarda dans le salon si l'un des hommes les plus célèbres de ce temps, Ambroise Paré, s'y trouvait.

Ambroise, debout, dans un coin, reçut une œillade du duc, et sur un signe vint à lui. Ambroise, qui inclinait déjà à la religion réformée, finit par l'adopter ; mais l'amitié des Guise et celle des rois de France le garantit de tous les malheurs qui atteignirent les calvinistes. Il avait sauvé la vie au duc par une action hardie au siége de Calais, où le grand-maître eut le visage traversé de part en part d'un coup de lance dont le tronçon, après avoir percé la joue au-dessous de l'œil droit, avait pénétré jusqu'à la nuque au-dessous de l'oreille gauche et était resté dans le visage. Le duc gisait dans sa tente au milieu d'une désolation générale.

— Le duc n'est pas mort, messieurs, dit Ambroise en regardant les assistants qui fondaient en larmes ; mais il va bientôt mourir, dit-il en se reprenant, si je n'osais le traiter comme tel, et je vais m'y hasarder au risque de tout ce qui peut m'arriver. Voyez !

Il mit le pied gauche sur la poitrine du duc, prit le bois de la lance avec ses ongles, l'ébranla par degrés et finit par retirer le fer de la tête comme s'il s'agissait d'une chose et non d'un homme. Il guérit le prince qu'il avait si audacieusement traité ; mais il resta dans le visage du duc cette horrible blessure d'où lui vint son surnom, qui, par une cause semblable, fut aussi celui de son fils. Le duc se regardait comme obligé de la vie envers Ambroise Paré, que, depuis quelques jours il avait fait nommer chirurgien du roi.

— Que voulez-vous, monseigneur ? dit Ambroise ; le roi serait-il malade ? Je le croirais assez.

— Comment?

— La reine est trop jolie, répliqua le chirurgien.

— Ah ! Mais il ne s'agit pas de ceci, Ambroise, mais de te faire voir un de tes amis, dit-il en l'emmenant dans le cabinet.

—Hé ! c'est vrai, monseigneur ! s'écria le chirurgien en tendant la main à Christophe ; comment va ton père, mon gars?

— Mais bien, maître Ambroise, répondit Christophe.

—Eh bien ! laisse-nous, dit le grand-maître à Ambroise en lui faisant un signe. Et vous, mon ami, dit-il à Christophe, faites promptement vos affaires et retournez à Paris, mon secrétaire vous donnera une passe, car, mordieu, il ne fera pas bon sur les chemins !

En ce moment Dayelle ouvrit la porte de la chambre du roi et fit signe à Lecamus de venir.

Aucun des deux frères n'eut le moindre soupçon des graves intérêts qui reposaient sur Christophe une fois assurés qu'il était bien le fils du bon catholique Lecamus, fournisseur de la cour.

DE BALZAC.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Voyant éclore les premiers bourgeons du printemps, et les arbres se couvrir d'une tendre verdure, nos centaures parisiens ont pensé que le moment était venu de commencer les jeux équestres. Le signal a donc été donné, et vendredi dernier, par une pâle et tiède journée, quelques centaines de calèches, de tilburys, de cabriolets-mylords, de chevaux fringants et de rosses étiques, ont transporté à la croix de Berny parmi la foule des curieux beaucoup de lions, de lionnes, de panthères, de rats, — en un mot toute la ménagerie à la mode. Jamais réunion plus nombreuse et plus bigarrée n'honora les solennités du *turf* et les fêtes du *steeple-chase*, autrement dit de la course au clocher, — car il faut bien essayer un peu de traduire en français les beautés de la langue fashionable.

Les choses, du reste, se sont passées comme à l'ordinaire. En général, la course commence très-tard. Sept ou huit chevaux sont-ils inscrits, quatre seulement se présentent au départ. On s'élance dans l'espace. Les cavaliers sont hardis, les coursiers pleins de feu, mais le terrain est glissant, incertain, rudement accidenté, fertile en piéges et en surprises. Bientôt un des quatre *gentlemen riders* tombe et roule dans un fossé ; un officieux amateur s'approche pour le secourir, et le gentleman furieux s'écrie en brandissant sa cravache : « Voulez-vous bien vous en aller ! Je vous défends de me toucher ! »

C'est qu'il y a dans la loi du *steeple-chase* un article charitable, conçu à peu près en ces termes : — « Il est expressément défendu de porter secours aux ca-
» valiers démontés et de venir en aide à eux ou à leurs chevaux. La moindre as-
» sistance les mettra hors de concours. »

De sorte qu'après avoir vu le premier gentleman tombé repousser les secours à coups de cravache, les assistants se tiennent pour avertis. Un autre gentleman tombe ; celui-là reste sur sa chute, il a perdu connaissance, mais on ne veut pas se mêler de ses affaires, et on le laisse là jusqu'à la fin de la lutte. Alors seulement on s'approche et on s'aperçoit qu'il est grièvement blessé et que le secours lui arrive peut-être trop tard.

Tel a été le *steeple-chase* de vendredi, sauf les accidents graves ; il n'y a eu ni tué ni blessé, bien que les chutes aient été nombreuses. Du reste, les concurrents ont fait des prodiges d'adresse, de vigueur et d'habileté. Le public s'est fort diverti et a passé le temps à manger du poulet froid et du pâté de foie gras. La fashion, qui pense à tout, avait dévalisé Chevet et Corcellet avant de se mettre en route. Chaque amateur du sport avait fait ses provisions ; et c'était prudent, car l'auberge du *Bœuf couronné* n'y aurait pas suffi. — Le vin de Champagne, vendu six francs la bouteille à deux heures dans cette hôtellerie, s'était élevé à douze francs vers quatre heures, et encore n'en avait pas qui voulait.

Comme à l'ordinaire, la course au clocher n'a eu d'autre résultat immédiat

qu'une discussion entre les concurrents. Les derniers arrivés au but prétendaient que les premiers avaient été aidés, relevés, secourus et remis en selle après leurs chutes. Ce procès a été jugé le soir même.

En Angleterre les *gentlemen riders* ne se contentent pas toujours de menacer ou de repousser par de vives paroles l'homme obligeant qui vient à eux en les voyant tomber de cheval. Une élégante voiture traînée par deux beaux chevaux gris-pommelé traversait une de ces riantes vallées qui charment le regard du voyageur entre Londres et Brighton. Tout à coup un cavalier passe, rapide comme l'éclair, et tombe comme la foudre avec son cheval, qui s'abat au bord d'un fossé. La voiture qui se trouvait à deux pas de là s'arrête, un monsieur en descend, s'approche du cavalier démonté, et le prenant doucement par le bras pour l'aider à se relever, lui demande avec bienveillance s'il n'est pas blessé et s'il lui conviendrait de monter dans une bonne berline qui le transportera chez le médecin le plus voisin.

— Merci, répond le gentleman, merci de votre obligeance, monsieur ; je n'ai besoin de rien, si ce n'est de savoir votre nom et votre adresse.

— Vous me paraissez un galant homme, monsieur, et je serai enchanté de recevoir votre visite. Cependant, je vous prie de ne pas vous regarder comme obligé envers moi à un devoir de reconnaissance ou de politesse : en vous aidant à vous relever, je ne vous ai rendu qu'un bien léger service !

—Un léger service ? vous êtes modeste ! J'espère bien vous prouver ce que vaut une pareille action.

— En vérité, monsieur, je suis confus !... Mon nom est sir Edouard Acerby ; je demeure dans Regent's street, 102.

— Avant peu, monsieur, vous aurez des nouvelles du capitaine Adam Mondwell !

En effet, dès le lendemain, sir Edouard Acerby reçut une citation pour comparaître devant la justice, à la requête du capitaine Mondwell. L'affaire fut instruite régulièrement. Sir Edouard avoua d'abord qu'il avait secouru le capitaine sans y avoir été invité. Mais quel tort vous ai-je fait? demanda-t-il. — Vous m'avez empêché de gagner le prix du *steeple-chase*, car je courais au clocher quand vous m'avez relevé, répondit Mondwell.

Les témoins établirent que le capitaine et son cheval n'avaient pas reçu la moindre contusion dans leur chute, qu'ils se seraient aisément relevés eux-mêmes et sans aide, et que, s'il en avait été ainsi, Mondwell ayant dix minutes d'avance sur ses concurrents, aurait infailliblement gagné le prix. Les juges déclarèrent avec la sagesse de Salomon que le dommage devait être payé par celui qui l'avait causé ; en raison de quoi, sir Edouard Acerby fut condamné à compter au capitaine Mondwell la valeur du prix du *steeple-chase* et de ses paris particuliers, le tout s'élevant à la somme de trois mille deux cents livres sterling (environ quatre-vingt mille francs).

Nous ne devons pas oublier de mentionner parmi les mariages du beau monde, qui sont très-nombreux en cette saison, l'union que vient de contracter le fils d'un de nos plus opulents financiers. — Ce jeune homme est attaché d'ambassade dans une ville d'Italie, et il a épousé une des filles du consul d'Angleterre dans cette résidence. On prétend que lorsque le consentement paternel fut demandé à Paris, le financier, se souciant peu de voir son fils prendre une femme sans dot et sans espérance de fortune, répondit que la demoiselle étant protestante, l'union ne lui paraissait pas convenable, et qu'il refusait son autorisation pour ce motif. Mais

déjà la jeune Anglaise avait abjuré le calvinisme et embrassé la religion catholique. Cela étant, l'évêque déclara que l'unique motif du refus paternel n'existant plus, il y avait consentement ; et il bénit le mariage. Les nouveaux époux sont arrivés à Paris, et il a bien fallu accepter un fait si heureusement accompli. Cette affaire délicate a été, dit-on, conduite avec beaucoup d'esprit par un grand seigneur parisien retiré en Italie, M. le duc de T....., qui honore de son amitié l'intéressante famille du consul anglais.

Grâce à la presse, la mauvaise volonté de M. Frédérick Lemaître n'a coûté qu'une semaine d'incertitude au théâtre de la Renaissance. Arrêté par une patrouille de feuilletonistes, le déserteur a été ramené à son poste. On lui a ainsi épargné six mille francs de dédit et une méchante action. — Il y avait foule à la première représentation de l'*Avare de Florence,* moins peut-être pour le drame que pour l'acteur. On se demandait : Quel accueil lui fera-t-on ? comment sera-t-il reçu? que dira-t-il ? Et le commerce des billets allait grand train sur la place du théâtre. Quelques stalles ont été vendues quarante francs pièce ; mais aussi plusieurs personnes qui avaient des coupons de loge ont trouvé leurs places occupées par un double emploi.

Frédérick a supporté l'orage d'un front calme et serein. Le tonnerre d'applaudissements et le vent des sifflets qui formaient cette tempête ne pouvaient émouvoir le comédien blasé. Dès qu'il a pu se faire entendre, il a remercié les spectateurs de cet accueil à double sens qui lui était fait, puis il a ajouté : — « Je vous jure, messieurs, que dans cette circonstance, je n'ai pas plus manqué à l'honneur et à la probité qu'au respect que je dois au public. »

Une autre comédie non moins curieuse a été jouée au Théâtre-Français le jour de la dernière représentation de Mlle Mars. — Car, vous le savez, la grande actrice vient de quitter définitivement le théâtre où elle a brillé si longtemps et d'un éclat si vif et si pur ; la carrière dramatique de Mlle Mars s'est terminée en même temps que le mois dont l'illustre comédienne porte le nom, et cette rencontre a été une inépuisable source de jeux de mots. — La foule s'était rendue au théâtre pour assister à cette solennité ; la soirée a été fort belle et pleine d'applaudissements. A la fin de la seconde pièce, quand tout a été dit, lorsque Mlle Mars a salué le public en se retirant, hélas ! pour toujours, presque tous les sociétaires et les pensionnaires du théâtre sont venus lui rendre hommage et lui faire en plein théâtre de tristes adieux. Ces messieurs et ces dames paraissaient consternés et désespérés de l'événement qui allait les priver d'un si beau modèle, d'une comédienne si accomplie. Ils donnaient les marques les plus vives, les plus sincères sans doute, d'émotion, de regret, de douleur. Quelques-uns même faisaient peine à voir, et il était difficile de ne pas s'apitoyer un peu sur le sort de ces pauvres acteurs abandonnés ainsi par leur providence. Nous avons entendu un honnête provincial dire avec une charmante naïveté :

— Ah ! si Mlle Mars résiste à une pareille scène, il faut qu'elle ait le cœur bien dur ! Mais c'est impossible, elle se laissera attendrir et elle consentira sans doute à rester encore quelque temps avec des camarades qui ont pour elle un attachement si profond et une admiration si passionnée.

On a eu beaucoup de peine à faire comprendre à ce bon provincial que c'étaient quelques-uns de ces mêmes comédiens, si émus et si désespérés, qui obligeaient, dit-on, Mlle Mars à quitter le théâtre où elle aurait bien voulu briller encore pendant quelque temps.

LES LECAMUS.

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE.[1]

« Le fanatisme et tous les sentiments sont » des forces vives. »

LOUIS LAMBERT.

VI.

UN DRAME DANS UN SURCOT.

Quand le fils du pelletier entra dans la chambre, le roi n'y était pas; il avait laissé la reine en compagnie de sa mère, il était sans doute passé dans un des cabinets où se trouvait son valet de chambre ordinaire.

La reine Catherine, debout dans la vaste embrasure de l'immense croisée, regardait les jardins, en proie aux plus tristes pensées. Elle voyait l'un des plus grands capitaines de ce siècle substitué dans la matinée, à l'instant, à son fils, au roi de France, sous le terrible titre de lieutenant-général du royaume. Devant ce péril, elle était seule, sans action, sans défense. Aussi pouvait-on la comparer dans son vêtement de deuil, qu'elle ne quitta jamais, à un fantôme, tant sa figure pâle était immobile à force de réflexion. Son œil noir nageait dans cette indécision tant reprochée

(1) Voyez la livraison du 28 février.

aux grands politiques, et qui chez eux vient de l'étendue même du coup d'œil par lequel ils embrassent toutes les difficultés, les compensant l'une par l'autre et additionnant pour ainsi dire toutes les chances avant de prendre un parti. Ses oreilles tintaient, son sang s'agitait, et cependant elle demeurait calme, digne, tout en mesurant la profondeur de l'abîme.

C'était la première de ces terribles journées qui se trouvèrent en si grand nombre dans le reste de sa vie royale, et ce fut aussi sa première faute à l'école du pouvoir. Quoique le sceptre fuyait ses mains, elle voulait le saisir par un effet de cette puissance de volonté qui ne s'était point lassée dans les constants refus de Henri II, dans la terrible opposition de Diane de Poitiers, sa rivale : après les dédains de son beau-père François Ier et de sa cour, où elle avait été peu de chose, quoique dauphine.

Un homme n'eût rien compris à cette reine en échec, mais la blonde Marie, si fine, si spirituelle, si jeune fille et déjà si instruite, l'examinait du coin de l'œil et affectait de fredonner un air italien en prenant une contenance insouciante. Sans deviner les orages d'ambition contenue qui causaient une légère sueur froide à la Florentine, la jolie Écossaise au visage mutin savait que l'élévation de son oncle le duc de Guise causait une rage intérieure à Catherine, et rien ne l'amusait tant que d'espionner sa belle-mère, en qui elle voyait une intrigante, une parvenue abaissée qui voulait se venger.

Le visage de l'une était grave et sombre, un peu terrible à cause de cette lividité des Italiennes qui, durant le jour, fait ressembler leur teint à de l'ivoire jaune, quoiqu'il redevienne éclatant aux bougies, tandis que le visage de l'autre était frais et gai, car à seize ans, la tête de Marie Stuart avait cette blancheur de blonde qui la rendit si célèbre. Son frais, son piquant visage si purement coupé brillait de cette malice d'enfant exprimée franchement par la régularité de ses sourcils, par la vivacité de ses yeux, par la mutinerie de sa jolie bouche; elle avait alors toutes ces grâces de jeune chaste que rien, ni la captivité, ni la vue de son effroyable échafaud ne purent altérer. Ces deux reines, l'une à l'aurore, l'autre à l'été de la vie, formaient donc alors le contraste le plus complet. Catherine était une reine imposante, une veuve impénétrable qui n'avait plus d'autre passion que celle du pouvoir; Marie était une folâtre épousée, insoucieuse, qui faisait des jouets de ses couronnes. L'une prévoyait d'immenses malheurs; elle rêvait l'assassinat des Guise et apercevait les flots de sang d'une longue lutte; l'autre n'en soupçonnait aucun et ne se doutait pas qu'elle serait juridiquement assassinée. Une singulière réflexion rendit un peu de calme à l'Italienne.

Ce règne va finir, selon la sorcière et au dire de Ruggieri : mon embarras ne durera point.

Aussi, chose étrange, une science occulte oubliée aujourd'hui, l'astrologie judiciaire, servit à Catherine de point d'appui dans toute sa vie. Pendant le cours de cette vie, sa croyance alla croissant en voyant les prédictions de ceux qui pratiquaient cette science réalisées avec la plus minutieuse exactitude.

— Vous êtes bien sombre, madame? dit Marie Stuart en prenant des mains de Dayelle ce petit bonnet pincé sur la raie de ses cheveux, et dont les deux ailes de riche dentelle tournaient autour des touffes blondes qui lui accompagnaient les tempes. Le pinceau des peintres a si bien illustré cette coiffure qu'elle appartient exclusivement à la reine d'Ecosse; mais il est certain que Catherine l'avait inventée pour elle quand elle eut à prendre le deuil de Henri II : seulement, elle ne sut pas la

porter aussi bien que sa belle-fille, à qui elle seyait beaucoup mieux, et c'était encore un grief.

— Est-ce un reproche que me fait la reine? dit Catherine en se tournant vers sa belle-fille.

Je vous dois le respect et n'oserais, répliqua malicieusement l'Ecossaise qui regarda Dayelle.

La femme de chambre favorite resta comme la figure d'un chenet entre les deux reines. Un sourire d'approbation pouvait lui coûter la vie.

— Comment puis-je être gaie comme vous, après avoir perdu le feu roi, et en voyant le royaume de mon fils sur le point de s'embraser?

— La politique regarde peu les femmes. D'ailleurs mes deux oncles sont là.

Ces deux mots étaient, dans les circonstances actuelles, deux flèches empoisonnées.

— Nous allons avoir nos fourrures, madame, répondit ironiquement l'Italienne, et nous pourrons nous occuper alors de nos véritables affaires pendant que vos oncles décideront de celles du royaume.

— Oh! mais nous serons du conseil, madame, nous y sommes plus utiles que vous ne croyez.

— Vous, dit Catherine, mais moi je ne sais pas le latin.

— Vous me croyez savante, dit en riant Marie Stuart, eh bien, je vous jure, madame, qu'en ce moment j'étudie pour être à la hauteur des Médicis, afin de guérir les plaies du royaume.

Catherine fut atteinte au cœur par ce trait piquant qui rappelait l'origine des Médicis, venus, disaient les uns, d'un médecin, et selon les autres, d'un riche épicier droguiste. Elle resta sans réponse; Dayelle rougit quand sa maîtresse la regarda, cherchant ces applaudissements que tout le monde et même les reines demandent à des inférieurs quand il n'y a pas de spectateurs.

— Vos mots charmants, madame, ne peuvent malheureusement pas guérir ni les plaies de l'Etat ni celles de l'Eglise, répondit Catherine avec une dignité calme et froide, et la science de mes pères leur a donné des trônes, tandis que si vous continuez à plaisanter vous pourrez bien perdre les vôtres.

Ce fut en ce moment que Dayelle ouvrit la porte à Christophe, que le duc de Guise annonça lui-même en grattant. Le calviniste étudia rapidement le visage de Catherine, mais il fut surpris par la vivacité de la reine Marie, qui sauta sur les cartons pour voir son surcot.

— Madame, dit Christophe en s'adressant à cette reine et en tournant le dos à l'autre reine et à Dayelle, car il eut l'air de profiter de l'attention que ces deux femmes allaient donner aux fourrures pour frapper un coup hardi.

— Que voulez-vous de moi? dit Catherine en lui jetant un regard perçant.

Christophe avait mis le traité passé par le prince de Condé, le plan des réformés et le détail de leurs forces sur son cœur, entre sa chemise et son justaucorps de drap, mais en les enveloppant du mémoire dû par Catherine au pelletier.

— Madame, dit-il, mon père est dans un horrible besoin d'argent, et si vous daignez jeter les yeux sur vos mémoires, ajouta-t-il en dépliant le papier et en mettant le traité en dessus, vous verrez que Votre Majesté doit six mille écus, ayez la bonté de nous prendre en pitié, voyez, madame. Et il lui tendit le traité. Lisez, ceci date de l'avénement au trône du feu roi.

Catherine fut éblouie en lisant le préambule du traité, mais elle ne perdit pas la

tête, elle roula le tout, et admirant l'audace et la présence d'esprit de ce jeune homme, elle sentit, d'après ce coup de maître, qu'elle serait comprise, et lui frappa la tête avec le rouleau de papier.

— Vous êtes bien maladroit, mon petit ami, de présenter le compte avant les fourrures.

— Ah! mesdames, excusez mon père, mais s'il n'avait pas eu besoin d'argent, vous n'auriez pas eu vos pelleteries. Les pays sont en armes, et il a fallu notre détresse pour que je vinsse ici. Personne que moi n'a voulu se risquer.

— Ce garçon est naïf, dit la reine en essayant le surcot.

— Ah! madame, j'ai votre mémoire aussi, dit-il en la regardant avec une sorte d'humilité.

La reine le regarda sans prendre le papier et remarqua, mais sans en tirer la moindre conséquence, qu'il avait pris dans son sein le mémoire de la reine Catherine et qu'il sortait le sien à elle de sa poche. Elle ne vit pas dans les yeux de ce garçon l'admiration que son aspect excitait chez tout le monde; elle était si occupée de voir l'effet de ses fourrures en les essayant, qu'elle ne se demanda pas d'abord d'où pouvait venir cette indifférence.

— Prends, Dayelle, tu donneras le mémoire au trésorier en lui disant de ma part de payer.

— Oh! madame, si vous ne me faites signer par le roi ou par monseigneur le grand-maître, qui est là, une ordonnance, votre gracieuse parole resterait sans effet.

— Vous êtes plus vif qu'il ne sied à un sujet, mon ami. Vous ne croyez donc pas aux paroles royales?

Le roi se montra tout habillé.

— Qui donc doute de votre parole, dit le jeune François II?

— Venez, mon ami, dit la reine mère, je vais vous faire payer, moi. Il faut que le commerce vive, et l'argent est son principal nerf.

— Allez, mon cher, dit en riant la jeune reine, mon auguste mère entend mieux que moi les affaires du commerce.

Catherine sortit sans répondre à cette nouvelle épigramme, et rentra dans son appartement par une antichambre contiguë à la chambre du roi et de la reine, et où stationnait la garde écossaise.

— Serrez tout cela, Dayelle, et venons au conseil, monsieur, dit-elle ravie de faire décider en l'absence de la reine mère la question si grave de la lieutenance du royaume.

Le conseil était commencé depuis dix minutes. Les deux princes lorrains, attribuant l'absence de Catherine à quelque ruse de leur nièce, excités d'ailleurs par ses regards significatifs, avaient succinctement expliqué les dangers de la situation. Le cardinal, qui fut dans cette circonstance d'une habileté merveilleuse, avait amené la question de la lieutenance; mais pour la seconde fois, le jeune roi, qui sentait sans doute une oppression et devinait que sa mère avait le sentiment des droits de la couronne et la connaissance du danger où était son pouvoir, répondit :

— Attendons la reine, ma mère!

Eclairée par le retard inconcevable de la reine Catherine, tout à coup Marie Stuart réunit en une seule pensée trois circonstances qu'elle se rappela vivement : d'abord la grosseur des mémoires présentés à sa belle-mère, et qui l'avait frappée, quelque distraite qu'elle fût, car une femme qui paraît ne rien voir est un lynx; puis l'endroit où Christophe les avait mis pour les séparer des siens, et pourquoi? enfin le regard

froid de ce garçon qu'elle attribua soudain à la haine des calvinistes contre la nièce des Guise. Une voix lui cria : — Ne serait-ce pas un envoyé des réformés? Obéissant comme les natures nerveuses à son premier mouvement, elle sortit brusquement, se précipita dans la chambre à coucher, de là dans le cabinet, traversa la petite salle des gardes, ouvrit la porte de l'appartement de la reine mère avec des précautions de voleur, glissa comme une ombre sur les tapis et mit la main sur le loquet de la serrure assez compliquée de la chambre où se trouvait Catherine de Médicis.

En ce moment, l'Italienne qui venait de se convaincre de la grandeur des plans du prince de Condé qui tenait à la main le traité, qui voyait les Valois sauvés de l'ambitieuse maison de Lorraine, comprit qu'elle devait cacher ses papiers et veiller à la sûreté de l'émissaire dévoué qui les apportait. Elle lui jetait un regard profond et royal, quand elle entendit le bruit de la serrure remuée par une main hâtée; elle devina sa belle-fille. La reine Marie seule pouvait venir ainsi.

— Vous êtes perdu! lui dit-elle : peut-être faut-il que je vous sacrifie! Tout ceci est ma faute!

Christophe répondit par un regard sublime.

— Trahison, madame! s'écria Catherine en voyant sa belle-fille; je les tiens. Faites venir le cardinal et le duc. Celui-ci, dit-elle en montrant Christophe, ne sortira pas d'ici.

La jeune reine resta muette pendant un instant. Son regard perdit sa gaieté, prit l'acutesse que le soupçon donne aux yeux de tout le monde, et qui chez elle devint terrible par la rapidité du contraste. Ses yeux allèrent de Christophe à la reine mère et de la reine mère à Christophe, en exprimant des doutes malicieux. Puis elle saisit une sonnette au bruit de laquelle une des filles de la reine mère arriva.

— Mademoiselle du Rouet, dit Marie Stuart à la demoiselle d'honneur, faites venir le capitaine de service.

Pendant que la jeune reine donnait cet ordre, Catherine avait toisé Christophe en lui disant :

— Pauvre enfant! du courage!

En un moment, cette habile Florentine avait jugé nécessaire de livrer ce pauvre jeune homme; elle ne pouvait le cacher, il était impossible de le faire sauver; d'ailleurs huit jours plus tôt il eût été temps, mais depuis la matinée les Guise connaissaient le complot, ils devaient avoir les listes qu'elle tenait à la main et attiraient les réformateurs dans un piége. Ainsi tout heureuse d'avoir reconnu chez ses adversaires l'esprit qu'elle leur avait souhaité, la politique voulait que de la mèche éventée elle s'en fît un mérite. Ces effroyables calculs furent établis dans le si rapide moment pendant lequel la jeune reine ouvrit la porte.

Le calviniste comprit cette complication d'intérêts et dit à la reine :

— Sacrifiez-moi comme *ils* me sacrifient!

— Si vous vivez, comptez sur moi, dit Catherine par un geste, puis elle se plongea dans les papiers quand sa belle-fille se retourna.

— Vous êtes de la religion réformée, dit Marie Stuart à Christophe.

— Oui, madame, répondit-il.

— Je ne m'étais pas trompée, ajouta-t-elle en murmurant quand elle retrouva dans les yeux du calviniste le regard où la froideur et la haine se cachaient sous une expression humble.

Pardaillan se montra soudain, envoyé par les deux princes lorrains et par le roi, le capitaine demandé par Marie Stuart le suivait.

— Allez dire de ma part au roi, au grand-maître et au cardinal de venir, en lui faisant observer que je ne prendrais point cette liberté s'il n'était pas survenu quelque chose de grave. Allez, Pardaillan, et vous, Lewiston, veillez sur ce réformé, dit-elle dans sa langue maternelle à l'Écossais en lui désignant Christophe.

La jeune reine et la reine mère gardèrent le silence jusqu'à l'arrivée des princes et du roi. Ce moment fut terrible. Marie Stuart avait découvert à sa belle-mère et dans toute son étendue le rôle que lui faisaient jouer ses oncles : sa défiance habituelle s'était trahie. De son côté, Catherine venait de se livrer par peur. Chacune de ces deux femmes, l'une honteuse, l'autre haineuse et colère, exprima mille sentiments dans un regard si parlant qu'elles baissèrent les yeux, et, par un mutuel artifice, regardèrent par la fenêtre la ville de Blois, que l'on voyait de cette grande chambre. Ces deux femmes si supérieures n'eurent alors pas plus d'esprit que les gens les plus vulgaires, et peut-être en sera-ce ainsi toutes les fois que les circonstances écrasent. Il y a toujours un moment où le génie lui-même sent sa petitesse en présence des catastrophes. Quant à Christophe, il était comme un homme précipité dans un abîme. Lewiston, le capitaine écossais, écoutait ce silence, regardait le fils du pelletier et les deux reines avec une curiosité soldatesque.

L'arrivée du jeune roi et de ses deux oncles mit fin à cette situation pénible. Le cardinal alla droit à la reine. Catherine lui dit à voix basse : — Je tiens tous les fils de la conspiration des hérétiques, ils m'envoyaient cet enfant chargé de ce traité et de ces documents.

Pendant le temps que Catherine s'expliquait avec le cardinal, la reine Marie disait quelques mots à l'oreille du grand-maître.

— De quoi s'agit-il? fit le jeune roi qui restait seul au milieu de ces violents intérêts.

— Les preuves de ce que je disais à Votre Majesté ne se sont pas fait attendre, dit le cardinal, qui avait saisi les papiers.

Le duc de Guise prit son frère à part, sans se soucier d'interrompre, et lui dit à l'oreille : — Je suis de ce coup lieutenant-général, sans opposition.

Un fin regard fut toute la réponse du cardinal, par laquelle il fit comprendre à son frère qu'il avait déjà saisi tous les avantages qu'ils allaient prendre de la fausse position de Catherine.

— Qui vous a envoyé? dit le duc à Christophe.

— Chaudieu, le ministre, répondit-il.

— Jeune homme, tu mens! dit vivement l'homme de guerre, et tu as vu le prince de Condé!

— Le prince de Condé! monseigneur! reprit Christophe d'un air étonné, je ne l'ai jamais rencontré. Je suis du Palais, j'étudie chez M. de Thou et suis son secrétaire; il ignore que je suis de la religion. Je n'ai cédé qu'aux prières du ministre.

— Assez, fit le cardinal. Appelez monsieur de Robertet. On voulait séduire votre auguste mère, dit le cardinal au roi.

— Hélas! répondit la reine à son fils en prenant un air de reproche, vous voyez l'effet de la situation dans laquelle je suis : on me croit irritée du peu d'influence que j'ai dans les affaires publiques, moi la mère de quatre princes de la maison de Valois.

Le jeune roi devint attentif; mais Marie Stuart, en voyant le front du roi se plisser, le prit et l'emmena dans l'embrasure de la fenêtre. Les deux frères lurent alors les papiers livrés par la reine Catherine. En y trouvant des renseignements

que leurs espions, que M. de Braguelone, le lieutenant criminel du Châtelet ignoraient, tous deux ils furent tentés de croire à la bonne foi de Catherine de Médicis. Robertet vint et reçut quelques ordres secrets relatifs à Christophe. Le pauvre instrument des chefs du parti calviniste fut alors emmené par quatre gardes de la compagnie écossaise, qui lui firent descendre l'escalier et le livrèrent au prévôt de l'Hôtel. Ce terrible personnage le conduisit lui-même, accompagné de cinq de ses sergents, dans la prison du château, située au pied d'une tour, dans des caves voûtées.

Dans cette matinée, le duc de Guise fut nommé lieutenant-général du royaume à l'unanimité dans le conseil. Robertet apporta les provisions avec une célérité qui prouvait un dévouement qu'on pouvait appeler de la complicité. Le roi parut à son lever pour annoncer que sa cour allait le lendemain même au château d'Amboise, abandonné depuis que Charles VIII s'y était donné très-involontairement la mort en heurtant le chambranle d'une porte qu'il faisait sculpter, en croyant pouvoir entrer sans se baisser sous l'échafaudage. Catherine annonça l'intention de finir le château d'Amboise pour le compte de la couronne, en même temps qu'on achèverait son château de Chenonceaux.

§ VII.

LE MARTYRE.

Après avoir passé deux heures environ à se reconnaître dans l'obscurité de son cachot, il finit par le trouver garni d'une boiserie grossière, mais assez épaisse pour rendre ce trou carré salubre et habitable. La porte ressemblait à celle d'un toit à porc, il s'était plié en deux pour entrer; à côté de cette porte, une grosse grille en fer ouverte sur une espèce de corridor donnait un peu d'air et de lumière. Cette disposition, en tout semblable à celle des puits de Venise, eût dit assez que l'architecte du château de Blois était de cette école vénitienne qui, au moyen âge, donna tant de constructeurs à l'Europe, si tous les ornements de la façade, comme ceux du château d'Amboise, ne trahissaient pas déjà le goût italien. En sondant ce puits au-dessus de la boiserie, Christophe remarqua que les deux murs qui le séparaient, à droite et à gauche, de puits semblables étaient en briques, et en frappant pour en reconnaître l'épaisseur, il fut assez surpris d'entendre frapper de l'autre côté.

— Qui êtes-vous? lui demanda son voisin qui lui parla par le corridor.

— Je suis Christophe Lecamus.

— Moi, répondit la voix, je suis le capitaine Chaudieu, frère du ministre. On m'a prit cette nuit à Beaugency; mais heureusement il n'y a rien contre moi.

— Tout est découvert, dit Christophe, ainsi vous serez sauvé de la bagarre.

— Nous avons trois mille hommes en ce moment dans les forêts du Vendômois, et si déterminés que la reine mère et le roi seront enlevés. Heureusement la Renaudie a été plus fin que moi, il s'est sauvé, vous veniez de le quitter.

— Mais je ne connais point la Renaudie.

— Bah! mon frère m'a tout dit, répondit le capitaine.

Sur ce mot, Christophe s'assit sur son banc et ne répondit plus rien à tout ce que put lui demander le capitaine, il avait assez pratiqué les gens de justice pour savoir combien il fallait de prudence dans les prisons.

Au milieu de la nuit, il vit reluire la pâle lumière d'une lanterne dans le corridor,

après avoir entendu manœuvrer les grosses serrures d'une porte en fer qui fermait la geôle. Le grand-prévôt venait le chercher lui-même. Cette sollicitude pour un homme qu'on avait laissé dans son cachot sans nourriture parut singulière à Christophe; mais le grand déménagement de la cour avait empêché de songer à lui.

L'un des sergents du prévôt lui lia les mains avec une corde, et le tint par cette corde jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans une des salles basses du château, qui servait évidemment d'antichambre au logement de quelque personnage. Le sergent et le grand-prévôt le firent asseoir sur un banc, où le sergent lui lia les pieds comme il lui avait lié les mains; puis, sur un signe du prévôt, qui était alors M. de Montrésor, le sergent sortit.

—Mon ami, dit à Christophe le grand-prévôt qui jouait avec le collier de l'ordre...

Ce personnage était en costume à cette heure avancée de la nuit. Cette circonstance donna beaucoup à penser au fils du pelletier. Christophe vit bien que tout n'était pas fini. Certes, en ce moment, il ne s'agissait ni de le pendre ni de le juger.

— Mon ami, vous pouvez vous éviter de cruels tourments en me disant ici tout ce que vous savez des intelligences de monsieur le prince de Condé avec la reine Catherine. Non-seulement il ne vous sera point fait de mal, mais encore vous entrerez au service de monseigneur le lieutenant-général du royaume, qui aime les gens intelligents, et sur qui votre bonne mine a produit une vive impression. La reine mère va être renvoyée à Florence, et monsieur de Condé sera sans doute mis en jugement. Depuis le connétable, les Bourbons ont la manie de trahir; ils conservent un vieux levain de rancune. Ainsi, croyez-moi, les petits doivent s'attacher à ceux qui règnent. Dites-moi le tout, vous vous en trouverez bien.

— Hélas! monsieur, répondit Christophe, je n'ai rien à dire, car j'ai avoué tout ce que je sais à messieurs de Guise dans la chambre de la reine. Chaudieu m'a entraîné à mettre des papiers sous les yeux de la reine mère, en me disant qu'il s'agissait de la paix du royaume.

— Vous n'avez jamais vu le prince de Condé?

— Jamais, dit Christophe.

Là-dessus, monsieur de Montrésor laissa Christophe et alla dans une chambre voisine. Christophe ne resta pas longtemps seul, la porte par laquelle il était venu s'ouvrit bientôt, donna passage à plusieurs hommes, qui ne la fermèrent pas, et firent entendre des bruits peu récréatifs dans la cour. On apportait des bois, des machines, qui parurent être destinés au supplice du calviniste.

La curiosité de Christophe trouva bientôt matière à réflexion dans les préparatifs que ses nouveaux gardiens firent dans la salle et sous ses yeux. Deux valets, mal vêtus et grossiers, obéissaient à un gros homme, vigoureux et trapu, qui, dès son entrée, avait jeté sur Christophe le regard de l'anthropophage sur sa victime : il l'avait toisé, évalué, estimant les nerfs, la force, la résistance en connaisseur. Cet homme était le bourreau de Blois. En plusieurs voyages, ses gens apportèrent un matelas, des maillets, des coins de bois, des planches et des objets dont l'usage ne parut pas clair au pauvre calviniste que ces préparatifs concernaient. Son sang se glaça dans ses veines, par suite d'une appréhension terrible, mais indéterminée. Deux personnages entrèrent au moment où M. de Montrésor reparut.

— Eh bien! rien n'est prêt? dit le grand-prévôt, que les deux nouveaux venus saluèrent avec respect. Savez-vous, ajouta-t-il en s'adressant au gros homme et à ses deux valets, que monseigneur le cardinal vous croit à la besogne. — Docteur, reprit-il en s'adressant à l'un des deux nouveaux personnages, voilà votre homme.

Et il désigna Christophe. Le médecin alla droit au prisonnier, lui délia les mains, lui tâta le pouls, lui frappa de légers coups sur la poitrine et dans le dos. La science recommençait sérieusement l'examen sournois du bourreau. Pendant ce temps, un serviteur à la livrée de la maison de Guise apporta plusieurs fauteuils, une table et tout ce qui était nécessaire pour écrire.

— Commencez le procès-verbal, dit monsieur de Montrésor en désignant la table au second personnage vêtu de noir, qui était un greffier.

Puis il revint se placer auprès de Christophe, auquel il dit fort doucement : — Mon ami, le garde-des-sceaux ayant appris que vous refusiez de répondre d'une manière satisfaisante à mes demandes, a résolu que vous seriez appliqué à la question ordinaire et extraordinaire.

— Il est en bonne santé et peut la supporter, dit le greffier au médecin.

— Oui, répondit le savant, qui était le médecin du roi.

— Eh bien, retirez-vous dans la salle ici près, nous vous ferons appeler toutes les fois qu'il sera nécessaire de vous consulter. Le médecin sortit.

Sa première terreur passée, Christophe rappela son courage. L'heure de son martyre était venue. Il regarda dès lors avec une froide curiosité les dispositions que faisaient le bourreau et ses valets. Ces deux hommes, après avoir dressé un lit à la hâte, préparaient des machines appelées brodequins, et qui consistaient en plusieurs planches, entre lesquelles on plaçait chaque jambe du patient qui s'y trouvait prise dans de petits matelas; puis, chaque jambe ainsi arrangée était rapprochée l'une de l'autre. L'appareil employé par les relieurs pour serrer leurs volumes entre deux planches qu'ils maintiennent avec des cordes, peut donner une idée très-exacte de la manière dont chaque jambe du patient était disposée. Chacun imaginera dès lors l'effet que produisait un coin chassé à coups de maillet entre les deux appareils où chaque jambe était comprimée, et qui, serrés eux-mêmes par des câbles, ne pouvaient céder. On enfonçait les coins à la hauteur des genoux et aux chevilles, comme s'il s'agissait de fendre un morceau de bois. Le choix de ces deux endroits dénués de chair, et où par conséquent le coin se faisait place aux dépens des os, rendait cette question horriblement douloureuse. Dans la question ordinaire, on chassait quatre coins, deux aux chevilles et deux aux genoux; mais dans la question extraordinaire, on allait jusqu'à huit, pourvu que les médecins jugeassent que la sensibilité du prévenu n'était pas épuisée. A cette époque, les brodequins s'appliquaient également aux mains; mais pressés par le temps, le cardinal, le lieutenant-général du royaume et le garde-des-sceaux, en dispensèrent Christophe.

Le procès-verbal était ouvert, le grand-prévôt en avait dicté quelques phrases en se promenant d'un air méditatif en demandant à Christophe ses noms, ses prénoms, son âge, sa profession. Puis il lui demanda de quelle personne il tenait les papiers qu'il avait remis à la reine.

— Du ministre Chaudieu, répondit-il.

— Où vous les a-t-il remis?

— Chez moi, à Paris.

— En vous les remettant, il a dû vous dire si la reine mère vous accueillerait avec plaisir.

— Il ne m'a rien dit de semblable, répondit Christophe. Il m'a seulement prié de les remettre à la reine Catherine en secret, il savait qu'en apportant leurs fourrures aux deux reines, je venais lui réclamer, de la part de mon père, la somme qu'elle nous doit.

— Mais ces papiers vous ont été donnés sans être enveloppés ni cachetés, et contenaient un traité entre des rebelles et la reine Catherine, vous avez dû voir qu'ils vous exposaient à subir le supplice destiné aux gens qui trempent dans une rébellion...

— Oui.

— Les personnes qui vous ont décidé à cet acte de haute trahison ont dû vous promettre des récompenses et la protection de la reine mère.

— Je l'ai fait par attachement pour Chaudieu, qui est la seule personne que j'aie vue.

— Avez-vous vu le prince de Condé?

— Non!

— Le prince de Condé ne vous a-t-il pas dit que la reine mère était disposée à entrer dans ses vues contre messieurs de Guise?

— Non!

— Prenez garde! Un de vos complices en a fait l'aveu. Si vous voulez éviter les tourments de la question, je vous engage à dire simplement la vérité. Peut-être obtiendrez-vous ainsi votre grâce.

Christophe répondit encore qu'il ne pouvait affirmer ce dont il n'avait jamais eu connaissance, ni de se donner des complices qu'il n'avait point. En entendant ces paroles, le grand-prévôt fit un signe au bourreau et rentra dans la salle voisine. A ce signe, le front de Christophe se rida, il fronça les sourcils par une contraction nerveuse en se préparant à souffrir. Ses poignets se fermèrent par une contraction si violente que ses ongles pénétrèrent dans la chair. Les trois hommes s'emparèrent de lui, le placèrent sur une table de bois et l'y couchèrent en laissant pendre ses jambes. Pendant que le bourreau attachait son corps sur cette table par de grosses cordes, chacun de ses aides lui mettait une jambe dans les brodequins. Bientôt les cordes furent serrées au moyen d'une manivelle, sans que cette pression fît grand mal au calviniste. Quand les jambes furent ainsi prises comme dans un étau, le bourreau saisit son maillet, ses coins et regarda tour à tour le patient et le greffier.

— Persistez-vous à nier? dit le greffier.

— J'ai dit la vérité, répondit Christophe.

— Eh bien! allez, dit le greffier en fermant les yeux.

Les cordes furent serrées avec une vigueur extrême. Ce moment est peut-être le plus douloureux de la torture : les chairs sont alors brusquement comprimées, le sang reflue violemment; aussi le pauvre enfant ne put-il retenir des cris effroyables, il parut près de s'évanouir; mais le médecin appelé tâta le pouls de Christophe et dit au bourreau d'attendre un quart d'heure avant d'enfoncer les coins pour laisser le temps au sang de se calmer et à la sensibilité celui de revenir entièrement. Le greffier représenta charitablement à Christophe que s'il ne supportait pas mieux le commencement des douleurs auxquelles il ne pouvait se soustraire, il valait mieux révéler. Christophe ne répondit que par ces mots : *Le couturier du roi! le couturier du roi!*

— Qu'entendez-vous par ces paroles? lui demanda le greffier.

— En voyant à quel supplice je dois résister, j'appelle toute ma force et cherche à l'augmenter en songeant au martyre qu'a enduré pour la sainte cause de la Réforme le couturier du feu roi à qui la question a été donnée en présence de madame la duchesse de Valentinois et du roi. Je tâcherai d'être digne de lui!

Pendant que le médecin exhortait le malheureux à ne pas laisser recourir aux moyens extraordinaires, le cardinal et le duc, impatients de connaître le résultat de cet interrogatoire, se montrèrent et demandèrent à Lecamus de dire incontinent la vérité. Lecamus répéta les seuls aveux qu'il se permettait à lui seul de faire, et qui ne chargeaient que Chaudieu.

Les deux princes firent un signe, le bourreau et son premier aide saisirent leurs maillets, prirent chacun un coin et l'enfoncèrent, l'un se tenant à droite, l'autre à gauche, entre les deux appareils ; le bourreau à la hauteur des genoux, l'aide vis-à-vis les pieds, aux chevilles. Les yeux des témoins de cette scène horrible s'attachèrent à ceux de Christophe, qui, sans doute excité par le rang des trois grands personnages, leur lança des regards qui prirent l'éclat d'une flamme. Aux deux autres coins il laissa échapper un gémissement horrible. Quand il vit prendre les coins de la question extraordinaire, il se tut ; mais son regard prit une fixité si violente et jetait aux deux seigneurs qui le contemplaient un fluide si pénétrant que le duc et le cardinal furent obligés de baisser les yeux. La même défaite fut essuyée par Philippe-le-Bel quand il fit donner la question du balancier en sa présence aux Templiers. Ce supplice consistait à soumettre la poitrine du patient au coup d'une des branches du balancier avec lequel on frappait la monnaie, et que l'on garnissait d'un tampon de cuir. Il y eut un chevalier de qui le regard s'attacha si violemment au roi, que le roi, fasciné, ne put détacher sa vue de celle du patient, et, au troisième coup de barre, le roi sortit après avoir entendu sa citation dans l'année au tribunal de Dieu.

Au cinquième coin, le premier de la *question extraordinaire*, Christophe dit au cardinal : — Monseigneur, abrégez mon supplice, il est inutile !

Le cardinal et le duc rentrèrent dans la salle, et alors Christophe entendit ces paroles prononcées par la reine Catherine : — Allez, c'est un hérétique !

Elle jugea prudent de paraître plus sévère que les bourreaux envers son complice.

On enfonça le sixième et le septième coin sans que Christophe se plaignît ; son visage brillait d'une splendeur extraordinaire, due sans doute à l'excès de force que lui prêtait le fanatisme excité. Enfin il se mit à sourire au moment où le bourreau prit le huitième coin. Il y avait une heure que durait cette horrible torture.

Le greffier alla chercher le médecin, afin de savoir si l'on pouvait enfoncer le huitième coin sans mettre la vie du patient en danger. Pendant ce temps, le duc revint voir Christophe, et se penchant sur lui : — Ventre de biche, tu es un fier compagnon, lui dit-il. J'aime les gens courageux. Entre à mon service, tu seras heureux et riche, mes faveurs panseront tes membres meurtris, je ne te proposerai pas de lâcheté, comme de rentrer dans ton parti pour nous en dire les projets, il y a toujours des traîtres et la preuve en est dans les prisons d'Amboise ; mais dis-moi seulement en quels termes en sont la reine mère et le prince de Condé ?

— Je n'en sais rien, monseigneur, cria Lecamus.

Le médecin vint, il examina la victime et dit qu'il pouvait encore supporter le huitième coin.

— Enfoncez-le, dit le cardinal. Après tout, comme le dit Sa Majesté, ce n'est qu'un hérétique.

La reine Catherine sortit à pas lents de la salle voisine, elle vint se placer devant Christophe et le contempla froidement. Elle fut alors l'objet de l'attention des deux frères qui examinèrent alternativement Catherine et le calviniste. De cette épreuve

solennelle dépendait pour cette femme ambitieuse tout son avenir, elle éprouvait une vive admiration pour le courage de Christophe et le regardait sévèrement; elle haïssait les Guise et elle leur souriait.

— Eh bien, dit-elle, jeune homme, avouez que vous avez vu le prince de Condé, vous serez richement récompensé.

— Ah! quel métier faites-vous, madame? s'écria Christophe en la plaignant.

La reine tressaillit.

— Il m'insulte! Ne le pendrez-vous pas? dit-elle aux deux frères qui demeuraient pensifs.

— Quelle femme! s'écria le grand-maître dans l'embrasure de la croisée.

— Je reste en France, pensa la reine, et je me vengerai d'eux. Allez! qu'il avoue ou qu'il meure! fit-elle en s'adressant à M. de Montrésor.

Le grand prévôt détourna les yeux, les bourreaux étaient occupés, Catherine put lancer au martyr un regard qui ne fut vu de personne, et qui tomba sur Christophe comme une rosée. Les yeux de cette grande reine lui parurent humides, il y roulait en effet deux larmes contenues et séchées aussitôt.

Le coin fut enfoncé, l'une des planches entre lesquelles on le chassait casse. Christophe laissa partir de sa poitrine un cri horrible après lequel il se tut et montra un visage rayonnant : il croyait mourir.

— Qu'il meure? s'écria le cardinal. Non, non! Ne rompons point ce fil, dit-il au grand prévôt.

Le duc et le cardinal se consultèrent alors à voix basse.

— Qu'en fera-t-on? demanda le bourreau.

— Envoyez-le dans les prisons d'Orléans, dit le duc, et surtout ne le pendez point sans mon ordre.

La délicatesse excessive à laquelle était arrivée la sensibilité des organes intérieurs montés par la résistance qui nécessitait l'emploi de toutes les forces humaines, existait au même degré dans tous les sens de Christophe. Lui seul entendit les paroles suivantes que le duc de Guise dit à l'oreille du cardinal.

— Je ne renonce point à savoir la vérité par ce petit bonhomme!

Les deux princes quittèrent la salle. Les bourreaux débarrassèrent les jambes de leur patient sans aucune précaution.

— A-t-on jamais vu criminel de cette force? dit le bourreau à ses aides, il a supporté le huitième coin, il devait mourir, nous perdons la valeur de son corps...

— Déliez-moi sans me faire souffrir, mes amis, dit le pauvre Christophe. Quelque jour je vous récompenserai.

— Allons, ayez de l'humanité! s'écria le médecin. Monseigneur le duc estime ce jeune homme et me l'a recommandé.

— Je vais à Amboise avec mes aides, dit brutalement le bourreau, soignez-le vous-même. D'ailleurs, voilà le geôlier.

Et le bourreau partit, laissant Christophe entre les mains du doucereux médecin, qui, aidé par le futur gardien de Christophe, le porta sur un lit, lui apporta un bouillon, le lui fit prendre, s'assit à côté de lui, lui tâta le pouls en lui donnant des consolations.

— Vous n'en mourrez pas, lui dit-il. Vous devez éprouver une douceur intéieure en sachant que vous avez fait votre devoir. La reine m'a chargé de veiller sur vous, ajouta-t-il à voix basse.

— La reine est bien bonne, dit Christophe en qui ses souffrances extrêmes

avaient aussi développé une admirable lucidité d'esprit, et qui après avoir supporté de si grandes souffrances, ne voulut pas compromettre les résultats de son dévouement. Mais elle aurait bien pu m'éviter mes douleurs, en ne me livrant pas à mes persécuteurs et leur disant elle-même des secrets que j'ignore.

Le médecin, en entendant cette réponse, prit son bonnet, son manteau, et laissa là Christophe en jugeant qu'il ne pourrait rien obtenir d'un homme de cette trempe.

Le geôlier de la prison de Blois le fit emporter par quatre hommes sur une civière, Christophe s'endormit. A son réveil, il se trouva dans un bateau, sur la Loire, couché sur un lit; il remontait vers Orléans où le poussait un vent d'ouest, il y arriva le soir et fut conduit dans la prison du château. Dans ce temps, on se souciait fort peu de la vie d'un homme, et le pauvre martyr n'avait pas reçu les moindres soins.

Christophe, qui ne savait que penser de sa translation à Orléans, eut tout le temps de réfléchir à sa conduite et à son avenir : il resta deux mois sur son grabat sans pouvoir remuer les jambes. Ses os étaient brisés. Quand il réclama l'assistance d'un chirurgien de la ville, le geôlier lui répondit qu'il n'avait point d'ordres. La consigne était si rigoureuse envers le fils du pelletier que cet homme ne s'en remettait à personne du soin de lui apporter des aliments. Cette sévérité, dont l'effet était de le tenir au secret, étonna Christophe; car, dans ses idées, il devait être ou pendu ou relâché. Il ignorait l'effroyable tragédie d'Amboise, où l'on exécuta soixante et quelques des plus considérables seigneurs du parti calviniste, après la bataille appelée le *tumulte* d'Amboise, où le duc de Guise attira dans un sac les réformés et en fit une véritable boucherie. Le prince de Condé avait imité là le terrible courage déployé par Catherine lors de la question de Christophe. Mandé par le lieutenant-général du royaume, il vint aussitôt et assista du haut d'une tribune, entre les deux reines, à l'exécution des braves gentilshommes à la tête desquels il était, et dont pas un ne faillit à son rôle : tous le saluèrent avec respect en montant à l'échafaud, sans dire un mot qui le compromît. Dans ce temps les gentilshommes savaient conspirer. Ce courage, horrible de la part du prince, tout simple chez les victimes, avait momentanément sauvé le prince de Condé. Ce brave garçon offrit d'ailleurs de soutenir les armes à la main contre quiconque l'accuserait, qu'il ignorait le complot. Le duc de Guise se présenta pour être son second. Après cette scène, il fallut bien le laisser retourner en Béarn.

Les exécutions d'Amboise causèrent une telle douleur au chancelier Olivier qu'il refusa de servir plus longtemps les princes lorrains; il résigna sa charge. Dans cette circonstance Catherine proposa Birague pour chancelier et mit une excessive ardeur à sa sollicitation. Le cardinal, qui ne connaissait pas la circonstance du billet écrit par L'Hospital à Catherine, en fit le concurrent, et l'adroite princesse eut l'air de se le laisser imposer. Mais dès son entrée en charge, L'Hospital prit des mesures contre l'inquisition que le cardinal de Lorraine importait en France, et se montra si bon Français que, pour le réduire, il fut exilé à sa terre de Vignay, près d'Etampes. Cette disgrâce momentanée arrangea L'Hospital, qui ne voulut pas tremper dans les illégalités alors méditées contre le prince de Condé.

Mais, depuis, le cardinal de Lorraine avait obtenu des révélations sur la culpabilité de la maison de Bourbon. Le prince avait publiquement adhéré à l'hérésie, ainsi que toute la cour de Nérac. A Lyon, à Mouvans en Dauphiné, des protestants avaient essayé de soulever la population. Cette audace, après les sanglantes exécutions d'Amboise, étonna les princes lorrains, qui, pour en finir sans doute avec l'hérésie par des moyens dont le secret fut gardé par eux et qu'ils ne purent mettre à

exécution, proposèrent de convoquer les états généraux à Orléans. Catherine de Médicis aperçut un point d'appui pour sa politique dans cette représentation nationale et y consentit avec joie. Le cardinal, qui voulait ressaisir sa proie et abattre la maison de Bourbon, essaya d'y faire venir Condé, comme prince du sang, et le roi de Navarre, Antoine de Bourbon, père de Henri IV. Ces deux princes reçurent des lettres autographes du roi François II qui les déterminèrent à se rendre aux états, malgré les avis secrets de rester chez eux que Catherine de Médicis leur fit parvenir. Le roi François II, déjà malade, logeait au bailliage d'Orléans. Quand les deux princes entrèrent dans sa chambre, la cour vit avec effroi l'insolence du cardinal de Lorraine, qui, pour afficher hautement ses prétentions, resta couvert tandis que le roi de Navarre était devant lui tête nue. En ce moment Catherine de Médicis baissa les yeux pour ne pas laisser voir son indignation. Il y eut une explication solennelle entre le jeune roi et les deux chefs de la branche cadette qui se termina par ces terribles paroles :

— Messieurs mes cousins, j'avais cru l'affaire d'Amboise terminée; il n'en est rien, et l'on veut nous faire regretter l'indulgence dont nous avons usé!

— Ce n'est pas tant le roi que messieurs de Guise qui nous parlent, répliqua le prince de Condé.

— Adieu, monsieur, fit le petit roi, qui devint pourpre de colère.

Dans le salon du bailliage, le prince eut le passage barré par les deux capitaines des gardes. Quand celui de la compagnie écossaise s'avança, le prince tira une lettre de son pourpoint et dit en face de toute la cour :

— Pouvez-vous me lire ceci, monsieur de Maillé-Brézé?

— Volontiers, dit le capitaine.

« Mon cousin, venez en toute sûreté, je vous donne ma parole royale que vous le pouvez. Si vous avez besoin d'un sauf-conduit, ces présentes vous en serviront. »

— Signé?... fit le malicieux et courageux bossu.

— Signé François.

— Non, non, reprit-il, il y a votre bon cousin et ami François. Messieurs, cria-t-il, je vous suis dans la prison où vous avez charge de me conduire de la part du roi. Il y a assez de noblesse en cette salle pour comprendre ceci!

Le plus profond silence régna dans la salle du bailliage.

— Monseigneur, dit le cardinal de Tournon qui suivit le prince, depuis l'affaire d'Amboise vous avez entrepris sur Lyon et à Mouvans en Dauphiné des choses contre le roi, desquelles le roi n'avait pas connaissance quand il vous écrivait ainsi.

— Fourbes! s'écria le prince en riant.

— Vous avez fait une déclaration publique contre la messe et pour l'hérésie...

— Nous sommes maîtres en Navarre, dit le prince.

— Vous voulez dire le Béarn? Il fait partie des domaines de la couronne, répondit M. de Thou.

— Ah! vous êtes ici, président, s'écria le prince avec ironie. Y êtes-vous avec tout le parlement?

Sur ce mot, le prince jeta sur le cardinal un regard de mépris et quitta la salle: il comprit qu'on en voulait à sa tête. Lorsque le lendemain MM. de Thou, de Viole, d'Espesse, le procureur général Bourdin et le greffier en chef du Tillet entrèrent dans la prison, il les tint debout et leur exprima ses regrets de les voir chargés d'une affaire qui ne les regardait pas, puis il dit au greffier : Ecrivez! et il dicta ceci :

« Moi, Louis de Bourbon, prince de Condé, pair du royaume, marquis de Conti,

comte de Soissons, prince du sang de France, déclare refuser formellement de reconnaître aucune commission nommée pour me juger, attendu qu'en ma qualité, et en vertu du privilége attaché à tout membre de la maison royale, je ne puis être accusé, entendu, jugé que par le parlement garni de tous les pairs, toutes les chambres assemblées, et le roi séant en son lit de justice. »

— Vous deviez savoir cela mieux que d'autres, messieurs; c'est tout ce que vous aurez de moi. Pour le surplus, je me confie à mon droit et à Dieu!

Les magistrats procédèrent nonobstant le silence obstiné du prince. Le roi de Navarre était en liberté, mais observé; sa prison était plus grande que celle du prince, voilà toute la différence de sa position et de celle de son frère; car la tête du prince de Condé et la sienne devaient tomber du même coup.

Christophe n'avait été gardé si sévèrement au secret par les ordres du cardinal et du lieutenant-général du royaume que pour donner aux magistrats une preuve de la culpabilité du prince, car les lettres saisies sur Lasagne, son secrétaire, intelligibles pour des hommes d'Etat, n'étaient pas assez claires pour des juges. Le cardinal avait médité de confronter par hasard le prince et Christophe, qui n'avait pas été placé sans intention dans une salle basse de la tour de Saint-Aignan. Cette salle avait une ouverture sur le préau.

Lecamus, nommé député du tiers état, vint à Orléans où M. de Thou lui dit enfin que son fils était prisonnier. Le vieillard avait couru sans succès à Blois et à Amboise. Il croyait son fils tué dans l'échauffourée; car aucune des personnes qu'il avait vues ne se souvenait, au milieu du tourbillon d'événements qui tournoyait depuis Blois, du pauvre enfant à qui Catherine seule s'intéressait. Or, la reine mère avait constamment refusé de voir son pelletier. Le vieillard, qui mettait tout l'avenir de son ambition dans ce fils, avait depuis son séjour à Orléans si fort changé qu'il eût fait pitié. Dès qu'il connut l'arrestation du prince de Condé, il comprit, lui qui savait seul le secret de l'entrevue du prince et de son fils, sous le Pont-au-Change, que le sort de Christophe était lié à celui de l'audacieux chef du parti protestant. Il résolut d'étudier les ténébreux intérêts qui se croisaient à la cour depuis l'ouverture des états, afin de trouver un moyen de sauver son fils.

§ VIII.

LES BOURBONS CONTRE LES VALOIS.

Le gantier Tourillon, chez qui la Renaudie avait envoyé Christophe, avait offert dans sa maison une chambre au sieur Lecamus pour tout le temps de la durée des états. Le gantier croyait le pelletier, comme lui, secrètement attaché à la religion réformée; mais il vit bientôt qu'un père qui craint pour les jours de son fils ne comprend plus les nuances religieuses et se jette à corps perdu dans le sein de Dieu, sans se soucier de l'écharpe que lui mettent les hommes. Le vieillard, repoussé dans toutes ses tentatives, allait comme un hébété par les rues. Contre ses prévisions, son or ne lui servait à rien. M. de Thou l'avait prévenu que s'il corrompait quelque serviteur de la maison de Guise, il en serait pour son argent, car le duc et le cardinal ne laissaient rien transpirer de ce qui regardait Christophe. Ce magistrat, dont la gloire est un peu ternie par le rôle qu'il jouait alors, avait essayé de donner quel-

que espérance au père désolé; mais il tremblait tellement lui-même pour les jours de son filleul que ses consolations alarmèrent davantage le pelletier. Le vieillard rôdait autour de la prison. En trois mois il avait maigri. Son seul espoir, il le mettait dans la vive amitié qui depuis longtemps l'unissait à l'Hippocrate du seizième siècle. Ambroise essaya de dire un mot à la reine Marie en sortant de la chambre du roi; mais dès qu'il eut nommé Christophe, la fille des Stuarts, irritée à la perspective de son sort s'il arrivait malheur au roi, et qui le croyait empoisonné par les calvinistes, répondit : — Si mes oncles m'écoutaient, un pareil fanatique serait déjà pendu!

Le soir où cette funeste réponse fut donnée à Lecamus par son ami Paré, sur le seuil du bailliage, le pauvre père revint à demi mort et rentra dans sa chambre en refusant de souper avec le gantier. Tourillon, inquiet, monta, trouva le vieillard en pleurs, et, comme ses yeux vieillis laissaient voir la chair intérieure des paupières ridées et rougies, il crut qu'il pleurait du sang.

— Consolez-vous, mon père, dit le gantier, les bourgeois d'Orléans sont furieux de voir leur ville traitée comme si elle eût été prise d'assaut, gardée par les soldats de M. de Cypierre, et si la vie du prince de Condé se trouvait en péril, nous aurions bientôt démoli la tour Saint-Agnan!

— Quand on pendrait les Lorrains, leur mort me rendrait-elle mon fils?

En ce moment on frappa discrètement à la porte de Tourillon, qui descendit pour ouvrir lui-même. Il était nuit close, et dans ces temps de troubles chaque maître de maison prenait des précautions minutieuses. Tourillon regarda par la grille du judas pratiqué dans sa porte, et vit un étranger dont l'accent trahissait un Italien. Cet homme, vêtu de noir, demandait à parler à Lecamus pour affaires de commerce; Tourillon l'introduisit. A la vue de cet homme, le pelletier tressaillit horriblement; mais l'Italien trouva le temps de se mettre un doigt sur les lèvres, et Lecamus lui dit: — Vous venez pour me vendre des fourrures?

— *Si*, répondit le Florentin, qui n'était autre que le fameux Ruggieri, l'astrologue de la reine mère.

Tourillon vit qu'il était de trop et descendit chez lui.

— Où pouvons-nous causer sans avoir à craindre qu'on ne nous entende? dit le prudent Florentin.

— Il nous faudrait être en plein champ, répondit Lecamus; mais on ne nous laissera pas sortir, vous savez comme les portes sont gardées : nul ne quitte la ville sans une passe de M. de Cypierre, fût-il, comme moi, membre des états. Aussi, devons-nous demain à notre séance nous plaindre tous de ce défaut de liberté...

— Travaillez comme une taupe, mais ne laissez jamais voir vos pattes dans quoi que ce soit, lui dit le savant Florentin. La journée de demain sera d'ailleurs décisive, et d'après mes observations, demain vous aurez peut-être votre fils...

— Que Dieu vous entende, vous qui passez pour ne consulter que le diable.

— Venez donc chez moi, dit l'astrologue en souriant. J'ai pour observer les astres la tour du sieur Touchet de Beauvais, le lieutenant du bailliage, dont la fille a surpris le cœur du duc d'Orléans. J'ai fait le thème de cette petite, et il indique en effet qu'elle sera une grande dame. Le lieutenant est un bel esprit, il aime les sciences, et la reine m'a fait loger chez ce bonhomme, qui a l'esprit d'être un forcené guisard.

Le pelletier et l'astrologue se rendirent à l'hôtel du sieur de Beauvais sans être vus ni rencontrés; mais, dans le cas où la visite de Lecamus se saurait, le rusé

Florentin comptait lui donner le prétexte d'une consultation astrologique sur le sort de son fils. Quand ils furent en haut de la tourelle où l'astrologue avait mis son cabinet, Lecamus lui dit : — Mon fils est donc bien certainement vivant?

— Encore, répondit Ruggieri, mais il s'agit de le sauver. Songez, marchand de peaux, que je ne donnerais pas deux liards de la vôtre s'il vous échappait, dans toute votre vie, une syllabe de ce que je vais vous dire.

— Recommandation inutile, mon maître, je suis fournisseur de la cour depuis le défunt roi Louis XII, et voici le quatrième règne que je vois.

— Vous direz bientôt le cinquième! repartit Ruggieri.

— Que savez-vous de mon fils?...

— Eh bien! il a été mis à la question.

— Pauvre enfant! dit le bonhomme en levant les yeux au ciel.

— Il a les genoux et les chevilles un tantinet broyés; mais il a conquis une royale protection qui s'étendra sur toute sa vie, fit vivement le Florentin en voyant l'effroi du père, car il a rendu service à notre grande reine Catherine. Si nous tirons votre fils des griffes du Lorrain, vous le verrez quelque jour conseiller au parlement. On se ferait casser trois fois les os pour être dans les bonnes grâces de cette chère souveraine, un bien beau génie qui triomphera de tous les obstacles! J'ai fait le thème du duc de Guise, il sera tué dans un an d'ici! Voyons, Christophe a vu le prince de Condé?

— Vous qui savez l'avenir, ne savez-vous point le passé? dit le pelletier.

— Je ne vous interroge pas, bonhomme, je vous instruis. Or, si votre fils, qui sera mis demain sur le passage du prince, le reconnaît, ou si le prince reconnaît votre fils, la tête de monsieur de Condé sautera. Dieu sait ce qui adviendra de son complice! Rassurez-vous : votre fils ni le prince ne seront mis à mort, j'ai fait leurs thèmes. Sans compter la certitude de nos calculs, nous allons y mettre ordre. Demain, le prince recevra par des mains sûres un livre de prières où nous lui ferons passer un avis; mais Dieu veuille que votre fils soit discret: il ne sera pas prévenu. Un seul regard de connaissance coûtera la vie au prince. Aussi, quoique la reine mère ait tout lieu de compter sur la fidélité de Christophe...

— On l'a mise à de rudes épreuves, s'écria le pelletier.

— Ne parlez pas ainsi! Croyez-vous que la reine soit à la noce? Aussi va-t-elle prendre des mesures comme si les Guise avaient résolu la mort du prince. Et bien fait-elle, la sage et prudente reine! Or, elle compte sur vous pour être aidée en toute chose. Vous êtes du tiers état, vous représentez les corps de métiers de Paris; soulevez votre ordre contre les Lorrains, et demandez la reine mère pour régente : le roi de Navarre y consentira demain publiquement à la séance des états.

— Mais le roi.

— Le roi mourra, répondit Ruggieri : j'ai dressé son thème. Ce que la reine vous demande de faire pour elle aux états est tout simple; mais elle attend de vous un plus grand service. Vous avez soutenu dans ses études le grand Ambroise Paré, vous êtes son ami...

— Ambroise aime le duc de Guise, il est fidèle au roi, et, quoiqu'il incline à la Religion, il ne fera rien contre son devoir.

— Il s'est vanté de pouvoir tirer le petit roi d'affaire, et si le roi recouvre la santé, les Guise triomphent, les princes meurent, la maison de Bourbon sera finie, nous retournons à Florence, votre fils est pendu, et les Lorrains auront bon marché des autres enfants de France...

— Grand Dieu! s'écria Lecamus.

— Ne vous exclamez pas ainsi, c'est d'un bourgeois qui ne sait rien de la cour; mais allez aussitôt chez Ambroise, et sachez de lui ce qu'il compte faire pour sauver la vie du roi. S'il a quelque certitude, vous viendrez me le dire.

— Mais, dit Lecamus.

— Obéissez aveuglément, mon cher; autrement, vous seriez ébloui.

— Il a raison, pensa le pelletier en allant chez le chirurgien du roi, qui logeait dans une hôtellerie sur la place du Martroi.

En ce moment, Catherine de Médicis se trouvait dans une extrémité politique semblable à celle où Christophe l'avait vue à Blois; mais si elle s'était formée à la lutte, si elle avait grandi dans cette première défaite, sa situation, quoique exactement la même, était aussi devenue plus critique et plus périlleuse que lors du tumulte d'Amboise. Quoiqu'elle parût marcher d'accord avec les deux princes lorrains, elle tenait les fils d'une conspiration savamment ourdie contre ses terribles associés. Elle attendait un moment propice pour lever le masque. Le cardinal venait d'avoir la certitude d'être trompé par Catherine. Cette habile Italienne avait vu dans la maison cadette un obstacle aux prétentions des Guise; et, malgré l'avis des deux Gondi, qui lui conseillaient de laisser les Guise se porter à des violences contre les Bourbons, elle avait fait manquer, en avertissant la reine de Navarre, le projet concerté par les Guise avec l'Espagne de s'emparer du Béarn; elle avait même expédié un messager au-devant des deux princes, afin de les empêcher de venir aux états généraux.

Pour s'assurer de la trahison de Catherine envers eux, le duc et le cardinal venaient de lui confier leur dessein de se défaire du roi de Navarre. Les précautions que prit à l'instant Antoine de Bourbon prouvèrent aux deux frères que ce secret, connu d'eux trois seulement, avait été divulgué par la reine mère. Catherine donna dans cet extrême danger les preuves de sa haute capacité; mais elle fut aussi bien servie par ses intimes. L'Hospital lui fit parvenir un billet ainsi conçu : « Ne laissez pas mettre à mort un prince du sang par une commission, vous seriez bientôt enlevée aussi! » Elle lui envoya Birague à la terre où il était presque exilé, près d'Etampes. Birague lui dit de venir aux états, malgré sa disgrâce, et Birague arriva cette nuit même, à trois lieues d'Orléans, avec le chancelier, qui se déclarait ainsi pour la reine mère. Chiverny, dont la fidélité fut alors à bon droit soupçonnée par messieurs de Guise, s'était sauvé d'Orléans, et, par une marche qui faillit lui coûter la vie, il avait atteint Ecouen en dix heures. Il apprit au connétable de Montmorency le péril de son neveu le prince de Condé et l'audace des Lorrains. Montmorency, furieux de l'arrestation du prince, arrivait avec quinze cents chevaux, avec cent gentilshommes, et, pour surprendre messieurs de Guise, il avait évité Paris en venant d'Ecouen à Corbeil, et de Corbeil à Pithiviers.

— Capitaine contre capitaine, il y aura peu de laine, dit-il à l'occasion de cette savante marche.

Anne de Montmorency, qui avait sauvé la France lors de l'invasion de Charles-Quint en Provence, et le duc de Guise, qui avait arrêté sa seconde invasion à Metz, étaient en effet les deux plus grands hommes de guerre de la France à cette époque.

Catherine avait attendu le moment précieux de réveiller la haine du connétable, disgracié par les Lorrains. Néanmoins, le marquis de Simeuse, commandant de Gien, en apprenant l'arrivée d'un corps aussi considérable que celui mené par le connétable, sauta sur son cheval, espérant pouvoir prévenir à temps le duc de Guise. Sûre que

le connétable viendrait au secours de son neveu, et pleine de confiance dans l'habileté de Birague, la reine mère avait ranimé les espérances et l'audace du parti protestant. Les Coligny, les amis de la maison de Bourbon menacée, avaient fait cause commune avec les partisans de la reine mère. Une coalition entre des intérêts contraires, mais attaqués par un ennemi commun, s'était formée au sein des états : il y était hautement question de nommer Catherine régente du royaume, dans le cas où François II mourrait. Catherine, dont la foi dans l'astrologie judiciaire surpassait sa foi en l'Église, avait tout osé contre ses oppresseurs en voyant son fils mourant à l'expiration du terme assigné à sa vie par la fameuse sorcière que Nostradamus lui avait amenée au château de Chaumont.

Quelques jours avant le terrible dénoûment de ce règne, François II avait voulu se promener sur la Loire afin de ne pas se trouver dans la ville au moment où le prince de Condé serait exécuté, car il l'avait abandonné au cardinal de Lorraine et craignait une sédition tout autant que les supplications de la princesse de Condé; mais un de ces vents frais qui s'élèvent sur le soir aux approches de l'hiver lui donna un si cruel mal d'oreille qu'il fut obligé de rentrer. Il se mit au lit, qu'il ne quitta plus. Malgré la controverse des médecins, Paré soutint que le roi avait un dépôt à la tête, et que si on ne lui donnait pas d'issue, de jour en jour les chances de mort augmenteraient.

Malgré l'heure avancée et la loi du couvre-feu, sévèrement appliquée dans Orléans, qui était exactement en état de siége, la lampe de Paré brillait à sa croisée, il étudiait. Lecamus l'appela d'en bas, et le chirurgien ordonna qu'on ouvrît à son vieil ami.

— Tu ne prends pas de repos, Ambroise, et tu te tueras en rendant la vie aux autres, dit le pelletier en entrant.

— Il voyait en effet le chirurgien, ses livres ouverts, ses instruments épars, une tête de mort, fraîchement prise au cimetière, sur table et trouée...

— Il s'agit de sauver le roi...

— En es-tu donc bien certain, Ambroise? s'écria le vieillard en frémissant.

— Comme de mon existence. Le roi, mon vieux protecteur, a des humeurs peccantes qui lui pèsent sur le cerveau et qui vont le lui remplir; la crise est imminente, et en lui forant le crâne je compte faire sortir ces humeurs et lui dégager la tête. J'ai déjà pratiqué trois fois cette opération, inventée par un Piémontais, et que j'ai perfectionnée. La première s'est faite au siége de Metz, sur M. de Pienne, que je tirai d'affaire, et qui depuis n'en a été que plus sage. Il avait un dépôt d'humeurs produit par une arquebusade au chef. La seconde a sauvé la vie d'un pauvre sur qui j'eus le désir d'éprouver la bonté de cette audacieuse inspiration à laquelle s'était prêté monsieur de Pienne. Enfin, la troisième a eu lieu à Paris, sur un gentilhomme qui se porte à merveille. Le trépan, tel est le nom que je donne à cette invention, est encore peu connu, l'on y répugne, à cause de l'imperfection de l'instrument que j'ai fini par améliorer. Je m'essaie sur cette tête afin de ne pas faillir demain sur celle du roi.

— Tu dois être bien sûr de ton fait, car ta tête serait en danger au cas où...

— J'en gagerais ma vie qu'il sera guéri, répondit Ambroise avec la sécurité de l'homme de génie. Eh! mon vieil ami, qu'est-ce que trouer la tête avec précaution? N'est-ce pas faire ce que les soldats font tous les jours à la guerre sans en prendre aucune.

— Mon enfant, dit l'audacieux bourgeois, sais-tu que sauver le roi c'est perdre la

France? Sais-tu que cet instrument aura placé la couronne sur la tête du Lorrain, qui se dit héritier de Charlemagne... Sais-tu que la chirurgie et la politique sont brouillées en ce moment; que le triomphe de ton génie est la perte de ta religion, et que si les Guise gardent la régence, le sang des réformés va couler à flots? Sois plus grand citoyen que grand chirurgien; dors demain la grasse matinée...

— Moi, s'écria Paré, que je laisse périr un homme quand je puis le sauver! Non, non, dussé-je être pendu comme un calviniste, j'irai de bonne heure à la cour. Ne sais-tu donc pas que la seule grâce que je veux demander, après avoir sauvé le roi, est la vie de Christophe, et qu'il y aura certes un moment où l'on ne me refusera rien?

— Hélas! mon ami, reprit Lecamus, le petit roi n'a-t-il pas refusé la grâce du prince de Condé à la princesse? Ne tue pas ta religion en faisant vivre celui qui meurt.

— Ne vas-tu pas te mêler de chercher comment Dieu compte ordonner de l'avenir, s'écria Paré. Les honnêtes gens n'ont qu'une devise : Fais ce que dois, advienne que pourra! Ainsi ai-je fait au siége de Calais en mettant le pied sur la face du grand-maître; je courais la chance d'être écharpé par tous ses amis et ses servi teurs : mais je suis calviniste, et j'ai messieurs de Guise pour amis. Je sauverai le roi! s'écria le chirurgien avec le saint enthousiasme de la conviction que donne le génie.

Un coup fut frappé à la porte, et quelques instants après un serviteur d'Ambroise remit un papier scellé à Lecamus, qui lut à haute voix ces sinistres paroles : « On » dresse un échafaud au couvent des Récollets, pour décapiter demain le prince de » Condé. »

Ambroise et Lecamus se regardèrent en proie l'un et l'autre à la plus profonde horreur.

— Je vais m'en assurer, dit le pelletier.

Sur la place, Ruggieri prit le bras de Lecamus en lui demandant le secret d'Ambroise pour sauver le roi; mais le vieillard craignit quelque ruse, et voulut voir l'échafaud. L'astrologue et le pelletier allèrent donc de compagnie jusqu'aux Récollets, et trouvèrent en effet des charpentiers travaillant aux flambeaux.

— Hé! mon ami, dit Lecamus à un charpentier, quelle besogne faites-vous?

— Nous apprêtons la pendaison des hérétiques, dit un Récollet qui surveillait les ouvriers, puisque la saignée d'Amboise ne les a pas guéris.

—Monseigneur le cardinal a bien raison, dit le prudent Ruggieri, mais dans notre pays, nous faisons mieux : on les brûle.

Lecamus fut obligé de s'appuyer sur l'astrologue, ses jambes refusaient de le porter, car il pensait que son fils pouvait demain être accroché à l'une de ces potences. Le pauvre vieillard était entre deux sciences, entre l'astrologie judiciaire et la chirurgie, qui toutes deux lui promettaient le salut de son fils, dont l'échafaud se dressait évidemment. Dans le trouble de ses idées, il se laissa manier comme une pâte par le Florentin, qui le laissa dans les rues, une fois qu'il eût divulgué le secret de l'opération méditée par Ambroise. Ruggieri revint à l'hôtel du bailliage, où se passait alors une scène terrible autour du lit royal, et qui avait motivé l'ordre d'élever l'échafaud du prince, dont la condamnation avait été prononcée par défaut, pour ainsi dire, et dont l'exécution avait déjà manqué par la brusque invasion de la maladie du roi.

Il ne se trouvait, dans la salle, dans les escaliers et dans la cour du bailliage, que

les gens absolument de service; la foule des courtisans encombrait l'hôtel du roi de Navarre, à qui la régence appartenait d'après les lois du royaume. Mais d'ailleurs la noblesse française, effrayée par l'audace des Guise, éprouvait le besoin de se serrer autour du chef de la maison cadette, en voyant la reine mère esclave des Guise. Antoine de Bourbon, fidèle à son accord secret avec Catherine, ne devait renoncer en sa faveur à la régence qu'au moment où les états prononceraient sur cette question. Cette solitude profonde avait agi sur le grand-maître, quand, au retour d'une ronde faite par prudence dans la ville, il ne trouva chez le roi que les amis attachés à sa fortune.

La chambre où l'on avait dressé le lit de François II était contiguë à la grande salle du bailliage; elle était revêtue de boiserie en chêne; le plafond, composé de petites planches longues savamment ajustées et peintes, offrait des arabesques d'or sur un fond brun; les torchères allumées y jetaient peu de lumière. Le plancher était couvert d'un tapis, et de riches tapisseries garnissaient les panneaux. Le lit, vaste et sombre, à quatre colonnes et à rideaux de soie, ressemblait à un tombeau. D'un côté de ce lit, au chevet, étaient la reine Marie et le cardinal. Catherine se tenait aux pieds, assise dans un fauteuil. Le fameux Jean Chapelain, médecin de service, et qui fut depuis le premier médecin de Charles IX, se tenait debout à la cheminée. Le plus grand silence régnait. Le jeune roi, maigre, pâle, était comme perdu dans ses draps, et sa petite figure grimée se voyait à peine sur l'oreiller. La duchesse de Guise, assise sur une escabelle, assistait la jeune reine Marie, et du côté de Catherine, dans l'embrasure de la croisée, madame de Fiesque épiait les gestes et les regards de la reine mère, car elle connaissait les dangers de sa position.

Dans la salle, malgré l'heure avancée de la soirée, monsieur de Cypierre, gouverneur du duc d'Orléans, occupait un coin de la cheminée avec les deux Gondi. Le cardinal de Tournon, qui dans cette crise épousa les intérêts de la reine mère en se voyant traité comme un inférieur par le cardinal de Lorraine, de qui certes il était exclusivement l'égal, causait à voix basse avec les Gondi. Les maréchaux de Vieilleville et de Saint-André, le garde des sceaux, qui avait ouvert les états, s'entretenaient à voix basse des dangers auxquels les Guise étaient exposés.

Le grand-maître traversa la salle en y jetant un rapide coup d'œil, il salua le duc d'Orléans et lui dit : — Monseigneur, voici qui peut vous apprendre à connaître les hommes : la noblesse catholique du royaume est chez un prince protestant, en croyant que les états donneront la régence aux héritiers du traître qui fit retenir en prison votre illustre grand-père.

Puis il passa dans la chambre où le jeune roi était alors moins endormi que plongé dans une lourde somnolence. Ordinairement le duc de Guise savait vaincre l'aspect sinistre de sa figure cicatrisée par un air très-affable, mais en ce moment il n'eut pas la force de sourire en voyant se briser l'instrument de son pouvoir. Le cardinal, qui avait autant de courage civil que son frère avait de courage militaire, fit deux pas et vint à la rencontre du lieutenant-général.

— Robertet croit que le petit Pinard est vendu à la reine mère, lui dit-il à l'oreille en l'emmenant dans la salle, et c'est par lui qu'on a travaillé les membres des états.

— Eh! qu'importe que nous soyons trahis par un secrétaire quand tout nous trahit; la ville est calviniste, et nous sommes à la veille d'une révolte; les *Guépins* sont mécontents, et si Paré ne sauve pas le roi, nous aurons une terrible levée de boucliers...

— Depuis un moment, reprit le cardinal, je regarde cette Italienne qui reste là dans une insensibilité profonde, elle guette la mort de son fils, et je me demande si nous ne ferions pas bien de l'arrêter ainsi que le roi de Navarre...

— C'est déjà trop d'avoir en prison le prince de Condé! répondit le duc.

Le bruit d'un cavalier arrivant bride abattue retentit à la porte du bailliage. Les deux princes lorrains allèrent à la fenêtre, et le duc reconnut au chapeau cette fameuse croix de Lorraine que le cardinal avait fait prendre à ses partisans. Il envoya l'un des arquebusiers qui étaient dans l'antichambre dire de laisser monter le survenant, à la rencontre duquel il alla sur le palier suivi de son frère.

—Qu'y a-t-il, mon cher Simeuse? demanda-t-il en voyant le gouverneur de Gien.

—Le connétable est à Pithiviers; il a quitté Ecouen avec quinze cents chevaux d'ordonnance et cent gentilshommes...

—Sont-ils accompagnés? dit le duc.

—Oui, monseigneur, répondit Simeuse, ils sont deux mille six cents. Thoré, selon quelques-uns, est en arrière avec un parti d'infanterie. Le connétable l'attendra peut-être, et vous avez le temps de le défaire...

—Vous ne savez rien de plus? Les motifs de cette prise d'armes sont-ils répandus?

— Anne parle peu, dit le cardinal en souriant. Allez à sa rencontre pendant que je vais le saluer avec la tête de son neveu...

Le cardinal envoya chercher Robertet.

—Vieilleville! cria le duc au maréchal qui vint, le connétable a l'audace de se présenter en armes; si je vais à sa rencontre, répondez-vous de maintenir la ville?

—Nous nous battrons; mais qui peut savoir le résultat d'une affaire entre cavaliers et bourgeois au milieu de ces rues étroites!

—La ville est si mal disposée, dit Saint-André, que nous aurons à l'assiéger avant dix mois.

—Monseigneur, dit Robertet en montant précipitamment l'escalier, le chancelier est aux portes et veut entrer; doit-on lui ouvrir?

—Ouvrez, répondit le cardinal de Lorraine; connétable et chancelier ensemble, ils seraient trop dangereux! Nous avons été joués par la reine mère dans ce choix-là!

Robertet fit un signe de tête à un capitaine qui attendait une réponse au bas de l'escalier, et reçut les ordres du cardinal.

—Monseigneur! je prends la liberté, dit-il en faisant encore un effort, de représenter que la sentence doit être *approuvée par le roi en son conseil.* Si vous violez la loi, pour un prince du sang, on ne la respectera pas pour un cardinal.

—Pinart t'a dérangé, Robertet, dit sévèrement le cardinal. Ne sais-tu pas que le roi a signé l'arrêt le jour où il est sorti pour nous le laisser exécuter!

—Quoique vous me demandiez à peu près ma tête en me commettant à cet office, qui sera d'ailleurs exécuté par le prévôt de la ville, j'y vais, monseigneur.

Le grand-maître entendit ce débat sans sourciller; mais il prit son frère par le bras et l'emmena dans un coin de la salle.

—Certes, lui dit-il, les héritiers de Charlemagne ont le droit de reprendre une couronne qui fut usurpée par Hugues Capet, mais le peuvent-ils?... La poire n'est pas mûre. Notre neveu se meurt, et toute la cour est chez le roi de Navarre.

—La cour a failli au roi; sans cela, le Béarnais eût été dagué, reprit le cardinal.

—Nous sommes mal placés ici, dit le duc; la ville est calviniste. L'Hospital, que nous avons tant protégé, et à l'élévation duquel a résisté la reine Catherine, est aujourd'hui contre nous. Cette femme est bien habilement perfide.

— Elle n'est plus mère, elle est toute reine, dit le cardinal, et voici le moment d'en finir avec elle.

Après ce mot, le cardinal rentra dans la chambre du roi, suivi du grand-maître; il alla droit à Catherine et lui dit :

— Les papiers de la Sague, secrétaire du prince de Condé, vous ont été communiqués; vous savez que les Bourbons veulent détrôner vos enfants?...

— Je sais tout cela, répondit l'Italienne.

— Eh bien! voulez-vous faire arrêter le roi de Navarre?

— Il y a, dit-elle, un lieutenant-général du royaume.

En ce moment François II se plaignit de douleurs violentes à l'oreille et se mit à geindre d'un ton lamentable.

Le médecin quitta la cheminée où il se chauffait et vint examiner l'état de la tête.

— Eh bien! Chapelain, dit le grand-maître.

— Je n'ose prendre sur moi d'appliquer un cataplasme pour attirer les humeurs; maître Ambroise a promis de sauver le roi par une opération, je la contrarierais.

— Remettons à demain, dit froidement Catherine, et que tous les médecins y soient, car vous savez les calomnies auxquelles donnent lieu la mort des princes.

Elle alla baiser la main de son fils et se retira.

— Avec quelle tranquillité cette audacieuse femme parle de la mort du dauphin, empoisonné par Montecuculli, un Italien de sa suite! s'écria la reine Marie Stuart.

— Marie! cria le petit roi, mon grand-père a reconnu son innocence...

— Peut-on l'empêcher de venir demain! dit la reine à ses deux oncles et à voix basse.

— Que deviendrions-nous si le roi mourait! répondit le cardinal, elle nous ferait rouler dans sa tombe.

§ IX.

COMMENT MOURUT FRANÇOIS II.

Le lendemain, la reine mère arriva la première; elle ne trouva dans la chambre de son fils que la reine Marie Stuart, pâle et fatiguée, qui avait passé la nuit en prières auprès du lit. La duchesse de Guise avait tenu compagnie à la reine, et les filles d'honneur s'étaient relevées. Le jeune roi dormait. Ni le duc ni le cardinal n'avaient encore paru. Le prêtre, plus hardi que le soldat, déploya, dit-on, dans cette dernière nuit, toute son éloquence, sans pouvoir décider le duc à se faire roi. En face des états généraux assemblés, et menacé d'une bataille à livrer au connétable de Montmorency, le Balafré ne trouvait pas les circonstances favorables.

Le plus profond silence régnait dans la chambre du roi. Catherine, accompagnée de madame de Fiesque, vint au bord du lit et contempla son fils d'un air dolent admirablement joué. Elle se mit son mouchoir sur les yeux et alla dans l'embrasure de la croisée, où madame de Fiesque lui apporta un siége. De là, ses yeux plongeaient sur la cour; il avait été convenu entre elle et le cardinal de Tournon, que si le connétable entrait heureusement en ville, le cardinal viendrait accompagné des deux Gondi; en cas de malheur, il serait seul. A neuf heures du matin, les deux princes lorrains suivis de leurs gentilshommes qui restèrent dans le salon se montrèrent chez le roi. Le capitaine de service les avait avertis qu'Ambroise Paré

venait d'y arriver avec Chapelain, son ami, avec deux autres médecins, suscités par Catherine et qui haïssaient Ambroise.

Dans quelques instants, le grand salon du bailliage offrit absolument le même aspect que la grande salle à Blois le jour où le duc de Guise fut nommé lieutenant-général du royaume, et où Christophe fut mis à la forteresse, à cette différence près qu'alors l'amour et la joie emplissaient la chambre royale, que les Guise triomphaient, tandis que le deuil et la mort y régnaient, et que les Lorrains sentaient le pouvoir leur glisser des mains. Les filles des deux reines étaient en deux camps à chaque coin de la grande cheminée où brillait un énorme feu et la salle était pleine de courtisans. La nouvelle, répandue on ne sait par qui, d'une audacieuse conception d'Ambroise pour sauver les jours du roi, amenait tous les seigneurs qui avaient droit d'entrer à la cour. L'escalier du bailliage et la cour étaient pleins de groupes inquiets. L'échafaud dressé pour le prince en face le couvent des Cordeliers étonnait toute la noblesse.

Dans la grande salle, on causait à voix basse, et les discours offraient comme à Blois le même mélange de propos sérieux, frivoles, légers et graves. On commençait à prendre l'habitude des troubles, des brusques révolutions, des prises d'armes, des rébellions, des grands événements subits qui marquèrent la longue période pendant laquelle la maison de Valois s'éteignit, malgré les efforts de la grande Catherine. On faisait un profond silence à une certaine distance autour de la porte de la chambre du roi, gardée par deux hallebardiers, par deux pages et par le capitaine de la garde écossaise. Antoine de Bourbon, étroitement gardé dans son hôtel, y apprit en s'y voyant seul les espérances de la cour, et fut accablé par la nouvelle des apprêts faits la nuit pour l'exécution de son frère.

Devant la cheminée du bailliage était l'une des plus belles et plus grandes figures de ce temps, le chancelier de L'Hospital, dans sa simarre rouge, à retroussis d'hermine, couvert de son mortier, suivant le privilége de sa charge, l'homme courageux qui voyant des factieux dans ses bienfaiteurs avait épousé les intérêts de ses rois représentés par la reine mère, et qui, au risque de perdre la tête, avait été les consulter avec le connétable à Ecouen. Personne n'osait le tirer de la méditation où il était plongé. Robertet, le secrétaire d'Etat, deux maréchaux de France, Vieilleville et Saint-André, le garde des sceaux, formaient un groupe devant lui. Les courtisans ne riaient pas précisément, mais leurs discours étaient malicieux, et surtout chez ceux qui ne tenaient pas pour les Guise. On s'entretenait de l'évasion récente des prisonniers que les Guise retenaient à Tours et qui avaient, à quinze jours de distance, imité ceux de Blois. Le cardinal avait enfin saisi l'Ecossais Stuart, l'assassin du président Minard, et faisait commencer son procès à Tours. Il gardait également, dans le château de Blois et dans celui de Tours, un assez bon nombre de gentilshommes compromis, pour inspirer une sorte de terreur à la noblesse, qui ne se terrifiait nullement.

— Madame, dit le cardinal de Châtillon à madame de Fiesque, si quelqu'un s'intéresse aux prisonniers de Tours, ils sont en grand danger.

Le chancelier tourna la tête vers le groupe des filles de la reine mère.

— Oui, le jeune Desvaux, l'écuyer du prince de Condé, vient d'ajouter une amère plaisanterie à sa fuite; il a, dit-on, écrit à messieurs de Guise ce petit mot : « Nous avons appris l'évasion de vos prisonniers de Blois; nous avons été si fâchés que nous nous sommes mis à courir après eux; nous vous les ramènerons dès que nous les aurons arrêtés. »

Le chancelier regarda monsieur de Châtillon d'un air sévère, quoique la plaisanterie lui allât. On entendit en ce moment des voix s'élever dans la chambre du roi. Les deux maréchaux, Robertet et le chancelier s'approchèrent. Il se fit un silence profond. Ambroise avait examiné le roi; le moment lui semblait propice pour son opération, et plus tard, si elle n'était pratiquée, François II pouvait mourir de moment en moment. Aussitôt que MM. de Guise furent entrés, il avait expliqué les causes de la maladie du roi et démontré que, dans ce cas extrême, il fallait le trépaner.

— Percer la tête de mon fils comme une planche! s'écria Catherine de Médicis, et avec cet horrible instrument! Maître Ambroise, je ne le souffrirai pas.

Les médecins se consultaient; mais les paroles de Catherine furent prononcées si haut qu'elles allèrent au delà de la porte.

— Mais, madame, s'il n'y a plus que ce moyen de salut! dit Marie Stuart en pleurant.

— Ambroise, s'écria le cardinal, songez que votre tête répond de celle du roi.

— Nous nous opposons au moyen que propose maître Ambroise, dirent les deux médecins; on peut sauver le roi en injectant l'oreille d'un remède qui attirerait par là les humeurs.

Le grand-maître étudiait le visage de Catherine, il alla soudain à elle, la prit dans l'embrasure de la croisée, où vint le cardinal.

— Madame, lui dit-il, vous voulez la mort de votre enfant; vous êtes d'accord avec nos ennemis, et cela depuis Blois. Ce matin, le conseiller Viole a dit au fils de votre pelletier que le prince de Condé allait avoir la tête tranchée. Ce jeune homme, qui durant sa question avait nié toute relation, lui a crié adieu quand le prince a passé devant la croisée de son cachot. Vous avez vu ce malheureux à la question avec une royale insensibilité. Vous voulez aujourd'hui vous opposer au salut de votre fils aîné. Vous nous feriez croire que la mort du dauphin, qui a mis la couronne sur la tête du feu roi, n'a pas été naturelle, et que l'Italien Montecuculli était votre...

— Monsieur le chancelier, cria Catherine à un signe de laquelle madame de Fiesque ouvrit la porte à deux battants.

L'audience aperçut alors le spectacle de la chambre royale : le petit roi livide, la figure éteinte, les yeux sans lumière, mais bégayant le mot *Marie* et tenant la main de la reine qui pleurait, la duchesse de Guise debout effrayée de l'audace de Catherine. Les deux princes lorrains, inquiets également, mais aux côtés de la reine mère, et décidés à la faire arrêter par Maillé-Brezé. Enfin le grand Ambroise Paré, assisté du médecin du roi, tenant ses instruments.

— Monsieur le chancelier, dit la reine, messieurs de Guise veulent autoriser sur la personne du roi une opération étrange. Ambroise offre de lui percer la tête, et moi, comme sa mère, comme faisant partie du conseil de régence, je proteste contre ce qui me semble un assassinat. Les trois médecins sont pour une injection qui me semble tout aussi efficace et moins dangereuse que le sauvage procédé d'Ambroise.

En entendant ces paroles, il y eut une rumeur lugubre. Le cardinal laissa pénétrer le chancelier et ferma la porte.

— Mais je suis lieutenant-général du royaume, dit le duc de Guise, et vous saurez, mons le chancelier, qu'Ambroise, chirurgien du roi, répond de sa vie.

— Ah! les choses vont ainsi, s'écria le grand Ambroise Paré; eh bien! voici ce que j'ai à faire. Il étendit le bras sur le lit. Cette couche et le roi sont à moi; je

suis seul maître et seul responsable; je connais les devoirs de ma charge, et j'opèrerai le roi!

— Sauvez-le, dit le cardinal, et vous serez le plus riche homme de France.

— Faites, dit Marie Stuart en pressant la main d'Ambroise.

— Je n'empêche rien, dit le chancelier, mais je vais constater la protestation de madame la reine mère.

— Robertet! s'écria le duc de Guise.

Quand Robertet fut entré, le lieutenant-général du royaume lui montra le chancelier et lui dit : — Vous êtes chancelier de France. Monsieur de Maillé, emmenez monsieur de L'Hospital dans la prison du prince de Condé. Quant à vous, madame, dit-il à Catherine, votre protestation ne sera pas reçue, et vous devriez songer que de semblables actes ont besoin d'être appuyés par des forces suffisantes. Je fais acte de sujet fidèle et de loyal serviteur du roi François II, mon maître.

— Monsieur de Guise, dit L'Hospital, si vous usez de violences soit contre moi, soit sur le roi, songez qu'il y a dans cette salle assez de noblesse française pour arrêter des traîtres.

— Oh! monsieur, s'écria le grand chirurgien, si vous continuez ces débats, vous pouvez bien crier : Vive le roi Charles IX, le roi François va mourir.

Catherine, impassible, regardait par la croisée.

— Eh bien, nous emploierons la force pour être les maîtres dans la chambre du roi, dit le cardinal qui entr'ouvrit la porte.

Le cardinal fut épouvanté : l'hôtel du bailliage était désert. La cour, sûre de la mort du roi, avait couru chez Antoine de Navarre.

— Eh bien, faites donc, s'écria Marie Stuart à Ambroise, c'est moi, et vous, duchesse, dit-elle à madame de Guise, qui vous protégeront.

— Madame, dit Ambroise, les médecins sont unanimes pour une injection; je vais la faire, dit-il en prenant une petite seringue et la remplissant, car je suis sous la dépendance de ces messieurs.

La jeune reine se mit avec la grande-maîtresse entre le chirurgien, les médecins et les autres personnages. Le premier médecin prit la tête du roi, et Ambroise fit l'injection dans l'oreille. Les deux princes lorrains étaient attentifs. Robertet et monsieur de Maillé restaient immobiles. Madame de Fiesque sortit sans être vue, à un signe de Catherine, et le chancelier garda la porte.

— J'arrive à propos, dit un homme dont les pas précipités retentirent dans la salle, et qui fut en un moment sur le seuil de la chambre royale. Ah! messieurs, vous vouliez jeter à bas la tête de mon beau neveu le prince de Condé, mais vous avez fait sortir le lion de son antre, et le voici, ajouta le connétable de Montmorency. Ambroise, vous ne toucherez pas le roi! Le premier prince du sang, Antoine de Bourbon, et le prince de Condé s'y opposent.

A la grande satisfaction de Catherine, le roi de Navarre et le prince de Condé se montrèrent aussitôt.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit le duc de Guise en mettant la main sur sa dague.

— En qualité de connétable, j'ai congédié les sentinelles à tous les postes. Mort-Dieu! vous n'êtes pas ici en pays ennemi, je pense; le roi notre maître est au milieu de ses sujets, et les états du royaume doivent délibérer en toute liberté. J'en viens, messieurs, et j'y ai porté la protestation de mon neveu de Condé, que trois cents gentilshommes ont délivré. Vous vouliez faire couler le sang royal et décimer

la noblesse du royaume. Or, désormais je me défie de tout ce que vous voulez, messieurs de Lorraine, et si vous ordonnez d'ouvrir la tête du roi, par cette épée qui a sauvé la France de Charles-Quint sous son grand-père, cela ne se fera pas...

— D'autant plus, dit Ambroise Paré, que maintenant tout est inutile, l'épanchement a commencé.

— Votre règne est fini, messieurs, dit Catherine en voyant à l'air d'Ambroise qu'il n'y avait plus aucun espoir.

— Ah! madame, lui dit Marie Stuart qui bondit comme une lionne du lit à la croisée et vint prendre la Florentine par le bras en le lui serrant avec violence, vous avez tué votre fils.

— Ma mie, répondit Catherine à Marie en lui lançant un regard fin et froid, mais où elle laissa déborder sa haine contenue depuis six mois, vous, à la violente amour de qui nous devons cette mort, vous irez maintenant régner dans votre Écosse.

Les deux médecins avaient fait un signe à la reine mère.

— Messieurs, dit-elle en regardant les Guise, il est entendu entre messieurs de Bourbon et moi que je serai régente du royaume, et les états sont disposés à confirmer l'acte de régence. Venez, monsieur le chancelier, le roi est mort.

— Vive le roi Charles IX! crièrent les gentilshommes venus avec le roi de Navarre, le prince de Condé et le connétable.

La reine mère à qui la comtesse de Fiesque avait amené le duc d'Orléans, devenu depuis quelques instants Charles IX, sortit en tenant son fils par la main; elle fut suivie de toute la cour, et il ne resta que les deux Lorrains, la duchesse de Guise, Marie Stuart et Dayelle dans la chambre où François II rendait le dernier soupir, avec deux gardes à la porte, les pages du grand-maître, ceux du cardinal et leurs secrétaires. Robertet, qui devait tout au duc, effrayé de leurs projets et de leurs entreprises manqués, se ralliait à la reine mère, à la rencontre de laquelle les ambassadeurs d'Espagne, d'Angleterre, de l'Empire et de Pologne étaient venus dans l'escalier, amenés par le cardinal de Tournon, qui les avait été prévenir, après s'être montré dans la cour à Catherine de Médicis au moment où elle avait protesté contre l'opération d'Ambroise Paré.

— Eh bien! les fils de Louis d'Outremer, les héritiers de Charles de Lorraine ont manqué de courage, dit le cardinal au duc.

On les aurait renvoyés en Lorraine, répondit le grand-maître. Je vous le déclare, Charles, si la couronne était là, je n'étendrais pas la main pour la prendre; ce sera l'ouvrage de mon fils.

— Aurait-il jamais comme vous l'armée et l'Eglise?

— Il aura mieux.

— Quoi?

— Le peuple!

— Il n'y a que moi qui le pleure, ce pauvre enfant qui m'aimait tant, dit Marie Stuart en recueillant le dernier soupir de son premier mari.

Les cérémonies qui ont lieu lors de la mort d'un roi de France se firent dans la solitude. Quand le roi d'armes cria dans la salle trois fois : Le roi est mort! après l'annonce officielle du duc de Guise, il n'y eut que quelques personnes pour crier : Vive le roi!

— Par qui renouer avec la reine? dit le cardinal.

— Attendez qu'elle se brouille avec les hérétiques, répondit la duchesse.

Les intérêts de la maison de Bourbon, ceux de Catherine, ceux de Guise, ceux

du parti calviniste produisirent une telle confusion dans Orléans que deux jours après, le corps du roi complétement oublié dans le bailliage et enseveli par d'obscurs serviteurs, partit pour Saint-Denis dans un chariot couvert, accompagné seulement de l'évêque de Senlis et de deux gentilshommes. Quand il arriva dans la petite ville d'Etampes, un serviteur du chancelier de L'Hospital attacha sur le chariot cette terrible inscription que l'histoire a recueillie : *Tanneguy, où es-tu? Mais tu étais Français!* Sanglant reproche qui tombait sur Catherine, sur Marie Stuart et sur les Lorrains.

Quelque tumultueuse que fût sa délivrance, le prince de Condé n'avait pas oublié Christophe, que son père emmena chez Ambroise, aidé par son hôte, le gantier Tourillon. Le chancelier mit fin à la procédure, qui regardait le fils du pelletier en évoquant toute l'affaire au parlement de Paris qui cassa l'arrêt de la commission qui avait jugé le prince de Condé, et qui recommença le procès à la sollicitation des Guise et de la reine mère. Les papiers de La Sague furent brûlés. Le parlement rétablit le prince dans tous ses droits, biens et honneurs, Christophe fut dès l'abord hors de cause.

X.

LA RÉCOMPENSE.

Trois mois après l'avénement de Charles IX, au mois de mars de la même année, car alors l'année commençait à Pâques, et ce fut sous ce nouveau règne que le calendrier actuel fut adopté, Christophe était encore gisant sur un fauteuil, au coin du feu, du côté qui lui permettait de voir la rivière, dans la grande salle brune destinée à la vie en famille. Il avait les pieds appuyés sur un tabouret. Sa mère et Barbette Lallier venaient de renouveler les compresses imbibées d'une préparation apportée par Ambroise Paré, à qui le duc de Guise permit de soigner Christophe. Une fois reconquis par sa famille, cet enfant avait été l'objet des soins les plus dévoués. Barbette, autorisée par son père, était venue tous les matins et ne quittait la maison Lecamus que le soir. Christophe, objet de l'admiration des apprentis, donnait lieu dans tout le quartier à des contes qui l'entouraient d'une poésie mystérieuse : il avait subi la torture, et le célèbre Ambroise Paré mettait tout son art à le sauver. Qu'avait-il fait pour être ainsi traité? Ni Christophe ni son père ne disaient un mot à ce sujet. Catherine, alors toute-puissante, était intéressée à se taire ainsi que le prince de Condé. La sollicitude d'Ambroise, chirurgien du roi et de la maison de Guise, à qui l'on permettait de soigner un garçon taxé d'hérésie, embrouillait cette aventure où personne ne voyait clair. Le curé de Saint-Pierre-aux-Bœufs vint à plusieurs reprises voir le fils de son marguillier, et ses visites rendaient encore plus inexplicables les causes de l'état où se trouvait Christophe.

Le vieux syndic, qui avait son plan, répondait évasivement à ses confrères, aux marchands, aux amis qui lui parlaient de son fils :

— Je suis bien heureux, mon compère, de l'avoir sauvé ! — Que voulez-vous, entre l'arbre et l'écorce, il ne faut jamais mettre le doigt.—Mon fils a mis la main à un bûcher, il y a pris de quoi brûler ma maison ! — On a abusé de sa jeunesse, et nous autres bourgeois nous ne retirons que du mal de hanter les grands. — Ceci me décide à le faire homme de justice, il pèsera ses actions et ses paroles. — La

jeune reine, qui maintenant est en Ecosse, y a été pour beaucoup, mais peut-être aussi mon fils a-t-il été bien imprudent! — J'ai eu de cruels chagrins, et ceci me décide à quitter les affaires, je ne veux plus jamais aller à la cour. — Mon fils en a maintenant assez de la Réforme, elle lui a cassé bras et jambes. Sans Ambroise, où en serais-je?

Grâce à ces discours et à cette sage conduite, il fut avéré dans le quartier que Christophe ne mangeait plus de la vache à Colas. Il était resté septante jours, pour employer un mot de ce temps, sur le lit qu'on lui avait dressé dans cette vieille salle; il ne se levait que depuis une semaine, et avait encore besoin de deux béquilles pour marcher. L'amour de Barbette et la tendresse de sa mère avaient profondément touché Christophe, et comme on le tenait au lit, il était rudement chapitré sur l'article religion. Le président de Thou fit une visite à son filleul, pendant laquelle il fut très-paternel. Christophe était devenu avocat au parlement, et comme tel il devait être catholique; mais le président, qui ne mit pas en doute l'orthodoxie de son filleul, lui dit gravement : — Mon enfant, tu as été rudement éprouvé, j'ignore moi-même la raison qu'avaient messieurs de Guise pour te traiter ainsi; je t'engage seulement à vivre désormais tranquillement sans te mêler des troubles, car la faveur de la reine et du roi ne se portera pas sur un hérétique, sur des artisans de tempêtes, et tu n'es pas assez grand pour mettre le marché à la main, comme messieurs de Guise, à ton roi. Tu peux être un jour conseiller au parlement, mais tu n'obtiendras cette noble charge que par un attachement sérieux à la cause royale...

Ni la visite du président de Thou, ni les séductions de Barbette, ni les instances de mademoiselle Lecamus, sa mère, n'avaient ébranlé la foi du martyr calviniste. Christophe tenait d'autant plus à sa religion qu'il avait plus souffert pour elle.

— Mon père, lui disait Barbette à l'oreille, ne souffrira jamais que j'épouse un calviniste.

Christophe ne lui répondait que par des larmes qui rendaient la jolie fille muette et rêveuse.

Le vieux Lecamus gardait sa dignité paternelle et syndicale, il observait son fils et parlait peu. Ce vieillard, après avoir reconquis son cher Christophe, était presque mécontent de lui-même, il se repentait d'avoir montré toute sa tendresse pour ce fils unique; mais il l'admirait en secret, et à aucune époque de sa vie, il ne fit jouer plus de machines. Le vieillard apercevait le grain mûr de sa moisson si péniblement semée, et voulait en tout recueillir.

Quelques jours avant cette matinée, il avait eu seul avec Christophe une longue conversation pour surprendre le secret de sa résistance. Christophe ne manquait pas d'ambition, mais il avait foi dans le prince de Condé. La parole généreuse du prince, qui avait fait tout bonnement son métier de prince, était gravée dans son cœur. Il ne savait pas que Condé l'avait envoyé à tous les diables au moment où Christophe lui avait crié son touchant adieu à travers les barreaux de sa prison à Orléans. Néanmoins sous ce sentiment d'admiration pour le prince gisait aussi le plus profond respect pour cette grande reine Catherine qui lui avait par un regard expliqué la nécessité où elle était de le sacrifier, et qui, pendant son supplice, lui avait jeté par un autre regard une promesse illimitée dans une larme.

Par le profond silence des septante jours et nuits qu'il employait à se guérir, il repassait les événements de Blois, ceux d'Orléans, et il pesait pour ainsi dire malgré lui ces deux protections, il flottait entre la reine et le prince. Il avait certes

plus servi Catherine que le protestantisme, et chez un jeune homme, le cœur et l'esprit devaient incliner vers cette reine à cause de cette différence.

— Je me suis immolé pour elle, que fera-t-elle pour moi?

Cette question, il se la faisait presque involontairement. On ne saurait croire à quel point un homme seul, dans son lit, et malade, devient personnel. Tout, jusqu'aux soins exclusifs dont il est l'objet, le pousse à ne penser qu'à lui. Christophe s'exagérait les obligations du prince de Condé envers lui, il s'attendait à être revêtu de quelque charge à la cour de Navarre; il oubliait les soucis et la rapide marche à travers les hommes et les événements qui dominent les chefs de parti. Tout parti est nécessairement ingrat quand il milite; et quand il triomphe, il a trop de monde à récompenser pour ne pas l'être encore. Les soldats se soumettent à cette ingratitude; mais les chefs se retournent contre le nouveau maître à l'égal duquel ils ont marché si longtemps. Christophe se mettait déjà parmi les chefs de la Réformation.

Lecamus, ce vieux loup du commerce, si fin et si perspicace, avait fini par deviner les secrètes pensées de son fils, et toutes ses manœuvres étaient basées sur l'hésitation naturelle à laquelle Christophe était livré.

—Ne serait-ce pas beau, disait-il la veille à Barbette en famille, d'être la femme d'un conseiller au parlement?

— Vous êtes fou, mon compère! dit Lallier. Où prendriez-vous d'abord dix mille écus de rentes en fonds de terre que doit avoir un conseiller, et de qui achèterez-vous une charge? Il faudrait que la reine mère et régente n'eût que cela en tête pour que votre fils entrât au parlement, et il sent un peu trop le fagot pour qu'on l'y mette.

— Que donneriez-vous pour voir votre fille la femme d'un conseiller?

— Vous voulez voir le fond de ma bourse, dit Lallier, vieux finaud!

— Conseiller au parlement! ce mot ravagea la cervelle de Christophe.

En ce moment, le syndic entra et vint s'asseoir à côté de son fils. Il avait un air joyeux que sa gravité affectée cachait mal.

— Mon fils, dit-il, après ce qui s'est passé entre toi et les chefs du tumulte d'Amboise, ils te devaient assez pour que ton avenir regardât la maison de Navarre.

— Oui, dit Christophe.

— Eh bien, reprit le père, j'ai fait positivement demander pour toi la permission d'acheter une charge de justice dans le Béarn. Notre bon ami Paré s'est chargé de remettre les lettres que j'ai écrites en ton nom au prince de Condé et à la reine Jeanne. Tiens, lis la réponse de M. de Pibrac, chancelier de Navarre.

« Monseigneur le prince de Condé me charge de vous dire le regret qu'il a de
» ne pouvoir rien faire pour son compagnon de la tour Saint-Agnan, duquel il se
» souvient, et à qui, pour le moment, il offre une place de gendarme dans sa com-
» pagnie, et où il sera bien à même de faire son chemin en homme de cœur, comme
» il est.

» La reine de Navarre attend l'occasion de récompenser le sieur Lecamus, et n'y
» faudra point.

» Sur ce, monsieur le syndic, nous prions Dieu de vous avoir en sa garde.

PIBRAC,

» Nérac. Chancelier de Navarre. »

—Nérac, Pibrac, crac! dit Barbette. Il n'y a rien à attendre des Gascons : ils ne songent qu'à eux.

Le vieux Lecamus regardait son fils d'un air railleur.

— Il propose de monter à cheval et du service à un pauvre enfant qui a eu les genoux et les chevilles broyés pour lui !

— Je ne te vois guère conseiller en Navarre, dit le syndic des pelletiers.

— Je voudrais bien savoir ce que la reine Catherine ferait pour moi si je la requérais.

— Elle ne t'a rien promis, dit le vieux marchand, mais je suis certain qu'elle ne se moquerait pas de toi et se souviendrait de tes souffrances. Cependant, elle ne pourra pas faire un conseiller au parlement d'un bourgeois protestant.

— Mais Christophe n'a pas abjuré! s'écria Barbette. Il peut bien se garder le secret à lui-même sur ses opinions religieuses.

— Le prince de Condé sera moins dédaigneux avec un conseiller, dit Lecamus.

— Conseiller, mon père! est-ce possible?

— Oui, si vous ne dérangez pas ce que je veux faire pour vous... Voici mon compère Lallier qui donnerait bien deux cent mille livres si j'en mettais autant pour l'acquisition d'une belle terre seigneuriale avec condition de substitution de mâle en mâle, et de laquelle nous vous doterions...

— Et quelque chose de plus, dit Lallier, pour une maison à Paris.

— Eh bien, Christophe?

— Vous parlez sans la reine, répondit le jeune avocat.

Dix jour après cette scène, Christophe, la famille Lallier et la famille Lecamus étaient réunies, en l'honneur des accordailles de Barbette et de Christophe, dans la vieille salle brune, où Christophe ne couchait plus. Il pouvait alors monter les escaliers et commençait à se traîner sans béquilles. Il était neuf heures du soir. On attendait Ambroise Paré. Le notaire de la famille se trouvait devant une table chargée de contrats. Le pelletier vendait sa maison et son fonds de commerce à son premier commis, qui payait immédiatement la maison quarante mille livres, et qui engageait la maison pour répondre du paiement des marchandises, sur lesquelles il donnait vingt mille livres en à-compte.

Lecamus avait acquis pour son fils une magnifique maison en pierre bâtie par Philibert de l'Orme, rue Saint-Pierre-aux-Bœufs, et la lui donnait en dot. Le syndic prenait en outre deux cent mille livres sur sa fortune, et Lallier en donnait autant pour l'acquisition d'une belle terre seigneuriale sise en Picardie, de laquelle on demandait cinq cent mille livres; mais la terre étant dans la mouvance de la couronne, il fallait des lettres-patentes, dites *de rescription*, accordées par le roi, outre le paiement de lods et ventes considérables. Aussi la conclusion du mariage était-elle ajournée jusqu'à l'obtention de cette faveur royale. Si les bourgeois de Paris s'étaient fait octroyer le droit d'acheter des seigneuries, la sagesse du conseil privé y avait mis certaines restrictions relativement aux terres qui relevaient de la couronne, et la terre que Lecamus guignait depuis une dizaine d'années se trouvait dans l'exception. Ambroise s'était fait fort d'apporter l'ordonnance le soir même.

Le vieux Lecamus allait de sa salle à sa porte dans une impatience qui montrait combien grande avait été son ambition. Enfin, Ambroise arriva.

— Mon vieil ami, dit le chirurgien assez effaré et regardant le souper, voyons tes nappes! Bien! Oh! mettez des chandelles de cire! Dépêchez, dépêchez! cherchez tout ce que vous aurez de plus beau!

— Qu'y a-t-il? demanda le curé de Saint-Pierre-aux-Bœufs.

— La reine mère et le jeune roi viennent secrètement souper avec vous : ils n'attendent qu'un vieux conseiller dont la charge sera vendue à Christophe, et M. de Thou, qui a conclu le marché. N'ayez pas l'air d'avoir été prévenus, je me suis échappé du Louvre.

En un moment, les deux familles furent sur pied; la mère de Christophe et la tante de Barbette allèrent et vinrent, et malgré la confusion que cet avis jeta dans l'assemblée de famille, les préparatifs se firent avec une célérité qui tint du prodige. Christophe, ébahi, surpris, confondu d'une pareille faveur, était sans parole et regardait tout faire machinalement.

— La reine et le roi chez nous!... disait la vieille mère.

— La reine! répétait Barbette, que dire et que faire?...

Au bout d'une demi-heure tout fut changé, la vieille salle était parée et la table étincelait. On entendit un bruit de chevaux dans la rue. La lueur des torches portées par les cavaliers de l'escorte fit mettre le nez à la fenêtre aux bourgeois du quartier. Ce tumulte fut rapide, il ne resta sous les piliers que la reine mère et son fils, le roi Charles IX, Charles de Gondi, nommé grand-maître de la garde-robe et gouverneur du roi, M. de Thou, le vieux conseiller, le secrétaire d'Etat Pinard et deux pages.

— Braves gens, dit la reine en entrant, nous venons, le roi mon fils et moi, signer le contrat de mariage du fils à notre pelletier, mais c'est à la condition qu'il restera catholique; il faut être catholique pour entrer au parlement, il faut être catholique pour posséder une terre qui relève de la couronne, il faut être catholique pour s'asseoir à la table du roi, n'est-ce pas, Pinard?

Le secrétaire d'Etat parut en montrant des lettres-patentes.

— Si nous ne sommes pas tous catholiques, dit le petit roi, Pinard jettera tout au feu; mais nous sommes tous catholiques ici? reprit-il en jetant des yeux assez fiers sur toute l'assemblée.

— Oui, Sire, dit Christophe Lecamus en fléchissant le genou et baisant la main que le jeune roi lui tendit.

La reine Catherine, qui lui tendit la sienne, le releva brusquement, et l'emmenant à quelques pas dans un coin, lui dit : — Ah çà! mon garçon, pas de finauderies, nous jouons franc jeu!

— Oui, madame, reprit-il, saisi par l'éclatante récompense et par l'honneur que lui faisait l'Italienne reconnaissante.

— Eh bien, mons Lecamus, le roi mon fils et moi nous vous permettons de traiter de la charge du bonhomme Groslay, que voici, conseiller au parlement. Vous y suivrez, j'espère, jeune homme, les errements de monsieur le premier.

De Thou s'avança et dit : — Je réponds de lui.

— Eh bien! instrumentez, garde-notes, dit Pinard.

— Puisque le roi notre maître nous fait la faveur de signer le contrat de ma fille, s'écria Lallier, je paie la moitié du prix de la seigneurie.

— Les dames peuvent s'asseoir, dit le jeune roi d'une façon gracieuse, et pour présent de noces à l'accordée, je fais, avec l'agrément de ma mère, remise de mes droits.

Le vieux Lecamus et Lallier tombèrent à genoux et baisèrent la main du jeune roi.

— Mordieu! Sire, combien ces bourgeois ont d'argent! lui dit Gondi à l'oreille.

Le roi se prit à rire.

— Leurs Majestés étant dans leurs bonnes, dit le vieux Lecamus, veulent-elles me permettre de leur présenter mon successeur et lui continuer la patente royale de la fourniture de leurs maisons?

— Voyons, dit le roi.

Lecamus fit avancer son successeur, qui devint blême.

— Si ma chère mère le permet, nous nous mettrons tous à table, dit le jeune roi.

Le vieux Lecamus eut l'attention de donner au roi un gobelet d'argent qu'il avait obtenu de Benvenuto Cellini lors de son séjour en France à l'hôtel de Nesle, et qui n'avait pas coûté moins de trois mille écus.

— Oh! ma mère, le beau travail! s'écria-t-il en levant le gobelet par le pied.

— C'est de Florence! répondit Catherine.

— Pardonnez-moi, madame, dit Lecamus, c'est fait en France par un Florentin. Ce qui est de Florence serait à la reine, mais ce qui est en France est au roi.

— J'accepte, bonhomme, dit Charles IX, et désormais ce sera mon gobelet.

— Il est assez bien, fit la reine en l'examinant, pour le comprendre dans les joyaux de la couronne. Eh bien, maître Ambroise, dit la reine à l'oreille de son chirurgien, l'avez-vous bien soigné? marchera-t-il?

— Il volera, dit en souriant le chirurgien; mais vous nous l'avez bien finement débauché.

Faute d'un moine l'abbaye ne chôme pas, répondit la reine avec cette légèreté qu'on lui a reprochée et qui n'était qu'à la surface.

Le souper fut gai, la reine trouva Barbette jolie, et, en grande dame, elle lui passa au doigt un de ses diamants, afin de compenser la perte que le gobelet faisait chez les Lecamus.

Le roi Charles IX, qui depuis prit peut-être trop de goût à ces sortes d'invasions chez ses bourgeois, soupa de bon appétit; puis, sur un mot de son gouverneur, qui avait, dit-on, charge de lui faire oublier les vertueuses instructions de Cypierre, il entraîna le premier président, le vieux conseiller démissionnaire, le secrétaire d'Etat, le curé, le notaire et les bourgeois à boire, si bien que la reine Catherine sortit au moment où elle vit la gaieté devenir bruyante. Elle monta sur sa mule et regagna le Louvre avec les deux pages qui la servaient. Elle laissa de garde à l'intérieur les arquebusiers, qui commençaient à lamper des hanaps envoyés par le jeune roi.

Christophe resta sombre tout en buvant. La figure austère d'Ambroise lui reprochait son abjuration; mais les événements postérieurs donnèrent gain de cause au vieux syndic. Christophe n'aurait certes pas échappé aux massacres de la Saint-Barthélemy; ses richesses l'eussent désigné aux meurtriers. L'histoire a enregistré le sort cruel de la femme du successeur de Lallier, belle créature dont le corps resta nu, accroché par les cheveux à l'un des étais du Pont-au-Change pendant trois jours. Barbette frémit alors en pensant qu'elle aurait pu subir un pareil traitement si Christophe fût demeuré calviniste.

Telle fut l'origine de la célèbre maison parlementaire des Lecamus. Tallemant des Réaux a commis une erreur en les faisant venir de Picardie; mais les Lecamus eurent intérêt plus tard à dater de l'acquisition de leur principale terre. Le fils de Christophe lui succéda sous Louis XIII, et fut le père du riche président Lecamus, qui, sous Louis XIV, édifia l'hôtel Lecamus, qui disputait à l'hôtel Lambert l'admiration des Parisiens et des étrangers, et qui, certes, est l'un des plus beaux de Paris.

Il existe encore rue de Thorigny; mais, pendant la révolution, il fut pillé; toutes les peintures y ont été effacées. Ce palais a été gagné dans le vieux logis de la rue de la Pelleterie et montre encore les beaux résultats qu'obtenait l'esprit de famille. Il est permis de douter que l'individualisme moderne, fils de nos lois, élève de pareils monuments.

De Balzac.

LES

SETTE COMMUNI.

Dans l'été de 1835, je me trouvai retenu à Vicence par la maladie de mon compagnon de voyage, M. Lamberti. L'aimable et savant Milanais avait ressenti les premières atteintes de la fièvre dans les marais de Comacchio, en se livant à des recherches trop assidues sur le mystère encore inexpliqué de la reproduction des anguilles. Il est vrai que M. Lamberti, gourmet et savant tout ensemble, mangeait le soir les *sujets* que le matin il avait soumis à ses expériences; les anguilles se vengèrent, et leur persécuteur, obligé de fuir les bords marécageux de l'Adriatique, pensa mourir victime de la science et de la gastronomie.

Vicence est voisine de Padoue, les médecins n'y sont donc pas rares. L'un d'eux, le signore Castagnuolo, donna ses soins à mon ami, et, à l'aide de je ne sais combien de kilogrammes de magnésie, parvint à expulser le principe morbifique qui le tourmentait. Le quatorzième jour de sa maladie, conformément aux préceptes d'Hippocrate sur les époques climatériques et les crises, M. Lamberti entra en convalescence. Un convalescent a besoin de distractions et de plaisirs tranquilles; ceux de mon ami étaient conformes à ses goûts ; il passait ses matinées entières dans le cabinet du docteur Dominico Gregori, si riche en fossiles, et ses soirées à la librairie de Téobaldo, qui chaque année imprime un almanach et deux fois la semaine un journal dit *Del Progresso*, qui, à l'instar des autres feuilles lombardes, se borne à donner des nouvelles de la pluie ou du beau temps.

Comme un jour je rejoignais mon ami dans le muséum du docteur Gregori, je le trouvai en contemplation devant une tête fossile, que M. Lamberti m'assura avoir appartenu à un crocodile antédiluvien. — Voyez la forme des mâchoires, me dit-il; il semble que la supérieure soit mobile, et les anciens le croyaient; cependant elle ne se meut qu'avec la tête tout entière, et c'est là un des caractères de l'ordre des sauriens dont le crocodile est une espèce. — Admettons que cette tête ait appartenu à un crocodile; mais pourquoi le faites-vous antédiluvien? — M. Gregori vous le dira, répondit gravement mon ami en se tournant vers le savant Vicentin qui en-

trait. Pour toute réponse, le docteur ouvrit sa fenêtre toute grande; allongeant ensuite dans la direction du nord l'index de sa main osseuse : — Par-delà cette première chaîne de montagnes, vous voyez ces trois pointes bleues, nous dit-il, eh bien! cette tête de crocodile a été trouvée sur le plus élevé de ces pitons; douterez-vous maintenant qu'elle soit antérieure au déluge? — Je ne saisissais pas au premier coup les rapports qui pouvaient exister entre ces montagnes bleues, la tête de crocodile et le déluge; mon ami, géologue par excellence, prenant la parole d'un ton grave et indulgent, me fit comprendre sur-le-champ que les eaux seules du déluge avaient pu déposer sur ces cimes élevées ces curieux débris d'animaux qui vivaient au fond des étangs et au bord des fleuves. Il n'y avait pas à répliquer; je me déclarai convaincu, et, comme le geste du docteur avait attiré mon attention sur ces trois pointes bleues qui se dressaient à l'horizon, je lui demandai quelles étaient ces montagnes dont les cimes dépassaient si fièrement toutes les autres? — Ce sont les trois clochers des *Sette Communi*, me répondit aussitôt M. Gregori. — Et quelles sont ces *Sette Communi?* — C'est le pays le plus singulier peut-être de toutes les Alpes de l'Italie, un petit État neutre qui n'est ni tyrolien ni italien, quoique entouré par le Tyrol et l'Italie. Perdus au milieu des populations méridionales, ses habitants, qui viennent du nord, parlent un langage à eux qui n'est ni l'italien ni l'allemand, ont des usages et des mœurs particulières, et une constitution et des lois qui leur sont propres. Leur origine est mystérieuse comme leur existence. Entourés de voisins puissants, ils ont su rester libres et conserver leurs franchises. Pauvres presque tous, et trop nombreux pour subsister sur le sol qui les voit naître, ils vivent aux dépens de leurs voisins, pauvres comme eux, sans les dépouiller ni les appauvrir. D'où viennent ces montagnards aux mœurs et à la physionomie si tranchées? On l'ignore, et ils l'ignorent eux-mêmes. Descendent-ils de ces Rhètes indomptables que les Romains ont combattus si longtemps et que leurs poëtes ont célébrés? Sont-ils les arrière-neveux de ces Cimbres que Marius vainquit à Campo-Rondone, dans le voisinage de Vérone, ou de ces Thuringiens dont l'épée de Clovis, roi des Francs, avait moissonné la meilleure partie dans les plaines de Cologne, et dont les débris, recueillis par Théodoric, se sont réfugiés dans les montagnes de la Rhétie? Chacune de ces opinions a des partisans, s'appuyant tous sur des textes qui semblent devoir faire autorité. Le bon docteur s'apprêtait à me citer longuement les divers passages auxquels il faisait allusion : — Je vous crois sur parole, lui dis-je aussitôt. Mais c'est moins de l'origine de cette petite peuplade que de ses mœurs et de sa constitution actuelle que je vous prierais de m'entretenir. — Sa constitution, c'est la constitution de la république de San-Marino sur une plus grande échelle; c'est une constitution municipale dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Ses mœurs, ce sont celles des pâtres de la Suisse et des montagnards du Tyrol combinées et plus naïves.

Ce préambule m'intéressait vivement. J'aime ce qui est original et inédit, surtout en fait de mœurs et d'institutions; j'aime en outre à étudier ce qui ne l'a pas été; j'augurais donc favorablement des réponses du docteur..... Mais, au lieu de me présenter un tableau fidèle du caractère de ce petit peuple, de me faire connaître ses usages, ses croyances, ses institutions, et de me conduire par ses descriptions au milieu du singulier pays qu'il habitait, l'intraitable savant, sourd à mes questions répétées, retomba bientôt dans ses arides dissertations sur les commencements probables de la colonie thuringienne ou cimbrique, citant tour à tour Marc Pezzo, Marzagaglia, Busching, Scipion Maffei ou Jean Costa, ne quittant le terrain

de l'histoire primitive que pour celui de l'histoire physique, et s'enfonçant comme à plaisir, et de façon à désespérer l'auditeur le plus résolu, dans les doubles ténèbres de l'archéologie et de la géologie. Le docteur ne vivait que dans le passé, le présent ne paraissait pas exister pour lui; ses connaissances comme ses collections étaient toutes fossiles. Toutefois, le peu que j'avais appris de sa bouche avait piqué ma curiosité, et, en revenant à notre hôtel du *Chapeau Rouge*, je ne songeais qu'au moyen de la satisfaire. De retour au logis, je trouvai mon hôte assis devant sa porte et savourant l'abominable liqueur de *semate*.

— Combien de milles de Vicence à la première bourgade des Sette Communi? lui demandai-je.—Un oiseau s'y rendrait en moins d'une heure, répondit l'aimable personnage dans le langage poétique qui lui était ordinaire.—Et un homme?—Oh! pour un homme, c'est autre chose; il y a de terribles détours à faire et de terribles rampes à grimper. Il faut compter sur une grande journée, et encore.... — Eh bien? — Eh bien! pour ne pas rester en chemin, il faudrait avoir un jarret de fer. — Les voitures n'ont donc pas accès dans les Sette Communi? — Pas plus que dans les rues et les canaux de Venise; mais dans Asiago, Arsiero ou Gallio, les chefs-lieux du pays, les mulets remplacent les gondoles. — Nous ferions alors la route à dos de mulet, reprit mon ami le convalescent, que le souvenir de la fameuse tête de crocodile mettait hors de lui, et qui, dans son exaltation, avait aussitôt songé à m'accompagner. — Faites mieux, nous dit notre hôte, je vais vous conduire à Bassano chez mon confrère Odoardo; si les eaux sont basses et si le temps est beau, il vous fera prendre un chemin dont vous me donnerez des nouvelles. — Comment! on peut donc se rendre aussi par eau dans vos Sette Communi? — Oui, vraiment, ou plutôt par un chemin amphibie, à la fois terre et eau, où, même en plein jour, on ne marche qu'avec des lanternes à la main.

Le désir de connaître un pareil chemin eût seul suffi pour nous décider. Nous montâmes donc dans la *carrettine* de notre hôte, qui, en moins de trois heures, nous eut transportés chez son confrère de Bassano, à l'hôtel de *la Lune*. Cette petite ville, située au pied de hautes montagnes et bâtie sur une hauteur qui domine l'étroite vallée de la Brenta, nous eût paru jolie, si nous eussions pris le temps de l'examiner. Il était tard; nous voulions coucher à Valstagna, d'où, le lendemain, nous comptions faire notre entrée dans les Sette Communi. Nous ne fîmes donc que traverser la ville, sans même nous arrêter à son église, où l'on nous eût montré des tableaux de Bassan, maître qui m'a toujours déplu, comme dessinateur confus et coloriste douteux. Nous nous enfonçâmes ensuite dans la vallée de la Brenta, ou plutôt dans une sorte de ravin sauvage, où de misérables bourgades, confusément jetées au milieu des rochers, portent encore les traces des boulets français, et nous arrivâmes, avec la nuit, dans le hameau de Carpenedo. Les vivres étaient rares dans cette bicoque, dont les habitants, mis en émoi par notre arrivée, ne tardèrent pas à nous entourer. Mon compagnon leur trouvait des physionomies de bandits et regrettait ses pistolets laissés à Vicence; ils me parurent ressembler à des Tyroliens, au chapeau près, qui était plat et à petits bords. Nous fîmes une battue dans le village, sans trouver mieux qu'une oie, un coq et quelques livres de pain moisi. Manger le coq ne semblait pas possible; ce symbole du courage, de la vigilance et de la sobriété paraissait maigre comme s'il eût toujours querellé, toujours veillé et jamais mangé. L'oie offrait plus de ressources; mais comment entamer une oie tuée et rôtie dans la même heure? L'hôte nous rassura; il avait, disait-il, un moyen infaillible d'attendrir la chair la plus coriace. Les Tartares, en pareille occasion, coupent la

viande par tranches, la mettent entre le cheval et la selle, et font une dizaine de milles au galop; les pêcheurs de nos ports de mer jettent la raie d'un quatrième étage sur le pavé, ou la frappent à grands coups de battoir : l'infaillible moyen de notre hôte était plus original encore, et certainement moins ragoûtant. D'un coup de serpe il abattit la tête du pauvre animal, et, tandis qu'il se traînait encore, notre homme ôta ses guêtres et sauta dessus les pieds joints. Si nous ne nous fussions empressés de mettre fin à cette danse, je ne sais trop ce qui serait resté de sa victime, dont chacun de ses bonds broyait les os et faisait sortir les entrailles. — Vous avez tort de ne pas me laisser faire, me dit le montagnard en remettant ses guêtres; vous la mangerez dure. Il consentit cependant à plumer son oie, à la laver scrupuleusement et à la mettre en broche sans plus essayer de l'attendrir. Taillée en aiguillettes minces comme de la dentelle, la chair de la bête fut mangeable.

Nous couchâmes sur des paillasses de maïs, sans draps, et n'ayant que nos manteaux pour couvertures. Toute la nuit nous entendîmes des hurlements dans le voisinage de la cabane qui nous servait de gîte. — Ce sont les loups des bois de Campo-Martino qui rôdent autour du cimetière de la paroisse où l'on a enterré hier un mort, nous dit notre hôte. Depuis que la chasse est défendue et qu'on envoie les récalcitrants aux galères, ces animaux-là se sont terriblement multipliés; si le gouvernement n'y met ordre, non contents de déterrer les morts, ils pourront bien s'attaquer aux vivants. — Ces hurlements de loups, ce gîte agreste et ces mœurs tant soit peu sauvages, nous paraissaient un excellent augure pour notre course des jours suivants; nous nous mîmes donc en route le cœur joyeux et la curiosité convenablement aiguisée; nous comptions voir du nouveau.

La Brenta, entre Carpenedo et Valstagna, ne ressemble pas plus au fleuve bordé de palais que longe la route de Padoue à Mestre que Carpenedo ou Valstagna ne ressemblent à Venise. C'est un de ces torrents pleins de rage, qui s'agitent dans d'affreuses convulsions, qui s'écrasent à plaisir entre d'énormes rochers et se perdent au fond de gouffres hurlants d'où ils ressortent blancs d'écume. Nous traversâmes la Brenta sur deux longues poutres garnies de quelques planches; c'est ce qu'on appelle un pont dans le pays. Au delà de ce pont, de hautes montagnes se dressaient comme un mur. — C'est donc là-haut qu'il va falloir grimper, murmura mon ami le convalescent avec un long soupir. — L'un des guides que nous avions pris à Carpenedo hocha négativement la tête; et nous montrant une longue crevasse ouverte à la base du rocher, et d'où s'échappait une belle nappe d'eau : — Voici notre chemin, nous dit-il. — Comment! nous allons remonter le torrent qui sort de ce souterrain; mais où y a-t-il un bateau? — Nous saurons bien nous en passer, repartit un autre de nos guides. — Et aussitôt chacun d'eux nous saisissant, mon compagnon et moi, dans leurs bras, ils nous placèrent à califourchon sur leur cou, entrèrent sans hésiter dans le torrent et s'enfoncèrent dans la caverne, nous recommandant de baisser la tête afin de ne pas nous heurter contre les parois de la voûte, fort basse en cet endroit. Nous marchâmes ainsi pendant quelques instants, éclairés seulement par le jour bleuâtre qui arrivait de l'entrée de la caverne; puis tout à coup nos porteurs firent un détour, montèrent quelques marches, et nous déposèrent sur une plate-forme rocailleuse que le torrent ne baignait pas. Tandis que nous reprenions haleine, nous remettant de ces premières émotions de la route, un des montagnards battit le briquet, alluma un bout de corde goudronnée qu'il tira de son sac et qui simulait une torche, et, me mettant dans la main le pan de sa veste, me dit de le suivre, me recommandant de le bien tenir. L'autre guide

donna le même avertissement à mon compagnon, et nous partîmes. Les voûtes de la caverne s'élevaient en cet endroit à une grande hauteur; par moments nous les perdions même absolument de vue. Au-dessous de nous grondait le torrent, également invisible; seulement, quand le sentier se rapprochait de ses bords, quelques lueurs resplendissaient dans les ténèbres et nous indiquaient la place où ses eaux coulaient. Nous marchâmes longtemps au milieu de cette vaste et silencieuse obscurité; il nous semblait que nous gravissions les flancs d'une haute montagne par une nuit sans vent et sans étoiles; nous ne voyions en effet, autour de nous, qu'une ou deux toises du roc nu sur lequel nous marchions, la lumière des torches que portaient nos guides ne rencontrant nul autre objet dans les ténèbres. Tout à coup l'un d'eux s'arrêta, prêta attentivement l'oreille pendant une ou deux minutes, échangea quelques mots rapides, dans son patois, avec son compagnon, qui s'était arrêté comme lui, et nous repartîmes, hâtant le pas.

Nous descendions maintenant aussi brusquement que nous montions tout à l'heure. La corniche que le sentier suivait se repliait perpendiculairement sur elle-même, s'enfonçant au cœur de la montagne. Depuis longtemps le torrent avait cessé de mugir; tout était calme et muet autour de nous. Nos guides s'arrêtèrent de nouveau, se consultèrent un instant; l'un d'eux prit une grosse pierre et la jeta de toutes ses forces en avant dans le vide. Nous n'entendîmes rien pendant quelques secondes; enfin un bruit sourd, pareil à celui que fait un corps en tombant au fond d'un puits, retentit profondément au centre de la caverne. Une nappe d'eau, où le chemin aboutissait, s'étendait donc au-dessous de nous. Nous recommençâmes à descendre, avec de grandes précautions, le long du roc humide et glissant, et bientôt nous vîmes resplendir à nos pieds l'eau d'un bassin où se réfléchissait la lumière de nos torches et sous laquelle le sentier semblait se perdre. Nous cherchions dans l'obscurité un batelet à l'aide duquel nous pourrions franchir le lac dont nous ne voyions pas l'autre rive, quand nos guides, nous plaçant de nouveau sur leurs épaules, entrèrent bravement dans ce bassin, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et quelquefois jusqu'aux aisselles. Cette traversée dura à peu près un quart d'heure, et j'avoue que ce ne fut pas sans éprouver une assez vive satisfaction que je me retrouvai de pied ferme sur l'autre bord. De ce côté s'étendait une plage sablonneuse; on eût dit la rive d'une mer souterraine. Nous la suivîmes, hâtant le pas, nous conformant en ceci aux avis de nos guides, qui, de temps à autre, prêtaient toujours l'oreille avec anxiété. Nous arrivâmes bientôt au bout de la pièce d'eau, c'est-à-dire à une sorte de couloir de rocher où l'immense grotte que nous venions de parcourir se terminait en forme d'entonnoir. Ses parois, qui se rapprochaient brusquement, ne laissaient qu'un étroit passage au torrent, dont les eaux se précipitaient dans le lac, et au chemin, qu'elles recouvraient par places. Il était évident que ce long couloir avait été creusé par les eaux infiltrées dans la montagne; elles laissaient des traces de leur passage non-seulement à nos pieds et sur les parois latérales de la caverne, mais encore sur les rocs qui en formaient la voûte et qui pendaient sur nos têtes.

En ce moment, nous entendions, dans l'obscurité, devant nous, comme un tonnerre lointain. Ce bruit paraissait préoccuper vivement les montagnards : ils s'arrêtaient, écoutaient, repartaient, s'arrêtaient encore, et nous entraînaient rapidement après eux sur cette route difficile, couverte par places de gros cailloux roulés, qu'évidemment le torrent avait apportés là, et que l'eau rendait glissants. Mon ami, que sa récente maladie avait affaibli, haletait et s'arrêtait pour reprendre haleine. — Hâtons-nous! nous cria le plus âgé des deux montagnards; il y a eu hier des

pluies d'orage dans la montagne ; du côté de la Tonotta, les neiges du mont Portole auront fondu, les eaux grossissent, et malheur à nous si le torrent nous gagnait avant que nous fussions sortis de la caverne ! — Tenez, le voici qui se fâche, on l'entend rugir du côté de Gallio ! ajouta son compagnon. Nous entendions en effet un bruit sourd et formidable qui semblait venir du bout de la caverne vers lequel nous marchions. — Quoi ! c'est le torrent qui fait ce bruit ? — Lui-même, les eaux arrivent ; je parie qu'avant une heure elles rempliront le souterrain tout entier ; hâtons-nous donc !... Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois ; nous attachant aux basques de nos guides et réglant nos pas sur leurs pas, pour ne pas tomber, nous nous dirigeâmes le plus rapidement que nous pûmes vers l'extrémité de la galerie, où grondait toujours ce bruit qui nous avait effrayés. Plus nous avancions, plus le couloir s'élargissait devant nous ; bientôt nous aperçûmes comme une grande lueur blafarde et bleuâtre qui semblait tomber d'un vaste soupirail. Nous cherchions à nous rendre compte de ce singulier effet de lumière, quand nos guides, nous prenant chacun par un bras et nous entraînant brusquement après eux, à travers les eaux bondissantes (le chemin manquait en cet endroit) : — Courons vite ! courons vite ! voici le torrent qui arrive ; une seule minute de retard, et nous sommes perdus ! Ils n'avaient pas achevé, que de la cheville les eaux nous arrivèrent au genou, aussi rapides que si elles eussent coulé dans l'écluse d'un moulin ; du genou elles nous montèrent aux hanches, et, sans nos guides, elles nous eussent infailliblement entraînés. Nous raidissant tous ensemble contre le torrent, et gravissant, à l'aide des mains et des pieds, quelques blocs de rochers, nous nous trouvâmes à l'issue du périlleux couloir, hors de la portée de l'inondation.

Le spectacle que nous avions, en ce moment, devant les yeux, était des plus magnifiques et des plus extraordinaires : il compensait bien des peines et des dangers. Le couloir d'où nous sortions aboutissait à une immense caverne, non plus ténébreuse comme celle que nous venions de parcourir, mais éclairée par un large soupirail ouvert au-dessus de nos têtes, vers la cime de la montagne. La bande de ciel que l'on apercevait à travers cette déchirure se teignait d'un bleu d'outremer d'un ton vif, et son éclatante réverbération illuminait la caverne et la colorait d'azur jusque dans ses plus secrètes profondeurs. C'était une grotte bleue éclairée d'en haut au lieu d'être éclairée d'en bas, comme celle de Caprée, mais une grotte bleue taillée sur une échelle gigantesque, et d'une apparence bien autrement fantastique. A quelque mille pieds de haut, sur les parois de la crevasse béante, pendait une forêt de sapins qu'à cette distance on eût prise pour un taillis de bruyères ou de genévriers, si quelques-uns des pins énormes qui la formaient, précipités par le vent ou entraînés par des éboulements au fond de la grotte, n'eussent aidé l'imagination à restituer aux arbres de cette forêt leurs monstrueuses proportions. Au-dessous de la forêt, des quartiers de montagnes, crevassés dans tous les sens, restaient suspendus comme par miracle. Du milieu de ces blocs, et précipitées comme eux du haut de la montagne, roulaient des eaux bondissantes, qui, divisées d'abord en milliers de cascatelles, éclairées des reflets les plus magiques, ne formaient plus, en arrivant au fond de la caverne, qu'une vaste nappe d'azur et d'écume. Le mugissement de ces cascades souterraines était effrayant, et, d'instants en instants, devenait plus terrible encore. — Il est temps de sortir de là, car les eaux sont fortes, s'écria le plus âgé de nos guides ; et, reportant d'un geste notre attention, distraite un instant par la nouveauté du spectacle que nous avions sous les yeux, vers le *tunnel* d'où nous sortions, nous vîmes, avec un frissonnement de terreur,

cette nappe d'écume s'y engouffrer en tourbillonnant, et rejaillir de plusieurs pieds au-dessus de son orifice complétement rempli. Nous comprîmes alors l'exclamation de notre guide; il était temps en effet, quelques minutes de plus, et ce formidable torrent, nous rencontrant dans sa route, nous eût étouffés sous sa masse ou broyés contre les parois de la galerie souterraine.

Le chemin que désormais nous allions suivre, à l'abri de l'inondation, semblait exposé à d'autres dangers. Il s'élevait, en suivant de rapides zigzags, à travers ces rocs éboulés qui pendaient sur nos têtes, passant, à diverses reprises, d'un bord à l'autre du précipice, sur quelqu'un de ces rochers placés là comme autant de ponts naturels que le frémissement de la cascade faisait bondir sous nos pieds. Après avoir franchi de la sorte les deux tiers de ce périlleux escarpement, nos guides rallumèrent leurs torches qu'ils avaient éteintes à la sortie du couloir, et nous entrâmes dans une nouvelle grotte qu'éclairait un jour douteux, et qui s'enfonçait perpendiculairement dans les entrailles de la montagne. Nous descendions, descendions toujours, comme si le chemin que nous suivions eût abouti aux antipodes, quand tout à coup un cri rauque retentit à quelques pas de nous; au même instant nous vîmes briller à la lueur des torches plusieurs canons de fusils. — Je l'avais bien prévu, me dit mon compagnon, les bandits nous attendaient là; nous sommes pris. — En effet, plusieurs hommes coiffés de chapeaux pointus et galonnés, et armés de bâtons et de fusils, nous entourèrent. La rencontre nous paraissait d'autant plus fâcheuse, que nos guides semblaient d'accord avec ces inconnus, et fraternisaient avec eux. Nous nous mettions bravement en devoir de vider nos poches, ne demandant que la vie sauve, quand un de nos guides, qui avait sans doute deviné nos craintes, nous arrêtant et partant d'un long éclat de rire : — Qu'allez-vous faire? nous dit-il, ne voyez-vous pas que ces braves gens sont des gardes du *quieto vivere*, les gendarmes du pays? Ils sont à la poursuite de deux colporteurs trévisans qui ont volé un boutiquier d'Asiago, et ils nous demandent si nous ne les avons pas rencontrés en chemin. — Nous avions besoin d'être rassurés par ces explications, car les gendarmes d'Asiago avaient des mines vraiment patibulaires; l'un d'eux surtout, à la longue barbe grise, eût parfaitement figuré, la corde au cou, dans quelqu'un de ces drames qui se jouent sur la place des Herbes à Vérone, ou à Venise, entre les deux colonnes. Les apparences toutefois étaient trompeuses; nous avions eu tort de juger ces gens-là sur leurs physionomies.

Les gardes du *quieto vivere*, ayant appris de la bouche de nos guides que le chemin était fermé par la crue du torrent, prirent le parti de retourner sur leurs pas et de revenir à Asiago, en suivant comme nous les défilés du Busso. Peu après cette rencontre, nous arrivâmes à l'extrémité de la dernière galerie souterraine, et nous nous trouvâmes au fond d'un ravin perdu entre d'immenses murailles de rocher. Par moments, quand notre attention n'était plus absorbée par les dangers de la route, nous examinions curieusement, et avec toute la discrétion possible, nos nouveaux compagnons. L'un d'eux, l'homme à la longue barbe, rencontra un des regards que je jetais sur lui à la dérobée, et prenant sans façon la parole : — Notre uniforme est sans doute moins brillant que celui des soldats de votre pays, me dit-il en très-bon français; que penserait-on à Paris d'un colonel de gendarmerie qui n'aurait pour tout insigne de son grade que ce ceinturon, cette cocarde et ce bout de galon? ajouta-t-il en me montrant son ceinturon et son chapeau. — Vous êtes colonel de gendarmerie? s'écria mon ami en ouvrant de grands yeux. — *Si, si*-

gnore; bien plus, je suis le commandant-général de toute la force armée du pays, c'est-à-dire d'un fort joli peloton de fantassins, sans compter les volontaires. — Je vous en fais mon compliment, commandant; mais auriez-vous servi en France? Vous parlez fort bien français. — Je n'ai pas servi en France, répondit le montagnard avec un long soupir, et cependant j'ai eu autrefois un grade dans l'armée française; je faisais partie des régiments cantonnés dans les Sept-Iles; en 1812 j'étais sergent-major, et j'allais être nommé sous-lieutenant, lorsque la débâcle est arrivée. Après bien des aventures, je suis revenu dans mon pays, où, comme vous le voyez, j'ai fait un joli chemin, puisque me voilà colonel, général, ou tout ce que vous voudrez. — En effet, commandant, s'il est vrai qu'il vaille mieux être le premier dans Rimini que le second dans Rome, vous n'avez plus rien à désirer.—J'aurais pu cependant être mieux que cela, reprit tristement Leonardo (c'était le nom du vieux soldat); que sais-je? chef de bataillon, si les choses avaient autrement tourné. Au reste, j'étais né pour la gloire et les brillantes aventures, ajouta-t-il avec une sorte d'emphase ironique. Si vous en doutez, écoutez mon histoire.

Je n'avais garde de refuser mon attention à une confidence qui s'annonçait si bien, et je laissai parler le commandant tant qu'il lui plut. Comme néanmoins je ne veux pas fatiguer le lecteur, je me contenterai de lui donner le résumé de ses aventures.

A dix-huit ans, le commandant Leonardo était l'un des plus vifs et des plus hardis montagnards du canton d'Asiago. Nul n'envoyait mieux une balle au but marqué, ne franchissait plus lestement un torrent en sautant d'un roc à l'autre; nul ne savait plus de joyeuses chansons. On le trouvait seulement un peu batailleur. Un jour, dans une de ses promenades à Bassano, il se prit de querelle avec un aubergiste, et, joignant le geste à la parole, lui appliqua un si terrible coup de poing, qu'il lui fit sortir l'œil de la tête. La populace se déclara pour l'aubergiste, habitant de la vallée, contre le montagnard. La garde esclavonne arriva; Leonardo, réduit à l'alternative de se faire soldat ou d'aller pourrir dans les cachots de Vicence, eut bientôt fait son choix : il s'enrôla. Les Français venaient d'envahir les Etats de Venise; le régiment de Leonardo fut envoyé dans le Vicentin. Lors des Pâques de Vérone, il faisait tête à Kilmaine au combat de la *Croce-Bianca.* La leçon, comme on sait, fut rude; les régiments esclavons furent détruits. Leonardo, pour sa part, reçut une balle qui lui cassa la clavicule gauche en entrant et l'omoplate droite en sortant. Un autre, satisfait de cette campagne, aurait renoncé au métier des armes; mais la vocation de Leonardo l'emporta. Ne pouvant désormais servir la république de Venise, qui n'existait plus, il s'enrôla dans l'un des régiments français qui allaient tenir garnison à Corfou. La guerre se faisait doucement de ce côté-là. On buvait plus de bouteilles de chypre ou de marasquin qu'on ne tirait de coups de fusil, et ce sont les coups de fusil qui donnent de l'avancement. Leonardo resta donc longtemps soldat et longtemps sergent; il touchait cependant à l'épaulette, quand les habits rouges succédèrent dans les îles aux habits bleus. Son régiment fut licencié; il eut trois piastres de retraite. Ce n'était pas même assez pour retourner dans son pays; il se décida donc à passer en Albanie, comme officier instructeur chez le pacha de Scutari. C'était à merveille. Il avait là du bon temps, de belles femmes, une forte paie, du chypre et du rosolio à discrétion. Seulement la discipline était un peu rude, la bastonnade et le pal; et cela sans distinction de grades.

Or, il arriva qu'un jour le pacha de mauvaise humeur, s'adressant à son officier

instructeur, l'appela chien de chrétien! Leonardo répliqua: le pacha courut vers lui, et lui eût fait sauter la tête d'un coup de cimeterre, si l'officier n'eût adroitement esquivé le coup. Le Turc se calma; mais Leonardo savait ce que signifiait ce calme de Turc. A peu près sûr d'être empalé le lendemain s'il restait, il décampa dans la nuit. Ici commence la partie la plus dramatique de ses aventures. Leonardo voulait gagner Raguse; il s'égara dans les vastes forêts de Monte-Negro, et, après avoir erré plusieurs jours dans la montagne, il arriva sur les bords du lac de Scutari, qu'il avait vu briller, le soir, au coucher du soleil, et qu'il prenait pour la mer. Epuisé de fatigue, mourant de faim, il se coucha au pied d'un gros arbre, sur la lisière d'une forêt. Tout en réfléchissant au moyen de déjeuner, il venait de s'endormir profondément, quand un bruit d'armes et des cris le tirèrent subitement de son sommeil. Leonardo sauta sur ses armes; il saisit d'une main son sabre nu, de l'autre un pistolet, et regardant autour de lui, il vit un homme qui à lui seul faisait tête à trois assaillants. Leonardo se rangea machinalement du côté du plus faible, et fit feu sur l'un des agresseurs, qui tomba raide mort. Malheureusement l'homme dont il venait de prendre ainsi la défense n'était autre qu'un brigand bosniaque, qui profita de ce secours inespéré pour s'échapper, le laissant aux prises avec ceux qui le poursuivaient, et auxquels accourait se joindre un gros de soldats. La lutte était trop inégale; Leonardo, terrassé par l'un des survenants qui s'était glissé derrière lui, fut aussitôt dépouillé de ses armes et garrotté. On le conduisit dans la ville de Cettigne, où il fut promené ignominieusement dans les rues, monté sur un âne; puis, sur un ordre du bey, on le déposa dans un puits profond, où des ossements humains et une fange infecte lui arrivaient jusqu'aux épaules.

Leonardo, au fond de son puits, regretta presque le pal; la mort eût été moins lente. Que faire cependant en pareille aventure? Espérer, parce qu'on espère toujours; se résigner, il le faut bien, et puis mourir. Leonardo s'était résigné; il n'espérait plus, quand, vers le tiers de la première nuit, il entendit un léger bruit au-dessus de sa tête. Il allongea la main et rencontra une cruche qui se balançait au bout d'une corde; la saisir, la porter avidement à ses lèvres et vider d'un seul trait le lait dont elle était remplie, fut pour le prisonnier l'affaire d'un instant. Après avoir bu, sentant ses forces et son courage renaître : — Descendez la corde plus bas, cria-t-il. On le comprit, car le bout de la corde tomba au fond du puits. Leonardo y attacha des os en croix, et, s'accroupissant sur cette espèce de sellette: Maintenant, tirez-moi hors du puits, si vous pouvez, ajouta-t-il d'une voix suppliante. Il achevait à peine, qu'il se sentit enlevé. La corde était forte et la poulie bien roulante; plus d'une fois cependant, avant d'arriver à la margelle du puits, Leonardo sentit la corde fléchir, comme si elle allait s'échapper des mains qui la retenaient; une fois même la corde retomba brusquement vers le fond du puits. Cependant, après bien des efforts, il atteignit enfin le rebord de granit, sauta hors du puits, et se trouva debout devant une femme, car c'était une femme qui l'avait secouru. — Dieu soit loué! s'écria-t-il en italien. — Dieu soit loué! répondit la femme dans la même langue. — Leonardo surpris allait l'interroger. — Ne perdons pas de temps, lui dit-elle; le bey est endormi, et j'ai ses clefs. Prends celle-ci, ajouta-t-elle en mettant une clef dans la main de Leonardo, cours à l'écurie, et fais sortir les deux chevaux alezans que tu trouveras sellés; ceux-là sont les plus rapides. — Leonardo prit la clef, ouvrit l'écurie, et fit sortir les chevaux. Pendant ce temps, la femme courut au trésor, remplit de ducats un sac à avoine, le jeta sur le cou d'un des deux chevaux; puis, sautant légèrement sur la selle, elle secoua la

bride, et partit comme une flèche, criant à son compagnon de la suivre. Tous deux traversèrent la ville, gagnèrent la campagne et coururent de toute la vitesse de leurs chevaux jusqu'au lever du jour.

Le soleil dorait les cimes du Monte-Negro, quand nos fugitifs mirent pied à terre, à l'entrée d'un bois qui couvrait de petites collines du haut desquelles la vue s'étendait au loin sur la plaine. Ce fut alors que Leonardo put connaître sa courageuse libératrice. Elle était fille d'un pilote de Chioggia et s'appelait Anetta. Elle accompagnait son père dans un voyage à Otrante lorsque le *trabacolo* qu'ils montaient fut jeté par la tempête sur la côte d'Albanie. Recueillie par des pirates, elle avait été livrée au bey de Cettigne, qui, séduit par sa beauté, en avait fait sa favorite. Anetta eût été heureuse si elle ne se fût rappelé un jeune pêcheur de Chioggia auquel elle était fiancée. Ce souvenir et le mal poignant qu'on a nommé le mal du pays la dévoraient. Elle n'avait qu'une seule pensée, qu'un seul désir, c'était de rompre sa chaîne, quelque brillante qu'elle fût, et de revoir son pays. Lorsqu'on avait conduit Leonardo devant le bey, Anetta était présente; elle avait reconnu à ses exclamations qu'il était Italien; l'aventure à la suite de laquelle on l'avait fait prisonnier lui prouvait qu'au besoin il ne manquerait pas de résolution; elle l'avait donc secouru d'abord, pour être à son tour délivrée par lui.

A l'heure de midi, tandis que les fugitifs se reposaient à l'ombre, étendus dans les hautes herbes, ils virent s'élever à l'extrémité de la plaine un nuage de poussière au milieu duquel brillaient des armes. Anetta se leva en pâlissant. — Nous sommes poursuivis, s'écria-t-elle, je reconnais là-bas le cheval noir du bey! — En prononçant ces mots, elle sauta en selle, Leonardo l'imita; tous deux parvinrent bientôt à franchir la chaîne des montagnes arides qui sépare la plaine de Cettigne de la mer. Le soleil allait se coucher, comme ils arrivaient sur la plage. La côte paraissait inhabitée, et la mer était déserte. Pas une barque dans laquelle ils pussent se jeter. Ils galopèrent longtemps sur le sable avant de rien voir. Cependant, à la tombée de la nuit, ils aperçurent une flamme qui brillait au fond d'une petite anse; ils s'empressèrent de courir dans cette direction, car derrière eux ils pouvaient entendre sur la grève les hennissements et le galop des chevaux qui les poursuivaient. Trois hommes en habits de matelots étaient assis autour d'un grand feu; en voyant deux cavaliers inconnus, ils allaient fuir; la voix d'une femme les rassura. La vue du sac de ducats fut plus efficace encore; ils mirent leur barque et leurs bras aux ordres des fugitifs; et, comme les cavaliers du bey arrivaient sur la plage, les cherchant à la lueur des torches, Anetta et Leonardo voguaient au large dans la direction de Raguse.

Les hommes dont ils montaient la barque étaient originaires de ces îles de l'Adriatique qui s'étendent de Zara aux bouches du Cattaro; c'est un pays de hardis contrebandiers et de redoutables pirates. Anetta s'était couchée au fond de la barque sur des nattes. Leonardo s'était assis auprès d'elle, la tête appuyée sur le sac de ducats. Un vent lourd et orageux gonflait la voile latine, et la barque marchait péniblement. Vers le milieu de la nuit, au moment où Leonardo allait céder au sommeil, il aperçut dans l'ombre un des matelots qui soulevait doucement une des planches du bateau, et prenait dans la cale un objet qui ressemblait à un poignard. La lueur d'une étoile qui se réfléchit sur la lame polie au moment où le pirate, à quelques pas de lui, cachait son arme sous des filets, lui ôta toute espèce de doute. Le matelot se rapprocha ensuite de ses compagnons assis à la poupe du bateau, et

tous trois se concertèrent quelques instants à voix basse. La situation devenait des plus critiques. Anetta dormait, Leonardo était sans armes; et il ne pouvait douter que ces misérables, tentés par la vue de l'or, ne fussent décidés à commettre un double assassinat. Il fallait payer d'audace ou se laisser lâchement égorger. Leonardo eut bientôt pris son parti; il se leva, chancelant, et comme à moitié endormi. — La nuit est bien noire, dit-il, en bâillant, au matelot qui venait de cacher le poignard et qui se trouvait près de lui; s'appuyant ensuite sur le rebord de la barque : — Quel est ce fanal qui brille là-bas? ajouta-t-il avec une feinte surprise, sommes-nous déjà si près du port? — Le pirate étonné se pencha aussitôt en dehors de la barque pour mieux voir l'objet qu'on lui montrait. Leonardo l'attendait là; le saisissant brusquement par les jambes, il le renversa d'un seul coup et l'envoya, la tête la première, chercher au fond de l'Adriatique le fanal qu'il lui montrait. Ramassant ensuite le poignard caché à ses pieds, il fit briller la lame aux yeux des deux autres bandits, jurant, par Satan! qu'il la plongerait tout entière dans le ventre de celui des deux qui bougerait le premier. Les misérables étaient sans armes, ils savaient que Leonardo était homme à bien tenir sa parole, ils n'eurent garde de faire un mouvement. Aidé d'Anetta, que cette altercation avait tirée de son sommeil, Leonardo les garrotta et les laissa couchés dans leur coin.

L'histoire du commandant Leonardo nous paraissait trop habilement combinée pour que le dénoûment ne fût pas heureux. Nous nous trompions cependant. Une scène tragique devait couronner une si belle suite d'aventures et compléter le roman : — Le lendemain de cette scène nocturne, nous dit le commandant, que nous laisserons cette fois parler lui-même, nous nous trouvions en vue des bouches du Cattaro, lorsqu'un éclair, suivi d'un violent coup de tonnerre, nous annonça l'approche d'un de ces orages si fréquents sur cette côte. Le vent, qui jusqu'alors nous avait favorisés, passa brusquement au nord, et comme il venait des montagnes et soufflait avec furie, nous ne tardâmes pas à nous trouver au beau milieu de l'Adriatique, bondissant sur la crête des vagues, dans un bateau non ponté. Chacune de ces vagues menaçait de nous engloutir. J'avais rendu la liberté aux deux pirates, leur promettant même une forte récompense s'ils nous tiraient de ce mauvais pas; mais leur abattement et leur frayeur les rendaient incapables d'agir en bien ou en mal. Anetta, les mains levées vers le ciel, invoquait la Madone; moi-même je me sentais saisi d'une sorte de vertige causé par la fatigue, la privation d'aliments et le mouvement tumultueux de la mer. Je croyais rêver; j'attendais impatiemment le réveil. Tout à coup, au moment où, m'abandonnant à la destinée, je me laissais tomber sur le plancher de la barque, je vis une masse noire qui sortait du milieu des vagues et qui semblait se dresser le long de notre esquif. Au même instant, une terrible secousse brisa la barque en plusieurs pièces; j'entendis un grand cri, je crus entrevoir les agrès d'un vaisseau, puis je ne vis ni n'entendis plus rien; je me trouvai aveuglé et suffoqué par l'eau verdâtre et salée qui m'enveloppait de toutes parts. En moins d'une minute, la respiration me manqua, et je perdis connaissance. Quand je revins à moi, j'étais à bord d'un brick de Corfou qui se rendait à Venise. Les gens de l'équipage avaient vu un homme se débattant au milieu des débris d'une barque qu'au fort de la tempête leur navire avait brisée, et ils l'avaient recueilli. Quant à la malheureuse Anetta et aux deux pirates, qu'étaient-ils devenus? On l'ignorait. Quatre jours après, je débarquai à Venise, triste et dégoûté des aventures. C'est alors que je regagnai mes montagnes. Mes compatriotes avaient besoin d'un vieux soldat pour commander leurs milices, d'un homme

d'expérience pour dépister les malfaiteurs qui viendraient se cacher dans leurs rochers; je me suis offert, et me voici.

En achevant sa narration, le commandant Leonardo laissa échapper un profond soupir, et fit le geste de s'essuyer le front pour ne pas avoir l'air de s'essuyer les yeux. Ses souvenirs semblaient l'accabler. Son récit n'avait pas duré moins d'une heure, et, quelque romanesque qu'il nous semblât, nous l'avions constamment écouté avec intérêt. Il nous faisait connaître à la fois le caractère mobile et audacieux des habitants des montagnes qui s'étendent de Trente à Trieste, et leur façon vive, colorée, dramatique même, de raconter leurs aventures.

Tout en écoutant les récits du commandant et les commentaires dont il les accompagnait, j'examinais, à la dérobée, la contrée que nous traversions, la plus étrange peut-être que j'aie jamais vue. De tous côtés se dressaient d'immenses pyramides calcaires, veinées de teintes fauves et bleuâtres et sillonnées de couches basaltiques. Sur leurs pentes on apercevait tantôt un lambeau de forêt, tantôt une habitation entourée de son petit champ d'avoine ou de pommes de terre, tantôt un maigre pâturage où paissaient des troupeaux de chèvres et de moutons pittoresquement groupés sur des précipices. Ces pyramides se touchaient par leurs bases que rongeait un torrent ou que contournait un sentier taillé dans le roc. Les collines qui servent de solides et riants contreforts aux montagnes, les plaines qui s'étendent à leurs pieds couvertes de riches moissons ou de beaux pâturages, n'existent pas dans cette bizarre contrée, et c'est là une des principales causes de la misère de la population, qui n'a pour vivre que ses troupeaux et son industrie peu productive.

Aux environs d'Asiago, la capitale du pays, les montagnes s'écartent un peu et sont couvertes, en partie, de belles forêts de sapins enserrant de petites vallées cultivées avec soin. Cette partie de la contrée, que l'on appelle la *région d'en bas,* est élevée de trois à quatre mille pieds au-dessus du niveau de l'Adriatique. C'est la Beauce des Sette Communi, le riche district où croissent les plantes céréales, le seigle, l'orge et un peu de froment. On a calculé que ces vallées cultivées fournissaient à peu près pour deux mois de vivres à la population des Sette Communi, que le reste du pays suffit à peine à nourrir quatre mois de l'année. Cette population s'élève à environ trente mille âmes, en comprenant dans cette évaluation les habitants de treize villages, dits les *Tredeci*, enclavés dans les mêmes montagnes et jouissant des mêmes priviléges quoique formant une confédération à part. L'étendue du territoire du petit Etat est d'environ dix-huit milles carrés de quinze au degré, c'est-à-dire d'un peu plus de trente de nos lieues carrées. Cela fait donc mille habitants par lieue carrée, population fort considérable pour un pays où les cinq sixièmes du sol doivent rester forcément incultes. En évaluant la dépense de chaque habitant à 300 fr. par an, on obtient une somme de neuf millions. Or, le revenu annuel du territoire des Sept Communes, les bois de construction compris, est tout au plus de huit millions; il y a donc un déficit d'un million que l'industrie de ses habitants doit combler. Obligés de tirer du dehors la majeure partie des denrées qu'ils consomment, presque tous leurs capitaux passent à l'étranger. Heureux encore ceux qui peuvent faire ces dépenses, et vivre tout l'hiver avec l'argent qu'ils ont gagné pendant l'été. Ceux-là sont les aristocrates de la petite république. Combien voit-on, en revanche, de pauvres pâtres qui, pour subsister durant toute la mauvaise saison, n'ont qu'un peu de pain d'orge et de fromage de brebis ou de chèvre. Ces malheureux, quand le mauvais temps se prolonge et que

la récolte se fait trop attendre, sont quelquefois obligés de se nourrir, pendant des semaines entières, avec le lichen qu'ils détachent de leurs rochers et qu'ils réduisent en bouillie. La culture de la pomme de terre, introduite dans ces montagnes depuis le commencement du siècle, a sans doute apporté quelque soulagement à cette misère; mais, pour que ce soulagement fût complétement efficace, il faudrait que la pomme de terre pût croître sur le roc vif, la partie rocailleuse du pays étant à la partie cultivable comme 6 est à 1.

Cette extrême pauvreté a peut-être autant contribué que sa position au maintien de l'indépendance et des priviléges de ce pays alpestre, situé à l'écart des grandes communications européennes. Les inondations armées comme les inondations des fleuves respectent les lieux élevés; au sein des hautes chaînes de montagnes il a donc existé de tout temps des petits corps de peuple que la conquête a ménagés ou négligés. Les conquérants ne se sont souvenus d'eux que lorsqu'ils étaient passés, et ils n'ont pas daigné retourner en arrière pour les soumettre. Ils ont mieux aimé leur laisser la liberté dont ils jouissaient que se détourner de leur chemin. Qu'avait d'ailleurs à gagner, avec ces misérables montagnards, le maître qui les eût conquis? Au lieu de riches fermiers, de citadins opulents à pressurer, le conquérant lombard, allemand ou vénitien, le Gibelin ou le Guelfe n'eussent trouvé dans ces rochers que des pauvres à secourir. Aussi, loin de songer à les conquérir, à peine consentaient-ils à accepter leur soumission intéressée. Au moyen âge comme de tout temps, le faible ne trouvait de sécurité qu'en s'appuyant sur le fort; les pâtres des Sept Communes le savaient bien, mais il arriva souvent que le voisin puissant, auquel ils offraient la suzeraineté de leurs montagnes, se souciait peu de prendre sous son patronage des malheureux qui ne pouvaient lui payer tribut, ou s'il consentait à accepter cette onéreuse souveraineté, il leur laissait le soin de se régir comme ils l'entendraient. Un jour cependant le terrible Ezzelino de Romano eut la fantaisie de les soumettre; le tyran de Vérone avait sans doute besoin de quelques esclaves de plus. Dans l'année 1240 il fit la conquête de ces montagnes au nom de l'empereur; sa domination fut bien passagère, et sa mort, arrivée quelques années après, affranchit les citoyens des Sept Communes, qui désormais cherchèrent des protecteurs pour n'avoir pas un maître. Ces protecteurs, ce furent les dominateurs du moment : tantôt les évêques de Padoue, tantôt les seigneurs de Vérone, les brillants Scaliger, Mastino, Can grande ou Can signore; une autre fois les Visconti de Milan, qui consentirent à devenir princes suzerains des Sept Communes, les déclarant libres, sous condition toutefois qu'elles remplaceraient le bétail qu'elles envoyaient aux seigneurs de Vérone par une contribution annuelle de 500 livres environ.

La puissance de la république de Venise ayant succédé à celle des Scaliger et des Visconti dans les provinces qui s'étendent entre le Pô, l'Adda et les Alpes, les républicains des Sette Communi adressèrent aux républicains de Venise leurs suppliques accoutumées. Venise se déclara donc leur protectrice, maintint leurs chartes antiques, et leur accorda même de nouvelles franchises (1). Enfin, Venise détruite et l'Italie conquise tour à tour par la France ou par l'Autriche, nous retrouvons

(1) On lit dans la charte d'exemptions et de priviléges concédée, en 1417, par le doge Moncenigo aux habitants des Sette Communi, le passage suivant, qui semble justifier leurs prétentions à une haute antiquité : « Ces peuples jouiront des priviléges qui de *temps immémorial* leur furent attribués par les princes auxquels ils s'étaient soumis. » Il est bon de remarquer que ce diplôme a été rédigé il y a déjà quatre cent vingt-quatre ans.

la petite république toujours debout; ses régents et ses municipalités survivent au doge, aux inquisiteurs d'Etat et aux conseils de Venise. Ses députés accueillis d'abord à Inspruck, puis à Vienne, rapportent avec eux leurs vieilles chartes approuvées par l'empereur. L'Autriche aime ce qui a duré, les peuples des Sette Communi resteront libres parce qu'ils l'ont été de temps immémorial, parce que d'ailleurs il n'y aurait pas grand profit à les empêcher de l'être; s'ils subsistent, c'est à force de travail et d'industrie; ils sont trop occupés pour être turbulents, trop faibles pour être agressifs, trop misérables pour exciter la convoitise. Il n'y a donc nul danger à leur laisser cette ombre d'indépendance dont ils se montrent si jaloux.

Les institutions qui régissent ce petit pays furent dans le principe des plus libérales. C'était la constitution républicaine dans toute sa pureté. Chaque citoyen avait une part de souveraineté, tout individu mâle étant électeur et éligible. Dans chacun des sept districts, l'universalité des citoyens nommait deux représentants formant le conseil de gouvernement ou *la régence;* cette régence était renouvelée chaque année; elle partageait le pouvoir exécutif et administratif avec les conseils particuliers des sept districts, espèces de municipalités qui se réservaient l'administration des revenus locaux. L'Autriche a laissé subsister en partie ces formes de gouvernement. Elle a laissé également aux communes le vote de l'impôt, le choix et l'entretien des gardes de police dits *I fazioni del quieto vivere,* et l'élection des curés, au scrutin secret, par boules blanches et rouges. Son action puissante se fait néanmoins sentir ici comme ailleurs; abdiquant pour la forme, elle est restée souveraine de fait, et, à vrai dire, la prétendue république des Sette Communi est plutôt un département autrichien qui s'administre à sa façon, qu'un Etat réellement indépendant.

Les citoyens des Sette Communi ont fait, du reste, preuve de bon sens en sacrifiant quelques-unes de leurs franchises. Ils ont senti par exemple que la justice rendue par eux et chez eux devait être insuffisante ou mauvaise; leurs juges obéissaient en effet à des influences trop directes et trop continues pour rester libres et impartiaux; les affaires sont donc portées devant des tribunaux d'appel étrangers au pays. C'est à Vicence que sont jugés en dernier ressort les procès que l'arbitrage des magistrats de la petite république n'a pu régler. Ces procès sont passablement nombreux, les citoyens des Sette Communi n'étant pas commerçants et propriétaires pour rien.

Ces braves montagnards n'ont pas renoncé si aisément à celui de leurs priviléges qu'ils regardent peut-être comme le plus précieux, à la contrebande. L'Autriche, sur ce chapitre, n'a pas voulu transiger. Ses soldats pourchassent vivement les récalcitrants jusque dans les Etats de la petite république qui laisse faire, se contentant de protester, en secret, contre cette attaque à des *droits acquis.*

Nous fîmes notre entrée dans Asiago, chef-lieu du pays, escortés par le détachement du commandant Leonardo, ayant passablement l'air de quelques-uns de ces aventureux industriels réprouvés par l'Autriche. Asiago, siége de la régence et honorée du titre de capitale du pays, compte environ quatre mille habitants. Cette petite ville a meilleure apparence que nous ne l'aurions supposé. Ses rues sont bien percées; la pierre n'est pas rare dans les environs, et les habitants, maçons ou sculpteurs en bois la plupart, savent la tailler et la poser. Quelques-unes des maisons des notables sont même décorées avec une sorte d'élégance rustique qui se ressent du voisinage de l'Italie; mais le principal ornement de la bourgade, c'est sa cathédrale dont la fondation remonte au XIe siècle. Le 27 mai 1394, cette église fut miraculeusement préservée d'un grand danger; c'est

une inscription latine, scellée dans le mur et soigneusement conservée, qui nous l'apprend. Quel fut ce danger? L'inscription et les traditions du pays ne nous le font pas savoir. Il est probable qu'elle échappa à quelqu'un de ces effroyables tremblements de terre qui, à diverses reprises, ont bouleversé toute la contrée environnante. De longues lézardes sillonnant ses murailles semblent assez l'indiquer. A l'intérieur, l'église est richement décorée, mais la plupart des tableaux qui couvrent ses murailles, et rappellent l'école vénitienne, sont exécrables. Une quantité prodigieuse d'*ex voto* est appendue aux parois de ses chapelles latérales où l'on voit des tombeaux d'anciennes familles couverts de grandes dalles en marbres du pays. La toiture de cette église est cintrée comme celle de l'église de Saint-Virgile à Trente, et son clocher est bâti dans le même goût. On raconte au sujet de la croix de fer qui surmonte le clocheton de la tour une anecdote touchante. Un jeune couvreur avait été chargé de placer cette croix; c'était le coup d'essai de l'ouvrier, ce fut un coup de maître. Le clocher placé sur une hauteur domine tout le pays d'alentour. Quand l'ouvrier eut scellé la croix dans la boule d'étain, tout fier d'avoir si heureusement terminé sa tâche, au lieu de redescendre comme il aurait dû le faire, il se retourna vers le peuple et voulut le haranguer. A peine avait-il balbutié quelques paroles qu'il sentit sa tête se troubler, et s'interrompant tout à coup : — Père, s'écria-t-il en se tournant vers un vieillard placé sous le toit de l'église au-dessous de lui, au secours! au secours! Je vois les montagnes et les forêts des environs qui bondissent et viennent à moi. — Mais le vieillard était trop éloigné pour secourir son enfant; le bras d'un géant n'eût pu atteindre jusqu'à lui. Le malheureux père s'agenouilla donc sur l'arête du toit, et s'adressant aux assistants : — Priez comme moi pour l'âme de mon malheureux fils, car le pauvre enfant est perdu. — A peine achevait-il sa prière, qu'il prononçait à haute voix et que tout le peuple répétait en chœur, que le malheureux jeune homme glissa le long du toit, tomba du haut en bas de la tour et se tua.

Le territoire des Sette Communi est un de ces pays de transition, jetés à la limite de l'Allemagne et de l'Italie. Le climat participe de ces deux régions; l'hiver y est rude, de longue durée, et ne cesse que pour faire place à des chaleurs insupportables qui se prolongent tout l'été. Ce petit Etat comprend toute la contrée renfermée d'une part entre la Brenta et les collines volcaniques de Marostica et de Saint-Michel; de l'autre, entre les montagnes de Trente et de Roveredo, et le val d'Astico, du côté de Vicence; il est donc limité au nord et à l'ouest par le Tyrol italien, au sud et à l'est par les provinces lombardo-vénitiennes.

Il n'existe peut-être pas au monde de configuration de pays plus extraordinaire que celle de ce territoire montagneux. Les feux souterrains dont les explosions alimentaient autrefois tous ces petits volcans éteints qui composent la chaîne des collines euganéennes aux environs de Vicence et de Padoue, ont sans doute leur foyer sous ces montagnes. De terribles tremblements de terre les agitent fréquemment, et dans des temps reculés, dont les hommes n'ont pas gardé le souvenir, ils les ont bouleversées de fond en comble. Des monts élevés, fendus de la base au sommet, se sont écroulés sur les vallées latérales que leurs débris ont obstruées; les torrents, arrêtés par ces éboulements, se sont fait jour à travers les montagnes, élargissant les fissures qui les sillonnaient profondément, et perforant à la longue leurs bases calcaires ou basaltiques. Ces chemins, frayés par les torrents, sont fréquentés par l'homme; le voyageur qui ne pourrait franchir la cime escarpée des monts qu'avec des fatigues inouïes, se glisse à la suite de ces eaux souterraines, et,

profitant des conduits qu'elles ont creusés, se fraie, en suivant leur cours, un chemin dans ces abîmes.

La formation de ces montagnes est calcaire; elles renferment des veines de fort beaux marbres de couleurs variées, et par places des bancs de basalte qui se dressent perpendiculairement à travers les lits horizontaux du calcaire. L'eau et le feu ont donc contribué à leur formation. Ce calcaire a de l'analogie avec celui du Jura, mais il paraît d'origine plus récente. Les moins compactes de ces rochers, ceux des couches supérieures, abondent en fossiles et en pétrifications de toute espèce; les algues, les fucus, les coquilles et les poissons s'y trouvent en grand nombre; les débris d'espèces plus avancées y sont fort rares; c'est toutefois dans l'un de ces bancs de calcaire friable, et de dernière formation, qu'on a recueilli, aux environs de Gallio, la fameuse tête de crocodile antédiluvienne.

Nous passâmes quelques jours fort bien remplis dans ces montagnes, faisant de longues excursions dans le val d'Assa, le val Varolla, les ravins de Campo-Longo, franchissant les cols de la Scaletta et de la Barcola et ne nous arrêtant que sur les cimes les plus élevées. Nous montâmes de cette façon au sommet du Portole, et nous vîmes au-dessous de nous les horribles abîmes du creux de l'Ours (*Cavo dell Orso)*, et les vingt-trois cimes secondaires de la montagne, rangées autour de sa sommité principale comme les feuilles de la rose autour du bouton à demi épanoui. Du haut d'une autre éminence, le *monte Sirrone,* qui s'élève comme un obélisque solitaire au-dessus des pâturages de Ceresano et de San-Giacomo, nous aperçûmes, sous nos pieds, toute cette belle partie de la Lombardie qui s'étend de Mantoue à Venise, riche tapis de verdure semé de bourgades et de villes blanches et roses qui semblent autant de fleurs d'une éclatante broderie que lieraient l'une à l'autre, comme des fils d'argent, les nombreuses rivières qui serpentent dans ces plaines. C'est peut-être sur le sommet de cette montagne qu'Alboin, roi des Lombards, arrivé avec son armée et tout son peuple sur l'extrême frontière de l'Italie, monta seul, au dire de Paul Diacre, et examina longtemps en silence le fortuné pays qu'il allait conquérir.

On nous avait beaucoup parlé à Vicence des ruines d'une ville romaine que l'académicien padouan Jean Costa avait découvertes aux environs de la bourgade de Rozzo. Nous voulûmes la visiter, nous passâmes même une grande journée à la parcourir et à la fouiller; mais notre zèle d'antiquaires ne fut pas récompensé selon ses mérites. Il ne reste en effet de cette Pompeï des Sette Communi que des murs informes adossés à une éminence. Ces murs semblent avoir plutôt appartenu à des cellules qu'à des maisons. L'ensemble de ces débris ne manque pas toutefois d'une certaine analogie avec les ruines romaines dont les collines de Baia sont couvertes et comme formées. Seulement, aux environs de Rozzo, on ne trouve ni temples ni colonnes antiques. Nous cherchâmes même vainement dans ces décombres quelque fragment de marbre, quelque médaille enfouie, qui indiquât leur origine; nous ne pûmes rien trouver. Les couteaux de pierre et les monnaies informes que d'autres ont recueillis dans ces ruines, et qu'on nous a montrés, paraissent antérieurs à la civilisation romaine. Ces débris appartiennent peut-être à quelqu'une de ces villes des Euganéens, que les Romains détruisirent lorsqu'ils fondèrent *Ausugum* (1), dans le val supérieur de la Brenta.

(1) Aujourd'hui Borgo di Valsugana. *Ausugum* protégeait l'une des voies principales qui conduisait de la Gaule cisalpine dans la Germanie.

Dans nos courses journalières, tandis que mon compagnon le géologue, armé du marteau et du levier d'acier, s'attachait aux parois de ces montagnes rocheuses avec la constance du lithophage et menaçait de les perforer d'outre en outre, je dessinais quelque site singulier ou je questionnais de braves montagnards, auprès desquels notre ami Leonardo, qui ne manquait jamais de nous accompagner dans nos promenades, me servait d'interprète. Je ne fatiguerai pas le lecteur du récit détaillé de ces excursions, qui eurent le double avantage de parfaitement rétablir la santé de M. Lamberti et d'enrichir ses collections. Au moment du départ, deux mulets pliaient sous le faix. Pour ma part, lorsque je repris le chemin de Vicence, j'avais aussi fait ma moisson; mon portefeuille était rempli. Depuis, en revoyant les croquis de ces paysages, j'ai cru y découvrir un peu de monotonie. C'est qu'ils manquaient de cette perspective aérienne que le crayon et le papier ne peuvent seuls exprimer, c'est que la population si laborieuse et si vivante qui animait jusqu'aux recoins les plus sauvages de ces vallées n'était plus là. L'activité des montagnards de ces contrées les rapproche plus en effet des Tyroliens allemands que des Tyroliens de l'Adige ou du Pusterthal. Elle semble doubler la population du pays. Hommes et femmes passent le jour aux champs ou travaillent, dans les rues de leurs villages et des moindres hameaux, à la fabrication des tissus de laine et de fil, des ouvrages de bois ou de poterie, qui alimentent le commerce de la petite république.

Le costume des habitants des Sette Communi a beaucoup d'analogie avec celui des montagnards de Trente et de Roveredo. Seulement les femmes se coiffent coquettement d'un chapeau d'homme à bords relevés comme les contadines de Vicence et de Padoue. Elles préfèrent en général les couleurs brunes et foncées aux couleurs éclatantes; lors de la mort d'un parent, hommes et femmes portent religieusement le deuil une année entière, couverts d'amples vêtements de laine noire, même pendant les jours les plus chauds de l'été.

Ces montagnards sont grands mangeurs, comme les Allemands; leurs noces durent une semaine, pendant laquelle la moitié de la dot est dépensée en festins et fusillades. Dans leurs processions, mais particulièrement le jour des Rogations, les stations sont marquées par un repas champêtre et des libations fréquentes. On dirait la célébration de quelque fête dyonisiaque.

L'esprit des habitants des Sette Communi est plus positif peut-être sous quelques rapports que celui des Tyroliens de l'Eisach ou de l'Innthal; ils ont cependant de commun avec ces derniers un grand nombre de croyances naïves, souvent même de grossières superstitions. C'est dans la contrée renfermée entre Feltre, Trente et Bassano, c'est-à-dire au centre de leurs rochers, qu'à les en croire, habitent de préférence la *femme sauvage* et les *esprits de la forêt*. Le règne de ces mauvais esprits ne dure guère qu'un seul mois, du 15 décembre au 15 janvier; mais, durant ce petit nombre de jours, que de méchants tours ne jouent-ils pas aux chasseurs assez téméraires pour s'engager trop avant dans la montagne, et aux bergers qui ne redoutent pas de conduire leurs troupeaux hors de la vue des habitations!

Les lutins et les nains sont également fort redoutés par ces hommes simples et crédules, surtout à cause de leur esprit espiègle et taquin. Les paysans s'en prennent à ces êtres invisibles de toutes les mésaventures qui leur arrivent. S'ils renversent leur marmite, cassent leur écuelle ou brisent un outil, c'est le lutin qui en est cause. Les nains ne sont pas moins malfaisants; ils se transforment de mille manières; les oiseaux qui pillent leur orge ou leur avoine, les rats ou les souris

qui grignottent leur fromage ou leur lard, les grêlons qui détruisent leurs moissons, et les cailloux contre lesquels leur pied se heurte en gravissant la montagne, cachent autant de ces malicieux petits esprits qui souvent leur font perdre patience, et les poussent aux vengeances les plus comiques. On raconte à ce sujet qu'un pauvre montagnard, poussé à bout par les méchancetés d'un lutin qui faisait toutes sortes de dégâts dans sa grange, voyant qu'il ne pouvait prendre son ennemi dans les piéges qu'il lui tendait, ne trouva rien de mieux à faire que de le brûler vif dans sa retraite. Une nuit donc qu'il supposait que le lutin dormait au milieu des tas de paille, il ferma à clef les portes de la grange, en calfeutra soigneusement avec du plâtre les moindres ouvertures, puis il mit le feu à la paille par un petit trou qu'il avait ménagé et qu'il boucha aussitôt. La grange fut en un instant toute en flammes. Tandis qu'elle brûlait, le montagnard se frottait joyeusement les mains, enchanté du bon tour qu'il venait de jouer à l'esprit. Tout à coup il entend un éclat de rire derrière lui, il se retourne, et il aperçoit le lutin perché sur un des bâtons de son échelle, se frottant comme lui les mains en riant, et murmurant avec sa petite voix moqueuse : — Ma foi, maître, il était temps que nous sortissions; n'est-ce pas, maître, qu'il n'y avait plus un moment à perdre?

Si vous quittez les cantons d'Asiago et de Gallio, les plus civilisés et les moins sauvages du pays, et que vous vous éleviez jusqu'à l'effrayant ravin dit le Creux de l'Ours, *cavo dell Orso*, qui s'étend à mi-hauteur du mont Portole, les pâtres de ces vallées solitaires vous raconteront de plus étranges histoires. C'est sur l'une des cimes de cette montagne, restée de tout temps inaccessible, qu'est situé le Paradis des Bêtes. Au milieu de roches abruptes s'étend un vallon fleuri, couvert d'herbes épaisses et de plantes odoriférantes, où paissent en toute liberté, et à l'abri des coups du chasseur, d'innombrables troupeaux de chamois et de bouquetins, et une multitude d'autres animaux plus curieux encore, dont les hommes ont détruit l'espèce, le cerf, l'urus, la licorne. Tous les vingt ans arrive un jour où la roche s'ouvre, et laisse un passage au chasseur assez heureux pour se trouver dans cette partie de la montagne; mais ce chasseur ne peut pénétrer dans ce vallon que seul, et sous condition de respecter les animaux qui l'habitent. S'il résiste à la tentation de se servir de son arme, il gardera toute sa vie un souvenir délicieux du spectacle qui l'aura frappé; à l'avenir toutes ses chasses seront heureuses, tous ses coups porteront, même ceux qu'il tirera les yeux fermés. Les noms des hommes qui, tous les vingt ans, ont visité cette retraite, sont gravés sur les arbres gigantesques qui ombragent ces beaux pâturages. On y voit les noms des empereurs confondus avec ceux des simples chasseurs. Les chroniqueurs ajoutent qu'un de ces visiteurs, n'ayant pu résister à la tentation de ramasser la peau d'un bouquetin qui gisait à terre et de l'emporter avec lui, en fut cruellement puni. Jamais, depuis lors, un seul de ses coups ne porta; sa poudre ne brûlait pas, ses balles fondaient, son arme crevait. Un jour on le trouva mort au fond d'un précipice où il était tombé en poursuivant un chamois.

La grande majorité des habitants de ces montagnes croit également aux fantômes et aux sorciers. La veille d'une mort, un spectre, disent-ils, vient inévitablement regarder à la fenêtre de la personne qui doit mourir. Si les volets sont fermés, les volets s'ouvrent d'eux-mêmes; si la chambre est placée à l'étage le plus élevé de la maison, le corps du spectre s'allonge jusqu'à ce qu'il atteigne à la fenêtre. Dans ce pays pauvre les moindres parcelles de terre ont une valeur, et à ce propos les villageois ont d'autres traditions bizarres. Celui qui a tenté d'agrandir son champ

aux dépens du voisin, en déplaçant une borne, est condamné à habiter de toute éternité cette borne, contre laquelle les animaux déposent de préférence leurs ordures, et que heurte le hoyau du laboureur ou le soc de sa charrue. Les feux follets qui dansent le soir dans la campagne, ce sont les âmes des arpenteurs de mauvaise foi, qui sont condamnés à errer sur les limites qu'ils ont frauduleusement déterminées.

Les habitants des Sette Communi sont généralement robustes. Leur stature élevée, l'ovale oblong de leur visage, leurs yeux bleus, leurs traits prononcés, et qui cependant ne manquent pas d'une certaine douceur, indiquent clairement une origine septentrionale; origine thuringienne ou cimbrique, peut-être même tout simplement allemande ou tyrolienne, mais peu facile à déterminer. Leur langue est singulière; c'est un mélange de l'allemand, du slave, de l'italien et du latin, ce qui indiquerait une origine composée (1). Cette langue a été rarement écrite; le comte de Sternberg et l'historien Hormayr, dans leurs ouvrages sur le Tyrol italien, sont peut-être les premiers qui en aient fait connaître le vocabulaire. Hormayr a publié un petit poëme fort curieux qu'il avait rapporté de ce pays. Nous-même, nous avons recueilli plusieurs chansons de ces montagnards, que nous nous sommes fait traduire. Parmi ces chansons, celles dont le caractère est noble ou héroïque ont une frappante analogie avec les chants slaves; celles dont le sujet est joyeux ou populaire rappellent plutôt les chansons frioulaises, trevisanes ou même vénitiennes.

Quoique dépourvus généralement d'éducation, ces montagnards ne manquent pas d'esprit naturel. La plupart d'entre eux, avant trente ans, ont fait un voyage, et comme tous ceux qui ont beaucoup voyagé, et par conséquent beaucoup vu, ils aiment à conter. Si leurs courses ne sont pas toujours très-productives, du moins ne leur sont-elles pas aussi préjudiciables qu'on pourrait le craindre; elles modifient peu leur manière d'être, et ils rapportent de l'étranger beaucoup moins de vices encore que d'écus. Le vol est fort rare dans ces montagnes, et le meurtre y est à peu près inconnu. Les femmes y sont faciles avant le mariage; une fois mariées leur conduite est irréprochable, et l'adultère, chez elles, est en quelque sorte sans exemple. D'habitude on permet tout à l'époux outragé qui surprend les coupables en flagrant délit. Il y a plus, les gens de sa paroisse l'aident, s'il y a lieu, à se faire justice, et parfois d'une manière assez sauvage. L'anecdote suivante en est la preuve.

Azolo, colporteur de Campo-Rovere, était l'un des jeunes gens les plus résolus et les plus aimés de son canton. Son visage était beau, sa tournure coquette et dégagée; c'était le dandy de la montagne. Il avait en outre un mérite assez rare dans le pays, celui de posséder toujours quelques écus de reste. Aussi toutes les filles de Campo-Rovere se sentaient-elles de l'inclination pour ce joli garçon si riche; plu-

(1) Marzagaglia, Maffei, Marco Pezzo, Bettinelli, et beaucoup d'autres, ont disserté longuement sur les origines de cette population; nous doutons fort qu'on puisse tirer de tout ce fatras une conclusion raisonnable. L'historien Hormayr et l'abbé Agostino del Pozzo, originaire du bourg de Rozzo, l'une des sept communes, nous semblent plus près du vrai. Ce dernier fait bon marché des origines thuringiennes et cimbriques, et regarde ses compatriotes des Sette Communi comme un mélange de diverses populations allemandes réfugiées successivement dans ces montagnes. Hormayr pense que ces réfugiés sortaient de quelqu'une de ces vallées du Tyrol allemand qu'habitent exclusivement des colonies de charpentiers et ouvriers en bois. Ces ouvriers s'appellent encore dans le Tyrol *zemberlent*. De là l'origine *cimbrique*, qui ne reposerait alors que sur une consonnance.

sieurs l'aimaient en secret et lui eussent volontiers offert les trois œufs des fiançailles (1); mais Azolo ne se souciait ni d'elles ni de leurs œufs. Il aimait une femme de Marostica, qui s'appelait Mélane, et il voulait l'épouser. Ses amis s'opposèrent de toutes leurs forces à cette alliance; ils lui répétaient que c'était manquer à tous les usages du pays, qui voulaient qu'un montagnard épousât une fille de la montagne; ils ajoutaient que Marostica ne valait guère mieux qu'une des bourgades de la plaine, dont elle était si voisine; que les hommes y étaient de mauvaise foi comme les gens de Vérone et de Padoue, et les femmes légères et faciles comme les Italiennes. Ces observations furent sans effet, le mariage eut lieu. Pendant plus de deux ans cette union fut parfaitement heureuse; Mélane paraissait avoir à cœur de faire mentir les fâcheux pronostics des amis d'Azolo. Vers le commencement de la troisième année de son mariage, un pâtre du val di Sella, qui s'appelait Giacomo, vint s'établir dans l'un des châlets de Campo-Rovere, amenant avec lui son troupeau. Giacomo devait passer tout l'été dans des pâturages dépendants du châlet qu'il avait loué. Il vit Mélane, et, comme elle était fort belle, il en devint aussitôt amoureux. Tandis qu'Azolo, la balle sur le dos, parcourait les vallées de la Piave et de la Brenta, s'absentant souvent des semaines entières, Giacomo, dont les pâturages étaient voisins du petit héritage des deux époux, rencontrait Mélane sous l'ombrage de chaque sapin, au détour de chaque rocher. Giacomo avait autrefois fait la guerre dans la Lombardie; sans être beau, son visage basané avait quelque chose d'étrange et de farouche qui plaisait. Comme ancien soldat, il était sans scrupules; il savait de plus qu'auprès des femmes le moyen de séduction le plus puissant, c'est l'audace, et il osait. Il avoua d'abord à Mélane qu'il la trouvait belle; il lui jura bientôt qu'il l'aimait, et comme il vit qu'au lieu de le fuir et de pousser son troupeau vers quelque autre partie de la montagne, Mélane revenait le lendemain au même lieu, Giacomo ne craignit pas d'oser plus encore.

Dans les pays de montagnes, les fautes de ce genre sont moins faciles à cacher qu'ailleurs; les arbres vous épient, les pentes voisines vous regardent, les buissons, les hautes herbes et jusqu'aux rochers, ont des yeux. Le secret de Mélane fut bientôt découvert, et on ne tarda pas à se dire dans le hameau avec un accent de railleuse indignation : — Mélane a trompé son mari. Peu de jours après, Azolo, de retour de ses courses, au lieu de visages joyeux et bienveillants, ne rencontra sur toutes les physionomies qu'une sorte d'ironique tristesse. Azolo fut bientôt averti, il observa et ne put douter de son malheur. Sa première idée fut de fuir et de délaisser l'infidèle; puis il se rappela les railleries de ses compagnons, et ce souvenir fit naître la pensée de la vengeance. Une telle pensée grandit vite chez ces âmes simples et presque sauvages; à peine avait-il songé à la vengeance qu'il combinait déjà les moyens de la rendre éclatante et terrible. Il donna pour prétexte au trouble où sa découverte l'avait jeté le mauvais succès de ses dernières opérations, et le lendemain, au point du jour, il prit sa balle et partit. A peine sorti du hameau, il fit un long détour par la forêt, et revint se cacher, à peu de distance de sa maison, dans une fente de rochers masquée par des broussailles, d'où il pouvait tout voir. Vers le milieu du jour, sa femme sortit de son jardin, chassant devant elle quelques chèvres; elle semblait préoccupée, et ne s'éloigna pas du village. Le soir était venu et

(1) Il est d'usage dans le pays qu'à une certaine époque de l'année les jeunes filles offrent aux jeunes garçons qu'elles préfèrent un, deux ou trois œufs. Offrir trois œufs équivaut à une déclaration d'amour et à une demande en mariage.

le soleil s'abaissait, quand un homme s'approcha d'elle et lui dit quelques mots en passant; cet homme, c'était Giacomo; Azolo le reconnut sur-le-champ. Mélane rassembla ses chèvres et rentra précipitamment au logis.

La nuit commençait, quand Azolo sortit de sa cachette, se traîna à plat ventre, comme un serpent, à travers les bruyères, et se rapprocha le plus possible de sa maison. Vers le tiers de la nuit, il aperçut un homme qui se glissait le long des murs, s'arrêtant souvent et regardant autour de lui comme pour s'assurer que personne ne le voyait. Arrivé près de la demeure d'Azolo, l'homme se retourna une dernière fois, jeta un regard en arrière; et, certain de n'avoir pas été découvert, il poussa doucement la porte entr'ouverte qu'il tira vivement sur lui, après être entré d'un seul bond. La porte n'était pas encore fermée qu'Azolo était debout, le poing serré, l'œil hagard, en proie à toutes les furies du désespoir, et ne respirant plus que la vengeance. Il la voulait effrayante et certaine; il eut donc la force de la différer de quelques instants. Au milieu de la nuit, quand tout fut tranquille dans le hameau, Azolo entassa, sans faire de bruit, plusieurs gros fagots de bois sec devant la porte et sous la seule fenêtre de sa maison, construite, comme les châlets suisses et tyroliens, de planches et de rondelles de sapin, conservant encore leur écorce résineuse. Prêtant de nouveau l'oreille, et certain de n'avoir pas été entendu, il alluma des étoupes qu'il avait placées sous le bois sec, et sur lesquelles il avait répandu l'eau-de-vie dont sa gourde était pleine. La flamme s'éleva en pétillant et en un instant enveloppa le châlet. Azolo, ne gardant plus alors aucun ménagement, souleva une énorme poutre de sapin qui gisait sur le sol, à quelques pas de sa maison, et l'appuya contre le volet qui fermait la fenêtre, s'en servant comme d'un arc-boutant pour l'empêcher de s'ouvrir. Il barricada également la porte en dehors, et quand il fut bien certain que les coupables ne pouvaient s'échapper, il s'assit tranquillement sur un petit tertre, à quelques pas de sa maison, et la regarda brûler avec cette amère joie que donne la vengeance satisfaite. Quelques instants s'étaient déjà écoulés lorsque d'effroyables cris de femme, auxquels se mêlaient des hurlements et des imprécations terribles, partirent de l'intérieur du châlet, dont tout l'extérieur était en flammes; de prodigieux efforts ébranlèrent en même temps le volet de la fenêtre solidement maintenu en dehors par la poutre de sapin. Dans cet instant, attirés par ces cris et par l'éclat des flammes, accouraient de tous côtés les habitants des châlets voisins. Ils s'élançaient pour éteindre l'incendie; d'un mot, Azolo les instruisit et les arrêta.—Laissez faire, leur dit-il, Mélane et Giacomo sont là!—Ses compagnons l'avaient compris, ils l'applaudirent et laissèrent faire; bien plus, ils vinrent en aide à sa vengeance. Lorsque après de terribles efforts, Giacomo, qui venait de briser le volet à demi consumé, parut à la fenêtre, tenant Mélane dans ses bras, et voulut s'élancer au dehors; armés de pioches, de fourches et de fléaux, ces hommes sans pitié, sourds aux rugissements de l'un, aux supplications et aux cris de désespoir de l'autre, les repoussèrent dans les flammes au milieu desquelles on les vit rouler, se tordre et s'abîmer. — Azolo, depuis, s'est consolé et a même pris dans le pays une autre femme, qui cette fois ne l'a pas trompé.

Nous sortîmes des Sette Communi par un chemin fort différent de celui que nous avions suivi pour y entrer. Au lieu de s'enfoncer sous terre comme le sentier du Busso, celui-là semblait tracé dans les nuages. C'est le chemin qui rejoint le val de la Brenta et Bassano par Ronchi, Fossa et Ennego. Au moment de quitter le territoire de la petite république, nous ne pouvions assez admirer l'esprit industrieux de ses habitants, qui, de tous côtés, se signalait par les plus singulières tentatives. Là c'é-

tait un troupeau tout entier qui voyageait dans les airs : chèvres et moutons, suspendus à des cordes, étaient hissés le long de roches à pic, et passaient ainsi des pâturages de la vallée que le soleil avait desséchés, aux pâturages de la montagne que les neiges venaient de découvrir, et qui, dans ces localités, ne sont accessibles que de cette façon. Comment l'homme qui doit hisser ces animaux sur ces plateaux élevés, y arrive-t-il? Je frémis encore en y songeant, et en me représentant ces intrépides montagnards, suspendus, au-dessus des précipices, à de frêles échelons qu'ils plantent successivement devant eux dans les interstices du rocher. Je les vois encore se servir avec une merveilleuse adresse du maillet au manche recourbé, à l'aide duquel ils enfoncent le morceau de bois qui leur sert de point d'appui, ou bien se cramponner aux racines pendantes et aux aspérités des rocs perpendiculaires. Quelquefois c'est la terre elle-même que l'on transporte par cette voie aérienne. Le paysan qui possède un champ fertile dans la vallée et un plateau stérile sur les hauteurs, dédouble en quelque sorte ce champ fertile, et va en étendre la moitié sur les mousses et les bruyères de la montagne. Quand des milliers de paniers de terre ont passé de l'un à l'autre champ, l'avoine, l'orge et la pomme de terre remplacent enfin les herbes sauvages, souvent même le roc nu. L'eau, comme la terre, voyage d'un étage à l'autre de ces monts élevés ; des rigoles l'amènent de réservoirs creusés à leurs sommets sur leurs versants, ou bien, quand ces réservoirs n'existent pas, un mécanisme peu coûteux et que l'eau elle-même met en mouvement, la transporte du fond des vallées sur les pentes voisines, qu'elle arrose et qu'elle fertilise.

Dans les villages que nous traversions, nous trouvions toujours les habitants, hommes et femmes, assis à leur porte et travaillant en chantant, avec une activité et une application sans égales. Les femmes tissent la laine ou le chanvre, tressent des chapeaux de paille ou fabriquent de ces grossières dentelles qu'on vend à Trieste et à Venise. Les hommes, menuisiers, sculpteurs ou tourneurs, ébauchent et sculptent avec adresse et précision des cadres, des pendules, des crucifix, d'informes statuettes, des jouets d'enfants, qu'ils découpent dans l'érable ou le *zirbelbaum* (1). La sûreté de main de ces ouvriers, l'aisance et la rapidité avec laquelle ils terminent ces divers ouvrages, sont inimaginables; on regrette que les plus adroits d'entre eux n'appliquent pas cette précieuse facilité à des ouvrages d'un dessin plus correct et moins grossier. Ces divers objets, analogues à ceux que l'on fabrique dans le Grodner-Thal et dans d'autres parties du Tyrol, sont expédiés la plupart en Allemagne, où on les enlumine et on les vernit, et d'où ils se répandent dans toute l'Europe et même en Amérique. Les petits modèles de gondoles qu'on vend à Venise sont également fabriqués dans ce pays, par des gens qui ne savent pas ce qu'ils font : la raison en est fort simple, de leur vie ils n'ont vu ni bateaux, ni gondoles. Notre ami le commandant Leonardo nous assurait qu'un jour, étonné de l'ignorance de l'un de ces ouvriers, qu'il questionnait à ce sujet, il voulut lui faire comprendre que ce qu'il faisait là n'était rien autre chose qu'un modèle de bateau. — A d'autres, lui répondit le paysan, en haussant les épaules, je sais parfaitement bien que ce sont là des chaussures pour les femmes turques; mon maître me l'a dit.

Au-dessous d'Ennego, et à quelques lieues en avant de Bassano, on pénètre dans

(1) Les Allemands nomment ainsi le pin. On donne particulièrement ce nom dans les Sette Communi et dans les districts environnants à une espèce de sapin qui a de l'analogie avec le mélèze, mais dont le bois est plus blanc et plus compacte.

un défilé où la Brenta et le grand chemin du Tyrol se disputent, pour ainsi dire, le passage. Au centre de ce défilé s'élève un rocher de quatre à cinq cents pieds de haut, dont la face principale, qui regarde le torrent, perpendiculaire de la base au sommet, semble avoir été taillée et polie par la main de l'homme. A mi-hauteur de ce rocher, on voit une caverne spacieuse, et dans l'intérieur de cette caverne une espèce de petit château, où l'on ne peut arriver qu'en s'attachant à une corde et en se faisant hisser comme les moutons des Sette Communi; c'est le rocher et le fort de Kofol ou *Covolo*. Ce fort est défendu par quelques pièces de canon et par une petite garnison. C'est le cas, ou jamais, de dire que sans la garnison la forteresse serait imprenable; comment y arriver en effet, s'il n'y avait pas là-haut des gens pour vous tendre une corde et vous hisser?

Ce château, fameux dans le moyen âge, sous les noms de *Claustran* ou *Cubali*, fut bien des fois assiégé, quoique pour le défendre, sa garnison n'eût qu'à retirer sa corde et à s'aller coucher. Aujourd'hui les boulets et les bombes ont un peu changé la question; cependant, comme le rocher, dans lequel ses murs semblent incrustés, est percé de vastes souterrains, admirablement blindés par la nature, et renfermant les vivres et les munitions de la garnison, qui peut, au besoin, s'y retirer, comme en outre, un puits creusé au fond de la caverne, fournit abondamment une eau excellente, les assiégés pourraient laisser l'artillerie de l'ennemi démolir cette bicoque, qu'on appelle château, sans trop s'en inquiéter; ils seraient toujours sûrs d'avoir de quoi boire et manger, et de ne pas coucher à la belle étoile.

Le fort de Kofol est donc imprenable comme par le passé; malheureusement, placé comme il est, il ne défend ni ne protége rien, pas même le grand chemin des Sette Communi.

F. Mercey.

POÈTES

ET

ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

XLIII.

M. RODOLPHE TÖPFFER.

Il est de Genève, mais il écrit en français, en français de bonne souche et de très-légitime lignée, il peut être dit un romancier de la France. On le contrefait à Paris en ce moment (1) : petite contrefaçon à l'amiable, où n'ont que faire les grandes lois de propriété littéraire qu'on médite, et auxquelles j'avoue pour ma part ne trop rien comprendre. M. Xavier de Maistre, en passant à Paris il y a deux ans, a trahi, a dénoncé M. Topffer, qui déjà n'était pas du tout un inconnu pour ceux qui avaient fait le voyage de Suisse et qui avaient feuilleté au passage les spirituels albums humouristiques nés de son crayon. Mais c'est comme écrivain, comme romancier, que nous l'a livré M. de Maistre; aux éditeurs friands qui lui demandaient encore un

(1) Bibliothèque Charpentier, dans un volume intitulé *Nouvelles genevoises*.

Lépreux ou quelque *Prisonnier du Caucase,* il répondait : Prenez du Topffer. En voici donc aujourd'hui, et par échantillons de choix. Nous espérons qu'il réussira, même auprès de nos lecteurs blasés des romans du jour, ne fût-ce que comme une échappée d'une quinzaine à Chamouny.

Pour nous, à mesure que nous lisions les pages les plus heureuses de l'auteur genevois, il nous semblait retrouver, au sortir d'une vie étouffée, quelque chose de l'air vif et frais des montagnes ; une douce et saine saveur nous revenait au goût, en jouissant des fruits d'un talent naturel que n'ont atteint ni l'industrie ni la vanité. Nous nous disions que c'était un exemple à opposer véritablement à nos œuvres d'ici, si raffinées et si infectées. Mais prenons garde! ne le disons pas trop. Publier et introduire en une littérature corrompue ces *Nouvelles genevoises,* de l'air dont Tacite a donné ses *Mores Germanorum,* ce serait les compromettre tout d'abord. Qu'on veuille donc n'y voir, si on l'aime mieux, qu'une variété au mélange, un assaisonnement de plus.

C'est une étrange situation, et à laquelle nous ne pensons guère, nous qui ne pensons volontiers qu'à nous-mêmes, que celle de ces écrivains qui, sans être Français, écrivent en français au même titre que nous, du droit de naissance, du droit de leur nourrice et de leurs aïeux. Toute la Suisse française est dans ce cas ; ancien pays roman qui s'est dégagé comme il a pu de la langue intermédiaire du moyen âge, et qui, au XVI[e] siècle, a élevé sa voix aussi haut que nous-mêmes dans les controverses plus ou moins éloquentes d'alors. Ce petit pays, qui n'est pas un démembrement du nôtre, a tenu dès lors un rôle très-important par la parole; il a eu son français un peu à part, original, soigneusement nourri, adapté à des habitudes et à des mœurs très-fortes; il ne l'a pas appris de nous, et nous venons lui dire désagréablement, si quelque écho parfois nous en arrive : *Votre français est mauvais ;* et à chaque mot, à chaque accent qui diffère, nous haussons les épaules en grands seigneurs que nous nous croyons. Voilà de l'injustice; nous abusons du droit du plus fort; des deux voisins, le plus gros écrase l'autre; nous nous faisons le centre unique; il est vrai qu'en ceci nous le sommes devenus un peu.

Au XVI[e] siècle, au temps de la féconde et puissante dispersion, les choses n'en étaient pas là encore. Les Calvin, les Henri Estienne, les de Bèze, les d'Aubigné, ces grands hommes éloquents que recueillait Genève et qu'elle savait si étroitement s'approprier, comptaient autant qu'aucun dans la balance. Mais le XVII[e] siècle, en constituant le français de Louis XIV et de Versailles, qui était aussi pour le fond, disons-le à sa gloire, celui des halles et de la place Maubert, rejeta hors de sa sphère active et lumineuse le français de la Suisse réformée, lequel s'isola, se cantonna de plus en plus dans son bassin du Léman, et continua ou acheva de s'y fractionner. Ainsi l'idiome propre de Genève n'est pas le même que celui de Lausanne ou de Neuchâtel, et les littératures de ces petits Etats ne diffèrent pas moins par des traits essentiels et presque contrastés. Mais dans tous, si l'on va au fond et à la souche, on retrouve, à travers la diction, de vives traces et comme des herbes folles de la végétation libre et vaste du XVI[e] siècle, sur lesquelles, je crois l'avoir dit ailleurs, le *rouleau* du *tapis vert* de Versailles n'a point passé. Ces restes de richesses, piquantes à retrouver sur les lieux, et qui sont comme des fleurs de plus qui les embaument, n'ont guère d'ailleurs d'application littéraire, et les écrivains du pays en profitent trop peu. Nous verrons que M. Topffer y a beaucoup et même savamment butiné; ce qui fait (chose rare là-bas) que son style a de la fleur.

Qu'on se figure bien la difficulté pour un écrivain de la Suisse française, qui

tiendrait à la fois à rester Suisse et à écrire en français, comme on l'entend et comme on l'exige ici. Il faudrait, s'il est de Genève, par exemple, qu'il fît comme s'il n'en était pas, comme s'il n'était que d'une simple province; il faudrait qu'il fût tout bonnement de la langue de Paris, en ne puisant autour de lui, et comme dans des souvenirs, que ce qu'il y trouverait de couleur locale. Mais Genève n'est pas une province, c'est bien sérieusement une patrie, une cité à mœurs particulières et vivaces; on ne s'en détache pas aisément, et peut-être on ne le doit pas. Les racines historiques y sont profondes; l'aspect des lieux est enchanteur; volontiers on s'y enferme, et le Léman garde pour lui ses échos.

Combien n'y a-t-il pas eu, autour de ce Léman de Genève ou de Vaud, de jeunes cœurs poétiques dont la voix n'est pas sortie du cadre heureux, étroit pourtant, et qui, en face des doux et sublimes spectacles, au sein même du bonheur et des vertus, et tout en bénissant, se sont sentis parfois comme étouffés! On chante, on chante pour soi, pour Dieu et pour ses frères voisins; mais la grande patrie est absente, la grande, la vaine et futile Athènes n'en entend rien. J'ai trouvé ce sentiment-là exprimé avec bien de l'onction résignée et de la tendresse dans des strophes nées un soir au plus beau site de ces rivages et sorties d'un de ces nobles cœurs dont j'ai parlé, strophes dès longtemps publiées, qui ont fait le tour des rochers sonores et qu'on n'a pas lues ici :

Pourtant, ô ma patrie, ô terre des montagnes
Et des bleus lacs dormant sur leur lit de gravier,
Nulle fée autrefois errant dans tes campagnes,
Nul esprit se cachant à l'angle du foyer,
Nul de ceux dont le cœur a compris ton langage,
Ou dont l'œil a percé ton voile de nuage,
Ne t'aima plus que moi, terre libre et sauvage,
Mais où ne croît pas le laurier.

J'ai vu quelques rameaux de l'arbre de la gloire,
Poussant avec vigueur leurs jets aventureux,
Se pencher, il est vrai, sur l'onde sans mémoire
De ce Léman vaudois que domine Montreux.
Mais un souffle inconnu rassemblait les tempêtes :
D'Arvel et de Jaman l'éclair rasa les crêtes,
Les lauriers tristement inclinèrent leurs têtes,
Et le beau lac pleura sur eux (1).

Et en effet, dans ce frais bassin du Léman si couronné de splendeur par la nature, il n'y a pas telle chose que la gloire, et la plante de poésie, même venue en pleine terre, a partout besoin de ce soleil un peu factice, sans lequel son fruit mûrit, mais ne se dore pas complétement.

Pour nous en tenir à Genève toutefois, le plus considérable des trois petits Etats, et sous le nom duquel, dans nos à-peu-près d'ici, nous nous obstinons à confondre tous les autres, la difficulté, ce semble, est moindre; véritable lieu de rendez-vous et de passage européen, il y a là naturellement théâtre à célébrité. Et puis si Genève est un petit Etat, c'est une grande cité, et, comme l'a dit avec orgueil l'excellent Senebier dans l'*Histoire littéraire* qu'il en a écrite, c'est *une des écoles lumineuses*

(1) Dans le recueil des *Deux Voix*, par Juste et Caroline Olivier.

de la terre. Qu'on parcoure les trois volumes de cette histoire qui ne va pas au delà de 1786 et qui néglige ainsi les dernières années si remplies du dix-huitième siècle, que de noms illustres et vénérés s'y rencontrent! Théologie, droit public, sciences, philosophie et philologie, morale, toutes ces branches sont admirablement représentées et portent des fruits comme disproportionnés à l'œil avec le peu d'apparence du tronc; c'est un poirier nain qui est, à lui seul, tout un verger. Certes la patrie de Cramer, de Calandrini, de Burlamaqui, de Trembley, de Bonnet et de Saussure, n'a rien à envier aux plus fières patries, surtout quand elle est la nourrice aussi et la mère adoptive de tant d'hommes dont le nom ne se sépare plus du sien, et quand elle a, selon les temps, Calvin pour les saints, Abauzit pour les sages. A Genève, grâce à l'esprit de cité et de famille, apparaissent et se croisent de bonne heure des dynasties, des *tribus* de savants appliqués et honorés, les Godefroy, les Le Clerc, les Pictet, dans une sorte de renommée sans dissipation, qui ne va pas jusqu'à la gloire, et qui demeure revêtue et protégée de modestie et d'ombre. Genève est le pays qui a envoyé et comme prêté au monde le plus d'esprits distingués, sérieux et influents : De Lolme à l'Angleterre, Le Fort à la Russie, Necker à la France, Jean-Jacques à tout un siècle, et Tronchin, Etienne Dumont, et tant d'autres, en même temps qu'elle en a recueilli et fixé chez elle un grand nombre d'éminents de toutes les contrées aux divers temps. Mais, au milieu de toutes ces richesses, sur un seul point, si l'on consulte l'histoire littéraire de Genève, il y a presque disette, et dans les listes de Senebier, et dans les souvenirs qui les complètent, on ne rencontre pas, Jean-Jacques à part, un seul romancier célèbre, pas un seul poëte illustre.

Les beaux-arts, ou du moins les arts agréables et utiles, y furent cultivés plus heureusement. Petitot, le célèbre peintre sur émail, paya sa belle part dans les chefs-d'œuvre du XVIIe siècle. Mais encore, en général, l'école des arts à Genève eut plutôt un caractère de patience, d'application et d'industrie; l'utilité pratique ne s'en sépara point, et l'artiste serra de près l'artisan.

Une certaine légèreté d'agrément, qui est, à proprement parler, l'honneur poétique et littéraire, manqua donc à la culture genevoise; Senebier le reconnaît lui-même et en recherche les raisons : « La plupart des écrivains genevois, profonds dans l'invention et la déduction de leurs idées, sont faibles pour le coloris et pesants dans le style; ces défauts ne naîtraient-ils pas de la gravité et de la réflexion que le sentiment de la liberté inspire, que le goût de prononcer sur les objets importants du gouvernement nourrit (1)?... » Cela me paraît venir surtout de ce qu'en écrivant, les auteurs genevois, même ceux qui ont le sentiment du style, ne se sentent pas complétement chez eux dans leur langue; la vraie mesure, le vrai niveau si mobile de cette langue, n'est pas au bord du Léman, mais aux bords de la Seine; ils le savent bien, ils s'efforcent, ils se contraignent de loin pour y atteindre, et l'on s'en aperçoit. Jean-Jacques lui-même, à côté de Voltaire, sent l'effort; il y a mainte fois de l'ouvrier dans son art. Mais c'est particulièrement chez des écrivains distingués et secondaires, tels que M. Necker, que le fait devient très-sensible; ils travaillent trop leur phrase, ils en pèsent trop tous les mots, c'est *trop bien.* Et puis écoutez-les causer : ils parlent comme des livres. Quintilien rapporte de Théophraste, cet homme d'ailleurs si disert, que, comme il affectait un certain mot, une vieille d'Athènes ne balança pas à dire qu'il était étranger. — Et à quoi recon-

(1) Petit exemple, en passant, de cette pesanteur de diction dont il s'agit.

naissez-vous cela? demanda quelqu'un. — En ce qu'il parle trop bien, répondit-elle; *quod nimium atticè loqueretur.*

M. Topffer, nous le verrons, ne paraît pas s'être posé la difficulté ainsi, et c'est pour cela peut-être qu'il en a mieux triomphé; il n'a pas cherché à être français ni *attique,* il a été de son pays avec amour, avec naïveté, un peu rustiquement, cachant son art, et il s'est trouvé avoir du sel et de la saveur pour nous.

Et d'ailleurs, il faut le reconnaître, tout change; Genève est en train de se modifier, de perdre ses vieilles mœurs et son *à parte,* plus même qu'il ne lui conviendrait. Nous aussi, nous changeons, et le centre de notre attraction semble moins précis de beaucoup et moins rigoureux. Le XVIIe siècle est dissous, une sorte de XVIe siècle recommence. Chacun peut y retrouver son compte et s'y gagner un apanage. Les classifications ont peine à se tenir, et les exceptions font brèche sur tous les points. Si nous avons à signaler un romancier à Genève, quoi de si étonnant? Pradier, le plus voluptueux de nos statuaires, n'en vient-il pas? Léopold Robert, le plus italien de nos peintres, est sorti de Neuchâtel.

Toujours est-il que si, sur les lieux, on considère de près, avec quelque attention, la physionomie générale et les produits beaucoup plus multipliés qu'on ne peut croire de la littérature courante, on reconnaît combien Genève, en tout ce qui est poétique, romanesque et purement *littéraire,* reste au-dessous, depuis cinquante ans, de son voisin le canton de Vaud, qui, avec bien moins d'importance et d'illustration, et sous un air de rusticité, a beaucoup plus le goût de ces sortes de choses.

M. Topffer nous paraît à ceci une contradiction heureuse, d'autant plus heureuse que ce n'est pas un romancier simplement issu de Genève et qui se soit exercé sur des sujets étrangers, mais un romancier du cru et qui a vraiment racine dans le sol. Etudions-le donc un peu à fond, comme nous avons fait une autre fois pour Mme de Charrière.

M. Rodolphe Topffer est né à Genève le 17 février 1799, en *nonante neuf,* comme on y dit encore; il se trouve antérieur de quelques années, par la date de sa naissance, à cette génération romantique qui, vers 1828, se remua à Genève ou à Lausanne, à laquelle appartiennent les deux poëtes Olivier de là-bas, et d'où nous sont venus ici Imbert Galloix pour y mourir, et M. Charles Didier à travers son grand tour d'Italie. Les parents de M. Topffer, comme le nom l'indique, sont d'origine allemande, et on pourra, si l'on veut, en retrouver quelque trace dans le talent naïf et affectueux de leur fils. Pourtant Genève a cela de particulier, ce me semble, de s'assimiler très-vite et cordialement l'étranger qui s'y naturalise; c'est un petit foyer très-fort et qui opère de près sa fusion. Quant à la langue, on conçoit que l'effet de ces mélanges y reste plus sensible, et que, de tous ces styles continuellement versés et déteignant l'un sur l'autre, il résulte une couche superficielle un peu neutre, précisément ce style *mixte* que nous accusons.

Mais le jeune Rodolphe Topffer paraît avoir été d'abord comme un enfant de la pure cité de Genève et de la vieille souche. Né dans un quartier *du haut*, habitant derrière le temple Saint-Pierre, près de la prison de l'Evêché, en cette maison même, dite *de la Bourse française*, où se passe toute l'*Histoire de Jules,* il nous a décrit, dans ce touchant ouvrage, ses premières impressions, ses rêves à la fenêtre, tandis que, par-dessus le feuillage de l'acacia, il regardait les ogives du temple, la prison d'en face et la rue solitaire. Son père, encore vivant, est un peintre spirituel, estimé, et connu de ceux des artistes de Paris dont les débuts ne sont pas de trop

fraîche date. Cet excellent père, éclairé par l'expérience, et qui avait conquis lui-même son instruction, la voulut ménager à son fils de bonne heure, et pour cela il eut à lutter contre les goûts presque exclusifs d'artiste que dénotait le jeune enfant. Celui-ci se sentait peintre en effet, et aurait voulu en commencer l'apprentissage incontinent : le père tint bon et exigea qu'avant de s'y livrer, son fils eût achevé le cours entier de ses études. Le jeune Rodolphe étudia donc, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, mais à la façon de Jules, *en attendant*, et non sans bien des croquis entre deux bouquins, non sans de fréquentes distractions à la vitre. Les chapitres sur la flânerie qui ouvrent *la Bibliothèque de mon oncle* sont, comme il le dit agréablement, l'histoire fidèle des plus grands travaux de son adolescence : « Oui, la flânerie est chose nécessaire au moins une fois dans la vie, mais surtout à dix-huit ans au sortir des écoles... Aussi un été entier passé dans cet état ne me paraît pas de trop dans une éducation soignée. Il est probable même qu'un seul été ne suffirait point à faire un grand homme : Socrate flâna des années; Rousseau, jusqu'à quarante ans; La Fontaine, toute sa vie. » Jules, j'ose le dire après ample informé, c'est exactement le jeune Rodolphe quant aux impressions, aux sentiments, et sauf les aventures.

Ses premières lectures, celles qui agirent le plus avant sur son esprit encore tendre, je les retrouverais dans ses écrits encore, en combinant avec son Jules le Charles du *Presbytère*. Ce fut Florian d'abord comme pour nous tous, Florian y compris son *Don Quichotte* édulcoré, qui déjà pourtant éveillait et égayait chez lui la pointe d'*humour*. Le *Télémaque* et Virgile lui enseignaient au même moment l'amour des paysages et le charme simple des scènes douces. L'œuvre d'Hogarth, qui lui tombait sous la main, lui déroulait l'histoire *du bon et du mauvais apprenti*, et les expressions de crime et de vertu, que ce moraliste peintre a si énergiquement burinées sur le front de ses personnages, lui causaient, dit-il, cet attrait mêlé de trouble qu'un enfant préfère à tout. Son vœu secret, dès lors, son ambition, eût été d'atteindre aussi à servir un jour le sentiment et la moralité populaire dans ce cadre parlant de la littérature en estampes. C'est Hogarth qui l'initia à se plaire à l'observation des hommes, et aussi à se passionner pour Shakspeare, à qui il l'a souvent comparé, à s'éprendre enfin de Richardson, de Fielding, des grands moralistes romanciers de l'école anglaise. *Atala* eut son jour ; mais il lui fut infidèle (à l'inverse de M[me] de Staël et de beaucoup d'autres), dès qu'il eut connu *Paul et Virginie*. On voit déjà les instincts se dessiner : naturel, moralité, simplicité, finesse ou bonhomie humaine, plutôt qu'idéal poétique et grandeur.

Pourtant l'influence de Jean-Jacques sur lui fut immense, et, à cet âge de seize à vingt ans, elle prit dans son âme tout le caractère d'une passion. Ce ne fut pas comme *livre* seulement, mais comme *homme* que Rousseau agit sur son jeune compatriote; le site, les mœurs, les peintures retracées et présentes contribuaient à l'illusion : « Durant deux ou trois ans, a pu écrire M. Topffer, je n'ai guère vécu avec quelqu'un d'autre. » Entendons-nous bien, c'est avec le Rousseau de Julie, avec celui des courses de montagnes, et des cerises cueillies, et de tant d'adorables pages du début des *Confessions*, avec le Rousseau des Charmettes.

Que si l'on ajoute à cette influence d'autant plus heureusement littéraire qu'elle y visait moins, des lectures entrecoupées de Brantôme, de Bayle (1), de Montaigne,

(1) Le dictionnaire dans lequel Jules (*Histoire de Jules*, première partie) trouve l'histoire d'Héloïse, n'est autre que celui de Bayle.

de Rabelais, tomes épars dans l'atelier de son père et que l'enfant avait lus et sucés au hasard sans trop comprendre, mais parfaitement captivé par les couleurs du style ou par cette naïveté que Fénélon osait bien regretter, on reconnaîtra combien est véritablement et sincèrement française la filiation de M. Topffer, et à quel point nous avons droit de la revendiquer.

Les études classiques qu'avait voulues le père étaient terminées; l'âge de la profession tant désirée était venu; la peinture allait ouvrir, développer enfin ses horizons promis devant le jeune homme, qui, de tout temps, avait croqué, dessiné, imité. Il se disposait à partir prochainement pour l'Italie, lorsqu'une affection des yeux, que l'on crut d'abord passagère et qui n'a jamais cessé depuis, vint suspendre et ajourner encore une fois le rêve. Deux années de vain espoir et de tentatives pénibles suivirent; elles furent cruelles pour celui qui s'en était promis tant de joie : décidément la peinture lui échappait. C'est vers ce temps que, sous prétexte de consulter les hommes de l'art, mais en réalité plutôt pour tromper ses anxiétés par l'étude, il se rendit à Paris, n'y consulta personne, renonça tout bas et avec larmes à la vocation d'artiste, et, renouant avec les lettres, s'appliqua à devenir un instituteur éclairé. Ce séjour à Paris date de 1819 à 1820; de jour, il suivait les cours publics; il allait écouter Talma le soir. Les anciens et la littérature moderne faisaient alors l'objet de ses études. Déjà *vendu* à Shakspeare, il épousait dans son cœur ces idées littéraires nouvelles qui commençaient à poindre; au Louvre, il se rangeait secrètement pour *la Méduse* de Géricault contre le *Pygmalion* de Girodet. Cette crise un peu fiévreuse n'eut qu'un temps. De retour à Genève, sous-maître dans un pensionnat d'abord, puis à la tête d'un pensionnat de sa propre création, père de famille, finalement appelé à occuper la chaire de Belles-Lettres dans l'Académie, c'est du sein d'une vie heureuse et comblée, et comme unie en calme à son Léman, que se sont échappés successivement et sans prétention les écrits divers, tous anonymes, dont plus d'un nous a charmé.

A Genève, les pensionnats participent à la vie et à la moralité de la famille. Obligé par métier de rester un grand nombre d'heures chaque jour dans une classe peuplée de nombreux garçons, M. Topffer prit l'habitude de se dédommager par la plume de ce que lui refusait le pinceau. Il ne visait pas d'abord à être auteur; maître chéri et familier de ses élèves, c'étaient d'abord de petites comédies qu'il écrivait pour leur divertissement. Chaque année, à la belle saison, se mettant à la tête de la jeune bande, il employait les vacances à les guider, le sac sur le dos, dans de longues et vigoureuses excursions pédestres à travers les divers cantons, par les hautes montagnes et jusque sur le revers italien des Alpes. Au retour et durant les soirées d'hiver, il en écrivait pour eux des relations détaillées et illustrées. Quelques-unes des nouvelles même qu'il a publiées depuis, *le Col d'Anterne, la Vallée de Trient,* me paraissent rendre assez bien l'effet de *Sandfort et Merton* adultes, d'une saine et noble jeunesse ayant l'assurance modeste et la délicatesse native, comme les Morton de Walter Scott.

Le peintre cependant ne pouvait tout à fait s'abdiquer; le *trait* lui fournit jusqu'à un certain point ce qu'il avait espéré de la couleur. Aux heures de gaieté, M. Topffer composa et dessina, sous les yeux de ses élèves, ces histoires folles mêlées d'un grain de sérieux *(M. Vieux-Bois, M. Jabot, le docteur Festus, M. Pencil, M. Crépin).* Les albums grotesques coururent de main en main, et il arriva qu'un ami de l'auteur, passant à Weymar, fit voir je ne sais lequel à Goethe. Le grand-prêtre de l'art, qui ne dédaignait rien d'humain, y prit goût et voulut voir les autres : tous les

cahiers à la file se mirent en route pour Weymar. Goethe en dit un mot dans un numéro du journal *Kunst und Alterthum*. Il sembla dès lors à M. Topffer que, sur ce visa du maître, les gens pourraient bien s'en accommoder, et, à son loisir, il autographia plusieurs de ces fantaisies. Les cinq qu'il a publiées (1) ont eu grand succès auprès des amateurs et connaisseurs; je n'en pourrais donner idée à qui ne les a pas vues. Ce genre d'*humour* se traduit peu par des paroles; la seule manière de le louer, c'est de le goûter et d'en rire.

Je ne sais qui l'a dit le premier : règle générale, la plaisanterie d'une nation ressemble à son mets ou à sa boisson favorite. Ainsi la plaisanterie de Swift est du pudding, comme celle de Teofilo Folengo est du macaroni, comme celle de Voltaire est du champagne. Celle-ci encore a droit de sembler du moka. Les Allemands pourront nommer le plat de Jean-Paul. En lisant et relisant le *Mascurat* de Naudé, il me semble plonger jusqu'au coude à l'antique fricot gaulois mêlé de fin lard, ou encore me rebuter parfois sur de trop excellents harengs saurs. J'ai donc cherché le mets local analogue à l'*humour* que M. Topffer répand en ses autographies, et que nous retrouverons littérairement, à dose plus ménagée, dans plus d'un chapitre de ses ouvrages; j'ai essayé de déguster en souvenir plus d'un fromage épais et fin des hautes vallées, pour me demander si ce n'était pas cela. Je cherche encore. Ce qui est bien certain, c'est que sa plaisanterie est à lui, bien à lui, *sui generis,* comme disent les doctes.

Une épigraphe commune sert de préface à ces petits drames en caricature : « Va, petit livre, et choisis ton monde; car aux choses folles, qui ne rit pas bâille; qui ne se livre pas résiste; qui raisonne se méprend, et qui veut rester grave, en est maître. » Mais, sans vouloir raisonner, et en croyant seulement consulter notre goût d'ici, j'avouerai que je leur préfère et je n'hésite pas à recommander surtout deux relations de voyages par M. Topffer, que j'ai sous les yeux (2), les deux plus récentes courses qu'il ait faites en tête de sa joyeuse caravane, l'une de 1839, jusqu'à Milan et au lac de Côme, l'autre de 1840, à la Gemmi et dans l'Oberland. C'est un texte spirituellement, vivement illustré à chaque page, avec un mélange de grotesque et de vérité; voilà bien de sincères impressions de voyage. La caricature ici n'est plus perpétuelle comme dans les histoires fantastiques de tout à l'heure, elle entre et se joue avec proportion à travers les scènes de la nature et de la vie. Je ne connais rien qui rende mieux la Suisse, telle que ses enfants la visitent et l'aiment : M. Topffer, en ces deux albums, en est comme le Robinson, avec quelques traits de Wilkie.

Mais arrivons à ses livres proprement dits; la peinture encore en fut l'occasion première et le sujet. Il n'avait rien publié, lorsqu'en 1826, il eut l'idée de dire son mot sur le *salon* de Genève, sur l'exposition de peinture. Il le fit dans une brochure écrite en style soi-disant gaulois ou très-vieilli. Les premières lectures de M. Topffer l'avaient initié, en effet, à la langue du XVIe siècle, qui est, en quelque sorte, plus voisine à Genève qu'ici même, j'ai déjà tâché de le faire comprendre. Ce goût d'enfance pour la langue d'Amyot, que Rousseau, si travaillé pourtant, avait aussi, rendit plus tard M. Topffer très-grand admirateur du style *retrouvé* de Paul-Louis Courier et partisan de quelques-unes de ses théories un peu fausses, mais si bien dites. Je trouve, en un chapitre de ses opuscules, Ronsard en titre, et très-bien apprécié, qui

(1) M. Aubert en a contrefait trois ici, à Paris, mais il n'en faudrait pas juger par là.
(2) Autographiées chez Frutiger, à Genève.

en fait les frais (1). Bref, M. Topffer commença comme nous tous; il rebroussa pour mieux sauter. Son français fut d'abord peut-être un peu appris, mais appris de haut et par delà, comme il sied.

Sa première brochure sur l'exposition de 1826 avait réussi; il continua les années suivantes, en abandonnant peu à peu le trop docte jargon d'archaïsme. Peu à peu aussi il abandonna les questions de critique occasionnelle et particulière pour aborder des points d'art plus généraux. Ce fut l'origine d'une série d'opuscules intitulés : *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois,* qui trouvèrent place, au moins en partie, dans la *Bibliothèque universelle de Genève.* Dans cette série, il faut distinguer essentiellement les quatre premiers livres d'un *Traité du lavis à l'encre de Chine;* qu'on ne s'effraie pas du titre technique : le lavis à l'encre de Chine n'y est que l'occasion ou le prétexte de recherches libres sur des principes d'art et de poésie. M. Xavier de Maistre, qui aime et pratique lui-même la peinture, qui en poursuit jusqu'aux procédés et à la chimie, lut, à Naples où il était alors, les premiers livres de ce traité, et il envoya en présent à l'auteur une belle plaque d'encre de Chine avec toutes sortes de précieux témoignages. Voilà donc un second parrain qui vint à M. Topffer après Goethe, et par la peinture également. Lorsque plus tard l'aimable auteur du *Lépreux* acheva de connaître celui dont la théorie l'avait attiré, lorsqu'il put lire ces touchantes petites productions, sœurs des siennes, *la Bibliothèque de mon Oncle,* le premier chapitre du *Presbytère,* il dut voir avec bonheur combien entre certaines natures les premières affinités trompent peu, et qu'il y a des parentés devinées à distance entre les âmes.

C'est que ces quatre premiers livres, à propos de lavis, sont en effet d'une lecture charmante, à la Sterne, avec plus de bonhomie, entrecoupés de digressions perpétuelles qui sont l'objet véritable et qui font encore moins théorie que tableau. Sur l'importance de bien choisir son bâton d'encre de Chine, ce compagnon, cet ami fidèle qui doit vivre autant et plus que nous, il y a, par exemple, des pages bien délicates et sensibles, dont je veux extraire ici quelque chose, d'autant plus qu'elles ne seront pas reproduites dans l'édition de Paris. Pour parler ensuite plus à l'aise de M. Topffer, il est bon de le donner à connaître tout d'abord directement; c'est le plus sûr moyen de faire voir que je n'en dis pas trop. Donc je transcris :

« . . . . En effet, avec le temps, avant peu d'années, votre bâton, d'abord simple connaissance, ensuite compagnon, instrument de vos travaux, plus tard associé à tous vos souvenirs, vous deviendra cher, et insensiblement le charme d'une douce habitude liera son existence à la vôtre. Quelle triste chose que de découvrir tardivement dans cet ami des défauts, des imperfections; d'être conduit peut-être à rompre ces relations commencées pour en former de nouvelles qui ne sauraient plus avoir ni l'attrait ni la fraîcheur des premières!

» Franklin parle quelque part de cette affection d'habitude que l'on porte aux objets inanimés, affection qui n'est ni l'amitié ni l'amour, mais dont le siége est pourtant aussi dans le cœur. Quelques-uns disent que c'est là une branche de cette affection égoïste qui attache à un serviteur difficile à remplacer; moi je pense que c'est un trait honorable de notre nature, lequel ne saurait s'effacer entièrement sans qu'il y ait pour l'âme quelque chose à perdre.

» C'est quelque chose de bienveillant, c'est aussi une espèce d'estime. Non-seulement nous aimons l'instrument que nous manions avec plaisir, avec facilité, mais bientôt, le comparant à d'autres, nous lui vouons quelque chose de plus, si surtout, à sa supériorité, il joint de longs services. Un simple outil a, pour l'ouvrier qui s'en sert, sa jeunesse, son âge

(1) Chap. XIX, IVe livre du *Traité du lavis à l'encre de Chine.*

mûr, ses vieux jours, et excite en lui, selon ces phases diverses, des sentiments divers aussi Il se plaît à la force, à la vivacité brillante qui distingue ses jeunes ans; il jouit aux qualités qu'amène son âge mûr, aux défauts qu'il corrige ou tempère; il estime surtout les qualités que ne lui ôte pas la vieillesse, et souvent (qui n'en a pas été le témoin?) il le conserve par affection, même après qu'il est devenu inférieur à ses jeunes rivaux.

» Si vous avez jamais voyagé à pied, n'avez-vous point senti naître en vous et croître avec les journées et les services cette affection pour le sac qui préserve vos hardes, pour le bâton, si simple soit-il, qui a aidé votre marche et soutenu vos pas? Au milieu des étrangers, ce bâton n'est-il pas un peu votre ami; au sein des solitudes, votre compagnie? N'êtes-vous pas sensible aux preuves de force ou d'utilité qu'il vous donne, aux dommages successifs qui vous font prévoir sa fin prochaine, et ne vous serait-il point arrivé, au moment de vous en séparer, de le jeter sous l'ombrage caché de quelque fouillis plutôt que de l'abandonner aux outrages de la grande route! Si vous me disiez non, non jamais..., à grand regret, cher lecteur, je verrais se perdre un petit grain de cette sympathie qui m'attire vers vous (1).

» Pour qui observe, il est facile de remarquer que ce trait va s'effaçant à mesure que l'on monte des classes pauvres, laborieuses, aisées, aux classes riches, et qu'il s'efface entièrement au milieu du luxe et de l'oisiveté des hommes inutiles. Ai-je donc si tort d'y reconnaître quelques liens mystérieux avec ce qui est bon? de dire que c'est un trait honorable de notre nature et précieux pour l'âme? Un sentiment qui se trouve où il y a travail, exercice, économie, médiocre aisance; qui se perd où il y a luxe prodigue, paresse, inutile oisiveté, serait-il indifférent aux yeux de l'homme de sens? Non pas! Aussi Franklin, l'homme de sens par excellence, en faisait cas.

» Au reste, si cette disposition est plus fréquente chez les classes travailleuses que chez les classes oisives, parce qu'elle est inséparable de l'emploi du temps, de l'exercice et du travail, elle est aussi bien plus générale dans les sociétés jeunes encore que chez celles qui sont arrivées aux derniers raffinements de la civilisation. Homère décrit toujours avec soin un mors, un bouclier, un char, une coupe, une armure; il prête sans cesse à ces objets inanimés des qualités morales qui en font le prix aux yeux de leur possesseur, et qui leur valent l'estime ou les affections de l'armée. Les temps de la chevalerie présentent le même caractère. Aussi Walter Scott ne néglige pas un trait si vrai et si favorable au pittoresque. Cooper lui-même, dans son roman de *la Prairie,* voulant peindre un homme des villes qui s'est volontairement reporté à la vie des bois, est fidèle à la vérité lorsqu'il unit d'amitié le trappeur à sa carabine. Cette arme vénérable prend une physionomie, un caractère; elle devient un personnage qui a sa bonne part dans l'intérêt que nous portons au vieux chasseur des prairies... »

(1) Je trouve chez une humble et douce muse de l'Angleterre, chez mistriss Caroline Southey, femme du grand poëte de ce nom et fille elle-même de l'aimable poëte Bowles, une toute petite pièce qui me parait compléter la pensée de M. Topffer, et que je voudrais en passant cueillir comme une pervenche au bord du chemin.

SONNET.

Je n'ai jamais jeté la fleur
Que l'amitié m'avait donnée,
— Petite fleur, même fanée, —
Sans que ce fût à contre-cœur.

Je n'ai jamais contre un meilleur
Changé le meuble de l'année,
L'objet usé de la journée,
Sans en avoir presque douleur.

Je n'ai jamais qu'à faible haleine
Et d'un accent serré de peine
Laisse tomber le mot *Adieu* :

Malade du mal de la terre,
Tout bas soupirant après l'ère
Où ce mot doit mourir en Dieu.

Puis revenant à son bâton d'encre de Chine : « Ceci, dit-il, tient à notre vie privée; aussi éprouvé-je quelque répugnance à en entretenir le public. Mais je ne puis résister à l'envie de faire connaître les innocentes relations qui m'unissent à lui. D'ailleurs, je serai discret.

» Ces relations sont anciennes, elles datent de vingt ans; elles me sont chères à plus d'un titre, car, ce bâton, je le tiens de mon père, y compris la manière de s'en servir et la manière d'en parler. Il est rond, doré, apostillé de Chinois, et d'une perfection sans pareille, si pourtant l'amitié ne m'aveugle. Un beau matin je le trouvai cassé en deux morceaux; cela m'étonna, car il n'avait jamais fait de sottises qu'entre mes mains... Aussi n'était-ce pas une sottise; je venais de me marier.

» Mais, outre ces circonstances qui me le rendent cher, que de moments délicieux nous avons coulés ensemble ! que d'heures paisibles et doucement occupées ! quelle somme de jours calmes et riants à retrancher du nombre des jours tristes, inquiets ou ingratement occupés ! Si l'on aime les lieux où l'on a goûté le bonheur; si les arbres, les vergers, les bois, si les plus humbles objets qui furent témoins de nos heureuses années ne se revoient pas sans une tendre émotion, pourquoi refuserais-je ma reconnaissance à ce bâton qui, non-seulement fut le témoin, mais aussi l'instrument de mes plaisirs?

» Et puis quels plaisirs ! Aussi anciens que mes premiers, que mes plus informes essais; car, ce qui les distingue de tous les autres, c'est d'être aussi vifs au premier jour qu'au dernier, de s'étendre peu, mais de ne pas décroître. Aujourd'hui encore, quand m'apprêtant à les goûter, je prends mon bâton et broie amoureusement mon encre tout en rêvant quelque pittoresque pensée, ce ne sont pas de plus aimables illusions, de plus séduisantes images, de plus flatteuses pensées qui m'enivrent, mais du moins ce sont encore les mêmes; la fraîcheur, la vivacité, la plénitude, s'y retrouvent, elles s'y retrouvent après vingt ans ! Et combien est-il de plaisirs que vingt ans n'aient pas décolorés, détruits ! L'amitié seule, peut-être, quand elle est vraie, et que, semblable à un vin généreux, les années la mûrissent en l'épurant.

» Durant ces vingt années d'usage régulier, ce bâton ne s'est pas raccourci de trois lignes : preuve de la finesse de sa substance, gage de la longue vie qui l'attend. Longtemps je l'ai regardé comme mon contemporain; mais depuis que j'ai compris combien plus le cours des ans ôte à ma vie qu'à la sienne, je l'envisage à la fois comme m'ayant précédé dans ce monde, et comme devant m'y survivre. De là une pensée un peu mélancolique, non que j'envie à mon pauvre bâton ce privilége de sa nature, mais parce qu'il n'est pas donné à l'homme de voir sans regret la jeunesse en arrière et en avant le déclin (1)... »

Le chapitre qui suit, sur le *pinceau,* a beaucoup de piquant; le caractère du pinceau, suivant M. Topffer, c'est d'être capricieux; il est le contraire du bâton, de l'ami solide. Il a des moments sublimes, d'autres détestables; il emporte son maître et lui joue des tours. Méfiez-vous du pinceau.

Sur les limites du *procédé* et de *l'art;* qu'*il est bon que pour chaque homme l'art soit à recommencer;* sur la différence fondamentale de la peinture antique et moderne; sur le clair-obscur de Rembrandt; qu'en face de la nature *les plus serviles ont été les plus grands,* et que *c'est bien ici que ceux qui s'abaissent seront élevés;* que la peinture pourtant est un mode, *non pas d'imitation, mais d'expression;* il y a là-dessus une suite d'instructifs et délicieux chapitres, où la pensée et le technique se balancent et s'appuient heureusement, où le goût pour la réalité et pour les Flamands ne fait tort en rien au sentiment de l'idéal, où Karel Du Jardin tient tête sans crânerie à Raphaël. Tout au travers passe et repasse plus d'une fois, avec complaisance et nonchaloir, un certain âne qui sert à l'auteur de démonstration familière à ses théories, et cela le mène à venger finalement l'honnête animal, son ami, ca-

(1) II[e] livre du *Traité du lavis à l'encre de Chine.*

lomnié par cet autre ami La Fontaine. Ce chapitre de réhabilitation est victorieux et restera dans l'espèce (1); mais, pour commencer, on ne peut tout citer.

En lisant ces pages pittoresques et vives, où la lumière se joue, on ne peut s'empêcher de partager les espérances de l'auteur, lorsque, vers la fin, en vue de l'avenir de l'art dans ces contrées où il n'eut point de passé, on l'entend qui s'écrie : « Toutefois, Suisse, ma belle, ma chère patrie, les temps sont venus peut-être! J'en sais, de vos amants, qui vous rendent plus que le culte de l'admiration, qui étudient vos beautés, qui se pénètrent de vos grandeurs, à l'âme de qui se découvrent vos charmes méconnus. » Le brouillard dans ces vallées se lève tard, voilà qu'il semble se lever aujourd'hui. Ce sont des amants qui aimaient trop et de trop près; à force de sentir, ils ne pouvaient dire. A leur tour, enfin, de parler.

Dans la Suisse allemande, cela s'est passé un peu autrement, je pense. Par la poésie au moins et par la littérature, la Suisse allemande, dès Haller et Gessner, s'est bien plus exprimée elle-même que la Suisse française ne l'a fait encore. Celle-ci a eu Rousseau, sans doute; comment l'oublier? Mais, tout en la peignant, il l'a désertée autant qu'il a pu. Le grand historien helvétique, un des plus grands historiens modernes, le vrai peintre et comme le poëte épique des vieux âges, Jean de Muller, est de cette autre Suisse qui n'a point, entre l'Allemagne et elle, les mêmes barrières de croyances et de purisme que la Suisse française se sent à l'égard de la France. Et ici je me permettrai de blâmer M. Topffer sur un point.

Indépendamment des articles d'art et des piquants chapitres sur le lavis, il en a fourni plusieurs autres à la *Bibliothèque universelle* de Genève, excellent recueil en beaucoup de parties et digne d'une cité qui a produit au début Jean Le Clerc, le second et très-estimable journaliste à côté de Bayle. Mais trop souvent dans ces articles de M. Topffer (2), comme dans la plupart de ceux que la *Bibliothèque universelle* publie sur la littérature, je regrette de trouver la France traitée comme une *nation* étrangère, nos écrivains à la mode pris à parti et entrechoqués, comme on le pourrait faire par delà le détroit. Cette espèce d'opposition, inutile d'abord, est surtout disgracieuse; rien de moins propre à diminuer nos préjugés d'ici. Nous avons du purisme à l'endroit de Genève; on y répond par du puritanisme, et notre purisme va en redoubler de dédain. Une telle polémique, morale par l'intention, mais où il entre pour le détail beaucoup d'inexactitudes, tend à prolonger un état de roideur et de secte, un système de défensive qui ne me paraît point du tout favorable à ce que je désire le plus avec M. Topffer, l'expression libre et poétique de la Suisse par elle-même.

Assez de critique. M. Topffer commença à poindre comme romancier dès 1832, par un charmant opuscule, *la Bibliothèque de mon Oncle,* qui fait aujourd'hui le milieu de l'*Histoire de Jules.* L'année suivante, il publia la première partie du *Presbytère* (3); après quoi il se délecta, non pas, dit-il, à faire des *suites* à ces deux parties, mais à compléter le tableau dont elles étaient pour lui un fragment. *Elisa et Widmer* ne fut même qu'une étude où il s'exerçait à trouver des tons pathétiques pour la fin du *Presbytère*. En 1834, il donna *l'Héritage,* où ces tons

(1) Chap. VIII du IIIe livre du *Traité*.

(2) Quelques-uns ont été recueillis dans un volume de *Nouvelles et Mélanges*. (Genève, Cherbuliez, 1840.)

(3) Aujourd'hui le premier des cinq livres dont se compose ce roman. (*Le Presbytère*, 2 vol. in-8°, 1839.)

touchants, pour être contrariés par une veine bizarre, ne ressortent que mieux. J'indiquerai encore, dans l'intervalle de 1833 à 1840, comme ayant paru à part ou dans la *Bibliothèque universelle*, *la Traversée*, *la Peur*, et quelques petites relations de voyages, *la Vallée de Trient*, *le Grand Saint-Bernard*, *le Lac de Gers*, *le Col d'Anterne* (1). De ces derniers petits récits, j'aime la vérité simple, la grâce rustique et naturelle, la belle humeur et la moquerie sans ironie. D'ordinaire, il y intervient un touriste ridicule, un Anglais gourmé, un Français entreprenant, une jeune fille charmante et qu'on protége, et qu'il faut trop tôt quitter. J'y vois une sorte de protestation modeste et de reprise en action contre les trop spirituelles impressions de voyage et les enjambées de nos grands auteurs, par quelqu'un du terroir, et qui, ayant beaucoup laissé dire, se décide à son tour à raconter. Chaque année en effet, en de certains mois, les voyageurs fondent sur la Suisse de tous les points de l'horizon, comme des volées d'étourneaux qui s'abattent. C'est une manière de transformation civilisée des anciennes invasions barbares : il y a aussi, selon le plus ou moins de talent, les simples pillards et les conquérants. Ils sont jugés les uns et les autres très-justement, très-finement, par les humbles habitants ou *naturels* du lieu (comme dit George Sand), qui souffrent dans leur cœur de ces légèretés de passage, qui s'en affligent pour les objets de leur culte, et qui, entre soi, après, se gaussent des railleurs. M. Topffer répond à ce sentiment local dans ses gouaches franches sans hâblerie et sans pompe.

Chose bien singulière et petite moralité à tirer pour nous chemin faisant! nous autres Français qui, en France et chez nous, distinguons si parfaitement les Gascons et croyons leur fixer leur part, une fois à l'étranger, nous faisons tous un peu l'effet de l'être.

La Peur est un récit minutieux et dramatique d'une impression d'enfance. Agé de sept ans environ, le jeune enfant se promenait en un certain lieu solitaire, et non loin du cimetière de la ville, avec son digne aïeul qui lui servait presque de camarade, comme c'est la coutume des excellents grands-pères, depuis le bonhomme Laërte jusqu'à grand-papa Guérin (2). Mais, au milieu des jeux folâtres et au sortir du bain qu'il prend en s'ébattant dans une petite anse, voilà tout d'un coup qu'à la vue d'un débris, ou, pour parler net, d'une carcasse de cheval étendue sur le sable, l'idée obscure de la mort se pose à lui pour la première fois : un vague frisson l'a saisi pour tout le reste du jour. L'année suivante, son aïeul meurt, et l'enfant, qui suit le convoi sans trop savoir, se retrouve tout ému aux mêmes lieux. Quelques années après encore, vers l'âge de douze ans, sorti de la ville au hasard, sous l'impression d'un chagrin violent et un peu burlesque, d'un précoce dépit amoureux, il se retrouve le soir, seul, dans le même endroit de mystère. Il oublie l'heure; les portes de la ville se ferment, et il est obligé de passer la nuit entière en proie aux terreurs. C'est la description de cette crise, dans toutes ses péripéties, que l'auteur a retracée avec un naturel parfait et comme minute par minute : joli tableau malicieux qui semble pointillé par la plume de Charles Lamb, ou sorti du pinceau d'un maître flamand.

(1) Le tout recueilli dans le volume, déjà cité, de *Nouvelles et Mélanges*. (Genève, 1840.)

(2) Le vieil et célèbre avocat Loisel, retiré à Chevilly, près Villejuif, tout à la fin de ses jours, et n'y ayant pour compagnie que son petit-fils, a fait ce distique charmant :

> Quis civilliacâ lateat si quæris eremo,
> Laertesque senex, Telemachusque puer.

La Traversée rentre dans la donnée d'*Ourika* ou du *Lépreux,* c'est-à-dire dans le roman par *infirmité.* Il s'agit d'un jeune bossu qui a des instincts chevaleresques, des velléités oratoires, qui a surtout des besoins de tendresse et qui souffre de ne pouvoir se faire aimer. Toute la première partie de l'histoire est aussi vraie que touchante et délicate; je hasarderai une seule critique sur la fin. Le petit bossu, dans une traversée qu'il fait aux États-Unis d'Amérique, parvient à se faire remarquer par ses soins auprès d'un passager malade et de sa jeune femme qui va devenir veuve. Arrivé à terre, il continue de les assister. La femme reste sans protecteur; il l'épouse, il devient père, il est heureux; il écrit à son ami de Suisse, confident de ses anciennes douleurs : « Envoyez-moi donc vos bossus, nous leur trouverons femmes.... » Ceci me choque. Ce jeune homme, même guéri de ses regrets, même heureux, ne devrait jamais, ce me semble, plaisanter de la sorte. Il a l'âme fière, chevaleresque. Or, les âmes fières, on l'a justement remarqué, aiment encore moins l'amour et son bonheur, pour ce qu'elles y trouvent que pour ce qu'elles y portent; et l'infirmité inévitable qu'il y porte, et qui l'a humilié si longtemps, devrait lui coûter à rappeler, à nommer, — à moins pourtant qu'il ne soit devenu tout à fait *américain,* ce qui est très-possible, mais ce qui n'en serait pas plus aimable.

On ne saurait croire, hors de Paris, combien nous sommes sensibles au delà de tout, aux plus légers manques de *distinction* à l'extrême surface, et c'est aussi la seule raison (si raison il y a) qui m'empêchera d'oser considérer comme chef-d'œuvre *l'Héritage,* dont l'idée est très-heureuse, et l'exécution souvent fine et toujours franche. Un jeune homme de vingt ans, orphelin, destiné à une immense fortune que lui assure un oncle son parrain, s'ennuie et bâille tout le jour. Il se croit malade par manie, il se fait élégant faute de mieux; sa jeunesse se va perdre dans les futilités, et son âme s'y dessécher, lorsqu'une nuit, allant au bal du Casino, un incendie, qu'il admire d'abord comme pittoresque, le prend au collet sérieusement; il est obligé de faire la chaîne avec ses gants blancs; il s'irrite d'abord, puis la nouveauté de l'émotion le saisit; le dévouement et la fraternité de ces braves gens du peuple lui gagnent le cœur : il a retrouvé la veine humaine, et son égoïsme factice s'évapore. Une jeune fille qu'il aperçoit saisie elle-même par la chaîne, et qu'il reconduit ensuite avec une modestie discrète, achève la guérison. Le voilà amoureux d'une inconnue distinguée et pauvre. Son oncle qui l'apprend, et qui a sur lui d'autres projets, l'en plaisante comme d'une fredaine; puis, le trouvant sérieux, il se fâche et finalement le déshérite. Lui, tout allégé, épouse la jeune fille et trouve le bonheur. On conçoit le charme et le profond de l'idée; mais, dans toute la première partie, le jeune homme, qui est un élégant de là-bas, ne nous paraîtra pas tout à fait tel ici. C'est une affaire d'étiquette et de tailleur peut-être, affaire des plus importantes toutefois pour notre superbe délicatesse. Ce jeune homme parle beaucoup trop de ses *instruments de barbe* (est-ce qu'on se fait la barbe encore?), de son *savon perfectionné,* de son *cure-dent* surtout, et de la *côtelette* qu'il mange. Ce sont des riens; ils font tache pour nous, sans qu'il y ait guère de la faute de l'auteur, qui n'était pas tenu de deviner nos entre-sols de *lions* à la mode, quand il ne peignait qu'un *mirliflor* du quartier.

N'est-ce pas à propos de *l'Héritage* encore, et comme venant aggraver ces élégances qui *retardent,* qu'il m'est permis de noter grammaticalement plusieurs locutions particulières qui se reproduisent assez souvent dans les pages de M. Topffer, et qui semblent appartenir à notre vieille langue surannée? *Je leur bâille contre,*

pour, *je leur bâille au nez*. Et en parlant au valet qui annonce à contre-temps l'oncle parrain : « Imbécille ! j'étais sûr que *tu me le pousserais dessus.* » Molière, dans la scène II du *Mariage forcé,* fait dire à Sganarelle que Géronimo salue, chapeau bas : « *Mettez donc dessus,* s'il vous plaît ; » ce qui signifie : *Couvrez-vous.* Dans l'idiome du canton de Vaud, on dit encore vulgairement *je me suis pensé,* pour *j'ai pensé;* ainsi dans *les Contes et les nouvelles Récréations* attribuées à Bonaventure Despériers, à la nouvelle LXV du tome II, on lit : « Ce régent *se pensa bien* que, pour aller vers une telle dame, il ne falloit pas estre despourveu... » Toutes les locutions singulières du patois genevois ou vaudois sont loin sans doute de pouvoir ainsi s'autoriser par d'authentiques exemples. M. Topffer le sait bien, et en général il fait choix : en vrai disciple de Paul-Louis Courier, il ne va pas toujours aussi couramment qu'il en a l'air. Tous ces mots du cru, ces locutions jusque-là éparses chez lui un peu au hasard, se sont même élevés à l'art véritablement, sous sa plume, dans quelques lettres de *Champin,* l'un des personnages du *Presbytère :* « On y peut voir, dit-il excellemment, ce qu'est notre idiome local parlé dans toute sa nationale pureté, et juger de la difficulté qu'on doit éprouver à se dépouiller, pour écrire purement, de cette multitude d'idiotismes, dont les uns, inusités dans la langue française actuelle, n'en sont pas moins de souche très-française, dont les autres voilent sous une figure expressive le vice de leur origine, dont tous ont pour nos oreilles le caractère du naturel et le charme de l'accoutumance. » Quant à nous pour qui cette *accoutumance* n'existe pas, quelque chose pourtant du charme se retrouve. Est-ce donc le pur caprice d'un palais blasé? Ce que je puis dire, c'est que ces idiotismes, ménagés et bien pétris dans un style simple, me font l'effet d'un pain bis qui sent la noix.

Les idiotismes s'en vont, on est trop heureux de les ressaisir; on l'est surtout de les retrouver autour de soi sans trop d'effort, et de n'avoir qu'à puiser. Ç'a été la situation de M. Topffer. Et quel moment mieux choisi, si on l'avait choisi, pour oser toutes les expériences de couleur et de poésie dans le langage? Je conçois en d'autres temps du scrupule et la nécessité pour l'auteur de se tenir avant tout et de n'opérer qu'avec nuance dans le cercle régulier dessiné ; mais aujourd'hui qu'est-ce? le public d'élite et le cercle, où sont-ils? Je ne vois que des individus épars, une écume de toutes parts bouillonnante, et quelquefois très-brillante en se brisant, qu'on appelle *langue,* et des pirates intitulés *littérateurs* qui font la course. Sauve qui peut dans ce désarroi, et butine qui ose ! C'est le cas pour chacun d'aller son grand ou petit train intrépide; c'est le cas comme pour Montaigne, à la fin du XVIe siècle. Laissons faire les petits Montaigne.

L'*Histoire de Jules* (1) n'est pas plus à analyser que le *Voyage autour de ma Chambre;* elle se divise en trois parties dont le seul inconvénient est d'avoir l'air de recommencer trois fois, mais on y consent volontiers à cause de la simplicité extrême. Les moments d'ailleurs sont différents. Dans le premier livre, intitulé *les Deux Prisonniers,* Jules est un écolier enfant, un adolescent à peine; il aime déjà Lucy. Dans le second moment, qui s'intitule *la Bibliothèque de mon Oncle,* c'est de la jeune juive, si docte et si belle, qu'il est épris mystérieusement ; elle meurt. Dans la troisième partie nommée du nom d'*Henriette,* et où Lucy mariée reparaît agréablement, le jeune homme a grandi; il est artiste et homme ; l'affection sérieuse et moins fleurie aboutit à l'union durable.

Ce sont, on le voit, comme chez Nodier, des souvenirs *romancés* de jeunesse,

(1) Un vol. in-8° ; Genève, 1838.

mais moins *romancés* et avec moins d'habileté. Une certaine lenteur de ton qui se confond ici à la grâce décente, l'honnêteté du cœur intacte avec la malice enjouée de l'esprit, la nature prise à point, respirent dans ces pages aimables : le sens moral qui en ressort tendrait à tuer surtout le grand ennemi en nous, c'est-à-dire la vanité. Dès le début, on voit l'écolier Jules se moquer en espiègle de son précepteur, M. Ratin, lequel a sur le nez une certaine verrue très-singulière; cette verrue nous est racontée au long et décrite avec ses poils follets, ainsi que la lutte fréquente du bon pédant avec la mouche mauvaise qui s'obstine à s'y poser. De là le fou rire de l'écolier, de là les sorties de M. Ratin à tout propos contre le fou rire et contre les immoralités qu'il engendre. « Réfléchissant depuis à cette verrue, dit notre historien, je me suis imaginé que tous les gens susceptibles ont ainsi quelque infirmité physique ou morale, quelque verrue occulte ou visible, qui les prédispose à se croire moqués de leur prochain. » Chez quelques-uns, par une variété de la maladie, au lieu de se croire moquée, la verrue se flatte d'être admirée; elle se rengorge. C'est cette infirmité dans les deux sens que M. Topffer appelle, pour abréger, *le bourgeon,* le faible de vanité d'un chacun; il déduit très-bien cela. Il y voit avec raison le germe de bien des travers et de bien des maux; *être et paraître;* c'est à l'écraser et à l'extirper, ce besoin de faire effet, qu'il croit que consiste le plus fort de la morale : « Chose singulière! au delà de certaines limites, l'effort tourne contre vous; en voulant extirper le bourgeon, c'est un bourgeon que vous reformez à côté; vous dites : Je puis me flatter que je n'ai plus de vanité, et ceci même est une vanité. Aussi, ajoute-t-il, ne pouvant tout faire, j'ai pourvu au plus pressé. Je lui laisse pour amusette mes tableaux, mes livres, en lui interdisant toutefois les préfaces, bien qu'il m'en conseille à chaque fois; mais il est de plus sérieuses choses que j'ai mises à l'abri de ses atteintes. Ce sont mes amitiés d'abord... » Ensuite ce sont ses plaisirs, ses jouissances saines d'homme naturel, d'artiste, le dîner du dimanche sous la treille, le coudoiement du peuple, la source perpétuelle de l'observation vive. « Sous ces feuillages je retrouvais, dit-il, les jeux charmants de l'ombre et de la lumière, des groupes animés, pittoresques, et cette figure humaine où se peignent sous mille traits la joie, l'ivresse, la paix, les longs soucis, l'enfantine gaieté ou la pudique réserve. » Jean-Jacques sentait de même, pauvre grand homme tant dévoré du bourgeon! L'auteur de *Jules* pratique à la Jean-Jacques et à moins de frais la nature et la foule; il y recueille, chemin faisant, une quantité de petits tableaux, qu'il nous rend au vif et qui ont la transparence d'un Teniers ou d'un Ostade. En voulez-vous un échantillon : « A droite, c'est la fontaine où tiennent cour autour de l'eau bleue servantes, mitrons, valets, commères. On s'y dit douceurs au murmure de la seille qui s'emplit.... » Rien que ces quelques mots ainsi jetés, familiers et envieillis, n'est-ce pas déjà harmonie et couleur?

Mais le véritable chef-d'œuvre de M. Topffer, et que j'ai exprès réservé jusqu'ici, me paraît être le premier livre du *Presbytère.* Je dis le premier livre uniquement, parce qu'il a d'abord été publié à part, parce qu'il fait un tout complet, parce qu'il ne nous donne du sujet que la fleur, et que c'est précisément cette *fleur* qui était en question et que l'on contestait à la littérature de Genève. Les livres suivants ont grand mérite encore et intérêt, comme nous le devons dire; mais on s'y enfonce dans le terroir, et ce n'est pas notre affaire, à nous lecteurs toujours pressés et légers.

Genève et la Suisse sont la patrie moderne de l'idylle; au pied des grands monts, dans ces petits jardins un peu pomponnés, on l'y pratique journellement, et cela même était une raison peut-être pour qu'on n'en écrivît point de distinguées. Ce

qu'on est en train de pratiquer et de *vivre*, on ne l'idéalise guère. Il faut être un peu à distance de son modèle pour le peindre. C'est toujours l'histoire de ces amants qui aiment trop pour pouvoir dire. Quoi qu'il en soit, voilà une idylle véritable, née du pays, fille du Salève, et digne de se placer modestement à la suite de toutes celles qui ont fleuri, depuis *Nausicaa*, la première de toutes et la plus divine, jusqu'à *Hermann et Dorothée*.

Charles est auprès d'une mare, à midi, couché, à contempler trois graves personnages paisibles, trois canards endormis et bienheureux. Un malin désir le prend, il lance une pierre dans la mare et réveille du coup les trois heureux troublés. Lui-même, dans sa vie, il va éprouver quelque chose de semblable. Charles rêve, il rêve beaucoup plus depuis quelque temps; il aime Louise, la fille du chantre, et s'il en croit de chers indices, une main donnée et oubliée dans la sienne à une certaine descente de montagne, Louise tout bas le lui rend. Mais le chantre est un homme dur, sévère, impitoyable. Un mot de lui, jeté en un moment de colère, a cruellement appris à Charles qu'il est un *enfant trouvé*. Le pauvre enfant ne s'en était pas douté jusque-là, tant M. Prévère, le digne pasteur, avait été pour lui un bon père. Enfant trouvé peut-il donc prétendre à la main de Louise? C'est ce jour même où Charles rêve près de la mare, et où il vient de troubler les canards avec sa pierre, c'est ce jour-là que l'orage va éclater. M. Prévère paraît à la fenêtre de la cure d'un air pensif; il a résolu d'éloigner Charles pour quelques années, de l'envoyer à la ville chez un ami près de qui le jeune homme pourra continuer ses études et se préparer, si Dieu le permet, aux fonctions du ministère. Avant qu'il ait appelé Charles pour lui signifier le départ, celui-ci, qui semble avoir le pressentiment de quelque explication, s'est dérobé de dessous les yeux de M. Prévère, à la suite de son autre ami le bon chien Dourack, arrivé là tout à propos. En s'approchant du mur qui soutient la terrasse de la cure, à quelques pas de la mare, sous un creux de buisson, il aperçoit le chantre en personne, faisant la sieste et tout au long étendu. Une lettre à demi ployée sort de sa poche; Charles l'a remarquée; une lettre!... De qui cette lettre? Lui-même il a, depuis six mois, ses poches remplies de lettres qu'il écrit sans cesse et qu'il relit solitaire, sans jamais oser les remettre. Si Louise avait écrit, si le chantre avait parlé à M. Prévère, si l'air pensif de M. Prévère se rattachait à cela?... la curiosité le saisit. Il s'approche du chantre endormi et dont le somme tire à sa fin; il rampe autour de lui, il lit déjà, c'est bien de Louise. Mais qu'est-ce? Il est saisi tout d'un coup par un mouvement imprévu, par un *tressaut* (1) du dormeur, il est pris sous lui et ne peut plus s'échapper. Dourak s'en mêle; réveil complet et grande colère du chantre. Bref, il est décidé, après un entretien à la promenade avec M. Prévère, que Charles partira le soir même pour Genève, et qu'il quittera pour longtemps la cure, pour toujours Louise et ses espérances. Mais de nuit, déjà en route, il revient sur ses pas; il veut revoir les lieux encore, épier les derniers bruits du logis, la lumière de Louise s'éteignant. Presque surpris une seconde fois par le chantre soupçonneux qui rôde, il n'a que le temps de se réfugier dans l'église; il s'y laisse enfermer, y passe la nuit, et, accablé de fatigue et d'émotions, s'y endort profondément. Le lendemain, au réveil, c'était dimanche; la foule va venir, il n'est plus l'heure de s'esquiver. Par bonheur, l'orgue (Charles s'en ressouvient à temps) est en réparation

(1) *Tressaut*, comme on dit *soubresaut, sursaut*, mot excellent et de vieille souche que *tressaillement* ne supplée pas.

et ne doit pas jouer ce jour-là ; il s'y cache. La prière commence ; M. Prévère ouvre la Bible et y lit ces mots comme texte du discours qu'il va prêcher : *Quiconque reçoit ce petit enfant en mon nom, il me reçoit.* En effet, le bruit s'était répandu, par la paroisse, du refus du chantre, du départ de Charles ; on plaignait l'un, mais on approuvait l'autre. Le cœur de M. Prévère s'en est brisé, et il s'échappe devant tous en chrétiennes plaintes. Eloquent et miséricordieux sermon durant lequel Louise, avant la fin, est obligée de sortir, qui fait fondre en pleurs tout l'auditoire, et amollit le chantre lui-même et sa dure nature ! Trois jours après, à Genève, Charles, qui s'y est rendu en sortant de sa niche, dès qu'il l'a pu, reçoit du chantre une lettre qu'il faut lire en son idiome natif, et, jointe à la lettre, la montre de famille, gage des fiançailles.

On entrevoit assez sur cette simple esquisse tout un cadre ouvert à une attrayante vérité. Est-il besoin, pour la confirmer, de dire que le fond de ce naturel tableau procède de souvenirs qui appartiennent à la première enfance de l'auteur? La cure, c'est le village de Satigny ; l'original de M. Prévère, du pasteur comme se l'est peint la tendre imagination de l'enfant, a réellement existé ; il existe encore ; c'est, m'assure-t-on, M. Cellérier, aujourd'hui courbé sous les ans et les travaux, le père du recteur actuel de l'Académie, et dont les sermons, plusieurs fois réimprimés, sont bien connus des protestants. Toutefois l'admirable discours de M. Prévère paraît avoir été plutôt inspiré de la manière de Réguis, éloquence simple et mâle, et qui rappelle la belle école française (1). L'exécution générale du style, dans ce que j'appelle l'idylle, reste à la fois naturelle et neuve, pleine de particularités et d'accidents, riche d'accent et de couleur ; c'est un style *dru ;* il sent son paysage. Les quelques taches de diction qu'on y peut surprendre seraient aussi aisées à enlever que des grains de poussière sur le feuillage verdoyant qui entoure la mare.

Les livres suivants du *Presbytère,* qui, à cause de leur spécialité et de leur dimension, ne sauraient s'adresser au gros des lecteurs d'ici, ne gardent pas moins, pour nous autres critiques, un intérêt prolongé et un mérite d'art auquel M. Topffer ne s'était jamais élevé jusque-là. Charles, une fois à Genève, placé dans la maison de M. le pasteur Dervey, où il poursuit ses études, correspond avec Louise, avec M. Prévère, avec le chantre Reybaz. Ceux-ci lui répondent ; les lettres de Louise surtout sont fort jolies et d'une piquante finesse. Un certain Champin, portier de la maison où demeure Charles, renoue avec Reybaz qu'il a connu autrefois, et devient bientôt le mauvais génie du roman. Ce Champin est une figure toute locale, comme qui dirait un ancien *jacobin* de Genève ; moyennant les lettres qu'il lui prête, l'auteur a cherché à représenter le vieil idiome populaire de la cité et de la rue dans tout son caractère, tandis que, par les lettres de Reybaz, il a voulu exprimer la langue des anciens de village, dans les cantons retirés où se conserve un français plus vieilli que celui des villes et plus coloré quelquefois. « Ce serait, dit-il de cette dernière, ma langue naturelle, si on se choisissait sa langue. » Sous cette histoire développée des deux fiancés, il y a donc une étude approfondie de style, si je l'osais dire, tout comme dans *les Fiancés* de Manzoni, auxquels l'auteur a dû plus

(1) Réguis, curé dans le diocèse d'Auxerre et ensuite dans celui de Gap, à une époque peu éloignée de la révolution française. Son nom manque dans toutes nos biographies ; il n'est connu que des protestants. Pour l'énergie et l'onction, il a des parties du grand orateur chrétien. On a réimprimé ses discours en deux volumes (in-8°, Genève, 1829), sous le titre de *la Voix du Pasteur ;* mais, pour les mieux accommoder à l'édification des fidèles réformés, on en a souvent modifié le texte

d'une fois penser; mais c'est le style genevois, tant municipal que rural, qui s'y trouve expressément reproduit dans toutes ses nuances, et cela circonscrit le succès. Il me semble pourtant, dût la proposition d'abord étonner un peu, que, maintenant que l'Académie française entreprend un Dictionnaire *historique* de la langue, ce dépôt de vieux parler cantonal, rassemblé dans *le Presbytère,* pourrait devenir un des fonds à consulter; on en tirerait à coup sûr des remarques utiles sur la fortune et les aventures de certains mots. — Parmi les observations plus ou moins sérieuses que Charles transmet à Louise à travers l'effusion de ses sentiments, il en est qui touchent à des personnages historiques, célèbres dans le pays; je noterai le dîner chez M. Étienne Dumont (lettre LIX). L'intégrité de vénération qui s'attache encore aux hommes méritants de ces contrées, et qui lie les générations les unes aux autres, s'y peint avec de bien profondes et pures couleurs. En lisant ces pages véridiques et me souvenant des objets, je comparais involontairement avec nous. Cela, me disais-je, ne peut se passer, se maintenir de la sorte que dans un ordre de société où cette rapidité dévorante ou futile, cette banalité qu'on appelle la mode ou la gloire, n'a pas flétri et usé les vertus. Ici, aussitôt parvenu à de certaines positions, on fait trop vite le tour de l'espèce; on la connaît trop par tous ses vilains côtés; on ne croit plus en elle, à moins d'avoir un fonds incurable d'illusion ou une intrépidité voulue d'optimisme. La plupart des hommes célèbres en France, s'ils n'y prennent garde, meurent, au moral, dans un véritable état de dilapidation, j'allais dire pis. Là-bas, les choses ont gardé leur proportion encore; les bons côtés ne sont pas trop entamés; la discrétion, le respect de soi-même et des autres, une certaine lenteur à vivre, subsistent et conservent. On peut s'y croire à l'étroit par moments, et trouver que le théâtre ne suffit pas; mais combien cette impression de gêne et à la fois de ressort est préférable à la lassitude des âmes qui sentent qu'elles ne suffisent pas elles-mêmes à leur théâtre et qu'elles s'y dissipent à tous les vents!

J'avais pensé à détacher et à citer encore, pour finir, deux lettres du *Presbytère,* à mon gré délicieuses (VIII et IX), l'une de Charles, l'autre de Louise. Ils se racontent leurs impressions, chacun de leur côté, durant un orage. Que fait Louise à la cure dans ce moment même et sous ces nuages de grêle qui s'amassent? se demandait Charles, une après-midi, accoudé à la fenêtre; et il s'amuse à le supposer et à le décrire. Louise, en réponse, lui raconte ce qu'elle faisait réellement, et où l'orage les a surpris. Différence et concordance gracieuse! Charles, en devinant, s'est trompé, mais de peu; il s'est trompé sur les incidents, non pas sur les sentiments. Puis l'impression de sourire tourne bientôt au sérieux, lorsque, dans une prochaine lettre du chantre, on voit que cet orage, qui n'a servi qu'à nourrir la rêverie des amants, a haché les grains, foudroyé un clocher, tué peut-être un sonneur; on est ramené au côté prosaïque de la vie. Mais je ne fais qu'indiquer ces passages, tout charmants qu'ils soient, pour ne pas tomber moi-même dans l'inconvénient de prolonger. Je renvoie aussi au livre pour le dénoûment final de l'histoire, lequel est trop triste et, à partir d'un certain moment, trop prévu.

En achevant cette lecture d'un auteur chez qui la littérature est née tout entière des habitudes morales et du foyer de la vie, est-ce une conclusion purement critique que je suis tenté d'y rattacher? Irai-je représenter à M. Topffer qu'ayant une fois atteint à l'art, il lui faut tâcher désormais de s'y tenir; que l'inconvénient et la pente pour tout artiste, en avançant, est de se lâcher, surtout quand on manque d'une scène, d'un public sans cesse éveillé et jaloux; qu'il n'est déjà plus dans ce cas lui-même, et que, sans trop retrancher à ses plaisirs, il doit songer pourtant

qu'il a contribué aux nôtres, et que l'œil est sur lui? Oh! non pas; je laisse au *bourgeon,* comme il l'appelle, le soin de lui dire toutes ces choses, de lui en suggérer beaucoup d'autres; et bien plutôt, pour mon propre compte, je revois en idée les lieux, les doux coins de terre tranquilles qui se peignent dans ses écrits; il reste, à qui une fois les a bien connus, un regret de n'y pas toujours vivre. On se demande ce qui y manquerait en effet, à portée de l'amitié discrète, au sein de l'étude suivie, en face de la nature variée et permanente. Il y manquerait bien sans doute de certains petits coins de faubourg, qu'on peut croire, sans flatterie, les plus polis et les mieux éclairés du monde. Mais quoi? dans cette vie, y aurait-il lieu vraiment à la moindre rouille pour l'esprit, pour le goût? Serait-ce jamais le cas au mot de Cicéron du fond de sa Cilicie : *Urbem, urbem, mi Rufe, cole, et in istâ luce vive?* Un peu d'accent peut-être, à la longue, à la fin, marquerait la parole, — un peu d'accent tout au plus, et que nul n'apercevrait. Et qu'importe, si on avait le fond, si on était heureux et sage, si les dissipations de l'âme s'amortissaient? Et je me rappelais ces vers sentis qu'une muse du Léman adressait au noble poëte Mickiewicz, lorsque hier la France le disputait à l'humble canton qui n'avait pas désespéré de le garder :

Dans nos vergers tout devient rêverie,
Vague bonheur que l'on garde à genoux,
Frais souvenir, souci de bergerie.
Clos d'une haie ainsi que la prairie;
Plaisirs du cœur que le cœur seul varie;....
Consolez-vous!

Il a été fort question d'idylle en tout ceci : nous ne pouvions mieux la clore.

SAINTE-BEUVE.

POLITIQUE EXTÉRIEURE.

L'ESPAGNE. — ESPARTERO.

« La dernière révolution, disait il y a quelque temps un journal modéré de Madrid, a commencé par une *conspiration,* et a fini par une *conquête.* » Le mot est juste et peint parfaitement la situation de l'Espagne depuis cette époque. Le mouvement de septembre a été originairement le résultat d'une *conspiration* des exaltés, dans un intérêt de progrès révolutionnaire; il a fini par tourner au profit de la force militaire, représentée par Espartero, et a donné lieu à une véritable *conquête* du pays par l'armée. Depuis l'exclusion de la reine régente, ces deux éléments, le principe révolutionnaire et le principe militaire, se sont fait une guerre sourde, tout en ayant l'air de se partager le pouvoir à l'amiable. Le moment semble venu où cette guerre va éclater et se produire au grand jour. La réunion des cortès nouvellement élues ne permet pas de la dissimuler plus longtemps, et la polémique des journaux de Madrid a déjà donné le signal.

La question de l'organisation de la régence est le champ de bataille. Le duc de la Victoire voudrait être régent unique; les progressistes veulent qu'il y ait trois régents; voilà la question. Si Espartero l'emporte, le pouvoir de fait qu'il exerce depuis six mois devient un pouvoir de droit, il est dominateur suprême, il s'élève encore; si, au contraire, le parti exalté réussit, le temps de la décadence est venu pour le duc, il commence à avoir des égaux, et ne tardera pas à avoir des maîtres. Dans le premier cas, c'est le triomphe d'un ordre quelconque appuyé sur la force matérielle; dans le second, c'est le triomphe pur et simple de la révolution. Les paris sont ouverts de part et d'autre, et les chances sont à peu près égales de chaque côté. Nous ne tarderons pas à savoir quelle aura été la solution, car elle s'accomplit peut-être au moment où nous écrivons.

Quoi qu'il arrive, un fait est acquis aux spectateurs désintéressés comme nous, c'est qu'il a suffi de six mois pour diviser profondément les vainqueurs de septembre. Espartero et les progressistes s'étaient pris réciproquement pour instruments,

ou pour parler plus exactement, Espartero avait laissé renverser la reine par les progressistes, et les progressistes, à leur tour, avaient laissé Espartero s'emparer de l'autorité, et ne leur donner que la seconde part dans le gouvernement. Chacun des deux complices aspire maintenant à abaisser l'autre, en attendant qu'il puisse s'en débarrasser complétement. C'est la marche naturelle et logique de ces sortes d'alliances. Il ne se passe aujourd'hui en Espagne que ce qui se passe partout ailleurs en pareil cas, et ce pays si exceptionnel, si imprévu, ne fait, sous ce rapport, que rentrer dans la règle générale.

La division qui se manifeste aujourd'hui n'est pas nouvelle. Nous l'avons signalée dès le premier jour, et ce n'était pas difficile. Jusqu'à présent tout s'est passé en concessions mutuelles; mais il faut bien finir un jour ou l'autre par s'expliquer. Déjà, depuis plusieurs mois, on a distingué en Espagne, parmi les exaltés, ceux qui étaient partisans du ministère-régence et ceux qui ne l'étaient pas. Les premiers ont reçu le sobriquet de *calzados*, chaussés, parce qu'ils se sont distribué toutes les places à la suite du glorieux prononciamiento, et les autres celui de *descalzos*, déchaussés, parce qu'il ne s'est pas trouvé de places pour eux dans la grande curée. On comprend que les *descalzos*, qui sont restés en dehors, en veulent beaucoup aux *calzados*, qui se sont moqués d'eux, et cette rivalité aurait suffi, à défaut de tout autre motif, pour jeter une grande irritation entre les deux fractions du parti dominant. En Espagne plus encore que partout ailleurs, la guerre aux places est le premier mobile des révolutions.

Du reste, la lutte n'est encore engagée que sous les formes les plus courtoises, et l'insouciante Espagne prélude gaiement aux nouvelles convulsions qui la menacent.

Le journal progressiste par excellence, *l'Eco del Comercio*, s'est déclaré, comme de juste, pour les trois régents; il appelle les partisans de la régence d'un seul les *unitaires*. A leur tour, les modérés, spectateurs ironiques de ce débat, appellent *trinitaires* les partisans de la régence triple. De là des plaisanteries sans fin sur ce nom de *trinitaires*, qui est, comme on sait, celui d'un ordre monastique. Les progressistes, si ennemis des communautés religieuses, prennent, dit-on, les mœurs et jusqu'au nom des moines qu'ils ont chassés; le temps des nouveaux frères, *frailes*, est arrivé, et on se donne à l'abri de cette comparaison pleine licence sur les membres des sociétés secrètes, sur le père Arguelles, le frère Espartero, etc. La fameuse division de *chaussés* et de *déchaussés*, empruntée elle-même aux ordres religieux, s'applique merveilleusement à cette nouvelle qualification des progressistes, et donne lieu à toute sorte de quolibets fort plaisants en Espagne, où la langue est pleine de locutions tirées des habitudes de la vie monastique, et où les jeux de mots populaires contre les *frailes*, contre leurs vices, leur gourmandise, leur orgueil, etc., forment de temps immémorial le fonds de la gaieté nationale.

Le même *Eco del Comercio* donne dans un de ses derniers numéros les raisons les plus amusantes du monde contre la régence unique d'Espartero. « Ce fut, dit ce journal, un hasard très-heureux pour le duc de la Victoire que d'être nommé président du conseil sans ministère déterminé. Si malgré cette situation une si forte animosité s'est déclarée contre lui, que serait-ce s'il avait pris à sa charge une branche quelconque du gouvernement, ce qui l'eût forcé de donner et de retirer des emplois, de décider des questions auxquelles des tiers sont intéressés, de prendre en son nom personnel ces résolutions sur des réformes, des économies, qui ne peuvent manquer de faire des centaines et des milliers de mécontents? Que le

général voie ce qu'on a dit et ce qu'on dit tous les jours de ses collègues à propos de chaque ordre qu'ils donnent, de chaque nomination qu'ils font, et il comprendra ce que c'est que de servir de point de mire à l'opposition juste ou injuste. S'il était régent unique, les ministres trouveraient commode de rejeter toutes leurs erreurs sur la volonté du régent, et il assumerait *tout entière* sur sa tête l'immense responsabilité morale de l'usage si délicat du pouvoir exécutif, dans le cas par exemple où il croirait devoir résister au vœu des cortès, les suspendre, les dissoudre même, prendre enfin les mesures que pourrait exiger la gravité des circonstances. Si au contraire il y a trois régents, et que les deux autres soient des *hommes expérimentés,* versés dans les affaires de politique ou de gouvernement, il sera naturel que la bonne ou mauvaise opposition s'adresse à eux, comme elle s'adresse maintenant aux ministres, en attaquant chacun d'eux dans leurs attributions, et ne se portant que rarement et d'une manière vague sur celui qui préside le ministère-régence. »

Pour bien comprendre la portée de ces conseils donnés à Espartero avec cet inimitable sérieux espagnol qui laisse entrevoir une si mordante moquerie, il faut se rappeler que l'*Eco del Comercio* est rédigé par les principaux moteurs de la révolution de septembre, et qu'il est depuis plusieurs années l'organe avoué des chefs du grand parti progressiste. Ce parti ne veut pas encore se brouiller ouvertement avec Espartero. Moins avancés que les républicains proprement dits, qui attaquent tous les jours le duc de la Victoire avec une extrême violence dans leur journal *l'Ouragan,* les meneurs exaltés, tels que Calatrava, Arguelles, etc., affectent de garder de grands ménagements pour le héros de Bergara et de Morella. Au fond, ils ne le haïssent pas moins, mais ils le craignent et veulent tâter longtemps le terrain avant de se risquer contre lui.

De là ces flatteries hypocrites qui ne trahissent qu'à demi une hostilité implacable.

Cependant, pour qui veut prendre les choses au vrai, ce langage mielleux de *l'Eco del Comercio* est plus insultant peut-être qu'une attaque directe, en ce qu'il aggrave l'agression par l'ironie. On ne peut rien dire en réalité de plus injurieux pour un homme qui est en possession de la domination politique, que de se montrer si empressé à lui épargner le fardeau de la responsabilité. La responsabilité suit le pouvoir, et qui réduit l'une réduit l'autre. Cette prétendue sollicitude n'est d'ailleurs qu'une menace fort intelligible. Quelle est cette presse qui attaquera si vivement Espartero régent unique, si ce n'est *l'Eco del Comercio* lui-même? Qui est-ce qui provoquera cette lutte qu'on semble annoncer entre le régent et les cortès, si ce n'est le parti dont l'*Eco del Comercio* est l'organe? Il est difficile de s'expliquer plus clairement, tout en ménageant les apparences.

De son côté, Espartero recommence les mêmes manéges que lors du pronunciamento de Barcelone. Il est malade, il garde la chambre, il est las et dégoûté du gouvernement; il parle de nouveau de donner sa démission et de se retirer à Logrono, alcade ou non. Il est vrai que les prévenances affectueuses de l'*Eco del Comercio* viennent répondre, un peu trop à propos, à ces déclarations modestes du comte-duc. Mais qui sait? Il y a peut-être plus de vrai dans tout ce jeu qu'on ne croit. Il faut rendre cette justice au duc de la Victoire, que ce n'est pas lui qui a provoqué la crise. Son ambition se contentait parfaitement de la position molle qu'il s'était faite. Il lui importait peu d'exercer le pouvoir réel, pourvu qu'on lui laissât la supériorité nominale. Il a fait tout ce que les exaltés ont voulu; pourquoi le poursuivent-ils encore de leurs exigences?

Malheureusement, il lui devient de jour en jour plus impossible de rester dans ce pompeux repos qu'il affectionne. Il faut absolument qu'il monte ou qu'il descende ; il n'y a pas de milieu. Les exaltés ne s'accommodent plus de ce dictateur fainéant qui les alourdit du poids de sa gloire. Ils veulent marcher enfin, faire un pas de plus, au risque de laisser derrière eux le char de triomphe qu'ils ont traîné jusqu'ici et qui les lasse par sa majestueuse lenteur. Espartero comprend le danger qui le menace, et ne sait comment échapper. C'est ce qui lui fait dire à tout moment qu'il est prêt à quitter les affaires, et nous le croyons de bonne foi quand il le dit; mais il ne tarde pas à voir que toute retraite est impossible à qui est monté si haut, et alors il se jette dans les propos les plus contradictoires. Tantôt il déclare hautement qu'il veut la régence unique et qu'il l'aura ; tantôt il dit qu'il n'aspire nullement à être régent, pourvu qu'on lui laisse le commandement de l'armée; tantôt, enfin, il se montre prêt à transiger et à accepter la régence triple, pourvu qu'on lui donne des collègues de son choix.

Il n'y a pas moyen pour lui de se faire illusion sur le but qu'on se propose d'atteindre en posant le principe d'une triple régence. Une régence à trois, dans un pays constitutionnel, est une absurdité politique. Il tombe sous le sens que l'exercice de l'autorité royale doit être un comme cette autorité elle-même. Triple ou unique, la régence ne gouvernera que par l'intermédiaire de ministres responsables; il est donc complétement inutile que son pouvoir soit partagé. Donner deux collègues à Espartero, c'est tout simplement s'assurer deux voix contre une et le constituer en minorité dans le gouvernement, jusqu'à ce qu'on se croie assez fort pour l'en exclure tout à fait. Il ne peut pas y avoir d'autre motif réel pour cette bizarre invention d'une triple régence. Cependant le choix des personnes qu'on a d'abord voulu faire entrer dans la régence était plus significatif encore, et il est possible au duc de se rattacher à l'exclusion de ces choix pour se donner un petit avantage apparent. L'un était Arguelles, le *vieillard divin*, le représentant obstiné des idées de 1812, l'homme qui n'a rien appris ni rien oublié dans les troubles qui ont désolé son pays depuis trente ans; l'autre était, dit-on, l'ancien et intime ami d'Arguelles, le ministre actuel de la justice, Gomez Becerra, si connu par la violence étroite de ses opinions. Le véritable chef des progressistes, l'ennemi juré d'Espartero depuis qu'il a été renversé par lui, M. Calatrava, ne paraissait pas encore, mais il tenait tous les fils de l'intrigue, et se réservait évidemment pour le cas où il y aurait plus tard un nouveau régent à mettre à la place de l'un des trois, on devine lequel.

En acceptant la triple régence, mais en repoussant MM. Arguelles et Gomez Becerra, Espartero peut encore gagner du temps, et il est probable par cela seul que ce sera le parti qu'il prendra en définitive. S'il en est ainsi, il est encore plus probable que les exaltés consentiront provisoirement à ce terme moyen qui serait pour eux un succès suffisant pour commencer. En demandant davantage, ils risqueraient de pousser à bout Espartero, qui est encore, après tout, à la tête de deux cent mille hommes. S'ils parvenaient pour cette fois à le réduire au tiers de l'autorité suprême, ils devraient se tenir pour très-satisfaits. Le reste de la tactique qu'ils suivraient sans doute ensuite serait facile à prévoir. Quels que fussent les deux autres co-régents, il serait toujours possible de les effrayer ou de les séduire plus tard. Puis il y aurait plus d'un moyen d'attaquer encore la position d'Espartero : on pourrait par exemple soulever dans quelque temps la question de savoir si un régent peut constitutionnellement avoir le commandement de l'armée. Les arguments ne manqueraient pas pour soutenir le contraire, car le contraire est évi-

demment la vraie doctrine constitutionnelle. Or, si le commandement de l'armée était jamais retiré au duc de la Victoire, tout serait dit. Il ne descend plus alors, il tombe.

Dans le cas où il n'y aurait pas de transaction, il sera bien difficile à Espartero d'enlever la régence unique. Au sein des cortès, la question paraît perdue pour lui. Le parti de l'*Eco del Comercio* l'a emporté partout dans le simulacre d'élections qui vient d'avoir lieu. Une assemblée préparatoire des membres des nouvelles cortès s'est réunie récemment; sur soixante-trois votants, il n'y a eu que *deux* voix pour la régence d'un seul; la presse de Madrid, à l'exception d'un seul journal, *El Castellano,* qui est sous l'influence du comte-duc, a pris parti pour la régence triple. Le ministère lui-même est de connivence avec les exaltés contre son chef. Espartero ne peut mettre son espoir que dans l'armée; avec l'armée, il peut encore faire violence aux votes, ou, en cas de résistance, fermer à clef la porte des cortès, comme Cromwell; l'osera-t-il? on peut en douter. Il a fait venir environ cinquante mille hommes autour de Madrid, et il a donné le commandement de cette armée à un général nommé Roncali, qui ne cache pas ses sympathies pour les opinions absolutistes. Au premier abord, cette démonstration paraît décisive; il n'en est rien. Après avoir frappé ce grand coup, le généralissime est retombé dans son inertie ; il a hésité.

Voici un exemple qui suffira pour donner une idée de ses irrésolutions. Une grande revue des troupes avait été annoncée; le bruit se répandit à Madrid que l'intention d'Espartero était de se faire proclamer régent unique dans cette revue: un journal exprima ces inquiétudes : la revue n'a pas eu lieu. Ce fait est grave; il montre combien tous les esprits sont préoccupés de la crise qui se prépare; Espartero seul travaille à l'écarter. Enlacé à son tour dans les ruses de ces conspirateurs adroits qui avaient su entourer la reine de difficultés inextricables, il a fait venir de Paris son ambassadeur auprès de la cour des Tuileries, M. Olozaga, pour l'aider à se dégager des dédales parlementaires. M. Olozaga est certainement un homme fin, spirituel et délié, mais il est probable qu'il ne parviendra que pour un temps à éluder la difficulté. M. Olozaga est *calzado;* il est de ceux à qui les *descalzos* ne pardonnent pas. Le fatal génie de l'anarchie est déchaîné sur l'Espagne; il n'y a que la force matérielle qui puisse désormais l'arrêter.

Tôt au tard il faudra qu'Espartero périsse, ou qu'il en vienne, quoi qu'il en aie, sinon à un 18 brumaire, du moins à quelque chose d'approchant. Il n'est pas absolument nécessaire qu'il aille jusqu'au bout; mais il faut de toute nécessité qu'on l'y croie résolu. L'intimidation seule peut le sauver. S'il n'est pas redouté, il sera plus que faible, il sera ridicule. On commence déjà à se permettre toute sorte de mauvaises plaisanteries sur son compte. Un petit journal *el Trueno*, a pris pour vignette de son titre un escamoteur habillé en Maure, avec d'énormes pistolets à sa ceinture, et tenant en main deux gobelets avec ces mots : *Sous l'un était le trône, sous l'autre la constitution; vous voyez, messieurs, qu'il n'y a plus rien*. Et cette épigramme est encore une des plus innocentes de celles qui se multiplient de jour en jour contre ce victorieux jadis si respecté. Les hardiesses qu'on prend de tous côtés avec lui, après les hommages universels dont on l'a entouré, rappellent involontairement la fable des *Grenouilles :*

> Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique;
> Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant,

Que la gent marécageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de longtemps regarder au visage
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
Or, c'était un soliveau,
De qui la gravité fit peur à la première,
Qui de le voir s'aventurant
Osa bien quitter sa tanière;
Elle approcha, mais en tremblant;
Une autre la suivit, une autre en fit autant;
Il en vint une fourmilière;
Et leur troupe à la fin se rendit familière,
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi;
Le bon sire le souffre et se tient toujours coi.

Nous savons qu'il ne faut pas s'y fier. Le *soliveau* pourrait bien remuer au moment où l'on y pensera le moins, et dans ce cas bien des *grenouilles* prendraient la fuite, au moins pour quelque temps. Dans un des derniers conseils des ministres, M. Cortina, ministre de l'intérieur, et M. Gomez Becerra, ministre de la justice, discutaient très-vivement sur la question de la régence. Le premier se déclarait pour la régence d'un seul, le second pour le principe de la régence à trois. Espartero les interrompit, dit-on, pour leur dire d'un ton fort net que toutes ces querelles étaient oiseuses, et qu'il lui importait peu d'être seul ou en tiers dans la régence, ou même de n'y être pas du tout. Cette déclaration sent un peu son César, elle montre qu'Espartero a par moments la tentation de se mettre au-dessus des lois; mais une disposition si vigoureuse dure peu, et il y a déjà bien du temps perdu. En se laissant discuter, le duc de la Victoire se laisse enlever pièce à pièce sa force morale.

On sait d'ailleurs comment procèdent les révolutionnaires. Si Madrid est trop bien gardé pour qu'ils y puissent tenter quelque coup, ils provoquent des juntes dans les provinces, et ne soulèvent la capitale que quand tout le pays est soulevé autour d'eux. Déjà quelques symptômes d'une insurrection prochaine se font sentir sur quelques points. Si Espartero se borne à attendre, s'il ne prend pas l'initiative, il court grand risque d'être prévenu.

Aussi bien le jeu actuel, quelque doucereux qu'il soit encore, semble quelquefois près de devenir sérieux, et on ne se borne pas toujours à des plaisanteries. L'Espagne est un pays où le rire est près du sang; Espartero peut entendre tous les jours ce terrible refrain populaire qu'on chante au café *Nuevo*, rendez-vous des hommes d'action du parti exalté :

Dos veces duque
Duque de nada,
Ha de sucerder te
Lo que a Quesada.

« Deux fois duc, duc de rien du tout, il t'arrivera ce qui est arrivé à Quesada. »

Ce qu'il y a de plus frappant dans tout ce conflit, c'est l'indifférence véritablement incroyable du public espagnol pour *unitaires* et *trinitaires*, *calzados* et *des-*

calzos également. Non-seulement les quatre cinquièmes des électeurs ont dédaigné de prendre part aux élections générales, mais les conversations ne roulent que très-accidentellement, à Madrid même, sur ce qui concerne la politique; on dirait qu'il s'agit des affaires de quelque pays lointain et à demi inconnu. L'ouverture des cortès a eu lieu sans aucune solennité; Espartero boudait et n'y est pas venu; la jeune reine non plus n'y a pas assisté. La *Gazette* officielle loue le *silence respectueux* que le peuple a gardé ; on sait ce que signifie le silence en pareil cas. Pour quelques-uns, c'est de la tristesse; pour la plupart, c'est de l'incrédulité. La ville de Madrid, ou, pour parler comme les Espagnols, la *cour* de Madrid, *esta corte,* est veuve de la monarchie; elle ne comprend pas de cérémonies politiques où elle ne voit pas de roi.

Maintenant la France doit-elle faire des vœux pour le succès d'Espartero? Nous ne le croyons pas, quoi qu'on en ait dit. Sans doute la nomination d'un régent unique serait un retour tel quel vers les idées d'ordre. Le duc de la Victoire s'est montré d'ailleurs, depuis quelque temps, moins disposé à prêter l'oreille au parti anglais, qui s'unit de plus en plus aux anarchistes. Mais qu'importe que cet homme ait aujourd'hui quelque velléité de retourner sur ses pas? D'abord, il réussirait pour le moment, même à se faire nommer régent unique, que ce ne pourrait être pour longtemps, et la France en serait encore une fois pour ses sympathies perdues. Ensuite, ce serait un triste succès que celui-là, et la consécration d'un état bâtard qui ne profiterait à personne. Puisque l'Espagne est destinée à boire jusqu'à la lie l'amer breuvage des révolutions, qu'elle arrive au plus vite au fond du vase. Elle ne se retournera qu'avec plus de promptitude et d'énergie vers les seules doctrines qui puissent lui convenir, les doctrines de monarchie tempérée dont elle n'a pas voulu. Tout palliatif ne pourrait avoir d'autre résultat que d'atténuer ou de détruire le salutaire effet de l'expérience qu'elle fait aujourd'hui.

Le triomphe définitif d'Espartero serait immoral. Il viendrait à l'appui de ces idées perverses sur la légitimité du succès qui sont depuis quelque temps en faveur dans le monde. Ce n'est pas tout que de réussir; il faut encore réussir par des moyens honnêtes. La conduite du comte-duc envers la reine Christine est impardonnable. Il ne peut pas être permis de se jouer ainsi des mots les plus sacrés. Quand on a trahi successivement tous les partis, on doit être successivement abandonné par tous. La France surtout serait trop généreuse d'oublier les torts qu'Espartero a eus envers elle. Ce ne sont pas quelques cajoleries plus ou moins sincères de M. Olozaga qui peuvent nous faire passer sur les propos insolents de Barcelone et sur les cris de mort encouragés dans cette ville contre les Français. La France a des amis en Espagne, des amis véritables, les modérés, qui sont maintenant en dehors de ce qui se passe; elle se doit à eux, et sa seule politique est de leur être fidèle dans la mauvaise fortune comme dans la bonne.

Encore si Espartero avait eu quelque raison spécieuse pour se montrer si hostile à notre pays, nous dirions qu'il devait être Espagnol avant tout, et nous serions loin de lui faire un reproche de s'être montré bon patriote. Mais l'intérêt évident de la France est que l'Espagne soit grande, forte et bien gouvernée, pour que les deux pays puissent se servir au besoin de point d'appui contre le nord de l'Europe; la France n'a rendu que des services au gouvernement d'Isabelle et à Espartero tout le premier, qu'elle a successivement débarrassé de don Carlos et de Cabrera; la France enfin n'a pas de traité de commerce à imposer à l'Espagne, de contrebande en grand à y entretenir, et l'anarchie de la Péninsule ne peut que lui être

dangereuse et non profitable. Il ne peut donc y avoir dans le cœur de tout bon Espagnol que de l'affection pour la France, et c'est ce que nous n'avons pas trouvé dans Espartero. Qu'il recherche encore les sympathies des Anglais, ces éternels ennemis de la prospérité de son pays, puisqu'il les a préférées aux nôtres, mais qu'il ne compte jamais sur nous qu'il a méconnus et insultés.

Nous concevrions d'ailleurs qu'on pût hésiter un moment sur la nature des sentiments que doit exciter la situation du duc de la Victoire, s'il présentait quelques garanties sérieuses pour faire un jour le bien de l'Espagne; mais, de bonne foi, peut-on conserver encore la moindre illusion sur ce point? Une usurpation comme la sienne ne peut être excusée que lorsqu'elle est suivie de grands services rendus à l'État. Bonaparte et Cromwell, ses deux modèles, ont marqué les premiers jours de leur règne par de grandes choses. Lui, depuis six mois entiers qu'il est investi de la dictature, qu'a-t-il fait? Rien, absolument rien. Au contraire, l'état de l'Espagne est dix fois pire aujourd'hui qu'au mois de septembre dernier, tandis qu'il a suffi de moins de temps au premier consul pour rétablir l'ordre au dedans et fonder la grandeur de la France au dehors.

Espartero n'a eu qu'une pensée depuis qu'il est le maître, c'est la conservation d'un état militaire écrasant et inutile. Tant que la guerre civile a duré, on conçoit que l'Espagne se soit épuisée pour entretenir son armée sur un pied formidable, quoique ce soit encore beaucoup que deux cent mille hommes pour arriver à signer la convention de Bergara et pour bloquer un an entier les misérables forteresses de Cabrera. Mais depuis qu'il n'y a plus de combats à soutenir, à quoi bon ce chiffre énorme de troupes, le plus considérable sans comparaison que l'Espagne ait jamais eu? Si le généralissime avait mis à exécution les projets de conquête qu'il a eus successivement sur le Roussillon et sur le Portugal, passe encore; mais cette puissante armée ne sert absolument qu'à garder la personne de son chef, et elle absorbe bien au delà de tous les revenus publics. Une nation a pourtant autre chose à faire que de cultiver les lauriers d'un général heureux.

Toutes ces forces font-elles au moins respecter la propriété, l'ordre public, la sécurité des personnes? Pas le moins du monde. Nous avons déjà dit dans quel état l'Espagne se trouvait sous ce rapport. Le tableau que nous en avons donné est toujours vrai et se charge de jour en jour de nouvelles ombres. Des bandes carlistes ont recommencé à paraître dans le Maestrazgo et sur d'autres points. Les vols à main armée et les déprédations de toute sorte se multiplient dans les provinces d'une manière effrayante. A Carthagène, la populace a donné un charivari à l'alcade et a cassé ses vitres; la troupe n'a pas bougé. A Valence, la multitude s'est opposée à l'exécution d'un décret de la régence portant que tout habitant fournirait un état exact de sa fortune. L'ayuntamiento a adressé immédiatement une représentation à la régence pour lui demander de ne pas exiger l'exécution de ce décret. Et veut-on savoir dans quelles circonstances cette représentation a été décidée? Voici le fait, et il est curieux.

Un attroupement considérable était réuni en plein jour sur la place de l'église Notre-Dame des Abandonnés. Un homme en est sorti, portant une chaise sur laquelle il est monté, et il a affiché publiquement sur la façade de l'église le placard suivant : « *Ordre du peuple à tous les habitants de cette ville et à ceux du dehors, aux nationaux de la banlieue et aux compatriotes.* Il est défendu, sous peine de mort, de remettre à quelque autorité que ce soit ni argent, ni papier destiné à payer des contributions. Compagnons, nous n'avons rien à craindre : le

peuple est libre! Nous devons tous mourir pour la liberté! Tirez l'épée contre quiconque voudrait interrompre notre marche; ne nous laissons plus gouverner sous le nom menteur de nationalité. Vive la république! meurent la régence et tous les fonctionnaires publics! Celui qui arrachera ce placard sera assassiné. Compagnons! révolution! » Signé, *Un Patriote*, et pour insignes, deux têtes de mort.

Le lendemain, au départ du courrier, ce placard n'avait pas encore été arraché. Il y est peut-être encore. Est-ce là un état régulier? Et que fait l'armée, puisqu'elle ne réprime pas de pareilles scènes?

La situation des finances est ce qu'elle doit être au milieu de tout ce désordre. Beaucoup de contribuables exécutent les injonctions du placard de Valence, et refusent de payer les impôts. La contrebande anglaise est organisée sur une échelle si gigantesque, que le gouvernement s'est cru forcé de prendre des mesures contre elle à Xérès; mais la population a pris les armes, et le gouvernement a cédé. Il n'y a en ce moment d'employés payés dans toute la Péninsule, que ceux qui se paient de leurs propres mains, sur le peu de taxes qu'ils perçoivent; l'armée elle-même commence à manquer de tout. Pendant quelque temps, les troupes ont assuré leur solde en s'emparant, par la force, des caisses publiques; mais cette ressource est épuisée : les caisses sont vides. Dans plusieurs régiments, les officiers sont obligés, pour ne pas mourir de faim, de manger à la gamelle, et quelquefois de prendre les rations des soldats, qui se tirent alors d'affaire comme ils peuvent. Le ministre des finances, M. Gamboa, a donné sa démission de découragement; son successeur provisoire, M. Ferrer, vient de convoquer une réunion de capitalistes pour leur demander à emprunter huit à dix millions, en anticipant les revenus de l'île de Cuba; il n'a encore rien obtenu.

Comme si ce n'était pas assez de cette désorganisation générale, le ministère-régence s'est créé bénévolement de nouveaux embarras, en compliquant la question politique par la question religieuse. Nous avons déjà parlé de l'exil du vice-régent de la nonciature apostolique; ce que nous avions prévu à ce sujet est arrivé. Le pape a répondu à l'acte de persécution du gouvernement espagnol par une de ces armes spirituelles qui sont encore si redoutables, une simple allocution comme celle qui vient de faire reculer le roi de Prusse dans toute sa puissance. Cette allocution est arrivée à Madrid au moment de l'ouverture des cortès, et y a produit une sensation extraordinaire. Le public espagnol, qui s'intéresse peu à la politique, s'est ému à la voix du vénérable chef de la chrétienté. Les journaux exaltés attaquent l'allocution avec une violence inouïe, qui n'est qu'une preuve de plus de l'impression qu'elle a produite; la terrible accusation de schisme et d'hérésie fait son chemin, et tous les cœurs catholiques s'ulcèrent de plus en plus.

Et c'est sur la tête de l'homme qui a mis son pays dans un pareil état que nous désirerions voir se maintenir l'autorité! Mais il ne fera de cette autorité que l'usage qu'il en a déjà fait, en supposant même qu'on la lui laisse, et que les Van-Halen les San-Miguel, les Lorenzo, les Linage, tous ces militaires anarchistes qu'il a eu la folie d'élever aux plus hauts emplois, ne brisent pas bientôt son épée entre ses mains. Jamais homme n'a eu plus belle et plus facile mission à remplir. Il n'avait besoin ni de talent ni d'activité pour devenir un des héros les plus illustres; il n'avait qu'à faire son devoir. Quand la reine Christine est venue généreusement mettre sa fille sous sa garde, il était en possession d'un pouvoir immense. Il n'avait qu'un mot à dire pour fonder un gouvernement, et il aurait vieilli ensuite, chargé d'honneurs, dominateur superbe et inactif, comme il aime à l'être, dans une situation plus

haute encore que celle de lord Wellington en Angleterre. Il n'a pas su le vouloir; habitué à gagner au jeu, il a dissipé sans compter cette magnifique fortune que le hasard lui avait faite. Que sa destinée s'accomplisse maintenant, et qu'il recueille ce qu'il a semé.

Sans doute, il laissera un vide immense en Espagne, dès qu'il n'occupera plus le devant de la scène. Autant il eût été aisé de tout organiser à l'abri de son nom, autant il deviendra difficile d'établir un peu d'ordre dans l'Etat, quand ce dernier point d'appui n'existera plus. Mais qu'y faire? Quand ce qui eût été puissant pour le bien ne sert que pour le mal, il serait insensé de ne pas savoir s'en passer. Premier sujet du trône, Espartero eût été le bienfaiteur de l'Espagne; usurpateur, il n'est qu'un fléau. Ce qu'il y a de passif dans son caractère eût été utile au second rang, et ne peut être que funeste au premier. Il faut en prendre son parti.

Espérons d'ailleurs que, quand même les saturnales progressistes dureraient encore longtemps, il ne sera pas impossible de réunir plus tard quelques éléments d'ordre en Espagne. Un fait s'accomplit en ce moment qui permet de concevoir quelque pensée d'avenir, c'est l'union définitive du parti fueriste des provinces basques avec le parti modéré. Dans tout le reste de la Péninsule, les modérés ont refusé de prendre part aux élections. Les seuls candidats de cette couleur qui aient été élus l'ont été par les provinces basques, et ils y ont réuni l'unanimité des voix. Les griefs de ces provinces contre le gouvernement actuel ne sont pas moindres que ceux des modérés. Après leur avoir garanti solennellement leur liberté par le traité de Bergara, Espartero la laisse détruire impunément. Les juntes de Biscaye vont bientôt se réunir sous l'arbre de Guernica pour protester contre cette violation de la foi jurée. Les chefs du parti fueriste et ceux du parti modéré sont en rapport constant et s'entendent parfaitement pour la direction à donner à la résistance. Il en est à peu près de même de toute la portion éclairée de l'ancien parti carliste. Plus le désordre actuel se prolongera, et plus il y aura de chances pour qu'il se forme enfin un grand parti de gouvernement.

Il y a plus. Toute la fantasmagorie révolutionnaire de ces dernières années n'a pas sensiblement altéré le fonds des mœurs, qui sont restées monarchiques et catholiques. L'agitation n'est qu'à la surface. On jugera de cette permanence des mœurs au milieu des fluctuations politiques par l'exemple suivant. M. Ferrer l'ancien président de la junte de Madrid, maintenant vice-président du conseil des ministres, est un des coryphées les plus avancés du prétendu parti démocratique. Dès qu'il a su qu'Espartero prétendait à être régent unique, il a pensé, avec juste raison, qu'il ne resterait pas longtemps ministre si Espartero l'emportait. Qu'a-t-il fait alors? Il s'est donné à lui-même comme dédommagement un titre de Castille. Il est maintenant marquis de Casa-Ferrer, vicomte de Douro, ou quelque chose de pareil. Avec de tels démagogues, il y a toujours de la ressource pour les idées monarchiques. ....

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mars 1841.

La chambre des pairs est tout occupée, depuis huit jours, du projet de loi sur les fortifications de Paris. La presse quotidienne a assez fait connaître et les noms des nombreux orateurs qui se sont succédé à la tribune, et la valeur relative de leurs discours. Nous n'y reviendrons pas.

Si la discussion a paru plus d'une fois se traîner terre à terre, elle s'est, en revanche, élevée à plusieurs reprises aux plus hautes considérations, et sous le point de vue politique, et sous le point de vue militaire.

Sans vouloir rentrer ici dans le fond d'une question que nous avons si souvent examinée et qui nous paraît désormais épuisée pour tout le monde, nous ne pouvons pas ne pas faire remarquer l'insistance, souvent habile, des opposants sur trois arguments en particulier.

Les fortifications de Paris sont l'œuvre du ministère du 1er mars.

Les fortifications de Paris sont destinées à nous rassurer contre des craintes chimériques. Paris ne peut être attaqué que par une grande coalition; les coalitions sont désormais impossibles.

Cette garantie inutile contre un danger imaginaire nous coûterait des sommes énormes; c'est une dépense folle qui portera le trouble dans nos finances, et appauvrira les sources de la prospérité nationale.

La combinaison de ces trois arguments est ingénieuse.

Par le premier, on a essayé de mettre en branle les passions politiques de l'assemblée.

Le second était destiné à calmer les alarmes du sentiment national.

Avec le troisième, on essayait de gagner les suffrages des promoteurs ardents, et nombreux aujourd'hui, des intérêts matériels.

La discussion nous paraît avoir fait justice de ces trois arguments, et d'ailleurs la réflexion pouvait facilement suppléer aux lacunes de la délibération.

L'amour du combat, l'envie de vaincre peut seul expliquer l'insistance qu'on a mise à présenter le projet comme étant exclusivement l'œuvre du 1er mars; car, si cela était, il faudrait en conclure que ce ministère a toujours la majorité, et une forte majorité dans la chambre des députés, et probablement il faudrait aussi en conclure demain que la majorité ne lui manque pas non plus à la chambre des pairs. Cepen-

dant, que diraient ces mêmes orateurs, si la loi étant adoptée, on songeait à réaliser cette conséquence, et à rappeler aux affaires le 1er mars? Ils seraient les premiers à s'écrier que ce n'est pas là le sens du vote des chambres, que c'est au 29 octobre que la loi a été accordée, que c'est à son influence qu'est due la majorité acquise au projet. *E sempre bene.*

Un orateur ingénieux a été jusqu'à dire que le ministère n'a présenté le projet de loi que dans le but de justifier et de mettre à l'abri de toutes attaques le cabinet du 1er mars. Oh prodige! qui se serait douté de tant de vertu chrétienne dans l'âme de messieurs les ministres? Vous représentez-vous M. le maréchal Soult et M. Guizot venant, sans conviction, demander à la France de dépenser 150 millions, et si on en croit les opposants, 500 ou 600 millions, et cela, pour épargner à M. Thiers et à M. Cubières quelque petit chagrin, pour que personne ne puisse les critiquer, les chicaner, les accuser d'avoir commis une faute, et commencé une folie!

Il faut pourtant le dire : cela n'est pas sérieux. Il n'y a de sérieux, il n'y a de vrai que la conséquence directement contraire à celle qu'on a voulu tirer de ces faits. La pensée première appartient au 1er mars; il avait même mis la main à l'œuvre. Sans crédit ouvert, avant de convoquer les chambres, il avait franchement engagé sa responsabilité. Le 1er mars se retire; le 29 octobre le remplace, en professant une autre politique, en blâmant, à tort ou à raison, sur plusieurs points, la politique de ses prédécesseurs; des explications vives, aigres, pénibles, agitent pendant plusieurs jours la tribune nationale, lors de la discussion de l'adresse, et cependant le nouveau ministère accepte le fait des fortifications; il en accepte le système; il le fait sien; il le présente aux chambres; il le défend avec énergie, avec talent, avec insistance; que faut-il en conclure, lorsqu'au lieu de faire de l'esprit, on veut bien se contenter du bon sens? Que de tous les projets présentés par le 29 octobre, il n'en est pas un seul qui soit plus que le projet des fortifications l'expression d'une conviction irrésistible, d'une persuasion qui domine toutes les questions politiques, toutes les faiblesses de l'humanité. A qui fera-t-on croire que le cabinet du 29 octobre n'eût pas été heureux de pouvoir dire au pays : M. Thiers voulait une garantie contre des craintes chimériques; il voulait, par un caprice militaire, dilapider nos finances, faire reculer notre industrie, paralyser notre prospérité; il a abusé du pouvoir ministériel, puisé sans nécessité et sans crédits législatifs dans le trésor public; nous ne pouvons pas couvrir ces actes, assumer cette responsabilité; notre politique n'est pas la sienne; les chambres jugeront entre nous. Ce ne sont pas des murailles dont notre courage et notre politique n'ont que faire, ce sont des chemins de fer, des quais, des ponts, des bateaux à vapeur que nous nous proposons de donner à la France.

Certes, il y aurait eu là de quoi tenter un cabinet nouveau, qui ne venait pas recueillir la succession d'un mort, mais prendre la place d'un vivant. Il était séduisant de pouvoir dire de prime-abord : Entre nos prédécesseurs et nous, il y a déjà une première économie de 150 millions.

Croyez-vous que cette tentation ne se soit jamais présentée à l'esprit de messieurs les ministres? Non, leur mérite n'est point de ne pas l'avoir éprouvée, mais d'y avoir résisté; ce n'est pas d'avoir fait une chose agréable à M. Thiers, mais d'avoir préféré à un échec politique de M. Thiers une chose utile au pays, d'avoir voulu une grande mesure nationale, quand même l'initiative et le commencement d'exécution appartenaient au cabinet du 1er mars. A lui cet honneur, à lui ce courage. Mais ce n'est pas un moindre honneur d'avoir surmonté toute répugnance poli-

tique, ce n'est pas un moindre courage d'avoir hautement fait sienne la pensée de l'administration qu'on remplaçait, d'avoir livré bataille sur ce terrain à ses propres amis, essuyé leur colère, et résisté à leurs attaques en empruntant des combattants et des armes dans les rangs de ses adversaires politiques.

La preuve que la mesure est excellente, c'est que M. Thiers et M. Guizot l'ont également voulue, qu'ils l'ont, l'un et l'autre, défendue sans restriction, avec la même énergie et la même persévérance; que, venant de côtés différents, n'arborant plus le même drapeau, ils se sont rencontrés et donné la main malgré eux sur ce terrain. Ce n'est donc pas un terrain arbitrairement choisi. C'est la vérité, c'est la force des choses qui les y ont amenés, non *parce que,* mais *quoique.*

Au surplus, il s'est trouvé à la chambre des pairs plusieurs orateurs qui, sans appartenir aux opinions du 1er mars, ont cependant rendu hautement justice au courage politique de ce cabinet; courage, il est juste de le reconnaître, auquel nous devons en grande partie les fortifications de la capitale.

On a dit que c'est toujours dans les moments de crise que le projet de fortifier Paris avait été reproduit, mais qu'une fois le danger disparu, tout avait été suspendu et abandonné. Je le crois bien. C'est la nature humaine, c'est un des mauvais côtés de la nature humaine. *Passato il pericolo, gabbato il santo.* Est-ce à dire qu'il faille se faire de cette déplorable insouciance un argument contre l'utilité d'une grande mesure de précaution? Là est précisément l'honneur, le mérite du cabinet du 1er mars. C'est d'avoir saisi un moment de crise, un soulèvement de l'opinion publique, non pour disserter, mais pour décider, et mieux encore, pour faire ce qui aurait dû exister depuis vingt ans.

Quant à la question des coalitions, empressons-nous de reconnaître que ceux des orateurs qui l'ont traitée *ex professo* ont seuls pénétré jusqu'au fond même du sujet qui était en discussion. Qui ne sait qu'une coalition, qu'une puissante coalition pourrait seule, par les vicissitudes et la guerre, pousser une grande armée jusqu'aux environs de Paris? Ainsi, soutenir qu'aujourd'hui une coalition contre nous est impossible, c'était, qu'on nous passe l'expression, prendre le taureau par les cornes et vouloir le renverser d'un seul coup. La tentative était franche et noble. Pouvait-elle être accomplie?

Tout a été dit sur cette grande question par le premier des orateurs inscrits en faveur du projet.

Une coalition est toujours possible, car la France, Dieu merci, ne cessera pas d'être grande, forte, redoutable, un foyer brillant de civilisation et de lumière, une école pratique de ces grands principes sociaux et politiques qu'elle a laborieusement préparés et vaillamment conquis par deux révolutions et par une lutte de cinquante ans; bref, la France ne cessera pas d'être, aux yeux des peuples, digne d'admiration et d'envie; elle ne cessera pas d'attirer sur elle les regards soupçonneux, cupides, jaloux, des gouvernements qui redoutent notre industrie et nos idées, notre puissance et notre prospérité.

« Soyons sages. » Grand Dieu! nous sommes sages, très-sages, éminemment sages. Ce n'est pas à nous qu'il faut prêcher la sagesse, c'est à nos voisins. Ce n'est pas nous qui tirons le canon en Orient au risque de mettre le monde en conflagration; ce n'est pas nous qui entretenons à Constantinople un boute-feu, une sorte de maniaque, conspirant jour et nuit contre la paix du monde; ce n'est pas nous qui signons, ainsi que l'ont fait la Prusse et l'Autriche au 15 juillet, un traité aventureux, et cela, sans autre vue, sans autre intérêt que celui de jouer le rôle de

coalisés, et de se traîner à la remorque de l'Angleterre et de la Russie dans une route où la France n'était pas.

Les coalitions sont impossibles! — Il s'en est fait une hier, des plus déraisonnables, des plus contraires aux vrais intérêts de la moitié au moins des coalisés. Si la France eût été quelque peu moins prudente, quelque peu moins résignée, si elle eût voulu soutenir que nul n'avait le droit d'aller sans elle régenter l'Orient à coups de canon, il eût été fort possible que le gant fût de nouveau jeté entre l'Europe et nous, et qu'une guerre de coalition ensanglantât le monde au moment même où l'on nous prouvait fort habilement que les coalitions sont désormais impossibles.

Au surplus, avec les mêmes arguments qu'on a employés pour prouver qu'elles sont impossibles dans l'avenir, nous pourrions nous engager à prouver qu'elles ont été impossibles dans le passé, et qu'en conséquence tout ce qu'on nous raconte des grandes guerres de Louis XIV, de la république et de l'empire, n'est qu'un tissu de fables. Nous prouverions facilement qu'il faut écrire l'histoire moderne comme Lesvèque écrivait l'histoire romaine. « Cela paraît absurde, incroyable; donc cela n'a jamais eu de réalité. « Les coalitions sont impossibles, dit-on, parce que les intérêts des nations sont divers, qu'elles ne pourront jamais être dirigées par les mêmes vues, dominées par les mêmes principes. Voilà certes une donnée irrécusable. Mais ces intérêts ont-ils jamais été semblables, et les vues des puissances uniformes, et leurs principes identiques? Jamais. Cela est trop connu, trop vulgaire pour que nous y insistions. Qu'est-ce à dire? Il n'y a donc jamais eu de coalitions!

Les coalitions se forment, l'histoire nous l'apprend, avec des vues diverses et des intérêts divergents. Elles se forment vives, actives, ardentes, sauf ensuite à partager le butin, s'il le faut, à coups de canon, ainsi qu'il serait arrivé en 1815 au sujet de la Pologne et de la Saxe, si le débarquement à Cannes ne fût venu apaiser les colères et clore tant bien que mal le protocole de Vienne. Qu'une puissance se croie menacée par notre industrie, et une autre par nos institutions, qu'une troisième soit secrètement agitée par la soif des conquêtes et le besoin d'expansion, qu'une quatrième se laisse séduire par de brillantes espérances et de grands souvenirs, et vous aurez avec des intérêts divers des coalitions fort compactes.

Il est, nous en tombons d'accord, une sagesse qui les prévient, sagesse dont on a encore porté quelques méchants échantillons à la tribune de la pairie; c'est la sagesse qui consiste à reconnaître que dans nos démêlés avec l'étranger, c'est toujours la France qui a tort, c'est l'étranger qui a raison. Le traité du 15 juillet! Mais c'était à merveille, pour notre bien; pourquoi ne pas y adhérer? Réellement, le gouvernement s'est oublié en n'envoyant pas un ambassadeur extraordinaire remercier la reine Victoria de la bonté avec laquelle elle a bien voulu arranger les affaires de la Syrie, et nous épargner tout souci à cet égard. Si jamais le cabinet prenait cette résolution, nous lui indiquerions volontiers des candidats pour cette grande mission nationale.

Il est certain que le moyen de ne jamais être repoussé, c'est de reculer toujours. Notre industrie vous déplaît? Nous allons lui couper les ailes. Notre Alsace vous inquiète? Prenez-la. La Lorraine aussi? Soit. Notre marine vous alarme? Nous allons dépecer nos vaisseaux, briser nos machines à vapeur. Est-il rien de comparable à la paix, à la tranquillité? Rien de plus fatigant, de plus absurde, de plus contraire à la philanthropie, à la civilisation, au progrès moral, aux vertus chrétiennes, que des idées de grandeur, de puissance, de force! Fi donc! la force! c'est bon pour les peuples barbares; mais nous! quel besoin avons-nous de force? N'avons-nous pas les homélies de nos philanthropes?

Au surplus, empressons-nous de reconnaître que la politique niaise n'est pas celle du principal orateur de l'opposition. Tout en soutenant qu'à moins d'une explosion révolutionnaire de la France, les coalitions lui paraissaient désormais impossibles, il s'est écrié, en répondant à ceux qui faisaient remarquer combien Paris se trouve rapproché des frontières, qu'un moyen de l'en écarter, c'était de reprendre notre frontière du Rhin. Apparemment, il ne voit pas là une explosion révolutionnaire. Mais croit-il sérieusement que cette tentative n'enfanterait pas une nouvelle coalition? Il peut donc y avoir coalition sans révolution, sans propagande, même en faisant la guerre à la façon de Louis XIV, même en se faisant précéder d'un autre drapeau que notre glorieux et immortel drapeau tricolore.

Encore une fois, il n'est qu'un moyen de prévenir les coalitions, c'est de toujours céder, de se résigner à tout, même à l'abaissement du pays et au déshonneur de la France. Or, c'est là ce qu'en réalité nul ne voudrait, moins que personne l'habile orateur auquel nous faisons allusion.

Le dernier argument, l'argument d'économie, est certes le moins sérieux de tous. Si la mesure est bonne en soi, elle est tellement bonne, qu'il est parfaitement ridicule d'argumenter contre elle de la dépense de cent ou deux cents millions, répartis sur six années. A-t-on oublié ce qu'on a donné à l'étranger? Etait-ce cent, deux cents, trois cents millions? Qu'on s'applique à bien calculer : on trouvera bien plus de deux milliards. La patrie vous demande aujourd'hui une fois pour toutes, non cette somme énorme, mais l'intérêt d'une année, et vous nous parlez d'économie!

Mais que dire ensuite de ceux qui ne repoussent pas les fortifications, mais seulement l'enceinte bastionnée, de ceux qui tiennent à substituer à une enceinte sérieuse un mur de couvent, bon tout au plus pour protéger la chasteté des Parisiennes contre les atteintes des Lovelaces de la banlieue? Quelle serait dans ce cas l'économie? On l'a démontré pièces en main; on a été forcé de le reconnaître; elle se réduirait à une économie de seize millions. La France épargnerait seize millions à condition de ne pas exécuter une grande mesure de défense nationale!

L'enceinte bastionnée! En prêtant notre attention aux discussions des maîtres de l'art, discussions, au surplus, dont le lecteur est désormais aussi fatigué que nous, nous nous sommes dit plus d'une fois : On retrouve donc, même en matière de fortifications, cette éternelle antithèse de l'idéal et du positif, de l'ingénieux et du solide, de l'esprit et du bon sens. C'est le bon sens qui nous dit : Avez-vous des voisins suspects? faites provision de bonnes armes, et renfermez-vous, non avec des portes vitrées, mais avec de bonnes portes en chêne; et si vous pouvez placer au dehors de la maison, aux quatre coins, des dogues aguerris et vigilants, vous n'en serez que plus tranquilles. Ce sont là les forts extérieurs et l'enceinte bastionnée. Tout le reste, c'est de l'esprit, de la singularité, des combinaisons plus ou moins ingénieuses, plus ou moins dangereuses, qui supposent pour réussir des armées rapprochées et disponibles, un grand capitaine, que sais-je? des combinaisons qui, en dernier résultat et sans doute contre l'intention de leurs auteurs, nous ramèneraient, en cas de revers, l'étranger dans Paris, et avec l'étranger la contre-révolution, c'est-à-dire des hommes et des choses que nous ne voulons pas. Est-ce clair?

Disons le vrai : la question est posée nettement aujourd'hui entre ceux qui veulent que Paris puisse se défendre, et ceux qui, par une raison quelconque, ne le veulent pas. L'enceinte continue est le moyen de défense par excellence; c'est l'enceinte continue qui seule peut faire de notre admirable garde nationale une armée se battant vaillamment dans ses foyers et pour ses foyers; c'est l'enceinte

continue qui seule peut donner à nos armées régulières le temps de se rallier, de manœuvrer avec liberté, les moyens de ne pas sacrifier la France entière à la défense de la capitale, de ne pas jouer l'empire sur un coup de dés. On n'en veut pas? On ne veut donc pas que Paris se défende, on ne veut pas qu'il fasse un grand effort pour le salut de la patrie, et puis, on dira que c'est nous qui concentrons tout l'intérêt français dans Paris?

Sans l'enceinte bastionnée, l'ennemi n'a qu'à faire un sacrifice pour passer entre les forts, et il est maître de Paris, de Paris rendu à discrétion, de Paris ne pouvant pas même, par une capitulation sérieuse, protéger les choses et les personnes!

Au reste, l'urne de la pairie a peut-être, à l'heure qu'il est, décidé cette grande question, et nous n'éprouvons aucune inquiétude. Ce n'est pas la chambre des pairs, cette chambre, noble et vivante histoire de la patrie, cette chambre où la politique et la guerre comptent leurs plus illustres représentants, où des cœurs français battent sous des poitrines couvertes de cicatrices, qui pourrait, à la suite d'une discussion lumineuse qui a mis en plein jour les immenses avantages militaires et politiques du système présenté par le gouvernement, vouloir paralyser cette grande mesure nationale; ce n'est pas la chambre des pairs qui, placée en présence de l'étranger, lui dira : Nous n'osons pas.

La chambre des députés n'a pas encore achevé la discussion du projet de loi sur la propriété littéraire. Cette discussion n'est en réalité qu'une étude. La matière n'est pas suffisamment élaborée; les principes n'en sont pas bien arrêtés, et la discussion s'est ressentie plus d'une fois du vague des idées et de la diversité des systèmes. Trop d'orateurs n'ont fait que de la synthèse tout à fait arbitraire, de la pure logique, sans aller au fond des choses, sans se faire une idée nette du point qu'il s'agissait de régler. Les uns n'ont pas cessé de confondre le produit littéraire avec l'instrument producteur, et le produit préparé avec le produit doué de valeur en échange; les autres se sont laissé égarer par le mot de propriété. Les productions littéraires, ont dit les uns, ne sont pas une propriété, et, en prononçant le mot de propriété, ils songeaient aux champs, aux maisons, à la propriété des objets matériels. De cette négation arbitraire, fondée uniquement sur une définition inexacte de la propriété, ils arrivaient à d'étranges conséquences. Les autres reconnaissaient aux auteurs la propriété de leurs productions, mais ne concevant nettement, eux aussi, selon l'habitude commune, que la propriété des choses matérielles, ils s'évertuaient à maintenir une ressemblance, une parité tout à fait inadmissible. De cette lutte hors du vrai terrain de la question, il ne peut sortir qu'un projet incohérent dans ses parties, un essai qui pourra seulement devenir le point de départ pour une nouvelle discussion.

La proposition Remilly, amendée et corrigée, va reparaître à la chambre des députés. Sera-t-elle prise en considération? On dit qu'elle ne le sera pas, mais que la majorité sera très-faible. Nous regretterions peu ce vote négatif; nous en serions même satisfaits, si le gouvernement voulait prendre en sérieuse considération la marche des affaires, l'état des esprits, et, disons-le, sa propre situation.

Le pays repousse, nous le croyons, tout essai aventureux, toute réforme pouvant jeter la perturbation dans nos institutions politiques. C'est là un fait, nous le reconnaissons, que toute administration doit avouer et respecter. Mais est-il vrai, d'un autre côté, que le pays ne désire qu'une immobilité parfaite, absolue? Lorsqu'il a dit qu'il y avait *quelque chose à faire*, le ministère du 12 mai a-t-il rêvé? Les opinions de M. Dufaure et de ses amis sont-elles décidément des opinions

excentriques et qui ne méritent aucune considération? Et lorsque M. Duchâtel a déclaré à la tribune qu'il n'était pas éloigné de consentir à une définition de l'attentat, ne l'a-t-il dit que pour gagner quelques suffrages? N'était-ce là qu'un expédient?

Nous le disons aussi et dans l'intérêt même du ministère : il y a quelque chose à faire. Tout ministère qui se traîne dans une vieille ornière s'affaisse et ne gouverne pas. Ce n'est que par l'initiative qu'on gouverne; ce n'est pas à la rame, c'est au gouvernail qu'il faut se placer pour diriger le vaisseau de l'État. Il est plus d'une question qui frappe, pour ainsi dire, à la porte du cabinet. Que le gouvernement s'en saisisse, qu'il sépare d'une main prompte et ferme ce qui est légitime, praticable, de tout ce que les passions et l'ignorance ont pu y ajouter d'excessif et d'absurde; c'est là son rôle, sa mission, la condition de sa force et de sa durée. Nous vivons sous un gouvernement de transaction et d'action. De tous les gouvernements, le nôtre est celui qui peut le moins vivre de négations; dès qu'il cesse de se faire sentir, l'opinion inquiète se demande : Où est-il donc? Dès qu'il s'endort, on le tient pour mort.

Le dissentiment entre l'Angleterre et les Etats-Unis paraît vouloir s'apaiser. La nouvelle administration américaine est installée, et ses dispositions pacifiques sont connues. Il paraît probable que les Américains reconnaissant enfin que le fait de la Caroline est un fait international, de gouvernement à gouvernement, laisseront tomber la poursuite contre M. Mac-Leod. La question est de savoir quelles sont les forces réelles du parti de Harrison, du parti qui vient de prendre les rênes des affaires. Là est le nœud de la question. Si ce parti peut réellement gouverner le pays, nul doute que les nuages ne se dissipent, car ni le parti modéré en Amérique, ni l'Angleterre n'ont la moindre envie de guerroyer. Mais la démocratie américaine est vive, indisciplinée, turbulente; le pouvoir est faible, sans autres armes que la légalité, la raison, et le concours volontaire des hommes sensés et paisibles. C'est quelque chose; mais ce n'est pas là une garantie parfaite.

La diète suisse a nommé une commission pour examiner la question des couvents argoviens. On dit que la commission a choisi pour rapporteur M. Baumgartner, député du canton de Saint-Gall, homme d'esprit et fort versé dans les affaires de la Suisse. On ajoute que la commission, en proposant de reconnaître en principe que la suppression des couvents est en opposition avec l'art. 12 du pacte fédéral, indiquerait en même temps quelques voies d'arrangement et de conciliation. Nous ne connaissons pas les faits de manière à pouvoir les apprécier avec justesse. Il est un bruit d'une nature plus grave. On dit que les populations manifestent des vœux de séparation, fondés sur la diversité des religions. Un fait de cette nature n'intéresserait pas seulement le canton d'Argovie; il est d'autres cantons *mixtes* en Suisse. Si jamais pareille nécessité venait à se réaliser, la constitution fédérale de la Suisse s'en trouverait fortement ébranlée. C'est bien alors qu'une reconstitution fédérale serait forcée, et nul ne peut dire quel pourrait être un remaniement de cette nature.

En attendant, nous ne pouvons qu'applaudir à l'attitude tout amicale qu'a prise notre gouvernement à l'égard de la Suisse. Son exemple et ses paroles ont été d'une heureuse influence sur l'Autriche. La Suisse n'a pas été troublée dans le libre exercice de sa souveraineté. C'est à elle maintenant de montrer à l'Europe qu'elle sait user de son droit comme il appartient à un peuple libre, sensé, raisonnable. La Suisse a le droit d'être traitée en Etat indépendant et souverain. L'Europe, à son tour, a le droit de ne pas être inquiétée par la Suisse. Un état qui jouit du beau privilége de la neutralité, a plus que tout autre l'obligation de prévenir chez lui tout

ce qui pourrait devenir pour ses voisins un juste sujet d'inquiétude et d'alarmes.

Les conjectures que nous avions faites, il y a un mois, paraissent en effet se réaliser. Il paraît positif aujourd'hui qu'un traité *à cinq* est sur le point d'être signé, traité qui aurait pour but d'établir comme un point de droit public européen la fermeture des Dardanelles pour les vaisseaux de guerre de toutes les puissances indistinctement. Ce serait le *statu quo*, confirmé par un traité qui anéantirait formellement, et par la signature même de la Russie, le traité d'Unkiar-Skelessi. Toujours est-il que le traité d'Unkiar-Skelessi expirera de lui-même, à moins qu'il ne soit renouvelé. La nécessité de la nouvelle convention ne paraît donc pas bien démontrée, et elle semble n'avoir d'autre but réel que de faire reparaître, dans les actes diplomatiques de l'Europe, la signature de la France.

Il est également vrai que notre signature n'est pas encore donnée. On veut du moins obtenir au préalable que le droit héréditaire de Méhémet-Ali soit formellement reconnu par la Porte. Est-ce assez pour donner notre signature? Nous persistons à en douter, s'il est vrai que le traité ne renferme que la disposition relative à la clôture des Dardanelles.

Si la question politique ne pouvait pas être résolue dans la discussion des crédits supplémentaires, il n'en est pas de même de la question financière. On sait que le cabinet du 1er mars a été à cet égard l'objet d'attaques vives et réitérées. Une dernière accusation avait été, sur ce point, portée contre lui à la tribune du Luxembourg, dans la discussion de la loi des fortifications de Paris. « Votre administration a coûté à la France un milliard! » C'était là le reproche qu'on lui adressait avec fort peu d'à-propos, dans une délibération solennelle où il ne s'agissait pas de savoir ce que le 1er mars avait dépensé, mais bien s'il fallait défendre la capitale contre l'étranger.

Les ministres du 1er mars ont voulu, c'était leur droit, détruire cette grave accusation dans la discussion des crédits supplémentaires. A notre avis, leurs explications franches, complètes, pressantes, ne peuvent pas laisser l'ombre d'un doute dans l'esprit de tout homme impartial. Le découvert d'un milliard est dû à des entreprises, à des décisions de la législature complétement étrangères à la politique particulière du 1er mars. Nous avons voulu beaucoup dépenser, faire mille choses à la fois, sans augmenter l'impôt; il en est résulté un découvert : qu'y a-t-il là d'étonnant? Au 15 juillet, on s'est enfin aperçu que les travaux civils avaient fait par trop oublier notre état militaire, nos approvisionnements, nos ports, nos places fortes. Il a fallu y songer. Et quel est le ministère qui aurait pu ne pas y songer? Il aurait été coupable de trahison. Le cabinet du 1er mars a pourvu aux nécessités du pays; il y a pourvu avec un courage, une intelligence, une activité qui est son plus beau titre d'éloge. On l'accuse aujourd'hui, on lui reproche les découverts du trésor; mais a-t-on rejeté ses mesures, suspendu ses travaux, révoqué les ordres d'approvisionnements et d'achat? Nullement. On a tout adopté, tout sanctionné. C'est sur la question des armements futurs, de ces armements qui n'avaient encore rien coûté, qui n'étaient tout au plus qu'en projet, c'est surtout sur le but des armements qu'on s'est séparé de lui; tout le reste a été approuvé. Qu'est-ce à dire? voudrait-on accepter les faits du 1er mars et rejeter ses dépenses? De bonne foi, c'est trop fort.

Au surplus, ce n'était pas du ministère que venaient réellement ces accusations. M. le ministre des affaires étrangères a reconnu au contraire que le maintien de notre état militaire lui était utile pour les négociations qu'il venait d'entreprendre.

M. le ministre des finances avait à la vérité arrangé quelque peu ses phrases et groupé ses chiffres de manière à nous effrayer pour le présent et à se ménager à lui-même un brillant avenir; mais, M. Thiers l'a reconnu, s'il y avait eu là une intention bienveillante pour soi-même, il n'y avait pas eu d'intention hostile pour ses prédécesseurs.

Nous ne voulons pas, du reste, nous aveugler sur notre situation financière. Si elle est loin, très-loin d'être désespérée, elle est cependant grave et digne d'une sérieuse attention. Autant il serait injuste de l'imputer au cabinet du 1er mars, autant il serait absurde de fermer les yeux sur un désordre financier qui, par le cours naturel des choses, s'aggraverait très-rapidement, s'il était négligé. Nous avons peine à croire que l'équilibre de nos budgets ordinaires puisse être promptement rétabli par l'accroissement progressif des recettes, lors même que les dépenses de la marine et de la guerre seraient ramenées aux proportions d'un effectif de quatre cent mille hommes. Si on ne demande rien de plus à l'impôt, et que les dépenses ordinaires restent ce qu'elles sont, il y aura toujours un *déficit* annuel de 50 à 60 millions. C'est là la lacune qu'il importe de combler sans retard. Annuler une portion des rentes de l'amortissement, diminuer cette puissante ressource, serait une opération dangereuse, téméraire peut-être, dans un moment où l'état fait un appel au crédit public. On ne tardera pas à reconnaître qu'en définitive il faut retrancher quelque chose aux dépenses, ou demander quelque chose de plus à l'impôt. Le point capital est de bien choisir l'impôt à établir ou à augmenter. Quel que soit l'embarras momentané du trésor, la prospérité du pays est croissante; nos communications maritimes et terrestres devenant de jour en jour plus actives, l'industrie et le commerce en profiteront, et le capital national augmentera en proportion. La consommation des classes riches, aisées, peut, sans inconvénient politique, fournir au trésor le supplément de revenus qui lui est nécessaire. D'un autre côté, qu'on facilite une fois l'introduction de certaines denrées par un abaissement des droits, par exemple sur les bestiaux et sur les sucres; qu'on excite ainsi une consommation utile au pays, et les caisses du trésor se rempliront. Une révision de nos lois de douanes, qui serait faite, non dans le but de protéger tels ou tels intérêts particuliers, mais dans l'intérêt général, donnerait au trésor plus de ressources qu'il ne lui en faut pour rétablir l'équilibre dans ses budgets. Mais les intérêts particuliers sont criards, et la routine est puissante!

M. le ministre des finances a présenté un projet de loi pour assurer la perception des droits de timbre. Le but de la loi est excellent; rien de plus juste que de faire cesser une exemption illégale qui est un véritable scandale. Le moyen proposé paraît cependant quelque peu sauvage. C'est par trop confondre le droit avec la preuve, l'obligation avec le titre. Dans nos campagnes surtout, cela peut donner lieu à de funestes résultats. Sans doute par de hautes considérations d'ordre public, la loi écrite se trouve quelquefois couvrir de son égide l'immoralité de certains faits particuliers; mais peut-on adopter ce parti extrême pour faire rentrer dans le trésor quelques écus?

Indépendamment des amendes, ne pourrait-on pas déclarer que toute obligation commerciale qui ne serait pas sur papier timbré ne vaudrait, pour tous ses effets, que comme une simple obligation civile? qu'elle n'entraînerait ni la compétence des tribunaux de commerce, ni la contrainte par corps, ni la faillite, et ainsi de suite?

Ne serait-il pas plus simple encore de demander au commerce directement, par une augmentation du droit de patente, ce qu'il enlève au trésor en ne faisant pas usage de papier timbré?

LA HOLLANDE.

III.[1]

LE HELDER.

L'une des provinces les plus intéressantes, les plus variées du royaume actuel de Hollande est celle qui porte le nom de Noord-Holland (Hollande septentrionale). C'est là que l'on trouve les sites les plus frais, les contrastes les plus saillants. Ici une longue plaine parsemée de splendides jardins, couverte de fruits et de moissons, et un peu plus loin le sable aride des dunes; ici les larges et belles rues de Harlem avec son hôtel-de-ville, témoin de grands événements, son carillon joyeux, qui de loin égaie et édifie en même temps le voyageur, et à deux lieues de là le pauvre hameau de Zandvoort, avec ses frêles cabanes en planches qui me rappelaient celles de Norwége ou celles d'Islande, et ces longues grèves nues où l'on n'entend que le mugissement des vagues et les soupirs de la brise; ici le luxe des grands seigneurs de la banque, dont la signature s'escompte dans le monde entier; là l'indigence du batelier, qui s'en va à travers les vagues et l'orage poursuivre une proie incertaine, et se jette jusqu'à la ceinture dans l'eau salée pour rapporter dans sa demeure le panier de poisson qu'il a péniblement pêché. Dans cette province, le peuple est remarquable par sa force et son air d'indépendance; il a cette mâle fierté que donne l'habitude du danger, le voisinage de la mer, de la mer faite pour l'homme libre, *made for the free,* comme a dit Thomas Moore. Dans les jours de travail, vous seriez attendri de voir ces habitants des côtes, couverts de misérables vêtements, trempés d'eau de la tête aux pieds, haletant sous le poids de leurs filets, de leurs harpons, rentrer sous le misérable toit qu'ils appellent leur maison, et s'as-

(1) Voyez la livraison du 28 février dernier.

seoir au milieu d'une demi-douzaine d'enfants déguenillés, dont les regards avides suivent les progrès d'une marmite de pommes de terre qui cuisent lentement sur un petit feu de tourbe. Mais revenez le dimanche et regardez ce même manœuvre quand il a revêtu le costume de ses pères, la longue jaquette bleue à boutons de métal, le gilet de laine épais qui couvre comme une cuirasse sa large poitrine, et le chapeau à larges bords d'où s'échappent des touffes de cheveux épais. Ce n'est plus le même homme; c'est le descendant des vieux républicains bataves; c'est le propriétaire d'une barque avec laquelle il a maintes fois sillonné les flots soulevés par le vent, et qui ne courbe point la tête devant le propriétaire de l'immense domaine qui récolte sans fatigue et s'enrichit sans effort. Ce jour-là il contemple la mer avec un singulier sentiment de dédain. Va, va, pauvre mer, lui dit-il, embrasse dans ton étreinte passionnée mon cher bateau; brise-toi, folle que tu es, au pied de la dune; appelle-moi par tes soupirs sur tes nappes d'écume : aujourd'hui tes plaintes sont inutiles, aujourd'hui je mène ma femme à l'église, je m'asseois avec mes enfants à la table de mon aïeul, qui te connaît bien aussi, je bois paisiblement mon verre de genièvre, je fume ma pipe à mon foyer, comme un directeur de la compagnie des Indes, et j'entonne avec mes compagnons le chant hollandais :

Wien Neerlands bloed door de aders vloeit.

Ainsi se passe la journée du pêcheur, et le lendemain il secoue bravement les douces chaînes de ses joies hebdomadaires, et retourne à ses courses aventureuses. Une autre classe non moins fortement caractérisée est celle des paysans. Ceux-ci ont la même fierté, avec plus de calme, et des habitudes plus régulières. Leur devise est comme celle des paysans de la Suède : *Ni maîtres, ni esclaves.* Ils cultivent de père en fils depuis plusieurs générations la même ferme, et les habitudes de stabilité hollandaise leur donnent une sorte de quiétude à laquelle un contrat de propriété ne pourrait presque rien ajouter. Il y a là de vieilles coutumes protégées par un respect héréditaire, des traditions que l'on recueille, et que Van Lennep nous racontera un jour dans ses romans, Bogaers dans ses poëmes. A quelques lieues de Harlem est l'ancien château d'Egmont, ce héros de la Hollande, ce martyr de l'inquisition espagnole. Sa demeure seigneuriale, jadis resplendissante de tant d'éclat, et animée par tant de nobles fêtes, tombe en ruines; cependant le Hollandais en montre encore avec vénération les tours lézardées au voyageur, en racontant la gloire et la mort du vainqueur de Gravelines dans un langage moins élevé, mais plus dramatique peut-être que celui de Goethe.

Cette province de Noord-Holland est l'une de celles où le génie industrieux et patient du peuple hollandais s'est le plus opiniâtrément exercé dans sa lutte contre l'eau des marais et les flots de la mer. Les digues de Petten sont un chef-d'œuvre d'audace et de persévérance; le canal étonne tous ceux qui en ont mesuré l'étendue, et sur plusieurs autres points de ce long district on trouve des travaux d'une hardiesse étonnante. Il y a quelques siècles, disent les chroniqueurs, que le sol où s'élève Alkmaar était inondé par quarante-trois lacs. Aujourd'hui, à la place de ces eaux funestes, on aperçoit de vertes prairies traversées par de longues allées d'arbres, parsemées de riantes maisons de campagne, et une ville de dix mille âmes, élégante, animée, enrichie par un commerce actif. C'est dans cette ville d'Alkmaar que chaque semaine, de tous les villages, de tous les hameaux de la province, arrivent les produits agricoles qui doivent être répandus par les canaux

dans le reste du royaume ou transportés en pays étrangers. A chaque marché, il se vend là plus de deux cent mille livres de fromage, et du beurre en proportion.

D'Alkmaar, un *treckschuit* part chaque matin pour le Helder. Le treckschuit est le véhicule favori des Hollandais, et il y a longtemps que j'ai envie de le décrire. Comment faire? ô Muses!... Mais n'est-ce point une nouvelle profanation que d'appeler ici les Muses au secours de ma faiblesse pour parler d'une espèce de navire qui n'était connu, j'ose le croire, ni des Grecs, ni des Romains? Laissons donc les doctes déités dans la région classique où elles dorment si paisiblement sur un monticule d'épopées et de tragédies soporifiques qui augmentent singulièrement la hauteur de l'Olympe, et tâchons de dire sans périphrase ce que nous avons vu sur un des nombreux canaux du pays batave. Le treckschuit est une barque couverte, divisée en deux compartiments. Dans celui qui est près de la proue sont les bagages, les tonnes de beurre et de harengs, et les voyageurs pauvres qui, pour quelques *dobbelltie,* s'en vont, moitié dormant, moitié fumant, d'une ville à l'autre; dans le second, qui porte le titre de *roem,* est la gent aristocratique, qui ne craint pas de payer un tiers de plus et un pourboire. Ici est le gouvernail, le pilote, c'est-à-dire l'âme et l'intelligence du navire ambulant. A l'extrémité du treckschuit est attachée une longue corde tirée par un maigre cheval qui porte sur ses flancs desséchés par la faim et la fatigue un petit bonhomme avec une trompette de fer-blanc en forme de cor de chasse. Il est bien convenu que cette naïve embarcation fera au moins une lieue et demie à l'heure. Elle affligerait profondément les phlegmatiques Hollandais si elle se permettait un tel excès de vitesse. Elle s'arrête donc avec une aimable gravité à toutes les écluses, à tous les ponts, à tous les cabarets élevés prudemment de distance en distance sur la route. A chaque relais, le pilote a quelque grave devoir qui le rappelle dans le monde terrestre. Il fait une enjambée qui le transporte sur le rivage et disparaît. Les voyageurs, inquiets de ne pas le voir revenir, s'en vont aux enquêtes. Le premier édifice qui frappe leurs regards est l'auberge du lieu, l'auberge avec ses flacons de genièvre, son enseigne peinte par quelque Téniers moderne, et ses bancs rangés sous la charmille, qui semblent dire aux passants, avec une charité toute chrétienne : Venez, vous qui êtes las, ici est le repos; entrez, vous qui avez faim et soif, ici est le pain qui nourrit et l'eau qui désaltère. Impossible de résister à une invitation aussi touchante. On entre, on boit sur le comptoir un verre d'eau-de-vie, on échange quelques paroles avec la maîtresse de l'auberge, qui est toujours jeune et blonde avec des yeux bleus et des lèvres roses; on jette un regard sur les colonnes du journal d'Amsterdam, après quoi le pilote se montre tout à coup, cherchant ses voyageurs, et les engageant doucement à continuer leur route. Il résulte de toutes ces excursions, de toutes ces haltes, qu'en voguant sur le treckschuit, on fait un peu moins de chemin en un jour que si l'on cheminait tout simplement à pied. Il en résulte aussi que lorsqu'on en vient, le soir, à établir son budget, il faut l'élargir d'un assez grand nombre de dépenses imprévues. Mais qu'importe, le treckschuit n'en est pas moins un admirable moyen de transport, au dire des Hollandais. J'oubliais d'ajouter, à la gloire de cette précieuse embarcation, que son nom n'est point aussi dur qu'il en a l'air. On prononce *trekseut.* Heureuse euphonie! Moi qui ne demandais qu'à connaître les merveilles et les curiosités de la Hollande, après avoir déjà fait connaissance avec le bateau à vapeur de Nimègue, la diligence de Rotterdam, le chemin de fer de Harlem, je me réjouis de voyager avec le treckschuit, et pour

le voir sous son plus beau point de vue, je demandai fièrement une place dans le roem.

A six heures du matin, je me lève avec l'empressement d'un homme qui va tenter dans la vie nomade une nouvelle expérience. Je crie à haute voix un mot hollandais qui est la traduction littérale de *garçon*. J'y mets un certain accent batave dont je me sens fort satisfait, et je vois arriver la maîtresse de l'auberge. — Que demande monsieur? — Je voudrais que le garçon vînt prendre ma malle. — Elle s'éloigne et appelle Jan. J'avais oublié qu'en Hollande tous les garçons d'auberge et de café s'appellent Jan. C'est pourtant bien commode.

Jan s'avance à pas mesurés, prend mon bagage de voyageur, le porte dans la seconde cabine, et comme il n'y a là qu'un banc fort étroit, j'ai l'agrément de voir un respectable paysan s'asseoir sur ma malle, une femme prendre mon sac de nuit pour tabouret, et un enfant battre le tambour sur mon carton à chapeau. J'entre dans le roem; j'y trouve trois Hollandais armés déjà d'une longue pipe, et un commis-voyageur belge. Les Hollandais fumaient comme trois fournaises; le Belge venait de prononcer six paroles qui renfermaient autant de barbarismes. J'ouvris la porte et j'allai me réfugier près du pilote. — A quelle heure, pilote, arriverons-nous au Helder? — C'était, selon moi, une adroite manière d'entrer en conversation; mais ce peu de mots décelaient ma sotte nature d'étranger. Est-ce que jamais un Hollandais demande à quelle heure il arrivera quelque part? Le digne nocher me fit bien sentir l'inconvenance de ma question : il me jeta un regard qui exprimait une profonde pitié et mâcha tranquillement son rouleau de tabac. J'essayai de réparer mon imprudence en vantant la vitesse de son bateau. Cet homme comprit peut-être l'indigne fausseté que je commettais en ce moment, et, pour m'en punir, ne répondit rien. Enfin, après mainte tentative, mainte digression qu'il n'accueillait que par un froid mutisme ou quelque sec monosyllabe, je crus que j'allais en venir à vaincre sa taciturnité et à obtenir de lui les renseignements de l'homme pratique, bien préférables souvent à ceux de l'érudit. Je venais de parler de la mer du Nord; cette mer me conduisit à la Méditerranée; je prononçai le nom de Marseille, et il se trouva que mon silencieux pilote, dans le cours de ses excursions, avait vu la Canebière. — Oh! Marseille! s'écria-t-il, *de goed vijn!* Oh! le bon vin! — Quel bonheur, me dis-je, que le vin de Marseille lui ait semblé doux; voilà sa langue déliée, et à l'aide de quelques transitions, de là-bas je le ramènerai bien ici. — Mais quand je repris l'entretien, il répéta de nouveau son enthousiaste exclamation de buveur, *de goed vijn!* et ce fut fini. Mes courageux efforts n'en tirèrent pas une parole de plus. Las de lutter vainement contre un tel silence, je m'appuyai sur le bord de la barque, et je me mis à regarder le pays.

C'est bien par là que j'aurais commencé si j'avais été dans mon cher pays de Suède, et il est probable que là, au milieu des belles plaines parsemées de lacs, des montagnes pittoresques, des forêts imposantes, je n'aurais pas cherché avec tant d'avidité l'entretien d'un batelier. Mais que le lecteur daigne se représenter ma situation. Je suis seul avec cet inflexible pilote, à l'extrémité d'une lente embarcation, au milieu d'une contrée plate dont j'ai déjà depuis longtemps observé et dont j'observerai pendant plusieurs semaines encore l'aspect uniforme et le ton vert ou grisâtre. Le canal qui nous porte débonnairement sur son onde pacifique est, à vrai dire, une œuvre fort louable. Il enrichit le commerce d'Amsterdam, il fait la joie des Hollandais, l'orgueil du souverain qui en a ordonné la construction et des ingénieurs qui l'ont exécuté. J'ai lu dans mainte consciencieuse statistique tout ce

qu'il a fallu vaincre d'obstacles pour mener à bonne fin cette entreprise industrielle et tout ce qu'elle a coûté ; mais je me souviens des cascades écumantes de la Finlande, des beaux fleuves d'Allemagne, des ruisseaux argentés de la Suisse, et, le dirais-je? je préférerais le plus humble filet d'eau tombant d'une pointe de rocher, la plus petite source gazouillant dans son lit de mousse, à cette onde impassible qui n'a ni colère ni murmure. A droite et à gauche de ce canal, très-précieux du reste, j'aperçois une terre humide et marécageuse, des maisons en briques couvertes de jonc, isolées l'une de l'autre, enfermées pour la plupart dans une enceinte de petits fossés ou de petits canaux. Le jour, on jette une planche sur le fossé pour communiquer avec les voisins ; le soir, on retire ce pont mobile, et voilà l'habitation gardée comme une forteresse ; et l'on s'en va ainsi d'écluse en écluse, et le lieu que l'on va voir ressemble à celui que l'on quitte, et rien ne rompt l'uniformité du tableau, si ce n'est, de temps à autre, l'apparition d'un gros navire qui s'en revient des Indes le ventre plein de tonnes de sucre, de clous de girofle et de tabac. Le lourd édifice occupe le tiers de la largeur du canal et se prélasse sur l'eau comme un serviteur de bonne maison qui rapporte une fortune à ses maîtres. Pour peu qu'il y ait entre ciel et terre un souffle de bon vent, on met toutes les voiles dehors ; mais ce n'est là qu'un moyen très-faible d'avancer sur une eau sans mouvement, et quinze ou vingt chevaux attelés au gaillard d'avant traînent à pas comptés le riche navire, comme un parvenu qui, après avoir bravé courageusement les hasards de la fortune et surmonté les périls d'une vie aventureuse, prétend achever à son aise le cours de son pèlerinage en ce monde. Les matelots, appuyés contre les bastingages ou perchés comme des mouettes sur les enfléchures, attachent sur nous un regard où se trahit une touchante émotion. Ils ont fait le voyage des Indes et il y a longtemps qu'ils n'ont vu le treckschuit national, l'embarcation bien-aimée qui les portait d'un village à l'autre dans leur première jeunesse. L'un d'eux nous hèle du haut d'une tonne ; il vient de reconnaître dans notre pilote un enfant de son hameau, et il lui demande avec anxiété des nouvelles de ceux qu'il a quittés il y a près d'un an, et auxquels il a maintes fois pensé. Le pilote monte sur un banc et lui crie : Ta femme et tes enfants vont bien, ton père a bu avec moi à la dernière kermesse, et l'on t'attend pour la noce de ta sœur. La figure du matelot s'épanouit à ces paroles, et il y répond par un cri expressif, par un remerciement qui vient du fond du cœur. Oh ! agitations et bonheur de la vie de marin, ceux qui ne vous connaissent pas peuvent-ils vous comprendre, et ceux qui vous connaissent peuvent-ils vous dépeindre?

Pendant que je fais ces observations, le brouillard hollandais, qui depuis le matin couvre le ciel et enveloppe l'horizon, devient de plus en plus noir et épais, et se résout en une pluie froide et pénétrante. Le pilote revêt son caban et se plonge la tête dans un lourd capuchon. Moi qui n'ai pas la même ressource, je suis forcé de rentrer dans la cabine. Les trois Hollandais tirent toujours de longues bouffées de leurs pipes en terre. Le Belge, qui affecte des airs plus civilisés, tient délicatement du bout de ses doigts un mauvais cigare. La chambre est noire comme un four, et la conversation tourne au sentiment. Le Belge, dans son humeur sarcastique, avait blessé au vif le cœur de ses compagnons de voyage. Il avait mis en doute les facultés affectueuses des Hollandais, et ceux-ci lui répondaient naïvement et gravement par des histoires dont ils avaient été eux-mêmes ou les témoins, ou les héros. — Oui, monsieur, disait l'un d'eux que je voyais très-imparfaitement à travers la fumée, mais qui avait une bonne et honnête physionomie, oui, c'est un fait sin-

gulier, et je puis bien vous le raconter. — Eh bien! voyons, dit le Belge en croisant ses jambes et en se redressant de l'air d'un homme qui se pose en critique, et qui voit arriver une victime.

Le Hollandais nettoya sa pipe, la remplit de tabac, et commença ainsi : — Il y aura bientôt vingt ans, qu'un jour d'octobre j'arrivais à Utrecht pour y faire des études en droit. J'étais le cadet d'une famille nombreuse, et mon père ne pouvait me donner chaque mois qu'une somme très-modique. Je m'installai dans un des quartiers les plus modestes de la ville, je me mis en pension avec quelques étudiants pauvres comme moi, et je cherchai dans le travail, dans l'accomplissement rigoureux de mes devoirs, la satisfaction que les étudiants riches ou insouciants s'en allaient chercher dans le monde et les fêtes. Malgré toutes mes précautions, malgré mes sévères calculs d'économie, j'avais bien de la peine, avec mon humble revenu, à joindre, comme on dit, les deux bouts. Plus d'une fois je m'assis pensif dans ma chambre, n'ayant pour tout dîner qu'un morceau de pain et pour me réchauffer au cœur de l'hiver qu'un dernier quartier de tourbe auprès duquel je grelottais tandis que mes compagnons d'étude passaient dans la rue, riant, chantant, courant au théâtre et au cabaret. Mais alors je songeais à mon pauvre père qui s'imposait lui-même de rudes privations pour pouvoir me donner mon modique traitement; et plutôt que d'ajouter à ses sacrifices, j'étais bien décidé à souffrir la faim et le froid. L'hiver se passa ainsi, et je voyais arriver le printemps avec la joie des malheureux qui, par un beau jour de soleil, sortant de leur retraite obscure et s'en allant errer à travers les prés en fleurs, se croient riches de toute la richesse que la nature étale autour d'eux. Un événement inattendu, un hasard, vint tout à coup mettre fin aux inquiétudes matérielles qui m'attristaient souvent. Pour m'en aller de ma demeure aux cours de l'Université, je passais régulièrement deux fois par jour dans une petite rue assez sombre, et habitée par des ouvriers ou des marchands de troisième ordre. J'avais vu plus d'une fois une femme déjà âgée qui occupait un magasin de porcelaines chinoises, ou pour mieux dire de bric-à-brac, et qui, chaque fois que je passais, se trouvait debout sur sa porte et fixait sur moi un regard attentif. Pendant assez longtemps, je remarquai les apparitions régulières de cette femme sur le seuil de son magasin sans y attacher aucune importance, sans qu'il s'ensuivît dans mon esprit aucune réflexion. Cependant mes amis avaient fait la même remarque, et ils me la communiquèrent. Peu à peu elle me préoccupa, et en détournant de temps à autre la tête à distance, j'observai que cette femme, immobile et attentive, me suivait constamment de l'œil, et ne rentrait dans son magasin que lorsqu'elle ne pouvait plus me voir. Inutile de dire que, lorsque la sympathie de la marchande de bric-à-brac fut ainsi constatée et les témoignages à l'appui reconnus et répétés par tous mes camarades, il en résulta à la table où nous nous réunissions chaque soir pour prendre notre modeste repas des éclats de rire et des plaisanteries assez grotesques. La bonne dame n'était plus jeune. A travers l'étoffe légère de sa coiffure, on ne voyait que des cheveux blancs, et les rides de son visage annonçaient bien soixante ans. Son nom ajoutait encore une autre singularité aux sentiments romanesques que nous lui supposions. Elle s'appelait Elvina Teederhart (cœur tendre). Parfois, quand mes amis me voyaient le front soucieux, l'esprit préoccupé de quelque ennui : Console-toi, me disaient-ils, le ciel t'accorde un cœur tendre dont soixante ans n'ont pu refroidir l'ardeur. — Il y avait en moi je ne sais quel sentiment confus qui protestait contre ces plaisanteries; peu à peu cependant, soit par faiblesse, soit par entraînement, je m'y laissais aller et je riais

franchement de ce qu'on appelait alors ma bonne fortune. Mais un jour que je me trouvais à quelques pas de distance de mes camarades dans la rue de la marchande, la bonne femme étant déjà sur sa porte, l'un d'eux me cria, en parodiant une de nos élégies : Accours, accours, ô trop tardif amant, ta jeune beauté t'attend; — puis il lança un regard sardonique sur la marchande, et s'éloigna en poussant un éclat de rire répété par ses compagnons. Au même instant j'arrivais devant la boutique. Je vis la pauvre femme rougir et pâlir. Elle jeta sur moi un regard d'une douceur et d'une tristesse inexprimables, puis elle s'enfuit au fond de son magasin. Je m'éloignai en silence, la tête baissée, mécontent de mes amis, mécontent de moi, poursuivi par je ne sais quelle vague inquiétude qui ressemblait à un remords. Comment ai-je pu, me disais-je, permettre que cette femme devînt le jouet de mes amis? Qu'a-t-elle fait pour mériter un tel affront? et comment me suis-je associé moi-même à d'indignes plaisanteries?

Cette fois-là, il me sembla que la leçon de notre professeur était bien longue. J'essayai en vain d'y prêter quelque attention, et dès qu'elle fut achevée, je me hâtai d'accourir dans la rue de Mme Teederhart; de loin, mon regard la cherchait avec une secrète sollicitude sur le seuil de sa porte, mais elle n'y était pas. En approchant de sa demeure, je m'arrêtai comme un flaneur devant les vitres des magasins, je passai devant le sien lentement, et un peu plus loin je m'arrêtai de nouveau et tournai la tête de ce côté; attente inutile. Elle ne parut pas. Le lendemain et le surlendemain, je refis plusieurs fois et avec plus de lenteur encore la même promenade, sans être plus heureux. La porte de son magasin était ouverte, mais il semblait désert; je n'y vis qu'un gros chat bien fourré, à moitié endormi entre deux vases de Chine, qui m'observait du coin de l'œil, et semblait réfléchir dans son demi-sommeil à mes allées et venues. Cette disparition subite d'une pauvre femme qui paraissait prendre plaisir à me voir, et que je croyais avoir offensée, augmenta mes regrets et mes perplexités. Je m'exagérais tout à la fois, et le sentiment d'intérêt mystérieux que j'avais pu lui inspirer, et la faute commise envers elle; puis je voyais toujours ce regard si triste et si doux, qu'elle avait laissé tomber sur moi, au moment où mes camarades la tournaient en dérision, et j'éprouvais une tristesse toute nouvelle, une tristesse mêlée de repentir, que j'essayais en vain de surmonter; et quiconque m'eût vu alors, marchant d'un pas rêveur dans la rue, le front soucieux, l'œil inquiet, m'aurait pris pour quelque amant langoureux. Rien n'est plus uniforme que l'expression de nos émotions : celle du remords est souvent triste comme celle de l'amour, et les soupirs de la douleur ressemblent aux accents de la joie. Enfin, le troisième jour, je revins devant le magasin de Mme Teederhart, et, ne la voyant pas apparaître, je résolus de mettre fin à mon anxiété, d'entrer chez elle, et de lui demander pardon de la scène cruelle qu'elle avait subie malgré moi, et que je me reprochais pourtant comme si j'en avais été coupable. Je m'approche avec une émotion singulière, j'hésite, je m'éloigne, je reviens; j'avais une timidité d'enfant. Je franchis le seuil de la porte, et je m'arrête encore, et je regarde, comme si j'avais peur que des voisins n'observassent sur mon front, dans mes yeux, dans ma démarche, la pensée qui m'agitait, comme si cette pensée si pure et si candide pouvait donner lieu à quelque fâcheuse interprétation. Admirable ingénuité de la jeunesse. J'ai lu depuis quelques romans, et j'ai retrouvé dans le récit et la description d'un sentiment d'amour tout ce que j'éprouvais alors dans l'émotion d'une pensée reconnaissante, craintive, et presque filiale. Au moment où j'étais là, immobile, incertain, ne sachant si je devais faire un pas de plus en avant,

ou rétrograder, celle que je cherchais avec tant d'agitation ouvre tout à coup une porte vitrée à travers laquelle elle m'observait, s'avance et me salue avec un doux sourire. — Pardon, madame, lui dis-je, en me sentant rougir et en balbutiant. — Oh! je sais ce que vous voulez me dire, s'écria-t-elle, en posant sa main sur mon bras pour mieux m'interrompre, j'ai été fort affligée des paroles de vos amis, mais je suis sûre que vous êtes parfaitement innocent de cette grossière et sotte injustice; j'ai suivi depuis trois jours, sans que vous m'ayez vue, vos mouvements et votre inquiétude; je vois que vous êtes bon, et je me réjouis d'une circonstance qui achève de me révéler ce que j'avais déjà pressenti. Asseyez-vous.

Je m'assis sur un vieux fauteuil en chêne sculpté qui était là, entre toutes les raretés de son magasin. Elle resta un instant debout devant moi, silencieuse et me regardant d'un regard qui m'étonnait et me troublait; puis elle s'assit à côté de moi, et, me prenant la main : — Comment vous appelez-vous? me dit-elle. — Charles. — Charles! s'écria-t-elle, est-ce vrai? Oh! mon Dieu! quelle singulière chose! Est-ce que vous vous appelez Charles. Dites, ne me trompez-vous pas? Mais pourquoi me tromperiez-vous? quelle méchante idée! Vous vous appelez donc Charles, Charles? — Et sa voix était très-émue, et son regard pétillait en se fixant sur le mien; elle s'arrêta un instant et reprit le cours de ses questions : — Quel âge avez-vous? — Vingt ans. — Vingt ans! c'est bien cela!... Allons, allons, mais je suis une folle; que devez-vous penser de moi? Et pourtant!... Elle s'arrêta encore, mit sa main dans la mienne, et me dit d'une voix affectueuse : — Ecoutez, monsieur Charles; voulez-vous bien faire un grand plaisir à une pauvre solitaire que vous ne connaissez pas? voulez-vous venir dîner ici dimanche prochain, et non-seulement ce dimanche-là, mais tous ceux qui suivront, quand vous n'aurez toutefois point d'invitation plus agréable? Car moi, je ne suis qu'une vieille femme, une marchande de bric-à-brac, et vous êtes un étudiant à l'Université, et vous avez vingt ans! — Oh! je viendrai, m'écriai-je avec une assurance subite dont je me sentis étonné; et rien ne m'empêchera de me rendre à votre invitation. — Eh bien! merci, merci, me dit-elle; retournez maintenant dans votre petite chambre, car je sais que vous avez une petite chambre avec toutes sortes de livres très-savants, et que vous êtes fort studieux; allez, je vous attends dimanche. — A ces mots, elle me tendit encore la main, puis se retira; et moi, je sortis en proie à une émotion étrange, ne sachant ce que je devais penser de cette entrevue, de ces paroles affectueuses, de ces regards si vifs, et me réjouissant pourtant de tout cela comme d'un événement heureux. A quelques pas de distance, je me retournai, et je vis M[me] Teederhart qui penchait la tête hors de sa boutique pour me suivre du regard, et je me dis comme elle : quelle singulière chose! Mais il me semblait que j'avais la conscience soulagée d'un lourd fardeau.

En rentrant dans la maison où je demeurais, je trouvai mes amis assemblés dans le corridor, et causant d'un air de mystère à voix basse. L'un d'eux, m'ayant vu entrer chez la marchande, était venu en toute hâte le raconter aux autres, et là-dessus des commentaires, quels commentaires! et, lorsque j'arrivai, des plaisanteries, des paroles amères et froissantes. — C'est une folle, me disait l'un; je le sais d'un de ses voisins qui la voit, depuis plusieurs années, vivre de la façon la plus bizarre, ne sortant pas, ne rendant aucune visite et ne parlant à personne. — C'est une vieille avare, disait un autre, qui s'enferme pour rogner des écus et compter ses pièces d'or cousues dans des lambeaux d'étoffe. — Bah! disait un troisième, c'est tout simplement une de ces bonnes créatures qui ont une prédilection toute

particulière pour les promesses du diable, et qui voudraient retrouver à soixante ans ce qui les charmait à vingt. — C'est une femme excellente! m'écriai-je avec colère, une femme dont je ne souffrirai pas que l'on parle mal devant moi; et je rentrai dans ma chambre, laissant mes officieux conseillers fort étonnés de ma vive réponse.

Le surlendemain de ce jour était un dimanche. A l'heure de dîner, j'entrai chez Mme Teederhart. J'avais mis, pour me rendre à son invitation, mon plus bel habit, ma cravate brodée par une de mes sœurs, mon gilet à fleurs, don d'une marraine généreuse, et, en me regardant dans mon petit miroir d'étudiant, je dois dire que je ne me trouvais pas trop mal. J'arrive dans une jolie chambre située au fond du magasin. Quelques meubles simples, mais de bon goût, la décoraient. Un tableau couvert d'un crêpe noir et suspendu à la muraille en faisait le principal ornement. Des vases de fleurs garnissaient la cheminée, et la table, posée sur un tapis tout neuf, était couverte d'une nappe damassée et de très-beaux couverts en argent. La marchande, occupée encore comme une bonne maîtresse de maison hollandaise à surveiller le dîner, suspendit sa tâche pour venir au-devant de moi et me remercia avec effusion d'avoir tenu ma promesse. Une jeune servante rangea les assiettes, disposa dans un ordre symétrique les verres et les bouteilles, et nous nous mîmes à table. De ma vie je n'avais vu, même aux jours de fête de ma famille, un dîner aussi splendide, et cependant Mme Teederhart le trouvait encore trop mesquin. Elle grondait sa servante de n'avoir pas choisi un poisson plus rare, des poulets plus gras. Elle me versait dans une coupe de verre de Venise du vieux vin de Bordeaux et s'excusait de me recevoir si mal, et, me regardant boire et manger, semblait elle-même ne prendre aucun goût à tout ce qui était devant elle. Vers la fin du dîner, elle m'adressa quelques questions sur ma famille, sur mon pays, sur mes projets, et chacune de mes réponses était accueillie par elle avec l'expression d'une touchante sympathie. Après deux ou trois heures d'un entretien pendant lequel elle m'avait plus d'une fois ému par ses témoignages d'intérêt, comme je me disposais à sortir, elle me tira à l'écart et me dit : « Vous m'avez accordé une faveur dont je suis reconnaissante, en me donnant ces doux moments enlevés à votre dimanche; accordez-m'en une autre. Tenez, je sais que vous n'êtes pas riche, vous me l'avez avoué à moi-même, et seul dans cette ville, avec vos faibles ressources, vous devez éprouver bien des privations. Permettez-moi de remettre entre vos mains un peu de mon superflu. En vous faisant cette offre, j'obéis, j'en suis sûre, à la volonté de la Providence, qui m'a dotée au delà de mes besoins, sans doute pour que je puisse aussi à mon tour doter de quelque don ceux qui en sont dignes. Prenez, dit-elle en me mettant une pièce d'or dans la main; et voyant que je m'éloignais par un brusque mouvement : Oh! je vous en conjure, ne refusez pas cette modique offrande; songez que c'est une obole que je n'enlève à personne, dont je puis librement disposer et que vous me rendrez un jour... oui, un jour, quand vous serez riche et heureux comme vous méritez de l'être. — Et en parlant ainsi, elle attachait sur moi un regard tendre et suppliant; puis, glissant une pièce d'or entre mes doigts, elle me serra la main et disparut en me criant : — A dimanche! Allez, et que Dieu vous bénisse.

Plusieurs dimanches se passèrent de la sorte, moi toujours empressé de revenir m'asseoir dans sa demeure, elle toujours plus heureuse de me voir, me choyant, m'entourant de soins délicats, m'interrogeant avec une sollicitude toute maternelle sur mes études, sur mes besoins, sur mes rêves de jeune homme. Tantôt elle souriait

de mes récits ingénus, tantôt elle m'encourageait dans mes travaux, elle applaudissait à mes projets d'avenir, et quand parfois il se trouvait dans mes paroles quelque chose de répréhensible, elle m'adressait des reproches avec une douce et caressante autorité.

J'aurais bien voulu pénétrer aussi dans l'histoire de sa vie, interroger ses souvenirs. Il y avait dans l'expression habituelle de son regard, dans la lente accentuation de sa voix, un caractère de tristesse qui m'intéressait et que je ne savais comment expliquer. A voir sa physionomie ouverte et prévenante, ses grands yeux bleus dont l'âge n'avait pu éteindre l'éclat, ses lèvres qu'entr'ouvrait à certains moments un doux sourire, ce visage d'une coupe fine et gracieuse, on se disait qu'elle avait dû être belle, et je me demandais si le mystère répandu sur sa vie ne cachait pas une de ces passions mal assoupies dont la beauté est souvent le jouet, si sa tristesse n'était pas née d'une de ces amères déceptions du cœur, d'un de ces souvenirs opiniâtres et profonds que le temps efface si lentement, si jamais il les efface. Mais chaque fois que j'avais tenté de la ramener aux jours de sa jeunesse, je l'avais vue devenir tout à coup si sérieuse et fixer sur moi un regard si douloureux, que je m'étais amèrement repenti de mon indiscrétion. J'aurais pu, à l'aide de mes amis, faire interroger les voisins, mais j'aurais eu honte d'employer un tel moyen pour apprendre ce que ma bienfaitrice ne voulait pas me dire elle-même. Que m'importait d'ailleurs cette histoire mystérieuse du passé? Que m'importait ce qu'il y avait d'étrange, d'inexplicable, dans son affection pour moi? N'étais-je pas heureux de cette affection? n'avais-je pas pour cette femme, près de laquelle le hasard m'avait amené, un respect, un attachement filial, et n'était-elle pas pour moi indulgente et tendre comme une mère? Chaque fois que je revenais la voir, mon cœur s'ouvrait à elle avec plus d'abandon. Nous restions seuls après dîner dans son petit salon, et nous passions là des heures entières à causer comme si nous nous connaissions depuis longtemps. Chaque dimanche, son ingénieuse sollicitude lui faisait trouver quelque nouveau moyen de m'enrichir en ménageant ma délicatesse, et quand j'hésitais à accepter ses dons : — Prenez, prenez, me disait-elle; je vous dois une illusion qui est un bonheur. C'est Dieu lui-même qui vous a amené près de moi pour nous donner à tous deux ce dont nous avions besoin, à vous une tutelle généreuse, à moi un peu de joie mensongère dans mes regrets.

Un jour que je refusais plus opiniâtrément encore que de coutume d'accepter tout ce qu'elle m'offrait, elle me dit d'un ton moitié riant et moitié sérieux : — Je ne suis pas si désintéressée que vous le croyez; j'ai une grâce à vous demander... puis s'interrompant tout à coup : Oh! non, je n'oserais pas; c'est une chose folle que vous ne comprendriez pas et qui me rendrait peut-être bien ridicule à vos yeux. — Non, parlez, lui dis-je; parlez, je respecte aveuglément toutes vos volontés et je ne donnerai jamais à tout ce qui viendra de vous qu'une noble et sérieuse interprétation. — Eh bien! je voudrais.... mais en vérité, c'est un enfantillage qui va vous paraître étrange; je voudrais vous voir venir un jour chez moi revêtu d'un habit vert avec des boutons de métal et un gilet de pluche bleu. Ce vêtement-là n'est plus de mode, et vous n'oseriez vous montrer ainsi devant vos camarades, mais voulez-vous bien le porter une fois, une seule fois pour votre vieille amie? — Oui, m'écriai-je avec le même accent d'enthousiasme que j'aurais mis à formuler une résolution héroïque; je viendrai chez vous ainsi vêtu, et non pas une fois, mais toujours si vous le désirez.

En la quittant, je courus chez le tailleur, qui trouva fort étrange que je voulusse

être habillé comme on l'était il y a vingt ans, mais ses objections ne pouvaient m'émouvoir, et il se mit à l'œuvre.

Le dimanche suivant, j'entre chez Mme Teederhart, avec mon habit à larges basques tombant au-dessous du jarret, et mon gilet descendant jusqu'au milieu du ventre. Les passants s'arrêtaient pour me voir dans la rue, et si nous avions été au temps du carnaval, on aurait pris ce costume suranné pour une mascarade. Mais je me souciais peu des remarques que l'on pouvait faire, je ne songeais qu'au bonheur de remplir le désir de ma bienfaitrice, bien que ce désir me parût, à vrai dire, une fantaisie un peu étrange. En me voyant, Mme Teederhart pousse un cri, puis s'approche et me regarde en silence des pieds à la tète, et joint les mains, et me regarde encore avec une expression étonnante de joie et de surprise. Puis me conduisant au fond de son salon : Attendez, me dit-elle, il manque encore quelque chose à votre toilette. Elle s'approche d'une armoire, en tire une longue cravate blanche brodée, la met à la place de mon col de satin, me regarde et s'écrie : O mon Dieu! ô mon dieu! et me prenant les mains dans les siennes, me contemple l'œil ému, le cœur agité, sans pouvoir proférer une parole. Tandis que nous étions là debout tous deux, elle, muette, et moi cherchant à deviner le secret de son émotion, tout à coup entre une de ses amies, qui me regarde et s'écrie : *Herr Jesus!* C'est M. Charles! A ce nom magique, Mme Teederhart met ses mains sur son visage, pousse une exclamation de douleur, et s'enfuit dans une autre chambre. — C'est M. Charles, répète son amie, et m'observant encore de plus près : — Vraiment! vraiment! a-t-on jamais vu une ressemblance pareille! — Mais, qui donc, m'écriai-je, est ce M. Charles que vous connaissez? — Quoi! vous ne le savez pas? Le fils de mon amie, le fils adoré qu'elle pleure toujours. — Et s'approchant du grand tableau voilé que j'avais remarqué le premier jour de mon arrivée chez Mme Teederhart, elle ôte le crêpe qui le recouvre, et je vois un jeune homme de mon âge, vêtu comme je l'étais en ce moment, et si semblable à moi, qu'un peintre n'aurait pu faire mon portrait avec plus d'exactitude, qu'un miroir n'aurait pu mieux refléter les traits de mon visage. — Oh! pauvre femme, m'écriai-je! Pauvre malheureuse mère! A présent, je comprends tout ce qu'elle a souffert, toutes les joies menteuses et les cruels regrets qu'elle a dû éprouver en me voyant.

Au même instant, Mme Teederhart parut. Elle était pâle et défaite, et l'on voyait à ses yeux rouges qu'elle venait de pleurer. « Chère Thérèse, dit-elle à son amie; revenez me voir bientôt, et maintenant, laissez-moi tout entière à mes souvenirs. » Son amie lui serra la main en silence, et s'éloigna. La pauvre mère abattue et oppressée s'assit; puis, me prenant la main et jetant un regard sur le portrait dégagé de son voile : « Vous savez tout, à présent, me dit-elle; vous savez pourquoi j'ai été si vivement émue en vous voyant par hasard passer un jour devant ma demeure, pourquoi j'ai cherché à vous voir plus souvent, et pourquoi je vous ai aimé. Pardonnez-moi si l'affection que je vous ai témoignée s'adressait moins à vous qu'à un souvenir. Je n'ai cherché d'abord en vous, je dois l'avouer, qu'une ressemblance; mais, après avoir trouvé celle de la physionomie, qui aurait bien pu ne produire dans mon esprit qu'une impression passagère, j'ai trouvé celle de l'âme et du caractère, qui m'a de plus en plus inspiré je ne sais quel indicible sentiment de tendresse et de reconnaissance, comme si vous aviez vous-même préparé cette ressemblance pour me donner un bonheur illusoire, un doux mensonge, un rêve. Hélas! celui dont vous voyez ici le portrait, celui qui vous ressemble tant et dont, par une singulière fatalité, vous portez le nom, il était, comme vous, jeune, bon,

honnête. Malheureusement, il n'était pas si raisonnable que vous, il aimait les entreprises hardies, les rêves aventureux. Ce salon, où vous trouvez du luxe, lui semblait trop pauvre, cette ville trop obscure, ce pays trop étroit; il voulait s'élancer dans l'espace, tenter les grandes choses. Les voyages les plus lointains, les projets les plus périlleux étaient ceux qui souriaient le plus à sa vive et ardente imagination. Je pouvais lui laisser une fortune assez considérable, car, quoique je ne sois qu'une marchande de bric-à-brac, je ne compte point parmi les plus pauvres d'Utrecht. Mais la fortune ne lui suffisait pas, il voulait la gloire, la gloire des dangers, des explorations hasardeuses, des succès incertains, la gloire des Houtman, des Heemskerk, ces vaillants voyageurs de la Hollande. Que de fois, le voyant si désireux de s'élancer sur les flots de l'Océan, ne lui ai-je pas dit, comme la pauvre mère dont parle le poëte de la Frise, Gijsbert Japick : Charles, Charles, pourquoi veux-tu partir? la ville qui t'a vu naître est-elle donc si petite, la maison qui t'a abrité est-elle si triste, le cœur de ta mère est-il si pauvre, que tu ne puisses trouver dans l'aspect de cette ville, dans les joies du foyer paternel, dans la tendresse sans bornes qui a veillé sur ton enfance, un aliment suffisant pour ton âme et ton imagination? Mais son père, dont l'autorité aurait soutenu la mienne, était mort; mes vœux et mes prières furent inutiles. Cet enfant bien-aimé, ce fils unique partit. Il y a aujourd'hui vingt ans que je lui disais adieu sur la rade d'Amsterdam ; il y a aujourd'hui vingt ans que je le voyais pour la dernière fois. Il périt dans un naufrage, et depuis le jour où j'ai appris cette affreuse nouvelle, je n'ai pas connu une pensée de joie jusqu'au moment où je vous ai remarqué, où, me livrant à une folle erreur, j'ai tâché de confondre l'image gravée dans ma mémoire avec celle qui vivait devant mes yeux. Mais votre présence m'affligeait en me consolant, et je ne pouvais vous parler de ce fils dont vous me rendiez le souvenir plus vif et plus saisissant. Vous avez dû me trouver parfois bien bizarre, n'est-ce pas? Maintenant vous savez tout; maintenant que vous voyez combien j'ai souffert, aimez-moi encore un peu, si ce n'est par reconnaissance, au moins par pitié. — Et comme, par l'effet même de mon émotion, je tardais un instant à lui répondre : Oh! dites-moi, s'écria-t-elle, dites-moi du moins que je ne cesserai pas de vous voir, que vous ne vous en irez pas, comme mon malheureux Charles, tenter les hasards d'une périlleuse navigation. Je vous le demande, non-seulement pour moi, qui ne suis que votre vieille amie, mais pour votre mère. Hélas! si vous saviez ce qu'il en coûte au cœur des pauvres mères, de voir leurs fils partir pour les pays lointains et de les sentir errants sur les vagues quand le vent gronde et que le ciel est sombre. — Non, lui répondis-je, je n'ai point ces idées aventureuses qui nous portent à quitter le sol natal et à nous en aller au loin chercher le vague bonheur qui nous est apparu dans nos rêves. Je resterai ici, près de vous, près de mes parents; je deviendrai un honnête magistrat, un pacifique citoyen d'Utrecht, un bon père de famille, m'en allant chaque jour régulièrement au tribunal, et le soir fumant paresseusement ma pipe en prenant une tasse de thé. Voilà mon avenir, et je n'en désire pas d'autre. — C'est bien, c'est bien, dit la pauvre mère. Ah! pourquoi mon fils n'a-t-il pas eu ces idées de calme et de vie bourgeoise! je le verrais encore là, et je serais la plus heureuse des mères. Mais vous me restez du moins, vous qui êtes son image, vous qui trompez parfois mon cœur par votre ressemblance avec lui, vous me restez, et je remercie le ciel, qui, dans mon malheur, me donne, comme un dernier rayon de joie, cette dernière illusion.

Dès ce moment, les liens qui s'étaient établis entre Mme Teederhart et moi se

resserrèrent de plus en plus. Je revins d'abord la voir chaque jour, et puis plusieurs fois par jour. Depuis que j'avais pénétré dans le secret de sa douleur, je comprenais tout le charme de son illusion, et j'éprouvais un vif sentiment de joie à penser que ma présence pouvait adoucir ou suspendre l'amertume de ses regrets. Chaque jour aussi la pauvre femme redoublait envers moi de soins et de tendresse. Il n'était sorte de moyen ingénieux qu'elle n'imaginât pour deviner un de mes désirs ou pour satisfaire une de mes fantaisies. On eût dit que, comme je tenais la place de son fils, elle avait peur de me voir partir ainsi que lui, et toutes ses prévenances, tous ses dons, toutes ses paroles affectueuses, étaient autant de pieux artifices pour me retenir plus fortement près d'elle.

Quelques années se passèrent ainsi. Ceux qui d'abord ne l'avaient regardée que comme une femme bizarre furent vivement émus en apprenant ce qu'elle avait souffert, et mes amis, qui s'étaient moqués de ses prévenances envers moi, vinrent l'un après l'autre lui demander pardon de la scène qui l'avait effrayée. Mon cours de droit était fini, mais je restai à Utrecht, poursuivant en dehors des leçons universitaires quelques études spéciales. Mon père et ma mère vinrent me voir. Je les conduisis chez elle. — Laissez-moi votre Charles, leur dit-elle, j'aurai soin de lui; c'est mon fils adoptif. Je ne veux pas l'obliger à changer de nom, je ne veux pas le dérober à votre affection. Encore quelque temps, et il vous reviendra tout entier, et si je ne fais pas, selon la coutume, un contrat par-devant notaire pour lui donner son titre d'adoption, c'est que le meilleur de tous les contrats est là, ajouta-t-elle en mettant la main sur le cœur.

Elle mourut en me donnant sa bénédiction, et je la pleurai comme une mère. Son testament m'instituait son héritier absolu. Je n'ai point d'autre parent, écrivait-elle à la fin de ses dispositions, qu'une vieille cousine fort riche. Si Charles veut lui offrir une portion de ma fortune, je le lui permets, mais je le prie en grâce, et c'est le dernier vœu d'une mourante, de conserver la plus grande part. Elle instituait de plus une rente annuelle de 100 florins, et à perpétuité, pour la femme de quelque pauvre marin qui aurait perdu un fils dans un naufrage. J'acquittai ce legs pieusement, j'allai trouver la cousine qui ne voulut rien recevoir de l'héritage dont je lui offrais une part, et je restai maître d'une fortune inespérée. L'année suivante, je me mariai; je devins juge à Utrecht; mon fils aîné s'appelle Charles, ma fille porte le nom de ma bienfaitrice, et ma femme, mes enfants et moi, nous prions chaque jour pour elle. »

Le Hollandais, ayant achevé son récit, détourna la tête, et je le vis passer la main sur ses yeux comme pour essuyer une larme. Son compagnon, qui était un gros et gras personnage dont les membres un peu lourds avaient été évidemment fortifiés par une ample consommation de rosbeef, et les joues roses colorées par l'usage du genièvre, prit la parole et dit : Voilà une histoire qui prouve bien que les Hollandais ne sont pas, comme certains voyageurs mal avisés se plaisent à les représenter, des êtres absorbés par la matière; moi j'en sais une encore... Mais voilà que nous arrivons à Niewdiep. — En disant ces mots, il se leva, nous fit un léger salut et sortit. Une jeune femme l'attendait sur le quai, et se jeta dans ses bras avec une joie touchante; deux petits enfants aux joues rondes et roses comme des pommes de Normandie se suspendirent à sa redingote : l'heureux voyageur s'éloigna avec son doux fardeau. C'était peut-être là l'histoire qu'il voulait nous raconter.

J'avais quitté en même temps que lui notre *roem* enfumé, et je regardais avec surprise le tableau qui se déroulait à mes yeux. A la place des plaines marécageuses,

des landes arides, des cabanes isolées, dont l'aspect monotone fatigue les yeux, à partir d'Alkmaar, tout à coup j'aperçois de larges et beaux édifices, des magasins de marine et une population animée. J'entends l'officier qui commande une manœuvre sur une frégate, les matelots qui hèlent les cordages, le tambour militaire qui bat dans les rues, et le clairon qui sonne à la porte d'une caserne. Des bâtiments de commerce entrent dans le port, des barques glissent le long des canaux, des portefaix s'en vont le dos courbé sous des sacs de riz ou de café. Nous sommes dans l'entrepôt de la mer du Nord, dans l'un des ports militaires de la Hollande.

Il y a quarante ans qu'à la place de ces édifices, de ces chantiers, on ne voyait encore qu'une pauvre maison de paysan. La création du canal du Nord a fait en peu de temps une ville animée d'une plaine déserte. C'est ici que les navires d'Amsterdam s'arrêtent en revenant des Indes et en y allant; c'est ici que l'on a entassé tout le matériel et l'armement des bâtiments de guerre. Quand un de ces bâtiments part pour quelque contrée étrangère, il vient prendre à Niewdiep ses canons et ses boulets; puis, au retour, il quitte son appareil militaire. On lui enlève ses armes, ses munitions, on lui enlève la plus grande partie de ses voiles, quelquefois même ses mâts, et il entre dans les bassins d'Amsterdam comme un pacifique bourgeois incapable d'offenser qui que ce soit. J'ai vu une fois une magnifique frégate suivre ainsi sa route, le pont vide, les écoutilles fermées, les hunes abattues. Hélas! c'était grande pitié. Vingt-quatre chevaux la traînaient paisiblement le long d'un canal. On eût dit d'un roi vaillant et courageux dépouillé de son armure et enchaîné au paresseux attelage de ces rois fainéants dont parlent nos vieilles chroniques. Comment les compatriotes de Tromp et de Ruyter peuvent-ils se résoudre, par je ne sais quel calcul d'intérêt matériel, à humilier ainsi plusieurs fois dans l'année leurs plus beaux bâtiments? Avoir vu la frégate fière et joyeuse s'élancer hors du port, le pavillon au vent, les matelots sur les vergues et la mitraille sur les flancs, aux acclamations enthousiastes de la foule, au bruit des cordages qui roulent sur leurs poulies, des porte-voix qui ordonnent la manœuvre, des sifflets d'argent qui marquent la mesure, des voiles que le vent déroule avec fureur comme s'il allait les déchirer, l'avoir vue bondir sur sa route comme un coursier audacieux, fendre les vagues, braver l'orage, et disparaître dans le lointain comme si elle s'élançait à la conquête d'un nouveau monde, et la voir revenir ensuite si nue, si morne, si lente, hélas! encore une fois, il y a de quoi faire saigner le cœur de quiconque a jamais posé le pied sur un navire.

A Niewdiep, nous prîmes un passager, qui, me voyant contempler avec la curiosité d'un étranger le spectacle offert à mes yeux, m'aborda avec ce sentiment d'hospitalité que l'on trouve toujours aux dernières limites de chaque contrée, et me dit : « Je suis un habitant du Helder, je demeure au bord de notre grande digue, venez ce soir chez moi, vous verrez la mer tout à votre aise. » Il me donna sa carte, et j'acceptai son offre avec joie. Nous glissions de nouveau lentement sur le canal, qui a encore une lieue d'étendue. Sur toute sa longueur s'étend une ligne de petites maisons peintes en rouge, posées au bord de l'eau, suivant ses circuits. On dirait un collier de corail. Chacune de ces petites demeures a un aspect riant et paisible qui plaît aux regards. Celle-ci porte sur ses fenêtres badigeonnées des vases de fleurs. Celle-là, plus ambitieuse, s'abrite derrière un arbre aux longs et verts rameaux déployés comme un éventail. L'une est la tente chérie où le marin revient, au retour de ses longs voyages, goûter le charme du repos et les joies de la famille. L'autre est le cabaret où il retrouve, avec un surcroît de bonheur, sa longue

pipe de terre et le genièvre dont les vins de France et les liqueurs du Portugal n'ont pu lui faire oublier l'ardeur enivrante. A chaque pas on rencontre un de ces honnêtes marins qui s'en va mollement goûter les douceurs du *far niente*, en attendant l'heure de repartir, et des enfants qui, à peine débarrassés de leurs lisières, courent dans une barque, comme des canards courent à l'eau. Il y a là une population de six mille âmes, dont la mer est le premier élément, et qui ne pourrait adorer que Neptune et Thétis, si elle n'adorait fort pieusement le Christ.

Le Helder est une petite ville élégamment bâtie, jeune et coquette, qui, dans son mouvement ambitieux, s'allonge en droite ligne, et s'allongerait bien plus encore si la mer n'était là pour l'arrêter. Il y a là un singulier mélange de population, des bourgeois, des marchands, des fonctionnaires, des soldats, des navigateurs qui arrivent, d'autres qui partent. C'est le dernier coin de terre hollandaise que le marin salue en s'éloignant, et le premier qu'il aperçoit à son retour. C'est là qu'on vient lui dire adieu, et là qu'on vient l'attendre. Que de vœux échangés sur cette grève entre ceux qui s'en vont et ceux qui restent! Que de larmes versées par de beaux yeux, et quelquefois si vite essuyées! Et la mer est là qui continue à battre le pied de ses remparts, et semble se moquer, dans son éternel soupir, de toutes ces tristesses trompeuses, de tous ces regrets d'une heure.

Auprès de cette petite cité du Helder, s'élève une vaste et puissante forteresse, commencée par Napoléon, et finie par Guillaume I[er]. Napoléon avait de grandes vues sur cette côte de Hollande. J'en ferai, disait-il, le Gibraltar du nord; et il était venu lui-même en reconnaître la situation, et il s'était embarqué sur un simple batelet de pêcheur pour voir de plus près les contours du Texel, et établir sa ligne de défense. Des deux forts dont il avait arrêté le plan, l'un portait le nom de Lasalle : on l'appelle aujourd'hui le Prince-Héréditaire. L'autre, que l'on nommait le Roi de Rome, a vu son royal titre s'en aller, à la chute de l'empire, avec les autres titres de celui, qui lui-même devait bientôt s'en aller mourir dans une ville autrichienne. Le peuple des villages voisins n'a cependant pas oublié l'auguste nom qui décorait la forteresse naissante du Helder, et plus d'un paysan de la Noord-Holland parle encore avec un singulier sentiment d'enthousiasme de cet homme au regard profond, que l'on voyait passer comme un météore, et qui, de distance en distance, laissait sur ses traces un champ de mort ou une œuvre de géant.

L'idée que Napoléon avait conçue en voyant ici la mer du Nord resserrée entre le rivage de Hollande et celui du Texel, comme la mer Baltique au détroit du Sund entre la côte de Danemark et celle de Suède, a été lentement mais scrupuleusement réalisée. Il y a là trois bastions étendus, casematés, construits de manière à renfermer facilement une nombreuse garnison, qui peuvent envoyer des boulets tout près du Texel, empêcher un bâtiment de franchir le détroit, et défendre ainsi l'entrée du pays. La côte est d'ailleurs protégée à une assez longue distance par des bancs de sable, des brisants et des rochers qui en interdisent l'approche aux bâtiments. Puis, la digue, garnie de canons, serait encore, en cas d'attaque, un rempart redoutable. Cette digue a près de deux lieues de longueur. Elle s'élève à quarante pieds au-dessus du niveau de la mer, et descend à deux cents pieds de profondeur dans les vagues, sous un angle de quarante degrés. Elle est construite tout entière avec des blocs de pierre arrachés aux montagnes de la Norwége; soutenue à sa base par des quartiers de roc, couverte de terre et de gazon à sa sommité, elle sert de route aux charrettes et de promenade aux bons bourgeois. C'est certainement l'une des œuvres les plus colossales, les plus admirables du génie moderne. Quand

on mesure du regard l'étendue et la profondeur de cette muraille de roc, il semble que les habitants de la Noord-Holland doivent n'avoir désormais plus rien à redouter des inondations, et cependant bien peu d'années se passent sans jeter dans leurs cœurs le doute sinistre et l'épouvante. La vague impétueuse, infatigable, monte, grossit sans cesse, et sans cesse vient se briser contre la barrière qui l'arrête. Plus le rempart est ferme, et plus elle semble inflexible dans sa colère, implacable dans ses efforts. Dieu lui a jeté sur certaines rives un grain de sable pour limite; mais quand l'homme entasse pierre sur pierre, et vient aussi lui dire : Tu n'iras pas plus loin; on dirait que l'élément terrible s'indigne à cette voix d'esclave qui parodie la voix du maître, et alors la mer s'élance de toute sa hauteur, et retombe de tout son poids contre l'édifice de l'homme.

Assis au bord du chemin, sur l'un des points les plus élevés de la digue du Helder, je ne me lassais pas de voir cette grande mer du Nord, cette mer qui déjà m'avait emporté au loin et qui semblait encore m'appeler. C'était le soir. A la lueur mobile de la lune, qui tantôt se montrait dans tout son éclat, et tantôt disparaissait sous un nuage, je distinguais d'un côté la grève sablonneuse du Texel, de l'autre des collines arides parsemées çà et là de quelques joncs, traversées seulement par le sentier solitaire du pêcheur, et dans le lointain l'onde immense qui touche à la fois aux froides plages du Nord et aux rives embaumées de l'Orient. Je promenais tour à tour mes regards d'un point à un autre, d'un navire qui voguait dans l'espace à une barque qui rentrait au port, et alors je me sentais de nouveau saisi par cette magie des flots que les anciens personnifiaient dans les sirènes, et je me disais avec je ne sais quel vague désir mêlé de tristesse : Oh! oui, quiconque s'est une fois livré à tes caprices, ô mer terrible et charmante, voudra s'y livrer toujours! et quiconque, du haut d'un navire, a dans ses rêveries prêté l'oreille à ton murmure, croira toujours entendre, dans le soupir du vent, dans le choc de tes flots, une voix mystérieuse qui l'attire et lui parle des pays lointains.

Quand j'arrivai dans la maison de M. E...., qui m'avait invité à passer la soirée chez lui, la table était mise, l'eau bouillonnante sifflait dans la théière, et la servante achevait de l'entourer de tartines de beurre, de tranches de bœuf fumé, de harengs et de fromage, c'est-à-dire de tous les éléments d'un très-confortable souper hollandais. M. E.... me prit par la main en me reprochant doucement d'arriver si tard, puis me présenta à sa femme, à ses filles et à un négociant de ses amis qui avait déjà fait plusieurs fois le voyage des Indes. Entre les personnes réunies chez M. E......, il n'y avait qu'une légère différence d'âge, mais cette différence représentait un siècle pour l'intelligence. La maîtresse de la maison, née en Frise, portait encore la riche et ambitieuse coiffure de sa province, les deux lames d'or sur les tempes, le diadème en brillants sur le front. Elle ne parlait que le hollandais, et ce qu'elle eût bien préféré encore, c'eût été de parler le dialecte de sa province, de sa chère province qu'elle n'avait quittée qu'une fois pour faire un voyage à Amsterdam, et plus tard pour venir au Helder. Les deux jeunes filles au contraire, douces et naïves créatures à l'œil bleu, au visage candide, portaient, selon le dernier numéro du *Journal des Modes,* les cheveux en bandeau et les manches plates. Elles gazouillaient avec un embarras ingénu quelques mots de français, lisaient, sans le secours d'aucune traduction, *Jocelyn* et *les Orientales,* et parlaient du plaisir qu'elles auraient à venir à Paris, pour parcourir les boulevards, disait l'une, pour aller au spectacle, disait l'autre, et pour assister aux séances de la chambre des députés, ajoutait le père. C'était un homme modeste et instruit qui avait voyagé,

étudié, et qui s'intéressait à la fois aux grandes questions d'art, de politique, de science et d'industrie. Il faisait, par sa causerie instructive et variée, un singulier contraste avec son ami, qui aurait fort aimé qu'on ne dit rien ou qu'on jetât de temps à autre, entre deux bouffées de tabac, un mot sur le prix des denrées coloniales. Mais, telle qu'elle était, avec ses différences de goût et de caractère, cette petite réunion me plaisait beaucoup par son air de franchise et de simplicité, et j'étais d'ailleurs reconnaissant de la cordialité avec laquelle on me recevait dans une maison où j'entrais pour la première fois. M. E.... me serrait les mains et me remerciait d'être venu. Sa femme, dans un excès de politesse qui pouvait devenir embarrassant s'il avait continué, remplissait de morceaux de sucre ma tasse de thé et couvrait mon assiette de tranches de bœuf. Une de ses filles, je crois en vérité que c'était la plus jolie, se leva et vint m'offrir gracieusement une longue pipe d'écume de mer pleine d'un excellent tabac. Je me rappelai l'histoire de ce philosophique paysan d'Allemagne qui s'était jeté à l'eau pour sauver le caniche débile de la dame châtelaine de son village. Quand il monta au castel trempé de la tête aux pieds et portant délicatement sur ses bras le roquet sain et sauf : — Parle, lui dit le seigneur dans le mouvement enthousiaste de sa reconnaissance; que veux-tu que je te donne pour te récompenser de ton courage? veux-tu de l'argent, veux-tu un de mes plus beaux bœufs, veux-tu le champ qui est près de ta ferme? — Non, dit l'honnête paysan, je n'ai pas besoin de tout cela; mais il y a une chose qui me ferait grand plaisir.... Si j'osais la demander, je me jetterais bien à l'eau une seconde fois pour l'obtenir. — Voyons, demande? — Monsieur le baron ne se fâchera pas? — Non. — Dame! c'est que c'est bien hardi de la part du pauvre Franz. — Allons, parleras-tu? — Eh bien! je voudrais que Mme la baronne remplît de tabac la belle pipe de monseigneur et me la donnât à fumer. — Le baron fronça le sourcil et serra les dents comme lorsqu'il allait avoir un accès de colère; mais la baronne, qui était douce et bonne autant que belle, apaisa d'un regard son redoutable maître, prit la pipe, la remplit avec ses jolis doigts roses d'un tabac parfumé, et la remit en souriant à Franz, qui s'assit sur la pelouse et fuma délicieusement; et s'il y a jamais eu au monde un être complétement heureux, c'est sans aucun doute Franz, depuis la première jusqu'à la dernière bouffée de fumée qu'il exhala lentement. Plus heureux que Franz, je n'avais pas eu besoin de plonger dans la rivière, de sauver un caniche, pour recevoir des mains d'une charmante jeune fille une pipe choisie, et si je n'ai pas chanté ce narguilé hollandais, c'est que, je vous l'assure, les muses n'ont pas voulu me seconder dans mes intentions poétiques.

Quand nous eûmes satisfait amplement aux vœux hospitaliers de Mme E....., qui ne se lassait pas de nous servir du thé, la conversation devint plus animée, le marchand lui-même fut assez causeur; et de quoi pouvions-nous parler, si ce n'est de l'élément qui est le perpétuel sujet d'entretien des habitants du Helder, de cette mer que nous entendions gémir au pied de la digue, et dont nous voyions à travers la fenêtre les vagues assombries çà et là au passage d'une nuée obscure, et argentées en d'autres endroits par la clarté de la lune? Les deux jeunes filles racontaient avec une émotion naïve les terreurs qu'elles éprouvaient parfois en entendant, dans les longues nuits d'hiver, le fracas des flots impétueux qui se brisaient au pied de leur demeure, comme au pied d'un navire. Leur père vantait, et à juste titre, le génie, la persévérance des Hollandais qui ne se lassaient pas de lutter contre l'Océan, et le marchand peignait sans s'en douter, en style poétique, la beauté sereine des mers du Sud, la phosphorescence des vagues dorées par le soleil, et la tiède haleine

des vents alisés. Puis il se mit à parler des croyances superstitieuses des marins hollandais, et je l'écoutai avec un surcroît d'attention : — On ne saurait se figurer, nous disait-il, jusqu'où va la crédulité traditionnelle et l'esprit subtil, rêveur et souvent poétique, de ces bonnes gens, qui ont l'apparence si matérielle. Les physiciens nous donnent, Dieu sait, chaque année et chaque jour assez d'explications sur l'influence des saisons, le mouvement des vents, la force des courants; mais le matelot ne veut point entendre parler de tous ces calculs de la science. Il a sa science à lui, la science que ses anciens camarades lui ont enseignée dans les causeries du soir sur le gaillard d'avant, ou dans les heures de repos passées à la taverne. « — Bah! me disait une fois l'un d'entre eux; à la suite d'un violent orage, avec vos vents d'équinoxe, tout cela est bel et bon, il n'en est pas moins vrai que, si chacun de nous avait bien payé ses dettes en partant, nous ne serions pas là à *bourlainguer* sur cette vilaine mer, comme nous le faisons depuis huit jours. — Et c'est ainsi qu'ils expliquent la plupart des phénomènes dont leur intelligence ne comprend pas la cause; ils attribuent les retards qu'ils éprouvent, les heures de calme et de tempête, les vents contraires, non-seulement à la présence de certain passager qui aura sur la conscience quelque péché trop gros à porter, mais à des objets inanimés, à un meuble nouveau, à un bout de câble, à une voile, quelquefois à un trait de la physionomie, à une barbe, à un regard de travers. Ils ont la superstition des joueurs, et de plus ils croient à je ne sais quelles puissances mystérieuses, tantôt funestes et tantôt bienfaisantes, à des expiations forcées, à des apparitions merveilleuses. Par exemple, ajouta le marchand en se tournant de mon côté, vous avez bien entendu parler du grand voltigeur hollandais? — Oui, sans doute, répondis-je; mais je ne l'ai jamais vu ; ni vous non plus, je suppose? — Non; et pourtant, je vous avoue que je me suis demandé plus d'une fois sérieusement si ce que ma raison s'obstinait à ne considérer que comme un conte grossier, n'était pas une terrible réalité, tant je connais d'honnêtes marins qui en parlent comme d'un fait avéré; et la gravité sombre avec laquelle ils racontent ordinairement les apparitions de ce fantôme a je ne sais quoi de saisissant. Vous savez que c'est un grand vaisseau de guerre, sans mâts et sans voiles, que l'on aperçoit de loin, comme une baleine monstrueuse, à l'horizon, et que les jeunes matelots, encore peu expérimentés, prennent facilement pour une langue de terre. Ce vaisseau navigue contre vent et marée, sans qu'on puisse voir seulement s'il y a une main au gouvernail; il ne bondit point sur les vagues comme un bâtiment ordinaire, il se trace un large et profond chemin et glisse sans secousse; la mer semble s'affaisser sous lui avec terreur. Tout à coup il s'élance, il tombe comme un oiseau de proie à quelques encablures de distance du navire qui passe, et alors on aperçoit des hommes, ou plutôt des squelettes, au visage pâle et cadavéreux, qui se dressent sur ses bastingages, grimpent dans ses enfléchures, et courent dans ses hunes. On entend des voix plaintives et lamentables qui demandent des nouvelles d'une ville anéantie depuis des siècles, et prient les matelots de vouloir bien venir chercher à bord quelques lettres, et les remettre à leur adresse. Mais malheur à celui qui oserait se charger de ces lettres, car chacune d'elles est plus lourde à porter que des milliers de quintaux, et ferait couler bas le navire. Demandez maintenant à nos matelots ce qu'ils pensent de ce vaisseau fantastique : ils vous répondront qu'il porte dans ses flancs des hommes coupables d'un grand crime, et condamnés pour ce crime à errer sur les flots jusqu'à la fin du monde, comme le chasseur noir des ballades allemandes, qui doit sans cesse courir, à travers les bois et les montagnes, avec ses chiens et ses piqueurs.

Si c'est une chose terrible de les entendre raconter ces légendes d'expiation, vous aimeriez à les écouter le soir lorsque à la lueur des étoiles, assis sur une caronade, ou debout contre un mât, ils commencent à parler du merveilleux navire où l'on goûte toutes les joies de la vie de marin, sans en ressentir jamais les fatigues ou les déceptions. Ce navire est si grand, que personne n'a jamais pu en mesurer la longueur. Mais un fait qui peut donner une idée de son étendue, c'est qu'il met un an à virer de bord. Des officiers, des contre-maîtres, des matelots, forment de distance en distance un équipage à part. Le capitaine se tient en haut de la dunette, et quand il donne un ordre, on expédie aussitôt une estafette à cheval, qui court au grand galop le transmettre au poste voisin, lequel le fait parvenir de la même manière à un autre, et ainsi de suite. Les mâts sont si hauts, que l'on cite comme de grands voyageurs les gabiers qui ont été deux fois jusqu'aux barres de perroquet. A chaque hune, il y a une auberge où le matelot s'arrête plusieurs jours pour se reposer de ses fatigues, et plus d'un qui est parti de l'entrepont jeune et dispos, et qui est monté seulement jusqu'au petit hunier, s'en est revenu avec des cheveux blancs, tant le trajet est long. Mais quelle douce vie on passe à bord de cet admirable bâtiment! Là, le matelot n'est pas tenu de vivre dans un triste veuvage, il peut avoir auprès de lui sa femme et ses enfants; son hamac est suspendu à deux arbres chargés de fruits, son fourniment ne se ternit point par l'humidité, et le fourbissage se fait avec une plume de paon que l'on promène tout simplement sur le cuivre des canons et des boussoles. L'entrepont est un vaste jardin semé de salade toujours verte, de persil, de cresson, et la cale ressemble à une de ces belles grottes de roc où coule une eau fraîche et limpide. De plus, la ration est illimitée, la solde se paie chaque semaine en pièces d'or, et il n'y a point de commissaire. Les voiles, qui ont plusieurs lieues d'étendue, sont d'une étoffe de soie si légère, qu'il suffit de les presser du bout du doigt pour les carguer; les câbles sont forts comme des chaînes de fer, et souples comme des fils d'araignée. Un enfant en porterait d'une seule main un rouleau de plusieurs milliers de toises. Je vous laisse à penser la joie que les mousses doivent éprouver quand ils entendent faire un de ces merveilleux récits, et il y a, je vous le jure, de vieux matelots intimement convaincus qu'ils iront un jour habiter ce paradis flottant de la marine, quand ils auront assez hâlé la bouline et viré le cabestan dans ce monde... Mais je vous fais là des contes d'enfant, et j'oublie que demain au point du jour, si la brise se soutient, nous mettrons à la voile, et que j'ai encore plusieurs affaires à régler ce soir. — Et de quel côté, lui dis-je, vous dirigerez-vous donc demain? — Nous allons à Batavia. C'est un long voyage, mais l'année prochaine j'espère être de retour.

A ces mots, le digne marchand se leva, dit adieu d'une voix émue à notre hôte, à sa femme, à ses enfants, me serra la main affectueusement, puis s'éloigna accompagné de nos vœux. Je devais partir aussi le lendemain. Je quittai à regret l'aimable et honnête famille que le hasard m'avait fait connaître; j'allai sur la digue saluer encore cette mer du Nord que je ne reverrai peut-être plus, et en m'en retournant rêveur du côté de mon hôtel, je ne songeais qu'à ces dernières paroles du marchand : Nous allons à Batavia! Il y a donc de par le monde des gens assez heureux pour pouvoir aller à Batavia!

X. Marmier.

LES

PROVINCES DU CAUCASE

SOUS LA DOMINATION RUSSE.

La Géorgie, le Daghestan, le littoral de la mer Caspienne et les rives du Kouban.

Depuis quarante ans, les Russes sont maîtres de la Géorgie; aucune institution durable et civilisatrice n'a marqué encore leur présence en Asie. Des guerres heureuses avec la Perse et la Turquie, ces deux puissances musulmanes qu'un amour mal entendu de réformes plutôt extérieures que réelles conduit à grands pas vers une complète décadence, ont réuni plusieurs provinces sous la domination du czar. Aujourd'hui, le gouvernement du Caucase est borné au nord par le Terek et le Kouban, à l'est par la mer Caspienne, au sud par l'Araxe, l'Arpatchaï et le Lazistan, à l'ouest par la mer Noire. Sur une largeur de huit degrés, entre la mer Caspienne et la mer Noire, et une étendue de cinq degrés, depuis la frontière de Perse jusqu'à l'embouchure du Terek, ce gouvernement embrasse des populations aussi différentes par la religion que par les mœurs, et on remarque dans les produits du sol, presque toujours fertile, la même diversité que dans le caractère des habitants. Une partie de ces provinces n'est, il est vrai, possédée que nominativement; le Daghestan

et la Circassie sont dans un état d'indépendance presque complète. Ce n'est que par d'immenses sacrifices d'argent et par le maintien d'armées nombreuses que la Russie conserve dans l'intérieur du Daghestan quelques points fortifiés. L'occupation de la Circassie se borne à quelques forts sur le littoral; ces forts, cernés de toutes parts, n'ont aucune communication avec les habitants, et, tenus dans un état de siége continuel, ils coûtent un grand nombre d'hommes. Le scorbut et d'autres maladies, résultats nécessaires de la mauvaise nourriture et d'un service fatigant, emportent des garnisons presque entières qu'il faut renouveler chaque année.

Une excursion en Circassie offre de telles difficultés, que, malgré mon vif désir d'être témoin de la lutte glorieuse des tribus du Caucase, je dus renoncer au projet de visiter cette contrée, placée entre la Russie et l'Orient comme une barrière insurmontable, et qui, à ce titre, doit attirer l'attention des hommes politiques. Loin de diminuer en effet, les obstacles opposés aux armées du czar dans le Caucase acquièrent chaque jour d'autant plus de gravité, que les guerres de Circassie excitent le mécontentement général des troupes engagées dans des combats d'où elles sortent rarement victorieuses. Le blocus de la côte par les vaisseaux russes est un des moindres dangers qu'ait à courir le voyageur qui veut se rendre de Constantinople en Circassie : il faut se procurer un hôte influent qui vous assure une réception amicale; il faut acheter des marchandises, car l'argent n'est d'aucun usage en Circassie, et c'est avec quelques pièces d'étoffe que l'on paie l'hospitalité des habitants. Tout voyageur en Circassie est d'ailleurs considéré comme envoyé de son gouvernement; il doit prendre part à des conférences, émettre son opinion sur les affaires du pays, entrer enfin dans toutes les questions qui se rattachent au rôle qu'il est forcé d'accepter. Son départ est retardé par mille formalités; pour passer d'une tribu à une autre, il faut presque une autorisation générale des membres de cette tribu. Un long séjour peut seul mettre à même de connaître des populations que leur état de lutte rend méfiantes, car tout étranger est pour elles un espion qu'il faut surveiller. Je me serais sans hésitation exposé à toutes les chances du voyage; mais des considérations qu'il est facile d'apprécier me détournèrent d'entrer dans un pays où j'aurais été retenu plusieurs mois sans qu'il m'eût été possible de recevoir aucunes nouvelles de France. Je me décidai donc à me rendre de Constantinople par Trébizonde et Erzeroum en Géorgie, pour m'assurer de la position des Russes dans le Caucase, et juger les changements qui s'étaient opérés depuis mon passage à Tiflis en 1835. La signature du traité du 15 juillet ajoutait un nouvel intérêt à ce voyage, car j'allais peut-être me trouver au milieu des troupes que les Russes destinaient à entrer dans l'Asie Mineure, si Ibrahim-Pacha, franchissant le Taurus, s'avançait sur Constantinople.

Je m'étais rendu d'Erzeroum à Kars, à travers un pays de montagnes, par une route aussi pittoresque que difficile, où s'élevaient çà et là quelques monuments d'architecture arménienne, des couvents ou des églises. Le style lourd et dénué d'ornements de ces édifices ne mérite qu'une médiocre attention. Kars, entourée de montagnes qui en dérobent la vue de tous côtés, est commandée par une citadelle que les Turcs jugeaient imprenable. Cette forteresse a perdu tout son prestige depuis la dernière guerre, où elle succomba au premier assaut. J'avais accepté l'hospitalité de Bakri-Pacha. Nous eûmes ensemble une conversation sur la politique de l'Europe : parlant de l'armée russe, je dis à mon hôte que nous regardions

les officiers comme aussi ignorants qu'incapables, et que les soldats, masses inintelligentes, ne savaient qu'obéir sans jamais agir par élan. — Je ne doute pas, me répondit Bakri-Pacha, que l'armée russe ne soit inférieure à la vôtre, Napoléon l'a prouvé; mais nous, toujours battus par elle, nous ne pouvons la déprécier.

Kars n'est qu'à dix heures de distance de la frontière de Géorgie. Je partis au lever du soleil, accompagné d'une nombreuse escorte; souvent les Kurdes et les Lazes viennent dans le voisinage de Kars piller les voyageurs et rançonner les villages. Il y avait à peine un mois que Keur-Hussein-Bey, chef indépendant des Lazes, ayant sous ses ordres deux à trois mille hommes, avait été blessé dans un engagement contre les pachas d'Erzeroum et de Kars. Fait prisonnier, ce chef avait été envoyé à Constantinople pour y subir la peine de ses déprédations. Au lieu d'une rencontre avec des Kurdes, nous eûmes à subir l'affligeant spectacle de trente malheureuses familles conduisant avec elles quelques chétifs bestiaux qui portaient leur bagage et les enfants hors d'état de résister aux fatigues de la route. Un vieillard à barbe blanche, monté sur un âne, ouvrait la marche, suivi de femmes et d'enfants, les uns à pied, les autres portés sur le dos de leurs mères. Les hommes s'étaient soustraits aux poursuites du pacha, et sans doute ils avaient franchi la frontière de Russie, aimant mieux fuir qu'assister à la lente agonie de leurs femmes et de leurs enfants. Nous apprîmes qu'environ trois cents familles arméniennes s'étaient exilées du pachalick de Mousch, dans une année où le manque complet des récoltes les exposait à une mort certaine; elles étaient venues s'établir sur la frontière, où, grâce à la richesse des pâturages et à l'aisance des habitants, elles avaient trouvé quelques ressources. Depuis deux ans, ces familles vivaient tranquilles; un ordre du pacha de Mousch vint tout à coup les rappeler dans leurs anciens villages, et un employé turc les forçait de se traîner devant lui. Les lambeaux dont ces malheureux étaient couverts, le petit nombre de bestiaux qu'ils emmenaient, indiquaient toute l'étendue de leur misère. Nous vîmes une femme, jeune encore, entourée de quatre petits enfants et marchant accablée sous le poids de deux autres à la mamelle : les larmes de bonheur qu'elle répandit en recevant une aumône, bien faible soulagement à tant de souffrances, ajoutèrent encore à la triste impression que nous causa ce spectacle. — Incapables de veiller au bien-être de leurs sujets, les pachas sont d'un despotisme sans bornes. Le gouvernement a fait adopter des changements de costumes par ses employés, mais il n'a pu modifier leurs habitudes, et les belles constitutions proclamées à grand bruit étendent à peine leur influence dans un rayon de quelques lieues autour de la capitale.

Après avoir traversé l'Arpatchaï, l'*Arpasus* des anciens, je vins descendre à la quarantaine de Goumri. Nous dûmes quitter nos vêtements et prendre ceux du lazareth; nos effets, étalés dans une chambre, furent soumis au parfum, et ce ne fut qu'après vingt-quatre heures qu'on nous les rendit. Mon compagnon de voyage, colonel au service de Russie, était dispensé de toute quarantaine d'après l'ordre donné par le général Golavine. Partis ensemble d'Erzeroum, nous avions partagé les mêmes dangers de peste; après vingt-quatre heures, il était considéré comme ne devant plus la transmettre, tandis qu'il me fallait vingt-huit jours pour être purifié. Avec un système de quarantaine soumis à de telles infractions, il est tout naturel que la peste pénètre en Géorgie tantôt sur un point, tantôt sur un autre. A peine arrivé à Tiflis, j'appris qu'elle s'était déclarée à Goumri. L'année précédente, elle avait exercé de grands ravages à Akhalsikh, tant parmi les troupes que parmi les habitants.

On me donna une petite maison pour subir ma quarantaine. Grâce à l'obligeance du directeur, j'obtins un lit, une table et quelques chaises; un gardien fut mis à ma disposition, et je pus aller à la chasse sur les bords de l'Arpatchaï ou visiter les remparts extérieurs de la forteresse que l'on construit. Après huit jours d'observation, je reçus un courrier de Tiflis : il m'apportait un ordre du général Golavine, qu'on exécuta en me mettant en liberté.

Les Russes ont donné à la forteresse de Goumri le nom d'Alexandropol. Construite sur un immense développement, elle est destinée à contenir douze mille hommes de troupes et de vastes magasins de dépôt. En cas de marche de l'armée russe contre la Turquie, Goumri servirait d'hôpital et d'arsenal. Si Ibrahim-Pacha se fût avancé sur Constantinople, Goumri devenait le centre de l'armée d'opération. La citadelle est à une verste de distance de la ville. Habitée presque exclusivement par des Arméniens, Goumri ne peut communiquer que difficilement avec la Turquie à cause des longues quarantaines, et le peu de sécurité des routes concourt encore à rendre la situation de cette ville peu avantageuse au commerce. Les bazars nouvellement construits ne contiennent que des marchandises russes, en petite quantité. Les officiers et les soldats faisant partie de la garnison seront tous logés dans la forteresse lorsqu'elle sera terminée; les travaux de terrassement et l'intérieur des casernes sont encore inachevés. Les officiers se plaignent du vent des montagnes, qui, soulevant des flots de poussière, rend la position de la forteresse à peine tenable pendant l'été, déjà si court. Ce n'est qu'au mois de mai qu'on peut commencer les travaux de terrassement, qu'il faut suspendre au mois d'octobre. Durant le reste de l'année, l'hiver règne, et le séjour de Goumri est aussi triste que monotone. L'Allaghez, dont la cime est couverte de neiges perpétuelles, s'élève à peu de distance de la ville. La nudité des bords marécageux de l'Arpatchaï ajoute à l'action du voisinage des montagnes. Aussi la ville de Goumri est-elle une des positions les plus froides de la Géorgie.

La distance de Goumri à Tiflis est de deux cent cinquante kilomètres. Je montai dans un chariot de poste et traversai au galop un pays coupé par des bois et des torrents. Je ne remarquai que la misère et la saleté des relais, où l'on ne peut trouver un abri pendant le temps perdu à changer de chevaux et à placer les bagages d'un chariot dans un autre. Je vis des paysans mis en réquisition par les autorités russes pour la réparation des routes. Ces hommes ne sont pas payés, et la durée de leur travail dépend du bon vouloir des officiers qui les dirigent. Je m'indignai de la facilité avec laquelle on sacrifie les plus beaux arbres, que l'on coupe à une hauteur de trois à quatre pieds. Je trouvais à chaque pas des troncs immenses, qu'on laisse pourrir en terre sans chercher à les utiliser.

J'avais parcouru une centaine de verstes, et, malgré la fatigue que l'on éprouve dans des chariots nullement suspendus et sur une route inégale, je demandai des chevaux pour me rendre à Tiflis. Malheureusement l'écrivain du relais venait d'apprendre que le général Golavine passerait dans quinze jours; il refusa de nous donner des chevaux, prétendant qu'il devait les laisser reposer jusqu'à l'arrivée du général. En vain je fis observer que quinze jours n'étaient pas nécessaires; je ne pus rien obtenir, bien que j'eusse pris à Goumri un *padarogna* (feuille de route) pour six chevaux. Un *padarogna* coûte trois centimes environ par verste et par cheval; ce droit est payé à la couronne, qui alloue aux maîtres de poste, par chaque attelage de trois chevaux, une somme de 100 à 400 francs. Les officiers voyageant pour affaires de service sont dispensés de ce droit, qui pèse sur tous les étrangers

et sur les Russes qui ne sont pas employés par le gouvernement. Il faut toujours se munir d'un *padarogna,* si l'on veut obtenir des chevaux de poste en Russie; mais cette précaution ne suffit pas pour éviter les difficultés sans nombre que les écrivains suscitent aux étrangers et à tous ceux qu'ils croient pouvoir contraindre à leur payer la liberté de poursuivre leur route (1).

Je parvins à me procurer des chevaux de paysan, et me mis en route par le chemin le plus pittoresque de toute la Géorgie. Nous étions au milieu d'une forêt de hêtres, de chênes et de charmes. A nos pieds, un torrent roulait avec bruit au milieu d'immenses rochers qui interceptaient son cours; des arbres, minés par les eaux, étaient tombés en travers et formaient des ponts naturels; au-dessus de nos têtes s'élevaient de hautes montagnes toutes couvertes de bois. La route que nous suivions était parfois rétrécie par le lit du torrent; parfois nous traversions ses eaux ou celles qui, descendant de la montagne, venaient s'y réunir. Malgré la lenteur de nos chevaux, la distance me parut courte. La lune projetait ses clartés sur le paysage qui nous environnait. Arrivé à Karavanserail, mauvais village arménien, je campai en plein air, ne voulant pas entrer dans ces maisons infectes qui regorgent de vermine. Le lendemain, nous dûmes encore continuer notre route à cheval. Nous traversâmes une belle plaine, et bientôt nous nous retrouvâmes dans un pays entrecoupé de ravins ou de collines peu élevées. Nous rencontrâmes quelques villages peu considérables; mais nous ne vîmes pas d'habitants. Après de nouvelles difficultés avec les écrivains des postes, je finis par obtenir des chevaux.

Je pus observer, dans les villages où je passai, la méfiance des habitants à l'égard des Russes, leur mauvais vouloir et leurs craintes; le dernier soldat, se croyant une autorité, traite les indigènes avec une barbarie sans égale. Loin de réprimer la brutalité des hommes placés sous leurs ordres, les officiers les encouragent. C'est sans doute par une semblable conduite qu'ils se croient appelés à civiliser l'Orient.

Je traversai quelques camps de peuplades nomades qui promènent leurs troupeaux dans les différentes parties du Caucase; ces tribus ensemencent un petit espace de terrain qu'elles abandonnent jusqu'à la récolte, suivant toujours leurs troupeaux. Elles descendent en hiver dans les plaines, et durant l'été élèvent leurs tentes sur les plus hautes montagnes. Dispensés de toutes les corvées auxquelles sont soumis les villageois, elles ne paient d'autres impôts qu'une dîme sur leurs bestiaux. L'intérêt d'un gouvernement bien organisé serait de fixer ces tribus, qui nuisent à l'agriculture et compromettent la sûreté des routes. Quelques exécutions faites à la suite de pillages commis par ces peuples nomades les entretiennent dans une crainte salutaire; mais les voyageurs isolés doivent toujours redouter leur rencontre. Ces tribus nomades sont toutes musulmanes, et comptent de quatre à cinq mille familles.

Nous côtoyâmes les rives du Kour, l'ancien Cyrus. Des roues à godets, mises en mouvement par le fleuve, élèvent les eaux jusqu'aux jardins qui bordent son cours. Des kiosques et quelques maisons de campagne se détachaient au milieu de ces ver-

(1) Des écrivains, employés du gouvernement, sont établis dans toutes les postes pour veiller à ce que les chevaux ne soient donnés qu'aux porteurs de *padarognas*. Les officiers ou les agents en mission reçoivent, avant de partir, un *padarrogna ;* ceux qui obtiennent des *padarognas* de courrier passent avant tous les autres, car il doit y avoir dans chaque relais un attelage réservé pour les courriers, et dont eux seuls peuvent disposer. Si un courrier arrivant dans un relais y était retenu, l'écrivain serait destitué ou puni, et le maître de postes passible d'une forte amende.

gers tout brillants de verdure. Bientôt j'entrai à Tiflis, dont la vue est entièrement cachée par les montagnes qui l'environnent, et je m'avançai au milieu des bazars. Les marchandises que je voyais étalées me prouvèrent que cette ville commence à se remettre du coup fatal qui lui fut porté par l'incorporation de la Géorgie au système général des douanes de l'empire. Cette incorporation avait pour but d'offrir un écoulement aux marchandises russes, qui, inférieures en qualité, ne pouvaient soutenir la concurrence avec les produits étrangers; je ne sais jusqu'à quel point les négociants russes ont profité des avantages qu'on leur assurait. Toujours est-il qu'une contrebande aussi facile qu'active fournit aux habitants des frontières tous les produits étrangers qu'ils désirent. Tiflis devenait un point important pour le commerce d'Asie : la loi de douanes a ralenti son activité, et ce n'est plus aujourd'hui qu'un dépôt de marchandises russes aussi chères que mauvaises. Quelques Russes distingués m'ont dit avec quel regret ils avaient vu adopter cette mesure. Ils la regardent comme contraire à la prospérité générale de la Géorgie, qui s'est vue sacrifiée en cette occasion à l'intérêt de quelques négociants; ils appuient leur opinion sur la diminution du revenu des douanes et sur l'accroissement de l'importance de Trébizonde, devenue le centre de toutes les opérations commerciales avec la Perse. Tous s'accordent à reconnaître la mauvaise qualité et la cherté des marchandises qu'on envoie en Géorgie. Les objets de première nécessité sont hors de prix, et souvent encore on a peine à se les procurer.

L'aspect général de Tiflis n'offre rien de remarquable. Les montagnes qui entourent la ville sont tout à fait arides; dans les belles journées seulement, on aperçoit la cime neigeuse de Kazbek. Tiflis a perdu tout caractère oriental sans devenir tout à fait russe. Quelques grands édifices épars y font un singulier contraste avec les maisons presque souterraines des Géorgiens. On est frappé du mauvais goût des Russes, qui placent sur la façade de leurs maisons quelques colonnes en bois peint aussi disgracieuses qu'inutiles. Les rues sont tellement inégales et si mal pavées, qu'après quelques heures de pluie il est impossible de les traverser. Le Kour roule ses eaux bourbeuses au milieu de la ville. Souvent des crues rapides interrompent toute communication, et il arrive assez fréquemment que les ponts, d'une construction vicieuse, sont emportés par la violence des eaux. Les sources chaudes qui ont fait choisir la position qu'occupe Tiflis pour l'emplacement d'une ville, ont une température de vingt à trente degrés; la qualité de ces eaux est sulfureuse; elles sont bonnes surtout contre les maladies de peau. Les habitants en font un très-fréquent usage. Les chaleurs de l'été sont lourdes et malsaines à Tiflis; l'hiver, le froid y est rigoureux.

Prise et reprise plusieurs fois dans les guerres qui désolèrent la Géorgie à toutes les époques, Tiflis n'a aucun monument ancien. Il reste seulement quelques traces d'un mur d'enceinte qui couronnait la montagne au sud de la ville. Une petite église et un couvent sont, je crois, les seuls souvenirs qui se rattachent aux rois de Géorgie.

Le consul de France, M. de La Chapelle, ouvre sa maison à tous les voyageurs, qui trouvent près de lui une hospitalité pleine de charmes. Sa conversation, vive et animée sur toutes les questions qui se rattachent à la politique de la France, rendit mon séjour à Tiflis aussi agréable qu'instructif. Je fus présenté au général Golavine, qui me parut affable et bienveillant. Gouverneur de toutes les provinces du Caucase, le général Golavine voudrait contribuer au bien-être des populations qui lui sont confiées; malgré son bon vouloir, il est rare que ses intentions soient

exécutées. Beaucoup d'améliorations se font sur le papier seulement, ou se commencent et ne se terminent pas. Le général Kotzebue, chef de l'état-major du Caucase, auquel j'exprimai le désir de me rendre à Derbent et à Bakou en traversant le Daghestan, voulut bien me promettre toutes facilités pour mon voyage.

Après quelques jours consacrés aux préparatifs du départ et à la recherche de renseignements sur les diverses provinces que je devais traverser, je quittai Tiflis, me dirigeant vers Signakh. Je trouvai sur ma route quelques colonies allemandes, dont les habitants, grâce aux avantages que le gouvernement leur a assurés, jouissent d'une grande aisance. Ces colonies sont loin pourtant d'avoir pris le développement dont elles seraient susceptibles. Les Allemands se bornent à cultiver les terres qui leur ont été abandonnées sans chercher à mettre en valeur les terrains fertiles qui les environnent. Le nombre des colons est de mille environ. Je remarquai quelques villages géorgiens d'un aspect tout pittoresque. Les maisons, entourées d'une petite enceinte en treillage, étaient isolées les unes des autres. De beaux noyers, des sycomores et d'immenses ceps de vigne formaient autour de chaque demeure un rempart de verdure. Ces villages, peu considérables par le nombre des maisons, occupent un vaste espace. Il y avait dans l'aspect de ces habitations agrestes, si heureusement situées, un charme que rehaussaient encore la solitude et la richesse de la végétation.

Signakh, où nous arrivâmes bientôt, est une ville peu considérable. Une filature de coton a été établie dans les environs; mais cette fabrique ne donne que des produits grossiers. La mauvaise direction, l'ignorance et l'avidité des employés ont amené la ruine successive de tous les établissements que le gouvernement a fondés pour la filature de la soie. Des sommes assez fortes n'ont servi qu'à enrichir les directeurs, sans donner le moindre élan à l'industrie. Pourtant le produit et la fabrication de la soie pourraient devenir une branche importante de revenu; mais quel négociant oserait exposer ses capitaux dans un pays où la prospérité et la ruine d'une fabrique dépendent du bon vouloir des employés du gouvernement? La direction des établissements créés par la Russie est confiée à quelques protégés, qui n'y voient qu'un moyen de réparer le désordre de leur fortune. Leur but principal est de préparer quelques produits apparents, qui, flattant la vanité des autorités, sont envoyés à Pétersbourg et motivent de nouvelles allocations. Plus tard l'établissement tombe, les directeurs se sont enrichis, et le gouvernement renonce à maintenir des fabriques qui ne réunissent pas, déclare-t-il, les éléments d'une prospérité stable.

Un bataillon garde la forteresse qui commande Signakh. Au pied de la ville, située sur une élévation, commence la Kakhétie, vallée la plus riche et la plus fertile de toute la Géorgie. On évalue à trois millions de seaux la quantité de vin qui se recueille dans cette vallée. Ce vin, renommé dans tout le gouvernement du Caucase, est comparé par les Russes à notre vin de Bourgogne; je le trouve plus léger et moins capiteux; il est rare qu'il n'ait pas un goût de résine provenant des outres dans lesquelles on le transporte. Des hauteurs de Signakh, l'horizon est borné par la chaîne du Caucase, couronnée de forêts, et la cime du Schah-Dagh, couverte de neiges perpétuelles. De nombreux villages que l'on reconnaît à l'épaisse verdure qui les enveloppe, des vignes, des champs cultivés, et l'Alazan, qui arrose la vallée de la Kakhétie, forment un panorama aussi riche qu'étendu, car la vue se prolonge sur un espace de plus de dix lieues.

La route de poste se termine à Signakh; au delà de cette ville, on ne trouve plus

que des chevaux de Cosaques, et il faut pour les obtenir un ordre du gouvernement. Je montai à cheval, et après quelques heures de marche, pendant lesquelles je rencontrai quelques paysans occupés à labourer leurs champs avec des charrues sans roue auxquelles étaient attelées six et sept paires de bœufs, j'entrai dans le campement de *Tcharkoie Kalodney* (fontaine des rois). Le régiment d'infanterie dit de Tiflis y était établi. Ce régiment, qui devrait être au complet de cinq mille hommes, n'est fort que de trois mille. Un régiment de dragons, établi pendant l'hiver à Karagatch, position que les chaleurs de l'été rendent inhabitable, se trouvait également à Tcharkoie Kalodney. Ce régiment, qui devrait être de douze cents hommes, en comptait huit cents. Une batterie d'artillerie de douze petites pièces et deux cents artilleurs complètent le campement. Des officiers, nous reconnaissant pour étrangers, vinrent à notre rencontre, et nous prièrent d'accepter leur hospitalité avec une insistance si aimable, que nous ne pûmes refuser. Nos hôtes allaient se rendre à une chasse au lévrier; ils nous proposèrent d'y prendre part : j'acceptai, et, remontant à cheval, nous galopâmes au lieu du rendez-vous. La femme d'un colonel russe nous étonna par sa grâce et son adresse. On me dit qu'elle était Circassienne; à l'âge de dix ans, elle fut faite prisonnière par le colonel, qui depuis l'avait épousée. Elle avait conservé de ses habitudes d'enfance l'audace et le goût des exercices violents. Elle ne parlait que le russe, il m'eût fallu un interprète pour causer avec elle; aussi n'ai-je pu juger de son esprit que par la vivacité de son regard. Son mari, vieux guerrier, avait servi sous Souvarow; deux fois fait soldat pour insubordination, il était redevenu officier par sa bravoure.

Toutes les maisons de Tcharkoie Kalodney sont construites sur un plan régulier par les soldats eux-mêmes; un petit jardin entoure ces maisons; celles des officiers ne se distinguent que par des dimensions plus grandes et par l'enduit de chaux qui recouvre les murailles; elles sont comme les autres bâties en bois et recouvertes soit en foin, soit en feuillage. Les meubles des officiers sont également fabriqués par les soldats. J'ai vu chez des colonels quelques petits meubles travaillés avec beaucoup de goût. L'ameublement des officiers ne consiste qu'en une table, un bois de lit, quelques chaises, et un divan recouvert d'une mauvaise cotonnade. Le colonel d'un régiment cantonné jouit d'un revenu considérable. Employant ses soldats soit à chercher le bois qui lui est nécessaire, soit à cultiver des jardins qui leur donnent des légumes en abondance, il peut s'approprier presque tout l'argent que le gouvernement lui paie pour l'entretien des troupes. Les régiments de cavalerie, trouvant sur les lieux même tous les fourrages pour leurs chevaux, procurent ainsi à leurs colonels jusqu'à cent mille roubles par année.

Beaucoup de soldats sont mariés; ils habitent, avec leurs femmes et leurs enfants, les petites maisons qui leur sont assignées. Le gouvernement, voulant remédier à l'inexpérience des troupes cantonnées actuellement dans le Caucase, a résolu d'y envoyer les soldats ayant dix ans de service; les officiers attendent ces nouvelles recrues pour compléter les régiments. L'artillerie fait l'exercice une fois par semaine; en général, tous les soldats placés dans ces campements sont occupés à des travaux manuels, et, à part les heures de faction, ils n'ont aucun service militaire à remplir. Les officiers me parurent peu instruits; ils ne lisent point et ne connaissent que la routine de leur métier, dont ils ignorent la théorie. Beaucoup, parmi eux, ont été dégradés, et c'est pour les punir qu'on les a envoyés au Caucase.

Quelques officiers nous accompagnèrent jusqu'à une forteresse assez curieuse dont l'origine remonte à la reine Thamara. Cette forteresse est située sur un ro-

cher à pic d'une hauteur de quatre à cinq cents pieds. Les murailles, l'ancienne enceinte du château, subsistent encore; jadis il servait de refuge aux Géorgiens contre les incursions des montagnards lezghes. Près de la forteresse, on remarque de beaux bois et une fontaine d'eau limpide à laquelle les habitants attribuent de grandes vertus. De la cime du rocher, nous découvrîmes toute la vallée de la Kakhétie. Sur un autre point de la montagne s'élève la chapelle d'Elie, lieu de vénération pour les Géorgiens. Les chapelles dont l'origine remonte aux temps anciens sont toutes placées dans des sites d'un accès difficile; elles rappellent ces époques de persécution pendant lesquelles les malheureux Géorgiens ne pouvaient suivre sans danger les pratiques d'une religion que les musulmans s'acharnaient à détruire.

Descendant graduellement, nous arrivâmes près des rives de l'Alazan. De beaux arbres, des touffes de vigne sauvage et de clématite nous dérobaient la vue des eaux. Parvenus au poste de Cosaques où nous devions changer de chevaux, il nous fallut traverser l'Alazan dans un mauvais bac. Un chemin tracé au milieu d'une forêt remarquable par la vigueur et l'élévation des arbres de tout genre qu'on y voit réunis, nous amena à Zakataly, forteresse située au pied du Caucase, à l'entrée d'une gorge qui donne accès dans la montagne. C'est par cette gorge que les Lezghes descendent pour se livrer au pillage des malheureux villages de la Kakhétie. Il y a deux ans à peine que Chamyl, chef et prophète du Daghestan, fit une tentative infructueuse pour s'emparer de Zakataly. Les Russes ont commencé à détruire une partie de la forêt de Zakataly, prétendant qu'elle sert de refuge aux Lezghes. Les montagnards avaient pour un chêne gigantesque de cette forêt une sorte de vénération superstitieuse. Le général Andrep, qui commandait le district de Zakataly, me raconta la joie qu'il avait éprouvée un jour que le tonnerre était venu frapper cet arbre, regardé par les habitants comme un symbole de force et de liberté.

Zakataly est l'ancienne résidence des Djars, tribu puissante parmi les Lezghes. Cette tribu tire son origine de familles nobles de la race des Lazes. Les envahissements successifs des Russes ont amené la soumission des Djars; pourtant leurs brigandages sont encore fréquents. Les Djars ne respectent les autorités que lorsqu'ils s'y voient forcés.

La forteresse de Zakataly a deux bataillons de garnison; un bataillon était employé à bloquer une tribu lezghe qui refusait de rendre quatre-vingts prisonniers enlevés à la tribu des Ingiloks, alliés de la Russie. Les Lezghes, réfugiés dans les parties inaccessibles de la montagne, savent toujours rompre le blocus, malgré le nombre de troupes que l'on y emploie. Les Russes, espérant les soumettre par la famine, avaient interdit toute communication avec eux. Pourtant, depuis six mois, les Lezghes résistaient à toutes les propositions qui leur étaient faites; ils n'avaient plus, disaient-ils, les Ingiloks en leur pouvoir; c'était chez les Tchetchens qu'il fallait les réclamer.

On a formé à Zakataly un corps composé de cent quatre-vingts montagnards à cheval, armés, comme tous les habitants, d'un fusil, d'un sabre et d'un large poignard. Cette milice est payée, elle sert aux escortes et à porter les ordres que les généraux veulent transmettre dans la montagne; les chefs seuls ont un costume particulier et un rang dans l'armée russe. Les habitants paient douze francs par feu; moitié de cette somme est consacrée à l'entretien de la milice, moitié revient à la couronne. Le général Andrep m'assura que les habitants, jadis astreints au service militaire à la moindre réquisition, étaient satisfaits du régime actuel. Je vis le

plan d'une colonie que l'on se propose de former en Kakhétie; cette colonie serait habitée par des Lezghes auxquels le gouvernement fournirait tous les matériaux nécessaires pour s'établir; on leur bâtirait même leurs maisons; ils recevraient des terres à mettre en culture, et seraient libres de tout impôt pendant dix ans. Chaque année, au retour de l'été, ils pourraient quitter la vallée et retourner dans leurs montagnes. Cette colonie formerait une longue rue commandée par un petit frontin avec des soldats russes pour garnison. Je doute que ce plan séduise les Lezghes, qui préféreront leur vie nomade à la protection des canons russes. Le bataillon en garnison à Zakataly, au lieu de mille hommes, n'en comptait que quatre cents; le nombre des malades est d'un dixième.

Le général Andrep me raconta une excursion qu'il venait de faire dans la montagne avec une suite de trente Djars dévoués. Les villages qu'il avait traversés étaient hostiles aux Russes sans être pourtant avec eux en guerre ouverte. Il avait séduit les anciens par de belles promesses, l'assurance de ses intentions pacifiques, et la promesse de ne pas chercher à introduire des troupes dans leurs montagnes. Une fois, il avait failli devenir victime de sa confiance; un montagnard, s'étant approché de lui lorsqu'il reposait sur un divan, lui avait tiré un coup de pistolet presque à bout portant; la balle, traversant ses vêtements, était venue s'amortir sur une ceinture de cuir. Les montagnards, voyant le coup manqué, s'étaient empressés de saisir l'assassin, qui, jugé suivant leurs lois, fut condamné à une amende, car il n'y avait que tentative de meurtre sans blessure. Le général lui fit grâce; le montagnard qui avait tenté ce coup hardi était un émissaire de Chamyl. Si le général Andrep eût été tué, la peuplade chez laquelle il se trouvait eût été forcée de prendre les armes, car les Russes auraient certainement cherché à tirer vengeance de sa mort. La tentative d'assassinat ayant avorté, grâce à la mauvaise qualité de la poudre dont le pistolet était chargé, le général fut entouré de respects, et ne trouva plus que des visages amis dans la suite de son excursion parmi les montagnards.

Le choix des juges est d'une difficulté extrême dans les provinces du Caucase; presque tous les habitants appartiennent à des associations ou *tchoukoums;* le juge qui fait partie d'une de ces associations donne toujours raison aux membres de son *tchoukoum* contre ceux d'une autre association. Cet état de choses perpétue les haines et les rivalités; les assassinats ne sont pas rares, et les enlèvements sont un des crimes les plus communs : je vis à Zakataly cinq ou six montagnards mis en jugement pour avoir enlevé des femmes ou des jeunes filles.

Le général Andrep se plaignait vivement de l'administration civile que le baron de Hahn, sénateur de l'empire, est venu établir dans le gouvernement du Caucase. Jadis le gouverneur-général réunissait toute l'autorité militaire et civile; depuis l'adoption du projet du baron de Hahn, il doit y avoir deux administrations distinctes et indépendantes. Les affaires civiles seront soumises à des juges et tribunaux créés dans les villes de district. Si elles excèdent une valeur de cent roubles (quatre cents francs), elles devront être soumises au tribunal de Tiflis, qui décidera en dernier ressort. Le général Andrep prévoyait que les lenteurs inséparables de ce mode d'administration exciteraient le mécontentement des montagnards. Autrefois ceux-ci venaient se présenter devant les commandants militaires, demandant la solution de leur procès; les deux parties exposaient leur différend, et, quelle que fût la décision, elles l'acceptaient sans murmure. Les montagnards tiennent surtout à ce qu'un jugement soit rendu avec promptitude; ils ont une répugnance très-marquée pour les écrivains, et souvent ils se retirent plutôt que de se soumettre à un

procès qui exigerait des écritures. Tout en convenant que l'administration militaire a été la source de grands abus dans le gouvernement du Caucase, je ne pouvais qu'approuver les craintes du général Andrep. Les employés de la Russie sont si corrompus et si intéressés, que multiplier leur nombre c'est augmenter le désordre. Les montagnards n'auront aucune justice à attendre des tribunaux auxquels ils seront soumis. Un juge répondait à Jean-le-Terrible, qui l'accusait de se laisser corrompre : Sire, j'ajoute plus de foi à un riche qu'à un pauvre. Dans l'état actuel de la Russie, nul n'oserait faire cette réponse, et pourtant il y a peu d'employés qui n'agissent d'après ce principe. Habitués au régime du sabre, à un système de lois aussi simple en principe que dans l'application (car il ne consiste, pour ainsi dire, qu'en une appréciation en argent du dommage causé), les habitants du Caucase auront à se soumettre à des enquêtes minutieuses, à des procédures sans fin; les employés civils les retiendront en prison pour instruire leurs affaires, prendront de l'argent de tous, et ne feront grâce à aucun.

Cette nouvelle administration, en soulevant des haines qui ne sont qu'assoupies, doit nuire à la tranquillité du pays. Les Géorgiens et les Arméniens, peuples aussi paisibles qu'indolents, ont vu avec effroi l'introduction du système civil de la Russie. Ils craignent avec raison que la pensée du gouvernement ne soit de les astreindre au service militaire, dont ils sont dispensés jusqu'à présent. Je n'ai pas besoin d'ajouter que toutes les autorités militaires voient avec regret un nouveau pouvoir s'élever à côté d'elles. Sans oser attaquer ouvertement un changement approuvé par l'empereur, elles combattront par des menées sourdes les employés civils, et le conflit fréquent qui s'élèvera entre les deux pouvoirs, en augmentant les abus, excitera des désordres funestes à la puissance de la Russie. Tout Russe de bonne foi reconnaît que l'administration de la justice donne lieu à des abus criants. Avant de faire adopter son système de juridiction par les peuples chrétiens ou musulmans du Caucase, la Russie devrait donc s'efforcer de détruire ces abus par tous les moyens possibles. Lorsque l'interprétation des lois ne dépendra plus de l'avidité d'un employé, il sera temps pour elle d'imposer sa législation aux provinces du Caucase; mais, avant que cette réforme soit accomplie, leurs lois auront toujours sur celles de la Russie l'avantage de la justice et de la simplicité.

En quittant Zakataly, je suivis la chaîne du Caucase, et, traversant des villages cachés par les vergers et les vignes qui les entouraient, je m'avançai jusqu'au défilé qui conduit à Yelissou. Notre escorte se composait de dix montagnards de la milice et de deux Cosaques. Je passai plusieurs cours d'eau qui vont se perdre dans l'Alazan; ces cours d'eau arrosent des rizières. Les habitants des villages qui se trouvaient sur notre route vinrent à ma rencontre, m'offrant des raisins délicieux, des pêches et des poires, et refusèrent, à ma grande surprise, d'accepter l'argent que je leur fis offrir.

Les montagnes, se resserrant, encadrent la rivière d'Yelissou, qui se précipite au milieu des rochers. La température, très-chaude dans la plaine, change tout à fait dans la montagne. Les arbres cessent d'embellir le paysage, et l'on n'est plus entouré que de rochers arides et de montagnes à pic. J'entrai à Yelissou et vins m'établir chez le sultan de ce district et de celui de Routoul. Ce sultan, vassal de la Russie, est jeune et d'une figure agréable, quoique cité pour sa cruauté. Il vint me souhaiter la bien-venue. On nous servit un dîner moitié russe, moitié oriental. Le sultan se crut obligé de manger avec une fourchette, mais son peu d'habitude de s'en servir lui causait un véritable embarras.

Le sultan d'Yelissou a le grade de colonel dans l'armée russe; j'obtins de lui quelques détails intéressants sur les divisions qui règnent parmi les différentes tribus du Daghestan. Il m'assura que c'était à ces divisions seulement que les Russes devaient les progrès de leurs armes; isolant les diverses peuplades, ils les soumettent ou les détruisent, profitant de l'inaction et de l'indifférence des tribus voisines. Nous parlâmes longtemps de Méhémet-Ali; je remarquai l'intérêt que prennent les montagnards à ses succès, et les vœux qu'ils font pour sa cause, qu'ils regardent comme le triomphe de l'islamisme. Le sultan d'Yelissou recourut aux protestations les plus vives pour m'exprimer son dévouement à la Russie; je ne voulus pas refroidir son zèle en lui disant que le général Andrep avait été au moment de donner l'ordre de l'arrêter à la suite de quelques réclamations faites avec insistance et qui déplaisaient au général.

Le sultan d'Yelissou possède, sous la suzeraineté de la Russie, quarante-sept villages dépendant d'Yelissou et de Routoul, en tout quatre mille maisons ou vingt mille habitants. Les communications sont interrompues pendant sept mois de l'année, à cause de la quantité de neiges qui couvre les montagnes. Les arbres manquent entièrement; la vallée de Routoul, arrosée par le Samour, produit du millet en grande abondance. Les habitants des villages placés dans la montagne ne peuvent entretenir qu'un petit nombre de bestiaux à cause de la rareté des pâturages. Ils ont presque tous des chevaux. La culture est excessivement limitée dans la montagne; c'est à peine si les habitants recueillent dans les bonnes années la quantité de grains nécessaire à leur nourriture.

Un des neveux du sultan se joignit à quelques autres montagnards pour me servir d'escorte. Descendant d'Yelissou, qui s'élève sur les bords de la rivière et la domine, je m'engageai dans les montagnes, en remontant le cours du torrent. Après trois heures de marche dans un pays qui n'était remarquable que par son aspect sauvage, nous arrivâmes au pied d'une haute montagne qu'il nous fallut gravir. La route était tracée en spirale; à plus de mille pieds au-dessus de nous, j'apercevais des montagnards qui contemplaient notre ascension. Il leur eût été facile, en faisant rouler quelques pierres, de nous anéantir tous. La stupidité des habitants explique seule comment les Russes ont pu pénétrer avec des canons dans un pays si bien défendu par la nature. On a construit depuis peu cette route que les neiges et les torrents détruisent chaque année au retour de l'hiver, et qu'il faut par conséquent sans cesse rétablir; les montagnards que j'apercevais étaient occupés à la réparer; ils nous regardèrent passer avec curiosité, sans témoigner de malveillance. Descendus des sommets élevés sur lesquels nous étions parvenus, nous entrâmes dans le lit d'un autre torrent; des neiges abritées par la montagne avaient résisté aux chaleurs du mois d'août; tout le sol qui nous environnait était aride. Les rochers, d'une teinte grisâtre, n'ont pas le caractère grandiose de la chaîne du Taurus; quelques beaux points de vue seulement nous étaient offerts par des cascades qui, tombant d'une grande hauteur, venaient se réunir avec bruit au torrent qui coulait sous nos pieds.

Je vis quelques malheureux villages; j'admirai la constance des habitants qui s'attachent à de semblables demeures. Ce n'est qu'avec peine qu'ils peuvent récolter les grains nécessaires à leur nourriture. Mes guides me dirent que beaucoup de villageois souffraient de la famine dans les années où des froids continus interrompaient toute communication avec la plaine de Routoul.

Je m'étais élevé en huit heures de marche jusqu'au village de Zakhur, où je

changeai de chevaux. Descendant progressivement, je suivis le cours du Samour et passai la nuit à Soubach. Aussitôt notre arrivée, on fit tuer un mouton qui, mêlé avec du riz, forma notre dîner et celui de mon escorte, qui, conformément aux usages orientaux, vint s'asseoir à côté de moi. Le voisinage de la vallée du Samour répand la richesse et l'aisance dans les villages qui peuvent utiliser les eaux de cette rivière pour la culture du millet. Je remarquai la beauté des tapis fabriqués par les femmes; les couleurs en sont aussi brillantes que solides. Quittant Soubach, je côtoyai le Samour. La vallée s'élargissait, et de nombreux villages égayaient la plaine. Des habitants parcouraient les champs portant sur leur poing des faucons ou des tiercelets; ils chassaient des perdrix ou des cailles. Je fus surpris de la quantité de gibier qui se trouvait sur notre route; des perdrix couraient devant nous sans vouloir s'envoler; il fallait les poursuivre au galop de nos chevaux pour les forcer à s'élever. Les hommes de notre escorte étaient étonnés de nous voir tirer des perdrix au vol sans descendre de cheval; ils ne tirent jamais qu'arrêtés. La veille, nous avions pu juger de leur adresse : plaçant une pièce d'argent à cent pas de distance, je l'avais promise pour récompense à celui qui l'enlèverait avec une balle; tous atteignirent le but à quelques lignes près, mais ils avaient soin de placer pour appui sous leur fusil deux bâtons en croix, des pierres ou leur sabre. Ils me dirent qu'autrement ils ne seraient pas sûrs de la justesse de leur coup.

Je passai le Samour à plusieurs reprises et pus remarquer la légèreté des ponts et la simplicité de ces constructions. On commence par établir sur chaque rive une pile, soit en bois, soit en pierre. Deux poutres dépassent cette pile de deux pieds environ; deux autres poutres superposées dépassent les deux premières dans la même proportion. L'extrémité de la sixième poutre se trouve ainsi à douze pieds de la rive du fleuve. La largeur du Samour variant de quarante à cinquante pieds, une poutre d'une moyenne longueur suffit pour réunir les deux rives. Ces ponts sont aussi légers que solides; élevés au-dessus du lit du fleuve, ils résistent aux crues subites qui suivent la fonte des neiges. Si les piles qui servent d'appui à ce système si simple offrent un contre-poids suffisant à la portée des poutres, ces ponts peuvent durer de longues années.

Je traversai Routoul, village aussi peu important qu'Yelissou. Les habitants étaient tous occupés à la récolte de millet; des enfants conduisaient en cercles des bœufs ou des chevaux attelés à une herse massive garnie soit de clous en fer, soit de bois pointus, et destinée à séparer le grain de la paille. La route était sillonnée de nombreux canaux qui servent à l'irrigation des champs en culture. Je remarquai le bon entretien de ces canaux et le soin avec lequel les pentes sont ménagées. Je descendis le Samour jusqu'à Akhti et vins demander l'hospitalité au colonel Karganoff, qui commande ce district. Les Russes ont élevé depuis un an une forteresse à Akhti; elle est située au confluent de l'Akhtisou avec le Samour, et domine la vallée qui borde cette rivière. Cette forteresse doit quelque importance à sa situation au centre des montagnes. Ce n'est qu'à la suite de l'expédition faite il y a deux ans par le général Golavine que les Russes ont pu créer cet établissement militaire.

La ville d'Akhti est construite presque au pied du Schah-Dagh, couvert de neiges perpétuelles à une hauteur de près de deux mille pieds. On m'assura que le sommet de la montagne recèle des glaciers immenses. Akhti commande les défilés qui conduisent à Routoul et à Yelissou, ainsi que ceux qui communiquent d'un côté à Derbent, de l'autre à Noukha. De nombreux jardins et des champs en culture entourent la ville, qui se compose de quatre cents maisons. La forteresse, n'ayant

qu'une simple muraille avec des fossés, suffit pour résister aux montagnards, qui n'ont pas d'artillerie; car autrement, dominée comme elle l'est par les montagnes environnantes, il serait impossible de la défendre.

Le colonel Karganoff m'exprima sur l'administration civile les mêmes idées que le général Andrep. J'appris par lui que le baron de Hahn avait renoncé à introduire les tribunaux civils dans le district d'Akhti; les montagnards, nouvellement incorporés à la Russie, n'auraient pas su apprécier la faveur qu'on voulait leur faire en les soumettant aux lentes formalités de la justice russe.

La milice est organisée à Akhti; les hommes qui composent cette troupe me parurent dévoués au colonel, qui use à leur égard d'une excessive sévérité. Les montagnards de mon escorte m'amusèrent par leurs questions sur la politique générale de l'Europe; ils voulurent établir une comparaison entre les forces de la France et celles de la Russie. Je me bornai à leur rappeler l'entrée d'une armée française à Moscou. Les montagnards ont retenu le nom de Napoléon; ils conservent pour lui presque de la vénération, à cause des succès qu'il obtint sur les Russes. Malgré leur soumission au gouvernement, tous convinrent que la division qui régnait entre les différentes tribus était l'unique cause de leur ruine. Je leur citai les Tcherkesses, qui, restant unis contre leur ennemi commun, ont su maintenir leur indépendance. — Chamyl, me dirent-ils, nous a envoyé des émissaires pour nous engager à nous soulever; mais le moment n'était pas favorable, nous aurions été écrasés. — Le général Andrep m'avait déjà montré des lettres de Chamyl écrites aux différents chefs des tribus; ces lettres avaient été livrées par ceux même auxquels elles étaient adressées.

Quittant Akhti, je traversai le Samour en face de la forteresse, et j'entrai de nouveau dans la montagne; je m'élevai graduellement pendant trois heures. Arrivé au point culminant de la route, j'embrassai une vue immense. A mes pieds étaient Akhti et les villages qui s'élèvent sur les rives du Samour. Le Schah-Dagh et les cimes environnantes bornaient notre horizon. Les montagnes que je venais de gravir étaient nues et arides; quelques sources entretenaient seules un peu de végétation sur les terres qu'elles arrosaient. Je descendis lentement jusqu'au village de Kabir, situé au bord de la petite rivière, que je côtoyai pendant plus d'une heure. Ce versant de la montagne est riche en pâturages. Les habitants coupent le foin qu'ils réunissent en petites meules; l'hiver, ils viennent le chercher et le transportent dans leurs villages sur des traîneaux légers. Nous suivîmes, après Kabir, les bords de l'Arakh; des touffes de clématite et de vigne sauvage s'élevaient en berceau au-dessus de nos têtes; parfois de beaux champs cultivés ou d'immenses pâturages donnaient à notre route, animée déjà par le mouvement des eaux, un charme d'autant plus vif, que nous venions de traverser des montagnes arides et rocailleuses. Je dus m'arrêter au village juif d'Arakhin. D'après l'organisation du service en Russie, les habitants sont tenus de fournir aux voyageurs des moyens de transport d'un village à l'autre. Dans tous les villages musulmans, aucun n'avait fait difficulté de nous amener ses chevaux, tous regardant cette obligation comme un devoir d'hospitalité. Les juifs furent loin de se montrer aussi dociles; ne voulant pas employer le système russe, et forcer par la crainte les récalcitrants, je leur fis donner de l'argent, au grand mécontentement des musulmans de mon escorte, qui voulaient faire main basse sur les juifs qu'ils détestent. Ce ne fut néanmoins qu'après bien des pourparlers que j'obtins les cordes nécessaires pour attacher mes effets; les juifs nous avaient amené leurs chevaux tout nus.

A mesure que nous approchions des bords de la mer Caspienne, la chaleur deve-

nait plus lourde et plus malsaine. Je remarquai sur ma route beaucoup de villages juifs qui offraient à peu près le même aspect que les villages géorgiens. La vallée que nous traversions s'incline lentement vers la Caspienne. Malgré la fertilité du sol, le climat de cette vallée est très-pernicieux. Laissant derrière moi les riches vergers qui environnent Koulara, je traversai une plaine presque de niveau avec la mer. Je dépassai les vignes et les jardins qui entourent Derbent, dont j'apercevais les hautes murailles et les tours carrées, qui, partant du pied de la montagne de Tabasseran, se prolongent jusqu'à la mer, sur une longueur d'environ trois mille mètres. Je m'avançai au milieu de cimetières musulmans qui, placés à l'entrée de la ville, rappellent par leur étendue l'importance, aujourd'hui si diminuée, de la ville de Derbent. Je montai à la citadelle établie sur un rocher presque à pic, à la hauteur de deux cent soixante mètres au-dessus du niveau de la mer. La distance qui sépare Tiflis de Derbent, par la route de montagnes que j'avais suivie, est de quatre cent seize verstes. La route de poste que les officiers sont obligés de suivre est plus longue que l'autre de trois cents verstes. Les traditions populaires attribuent à Alexandre la fondation de Derbent, que les Turcs appellent *Demir-Kapou* (portes de fer); on me montra dans la citadelle la place qu'avait occupée Pierre-le-Grand, qui, le premier, enleva Derbent aux Persans, en 1722; depuis, cette ville revint à la Perse. En 1766, le khan de Kouba la rangea sous sa domination; ce ne fut qu'en 1806 qu'elle fut incorporée dans le gouvernement du Caucase. Les habitants n'ont pourtant pas cessé de prendre part aux diverses guerres qui ont agité ces pays. Je vis une centaine de maisons dont les maîtres avaient été pendus ou exilés par suite de leur participation aux troubles de la montagne.

La ville est administrée par un divan composé des notables, et placé sous la présidence du commandant, qui seul exerce vraiment le pouvoir. Les habitants paient une capitation de six roubles argent ou 24 francs. L'intérieur de la ville, ses bazars, les costumes des habitants, sont empreints du caractère persan. On y remarque une place immense, construite par les Russes. Quelques nouveaux bazars, une caserne, et le quartier-général, occupent les divers côtés de cette place, où l'on est en proie à un soleil ardent. Les Russes ne savent pas adapter leur architecture aux besoins du pays, ils construisent toujours comme pour leurs climats froids; les casernes, mal aérées, sont presque toutes malsaines; la saleté des soldats et leur mauvaise nourriture aggravent encore les effets de la disposition vicieuse des logements. Les soldats russes restent exposés à un soleil de plus de 30° Réaumur, n'ayant pour garantir leur tête qu'une simple casquette de toile. Quelques instants suffisent pour produire des fièvres chaudes presque toujours mortelles. L'abus des liqueurs fortes, des fruits et des végétaux amène des dyssenteries et des fièvres lentes. Ceux qui sont assez heureux pour résister à l'action du climat vont tomber sous le fer des montagnards. Aussi peut-on assurer qu'il n'est pas de condition plus malheureuse que celle du soldat russe dans les provinces du Caucase.

Le commandant d'un bataillon m'assura que, malgré la fatigue d'une route de plusieurs mois, il n'avait eu, durant le voyage de Moscou à Derbent, aucun malade. A peine entré à Derbent, il compta de trente à quarante soldats alités par jour. La fièvre faisait de tels progrès dans ce bataillon, qu'il fallut recourir à un changement de garnison. On l'envoya à une vingtaine de verstes dans la montagne, près d'une source d'eaux chaudes.

Je trouvai dans les murs de la ville quelques inscriptions romaines; le commandant de Derbent, le colonel Boutskief, me montra une pierre tumulaire trouvée

dans une fouille faite aux environs de la ville. Le colonel regardait cette inscription comme une preuve matérielle de la présence d'Alexandre à Derbent; j'ai copié cette inscription qui peut faire juger de sa naïve ignorance : « A. M. A. D. V. sid. » Cette inscription était sur trois lignes, et devait signifier : *Alexander Macedonius Derbent.* Le gouverneur me parut si enchanté de sa savante interprétation, que je le confirmai dans l'intention où il était d'envoyer ce monument historique à Pétersbourg.

C'est à partir de la citadelle même que commence la grande muraille qui, d'après le témoignage d'Abbas-Kouli-Khan, un des Orientaux les plus distingués et les plus versés dans l'histoire de ces provinces, se prolonge sur une longueur de deux cents verstes, et vient se terminer sur le versant opposé du Caucase près de Dariel. La construction de cette muraille remonte au règne des Sassanides; des bastions réguliers et des tours s'élèvent à des intervalles de quatre cents mètres. Cette muraille se dirige à l'ouest et couronne les montagnes du Tabasseran; des meurtrières garnissent le faîte des murs, revêtus de pierres énormes.

Le mouillage de Derbent est peu sûr; les vents violents qui règnent sur la Caspienne rendent le séjour des petits bâtiments dangereux dans une rade ouverte de tous côtés, excepté vers l'ouest. Aussi ne font-ils que s'arrêter pour déposer quelques marchandises venant des ports d'Asterabad, Bakou ou Astrakhan. La ville n'occupe que la partie supérieure des murailles; le littoral de la mer est bordé par des jardins.

Un bataillon et une compagnie d'artillerie sont cantonnés à Derbent. Le commandant m'assura que le climat était très-sain pour les hommes habitués à cette chaude température. L'action du soleil se fait surtout sentir sur les nouvelles recrues, dont près d'un dixième est enlevé la première année. La rareté des communications établies avec la montagne rend le commerce de Derbent tout à fait nul. Les bazars consistent en quelques boutiques presque vides; je n'y remarquai qu'une grande abondance de fruits excellents. La population de Derbent et du district de ce nom s'élève à environ quinze mille âmes, parmi lesquelles on compte beaucoup de juifs et de musulmans des sectes d'Ali et d'Omar.

La route qui conduit de Derbent à Kouba est praticable pendant une partie de l'année pour des chariots de poste; elle n'est interrompue que par la crue des eaux qui suit la fonte des neiges. Le Samour, quoique se divisant en une multitude de bras, offre souvent un passage aussi difficile que dangereux. Les relais de poste sont établis dans de petites redoutes entourées d'un fossé et d'un mur en terre revêtu de palissades en bois. Quelques Cosaques gardent ces redoutes. Presque tous, ainsi que les écrivains des postes et les postillons, étaient attaqués d'une fièvre qui leur laisse à peine quelques instants de repos. A l'exception de plusieurs villages entourés d'eaux vives et ombragés de beaux arbres et d'immenses vergers, je ne remarquai aucun point intéressant sur la route de Kouba. Je traversai, pour me rendre dans la ville, la rivière de Kudialtchaï, laissant à ma droite un village de juifs karaïtes. Ces juifs, fidèles à l'Ancien Testament, ont rejeté les compilations du Talmud et les commentaires des savants hébreux. La simplicité de leurs doctrines ajoute à la pureté de leurs mœurs, et les juifs karaïtes jouissent partout d'une considération refusée aux autres Israélites.

Je passai au milieu de la forteresse de Kouba; elle est entourée d'une palissade en bois et d'un mur en terre défendu par quelques canons. Cette forteresse résista, en 1838, à l'attaque de quatre mille montagnards qui voulurent enlever Kouba. Le

siége dura deux jours, mais on se borna à l'échange de quelques coups de fusil. Depuis cette tentative aussi maladroite qu'infructueuse, les habitants du district de Kouba, qui se compose de cent cinquante villages, et renferme une population de cent mille habitants, se sont vu retirer la permission de porter des armes. C'est la seule province dans laquelle les Russes aient pu appliquer cette mesure de précaution. Nulle part ailleurs ils ne l'ont tenté, et il serait douteux qu'ils pussent réussir, car les montagnards tiennent plus à leurs armes qu'à la vie; leur poignard ne les quitte jamais, et dans toutes leurs excursions ils portent un long fusil et un sabre. Les pistolets sont peu en usage parmi eux. Toutes leurs armes, d'une trempe excellente, sont fabriquées dans le Daghestan. Ce sont eux-mêmes qui coulent et forent leurs canons de fusil.

Le colonel Wrangel, chef du régiment d'Érivan-Paskéwitch, voulut bien me confirmer les détails que l'on m'avait déjà donnés sur le siége d'Akourjo. Chamyl, le successeur de Khazi-Mollah, ardent instigateur de la révolte contre les Russes et prédicateur religieux du Daghestan, s'était réfugié à Akourjo, village d'environ trois cents maisons. Entouré de ses fidèles partisans, il inquiétait par ses menées les autorités russes. Le général Grabbe crut le moment favorable, et, réunissant six mille hommes de troupes et de l'artillerie, il s'avança par des chemins regardés comme impraticables jusqu'aux portes d'Akourjo. Il n'avait eu, dans cette course, qu'à résister à quelques attaques de montagnards, qui, connaissant tous les défilés, lui avaient fait éprouver des pertes d'hommes peu considérables. Un simple mur en terre défendait Akourjo, et le général crut qu'il suffirait de tenter un assaut pour s'emparer de cette bicoque, qui, située sur les bords du Koisou, n'est forte que par sa seule position. Akourjo s'élève sur un rocher à pic; un ravin profond sépare et isole le village des montagnes environnantes. Pour arriver à Akourjo, il fallait descendre le long d'une arête d'à peine deux pieds de large. Si on venait à glisser ou à être atteint d'une balle, on tombait et on périssait infailliblement sur les rochers qui, bordant le lit du torrent, forment en cet endroit des précipices aussi terribles que profonds. Malgré les difficultés et les dangers du passage, qui devait s'opérer pas à pas sous le feu de l'ennemi, le général Grabbe ordonna l'assaut, et le colonel Wrangel marcha à la tête des hommes de son régiment, qui comptait quinze cents soldats d'élite. Ils s'avancèrent jusqu'à l'arête qui se prolonge sur une longueur de quarante mètres environ. L'ennemi laissa les Russes s'engager; bientôt il ouvrit son feu; officiers, soldats, tombèrent blessés mortellement; la chute des uns entraîna celle des autres, et les rochers se couvrirent de cadavres. Trois fois le colonel revint à la charge; il s'arrêta enfin, et, blessé lui-même, ne dut son salut qu'au dévouement de ses soldats. Des quinze cents hommes qu'il avait menés à l'attaque d'Akourjo, il en restait cinquante; sur trente-quatre officiers, deux seulement avaient survécu; les autres, frappés à mort, étaient tombés en combattant, ou étaient venus se briser misérablement sur les pointes des rochers. Le siége traîna en longueur, et les Tchetchens, animés par la présence de Chamyl, firent preuve d'un fanatisme qui les élevait au-dessus de toute crainte; ils s'exposaient au feu de bataillons entiers pour tuer des officiers russes. Aussi les assaillants comptèrent-ils bientôt plus de cent officiers morts ou blessés. De nouvelles troupes vinrent combler les vides faits par le feu de l'ennemi, et un assaut général mit fin à la résistance d'Akourjo. Néanmoins la victoire fut chèrement achetée; tous les montagnards périrent les armes à la main. Akourjo fut pris, mais on ne put saisir Chamyl; ce chef fanatique et cinq de ses affidés trompèrent la vigilance des sentinelles russes. Pour

se rendre maître d'un village qu'ils ne pouvaient conserver, les Russes avaient perdu de quatre à six mille hommes. Aujourd'hui Akourjo est rasé; sa position n'a rien perdu de sa force, et, le jour où les montagnards relèveront leurs chaumières et le mur d'enceinte, il faudra encore bien du sang versé pour s'en rendre maître.

Les Russes s'occupent en ce moment à construire la forteresse de Tchoura, située à trente verstes d'Akourjo et à vingt-cinq de Tcherkaie, résidence actuelle de Chamyl, où les Russes, instruits par le passé, n'osent l'attaquer. Tchoura est à environ cent cinquante verstes de Derbent, et à peu de distance du Terek.

Les officiers qui ont fait les guerres du Daghestan déplorent les pertes sans résultat qu'entraîne le système de conquêtes adopté par l'empereur. Ils remarquent avec raison que les montagnards se bornent à repousser les atteintes qu'on veut porter à leur indépendance par l'établissement de forts et de routes militaires. Durant les guerres contre la Perse et la Turquie, les montagnards sont restés paisibles. Les peuples du Daghestan demandent la libre introduction du sel et des grains nécessaires à leur consommation; ils ne veulent aucun soldat russe parmi eux. Au lieu de les forcer à être toujours en armes, qu'on les laisse errer dans leurs montagnes, conduire leurs troupeaux et cultiver leurs terres; ils perdront peu à peu leurs habitudes guerrières et apprendront à respecter les peuples paisibles qui habitent les vallées. Transiger avec eux est le parti le plus sage, car les Russes doivent renoncer à s'établir dans la montagne d'une manière fixe et stable, s'ils n'ont pas anéanti toutes les populations. Les premiers pas des Russes ont soulevé pour longtemps le fanatisme des montagnards. Après de grands succès suivis de revers, Kkazi-Mollah, leur prédicateur enthousiaste, est venu tomber sur la brèche de Gimri; mais Chamyl a succédé à Khazi-Mollah : il a ranimé le courage des montagnards par sa douce et persuasive éloquence. Le Daghestan est encore en armes, des milliers de Russes sont tombés à Akourjo, et chaque jour la Russie fait de nouvelles pertes dans des engagements sans cesse renouvelés, qui entraînent la mort ou la captivité d'un grand nombre d'officiers. Chamyl un jour succombera, les os de ses victimes resteront semés sur le sol qu'il aura défendu, et un nouveau prophète surgira, ambitieux d'égaler la renommée de Khazi-Mollah et de Chamyl.

L'introduction de l'islamisme parmi les peuples du Daghestan et de la Circassie a été le signal de leur opposition constante aux Russes. Jadis ils négociaient avec la Russie, ils combattaient même pour sa cause; aujourd'hui une guerre religieuse peut créer aux troupes du czar dans ces contrées des obstacles insurmontables. Toutes les positions occupées par les Russes sont maintenant encore disputées par les montagnards, et les sacrifices d'hommes et d'argent faits depuis quarante ans deviennent entièrement inutiles. Pour qu'une révolution religieuse accompagnée d'une guerre terrible éclate, il suffit qu'il se rencontre parmi les peuples du Caucase un homme qui connaisse bien les passions des différentes familles, qui sache protester avec éloquence contre les vexations des autorités russes, capable enfin de réunir sous le drapeau du fanatisme toutes les tribus divisées par des haines privées ou de petites vengeances. Des généraux qui connaissent les mœurs et les habitudes des montagnards regardent ce danger comme imminent. Ils m'assuraient que l'influence religieuse de Chamyl était immense. Les hommes qu'il désignait pour exécuter une mission ne connaissaient aucun danger : Chamyl avait ordonné, ils devaient obéir sans penser au sacrifice de leur vie. Le fanatisme des tribus est tel, que des officiers m'assurèrent qu'ils n'auraient pu suivre la route qui m'avait amené à Derbent; le même montagnard qui passait près de moi, me souhaitant la bienve-

siége dura deux jours, mais on se borna à l'échange de quelques coups de fusil. Depuis cette tentative aussi maladroite qu'infructueuse, les habitants du district de Kouba, qui se compose de cent cinquante villages, et renferme une population de cent mille habitants, se sont vu retirer la permission de porter des armes. C'est la seule province dans laquelle les Russes aient pu appliquer cette mesure de précaution. Nulle part ailleurs ils ne l'ont tenté, et il serait douteux qu'ils pussent réussir, car les montagnards tiennent plus à leurs armes qu'à la vie; leur poignard ne les quitte jamais, et dans toutes leurs excursions ils portent un long fusil et un sabre. Les pistolets sont peu en usage parmi eux. Toutes leurs armes, d'une trempe excellente, sont fabriquées dans le Daghestan. Ce sont eux-mêmes qui coulent et forent leurs canons de fusil.

Le colonel Wrangel, chef du régiment d'Érivan-Paskéwitch, voulut bien me confirmer les détails que l'on m'avait déjà donnés sur le siége d'Akourjo. Chamyl, le successeur de Khazi-Mollah, ardent instigateur de la révolte contre les Russes et prédicateur religieux du Daghestan, s'était réfugié à Akourjo, village d'environ trois cents maisons. Entouré de ses fidèles partisans, il inquiétait par ses menées les autorités russes. Le général Grabbe crut le moment favorable, et, réunissant six mille hommes de troupes et de l'artillerie, il s'avança par des chemins regardés comme impraticables jusqu'aux portes d'Akourjo. Il n'avait eu, dans cette course, qu'à résister à quelques attaques de montagnards, qui, connaissant tous les défilés, lui avaient fait éprouver des pertes d'hommes peu considérables. Un simple mur en terre défendait Akourjo, et le général crut qu'il suffirait de tenter un assaut pour s'emparer de cette bicoque, qui, située sur les bords du Koisou, n'est forte que par sa seule position. Akourjo s'élève sur un rocher à pic; un ravin profond sépare et isole le village des montagnes environnantes. Pour arriver à Akourjo, il fallait descendre le long d'une arête d'à peine deux pieds de large. Si on venait à glisser ou à être atteint d'une balle, on tombait et on périssait infailliblement sur les rochers qui, bordant le lit du torrent, forment en cet endroit des précipices aussi terribles que profonds. Malgré les difficultés et les dangers du passage, qui devait s'opérer pas à pas sous le feu de l'ennemi, le général Grabbe ordonna l'assaut, et le colonel Wrangel marcha à la tête des hommes de son régiment, qui comptait quinze cents soldats d'élite. Ils s'avancèrent jusqu'à l'arête qui se prolonge sur une longueur de quarante mètres environ. L'ennemi laissa les Russes s'engager; bientôt il ouvrit son feu; officiers, soldats, tombèrent blessés mortellement; la chute des uns entraîna celle des autres, et les rochers se couvrirent de cadavres. Trois fois le colonel revint à la charge; il s'arrêta enfin, et, blessé lui-même, ne dut son salut qu'au dévouement de ses soldats. Des quinze cents hommes qu'il avait menés à l'attaque d'Akourjo, il en restait cinquante; sur trente-quatre officiers, deux seulement avaient survécu ; les autres, frappés à mort, étaient tombés en combattant, ou étaient venus se briser misérablement sur les pointes des rochers. Le siége traîna en longueur, et les Tchetchens, animés par la présence de Chamyl, firent preuve d'un fanatisme qui les élevait au-dessus de toute crainte; ils s'exposaient au feu de bataillons entiers pour tuer des officiers russes. Aussi les assaillants comptèrent-ils bientôt plus de cent officiers morts ou blessés. De nouvelles troupes vinrent combler les vides faits par le feu de l'ennemi, et un assaut général mit fin à la résistance d'Akourjo. Néanmoins la victoire fut chèrement achetée; tous les montagnards périrent les armes à la main. Akourjo fut pris, mais on ne put saisir Chamyl; ce chef fanatique et cinq de ses affidés trompèrent la vigilance des sentinelles russes. Pour

se rendre maître d'un village qu'ils ne pouvaient conserver, les Russes avaient perdu de quatre à six mille hommes. Aujourd'hui Akourjo est rasé; sa position n'a rien perdu de sa force, et, le jour où les montagnards relèveront leurs chaumières et le mur d'enceinte, il faudra encore bien du sang versé pour s'en rendre maître.

Les Russes s'occupent en ce moment à construire la forteresse de Tchoura, située à trente verstes d'Akourjo et à vingt-cinq de Tcherkaie, résidence actuelle de Chamyl, où les Russes, instruits par le passé, n'osent l'attaquer. Tchoura est à environ cent cinquante verstes de Derbent, et à peu de distance du Terek.

Les officiers qui ont fait les guerres du Daghestan déplorent les pertes sans résultat qu'entraîne le système de conquêtes adopté par l'empereur. Ils remarquent avec raison que les montagnards se bornent à repousser les atteintes qu'on veut porter à leur indépendance par l'établissement de forts et de routes militaires. Durant les guerres contre la Perse et la Turquie, les montagnards sont restés paisibles. Les peuples du Daghestan demandent la libre introduction du sel et des grains nécessaires à leur consommation; ils ne veulent aucun soldat russe parmi eux. Au lieu de les forcer à être toujours en armes, qu'on les laisse errer dans leurs montagnes, conduire leurs troupeaux et cultiver leurs terres; ils perdront peu à peu leurs habitudes guerrières et apprendront à respecter les peuples paisibles qui habitent les vallées. Transiger avec eux est le parti le plus sage, car les Russes doivent renoncer à s'établir dans la montagne d'une manière fixe et stable, s'ils n'ont pas anéanti toutes les populations. Les premiers pas des Russes ont soulevé pour longtemps le fanatisme des montagnards. Après de grands succès suivis de revers, Kkazi-Mollah, leur prédicateur enthousiaste, est venu tomber sur la brèche de Gimri; mais Chamyl a succédé à Khazi-Mollah : il a ranimé le courage des montagnards par sa douce et persuasive éloquence. Le Daghestan est encore en armes, des milliers de Russes sont tombés à Akourjo, et chaque jour la Russie fait de nouvelles pertes dans des engagements sans cesse renouvelés, qui entraînent la mort ou la captivité d'un grand nombre d'officiers. Chamyl un jour succombera, les os de ses victimes resteront semés sur le sol qu'il aura défendu, et un nouveau prophète surgira, ambitieux d'égaler la renommée de Khazi-Mollah et de Chamyl.

L'introduction de l'islamisme parmi les peuples du Daghestan et de la Circassie a été le signal de leur opposition constante aux Russes. Jadis ils négociaient avec la Russie, ils combattaient même pour sa cause; aujourd'hui une guerre religieuse peut créer aux troupes du czar dans ces contrées des obstacles insurmontables. Toutes les positions occupées par les Russes sont maintenant encore disputées par les montagnards, et les sacrifices d'hommes et d'argent faits depuis quarante ans deviennent entièrement inutiles. Pour qu'une révolution religieuse accompagnée d'une guerre terrible éclate, il suffit qu'il se rencontre parmi les peuples du Caucase un homme qui connaisse bien les passions des différentes familles, qui sache protester avec éloquence contre les vexations des autorités russes, capable enfin de réunir sous le drapeau du fanatisme toutes les tribus divisées par des haines privées ou de petites vengeances. Des généraux qui connaissent les mœurs et les habitudes des montagnards regardent ce danger comme imminent. Ils m'assuraient que l'influence religieuse de Chamyl était immense. Les hommes qu'il désignait pour exécuter une mission ne connaissaient aucun danger : Chamyl avait ordonné, ils devaient obéir sans penser au sacrifice de leur vie. Le fanatisme des tribus est tel, que des officiers m'assurèrent qu'ils n'auraient pu suivre la route qui m'avait amené à Derbent; le même montagnard qui passait près de moi, me souhaitant la bienve-

nue, aurait armé son fusil, et, posté dans un lieu écarté, aurait tué l'officier qu'il aurait rencontré sur sa route. Un des officiers du colonel Wrangel avait été enlevé par les Lezghes, qui demandaient 100,000 francs pour sa rançon. Le gouvernement russe refuse maintenant de racheter les officiers ou soldats faits prisonniers; ce sont les familles de ces malheureux qui sont chargées de ce soin, si elles ne veulent les laisser enchaînés au service d'un montagnard cruel, qui ne les emploie qu'à des travaux pénibles.

La situation de Kouba, résidence du chef militaire du district, est une des plus malsaines du Caucase. Le régiment qui y tenait garnison comptait plus de six cents malades. Le nombre considérable d'employés civils et militaires qui se trouve à Kouba éloigne les indigènes; toutes les maisons un peu grandes sont occupées par les Russes. Les bazars me parurent déserts. Kouba est renommée par sa fabrique de tapis à longue soie. Je trouvai dans cette ville Abbas-Kouli-Khan, descendant des anciens khans de Bakou. Il me parla de la difficulté de recueillir des données historiques un peu positives sur les peuples du Caucase. Le mouvement des nations qui s'y sont succédé a été si confus, qu'il est presque impossible d'émettre sur ce sujet une opinion décisive. Des témoignages certains attestent que les croisés parurent autrefois dans ce pays. On retrouve encore d'anciennes armures de chevaliers, des lames de sabres portant des inscriptions françaises. Abbas-Kouli me parla de châteaux forts de construction génoise ou vénitienne, et me cita le Tchirakkalé (château lumineux), sur la route de Kouba à Bakou, à l'extrémité du dernier chaînon du Schah-Dagh, au bord de la Caspienne; le Tchirakkalé servait jadis de fanal pour avertir, en cas de danger, les habitants menacés d'une descente des Tartares ou Turcomans.

Les environs de Kouba sont très-boisés. Des Polonais, qui se trouvaient dans cette ville, me parlèrent de l'abondance et de la variété du gibier : exilés de leur pays, leur seule consolation était de se distraire par des exercices violents. J'ai souvent rencontré en Géorgie des nobles polonais devenus simples soldats. Partout ils se louaient de leurs rapports avec leurs commandants, qui les traitaient comme leurs égaux et les laissaient s'exprimer librement sur les abus du gouvernement qui les opprime. Je n'ai jamais remarqué en Géorgie l'animosité qui partout ailleurs règne entre les deux nations et les divise si profondément.

La route de Kouba à Bakou est aussi monotone que déserte; les seules habitations qu'on rencontre sont les relais de poste; on traverse une plaine toujours unie, et le manque d'eau se fait vivement sentir, surtout en approchant de la presqu'île d'Apchéron. Nous franchîmes rapidement la distance qui nous séparait de Bakou. Laissant derrière moi les nouveaux faubourgs qui s'élèvent en dehors de cette place, je dépassai l'enceinte de murailles qui entourait l'ancienne ville et vins demander un logement au colonel qui commande à Bakou. De nombreux bâtiments animent le port, qui est un des meilleurs de la Caspienne; tous les navires qui se trouvent sur cette mer sont d'un faible tonnage, à cause de la quantité de bas-fonds qui s'étendent souvent à plus de deux lieues des côtes. Un brick de guerre était mouillé à Bakou; je fus le visiter, et j'appris du commandant que la marine militaire se composait de six petits bricks, armés de dix pierriers; il me dit que ces bâtiments suffisaient pour protéger le commerce russe; ils sont souvent employés à des transports entre Astrakhan et Salian ou Lenkoran. Le capitaine se plaignait de la nécessité dans laquelle il se trouvait d'aller mouiller à l'île de Sara, plus remarquable par son climat pestilentiel que par la richesse et la fertilité du sol. Dans un ouvrage

publié par le comité des finances, sur les ressources que peut offrir la Géorgie, on a évalué le rapport de l'île de Sara, en cannes à sucre, cotons et indigo, à plusieurs millions de roubles. Une seule difficulté empêche de réaliser ce brillant résultat : c'est que tous les hommes que l'on y envoie périssent après un court séjour. Chaque année, la garnison, forte de cinq cents hommes, est détruite par les maladies.

L'île de Sara est presque en face de Salian, lieu renommé pour ses pêcheries. La saison des pêches n'étant pas encore arrivée, je renonçai à faire le voyage de Bakou à Salian. Les pêcheries donnent chaque année à la couronne un revenu de 200,000 roubles (800,000 francs). Lorsque la pêche est favorable, on prend dans le Kour de dix à vingt mille poissons par jour. La pêche dure cinq mois de l'année, à partir de la fin d'octobre.

Bakou est une ville mieux bâtie et plus régulière que Derbent et Kouba. La population s'élève à sept mille âmes environ. Quoiqu'elle ait appartenu successivement aux Turcs, aux Persans, et aux Russes sous Pierre-le Grand, cette ville a conservé quelques anciens monuments de ses khans. Le général Tsitsianof, gouverneur de la Géorgie, ayant été tué par le khan de Bakou, en 1806, la ville fut prise et incorporée au gouvernement du Caucase. Bakou est administrée par un divan composé d'indigènes et présidé par le gouverneur, qui, ici comme à Derbent, ne consulte le divan que pour la forme. Les habitants de Bakou, Persans d'origine et de religion, se sont signalés par leur esprit d'hostilité à la Russie. Aujourd'hui, que le gouvernement de la Perse a passé entre les mains des Russes, si ce n'est nominativement, du moins de fait, la tranquillité du pays n'a plus rien à craindre de ces souvenirs d'ancienne nationalité.

Le commerce de Bakou a presque entièrement cessé depuis l'incorporation de la Géorgie au système général des douanes de l'empire. Il n'y a que le naphte qui donne encore un peu de mouvement à cette place. Je visitai les réservoirs où l'on conserve le naphte jusqu'à ce qu'il soit livré aux acheteurs. Le gouvernement vend 28 francs les quatre cents kilog. La ferme du naphte donne à la couronne un revenu de 160,000 roubles argent (640,000 francs), et le commandant m'assurait que le produit devrait être de près du double, si les agents chargés de le percevoir s'acquittaient de leurs fonctions avec probité.

L'ancienne enceinte de Bakou est remarquable par l'élévation et l'épaisseur des murailles. Les portes ne sont qu'au nombre de deux. Un monument en ruines qui mérite de fixer l'attention, l'ancien palais des khans, domine la ville et le port de Bakou. Ce palais ressemble plutôt à une forteresse qu'à la résidence d'un prince. L'intérieur ne contient plus que quelques traces des peintures qui recouvraient les murs; depuis quarante ans, l'ancienne demeure des khans est abandonnée.

Je montai sur une tour appelée Kissi-Koulessi (tour de la demoiselle) ; une plate-forme placée sur le sommet de ce monument en indique la destination. De cette plate-forme, on pouvait signaler en effet soit l'approche de l'ennemi, soit la présence de quelque bâtiment en mer. La construction de cette tour remonte au même temps que celle des murs d'enceinte, c'est-à-dire au règne des Sassanides. Si l'on ajoute à ces édifices des bazars occupés par des Persans et des Arméniens et d'assez grands karavansérails, on aura la liste complète des monuments qui rappellent à Bakou la domination de la Perse. Les Russes ont élevé quelques maisons d'un aspect blanc et uniforme qui nuit à l'effet des anciennes murailles.

On me montra, à près d'une verste de la côte, un bas-fonds qui, jadis habité, communiquait avec la terre par une chaussée dont on retrouve encore les traces. Les habitants croient qu'un soulèvement volcanique a amené la submersion de cet

isthme qui se prolongeait à une grande distance dans la mer. Le sol de Bakou contient assez de matières volcaniques pour que l'on puisse admettre sans difficulté les traditions conservées à ce sujet par les habitants, quand elles ne dépassent pas la limite des probabilités.

Je fus visiter les sources de naphte, qui sont au nombre de quatre-vingt-quatre, et s'étendent dans un rayon de sept verstes. Ces sources sont plus ou moins abondantes; quelques-unes donnent par jour quinze cents kilog. de naphte. Le naphte surnageant toujours, il suffit de le recueillir. Après quelques heures de repos, l'eau se sépare du naphte par des ouvertures qui lui livrent une issue. Les puits de naphte noir sont éparpillés de divers côtés; ceux de naphte blanc sont réunis dans une seule vallée; leur produit est beaucoup moins considérable que celui des autres. Ces puits, au nombre de quatorze, ne donnent que douze cents kilog. par mois. Le prix du naphte blanc est aussi beaucoup plus élevé que celui du naphte noir, car il se vend quatre-vingts francs les quatre cents kilog. On avait cherché, en dégageant le naphte de la quantité d'eau qu'il contient au sortir des réservoirs, à obtenir une essence qui aurait pu se substituer avec succès à la térébenthine, sur tout pour les peintures communes. Les premiers essais ont réussi; mais les employés ont renoncé à les continuer, prétendant que ce travail leur donnait trop d'embarras.

A une distance d'à peu près trois heures de marche de Bakou, s'élève le monastère d'Atesch-Gah (mère du feu). Ce monastère est habité par des Guèbres. Pour m'y rendre, je traversai un terrain pierreux qui me paraissait rebelle à la culture, et pourtant la quantité de villages qui se trouvaient sur notre route m'indiquait assez que le sol était fertile. Mon guide m'assura même que les récoltes de millet étaient très-abondantes. La culture du safran est une branche importante des produits de Bakou; mais c'est seulement vers le sud qu'on le récolte. Après avoir dépassé des villages fondés par les Arméniens dans l'origine, mais occupés aujourd'hui par des musulmans, j'arrivai au monastère d'Atesch-Gah. Cet édifice forme un pentagone irrégulier, n'ayant qu'une seule porte d'entrée. Une cour occupe le milieu; elle est entourée d'un mur crénelé auquel sont adossées les cellules des Guèbres. Les murailles sont destinées à servir de défense contre ceux qui voudraient troubler les adorateurs du feu dans leurs paisibles invocations.

Le monastère a cinq cents pieds de tour, et les murs s'élèvent à une hauteur de dix-neuf pieds; au milieu de la cour est un clocher carré. On entre dans l'intérieur du clocher par l'espace compris entre les colonnes qui le soutiennent. Dans les quatre angles sont placés des tuyaux, communiquant par des conduits souterrains avec les sources de naphte. Ces tuyaux s'élèvent à trente-six pieds de haut, et vomissent de fortes colonnes de flamme. Le naphte contient une telle quantité de gaz hydrogène, qu'il s'allume au seul contact de l'air. Au milieu de la voûte du clocher est un enfoncement de forme carrée dont on s'approche par des escaliers en pierre; un des conduits ayant été rompu, il n'y avait plus que trois des tuyaux qui jetaient des flammes. Un autre conduit placé dans une des cellules lance aussi de vives flammes. Devant ce conduit est placé l'autel où les adorateurs du feu célèbrent les cérémonies de leur religion. C'est sur cet autel que sont brûlés les corps des vrais croyants. A l'époque où nous visitâmes le monastère, douze Guèbres occupaient les principales cellules.

Dès que le soleil éclaire de ses rayons l'enceinte de la cour, chaque Indien sort de sa cellule, portant deux petits vases de métal, l'un vide, l'autre plein; il prie à voix basse, soulève les vases, s'asperge d'eau avec trois doigts, et pose les vases à

terre. Il regarde le soleil entre ses doigts, élève les mains et les pose sur son front en faisant une courte prière à voix haute. Il reste en contemplation, puis se remet à prier en élevant la voix, relève les vases, s'incline trois fois, et chaque fois verse l'eau du vase plein dans le vase vide; puis il jette l'eau en l'air et retourne dans sa cellule en continuant de chanter les hymnes sacrés. La seconde ablution a lieu dès que les étoiles paraissent, après le coucher du soleil. Un Indien sort, tenant un petit cor de chasse; il en tire quelques sons, s'avance vers le clocher, agite avec force la corde d'une des trois cloches, lève ses mains vers le ciel, contemple le feu éternel, et fait une courte invocation à voix haute. Il continue ensuite de prier à voix basse, les yeux fixés sur l'autel où est allumé le grand foyer. Tous en font autant, et lorsqu'ils ont terminé, ils se rassemblent en groupes et chantent le principe créateur, en frappant en mesure deux petites cymbales.

Le grand-prêtre nous fit assister à une cérémonie bizarre. Nous nous rendîmes près de l'autel, qu'une légère étoffe de soie sépare du feu éternel. Cet autel consiste en sept marches sur lesquelles se trouvent quelques petites idoles en terre cuite, des cymbales, des livres sacrés, les vases qui servent aux ablutions, des cassolettes pour les parfums. La cérémonie fut commencée par quelques sons aigres qu'un des Indiens tira d'une conque marine. Le grand-prêtre fit ensuite une longue invocation à voix haute, pendant laquelle un des assistants agita une sonnette; des prières à voix basse et la lecture des passages sacrés suivirent cette première invocation. Le grand-prêtre, prenant une cassolette, fit, en la portant, le tour de l'autel; il répétait des prières auxquelles répondaient les assistants. Prenant deux vases, l'un plein, l'autre vide, il s'aspergea, puis versa l'eau d'un vase dans l'autre, en continuant toujours de prier à haute voix, pendant qu'un des assistants agitait des cymbales La cérémonie finit par une prière à laquelle se joignirent les Guèbres présents; le grand-prêtre, prenant alors un petit plat chargé de sucre candi, en avala un morceau; après lui, les deux desservants reçurent chacun une part de sucre, et nous-mêmes nous fûmes appelés à les imiter.

Je visitai les cellules des Guèbres, qui sont toutes blanchies à la chaux et d'une excessive propreté; pourtant les Guèbres qui les habitent ont à peine les vêtements nécessaires. Dans chaque cellule sont pratiqués des conduits qui s'allument à volonté; ils servent soit à éclairer l'intérieur, soit à la cuisson des aliments.

La principale fête des Guèbres est célébrée le 30 décembre, et s'appelle *Spmala*. Je m'attendais à trouver des fanatiques dangereux dans ces hommes qui depuis quinze à seize ans habitent ce monastère; ils me parurent au contraire d'un caractère très-doux. Presque tous portent sur leur front une marque de couleur orange qu'ils se font avec une pierre venant des Indes. Leur grand-prêtre est habillé d'une étoffe orange, sa tête est couverte du bonnet indien de forme conique.

Le grand-prêtre me raconta les longues persécutions que les Persans leur avaient fait éprouver. Les troupes persanes, s'étant emparées de Bakou, en 1826, vinrent piller le monastère d'Atesch-Gah, et brûlèrent tous les livres qui y étaient conservés. Une semblable destruction est une perte réelle pour la science, car tous les livres sanscrits qui se rattachent à l'adoration du feu se trouvaient depuis des siècles réunis dans ce monastère. Le grand-prêtre se plaignait du petit nombre de visiteurs croyants qui se rendent à son couvent; il y avait trois ans qu'il n'en était venu un seul. Nous vîmes tout autour du monastère des fours à chaux; les habitants apportent les pierres qu'ils veulent faire cuire et construisent une espèce de four dans lequel ils les déposent. Il suffit alors d'une étincelle pour allumer un feu d'une

force telle que les pierres sont cuites dans un espace de six à huit heures; il faut trois jours pour cuire la chaux dans nos fours les mieux disposés. Nous fîmes boucher l'entrée d'un puits qui se trouve au milieu du jardin des Guèbres. Après quelques instants, on y lança un brandon allumé qui produisit une explosion presque semblable à un coup de canon. — La nuit était complétement tombée quand je me retirai du monastère d'Atesch-Gah. Nous pûmes jouir de l'effet des fours à chaux qui se trouvent aux alentours du monastère. Les conduits de flamme qui s'élevaient du clocher donnaient au couvent l'aspect d'une vaste usine. Des cavaliers nous escortèrent, portant d'énormes flambeaux ou *machalls,* formés de morceaux de toile imprégnés de naphte, qui jetaient sur la route que nous parcourûmes pour retourner à Bakou une clarté presque féerique. — Nous avions pu juger par nous-mêmes un phénomène atmosphérique des plus curieux, et les souvenirs que réveille le couvent d'Atesch-Gah avaient ajouté un nouvel intérêt à notre excursion : nous venions de voir les faibles débris d'une secte religieuse qui, jadis dominant en Orient, excite aujourd'hui en Europe l'attention de tous les esprits préoccupés de connaître les premiers pas de la philosophie.

Le temps, toujours orageux pendant mon séjour à Bakou, commença à devenir pluvieux au moment de mon départ; au lieu d'une route sèche et facile, nous dûmes subir les ennuis d'une marche lente sur un terrain qui s'attachait aux roues de nos chariots. Les chevaux des postes, habitués à courir au galop d'un relais à l'autre, n'ont pas la force de surmonter les obstacles. Nous perdions des heures presque entières au passage de la moindre colline, et ce n'était qu'après beaucoup d'efforts et de cris que nos postillons parvenaient au sommet. Il fallut passer la nuit dans une mauvaise cabane qui sert de relais; le toit pouvait à peine nous garantir de la pluie, qui ne cessa de tomber; aussi attendîmes-nous le jour avec toute la résignation qu'il faut apporter en voyage.

La route, toujours aussi monotone, devenait de plus en plus difficile pour les chevaux; je traversai Marasie, village aujourd'hui abandonné; j'y remarquai une belle fontaine, un ancien palais qui pouvait plutôt passer pour une bonne forteresse que pour une demeure agréable. Le grand nombre des ruines indiquait que Marasie avait eu jadis une certaine importance. Je ne pus apprendre à quelle époque remontait l'abandon de ce village; on m'assura seulement que, longtemps avant les dernières guerres contre la Perse, Marasie offrait déjà le même aspect désolé. La vallée qui environne le village est d'une grande fertilité, mais manque entièrement de population.

Avant d'entrer à Choumakhie, il nous fallut passer à gué le Pirsagat, gonflé par les dernières pluies; ce ne fut qu'en jetant nos chevaux à la nage que nous pûmes arriver sur l'autre rive. Nous n'étions pourtant qu'à peu de distance d'une ville commerçante et peuplée, mais nul ici ne s'occupe des routes dans l'intérêt de la circulation; on pense seulement à faire arriver des canons dans les montagnes les plus élevées.

Choumakhie, résidence d'un commandant russe et capitale du Chirvan, est une des villes les plus remarquables de la Géorgie; elle doit cette importance à ses fabriques d'armes et de soie. Les relations de Choumakhie avec la Perse ne subsistent qu'au moyen d'une contrebande très-active. Les employés russes chargés de la ligne des douanes, plutôt que de défendre les intérêts d'un gouvernement qui ne leur donne pas les moyens de vivre du produit de leur place, accordent des facilités aux contrebandiers qui paient leur connivence. Les étoffes de soie qui se fabriquent à

Choumakhie sont appelées *khanaos*, elles ont quelque ressemblance avec notre gros de Naples; le tissu, inégal, n'a ni la souplesse, ni le brillant des nôtres; presque toutes ces étoffes sont à carreaux ou unies; les dessins comme les couleurs varient peu. La soie la plus légère coûte deux *abbus* (1 fr. 60 c.) le demi-mètre; la soie plus forte coûte le double : ce prix est élevé, vu l'abondance de la soie et l'imperfection du travail. Les armes se vendent beaucoup moins cher. On m'assura que l'on pouvait faire fabriquer un excellent fusil simple pour trois ducats (36 fr.); les poignards, d'une trempe renommée, ont à peu près la même valeur.

La ville de Choumakhie, détruite à plusieurs reprises par les guerres, ou bouleversée par les tremblements de terre, n'a aucun caractère d'ancienneté : elle consiste dans une immense rue, de plus d'une verste de long, et bordée de bazars voûtés. L'eau et la boue y rendent la circulation très-difficile. Ce ne fut qu'à cheval que nous pûmes faire quelques achats, et nous rendre à la citadelle qui domine la ville. Je ne parlerai pas des mosquées ni du petit nombre d'édifices élevés par le gouvernement : ce sont des bâtiments sans goût comme sans architecture. L'ancienne ville est à deux verstes de distance de la ville actuelle; elle occupait deux collines réunies par un immense pont ou aqueduc. La population de Choumakhie montait à cent mille âmes au commencement du siècle dernier. Pierre-le-Grand saccagea la ville. Nadir-Schah la ruina de fond en comble; le dernier khan de Chirvan, en la choisissant pour chef-lieu de sa résidence, lui rendit quelque importance: aujourd'hui Choumakhie a une population de dix mille âmes.

Un terrain glaiseux environne la ville. Ce sol, qui ne devient fertile qu'à force de culture, se retrouve dans les montagnes qui se prolongent depuis Choumakhie jusqu'à Noukha, et qui s'élevaient au nord de notre route. En fait de végétation, on ne voit, aux environs de Choumakhie, qu'une multitude de buissons épineux, des roseaux et des joncs. Près de Noukha, la culture du mûrier a pris quelque développement; aussi y a-t-on établi une filature de soie, qui, dirigée par des Russes, aura bientôt le sort de tous les établissements créés par une autorité et détruits par celle qui lui succède.

Le relais, appelé Nouveau Choumakhie, situé sur le versant opposé de la montagne que nous avions dû franchir en quittant la capitale du Chirvan, ne consiste qu'en quelques cabanes éparses au milieu des vergers. Si la culture du mûrier était favorisée par des autorités éclairées, elle suffirait pour donner quelque importance aux environs du Nouveau Choumakhie; mais aujourd'hui ces environs ne sont remarquables que par leur insalubrité. Raconter tous les incidents qui retardèrent mon arrivée à Gandja (Elisabethpol) serait, je crois, de peu d'intérêt : je dus passer une nuit sur un îlot formé par deux bras d'un torrent, n'osant ni revenir sur mes pas, ni m'exposer à un nouveau danger en traversant un courant rapide qui nous avait déjà presque submergés. A l'aide de guides intelligents, nous pûmes enfin parvenir sans encombre sur l'autre rive, où je trouvai des employés russes qui attendaient depuis plusieurs jours que les eaux, en baissant, leur permissent de tenter le passage.

Je suivis, pour me rendre à Gandja, une immense plaine, sans culture comme sans végétation. Quelques torrents, dont les rives sont abritées par des chênes, des mimosas, des grenadiers chargés de fruits, ou des vignes sauvages, interrompaient seuls la monotonie de cette route déserte. Je passai le Kour, grossi par l'Alazan et la Yora, et j'entrai à Elisabethpol après avoir suivi des jardins entourés de murs, ombragés d'immenses tilleuls et de noyers d'une grosseur extraordinaire. Je

vère; mais, d'après le témoignage d'officiers servant dans le Caucase, le prince d'Adian ne dut son châtiment qu'à une violente rivalité qui s'éleva entre le baron Rosen et le baron de Hahn, chef de la commission d'enquête, rivalité qui amena la dénonciation d'une conduite dont il y a trop d'exemples pour que le gouvernement ne soit pas obligé, le plus souvent, de fermer les yeux.

J'eus une discussion assez vive avec M. Choustoff, chef de la chancellerie du général Golavine, qui soutenait que les soldats français manquaient de patriotisme et exaltait au plus haut degré le sentiment national des classes inférieures de la Russie. Je notai cet aveu de M. Choustoff : « Nos classes supérieures n'ont aucun sentiment de nationalité; elles n'aspirent qu'à vivre à l'étranger, sans s'occuper du bien-être des serfs qu'elles possèdent. Nos soldats, au contraire, ont un véritable culte pour leurs chaumières; mais, s'ils avaient plus d'instruction et de jugement, ils ne se soumettraient pas à la vie misérable qui leur est imposée, et voudraient s'y soustraire par la révolte. » Telle est l'opinion d'un homme qui se dit sincèrement dévoué à son pays. En Russie, les classes supérieures sont, selon lui, hostiles ou indifférentes; les classes inférieures ne sont composées que de brutes qui se soumettent sans murmurer aux misères de leur sort, parce qu'elles n'ont ni l'intelligence du bien-être qu'elles pourraient obtenir, ni la réflexion qui leur ferait mesurer leur abaissement. On ne pouvait plus mal prouver qu'en émettant cette opinion le patriotisme des soldats russes. Nos soldats, en sacrifiant leur vie, agissent par un sentiment d'honneur ou d'ambition qui les pousse en avant ; les soldats russes obéissent par instinct au commandement qui leur est donné. Ils n'osent reculer, car derrière eux les officiers les forcent d'avancer. Relâchez les liens de la discipline russe, et l'armée aujourd'hui si docile n'existera plus; ce ne sont pas des hommes que l'on conduit au feu, mais des machines qui s'avancent sans calcul comme sans élan. Le soldat russe bien dirigé forme, dans les grandes opérations militaires, une masse presque impénétrable, que le canon seul peut briser; mais, pris à part, chaque soldat n'a ni énergie ni adresse; aussi peut-on attribuer au caractère particulier du soldat russe la prolongation indéfinie des guerres du Caucase.

De toutes les autorités russes à Tiflis, l'homme le plus distingué est, sans contredit, le chef de l'état-major, le général Kotzebue. Obligé de correspondre avec tous les gouverneurs de districts, d'ordonner les mouvements des troupes, il ne peut malheureusement tout surveiller; d'ailleurs, quelle que soit la bonne volonté d'un chef, il lui est impossible de réprimer tous les abus qui existent dans toutes les parties de l'administration. Partageant l'opinion du général en chef, M. Kotzebue désapprouve le système de conquête; il croit qu'il serait facile, au lieu de vouloir affamer les peuples du Daghestan, de les habituer peu à peu à entrer dans des relations suivies de commerce ; tous y trouveraient des avantages, et le gouvernement ne serait pas obligé de maintenir dans le Caucase une armée de cent soixante mille hommes.

Je fus étonné de l'unanimité qui règne parmi les généraux de l'armée; tous blâment le système de conquête, aucun n'entrevoit un résultat qui les dédommage des dangers qu'ils courent. Dans mon premier voyage en Géorgie, tous les employés du gouvernement me paraissaient sûrs d'arriver à une pacification complète; aujourd'hui tous sont découragés; ils expriment leur répugnance avec une irritation bien extraordinaire de la part d'hommes soumis au pouvoir despotique de l'empereur. Presque tous maudissent le jour où la Russie a franchi la ligne du Caucase. Les doléances des officiers que je trouvais sur ma route étaient les seules, il est vrai, que

je pusse entendre; mais, puisque ceux qui trouvent dans cette guerre un avancement rapide se plaignent de leur service au Caucase, que doivent dire les malheureux soldats qui n'échappent au fer de l'ennemi que pour succomber à des maladies mortelles pour des hommes aussi mal nourris que mal soignés?

Il y a deux ans, six forts ont été enlevés par les Circassiens; ces forts, il est vrai, n'avaient qu'un simple rempart en terre, mais ces remparts étaient défendus par des garnisons de cinq cents hommes, ayant avec eux une artillerie redoutable aux montagnards; les Russes les occupaient depuis le traité d'Andrinople, par lequel le sultan abandonna à l'empereur tout le littoral de la mer Noire. Perdre ces forts, c'était donc reculer. Dans le Daghestan, ce ne sont point des forts qui tombent au pouvoir des Lezghiens ou des Tchetchens, il n'en existe pas; mais que l'on compte le nombre d'hommes tombés victimes de cette rage d'envahissement, et l'on sera effrayé du chiffre. L'armée du Caucase ne monte, année commune, qu'à quatre-vingt mille hommes; les pertes, causées tant par les maladies que par les guerres, sont de douze mille. Ce chiffre a souvent été dépassé lorsque les Russes ont tenté quelque expédition dans l'intérieur. Dans toutes les escarmouches, le nombre des officiers tués ou blessés est vraiment effrayant; il y a peu de temps, dans une attaque du général Golafieff, sur les bords du Terek, dix-huit officiers furent tués ou grièvement blessés; à peine cent soldats furent mis hors de combat.

Tous les généraux russes veulent établir une comparaison entre leur position au Caucase et la nôtre en Algérie; j'ai toujours combattu ce rapprochement auquel ils se plaisent, tenant à leur prouver que, du jour où la France suivra un système constant, soit de conquête absolue, soit d'occupation restreinte, nous arriverons à une possession tranquille de l'Algérie. Telle n'est pas la position de la Russie, qui, même en envoyant toutes ses forces disponibles dans le Caucase, ne peut anéantir les populations ennemies. Avec cent soixante mille hommes, répartis cette année dans tout le gouvernement du Caucase, les généraux ne se sont pas crus en force pour tenter quelque attaque sérieuse, soit contre les Circassiens, soit contre les Lezghiens. Leur temps s'est écoulé à disputer des projets de construction de forts, à commencer l'établissement d'ouvrages qui cet hiver seront détruits par les populations ennemies. L'armée française, qui n'est guère forte que de quarante mille hommes, a fait avec succès de longues expéditions dans l'intérieur de la régence. Je n'ai pas visité l'Algérie, mais j'avoue que je plaindrais mon pays si notre colonie était livrée aux mêmes désordres et à la même anarchie que le gouvernement du Caucase, et si nous nous trouvions forcés de lutter contre des peuples aussi remarquables par leur bravoure que par leur amour de l'indépendance. Ces deux vertus, en effet, distinguent éminemment les peuples du Caucase, et on ne pourrait voir sans un sentiment douloureux ces hommes de fer tomber victimes de leur patriotisme.

La mission du baron de Hahn, sénateur de l'empire, chargé par l'empereur d'introduire en Géorgie le système civil des autres provinces russes, soulève de violentes récriminations. Tous les officiers contestent l'utilité de la division d'autorité que le nouveau système doit introduire. Les employés civils que l'on enverra en Géorgie commettront, disent-ils, des abus beaucoup plus grands que ceux qu'on signale aujourd'hui. Au lieu de rendre la justice, ils tourmenteront les habitants par mille petites vexations qu'ils ont évitées jusqu'à ce jour. Le baron de Hahn assure, au contraire, que la nouvelle administration sera un premier pas vers une prospérité réelle, qu'aucun désordre, qu'aucun abus ne pourra désormais échapper à une répression sévère ; enfin, à l'en croire, la justice s'exercera avec autant de sagesse que de rapi-

dité. Il se propose de soumettre ses employés à une surveillance si active, qu'ils ne pourront abuser de leur autorité. Le baron de Hahn a passé une année en Géorgie comme chef d'une commission d'enquête; il a parcouru tout le pays et se croit au fait de ses intérêts comme de ses besoins. Je n'ose lui contester le mérite qu'il se reconnaît; j'ajouterai seulement que, venu pour changer la législation d'un pays (ce qui demande une étude approfondie, car toute fausse démarche peut entraîner les résultats les plus fâcheux), le baron de Hahn a dû mettre la nouvelle administration en vigueur à partir du 1er janvier 1841. Le 31 mai, le législateur retournera à Pétersbourg recevoir les compliments de l'empereur, sans attendre que la conduite des employés civils lui permette de juger par lui-même de l'effet des réformes qu'il aura introduites. Cinq mois suffisent pour qu'il y ait en Géorgie apparence d'administration; qu'importe si la marche de cette administration est entravée plus tard? La faute en retombera sur ceux qui en feront partie, non sur celui qui l'aura créée avec cette légèreté, apanage trop fréquent de l'ignorance.

L'empereur veut que le gouvernement du Caucase soit tout à fait assimilé à celui d'une province russe; un premier ukase, en supprimant les franchises du commerce dont jouissait la Géorgie, a ralenti le mouvement d'affaires qui commençait à s'établir à Tiflis. Quelques fabricants russes, ne sachant où trouver un écoulement pour leurs marchandises, ont seuls profité de cet ukase, qui a annulé le produit jadis considérable des douanes géorgiennes. Aujourd'hui les lois russes sont imposées à des populations aussi distinctes par leurs habitudes que par leur religion; bientôt le système de recrutement, adopté dans l'intérieur de la Russie, sera mis en vigueur dans la Géorgie et l'Arménie. Seuls parmi les peuples incorporés à la Russie, les habitants de ces provinces ne savent que maudire leur esclavage sans oser secouer leurs chaînes.

Il n'est peut-être pas de condition plus triste que celle du paysan russe, ni de charge plus odieuse que le recrutement tel qu'il se pratique dans l'empire du czar. Le paysan fait soldat doit dire un adieu éternel à sa famille. Il a cessé d'être la propriété du maître auquel cette famille appartient, il est devenu la propriété de l'Etat et ne peut plus rejoindre ses foyers. Pendant vingt ans, mal soigné, mal nourri, tantôt sacrifié à l'ambition de ses chefs, tantôt à leur cupidité, il mène la vie la plus pénible et la plus laborieuse. Si c'est une faveur que l'empereur veut accorder aux populations du Caucase en les assimilant aux Russes, je doute que cette faveur soit comprise et appréciée. Si au contraire l'empereur n'a en vue que d'unir plus étroitement ces populations à son gouvernement, en les soumettant aux mêmes charges comme aux mêmes lois, il obtiendra un résultat inverse de celui qu'il espère; car les populations qui tolèrent aujourd'hui le joug russe s'uniront bientôt aux peuples encore indépendants pour protester contre l'état d'asservissement auquel on veut les réduire. Le gouvernement russe a tenté plusieurs fois des recrutements partiels. Des corps formés de Géorgiens ou de musulmans ont coopéré aux succès des Russes dans les campagnes de Turquie et de Perse; ces mêmes corps ont refusé de marcher, soit contre les peuples de la Circassie, soit contre ceux du Daghestan, et l'on a dû les licencier.

Tout homme sage et de bonne foi reconnaît que l'organisation de l'empire russe exige des réformes fondamentales; pourtant la position des maîtres et de leurs serfs est toujours la même. Pourquoi vouloir qu'un peuple aussi industrieux que l'Arménien, aussi beau et aussi brave que le Géorgien, rampe sous un code de lois barbares que la Russie ne supporte qu'avec peine? Ce n'est qu'en assurant la tranquil-

lité et le bien-être des peuples soumis qu'on peut compter sur leur coopération active; c'est en favorisant la culture d'un pays qui presque partout manque de bras, que la Russie peut se créer des richesses territoriales qui n'existent pas sur son propre sol. Si les Géorgiens, les Arméniens et tous les musulmans soumis deviennent heureux et riches, la vue de leur prospérité séduira les montagnards. Ils ne pourront hésiter à reconnaître que le commerce offre plus d'avantages qu'une vie passée en excursions continuelles pour enlever quelques bestiaux ou surprendre un ennemi imprudent. Malheureusement aujourd'hui la prospérité des peuples soumis à la domination russe n'est qu'un rêve dont la réalisation semble bien éloignée.

Les Géorgiennes, qui ont une réputation de beauté établie dans tout l'Orient, se distinguent par la régularité de leurs traits et la majesté de leurs formes. Leur peau, d'une blancheur mate, fait ressortir la teinte foncée de leurs cheveux et de leurs sourcils; leur regard lascif inspire une volupté plus voisine de la corruption que d'un sentiment pur. Dans toutes les villes de la Géorgie, les mœurs sont si relâchées, qu'aujourd'hui il est peu de jeunes filles qui ne se vendent plus ou moins cher suivant leur beauté ou leur rang. Une fois mariées, les Géorgiennes ne sortent plus; elles se consacrent aux soins de leur ménage, élèvent leurs enfants, et perdent en les nourrissant tous leurs attraits. L'usage fréquent des bains sulfureux, en détendant les fibres de leur peau déjà molle, détermine chez elles un embonpoint excessif que leur indolence augmente encore; car les Géorgiennes ne savent se livrer à aucun travail, elles dirigent seulement les esclaves qui les servent. La coiffure des Géorgiennes est gracieuse; elle consiste en un petit diadème posé sur le milieu du front; au-dessus est jeté un voile de mousseline blanche qui retombe sur leurs épaules et sur leurs cheveux, divisés en un nombre infini de nattes; une tunique serre leur taille et laisse leur gorge découverte.

La société de Tiflis ne se compose que de généraux ou d'employés du gouvernement. Les familles géorgiennes, en très-petit nombre, n'admettent pas les étrangers dans leur sein; elles donnent seulement, à d'assez longs intervalles, quelques grandes réunions que le général en chef est prié de présider. J'assistai à un de ces dîners monotones et sérieux, comme tous ceux où les Géorgiens se trouvent en présence des Russes, qui croient faire honneur aux habitants en venant s'asseoir à leur table. Le caractère des deux peuples est si distinct, il y a entre eux si peu de liens d'affection, que je ne comprends pas qu'ils cherchent des occasions de rapprochement. Les Géorgiennes des premières familles parlent le français plutôt que le russe, mais elles n'ont ni instruction ni conversation; je puis, sans trop de sévérité, dire que les femmes russes que j'ai vues à Tiflis méritent toutes les mêmes reproches. Heureusement je pouvais, en causant avec quelques officiers, recueillir des détails curieux et intéressants sur l'administration et la marche générale des affaires. Je n'eus donc point à regretter une conversation avec des femmes qui se croient grandes dames sans justifier cette prétention ni par l'éducation ni par les manières.

On me raconta, pendant mon séjour à Tiflis, un fait qui donne la mesure de la tolérance religieuse des autorités. Une pauvre femme de la religion grecque, fit appeler, dans ses derniers moments, un prêtre catholique, abjura entre ses mains la religion qu'elle avait professée plutôt par habitude que par conviction, et mourut catholique. Malgré le profond mystère dont cette abjuration avait été entourée, le gouvernement finit par en avoir connaissance; on déclara au prêtre que, si jamais il se trouvait mêlé à quelque nouvelle conversion, on l'enverrait en Sibérie. Le gouvernement russe tend à l'unité de religion, il veut réunir dans une seule main tout

le pouvoir temporel et spirituel; tout homme qui ose arrêter sa marche est un ennemi qu'il faut anéantir.

J'obtins du général en chef un ordre qui me dispensait de la quarantaine établie à Ekaterinograd. Cette quarantaine est de quatorze jours pour toutes les provenances de la Géorgie, et n'est supportée que par ceux qui ne peuvent obtenir des autorités la liberté de passage.

Je n'eus, pendant mon séjour à Tiflis, qu'à me louer des autorités; je trouvai les généraux beaucoup plus libres et plus confiants que je ne pouvais l'espérer. En exprimant mon opinion sur l'état d'un pays peu connu, je me plais à rendre hommage à des hommes éclairés, qui comprennent qu'on peut signaler des abus déplorables sans être inspiré par un sentiment d'hostilité contre eux ou contre leur gouvernement.

Cinq ans avant ce voyage, je n'avais pas trouvé pour visiter la Géorgie les mêmes facilités. J'avais adressé de Perse, au baron Rosen, des lettres de recommandation que j'avais pour lui; je lui exposais mon désir de me rendre en Géorgie par les bords de la Caspienne, et je le priais de favoriser ce projet. Je comptais m'embarquer de Resch, capitale du Guilan, pour me rendre à Lenkoran, et ensuite à Salian et Bakou. Le général me fit répondre que j'aurais à subir, à Lenkoran, une observation de quarante jours, et Lenkoran se trouvant en dehors des lignes de quarantaine, une nouvelle observation de quarante jours à Salian. Il termina en m'engageant à suivre la route directe pour me rendre à Tiflis, ce que je fus forcé de faire, ne voulant pas me soumettre à quatre-vingts jours d'observation dans des lieux malsains et fiévreux.

Le baron Rosen était jaloux de tous les étrangers; le général Golavine paraît au contraire ambitionner leur bienveillance; il leur accorde sa protection et toutes les facilités qu'ils peuvent désirer : je serais heureux que l'expression de ma reconnaissance pût arriver jusqu'à lui et à son chef d'état-major.

J'avais espéré, avant mon départ de Tiflis, recueillir quelques renseignements positifs sur le tremblement de terre accompagné d'éruption de lave qui, après avoir ravagé les environs du mont Ararat, s'est fait ressentir à Erivan et à Nakhitchevan. Je ne pus obtenir sur cet événement que des rapports très-incomplets, la relation qui devait en être faite n'ayant pas encore été transmise au général Golavine. Un village arménien de trois cents maisons avait été enseveli pendant la nuit sous des courants de lave et des torrents d'eau accompagnés de plusieurs secousses. Maisons et habitants, tout fut entraîné, le village entier fut détruit, et il ne resta d'autre trace de son emplacement qu'un espace sillonné par les laves. Le général Golavine m'assura qu'aussitôt que le rapport officiel lui serait parvenu, il s'empresserait de le publier pour attirer l'attention du monde savant sur un fait aussi curieux. C'est la première fois en effet que le sol de l'Arménie, tourmenté par les tremblements de terre, est ravagé par une éruption de lave. On retrouve pourtant sur un des sommets de l'Ararat des traces d'un volcan éteint. Les habitants vont en ce lieu chercher du soufre pour leurs besoins.

Je m'éloignai de Tiflis par la route militaire qui réunit la Géorgie aux autres provinces russes. Quinze jours auparavant, les communications avaient été interrompues sur cette route par un débordement du Terek qui interceptait tout passage. Un courrier russe, chargé de dépêches pour le général en chef, avait seul trouvé moyen de franchir cet obstacle en faisant jeter d'une rive à l'autre un câble auquel on suspendit une corbeille assez forte pour le porter. En se glissant le long

du câble, il parvint à traverser un torrent impétueux qui mit plus d'une fois sa vie en danger.

A peine avais-je laissé derrière moi les barrières de Tiflis que j'entrai dans un pays aride. Parfois je me rapprochais des bords du Kour, embellis par des jardins et les kiosques de quelques riches Géorgiens. Je passai le Kour sur un pont en bois, en face de Mescket. La forteresse et l'église de ce village ont été élevées par les souverains de la Géorgie; les murs crénelés sont assez forts pour offrir une résistance en cas d'attaque des montagnards.

Ce n'est qu'à une distance de cinquante verstes de Tiflis que l'on retrouve des bois; les Russes ont détruit toutes les forêts qui avoisinaient la capitale de la Géorgie. Chaque année la destruction continue, et les montagnes qui environnent la petite ville de Douschet commencent à se dégarnir. Après avoir dépassé Douschet, je dus descendre presque aussitôt dans la vallée de Khev, au fond de laquelle roule l'Aragoa, et j'arrivai à Ananour, où je trouvai des troupes venant de Russie et destinées à compléter les régiments cantonnés dans le Caucase. Je remarquai Passananour comme un des plus jolis sites de la route que je suivais au milieu d'une longue et étroite vallée fermée par des montagnes dont de beaux arbres couronnent le sommet. L'Aragoa anime le paysage, que les grands mouvements de la nature ont marqué d'un caractère imposant. Le jour venait de cesser, et de tous côtés brillaient des feux de bivouac autour desquels des caravanes de marchands ou de soldats s'étaient serrées pour se défendre du froid, car le voisinage des montagnes amène un notable changement dans la température.

Nous suivîmes la vallée de Passananour jusqu'à Beidar; puis, commençant à nous élever lentement, nous parvînmes par une route difficile et mal entretenue jusqu'à Kaischaour : toute végétation avait presque cessé. Nous dûmes pourtant nous élever encore jusqu'au sommet de la montagne de la Croix, c'est-à-dire à une hauteur de quatorze cents toises. Nous descendîmes ensuite jusqu'à Kobi; je remarquai, avant d'arriver à ce poste militaire, un pont naturel vraiment curieux. L'eau, s'étant frayé un passage au milieu des nombreuses couches de glace et de neige accumulées pendant l'hiver, y avait taillé pour ainsi dire un pont d'une seule arche légèrement suspendu sur le torrent. De tous côtés jaillissent, dans ces hautes régions, des sources minérales qui produisent, dit-on, des effets salutaires. Les Russes vantent beaucoup aussi la grandeur des effets que présentent ces montagnes; je ne puis m'extasier avec eux sur les précipices que j'entrevis : j'avoue d'ailleurs que je n'aime pas les montagnes arides. De Kazbek à Wladi-Cawkas, la route a cependant un caractère de majesté qu'on cherche en vain sur les autres points. Le Terek en cet endroit se précipite avec fracas au milieu d'immenses blocs de granit qu'il entraîne fréquemment dans son cours rapide; des rochers à pic s'élevaient au-dessus de nos têtes, laissant à peine un étroit passage pour nos chariots de poste. Souvent nous traversions le Terek sur des ponts en bois jetés d'une rive à l'autre. Des pointes de rochers qu'il faut tourner resserrent tellement le passage, que ce n'est qu'en suivant tous les contours du Terek qu'on a pu rendre la route praticable. J'arrivai au poste de Dariel. On a placé là une compagnie d'infanterie et de l'artillerie pour défendre le point le plus resserré du passage des piles caucasiennes; il fallut montrer nos passeports à l'officier qui commande ce poste.

La route s'élargit avant d'arriver à Wladi-Cawkas, située à l'entrée de la gorge et au milieu d'une plaine arrosée par le Terek. Des pelouses magnifiques, couvertes de verdure, prouvent le parti que l'on pourrait tirer de la fertilité du terrain. Les

incursions des Circassiens et des Tchetchens ont empêché jusqu'ici les Russes de mettre à profit les richesses du sol. J'entrai à Wladi-Cawkas en traversant un beau pont en bois sur le Terek : Wladi-Cawkas est un point militaire important, deux régiments s'y trouvent cantonnés; la ville est d'ailleurs fort irrégulière. Quelques bazars, des casernes et des édifices du gouvernement, construits en bois, sont jetés sans ordre dans l'enceinte en terre qui sert de rempart.

Le passage des portes caucasiennes étant assez souvent interrompu par les avalanches du Kazbek ou les débordements du Terek, et une escorte étant nécessaire pour se rendre de Wladi-Cawkas à Ekaterinograd, Wladi-Cawkas se trouve l'entrepôt forcé de toutes les marchandises qui viennent à Tiflis ou qui en arrivent; aussi tous les soldats colonisés n'ont-ils d'autre industrie que de louer leurs chevaux aux voyageurs. Wladi-Cawkas pourrait devenir le centre d'un commerce actif avec les montagnards, si ceux-ci y trouvaient des avantages qu'il serait d'une bonne politique de leur accorder. Les montagnards craignent d'ailleurs d'être en contact avec les soldats russes; ceux-ci affectent avec eux un ton de supériorité et de commandement qui doit exciter leur dégoût. Les Arméniens ou les Géorgiens sont les seuls peuples qui réussiraient dans des transactions commerciales avec les tribus encore indépendantes.

Les autorités russes ne comprennent qu'une chose, l'emploi de la force brutale; elles cherchent à faire reculer les populations ennemies, non à les ramener à elles; aussi les mesures de civilisation dues à la Russie ne consistent qu'en des pierres jetées au hasard sur toutes les routes. Une forteresse est achevée, une autre se commence; les années se succèdent pendant qu'on élève ces constructions, et la même incertitude continue à régner à peu près partout. Les Russes ne sont maîtres que des forts qu'ils occupent militairement.

Les soldats qui ont accompli quinze et vingt ans de service ont été placés dans des colonies militaires; dix de ces colonies ont été établies entre Wladi-Cawkas et Ekaterinograd, et assurent quelque sécurité aux voyageurs; pourtant ils ne peuvent encore ni se passer d'une escorte ni faire route pendant la nuit. Le principe qui a déterminé la création de ces colonies est digne d'éloges : en utilisant de vieux soldats comme cultivateurs, on doit arriver à des résultats avantageux; mais il faut leur donner les moyens de se procurer tout ce qui est nécessaire à la culture, en leur abandonnant les profits, et ne pas les astreindre à un service militaire trop actif. Ces établissements forment d'ailleurs des redoutes avec double rempart en terre, des palissades en bois et du canon. Les colonies militaires n'ont été créées que depuis deux ans : auront-elles le sort de tous les établissements russes? L'avenir seul peut répondre à cette question.

Une plaine tout unie, entrecoupée seulement de quelques cours d'eau, s'étend jusqu'à Ekaterinograd; à notre droite, nous apercevions les hauteurs du Daghestan, à gauche les sommets élevés des monts de la Circassie. Nous ne pûmes distinguer l'Elbrouz, un brouillard épais couvrait les montagnes. J'arrivai à la quarantaine d'Ekaterinograd. Nos effets, placés quelques instants dans une chambre, nous furent rendus après avoir été parfumés. Traversant en bac le Terek, j'entrai à Ekaterinograd, petite ville régulièrement bâtie en bois, où le passage continuel des troupes et des marchandises entretient seul un peu de mouvement. D'Ekaterinograd à Stavropol, je dus traverser presque constamment des steppes unies ou de légères collines dépouillées de bois. Quelques petites villes, Géorgiesk, Alexandrow, s'élèvent sur la route. J'eus la pensée de m'arrêter à Bechpaghir, pour assister à la

bénédiction de l'église, qui devait avoir lieu le lendemain; je voyais de tous côtés des femmes venant assister à la fête religieuse et profane dont cette cérémonie était l'occasion. L'idée de me trouver entouré de gens dont je ne comprendrais pas la langue, car les habitants ne parlent que le russe, me fit renoncer à ce projet; je vins donc me reposer des fatigues de la route à Stavropol. Au moment où j'entrais dans la ville, je remarquai des soldats d'artillerie avec une batterie de campagne, qui se dirigeaient sur les bords du Terek, pour prendre part à une expédition que devait commander le général Grabbe.

La distance de Tiflis à Stavropol est de cinq cents verstes. Je ne puis m'expliquer les motifs qui ont fait choisir pour la construction d'une ville l'emplacement qu'occupe Stavropol. On ne saurait guère imaginer de situation plus désagréable. Stavropol s'élève sur une colline entièrement nue et au milieu d'une plaine complétement dégarnie de bois : on ne trouve de l'eau qu'à plus de deux verstes de distance; les rues sont d'une largeur démesurée, et un grand intervalle règne entre toutes les maisons, construites en bois. Le but de cet isolement est, en cas d'incendie, d'empêcher la destruction de la ville.

Je me rendis chez le général Grabbe, qui me parla de ses expéditions contre Chamyl; il m'assura que dans cinq ans le Daghestan serait pacifié, mais il n'a pas le même espoir quant à la Circassie. — Nous n'arriverons jamais, me disait-il, à soumettre ces peuples à cause de leurs communications avec la Turquie. — Le général Grabbe allait partir pour une expédition sur les bords du Terek. Des fautes graves, commises par le général Golafieff, avaient compromis les troupes, et sa présence était devenue nécessaire. Les officiers qui entourent le général Grabbe sont loin de partager son opinion. Tous redoutent la guerre religieuse prêchée par le prophète du Daghestan, tous conviennent aussi qu'ils ne font aucun progrès, car ils avancent sur un point et reculent sur un autre. Les forteresses qui s'élèvent sont cernées par les montagnards, et les communications ne peuvent avoir lieu que protégées par des forces supérieures; la défense de ces redoutes exige de nombreuses garnisons et entraîne une grande perte d'hommes, causée par les maladies. Des aides-de-camp de l'empereur sont envoyés pour prendre part aux expéditions de l'intérieur. Habitués à la vie de Pétersbourg, ils ne savent pas conduire les troupes dans une guerre qui demande une prudence consommée et la connaissance parfaite du pays. On me cita un de ces aides-de-camp, le prince Belosesky, qui avait imprudemment aventuré deux régiments de Cosaques dans des défilés où ils furent presque tous massacrés par les Tchetchens et les Lezghiens.

Le découragement que je remarquai à Tiflis règne aussi à Stavropol; les officiers sont fatigués d'expéditions sans gloire et sans résultats. Le général Grabbe a sous son autorité tout le Daghestan, toute la Circassie et soixante mille hommes de troupes. Vingt mille soldats se trouvent sous les ordres particuliers du général Ravieski. Cet officier commande en Circassie, et c'est à lui qu'est confiée la garde des forts que les Russes ont sur la côte : toutes ces troupes font partie du corps détaché du Caucase placé sous le commandement supérieur du général Golavine.

Stavropol est un lieu d'exil pour beaucoup de conjurés compromis dans la conspiration de 1825; quelques-uns de ces conjurés sont revenus de Sibérie, mais, descendus au rang de simples soldats, ils ne peuvent obtenir le grade d'officier qui leur serait nécessaire pour demander leur démission.

Le général Grabbe me proposa de visiter les nouvelles forteresses qu'il fait élever sur les bords du Kouban; une suite de redoutes commençant à Pretchnoiokop doit

être établie jusqu'à Tifliskaia. Des colonies militaires seront créées pour occuper tout cet espace formé par le circuit du Kouban ; les populations qui habitaient cette plaine se sont retirées dans l'Abkazie, ne voulant pas se soumettre aux Russes. Le terrain est, dit-on, riche et fertile, mais le voisinage des Tcherkesses empêchera toute culture, et il sera difficile, je pense, de résister aux incursions fréquentes que tenteront ces montagnards pour enlever les bestiaux des colons.

Le général Grabbe me paraissait enchanté de la construction de ces forteresses, qui devaient, disait-il, mettre en valeur un immense terrain jusqu'alors abandonné. Je ne comprends pas, je l'avoue, l'utilité de ces dépenses, car ce n'est pas l'espace qui manque aux Russes : rien ne les empêche d'occuper les plaines du Kouban, qui sont marécageuses et malsaines; mais leur position ne changera pas, tant qu'ils ne pourront sans péril s'aventurer dans les montagnes.

En quittant Stavropol, je traversai quelques collines peu élevées, et presque entièrement dégarnies de bois. Les relais de poste sont établis dans des redoutes, servant également de colonies militaires aux Cosaques. De distance en distance, à mesure que l'on se rapproche du Kouban, on trouve des postes de Cosaques qui veillent pendant le jour, afin d'avertir les colons dans le cas où ils auraient à craindre une incursion des Tcherkesses; la nuit, ces Cosaques rentrent dans les redoutes.

Huit régiments ont été colonisés pour la défense de la ligne qui part de l'embouchure du Terek dans la Caspienne, et se prolonge jusqu'à celle du Kouban dans la mer Noire. Le chiffre de cette population s'élève en tout à quarante mille hommes; le nombre des combattants fournis pour les régiments expéditionnaires est à peu près de six mille. Ces Cosaques, originaires de l'Ukraine, sont habitués à la guerre contre les Tcherkesses; ils peuvent lutter contre eux sans trop de désavantages, surtout appuyés comme ils le sont par de l'artillerie. Presque tous possèdent des bestiaux qui forment leur principale richesse. Toutes ces colonies sont organisées pour la guerre; un rempart et des fossés les entourent; dans l'intérieur de cette enceinte, de petites maisons en bois s'élèvent, isolées les unes des autres, et forment plusieurs rues qui partent toutes d'un même centre. Dans quelques colonies, le gouvernement impose aux habitants l'obligation de planter des arbres devant leurs portes. Si cet usage était généralement adopté, les colonies se trouveraient abritées par d'agréables ombrages qui serviraient en outre à purifier l'air.

Ce n'est qu'à Oustlaba que l'on se rapproche des bords du Kouban. Du côté de la Russie, la rive du fleuve est assez escarpée; l'autre rive me parut marécageuse, des roseaux et des joncs s'étendaient à perte de vue. La largeur du Kouban est de vingt à vingt-cinq mètres, le pays ne change pas d'aspect jusqu'à Ekaterinodar. Ce sont toujours des plaines, riches en pâturages, qui ne sont entrecoupées que de quelques buissons peu épais. J'avais devant les yeux les montagnes du Caucase, qui, s'élevant vers le centre, s'abaissent d'un côté vers Wladi-Cawkas, et de l'autre vers la mer Noire. A la distance où j'étais, ces montagnes me paraissaient peu élevées, et je m'étonnai que les Russes ne fussent pas encore parvenus à s'en rendre maîtres. Les seuls obstacles que la nature oppose à l'homme sont des marécages produits par les nombreux torrents ou rivières qui viennent se réunir au Kouban.

Les Cosaques de mon escorte me montrèrent un *aoul* (village) tcherkesse situé à quelque distance du Kouban. Des arbres couvrent les maisons, que je ne pus distinguer. Ce village est indépendant, et les habitants traversent souvent le Kouban pour enlever des bestiaux ou faire des prisonniers : c'est un des postes les plus avancés des *Noutakhaits*.

Ekaterinodar est la résidence de l'hetman des Cosaques, le général Zavadosky. J'y remarquai une très-grande église, construite il y a près de vingt ans; elle est toute en bois, ainsi que les autres édifices de la ville. Le général Zavadosky me dit que cette année aucune expédition importante n'avait été entreprise ; les Russes s'étaient contentés de réunir les matériaux nécessaires pour reconstruire les forts détruits par les Tcherkesses en 1840. Les incursions sur le Kouban sont plus rares et occupent moins de troupes qu'il y a quelques années. Des Circassiens isolés cherchent encore quelquefois à surprendre des bestiaux ou des hommes sans défense, et, quand ils ont réussi, s'enfuient aussitôt pour cacher leur butin; dans les engagements avec les postes de Cosaques, ils se bornent presque toujours à l'échange de quelques coups de fusil.

Les Circassiens viennent parfois vendre leurs bestiaux au marché d'Ekaterinodar, et prennent en échange du sel et quelques étoffes. Il n'y a aucune régularité dans ces échanges, dont l'importance varie suivant les dispositions plus ou moins hostiles des montagnards, ou l'abondance de leurs récoltes. Ekaterinodar n'est qu'une colonie sur un plan plus vaste que celles que j'avais traversées depuis Stavropol. Les officiers et l'état-major des Cosaques y ont leur résidence ; toutes les affaires un peu importantes sont soumises à la décision de l'hetman, qui désigne aussi les hommes que chaque colonie doit fournir pour le service militaire.

D'Ekaterinodar jusqu'à Kopil, on suit toujours une plaine ou plutôt d'immenses steppes. Je passai le Kouban dans un bac à Kopil, et m'enfonçai au milieu des roseaux qui, couvrant les bords du Kouban, s'étendent jusqu'à Temrouk. C'était là un des points les plus périlleux de ma route; je dus prendre une nombreuse escorte pour pouvoir continuer mon voyage sans danger. De verste en verste, des Cosaques sont placés en sentinelles sur des espèces de belvédères élevés de vingt pieds au-dessus du sol; ils dominent ainsi le terrain qui les environne et peuvent donner l'éveil lorsqu'ils voient un ennemi se glisser dans les roseaux.

Temrouk est située à l'entrée d'une langue de terre qui se termine à Thaman, petite ville peu importante à cause de la difficulté des communications avec l'intérieur. Si les Russes, au lieu de créer des forteresses au hasard, s'occupaient d'établir des routes sûres pour les marchandises, Thaman deviendrait un entrepôt considérable pour les colonies de la ligne. A peu de distance de Thaman sont des volcans remplis d'une boue mélangée de naphte. On s'est servi dernièrement avec succes de cette boue comme asphalte. La distance de Thaman à Stavropol est de quatre cent quarante verstes.

De Thaman je me rendis à Kertsch. J'étais arrivé au terme de mon excursion dans les provinces russes du Caucase. Kertsch fait partie du gouvernement de la Crimée. Je trouvai dans cette dernière ville le général Ravieski; il m'assura que la position des Russes en Circassie était dans les conditions les plus favorables, et que peu d'années suffiraient pour amener une pacification complète; il ajouta : « La Circassie sera certainement pacifiée, mais la guerre religieuse du Daghestan doit nous causer de sérieux embarras. » Je lui rapportai alors l'opinion émise devant moi par le général Grabbe, juste le contraire de la sienne, et j'avouai que, du jugement porté par deux hommes si bien en position de connaître le Daghestan et la Circassie, je ne pouvais conclure que l'impossibilité pour les Russes de réussir dans leurs projets de conquête.

J'appris que, dans une assemblée de *Noutakhaits,* réunis par le général Ravieski pour délibérer sur des mesures de pacification à adopter, il y avait eu une telle di-

versité d'avis, que l'assemblée s'était séparée sans rien résoudre, ne voulant admettre la pacification que lorsque les Russes s'engageraient à ne pas relever les forteresses détruites. Les hostilités continuaient donc ; mais les Russes, occupant quelques points du littoral, n'osaient s'avancer dans l'intérieur. Les garnisons des forts, recevant leurs provisions par mer et souvent à de longs intervalles, souffraient beaucoup du scorbut et des fièvres malignes.

Le général Ravieski me raconta la triste scène dont en juin 1838 il avait été le témoin. Plusieurs bâtiments de guerre étaient mouillés dans la baie d'Anapa, lorsque survint une tempête si violente que tous furent jetés à la côte. Le général vit les matelots se noyer sous ses yeux sans pouvoir leur porter secours ; le vent empêchait qu'on pût mettre un seul canot à flot ; les Circassiens descendus des montagnes enlevaient les hommes qui se sauvaient à terre. Une frégate à vapeur, nouvellement arrivée d'Angleterre, dut chauffer pour pouvoir se maintenir sur ses ancres. Malgré la force des machines, elle fut aussi jetée à la côte et perdue entièrement. Plus de douze vaisseaux de ligne, frégates et corvettes, et deux bâtiments à vapeur, firent naufrage sur les côtes de Circassie, brisés par cet ouragan dont la violence défie toute description. Les Circassiens emmenèrent un grand nombre de prisonniers et enlevèrent toutes les provisions, tout l'argent et le fer des bâtiments qui, ne se trouvant pas sous le canon des forts, vinrent se perdre sur leurs côtes. La Russie perdit ainsi, en quelques heures, des sommes immenses, et les Circassiens, exaltés par le malheur qui venait de fondre sur elle, considérèrent cet ouragan comme une punition du ciel infligée aux ennemis de leur indépendance.

Entré en Géorgie au mois d'août 1840, j'avais consacré trois mois à parcourir les différentes divisions du Caucase, consultant toutes les personnes qui pouvaient me donner des renseignements sur ces pays, que je désirais connaître. Les Russes enveloppent leurs expéditions dans le Daghestan et la Circassie du mystère le plus complet; on ne parvient que rarement à connaître sur ces guerres une partie de la vérité. Pourtant, de l'opinion émise par tous les généraux et officiers, du mécontentement général que j'ai remarqué, j'ai dû conclure que les Russes étaient entrés dans une mauvaise voie d'où ils ne pourront sortir qu'en accordant aux peuples du Daghestan et de la Circassie une indépendance presque complète. Il y aurait folie à persévérer dans des sacrifices d'hommes et d'argent qui ne produisent aucun résultat. Avant de penser à s'agrandir et à s'étendre, la Russie doit introduire des changements notables dans son administration. Ce n'est qu'en accomplissant de nombreuses réformes et en consultant les intérêts des peuples chrétiens et musulmans du Caucase que les Russes peuvent espérer de se les attacher un jour par les liens d'une amitié durable.

La mission du baron de Hahn est une faute qui doit entraîner de graves conséquences. En voulant soumettre les Géorgiens et les Arméniens aux lois générales du royaume, la Russie a éveillé leur inquiétude; l'incorporation des provinces du Caucase dans le système des douanes de l'empire avait déjà causé un vif mécontentement, car elle arrêtait l'élan du commerce qui se développait en Géorgie, compromettait les fortunes engagées dans des rapports commerciaux avec la Perse et la Turquie, et favorisait les négociants russes au détriment des Arméniens. En se rattachant à la Russie, les Arméniens avaient cru pourtant que cette puissance leur offrirait plus de sécurité et plus d'avantages dans leurs transactions que les autorités turques.

Les provinces allemandes placées sous la domination de la Russie obéissent à des lois différentes de celles qui régissent le reste de l'empire. Elles ont conservé des garanties contre le despotisme du czar et une constitution conforme à une civilisation beaucoup plus avancée que celle de la Russie. Pourquoi les provinces du Caucase n'obtiendraient-elles pas les mêmes avantages? Le système d'administration est si vicieux en Russie, que les hommes appelés à diriger les affaires reconnaissent eux-mêmes les abus qui se commettent. Les réformer et non les étendre devrait être le but de leurs efforts. Au lieu d'imposer aux provinces du Caucase des tribunaux semblables à ceux de la Russie, et jugeant d'après des lois applicables à des hommes qui sont tous ou nobles ou serfs, pourquoi ne pas se livrer à une étude sérieuse des principes qui gouvernent les peuples du Caucase? La Russie ne pourrait-elle, prenant en considération le degré de civilisation, les habitudes et les mœurs de ces peuples, chercher à donner à chacun les garanties qui doivent assurer la tranquillité et la prospérité du pays?

L'empereur exprime un désir, et chacun s'empresse de s'associer à ses vues sans oser émettre un doute sur l'utilité du résultat qu'on poursuit. L'empereur veut que la Géorgie soit assimilée aux autres provinces de la Russie; le baron de Hahn part pour introduire dans le Caucase l'administration civile. M. de Hahn, malgré toutes les illusions qu'il se fait, ne croit pas bien fermement à la durée du régime qu'il vient établir, car il compte s'éloigner de la Géorgie aussitôt après la mise en activité du nouveau système; mais il aura satisfait l'empereur, et dans un gouvernement despotique plaire au maître est le seul but qu'on se propose; on s'inquiète peu du bien-être des populations; les hommes d'un caractère indépendant sont dans la disgrâce, car ils n'exécutent pas assez promptement les volontés d'un souverain qui doit être pour tous le seul maître après Dieu.

Cette attitude servile des autorités vis-à-vis de l'empereur, dans un Etat aussi étendu que la Russie, a des conséquences fâcheuses pour la prospérité générale. Un gouverneur reçoit un ordre, il doit l'exécuter sans se préoccuper des inconvénients. Nulle part plus qu'en Russie, on ne trouve de grands travaux abandonnés; si par hasard on les termine, on les laisse bientôt se détruire faute d'entretien. Vous traversez un pont de pierre, qui de loin vous a paru magnifique, vous êtes tout étonné de trouver au milieu de larges crevasses; le gouverneur a reçu l'ordre de construire ce pont, les ordres ont été exécutés. Qu'importe ensuite s'il tombe en ruines? Le gouverneur n'est pas chargé de l'entretenir. Il en est de même de tous les grands établissements, qu'on voit périr faute d'hommes qui veuillent songer à leur entretien : en Russie, on ne pense qu'au présent, et on oublie l'avenir. Combien d'immenses travaux ont été entrepris et abandonnés, les sommes qui devaient être consacrées à leur achèvement ayant été détournées pour enrichir quelque employé! Un fait peut servir d'exemple : tous les vaisseaux russes qui se construisent dans la mer Noire, ne durent jamais plus de dix ans; pourtant les forêts de la Russie fournissent en abondance des bois d'excellente qualité; mais, la construction des bâtiments étant livrée à des entrepreneurs, ceux-ci gagnent leurs surveillants et emploient des matériaux de rebut. Après cinq ans, un vaisseau russe est déjà vieux, et après dix ans il est hors de service.

Plus sûrement que l'Angleterre, qui subordonne toute pensée politique à son éternel but de la domination des mers, la Russie pourrait devenir un jour l'alliée de la France. Le moment n'est pas encore venu où les intérêts commerciaux doivent rapprocher les deux peuples. Aujourd'hui la Russie a donné tout pouvoir à

l'Angleterre en Orient par le traité du 15 juillet. Attendons l'effet des exigences du cabinet britannique, et nous verrons bientôt la Russie, regrettant ses concessions, se souvenir que son ennemie la plus acharnée est l'Angleterre, que partout les Anglais se trouvent en opposition avec elle. Que nous fait le système de gouvernement adopté par les Russes? Ce qu'il nous importe, c'est que la Russie, comprenant ses véritables intérêts, unisse ses forces aux nôtres. Les fautes des cabinets européens ont amené la domination anglaise à un degré d'orgueil qui doit la perdre le jour où la France et la Russie oublieront les différences qui existent entre leurs formes de gouvernement et leurs civilisations, pour ne s'occuper que des intérêts matériels qui doivent les unir.

Les Cosaques, décimés par les guerres du Caucase, commencent à montrer un esprit de rébellion que la Russie doit chercher à combattre. Ce n'est qu'en renonçant à une guerre inutile pour servir, par de sages et lentes réformes, la cause de la civilisation, que l'empereur mettra fin au désordre qui règne dans le Caucase, et comprimera un mécontentement qui peut devenir sérieux, si quelque échec imprévu compromettait l'armée russe.

Cent soixante mille hommes de troupes n'ont pu, cette année, amener la soumission d'aucune peuplade. Au contraire, des tribus tranquilles jusqu'alors se sont soulevées pour soutenir leurs coreligionnaires. Pourquoi lutter plus longtemps? L'épreuve a été assez longue et assez terrible. La Russie ne peut se rendre maîtresse par les armes du Daghestan, ni de la Circassie. Conquérir ces provinces par les voies plus sûres de la civilisation et du commerce, tel doit donc être son seul but à l'avenir. Mais pour obtenir, en suivant ce nouveau système, des résultats heureux, il faut ménager la susceptibilité des peuples indépendants, connaître leur caractère, respecter leurs préjugés, leurs croyances, et surtout agir avec franchise, avec loyauté. Cette dernière condition n'a guère été remplie jusqu'à présent par les autorités russes, qui mettent à prix la tête des montagnards que signale leur bravoure ou leur influence. Si, au lieu de s'obstiner à poursuivre la conquête des provinces du Caucase, l'empereur employait sa force de volonté à leur assurer une prospérité toujours croissante, en leur octroyant un système de lois applicable à leur civilisation actuelle, il rendrait à la Russie sa liberté d'action dans les guerres que l'état de l'Europe pourrait amener plus tard. L'influence de la Russie trouve aujourd'hui des adversaires dans tous ceux qui la voient tendre, par le progrès de ses armées, à l'anéantissement des populations du Caucase; l'appui et l'approbation de tous seront au contraire acquis à cette influence, dès qu'elle se dévouera uniquement à la civilisation. Améliorer le sort de ses sujets encore barbares en Europe et en Asie est un noble et beau triomphe que l'empereur devrait se proposer; cette tâche est d'autant plus difficile, que la Russie manque d'hommes capables de comprendre et de réaliser les améliorations réclamées par l'état du pays. Malheureusement de longues années s'écouleront peut-être encore avant que les Russes aient reconnu combien leur système actuel est peu fait pour assurer le bien-être des populations que le sort des armes a remises en leur pouvoir. Aujourd'hui la puissance de la Russie n'est qu'extérieure; les peuples subjugués sont froissés chaque jour dans leurs intérêts, dans leur religion; ils sont dépendants sans être dévoués : tant qu'un pareil état de choses subsistera dans le Caucase, la Russie ne pourra s'y maintenir que grâce à un nombre considérable de troupes. Combien d'années cette lutte durera-t-elle? Nul ne peut le prévoir; mais je crois que les succès des Circassiens et des Lezghiens amèneront l'empereur à un changement de politique. Ces

succès, se prolongeant, décideront probablement les Cosaques à refuser les nouvelles levées exigées par ces guerres cruelles, et l'empereur ne voudra pas compromettre la popularité de son gouvernement en assumant la sanglante responsabilité d'une lutte continuée sans but utile, sans espoir de résultats avantageux pour la Russie; car ce n'est ni le sol ni l'espace qui manquent à son gouvernement, mais une population forte, industrieuse et libre.

Le Cte de Suzannet.

SALON

DE 1841.

Le fait seul d'une exhibition annuelle et à jour fixe de deux à trois mille ouvrages d'art, tous exécutés par des artistes nationaux, est en soi si singulier, qu'avant même tout examen de la valeur de ces productions, il vaut la peine d'être remarqué. La France est en effet le seul pays où l'art se révèle dans de telles proportions, et c'est celui aussi où il affecte de préférence ce mode de manifestation. D'autres villes, Rome, Bruxelles, Londres, Munich, etc., ont quelque chose d'analogue à nos salons; mais quiconque a vu ces expositions a pu s'assurer de leur insignifiance. Le salon est une institution toute française. Elle a sans doute des racines dans les destinées de l'art en Europe, et, sous ce rapport, elle n'est pas un phénomène isolé; mais ces causes générales ont amené chez nous, par suite de certaines circonstances locales, des résultats qu'elles n'ont pas produits ailleurs, du moins d'une manière si tranchée.

La décadence de l'art, vu en grand, est un fait sur lequel on est assez généralement d'accord. C'est presque un lieu commun. On ne dispute guère que sur les causes, le degré et le caractère de cette décadence, et surtout sur les moyens d'y remédier. Nous n'agiterons pas ces questions. Il suffit à notre but d'énoncer, comme vérité historique démontrée, que, dès le milieu du XVIIe siècle ou même avant, les arts du dessin ont sensiblement décliné dans toute l'Europe civilisée. Cette déchéance est constatée de reste par l'infériorité relative de leurs produits. Mais cette infériorité se rattache elle-même à un autre phénomène moral dont elle n'est qu'un des effets immédiats, à savoir, l'affaiblissement graduel du sentiment esthétique dans les masses. L'art, en effet, n'est plus, comme en d'autres temps et d'autres lieux, un véritable besoin vital des peuples; il n'a pas disparu sans doute, et ne saurait disparaître complétement, mais il a dès longtemps cessé de figurer en première ligne, comme fait social, dans l'existence des nations modernes. Lié par son essence non-seulement au sentiment religieux, mais encore à un ensemble de croyances déterminées, il ne saurait vivre et subsister hors de cette atmosphère. Diminuez ou

altérez cette force interne dont il est l'instrument, aussitôt son action languit ou se dérègle, comme celle d'un membre dont les communications avec le centre vital sont interrompues. Resté sans fonctions sociales précises, il est rejeté sur le second plan comme un brillant accessoire. Ce n'est plus un besoin, un instinct impérieux, mais un goût, un luxe, une habitude; ce n'est plus cette langue universelle que tous entendent, mais un idiome savant réservé à quelques privilégiés. Les artistes, placés dans un milieu ingrat qui ne peut rien donner ni recevoir, s'agitent en efforts impuissants et stériles. Les uns, ne trouvant autour d'eux aucun point d'appui dans l'esprit contemporain, se rejettent par désespoir dans le passé. L'art entre leurs mains fait des pointes dans toutes les directions; il essaie des restaurations, il se fait grec et païen, comme chez nous il y a quarante ans, gothique et catholique, comme aujourd'hui en Allemagne. Mais on sait que les restaurations ne réussissent pas. D'autres, moins préoccupés du but supérieur de l'art que de la pratique, renouvellent non plus des époques, mais des écoles ou même des maîtres. Ils sont ou veulent être flamands, florentins, bolonais, vénitiens; ils tâchent de ressembler à quelqu'un, à Rubens, à Corrège, à Rembrandt; la plupart suivent le courant de la mode et du goût dominant, et se soumettent aux exigences de quelque système littéraire, aux fantaisies d'un cercle, d'un individu. Mais comme toutes ces routes ne conduisent à rien de grand, et comme d'ailleurs les facultés esthétiques tendent toujours à une expression plus haute et plus sincère, l'art, dégoûté de ces restaurations de toute pièce et de ces archaïsmes systématiques, se fait éclectique. Pour donner signe d'indépendance, il prend un peu partout, un peu de tout. N'osant plus choisir lui-même, de peur de se tromper, il donne à choisir au public; il fait un assortiment de tous les goûts, de toutes les manières, de toutes les idées, de tous les lieux et de tous les temps, persuadé probablement que, parmi tant de choses, doit nécessairement se trouver ce qu'on cherche et ce qu'on demande. C'est là à peu près, sauf erreur, ce qui a lieu en ce moment même. D'autres fois, et c'est ce que nous avons vu il y a peu, l'art parle de se réformer et de renaître. Il prétend rompre avec toutes les traditions et être neuf; il se croit libre parce que, n'ayant pas de but, il n'a pas de route tracée. La littérature lui apporte bientôt ses subtilités; on fait la théorie du désordre, on invente le système de *l'art pour l'art*. Mais on est tout surpris de voir ce fracas révolutionnaire n'aboutir qu'à des combinaisons déjà épuisées ou à des extravagances préméditées, les plus insupportables de toutes. Telles sont les phases successives ou simultanées par où passent et s'arrêtent indéfiniment les artistes et le public depuis quelque cent ans. C'est l'ensemble de toutes ces choses qu'on appelle une décadence.

Tout cela est bien connu, et si connu même, qu'il eût été assurément plus qu'inutile de reproduire ici ces lieux-communs de critique, si nous ne trouvions dans ces faits même l'origine et la cause de la constitution actuelle de l'art, considéré non plus dans son essence pure, mais dans les modes extérieurs de sa réalisation, dans ses conditions matérielles d'existence comme profession et production, conditions dont la plus caractéristique est précisément le salon.

C'est ce qu'il importe de faire voir en peu de mots.

Aussi longtemps que l'art est lié par une sorte de solidarité aux sentiments généraux d'un peuple, auxiliaire du sacerdoce, instrument du culte, forme populaire des dogmes religieux et nationaux, et organe de la morale, il vit et subsiste par sa propre force. Répandu et comme infusé dans tout le corps social, il ne s'en distingue point en fait, puisqu'il n'en est qu'une des grandes fonctions; et, à ce titre, son ac-

tion est à la fois générale et incessante. De là cette fécondité inouïe qui étonne tant nos époques appauvries. Destiné à satisfaire des besoins impérieux et universels, il ne se lasse pas de produire. Il élève, comme en se jouant, des montagnes de pierre et de marbre sous les noms de temples, d'églises, de basiliques; il façonne des masses énormes de matière en péristyles, portiques, théâtres, colonnes, chapelles, cloîtres, tombeaux, portes, chaires, autels; il peuple ces édifices sans nombre de millions de statues, et tapisse leurs murs de peintures et de bas-reliefs; il revêt leurs voûtes et leurs pavés de magnifiques couleurs, de riches dorures, de pierres étincelantes, et, semblable à la nature elle-même dans la prodigalité de ses œuvres. il paraît aussi, comme elle, agir spontanément, sans effort, et nous dérobe le secret de ses moyens.

A ces époques, la condition des artistes ne diffère guère de celle des autres artisans. Leurs œuvres, peu récompensées, servent moins à leur propre gloire qu'à celle de ceux qui les ordonnent et les paient. Toujours mêlés et souvent confondus avec la masse des travailleurs, ils ne forment pas une classe à part. La société se sert d'eux comme elle se sert de tous les autres, parce qu'elle en a besoin. Leur nombre s'accroît ou diminue suivant les variations de ce besoin, et leur profession est, sous le point de vue économique et social, soumise aux conditions d'existence de toutes les autres. On les voit se porter et affluer là où leurs produits sont demandés, se retirer, et disparaître dans les circonstances opposées. Voilà pour les hommes.

Quant aux œuvres même, elles se distribuent dans tous les sens et vont se placer là où les besoins les réclament. Aucune œuvre d'art n'est, dans ces temps, un simple produit de la fantaisie individuelle; aucune n'a son but dernier en elle-même, ni une valeur propre et intrinsèque. Chacune au contraire a une destination déterminée, un but extérieur dont elle n'est que le moyen. Ce n'est pas proprement à titre d'art et par sa seule vertu esthétique que l'art règne si souverainement et si universellement, mais comme expression des idées et des sentiments dont il est le véhicule; car ce sont les objets représentés, et non les représentations, qui attirent, charment et subjuguent l'imagination des peuples. Il suit de là que l'art alors n'a pas proprement de *lieu*, de demeure; il est partout et nulle part. Il n'a pas besoin d'un théâtre où il vienne se donner lui-même en spectacle sous son nom et à titre de phénomène exceptionnel. Il est dans les temples, sur les places, dans les palais publics, sur les chemins, et non ailleurs. Ce n'est pas encore le temps des musées, des pinacothèques, des glyptothèques, et encore moins des salons.

Toutes ces choses n'apparaissent en effet dans l'histoire de l'art qu'aux époques de sa décadence et la signalent. Dès cet instant, tout se passe dans un ordre inverse. Les représentations plastiques cessant d'être un impérieux besoin de la vie spirituelle, l'art perd peu à peu son but, et, avec son but, sa nécessité sociale. Ses œuvres demeurent sans destination, et le principe esthétique, ne trouvant plus de quoi se nourrir, s'énerve, se rapetisse, s'altère, et disperse son activité au hasard. Il devient peu à peu muet, parce que les générations deviennent sourdes et indifférentes. Dès lors il se retire par degrés de la scène publique et tend de plus en plus à s'isoler. Ne pouvant plus s'adresser à tous, il ne s'adresse qu'à quelques-uns. Incapable désormais d'enseigner, de moraliser, de prêcher les masses, il se résigne à amuser certaines classes d'élite. Ce n'est plus une branche du sacerdoce, un élément de la vie commune, mais un noble divertissement, un simple raffinement moral destiné aux plaisirs intellectuels de quelques esprits choisis et exercés. Il se

cache d'abord dans les palais des grands, où il n'est guère qu'un fastueux mobilier; puis des palais des grands il vient enfin se réfugier dans les *musées,* derniers asiles bâtis tout exprès pour lui, pour abriter sa languissante existence. Réduit à cet état, l'art touche de près, sous le rapport matériel, à ces industries dites de *luxe* qui, ne pouvant se soutenir par elles-mêmes, ont besoin des secours de l'Etat; car, dans cette phase de son existence, il n'y a déjà plus de Mécènes. Il a besoin alors d'être *protégé, encouragé,* et par suite *administré.* Aussi le voit-on, à la lettre, figurer au nombre des *services publics,* et, à ce titre, il a un *budget,* des *bureaux* et le reste.

Telle est la situation où nous voyons aujourd'hui l'art dans tous les pays de l'Europe, sauf peut-être l'Italie, où il s'est maintenu, quoique à un degré excessivement affaibli, dans ses anciennes habitudes. Mais nulle part ce système ne s'est développé sur une aussi grande échelle qu'en France. On en trouve aisément la cause dans la centralisation de la capitale, où tout se rend et d'où tout part, dans les habitudes imprimées par les règnes fastueux et absolus de Louis XIV et de Napoléon, qui ont fortement concentré l'autorité administrative et accoutumé la nation à laisser au gouvernement le soin de ses affaires et même de ses plaisirs, enfin surtout dans l'influence de l'esprit français qui aime le mouvement et l'éclat extérieurs, et qui, depuis le grand siècle, s'est habitué à considérer l'empire des arts comme une branche de l'empire des lettres et peut-être aussi de celui des modes.

C'est donc l'Etat qui fait aujourd'hui les frais de l'art; car qui, sinon lui, pourrait ou voudrait acheter des œuvres qui dépassent les besoins d'un guéridon ou d'une cheminée? Les banquiers ne sauraient, sous ce rapport, remplacer les grands seigneurs. Toute la production est exclusivement concentrée à Paris. La province ne sait rien de l'art; elle n'en a jamais même entendu parler, et, sauf quelques peintres de portraits nomades, la profession d'artiste y est impossible. Les départements reçoivent de Paris tout ce qu'ils possèdent, et le déposent silencieusement, et sans y regarder, dans leurs petits musées, faits à l'imitation des grands musées de Paris. C'est en effet dans ces galeries, au nombre d'une quinzaine, que vont honorablement s'ensevelir la plupart des ouvrages achetés par la liste civile ou par les ministères. D'autres vont, dans quelques églises de chefs-lieux, témoigner de la haute influence et du zèle du député de l'endroit.

Mais, pour acheter ces produits de l'art, il faut les connaître et les voir; pour activer la production même, il faut stimuler l'émulation des artistes et leur présenter l'attrait des applaudissements, de la gloire, ou du bruit, qui y ressemble tant; de là l'institution des expositions publiques, des salons. Les salons ne sont donc pas un usage arbitraire et fortuit d'un temps et d'une nation, mais des résultats nécessaires du rôle de l'art dans la société. Les salons sont des musées temporaires destinés à approvisionner les musées permanents, et les musées permanents sont des magasins d'objets d'art rassemblés de tous côtés, sans autre but que de les préserver de la destruction, et où quelques esprits cultivés vont faire des études d'esthétique et d'archéologie. Les salons ressemblent un peu aussi, économiquement parlant, à des bazars ou à des foires. Ils sont surtout une scène où l'art vient donner preuve d'existence et se faire voir. Le salon enfin est la chose et le mot le plus forts de ce temps-ci, la *publicité.*

Si tel est le caractère de nos expositions, il ne faut pas trop nous vanter de ces deux à trois mille morceaux envoyés tous les ans à la masse commune. Comme

quantité même, cette production n'a rien qui doive surprendre, si l'on réfléchit qu'elle représente à peu près tout le travail annuel d'une grande nation, et qu'en outre la moitié et plus de ces ouvrages éphémères sont matériellement et esthétiquement de très-peu d'importance. Il ne faut pas oublier surtout que tout cela s'est fait dans cette grande manufacture de Paris, par un travail hâtif, forcé, et en assez grande partie en vue de l'exhibition même. C'est là ce qui explique pourquoi le chiffre varie si peu d'une année à l'autre, et comment la livraison se fait avec la régularité d'une commande. Ce chiffre ne prouve donc rien en faveur de la prospérité de l'art, et même il prouve contre, car la moitié de ces ouvrages demeurant certainement sans emploi, la production dépasse de beaucoup la consommation, ce qui est contre toutes les règles de l'économie politique.

Les conséquences de cet ordre de choses sur le travail des artistes sont faciles à prévoir. Leurs ouvrages n'ayant désormais plus guère d'autre destination que d'être exposés d'abord et puis vendus, le choix du sujet et même le mode d'exécution sont en général déterminés par ces deux circonstances. Ainsi, suivant le cas, on se décide indifféremment pour le Christ ou pour Jupiter, pour Vénus ou pour la Vierge, pour saint Pierre ou pour Napoléon, pour le moyen âge, la Grèce, Rome ou la régence. Tout est bon, pourvu que la dimension et certaines convenances de style soient dans les conditions de ce qu'on appelle la *grande peinture,* la seule qui soit protégée. Quant au mode d'exécution, il est presque exclusivement subordonné à l'*effet* présumé de l'ouvrage au salon, et non aux conditions intrinsèques du sujet, de sa destination ultérieure, de sa perfection absolue comme œuvre d'art. Les exposants expérimentés le savent bien. Il faut absolument au salon attirer les yeux distraits de la foule, et leur faire violence. C'est là la préoccupation première de la plupart des peintres, qui sacrifient tout à ce but. Or, ce but n'est pas le meilleur; il engendre l'habitude de pratiques paresseuses, factices, superficielles, il pousse à la recherche des singularités, des effets imprévus, des exagérations systématiques, des extrêmes dans tous les genres. La popularité fait ici, comme ailleurs, bien des victimes.

Quant à la condition sociale des artistes, elle a subi aussi des changements. Ne travaillant plus aussi directement pour la société dans l'intérêt de ses besoins, ils ne sont plus avec elle dans un rapport aussi immédiat. L'art étant de nos jours une sorte de superfétation, leur destinée est précaire, et même, à un certain degré, toute factice. De serviteurs du public, ils sont devenus les clients du gouvernement. Leur existence, comme classe, dépend en fait du budget. C'est là le fonds social et commun qu'ils se partagent chaque année, aussi équitablement que possible. Il s'est établi ainsi entre les artistes et l'Etat une sorte de contrat tacite par lequel celui-ci s'engage à acheter ce que ceux-là sont tenus de produire. Et ce qui est pour le gouvernement un devoir est pour les artistes un droit. Ils réclament l'*encouragement,* c'est-à-dire des commandes, comme le paiement d'une créance; et l'Etat est moins pour eux un protecteur qu'un débiteur. Le jour du salon est l'époque de l'échéance. Le gouvernement, de son côté, n'achète guère que pour acheter, c'est-à-dire pour épuiser son allocation; car, dans ce singulier système, le choix des travaux est à peu près indifférent. Ici, en effet, on ne choisit pas l'ouvrier en vue de l'œuvre à faire, mais au contraire l'œuvre en vue de l'ouvrier. L'essentiel est que les artistes travaillent, et dès lors il est naturel que la distribution tende à se faire plutôt d'après les besoins des personnes que d'après le mérite des ouvrages, et que les moins habiles, par conséquent, soient précisément les plus

encouragés, parce qu'ils sont les plus malheureux. Nous voyons donc se produire ici les inconvénients du système protecteur (1).

Telle est, si nous ne nous trompons infiniment, la situation de l'art et des artistes à notre époque, et telle est la véritable origine et la signification de nos expositions périodiques que nous appelons des salons.

Cette situation n'est pas satisfaisante; mais, comme elle n'est imputable à personne, il faut se borner à la constater historiquement. Nos conclusions seront donc tout à fait pacifiques et conservatrices. L'organisation actuelle de l'art n'étant que le résultat et non la cause de sa décadence en général, ce serait une grande illusion d'imaginer qu'on regagnerait ce qu'on a perdu en supprimant ce qui existe. Otez le salon et tout ce qui s'y rattache, et à l'instant tout mouvement est anéanti dans les hautes régions de l'art. C'en est fait de la haute peinture historique et de la statuaire. Regrettons, déplorons que l'art ait besoin d'être protégé, mais ne nous plaignons pas de la protection même, car la protection est en soi un grand fait. Félicitons-nous plutôt de voir cette protection, si indécise et si faible ailleurs, prendre en France le caractère et l'importance d'un devoir public, et figurer en tête des priviléges et prérogatives honorifiques de la couronne et du gouvernement. En France, les droits de l'esprit ont toujours été les premiers; c'est de l'esprit que relève notre influence universelle. Nous sommes la nation littéraire par excellence, et le goût de l'art est chez nous un reflet du goût des lettres; ce n'est ni une passion ni un culte, mais une heureuse disposition de l'esprit tournée en habitude; nous n'adorons plus l'art, mais nous le fêtons encore. C'est une parure éclatante, qui nous fait distinguer de loin au milieu de la société européenne.

N'abdiquons pas cette puissance comme nous avons fait tant d'autres. Ce n'est peut-être qu'une couronne de bois doré, mais elle est partout obéie et enviée. N'oublions pas qu'au milieu de l'immense mouvement d'activité matérielle qui entraîne et domine le monde, la France seule, fidèle à sa mission sociale, soutient et cultive ces douces et nobles fleurs de l'esprit et du goût sur lesquelles une civilisation sauvage semble vouloir faire passer sa charrue. Sans doute son sceptre politique, le sceptre de Louis XIV, de la république et de Napoléon, n'est pas brisé, comme de sinistres prophéties l'annoncent; mais, s'il était dans ses destinées de succomber, elle tomberait comme sont tombés les deux plus grands peuples de l'antiquité, comme Rome et la Grèce, en laissant aux vaincus, comme dernier joug, ses codes, ses arts et son esprit.

Adoptons donc sous quelque forme qu'elle se produise, et même sous celle des salons, cette royauté de l'intelligence. Ne déclamons pas contre ces *inutilités*, car c'est précisément dans le goût et le besoin de l'inutile qu'est la noblesse et la dis-

(1) Comme pièce à l'appui, nous joindrons ici quelques détails statistiques. Sur 108 tableaux plus ou moins dignes de l'épithète d'*historiques*, 54, c'est-à-dire la moitié, sont déjà achetés par la liste civile, les ministres ou la ville de Paris. Parmi les 54 restants, un bon nombre, le tiers peut-être, n'ont été entrepris que sur des espérances équivalentes à des promesses. Parmi les 40 autres, il est remarquable que la plupart sont des sujets de piété qui ne conviennent qu'à des églises, et en conséquence se recommandent directement à l'attention du ministre de l'intérieur. Ceux enfin qui paraissent ne pouvoir pas compter sur les caisses publiques n'offrent guère que des toiles de très-petite dimension et des sujets anecdotiques. Ce sont de vrais tableaux de genre. Ajoutons que sur 2,000 ouvrages de peinture il y a 500 portraits (un quart du tout), sans compter les miniatures, qui porteraient ce nombre à 600 au moins.

tinction de l'espèce humaine. Agrandissons notre pouvoir matériel sur la nature, mais en exploitant ce monde physique ne perdons pas de vue le monde moral, dont la culture donne des produits bien plus précieux et plus relevés, et qui surpasse infiniment l'autre en dignité et en beauté. L'art est une des plus nobles parties de ce monde. Il peut s'affaiblir et décroître par suite d'une loi supérieure et universelle; mais la décadence n'est pas la mort. L'art est éternel comme les facultés même dont il dérive. S'il n'atteint son *summum* de grandeur, d'autorité et d'excellence que dans quelques rares moments et sous certaines conditions sociales et religieuses, il ne dépend pas absolument de ces conditions. Avant d'être héroïque et hiératique, l'art est humain. Il est un mode essentiel de toute action humaine. Dans tout ce que fait l'homme, il y a nécessairement de l'art. Le vrai caractère *spécifique* de l'homme, le signe distinctif et infaillible qui le sépare de la bête, que les naturalistes cherchent encore si inutilement dans la forme de ses dents et dans la disposition de son pouce, c'est l'art. En effet, les produits de l'industrie animale sont absolument dénués de toute signification esthétique. Tout y est exclusivement subordonné à leur usage comme moyen de satisfaction d'un besoin matériel; ils sont partout et toujours adéquatement proportionnés au but à atteindre, et ce but est uniquement dirigé vers la stricte utilité. Ils n'ont d'autres propriétés que celles qui dérivent immédiatement de leur destination. Les produits de l'industrie humaine, au contraire, portent tous la marque de l'art. On y trouve toujours quelque chose de surajouté qui dépasse les rigoureuses conditions de leur destination et la limite du strict nécessaire. Rien ne sort des mains de l'homme qui n'ait, à quelque degré, une intention et un but esthétiques. Le fait est sans exception. Il se révèle jusque dans la massue et le vase de bois du sauvage, jusque dans les produits des plus vulgaires et des plus triviales industries. Et cette loi est si absolue, qu'elle fournit une définition de l'homme préférable à toutes celles qui ont été données par les philosophes, et même la seule rigoureuse, c'est celle-ci : *L'homme est un animal esthétique.*

Ainsi donc, même aux époques les plus déshéritées sous ce rapport, l'art a toujours une carrière ouverte. Quelque restreint que soit son rôle, se réduisît-il, comme on l'a vu chez les Hollandais, à poétiser les champs et les détails de la vie domestique, son intervention est toujours bonne; elle est toujours essentiellement civilisatrice, et, qu'on nous passe le terme, humanisante. Elle s'adresse aux côtés les plus nobles et les plus délicats de notre nature, et partout où elle se manifeste, elle est à la fois le signe et l'instrument d'un haut développement intellectuel et moral. Les peuples qui méprisent l'art seront toujours, quelle que soit leur puissance matérielle, inférieurs, comme famille humaine, à ceux qui l'honorent et le cultivent. Les gouvernements qui l'encouragent et le patronent font une œuvre noble et méritoire, et les gouvernements qui, abusés par des vues exclusives de bien-être matériel, le négligent ou le repoussent, ne sont, qu'ils le sachent ou l'ignorent, que d'aveugles promoteurs d'une barbarie déguisée.

Il est grandement temps de mettre fin à ces préambules, et de visiter le salon au lieu de perdre notre temps à en faire la théorie. Mais nous sommes encore arrêté à la porte même par une question préalable que la critique et les artistes y rencontrent inévitablement, la question du *jury*. Cette année, l'orage n'a pas été aussi fort que les années précédentes, et tout s'est passé assez pacifiquement. Nous n'avons que peu de mots à dire. L'institution de ce jury d'admission ou plutôt d'ex-

clusion est mauvaise, parce qu'elle ne peut fonctionner équitablement. La faute n'en est pas aux hommes; nous les supposerons, pour la commodité de la discussion, honnêtes jusqu'au scrupule, exempts de passions et de préjugés, illuminés de toutes les clartés possibles. Avec tout cela, leur tâche n'est pas seulement difficile, elle est impossible. De quoi les charge-t-on en effet? de décider que tel ou tel ouvrage est bon ou mauvais, considéré absolument et abstraitement en lui-même comme production de l'art? pas du tout. La besogne serait certes déjà, à ce point, fort épineuse; mais on leur demande une chose bien autrement subtile : on veut qu'ils tracent, au milieu d'une masse d'ouvrages d'esprit et d'imagination, dont le goût, la manière, la conception, l'exécution, diffèrent de toutes les manières dont de pareilles choses peuvent différer, c'est-à-dire à l'infini, une ligne de séparation telle que tout ce qui sera placé à gauche est rejeté, et tout ce qui sera placé à droite admis. Mais, pour établir ces deux catégories, il faudrait une règle certaine, une mesure fixe. Or, cette règle et cette mesure, où les prendre? Assurément, il ne faudrait rien moins que la souveraine perspicacité de Dieu même pour faire ce partage exact des élus et des réprouvés. Où commence-t-il, ou finit-il, ce degré relatif de perfection ou d'imperfection qui permet à celui-ci d'entrer et laisse celui-là à la porte? A quoi reconnaître, comment déterminer ce *minimum* de mérite qui suffit, et ce *maximum* de mérite qui ne suffit pas? Evidemment, rien de tout cela n'est assignable, et nous sommes ici en plein arbitraire. Et ce que la raison conçoit devoir être *à priori*, se réalise dans le fait. Chaque année voit se renouveler le scandale d'exclusions dont le ridicule n'est surpassé que par celui des admissions; et, ce qui est plus édifiant encore, on voit des ouvrages rejetés, faute d'attention, à l'unanimité en 1840, être acceptés, faute de mémoire, à l'unanimité en 1841. C'est là, en définitive, une sorte de loterie, et non un jugement régulier. Sur ce point, un réforme quelconque est indispensable. Les décisions fussent-elles toujours justes, leur équité ne saurait jamais être prouvée; elles seront toujours et nécessairement empreintes d'arbitraire, et par conséquent frappées de nullité et de déconsidération. Mais, dit-on, par quoi les remplacer? par rien. Puisque ce salon est un concours, ouvrez la porte aux concurrents, et n'anticipez pas sur le jugement du public, qui est le vrai juge. L'axiome économique est ici applicable de tous points : *laissez faire, laissez passer*. Vous aurez de plus quelques centaines de mauvais tableaux, mais vous en gagnerez une vingtaine de passables; quel inconvénient y aura-t-il à cela? la proportion restera ce qu'elle est, et il n'y aura rien de changé dans l'aspect du salon. — Mais l'encombrement? — Le Louvre est vaste, il peut contenir le double de ce que vous y entassez chaque année. Tout le monde l'a dit, il ne faut aux œuvres de nos artistes d'autre certificat qu'un certificat de bonne vie et mœurs. Or, pour rejeter des obscénités, s'il s'en présentait, ou des satires interdites par les convenances ou par les lois, on trouvera facilement un tribunal, et un tribunal infaillible. Mais, pour cet impraticable triage du bon et du mauvais grain, il n'y a pas de jury qui puisse s'en tirer avec honneur et succès. Aussi est-il présumable que, l'institution, ne pouvant satisfaire les hommes, les hommes finiront par manquer à l'institution, et qu'il n'y aura plus de jury faute de jurés.

Mais il y a quelqu'un de plus embarrassé encore que le jury, c'est la critique. Elle aussi a à prononcer des décisions, à faire des parts. Elle aussi n'est guère en faveur auprès des artistes, qui ne lui accordent d'autre droit que celui de les louer. La première question à vider avec eux serait celle de la compétence. Nous la laisserons indécise, car elle n'est qu'un épisode de la grande et interminable querelle

des théoriciens et des praticiens. Heureusement les décisions de la critique ne sont pas des arrêts, ses sentences sont toujours révocables, elle dépèce abstraitement le talent de l'artiste, mais elle ne porte pas la main sur sa toile ou sur son marbre. Elle parle beaucoup, mais ne touche à rien.

Toutes ces différences nous font, à l'égard des artistes et du public, une position bien plus supportable que celle du jury, et nous permettent d'entreprendre, sans trop d'émoi, notre excursion dans les galeries.

PEINTURE. — *Tableaux d'histoire.* — Parmi les peintures qui décorent le salon carré, il en est deux qui se disputent l'attention : la *Prise de Constantinople* par les croisés de M. Delacroix, et l'*Abdication de Charles-Quint* de M. Gallait. Toutes deux le méritent, à des titres différents et inégaux. L'une intéresse surtout la foule, l'autre les artistes.

Ce qui distingue et spécifie éminemment la peinture de M. Delacroix, c'est la prédominance exclusive de l'élément pittoresque. Il conçoit tout, il voit et rend tout avec des yeux de peintre et pour des yeux de peintre. Tout, dans la conception et l'exécution de ses œuvres, est subordonné à l'effet de la peinture, comme telle, et abstraction faite des objets représentés. Il veut moins représenter un fait, exprimer une idée, que peindre une toile. Le sujet est pour lui moins un but qu'un prétexte. Et c'est ce qui déroute si fort le public, qui, ne comprenant et ne jugeant un tableau que du point de vue littéraire, veut avant tout y trouver ce qu'il cherche dans un roman ou un poëme, une signification dramatique ou historique. Tout cela se rencontre en effet dans de très-grands maîtres de tous les temps. Les peintres de cette classe, Poussin, par exemple, qui en est le type, sont généralement goûtés, parce que leur talent est susceptible d'analyse et que la beauté de leurs œuvres est, jusqu'à un certain point, scientifiquement explicable et démontrable. Mais ces conditions littéraires ne sont pas nécessairement des conditions pittoresques, et l'excellence, la perfection propre de l'art en dépendent si peu, qu'il n'est pas du tout rare de les rencontrer suffisamment observées dans des ouvrages d'un rang secondaire, et qu'elles peuvent manquer presque complétement dans des œuvres d'une grande valeur. M. Delacroix en offre un exemple. Il y a donc dans la peinture, considérée absolument en soi, des propriétés spéciales qui valent par elles-mêmes; mais, à cause de leur spécialité même, ces propriétés demeurent inaperçues au plus grand nombre, car, pour les sentir, il faut une sorte d'éducation particulière des sens et du goût. Aussi sont-elles souvent méconnues là même où elles brillent avec le plus d'éclat et de puissance, sans qu'on puisse, faute d'une langue commune, les expliquer et démontrer à ceux qui les nient.

Ainsi, la peinture de M. Delacroix n'a guère besoin d'apologie auprès des artistes. Ils sentent bien à peu près tous qu'il n'est pas aisé de faire ce qu'il fait, et d'arriver où il arrive; mais, pour le public, c'est bien différent, car ses *défauts* sont évidents, et, pour ainsi dire, élémentaires. Il ne faut pas une pénétration extraordinaire pour découvrir que dans sa *Prise de Constantinople* l'action est en partie obscure, en partie insignifiante, que la composition est maigre et manque d'unité, que les figures y sont jetées comme au hasard, qu'il y a dans le costume plus de caprice que de vérité historique. On peut ajouter, avec la même confiance, que le style n'en est guère élevé, et que la beauté des formes n'est pas certes ce qui y domine. Il est permis d'y blâmer aussi ce goût de draperies contournées, cette pantomime guindée et un certain fatras pittoresque. Avec la moindre érudition en ce genre, on trouve-

rait aisément la source de tout cela dans les traditions des derniers maîtres de l'école italienne, dont Pietro de Cortone fut le guide, traditions qui vinrent se perpétuer, en dégénérant de plus en plus, parmi les peintres à fracas de la queue de l'école de Lebrun, les Detroy, les Natoire, les Coypel, etc. Assurément on pourrait mieux choisir ses modèles et s'inspirer d'un meilleur goût. Cependant, quand on aura établi cette formidable batterie d'objections, on n'en sera pas plus avancé, car on tire en l'air. On n'aura pas atteint, on n'aura pas détruit les seules choses qui constituent l'essence même des peintures de M. Delacroix, ce par quoi elles se distinguent de toutes les autres en les surpassant. Mais ces qualités qui dispensent de tant d'autres, où sont-elles? On est convenu de dire qu'elles sont dans le coloris. Il y a bien des choses dans ce mot coloris; et, appliqué littéralement à M. Delacroix, il est loin d'être exact, car sa couleur n'a ni l'éclat, ni la vigueur, ni le brillant qu'on remarque dans bien des peintures anciennes et modernes, d'ailleurs parfaitement insignifiantes. Sous ce rapport, il reste à grande distance de quelques coloristes, tels que P. Véronèse et Rubens; mais il se rapproche beaucoup des plus habiles, sans leur ressembler toutefois, dans ce qu'on pourrait appeler l'imagination de la couleur, par la finesse des teintes, par le jeu harmonieux de la lumière, par la franchise et la variété du ton. J'entends dire, et ce n'est pas probablement un éloge qu'on veut faire, que tout cela n'est que du matériel, un travail de main. Assurément, c'est la main qui le fait, mais il y a peu de ces mains-là. Avant la main et avec la main, il y a l'esprit, le sentiment de l'artiste. Il y a de l'invention, de la poésie, du génie dans la couleur comme dans toutes les autres parties de l'art. Les grands coloristes se compteraient-ils, par hasard, par centaines? L'effet s'adresse à l'œil sans doute, mais il va cependant un peu plus loin, car tous les yeux sont loin de le sentir et d'en jouir également, et même la plupart s'en détournent. Le goût, le sens esthétique, ont donc ici leur part d'action, et, si le coup porte plus spécialement sur la sensibilité, ce n'est jamais, en définitive, sans l'intermédiaire de l'intelligence.

C'est une habitude assez générale, quand on a loué la couleur de M. Delacroix, de censurer son dessin. Il semble, en effet, qu'en joignant les deux choses on aurait la perfection. Ce reproche a besoin d'être expliqué, parce qu'il peut avoir un sens vrai ou un sens faux. Si, partant de théories conventionnelles ou de certaines habitudes d'esprit, on associe à cette idée de dessin le souvenir de quelque école ou de quelque maître, l'antique, Michel-Ange, David, il est évident que le reproche porte à faux. Il est absurde, en effet, d'exiger, avec le bon de Piles, du peintre parfait la *couleur* du Titien, le *dessin* de Raphaël, la *composition* du Poussin, le *clair obscur* du Corrége, etc. Ces distinctions scolastiques, par lesquelles on veut séparer des choses inséparables, sont de pures abstractions. Aucun de ces éléments ne va seul chez aucun de ces maîtres, car il a besoin de tous les autres. Rubens est, en fait, un des plus grands dessinateurs qui aient existé, le Corrége également; Raphaël et le Poussin étaient des coloristes, et des plus habiles. Mais le dessin de celui-ci n'est pas le dessin de celui-là, la couleur de l'un n'est pas la couleur de l'autre. Chacun d'eux a une couleur convenable à son dessin et un dessin convenable à sa couleur, et de même des autres qualités. Chacun compose, dessine, peint, et se sert de la lumière d'une façon supérieure, mais diverse. Seulement, il y a toujours une de ces choses qui semble prédominer et absorbe les autres à son profit et dans son intérêt; et devenant dès lors la plus apparente, elle classe le peintre. L'art, en effet, ne peut réaliser énergiquement et mettre en saillie qu'un de ces éléments à la fois; il faut

qu'il prenne parti. Mais loin d'annuler complétement ceux qu'il sacrifie, il leur laisse encore une assez grande valeur relative. Un seul sera dominant, mais les autres ne disparaîtront point. Exiger la combinaison de ces qualités à part égale et dans un degré éminent, ce serait réclamer de l'art ce que la nature seule peut faire, la réunion des contraires et la neutralisation des oppositions; comme si on voulait, par exemple, appliquer le coloris de Rubens au dessin de Michel-Ange, ou éclairer à la Rembrandt une composition de Poussin. On peut, sans doute, préférer un de ces éléments aux autres, et il y a même de très-puissants motifs de regarder la couleur comme un des moins relevés; mais il ne faut pas vouloir qu'ils règnent tous en même temps. Il ne faut pas davantage imaginer qu'un seul, quelque éminent qu'il soit, puisse subsister à part et se passer de tout le reste.

Ainsi, pour ne pas quitter M. Delacroix, lui demander la pureté et la précision du contour, la science du modelé et l'idéal de la forme pure, la grandeur du style, l'élévation de la pensée morale, en prenant pour type de toutes ces choses une école quelconque, ce serait lui demander un non-sens, une contradiction, une impossibilité esthétique. Or, c'est là ce qu'on fait tous les jours, lorsque, en déplorant son dessin, on lui oppose M. Ingres.

Mais si, sous cette forme, l'objection porte à faux, elle devient à la fois très-raisonnable et très-grave lorsque, tout en acceptant M. Delacroix pour coloriste, et en lui accordant tout ce qu'il a droit d'exiger à ce titre, on lui reproche d'aller au delà ou de rester en deçà des besoins de sa couleur, de ne pas savoir être un coloriste complet, comme Rubens, comme Titien, comme tant d'autres, qui sont des coloristes sans doute, mais qui sont aussi des dessinateurs, des peintres. Voilà, en effet, ce qu'on peut reprendre en M. Delacroix. Il a de rares qualités de coloriste, mais comme peintre, en général, il lui manque bien des choses qu'on résume sous le mot dessin, et ces choses sont très-essentielles. Ce qui reviendrait à peu près à dire qu'il faut voir en lui un grand talent, mais non un grand maître.

On pourra aussi s'étonner justement de trouver dans un artiste si distingué quelques écarts systématiques injustifiables, par exemple, son évidente prédilection pour le laid. Il ne flatte pas assurément notre espèce dans la représentation qu'il en fait, et il nous rapproche un peu trop de l'ordre des quadrumanes. La résolution d'être original en tout, de ne rien faire qui ressemble à ce que d'autres font ou ont fait, peut aisément conduire un homme d'esprit fort loin. Ainsi, on nous persuaderait difficilement qu'il soit indispensable, dans quelque système de peinture que ce soit, de négliger à ce point l'exécution du détail des choses que, regardées de près, elles ne laissent voir qu'un travail ingrat, maladroit, négligé, sans goût et sans charme. Ce qu'il y a de certain, c'est que parmi les bons maîtres de l'art, même du second ordre, coloristes ou autres, il n'en est pas un dont la peinture ne puisse être impunément vue de près. Celle de M. Delacroix n'a pas ce privilége.

Quoi qu'il en soit de la valeur de ces critiques, dont nous acceptons du reste volontiers la responsabilité, il ne faut pas les exagérer. Prenons l'artiste tel qu'il veut ou peut être, et, sans nous enquérir trop curieusement de ce qu'il ne nous donne pas, jouissons de ce qu'il nous donne, quoique ce qu'il nous donne ne soit pas le meilleur de l'art.

Nous retrouverons plus loin M. Delacroix avec sa *Noce juive* et son *Naufrage*.

Nous serons plus court sur l'œuvre de M. Gallait, qui se laisse beaucoup plus facilement expliquer, et sur laquelle il ne peut y avoir de disputes. L'*Abdication de Charles-Quint* est en grand ce qu'est en petit le *Gustave Wasa* de M. Hersent, qui

eut les honneurs d'un salon et d'une belle gravure. Le tableau de M. Gallait aurait pu avoir la même fortune, et à peu près par les mêmes motifs. Il est composé et exécuté avec beaucoup de soin, d'étude et d'habileté. La scène est disposée à souhait pour l'intelligence du fait représenté. La distribution des personnages est très-bien entendue et explique d'elle-même ce qu'ils font, sinon ce qu'ils disent ou pensent. Sur une estrade élevée, sur laquelle porte toute la lumière, on voit Charles-Quint debout revêtu d'une longue simarre de drap d'or; appuyant une de ses mains sur l'épaule d'un courtisan, il tient l'autre étendue sur la tête de son fils Philippe agenouillé devant lui; un peu en arrière, la vieille reine douairière, assise sur un fauteuil royal, paraît présider la cérémonie. Autour de ces principales figures, placées au centre, se rangent circulairement les ordres de l'Etat et la foule des courtisans. Aussi habilement peinte qu'habilement conçue, cette composition est d'un effet grave, noble et calme. Le ton est doux et même fin dans quelques parties, mais un peu sourd peut-être. L'aspect général, comme ordonnance, comme expression et comme couleur, satisfait immédiatement l'œil et l'esprit, et mérite à cette très-estimable peinture le succès qu'elle obtient.

Néanmoins, pour ne rien outrer, il convient de remarquer, d'une manière générale, qu'on aurait tort de chercher ici des qualités d'un ordre supérieur. Comme goût, comme invention, comme style surtout, comme expression, et même comme exécution, ce tableau ne dépasse pas de beaucoup les limites d'une peinture de genre. Dire que ce n'est qu'une très-jolie vignette agrandie, ce serait certainement aller trop loin, mais cette comparaison serait pourtant plus voisine de la vérité que l'opinion qui voudrait y voir un chef-d'œuvre de peinture historique. Tout ce que les études pratiques, un travail consciencieux et opiniâtre, un goût éclairé, une intelligence saine et un talent mûr peuvent mettre dans un ouvrage d'art, se trouve dans celui-ci. Ce qui y manque, ou du moins ce que nous n'y voyons pas, c'est ce tour d'originalité et d'individualité qui trahit les maîtres. Tout est calculable dans cette peinture; il n'y a rien de secret ni d'imprévu; les moyens par lesquels l'effet est produit sont aussi visibles sur la toile que l'effet même. Enfin, le style assez bourgeois, sinon commun, n'atteint pas même jusqu'à la distinction, qui n'est pas la grande originalité, mais qui y fait penser.

Ces restrictions nous sont imposées par les admirations exagérées dont cette toile a paru être un instant l'objet, et qu'il est utile de resserrer dans des bornes raisonnables. C'est dans le même but que nous ajouterons une ou deux observations de détail. Charles-Quint nous a semblé un peu au-dessous de son rôle; sa pantomime n'est, ainsi que tout le reste, que convenable. Tout le premier plan de gauche n'est évidemment qu'un remplissage, un simple repoussoir. Mais ces figures, étant très-près de l'œil, ne gagnent pas à être étudiées. Il faut passer rapidement par-dessus pour arriver à un groupe de jolies têtes féminines placées dans le fond, et dont l'éloignement ne laisse venir jusqu'à nous que l'effet piquant de leurs toilettes et l'expression de leurs grâces un peu minaudières.

En somme, nous répéterons volontiers que cette peinture est une production infiniment estimable, en demandant toutefois positivement qu'on n'ajoute rien de plus à cette épithète.

Nous avons dû étudier avec quelque étendue les deux ouvrages qui précèdent, en raison de leur importance propre et de l'attention particulière dont ils sont l'objet; mais, vu la longueur de la route, nos haltes seront désormais plus courtes.

Parmi les grandes pages historiques du salon carré, celle où M. Blondel a retracé

la *Reddition de Ptolémaïs* à Philippe-Auguste et à Richard-Cœur-de-Lion, se fait remarquer par une composition ingénieuse, par la variété des attitudes et l'heureux agencement des groupes. Le style, sans atteindre les hauteurs de l'idéal, mais aussi sans y prétendre, est d'une élégance noble qui convient à cette histoire chevaleresque des croisades. Le ton général manque peut-être un peu d'unité et surtout de chaleur. On doit d'autant plus insister sur les qualités de cette intéressante composition, et d'autant moins s'appesantir sur ses imperfections, qu'elle est le produit d'une tradition et d'une école aujourd'hui peu en faveur, et qui depuis longtemps ne nous avaient pas fait une aussi agréable surprise.

Dans un sujet analogue, la *Procession des Croisés* autour de Jérusalem, M. Schnetz a mis toute la science et la vigueur d'exécution qu'on lui connaît, et qui lui ont assigné une place si distinguée parmi les peintres de son école. Nous ne pouvons pas étendre cette remarque au *saint Louis* de M. Arsène, dont la faiblesse, dans tous les sens, est d'autant plus apparente, que sa toile est plus grande ; ce qui nous autorise, bien à regret, à nous borner à cette sèche citation. Nous garderons la même réserve, et par les mêmes motifs, à l'égard de la *Levée du siége de Rhodes,* par M. Odier.

Non loin de ces inoffensives peintures, la *Bataille de Mons* fait un appel au regard par le bruit et le mouvement que l'auteur a voulu probablement y mettre. Il a déployé de grands moyens pour de petits résultats, de grands corps, de grands bras, des chevaux au galop, des blessés et des mourants, des morts déjà morts tant de fois ailleurs à peu près de la même manière, et une exécution *enlevée* qui ressemblerait à la hardiesse, si elle ne ressemblait encore davantage à la facilité de la routine. Mais aussi qui s'aviserait jamais,

> Hors qu'un commandement exprès du roi ne vienne,

de peindre la *Bataille de Mons ?*

Une bataille tout autrement formidable est celle du vaisseau *le Vengeur,* de M. Leullier. Cet artiste, jeune probablement, a un début bien ambitieux; mais, comme il justifie en partie cette audace, il ne faut pas trop le quereller là-dessus. Il y a indubitablement de la verve, de l'entrain et une fougue naturelle dans cette peinture, et, bien qu'au fond elle soit plus bruyante que terrible, elle annonce de l'imagination; mais elle trahit bien de l'inexpérience. Le sujet n'est pas délimité, la composition est confuse et embarrassée; on ne sait où arrêter l'œil, et on n'est jamais sûr de voir ce qu'on voit. L'effet papillotte, et, par une coïncidence singulière, le ton est à la fois varié et monotone; mais on rencontre çà et là des intentions bien senties, des expressions vraies, et une certaine force d'exécution qui dégénère souvent en dureté et en violence. Le choix du sujet n'est pas heureux. Plus un sujet est grand, imposant, abondant et sublime, en idée et vu de loin dans l'imagination, moins il est susceptible d'être suffisamment réalisé sur la toile. Il faut une bien grande force pour supporter un grand sujet.

Sous le n° 1487, et sous le titre d'une *Promenade d'Héliogabale dans Rome,* M. Ch.-L. Muller nous a donné la peinture la plus bizarre peut-être du salon, qui est cependant riche en ce genre. Cet artiste, qui faisait jadis d'autres choses et d'une autre manière, paraît avoir été un peu troublé par M. Delacroix. Il faudra bien admettre qu'il y a quelque espèce de talent dans cette bacchanale, mais ce talent est insuffisant. En fait d'art, rien ne ressemble tant, au premier abord, à une

bonne chose qu'une mauvaise, mais l'illusion dure peu. Sous cet oripeau d'opéra et ce clinquant de lumières et de couleurs, nous n'apercevons rien de sérieux. La peinture admet le nu, mais non les nudités. Or, ce sont des nudités que nous montre M. Muller, et, qui pis est, des nudités laides. Il est pourtant de rigueur stricte que des femmes nues, surtout si ce sont des courtisanes, soient belles; l'art doit s'interposer entre l'œil et la réalité. Or, ici, cet art n'est ni assez délicat, ni assez brillant, ni assez fin, ni assez poétique, pour remplir cet office. Considérée absolument comme peinture, la composition de M. Muller a du mouvement et de la vie, mais c'est le mouvement et la vie d'un ballet; l'effet général de couleur est attirant, mais faux et fantasque; l'inexcusable négligence de l'exécution, le goût malheureux du dessin et du style, n'offrent guère de compensations pour tout le reste.

Ce n'est pas sans découragement et même sans quelque tristesse que nous nous décidons à jeter enfin les yeux sur les peintures religieuses, tant l'impression en est fâcheuse. Décidément, les talents abandonnent tout à fait cette sphère supérieure de l'art, ou plutôt peut-être il n'est plus de talents faits pour elle. Le public, de son côté, est si profondément indifférent à tout ce qui a l'air d'un *tableau d'église,* qu'il ne lui vient même plus à la pensée d'y regarder, de manière qu'à moins de porter la signature d'un nom célèbre, ce qui n'arrive presque jamais, une peinture de ce genre est condamnée, sans être même entendue. L'espèce de rénovation d'art chrétien qu'on a essayé d'importer de l'Allemagne, et qui semblait être encouragée par le cours des idées littéraires et philosophiques régnantes, a complétement avorté. Le paganisme, avec ses dieux et ses héros, est encore plus mal reçu, si c'est possible. Voilà donc l'art (car il ne s'agit pas d'autre chose ici) privé des deux sources d'inspiration où il trouva pendant tant de siècles d'inépuisables thèmes de représentations, l'antiquité classique et l'histoire sacrée du christianisme. Que lui reste-t-il donc, et sur quoi s'exercera-t-il? sur l'histoire! mais quelle histoire? et d'ailleurs, qu'est-ce que l'histoire toute seule pour l'art? un recueil d'anecdotes, de faits isolés, sans intérêt, sans influence sur l'imagination, inintelligible au peuple, incapable de fournir autre chose au peintre qu'un magasin archéologique de costumes, d'armes, de meubles et d'ustensiles, vaine défroque de morts oubliés et ensevelis à jamais dans leur tombeau. Mais passons sur ces questions, nous n'avons ni le temps ni les moyens de les résoudre, et, sans chercher à plonger dans l'avenir de l'art, bornons-nous à constater ses misères présentes.

Dans l'intérêt des artistes qui cultivent encore avec tant de labeur ce terrain ingrat, nous serons très-court sur les peintures de cet ordre. Presque toutes échappent à la critique; elles défient à la fois et l'éloge et le blâme; il faut donc leur laisser le bénéfice de l'obscurité et la protection du silence, sauf les exceptions, s'il y en a.

Et il y en a probablement une au moins dans le salon carré même, sous le nº 352 (*Martyre de saint Polycarpe*). Cette toile est d'un aspect peu prévenant au premier abord à cause de quelques tons criards dont l'artiste aurait pu facilement amortir les dissonnances, s'il avait réfléchi que l'effet d'un tableau n'est pas le même au salon que dans une église. Malgré ce premier et inévitable échec de l'œil, cette peinture résiste et demande à être mieux interrogée. De ce nouvel examen, il est résulté pour nous l'impression que c'est là une œuvre de marque. Elle a, ainsi qu'on l'a écrit déjà, et nous ne trouvons pas de meilleur mot, une grande tournure, ou, comme disent encore mieux les Italiens, un air de *maestria.* La composition rappelle les grands modèles d'Italie, mais sans les répéter; on y sent l'influence de leur

goût et de leur esprit, plutôt que celle de leurs ouvrages. Sortir du banal, dans une route si battue, sans rompre avec la tradition, est une chose si rare, qu'on doit louer ceux qui le tentent, surtout s'ils y réussissent à quelque degré. M. Chenavard a certainement ce mérite. Sa peinture n'a aucun droit à la popularité; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle ne peut pas plaire ou déplaire médiocrement, ce qui est le signe d'une œuvre fort au-dessus du commun. Aussi n'a-t-elle pas tardé à devenir un champ de disputes. Le tableau de cet artiste étant, à ce qu'il paraît, une nouveauté pour le public, on ne peut qu'espérer beaucoup d'une seconde épreuve, car la plupart de ses défauts peuvent être corrigés, tandis que ses qualités, étant de celles qui ne peuvent pas s'acquérir, ne pourront pas non plus se perdre.

Le voisinage nous conduit immédiatement à une peinture qui est, sous tous les rapports, l'antipode de la précédente : le *Jugement dernier*, de M. Gué. Cet artiste a quitté brusquement les chaumières, les champs et les hameaux, pour se lancer dans les régions mystiques et surnaturelles du monde divin. Il est vrai qu'il y a vu surtout ce qu'un paysagiste pouvait y voir, des effets de lumière. Cette composition est conçue dans le système que le peintre anglais Martin a poussé jusqu'aux dernières limites de l'exagération. Mais, en cherchant à en mitiger l'intempérance, le peintre français en a par cela même détruit le prestige. Il a voulu satisfaire à la fois à la pensée et à l'imagination, et il est resté des deux côtés au-dessous de sa tâche; car, d'une part, il n'est pas parvenu à imprimer à sa scène cet air de cataclysme et de fin du monde qui règne dans les compositions de Martin, et, d'autre part, il n'a pas pu y mettre davantage ce qu'y ont mis, dans un autre système, Michel-Ange, Rubens, et J. Cousin. Toutes ces petites figures, en effet, ne peuvent prétendre intéresser pour elles-mêmes, elles sont nécessairement absorbées dans le tout, et c'est d'autant plus fâcheux que l'artiste paraît avoir dépensé beaucoup de temps, d'études, d'érudition et même de philosophie, à donner à chacune une signification particulière. Nous n'avons donc pas ici une vraie représentation du *Jugement universel,* mais une simple *vue,* prise de loin et en perspective. Il y aurait du reste de l'injustice à refuser à ce tableau un certain charme, comme effet général de lumière et de clair obscur, et à l'artiste le mérite d'avoir produit cet effet; mais ce n'est pas là proprement une peinture religieuse.

Le *Calvaire* de M. Steuben exige une justice bien plus rigoureuse. Toucher ainsi les choses sacrées, c'est les profaner. Qui jamais a pu se figurer un Christ pareil! Non, jamais un homme de talent n'est parvenu à dépouiller à ce point de toute grandeur, de tout idéal, de toute beauté, le sublime pathétique de la scène fameuse du Golgotha. Non, ce n'est pas là Jésus. Si ce n'étaient les bourreaux et l'appareil du supplice, nous croirions que c'est quelque pauvre fou qu'on a chassé de la ville, où ses yeux égarés, ses cheveux hérissés épouvantaient les enfants et excitaient la pitié publique. Quelle invention malheureuse et dans l'ensemble et dans les détails! et quelle exécution plus malheureuse encore! Quel style, quel goût, quel choix de couleurs et de tons! Quelle vulgarité de pensées et de manière! Enfin, car il y a quelques bonnes choses dans cette peinture, quelle audace de plagiat!

Les peintures à sujets religieux qu'il nous reste à examiner, ou plutôt à énumérer, pourraient être partagées en trois ou quatre classes ou écoles, à peu près comme il suit :

La première en rang comme en date est celle de la pure tradition classique française, dont, pour fixer les idées, on trouverait le type dans les tableaux de M. Ansiaux. Elle ne manque jamais de représentants. Cette année, nous croyons pouvoir,

sauf erreur. y rattacher d'abord et en première ligne, la *Mort de la Vierge*, de M. Caminade, dont l'irréprochable composition défierait la critique de Poussin même; puis le *Saint Lazare*, de M. Vanderberghe, specimen des plus authentiques en ce genre; puis le *Martyre de saint Adrien*, de M. Omer Charlet; l'*Ecce Homo*, de M. Jouy; *le Christ apparaissant à la Madeleine*, une bêche à la main, de M. Thévenin; l'*Assomption*, de M. Ribera, artiste qui porte un très-beau nom; les deux *Jésus au mont des Olives*, de M. Pérignon et de M. Norblin; le *Saint Leu*, de M. E. Goyet, etc., etc. A cette catégorie appartient probablement aussi le *Repos en Egypte*, de M. Ducornet, né sans bras.

La seconde classe, différente déjà de la précédente par un moindre penchant pour le haut style et pour la draperie, et par l'emploi moins exclusif de ses recettes pratiques, s'en écarte en outre en un point si important, qu'elle est au fond une hérésie. Ses sectateurs affectent l'indépendance et prétendent à l'invention. Séduits peut-être par le *Christ consolateur*, de M. A. Scheffer, et plus encore, malheureusement, par les exemples de M. Signol, ils se permettent d'altérer les types traditionnels et consacrés des personnages divins ou célestes, qu'ils traitent avec aussi peu de façon que des figures allégoriques, et qu'ils font agir comme des héros de roman. Ce néo-christianisme esthétique n'est qu'un écho des néo-christianismes dogmatiques auxquels travaillent en ce moment tant de métaphysiciens allemands, tant de poëtes et romanciers français. Cette tendance se trahit plus ou moins dans un assez grand nombre de peintures, par exemple dans celle où M. Lafon nous donne *un Ange présentant à l'enfant Jésus la couronne d'épines*, au milieu d'une gloire lumineuse, entre ciel et terre; la *Vision de sainte Thérèse*, de M. Glaize, offre un goût de composition et des effets de lumière analogues. M. Lavergne, dans ses *Ames du Purgatoire*, a visiblement pris conseil de M. Signol. Ce même artiste récidive dans sa *Lapidation de saint Etienne*, où il introduit, sans autorité et contre toutes les règles, Jésus-Christ dans son costume terrestre, et, qui pis est, le fait accompagner par Dieu le père. *Les Anges au Sépulcre*, de M. Varnier, ne sont pas non plus très-orthodoxes, et son tableau tout entier est encore une des fautes de M. Signol, auquel on peut reprocher aussi en partie le *Christ au Tombeau*, de M. Janmot, et surtout la *Madeleine*, de M. Laby. Les mêmes tendances hérétiques se révèlent encore dans les *Trois Vertus théologales*, de M. Louis, dans *l'Assomption de la Vierge*, de M. Wachsmut, dans l'*Annonciation aux Bergers*, de M. Cibot, dans *la Fuite en Egypte*, de M. Colin, peinture d'une fadeur rare, et enfin dans bon nombre d'autres encore, car ce système gagne considérablement du terrain. La *Madone* de M. H. Scheffer, tout talent à part, n'a pas d'autre filiation que les *Medora* et les *Marguerite*, ce qui est une origine bien romanesque et assez mondaine.

La troisième classe est bien moins nombreuse, mais elle est plus caractérisée; elle a pour chef éloigné M. Ingres, et pour précédents plus immédiats MM. Flandrin, Lehmann, Amaury-Duval. C'est une sorte de classicisme moderne un peu moins insipide que l'ancien, mais plus pédantesque peut-être, et surtout plus importun, car il n'est pas si modeste. On reconnaît aisément ses produits aux signes suivants: composition pauvre, figures clairsemées et de grandeur demi-nature, expressions froides, dessin exact, compassé, exécution étudiée et presque précieuse du modelé, absence de relief, tons gris, coloris faible, monotone, lumière plate, touche uniforme. On retrouvera la plupart de ces caractères, sinon tous, dans l'*Adoration des bergers*, de M. Philippe, dans l'*Education de la Vierge*, de M. Pilliard, la *Captivité de Babylone*, de M. Joyard, le *Jacob et Laban*, de M. Dumas, enfin dans la

jolie *Tête d'Ange* que M. Amaury-Duval a dessinée et peinte avec une simplicité si recherchée.

Nous ne savons à quelle classe rattacher le *Moïse sauvé des eaux* du grand salon. S'il n'était signé par une dame, nous l'attribuerions volontiers à M. Schopin.

Enfin, dans une dernière et quatrième catégorie, on placera ceux qui, sans suivre une école ou un système, préfèrent tout simplement reproduire la manière et même les compositions de quelque maître célèbre. Ceux-ci sont les plus sages; car, si on ne peut pas inventer soi-même, quoi de mieux que de se servir des inventions des autres, surtout si elles sont bonnes? En général ils choisissent bien. Les uns s'adressent à Raphaël, comme par exemple M. Cazes, qui a refait *la Belle Jardinière;* d'autres préfèrent Michel-Ange et les Florentins, comme M. A. Deveria dans sa *Charité :* ceux-ci ont du penchant pour les Vénitiens et s'exercent sur les étoffes; le *Christ au tombeau,* de M. Guichard, offre quelque chose de semblable; ceux-là se décident pour le Caravage, et c'est ce qu'a fait particulièrement M. Jollivet pour sa *Déposition.* Il en est qui remontent jusqu'aux Byzantins, comme M. Maison pour sa *Peste* (n° 1355), M. Quantin (n° 1648) dans les ornements du cadre de son *Christ au Jardin.* Un autre se contentera de combiner le Pérugin et Fra-Bartholomeo, comme on le voit dans une *Notre-Dame* de M. Frenet. Enfin il y en a qui appellent à leur secours les anciens maîtres allemands, par exemple M. Mottez, dont la *Sainte Famille* mériterait probablement des remarques d'une autre nature, si elle n'était placée hors de vue.

Telles sont les quatre directions entre lesquelles se débat la peinture religieuse. On serait fort embarrassé de choisir; car comment choisir entre la banalité et le pédantisme académique, entre la prétention impuissante et le pastiche? Laissons donc ces honorables peintures rejoindre en paix leurs aînées dans l'oubli, et passons à d'autres.

Tableaux de genre. — Plaçons-nous d'abord devant cette *Noce juive* si gaie, si vivante, si pleine d'imagination et de mouvement, si piquante d'esprit, si charmante de naïveté, et qui, par l'exquise fraîcheur des tons, la franchise de la touche et l'excellente distribution de la lumière, rappelle et égale presque P. Véronèse. Cette peinture est d'une grande réussite. Jamais M. Delacroix n'avait mis sur une toile autant de ce qu'il a, et si peu de ce qui lui manque. Elle est le type et le dernier point de ce qu'il sait et peut faire. A la finesse, à l'harmonie habituelles de son coloris, il a joint cette fois des qualités beaucoup plus rares chez lui, la vivacité et la transparence. L'effet général est suave, plutôt animé que brillant; l'œil est satisfait partout, sans être attiré nulle part.

Tel est l'aspect de cette peinture à la limite de la vision distincte; mais, en s'en rapprochant, on voit que ce séduisant résultat coûte cher et qu'il est le prix de douloureux sacrifices. Ces touches de couleurs pures et vierges, si belles de loin, ne le sont plus du tout de près; on trouve à leur place une inextricable couche d'empâtements sous lesquels toute forme distincte des objets, tout dessin, tout modelé, disparaissent. C'est là un des inconvénients généraux de ce procédé de peinture; mais M. Delacroix ne se donne pas assez de peine pour l'amoindrir, et son travail pourrait, ce nous semble, gagner infiniment en délicatesse, en fini, en précision dans le détail, sans que l'effet général en souffrît. Nous le renvoyons à P. Veronèse lui-même et à bon nombre de Flamands et de Hollandais. Quant à cet étrange et inexplicable goût du laid et du baroque qui donne à ses figures un aspect si répulsif que personne n'a pu encore s'y accoutumer, nous ne le croyons pas non plus

indispensable. C'est un travers de l'artiste, et non une nécessité de son système de peinture. Mais il paraît irrémédiable; il faut en prendre son parti.

Le *Naufrage*, moins complétement réussi peut-être que la *Noce*, a des parties admirables. La conception générale est d'une poésie terrible, et l'effet ne reste pas trop au-dessous du sujet. Un ciel pesant, sombre et bas, un vaste silence, une mer sans rivages dont les larges flots se déroulent jusque dans les dernières profondeurs de l'horizon, et sur cette mer une barque surchargée d'hommes à demi nus, en proie aux terreurs de la mort, au désespoir furieux de la faim, procédant avec une sinistre régularité au fatal tirage qui doit donner l'un d'eux à dévorer aux autres. La barque ne vogue plus, car le timonier a, lui aussi, abandonné le gouvernail pour prendre part à l'horrible scrutin; elle flotte au hasard, ballottée par les vagues. L'impression de la peinture correspond à la conception. Elle est profonde et saisissante, mais elle résulte moins, selon nous, de l'action particulière dont la barque est le théâtre et les naufragés les acteurs, que de l'effet général de tristesse, de terreur et de désolation, répandu sur le lieu de la scène. L'action de la barque, en effet, n'est peut-être pas suffisamment claire, et d'ailleurs, pour un pinceau comme celui de M. Delacroix, la petitesse des figures n'était guère favorable au détail des expressions. Sous ce dernier rapport, une autre main aurait pu aller plus loin et entrer plus avant dans le sujet. On ne comprend pas davantage pourquoi une seule et même tête a suffi pour tant de personnages. Mais il ne faut pas chercher de ces études-là dans M. Delacroix. Toutefois, en prenant le tableau en masse, il est d'un effet puissant. La mer est surtout d'un mouvement, et nous dirions même d'un dessin admirables. On suit jusque dans les derniers lointains le roulement sans fin de ces vagues qui se poussent, s'effacent et se remontrent plus loin pour disparaître encore; on y sent une agitation profonde et intestine, on entend leur clapotement triste et continu. Ce n'est pas une mer réelle, comme l'aurait pu faire un peintre de marine, c'est une mer idéale, poétique, vue plutôt par l'imagination que par les yeux, vraie pourtant, mais vraie de la vérité de l'art. Nous pouvons faire remarquer ici que, lorsqu'il arrive aux artistes forts de peindre par occasion des objets étrangers à leurs études habituelles, ils leur impriment un tour original et imprévu qu'on est loin de rencontrer dans les peintres spéciaux. C'est ce qu'on peut voir dans les fragments de paysage, d'architecture, de mer, de nature morte, semés dans les peintures historiques des grands maîtres. M. Delacroix a eu ici la même fortune, et son *Naufrage* nous paraît être incontestablement la plus belle marine du salon.

Après M. Delacroix, et à la distance nécessaire, citons les trois compositions de M. Robert Fleury, qui cette année jouit sans conteste et presque sans partage de la vogue. Ce n'est pas sans doute l'attrait pur de l'art qui convoque et retient la foule devant sa *Scène de l'Inquisition;* c'est bien plutôt le sujet. Mais le sujet ne suffirait pas seul, et c'est déjà un grand mérite à l'artiste de lui laisser son intérêt. On ne peut certes rien imaginer de plus propre à produire des effets nerveux que le spectacle d'un homme couché sur le dos par terre, au fond d'une cave, les deux jambes fixées séparément dans deux trous d'une pièce de bois de manière à laisser dépasser seulement ses pieds, exposés de près à un feu ardent qu'attise incessamment un bourreau, tandis que des moines, à mine sinistre et impitoyable, suivent impassiblement les progrès et les résultats de la torture. M. R. Fleury a rendu tout cela exactement; sans exagération, mais aussi sans pitié. Ses expressions sont vraies, sa pantomime juste, quoique d'une justesse et d'une vérité com-

munes. Joignez à cela une exécution étudiée du tout et de chaque partie, une lumière à oppositions fortes et par conséquent à effet, des accessoires peints avec science et avec goût, et on aura assez de quoi justifier l'empressement du public pour ces peintures recommandables. Ce ne sont pas là des qualités supérieures, mais elles suffisent dans les limites où se circonscrit l'artiste, et, dans des choses si difficiles, c'est beaucoup d'être suffisant.

Les nombreuses peintures de M. Biard, quoique d'un goût tout différent et avec plus d'originalité, ne dépassent guère la portée des précédentes. La plupart, cette année, sont des *vues* et des *scènes* des pays septentrionaux; on n'y voit que neiges, frimas, glaces et brouillards. M. Biard a l'instinct voyageur; il a visité les lieux et observé les choses qu'il représente; il a aussi, à un haut degré, le sens imitateur, le sentiment de la couleur locale, et de même qu'il s'accommode et s'habitue, en bon voyageur, à tous les accidents de route et aux manières, mœurs et usages des peuples dont il est l'hôte passager, ainsi fait-il comme artiste; il saisit avec justesse, sinon avec profondeur, la réalité des choses, et il la rend avec la même sincérité. Ses *Vues* de Laponie sont très-intéressantes sous ce rapport; sa *Mort de Ducouedie* est remarquable surtout par la chaleur locale, et par une fine observation des caractères spécifiques des marins.

M. Biard a aussi, comme on sait, pris à tâche de faire tous les ans rire le public, et il y réussit assez bien, quoique pas aussi bien que tant d'autres qui n'y prétendent pas. Son comique n'est certes pas celui de Molière, mais il approche quelquefois de celui de Vernet et d'Odry. Ne soyons pas trop exigeants. Cette année il nous a donné pour notre régal d'usage les *Gros péchés,* la *Demoiselle à marier,* et *la Distraction.* On lui dispute pourtant son monopole. M. Pigal continue toujours sa lutte inégale, mais son *Assaut du matin* est une défaite complète. Le *Barbier,* de M. Guillemin, ne doit pas non plus trop inquiéter M. Biard, mais il a à se garder de M. Gros-Claude, dont les *Trois Commères* engendrent des rires inextinguibles, qui paraissent sincères, quoiqu'il soit difficile de faire descendre l'art à un tel niveau de bassesse et de trivialité.

Nous aurions dû déjà nous arrêter devant la *Partie d'échecs,* et dire, sans hésiter, que ce tableau microscopique est le morceau capital du salon. En effet, c'est une œuvre complète et achevée en son genre; elle atteint ce degré de perfection relative, qui, sans être le dernier, en tient lieu. Rien de plus rare, dans notre temps, qu'un ouvrage d'art bien fait, dans le sens rigoureux du mot. En littérature, en peinture, en sculpture, en toutes choses nous ne savons faire que des ébauches; nous manquons toujours, soit par excès, soit par défaut, cet équilibre des proportions, cette pondération des qualités, ce point exquis de justesse, qui fait les œuvres accomplies. Aussi, avec les plus beaux talents, nous n'avons pas de beaux ouvrages. Le tableau de M. Meissonnier est, comme son *Liseur* de l'an passé, un petit phénomène exceptionnel sous ce rapport. Comme expression et composition, il serait difficile d'être plus délicatement et plus profondément vrai, de saisir et rendre avec plus de sûreté et de force le côté comique de la scène, de donner plus de physionomie, et de marquer de traits plus distinctifs les trois acteurs qui y figurent. L'exécution est pleine de goût et de légèreté, d'un détail très-étudié, mais sans recherche puérile. Il n'y manque peut-être, pour être un Steen ou un Ostade, qu'une légère couche de poussière apportée par le temps.

Dans ce genre de scènes familières illustré par les Hollandais et les Flamands, et si agrandi par Hogarth, nous n'avons pas trop à nous féliciter. Sauf l'exception

dont nous venons de parler, M. Biard est encore, avec M. Baume, qui passe maintenant sa vie sur les champs de bataille, ce que nous avons de plus saillant; à moins qu'on ne voulût leur opposer M. Destouches, dont le comique larmoyant et l'insipide sentimentalisme n'ont rien d'amusant, comme on peut s'en assurer par sa *Convalescence,* sorte de Greuze affadi, d'un ennui mortel. L'*Enfant volé,* de M. Grenier, est encore une production assez sotte, quoiqu'il lui soit échu la plus belle place du salon. La *Siesta* de M. T. Johannot ne nous indemnise pas complétement, malgré quelques détails agréables et la grâce du coloris. Nous osons à-peine mentionner les nombreuses scènes de mœurs italiennes, de M. Pingret, et encore moins la *Rose Flammock*, le *Page indiscret* et l'*Après-Dînée,* de M. Jacquand, bien qu'ils aient beaucoup de sectateurs. Le voisinage de l'*Inquisition* fait beaucoup de tort à la touche léchée et froide, et au vernis de M. Roehn, dont le *Bon Pasteur* offre pourtant assez de grosse vérité pour toucher les cœurs sensibles, et une assez jolie figure de jeune fille. Nous aurions encore à glaner çà et là quelques petites toiles analogues, mais sans grand profit, et nous ne pouvons d'ailleurs empiéter sur les droits du livret. Ajoutons pourtant, pour faire preuve de bonne volonté, les *Noisettes,* de M. Gué, l'auteur du *Jugement dernier,* les *Petits Savoyards,* et le *Gibier,* de M. Fouquet; le *Retour de la ville,* de M. Guet. Nous avouons d'ailleurs être incapable d'apprécier les différences et de marquer les degrés relatifs de mérite de la plupart de ces peintures; car il y a un point de l'art où tout se ressemble. Mais nous n'y sommes pas obligé.

L'*Entrée de la duchesse d'Orléans au jardin des Tuileries,* de M. Eug. Lami, est une peinture toute rosée, toute sémillante, toute chatoyante, et bariolée d'échantillons de toutes les couleurs. Les toilettes de femmes sont du dernier goût, et on y peut faire un cours de modes. On pouvait peut-être prendre un autre parti; mais en prenant celui-là, on ne pouvait s'en tirer avec plus d'imagination et d'adresse, ni mettre plus d'art à peindre des choses qui ne valent guère la peine d'être peintes. On peut rapprocher de ce tableau celui où M. Guiaud a représenté le *Cortége funèbre de Napoléon,* au moment de son passage sur la place de la Concorde.

Il y a quelques petits tableaux dans le goût des Hollandais. L'*Intérieur d'atelier,* de M. Jollivet, vise au fini précieux du détail et à la parfaite illusion de la lumière et du clair obscur. Sans pouvoir bien préciser en quoi il pèche, il nous semble qu'il n'arrive pas au but. Il est minutieux, sans finesse, exact plutôt que vrai. C'est la perfection du travail, moins l'art. *La Mansarde,* de M. Digout, est une assez agréable réminiscence de Rembrandt, auquel il est assez facile de ressembler de loin. M. de Loos laisse voir dans son *Maître d'école* les traces de ses études sur Wilkie et sur Ostade; c'est une imitation libre et non une simple traduction. *La Cuisinière,* de M. Béranger, est également une parente éloignée de celles de Mieris et de Metzu. Enfin nous indiquerons, comme appartenant, quoique moins directement, à la même école, *l'Attente,* et surtout *les Contrebandiers en Angleterre,* de M. Aug. Delacroix, qui nous semblent mériter une mention particulière.

La *Comédie française,* de M. Geffroy, mérite une note à part. Il fallait beaucoup d'art et d'esprit pour donner à cette scène un autre intérêt que celui de la curiosité. M. Geffroy y en a mis assez pour y faire, à son talent de peintre, une part honorable. Ce congrès dramatique est représenté avec un art de mise en scène qui ne doit pas surprendre, mais en même temps avec un goût d'artiste qui pourra s'appliquer ailleurs. Il est présidé par Célimène, assistée d'Hermione placée un peu en avant, mais plus bas; tout autour se rangent par degrés insensibles, mais avec une

variété d'intentions que nous ne voulons pas pénétrer, Mascarille, Figaro, Richelieu, Jacoub, Oreste, Chérubin, etc. ; la distribution des rôles est parfaite. Les têtes sont très-ressemblantes, sans être positivement des portraits, car l'artiste a voulu nous montrer les comédiens plutôt que les individus. L'agencement des groupes est bien entendu et conforme aux convenances pittoresques.

Le *genre* historique ou anecdotique est d'ordinaire très-abondant, et cette année il n'a pas eu moins de fécondité. Mais on nous permettra d'être très-sobre de citations. En première ligne, nous rencontrons les trois grandes compositions de M. Alaux. Son *Assemblée des notables à Rouen, sous Henri IV*, outre l'intérêt de l'exactitude historique des moindres détails du lieu et du fait, qui importe peu ici, est très-remarquable par l'entente de la perspective, par la disposition savante des lignes, et par la solution heureuse d'une foule de difficultés pratiques. Les hommes du métier admirent surtout cette longue file de toques rouges et violettes, dont la réunion, nécessitée par la perspective, pouvait être de l'effet le plus ingrat, et dont l'artiste a tiré un effet piquant. Nous admettons et même nous sentons toutes ces qualités, nous reconnaissons tout ce qu'il y a d'habileté, de savoir et de talent dans ces tableaux de M. Alaux ; mais il n'est pas moins certain que ces peintures sont de celles dont on voit immédiatement le fonds ; elles vous donnent ce qu'elles ont, tout à la fois. Aussi, à peine vues, on passe outre, et on n'y revient plus. Ceci n'est pas une critique ; c'est une simple observation.

Plaçons immédiatement ici, comme à leur place naturelle, les tableaux de M. Granet, dont le vigoureux talent n'a pas plus besoin d'explications que d'éloges. Quoique un peu blasés sur des effets qu'on voit depuis plus de trente ans, on ne peut s'empêcher de dire que dans cette manière, en apparence si facile à imiter, cet artiste conserve encore un cachet de maître. Avec M. Granet, rappelons un nom qui, à une autre époque, brilla à côté du sien, celui de M. Revoil, fondateur et chef de cette école de Lyon, si florissante dans les premières années de la restauration, mais dont il reste peu de traces. Nous avons vu avec intérêt reparaître sur le livret le nom de cet artiste. Parmi les ouvrages qu'il expose cette année, son *Philippe-Auguste* est le plus important par la composition ; mais nous préférons son *Giotto*.

C'est faute d'une meilleure place que nous intercalerons ici d'abord la bataille *du Col de Teniah*, par M. Bellangé, exacte comme un bulletin, et peinte avec la verve et le talent tout spécial de l'artiste ; ensuite, un épisode de la retraite de Moscou, *le Combat de Krasnoë*, représenté par M. Langlois avec un grand effet de couleur locale ; et enfin, *le Combat du Sig*, par M. Baume. Et puisque nous sommes ici hors de toute classification régulière, nous saisissons cette occasion de rappeler quelques peintures oubliées dans la rapidité de notre course, et qui, à divers titres, méritent au moins une mention. D'abord, *l'Arnold-de-Mechtal*, de M. Lugardon, qui, en bon patriote, ne sort pas de l'histoire suisse : il a un peu changé sa manière ; de noir il est devenu rouge. Nous ne savons trop s'il y a gagné ou perdu. Les premiers ouvrages de cet artiste avaient promis plus qu'il n'a donné depuis. L'*Homère* de M. Leloir paraît avoir donné des scrupules à quelques personnes, mais on peut se tranquilliser parfaitement l'esprit sur cette peinture, en disant qu'elle n'a d'autre mérite que de rappeler des choses beaucoup mieux faites ailleurs, et de montrer ce que vaut en peinture un système quand il vient seul. Il en est à peu près de même de *la Nausicaa* de M. Galimard, pastiche de l'antique, de Raph. Mengs et de M. Ingres, mais où l'auteur a assez mis du sien pour conserver un incontestable droit à l'originalité.

On voit en face l'une de l'autre, dans la galerie de bois, *la Telesilla* de M. Jules Etex, et *la Léda* de M. Riesener. Nous préférerions le goût de la première, mais le talent de la seconde est séduisant, même dans son maniérisme. Le mariage de Léda avec le cygne ne fut qu'un mariage mystique, et c'est ainsi que l'a compris Michel-Ange; mais M. Riesener est plus positif. La chaude et vive exécution de sa peinture ne rachète peut-être pas tout à fait cet inconvénient. Parmi nos oublis, nous joindrons ici, pour mémoire seulement, *la Françoise de Rimini*, de M. Decaisne, qui mérite les honneurs d'une lithographie; *la Bacchante, la Rêveuse, l'Odalisque,* de M. Lépaulle, plus dignes encore de la même popularité; et une scène de *la Destruction d'Herculanum*, par M. Simon Guérin, où nous avons cru remarquer un talent notable de composition et une certaine force d'invention dont il convient d'attendre quelque preuve plus décisive.

Paysages, marines, etc. — En déplorant précédemment l'extinction des traditions héroïques et religieuses, ces mères nourrices de la peinture, nous nous sommes demandé ce qu'il restait à l'art; nous pouvons répondre ici qu'il lui reste la nature. Si *les dieux s'en vont,* en effet, la nature reste, toujours belle, toujours jeune, éternel spectacle de beautés sans nombre pour les yeux, intarissable source d'impressions pour l'âme. Ce n'est qu'un pis-aller, mais il est encore d'un grand prix. Il y a là encore une poésie, un idéal, un art possibles. Il semblerait, du reste, qu'un secret instinct pousse maintenant nos artistes de ce côté. Les paysagistes se multiplient depuis quelques années, et, toutes choses égales d'ailleurs, le paysage est le genre où l'on réussit le mieux. Nous indiquons ce point de vue; mais gardons-nous de le discuter.

En considérant l'ensemble des ouvrages de ce genre, on les voit représenter assez nettement deux systèmes opposés, caractérisés par la prédominance du point de vue *naturaliste,* ou du point de vue *idéal* ou *poétique.* L'une se tient aussi près que possible de la réalité, qu'elle cherche à *imiter,* dans un sens strict, en la laissant responsable de l'effet produit; l'autre la prend seulement pour base, et y ajoute des éléments empruntés à l'imagination dans l'intérêt d'une idée, d'une impression, d'une émotion quelconque. Cette distinction, qu'on pourrait établir autrement et mieux, suffira, nous l'espérons, pour notre but. Elle s'est réalisée d'ailleurs en grand dans l'histoire du paysage. Il est évident que le Titien, le Dominiquin, les Carrache, Rubens, le Poussin, et en partie Claude Lorrain, ont autrement conçu la représentation de la nature que Ruysdaël, Wynantz, Berghem, et en général l'école hollandaise et flamande. L'opposition de ces deux systèmes s'est reproduite de nos jours, depuis la renaissance de ce genre, sous d'autres formes, et elle est assez marquée au salon actuel pour fournir une base de classification acceptable, sinon rigoureuse.

Le plus habile de nos paysagistes naturalistes est sans contredit M. Cabat. Il s'est créé une manière qui a eu des imitateurs. Il a un sentiment profond et vrai de la nature. S'il n'en voit que peu de côtés, les côtés qu'il voit, il les rend avec beaucoup de délicatesse et de charme. Il ne court guère après ce qu'on appelle les beaux sites, qui ne sont souvent que des décorations de théâtre. Quelques arbres, un chemin, un coin de forêt, lui suffisent ordinairement. Son *Paysage* (n° 258) nous met au milieu d'un bois traversé par un chemin; deux ou trois bûcherons travaillent à abattre un arbre. Partout le calme, le silence, le repos, mais peut-être aussi l'immobilité. La nature vit dans les paysages de M. Cabat, mais c'est d'une vie un peu sourde; ses arbres, d'un dessin si simple et d'un port si naturel, sont presque,

sinon tout à fait, immobiles; l'air circule bien entre leurs feuilles, mais sans les agiter. De là un peu de froideur et de monotonie dans l'effet. Nous prions M. Cabat de nous faire une seconde *Vue de Narni*.

La foule des paysagistes de cette catégorie est si pressée, qu'il faudrait un travail spécial pour rendre à leurs œuvres la justice qu'elles méritent, pour établir les rangs et faire les distinctions qu'elles comportent. Réduits à la nécessité de simples mentions, nous citerons, comme principalement remarquables : la vue des *Environs d'Orbitello* en Toscane, par M. Lapito, si riche en motifs pittoresques et d'une si belle lumière; la vue d'une vallée des Alpes, de M. Dagnan; la montagne boisée, à gauche, légèrement éclairée des premiers feux du jour, tandis que le côté opposé de la vallée est encore plongé dans l'ombre, est d'une transparence et d'une finesse de ton admirables. Ces sites alpestres sont très-recherchés des paysagistes, parce qu'ils offrent par eux-mêmes et comme simples masses des formes et des aspects très-frappants par leur singularité, sur l'effet desquels on compte plus ou moins. Parmi les paysages de cette nature ceux de M. Calame et particulièrement sa *Forêt de sapins* (n° 267) semblent étudiés et rendus avec moins de servilité, et traités avec plus d'imagination, qu'on n'en trouve dans la plupart des autres. Ceux de M. Empis, de M. Diday, et de M. Posé ont de bonnes parties, et portent la marque d'études sérieuses et de mains habiles.

La distinction des manières et des styles est aussi tranchée dans le paysage que dans les autres genres de peinture, mais il est beaucoup moins aisé de la déterminer. La langue commune se refuse à toute analyse précise de ces différences délicates, et ne trouve que les mêmes mots pour les choses les plus opposées. C'est là l'inconvénient de la langue générale des arts, qui ne peut exprimer qu'à demi et de fort loin ce qui est si bien et si sûrement discerné par l'intuition immédiate du sentiment. Ainsi, il serait impossible de tracer des lignes de démarcation bien distinctes, entre la manière de M. Flers par exemple, qui a pourtant beaucoup de physionomie, et celle de M. Thuiller, qui en diffère tant. On ne peut que renvoyer à la *Rivière* du premier (n° 718) et à la *vue* italienne du second (salon carré). Il en est de même pour les paysages de M. Jolivard, comparés à ceux, par exemple, de M. Mercey, ou de M. Ricois. Quelquefois cependant l'exagération d'un procédé peut fournir une indication; par exemple, pour M. de Laberge qui affecte une précision tellement minutieuse qu'il nous permet de compter une à une les feuilles et les rameaux les plus déliés d'un arbre, dans son *Paysage* n° 503 (sous *la Partie d'échecs*). L'exactitude du dessin et la recherche de la forme distinguent aussi assez convenablement la manière de M. Jules Coignet. C'est sous la protection de cette excuse que nous nous permettrons de citer sans commentaires plusieurs ouvrages de la même école, tels que ceux de Mme Sarrasin de Belmont, de MM. Hostein, Danvin, Loubon (*Bords de la Durance, Bergers émigrants*) et Brune, quoique ce dernier se rapproche un peu de la catégorie suivante.

Il est remarquable que l'école qu'on appelait autrefois *historique*, et qu'il faudrait nommer *idéaliste* parce que le mot est plus compréhensif, a produit en peu d'années un grand nombre d'ouvrages fort distingués, et que, sauf M. Cabat et M. Jules Dupré, dont on regrette cette année l'absence, elle possède les talents les plus originaux. L'ancienne école classique ou plutôt académique n'a plus guère d'autre représentant que M. V. Bertin qui modèle encore un paysage suivant les règles les plus pures de Valenciennes, comme on peut le voir dans sa *vue* de la *Ville de Nicotera* en Calabre; ouvrage auquel on peut joindre, mais avec restriction, le *Tobie* de M. Boisselier. La

nouvelle, qui continue sans s'en douter heureusement, l'esprit sinon les traditions de son aînée, a pour principaux adhérents M. Aligny, M. Marilhat, M. Huet, M. Corot, M. Ed. Bertin et quelques autres.

On se souvient de l'effet de surprise que produisirent, il y a quelques années, les premiers ouvrages de M. Aligny. De la surprise on passa à l'admiration. Son fameux *Prométhée* fixa son rang. On retrouva dans ces ouvrages, avec des inspirations et des idées modernes, le grand goût de l'école d'Italie et de celle du Poussin. Cette manière élevée, grave, poétique, fut parfaitement comprise et acceptée, et fit école. Cette année, M. Aligny a exposé plusieurs tableaux. Le plus remarquable, selon nous, celui qui donne une idée complète de son talent et met le mieux en relief ses belles qualités, c'est sa vue de *la Campagne de Rome,* si mal placée dans la galerie de bois. La majesté solennelle du désert romain y est rendue dans toute sa grandeur. On y retrouve surtout cette multitude de plans se superposant à l'infini, jusqu'au plus lointain horizon, résultat de la forme du sol qui ressemble à une mer agitée par une immense houle. Un chariot chargé de foin et traîné par des buffles traverse silencieusement cette solitude. Dans ses *Bergers de Virgile,* M. Aligny nous a paru moins heureux. Nous y voyons une tendance à l'exagération systématique. C'est un paysage *composé* dans la rigueur du mot. On y admire la pureté du dessin de ces grands arbres qui entremêlent leurs immenses rameaux; mais l'ensemble a déjà quelque chose de cette régularité apprêtée, si fatigante dans les œuvres de l'ancienne académie. Et comme on tombe du côté où l'on penche, M. Aligny doit se garder de devenir froid à force d'être pur, et insignifiant à force d'être simple. Ce dernier inconvénient nous paraît presque réalisé dans sa *Vue de Capri.*

Une critique analogue pourrait peut-être s'appliquer aux paysages de M. Paul Flandrin, d'ailleurs pleins de goût et de charme; et plus spécialement encore à ceux de M. Corot.

M. Marilhat a moins de tendance au pur idéal que l'artiste précédent; mais quoique plus près de la réalité, il fait une grande part à l'imagination. Ses souvenirs des *Environs de Beyrouth* ne feront pas oublier sa magnifique *Vue du Caire,* qui fut pour lui un début si éclatant; mais elle la rappelle et se soutient presque à côté. Le ton général est chaud, mais doux, la lumière abondante et riche; les fonds sont d'une rare finesse et légèreté. Ces gigantesques pins d'Italie sous lesquels reposent quelques Arabes avec leurs dromadaires, sont d'une tournure et d'un jet admirables, et dans ces aloès, ces cactus et autres plantes grasses du premier plan à droite, nous retrouvons la science de dessin, la touche vigoureuse et originale des grands roseaux et plantes aquatiques du Nil, de sa *Vue du Caire.* On pourrait observer cependant que le voile vaporeux répandu sur le tout n'est pas assez transparent, et que le ton général est un peu mou.

L'analogie du sujet, plutôt que celle de la manière, nous autorise à citer ici les *Ruines de Karnak,* à Thèbes, par M. Labouere. C'est une vue d'après nature, saisie surtout par le côté grandiose, mais un peu aussi par le côté théâtral; il faut éviter, en ce genre, les effets de panorama. Comme composition, ce paysage, d'ailleurs remarquable, a le défaut d'être partagé en deux moitiés par le massif de ruines et le grand arbre du milieu, d'où résultent, en quelque sorte, deux tableaux distincts et deux points de vue.

Le sujet biblique d'*Elie* faisant mettre à mort et précipiter les faux prophètes, a fourni à M. Rémond l'occasion d'une de ces compositions colossales qu'il paraît affectionner. On pourrait littéralement se promener dans son paysage. Mais le style

grandiose n'a pas besoin de tant d'espace pour se déployer. Toutefois, malgré l'exagération de cet appareil théâtral, ce paysage ne peut qu'ajouter à la réputation de cet artiste recommandable.

Nous voyons avec quelque peine M. Huet se disposer à changer de manière. Celle qu'il s'était faite était sans doute fort arbitraire et d'une originalité suspecte, mais enfin elle était sienne. Sa vue d'*un Torrent en Italie* trahit une direction nouvelle dont nous ne pouvons pas le féliciter, quoiqu'elle révèle beaucoup de talent. Nous préférons son *Lac,* où l'imagination domine et va jusqu'à la fantaisie, mais dont l'effet est singulièrement attachant. La composition est très-simple : une grande pièce d'eau verdâtre, froide et dormante, bordée de tous côtés de grands arbres et de taillis épais, un air humide, la demi-obscurité de la chute du jour, un temps couvert; au travers du bois, deux cavaliers, suivis de quelques chiens, galopant à toute bride, comme s'ils étaient poursuivis. L'impression en est mystérieuse et presque sinistre.

Après les principaux représentants de l'école dont il s'agit, on pourrait en trouver beaucoup d'autres encore qui se rattachent moins directement au même point de vue, par exemple M. Marandon de Montyel dans ses souvenirs des *Environs de Bade*. M. Flacheron qui dans sa *Mort d'Abel,* un peu trop sombre d'effet, a mis à profit les belles lignes naturelles des montagnes de Subiaco; M. Troyon *(Tobie et l'Ange)* dont la composition ambitieuse, mais pauvre, vise à la simplicité du grand sans y atteindre.

Les vues intérieures de villes et d'édifices ne nous offrent cette année qu'un petit nombre de morceaux d'artistes, la plupart connus depuis assez de temps; deux *Vues de Venise* de M. Joyand, qui est resté le maître en ce genre; quelques souvenirs de villes d'Allemagne par M. J. Ouvrié, touchées avec science et vérité; l'intérieur de la *Cathédrale de Milan* de M. Sebron, où les tons violacés et rougeâtres dominent trop; enfin la *Vue de Naples* et *d'Alger* où M. Wyld prodigue avec trop de luxe les effets pyrotechniques de la lumière. Parmi les noms moins connus et dont les ouvrages offrent de l'intérêt, on trouverait ceux de M. Villa-Amil pour son église d'Alcala de Henarès, M. Woench pour sa *Vue de Rome,* M. Vinit pour son *Eglise à Palerme* et ses *Pyramides.*

Comme annexe du paysage, il convient de ne pas oublier les trois scènes de chasse de M. Jadin, qui remet en lumière un genre très-peu cultivé aujourd'hui, et qui a produit dans tous les temps de très-habiles maîtres, dont les plus connus en France sont Snyders, Oudry et Desportes. Sans égaler la vérité naïve d'observation et surtout la finesse et la vivacité d'exécution de ces peintres, M. Jadin ouvre cette route avec assez de talent pour engager quelques artistes à le suivre. M. Ph. Ledieu a exposé aussi une *Chasse au chevreuil* et une *Chasse au cerf* qui n'ont rien d'assez saillant pour exiger une description particulière.

Les *marines* sont relativement assez clairsemées. Les occasions de voir la mer sont si rares pour nos artistes parisiens, qu'il faut des circonstances particulières ou une vocation tout exceptionnelle pour les entraîner dans cette voie. Aussi ne voyons-nous guère que des noms sur lesquels nous n'avons rien à apprendre. M. Gudin a exposé à lui seul plus de tableaux que tous les autres ensemble; il en a fait dix-sept cette année, et c'est beaucoup. La plupart sont des batailles destinées à Versailles. Cette fécondité suppose une facilité peu commune; mais elle est explicable. M. Gudin est doué de facultés naturelles rares; c'est un talent franc et d'une grande distinction. Mais, s'il faut le dire, il s'est habitué à compter tellement

sur ses ressources personnelles qu'il a un peu perdu de vue la nature. Il paraît ne plus voir la mer et tout ce qui en dépend qu'au travers de ses souvenirs, et surtout au travers de ses propres tableaux. Il ne fait presque ainsi que se traduire indéfiniment lui-même, avec esprit, avec intelligence, avec habileté, comme il convient à un talent tel que le sien, mais non sans user sensiblement les ressorts qu'il met en œuvre. Les habitudes de main sont très-dangereuses surtout dans les peintres spéciaux. M. Gudin est peut-être déjà arrivé à ne plus guère peindre que de pratique. Il fait une mer calme, une mer agitée, un vaisseau qui saute, un vaisseau qui coule en un tour de main, et toujours bien, comme on fait un paraphe. C'est là ce qui rend compte en partie de sa prodigieuse fertilité. Aussi ses peintures semblent n'avoir pas de corps; elles amusent plus qu'elles n'attachent; et l'on s'étonne, tout en admirant le talent facile, ingénieux, brillant et même original de l'artiste, de ne pouvoir pas les prendre tout à fait au sérieux. La cause en est peut-être que M. Gudin ne voit la nature qu'à la surface; il n'en a pas le sentiment profond; et l'on peut dire de ses peintures ce que nous avons déjà appliqué à d'autres, que si elles suffisent pour piquer la curiosité, elles n'atteignent ni l'âme ni la pensée. Pourrait-on rêver devant un Gudin comme devant un Alb, Cuyp ou un Backuysen! Malgré ces restrictions. M. Gudin tient encore le premier rang dans ce genre qui, en France, n'a eu qu'un grand maître, Joseph Vernet.

Aux dix-sept tableaux de M. Gudin, nous ne trouvons à ajouter que la vue *du Phare de Gatteville* de M. Petit, quelques scènes historiques de M. Morel Fatio, un *Clair de lune* à la Vernet de M. Barry, et enfin quelques vues intéressantes de MM. Hyp. Garnerey et Mozin.

Portraits. — Il y a six cents portraits au salon. Si nous parvenons à en distinguer huit ou dix, qui aient sous le rapport de l'art une suffisante importance, nous n'aurons pas perdu notre peine.

C'est un fait digne d'observation que parmi le nombre immense de portraitistes de profession qui, en divers temps, en divers lieux, ont eu de la célébrité et de la vogue, et par conséquent du talent, c'est à peine si on en pourrait citer un dont le nom ait survécu, et dont les ouvrages aient conservé quelque réputation. Les exceptions à cette règle sont très-rares. En France, par exemple, on se souvient de Petitot, qui, ayant porté la peinture sur émail à un très-haut degré de perfection, a dû à cette circonstance d'une grande difficulté vaincue, autant au moins qu'à son talent, une place dans l'histoire de l'art; de Latour, qui s'est illustré, par une circonstance analogue, dans le pastel, et enfin de Largillière et H. Rigaud. Mais ce ne sont pas là de grands noms. De nos jours nous avons assisté à l'immense fortune de Lawrence. Ses portraits seront-ils recherchés dans cinquante ans ou même le sont-ils encore? Les portraits admirés et cités partout comme des chefs-d'œuvre d'art, proviennent tous de maîtres illustres à d'autres titres. Ce sont ceux de Holbein, de Rubens, de Van-Dyck, de Rembrandt, de Velasquez, de Raphaël, de Titien; et parmi les contemporains, ce sont ceux de David, de Gros, de M. Ingres. La cause de ce fait est évidente. Il est presque impossible qu'un talent d'un ordre un peu élevé puisse se circonscrire dans une sphère aussi bornée que l'art du portrait, et se soumettre aux habitudes que son exercice suppose. L'exploitation de ce genre étant ainsi, en général, forcément dévolue à la médiocrité, il est tout simple qu'il n'en sorte pas beaucoup de chefs-d'œuvre. Mais ce n'est pas tout; même avec un génie heureux, un portraitiste de profession, ayant toujours à lutter contre l'influence incessante d'idées, d'habitudes et d'études qui lui ôtent peu à peu le sentiment pur de l'art, et l'entraînent

plus ou moins vers la routine et le métier, sera toujours surpassé, même dans sa spécialité, par les peintres accoutumés à considérer la nature d'un point de vue plus élevé, sous des aspects plus variés, et exercés par des études beaucoup plus fortes à toutes les difficultés de la pratique. Ainsi, d'une part, l'art spécial du portrait ne convient qu'aux talents insuffisants ou avortés, et d'autre part sa pratique exclusive corrompt inévitablement même les talents forts; et c'est ce qui explique ces trois choses : l'oubli profond où sont tombés presque tous les portraitistes, l'infériorité absolue et relative de leurs productions comme œuvres d'art, et enfin la supériorité marquée, sous ce même rapport, des portraits exécutés par les peintres non spéciaux.

Ces observations nous paraissent justifier surabondamment notre silence sur la presque universalité des portraits exposés au salon, et la brièveté de nos remarques sur quelques-uns.

Deux portraits méritent surtout d'être exceptés de l'anathème général, le portrait d'homme (grand salon) de M. Amaury-Duval, et le portrait de femme de M. Hyp. Flandrin. Ils se distinguent tous deux par des qualités analogues, la pureté et la correction du dessin, par l'étude soignée du modelé, par un goût simple et sévère d'ajustement, et par une exécution habile et savante. Dans le portrait d'homme, ces qualités sont poussées très-loin, et même peut-être trop loin. Le travail en est un peu apprêté et tendu, le procédé s'y fait sentir; l'artiste veut trop prouver. Dans le portrait de femme, il y a moins de système, la touche paraît plus libre et plus facile, mais le modelé laisse quelque chose à désirer, il n'est que bien indiqué, plutôt que rendu. Nous ne décidons pas entre ces deux ouvrages distingués.

On a eu l'ingénieuse attention de placer M. Dubuffe à côté de M. Amaury-Duval, qui gagne ainsi tout ce que l'autre perd à la comparaison.

M. Dubuffe nous fait songer involontairement à M. Winterhalter, quoique ce dernier eût certainement droit de se plaindre d'un rapprochement direct. Dans le portrait en pied de madame la duchesse de Nemours, il a prodigué les lis, les roses et le fard. C'est une peinture dont la toilette n'est pas moins recherchée que celle du modèle; elle a une sorte d'élégance et de distinction qui, sans appartenir positivement à l'art, y suppléent. Comme composition et goût général, ce portrait est un peu dans la manière anglaise. Le magnifique satin blanc brodé de la robe est peint avec talent et surtout avec adresse. L'effet d'ensemble est gai, agréable et gracieux. C'est le *Décameron*. Mais n'insistons pas; il ne faut prendre de ces peintures que la superficie. Il faudrait appuyer plus légèrement encore sur deux ou trois portraits de femmes de M. Louis Boulanger, dont la peinture est d'une ténuité et d'une volatilité telles que le plus léger souffle la ferait disparaître.

La manière de M. Chasseriau n'a pas cet inconvénient, mais elle a un autre tort; elle est ingrate et déplaisante. Peu de femmes voudront se soumettre au procédé inhumain de dissection qu'il a fait subir à une comtesse (n° 328). Le portrait de M. Lacordaire, dans son habit de dominicain, exécuté dans un système différent, est d'un aspect moins fâcheux. Il y a de l'étude, du soin, quelque habileté d'exécution dans ces deux ouvrages, mais, en fait d'art, on ne peut tenir compte que de ce qui réussit.

Quelques portraits de M. H. Scheffer, particulièrement ceux de MM. Berryer, N. Lemercier et Casimir Delavigne, ont de la vérité et de la simplicité. Ils n'ont rien d'original ni de très-saillant comme style et exécution, mais ils ont le grand mérite de se donner pour ce qu'ils sont; ils tiennent tout ce qu'ils promettent.

On peut joindre à cette liste déjà longue, avec quelques portraits de M. Etex (J.), le portrait en pied du maréchal Soult, par M. Healy, celui de M. de Barante, par M. Court, qui a peint aussi, comme on sait, *un roi et une reine*, et enfin, comme particulièrement remarquable par le goût du dessin et la distinction de l'exécution, un portrait en pied de jeune femme, de M. Brémond, qui méritait une place meilleure.

Nous nous croyons dispensés de mentionner les miniatures. C'est le parti qu'il faudra adopter jusqu'à ce qu'il se soit présenté un vainqueur de Mme de Mirbel ; entreprise assez difficile, à ce qu'il paraîtrait, mais qui ne nous semble pas pourtant au-dessus des forces humaines.

On nous a invité à faire mention d'un portrait du salon carré, sous le n° 1000, et ayant pour titre : *un Octogénaire*. Nous avons vu une tête de buis jauni, travaillée avec tout le goût et la profondeur de science d'un *trompe-l'œil*. C'est là certainement une peinture inusitée, et qui dépasse toute prévision. On attribue aussi au même auteur les deux terribles *Ramoneurs* du bout de la galerie. Il en est certes bien capable! Nous le complimentons sincèrement pour ces tableaux qui lui font beaucoup d'honneur, et qui n'honorent pas moins le jury qui les a, dit-on, admis par acclamation, le public qui les admire, et les critiques qui les analysent et en décrivent les beautés. Ce que c'est que de nous!

Dessins, gravure, lithographie, architecture, etc. — Dans l'examen de cette multitude de petits cadres qui forment comme l'arrière-garde du corps d'armée dont nous venons de faire la revue, nous nous bornerons à l'indispensable. Parmi les dessins, quelques petits portraits au pastel, de M. Etex, et surtout de M. Gérard-Seguin, nous ont paru finement touchés. Nous y avons vu une vingtaine de pots de fleurs, entre lesquelles nous ne saurions choisir, tant elles se ressemblent. Dans le genre des *aquarelles*, M. Hubert nous paraît fortement ébranlé dans son règne, si paisible jusqu'ici, par M. Callow, et surtout par M. Heroult, qui ont trouvé dans ces ingrates et dures couleurs des tons souples et fins qui approchent de ceux de la peinture à l'huile. Les vues topographiques et stratégiques de MM. Siméon Fort et Jung, faites pour le dépôt de la guerre, sont, dans ce système tout spécial, exécutées avec beaucoup d'habileté et d'art. On y peut joindre, comme complément, les vues géologiques et minéralogiques des effrayants défilés des *Portes de fer*, coloriées et dessinées par M. Dauzats avec beaucoup de vigueur et de caractère. En *gravure*, il n'y a rien d'important; c'est un art en décadence, qui périt sous la concurrence des moyens plus expéditifs de reproduction qu'on invente et qu'on perfectionne chaque jour, mais dont aucun pourtant ne saurait le remplacer. Les pièces les plus intéressantes sont une *Madone* dite de Raphaël, par M. Desnoyers, la *Vierge au silence*, de M. Richomme, d'après A. Carrache, et *la Vierge au candélabre*, par M. Bridoux, d'un burin un peu trop symétrique, mais traitée avec assez de morbidesse. Le travail trop mécanique de la taille dépare aussi un peu la *Madone* de M. Leroux, d'après le Pinturicchio. M. Forster a gravé avec une extrême recherche, mais avec son talent ordinaire, la *Sainte Cécile* de M. Delaroche. *Les Pêcheurs*, de Léopold Robert, gravés à la manière noire et pointillée par M. Prévost, nous ont moins satisfait que ses *Moissonneurs ;* l'exécution est un peu sèche, un peu dure, et manque de couleur. On trouve aussi des traces d'une grande précipitation dans quelques estampes de M. Jazet, d'après MM. H. Vernet et Steuben.

En lithographie, nous n'avons à citer que deux morceaux : *l'OEdipe* de M. Ingres, par M. Sudre; et comme spécimen remarquable en ce genre les *Trois Grâces* de Rubens, par Mlle Feillet.

L'architecture n'est pas riche. Des restaurations dessinées et peintes dans le goût tout spécial des architectes, comme celles de M. Lenormand (église Saint-Jacques à Dieppe), de M. Lion (château d'Ecouen), de M. Bourguignon, travail fort difficile, mais inutile; quelques projets, par exemple, la rotonde du Panorama des Champs-Elysées par M. Hittorf, et une ingénieuse composition dans le style de la renaissance par M. Thierry; voilà tout ce qu'il nous est permis de rappeler pour ne pas dépasser les bornes de notre compétence.

Sculpture. — L'examen des sculptures n'aura dans cet article pas plus d'étendue et d'importance que ces ouvrages n'en ont dans l'exposition même. Nous y resterons aussi peu de temps que le public, qui ne fait guère que traverser cette salle déserte, décorée de quelques rares figures qui n'obtiennent qu'un regard distrait, inintelligent, indifférent. Indépendamment du peu de popularité de la statuaire en France, et du découragement que cette indifférence engendre parmi les artistes, il est évident qu'elle doit, par sa nature, ressentir, plus encore que la peinture, l'influence des causes générales de décadence indiquées au commencement de cette revue. La production n'a ici absolument plus de motif ni de but. Jamais la question :

Sera-t-il dieu, table ou cuvette?

ne put obtenir moins de réponse. On ne sàit quoi faire d'abord, et puis, quand une chose est faite, on ne sait où la mettre. M. Legendre Héral, ayant du loisir, s'amuse à couvrir de muscles une figure de six ou huit pieds qu'il appelle *Prométhée.* Soit. Mais que veut-il que nous fassions de ce Titan? M. Garraud imagine une *bacchante* faisant l'éducation d'un jeune satyre; sa figure est un peu trop moulée sur nature et sur une nature plus grasse que belle; mais, sans parler du talent, où la placera-t-il? On n'est guère moins embarrassé s'il s'agit d'une *Odalisque* ou même d'une *Désillusion.* Mais passons sur ces difficultés et arrivons au fait.

C'est dans le petit caveau privilégié que nous trouvons heureusement réunis les seuls morceaux qui excitent quelque intérêt et offrent une prise à la critique.

L'Italie ne veut plus attendre qu'on aille la voir chez elle, elle vient cette année se faire représenter à Paris par le plus célèbre de ses artistes vivants, Bartolini, par la plus ingénieuse de ses cités, Florence. La *Nymphe Arnina* n'est qu'une figure de pure invention; elle se distingue de loin par cette élégante physionomie d'ensemble et ce jet heureux si communs dans l'antique, si rares dans l'art moderne. Cette figure est toute dans le goût grec; elle est d'une grâce simple qui ne résulte pas du mouvement du corps, mais de la seule disposition des lignes et de la beauté fine et délicate des formes. La nature n'y paraît consultée directement nulle part; les mains, les bras, les pieds surtout sont d'un dessin plein de goût. Cette statue, sur laquelle on peut très-bien juger Bartolini, quoiqu'il en ait fait de plus belles, n'a rien qui puisse frapper; elle peut facilement paraître froide, car elle n'a pas d'expression déterminée, et l'artiste a moins voulu y représenter la vie que la forme. L'exécution n'offre pas non plus cette recherche détaillée du modèle qui devient nécessaire lorsqu'au lieu d'indiquer seulement les lignes qui tracent la forme du corps on veut représenter le corps même, la chair. Examinée avec cette préoccupation, l'exécution de Bartolini semblera manquer de fini et d'étude; mais en se mettant à son point de vue, qui était celui des Grecs, on la trouvera suffisante.

L'*Odalisque* de M. Pradier est conçue et exécutée précisément dans le système

opposé. L'artiste s'attache de près à la nature qu'il n'abandonne jamais. Il la suit avec amour jusque dans ses caprices et même dans quelques exagérations; il l'interprète rarement et la laisse en général parler toute seule. Aussi son exécution, ayant à se prêter à toutes les nuances et accidents fortuits de la réalité, à s'appliquer exactement non plus sur une forme abstraite, mais sur le corps vivant, a besoin de plus de souplesse, et, qu'on nous passe le terme, de ductilité. Nous ne jugeons pas la valeur des deux méthodes, nous cherchons seulement à les décrire.

Cette figure de M. Pradier n'a donc rien d'idéal; c'est une imitation savante, intelligente et artistique de la réalité, rendue avec une rare habileté de ciseau. La tête est charmante, et son mouvement, un peu forcé peut-être, acquiert de la grâce dans cette exagération même. La pose n'est pas également heureuse dans tous les points de vue. De face, la cuisse et le bras allongés parallèlement dans le même sens, font, par la forte disproportion de leur volume, un effet peu satisfaisant, et la cuisse elle-même cache tout le corps. Du côté opposé, la ligne générale est pleine de grâce, mais d'une grâce plus voluptueuse que sévère. Le modelé des chairs est partout d'une morbidesse exquise, surtout dans les hanches. Elle est excessive peut-être dans la partie antérieure du tronc, où l'artiste aurait pu ôter quelque chose à la réalité.

Nous regrettons infiniment d'avoir à dire que M. Jouffroy s'est trompé. Sa *Désillusion* est une erreur de son esprit plutôt que de son talent. C'est là une conception de littérateur et non de sculpteur; c'est du roman et non de la statuaire. Nous aurions gardé le silence sur cet ouvrage, si l'auteur de cette statue n'en avait déjà fait d'autres qui lui donnent le droit d'être traité sérieusement, et la force de supporter une critique dont la forme seule est sévère.

Le monument funéraire de Géricault par M. Etex n'offre, soit comme invention, soit comme exécution, rien qui dépasse les limites du convenable. Au salon, ce monument n'est rien; mis en sa place, il l'occupera dignement.

Entre les figures de ronde bosse, les plus dignes d'être remarquées, sinon analysées, seraient celles : de *la Vierge* par M. Mercier, qui offre des draperies d'une belle disposition, et dont plusieurs parties, les mains surtout, sont d'un dessin élégant, d'un modelé savant et fin; d'*Icare*, en bronze, par M. Grass, et un *lion* de M. Rouillard; entre les portraits, ce serait une tête de jeune fille par M. Valois; parmi les bas-reliefs, les *Martyrs* du sculpteur romain *Tenerani*.

Avant de quitter la sculpture, disons encore une fois ce que la presse est obligée de dire chaque année. Réclamons contre l'exclusion dont un artiste est frappé depuis dix ans. Nous ne connaissons ni l'homme, ni ses ouvrages. Tout ce que nous savons, c'est qu'il a le droit de se faire connaître au public par la voie ouverte à tous. Il a ce droit, non-seulement comme artiste, mais encore comme citoyen. Lui refuser ce droit, c'est détruire sa carrière, c'est attenter à son existence, c'est violer sa liberté. Or, nous ne sachions pas qu'en France il y ait des corps ou des individus autorisés à disposer ainsi des personnes, corps et biens, ni qu'il y ait des hommes assez forts pour porter le poids d'une telle responsabilité.

Un dernier mot sur le salon.

Nous avons vu l'état d'abaissement relatif de la statuaire et de la haute peinture historique. C'est cependant dans ces genres supérieurs seuls que l'art peut arriver à son plus haut degré d'élévation et d'excellence. Les institutions protectrices et les moyens d'encouragements existants sont, à la vérité, spécialement établis et employés dans leur intérêt, et, sous ce rapport, leur direction est bonne; mais en dé-

finitive l'organisation actuelle a pour but et pour effet d'améliorer la condition des artistes plutôt que celle de l'art. Sans doute, les causes du mal sont placées trop haut pour que les institutions les atteignent; mais on peut, à quelque degré, en amoindrir les effets, et dès lors il devient important de diriger les moyens de manière à leur donner toute l'efficacité possible.

Parmi les nombreuses causes secondaires de décadence de la grande peinture, une des plus actives est l'influence exagérée que ces expositions d'apparat, et si souvent renouvelées, ont donnée à l'opinion publique. Les artistes, entraînés par l'irrésistible attrait de la popularité, et voyant à quel prix on l'obtient, songent moins à bien faire qu'à réussir. Plus désireux de satisfaire le public que de se satisfaire eux-mêmes, ils négligent dans leurs œuvres tout ce qui ne va pas immédiatement à ce but. Les études sévères et profondes du dessin et de la composition, les recherches de pratique, les travaux techniques, auxquels les anciens maîtres consacraient tant de temps et de peine, sont presque inconnus aujourd'hui. Aussi est-on singulièrement frappé de l'infériorité marquée, même comme exécution matérielle, des peintures faites depuis trente ans, comparées à celles non-seulement des beaux temps, mais même du dernier siècle. C'est ce dont on peut s'assurer à Versailles, où les points de comparaison abondent. On ne sait plus faire un pied, une main, une tête, comme les faisaient les artistes d'autrefois ; et nous ne croyons pas qu'il existe aujourd'hui plus de deux ou trois peintres capables d'exécuter un morceau quelconque, comme Detroy, par exemple, ou ce Vanloo, dont le nom est devenu un sobriquet. L'école de David a fait un grand mal sous ce rapport ; car, avec sa préoccupation exclusive du dessin et son étude non moins exclusive de la sculpture antique, elle a mis les peintres hors de leur métier, si on veut nous permettre cette expression. En peinture cependant, le matériel est indissolublement uni à l'intellectuel, comme le moyen l'est à la fin ; négliger l'un, c'est renoncer en même temps à l'autre, et, en fait, on ne les voit jamais séparés.

L'opinion du public a sa valeur, mais régnant seule, elle est pernicieuse ; il lui faut un contre-poids. Ce contre-poids, on ne peut le trouver que dans les artistes. C'est aux artistes qu'il appartient de se juger eux-mêmes en dernier ressort, et d'exercer sur leurs propres œuvres un contrôle plus compétent. Les récompenses accordées chaque année aux exposants pourraient être utiles, si la distribution n'était pas, plus ou moins directement, dictée par le bruit public, sans compter ses autres défauts. Le rétablissement du prix décennal, convenablement modifié, pourrait satisfaire, au moins en partie, au besoin que nous indiquons. Déjà, à une autre époque, cette institution a produit d'excellents résultats ; il en est sorti les meilleurs ouvrages de l'ancienne école. Dans un concours de ce genre, où les concurrents eux-mêmes décerneraient le prix, la décision serait fondée sur des motifs tirés non du dehors, mais de l'art même ; les ouvrages couronnés ne seraient pas toujours ceux que le public a le plus applaudis, mais les meilleurs dans le sens absolu, et les concurrents, ayant à se juger réciproquement, sauraient d'avance qu'ils ne pourront vaincre qu'en mettant dans leurs œuvres tout ce qu'ils exigeront certainement de celles de leurs rivaux.

Nous terminerons cet examen du salon de 1841 par cette vue, qui, mieux développée, pourrait offrir quelque intérêt.

LOUIS PEISSE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 avril 1841.

La loi sur les crédits supplémentaires de 1841 a été, dans la chambre des députés, l'occasion d'une vive et belle lutte parlementaire. Malheureusement, dans nos jours d'apathie, ces rencontres n'ont guère d'autre résultat que de faire briller un instant le courage et l'habileté des combattants.

C'est pour la troisième fois, depuis l'ouverture de la session, que la chambre se trouve saisie des grandes questions politiques et financières qui intéressent si profondément l'avenir du pays ; elle les retrouvera dans la discussion du budget. Ce retour des mêmes questions devant une chambre qui se fatigue facilement et qui tient volontiers pour épuisée toute question débattue, ne nous paraît pas d'une bonne tactique parlementaire, surtout lorsqu'on aborde prématurément, et d'une manière nécessairement incomplète, une question capitale. Le débat du jour affaiblit, attiédit le débat du lendemain ; l'escarmouche nuit au combat ; les uns sont fatigués, les autres taxent d'obstination une lutte qui leur paraît désormais décidée, des efforts qui leur semblent inutiles. La question est ainsi éventée ; elle n'a plus ni nouveauté ni fraîcheur ; il n'y a pas de si petit esprit qui ne se persuade en connaître jusqu'aux derniers replis, par cela seul qu'il en a entendu parler plus d'une fois. « Tout est dit là-dessus ; » dès que ces terribles paroles sont prononcées, tout est dit en effet, dans ce sens qu'il y a parti pris, même pour les hommes d'ailleurs honnêtes et impartiaux. C'est alors qu'on peut appliquer aux débats parlementaires ce qu'on dit des jeux de la Bourse : l'effet de la nouvelle est escompté.

Ces réflexions nous sont suggérées par la vive discussion qui a donné aujourd'hui à la chambre des députés une de ses passagères émotions.

C'était sur la question financière que paraissaient d'abord devoir se concentrer les efforts des orateurs. Le débat politique avait été pour ainsi dire étouffé, ajourné du moins par M. le ministre des affaires étrangères. Il s'était nettement refusé à toute explication, à tout débat dans ce moment, sur la question du concert européen. C'était son droit ; M. Berryer et M. Thiers l'ont reconnu. Discuter à la tribune des négociations pendantes eût été en effet pour le ministre manquer à la fois d'habileté et de convenance. D'un autre côté, les orateurs de l'opposition pouvaient-ils discuter tout seuls, sans contradicteurs, sans faits reconnus, sur de simples hypothèses ? La partie paraissait donc remise pour tout le monde.

Mais qui peut s'assurer que dans une assemblée nombreuse, fractionnée jusqu'à *l'individualisme*, il ne se fera pas quelque mouvement imprévu ? La question politique, qui paraissait ajournée hier, a éclaté de nouveau aujourd'hui. A la vérité, on n'en savait pas plus aujourd'hui qu'hier : le gouvernement persistait dans sa réserve, l'attaque portait nécessairement sur des hypothèses. N'importe : il a bien fallu, bon gré mal gré, s'élancer à la tribune, et la chambre a été témoin d'un

combat singulier entre deux orateurs éminents, entre deux hommes d'État dont la rivalité et la désunion, fait désormais irréparable, nous le craignons du moins, sont une véritable calamité pour le pays. Ils ont aujourd'hui jeté parfois leurs armes courtoises et porté l'un et l'autre des coups auxquels les hommes de parti peuvent seuls applaudir. Pour nous, il en est sorti, avant tout, une preuve nouvelle de cette triste vérité, qu'il devient tous les jours plus difficile de mettre ensemble deux hommes politiques de nuances diverses, et cependant le temps des Sully et des Richelieu est passé sans retour. Dans les pays démocratiques, il n'y a de force réelle et durable que par l'union.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui nous savons, d'une manière officielle, que le concert européen se négocie, et que le gouvernement du roi se propose deux résultats, « l'un, de faire reprendre à la France, dans les affaires d'Orient, une place convenable, sans l'associer à des actes auxquels elle n'a pas cru devoir concourir; l'autre, de consolider en Europe la paix générale, de la rendre sûre et efficace, sans porter à la dignité, aux intérêts particuliers et à l'indépendance de la politique de la France, aucune atteinte. »

Le but, nous l'avouons, est irréprochable; mais sera-t-il atteint? peut-il l'être?

Là est toute la question. Et c'est là-dessus que M. Thiers a été vif, brillant, incisif. Ce serait manquer d'impartialité que de ne pas reconnaître que les positions des combattants n'étaient pas égales. La réponse directe, précise, M. Guizot ne pouvait pas la faire. Il aurait fallu pouvoir dire : La négociation n'a point blessé notre dignité nationale; voici, en effet, comment la négociation a été introduite, quelles en ont été les phases, les conditions, les termes. Le résultat en est important et honorable : en preuve voici le préambule, voici les articles du traité. Enfin, les conséquences indirectes du traité n'en seront pas moins considérables; en voici l'exposition et le détail.

Rien de tout cela ne pouvait être dit sans violer toutes les règles de gouvernement, sans porter le dernier coup à notre diplomatie, qui depuis quelque temps n'a déjà été que trop indiscrète et plus empressée de nous révéler ses petits secrets que de faire nos affaires. M. Guizot était donc condamné par sa position aux affirmations et aux généralités. Par cela même peut-être la discussion aura été, dans la chambre du moins, plutôt utile que nuisible au ministère; car elle aura, pour ainsi dire, défloré la question, et fait prendre des engagements lorsque le sujet ne pouvait pas être approfondi.

Au reste, ce n'est là qu'une conjecture de notre part. Nous ne connaissons pas bien encore l'impression que ce grand débat a laissée dans la chambre. Les avis sont partagés. Les uns paraissent en effet convenir avec nous qu'il eût été plus prudent pour l'opposition de réserver toutes ses forces pour le moment décisif, lorsque les termes mêmes du traité pourront être analysés, discutés, lorsque le gouvernement devra déposer sur le bureau toutes les pièces, et rendre compte de toutes ses démarches. Les autres pensent au contraire que la discussion d'hier a déjà produit, même sur les centres, une impression défavorable au traité, qu'elle leur a inspiré une grande méfiance de cette négociation quelque peu hâtive et soudaine; ils vont jusqu'à penser que le ministère, averti par cette répulsion de ses propres amis, pourrait bien ralentir la négociation, et ajourner ses projets.

Le temps nous éclairera sur la valeur de ces conjectures. Quant à nous, sans connaître les termes du traité, nous persistons à croire qu'il ne renferme d'autre dis-

position importante que le principe de la clôture des Dardanelles, principe que le traité d'Unkiar-Skelessi avait essayé d'affaiblir. Certes, si à côté de ce principe, qui est une vieille maxime de droit public, il y avait une garantie de l'indépendance de la Porte, une garantie signée par la Russie et l'Angleterre, et qui proclamerait l'intégrité de l'empire ottoman de manière que toute atteinte portée à la Turquie fût un *casus belli* contre celle des puissances qui aurait violé le traité, nous serions loin de méconnaître l'importance d'une pareille transaction diplomatique. Mais jusqu'à plus ample informé, nous persistons à croire que, si la Prusse et l'Autriche étaient très-disposées à signer une convention de cette nature, l'Angleterre et la Russie ne sauraient y consentir. L'Angleterre ne cherche au fond que l'abaissement de la puissance égyptienne; la Russie ne veut que trouble et incertitude dans les affaires de l'Orient. Pourquoi au reste s'en indigner? Chaque nation songe à elle-même, à son avenir, à ses intérêts. C'est à nous de songer aux nôtres.

L'Angleterre peut être amenée un jour à s'emparer de la route des Indes par l'Égypte; elle est sur cette pente, elle le sait. Elle ne veut rien dans ce moment, cela est certain : elle veut seulement briser ce qui pourrait lui être obstacle dans les éventualités qu'elle entrevoit. Elle n'a pas voulu qu'il y eût en Égypte quelque chose qui ressemblât à une puissance, qui pût un jour, à l'aide de quelques secours européens, lui barrer le chemin de la véritable Angleterre, qui est l'Inde.

La Russie renoncerait-elle, pour notre plaisir, pour renouer et consolider nos alliances européennes, aux projets de Catherine, à la vieille et constante pensée de sa politique, disons-le, à l'avenir de la puissance russe? En subjuguant la Pologne, la Russie a fait son dernier effort vers l'Occident. Elle ne peut pas se faire d'illusion à cet égard. Tout ce qu'elle peut espérer, c'est de conserver sa dernière et sanglante conquête. C'est vers l'Orient que doit nécessairement faire explosion cette force expansive qui agite les peuples nouveaux, impatients, fanatiques. Qu'ils s'appellent Normands, Arabes, Tartares, Russes, peu importe. Ils obéissent à une loi de leur nature. Le chef de ce grand peuple, le cabinet de Saint-Pétersbourg, Russe par ses instincts, par ses tendances, Européen par son éducation et son contact avec l'Occident, met au service des forces nationales l'adresse, l'habileté de la vieille Europe. L'alliance anglo-française l'embarrassait; il n'a rien négligé pour la rompre : il y est parvenu. C'est là la faute des cabinets, en particulier de l'Angleterre, faute énorme et dont il serait ridicule d'espérer que les conséquences seront effacées demain. Dès lors que peut-on attendre de la Russie? Et de bonne foi, dans son intérêt, à son point de vue, que peut-elle faire? Signer un traité à cinq? Cela est difficile, possible cependant, à une condition, c'est que le traité n'élèvera pas d'obstacles sérieux contre les projets futurs, éventuels de la Russie. Soyons francs; s'il en était autrement, la Russie se manquerait à elle-même; elle ferait métier de dupe. Que lui importe au fond que la France signe ou ne signe pas? qu'elle reste dans l'isolement ou qu'elle en sorte? Pourrait-elle craindre que l'isolement ne dégénérât tôt ou tard en une guerre? en une guerre européenne? C'est bien alors que la Russie aurait ses coudées franches, qu'elle pourrait envahir l'Orient à son aise et regarder paisiblement des minarets de Constantinople les luttes sanglantes de l'Europe.

Plaçons-nous au véritable point de vue, sans préjugés, sans vaines préoccupations d'esprit. On l'a dit avec raison : c'est surtout en politique que les illusions sont funestes.

Il est évident que le traité qui se négocie dans ce moment ne peut rien contenir dans ses dispositions de décisif, d'essentiel. Il serait impossible.

Ainsi, s'il peut se défendre, ce ne peut pas être par ses résultats immédiats et directs, mais seulement pas ses conséquences indirectes. De là, une énorme difficulté pour le cabinet. Quand on lui demandera : Qu'avez-vous obtenu? quelles sont ces stipulations qui doivent nous faire oublier et le 15 juillet et les énormes dépenses qui en ont été la conséquence nécessaire? La réponse écrite dans le traité ne sera guère satisfaisante, nous le craignons du moins.

Les résultats indirects, nous le reconnaissons avec la même franchise, pourraient être considérables; mais le cabinet pourra-t-il les exposer, les prouver, les faire valoir?

Pourra-t-il dire, preuves en main : J'ai peu obtenu, mais j'ai brisé, malgré les efforts et les tergiversations de la Russie, la ligue imprudente qu'elle était parvenue à former en dehors de la France et au fond contre nous; en me refusant au traité, au contraire, je consolidais cette ligue, je reconstituais la sainte-alliance en y ajoutant l'Angleterre.

Pourra-t-il dire, preuves en main : L'Autriche et la Prusse étaient au regret du traité du 15 juillet; j'ai acquis la certitude que pour rien au monde elles ne recommenceraient l'équipée de Beyrouth; tout ce qu'elles désiraient était un rapprochement sincère avec nous, un rapprochement qui leur est commandé par leurs intérêts. Elles se méfient également, à l'endroit de l'Orient, et de l'Angleterre et de la Russie. Elles reconnaissent que sur ce point capital la France seule peut avoir des vues analogues aux leurs, le même désintéressement, les mêmes pensées d'avenir. Devions-nous repousser ces ouvertures, et, pour un moment d'erreur, sacrifier de si grands intérêts à notre juste susceptibilité nationale? Les repousser, c'était les rejeter malgré elles dans les bras de la Russie. Les hommes sont ainsi faits. Le refus de la France leur aurait paru une sorte d'hostilité à leur égard. Crainte de se trouver un jour abandonnées par les uns et par les autres, elles auraient à contre-cœur resserré les liens du 15 juillet. La Russie a tout fait pour les détacher de nous; nous pouvions, par un traité qu'on nous offrait, qu'on nous demandait instamment d'accepter, les détacher au fond de la Russie et les ramener à nous; devions-nous perdre l'occasion de défaire ce que le cabinet russe avait fait?

Est-ce là réellement le fond des choses? Nous l'ignorons complétement. Nous disons seulement que, si cela était, il serait difficile, impossible peut-être pour le ministère, de mettre ces considérations dans toute leur lumière à la tribune nationale par des discours officiels. Nous disons que, réduits à défendre le traité par la teneur de son dispositif, les ministres se trouveraient chargés d'une tâche bien scabreuse, car, encore une fois, nous ne pouvons pas croire que le traité renferme des stipulations importantes, et moins ancore des concessions à la France, à la politique qu'elle a soutenue jusqu'au 29 octobre. Encore une fois, le traité ne pourra être défendu ni par des résultats directs qu'il n'aura pas, ni par ses résultats indirects, résultats qui, fussent-ils réels, ne pourront être prouvés ni développés à la tribune.

Quoi qu'il en soit, dans ce moment la question est encore de savoir si le traité sera effectivement conclu et ratifié. L'affaire turco-égyptienne, quoi qu'on en dise, n'est pas terminée. Le gouvernement français ne peut, dans aucune hypothèse, accepter un ordre de choses qui ôterait à Méhémet-Ali même le bénéfice de la soumission, et qui pourrait, d'un instant à l'autre, faire éclater de nouveaux troubles en Orient. Que deviendrait dans ce cas le traité du 15 juillet? Est-il certain, est-

il dit, est-il stipulé que l'Europe demeurerait étrangère à ces débats? que les forces des signataires du traité du 15 juillet n'iraient plus, quoi qu'il arrive entre la Porte et le pacha, prêter un funeste secours à l'impuissance de la première? C'est là un point capital, car, si le contraire pouvait arriver, il ne serait plus vrai que le traité du 15 juillet est un fait consommé, et la France, en signant un traité quelconque relatif à l'Orient, se trouverait avoir implicitement signé ce déplorable traité. Nous espérons que le cabinet sentira toute la force de cette observation, et qu'il ne songera pas à engager le pays dans une pareille route. Le pays ne tarderait pas à reculer d'indignation. Quel que soit le traité qu'on nous annonce, la première question, la condition *sine quâ non*, est celle-ci : Le traité du 15 juillet est-il complétement sorti du domaine de la politique pour entrer dans le domaine de l'histoire?

Il se passe dans ce moment des faits dignes d'attention en Prusse. La Prusse occupe sans contredit le premier rang parmi les puissances allemandes proprement dites. L'empire d'Autriche, mélange d'Allemands, de Hongrois, de Slaves, d'Italiens, n'a rien de compact, rien d'homogène, rien de véritablement national pour les Allemands. La politique du jour à part, l'Autriche n'est à la tête de rien en Allemagne. La science, l'art, les lettres, ce n'est pas à Vienne qu'ils trouvent leur capitale. L'Autriche les tolère à peine. Enfin, l'Autriche n'appartient à la confédération germanique que par une faible partie de ses vastes possessions. Elle a des intérêts non-seulement distincts des intérêts allemands, mais qui peut-être leur sont contraires. Sa politique n'est pas subordonnée à la politique allemande, elle n'est pas même coordonnée nécessairement avec elle. L'Allemagne n'est pour l'Autriche qu'un de ses moyens, et ce n'est pas le moyen le plus efficace, celui sur lequel elle a le droit de compter davantage. La Prusse, au contraire, est tout allemande et n'est qu'allemande. Berlin, grâce à son académie et à sa brillante université, à cette université, création d'autant plus admirable qu'elle a été fondée au milieu des désastres de la Prusse, et presque comme une noble réparation de ses malheurs politiques; Berlin devient la capitale des intelligences en Allemagne. Goethe n'est plus. Tous les regards ne se portent plus sur Weimar. C'est sur Berlin qu'ils se fixent désormais. La Prusse est tout entière dans la confédération germanique. C'est elle qui peut dire à toutes les parties de l'Allemagne : — Vos intérêts sont les miens; mes intérêts sont les vôtres. — Par la force des choses, lentement sans doute, comme cela se pratique en Allemagne, c'est autour de la Prusse que les Allemands se groupent. C'est elle qui est le centre d'une unité morale qui pourra devenir un jour une grande unité politique. Ce que la Prusse gagne par cette attraction, l'Autriche, par une conséquence nécessaire, le perd. Un jour, ce double mouvement éclatera; il changera plus d'une destinée au delà du Rhin; il produira de grands résultats; il serait ridicule d'essayer ici de les deviner, mais il serait plus ridicule encore de ne pas les prévoir, de se persuader qu'ils n'arriveront pas.

Nous sommes convaincus que la Prusse les attend avec calme, sans impatience aucune, et que l'Autriche les entrevoit et les redoute depuis longtemps. Le cabinet autrichien est des plus clairvoyants. Il tient à ses principes que d'autres appellent ses préjugés, il ne veut pas en démordre; mais il en connaît le fort et le faible et ne se fait pas d'illusion sur les dangers qui le menacent. Au contraire, c'est la prévision lointaine de ces dangers, c'est la conscience de ces périls qui le rend si soupçonneux, souvent tracassier, exigeant, persécuteur. Il voudrait étouffer en germe tout ce qu'il sait ne pouvoir se développer que contre lui. Avec les formes les plus agressives, il ne fait souvent que se défendre.

La Prusse lui a donné un vif sujet d'inquiétude par son association des douanes allemandes. Était-ce là dès le principe une conception à la fois financière, industrielle et politique? Ses auteurs pensaient-ils à autre chose qu'aux douanes? Nous l'ignorons. Les agents prussiens se défendaient de toute arrière-pensée politique. S'il y en avait une, il aurait été stupide de l'avouer. Toujours est-il qu'un effet politique ne pouvait pas ne pas être produit par ce congrès financier, mais national, mettant en commun les intérêts les plus vivaces du pays, les discutant périodiquement, le tout sous l'influence et la direction suprême de la Prusse.

L'association allemande, renouvelée, perfectionnée, étend de plus en plus ses limites. Brunswick, qui formait avec le Hanovre une association à part, se détache de son associé et paraît définitivement se réunir à la grande association.

Bientôt d'autres influences prussiennes se feront sentir en Allemagne. La Prusse est un des pays les mieux administrés de l'Europe. Tout y est en progrès. Tous les efforts de l'esprit humain y sont largement protégés. L'enseignement public y est puissant et y jouit d'une liberté dont pourrait s'étonner plus d'un pays constitutionnel.

Dans l'ordre politique, la Prusse a été dotée d'un excellent système communal. Elle le doit à un homme d'un grand talent, à un aristocrate éclairé et généreux, à celui dont l'inimitié passionnée contre la France, ou à mieux dire contre l'empereur, ne doit pas nous faire méconnaître le bien qu'il a fait à son pays, au baron de Stein. La commune est, en Prusse, un principe de vie actif et fécond. C'est de là que sortiront peu à peu les libertés prussiennes.

Les promesses faites au peuple prussien au jour du malheur, et lorsqu'on lui demandait de gigantesques efforts, n'ont pas été tenues. La Prusse avait pardonné cet oubli à son vieux roi. Il avait tant souffert avec elle, il était si honnête homme et un ami si sincère du peuple, qu'on ne voulait pas affliger ses vieux jours. On se contenta des états provinciaux.

Le roi actuel, dit-on, n'est pas éloigné de reprendre en sous-œuvre les idées qui paraissaient abandonnées. Il aime la gloire, et il est l'élève éclairé d'une école qui ne conçoit peut-être pas la liberté et les institutions qui la garantissent comme nous les concevons, mais qui les conçoit cependant à sa manière, qui les aime et les désire. Le roi de Prusse appartient à l'école *historique*. Il ne sera donc nullement disposé à importer chez lui, d'une seule pièce, la constitution anglaise, la chambre française, ou telle autre institution étrangère à la Prusse, à ses antécédents, et à ses mœurs. Mais il doit être enclin à tirer des faits nationaux, des éléments historiques de la Prusse, tout ce qu'ils renferment de libéral, de généreux, de propre à garantir le développement d'une sage liberté.

C'est là une grande et noble carrière à parcourir. Ce ne sont pas les conquêtes de Frédéric-le-Grand, les efforts persévérants et la noble résignation de Frédéric-Guillaume. C'est peut-être mieux. C'est l'organisation désintéressée d'un peuple intelligent et reconnaissant; c'est un grand exemple qui lui donnera des droits à la gratitude de l'Allemagne tout entière; c'est une victoire sur lui-même qui ne coûtera de larmes à personne.

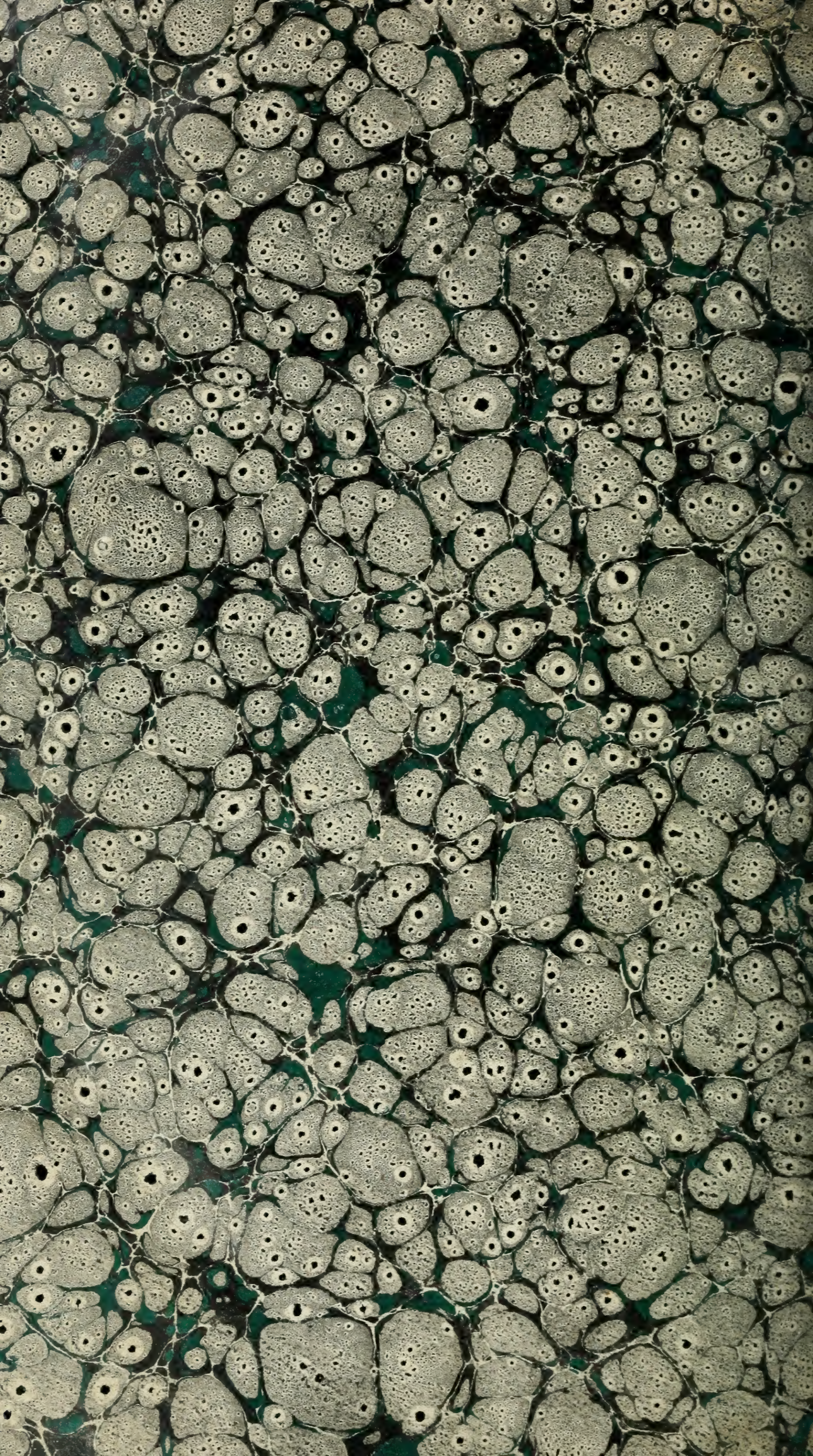
On dit que les états provinciaux ont été autorisés à publier leurs délibérations, et que le roi leur a permis de lui envoyer des députés pour conférer sur les besoins de leurs provinces; de là aux états généraux, il n'y a qu'un pas. Il faudra peut-être quelque temps pour le franchir, mais nous espérons que la Prusse le franchira sous les nobles inspirations de son monarque.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.



FIN DE LA TABLE.




Revue des deux mondes
1841
1
LIBRARY

